O. iii. 12.

BIBLIOTHEQUE PORTATIVE

DES

ECRIVAINS FRANÇOIS.

5

DE L'IMPRIMERIE DE L. NARDINI, NO. 15, POLAND STREET.

BIBLIOTHEQUE PORTATIVE

DES

ECRIVAINS FRANÇOIS

OU

CHOIX

DES

MEILLEURS MORCEAUX

EXTRAITS DE LEURS OUVRAGES,

EN VERS,

PAR MM. MOYSANT ET DE LEVIZAC.

Seconde Edition considérablement augmentée et sur un nouveau plan.

TOME III.

LIVRE I. ET II.

A LONDRES.

CHEZ DULAU ET CO. SOHO SQUARE; ROBINSON, PATER-NOSTER ROW ET MAWMAN, POULTRY.

1803.

681956
2. 7. 57
PQ
1109
M6
1803
4.3

DISCOURS

SUR LA VERSIFICATION FRANÇOISE.

C'EST en Provence qu'on doit chercher le berceau de la poésie Françoise. Ses poëtes, connus sous le nom de Troubadours, composèrent dans leur idiome, qui étoit le Provençal, des chansons et des Fabliaux ou contes qui leur firent bientôt un grand nom. Dans des siècles de barbarie, les moindres productions de l'esprit frappent des hommes qui ne connoissent rien de mieux. Appelés, accueillis dans toutes les cours, les Troubadours y reçurent ce tribut d'admiration, d'estime et de louange qui, en flattant l'amour-propre, encourage et fait naître les fruits du génie. Peu à peu cette profession devint si honorée que les grands, les princes eux-mêmes ne dédaignèrent pas de l'embrasser, et qu'ils la regardèrent comme un titre de plus à la vénération des hommes. Ils chantoient l'amour et les Dames, et ces sujets qui, dans tous les temps, ont intéressé la plus belle moitié du genre humain, furent écoutés avec transport par nos ancêtres à demi barbares, et ne contribuèrent pas peu à effacer de leurs mœurs cette rudesse qu'ils avoient apportée des forêts de la Germanie. Soit qu'ils eussent inventé la rime, soit, ce qui est plus vraisemblable, qu'ils l'eussent reçue des Maures d'Espagne, ils l'introduisirent dans leurs compositions, et cette consonnance plus ou moins répétée selon les genres de poésie, compensa en quelque sorte pour leurs oreilles, l'harmonie du vers métrique Grec et Latin dont la langue Provençale n'étoit pas susceptible.

Les Troubadours conservèrent long-temps cet ascendant sur l'esprit des peuples : mais enfin, en se multipliant, ils se corrompirent, et donnèrent dans de tels excès que les gouvernemens se virent forcés de les réprimer. Dès ce moment ils tombèrent dans le discrédit, et n'osèrent plus se produire. Mais les François ne pouvoient plus se passer de ces chansons et de ces contes qui tenoient à leur caractère et à leurs mœurs. De nouveaux poëtes succédèrent aux Troubadours. Ce furent les poëtes François proprement dits, c'est-à-dire, ceux qui écrivoient dans la langue Romance, mélange bizarre et grossier de Latin et de Celte, qu'on appela depuis langue Françoise. Ils

prirent des Troubadours la rime à laquelle leur oreille étoit accoutumée, et les différens genres de poésie, surtout ceux à refrain, tels que la Ballade, le Rondeau, le Triolet, le Lai, etc. Ils employèrent aussi toutes les mesures de vers qui sont actuellement en usage, excepté l'Hexamètre ou Alexandrin qui ne s'introduisit que long-temps après. Malgré les efforts de quelques poëtes, la poésie resta pendant cinq siècles dans cet état d'imperfection. Marot fut le premier qui lui donna plus de souplesse, de légèreté et de grâce ; mais il ne connut ni l'art d'entremêler les rimes masculines et féminines, ni celui de satisfaire l'oreille en évitant les hiatus. Néanmoins ses vers sont encore des modèles du genre naïf. On peut s'en convaincre par les fables de la Fontaine et par les épigrammes de Rousseau. Ronsard qui succéda à Marot, en voulant donner à la poésie Françoise plus d'élévation et de noblesse, la replongea dans la barbarie. Il étoit réservé à Malherbe de lui donner ce nombre, cette beauté, cette harmonie, cet heureux mélange de rimes et de mesures, ce ton de noblesse et de grandeur qui la caractérisent dans nos grands poëtes. Né avec un goût délicat et une oreille sensible, il connut les effets du rhythme, et créa la phrase poétique qui convenoit à notre langue : s'il ne la porta pas à la perfection, c'est qu'un seul homme ne peut tout faire. Néanmoins il détermina les règles de notre versification, et les fixa de manière que, depuis lui, on n'y a presque point fait de changemens.

Ces règles ont pour objet 1°. le nombre de syllabes qui doivent entrer dans les vers ; 2°. l'hémistiche qui exprime la moitié d'un vers divisé en deux parties ; 3°. la rime qui les termine ; 4°. les mots que le vers exclut, ou ceux qui ne peuvent entrer dans les vers de telle ou telle mesure. 5°. les licences qu'un poëte peut se permettre ; 6°. enfin les différentes manières dont les vers doivent être arrangés entre eux dans chaque sorte de poëmes.

Le rhythme est une loi même de la nature qui veut que les paroles frappent agréablement l'oreille. Dès que les hommes rassemblés en société purent se livrer à l'amour des arts, la poésie prit aussitôt naissance. Ils chantèrent les beautés de la nature et les plaisirs dont ils jouissoient. Il y a toute apparence que leurs premiers vers ne furent d'abord que des mesures irrégulières et sans art ; mais ils durent ne pas tarder à s'apercevoir qu'il y en avoit qui plaisoient plus à l'oreille et d'autres moins. Ils s'attachèrent aux premières, et tâchèrent de faire perdre aux secondes ce qu'elles avoient de moins agréable, en les entremêlant avec d'autres. Ils s'aperçurent aussi que certaines mesures avoient plus de force et de majesté, tandis que le caractère de quelques autres étoit plus de douceur et de grâce. De là dans toutes les langues les différentes espèces de vers ou d'espaces composés d'un certain nombre de pieds. Ce nombre de pieds est fixe, mais celui des syllabes varie selon les langues. L'hexamètre Latin a six pieds, et néanmoins peut avoir depuis treize jusqu'à dix-sept syllabes, parce que la prosodie étant très-marquée dans cette langue, deux brèves n'y ont que la valeur d'une longue : mais l'Alexandrin François, quoique également composé de six pieds, ne peut jamais avoir que douze syllabes, parce que la langue Françoise n'ayant pas comme les langues anciennes une prosodie bien sensible, il ne peut entrer que deux syllabes dans un pied. Les essais de vers métriques qu'on a faits ne prouvent que le mauvais goût et la bizarrerie des auteurs qui y ont perdu leur temps.

Les seuls vers actuellement en usage dans la langue Françoise, sont composés de douze, de dix, de huit, de sept, de six, de cinq, de quatre, de trois ou même de deux syllabes. S'il y en a qui s'écartent de ces mesures, on doit les regarder moins comme des vers que comme des paroles propres à être mises en chant. Dans quelques vaudevilles on trouve des vers de onze ou de neuf syllabes : mais ces vers séparés du chant ne sont pas supportables : leur défaut d'harmonie choque une oreille délicate et sensible.

Vers de 12 *syllabes, ou de six pieds.*

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
Il est-un heu-reux choix-de mots-harmo-nieux.
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
Fuyez-des mau-vais sons-le con-cours o-dieux.

Ces vers qu'on nomme *Alexandrins* doivent ce nom, selon une tradition assez incertaine, à un poëme intitulé Alexandre, où ce vers est employé pour la première fois. On les nomme aussi Héroïques, parce que le rhythme en étant noble, ferme et majestueux, on s'en sert pour les grands ouvrages, tels que le *Poëme Epique*, la *Tragédie*, la *haute Comédie*, l'*Epître*, la *Satire* etc. On les appelle aussi *Grands Vers* par opposition aux autres espèces.

Vers de 10 *syllabes, ou de cinq pieds.*

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
Naissez,-mes vers,-soula-gez mes-douleurs ;
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
Et sans-effort-coulez-avec-mes pleurs.

Ces vers ont beaucoup de douceur et d'aisance, et conviennent principalement aux *Poëmes héroï-comiques, érotiques et facétieux*, aux *Epîtres badines*, à l'*Epigramme*, etc. Marot en a fait un grand usage.

Vers de 8 *syllabes, ou de quatre pieds.*

1 2 3 4 5 6 7 8
Fortu-ne dont-la main-couronne
1 2 3 4 5 6 7 8
Les for-faits les-plus i-nouïs,
1 2 3 4 5 6 7 8
Du faux-éclat-qui t'en-vironne
1 2 3 4 5 6 7 8
Serons-nous tou-jours é-blouis ?

Ces vers ont le double avantage d'être susceptibles et de beaucoup de force et de noblesse, et sous ce rapport ils s'emploient très-heureusement dans l'*Ode héroïque et morale* ; et de beaucoup de grâce et de légèreté, et sous ce rapport ils servent à l'*Ode Anacréontique*, à l'*Epître badine et légère*, etc.

Vers de 7 *syllabes, ou de trois pieds et demi.*

1 2 3 4 5 6 7
O que-tes œu-vres sont-belles
1 2 3 4 5 6 7
Grand Dieu !-quels sont-tes bien-faits !
1 2 3 4 5 6 7
Que ceux-qui te-sont fi-dèles
1 2 3 4 5 6 7
Sous ton-joug trou-vent d'at-traits !

Cette mesure, quoique moins belle et moins harmonieuse que la précédente, sert néanmoins aux mêmes genres de poésie ;

Vers de 6 *syllabes. ou de trois pieds.*

1 2 3 4 5 6
Songez-que l'art-d'aimer
1 2 3 4 5 6
N'est que-celui-de plaire.

On n'emploie guère ce vers que pour terminer les strophes d'une ode par une chute frappante, et tel est l'usage qu'en ont fait nos deux célèbres lyriques, Malherbe et Rousseau ; ou qu'entremêlé avec d'autres de différente mesure, principalement dans le *Lyrique*, dans les *Contes* et dans les *Fables*.

Vers de 5 syllabes,
ou
de deux pieds et demi.

1 2 3 4 5
Dans ces-prés fleu-ris
1 2 3 4 5
Qu'arro-se la-Seine,
1 2 3 4 5
Cherchez-qui vous-mène,
1 2 3 4 5
Mes chè-res bre-bis.

Cette espèce de vers dont Martial de Paris a fait usage dans une élégie sur la mort de Charles VII, respire la grâce et la douceur. Aussi sont-ils très-propres à l'expression d'un sentiment tendre et vrai. On peut en juger par la charmante allégorie d'où sont tirés les vers qui servent de modèle, et par l'*automne*, l'*hiver* et le *printemps* de Bernard rapportés dans cette collection. Ils sont néanmoins susceptibles de beaucoup d'énergie, comme on peut le voir pas les cantates de Rousseau.

Vers de 4 syllabes,
ou
de deux pieds.

1 2 3 4
Rien n'est-si beau
1 2 3 4
Que mon-hameau.

Ces vers ont moins de douceur que les précédens : mais ils peuvent être employés avec succès, pourvu que ce soit avec sobriété. Il faut que les pièces qui en sont composées soient courtes, " comme la difficulté de se resserrer dans " un rhythme très-étroit, dit la Harpe, est un de leurs mérites, cette difficulté " trop long-temps vaincue ne paroîtroit qu'un jeu d'esprit, un effort artificiel, " et c'est ce qu'il faut éviter en tout genre.

Vers de 3 syllabes,
ou
d'un pied et demi.

1 2 3
Sara-zin
1 2 3
Mon voi-sin.

Ces vers, d'une mesure encore plus gênante que les précédens, ne sont plus en usage. La pièce de Scarron qui commence par les deux vers qui servent de modèle, n'est plus citée qu'en ridicule. Cette mesure ne pouvoit convenir qu'à un poëte burlesque.

On trouve des vers de deux syllabes ou d'un pied dans des *Chansons* et dans les *Fables* où il peuvent être très-heureusement placés. En voici deux exemples pris dans la Fontaine.

Mais qu'en sort-il souvent ?
Du vent.
L'homme au trésor arrive, et trouve son argent
Absent.

De nos jours on a été plus loin. On a mis la Passion en vers d'une seule syllabe. Voici un échantillon de cette pièce bizarre.

De‖ce‖lieu‖Dieu‖mort‖sort,‖sort‖fort‖dur ;‖mais‖très‖sûr.

" Ces prétendus tours de force, dit la Harpe, ne prouvent que la manie " puérile de s'occuper puerilement de petites choses, et n'ont apparemment " été imaginés que par ceux qui ont du temps à perdre."

Telles sont les mesures des vers François : mais comme les vers de douze et

de dix syllabes feroient, par leur longueur, une impression désagréable sur l'oreille et fatigueroient même la voix, on a imaginé de les diviser par un repos en deux parties ou hémistiches. Ce que Despréaux exprime d'une manière très-heureuse.

Que toujours dans vos vers—le sens coupant les mots,
Suspende l'hémistiche,---en marque le repos.

Dans ces vers l'hémistiche est placé après la sixième syllabe, ce qui doit toujours être dans les vers de cette mesure, où il faut que les hémistiches soient égaux, au lieu que dans ceux de dix syllabes les hémistiches sont inégaux, parce que le repos se place après la quatrième.

Ses yeux cavés,—troubles et clignotans,
De feux obscurs—sont chargés en tout temps ;
Au lieu de sang—dans ses veines circule
Un froid poison—qui les gèle et les brûle.

Il n'est pas nécessaire que l'hémistiche soit toujours aussi bien marqué : cette attention nuiroit à la variété si nécessaire au plaisir de l'oreille ; mais il faut du moins qu'il n'y ait pas une liaison nécessaire entre la syllabe qui termine le premier hémistiche et celle qui commence le second, comme dans ce vers,

Dieu nous aime, malgré nos infidélités.

où l'on voit que l'hémistiche est placé après *malgré*, préposition qui est nécessairement liée à son complément, et qui par conséquent ne peut en être séparée par un repos. Il n'en est pas de même quand le second hémistiche est composé de plusieurs adjectifs qui modifient conjointement un substantif qui termine le premier, ou qu'il commence par un adjectif ou une préposition qui sont suivis de leur complément.

Heureuse la vertu---douce, aimable et liante.
Il peut dans son jardin---tout peuplé d'arbres verts,
Recéler le printemps---au milieu des hivers.

On trouvera sans doute des exemples d'infraction à cette règle dans des poëtes très-estimés de nos jours ; mais Despréaux et Racine n'en fournissent pas un seul.

Dans les grands vers, on ne doit pas commencer un sens dans un vers et le finir dans une partie du vers suivant. Cet enjambement ne peut se permettre que quand il donne lieu à une beauté d'un grand effet. Car, dans ce cas, non-seulement on peut, mais on doit même s'écarter de la route frayée. C'est alors " qu'il est permis, selon l'expression de Pope, d'être irrégulier avec " gloire et de s'élever à des fautes qu'aucun vrai critique n'oseroit blâmer, en " s'élançant dans un moment d'inspiration, au-delà des bornes vulgaires, afin " de se saisir d'une grâce qui n'est pas à la portée de l'art." C'est ainsi que M. l'abbé de Lille, dans sa belle traduction des Géorgiques, a passé sur les règles ordinaires qui ordonnent la suspension de l'hémistiche, et proscrivent l'enjambement, lorsqu'il a dit :

L'univers ébranlé s'épouvante—Le Dieu
De Rhodope et d'Athos réduit la cime en feu.

Et dans un autre endroit :

> Soudain le mont liquide élevé dans les airs
> Retombe:—un noir limon bouillonne au fond des mers.

Et dans le poëme des jardins, chant I.

> Là du sommet lointain des roches buissonneuses
> J'ai vu la chèvre pendre—

Et chant III.

> A leur terrible aspect, je tremble ;—et de leur cime
> L'imagination me suspend sur l'abime.

Mais cette licence que Ronsard avoit cherché à introduire dans notre versification, a été portée à un tel excès, que, si les gens de goût ne s'étoient pas élevés contre cet abus, on eût ramené notre poésie à son enfance.

" Notre hexamètre naturellement majestueux, dit la Harpe, doit se reposer " sur lui-même ; il perd toute sa noblesse, si on le fait marcher par sauts et " par bonds : si la fin d'un vers se rejoint souvent au commencement de l'autre, " l'effet de la rime disparoit ; et l'on sait qu'elle est essentielle à notre rhythme " poétique. Il est vrai que par lui-même il est voisin de l'uniformité ; mais " aussi le grand art est de varier la mesure sans la détruire, et de couper le " vers sans le briser. Le moyen qu'ont employé nos bons poëtes, c'est de " placer de temps en temps des césures ou des repos à différentes places, en " sorte qu'un vers ne ressemble pas à l'autre ; de ne pas toujours procéder par " distiques, et de finir quelquefois le sens en faisant attendre la rime, comme " dans cet endroit de Racine

> Je l'ai vu tout couvert d'une affreuse poussière,
> Revêtu de lambeaux, tout pâle---mais son œil ;
> Conservoit sous la cendre encor le même orgueil.

" Pour qu'il y ait de la variété dans les grands vers, il faut que la coupe en ,, soit différente, et que la césure soit placée avec une intention relative au sens. " La césure est différente de l'hémistiche en ce qu'elle se place où l'on veut ; " mais l'hémistiche exprime essentiellement la moitié d'un vers divisé en deux " parties égales. On peut aussi en varier l'effet, suivant les diverses struc- " tures de la phrase, arrêtée sur l'hémistiche d'une manière plus ou moins " distincte : c'est ce qu'enseigne Voltaire dans ces vers qui sont à la fois une " leçon et un modèle.

> Observez l'hémistiche---et redoutez l'ennui
> Qu'un repos uniforme attache auprès de lui.
> Que votre phrase heureuse---et clairement rendue
> Soit tantôt terminée---et tantôt suspendue.
> C'est le secret de l'art---imitez ces accens
> Dont l'aisé Jéliotte avoit charmé nos sens.
> Toujours harmonieux---et libre sans licence,
> Il n'appesantit point ses sons et sa cadence.
> Sallé,---dont Terpsicore avoit conduit les pas,
> Fit sentir la mesure---et ne la marqua pas.

En lisant nos bons poëtes, on verra que la phrase est contenue tantôt dans un demi-vers, tantôt dans un vers entier, tantôt dans deux, et que même quelquefois, quand on sait faire la phrase poétique, on ne complète le sens qu'au bout de huit, de douze vers, etc. et c'est ce mélange qui produit l'harmonie.

Mais si l'enjambement est un défaut dans les grands vers, il est une grâce dans les vers de dix syllabes, si on ne l'y prodigue pas trop. Car, comme le remarque si bien la Harpe, l'excès des meilleures choses est un mal, et l'emploi trop fréquent des mêmes beautés devient affectation et monotonie. En voici de Voltaire dans son épître sur la calomnie qui sont parfaitement coupés.

Ecoutez-moi, respectable Emilie ;
Vous êtes belle :---ainsi donc la moitié
Du genre humain sera votre ennemie.
Vous possédez un sublime génie :
On vous craindra.--- Votre simple amitié
Est confiante,---et vous serez trahie.

Mais si tous les vers de la pièce avoient la même coupe, cela seroit insupportable. Les genres où l'enjambement peut entrer avec le plus d'avantage sont le conte et la fable : aussi le trouve-t-on souvent dans la Fontaine, et il y est une beauté, parce qu'il donne à son style un naturel, une aisance, une mollesse et cet abandon qui est une grâce de plus dans ce poëte de la nature.

Après avoir fixé les règles de l'hémistiche, et avoir montré les variations qu'il éprouve, la chose qui se présente naturellement, c'est la rime, institution barbare, dit-on, mais qui, comme on l'a déjà vu, remonte à l'origine de notre poésie, et qui se trouve chez toutes les nations modernes. La rime est l'uniformité de son dans les mots qui terminent deux ou plusieurs vers. La rime est essentiellement nécessaire à nos langues modernes, parce qu'étant très-éloignées de la prosodie presque musicale des anciens, elles en ont besoin pour que les vers réveillent et fixent l'attention. " Il est vrai, dit la Harpe, " qu'elle est voisine de la monotonie, mais elle est agréable en elle même, " comme toute espèce de retour symétrique ; car la symétrie plaît naturelle- " ment aux hommes, et entre plus ou moins dans tous les procédés des arts " d'agrément. Voltaire a eu raison de dire :

La rime est nécessaire à nos jargons nouveaux,
Enfans demi-polis des Normands et des Goths.

" Les novateurs bizarres, tels que Lamotte, qui ont voulu ôter la rime à " nos vers, s'y connoissoient un peu moins que l'auteur de la Henriade."

Les rimes sont masculines ou féminines. Elles ont féminines quand le mot qui finit le vers se termine en *e* muet ou seul, ou suivi d'une *s* ou de *nt*, dans les temps des verbes où l'*e* n'est pas précédé d'une autre voyelle : car à l'imparfait ou au conditionnel, *ils aimoient*, *ils aimeroient*, la terminaison n'est point féminine, parce qu'elle ne laisse entendre que le son de l'*e* grave ouvert.

Exemple d'une rime en E *muet seul.*

Hélas ! de quoi lui sert que deux fois son audace
Ait vu des cieux brûlans, fendu des mers de glace?

Exemple d'une rime en E *muet suivi d'une* S.

Orgueilleuse rivale, on t'aime et tu murmures :
Souffrirai-je à la fois ta gloire et tes injures ?

Exemple d'une rime en E *muet suivi de* NT.

Sous leurs corps tremblotans leurs genoux s'affoiblissent,
D'une subite horreur leurs cheveux se hérissent.

Dans ces vers l'*e* muet de la fin sonne si foiblement qu'on l'entend à peine : aussi cette dernière syllabe est-elle comptée pour rien dans la mesure du vers. C'est à cause de cette terminaison que ces vers s'appellent féminins.

Les rimes masculines sont celles qui finissent de toute autre manière que les trois précédentes.

Exemple d'une rime en E *fermé.*

Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
Etincèlent pourtant de sublimes beautés.

Exemple d'une rime en OI.

Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi ?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi ?

Exemple d'une rime en UI.

Il n'a point tous ces arts qui trompent notre ennui :
Mais que lui manque-t-il ? la nature est à lui.

Exemple d'une rime en IERS.

Rome ne manque point de généreux guerriers ;
Assez d'autres sans moi soutiendront vos lauriers.

Exemple d'une rime en OIENT.

Des bataillons armés dans les airs se heurtoient.
Sous leurs glaçons tremblans les Alpes s'agitoient.

Les rimes soit masculines soit féminines se divisent en riches et en suffisantes. La rime riche est formée par deux mots, dont les derniers sons sont absolument semblables, et même, autant qu'il est possible, représentés par les mêmes lettres.

Exemple d'une rime riche féminine.

Mais dès qu'on veut tenter cette vaste carrière,
Pégase s'effarouche et recule en arrière.

Exemple d'une rime riche masculine.

Ils sont détruits ces bois, dont le front glorieux

C'est quelque air d'équité qui séduit et qui plaît.

Il est aisé de voir par ces exemples que dans les vers masculins on a principalement égard au dernier son des mots, au lieu que dans les vers féminins c'est sur le son de l'avant-dernière syllabe que l'attention se porte, parce que celui de la dernière étant presque nul, ne peut être assez marqué pour frapper l'oreille par une consonnance sensible. Au reste, quand on s'est exercé à bien lire les vers, on sent aisément les bornes qu'il n'est pas permis à un poëte de passer. Il n'est personne qui ne sente que l'oreille n'est point satisfaite quand on fait rimer deux mots dont la quantité est différente, et qu'en conséquence Despréaux et Racine ont manqué à leur exactitude ordinaire, quand ils ont dit: le premier,

Un auteur à genoux, dans une humble préface,
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce.

et le second

J'en rends grâces au ciel qui, m'arrêtant sans cesse
Sembloit m'avoir fermé le chemin de la Grèce.

parce que *grâce* et *sans cesse* ayant dans leur pénultième syllabe un son ouvert et long ne peuvent rimer avec *préface* et *Grèce* dont la pénultième est brève. L'abbé de Lille a fait la même faute en faisant rimer *rênes* et *rennes*, dont le premier est très-long et le second très-court. C'est à cette occasion que l'abbé d'Olivet fait la réflexion suivante. " A peine la versification " Françoise commençoit-elle à se prescrire des règles, dans un temps où elle " se permettoit encore les hiatus, et les enjambemens ; dans un temps où la " rime masculine et la féminine n'étoient pas encore obligées de se succéder " l'une à l'autre, dans ce temps-là qui nous paroît barbare, on savoit déjà, et " mieux que nous, respecter les droits de la prosodie."

L'oreille n'est pas également satisfaite quand un poëte fait rimer deux composés du même mot, comme dans ces vers de Voltaire

Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
En changeant d'intérêts, de rivaux et d'amis.

ou lorsqu'il y a une convenance de sons entre les deux hémistiches d'un vers, comme dans ce vers de Despréaux,

Aux Saumaises futurs préparer des tortures.

ou lorsqu' enfin le dernier hémistiche d'un vers rime avec le premier du vers qui le précède ou qui le suit, ou lorsque les deux premiers hémistiches des deux vers qui se suivent riment l'un avec l'autre. Quoiqu'on trouve peu de fautes de ce dernier genre dans nos grands poëtes, il y en a néanmoins quelques-unes. Despréaux nous en fournit un exemple dans ces vers,

Un fiacre me couvrant d'un déluge de boue
Contre le mur *voisin* m'écrase de sa roue :
En voulant me sauver, des porteurs *inhumains*
De leur maudit bâton me donnent dans les *reins*.

Mais on ne verra qu'une rime riche par les vers qui finiront par des mots

semblables qui ont des acceptions différentes ou par des dérivés dont le sens a presque point de rapport : comme,

Exemple d'une rime féminine à mots semblables avec des acceptions différentes.

Prends-moi le bon parti, laisse là tous les *livres*;
Cent francs au denier cinq, combien font-ils? vingt *livres*.

Exemple d'une rime masculine également à mots semblables.

Toutefois, Acomat, ne vous éloignez *pas*;
Peut-être on vous fera revenir sur vos *pas*.

Exemple d'une rime avec des dérivés dont le sens n'a point de rapport.

Et sans chercher l'appui d'une naissance *illustre*
Un héros de soi-même empruntoit tout son *lustre*.

Quant aux mots que le vers exclut et aux licences qu'un poëte peut se permettre, la lecture des modèles les renfermera dans les bornes suivantes.

1°. La poésie rejète non-seulement tous les mots prosaïques, durs et bas; mais elle proscrit encore toutes ces conjonctions qui ôteroient à l'expression sa rapidité, sa hardiesse et son feu. Fière et indépendante, elle veut que rien n'arrête sa marche. Même en obéissant à des lois, elle veut être libre, ou du moins le paroître.

2°. Un mot terminé par une voyelle autre que l'*e* muet, ne peut être suivi d'un mot qui commence par une voyelle: car alors ils y auroit un choc de voyelles qui blesseroit l'oreille. Ce choc se nomme *hiatus* ou *bâillement*. Ce défaut se trouve dans ces vers de Marot.

Un doux *nenni avec* un doux sourire.
Là où savez sans vous ne puis aller.

Aussi notre grand législateur du Parnasse le défend-il dans ces vers dont l'harmonie imitative est si frappante.

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

D'où on doit conclure 1°. que l'*e* final muet et précédé d'une voyelle, comme dans *aimée*, *finie*, *roue*, etc. ne peut entrer dans le vers qu'à l'aide de l'élision. 2°. que la conjonction *et* ayant toujours le son de l'*e* fermé ne doit point s'y trouver avant un mot qui commence par une voyelle. 3°. que le son nasal étant une voyelle, n'y peut être heureusement suivi d'un mot qui commence par une voyelle, lorsque le mot où se trouve ce son final, et celui qui commence par une voyelle doivent être prononcés de suite et sans un repos sensible : mais ce bâillement est reçu lorsqu'il y a de nécessité un repos entre les deux mots. Aussi Racine ne se l'est-il permis que dans ces occasions, comme l'observe l'abbé de Dangeau, dans sa dissertation sur les voyelles adressée à l'académie Françoise, tandis que Corneille qui n'avoit pas perdu l'accent de sa province, en fournit jusqu'à vingt-six exemples dans son Cinna.

3°. Il y a des mots qui ont vieilli en prose et qui n'en sont devenus que

plus poétiques tels sont *prospère*, *n'aguères*, *mensonger*, *un penser*, *antique*, *reliques* dans le sens de *restes*, etc. qui ne se disent plus en prose, mais qui, étendant le domaine de la poésie, lui donnent un caractère plus auguste et plus vénérable. Dans une dissertation lue à l'académie Françoise, Marmontel a fait voir les richesses que notre poésie pouvoit puiser dans nos vieux auteurs, en y ressuscitant de vieux mots que nous avons remplacés ou par des périphrases toujours traînantes, ou par des à-peu-près qui n'en ont ni la grâce ni l'énergie Mais si l'on permet aux poëtes d'enrichir leur langue par des expressions anciennes, cette permission ne va pas jusqu'à leur passer l'introduction de nouveaux mots. Sur quoi l'abbé d'Olivet fait la réflexion suivante. " Un " écrivain judicieux, dit-il, et qui ne veut pas risquer de survivre à ses " propres expressions, donne aux mots le temps de s'établir assez bien pour " n'avoir rien à craindre de la fortune. Ce n'est pas à nous à employer ceux " que nous voyons naître. S'ils peuvent vivre, ce sera une richesse pour nos " neveux; mais à condition que nos neveux, s'ils sont sages, ne feront " pas comme nous, qui avons perdu par caprice une infinité d'anciens mots, " pour les remplacer par d'autres moins propres et moins significatifs." Si l'abbé d'Olivet revenoit au monde, que diroit-il de cette foule de mots nouveaux dont, depuis la révolution, on a défiguré la langue Françoise?

4°. Enfin, la langue Françoise admet si peu de licences en vers, qu'on est étonné quand on en fait l'examen qu'elles se réduisent à un peu plus de hardiesse dans les tours, à des ellipses plus fréquentes, à des transitions plus brusquées, à des figures moins préparées, etc. et à la suppression d'une lettre finale dans un petit nombre de mots, comme dans *je vois*, *je crois*, *j'avertis*, *je dis*, &c. qu'on peut écrire *je voi*, *je croi*, *j'averti*, *je di*, &c. et dans l'adverbe *encore* qu'on écrit *encor*, lorsque la mesure du vers l'exige.

Il ne reste plus qu'à faire connoître l'arrangement des vers entre eux.

Dans cet arrangement on doit avoir égard, soit au nombre des syllabes de chaque vers, soit à la manière dont les rimes sont disposées.

Quant au nombre des syllabes, il est fixe dans certains genres, et arbitraire dans d'autres. Les grandes pièces de poésie sont ordinairement en vers Alexandrins, et l'on y conserve toujours cette mesure : mais dans la poésie lyrique, et dans les pièces libres, le nombre des syllabes varie, et dépend principalement du goût et du caprice même du poëte. Néanmoins il y a des bornes qu'il ne lui est point permis de passer.

Quant à la rime, c'est la différence des rimes masculines et féminines qui sert de base à leur disposition.

Les vers sont à rimes plates, à rimes croisées ou à rimes mêlées.

Les vers à rimes plates sont ceux où deux vers masculins sont suivis de deux féminins, après lesquels reviennent deux autres vers masculins et ainsi de suite, comme :

Que peuvent contre Dieu tous les rois de la terre?
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre ;
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer.
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix le ciel fuit, la mer tremble :
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étoient pas.

Le poëme épique, la tragédie, la comédie, l'églogue, la satire et l'épître dans le genre sérieux et noble sont à rimes plates.

Il y a deux fautes à éviter dans les rimes plates : la première, c'est de mettre après deux vers masculins, deux féminins qui riment avec ceux qui précèdent ces deux vers, et *vice versa*. On en trouve des exemples dans la Henriade : en voici un qui offre cette double faute.

Soudain Potier se lève et demande audience.
Chacun à son aspect garde un morne silence.
Dans ce temps malheureux par le crime infecté,
Potier fut toujours juste et pourtant écouté.
Souvent on l'avoit vu, par sa mâle éloquence,
De leurs emportemens réprimer la licence ;
Et conservant sur eux sa vieille autorité
Leur montrer la justice avec impunité.

La seconde, c'est lorsqu'on donne une même consonnance aux rimes des vers masculins et féminins qui se suivent. Cette faute se trouve encore plusieurs fois dans la Henriade.

On voit en un instant des abîmes ouverts,
De noirs torrens de souffre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers par ce nouveau tonnerre
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.

" J'avoue, dit l'abbé d'Olivet à l'occasion d'une consonnance semblable " dans une ode du Père de la Rue, j'avoue que mon oreille n'en sait point " assez pour distinguer le son de ces quatre rimes. Je n'entends qu'*erre* " partout, en supposant qu'on ne fera pas, mal à propos, et contre l'usage, " sonner les *s d'airs* et *d'ouverts*, où elles ne sont que signes du pluriel." Comment Voltaire qui a si souvent fait des changemens dans la Henriade, a-t-il pu laisser subsister un si grand nombre de fautes de ce genre ? comment n'a-t-il pas senti qu'elles ne pouvoient que nuire à son poëme, surtout lorsque les vers où elles se trouvent, sont, comme les quatre derniers du premier exemple, peu saillans et même foibles d'expression et d'images. Toute infraction aux règles doit être rachetée par quelque beauté.

Les vers à rimes croisées diffèrent peu des vers à rimes mêlées. On appelle vers à rimes croisées ceux où un vers masculin est suivi d'un ou de deux vers féminins et un vers féminin d'un ou de deux vers masculins, Comme :

Faune, d'un sourire
Approuve leur choix :
Le jaloux satyre
Fuit au fond des bois ;
Et Pan qui soupire
Brise son hautbois,

ou bien :

Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyable conquérans !
Des vœux outrés, des projets vastes,
Des rois vaincus par des tyrans ;
Des murs que la flamme ravage,
Des vainqueurs fumans de carnage,
Un peuple aux fers abandonné ;
Des mères pâles et sanglantes

Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un soldat effréné.

On compose à rimes croisées l'ode, le sonnet, la ballade et le rondeau. Voltaire a hasardé dans sa tragédie de Tancrède d'introduire les rimes croisées au théâtre : mais des oreilles accoutumées aux chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine n'ont pu goûter cette innovation. Que ce soit préjugé ou non, on a attaché aux rimes plates plus de noblesse et de dignité.

Les vers sont à rimes mêlées quand on n'observe d'autre règle, que de ne pas mettre de suite plus de deux vers masculins ou féminins, et qu'on fait suivre un vers masculin ou féminin d'un ou de deux vers d'une rime différente. On compose à rimes mêlées les épîtres légères et badines, les fables, les contes, les chansons, les épigrammes, &c.

Les vers à rimes croisées forment ordinairement les stances qui sont un certain nombre de vers après lequel le sens est fini. Une stance ne peut avoir ni moins de quatre vers ni plus de dix. La mesure des vers y dépend de la fantaisie du poëte : ils peuvent être ou tous grands, ou tous petits, ou mêlés les uns avec les autres.

Les stances sont régulières ou irrégulières. Elles sont régulières, quand elles ont le même nombre de vers, un croisement égal de rimes, et une distribution correspondante de grands et de petits vers : elles sont irrégulières, si elles manquent de quelqu'une de ces convenances.

La perfection des stances consiste en trois choses. Il faut 1°. que chaque stance ait un sens complet et fini au dernier vers. Dans les odes Latines une stance peut emjamber sur l'autre ; mais en François cet enjambement n'est permis en aucun cas ; 2°. que le dernier vers d'une stance ne rime pas avec le premier de la suivante ; 3°. que les mêmes rimes ne reparoissent pas dans deux stances consécutives. Cette dernière condition n'est pas toujours observée à la rigueur. En lisant nos poëtes lyriques on trouvera beaucoup d'infractions aux deux dernières règles ; mais ce sont des négligences qui ont toujours besoin d'être compensées par quelque beauté.

Une stance peut former seule un petit poëme. Alors, selon le nombre de vers dont elle est composée, on lui donne le nom de *Quatrain*, de *Sixain*, de *Huitain* et de *Dixain*. Le nom *d'Octave* que quelques personnes donnent aux stances de huit vers, ne doit s'employer qu'en parlant des stances de la poésie Italienne. Il y a aussi des stances de cinq, de sept et de neuf vers.

Un morceau composé de plusieurs stances conserve le nom de *stances*, lorsque le sujet est simple, l'expression douce, et les sentimens puisés dans un grand fonds de sensibilité, et, qu'en outre, il n'y a dans les mouvemens ni désordre ni impétuosité. On en trouvera des exemples p. 246 du 4e. livre de poésie.

Mais si dans un sujet qui a de la grandeur, le poëte donne à son style plus d'élévation, de force et de feu ; s'il multiplie les tropes et les images ; s'il met plus de vivacité dans les mouvemens ; s'il y a de temps en temps une impétuosité, un désordre même qui naissent de l'enthousiasme, ce morceau prend le nom d'*Ode*, et les stances celui de *Strophes*. Telles sont les odes qu'on trouve au commencement du troisième livre de cette collection.

Cependant il faut convenir qu'il y a peu de différence entre ce qu'on nomme stances, et les odes morales et anacréontiques.

Les stances et les strophes sont libres dans leur forme : on peut combiner comme on veut les vers et les rimes qui les composent, pourvu qu'on observe les repos que la combinaison exige. Malherbe, Rousseau et le Franc de Pompignan ont employé bien des combinaisons plus ou moins favorables à l'harmonie, mais ils sont bien loin d'avoir épuisé toutes celles qui peuvent se

prêter à l'expression du sentiment. L'oreille qui les leur a fait découvrir, ne peut-elle pas en faire naître de nouvelles et d'aussi heureuses.

Si l'Ode est libre dans sa forme, il n'en est pas ainsi du Sonnet: il est assujetti à des règles si sévères, qu'il n'est pas étonnant qu'entre mille, on en trouve à peine un ou deux de supportables. Aussi Despréaux après avoir dit qu'Apollon *l'enrichit d'une beauté suprême*, ajoute-t-il:

Un Sonnet sans défaut vaut seul un long poëme ;
Mais en vain mille auteurs y pensent arriver,
Et cet heureux phénix est encore à trouver.

Le Sonnet peut rouler sur un objet simple et même plaisant. Scarron en a quelques-uns d'une grande gaîté, et d'une tournure dont le comique inattendu frappe et amuse un instant. Mais les sujets nobles et sérieux répondent mieux à la majesté de sa marche qui doit être toujours imposante et grave ; et alors, comme l'observe Despréaux, il ne souffre, ni la foiblesse d'un seul vers, ni la répétition d'un mot déjà mis.

Tous les vers d'un sonnet doivent être de la même mesure : celui de l'*Avorton*, qui a fait tant de bruit, pêche contre cette règle. On emploie ordinairement la mesure de douze syllabes, parce que c'est de tous les rhythmes celui qui a le plus de majesté. Ces vers sont au nombre de quatorze, et se divisent en deux quatrains et en deux tercets ou stances de trois vers.

Il faut que les rimes masculines et féminines des deux quatrains soient semblables, et qu'elles s'entremêlent dans l'un, de la même manière que dans l'autre.

La rime est différente dans les deux tercets : il n'y a qu'une seule règle à observer, c'est de les commencer par deux rimes semblables ; l'arrangement des quatre autres vers est arbitraire. On exige encore que les rimes ne soient pas les mêmes que dans les quatrains, et de plus que leur croisement soit différent.

Il doit y avoir dans chaque quatrain un repos après le second vers, et un plus marqué après le quatrième. Le dernier vers du premier tercet doit aussi être suivi d'un repos ; mais il n'est pas nécessaire qu'il soit plus fort que celui du second vers de chaque quatrain.

Despréaux a renfermé ces règles dans quatre vers d'une précision admirable. Apollon, dit-il,

Voulut qu'en deux quatrains de mesure pareille
La rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille,
Et qu'ensuite six vers, artistement rangés,
Fussent en deux tercets, par le sens divisés.

Voici un sonnet de Voiture, qui, au jugement de Despréaux, a toutes les perfections dont ce genre est susceptible.

1. *Quatrain.*

Des portes du matin l'amante de Céphale
Ses roses épandoit dans le milieu des airs,
Et jetoit sur les cieux nouvellement ouverts
Ces traits d'or et d'azur qu'en naissant elle étale.

2. *Quatrain.*

Quand la nymphe divine à mon repos fatale,

Apparut, et brilla de tant d'attraits divers,
Qu'il sembloit qu'elle seule éclairoit l'univers,
Et remplissoit de feu la rive orientale.

1. *Tercet.*

Le soleil se hâtant pour la gloire des cieux
Vint opposer sa flamme à l'éclat de ses yeux,
Et prit tous les rayons dont l'Olympe se dore :

2. *Tercet.*

L'onde, la terre et l'air s'allumoient alentour ;
Mais auprès de Philis on le prit pour l'aurore,
Et l'on crut que Philis étoit l'astre du jour.

Le Rondeau offre moins de difficultés, parce qu'il admet des vers de toute mesure, et que les tours Gaulois qu'il aime de préférence excluent tout air d'appareil et de grandeur.

Le Rondeau, né Gaulois, a la naïveté.

a dit Despréaux. Il est composé de treize vers sur deux rimes dont huit masculines et cinq féminines, ou sept masculines et six féminines. Il a deux refrains, l'un après le huitième, et l'autre après le treizième. Il doit encore avoir un repos après le cinquième vers ; ce qui a fait dire à quelques personnes qu'il est composé de trois stances dont la première et la dernière sont de cinq vers, et celle du milieu de trois. Le refrain consiste dans la répétition du premier mot, ou même des premiers mots du Rondeau. Il faut que ce refrain soit lié avec la pensée qui précède, et qu'il en termine le sens d'une manière naturelle. Le Rondeau a beaucoup de grâce, quand les mots qui servent de refrain présentent des sens un peu différens. En voici un de Malleville qui a ce genre de beauté. Il est contre l'abbé de Boisrobert.

Coiffé d'un froc bien rafiné,
Et revêtu d'un doyenné
Qui lui rapporte de quoi frire,
Frère René devient messire
Et vit comme un déterminé.
Un prélat riche et fortuné
Sous un bonnet enluminé,
En est, s'il le faut ainsi dire,
coiffé.
Ce n'est pas que frère René
D'aucun mérite soit orné.
Qu'il soit docte, qu'il sache écrire ;
Ni qu'il dise le mot pour rire :
Mais c'est seulement qu'il est né
coiffé.

Il y a une autre espèce de Rondeau dont la douceur et la naïveté font le principal caractère. C'est le triolet dont la beauté consiste dans le retour de la

même pensée pour faire partie d'une autre pensée. Le suivant de Ranchin est un modèle de douceur, de grâce et de simplicité.

Le premier jour du mois de Mai
Fut le plus heureux de ma vie.
Le beau projet que je formai
Le premier jour du mois de Mai !
Je vous vis et je vous aimai.
Si ce dessein vous plut, Silvie,
Le premier jour du mois de Mai
Fut le plus heureux de ma vie.

Les autres espèces d'ancienne poésie Françoise sont la Ballade qui étoit composée de trois couplets faits sur les mêmes rimes, et qui finissoient tous par les mêmes vers, avec un envoi ; le Lai, qui étoit une poésie plaintive, comme l'annonce le mot même qui signifie en vieux langage *complainte, doléance ;* le Virelai, qui etoit un petit poëme sur deux rimes et en vers courts avec un refrain ; la Villanelle, espèce de poésie pastorale, dont tous les couplets finissent par le même refrain, etc. Depuis l'origine de la poésie parmi nous jusqu'aux beaux jours du siècle de Louis XIV, nos poëtes se sont beaucoup exercés dans ces differens genres de poésie dont l'invention leur étoit due ; mais des genres dont le principal mérite étoit la difficulté vaincue ne pouvoient pas se soutenir. Aussi furent-ils abandonnés, du moment qu'une raison plus cultivée, et le bon goût généralement répandu rendirent plus sensible aux beautés de nos grands poëtes.

Il y a encore deux espèces de petits poëmes qu'il est essentiel de connoître : ce sont l'épigramme et le madrigal. Le nombre et la mesure des vers en sont libres.

Despréaux caractérise ainsi l'Epigramme.

L'Epigramme plus simple, en son tour plus borné
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.

Marot, Saint-Gelais et Gombaut parmi nos anciens poëtes, et Racine, Despréaux, Pyron et surtout Rousseau parmi nos modernes, sont ceux qui se sont le plus distingués dans ce genre.

Ce petit poëme n'a pas un objet fixe : c'est quelquefois un trait de satire plus ou moins mordant. Telles sont en général toutes celles rapportées p. 274, 275, etc. du 4e livre de vers de cette collection.

Ce n'est quelquefois qu'une pensée dont la fausseté fait tout le sel. En voici un exemple.

Blaise voyant à l'agonie
Lucas qui lui devoit cent francs,
Lui dit, toute honte bannie,
Çà payez-moi vite, il est temps.
Laissez-moi mourir à mon aise,
Répondit foiblement Lucas :
Ah ! parbleu vous ne mourrez pas
Que je ne sois payé, dit Blaise.

C'est souvent un conte plaisant. Telles sont les épigrammes 33e, 35e, 39e, 52e, etc. de cette collection.

Mais ce n'est aussi quelquefois qu'une pensée ingénieuse, fine et vive, qui bien loin d'être satyrique est une louange délicate. Les anciens n'attachoient pas toujours à l'épigramme une idée de malignité. On peut voir par l'Anthologie Grecque qu'ils nommoient épigramme tout poëme qui présentoit un sens complet, clairement exprimé et renfermé en peu de mots. Celle que Despréaux a imitée de l'Anthologie est remarquable par la finesse de la pensée. La voici.

Quand la première fois dans le sacré vallon
La troupe des neuf sœurs, par ordre d'Apollon
Lut l'Iliade et l'Odyssée,
Chacune à les louer se montrant empressée,
Apprenez un secret qu'ignore l'univers,
Leur dit alors le dieu des vers ;
Jadis avec Homère aux rives du Permesse,
Dans ce bois de lauriers, où seul il me suivoit,
Je les fis toutes deux : plein d'une douce ivresse
Je chantois ; Homère écrivoit.

Si ce petit poëme ne renferme qu'une pensée tendre et galante, ou n'exprime qu'un sentiment doux et délicat, il perd en François le nom d'épigramme pour prendre celui de madrigal. Cette réponse de Pradon à quelqu'un qui lui avoit écrit une lettre pleine d'esprit, en est un charmant.

Vous n'écrivez que pour écrire ;
C'est pour vous un amusement.
Moi qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

Marot a plusieurs madrigaux d'une délicatesse extrême En voici un qu'on a imité et retourné de cent manières, sans pouvoir jamais y donner la même grâce.

Amour trouva celle qui m'est amère.
(Et j'y étois ; j'en sais bien mieux le conte)
Bon jour, dit-il, bon jour, Vénus ma mère ;
Puis tout à coup il voit qu'il se mécompte,
Dont la couleur au visage lui monte,
D'avoir failli honteux, dieu sait combien :
Non, non, Amour, lui dis-je, n'ayez honte ;
Plus claivoyans que vous s'y trompent bien.

En voici un autre où il y a moins d'esprit et plus de sensibilité.

Un jour la dame en qui si fort je pense,
Me dit un mot de moi tant estimé,
Que je ne pus en faire récompense,
Fors de l'avoir en mon cœur imprimé,
Me dit avec un ris accoutumé :
" Je crois qu'il faut qu'à t'aimer je parvienne.,,
Je lui réponds : " n'ai garde qu'il m'advienne
" Un si grand bien, et si j'ose affirmer
" Que je devrois craindre que cela vienne,
" Car j'aime trop quand on me veut aimer."

Celui intitulé *le oui* et *le nenni* est encore plus délicat, mais quoiqu'il n'offre rien de choquant dans l'expression, le fonds des idées ne permet pas de le rapporter.

Quoique plusieurs poëtes aient réussi dans le madrigal, aucun n'a égalé Marot. Il étoit réservé au seul Voltaire de porter ce genre à un point de perfection qui ne laisse plus rien à désirer.

On peut rapporter au madrigal l'inscription, le portrait, la chanson galante, et le billet.

Rien de plus galant et de plus tendre que cette chanson de Marot.

Puisque de vous je n'ai autre visage,
Je m'en vais rendre hermite en un désert,
Pour prier Dieu, si un autre vous sert,
Qu'ainsi que moi, en votre honneur soit sage.
Adieu amour, adieu gentil corsage.
Adieu ce teint, adieu ces frians yeux.
Je n'ai pas eu de vous grand avantage,
Un moins aimant aura peut être mieux.

Un modèle de billet est celui que Quinault dans la *mère coquette* fait écrire par Isabelle à Acante, un amant avec qui elle désire d'avoir un éclaircissement.

Je voudrois vous parler et nous voir seuls tous deux ;
Je ne conçois pas bien pourquoi je le désire.
Je ne sais ce que je vous veux ;
Mais n'avez-vous rien à me dire ?

Lévizac.

BIBLIOTHEQUE PORTATIVE

DES

ÉCRIVAINS FRANCOIS,

EN VERS.

LIVRE PREMIER.

RELIGION ET MORALE.

§ 1. *Existence de Dieu.*

CONSULTE Zoroaste, et Minos, et Solon,
Et le sage Socrate et le grand Cicéron :
Ils ont adoré tous un maître, un juge, un père.
Ce système sublime à l'homme est nécessaire.
C'est le sacré lien de la société,
Le premier fondement de la sainte équité ;
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.
Si les cieux dépouillés de leur empreinte auguste
Pouvoient cesser jamais de la manifester ;
Si Dieu n'existoit pas, il faudroit l'inventer.
Que le sage l'annonce et que les grands le craignent ;
Rois, si vous m'opprimez, si vous grandeurs dédaignent
Les pleurs de l'innocent que vous faites couler,
Mon vengeur est au ciel, apprenez à trembler.

Voltaire.

§ 2. *Essence et Majesté de Dieu.*

Au milieu des clartés d'un feu pur et durable
Dieu mit avant les temps son trône inébranlable.
Le ciel est sous ses pieds ; de mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La puissance, l'amour avec l'intelligence,
Unis et divisés, composent son essence.
Ses saints dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire et remplis de lui-même,

Adorent à l'envi sa majesté suprême.
Devant lui sont ces dieux, ces brûlans séraphins,
A qui de l'univers il commet les destins.
Il parle, et de la terre ils vont changer la face;
Des puissances du siècle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.

Voltaire.

§ 3. *Mouvement d'une âme qui s'élève à la connoissance de Dieu par la contemplation de ses ouvrages. Ode tirée du Psaume* 18.

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur:
Tout ce que leur globe enserre
Célèbre un Dieu créateur.
Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps?
Quelle grandeur infinie!
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords!

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit;
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand et superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur et mystérieux:
Son admirable structure
Est la voix de la nature,
Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voûte
Il a placé de ses mains
Ce soleil qui dans sa route
Eclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet astre ouvre sa carrière
Comme un époux glorieux,
Qui dès l'aube matinale
De sa couche nuptiale
Sort brillant et radieux.

L'univers, à sa présence,
Semble sortir du néant.
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit;
Et, par sa chaleur puissante,
La nature languissante
Se ranime et se nourrit.

O que tes œuvres sont belles,
Grand Dieu! quels sont tes bienfaits!
Que ceux qui te sont fidèles
Sous ton joug trouvent d'attraits!
Ta crainte inspire la joie;
Elle assure notre voie;
Elle nous rend triomphans:
Elle éclaire la jeunesse,
Et fait briller la sagesse
Dans les plus foibles enfans.

Souviens ma foi chancelante,
Dieu puissant; inspire-moi
Cette crainte vigilante
Qui fait pratiquer ta loi.
Loi sainte, loi désirable,
Ta richesse est préférable
A la richesse de l'or;
Et ta douceur est pareille
Au miel dont la jeune abeille
Compose son cher trésor.

Mais, sans tes clartés sacrées,
Qui peut connoître, Seigneur,
Les foiblesses égarées
Dans les replis de son cœur?
Prête-moi tes feux propices:
Viens m'aider à fuir les vices
Qui s'attachent à mes pas:
Viens consumer par ta flamme
Ceux que je vois dans mon âme,
Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur triste esclavage
Tu viens dégager mes sens,
Si tu détruis leur ouvrage,
Mes jours seront innocens.
J'irai puiser sur ta trace
Dans les sources de ta grâce:
Et, de ses eaux abreuvé,
Ma gloire fera connoître
Que le Dieu qui m'a fait naître
Est le Dieu qui m'a sauvé.

J. B. Rousseau.

§ 4. *Première preuve de l'existence de Dieu, tirée des merveilles de la nature, et de l'harmonie de toutes ses parties, qui, concourant à la même fin, font voir l'unité de dessein de l'ouvrier.*

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire.
Mais tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,

Quels témoins éclatans devant moi rassemblés !
Répondez, cieux et mers ; et vous, terre, parlez.
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles :
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles ?
O cieux, que de grandeur, et quelle majesté !
J'y reconnois un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans vos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil ! viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde ?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours :
Est-ce moi qui t'appelle, et qui règle ton cours ?
Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre ?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts ;
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
Hélas ! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux ?
Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
La nature qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asile suprême :
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avoit oublié.
La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle.
La terre le publie. Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornemens ?
C'est celui dont la main posa mes fondemens.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne :
Les présens qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne.
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main :
Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplit le sein.
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
C'est lui qui dans l'Egypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit, le Nil loin de ses bords
Répandu sur ma plaine y porte mes trésors.
A de moindres objets tu peux le reconnoître :
Contemple seulement l'arbre que je fais croître ;
Mon suc dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu :
La feuille le demande, et la branche fidèle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
Troupe obscure et timide, humble et foible vulgaire :
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
Elles pourront servir à prolonger tes jours.
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts ;
Toute plante en naissant déjà renferme en elle
D'enfans qui la suivront une race immortelle ;
Chacun de ces enfans, dans ma fécondité,
Trouve un gage nouveau de sa postérité.
Ainsi parle la terre, et charmé de l'entendre,
Quand je vois par ces nœuds que je ne puis comprendre,
Tant d'êtres différens l'un à l'autre enchaînés,
Vers une même fin constamment entraînés,
A l'ordre général conspirer tous ensemble,
Je reconnois partout la main qui les rassemble,
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité,
Non moins que la sagesse et la simplicité.
Mais pour toi, que jamais ces miracles n'étonnent,
Stupide spectateur des biens qui t'environnent ;
O toi qui follement fais ton dieu du hasard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,

Au même ordre toujours architecte fidèle,
A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle.
Comment pour élever ce hardi bâtiment
A-t-elle en le broyant arrondi son ciment?
Et pourquoi ces oiseaux si remplis de prudence
Ont-ils de leurs enfans su prévoir la naissance:
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus!
Sur le plus doux cotton que de lits étendus!
Le père vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne;
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Échauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans de foibles corps s'allume un grand courage.
Si chèrement aimés, leurs nourrissons un jour,
Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même amour.
Quand de nouveaux zéphirs l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hyménée,
Fidèlement unis par leurs tendres liens
Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens:
Innombrable famille, où bientôt tant de frères
Ne reconnoîtront plus leurs aïeux ni leurs pères.
Ceux qui de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé;
Il arrive, tout part: le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés.
A nos yeux attentifs que le spectacle change.
Retournons sur la terre, où jusque dans la fange
L'insecte nous appelle, et certain de son prix
Ose nous demander raison de nos mépris.
De secrètes beautés quel amas innombrable!
Plus l'auteur s'est caché, plus il est admirable.
Dans un champ de blés mûrs, tout un peuple prudent
Rassemble pour l'état un trésor abondant.
Fatigués du butin qu'ils traînent avec peine,
De foibles voyageurs arrivent sans haleine
A leur greniers publics, immenses souterrains,
Où par eux en monceaux sont élevés ces grains,
Dont le père commun de tous tant que nous sommes
Nourrit également les fourmis et les hommes.
Toi-même, insecte impur, qui traînes ta prison,
Toi que notre courroux écarte avec raison,
Que je dois t'admirer, quand tu me développes
Les étonnans ressorts de tes longs télescopes,
Et qu'à mes yeux surpris tu présentes les tiens
Qu'élèvent par degré leurs mobiles soutiens!
De l'empire de l'air cet habitant volage,
Qui porte à tant de fleurs son inconstant hommage,
Et leur ravit un suc qui n'étoit pas pour lui,
Chez ses frères rampans qu'il méprise aujourd'hui,
Sur la terre autrefois traînant sa vie obscure,
Sembloit vouloir cacher sa honteuse figure.
Mais les temps sont changés, sa mort fut un sommeil.
On le vit plein de gloire à son brillant réveil,
Laissant dans le tombeau sa dépouille grossière,
Par un sublime essor voler vers la lumière.
O ver, à qui je dois mes nobles vêtemens,
De tes travaux si courts que les fruits sont charmans!
N'est-ce donc que pour moi que tu reçois la vie?
Ton ouvrage achevé, ta carrière est finie:

Tu laisses de ton art des héritiers nombreux,
Qui ne verront jamais leur père malheureux.
Je te plains, et j'ai dû parler de tes merveilles ;
Mais ce n'est qu'à Virgile à chanter les abeilles.
Le roi pour qui sont faits tant de biens précieux,
L'homme élève un front noble, et regarde les cieux.
Ce front, vaste théâtre où l'âme se déploie,
Est tantôt éclairé des rayons de la joie,
Tantôt enveloppé du chagrin ténébreux.
L'amitié tendre et vive y fait briller ces feux,
Qu'en vain veut imiter dans son zèle perfide
La trahison, que suit l'envie au teint livide.
Un mot y fait rougir la timide pudeur.
Le mépris y réside, ainsi que la candeur,
Le modeste respect, l'imprudente colère,
La crainte et la pâleur, sa compagne ordinaire,
Qui dans tous les périls funestes à mes jours,
Plus prompte que ma voix appelle du secours.
A me servir aussi, cette voix empressée
Loin de moi, quand je veux, va porter ma pensée ;
Messagère de l'âme, interprète du cœur,
De la société je lui dois la douceur.
Quelle foule d'objets l'œil réunit ensemble !
Que de rayons épars ce cercle étroit rassemble !
Tout s'y peint tour à tour. Le mobile tableau
Frappe un nerf qui l'élève, et le porte au cerveau.
D'innombrables filets, ciel ! quel tissu fragile !
Cependant ma mémoire en a fait son asile,
Et tient dans un dépôt fidèle et précieux
Tout ce que m'ont appris mes oreilles, mes yeux :
Elle y peut à toute heure et remettre, et reprendre ;
M'y garder mes trésors, exacte à me les rendre.
Là ces esprits subtils toujours prêts à partir
Attendent le signal qui les doit avertir.
Mon âme les envoie : et ministres dociles
Je les sens répandus dans mes membres agiles :
A peine ai-je parlé qu'ils sont accourus tous.
Invisibles sujets, quel chemin prenez-vous ?
Mais qui donne à mon sang cette ardeur salutaire ?
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur nécessaire.
D'un mouvement égal il agite mon cœur :
Dans ce centre fécond il forme sa liqueur :
Il vient me réchauffer par sa rapide course :
Plus tranquille et plus froid il remonte à sa source,
Et toujours s'épuisant se ranime toujours.
Les portes des canaux destinés à son cours,
Ouvrent à son entrée une libre carrière,
Prêtes, s'il reculoit, d'opposer leur barrière.
Est-ce moi qui préside au maintien de ces lois ?
Et pour les établir ai-je donné ma voix ?
Je les connois à peine. Une attentive adresse
M'en apprend tous les jours et l'ordre et la sagesse.
De cet ordre secret reconnoissons l'auteur :
Fut-il jamais de lois sans un législateur ?
J'entends du libertin murmurer l'insolence.
Où sont-ils ces objets de ma reconnoissance ?
Est-ce un coteau riant ? Est-ce un riche vallon ?
Hâtons-nous d'admirer : le cruel aquilon
Va rassembler sur nous son terrible cortége,
Et la foudre et la pluie, et la grêle et la neige :
L'homme a perdu ses biens, la terre ses beautés.
Et plus loin qu'offre-t-elle à nos yeux attristés ?
Des antres, des volcans, et des mers inutiles,
Des abîmes sans fin, des montagnes stériles,
Des ronces, des rochers, des sables, des déserts.
Ici de ses poisons elle infecte les airs ;

Là rugit le lion, où rampe la couleuvre.
De ce Dieu si puissant voilà donc le chef-d'œuvre.
Et tu crois, ô mortel, qu'à ton moindre soupçon,
Aux pieds du tribunal qu'érige ta raison,
Ton maître obéissant doit venir te répondre?
Accusateur aveugle, un mot va te confondre.
Tu n'aperçois encor que le coin du tableau:
Le reste t'est caché sous un épais rideau?
Et tu prétends déjà juger de tout l'ouvrage!
A ton profit, ingrat, je vois une main sage
Qui ramène ces maux dont tu te plains toujours.
Notre art des poisons même emprunte du secours.
Mais pourquoi ces rochers, ces vents et ces orages?
Daigne apprendre de moi leurs secrets avantages,
Et ne consulte plus tes yeux souvent trompeurs.
La mer, dont le soleil attire les vapeurs,
Par ces eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle
Se former, s'élever et s'étendre sur elle.
De nuages légers cet amas précieux,
Que dispersent au loin les vents officieux,
Tantôt féconde pluie arrose nos campagnes,
Tantôt retombe en neige, et blanchit nos montagnes.
Sur ces rocs sourcilleux, de frimas couronnés,
Réservoirs des trésors qui nous sont destinés,
Les flots de l'océan apportés goutte à goutte
Réunissent leur force et s'ouvrent une route.
Jusqu'au fond de leur sein lentement répandus,
Dans leurs veines errans, à leur pieds descendus,
On les en voit enfin sortir à pas timides,
D'abord foibles ruisseaux, bientôt fleuves rapides.
Des racines des monts qu'Annibal sut franchir,
Indolent Ferrarois, le Pô va t'enrichir.
Impétueux enfant de cette longue chaîne,
Le Rhône suit vers nous le penchant qui l'entraîne?
Et son frère emporté par un contraire choix,
Sorti du même sein va chercher d'autres lois.
Mais enfin terminant leurs courses vagabondes,
Leur antique séjour redemande leurs ondes:
Ils les rendent aux mers; le soleil les reprend:
Sur les monts, dans les champs l'aquilon nous les rend.
Telle est de l'univers la constante harmonie.
De son empire heureux la discorde est bannie:
Tout conspire pour nous, les montagnes, les mers,
L'astre brillant du jour, les fiers tyrans des airs.
Puisse le même accord régner parmi les hommes!
Reconnoissons du moins celui par qui nous sommes;
Celui qui fait tout vivre et qui fait tout mouvoir.
S'il donne l'être à tout, l'a-t-il pu recevoir?
Il précède les temps; qui dira sa naissance?
Par lui l'homme, le ciel, la terre, tout commence,
Et lui seul infini n'a jamais commencé.

Racine le fils, Poëme de la Religion.

§ 5. *Seconde preuve de l'existence de Dieu, tirée de l'idée que nous avons d'un Dieu.*

Quelle main, quel pinceau dans mon âme a tracé
D'un objet infini l'image incomparable?
Ce n'est point à mes sens que j'en suis redevable.
Mes yeux n'ont jamais vu que des objets bornés,
Impuissans, malheureux, à la mort destinés.
Moi-même je me place en ce rang déplorable,
Et ne puis me cacher mon malheur véritable;
Mais d'un Etre infini je me suis souvenu

Dès le premier instant que je me suis connu.
D'un maître souverain redoutant la puissance,
J'ai malgré ma fierté senti ma dépendance.
Qu'il est dur d'obéir, et de s'humilier!
Notre orgueil cependant est contraint de plier;
Devant l'Être éternel tous les peuples s'abaissent;
Toutes les nations en tremblant le confessent.
Quelle force invisible a soumis l'univers?
L'homme a-t-il mis sa gloire à se forger des fers?
Oui, je trouve partout des respects unanimes,
Des temples, des autels, des prêtres, des victimes:
Le ciel reçut toujours nos vœux et notre encens.
Nous pouvons, je l'avoue, esclaves de nos sens,
De la divinité défigurer l'image.
A des dieux mugissans l'Égypte rend hommage:
Mais dans ce bœuf impur qu'elle daigne honorer,
C'est un Dieu cependant qu'elle croit adorer.
L'esprit humain s'égare, et follement crédules
Les peuples se sont fait des maîtres ridicules.
Ces maîtres toutefois par l'erreur encensés
Jamais impunément ne furent offensés:
On détesta Mézence ainsi que Salmonée,
Et l'horreur suit encor le nom de Capanée.
Un impie en tout temps fut un monstre odieux;
Et quand pour me guérir de la crainte des dieux,
Épicure en secret médite son système,
Aux pieds de Jupiter je l'aperçois lui-même.
Surpris de son aveu, je l'entends en effet
Reconnoître un pouvoir dont l'homme est le jouet,
Un ennemi caché qui réduit en poussière
De toutes nos grandeurs la pompe la plus fière.
Peuples, rois, vous mourez, et vous villes aussi.
Là gît Lacédémone, Athènes fut ici.
Quels cadavres épars dans la Grèce déserte!
Eh! que vois-je partout! la terre n'est couverte
Que de palais détruits, de trônes renversés,
Que de lauriers flétris, que de sceptres brisés.
Où sont, fière Memphis, tes merveilles divines?
Le temps a dévoré jusques à tes ruines.
Que de riches tombeaux élevés en tous lieux,
Superbes monumens, qui portent jusqu'aux cieux
Du néant des humains l'orgueilleux témoignage!
A ce pouvoir si craint tout mortel rend hommage;
Et devant son idole un barbare à genoux,
D'un être destructeur croit fléchir le courroux.
Ces épaisses forêts qui couvrent les contrées,
Par un vaste océan des nôtres séparées,
Renferment, dira-t-on, de tranquilles mortels,
Qui jamais à des dieux n'ont élevé d'autels.
Quand d'obscurs voyageurs racontent ces nouvelles
Croirai-je des témoins tant de fois infidèles?
Supposons cependant tous leurs rapports certains:
Comment opposerois-je au reste des humains
Un stupide sauvage errant à l'aventure,
A peine de nos traits conservant la figure;
Un misérable peuple égaré dans les bois,
Sans maîtres, sans états, sans villes et sans lois?
Qu'à bon droit, libertins, vous êtes méprisables,
Lorsque dans ces forêts vous cherchez vos semblables!
Ces hommes toutefois à ce point abrutis,
Dans la nuit de leurs sens tristement engloutis,
Montrent quelques rayons d'une image divine,
Restes défigurés d'une illustre origine.
Il est une justice, et des devoirs pour eux:
Du sang qui les unit ils connoissent les nœuds.

Au plus barbare époux la tendre épouse est chère.
Il chérit son enfant. Il respecte son père.
La nature sur nous ne perd point tous ses droits.
Le même, Ibid.

§ 6. *Troisième preuve de l'existence de Dieu, tirée de notre conscience intérieure, et de la loi naturelle, qui, avant toutes les autres lois, a toujours forcé les hommes à condamner l'injustice, et à admirer la vertu.*

Mais ces droits que sont-ils? D'imaginaires lois,
Quand d'un Être vengeur j'ai secoué la crainte,
Ne peuvent sur mon âme établir leur contrainte.
C'est pour moi que je vis, je ne dois rien qu'à moi.
La vertu n'est qu'un nom, mon plaisir est ma loi.
Ainsi parle l'impie, et lui-même est l'esclave
De la foi, de l'honneur, de la vertu qu'il brave:
Dans ses honteux plaisirs, s'il cherche à se cacher,
Un éternel témoin les lui vient reprocher:
Son juge est dans son cœur, tribunal où réside
Le censeur de l'ingrat, du traître, du perfide.
Par ses affreux complots nous a-t-il outragés?
La peine suit de près, et nous sommes vengés.
De ses remords secrets triste et lente victime,
Jamais un criminel ne s'absout de son crime.
Sous des lambris dorés ce triste ambitieux
Vers le ciel, sans pâlir, n'ose lever les yeux.
Suspendu sur sa tête, un glaive redoutable
Rend fades tous les mets dont on couvre sa table.
Le cruel repentir est le premier bourreau
Qui dans un sein coupable enfonce le couteau.
Des chagrins dévorans attachés sur Tibère
La cour de ses flatteurs veut en vain le distraire.
Maître du monde entier, qui peut l'inquiéter?
Quel juge sur la terre a-t-il à redouter?
Cependant il se plaint, il gémit; et ses vices
Sont ses accusateurs, ses juges, ses supplices.
Toujours ivre de sang, et toujours altéré,
Enfin par ses forfaits au désespoir livré,
Lui-même étale aux yeux du sénat qu'il outrage,
De son cœur déchiré la déplorable image.
Il périt chaque jour consumé de regrets,
Tyran plus malheureux que ses tristes sujets.
Ainsi de la vertu les lois sont éternelles,
Les peuples ni les rois ne peuvent rien contre elles:
Les dieux que révéra notre stupidité,
N'obscurcirent jamais sa constante beauté;
Et les Romains enfans d'une impure déesse,
En dépit de Vénus, admirèrent Lucrèce.
Je l'apporte en naissant, elle est écrite en moi
Cette loi, qui m'instruit de tout ce que je doi
A mon père, à mon fils, à ma femme, à moi-même
A toute heure je lis dans ce code suprême
La loi qui me défend le vol, la trahison,
Cette loi qui précède et Lycurgue et Solon.
Avant même que Rome eut gravé douze tables,
Métius et Tarquin n'étoient pas moins coupables.
Je veux perdre un rival. Qui me retient le bras?
Je le veux, je le puis, et je n'achève pas.
Je crains plus de mon cœur le sanglant témoignage,
Que la sévérité de tout l'Aréopage.
La vertu qui n'admet que de sages plaisirs,
Semble d'un ton trop dur gourmander nos désirs.
Mais quoique pour la suivre il coûte quelques larmes,
Tout austère qu'elle est, nous admirons ses charmes.

Jaloux des ses appas, dont il est le témoin,
Le vice, son rival, la respecte de loin.
Sous ses nobles couleurs souvent il se déguise,
Pour consoler du moins l'âme qu'il a surprise.
Adorable vertu, que tes divins attraits
Dans un cœur qui te perd laissent de longs regrets!
De celui qui te hait, ta vue est le supplice.
Parois: que le méchant te regarde, et frémisse.
La richesse, il est vrai, la fortune te fuit:
Mais la paix t'accompagne, et la gloire te suit.
Et perdant tout pour toi, l'heureux mortel qui t'aime,
Sans bien, sans dignités, se suffit à lui-même
Mais lorsque nous voulons sans toi nous contenter,
Importune vertu, pourquoi nous tourmenter?
Pourquoi par des remords nous rendre misérables?
Qui t'a donné ce droit de punir les coupables?
Laisse-nous en repos, cesse de nous charmer,
Et qu'il nous soit permis de ne te point aimer.
Non, tu seras toujours par ta seule présence,
Ou notre désespoir, ou notre récompense.

Le même, ibid.

§ 7. *Existence de la Loi Naturelle imprimée dans le Cœur de l'Homme.*

La nature a fourni d'une main salutaire
Tout ce qui dans la vie à l'homme est nécessaire,
Les ressorts de son âme et l'instinct de ses sens.
Le ciel à ses besoins soumet les élémens.
Dans les plis du cerveau la mémoire habitante
Y peint de la nature une image vivante.
Chaque objet de ses sens prévient la volonté.
Le son dans son oreille est par l'air apporté.
Sans efforts et sans soins son œil voit la lumière,
Sur son Dieu, sur sa fin, sur sa cause première
L'homme est-il, sans secours, à l'erreur attaché?
Quoi! le monde est visible, et Dieu seroit caché!
Quoi! le plus grand besoin que j'aie en ma misère
Est le seul qu'en effet je ne puis satisfaire?
Non, le Dieu qui m'a fait ne m'a point fait en vain:
Sur le front des mortels il mit son sceau divin.
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon maître;
Il m'a donné sa loi, puisqu'il m'a donné l'être.
La morale uniforme en tout temps, en tout lieu,
A des siècles sans fin parle au nom de ce Dieu.
C'est la loi de Trajan, de Socrate et la vôtre.
De ce culte éternel la nature est l'apôtre;
Le bon sens la reçoit, et les remords vengeurs,
Nés de la conscience en sont les défenseurs;
Leur redoutable voix partout se fait entendre.
Pensez-vous en effet que ce jeune Alexandre,
Aussi vaillant que vous, mais bien moins modéré,
Teint du sang d'un ami trop inconsidéré,
Ait pour se repentir consulté des augures?
Ils auroient dans leurs eaux lavé ses mains impures;
Ils auroient à prix d'or bientôt absous le roi.
Sans eux, de la nature il écouta la loi.
Honteux, désespéré d'un moment de furie,
Il se jugea lui-même indigne de la vie.
Cette loi souveraine, à la Chine, au Japon,
Inspira Zoroastre, illumina Solon.
D'un bout du monde à l'autre elle parle, elle crie,
ADORE UN DIEU, SOIS JUSTE ET CHERIS TA PATRIE.
Ainsi le froid Lapon crut un être éternel.
Il eût de la justice un instinct naturel;

Et le Nègre vendu sur un lointain rivage,
Dans les Nègres encore aima sa noire image.
Jamais un parricide, un calomniateur,
N'a dit tranquillement dans le fond de son cœur :
Qu'il est beau, qu'il est doux d'accabler l'innocence,
De déchirer le sein qui nous donna naissance !
Dieu juste ! Dieu parfait ! que le crime a d'appas !
Voilà ce qu'on diroit, mortels, n'en doutez pas,
S'il n'étoit une loi terrible, universelle,
Que respecte le crime en s'élevant contre elle.
Est-ce nous qui créons ces profonds sentimens?
Avons-nous fait notre âme? avons-nous fait nos sens?
L'or qui naît au Pérou, l'or qui naît à la Chine,
Ont la même nature et la même origine:
L'artisan les façonne, et ne peut les former.
Ainsi l'être éternel, qui nous daigne animer,
Jeta dans tous les cœurs une même semence.
Le ciel fit la vertu, l'homme en fit l'apparence.
Il peut la revêtir d'imposture et d'erreur ;
Il ne peut la changer ; son juge est dans son cœur.
J'entends avec Cardan Spinosa qui murmure.
Ces remords, me dit-il, ces cris de la nature
Ne sont que l'habitude et les illusions
Qu'un besoin mutuel inspire aux nations.
Raisonneur malheureux, ennemi de toi-même,
D'où nous vient ce besoin ? pourquoi l'être suprême
Mit-il dans notre cœur, à l'intérêt porté,
Un instinct qui nous lie à la société ?
Les lois que nous faisons, fragiles, inconstantes,
Ouvrages du moment, sont partout différentes.
Sous le fer du méchant le juste est abattu.
Hé bien, conclurez-vous qu'il n'est point de vertu ?
Quand des vents du midi les funestes haleines
De semences de mort ont inondé nos plaines,
Direz-vous que jamais le ciel en son courroux
Ne laissa la santé séjourner parmi nous ?
Tous les divers fléaux dont le poids nous accable,
Du choc des élémens effet inévitable,
Des biens que nous goûtons corrompent la douceur ;
Mais tout est passager, le crime et le malheur.
De nos désirs fougueux la tempête fatale
Laisse au fond de nos cœurs la règle et la morale ;
C'est une source pure : en vain dans ses canaux
Les vents contagieux en ont troublé les eaux ;
En vain sur sa surface une fange étrangère
Apporte, en bouillonnant, un limon qui l'altère ;
L'homme le plus injuste, et le moins policé,
S'y contemple aisément quand l'orage est passé.
Tous ont reçu du ciel, avec l'intelligence,
Ce frein de la justice et de la conscience.
De la raison naissante elle est le premier fruit ;
Dès qu'on la peut entendre aussitôt elle instruit :
Contrepoids toujours prompt à rendre l'équilibre
Au cœur plein de désirs, asservi, mais né libre ;
Arme que la nature a mise en notre main,
Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain.
De Socrate en un mot c'est là l'heureux génie ;
C'est là ce Dieu secret qui dirigeoit sa vie,
De Dieu qui jusqu'au bout présidoit à son sort,
Quand il but, sans pâlir, la coupe de la mort.
Quoi ! cet esprit divin n'est-il que pour Socrate ?
Tout mortel a le sien qui jamais ne le flatte.

Voltaire.

§ 8. *La Création. Ode tirée de la Genèse.*

L'éternel va sortir d'un éternel silence.
Il veut créer le monde. Il l'a voulu toujours.
Rien ne commence en lui : hors de lui tout commence,
Et le temps et les jours.

Les cieux ne sont encor qu'une masse imparfaite ;
La terre un sombre amas de principes confus.
Que la lumière soit. Il l'a dit ; elle est faite ;
Et le chaos n'est plus.

O jour, premier des jours, où naquit la lumière,
Brillant écoulement de la Divinité,
Ruisseau pur, qui répand sur la nature entière
La vie et la beauté !

C'est à toi, vrai rayon, sainte et céleste flamme,
Éternelle clarté, que j'adresse mes vœux,
Lumière de lumière, éclaire de mon âme
Le chaos ténébreux.

Soumettez-vous, mortels ; que votre foi détruise
Ces mondes qu'à son gré bâtit votre raison ;
Et ne rougissez pas de quitter pour Moïse,
Descartes et Newton.

Quel spectacle pompeux ! quelle magnificence !
Quand les eaux tout à coup s'élevant dans les airs,
Forment, en s'étendant, comme une voûte immense
Dont les cieux sont couverts.

Qui la soutient ? Celui qui sur nous peut suspendre
Ces nombreux amas d'eaux de nos mers attirés ;
Celui qui les enlève, et qui les fait descendre
Dans nos champs altérés.

Qu'il nous aime bien plus, quand sa grâce féconde
De sa prodigue main descend au fond d'un cœur,
L'arrose, l'amollit, le pénètre, l'inonde,
Le remplit de vigueur !

Heureux qui dans sa soif est abreuvé par elle !
Heureux qui peut puiser au torrent précieux,
Dont l'onde qui retourne à sa source éternelle
Rejaillit jusqu'aux cieux !

Mais les flots cependant couvroient la face entière
Du séjour dont nos biens deviendront l'ornement ;
Et la mer à grand bruit rouloit sur la poussière
De l'aride élément.

Il est temps que d'un lit la prison la resserre.
Un vaste abîme s'ouvre, elle en murmure en vain ;
Dieu lui parle ; elle fuit, elle y tombe, et la terre
Fait paroître son sein.

Tu l'embellis partout, ô verdure naissante :
Herbes, fruits, plantes, fleurs, arbres, vous croissez tous.
Ah ! d'heureux habitans une race innocente
L'orneroit mieux que vous.

Aujourd'hui condamnée à nourrir un coupable,
Cette terre en gémit et demande en secret
Qu'on la délivre enfin du fardeau méprisable
Qu'elle porte à regret.

Toi que de la nature on appelle le père,
La lumière et les fruits déjà t'ont précédé.
Pourquoi ne viens-tu pas! celui qui nous éclaire
Ne t'a point demandé.

Que sa grandeur éclate en brillans caractères,
Pour l'annoncer encore il t'appelle à ton tour.
Viens répandre partout tes rayons salutaires:
Viens présider au jour.

Tu parois, ô soleil: ta gloire incomparable
Efface le flambeau qui préside à la nuit.
D'étoiles devant toi quelle armée innombrable
Se dissipe et s'enfuit!

Ainsi, près des clartés, grand Dieu, que tu révèles,
Qu'est-ce que ma raison dans son jour le plus beau?
Malheureux qui se fie aux foibles étincelles
De ce pâle flambeau.

Tandis qu'enfans des eaux, les poissons en silence
Vont partager entre eux les fleuves et les mers:
Enfant des eaux comme eux, l'oiseau chante, et s'élance
Dans l'empire des airs.

D'une vitesse égale, à l'instant se répandent
Des liquides états les citoyens nouveaux,
Également conduits par des rames qui fendent
Ou les airs, ou les eaux.

O terre, enfante aussi ta famille admirable;
Rampez, marchez, courez, animaux, sur son sein:
D'un ouvrier habile, autant qu'inépuisable,
Remplissez le dessein.

Que son chef-d'œuvre enfin se hâte de paroître.
Oui, Seigneur, il est temps d'accomplir ton projet.
Pourquoi délibérer? L'univers veut un maître,
Ta grandeur un sujet.

Tu pétris une boue, et tu souffles sur elle.
L'homme en sort; sur son front ta main grave tes traits.
Puisse, hélas! sur ce front une image si belle
Ne s'altérer jamais!

Tu vas donc l'établir roi de la terre entière:
Qu'il règne, tu le veux; mais qu'il règne après toi.
Pourroit-il oublier, si près de sa poussière,
Celui qui l'a fait roi?

Tout est fini, tu vois d'un œil de complaisance
Tant d'êtres différens que tu voulois créer.
Ce brillant univers, l'œuvre de ta puissance,
Tu daignes l'agréer.

O spectacle à tes yeux plus beau, plus admirable,
Grand Dieu, lorsque ton fils viendra t'offrir un jour
Cet univers lavé dans son sang adorable,
L'œuvre de son amour!

Racine le fils.

§ 9. *Sentimens d'admiration et de reconnoissance à la vue des ouvrages de Dieu. Ode tirée du Psaume* 103.

Inspire-moi de saints cantiques,
Mon âme, bénis le Seigneur.
Quels concerts assez magnifiques,
Quels hymnes lui rendront honneur!
L'éclat pompeux de ses ouvrages,
Depuis la naissance des âges,
Fait l'étonnement des mortels,
Les feux célestes le couronnent,
Et les flammes qui l'environnent,
Sont ses vêtemens éternels.

Ainsi qu'un pavillon tissu d'or et de soie.
Le vaste azur des cieux sous sa main se déploie:
Il peuple leurs déserts d'astres étincelans.
Les eaux autour de lui demeurent suspendues;
Il foule aux pieds les nues,
Et marche sur les vents.

Fait-il entendre sa parole?
Les cieux croulent, la mer gémit,
La foudre part, l'aquilon vole,
La terre en silence frémit.
Du seuil des portes éternelles,
Des légions d'esprits fidèles
A sa voix s'élancent dans l'air.
Un zèle dévorant les guide,
Et leur essor est plus rapide
Que le feu brûlant de l'éclair.

Il remplit du chaos les abîmes funèbres;
Il affermit la terre et chassa les ténèbres;
Les eaux couvroient au loin les rochers et les monts:
Mais au bruit de sa voix les ondes se troublèrent,
Et soudain s'écoulèrent
Dans leurs gouffres profonds.

Les bornes qu'il leur a prescrites
Sauront toujours les resserrer;
Son doigt a tracé les limites
Où leur fureur doit expirer.
La mer dans l'excès de sa rage,
Se roule en vain sur le rivage
Qu'elle épouvante de son bruit;
Un grain de sable la divise,
L'onde écume, le flot se brise,
Reconnoît son maître et s'enfuit.

La terre ici s'élève en de hautes montagnes,
Ailleurs elle s'abaisse en de vastes campagnes:
Les vallons émaillés sont remplis de ruisseaux;
Et des fleuves divers l'onde fraîche et bruyante
Eteint la soif ardente
Des plus nombreux troupeaux.

Sur le rocher le plus sauvage,
Dans les forêts, dans les déserts,
Le cri des oiseaux, leur ramage
Bénit le Dieu de l'univers,
Sur les montagnes solitaires
Il répand les eaux salutaires
Des torrens cachés dans les cieux,
Et dans les plaines arrosées,

Il fait par d'utiles rosées
Germer des fruits délicieux.

Les troupeaux dans les prés vont chercher leur pâture.
L'homme dans les sillons cueille sa nourriture,
L'olivier l'enrichit des flots de sa liqueur;
Le pampre coloré fait couler sur sa table
Ce nectar délectable,
Charme et soutien du cœur.

Le Souverain de la nature
A prévenu tous nos besoins,
Et la plus foible créature
Est l'objet de ses tendres soins.
Il verse également la sève
Et dans le chêne qui s'élève,
Et dans les humbles arbrisseaux.
Du cèdre voisin de la nue
La cime orgueilleuse et touffue
Sert de base au nid des oiseaux.

Le daim léger, le cerf, et le chevreuil agile
S'ouvrent sur les rochers une route facile,
Pour eux seuls de ces bois Dieu forma l'épaisseur;
Et les trous tortueux de ce gravier aride,
Pour l'animal timide
Qui nourrit le chasseur.

Le globe éclatant qui dans l'ombre
Roule au sein des cieux étoilés,
Brilla pour nous marquer le nombre
Des ans, des mois renouvelés.
L'astre du jour dès sa naissance,
Se plaça dans le cercle immense
Que Dieu lui-même avoit décrit;
Fidèle aux lois de sa carrière,
Il retire et rend la lumière
Dans l'ordre qui lui fut prescrit.

La nuit vient à son tour, c'est le temps du silence.
De ses antres fangeux la bête alors s'élance,
Et de ses cris aigus étonne le pasteur.
Par leurs rugissemens les lionceaux demandent
L'aliment qu'ils attendent
Des mains du Créateur.

Mais quand l'aurore renaissante
Peint les airs de ses premiers feux,
Ils s'enfoncent pleins d'épouvante
Dans leurs repaires ténébreux.
Effroi de l'animal sauvage,
Du Dieu vivant brillante image,
L'homme paroît quand le jour luit:
Sous ses lois la terre est captive;
Il y commande, il la cultive
Jusqu'au règne obscur de la nuit.

Seigneur, être parfait, que tes œuvres sont belles!
Tu fais servir l'accord qui les unit entre elles,
Au bien de l'univers, au bonheur des humains.
Partout je vois empreint le sceau de ta sagesse,
Et tu répands sans cesse
Tes dons à pleines mains.

Tu fis ces gouffres effroyables,
Noir empire des vastes mers;

Leurs abîmes impénétrables
Sont peuplés d'animaux divers.
Ton souffle assembla les orages,
Les aquilons dont les ravages
Font régner la mort sur les eaux;
Et tu dis: Ces mers déchaînées
Verront leurs ondes étonnées
Porter d'innombrables vaisseaux.

Là, des monstres marins, dans leur course pesante,
Ouvrent des flots émus la surface écumante,
Ils semblent se jouer des vagues en courroux.
Quand de l'horrible faim les tourmens les dévorent,
C'est toi seul qu'ils implorent;
Et tu les nourris tous.

Privés de tes regards célestes
Tous les êtres tombent détruits,
Et vont mêler leurs tristes restes
Au limon qui les a produits.
Mais par des semences de vie,
Que ton souffle seul multiplie,
Tu répares les coups du temps;
Et la terre toujours peuplée,
De sa fange renouvelée
Voit renaître ses habitans.

Dieu des jours, Dieu des temps, triomphe d'âge en âge;
Jouis de ta grandeur, jouis de ton ouvrage;
Tu regardes la terre, elle tremble d'effroi:
Tu frappes la montagne, et sa cime enflammée,
Dans des flots de fumée
S'abîme devant toi.

Que le jour commence à paroître,
Ou qu'il s'éteigne dans les mers,
Mon Créateur, mon divin maître
Sera l'objet de mes concerts.
Trop heureux si dans sa clémence,
Il écoute avec complaisance
Les chants que je forme pour lui.
Fidèle à marcher dans sa voie,
En lui seul je mettrai ma joie,
Mon espérance et mon appui.

Trop long-temps les pécheurs ont lassé sa justice;
Que l'enfer les dévore, et que leur nom périsse;
Que Dieu verse la paix dans le fond de mon cœur:
Qu'il pénètre mes sens, que son zèle m'enflamme,
Et qu'à jamais mon âme
Bénisse le Seigneur.

Le Franc de Pompignan.

§ 10. *Misérable Etat de l'Homme sur la terre; contrariétés étonnantes qui sont en lui.*

Quand je reçus la vie au milieu des alarmes,
Et qu'aux cris maternels répondant par mes larmes
J'entrai dans l'univers, escorté de douleurs,
J'y vins pour y marcher de malheurs en malheurs.
Je dois mes premiers jours à la femme étrangère,
Qui me vendit son lait, et son cœur mercenaire.
Réchauffé dans son sein, dans ses bras caressé,
Et long-temps insensible à son zèle empressé,

De mon retour enfin un souris fut le gage.
De ma foible raison je fis l'apprentissage.
Frappé du son des mots, attentif aux objets,
Je répétai les noms, je distinguai les traits.
Je connus, je nommai, je caressai mon père:
J'écoutai tristement les avis de ma mère.
Un châtiment soudain réveilla ma langueur.
Des maîtres ennuyeux je craignis la rigueur:
Des siècles reculés l'un me contoit l'histoire;
L'autre plus importun gravoit dans ma mémoire
D'un langage nouveau tous les barbares noms.
Le temps forma mon goût: pour fruit de ses leçons
D'Eschine j'admirai l'éloquente colère:
Je sentis la douceur des mensonges d'Homère:
De la triste Didon partageant les malheurs,
Son bûcher fut souvent arrosé de mes pleurs.
Je méprisai l'enfance et ses jeux insipides.
Mais ces amusemens étoient-ils plus solides?
D'arides vérités quelquefois trop épris,
J'espérois de Newton pénétrer les écrits.
Tantôt je poursuivois un stérile problème,
De Descartes tantôt renversant le système,
D'autres mondes en l'air s'élevoient à mes frais:
Armide étoit moins prompte à bâtir un palais;
Et d'un souffle détruits, malgré leur renommée,
Tous les vieux tourbillons s'exhaloient en fumée.
Par mon anatomie un rayon divisé
En sept rayons égaux étoit subtilisé,
Et voulant remonter à la couleur première,
J'osois à mon calcul soumettre la lumière.
Dans ces rêves flatteurs que j'ai perdu de jours!
Cherchant à tout savoir, et n'ignorant toujours,
Je n'avois point encor réfléchi sur moi-même.
Me reprochant enfin ma négligence extrême,
Je voulus me connoître: un espoir orgueilleux
Inspiroit à mon cœur ce projet périlleux.
Que de fois, ô fatale et triste connoissance,
Tu m'as fait regretter ma première ignorance!
Je me figure, hélas! le terrible réveil
D'un homme qui sortant des bras d'un long sommeil,
Se trouve transporté dans une île inconnue,
Qui n'offre que déserts et rochers à sa vue:
Tremblant il se soulève, et d'un œil égaré
Parcourt tous les objets dont il est entouré,
Il retombe aussitôt: il se relève encore;
Mais il n'ose avancer dans ces lieux qu'il ignore.
Telle fut ma terreur, sitôt qu'ouvrant les yeux,
Et rompant un sommeil, peut-être officieux,
Je me regardai seul, sans appui, sans défense,
Égaré dans un coin de cet espace immense;
Ver impur de la terre, et roi de l'univers;
Riche, et vide de biens; libre, et chargé de fers,
Je ne suis que mensonge, erreur, incertitude;
Et de la vérité je fais ma seule étude.
Tantôt le monde entier m'annonce à haute voix
Le maître que je cherche; et déjà je le vois:
Tantôt le monde entier dans un profond silence
A mes regards errans n'est plus qu'un vide immense.
O nature, pourquoi viens-tu troubler ma paix?
Ou parle clairement, ou ne parle jamais.
Cessons d'interroger qui ne veut point répondre.
Si notre ambition ne sert qu'à nous confondre,
Bornons-nous à la terre, elle est faite pour nous.
Mais non, tous ses plaisirs n'entraînent que dégoûts:
Aucun d'eux n'assouvit la soif qui me dévore:
Je désire, j'obtiens, et je désire encore.

Grand Dieu, donne-moi donc des biens dignes de toi;
Ou donne-m'en du moins qui soient dignes de moi.
Que d'orgueil! c'est ainsi qu'à moi-même contraire,
Monstre de vanité, prodige de misère,
Je ne suis à la fois que néant et grandeur.
Mécontent des objets que poursuit mon ardeur.
Je n'estime que moi, tout autre que moi-même,
Si je semble l'aimer, c'est pour moi que je l'aime.
Je me hais cependant, sitôt que je me vois;
Je ne puis vivre seul: occupé loin de moi
Je n'aspire qu'à plaire à ceux que je méprise.
Sans doute qu'à ces mots, des bords de la Tamise
Quelque abstrait raisonneur, qui ne se plaint de rien,
Dans son flegme anglican répondra, *tout est bien.*
" Le grand ordonnateur dont le dessein si sage,
" De tant d'êtres divers ne forme qu'un ouvrage,
" Nous place à notre rang pour orner son tableau."
Eh! quel triste ornement d'un spectacle si beau!
Quoi! mes pleurs (n'est-ce pas un crime de le croire?)
D'un maître bienfaisant releveroient la gloire!
Pour d'autres biens peut-être il nous a réservés,
Et tous ses grands desseins ne sont point achevés.
Oui, je l'ose espérer. Juste arbitre du monde,
De la solide paix source pure et féconde,
Etre partout présent, quoique toujours caché;
Des maux de tes sujets quand seras-tu touché?
Tendre père, témoin de nos longues alarmes,
Pourras-tu voir toujours tes enfans dans les larmes?
Non, non. Voilà de toi ce que j'ose penser,
Ta bonté quelque jour saura mieux nous placer.

Racine le fils, ibid.

§ 11. *Continuation du même Sujet.*

Mon Dieu, quelle guerre cruelle!
Je trouve deux hommes en moi:
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

L'un, tout esprit et tout céleste,
Veut qu'au ciel sans cesse attaché,
Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reste;
Et l'autre par son poids funeste
Me tient vers la terre penché.

Hélas! en guerre avec moi-même;
Où pourrai-je trouver la paix?
Je veux, et n'accomplis jamais:
Je veux; mais, ô misère extrême!
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.

O grâce, ô rayon salutaire,
Viens me mettre avec moi d'accord;
Et, domptant par un doux effort
Cet homme qui t'est si contraire,
Fais ton esclave volontaire
De cet esclave de la mort.

Racine.

§ 12. *Nécessité de s'assurer de l'Immortalité de l'Ame.*

Mais comment retrouver la gloire qui m'est due?
Qui peut te rendre à moi, félicité perdue?
Est-ce dans mes pareils que je dois te chercher?
Ils m'échappent; la mort me les vient arracher;
Et frappés avant moi, le tombeau les dévore:
J'irai bientôt les joindre; où vont-ils? je l'ignore.
Est-il vrai? n'est-ce point une agréable erreur,
Qui de la mort en moi vient adoucir l'horreur?
O mort! est-il donc vrai que nos âmes heureuses
N'ont rien à redouter de tes fureurs affreuses;
Et qu'au moment cruel qui nous ravit le jour,
Tes victimes ne font que changer de séjour?

Quoi ! même après l'instant où tes ailes funèbres
M'auront enseveli dans tes noires ténèbres,
Je vivrois ! Doux espoir ! que j'aime à m'y livrer !
De quelle ambition tu te vas enivrer !
Dit l'impie. Est-ce à toi, vaine et foible étincelle,
Vapeur vile, d'attendre une gloire immortelle ?
Le hasard nous forma ; le hasard nous détruit ;
Et nous disparoissons comme l'ombre qui fuit.
Malheureux, attendez la fin de vos souffrances ;
Et vous, ambitieux, bornez vos espérances :
La mort vient tout finir, et tout meurt avec nous.
Pourquoi, lâches humains, pourquoi la craignez-vous ?
Qu'est-ce donc qu'un cercueil offre de si terrible ?
Une froide poussière, une cendre insensible.
Là nous ne trouvons plus ni plaisir ni douleur.
Un repos éternel est-il donc un malheur ?
Plongeons-nous sans effroi dans ce muet abîme,
Où la vertu périt, aussi-bien que le crime ;
Et suivant du plaisir l'aimable mouvement,
Laissons-nous au tombeau conduire mollement.
A ces mots insensés, le maître de Lucrèce,
Usurpant le grand nom d'ami de la sagesse,
Joint la subtilité de ses faux argumens ;
Lucrèce de ses vers prête les ornemens.
De la noble harmonie indigne et triste usage !
Epicure avec lui m'adresse ce langage.
Cet esprit, ô mortels, qui vous rend si jaloux,
N'est qu'un feu qui s'allume et s'éteint avec nous.
Quand par d'affreux sillons l'implacable vieillesse
A sur un front hideux imprimé la tristesse ;
Que dans un corps courbé sous un amas de jours,
Le sang comme à regret semble achever son cours ;
Lorsqu'en des yeux couverts d'un lugubre nuage
Il n'entre des objets qu'une infidèle image ;
Qu'en débris chaque jour le corps tombe et périt :
En ruines aussi je vois tomber l'esprit.
L'âme mourante alors, flambeau sans nourriture,
Jette par intervalle une lueur obscure.
Triste destin de l'homme ! il arrive au tombeau
Plus foible, plus enfant qu'il ne l'est au berceau.
La mort, du coup fatal sappe enfin l'édifice :
Dans un dernier soupir achevant son supplice,
Lorsque vide de sang le cœur reste glacé,
Son âme s'évapore, et tout l'homme est passé.
Sur la foi de tes chants, ô dangereux poëte,
D'un maître trop fameux, trop fidèle interprète,
De mon heureux espoir désormais détrompé,
Je dois donc, du plaisir à toute heure occupé,
Consacrer les momens de ma course rapide
A la divinité que tu choisis pour guide :
Et la mère des jeux, des ris et des amours,
Doit ainsi qu'à tes vers présider à mes jours.
Si l'homme cependant au bout de sa carrière,
N'a plus que le néant pour attente dernière ;
Comment puis-je goûter ces plaisirs peu flatteurs,
Du destin qui m'attend foibles consolateurs ?
Tu veux me rassurer, et tu me désespères.
Vivrai-je dans la joie, au milieu des misères,
Quand même je n'ai pas où reposer un cœur
Las de tout parcourir en cherchant son bonheur ?
Rois, sujets, tout se plaint, et nos fleurs les plus belles
Renferment dans leur sein des épines cruelles :
L'amertume secrète empoisonne toujours
L'onde qui nous paroît si claire dans son cours.
C'est le sincère aveu que me fait Épicure.
L'orateur du plaisir m'en apprend la nature.

J'abandonne ce maître : ô raison, viens à moi :
Je veux seul méditer et m'instruire avec toi.
Racine le fils, ibid.

§ 13. *Assurances que la Raison donne de l'Immortalité de l'Ame.*

Je pense. La pensée, éclatante lumière,
Ne peut sortir du sein de l'épaisse matière.
J'entrevois ma grandeur. Ce corps lourd et grossier
N'est donc pas tout mon bien, n'est pas moi tout entier.
Quand je pense, chargé de cet emploi sublime,
Plus noble que mon corps, un autre être m'anime.
Je trouve donc qu'en moi, par d'admirables nœuds,
Deux êtres opposés sont réunis entre eux ;
De la chair et du sang, le corps, vil assemblage :
L'âme, rayon de Dieu, son souffle, son image.
Ces deux êtres liés par des nœuds si secrets
Séparent rarement leurs plus chers intérêts :
Leurs plaisirs sont communs, aussi-bien que leurs peines.
L'âme, guide du corps, doit en tenir les rênes ;
Mais par des maux cruels quand le corps est troublé,
De l'âme quelquefois l'empire est ébranlé.
Dans un vaisseau brisé, sans voile, sans cordage,
Triste jouet des vents, victime de leur rage,
Le pilote effrayé, moins maître que les flots,
Veut faire entendre en vain sa voix aux matelots,
Et lui-même avec eux s'abandonne à l'orage.
Il périt ; mais le nôtre est exempt du naufrage.
Comment périroit-il ? le coup fatal au corps
Divise ses liens, dérange ses ressorts ;
Un être simple et pur n'a rien qui se divise,
Et sur l'âme la mort ne trouve point de prise.
Que dis-je ? tous ces corps dans la terre engloutis,
Disparus à nos yeux sont-ils anéantis ?
D'où nous vient du néant cette crainte bizarre ?
Tout en sort, rien n'y rentre : et la nature avare,
Dans tous ses changemens ne perd jamais son bien.
Ton art, ni tes fourneaux n'anéantiront rien,
Toi qui, riche en fumée, ô sublime alchimiste,
Dans ton laboratoire invoques Trismégiste.
Tu peux filtrer, dissoudre, évaporer ce sel ;
Mais celui qui l'a fait, veut qu'il soit immortel.
Prétendras-tu toujours à l'honneur de produire,
Tandis que tu n'as pas le pouvoir de détruire ?
Si du sel, ou du sable un grain ne peut périr,
L'être qui pense en moi, craindra-t-il de mourir ?
Qu'est-ce donc que l'instant où l'on cesse de vivre ?
L'instant où de ses fers une âme se délivre.
Le corps né de la poudre, à la poudre est rendu ;
L'esprit retourne au ciel, dont il est descendu.
Peut-on lui disputer sa naissance divine ?
N'est-ce pas cet esprit plein de son origine,
Qui, malgré son fardeau, s'élève, prend l'essor,
A son premier séjour quelquefois vole encor,
Et revient tout chargé de richesses immenses ?
Platon, combien de fois, jusqu'au ciel tu t'élances !
Descartes, qui souvent m'y ravit avec toi ;
Pascal, que sur la terre à peine j'aperçoi ;
Vous qui nous remplissez de vos douces manies,
Poëtes enchanteurs, admirables génies,
Virgile, qui d'Homère apprit à nous charmer,
Boileau, Corneille, et toi que je n'ose nommer *,

* J. Racine son père.

Vos esprits n'étoient-ils qu'étincelles légères,
Que rapides clartés et vapeurs passagères ?
Que ne puis-je prétendre à votre illustre sort,
O vous, dont les grands noms sont exempts de la mort !
Eh ! pourquoi dévoré par cette folle envie,
Vais-je étendre mes vœux au-delà de ma vie ?
Par de brillans travaux je cherche à dissiper
Cette nuit dont le temps me doit envelopper.
Des siècles à venir je m'occupe sans cesse.
Ce qu'ils diront de moi m'agite et m'intéresse.
Je veux m'éterniser, et dans ma vanité
J'apprends que je suis fait pour l'immortalité.
De tout bien qui périt mon âme est mécontente.
Grand Dieu, c'est donc à toi de remplir mon attente.
Si je dois me borner aux plaisirs d'un instant,
Falloit-il pour si peu m'appeler du néant ?
Et si j'attends en vain une gloire immortelle,
Falloit-il me donner un cœur qui n'aimât qu'elle ?
Quand sur la terre enfin je vois avec douleur
Gémir l'humble vertu, qu'accable le malheur :
J'élève mes regards vers un maître suprême,
Et je le reconnois dans ce désordre même.
S'il le permet, il doit le réparer un jour.
Il veut que l'homme espère un plus heureux séjour.
Oui, pour un autre temps, l'Etre juste et sévère,
Ainsi que sa bonté réserve sa colère.

Le même, ibid.

§ 14. *Continuation du même Sujet.*

Oui, Platon, tu dis vrai, notre âme est immortelle ;
C'est un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit en elle.
Eh ! d'où viendroit sans lui ce grand pressentiment,
Ce dégoût des faux biens, cette horreur du néant ?
Vers des siècles sans fin je sens que tu m'entraînes ;
Du monde et de mes sens, je vais briser les chaînes ;
Et m'ouvrir loin du corps, dans la fange arrêté,
Les portes de la vie et de l'éternité.
L'éternité ! quel mot consolant et terrible !
O lumière ! ô nuage ! o profondeur horrible !
Que dis-je ? où suis-je ? où vais-je ? et d'où suis-je tiré ?
Dans quels climats nouveaux, dans quel monde ignoré,
Le moment du trépas va-t-il plonger mon être ?
Où sera cet esprit qui ne peut se connoître ?
Que me préparez-vous, abîmes ténébreux !
Allons, s'il est un Dieu, Platon doit être heureux.
Il en est un sans doute, et je suis son ouvrage ;
Lui-même au cœur du juste il empreint son image.
Il doit venger sa cause et punir les pervers.
Mais comment ? dans quel temps ? et dans quel univers ?
Ici la vertu pleure et l'audace l'opprime ;
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime ;
La fortune y domine et tout y suit son char.
Ce globe infortuné fut formé pour César.
Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste.
Je te verrai sans ombre, ô vérité céleste !
Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil ;
Cette vie est un songe, et la mort un réveil.

Caton d'Addison. Imitation de Voltaire.

§ 15. *Objection des Incrédules. Réponse.*

Pères des fictions, les poëtes menteurs,
De ces dogmes, dit-on, furent les inventeurs ;

Et sitôt que la Grèce, ivre de son Homère,
Eut de l'empire sombre admiré la chimère,
Le peuple qu'effrayoient Tisiphone et ses sœurs,
D'un charmant élysée espéra les douceurs.
Pluton fut leur ouvrage, et leurs mains, je l'avoue,
Étendirent jadis Ixion sur sa roue.
L'onde affreuse du Styx qui couloit sous leurs lois,
Fermа les noirs cachots qu'elle entoura neuf fois.
Ils livrèrent Tantale à des ondes perfides,
Qui s'échappoient sans cesse à ses lèvres arides.
Par l'urne de Minos, et ses arrêts cruels,
Ils jetèrent l'effroi dans l'âme des mortels.
Ils leur firent entendre une ombre malheureuse,
Qui poussant vers le ciel une voix douloureuse,
S'écrioit: *Par les maux que je souffre en ces lieux,*
Apprenez, ô mortels, à respecter les dieux.
Hardis fabricateurs de mensonges utiles,
Eussent-ils pu trouver des auditeurs dociles,
Sans la secrète voix, plus forte que la leur,
Cette voix qui nous crie au fond de notre cœur,
Qu'un Juge nous attend, dont la main équitable
Tient de nos actions le compte redoutable?
Il ne laissera point l'innocent en oubli:
Espérons, et souffrons; tout sera rétabli.
L'attente d'un vengeur qui console Socrate
Lui fait subir l'arrêt de sa patrie ingrate.
Proscrit par l'injustice, il expire content,
Et je l'admirerois jusqu'au dernier instant,
S'il ne me nommoit pas, ô demande frivole!
La victime qu'il veut que pour lui l'on immole,
Que notre esprit est foible et s'égare aisément!

Racine le fils, ibid.

§ 16. *Incertitude de la Raison livrée à elle-même.*

Mais, que dis-je? le mien s'égare en ce moment,
De l'immortalité tes promesses pompeuses,
A moi-même, ô raison, me deviennent douteuses.
Quoi! cette âme sujette à tant d'obscurité,
Peut-elle être un rayon de la divinité?
Dieu brillant de lumière, est-ce là ton image?
O parfait ouvrier, l'homme est-il ton ouvrage?
Dans un corps, il est vrai, je suis emprisonné:
Mais pour quel crime affreux y suis-je condamné?
Cruellement puni sans me trouver coupable,
Et toujours à moi-même énigme inconcevable,
Qu'ai-je fait? Par pitié, raison, sois mon soutien:
Réponds-moi. Mais hélas! tu ne me dis plus rien.
A mon secours enfin j'appelle tous les hommes.
Je demande où l'on va, d'où l'on vient, qui nous sommes;
Et tous sont occupés, sans songer à mes maux,
De ces amusemens qu'ils nomment leurs travaux.
On détruit, on élève, on s'intrigue, on projète:
Sans cesse l'on écrit, et sans cesse on répète.
L'un jaloux de ses vers, vain fruit d'un doux repos,
Croit que Dieu ne l'a fait que pour ranger des mots.
L'autre assis pour entendre et juger nos querelles,
Dicte un amas d'arrêts, qui les rend éternelles.
Cent fois j'ai souhaité, j'en fais l'aveu honteux,
Pouvoir de mes malheurs me distraire comme eux;
Et risquant sans remords mon âme infortunée,
Attendre du hasard ma triste destinée.

Le même, ibid.

§ 17. *Insuffisance de la Raison prouvée par les Disputes des anciens Philosophes sur la Cause des Malheurs de l'Homme.*

Quelques-uns, m'a-t-on dit, cherchant la vérité,
Dans un savant loisir ont long-temps médité :
Et leurs veilles ont fait la gloire de la Grèce :
Dans l'école d'Athène habita la sagesse.
Puisse, pour m'exposer ce merveilleux tableau,
Raphaël prendre encor son sublime pinceau !
Que de héros fameux ! quels graves personnages !
Que vois-je ? la discorde au milieu de ces sages ;
Et de maîtres, entre eux sans cesse divisés,
Naissent des sectateurs l'un à l'autre opposés.
Nos folles vanités font pleurer Héraclite ;
Ces mêmes vanités font rire Démocrite.
Quel remède à nos maux, que des ris ou des pleurs !
Qu'ils en cherchent la cause et guérissent nos cœurs.
Habitant des tombeaux, que t'apprend leur silence ?
" Les atomes erroient dans un espace immense :
" Déclinant de leur route ils se sont approchés :
" Durs, inégaux, sans peine ils se sont accrochés.
" Le hasard a rendu la nature parfaite.
" L'œil au-dessous du front se creusa sa retraite :
" Les bras au haut du corps se trouvèrent liés :
" La terre heureusement se durcit sous nos pieds.
" L'univers fut le fruit de ce prompt assemblage :
" L'être libre et pensant en fut aussi l'ouvrage."
Par honneur, Hypocrate, ou par pitié du moins,
Va guérir ce rêveur si digne de tes soins.
C'est à l'eau dont tout sort que Thalès nous ramène.
L'air seul a tout produit, nous dit Anaximène.
Et l'éternel pleureur assure que le feu,
De l'univers naissant mit les ressorts en jeu.
Pyrrhon qui n'a trouvé rien de sûr que son doute,
De peur de s'égarer ne prend aucune route.
Insensible à la vie, insensible à la mort,
Il ne sait quand il veille, il ne sait quand il dort,
Et de son indolence, au milieu d'un orage,
Un stupide animal est en effet l'image.
Orné de sa besace, et fier de son manteau,
Cet orgueilleux n'apprend qu'à rouler un tonneau.
Oui, sa lanterne en main Diogène m'irrite,
Il cherche un homme, et lui n'est qu'un fou que j'évite.
C'est assez contempler ces astres si parfaits,
Anaxagore, enfin dis-nous qui les a faits.
Mais quelle douce voix enchante mon oreille ?
Tandis qu'en ces jardins Épicure sommeille,
Que de voluptueux répètent ses leçons,
Mollement étendus sur de tendres gazons !
Malheureux, jouissez promptement de la vie :
Hatez-vous, le temps fuit, et la parque ennemie,
D'un coup de son ciseau va vous rendre au néant :
Par un plaisir encor volez-lui cet instant.
Votre austère rival, pâle, mélancolique,
Fait de ses grands discours résonner le portique.
Je tremble en l'écoutant ; sa vertu me fait peur.
Je ne puis comme lui rire dans la douleur ;
J'ose la croire un mal, et le crois sans attendre
Que la goutte en fureur me contraigne à l'apprendre.
L'Académie enfin, par la voix de Platon,
Va dissiper en moi tout l'ennui de Zénon ;
Mais de Platon lui-même, et qu'attendre et que croire,
Quand de ne rien savoir son maître fait sa gloire ?
Incertain comme lui, n'osant rien hasarder,
Il réfute, il propose, et laisse à décider.

Par quelques vérités à peine il me console:
Il s'arrête, il hésite, il doute, et me désole.
Son disciple jaloux, prompt à l'abandonner,
Se retire au Lycée, et m'y veut entraîner:
Mais à l'homme inquiet, le maître d'Alexandre
Du terrible avenir ne daigne rien apprendre.
Que me fait sa morale, et tout son vain savoir,
S'il me laisse mourir sans un rayon d'espoir?
Loin des longs raisonneurs que la Grèce publie,
Le mystique vieillard m'appelle en Italie.
La mort, si je l'en crois, ne doit point m'affliger:
On ne périt jamais, on ne fait que changer:
Et l'homme et l'animal, par un accord étrange,
De leurs âmes entre eux font un bizarre échange.
De prisons en prisons renfermés tour à tour,
Nous mourons seulement pour retourner au jour.
Triste immortalité! frivole récompense
D'une abstinence austère, et de tant de silence!

Le même, ibid.

§ 18. *Nécessité où l'homme étoit d'un Secours surnaturel pour sortir de cet Etat d'Incertitude et d'Erreur.*

Philosophes: que dis-je? antiques dicoureurs,
C'est prêter trop long-temps l'oreille à vos erreurs.
Ainsi donc étourdi de pompeuses paroles,
Plus troublé que jamais je sors de vos écoles.
Vous promettez beaucoup: de vos grands noms frappé,
J'attendois tout de vous, et vous m'avez trompé.
Du seul fils d'Ariston je n'ai point à me plaindre;
Ennemi du mensonge, il m'apprend à le craindre:
Il tremble à chaque pas, et vers la vérité
Je sens qu'il me conduit par sa timidité.
D'un heureux avenir je lui dois l'espérance:
D'un Dieu qui me chérit j'entrevois la puissance.
Mais s'il m'aime ce Dieu, dans un désordre affreux
Doit-il laisser languir un sujet malheureux?
Pourquoi de tant d'honneur, et de tant de misère
Réunit-il en moi l'assemblage adultère?
Prodigue de ses biens, un père plein d'amour,
S'empresse d'enrichir ceux qu'il a mis au jour.
L'Etre toujours heureux, rend heureux ses ouvrages:
Il s'aime, son amour s'étend sur ses images.
Il nous punit: de quoi? nous l'a-t-il révélé?
La terre est un exil: pourquoi suis-je exilé?
Qui suis-je? Mais hélas! plus je veux me connoître,
Plus la peine et le trouble en moi semblent renaître.
Qui suis-je? Qui pourra me le développer?
Voilà, Platon, voilà le nœud qu'il faut couper.
Platon ne parle plus, ou je l'entends lui-même
Avouer le besoin d'un oracle suprême.
Platon ne parle plus, quel sera mon secours?
Il faut donc me résoudre à m'ignorer toujours.
Dans ce nuage épais quel flambeau peut me luire?
Dans ce dédale obscur quel fil peut me conduire?
Qui me débrouillera ce chaos plein d'horreur?
Mon cœur désespéré se livre à sa fureur.
Vivre sans se connoître est un trop dur supplice:
Que, par pitié du moins, la mort m'anéantisse!
O ciel! c'est ta rigueur que j'implore à genoux:
Daigne écraser enfin l'objet de ton courroux.
Montagnes, couvrez-moi: terre, ouvre tes abîmes:
Si je suis si coupable, engloutis tous mes crimes;
Et périsse à jamais le jour infortuné
Où l'on dit à mon père, *un enfant vous est né.*

De mon état cruel quand je me désespère,
Et sens avec Platon qu'il faut qu'un Dieu m'éclaire ;
J'apprends qu'un peuple entier garde encore aujourd'hui
Un livre qu'autrefois le ciel dicta pour lui.
Ah ! s'il est vrai, j'y cours. Quelle route ai-je à suivre ?
Où faut-il s'adresser ? à quel peuple ? à quel livre ?
Si Dieu nous a parlé, qu'a-t-il dit ? je le croi.

Le même, ibid.

§ 19. *Jésus-Christ et Mahomet. Antiquité de la Religion Chrétienne.*

Mahomet et le Christ se disputent la terre.
Mais de la Mecque en vain le fameux fugitif
Sous ses bizarres lois tient l'orient captif :
En vain près du tombeau dont Médine est si fière,
Turc, Arabe, Persan, tout baise la poussière.
Le livre, dont l'aspect fait trembler le turban,
Et qui rend le Muphti respectable au Sultan,
Que dicta, nous dit-on, la colombe au prophète,
M'apprend qu'il n'est du ciel qu'un second interprète ;
Que le Christ avant lui, premier ambassadeur,
Vint de l'homme tombé relever la grandeur.
Oui, le rival du Dieu que les chrétiens m'annoncent
Rend hommage lui-même à ce nom qu'ils prononcent.
O chrétien, je t'admire, et je reviens à toi :
L'un et l'autre hémisphère est rempli de ta loi.
Des oracles du ciel es-tu dépositaire ?
De ta religion quel est le caractère ?
Si tu veux, répond-il, chercher sa vérité,
Remonte seulement à son antiquité.
L'histoire t'apprendroit sa naissance et son âge,
Si de l'homme en effet sa gloire étoit l'ouvrage.
Mais avec l'univers son âge prend son cours :
Elle naquit le jour que naquirent les jours.

Le même, ibid.

§ 20. *Le Peuple Juif nous fournit les Preuves de cette Antiquité.*

A peine du néant l'homme venoit d'éclore,
Déjà couloit pour lui le pur sang que j'adore,
Et mes premiers écrits, annales des humains,
Des mains du premier peuple ont passé dans mes mains.
Quand le ciel eut permis qu'à la race mortelle
Un livre conservât sa parole éternelle,
Aux neveux d'Israël (Dieu les aimoit alors)
Moïse confia le plus grand des trésors.
Les fils de ces neveux conservèrent le gage
Qu'un père à ses enfans laissoit pour héritage.
Dans ce livre par eux de tout temps révéré,
Le nombre des mots même est un nombre sacré.
Ils ont peur qu'une main téméraire et profane
N'ose altérer un jour la loi qui les condamne,
La loi, qui de leur long et cruel châtiment,
Montre à leurs ennemis le juste fondement.
Du Dieu qui les poursuit annonçant la justice,
Ils vont porter partout l'arrêt de leur supplice.
Sans villes et sans rois, sans temple et sans autels ;
Vaincus, proscrits, errans, l'opprobre des mortels,
Pourquoi de tant de maux leur demander la cause ?
Va prendre dans leurs mains le livre qui l'expose.
Là tu suivras ce peuple, et liras tour à tour
Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il doit être un jour.

Je m'arrête, et surpris d'un si nouveau spectacle,
Je contemple ce peuple, ou plutôt ce miracle.
Nés d'un sang, qui jamais dans un sang étranger,
Après un cours si long n'a pu se mélanger;
Nés du sang de Jacob, le père de leurs pères,
Dispersés, mais unis, ces hommes sont tous frères.
Même religion, même législateur:
Ils respectent toujours le nom du même auteur,
Et tant de malheureux répandus dans le monde
Ne font qu'une famille éparse et vagabonde.
Mèdes, Assyriens, vous êtes disparus:
Parthes, Carthaginois, Romains, vous n'êtes plus.
Et toi, fier Sarrasin, qu'as-tu fait de ta gloire?
Il ne reste de toi, que ton nom dans l'histoire.
Ces destructeurs d'états sont détruits par le temps,
Et la terre cent fois a changé d'habitans,
Tandis qu'un peuple seul, que tout peuple déteste,
S'obstine à nous montrer son déplorable reste.
" Que nous font, disent-ils, vos opprobres cruels,
" Si le Dieu d'Abraham veut nous rendre immortels?
" Non, non. Le Dieu vivant, stable dans sa parole,
" A juré; son serment ne sera point frivole.
" Il n'a point déchiré le contrat solennel
" Qu'il remit dans les mains de l'antique Israël.
" Sur ses heureux enfans *une étoile doit luire*,
" Et du sang de Jacob un chef doit nous conduire.
" En vain par son oubli Dieu semble nous punir:
" Nous espérons toujours celui qui doit venir.
" Fidèles au milieu de nos longues misères,
" Nous attendons le roi qu'ont attendu nos pères.
" Le grand jour, il est vrai, qui leur fut annoncé,
" Devroit briller sur nous, et son terme est passé.
" Gardons-nous toutefois, trop hardis interprètes,
" De supputer les temps marqués par les prophètes.
" Maudit soit le mortel par qui sont calculés
" Des jours cent fois prédits, dès long-temps écoulés.
" Non que de ses sermens l'Éternel se repente;
" Mais puisqu'il a voulu prolonger notre attente,
" L'esclave avec son maître a-t-il droit de compter?
" Ce calcul insolent vous osez le tenter,
" Sacriléges chrétiens, jaloux de nos richesses,
" Qui croyez posséder l'objet de nos promesses,
" Hélas! de quelle ardeur, si ce maître eût paru,
" Sous ses nobles drapeaux tout son peuple eût couru!
" Qu'il vous feroit gémir sous le poids de ses armes,
" Et payer chèrement l'intérêt de nos larmes!"
Ainsi parlent les juifs: terrible aveuglement!
D'un crime inconcevable étrange châtiment!
Leur roi promis du ciel, s'il n'en veut point descendre,
Si son terme est passé, pourquoi toujours l'attendre?
Ils attendront toujours: cet oracle est rendu:
Le voile tant prédit est sur eux étendu.
Des antiques auteurs de ce fameux volume,
Dieu, qui seul sait les temps, a donc conduit la plume.
Sans doute il est sacré, ce livre dont je voi
Tant de prédictions s'accomplir devant moi.
Respectant désormais sa vérité divine,
De la religion j'y cherche l'origine,

Le même, ibid.

§ 21. *Chute de l'Homme, Cause de ses Malheurs.*

Je l'ouvre, et lis d'abord que brillant de splendeur
L'homme à peine formé contemploit sa grandeur:

Qu'il ne put sans orgueil soutenir tant de gloire.
A l'ange séducteur il céda la victoire,
Et perdit tous ses droits à la félicité,
Droits qu'il auroit transmis à sa postérité,
Mais que révoqua tous la suprême Justice.
L'immuable décret d'un éternel supplice
Régloit déjà le sort de l'ange ténébreux.
Coupable comme lui, toutefois plus heureux,
Quand tout, pour nous punir, s'armoit dans la nature,
L'homme entendit parler d'une grâce future:
Et dans le même arrêt dont il fut accablé,
Par un mot d'espérance il se vit consolé.
A cet instant commence et se suit d'âge en âge,
De l'homme réparé l'auguste et grand ouvrage;
Et son réparateur alors comme aujourd'hui,
Ou promis, ou donné, réunit tout en lui.
On peut donc l'expliquer par ce livre admirable,
Aux Platons, comme à moi, l'énigme inconcevable.
Le nuage s'écarte, et mes yeux sont ouverts.
Je vois le coup fatal qui change l'univers:
J'y vois entrer le crime et son désordre extrême.
Enfin je ne suis plus un mystère à moi-même.
Le nœud se développe, un rayon qui me luit,
De ce sombre chaos a dissipé la nuit.

Le même, ibid.

§ 22. *Naissance des Arts, suite de la Condamnation au travail.*

Mais l'enfant innocent peut-il pour héritage...?
Ce doute seul, hélas! ramène le nuage,
Et ce n'est plus encor qu'un chaos que je voi.
Dieu, l'homme, et l'univers, tout y rentre pour moi.
Quand je crois, la lumière aussitôt m'est rendue:
Dieu, l'homme, et l'univers, tout revient à ma vue.
L'ouvrage fut parfait, il est défiguré.
Apprenons à quel point l'homme s'est égaré.
Le père criminel d'une race proscrite
Peuple d'infortunés une terre maudite.
Pour prolonger des jours destinés aux douleurs,
Naissent les premiers arts, enfans de nos malheurs.
La branche en longs éclats cède au bras qui l'arrache:
Par le fer façonnée elle allonge la hache;
L'homme avec son secours, non sans un long effort,
Ébranle, et fait tomber l'arbre dont elle sort:
Et tandis qu'au fuseau la laine obéissante
Suit une main légère, une main plus pesante
Frappe à coups redoublés l'enclume qui gémit.
La lime mord l'acier, et l'oreille en frémit.
Le voyageur qu'arrête un obstacle liquide,
A l'écorce d'un bois confie un pied timide.
Retenu par la peur, par l'intérêt pressé,
Il avance en tremblant; le fleuve est traversé.
Bientôt ils oseront, les yeux vers les étoiles,
S'abandonner aux mers sur la foi de leurs voiles.
Avant que dans les pleurs ils pétrissent leur pain,
Avec de longs soupirs ils ont brisé le grain.
Un ruisseau par son cours, le vent par son haleine,
Peut à leurs foibles bras épargner tant de peine;
Mais ces heureux secours, si présens à leurs yeux,
Quand ils les connoîtront, le monde sera vieux.
Homme ne pour souffrir, prodige d'ignorance,
Où vas-tu donc chercher ta stupide arrogance?

§ 23. *Corruption générale. Déluge universel.*

Tandis que le besoin, l'industrie et le temps
Polissent par degré tous les arts différens;
Enfantés par l'orgueil tous les crimes en foule
Inondent l'univers, le fer luit, le sang coule.
Le premier que les champs burent avec horreur,
Fut le sang qui d'un frère assouvit la fureur.
Ces malheureux tombant d'abîmes en abîmes,
Fatiguèrent le ciel par tant de nouveaux crimes,
Qu'enfin, lent à punir, mais las d'être outragé,
Par un coup éclatant, leur maître fut vengé,
De la terre aussitôt les eaux couvrent la face:
Ils sont ensevelis; c'étoit fait de leur race:
Mais un juste épargné va rendre en peu de temps
A ce monde désert de nouveaux habitans.
La terre toutefois jusque-là vigoureuse
Perdit de tous ses fruits la douceur savoureuse.
Des animaux alors on chercha le secours;
Leur chair soutint nos corps réduits à peu de jours.
Les poëtes, dont l'art par une audace étrange
Sait du faux et du vrai faire un confus mélange,
De leurs récits menteurs prirent pour fondemens
Les fidèles récits de tant d'événemens:
Et pour mieux amuser les oisives oreilles,
Cherchèrent dans ces faits leurs premières merveilles.
De là ces temps fameux qu'ils regrettent encor,
Doux empire de Rhée, âge pur, siècle d'or,
Où sans qu'il fût besoin de lois ni de supplice,
L'amour de la vertu fit régner la justice;
Siècle d'or (sous ce nom puisqu'ils ont célébré
Ce siècle plus heureux, où l'or fut ignoré.)
Sobre dans ses désirs, l'homme pour nourriture
Se contentoit des fruits offerts par la nature.
La mort tardive alors n'approchoit qu'à pas lents.
Mais las de dépouiller les chênes de leurs glands,
Il essaya le fer sur l'animal timide.
La flèche dans les airs chercha l'oiseau rapide:
L'innocente brebis tomba sous sa fureur;
Et ce sang au carnage accoutumant son cœur,
Le fer devint bientôt l'instrument de sa perte:
Et de crimes enfin la terre étoit couverte,
Lorsqu'un déluge affreux en fut le châtiment.
Tout nous rappelle encor ce grand événement.
Fable, histoire, physique, ont un même langage.
Au livre des Hébreux ainsi tout rend hommage,
Et même l'on diroit que pour s'accréditer,
La fable en sa naissance ait voulu l'imiter.
Laissons-la toutefois s'égarer dans sa course,
Et de la vérité suivons toujours la source.

Le même, ibid.

§ 24. *Tableau du Déluge.*

Ils dorment ces mortels dévoués aux forfaits,
Ces ingrats que le ciel a comblés de bienfaits,
Qui contre le ciel même osent lever la tête,
Ils dorment; mais Dieu veille, et sa vengeance est prête!
Un vent impétueux, entouré de brouillards,
S'élève, et du soleil obscurcit les regards;
Le jour pâlit, expire, et la lune sanglante
Laisse à peine entrevoir une lueur tremblante;
Le tonnerre effrayant gronde au milieu des airs,
Il ébranle la terre, il fait rugir les mers;

Et les volcans cachés sous l'abîme de l'onde,
Découvrent en s'ouvrant les fondemens du monde;
L'océan déchaîné s'élève à gros bouillons,
Franchit ses bords, s'élance, inonde les sillons,
Et rassemblant ses flots sur la terre noyée
Surmonte du Liban la tête foudroyée.
L'univers est en proie aux fureurs du verseau;
Le ciel lui-même cède à l'empire de l'eau;
L'onde couvre, dévore, engloutit les campagnes;
Les poissons étonnés nagent sur les montagnes;
Et portés sur le dos de ce gouffre écumant.
Les cèdres, de leur front, touchent au firmament.
Dieu, l'auteur des bienfaits, prend le glaive du juge,
Condamne son ouvrage, et le livre au déluge;
Tout périt dans ce lac profond, universel,
Et l'homme si superbe apprend qu'il est mortel.
Sur son axe affaissé le globe qui chancelle,
Du dernier des humains voit la foible nacelle
Lutter contre les vents, fendre les flots amers,
Et porter dans son sein l'espoir de l'univers:
Image de l'antique et nouvelle alliance,
L'arche vers Ararath, vogue avec confiance.
La colombe y rapporte un rameau d'olivier,
Présage de la paix rendue au monde entier:
La vertu d'un seul homme a sauvé la nature:
Le nord souffle, l'air s'ouvre, et l'olympe s'épure:
Le soleil reparoît sur un char plus ardent;
L'océan dans son lit se replie en grondant,
Il laisse au sein des monts ces brillans coquillages
Des vengeances du ciel éternels témoignages.
Dieu fait grâce aux mortels, et son arc radieux
Se courbe sur la terre, et la rejoint aux cieux.

Le Card. de Bernis, Religion vengée.

§ 25. *Accroissement de la Corruption après le Déluge. Conquérans.*

La terre sort des eaux, et voit de toutes parts
Reparoître les fruits, les hommes et les arts.
Tout renaît, nos malheurs et nos crimes ensemble.
Sous des toits chancelans d'abord on se rassemble:
La crainte fait chercher des asiles plus sûrs;
On creuse les fossés, on élève les murs:
De ceux de ses voisins on jure la ruine.
On attaque, on renverse, on pille, on assassine.
Homme injuste et cruel, que dans son repentir
Le Dieu qui t'avoit fait voulut anéantir,
Malheureux dont il vient d'abréger la carrière;
Pourquoi brille ce fer dans ta main meurtrière?
Le ciel t'a-t-il encor accordé trop de jours?
Mais qui va de leur rage entretenir le cours?
Quel intérêt les forme au grand art de la guerre?
Égaux, et souverains, tous maîtres de la terre,
Ils la possèdent toute, en n'y possédant rien.
Il est à moi ce champ, ce canton c'est le mien.
Ce ruisseau...de mon bras il faut que tu l'obtiennes.
S'il couloit sous tes lois, qu'il coule sous les miennes.
On s'empare d'un arbre, on usurpe un buisson.
De roi, de conquérant le vainqueur prend le nom.
Dans son vaste domaine il met cette rivière:
Bientôt cette montagne en sera la frontière.
Alexandre s'avance, et n'est plus un brigand;
C'est l'heureux fondateur d'un empire puissant,
Que d'un nouvel empire alarme la naissance.
Provinces, nations, royaumes, tout commence.

La terre sur son sein ne voit que potentats,
Qui partagent sa boue en superbes états :
Et sur elle on prépare aux majestés suprêmes,
Pourpre, trônes, palais, sceptres et diadèmes.
Racine le fils, Ibid.

§ 26. *Naissance de l'Idolâtrie.*

Mais lorsque par le fer leur droit est établi,
Le droit du ciel sur eux tombe presque en oubli ;
Et recherchant ce Dieu dont la mémoire expire,
L'homme croit le trouver dans tout ce qu'il admire.
De l'astre qui pour lui renaît tous les matins,
Ainsi que la lumière il attend ses destins.
Aux feux inanimés qui roulent sur leurs têtes,
Les peuples en tremblant demandent des conquêtes.
Des dons de leurs pareils bientôt reconnoissans,
Ils adorent des arts les auteurs bienfaisans.
Devant son Osiris l'Egypte est en prière ;
Vainement un tombeau renferme sa poussière ;
Grossièrement taillée une pierre en tient lieu.
D'un tronc qui pourrissoit le ciseau fait un Dieu.
Du heurlant Anubis la ridicule image
Fait tomber à genoux tout ce peuple si sage.
Je ne vois chez Ammon qu'horreur, que cruauté :
Le sacrificateur, bourreau par piété,
Du barbare Moloch assouvit la colère
Avec le sang du fils, et les larmes du père.
Près de ce dieu cruel, un dieu voluptueux
Honoré par un culte impur, incestueux,
Chamos, qui de Moab engloutit les victimes,
De ses adorateurs n'exige que des crimes.
Que de gémissemens et de lugubres cris !
O filles de Sidon, vous pleurez Adonis :
Une dent sacrilége en a flétri les charmes ;
Et sa mort tous les ans renouvelle vos larmes.
Et toi, savante Grèce, à ces folles douleurs,
Nous te verrons bientôt mêler aussi tes pleurs.
La foule de ces dieux qu'en Egypte on adore
Ne pouvant te suffire, à de nouveaux encore
De l'immortalité tu feras le présent :
Ton Atlas gémira sous un ciel trop pesant.
Nymphes, faunes, sylvains, divinités fécondes,
Peupleront les forêts, les montagnes, les ondes.
Chaque arbre aura la sienne, et les Romains un jour
De ces maîtres vaincus esclaves à leur tour,
Prodigueront sans fin la majesté suprême.
Empereurs, favoris, Antinoüs lui-même
Par arrêt du sénat entreront dans les cieux,
Et les hommes seront plus rares que les dieux.
Terre, quelle est ta gloire, et quel temps de lumière,
Quand la divinité se rend si familière !
Courons, l'argent en main, entourer ses autels :
Elle est prête à répondre au moindre des mortels.
Dans Delphes, dans Délos elle fait sa demeure :
Aux sables de l'Afrique elle parle à toute heure ;
A Dodone sans peine on peut l'entretenir,
Et d'un chêne prophète apprendre l'avenir.
Pourquoi le demander, s'il est inexplicable ?
Que sert de le savoir, s'il est inévitable ?
Des maux que nous craignons, pourquoi nous assurer ?
L'incertitude au moins nous permet d'espérer.
N'importe : les destins que le ciel nous prépare,
A notre impatience il faut qu'il les déclare,
Et s'il ne sont écrits dans le cœur d'un taureau,

Nous irons les chercher dans le vol d'un oiseau.
O sagesse d'Athène ! ô gravité de Rome !
O délire honteux de la raison de l'homme !
Où va-t-elle quand Dieu cesse de l'éclairer ?

Le même, Ibid.

§ 27. *Dieu appelle le Peuple Juif, et le rend dépositaire de ses promesses.*

A d'ignorans Hébreux il daigne se montrer :
Ce seul coin de la terre est sauvé du naufrage.
Le Dieu, qui le protége, en écarte l'orage.
L'ordre des élémens se renverse à sa voix ;
La nature est contrainte à s'écarter des lois
Qu'au premier jour du monde il lui dicta lui-même,
Mais que change à son gré sa volonté suprême.
Ce peuple si sincère attestant aujourd'hui
Les prodiges nombreux que le ciel fit pour lui,
Dans ses solennités en garde la mémoire.
Je pourrois dans mes vers en retracer l'histoire.
L'on y verroit encor la mer ouvrir ses eaux,
Les rochers s'amollir, et se fondre en ruisseaux,
Les fleuves effrayés remonter à leur source,
L'astre pompeux du jour s'arrêter dans sa course.
Mais frappé tout à coup par l'éclat glorieux,
Que les prophètes saints font briller à mes yeux,
Chez un peuple qui marche au milieu des miracles
Je ne veux m'arrêter qu'au plus grand des spectacles.
Dans un temps qu'à des jours et tranquilles et longs,
A de fertiles champs, à des troupeaux féconds,
Il semble que le ciel ait borné ses promesses ;
On voit, ambitieux de plus nobles richesses,
Des hommes pleins du Dieu dont ils sont inspirés,
Errans, de peaux couverts, des villes retirés.
Ils n'y vont quelquefois, ministres inflexibles,
Que pour y prononcer des menaces terribles.
Aux rois épouvantés ils n'adressent leur voix,
Que comme ambassadeurs du souverain des rois,
Chassés, tristes objets d'opprobres et de haines,
Déchirés par le fer, maudits, chargés de chaînes,
Dans les antres cachés, contens dans leur malheur
De se rassasier du pain de la douleur,
Admirables mortels dont la terre est indigne,
Ils répètent que *Dieu rejetera sa vigne ;*
Que sur une autre terre, et sous un ciel nouveau
Le loup doit dans les champs bondir avec l'agneau.
Ils répètent que *Dieu las du sang des génisses,*
Abolissant enfin d'impuissans sacrifices,
Verra la pure hostie immolée en tous lieux.
La terre produira son germe précieux.
Du Juste de Sion, que les îles attendent,
Déjà de tous côtés les rayons se répandent.
De son immense gloire ils sont environnés,
Quand par un autre objet tout à coup détournés,
Ce Juste à leurs regards n'est plus reconnoissable.
Sans beauté, sans éclat, ignoré, méprisable,
Frappé du ciel, chargé du poids de nos malheurs,
Le dernier des humains, et l'homme de douleurs,
Avec des scélérats, ainsi que leur complice,
Comme un agneau paisible on le mène au supplice.
Quel autre que le Dieu qui dévoile les temps,
Presentoit à leurs yeux ces tableaux différens ?
Ils nous font espérer *un maître redoutable,*
Le prince de la paix, le Dieu fort, l'admirable :
Son trône est entouré de rois humiliés ;

Ses ennemis vaincus frémissent à ses pieds :
Son règne s'étendra sur les races futures.
Sa gloire disparoît, *et couvert de blessures,*
C'est le pasteur mourant d'un troupeau dispersé.
En contemplant celui que ses mains ont percé,
Saisi d'étonnement un peuple est en alarmes.
La mort d'un fils unique arrache moins de larmes.
David qui voit de loin ce brillant rejeton,
Plus sage, plus heureux, plus grand que Salomon,
Du sein de l'Eternel sortir avant l'aurore,
Dans l'horreur des tourmens David le voit encore.
Du roi de Babylone admirable captif,
A deux objets divers Dieu te rend attentif.
Elevé sur son trône, à son fils qui s'avance
Il donne à haute voix l'empire et la puissance.
Mais tout change à tes yeux, ce fils est immolé,
Le Christ est mis à mort, le lieu saint désolé ;
Le grand-prêtre éperdu dans la fange se roule :
Tout périt ; l'autel tombe, et le temple s'écroule.
C'est ce même captif qui voit tous à leurs rangs,
Pareils à des éclairs, passer les conquérans.
Il voit naître et mourir leurs superbes empires.
Babylone, c'est toi qui sous le Perse expires.
Alexandre punit tes vainqueurs florissans.
Rome punit la Grèce, et venge les Persans.
Elle renversera toute grandeur suprême ;
Et le marteau fatal sera brisé lui-même.
O Rome, tes débris seront les fondemens
D'un empire vainqueur des hommes et des temps.
Mais ce n'est point assez qu'annonçant ces miracles,
Des prophètes nombreux répètent leurs oracles.
Tout rempli du dessein qu'il doit exécuter,
Dieu par des coups d'essai semble le méditer :
A nos yeux à toute heure il en montre une image,
Et dans ses premiers traits crayonne son ouvrage.
Que les plus tendres mains conduisent au bûcher
Ce fils obéissant qui s'y laisse attacher,
Paisible sacrifice, où le prêtre tranquille
Va frapper sans pâlir sa victime immobile ;
Que l'enfant le plus cher, en esclave vendu,
Et du sein de l'opprobre à la gloire rendu,
Aimé, craint, adoré des villes étrangères,
Soit enfin reconnu par ses perfides frères ;
Pour le sang d'un agneau, que rempli de respect
L'ange exterminateur s'écarte à son aspect ;
Que de tant de maisons au glaive condamnées
Celles que teint ce sang soient seules épargnées ;
Qu'en attachant ses yeux sur un signe élevé,
Par un heureux regard le mourant soit sauvé ;
Que le jour de tristesse ou le grand-prêtre expire,
A tant de malheureux que son trépas retire
Des asiles prescrits à leur captivité,
Devienne un jour de grâce et de félicité ;
Que par les criminels, proscrit pendant l'orage,
Le Juste en périssant les sauve du naufrage ;
Qu'il revive, et ne soit victime que trois jours,
Du monstre qui parut l'engloutir pour toujours ;
Tout m'annonce de loin ce que le ciel projète :
Et sans cesse conduit par un peuple prophète,
J'arrive pas à pas au terme désiré,
Où le Dieu tant de fois prédit et figuré,
Doit de son règne saint établir la puissance,
Ce règne dont mes vers chanteront la naissance

Le même, Ibid.

§ 28. *Cantique de Moïse après le passage de la Mer Rouge, ou la délivrance du Peuple Juif de la servitude d'Egypte.*

Je chanterai le Seigneur,
Je chanterai sa puissance ;
Par une illustre vengeance
Il signale sa grandeur.
Contre son ordre suprême,
Contre le peuple qu'il aime
L'Egypte en vain combattoit :
Il en triomphe, il foudroie
Le cavalier qui se noie
Sous le coursier qu'il montoit.

Son bras, quand la mort m'assiége,
Est ma force et mon salut ;
Jamais sur ceux qu'il protége
L'ennemi ne prévalut.
Seul objet de sa tendresse,
Je célébrerai sans cesse
Mon invincible soutien ;
Avec lui tout me prospère,
Il fut le Dieu de mon père,
Il sera toujours le mien.

Jéhovah s'est montré comme un guerrier terrible.
Il ouvre dans les flots une route paisible
Aux peuples dont il est servi ;
Et dans ces mêmes flots, ouverts pour notre fuite,
Sa voix renverse et précipite
Le char de Pharaon, les chefs qui l'ont suivi.

La mer alors, la mer qui baigne leur empire,
De toutes parts les investit ;
Son propre roi qu'elle engloutit,
Disparoît dans l'abîme où sa fureur expire.
J'ai vu chefs et soldats, coursiers, armes, drapeaux,
Au bruit des vents et du tonnerre,
Comme le métal ou la pierre,
Tomber, s'ensevelir dans le gouffre des eaux.

Ta droite a signalé sa force inépuisable,
Seigneur, où sont ces rois, contre ta loi durable
Follement conjurés?
De leur impiété quel sera le salaire ?
Je les cherche : où sont-ils ? le feu de ta colère
Les a tous dévorés.

Ton souffle impétueux a soulevé les ondes ;
Il ouvre de la mer les entrailles profondes
De l'un à l'autre bord :
Soudain les flots durcis au milieu des abîmes,
Forment l'affreux chemin qui conduit tes victimes
Aux portes de la mort.

Notre ennemi disoit : Je poursuivrai ma proie ;
Leur sang, leur propre sang inondera leur voie
Jusqu'au fond des déserts.
Je les dépouillerai, j'assouvirai ma haine ;
Ils étoient sous le joug, ils ont brisé leur chaîne,
Qu'ils rentrent dans mes fers.

Il le disoit. Et leurs blasphèmes
Sont étouffés au sein des flots.
Dieu fait retomber sur eux-mêmes
L'audace de leurs vains complots.

Grand Dieu, que tu fais de prodiges!
Ces dieux d'erreurs et de prestiges,
Ont-ils pu s'égaler à toi!
Terrible maître des empires,
Les chants même que tu m'inspires,
Me pénètrent d'un saint effroi.

Tu chasses la mort et la guerre
Loin des cœurs qui te sont soumis:
Tu romps les voûtes de la terre
Sous les pas de tes ennemis.
En tous lieux ta main paternelle
Soutient la nation fidèle
Que ton bras vient de racheter;
Et pour couronner ton ouvrage,
Tu la conduis dans l'héritage
Que toi-même veux habiter.

De la Palestine alarmée
Je vois la rage et la douleur.
Tous les princes de l'Idumée
Sont dans le trouble et dans l'horreur.
Moab quitte ses champs fertiles;
Ses soldats restent immobiles
Sous ton glaive victorieux:
Dans l'effroi mortel qui les glace,
Seigneur, sur ton peuple qui passe,
Ils n'oseroient lever les yeux.

Tes soins l'établiront sur la montagne sainte
Où tu veux élever le trône de ta loi.
Dans ces lieux tant promis, législateur et roi,
De ton riche palais tu fonderas l'enceinte.
L'univers t'y rendra des honneurs éclatans;
Ton règne est éternel, Seigneur, et sa durée
Par les âges ni par les temps
Ne sauroit être mesurée.

Pharaon sur son char est entré dans la mer:
Il portoit dans ses mains et la flamme et le fer;
Tout un peuple a suivi ce monarque inflexible.
Il s'avance; Dieu tonne et dans leur chute horrible
Les flots se sont rejoints sur ce peuple cruel.
Mais ils sont devenus une plaine solide
Sous la marche rapide
Des enfans d'Israël.

Le Franc de Pompignan.

§ 2°. *Loi donnée aux Israélites dans le Désert.*

Tout le Chœur *chante.*
Tout l'univers est plein de sa magnificence,
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais.
Son empire a des temps précédé la naissance.
Chantons, publions ses bienfaits.
Une Voix *seule.*
En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposeroit silence:
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance:
Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits.
Tout le Chœur *répète.*
Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX *seule.*

Il donne aux fleurs leur aimable peinture ;
Il fait naître et mûrir les fruits.
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.
Le champ, qui les reçut, les rend avec usure.

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains.
Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont de Sinaï, conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand, sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrens de fumée, et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre ?
Venoit-il renverser l'ordre des élémens ?
Sur ses antiques fondemens
Venoit-il ébranler la terre ?

UNE AUTRE.

Il venoit révéler aux enfans des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle.
Il venoit à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

TOUT LE CHŒUR.

O divine, ô charmante Loi !
O Justice ! ô bonté suprême !
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

UNE VOIX *seule.*

D'un joug cruel il sauva nos aïeux ;
Les nourrit au désert d'un pain délicieux.
Il nous donne ses lois, il se donne lui même.
Pour tant de biens il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR.

O Justice ! ô bonté suprême !

LA MEME VOIX.

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux ;
D'une aride rocher fit sortir des ruisseaux.
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même.
Pour tant de biens il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR.

O divine ! ô charmante Loi !
Que de raisons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

UNE AUTRE VOIX *seule.*

Vous qui ne connoissez qu'une crainte servile,
Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer ?
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
Et si pénible de l'aimer ?
L'esclave craint le tyran qui l'outrage ;
Mais des enfans l'amour est le partage.
Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimer jamais.

TOUT LE CHŒUR.

O divine ! ô charmante Loi !
O Justice ! ô bonté suprême !
Que de raisons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

Racine, Athalie.

§ 30. *Cantique de Moïse avant sa Mort.*

Cieux, terre, écoutez-moi : Jacob, faites silence.
Que mes discours touchans, que ma sainte éloquence
Pénètrent vos esprits, renouvellent vos cœurs ;
Comme du haut des airs la féconde rosée,
Ranimant tous les fruits de la terre embrasée,
Relève l'herbe tendre, et rafraîchit les fleurs.

Rendez hommage au Dieu que ma voix vous annonce,
Adorez les arrêts que sa bouche prononce ;
Le sort de l'univers à ses pieds est écrit.
Tout ce qu'il fait est bien, tout ce qu'il veut est juste.
Fidèle observateur de sa parole auguste,
Il tient ce qu'il promet, faisons ce qu'il prescrit.

De lâches révoltés ont armé sa colère,
Ils furent ses enfans, mais il n'est plus leur père ;
Peuple ingrat, peuple vain, sans raison, sans vertu,
Pense donc au néant d'où sa voix te fit naître ;
Méconnois-tu ton Dieu, ton protecteur, ton maître ?
Sans lui, sans ses bienfaits, parle, que serois-tu ?

Parcours l'ordre des ans, des siècles et des âges,
Compte de ses bontés les nombreux témoignages ;
Ou si de ta mémoire ils étoient effacés,
Appelle tes aïeux, interroge leur cendre,
Du séjour de la mort leur cri te fait entendre
Qu'ignorés de toi seul partout ils sont tracés.

Tu n'étois point encor, toi qui lui fais la guerre,
Quand aux murs de Babel il divisoit la terre
Entre les nations qu'il séparoit de lui.
Mais dès lors pour toi seul il marquoit les limites
Du pays fortuné d'où les races proscrites
A l'aspect d'Israël s'enfuiront aujourd'hui.

Israël qu'il aimoit, Israël qui le brave,
Dans les plaines du Nil n'étoit qu'un peuple esclave,
Qu'un troupeau vagabond sans guide et sans pasteur.
Ses yeux l'ont rencontré sur des sables arides,
Dans de vastes déserts, où ces âmes perfides
Osoient même insulter leur divin Créateur.

C'est là qu'il attendoit ce peuple trop rebelle,
C'est là que tant de fois sa bonté paternelle
Par d'utiles rigueurs a voulu l'éprouver.
Soulageant ses besoins en punissant ses vices,
Prodigue de secours, avare de supplices,
Son bras ne l'abaissoit que pour mieux l'élever.

Comme un aigle au milieu de ses aiglons timides,
Les couvre, les soutient de ses ailes rapides,
Dans les ondes de l'air forme leur vol tremblant :
Tel des fils de Jacob Dieu conduisoit la trace,
Encourageoit leur foi, ranimoit leur audace,
Et portoit devant eux son glaive étincelant.

Bientôt ils entreront dans ces riches asiles
Où parmi les trésors des champs les plus fertiles,
Ils vivront sous un ciel de cristal et d'azur :
Là des fleuves de lait arrosent les campagnes,
Des flots d'huile et de miel descendent des montagnes,
Et la vigne y répand son nectar le plus pur.

Par les mains du Seigneur tirés de l'indigence,
Ils le méconnoîtront au sein de l'abondance,
Et des dieux inconnus ils chercheront l'appui.
Qu'ils redoutent du moins ses vengeances terribles ;
De leur culte nouveau, de leurs fêtes horribles
Le bruit tumultueux montera jusqu'à lui.

L'idole est sur l'autel, et les bûchers s'allument,
L'encens brule a ses pieds, et les fleurs la parfument ;
Israël perverti consomme son forfait.
Israël, que fais-tu ! Peuple volage, arrête,
Détourne les malheurs que ton crime t'apprête :
Le Dieu que tu détruis, est le Dieu qui t'a fait.

Ce Dieu jaloux a vu leurs lâchetés insignes.
" J'attendrai le succès de leurs complots indignes,
" Et je mettrai, dit-il, un voile entre eux et moi.
" Ils servent un dieu sourd, un dieu d'or ou de plâtre,
" Et moi j'adopterai ce stupide idolatre,
" Cet étranger impur qu'avoit proscrit ma loi.

" Je leur ai préparé ces fournaises brûlantes,
" Ces épais tourbillons de flammes dévorantes
" Que la terre entretient dans ses flancs embrasés ;
" Et qui sortis enfin de leur prison profonde,
" Consumeront un jour les ruines du monde
" Dans les gouffres de feu que ma haine a creusés.

" Leurs supplices divers, leurs maux feront ma joie.
" Par la faim desséchés, ils deviendront la proie
" De serpens monstrueux, dans leurs maisons éclos.
" J'ai promis pour pâture à l'oiseau du carnage
" Leurs corps défigurés, dont la bête sauvage
" Aura meurtri les chairs et brisé tous les os.

" Un effroi léthargique accablera leurs âmes.
" De féroces vainqueurs égorgeront leurs femmes,
" Leurs filles, leurs vieillards, et leurs tendres enfans.
" Où sont-ils ? quel asile est ouvert à ces traîtres ?
" Je retire la foi promise à leurs ancêtres,
" Et j'efface leur nom du livre des vivans.

" Mais ma gloire suspend l'effet de ma justice
" Ma vengeance perdroit le fruit de leur supplice,
" Bientôt leurs ennemis n'en seroient que plus vains.
" Vils ressorts que j'emploie et qu'aussitôt je brise,
" Ces peuples que je hais, ces rois que je méprise,
" Diroient que ma victoire est l'œuvre de leurs mains.

Et quel autre que Dieu, race orgueilleuse et vile,
Devant un seul guerrier en a fait fuir dix mille ?
Quel autre t'a livré nos coupables tribus ?
Entre tes dieux et lui que Pharaon soit juge ;
S'il punit nos forfaits, il est notre refuge :
De tes divinités quels sont les attributs ?

Que deviendroient sans lui les trônes de la terre ?
Il ordonne la paix, il commande la guerre.
Par lui seul tout s'élève, et tout est renversé.
Le courage, la peur, la force, la foiblesse,
Et l'esprit de vertige et l'auguste sagesse,
Sont des présens de Dieu propice ou courroucé.

Famille d'Israël, quels vices t'ont souillée ?
De ta vertu première aujourd'hui dépouillée,

Ton sein ne produit plus que des crimes honteux.
Telle au bord des marais de l'infâme Gomorre
La terre que le soufre empoisonne et dévore,
N'enfante que des fruits amers ou venimeux.

Ton monarque éternel ne cherche qu'à t'absoudre :
Il t'aime, ta douleur peut éteindre sa foudre ;
Pleure, gemis, les temps se pressent d'arriver.
Mais le terme est venu des vengeances célestes.
Le Seigneur attendri rassemble enfin les restes
De ce peuple expirant qu'il veut encor sauver.

Me voici, vous dit-il, j'ai pitié de vos crimes.
Où sont ces dieux nourris du sang de vos victimes,
Ces dieux que vous couvrez d'un nuage d'encens ?
Autour de vos remparts les torches étincellent,
Sous les coups redoublés vos derniers murs chancellent !
Que font sur vos autels ces bustes impuissans ?

Je viens vous soulager du poids de vos misères ;
Reconnoissez la voix du pasteur de vos pères,
Rentrez dans le bercail, troupeau que je chéris ;
Rentrez : déjà la mort de meurtres assouvie
Voit jaillir sous sa faux les sources de la vie,
J'ote et je rends le jour, je frappe et je guéris.

Je suis le Dieu vivant : j'ai juré par moi-même,
Les barbares tyrans du seul peuple que j'aime
Sont jugés à leur tour, et vont subir leur sort.
C'en est fait, ma fureur au comble est parvenue.
Plus brillant que l'éclair qui partage la nue,
Mon glaive est dans la main des anges de la mort.

Ils frappent et tout meurt. Que de cris ! que de larmes !
Mes ennemis troublés jettent au loin leurs armes ;
Achevons, vengeons-nous, c'est trop les ménager.
Je verrai leurs débris couvrir la terre entière,
Leurs têtes a mes pieds rouler dans la poussière,
Et dans des flots de sang leurs cadavres nager.

Tremblez, prosternez-vous, nations étrangères ;
Et vous, chefs d'Israël, conducteurs de vos frères,
Au Dieu qui vous défend restez toujours unis.
Juste dispensateur des biens et des disgrâces,
Fidèle en ses traités, fidèle en ses menaces,
Il venge ses enfans quand il les a punis.

Le Franc de Pompignan.

§ 31. *Cantique de Débora après avoir tué Sisara.*

Louez le Dieu des batailles,
Vous qui combattez pour lui.
Peuples, loin de vos murailles
La guerre et la mort ont fui,
Ma victoire vous relève ;
Débora charge du glaive
La main qui brise vos fers.
Rois, soldats, que l'on m'écoute.
Déjà la céleste voûte
S'ouvre au bruit de mes concerts.

Sur les monts de Séir, aux champs de l'Idumée
Tu te couvris, Seigneur, d'une épaisse fumée,
Tu joignis l'eau du ciel à tes foudres brûlans :
Les rochers de Sina sous tes pieds éclatèrent,

Et leurs débris tombèrent
Dans les feux redoublés qui sortoient de leurs flancs.

J'ai vu la ligue fatale
Des ennemis d'Israël,
Porter sa fureur brutale
Jusqu'aux tentes de Jahel :
J'ai vu tous nos champs incultes
Abandonnés aux insultes
De brigands audacieux,
Et nos tribus consternées
Par des routes détournées
Se dérober à leurs yeux.

Une femme s'oppose à leurs progrès funestes :
Mère de sa patrie, elle en sauve les restes,
Qui des fers d'un tyran ne pouvoient s'échapper.
Dieu s'ouvre à la victoire une nouvelle voie :
Le chef qu'il nous envoie,
A combattu sans arme, et vaincu sans frapper.

Vous dont les lois me sont chères,
Dont les succès sont les miens,
Vous, magistrats de vos frères,
Vous soldats, et citoyens,
Venez, le Dieu des vengeances
Brise les chars et les lances
De vos tyrans étouffés.
Quel retour de sa justice !
Quels coups de sa main propice !
Il combat, vous triomphez.

Rentrez, peuple vainqueur, rentrez sous vos portiques ;
Lève-toi, Débora, commence tes cantiques,
Vers ton Dieu bienfaisant prends un sublime essor.
Et toi, Barac, mon fils, ornement de nos fêtes,
Achève tes conquêtes,
Poursuis, charge de fers les habitans d'Asor.

Le cruel Amalec tombe
Sous le fer de Josué ?
L'orgueilleux Jabin succombe
Sous les fils d'Abinoé.
Issachar a pris les armes,
Zabulon court aux alarmes,
Nephtali marche avec eux.
Ruben, ton bras se repose !
Pourquoi trahis-tu la cause
De tes frères malheureux ?

Lâche voisin de Tyr, peuple amoureux de l'onde,
Azer, quand sur nos bords le ciel s'allume et gronde,
La soif de l'or t'enchaîne au sein de tes vaisseaux ;
Les rois des nations menacent ta patrie ;
Mais malgré leur furie,
Des torrens du Thabor leur sang grossit les eaux.

Cachez-vous, tribus oisives,
Foibles tribus, cachez-vous ;
Gardez vos ports et vos rives,
Les cieux combattent pour nous.
La trompette et le tonnerre,
Des vils enfans de la terre
Annoncent le triste sort ;
Pour nous pleine de rosée,
Sur eux la nue embrasée
Vomit la foudre et la mort.

Les débris de leur camp sont épars dans la plaine.
Le torrent de Cison dans ses gouffres entraîne
Les cadavres impurs dont ses bords sont couverts.
Sous cet horrible poids sa course est arrêtée,
Et son onde infectée
Mêle des flots de sang à l'écume des mers.

Malheur à vous, troupe vile,
Ingrats peuples de Méros,
Qui voyez d'un œil tranquille
Les périls de nos héros.
Béni soit l'heureux courage,
Qui d'un tyran plein de rage
A déconcerté l'effort !
A notre ennemi barbare
La main de Jahel prépare
Le lait, la couche, et la mort.

Pour la dernière fois il a vu la lumière ;
Les ombres du sommeil ont couvert sa paupière,
Je vois lever le fer, et j'entends le marteau :
Le géant se débat sous les pieds d'une femme,
Mord la poudre et rend l'âme
Dans les tristes horreurs d'un supplice nouveau.

De sa mère qui l'appelle
L'écho répète les cris :
Dieux d'Azor, grands dieux, dit-elle,
Quand me rendrez-vous mon fils ?
En vain ma vue incertaine,
Errant au loin dans la plaine
Cherche ce fils glorieux ;
Je ne vois point la poussière
Voler sous la marche altière
De son char victorieux.

Calmez, répond alors l'épouse du barbare,
Calmez l'indigne crainte où votre âme s'égare,
Votre fils, mon époux, est vainqueur aujourd'hui.
Sans doute en ce moment, entouré de captives,
Dans leurs troupes plaintives
Il choisit les beautés qu'il réserve pour lui.

Il destine pour nos fêtes,
Leurs plus riches vêtemens ;
Il semera sur nos têtes
Leurs perles, leurs diamans.
Que nos ennemis gémissent,
Mais que ces lieux retentissent
Des exploits de nos guerriers ;
Que pour des têtes si chères
Les épouses et les mères
Entrelacent des lauriers.

Elles parlent ; la mort tenoit déjà sa proie.
Meure ainsi tout mortel que ta haine foudroie,
Grand Dieu ! ton peuple seul est fait pour la grandeur.
Qu'aux yeux des nations de sa gloire étonnées,
Ses vertus couronnées
Du soleil qui se lève égalent la splendeur.

Le Franc de Pompignan.

§ 32. *Complainte de David sur Saül et sur Jonathas.*

Considère tes disgrâces,
Peuple abandonné des cieux ;
La mort a souillé tes traces
Du sang le plus précieux.
Elle a frappé tes collines,
Tes champs sont pleins de ruines,
L'appui du trône est tombé :
Ces chefs long-temps invincibles,
Ces chefs si forts, si terribles,
Comment ont-ils succombé ?

Légions Israélites,
Dissimulez vos douleurs ;
Aux cruels Ascalonites
N'annoncez pas nos malheurs.
O Juda, que ta tristesse
Se dérobe à l'allégresse
Des femmes des Philistins ;
Et n'augmentons pas la joie
Où ce peuple impur se noie
Dans les jeux et les festins.

De sang montagne arrosée,
Séjour de trouble et d'effroi,
Gelboé, que la rosée
Ne tombe jamais sur toi :
Que dans tes flancs l'eau tarisse,
Que tout germe s'y flétrisse,
Que tout fruit sèche en sa fleur ;
Monument triste et durable
De l'outrage irréparable
Qu'a souffert l'oint du Seigneur.

La mort attachoit ses ailes
Aux flèches de Jonathas :
Saül des rois infidèles
Exterminoit les soldats.
Fils aimable, père illustre,
Que vous répandiez de lustre
Sur nos jours les moins brillans !
Que d'exploits sous de tels guides !
Les aigles sont moins rapides,
Et les lions moins vaillans.

Toujours unis, la mort même
Ne les a point séparés.
Objets de ma crainte extrême,
Filles d'Israël pleurez :
Pleurez des maîtres si justes,
Qui dans nos fêtes augustes
Versoient leurs dons sur vos pas ;
Et dont les mains triomphantes
De parures éclatantes
Ornoient vos jeunes appas.

Vous adoriez leur empire,
C'en est fait, ils ont vécu.
Dieu loin de nous se retire,
Et l'idolâtre a vaincu.
Quels nouveaux guerriers s'avancent !
Quels vils ennemis s'élancent
Des vallons de Jésraël !
Par des armes méprisées,
Comment ont été brisées
Les colonnes d'Israël !

Héros du peuple fidèle,
Prince tendre et généreux,
Tu meurs : ô douleur mortelle,
Pour ton ami malheureux !
O Jonathas ! ô mon frère !
Je t'aimois comme une mère
Aime son unique enfant ;
Avec toi notre courage
Disparoît comme un nuage
Qu'emporte un souffle de vent.

Le Franc de Pompignan.

§ 33. *Prophétie de David sur la Résurrection et l'Ascension du Fils de Dieu, la Destruction de l'Idolatrie, et le Triomphe de l'Eglise. Ode tirée du Psaume* 67.

Dieu se lève : tombez, roi, temple, autel, idole.
Au feu de ses regards, au son de sa parole
Les Philistins ont fui.
Tel le vent dans les airs chasse au loin la fumée :
Tel un brasier ardent voit la cire enflammée
Bouillonner devant lui.

Chantez vos saintes conquêtes,
Israël, dans vos festins ;
Offrez d'innocentes fêtes
A l'auteur de vos destins.
Jonchez de fleurs son passage,
Votre gloire est son ouvrage,
Et le Seigneur est son nom.
Son bras venge vos alarmes
Dans le sang et dans les larmes
Des familles d'Ascalon.

Ils n'ont pu soutenir sa face étincelante ;
Du timide orphelin, de la veuve tremblante
Il protége les droits.
Du fond du sanctuaire il nous parle à toute heure ;
Il aime à rassembler dans la même demeure
Ceux qui suivent ses lois.

Touché du remords sincère,
Il rompt les fers redoutés
Qu'il forgea dans sa colère
Pour ses enfans révoltés.
Mais ses mains s'appesantissent
Sur les peuples qui l'aigrissent
Par des attentats nouveaux ;
Et dans des déserts arides
Sur ces cœurs durs et perfides
Il épuise ses fléaux.

Souverain d'Israël, Dieu vengeur, Dieu suprême,
Loin des rives du Nil tu conduisois toi-même
Nos aïeux effrayés.
Parmi les eaux du ciel, les éclairs et la foudre,
Le mont de Sinaï, prêt à tomber en poudre,
Chancela sous tes pieds.

De l'humide sein des nues
Le pain que tu fis pleuvoir,
A nos tribus éperdues
Rendit la vie et l'espoir.
Tu veilles sur ma patrie,
Comme sur la bergerie
Veille un pasteur diligent ;
Et ta divine puissance
Répand avec abondance
Ses bienfaits sur l'indigent.

Sur l'abîme des flots, sur l'aile des tempêtes,
Tes ministres sacrés étendent leurs conquêtes
Aux lieux les plus lointains.
Ton peuple bien-aimé vaincra toute la terre,
Et le sceptre des rois, que détrône la guerre,
Passera dans ses mains.

Ses moindres efforts terrassent
Ses ennemis furieux ;
Des périls qui le menacent
Il sort toujours glorieux.
Roi de la terre et de l'onde
Il éblouira le monde
De sa nouvelle splendeur.
Ainsi du haut des montagnes,
La neige dans les campagnes
Répand sa vive blancheur.

O monts délicieux ! ô fertile héritage !
Lieux chéris du Seigneur, vous êtes l'heureux gage
De son fidèle amour.
Demeure des faux dieux, montagnes étrangères,
Vous n'êtes point l'asile où le Dieu de nos pères
A fixé son séjour.

Sion, quelle auguste fête !
Quels transports vont éclater !
Jusqu'à ton superbe faîte
Le char de Dieu va monter.

Il marche au milieu des anges
Qui célèbrent ses louanges,
Pénétrés d'un saint effroi.
Sa gloire fut moins brillante
Sur la montagne brûlante
Où sa main grava sa loi.

Seigneur, tu veux régner au sein de nos provinces:
Tu reviens entouré de peuples et de princes,
Chargés de fers pesans.
L'idolâtre a frémi quand il t'a vu paroître;
Et quoiqu'il n'ose encor t'avouer pour son maître,
Il t'offre des présens.

Ce Dieu si grand, si terrible
A nos voix daigne accourir;
Sa bonté toujours visible
Se plaît à nous secourir;
Prodigue de récompenses,
Malgré toutes nos offenses
Il est lent dans sa fureur;
Mais les carreaux qu'il apprête,
Tôt ou tard brisent la tête
De l'impie et du pécheur.

Dieu m'a dit: de Bazan pourquoi crains-tu les piéges?
La mer engloutira ces tyrans sacriléges
Dans son horrible flanc.
Tu fouleras aux pieds leurs veines déchirées;
Et les chiens tremperont leurs langues altérées
Dans les flots de leur sang.

Les ennemis de sa gloire
Sont vaincus de toutes parts:
La pompe de sa victoire
Frappe leurs derniers regards.
Nos chefs enflammés de zèle
Chantent la force immortelle
Du Dieu qui sauva leurs jours;
Et nos filles triomphantes
Mêlent leurs voix éclatantes
Au son bruyant des tambours.

Bénissez le Seigneur, bénissez votre maître,
Descendans de Jacob, ruisseaux que firent naître
Les sources d'Israël;
Vous, jeune Benjamin, vous l'espoir de nos pères,
Nephtali, Zabulon, Juda roi de vos frères,
Adorez l'Eternel.

Remplis, Seigneur, la promesse
Que tu fis à nos aïeux;
Que les rois viennent sans cesse
Te rendre hommage en ces lieux.
Dompte l'animal sauvage
Qui contre nous, plein de rage,
S'élance de ses marais;
Pour éviter ta poursuite,
Qu'il cherche en vain dans sa fuite
Les roseaux les plus épais.

Des nations de sang confonds la ligue impie.
Les envoyés d'Egypte et les rois d'Arabie
Reconnoîtront tes lois.

Chantez le Dieu vivant, royaumes de la terre;
Vous entendez ces bruits, ces éclats de tonnerre,
C'est le cri de sa voix.

O ciel, ô vaste étendue,
Les attributs de ton Dieu,
Sur les astres, dans la nue,
Sont écrits en traits de feu.
Les prophètes qu'il envoie,
Sont les héros qu'il emploie
Pour conquérir l'univers.
Sa clémence vous appelle,
Nations : que votre zèle
Serve le Dieu que je sers.

Le même.

§ 34. *Autre Prophétie de David sur la Destruction de l'Empire du Démon, et sur l'Avénement du Messie. Ode tirée du Psaume 79.*

Auguste chef de nos ancêtres,
Pasteur des enfans d'Israël,
Toi qui brisas le joug cruel
Qu'ils portoient sous d'indignes maîtres:
Seul arbitre de nos destins,
Toi, dont l'aile des chérubins
Soutient le trône inébranlable,
Nos cris ne t'émeuvent-ils plus?
Et sous le mal qui les accable,
Verras-tu périr tes tribus?

Viens, que ton peuple enfin revoie
Le Dieu qu'il avoit écarté.
Rouvre nos yeux à ta clarté,
Fais rentrer nos pas dans ta voie.
Oui, nous avons armé tes mains;
Ces faveurs que sur les humains
Tu versas dès les premiers âges,
Nous cessons de les mériter;
Mais nos regrets et nos hommages
Ne servent-ils qu'à t'irriter?

Pourquoi, Seigneur, de nos alarmes
Veux-tu faire encor tes plaisirs?
Tu nourris nos cœurs de soupirs,
Et tu les abreuves de larmes.
A ses voisins de toutes parts,
Jusque dans ses derniers remparts,
Juda proscrit se voit en butte:
C'est à toi seul de l'assister;
Hélas! si ton bras nous rebute,
A qui pourrons-nous résister?

Nos ennemis par mille outrages
Insultent tes autels détruits;
Ils recueillent en paix les fruits
De leurs infâmes brigandages.
Invincible Dieu des combats,
Vengeur puissant, qui nous abats,
Dérobe à leurs coups ma patrie;
Un coup d'œil changera son sort;
Tes regards ramènent la vie
Aux lieux que dépeuple la mort.

Comme une vigne transplantée
Qui va fleurir sous d'autres cieux,
Par toi-même dans ces beaux lieux
Ta nation fut transportée.
Pour nous ta voix ouvrit les mers.
Tu fis devant nous dans les airs
Marcher la flamme et les nuées?
Et des barbares légions
A leurs faux dieux prostituées,
Tu nous livras les régions.

Du milieu des vastes campagnes
Cette vigne que tu chéris,
Élève ses bourgeons fleuris
Jusques aux faîtes des montagnes.
Les cèdres rampent à ses pieds;
Ses rejetons multipliés
Bordent au loin les mers profondes;
Le Liban nourrit ses rameaux.
Et l'Euphrate roule ses ondes
Sous l'ombrage de leurs berceaux.

Mais que dis-je! ta vigne sainte
N'est plus qu'un stérile désert,
Qu'un verger aux passans offert,
Dont toi-même as détruit l'enceinte.
Livrée à des coups assassins,
Le voyageur de ses larcins
Y laisse d'horribles vestiges;
Et par ta vengeance conduit,
Un monstre en a brisé les tiges,
Dévoré la feuille et le fruit.

Souverain roi de la nature,
Permets-tu que des furieux
Anéantissent sous tes yeux
Le tendre objet de ta culture?
Rends-lui tes premières faveurs;
Sa ruine cause nos pleurs,
Et le désespoir où nous sommes.
Accorde à tes enfans soumis
Ce divin bienfaiteur des hommes,
Que tu leur as toujours promis.

La flamme embrase ta demeure,
Viens éteindre ces feux mortels.
Que l'ennemi de tes autels
Ouvre l'œil, t'envisage et meure.
Les humains faits pour t'invoquer,
Les humains osent t'attaquer :
Il en est temps, fais-toi connoître ;
Fais leur connoître ce vainqueur,
L'envoyé des cieux, qui doit être
Enfant de l'homme et son sauveur.
Jusqu'à nous ta grandeur s'abaisse ;
Trop indignes de tes bienfaits,
Nous te consacrons désormais
Les jours que ta bonté nous laisse.
Que sommes-nous sans ton appui !
Moins irrité, daigne aujourd'hui
Nous consoler et nous instruire :
Et dissipe enfin notre effroi,
Par ces beaux jours que tu fais luire
Sur les disciples de ta loi.

Le Franc de Pompignan.

§ 35. *Bienfaits de Dieu envers le Peuple Juif. Ode Tirée du Psaume* 47.

La gloire du Seigneur, sa grandeur immortelle,
De l'univers entier doit occuper le zèle :
Mais sur tous les humains qui vivent sous ses lois,
Le peuple de Sion doit signaler sa voix.

Sion montagne auguste et sainte,
Formidable aux audacieux ;
Sion, séjour délicieux,
C'est toi, c'est ton heureuse enceinte,
Qui renferme le Dieu de la terre et des cieux.

O murs, ô séjour plein de gloire !
Mont sacré, notre unique espoir,
Où Dieu fait régner la victoire,
Et manifeste son pouvoir !

Cent rois ligués pour nous livrer la guerre,
Étoient venus sur nous fondre de toutes parts.
Ils ont vu nos sacrés remparts.
Leur aspect foudroyant, tel qu'un affreux tonnerre,
Les a précipités au centre de la terre.

Le Seigneur dans leurs camps a semé la terreur.
Il parle : et nous voyons leurs trônes mis en poudre,
Leurs chefs aveuglés par l'erreur,
Leurs soldats consternés d'horreur,
Leurs vaisseaux submergés, et brisés par la foudre :
Monumens éternels de sa juste fureur.

Rien ne sauroit troubler les lois inviolables
Qui fondent le bonheur de ta sainte cité :
Seigneur, toi-même en as jeté
Les fondemens inébranlables.

Au pied de tes autels humblement prosternés,
Nos vœux par ta clémence ont été couronnés.

Des lieux chéris où le jour prend naissance
Jusqu'aux climats où finit sa splendeur,
Tout l'univers révère ta puissance,
Tous les mortels adorent ta grandeur.

Publions les bienfaits, célébrons la justice
Du Souverain de l'univers.
Que le bruit de nos chants vole au-delà des mers.
Qu'avec nous la terre s'unisse.

Que nos voix pénètrent les airs.
Élevons jusqu'à lui nos cœurs et nos concerts.

Vous, filles de Sion, florissante jeunesse,
Joignez-vous à nos chants sacrés :
Formez des pas et des sons d'allégresse
Autour de ces murs révérés.
Venez offrir des vœux pleins de tendresse
Au Seigneur que vous adorez.

Peuple, de qui l'appui sur sa bonté se fonde,
Allez dans tous les coins du monde
A son nom glorieux élever des autels.
Les siècles à venir béniront votre zèle ;
Et de ses bienfaits immortels
L'Éternel comblera votre race fidèle.

Marquons-lui notre amour par des vœux éclatans.
C'est notre Dieu, c'est notre père,
C'est le roi que Sion révère.

De son règne éternel les glorieux instans
Dureront au-delà des siècles et des temps.

Le même.

§ 36. *Actions de grâces de David après la délivrance d'un des périls auxquels il fut exposé.*

Je t'aimerai, Seigneur, je t'aimerai sans cesse.
O, mon âme, à ton Dieu qui pourroit t'arracher ?
Il t'aime, il te protége, il soutient ta foiblesse.
Oui, mon cœur, c'est à lui que tu dois t'attacher.

A tes bienfaits, mon Dieu, ma mémoire fidèle
De mes périls passés m'entretient tous les jours ;
Et je frémis encor lorsque je me rappelle
Ce moment où j'étois perdu sans ton secours.

La mort m'environnoit de ses douleurs cruelles ;
Mes ennemis vainqueurs préparoient mes tourmens ;
Leur rage triomphoit, et leurs mains criminelles
Déployoient l'appareil des plus grands châtimens.

Je ne voyois qu'horreur et qu'images sanglantes ;
J'entendois les enfers mugir autour de moi.
Vers ta demeure alors levant mes mains tremblantes,
Je t'appellai : mon cri pénétra jusqu'à toi.

Quel bruit affreux se fait entendre !
Nos montagnes vont s'écrouler ;
Et les rochers prêts à se fendre,
Menacent de nous accabler.
Tout s'ébranle, le bruit redouble,
La terre entière est dans le trouble,
Toutes les mers sont en fureur.
Dans la nature consternée,
Et de son désordre étonnée,
Qui répand ainsi la terreur ?

Son maître est irrité contre elle ;
De ses yeux partent les éclairs ;
Du courroux dont il étincelle
Les feux s'allument dans les airs.
Il descend, un épais nuage
S'ouvre et s'étend sur son passage :
Le ciel s'abaisse devant lui :
La troupe des anges l'escorte,
Et son char que le vent emporte,
A les chérubins pour appui.

Des ténèbres majestueuses
Qui le cachent à nos regards,
Que de flammes impétueuses
Percent le sein de toutes parts !
Il a fait rouler son tonnerre ;
La voix du ciel parle à la terre,
Mes ennemis sont renversés.
La grêle et les carreaux écrasent,
La foudre et les éclairs embrasent
Ceux que la crainte a dispersés.

Quels coups redoutables entr'ouvrent
Le sein de la terre et des mers !
Vaste abîme où nos yeux découvrent
Les fondemens de l'univers.
Seigneur, dans cette heure dernière
Ma foi t'adresse sa prière ;
Et si tu daignes m'écouter,
Que la nature se confonde ;
Sur moi les ruines du monde
Tomberont sans m'épouvanter.

Une main qui du ciel vers moi daigna s'étendre,
De mes gémissemens interrompit le cours,
Et d'un rapide vol soudain je vis descendre
L'ange chargé du soin de veiller sur mes jours.

Dieu se souvint alors qu'à ses ordres fidèle,
Je marchois devant lui dans la simplicité,
Et que je nourrissois une haine eternelle
Contre toute injustice et toute impiété.

Ainsi que ses bontés, contemplant ses vengeances,
Je ne suis occupé que de ses jugemens :
Je ne me sens d'ardeur que pour ses récompenses ;
Je ne suis effrayé que de ses châtimens.

Je conserve un cœur pur, et des mains innocentes ;
Des douceurs de sa loi j'aime à m'entretenir,
Et nos foibles vertus lui sont toujours présentes :
Tout ce qu'on fait pour lui reste en son souvenir.

Ah, Seigneur ! si la foi sincère
Trouve en toi le Dieu de l'amour,
Le sombre et perfide détour
Trouve le Dieu de la colère.

Contre le pécheur obstiné
Ton courroux est inexorable :
Pour le pénitent consterné
Ta clémence est inépuisable.

Tu renverses l'audacieux ;
Tu relèves qui s'humilie ;
Le pauvre que le monde oublie
Sera toujours grand à tes yeux.

Tu dispenses avec justice
Tes châtimens et tes bienfaits :
Que pour les dons que tu m'as faits
Ma langue à jamais te bénisse.

C'est par toi que dans les combats
La victoire marche à ma suite :
C'est par ta force que mon bras
Sème la terreur et la fuite.

C'est toi qui répands dans mon cœur
Ce courage que rien n'étonne ;
Et c'est ton secours qui me donne
Mon infatigable vigueur.

Mes cruels ennemis vont enfin la connoître.
Que sont-ils devenus ? n'osent-ils plus paroître ?
Puisqu'il les faut chercher, je me lève et je pars,
Certain de rapporter dans mes mains triomphantes
Leurs dépouilles sanglantes,
Et les armes des morts dans la poussière épars.

Ma querelle est la tienne, et tu veux qu'ils périssent.
Ta haine qui proscrit tous ceux qui me haïssent,
Ordonne que par moi rien ne soit épargné.
Cette épée en mes mains remplira ton attente,
Et ne sera contente
Qu'après que sa fureur aura tout moissonné.

Ils cherchent du secours : qui voudroit le défendre ?
Ils ont crié vers toi, pouvois-tu les entendre ?
Toi qui vas dissiper leurs folles factions,
Comme l'astre vainqueur des plus cruels orages.
Dissipe les nuages ;
Toi qui vas m'établir le chef des nations.

Déjà de tous côtés grossissent mon empire
Des sujets inconnus que mon seul nom attire :
Déjà les étrangers accourent sous ma loi,
Tandis que mes enfans rejettent mes richesses,
Trahissent leurs promesses,
Et sont tous devenus des étrangers pour moi.

Que les justes transports de ma reconnoissance
Célèbrent à jamais l'adorable puissance
Qui m'a comblé d'honneur et de prospérité.
Vive le nom de Dieu qui rendra ma victoire,
Mon empire et ma gloire,
L'héritage éternel de ma postérité.

Racine le fils.

§ 37. *Tableau de la corruption générale des hommes et de la punition qui les attend. Ode Tirée des Psaumes, 13 et 15.*

L'impie a dit : brisons ces temples,
Non, je ne connois point de Dieu.
Il le dit, et porte en tout lieu
Ses pas impurs et ses exemples.
Le Seigneur s'en émeut, et du plus haut des cieux
Sur les enfans de l'homme il arrête ses yeux.

Il cherche un juste sur la terre,
Il cherche et ne le trouve pas.
Par le plus noir des attentats
L'homme à son Dieu livre la guerre ;
Et de l'iniquité les ministres sanglans
Exécutent partout ses ordres insolens.

De la substance de leurs frères
Leurs biens criminels sont grossis ;
Par le luxe même endurcis,
Ils sont riches de nos misères :
Monstres voluptueux dont la soif et la faim
Dévorent sans pitié la veuve et l'orphelin.

De leur avidité farouche,
Grand Dieu, tu vois l'indigne excès ;
Au milieu de ces vils succès,
Ton nom ne sort point de leur bouche.
Mais le leur est proscrit : les momens sont comptés ;
Et tu maudis le cours de leurs prospérités.

Le faux calme dont ils jouissent
Est toujours prêt à se troubler ;
Un éclair seul les fait trembler,
Ils blasphèment, mais ils frémissent.
Tu suis partout l'impie, et malgré sa fureur,
Par la voix des remords tu renais dans son cœur.

Tes ennemis sont dans l'ivresse,
Tu dis un mot, ils ne sont plus.
Mais le bonheur de tes élus
Comme toi durera sans cesse.
Le pécheur à la fin tombera sous tes coups ;
Le temps est fait pour lui, l'éternité pour nous.

Tout nous annonce ta victoire :
Objet de ton fidèle amour,
Sion verra luire le jour
De ta puissance et de ta gloire.
Jacob sorti des fers, Jacob tranquille, heureux,
T'offrira, plein de joie, et ses dons et ses vœux.

Le Franc de Pompignan.

§ 38. *Tableau que trace David du bonheur temporel des méchans. Ode tirée du Psaume* 143.

Béni soit le Dieu des armées
Qui donne la force à mon bras,
Et par qui mes mains sont formées
Dans l'art pénible des combats !
De sa clémence inépuisable
Le secours prompt et favorable
A fini mes oppressions :
En lui j'ai trouvé mon asile ;
Et par lui d'un peuple indocile
J'ai dissipé les factions.

Qui suis-je, vile créature !
Qui suis-je, Seigneur ! et pourquoi
Le souverain de la nature
S'abaisse-t-il jusques à moi ?
L'homme en sa course passagère
N'est rien qu'une vapeur légère
Que le soleil fait dissiper :
Sa clarté n'est qu'une nuit sombre ;
Et ses jours passent comme une ombre
Que l'œil suit et voit échapper.

Mais quoi ! les périls qui m'obsèdent
Ne sont point encore passés !
De nouveaux ennemis succèdent
A mes ennemis terrassés !
Grand Dieu, c'est toi que je réclame :
Leve ton bras, lance ta flamme,
Abaisse la hauteur des cieux ;
Et viens sur leur voûte enflammée,
D'une main de foudres armée,
Frapper ces monts audacieux.

Objet de mes humbles cantiques,
Seigneur, je t'adresse ma voix :
Toi dont les promesses antiques
Furent toujours l'espoir des rois,
Toi de qui les secours propices,
A travers tant de précipices,
M'ont toujours garanti d'effroi,
Conserve aujourd'hui ton ouvrage,
Et daigne détourner l'orage
Qui s'apprête à fondre sur moi.

Arrête cet affreux déluge
Dont les flots vont me submerger :
Sois mon vengeur, sois mon refuge
Contre les fils de l'étranger :
Venge-toi d'un peuple infidèle
De qui la bouche criminelle
Ne s'ouvre qu'à l'impiété,
Et dont la main vouée au crime
Ne connoit rien de légitime
Que le meurtre et l'iniquité.

Ces hommes, qui n'ont point encore
Éprouvé la main du Seigneur,
Se flattent que Dieu les ignore,
Et s'enivrent de leur bonheur.
Leur postérité florissante,
Ainsi qu'une tige naissante,
Croît et s'élève sous leurs yeux ;
Leurs filles couronnent leurs têtes
De tout ce qu'en nos jours de fêtes
Nous portons de plus précieux.

De leurs grains les granges sont pleines ;
Leurs celliers regorgent de fruits :
Leurs troupeaux, tout chargés de laines,
Sont incessamment reproduits :
Pour eux la fertile rosée
Tombant sur la terre embrasée
Rafraîchit son sein altéré ;
Et pour eux le flambeau du monde
Nourrit d'une chaleur féconde
Le germe en ses flancs resserré.

Le calme règne dans leurs villes ;
Nul bruit n'interrompt leur sommeil :
On ne voit point leurs toits fragiles
Ouverts aux rayons du soleil.
C'est ainsi qu'ils passent leur âge.
Heureux, disent-ils, le rivage
Où l'on jouit d'un tel bonheur !
Qu'ils restent dans leur rêverie :
Heureuse la seule patrie
Où l'on adore le Seigneur !

J. B. Rousseau.

§ 39. *Justification des voies de la Providence sur la prospérité des méchans. Ode tirée du Psaume 68.*

Que la simplicité d'une vertu paisible
Est sûre d'être heureuse en suivant le Seigneur !
Dessillez-vous, mes yeux, console-toi, mon cœur :
Les voiles sont levés ; sa conduite est visible
Sur le juste et sur le pécheur.

Pardonne, Dieu puissant, pardonne à ma foiblesse :
A l'aspect des méchans, confus, épouvanté,
Le trouble m'a saisi, mes pas ont hésité :
Mon zèle m'a trahi, Seigneur, je le confesse,
En voyant leur prospérité.

Cette mer d'abondance où leur âme se noie,
Ne craint ni les écueils, ni les vents rigoureux :
Ils ne partagent point nos fléaux douloureux ;
Il marchent sur les fleurs, ils nagent dans la joie :
Le sort n'ose changer pour eux.

Voilà donc d'où leur vient cette audace intrépide
Qui n'a jamais connu craintes ni repentirs !
Enveloppés d'orgueil, engraissés de plaisirs,
Enivrés de bonheur, ils ne prennent pour guide
Que leurs plus insensés désirs.

Leur bouche ne vomit qu'injures, que blasphèmes,
Et leur cœur ne nourrit que pensers vicieux :
Ils affrontent la terre, ils attaquent les cieux,
Et n'élèvent leur voix que pour vanter eux-mêmes
Leurs forfaits les plus odieux.

De là, je l'avoûrai, naissoit ma défiance.
Si sur tous les mortels Dieu tient les yeux ouverts,
Comment sans les punir, voit-il ces cœurs pervers ?
Et s'il ne les voit point, comment peut sa science
Embrasser tout cet univers ?

Tandis qu'un peuple entier les suit et les adore,
Prêt à sacrifier ses jours mêmes aux leurs,
Accablé de mépris, consumé de douleurs,
Je n'ouvre plus mes yeux aux rayons de l'aurore,
Que pour faire place à mes pleurs.

Ah ! c'est donc vainement qu'à ces âmes parjures
J'ai toujours refusé l'encens que je te doi !
C'est donc en vain, Seigneur, que, m'attachant à toi,
Je n'ai jamais lavé mes mains simples et pures
Qu'avec ceux qui suivent ta loi.

C'étoit en ces discours que s'exhaloit ma plainte :
Mais, ô coupable erreur ! ô transports indiscrets !
Quand je parlois ainsi, j'ignorois tes secrets ;
J'offensois tes élus, et je portois atteinte
A l'équité de tes décrets.

Je croyois pénétrer tes jugemens augustes ;
Mais, grand Dieu, mes efforts ont toujours été vains :
Jusqu'à ce qu'éclairé du flambeau de tes saints,
J'ai reconnu la fin qu'à ces hommes injustes
Réservent tes puissantes mains.

J'ai vu que leurs honneurs, leur gloire, leur richesse,
Ne sont que des filets tendus à leur orgueil ;
Que le port n'est pour eux qu'un véritable écueil ;
Et que ces lits pompeux où s'endort leur mollesse
Ne couvrent qu'un affreux cercueil.

Comment tant de grandeur s'est-elle évanouie ?
Qu'est devenu l'éclat de ce vaste appareil ?
Quoi ! leur clarté s'éteint aux clartés du soleil !
Dans un sommeil profond ils ont passé leur vie ;
Et la mort a fait leur réveil.

Insensé que j'étois, de ne pas voir leur chute
Dans l'abus criminel de tes dons tout-puissans !
De ma foible raison j'écoutois les accens ;
Et ma raison n'étoit que l'instinct d'une brute,
Qui ne juge que par les sens.

Cependant, ô mon Dieu ! soutenu de ta grâce,
Conduit par ta lumière, appuyé sur ton bras,
J'ai conservé ma foi dans ces rudes combats :
Mes pieds ont chancelé ; mais enfin de ta trace
Je n'ai point écarté mes pas.

Puis-je assez exalter l'adorable clémence
Du Dieu qui m'a sauvé d'un si mortel danger ?
Sa main contre moi-même a su me protéger ;
Et son divin amour m'offre un bonheur immense
Pour un mal foible et passager.

Que me reste-t-il donc à chérir sur la terre ?
Et qu'ai-je à désirer au céleste séjour ?
La nuit qui me couvroit cède aux clartés du jour.
Mon esprit ni mes sens ne me font plus la guerre :
Tout est absorbé par l'amour.

Car enfin, je le vois, le bras de ta justice,
Quoique lent à frapper, se tient toujours levé
Sur ces hommes charnels dont l'esprit dépravé
Ose à de faux objets offrir le sacrifice
D'un cœur pour lui seul réservé.

Laissons-les s'abîmer sous leurs propres ruines.
Ne plaçons qu'en Dieu seul nos vœux et notre espoir :
Faisons-nous de l'aimer un éternel devoir ;
Et publions partout les merveilles divines
De son infaillible pouvoir.

Le même.

§ 40. *Etat des Juifs depuis la mort d'Ochozias jusqu'à l'exaltation de Joas. Scène entre Joad et Abner.*

ABNER.

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel.
Je viens, selon l'usage antique et solennel,

Célébrer avec vous la fameuse journée,
Où sur le Mont Sina la Loi nous fût donnée
Que les temps sont changés! Sitôt que de ce jour
La trompette sacrée annonçoit le retour,
Du temple, orné partout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondoit les portiques;
Et tous devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits,
Au Dieu de l'univers consacroient ces prémices.
Les prêtres ne pouvoient suffire aux sacrifices.
L'audace d'une femme, arrêtant ce concours,
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre:
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal;
Ou même s'empressant aux autels de Baal
Se fait initier à ses honteux mystères,
Et blasphème le nom qu'ont invoqué leurs pères.
Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
Vous-même de l'autel vous faisant arracher,
N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes,
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

JOAD.

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment?

ABNER.

Pensez-vous être saint et juste impunément?
Dès long-temps elle hait cette fermeté rare
Qui rehausse en Joad l'éclat de la thiare.
Dès long-temps votre amour pour la religion
Est traité de révolte et de sédition.
Du mérite éclatant cette reine jalouse,
Hait surtout Josabet votre fidèle épouse.
Si du grand-prêtre Aaron Joad est successeur,
De notre dernier roi Josabet est la sœur.
Mathan d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilége,
Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiége;
Mathan de nos autels infâme déserteur,
Et de toute vertu zélé persécuteur.
C'est peu que, le front ceint d'une mitre étrangère,
Ce Lévite à Baal prête son ministère.
Ce temple l'importune, et son impiété
Voudroit anéantir le Dieu qu'il a quitté.
Pour vous perdre, il n'est point de ressorts qu'il n'invente;
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante.
Il affecte pour vous une fausse douceur,
Et par là de son fiel colorant la noirceur,
Tantôt à cette reine il vous peint redoutable,
Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,
Il lui feint qu'en un lieu, que vous seul connoissez,
Vous cachez des trésors par David amassés.
Enfin depuis deux jours, la superbe Athalie
Dans un sombre chagrin paroît ensevelie
Je l'observois hier, et je voyois ses yeux
Lancer sur le lieu saint des regards furieux;
Comme si, dans le fond de ce vaste édifice,
Dieu cachoit un vengeur armé pour son supplice.
Croyez-moi, plus j'y pense, et moins je puis douter
Que sur vous son courroux ne soit près d'éclater;
Et que de Jézabel la fille sanguinaire
Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

JOAD.

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchans arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Cependant je rends grâce au zèle officieux
Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
Je vois que l'injustice en secret vous irrite,
Que vous avez encor le cœur Israélite.
Le ciel en soit béni. Mais ce secret courroux,
Cette oisive vertu, vous en contentez-vous?
La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère?
Huit ans déjà passés, une impie étrangère
Du sceptre de David usurpe tous les droits,
Se baigne impunément dans le sang de nos rois,
Des enfans de son fils détestable homicide,
Et même contre Dieu lève son bras perfide.
Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant état,
Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat,
Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,
Qui rassurâtes seul nos villes alarmées,
Lorsque d'Ochozias le trépas imprévu
Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu;
Je crains Dieu, dites-vous, sa vérité me touche.
Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche:
Du zèle de ma loi que sert de vous parer?
Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer?
Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices?
Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses?
Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté.
Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.
Du milieu de mon peuple exterminez les crimes,
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes.

ABNER.

Hé que puis-je au milieu de ce peuple abattu?
Benjamin est sans force, et Juda sans vertu.
Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race,
Éteignit tout le feu de leur antique audace.
Dieu même, disent-ils, *s'est retiré de nous.*
De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,
Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée,
Et sa miséricorde à la fin s'est lassée.
On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
De merveilles sans nombre effrayer les humains.
L'Arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles.

JOAD.

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles?
Quand Dieu, par plus d'effets, montra-t-il son pouvoir?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat? Quoi toujours les plus grandes merveilles,
Sans ébranler ton cœur, frapperont tes oreilles!
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux accomplis en nos jours?
Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces,
Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces;
L'impie Achab détruit, et, de son sang trempé,
Le champ que par le meurtre il avoit usurpé;
Près de ce champ fatal Jézabel immolée,
Sous les pieds des chevaux cette reine foulée;
Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,
Et de son corps hideux les membres déchirés;
Des prophètes menteurs la troupe confondue,
Et la flamme du ciel sur l'autel descendue;
Élie aux élémens parlant en souverain,
Les cieux par lui fermés et devenus d'airain,
Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée;
Les morts se ranimant à la voix d'Élisée;
Reconnoissez, Abner, à ces traits éclatans,
Un Dieu, tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps.
Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire,
Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

ABNER.

Mais où sont ces honneurs à David tant promis,
Et prédits même encore à Salomon son fils?
Hélas! nous espérions que de leur race heureuse
Devoit sortir de rois une suite nombreuse;
Que sur toute tribu, sur toute nation,
L'un d'eux établiroit sa domination,
Feroit cesser partout la discorde et la guerre,
Et verroit à ses pieds tous les rois de la terre.

JOAD.

Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous?

ABNER.

Ce roi, fils de David, où le chercherons-nous?
Le ciel même peut-il réparer les ruines
De cet arbre séché jusque dans ses racines?
Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau?
Ah! si dans sa fureur elle s'étoit trompée;
Si du sang de nos rois quelque goutte échappée. . . .

JOAD.

Hé bien, que feriez-vous?

ABNER.

O jour heureux pour moi!
De quelle ardeur j'irois reconnoître mon roi!
Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées. . . .
Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées?
Déplorable héritier de ces rois triomphans,
Ochozias restoit seul avec ses enfans.
Pas les traits de Jéhu je vis percer le père;
Vous avez vu les fils massacrés par la mère.

JOAD.

Je ne m'explique point: mais quand l'astre du jour
Aura sur l'horizon fait le tiers de son tour,
Lorsque la troisième heure aux prières rappelle,
Retrouvez-vous au temple avec ce même zèle.
Dieu pourra vous montrer, par d'importans bienfaits,
Que sa parole est stable, et ne trompe jamais.
Allez, pour ce grand jour il faut que je m'apprête,
Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte.

ABNER.

Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas?
L'illustre Josabet porte vers vous ses pas
Je sors, et vais me joindre à la troupe fidèle
Qu'attire de ce jour la pompe solennelle.

Racine, Athalie.

§ 41. *Crainte de Josabet au sujet de Joas, fermeté du grand prêtre Joad. Scène entre Joad et Josabet.*

JOAD.

Les temps sont accomplis, princesse, il faut parler,
Et votre heureux larcin ne se peut plus céler.
Des ennemis de Dieu la coupable insolence,
Abusant contre lui de ce profond silence,
Accuse trop long-temps ses promesses d'erreur.
Que dis-je? Le succès animant leur fureur,
Jusque sur notre autel votre injuste marâtre
Veut offrir à Baal un encens idolâtre.
Montrons ce jeune roi que vos mains ont sauvé,
Sous l'aile du Seigneur dans le temple élevé.
De nos princes Hébreux il aura le courage,
Et déjà son esprit a devancé son âge.
Avant que son destin s'explique par ma voix,
Je vais l'offrir au Dieu par qui règnent les rois.

Aussitôt assemblant nos Lévites, nos prêtres,
Je leur déclarerai l'héritier de leurs maîtres.

JOSABET.

Sait-il déjà son nom, et son noble destin ?

JOAD.

Il ne répond encor qu'au nom d'Eliacin,
Et se croit quelque enfant, rejeté par sa mère,
A qui j'ai par pitié daigné servir de père.

JOSABET.

Hélas, de quel péril je l'avois su tirer !
Dans quel péril encore est-il près de rentrer !

JOAD.

Quoi, déjà votre foi s'affoiblit et s'étonne !

JOSABET.

A vos sages conseils, Seigneur, je m'abandonne.
Du jour que j'arrachai cet enfant à la mort,
Je remis en vos mains tout le soin de son sort.
Même, de mon amour craignant la violence,
Autant que je le puis, j'évite sa présence,
De peur qu'en le voyant, quelque trouble indiscret
Ne fasse avec mes pleurs échapper mon secret.
Surtout j'ai cru devoir aux larmes, aux prières,
Consacrer ces trois jours et ces trois nuits entières.
Cependant aujourd'hui puis-je vous demander
Quels amis vous avez prêts à vous seconder ?
Abner, le brave Abner viendra-t-il nous défendre ?
A-t-il près de son Roi fait serment de se rendre ?

JOAD.

Abner, quoiqu'on se pût assurer sur sa foi,
Ne sait pas même encor si nous avons un Roi.

JOSABET.

Mais à qui de Joas confiez-vous la garde ?
Est-ce Obed, est-ce Aimnon que cet honneur regarde ?
De mon père sur eux les bienfaits répandus . . . .

JOAD.

A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.

JOSABET.

Qui donc opposez-vous contre ses satellites ?

JOAD.

Ne vous l'ai-je pas dit ? nos prêtres, nos Lévites.

JOSABET.

Je sais que, près de vous en secret assemblé,
Par vos soins prévoyans leur nombre est redouble ?
Que pleins d'amour pour vous, d'horreur pour Athalie,
Un serment solennel par avance les lie
A ce fils de David qu'on leur doit révéler.
Mais quelque noble ardeur dont ils puissent brûler,
Peuvent-ils de leur Roi venger seuls la querelle ?
Pour un si grand ouvrage est-ce assez de leur zèle ?
Doutez-vous qu'Athalie, au premier bruit semé
Qu'un fils d'Ochozias est ici renfermé,
De ses fiers étrangers assemblant les cohortes,
N'environne le temple, et n'en brise les portes ?
Suffira-t-il contre eux de vos ministres saints,
Qui, levant au Seigneur leurs innocentes mains,
Ne savent que gémir, et prier pour nos crimes,
Et n'ont jamais versé que le sang des victimes ?
Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups. . . .

JOAD.

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous ?
Dieu, qui de l'orphelin protége l'innocence,
Et fait dans la foiblesse éclater sa puissance ;
Dieu, qui hait les tyrans, et qui dans Jezraël
Jura d'exterminer Achab et Jézabel ;
Dieu qui, frappant Joram le mari de leur fille,
A jusque sur son fils poursuivi leur famille ;

Dieu, dont le bras vengeur, pour un temps suspendu,
Sur cette race impie est toujours étendu?

JOSABET.

Et c'est sur tous ces rois sa justice sévère,
Que je crains pour le fils de mon malheureux frère.
Qui sait si cet enfant par leur crime entraîné,
Avec eux, en naissant, ne fut pas condamné!
Si Dieu, le séparant d'une odieuse race,
En faveur de David voudra lui faire grâce?
Hélas, l'état horrible, où le Ciel me l'offrit,
Revient à tout moment effrayer mon esprit.
De princes égorgés la chambre étoit remplie:
Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animoit ses barbares soldats,
Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
Joas laissé pour mort frappa soudain ma vue.
Je me figure encor sa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'étoit jetée en vain,
Et, foible, le tenoit renversé sur son sein.
Je le pris tout sanglant. En baignant son visage,
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage;
Et, soit frayeur encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocens je me sentis presser.
Grand Dieu, que mon amour ne lui soit point funeste!
Du fidèle David c'est le précieux reste.
Nourri dans ta maison en l'amour de ta loi,
Il ne connoît encor d'autre père que toi.
Sur le point d'attaquer une reine homicide,
A l'aspect du péril si ma foi s'intimide,
Si la chair et le sang, se troublant aujourd'hui,
Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui;
Conserve l'héritier de tes saintes promesses,
Et ne punis que moi de toutes mes foiblesses.

JOAD.

Vos larmes, Josabet, n'ont rien de criminel:
Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paternel.
Il ne recherche point, aveugle en sa colère,
Sur le fils qui le craint, l'impiété du père.
Tout ce qui reste encor de fidèles Hébreux
Lui viendront aujourd'hui renouveler leurs vœux.
Autant que de David la race est respectée,
Autant de Jézabel la fille est détestée.
Joas les touchera par sa noble pudeur,
Où semble de son sang reluire la splendeur:
Et Dieu, par sa voix même, appuyant notre exemple,
De plus près à leur cœur parlera dans son temple.
Deux infidèles rois tour à tour l'ont bravé.
Il faut que sur le trône un roi soit élevé,
Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres
Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres,
L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau,
Et de David éteint rallumé le flambeau.
Grand Dieu, si tu prévois qu'indigne de sa race,
Il doive de David abandonner la trace;
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché.
Mais si ce même enfant, à tes ordres docile,
Doit être à tes desseins un instrument utile,
Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis;
Livre en mes foibles mains ses puissans ennemis;
Confonds dans ses conseils une reine cruelle.
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chûte des rois funeste avant-coureur.

Le même, ibid.

§ 42. *Songe d'Athalie.*

ATHALIE.

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point ici rappeler le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé.
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire.
Quoi que son insolence ait osé publier,
Le ciel même a pris soin de me justifier.
Sur d'éclatans succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie.
Par moi Jérusalem goûte un calme profond ;
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,
Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages,
Comme au temps de vos rois, désoler ses rivages ;
Le Syrien me traite et de reine et de sœur ;
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
Qui devoit jusqu'a moi pousser sa barbarie,
Jéhu, le fier Jéhu tremble dans Samarie.
De toutes parts pressé par un puissant voisin,
Que j'ai su soulever contre cet assassin,
Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.
Je jouissois en paix du fruit de ma sagesse ;
Mais un trouble importun vient depuis quelques jours
De mes prospérités interrompre le cours.
Un songe (me devrois-je inquiéter d'un songe?)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge.
Je l'évite partout, partout il me poursuit.
C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit ;
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée :
Ses malheurs n'avoient point abattu sa fierté ;
Même elle avoit encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
Tremble, m'a-t-elle dit, *fille digne de moi ;*
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille. En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser ;
Et moi, je lui tendois les mains pour l'embrasser ;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris, et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux,
Que des chiens dévorans se disputoient entre eux.
Hélas ! Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tels qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus ;
Mais, lorsque revenant de mon trouble funeste,
J'admirois sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier,
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paroît un ouvrage.
Moi-même, quelque temps honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur ;
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois, en dormant, revu la même idée.
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étois poursuivie,
J'allois prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels :
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !

Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée.
J'ai cru que des présens calmeroient son courroux;
Que ce Dieu quel qu'il soit, en deviendroit plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma foiblesse.
J'entre. Le peuple fuit; le sacrifice cesse;
Le Grand-Prêtre vers moi s'avance avec fureur:
Pendant qu'il me parloit, ô surprise, ô terreur!
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu; son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin:
C'est lui-même. Il marchoit à côté du Grand-Prêtre;
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparoître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.
Le même, ibid.

§ 43. *Entrevue de Joas et d'Athalie. Scène entre Joas, Josabet, &c.*

JOSABET *aux deux Lévites.*

O vous, sur ces enfans si chers, si précieux,
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.

ABNER *à Josabet.*

Princesse, assurez-vous, je les prends sous ma garde.

ATHALIE.

O Ciel, plus j'examine, et plus je le regarde! . . .
C'est lui! D'horreur encor tous mes sens sont saisis.
(*montrant Joas*).
Epouse de Joad, est-ce là votre fils?

JOSABET.

Qui? lui, madame?

ATHALIE.

Lui.

JOSABET.

Je ne suis point sa mère.
(*montrant Zacharie*).
Voilà, mon fils.

ATHALIE *à Joas.*

Et vous, quel est donc votre père?
Jeune enfant, répondez.

JOSABET.

Le ciel jusqu'aujourd'hui . . .

ATHALIE *à Josabet.*

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui?
C'est à lui de parler.

JOSABET.

Dans un âge si tendre,
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre?

ATHALIE.

Cet âge est innocent. Son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité.
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABET *bas à part.*

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche!

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous?

JOAS.

J'ai nom Eliacin.

ATHALIE.

Votre père.

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin,
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parens n'eus jamais connoissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parens?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment? et depuis quand?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre?

JOAS.

Ce temple est mon pays, je n'en connois point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque, et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse!
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder. . . . Je serois sensible à la pitié!

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible!
De vos songes menteurs l'imposture est visible;
A moins que la pitié, qui semble vous troubler,
Ne soit ce coup fatal qui vous faisoit trembler.

ATHALIE *à Joas et à Josabet.*

Vous sortez?

JOSABET.

Vous avez entendu sa fortune.
Sa présence à la fin pourroit être importune.

ATHALIE.

Non: Revenez. Quel est tous les jours votre emploi?

JOAS.

J'adore le Seigneur; on m'explique sa loi;
Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide;
Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple, enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple.

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs ?

JOAS.

Quelquefois à l'autel
Je présente au Grand-Prêtre ou l'encens ou le sel.
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies.
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi, vous n'avez point de passe-temps plus doux?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi, des bienfaits de Dieu je perdrois la mémoire !

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrois cependant en invoquer un autre?

ATHALIE.

J'ai mon dieu que je sers ; vous servirez le vôtre :
Ce sont deux puissans dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien ;
Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchans comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchans, qui sont-ils ?

JOSABET.

Hé, Madame, excusez
Un enfant. . . .

ATHALIE *à Josabet.*

J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Eliacin, vous avez su me plaire ;
Vous n'êtes point, sans doute, un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier,
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier,
Je veux vous faire part de toutes mes richesses,
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses.
A ma table, partout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils !

ATHALIE.

Oui. Vous vous taisez?

JOAS.

Quel père
Je quitterois ! Et pour. . . .

ATHALIE.

Hé bien?

JOAS.

Pour quelle mère !

ATHALIE *à Josabet.*

Sa mémoire est fidèle ; et, dans tout ce qu'il dit,
De vous et de Joad je reconnois l'esprit.
Voilà comme, infectant cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.
Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur :
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

JOSABET.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire ?
Tout l'univers les sait ; vous-même en faites gloire.

ATHALIE.

Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité,
A vengé mes parens sur ma postérité.
J'aurois vu massacrer et mon père, et mon frère,
Du haut de son palais précipiter ma mère,
Et dans un même jour égorger à la fois,
(Quel spectacle d'horreur !) quatre-vingts fils de rois !
Et pourquoi ? Pour venger je ne sais quels prophètes,
Dont elle avoit puni les fureurs indiscrètes.
Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié,
Esclave d'une lâche et frivole pitié,
Je n'aurois pas, du moins, à cette aveugle rage
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,
Et de votre David traité tous les neveux,
Comme on traitoit d'Achab les restes malheureux ?
Où serois je aujourd'hui, si, domptant ma foiblesse,
Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse ;
Si de mon propre sang ma main versant des flots,
N'eût par ce coup hardi réprimé vos complots ?
Enfin, de votre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux maisons rompit toute alliance.
David m'est en horreur ; et les fils de ce roi,
Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

JOSABET.

Tout vous a réussi. Que Dieu voie et nous juge.

ATHALIE.

Ce Dieu depuis long-temps votre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ses prédictions ?
Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,
Cet enfant de David, votre espoir, votre attente. . . .
Mais nous nous reverrons. Adieu, je sors contente.
J'ai voulu voir, j'ai vu.

ABNER *à Josabet.*

Je vous l'avois promis :
Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

Le même, ibid.

§ 44 *Cantique sur Joas.*

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Quel astre à nos yeux vient de luire ?
Quel sera quelque jour cet enfant merveilleux ?
Il brave le faste orgueilleux,
Et ne se laisse point séduire
A tous ses attraits périlleux.

UNE AUTRE.

Pendant que du dieu d'Athalie
Chacun court encenser l'autel,
Un enfant courageux publie
Que Dieu lui seul est éternel,
Et parle comme un autre Elie
Devant cette autre Jezabel.

UNE AUTRE.

Qui nous révélera ta naissance secrète,
Cher enfant ? Es-tu fils de quelque saint prophète ?

UNE AUTRE.

Ainsi l'on vit l'aimable Samuel
Croître à l'ombre du tabernacle.
Il devint des Hébreux l'espérance et l'oracle.
Puisses-tu, comme lui, consoler Israël !

UNE AUTRE *chante.*

O bienheureux mille fois
L'enfant que le Seigneur aime,
Qui de bonne heure entend sa voix,
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même !

Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance ;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

TOUT LE CHŒUR.

Heureuse, heureuse l'enfance
Que le Seigneur instruit et prend sous sa défense !

LA MEME VOIX *seule.*

Tel en un sacré vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît, à l'abri de l'Aquilon,
Un jeune lys, l'amour de la nature.
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux,
Il est orné dès sa naissance,
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.

TOUT LE CHŒUR.

Heureux, heureux mille fois
L'enfant que le Seigneur rend docile à ses lois !

UNE VOIX *seule.*

Mon Dieu, qu'une vertu naissante
Parmi tant de périls marche à pas incertains !
Qu'une âme qui te cherche, et veut être innocente,
Trouve d'obstacle à ses desseins ;
Que d'ennemis lui font la guerre !
Où se peuvent cacher tes saints ?
Les pécheurs couvrent la terre.

UNE AUTRE.

O palais de David, et sa chère cité,
Mont fameux, que Dieu même a long-temps habité,
Comment as-tu du ciel attiré la colère ?
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas, au trône de tes rois !

LA MEME VOIX *continue.*

Au lieu des cantiques charmans,
Où David t'exprimoit ses saints ravissemens,
Et bénissoit son Dieu, son Seigneur et son père,
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Louer le dieu de l'impie étrangère,
Et blasphémer le nom qu'ont adoré tes rois ?

UNE VOIX *seule.*

Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchans s'élever ?
Jusque dans ton saint temple ils viennent te braver,
Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.
Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchans s'élever ?

UNE AUTRE.

Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage ?
De tant de plaisirs si doux
Pourquoi fuyez-vous l'usage ?
Votre Dieu ne fait rien pour vous.

UNE AUTRE.

Rions, chantons, dit cette troupe impie,
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs
Promenons nos désirs.
Sur l'avenir insensé qui se fie.
De nos ans passagers le nombre est incertain.
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie :
Qui sait si nous serons de main ?

TOUT LE CHŒUR.

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu, qu'ils frémissent de crainte
Ces malheureux qui de ta cité sainte

Ne verront point la céleste splendeur.
C'est à nous de chanter, nous, à qui tu révèles
Tes clartés immortelles,
C'est à nous de chanter tes dons et ta grandeur.
UNE VOIX *seule.*
De tous ces vains plaisirs où leur âme se plonge.
Que leur restera-t-il? Ce qui reste d'un songe.
A leur réveil (ô réveil plein d'horreur!)
Pendant que le pauvre à ta table
Goûtera de ta paix la douceur ineffable;
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable,
Que tu présenteras au jour de ta fureur
A toute la race coupable.
TOUT LE CHŒUR.
O réveil plein d'horreur?
O songe peu durable!
O dangereuse erreur!

Le même, ibid.

§ 45. *Prophétie de Joad sur Joas, la destruction de Jérusalem, et la vocation des Gentils.*

Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi!
Est-ce l'Esprit divin qui s'empare de moi?
C'est lui-même. Il m'échauffe. Il parle. Mes yeux s'ouvrent.
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ses mouvemens secondez les transports.
Cieux, écoutez ma voix, terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.
Pécheurs, disparoissez, le Seigneur se réveille.
Comment en un plomb vil (1) l'or pur s'est-il changé?
Quel est dans le lieu saint ce Pontife égorgé (2)?
Pleure, Jérusalem, pleure cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide.
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé.
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.
Où menez-vous (3) ces enfans et ces femmes?
Le Seigneur a détruit la reine des cités.
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés.
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi. Cédres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,
Pour pleurer ton malheur?
Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du desert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez.
Jérusalem (4) renaît plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfans (5) qu'en son sein elle n'a point portés!
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière.
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés.
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière.
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui, pour Sion, d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée?
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur.

(1) *Joas.* (2) *Zacharie.* (3) *Captivité de Babylone.* (4) *L'Eglise.* (5) *Les Gentils.*

Le même, ibid.

§ 46. *Cantique sur cette Prophétie.*

SALOMITH.

Le Seigneur a daigné parler;
Mais ce qu'à son prophète il vient de révéler,
Qui pourra nous le faire entendre?
S'arme-t-il pour nous défendre?
S'arme-t-il pour nous accabler?

TOUT LE CHŒUR *chante.*

O promesse! O menace! O ténébreux mystère!
Que de maux, que de biens sont prédits tour à tour!
Comment peut-on avec tant de colère
Accorder tant d'amour?

UNE VOIX *seule.*

Sion ne sera plus. Une flamme cruelle
Détruira tous ses ornemens.

UNE AUTRE VOIX.

Dieu protége Sion. Elle a pour fondemens
Sa parole éternelle.

LA PREMIERE.

Je vois tout son éclat disparoître à mes yeux.

LA SECONDE.

Je vois de toutes parts sa clarté répandue.

LA PREMIERE.

Dans un gouffre profond Sion est descendue.

LA SECONDE.

Sion a son front dans les cieux.

LA PREMIERE.

Quel triste abaissement!

LA SECONDE.

Quelle immortelle gloire!

LA PREMIERE.

Que de cris de douleur!

LA SECONDE.

Que de chants de victoire!

UNE TROISIEME.

Cessons de nous troubler. Notre Dieu quelque jour,
Dévoilera ce grand mystère.

TOUTES TROIS.

Révérons sa colère.
Espérons en son amour.

UNE AUTRE.

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu, qui peut troubler la paix?
Il cherche en tout ta volonté suprême:
Sur la terre, dans le ciel même,
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime?

Le même, ibid.

§ 47. *Couronnement de Joas. Scène entre Joas, Joad, &c.*

JOAD.

Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis.
Prêtres, voilà le roi que je vous ai promis.

AZARIAS.

Quoi, c'est Eliacin?

ISMAEL.

Quoi, cet enfant aimable?....

JOAD.

Est des Rois de Juda l'héritier véritable.
Dernier né des enfans du triste Ochozias,
Nourri, vous le savez, sous le nom de Joas.

De cette fleur si tendre et sitôt moissonnée,
Tout Juda, comme vous, plaignant la destinée,
Avec ses frères morts le crut enveloppé.
Du perfide couteau comme eux il fut frappé ;
Mais Dieu du coup mortel sut détourner l'atteinte,
Conserva dans son cœur la chaleur presque éteinte,
Permit que, des bourreaux trompant l'œil vigilant,
Josabet dans son sein l'emportât tout sanglant,
Et n'ayant de son vol que moi seul pour complice,
Dans le temple cachât l'enfant et la nourrice.

JOAS.

Hélas, de tant d'amour et de tant de bienfaits,
Mon père, quel moyen de m'acquitter jamais !

JOAD.

Gardez pour d'autres temps cette reconnoissance.
Voilà donc votre roi, votre unique espérance.
J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver :
Ministres du Seigneur, c'est à vous d'achever.
Bientôt de Jézabel la fille meurtrière,
Instruite que Joas voit encor la lumière,
Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger.
Déjà, sans le connoître, elle veut l'égorger.
Prêtres saints, c'est à vous de prévenir sa rage.
Il faut finir des Juifs le honteux esclavage,
Venger nos princes morts, relever votre loi,
Et faire aux deux tribus reconnoître leur roi.
L'entreprise, sans doute, est grande et périlleuse.
J'attaque sur son trône une reine orgueilleuse,
Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nombreux
De hardis étrangers, d'infidèles Hébreux ;
Mais ma force est au Dieu, dont l'intérêt me guide.
Songez qu'en cet enfant tout Israël réside ;
Déjà ce Dieu vengeur commence à la troubler :
Déjà, trompant ses soins, j'ai su vous rassembler.
Elle nous croit ici sans armes, sans défense.
Couronnons, proclamons Joas en diligence :
De là, du nouveau prince intrépides soldats,
Marchons, en invoquant l'arbitre des combats ;
Et, réveillant la foi dans les cœurs endormie,
Jusques dans son palais cherchons notre ennemie.
Eh quels cœurs si plongés dans un lâche sommeil !
Nous voyant avancer dans ce saint appareil,
Ne s'empresseront pas à suivre notre exemple ?
Un roi, que Dieu lui-même a nourri dans son temple,
Le successeur d'Aaron de ses prêtres suivi,
Conduisant au combat les enfans de Lévi.
Et, dans ces mêmes mains des peuples révérées,
Les armes au Seigneur par David consacrées !
Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur,
Dans l'infidèle sang baignez-vous sans horreur.
Frappez et Tyriens, et même Israélites.
Ne descendez-vous pas de ces fameux Lévites,
Qui, lorsqu'au Dieu du Nil le volage Israël
Rendit dans le désert un culte criminel,
De leurs plus chers parens saintement homicides,
Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides,
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'être seuls employés aux autels du Seigneur ?
Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre.
Jurez donc avant tout sur cet auguste livre,
A ce roi que le ciel vous redonne aujourd'hui,
De vivre, de combattre, et de mourir pour lui.

AZARIAS *au bout de la table, ayant la main sur le livre saint.*

Oui, nous jurons ici pour nous, pour tous nos frères,
De rétablir Joas au trône de ses pères,

De ne poser le fer entre nos mains remis,
Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.
Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
Qu'il éprouve, grand Dieu, ta fureur vengeresse;
Qu'avec lui ses enfans, de ton partage exclus,
Soient au rang de ces morts, que tu ne connois plus.

JOAD.

Et vous, à cette loi, votre règle éternelle,
Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidèle?

JOAS.

Pourrois-je à cette loi ne me pas conformer?

JOAD.

O mon fils, de ce nom j'ose encor vous nommer,
Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes,
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur.
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse,
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;
Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.
Ainsi de piége en piége, et d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité;
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas, ils ont des rois égaré le plus sage!
Promettez sur ce livre et devant ces témoins,
Que Dieu sera toujours le premier de vos soins;
Que sévère aux méchans, et des bons le refuge,
Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge;
Vous souvenant, mon fils, que caché sous le lin,
Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.

JOAS *au milieu de la table, ayant la main sur le livre saint.*

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne.
Mon Dieu, punissez-moi, si je vous abandonne.

JOAD.

Venez, de l'huile sainte il faut vous consacrer.
Paroissez, Josabet, vous pouvez vous montrer.

Le même, ibid.

§ 48. *Cantique d'Ezéchias, après sa convalescence. Ode tirée d'Isaïe, chap.* 38.

'ai vu mes tristes journées
écliner vers leur penchant:
u midi de mes années
e touchois à mon couchant:
a mort, déployant ses ailes,
ouvroit d'ombres éternelles
a clarté dont je jouis;
t dans cette nuit funeste,
e cherchois en vain le reste
)e mes jours évanouis.

'rand Dieu, votre main réclame
es dons que j'en ai reçus;
lle vient couper la trame
)es jours qu'elle m'a tissus:
Ion dernier soleil se lève;

Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivans,
Comme la feuille séchée,
Qui, de sa tige arrachée,
Devient le jouet des vents.

Comme un tigre impitoyable
Le mal a brisé mes os;
Et sa rage insatiable
Ne me laisse aucun repos.
Victime foible et tremblante,
A cette image sanglante
Je soupire nuit et jour;
Et, dans ma crainte mortelle,
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

Ainsi, de cris et d'alarmes
Mon mal sembloit se nourrir;
Et mes yeux, noyés de larmes,
Étoient lassés de s'ouvrir.
Je disois à la nuit sombre:
O nuit, tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours!
Je redisois à l'aurore:
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours!

Mon âme est dans les ténèbres,
Mes sens sont glacés d'effroi:
Écoutez mes cris funebres,
Dieu juste, répondez-moi.
Mais enfin sa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvroit sous mes pas:
Son secours me fortifie,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre
Connoisse en moi vos bienfaits:
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grâce
Départ ce don efficace
Puisé dans ses saints trésors,
Et qui, rallumant sa flamme,
Trouve la santé de l'âme
Dans les souffrances du corps!

C'est pour sauver la mémoire
De vos immortels secours,
C'est pour vous, pour votre gloire,
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées
Dans l'horreur des monumens:
La mort, aveugle et muette,
Ne sera point l'interprète
De vos saints commandemens.

Mais ceux qui de sa menace,
Comme moi, sont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos célestes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos temples
Réchauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacés,
Et, vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous leur laissez.

J. B. Rousseau.

§ 49. *Cantique de Judith après la mort d'Holopherne.*

Que du bruit des tambours nos villes retentissent,
Que la trompette sonne, et que nos voix s'unissent,
Rendons au Dieu vivant un immortel honneur;
Il brise quand il veut le glaive de la guerre;
Des cieux et de la terre
C'est l'unique Seigneur.

Au milieu de son peuple il a dressé sa tente:
C'est de là qu'il répand sa lumière éclatante,
Que des rois conjurés il repousse l'effort;
Et que son bras couvert de flamme et de fumée,
Lance sur leur armée
Le tonnerre et la mort.

Assur environné des nations altières,
Vers les rochers du nord a percé nos frontières:
Il a brûlé nos bois, dévoré nos sillons;
Et ce peuple innombrable épuisoit dans ses courses
Les torrens et les sources,
Qui baignent nos vallons.

Les cruels s'avançoient, et de la Palestine
Dans leurs vastes desseins achevoient la ruine;
Les fers étoient forgés, le glaive étoit tout prêt.
Mais Dieu livre à la mort leur conducteur infâme,
Et la main d'une femme
Exécute l'arrêt.

Ce n'est point la brillante élite
De nos combattans généreux,
Qui de la race Israélite
Détruit l'ennemi dangereux;
Ce n'est point un geant horrible

Qui renverse d'un coup terrible
Ce chef dans les combats nourri :
Immolé de ses propres armes,
Il est mort vaincu par les charmes
De la fille de Mérari.

Elle a quitté l'habit funèbre,
Ce n'est plus une épouse en deuil ;
C'est une héroïne célèbre
Qui nous arrache du cercueil.
Des parfums reprenant l'usage,
Elle colore son visage
Pour exciter de tendres vœux ;
Et sa main avec art déploie
Les diamans, l'or et la soie
Sur les boucles de ses cheveux.

Ses voiles flottans, sa chaussure
Du barbare ont séduit les yeux ;
Il conçoit dans son âme impure
Les désirs les plus furieux.
La main qu'il adoroit le frappe ;
Il expire : Judith s'échappe
D'un camp qu'elle a rempli d'horreur.
Ninive tremble sur son trône ;
D'Ecbatane et de Babylone
Les murs frémissent de terreur.

De hurlemens épouvantables
Les camps d'Assur ont retenti.
Au bruit de ces voix lamentables
Israël en foule est sorti.
Dieu qui nous couvroit des ses ailes,
Contre des peuples infidèles
A daigné combattre avec nous :
Sa présence a troublé leurs âmes,
Et les enfans des jeunes femmes
Les ont percés de mille coups.

Célébrons le Seigneur par de nouveaux cantiques :
Il a rempli pour nous ses promesses antiques ;
Jéhovah ! Dieu des dieux ! que ton pouvoir est grand !
A tes divins décrets qui fera résistance ?
Tu détruis la puissance
Des plus superbes rois, du plus fier conquérant.

Que les cieux sous tes pieds, que la terre fléchissent,
Que les êtres divers à tes lois obéissent,
Ton esprit a créé l'onde, l'air et le feu ;
Il tira du néant l'espace et la matière,
Et d'un peu de poussière
Son souffle enfanta l'homme, image de son Dieu.

Les monts épouvantés à ton aspect chancellent ;
Ta voix émeut les eaux que leurs voûtes recèlent,
Sous ton char embrasé les rochers sont dissous :
La terre s'en ébranle, et les astres s'éteignent.
Mais de ceux qui te craignent,
Que les destins sont beaux ! que le bonheur est doux !

Car tu ne cherches pas l'odeur des sacrifices.
Que t'importent ces boucs, ces nombreuses génisses
Qui nagent dans le sang, au pied de tes autels ?
Hommages fastueux des âmes les plus viles,
Dont les tributs serviles
Ne fixeront jamais tes regards immortels.

Malheur aux nations qui combattront la tienne :
Il n'est point contre toi d'appui qui les soutienne,
Ta sévère équité les condamne à périr ;
Et leurs corps au milieu des serpens et du souffre,
Plongés au fond du gouffre,
Se sentiront sans cesse et renaître et mourir.

Le Franc de Pompignan.

§ 50. *Punition éclatante de Babylone. Tiré d'Isaïe chap.* 14.

Comment est disparu ce maître impitoyable ?
Et comment du tribut dont nous fûmes chargés
Sommes-nous soulagés
Le Seigneur a brisé le sceptre redoutable
Dont le poids accabloit les humains languissans,
Ce sceptre qui frappoit d'une plaie incurable
Les peuples gémissans.

Nos cris sont apaisés, la terre est en silence.
" Le Seigneur a dompté ta barbare insolence,
" O fier et vigoureux tyran !
" Les cèdres même du Liban
" Se réjouissent de ta perte :
" *Il est mort,* disent-ils, *et l'on ne verra plus*
" *La montagne couverte*
" *Des restes de nos troncs par le fer abattus*

" Roi cruel, ton aspect fit trembler les lieux sombres :
" Tout l'enfer se troubla ; les plus superbes ombres
" Coururent pour te voir ;
" Les rois des nations descendant de leur trône
" T'allèrent recevoir :
" *Toi-même,* dirent-ils, *ô roi de Babylone,*
" *Toi-même comme nous te voilà donc percé ?*
" *Sur la poussière renversé,*
" *Des vers tu deviens la pâture,*
" *Et ton lit est la fange impure.*
" Comment es-tu tombé des cieux,
" Astre brillant, fils de l'aurore ?
" Puissant roi, prince audacieux
" La terre aujourd'hui te dévore.

" Dans ton cœur tu disois : *A Dieu même pareil,*
" *J'établirai mon trône au-dessus du soleil,*
" *Et près de l'aquilon, sur la montagne sainte*
" *J'irai m'asseoir sans crainte :*
" *A mes pieds tomberont les mortels éperdus :*
" Tu le disois et tu n'es plus.

" Les passans qui verront ton cadavre paroître,
" Diront en se baissant pour te mieux reconnoître ;
" *Est-ce là ce mortel qui troubla l'univers,*
" *Par qui tant de captifs soupiroient dans les fers ;*
" *Ce mortel dont le bras détruisoit tant de villes,*
" *Sous qui les champs les plus fertiles*
" *Devenoient d'arides déserts ?*

" Tous les rois de la terre ont de la sépulture
" Obtenu le dernier honneur ;
" Toi seul privé de ce bonheur,
" En tous lieux rejeté, l'horreur de la nature,
" Homicide d'un peuple à tes soins confié,
" De ce peuple aujourd'hui tu te vois oublié.

" Qu'on prépare à la mort ses enfans misérables;
" La race des méchans ne subsistera pas:
" Courez tous à ses fils annoncer le trépas;
" Qu'ils périssent. L'auteur de leurs jours déplorables
" Les a remplis de son iniquité;
" Frappez, faites sortir de leurs veines coupables
" Tout le malheureux sang dont ils ont hérité.

Racine le fils.

§ 51. *Plainte lugubre sur Pharaon et sur son Peuple, Cantique tiré d'Ezéchiel.*

Au lion des forêts, tyran, tu fus semblable;
Tyran, tes cruautés te rendoient comparable
Au fier dragon des eaux.
Des fleuves sous tes pas la rive étoit foulée,
Tu soulevois la fange, et dans l'onde troublée
Tu brisois les roseaux.

Ainsi, dit le Seigneur, j'assemblerai la terre;
D'invisibles filets, au milieu de la guerre,
Tromperont tes regards.
Ton corps des animaux sera la nourriture,
Et les oiseaux du ciel chercheront leur pâture
Dans tes membres épars.

Sur des rochers déserts et sur des monts arides,
Aux ardeurs du soleil, aux aquilons humides
J'exposerai tes chairs.
Ton sang, monstre cruel, souillera les vallées,
Et de ses flots impurs les vapeurs exhalées
Infecteront les airs.

Déjà ta mort funeste obscurcit les étoiles,
Sur le flambeau du jour la nuit étend ses voiles,
La lune éteint ses feux.
A ce nouveau spectacle étalé dans les nues,
Déjà des nations que tu n'as pas connues,
Plaignent ton sort affreux.

Les peuples et les rois frémiront d'épouvante,
Quand mon glaive embrasé, quand ma foudre brûlante
Devant eux passera.
Effrayés des horreurs dont ta perte est suivie,
Ils verront ta ruine, et pour sa propre vie
Chacun d'eux tremblera.

Le Seigneur aux mortels parle assis sur son trône:
Voici le fer sanglant du roi de Babylone
Dont je guide les coups.
O braves de l'Égypte, une plus forte armée
Détruira votre audace à vaincre accoutumée,
Et vous périrez tous.

Je frapperai de mort sur ces rives fleuries,
Les animaux divers nourris dans ses prairies,
Abreuvés de ses eaux.
Ses fleuves toujours purs, ses rivières profondes,
Ne verront désormais se jouer dans leurs ondes
Ni mortels ni troupeaux.

Toute l'Égypte, alors solitaire, éperdue,
De mon divin pouvoir connoîtra l'étendue,
Sentira ses malheurs.

O campagnes du Nil, à ma haine immolées.
Partout des nations les filles désolées
Vous donneront des pleurs.

Chantez donc, fils de l'homme, un cantique funèbre ;
Hâtez-vous, annoncez à ce peuple célèbre
L'arrêt de son trépas.
Ouvrez le précipice où l'entraînent ses crimes ;
Les plus fameux guerriers dans ces profonds abîmes
Ont précédé ses pas.

Eh ! pourquoi seriez-vous plus heureux que tant d'autres?
Ingrats Égyptiens, leurs cœurs plus que les vôtres
Étoient-ils endurcis ?
Nation trop superbe, il est temps que tu meures ;
Cours aux lieux souterrains partager les demeures
Du peuple incirconcis.

L'Égypte descendra dans la nuit infernale ;
Elle y verra les chefs qu'une amitié fatale
Unit avec ses rois ;
Et tout souillés encor du sang versé pour elle,
Ces spectres malheureux à son ombre cruelle
Adresseront leur voix.

C'est là qu'Assur habite, et que d'un peuple immense,
Il voit autour de lui dans un affreux silence,
Les sépulcres rangés.
De crainte à son aspect la terre fut frappée ;
Il périt. Les soldats et leur roi sous l'épée
Tombèrent égorgés.

Élam est en ce lieu : ses honneurs l'abandonnent,
De ses guerriers vaincus les tombeaux l'environnent
De ténèbres couverts.
Les pays qu'il troubla détestent sa mémoire ;
Du milieu des combats il fut jeté sans gloire
Dans le fond des enfers.

Ils en ont occupé les innombrables routes,
Sur des lits que la mort sous ces obscures voûtes
Elle-même a dressés ;
Sujets incirconcis, souverains infidèles,
Qui tous dans le séjour des ombres éternelles
Sans ordre sont placés.

Asseyez-vous, dormez parmi ces âmes fières,
Parmi ces combattans dont les mains meurtrières
Ont semé la terreur.
Vainement dans la tombe ils emportent leurs armes ;
La terre à leur trépas ne donne au lieu de larmes,
Que des signes d'horreur.

Voilà pour l'avenir ton siége et ta patrie ;
Nation, que le crime a si souvent flétrie,
Et qui bravois la loi.
N'entends-tu pas les cris des rois de l'Idumée ?
Dans des torrens de sang, de flamme et de fumée
Ils s'avancent vers toi.

Vois ces princes du nord dont la gloire s'efface ;
Vois ces bras sans vigueur, et ces fronts sans audace,
Et ces yeux sans regards :
Fantômes que la mort en esclaves châtie,
Eux dont jadis la main sur nous appesantie
Brisoit tous nos remparts.

O monarques du nord, où sont vos diadèmes ?
Et vous, hommes puissans, dont les fureurs extrêmes
Tourmentoient l'univers,
Où sont tous vos projets, vos grandeurs redoutables ?
Les cachots du sommeil au jour impénétrables
Vous tiennent dans les fers.

Pharaon les a vus, Pharaon qui soupire
Des fléaux inouïs, des maux dont son empire
Fut long-temps accablé.
Pharaon les a vus, cet objet le console :
Et son peuple avec lui, qu'un Dieu terrible immole,
S'est aussi consolé.

Je suis donc satisfait, dit le Dieu des vengeances :
Des pères, des aïeux j'ai puni les offenses
Jusque sur leurs enfans.
J'ai détruit d'un clin d'œil leur race passagère,
Et j'ai rempli de morts, au gré de ma colère,
La terre des vivans.

Le Franc de Pompignan.

§ 52. *Cantique d'Ezéchiel sur la Ruine de Tyr.*

O Tyr, seras-tu satisfaite,
Toi qui disois à l'univers :
Je suis d'une beauté parfaite,
Mon trône est bâti dans les mers ?
Tes citoyens pour te construire,
Dans ta demeure ont su conduire
Les plus hauts cèdres du Liban,
Les sapins qu'Hermon nous présente,
Tout l'ivoire que l'Inde enfante,
Et les vieux chênes de Basan.

Tu vis l'Italie et la Grèce
T'offrir dans un tribut nouveau,
Leur industrie et leur richesse,
Pour l'ornement de ton vaisseau.
L'Egypte de ses mains habiles
A tissu tes voiles mobiles
Du lin cueilli dans ses sillons ;
Et l'Elide à tes pieds tremblante,
A de sa pourpre étincelante
Formé tes riches pavillons.

Tes besoins seuls et tes usages
De tes voisins fixoient les mœurs.
Arad défendoit tes rivages,
Sydon t'envoyoit des rameurs.
Pour conducteurs de tes navires,
Tu ne prenois dans les empires
Que des sages et des vieillards.
Ton commerce, tyran du monde,
T'amenoit au travers de l'onde
Tous les hommes et tous les arts.

De tes phalanges renommées
Les Perses étoient les soldats.
Dans tes camps et dans tes armées
Les Lydiens suivoient tes pas.
Aux tours qui bordoient ton enceinte,
Ils attachoient, exempts de crainte,

Leurs carquois et leurs boucliers.
Ils en décoroient tes murailles,
Et ces instrumens des batailles
Relevoient tes appas guerriers.

De Carthage à tes vœux unie
Les métaux remplissoient ta main.
Tu rassemblois dans l'Ionie
Des esclaves et de l'airain.
Fiers de te consacrer ses peines,
Le Scythe exerçoit dans ses plaines
De jeunes coursiers pour tes chars;
Et les Syriens avec joie
Cédoient les perles et la soie
Qu'ils étaloient à tes regards.

Damas par d'utiles échanges
Payoit tes soins industrieux.
Saba t'apportoit les mélanges
De ses parfums délicieux.
Tu n'étois pas moins secondée
Des habitans de la Judée,
Ces peuples favoris du ciel,
Qui, pour remplir tes espérances,
Joignoient à des moissons immenses
Du baume, de l'huile et du miel.

Cédar, Assur et l'Arabie
S'associoient à tes efforts.
Les déserts de l'Éthiopie
Pour toi seule avoient des trésors.
Sur le continent, dans les îles
Tu voyois les mortels dociles
Ne commercer que sous tes lois;
Et des campagnes du Sarmate
Jusqu'aux rivages de l'Euphrate
Ta puissance étendoit ses droits.

O Tyr, ô trop superbe reine,
Tes richesses t'enfloient d'orgueil;
Des mers unique souveraine,
Tu ne redoutois point d'écueil.
En vain l'orage te menace,
Tes rameurs pleins de ton audace
Te mènent sur les grandes eaux.
Mais, ô confiance funeste!
Ministres du courroux céleste,
Les vents te brisent sur les flots.

Tes riches magasins, tes temples, tes portiques,
Tes vastes arsenaux, tes palais magnifiques,
Tes prêtres, tes soldats, les docteurs de ta loi,
Tes trésors, tes projets, et tes grandeurs si vaines,
Et tes femmes hautaines,
Dans les profondes mers tomberont avec toi.

Les îles et la terre en seront consternées.
Au bruit de ce revers les flottes éloignées
Interrompront leur course et craindront même sort.
Les matelots troublés chercheront le rivage,
Et pour fuir le naufrage
Ils quitteront la rame, et resteront au port.

Un déluge de pleurs couvrira tes ruines;
Des royaumes lointains, des régions voisines
Le cri retentira sur l'onde et dans les airs.

Les cheveux arrachés, la cendre et les cilices,
Volontaires supplices,
Annonceront partout le deuil de l'univers.

Les mortels accouroient pour admirer tes fêtes.
Que verront-ils? des flots émus par les tempêtes,
Tes courtisans plongés dans le sein des douleurs.
Ils se rappelleront ton antique fortune,
Et d'une voix commune,
Dans de lugubres chants ils plaindront tes malheurs.

Dans ce trouble épouvantable
Avec eux nous redirons:
Quelle cité fut semblable
A celle que nous pleurons!
Elle garde le silence;
Les flots avec violence
Ont englouti ses remparts.
O Tyr, ô ville célèbre,
Quel voile obscur et funèbre
Te dérobe à nos regards?

O Tyr, les maîtres du monde
S'enrichissoient de tes biens,
En peuple, en trésors féconde,
Et puissante en citoyens:
L'univers ton tributaire,
De ta beauté mercenaire
Fut trop long-temps ébloui.
Que te reste-t-il? tes crimes.
Des mers les profonds abîmes,
Voilà ton trône aujourd'hui.

Les rois changent de visage,
Leurs sujets tremblent comme eux.
Tu ne fixois leur hommage
Que par ton éclat pompeux.
Ces enfans de l'avarice,
Ces adorateurs du vice
Poussent des cris superflus.
Adieu, ville infortunée;
Pour jamais exterminée,
Nos yeux ne te verront plus.

Le Franc de Pompignan.

§ 53. *Gémissemens des Juifs dans leur Captivité, &c.*

Captifs chez un peuple inhumain,
Nous arrosions de pleurs les rives étrangères,
Et le souvenir du Jourdain
A l'aspect de l'Euphrate augmentoit nos misères.

Aux arbres qui couvroient les eaux
Nos lyres tristement demeuroient suspendues,
Tandis que nos maîtres nouveaux
Fatiguoient de leurs cris nos tribus éperdues.

Chantez, nous disoient ces tyrans,
Les hymnes préparés pour vos fêtes publiques:
Chantez, et que vos conquérans
Admirent de Sion les sublimes cantiques.

Ah! dans ces climats odieux,
Arbitre des humains, peut-on chanter ta gloire!
Peut-on, dans ces funestes lieux,
Des beaux jours de Sion célébrer la mémoire!

De nos aïeux, sacré berceau,
Sainte Jérusalem, si jamais je t'oublie
Si tu n'es pas jusqu'au tombeau
L'objet de mes désirs, et l'espoir de ma vie:

Rebelle aux efforts de mes doigts,
Que ma lyre se taise entre mes mains glacées!
Et que l'organe de ma voix
Ne prête plus de sons à mes tristes pensées!

Rappelle-toi ce jour affreux,
Seigneur, où d'Ésaü la race criminelle
Contre ses frères malheureux
Animoit du vainqueur la vengeance cruelle.

Égorgez ces peuples épars,
Consommez, crioient-ils, les vengeances divines.
Brûlez, abattez ces remparts.
Et de leurs fondemens dispersez les ruines.

Malheur à tes peuples pervers,
Reine des nations, fille de Babylone;
La foudre gronde dans les airs.
Le Seigneur n'est pas loin, tremble, descends du trône.

Puissent tes palais embrasés
Éclairer de tes rois les tristes funérailles;
Et que sur la pierre écrasés
Tes enfans de leur sang arrosent tes murailles.

Le même.

§ 54. *Elévation d'Esther sur le trône de Perse.*

ESTHER.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
De l'altière Vasthi, dont j'occupe la place,
Lorsque le Roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône, ainsi que de son lit.
Mais il ne put sitôt en bannir la pensée:
Vasthi régna long-temps dans son âme offensée.
Dans ses nombreux états il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent:
Les filles de l'Égypte à Suze comparurent;
Celles même du Parthe et du Scythe indompté,
Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.
On m'élevoit alors solitaire et cachée,
Sous les yeux vigilans du sage Mardochée:
Tu sais combien je dois à ses heureux secours.
La mort m'avoit ravi les auteurs de mes jours:
Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
Me tint lieu, chère Elise, et de père et de mère.
Du triste état des Juifs jour et nuit agité,
Il me tira du sein de mon obscurité;
Et, sur mes foibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
A ses desseins secrets tremblante j'obéis;
Je vins: mais je cachai ma race et mon pays.
Qui pourroit cependant t'exprimer les cabales
Que formoit en ces lieux ce peuple de rivales,

Qui toutes, disputant un si grand intérêt,
Des yeux d'Assuérus attendoient leur arrêt?
Chacune avoit sa brigue et de puissans suffrages:
L'une d'un sang fameux vantoit les avantages;
L'autre, pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntoit le secours:
Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice,
De mes larmes au ciel j'offrois le sacrifice.
Enfin on m'annonça l'ordre d'Assuérus.
Devant ce fier monarque, Elise, je parus.
Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes;
Il fait que tout prospère aux âmes innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
De mes foibles attraits le roi parut frappé:
Il m'observa long-temps dans un sombre silence;
Et le ciel, qui pour moi fit pancher la balance,
Dans ce temps-là, sans doute, agissoit sur son cœur.
Enfin, avec des yeux où régnoit la douceur:
Soyez reine, dit-il; et, dès ce moment même,
De sa main sur mon front posa son diadême.
Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
Il combla de présens tous les grands de sa cour;
Et même ses bienfaits, dans toutes ses provinces,
Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes.
Hélas! durant ces jours de joie et de festins,
Quelle étoit en secret ma honte et mes chagrins!
Esther, disois-je, Esther, dans la pourpre est assise;
La moitié de la terre à son sceptre est soumise,
Et de Jérusalem l'herbe cache les murs!
Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
Voit de son temple saint les pierres dispersées!
Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées!

Racine, Esther.

§ 55. *Cantique des jeunes Israélites sur les malheurs de Sion.*

UNE ISRAÉLITE.

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire?
Tout l'univers admiroit ta splendeur:
Tu n'es plus que poussière; et de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire,
Sion, jusques au ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux enfers maintenant abaissée!
Puissé-je demeurer sans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée,
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée!

TOUT LE CHŒUR.

O rives du Jourdain! ô champs aimés des cieux!
Sacrés monts, fertiles vallées,
Par cent miracles signalées!
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Quand verrai-je, ô Sion! relever tes remparts,
Et de tes tours les magnifiques faîtes?
Quand verrai-je de toutes parts,
Tes peuples, en chantant, accourir à tes fêtes?

Le même, ibid.

§ 56. *Ordre d'Assuérus d'exterminer les Juifs. Prière d'Esther.*

ESTHER, MARDOCHÉE, ÉLISE, ET LES COMPAGNES D'ESTHER.

ESTHER.

Quel profane en ce lieu s'ose avancer vers nous?
Que vois-je! Mardochée! ô mon père, est-ce vous?
Un ange du Seigneur, sous son aile sacrée,
A donc conduit vos pas, et caché votre entrée?
Mais d'où vient cet air sombre, et ce cilice affreux,
Et cette cendre, enfin, qui couvre vos cheveux?
Que nous annoncez-vous?

MARDOCHÉE.

O reine infortunée!
O d'un peuple innocent barbare destinée!
Lisez, lisez l'arrêt détestable, cruel . . . .
Nous sommes tous perdus, et c'est fait d'Israël.

ESTHER.

Juste ciel! tout mon sang dans mes veines se glace!

MARDOCHÉE.

On doit de tous les Juifs exterminer la race,
Au sanguinaire Aman nous sommes tous livrés;
Les glaives, les couteaux sont déjà préparés:
Toute la nation à la fois est proscrite.
Aman, l'impie Aman, race d'Amalécite,
A pour ce coup funeste armé tout son crédit;
Et le roi trop crédule a signé cet édit.
Prévenu contre nous par cette bouche impure,
Il nous croit en horreur à toute la nature:
Ses ordres sont donnés, et dans tous ses états,
Le jour fatal est pris pour tant d'assassinats.
Cieux, éclairerez-vous cet horrible carnage?
Le fer ne connoîtra ni le sexe, ni l'âge;
Tout doit servir de proie aux tigres, aux vautours;
Et ce jour effroyable arrive dans dix jours.

ESTHER.

O Dieu, qui vois former des desseins si funestes,
As-tu donc de Jacob abandonné les restes?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Ciel, qui nous défendra, si tu ne nous défends?

MARDOCHÉE.

Laissez les pleurs, Esther, à ces jeunes enfans.
En vous est tout l'espoir de vos malheureux frères;
Il faut les secourir: mais les heures sont chères;
Le temps vole, et bientôt amènera le jour
Où le nom des Hébreux doit périr sans retour.
Toute pleine du feu de tant de saints prophètes,
Allez, osez au roi déclarer qui vous êtes.

ESTHER.

Hélas, ignorez-vous quelles sévères lois
Aux timides mortels cachent ici les rois?
Au fond de leur palais leur majesté terrible
Affecte à leurs sujets de se rendre invisible;
Et la mort est le prix de tout audacieux
Qui, sans être appelé, se présente à leurs yeux.
Si le roi, dans l'instant, pour sauver le coupable,
Ne lui donne à baiser son sceptre redoutable.
Rien ne met à l'abri de cet ordre fatal,
Ni le rang, ni le sexe; et le crime est égal.
Moi-même, sur son trône, à ses côtés assise,
Je suis à cette loi, comme une autre, soumise.
Et, sans le prévenir, il faut, pour lui parler,
Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me fasse appeler.

MARDOCHÉE.

Quoi ! lorsque vous voyez périr votre patrie;
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie ?
Dieu parle; et d'un mortel vous craignez le courroux ?
Que dis-je ? votre vie, Esther, est-elle à vous ?
N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue ?
N'est-elle pas à Dieu, dont vous l'avez reçue ?
Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
Si, pour sauver son peuple, il ne vous gardoit pas ?
Songez-y bien ; ce Dieu ne vous a pas choisie
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
Ni pour charmer les yeux des profanes humains:
Pour un plus noble usage il réserve ses saints.
S'immoler pour son nom et pour son héritage,
D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage :
Trop heureuse pour lui de hasarder vos jours !
Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre ;
Pour dissiper leur ligue, il n'a qu'à se montrer:
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble ;
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étoient pas.
S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,
Sans doute qu'il vouloit éprouver votre zèle.
C'est lui qui, m'excitant à vous oser chercher,
Devant moi, chère Esther, a bien voulu marcher :
Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,
Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.
Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers,
Par la plus foible main qui soit dans l'univers.
Et vous, qui n'aurez point accepté cette grâce,
Vous périrez peut-être, et toute votre race.

ESTHER.

Allez : que tous les Juifs, dans Suze répandus,
A prier avec vous jour et nuit assidus,
Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire,
Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austère.
Déjà la sombre nuit a commencé son tour :
Demain, quand le soleil rallumera le jour,
Contente de périr, s'il faut que je périsse,
J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.
Qu'on s'éloigne un moment.

O mon souverain roi !
Me voici donc tremblante et seule devant toi.
Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance,
Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,
Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
Il plut à ton amour de choisir nos aïeux :
Même tu leur promis de ta bouche sacrée,
Une postérité d'éternelle durée.
Hélas ! ce peuple ingrat a méprisé ta loi.
La nation chérie a violé sa foi ;
Elle a répudié son époux et son père,
Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère:
Maintenant elle sert sous un maître étranger.
Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger :
Nos superbes vainqueurs, insultant à nos larmes,
Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes,
Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel
Abolisse ton nom, ton peuple, et ton autel.
Ainsi donc un perfide, après tant de miracles,
Pourroit anéantir la foi de tes oracles ;

Raviroit aux mortels le plus cher de tes dons,
Le saint que tu promets, et que nous attendons?
Non, non, ne souffre pas que ces peuples farouches,
Yvres de votre sang, ferment les seules bouches
Qui dans tout l'univers célèbrent tes bienfaits;
Et confonds tous ces dieux qui ne furent jamais.
Pour moi, que tu retiens parmi ces infidèles,
Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles,
Et que je mets au rang des profanations
Leur table, leurs festins, et leurs libations;
Que même cette pompe où je suis condamnée,
Ce bandeau, dont il faut que je paroisse ornée,
Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés,
Seule et dans le secret, je le foule à mes pieds;
Qu'à ces vains ornemens je préfère la cendre,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
J'attendois le moment marqué dans ton arrêt,
Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt.
Ce moment est venu; ma prompte obéissance
Va d'un roi redoutable affronter la présence.
C'est pour toi que je marche: accompagne mes pas
Devant ce fier lion, qui ne te connoît pas.
Commande, en me voyant que son courroux s'apaise,
Et prête à mes discours un charme qui lui plaise.
Les orages, les vents, les cieux te sont soumis,
Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.

Le même, ibid.

§ 57. *Cantique de jeunes Israélites sur l'ordre barbare d'Assuérus.*

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Pleurons et gémissons, mes fidèles compagnes;
A nos sanglots donnons un libre cours:
Levons les yeux vers les saintes montagnes,
D'où l'innocence attend tout son secours.
O mortelles alarmes!
Tout Israël périt. Pleurez, mes tristes yeux,
Il ne fut jamais sous les cieux
Un si juste sujet de larmes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes!

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

N'étoit-ce pas assez qu'un vainqueur odieux
De l'auguste Sion eût détruit tous les charmes,
Et traîne ses enfans captifs en mille lieux?

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes!

LA MEME ISRAÉLITE.

Foibles agneaux, livrés à des loups furieux,
Nos soupirs sont nos seules armes.

TOUT LE CHŒUR.

O mortelles alarmes!

UNE ISRAÉLITE.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens
Qui parent notre tête.

UNE AUTRE.

Revêtons-nous d'habillemens
Conformes à l'horrible fête
Que l'impie Aman nous apprête.

TOUT LE CHŒUR.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornemens
Qui parent notre tête.

UNE ISRAÉLITE.

Quel carnage de toutes parts!
On égorge à la fois les enfans, les vieillards,

Et la sœur et le frère,
Et la fille et la mère,
Le fils dans les bras de son père!
Que de corps entassés, que de membres épars,
Privés de sépulture!
Grand Dieu, tes saints sont la pâture
Des tigres et des léopards!

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Hélas! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?
Ma vie à peine a commencé d'éclore.
Je tomberai comme une fleur,
Qui n'a vu qu'une aurore.
Hélas! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?

UNE AUTRE.

Des offenses d'autrui malheureuses victimes,
Que nous servent, hélas! ces regrets superflus?
Nos pères ont péché; nos pères ne sont plus,
Et nous portons la peine de leurs crimes.

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats:
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Hé quoi! diroit l'impiété,
Où donc est-il ce Dieu si redouté,
Dont Israël nous vantoit la puissance?

UNE AUTRE.

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Frémissez, peuples de la terre;
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Est le seul qui commande aux cieux:
Ni les éclairs, ni le tonnerre
N'obéissent point à vos dieux.

UNE AUTRE.

Il renverse l'audacieux.

UNE AUTRE.

Il prend l'humble sous sa défense.

TOUT LE CHŒUR.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats.
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

DEUX ISRAÉLITES.

O Dieu, que la gloire couronne!
Dieu, que la lumière environne!
Qui voles sur l'aile des vents,
Et dont le trône est porté par les anges!

DEUX AUTRES DES PLUS JEUNES.

Dieu, qui veux bien que de simples enfans
Avec eux chantent tes louanges!

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressans dangers:
Donne à ton nom la victoire.
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Arme-toi, viens nous défendre.
Descends, tel qu'autrefois la mer te vit descendre.
Que les méchans apprennent aujourd'hui
A craindre ta colère:
Qu'il soient comme la poudre et la paille légère
Que le vent chasse devant lui.

TOUT LE CHŒUR.

Tu vois nos pressans dangers.
Donne à ton nom la victoire.

Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

Le même, ibid.

§ 58. *Esther se présentant devant Assuérus.*

ASSUÉRUS.

Mais sans mon ordre ici qui peut porter ses pas?
Quel mortel insolent vient chercher le trépas?
Gardes....C'est vous Esther? Quoi! sans être attendue?

ESTHER.

Mes filles, soutenez votre Reine éperdue.
Je me meurs.

(*Elle tombe évanouie.*)

ASSUÉRUS.

Dieux puissans; quelle étrange pâleur
De son teint tout à coup efface la couleur!
Esther, que craignez-vous? Suis-je pas votre frère?
Est-ce pour vous qu'est fait un ordre si sévère?
Vivez: le sceptre d'or que vous tend cette main,
Pour vous de ma clémence est un gage certain.

ESTHER.

Quelle voix salutaire ordonne que je vive,
Et rappelle en mon sein mon âme fugitive?

ASSUÉRUS.

Ne connoissez-vous pas la voix de votre époux?
Encore un coup vivez, et revenez à vous.

ESTHER.

Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte
L'auguste majesté sur votre front empreinte;
Jugez combien ce front, irrité contre moi,
Dans mon âme troublée à dû jeter d'effroi:
Sur ce trône sacré qu'environne la foudre,
J'ai cru vous voir tout prêt à me réduire en poudre.
Hélas! sans frissonner, quel cœur audacieux
Soutiendroit les éclairs qui partoient de vos yeux?
Ainsi du Dieu vivant la colère étincelle . . . .

ASSUÉRUS.

O soleil! O flambeau de lumière immortelle!
Je me trouble moi-même, et sans frémissement
Je ne puis voir sa peine et son saisissement.
Calmez, reine, calmez la frayeur qui vous presse,
Du cœur d'Assuérus souveraine maîtresse,
Éprouvez seulement son ardente amitié.
Faut-il de mes états vous donner la moitié?

ESTHER.

Hé! se peut-il qu'un roi, craint de la terre entière,
Devant qui tout fléchit, et baise la poussière,
Jette sur son esclave un regard si serein,
Et m'offre sur son cœur un pouvoir souverain!

ASSUÉRUS.

Croyez-moi, chère Esther, ce sceptre, cet empire,
Et ces profonds respects que la terreur inspire;
A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur,
Et fatiguent souvent leur triste possesseur.
Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce,
Qui me charme toujours, et jamais ne me lasse.
De l'aimable vertu doux et puissans attraits!
Tout respire en Esther l'innocence et la paix.
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres;
Que dis-je? Sur ce trône assis auprès de vous,
Des astres ennemis j'en crains moins le courroux,
Et crois que votre front prête à mon diadême
Un éclat, qui le rend respectable aux dieux même.

Osez donc me répondre, et ne me cachez pas
Quel sujet important conduit ici vos pas.
Quel intérêt, quels soins vous agitent, vous pressent?
Je vois qu'en m'écoutant vos yeux au ciel s'adressent.
Parlez. De vos désirs le succès est certain,
Si ce succès dépend d'un mortelle main.

ESTHER.

O bonté, qui m'assure autant qu'elle m'honore!
Un intérêt pressant veut que je vous implore.
J'attends ou mon malheur ou ma félicité,
Et tout dépend, Seigneur, de votre volonté.
Un mot de votre bouche, en terminant mes peines,
Peut rendre Esther heureuse entre toutes les reines.

ASSUÉRUS.

Ah, que vous enflammez mon désir curieux!

ESTHER.

Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux,
Si jamais à mes vœux vous fûtes favorable,
Permettez, avant tout, qu'Esther puisse à sa table
Recevoir aujourd'hui son souverain seigneur,
Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur.
J'oserai devant lui rompre ce grand silence,
Et j'ai, pour m'expliquer, besoin de sa présence.

ASSUÉRUS.

Dans quelle inquiétude, Esther, vous me jetez!
Toutefois qu'il soit fait comme vous souhaitez.
(*à ceux de sa suite.*)
Vous, que l'on cherche Aman, et qu'on lui fasse entendre
Qu'invité chez la reine il ait soin de s'y rendre.

Le même, ibid.

§ 59. *Cantique des compagnes d'Esther sur ce qui s'est passé entre le roi et elle.*

Que vous semble, mes sœurs, de l'état où nous sommes?
D'Esther, d'Aman, qui le doit emporter?
Est-ce Dieu, sont-ce les hommes,
Dont les œuvres vont éclater?
Vous avez vu quelle ardente colère
Allumoit de ce roi le visage sévère.

UNE ISRAÉLITE.

Des éclairs de ses yeux l'œil étoit ébloui.

UNE AUTRE.

Et sa voix m'a paru comme un tonnerre horrible.

ÉLISE.

Comment ce courroux si terrible,
En un moment s'est-il évanoui?

UNE ISRAÉLITE *chante.*

Un moment a changé ce courage inflexible.
Le lion rugissant est un agneau paisible.
Dieu, notre Dieu sans doute a versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.

LE CHŒUR.

Dieu, notre Dieu sans doute à versé dans son cœur
Cet esprit de douceur.

LA MEME ISRAÉLITE *chante.*

Tel qu'un ruisseau docile
Obéit à la main qui détourne son cours,
Et laissant de ses eaux partager le secours,
Va rendre tout un champ fertile;
Dieu, de nos volontés arbitre souverain,
Le cœur des rois est ainsi dans ta main.

ELISE.

Ah! que je crains, mes sœurs, les funestes nuages
Qui de ce prince obscurcissent les yeux!
Comme il est aveuglé du culte de ses dieux!

UNE ISRAÉLITE.

Il n'atteste jamais que leurs noms odieux.

UNE AUTRE.

Aux feux inanimés dont se parent les cieux
Il rend de profanes hommages.

UNE AUTRE.

Tout son palais est plein de leurs images.

LE CHŒUR *chante.*

Malheureux, vous quittez le maître des humains,
Pour adorer l'ouvrage de vos mains.

UNE ISRAÉLITE *chante.*

Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre.
Des larmes de tes saints quand seras-tu touché?
Quand sera le voile arraché,
Qui sur tout l'univers jette une nuit si sombre?
Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre.
Jusqu'à quand seras-tu caché?

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Parlons plus bas, mes sœurs. Ciel! si quelque infidèle,
Ecoutant nos discours, nous alloit déceler.

ELISE.

Quoi, fille d'Abraham, une crainte mortelle
Semble déjà vous faire chanceler?
Hé! si l'impie Aman dans sa main homicide,
Faisant luire à vos yeux un glaive menaçant,
A blasphémer le nom du Tout-puissant
Vouloit forcer votre bouche timide!

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Peut-être Assuérus frémissant de courroux,
Si nous ne courbons les genoux
Devant une muette idole,
Commandera qu'on nous immole.
Chère sœur, que choisirez-vous?

LA JEUNE ISRAÉLITE.

Moi, je pourrois trahir le Dieu que j'aime!
J'adorerois un dieu sans force sans vertu,
Reste d'un tronc par les vents abattu,
Qui ne peut se sauver lui-même?

LE CHŒUR *chante.*

Dieux impuissans, dieux sourds, tous ceux qui vous implorent
Ne seront jamais entendus.
Que les démons, et ceux qui les adorent,
Soient à jamais détruits et confondus.

UNE ISRAELITE *chante.*

Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.
Dans les craintes, dans les ennuis,
En ses bontés mon âme se confie.
Veut-il par mon trépas que je le glorifie?
Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.

ÉLISE.

Je n'admirai jamais la gloire de l'impie.

UNE AUTRE ISRAELITE.

Au bonheur du méchant qu'un autre porte envie.

ÉLISE.

Tous ses jours paroissent charmans.
L'or éclate en ses vêtemens.
Son orgueil est sans borne ainsi que sa richesse.
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissemens.
Il s'endort, il s'éveille au son des instrumens.
Son cœur nage dans la mollesse.

UNE AUTRE ISRAÉLITE.

Pour comble de prospérité,
Il espère revivre en sa postérité.

Et d'enfans à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

LE CHŒUR.

Heureux, dit-on, le peuple florissant,
Sur qui ces biens coulent en abondance:
Plus heureux le peuple innocent,
Qui dans le Dieu du ciel a mis sa confiance!

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Pour contenter ses frivoles désirs,
L'homme insensé vainement se consume;
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaisirs.

UNE AUTRE *seule.*

Le bonheur de l'impie est toujours agité;
Il erre à la merci de sa propre inconstance.
Ne cherchons la félicité,
Que dans la paix de l'innocence.

LA MEME *avec une autre.*

O douce paix!
O lumière éternelle!
Beauté toujours nouvelle,
Heureux le cœur épris de tes attraits!
O douce paix!
O lumière éternelle,
Heureux le cœur qui ne te perd jamais!

LA MEME *seule.*

Nulle paix pour l'impie. Il la cherche, elle fuit;
Et le calme en son cœur ne trouve point de place,
Le glaive au-dehors le poursuit,
Le remords au-dedans le glace.

UNE AUTRE.

La gloire des méchans en un moment s'éteint.
L'affreux tombeau pour jamais les dévore.
Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint,
Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore.

LE CHŒUR.

O douce paix,
Heureux le cœur qui ne te perd jamais!

ELISE *sans chanter.*

Mes sœurs, j'entends du bruit dans la chambre prochaine.
On nous appelle, allons rejoindre notre reine.

Le même, ibid.

§ 60. *Bonheur du peuple sous un bon roi, cantique de jeunes Israélites.*

UNE ISRAÉLITE.

Que le peuple est heureux,
Lorsqu'un roi généreux,
Craint dans tout l'univers, veut encore qu'on l'aime!
Heureux le peuple! Heureux le roi lui-même!

TOUT LE CHŒUR.

O repos! O tranquillité!
O d'un parfait bonheur assurance éternelle,
Quand la suprême autorité
Dans ses conseils a toujours, auprès d'elle,
La justice et la vérité!

UNE ISRAÉLITE.

Rois, chassez la calomnie.
Ses criminels attentats
Des plus paisibles états
Troublent l'heureuse harmonie.

Sa fureur de sang avide
Poursuit partout l'innocent.
Rois, prenez soin de l'absent
Contre sa langue homicide.

De ce monstre si farouche
Craignez la feinte douceur.
La vengeance est dans son cœur,
Et la pitié dans sa bouche.

La fraude adroite et subtile
Sème de fleurs son chemin.
Mais sur ses pas vient enfin
Le repentir inutile.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

D'un souffle l'aquilon écarte les nuages,
Et chasse au loin la foudre et les nuages,
Un roi sage, ennemi du langage menteur,
Ecarte d'un regard le perfide imposteur.

UNE AUTRE.

J'admire un roi victorieux,
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux.
Mais un roi sage, et qui hait l'injustice,
Qui sous la loi du riche impérieux
Ne souffre point que le pauvre gémisse,
Est le plus beau présent des cieux.

UNE AUTRE.

La veuve en sa défense espère.

UNE AUTRE.

De l'orphelin il est le père.

TOUTES ENSEMBLE.

Et les larmes du juste, implorant son appui,
Sont précieuses devant lui.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.
Il est temps que tu t'éveilles.
Dans le sang innocent ta main va se plonger
Pendant que tu sommeilles.
Détourne, roi puissant, détourne tes oreilles
De tout conseil barbare et mensonger.

UNE AUTRE.

Ainsi puisse sous toi trembler la terre entière.
Ainsi puisse à jamais contre tes ennemis,
Le bruit de ta valeur te servir de barrière ;
S'ils t'attaquent, qu'ils soient en un moment soumis.
Que de ton bras la force les renverse ;
Que de ton nom la terreur les disperse.
Que tout leur camp nombreux soit devant tes soldats
Comme d'enfans une troupe inutile.
Et si, par un chemin, il entre en tes états
Qu'il en sorte par plus de mille.

Le même, ibid.

§ 61. *Esther fait connoître à Assuérus l'innocence des Juifs, et toute la cruauté d'Aman.*

ASSUÉRUS.

Oui, vos moindres discours ont des grâces secrètes.
Une noble pudeur à tout ce que vous faites
Donne un prix, que n'ont point ni la pourpre, ni l'or.
Quel climat renfermoit un si rare trésor ?
Dans quel sein vertueux avez-vous pris naissance ?
Et quelle main si sage éleva votre enfance ?

Mais dites promptement ce que vous demandez.
Tous vos désirs, Esther, vous seront accordés ;
Dussiez-vous, je l'ai dit et veux bien le redire,
Demander la moitié de ce puissant empire.

ESTHER.

Je ne m'égare point dans ces vastes désirs.
Mais puisqu'il faut enfin expliquer mes soupirs,
Puisque mon roi lui-même à parler me convie,
(se jetant aux pieds du roi).
J'ose vous implorer, et pour ma propre vie,
Et pour les tristes jours d'un peuple infortuné,
Qu'à périr avec moi vous avez condamné.

ASSUERUS *la relevant.*

A périr ! Vous ! Quel peuple ? Et quel est ce mystère ?

AMAN *bas à part.*

Je tremble.

ESTHER.

Esther, Seigneur, eut un Juif pour son père.
De vos ordres sanglans vous savez la rigueur.

AMAN *à part.*

Ah dieux !

ASSUÉRUS.

Ah, de quel coup me percez-vous le cœur !
Vous la fille d'un Juif ! Hé quoi ! Tout ce que j'aime !
Cette Esther, l'innocence et la sagesse même,
Que je croyois du ciel les plus chères amours,
Dans cette source impure auroit puisé ses jours ?
Malheureux !

ESTHER.

Vous pourrez rejeter ma prière :
Mais je demande au moins que, pour grâce dernière,
Jusqu'à la fin, Seigneur, vous m'entendiez parler,
Et que surtout Aman n'ose point me troubler.

ASSUÉRUS.

Parlez.

ESTHER.

O Dieu, confonds l'audace et l'imposture !
Ces Juifs, dont vous voulez délivrer la nature,
Que vous croyez, Seigneur, le rebut des humains.
D'une riche contrée autrefois souverains,
Pendant qu'ils n'adoroient que le Dieu de leurs pères,
Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères.
Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Eternel est son nom ; le monde est son ouvrage :
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son trône interroge les rois.
Des plus fermes états la chute épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
Les Juifs à d'autres dieux osèrent s'adresser,
Roi, peuple, dans un jour tout se vit disperser.
Sous les Assyriens leur triste servitude.
Devint le juste prix de leur ingratitude.
Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
Dieu fit choix de Cyrus, avant qu'il vît le jour,
L'appela par son nom, le promit à la terre,
Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre ;
Brisa les fiers remparts et les portes d'airain,
Mit des superbes rois la dépouille en sa main,
De son temple détruit vengea sur eux l'injure.
Babylone paya nos pleurs avec usure.
Cyrus, par lui vainqueur, publia ses bienfaits,
Regarda notre peuple avec des yeux de paix,

Nous rendit et nos lois et nos fêtes divines;
Et le temple déjà sortoit de ses ruines.
Mais, de ce roi si sage, héritier insensé,
Son fils interrompit l'ouvrage commencé,
Fut sourd à nos douleurs. Dieu rejeta sa race,
Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place.
Que n'espérions-nous point d'un roi si généreux!
Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
Disions-nous; un roi règne, ami de l'innocence.
Partout du nouveau prince on vantoit la clémence.
Les Juifs partout de joie en poussèrent des cris.
Ciel, verra-t-on toujours, par de cruels esprits,
Des princes les plus doux l'oreille environnée,
Et du bonheur public la source empoisonnée!
Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté
Est venu dans ces lieux souffler la cruauté.
Un ministre ennemi de votre propre gloire. . . .

AMAN.

De votre gloire! moi! Ciel! le pourriez-vous croire?
Moi, qui n'ai d'autre objet, ni d'autre dieu. . . .

ASSUÉRUS.

Tais-toi.
Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton roi?

ESTHER.

Notre ennemi cruel devant vous se déclare.
C'est lui; c'est ce ministre infidèle et barbare,
Qui, d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,
Contre notre innocence arma votre vertu.
Et quel autre, grand Dieu! qu'un Scythe impitoyable,
Auroit de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable!
Partout l'affreux signal, en même temps donné,
De meurtres remplira l'univers étonné.
On verra, sous le nom du plus juste des princes,
Un perfide étranger désoler vos provinces;
Et dans ce palais même, en proie à son courroux,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.
Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée?
Quelle guerre intestine avons-nous allumée?
Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis?
Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Pendant que votre main sur eux appesantie
A leurs persécuteurs les livroit sans secours,
Ils conjuroient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchans les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes.
N'en doutez point, Seigneur, il fut votre soutien,
Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien,
Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les mers dans vos vastes limites.
Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.
Hélas! ce Juif jadis m'adopta pour sa fille!

ASSUÉRUS.

Mardochée?

ESTHER.

Il restoit seul de notre famille.
Mon père étoit son frère, il descend comme moi
Du sang infortuné de notre premier roi.
Plein d'une juste horreur pour un Amalecite,
Race que notre Dieu de sa bouche a maudite,
Il n'a devant Aman pu fléchir les genoux,
Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.
De là, contre les Juifs et contre Mardochée,
Cette haine, Seigneur, sous d'autres noms cachée.

En vain de vos bienfaits Mardochée est paré.
A la porte d'Aman est déjà préparé
D'un infâme trépas l'instrument exécrable.
Dans une heure au plus tard ce vieillard vénérable,
Des portes du palais par son ordre arraché,
Couvert de votre pourpre, y doit être attaché.

ASSUÉRUS.

Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon âme!
Tout mon sang de colère et de honte s'enflamme.
J'étois donc le jouet. . . Ciel! daigne m'éclairer!
Un moment sans témoins cherchons à respirer.
Appelez Mardochée, il faut aussi l'entendre.
(*Assuérus s'éloigne*).

UNE ISRAÉLITE.

Vérité, que j'implore, achève de descendre!

Le même, ibid.

§ 62. *Cantique des compagnes d'Esther sur la chute d'Aman, leurs vœux pour leur retour à Jerusalem, bonté de Dieu.*

TOUT LE CHŒUR.

Dieu fait triompher l'innocence;
Chantons, célébrons sa puissance.

UNE ISRAÉLITE.

Il a vu contre nous les méchans s'assembler,
Et notre sang prêt à couler;
Comme l'eau sur la terre ils alloient le répandre.
Du haut du ciel sa voix s'est fait entendre.
L'homme superbe est renversé.
Ses propres flèches l'ont percé.

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre.
Pareil au cèdre, il cachoit dans les cieux
Son front audacieux.
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus.
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà plus.

UNE AUTRE.

On peut des plus grands rois surprendre la justice.
Incapables de tromper,
Ils ont peine à s'échapper
Des piéges de l'artifice.
Un cœur noble ne peut soupçonner en autrui.
La bassesse et la malice,
Qu'il ne sent point en lui.

UNE AUTRE.

Comment s'est calmé l'orage?

UNE AUTRE.

Quelle main salutaire a chassé le nuage?

TOUT LE CHŒUR.

L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

De l'amour de son Dieu son cœur s'est embrasé.
Au péril d'une mort funeste.
Son zèle ardent s'est exposé.
Elle a parlé. Le ciel a fait le reste.

DEUX ISRAÉLITES.

Esther a triomphé des filles des Persans;
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

L'UNE DES DEUX.

Tout ressent de ses yeux les charmes innocens.
Jamais tant de beauté fut-elle couronnée?

L'AUTRE.

Les charmes de son cœur sont encor plus puissans.
Jamais tant de vertu fut-elle couronnée?

TOUTES DEUX *ensemble.*

Esther a triomphé des filles des Persans.
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Ton Dieu n'est plus irrité.
Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière.
Quitte les vêtemens de ta captivité,
Et reprends ta splendeur première.
Les chemins de Sion à la fin sont ouverts.
Rompez vos fers.
Tribus captives.
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers.
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Je reverrai ces campagnes si chères.

UNE AUTRE.

J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

TOUT LE CHŒUR.

Repassez les monts et les mers.
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAÉLITE *seule.*

Relevez, relevez les superbes portiques
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré !
Que de l'or le plus pur son autel soit paré.
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques.
Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.

UNE AUTRE.

Dieu descend, et revient habiter parmi nous.
Terre, frémis d'allégresse et de crainte;
Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous.

UNE AUTRE.

Que le Seigneur est bon ! Que son joug est aimable !
Heureux, qui dès l'enfance en connoît la douceur !
Jeune peuple, courez à ce maître adorable.
Les biens les plus charmans n'ont rien de comparable
Aux torrens de plaisirs qu'il répand dans un cœur.
Que le Seigneur est bon ! Que son joug est aimable !
Heureux qui dès l'enfance en connoît la douceur !

UNE AUTRE.

Il s'apaise, il pardonne.
Du cœur ingrat qui l'abandonne
Il attend le retour.
Il excuse notre foiblesse;
A nous chercher même il s'empresse.
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour
Une mère a moins de tendresse.
Ah ! qui peut avec lui partager notre amour ?

TROIS ISRAÉLITES.

Il nous fait remporter une illustre victoire.

L'UNE DES TROIS.

Il nous a révélé sa gloire.

TOUTES TROIS *ensemble.*

Ah ! qui peut avec lui partager notre amour ?

TOUT LE CHŒUR.

Que son nom soit béni. Que son nom soit chanté.
Que l'on célèbre ses ouvrages,
Au-delà des temps et des âges,
Au-delà de l'éternité.

Le même, ibid.

§ 63. *Prophétie de Zacharie sur Jésus-Christ. Zacharie, pour avoir paru douter de ce que l'ange lui annonçoit de la part du Seigneur, resta muet jusqu'après la circoncision de son fils Jean; sa langue se délia alors, et il prophétisa en disant :*

Béni soit le Seigneur, le monarque suprême!
Il descend chez son peuple, il visite lui-même,
Et rachète Israël.
Jour de gloire et de vie,
Moment qui justifie
Son oracle éternel.

Quels rayons bienfaisans, quelles sources divines
De l'arbre de Juda raniment les racines,
Et lui donnent des fruits!
Une tige plus belle
Remplace et renouvelle
Ses rejetons détruits.

Dieu nous avoit prédit la fin de nos misères;
Par cet espoir si doux il consoloit nos pères
Dans leurs jours malheureux;
Et promettoit la grâce
De la nombreuse race
Qui devoit naître d'eux.

Il jura d'écraser les nations puissantes,
De rendre avec éclat aux tribus gémissantes
Un père, un chef, un roi;
Et de briser l'étreinte
De la servile crainte
Qui souilloit notre foi.

Le temps, le jour n'est plus où de vaines offrandes,
Des taureaux égorgés et de riches guirlandes
Désarmoient son courroux.
Immolons-lui nos vices;
Voilà les sacrifices
Qu'il exige de nous.

Et toi, du Dieu vivant jeune et cher interprète,
Tu seras du Très-Haut appelé le prophète :
Parle, annonce sa loi.
Il suit de près tes traces;
Le trésor de ses grâces
Est ouvert devant toi.

Dans le cœur des humains ramène l'espérance,
La douleur salutaire et l'humble pénitence,
Garans de leur bonheur :
Qu'ils rendent témoignage
Au Dieu bon, juste et sage,
Père de leur Sauveur.

Vous, peuples désolés, nations criminelles,
Que la nuit et la mort enchaînoient sous leurs ailes,
Levez-vous et marchez.
Une lumière pure
Vous rend et vous assure
La paix que vous cherchez.

Le Franc de Pompignan.

§ 64. *Cantique de Marie.*

MAGNIFICAT.

Je bénis du Seigneur les œuvres éclatantes.
Et ses dons solennels.
Il verse dans mon sein les sources abondantes
Du salut des mortels.

Le créateur choisit son humble créature
Dont il connoît la foi.
Je monte en un moment de ma retraite obscure
Au trône de mon roi.

De son amour pour nous mon triomphe est le gage :
Quel plus sublime honneur !
Les chants de l'univers répétés d'âge en âge,
Vanteront mon bonheur.

Dieu va justifier la foi de ses oracles,
Un nouveau jour nous luit.
Il accomplit en moi le plus grand des miracles,
Et j'en porte le fruit.

Tout peuple qui le craint, qui marche dans sa voie.
Sentira ses bienfaits.
Il répandra sur lui les torrens de sa joie,
Et les biens de la paix.

Il rit des vains projets des âmes insensées,
Qu'il abat d'un coup d'œil ;
Et d'un souffle il détruit jusqu'aux moindres pensées
Qu'enfante leur orgueil.

Le roi le plus puissant voit tomber sa couronne
Au seul bruit de sa voix ;
Et le plus foible enfant, aussitôt qu'il l'ordonne,
Prend le sceptre des rois.

Autour de l'indigent ses largesses divines
Versent des fleuves d'or.
A son réveil le riche entouré de ruines,
Cherche en vain son trésor.

Du monarque du ciel l'amour tendre et fidèle
Voit nos calamités.
Nos pleurs l'ont attendri, sa pitié lui rapelle
Ses antiques traités.

Il jura de remplir jusqu'à la fin des âges
Ses sermens et nos vœux.
Abraham lui promit le culte et les hommages
De ses derniers neveux.

Le même.

§ 65. *Naissance du Messie sous Auguste dans le moment où la réunion de presque tous les empires à l'empire Romain a préparé la voie à la prédication des Apôtres.*

Les empires détruits, les trônes renversés,
Les champs couverts de morts, les peuples dispersés,
Et tous ces grands revers, que notre erreur commune
Croit nommer justement les jeux de la fortune,
Sont les jeux de celui, qui maître de nos cœurs,
A ses desseins secrets fait servir nos fureurs,

Et de nos passions réglant la folle ivresse,
De ses projets par elle accomplit la sagesse.
Les conquérans n'ont fait par leur ambition
Que hâter les progrès de la religion:
Nos haines, nos combats ont affermi sa gloire:
C'est le prouver assez, que conter son histoire.
Je sais bien que féconde en agrémens divers
La riche fiction est le charme des vers.
Nous vivons du mensonge, et le fruit de nos veilles
N'est que l'art d'amuser par de fausses merveilles:
Mais à des faits divins mon écrit consacré,
Par ces vains ornemens seroit déshonoré.
Je laisse à Sannasar son audace profane:
Loin de moi ces attraits que mon sujet condamne:
L'âme de mon récit est la simplicité.
Ici tout est merveille, et tout est vérité.
Le Dieu qui dans ses mains tient la paix et la guerre,
Tranquille au haut des cieux change à son gré la terre.
Avant que le lien de la religion
Soit le lien commun de toute nation,
Il veut que l'univers ne soit qu'un seul empire.
L'ambition de Rome à ce dessein conspire.
Mais un état si vaste, en proie aux factions,
Est le règne du trouble, et des divisions.
Il veut que sur la terre aux mêmes lois soumise,
Un paisible commerce en tous lieux favorise
De ses ordres nouveaux les ministres divins.
Ils pourront les porter par de libres chemins,
Si l'univers n'a plus pour maître qu'un seul homme.
C'est ce Dieu qui le veut: la liberté de Rome
Ranimant ses soldats par César abattus,
Du dernier coup frappée, expire avec Brutus.
Dans ses nombreux vaisseaux une reine ose encore
Rassembler follement les peuples de l'aurore.
Elle fuit, l'insensée: avec elle tout fuit,
Et son indigne amant honteusement la suit.
Jusqu'à Rome bientôt par Auguste traînées,
Toutes les nations à son char enchaînées
L'Arabe, le Gelon, le brûlant Africain,
Et l'habitant glacé du nord le plus lointain,
Vont orner du vainqueur la marche triomphante.
Le Parthe s'en alarme, et d'une main tremblante
Rapporte les drapeaux à Crassus arrachés.
Dans leurs Alpes en vain les Rhètes sont cachés:
La foudre les atteint, tout subit l'esclavage.
L'Araxe mugissant sous un pont qui l'outrage,
De son antique orgueil reçoit le châtiment,
Et l'Euphrate soumis coule plus mollement.
Paisible souverain des mers et de la terre,
Auguste ferme enfin le temple de la guerre.
Il est fermé ce temple, où par cent nœuds d'airain
La discorde attachée, et déplorant en vain
Tant de complots détruits, tant de fureurs trompées,
Frémit sur un amas de lances et d'épées.
Aux champs déshonorés par de si longs combats
La main du laboureur rendi leurs premiers appas.
Le marchand loin du port, autrefois son asile,
Fait voler ses vaisseaux sur une mer tranquille.
Les poëtes surpris d'un spectacle si beau
Sont saisis à l'instant d'un transport tout nouveau.
Ils annoncent que Rome après tant de miracles
Va voir le temps heureux prédit par ses oracles.
Un siècle, disent-ils, recommence son cours,
Qui doit de l'âge d'or nous ramener les jours.
Déjà descend du ciel une race nouvelle:
La terre va reprendre une face plus belle;
Tout y deviendra pur, et ses premiers forfaits,
S'il en reste, seront effacés pour jamais.

Tant de prédictions qui frappent les oreilles,
Font d'un grand changement espérer les merveilles.
Vers l'orient alors chacun tourne les yeux:
C'est de là qu'on attend ce roi victorieux,
Qui sortant des climats où le jour prend naissance,
Doit soumettre la terre à son obéissance.
Jérusalem s'éveille à des bruits si flatteurs:
L'héritier de Jacob en cherche les auteurs.
Des prophètes sacrés parcourant les volumes,
Sans peine il reconnoît le siècle, dont leurs plumes
Ont décrit tant de fois les jours délicieux.
" Il est venu ce temps, l'espoir de nos aïeux,
" Où le fer, dont la dent rend les guérets fertiles,
" *Sera forgé du fer des lances inutiles.*
" La justice et la paix s'embrassent devant nous.
" Le glaive étincelant d'un royaume jaloux
" N'ose plus aujourd'hui s'irriter contre un autre:
" Le bonheur des humains nous annonce le nôtre:
" Sous un joug étranger nous avons succombé,
" *Et des mains de Juda notre sceptre est tombé.*
" Mais notre opprobre même assure notre gloire:
" Des promesses du ciel rappelons la mémoire."

Racine le fils.

§ 66. *Cantique sur la naissance de Jésus-Christ.*

Quelle clarté perçante
Se répand dans les airs!
La flamme des éclairs
Est moins éblouissante.
Quelle clarté perçante
Se répand dans les airs!

Ne craignez rien, pasteurs: un enfant vient de naître,
Concevez l'espoir le plus doux.
C'est le Fils du Très-Haut, c'est votre maître,
Qui veut vivre, habiter et mourir parmi vous.

Dans sa cabane et sous ses langes
Allez le révérer,
Et partagez avec les anges
L'honneur de l'adorer.

Gloire au Très-Haut, paix aux fidèles
Qui serviront leur créateur.
Désespoir, larmes éternelles
Aux ennemis du Dieu sauveur.
Éveillons l'écho des montagnes,
Bergers, précipitons nos pas.
Traversons nos froides campagnes,
Malgré la nuit et les frimas.

Suspens tes ravages,
Hiver rigoureux;
Aquilons fougueux,
Fuyez ces rivages.

Oiseaux qu'en nos bois
Leur souffle intimide,
Sur la branche humide
Ranimez vos voix.

Hâtez-vous d'éclore,
Fleurs, parez nos champs;
Ces heureux instans
Valent bien l'aurore
Du plus beau printemps.

Lieu champêtre, crèche adorable,
Tu nous remplis d'amour, de respect et d'effroi.
Ah ! quel mystère impénétrable !
O précieux enfant, nous espérons en toi.

Oui, bergers, le maître suprême
A daigné prendre un corps mortel.
C'est lui dont les astres du ciel
Sont le superbe diadème ;
Sous les traits d'un enfant vous voyez l'Éternel.

Sous ses pieds l'éclair brille et le tonnerre gronde ;
Pour les siècles futurs il forme un nouveau monde,
C'est le Dieu fort, le Dieu qui commande à jamais
Son trône est dans le ciel, son trône est sur la terre :
C'est le Dieu de la guerre,
Le prince de la paix.

Du peuple saint auguste reine,
Sion, Dieu vient à ton secours ;
Triomphe, digne souveraine,
Il fait renaître tes beaux jours.
Tu gémissois dans la poussière,
Jusqu'au trône de la lumière
Élève ton front radieux.
Reprens le glaive et la couronne,
Et ne crains plus de Babylône
Les soldats, les rois, ni les dieux.

Que nos voix, que nos cœurs bénissent
L'heureux sort dont nous jouissons.
Tels qu'à la fête des moissons
Les laboureurs se réjouissent,
Tels que les soldats s'applaudissent,
Quand au bruit aigu des clairons,
Du butin partagé, vainqueurs ils s'enrichissent ;
Tels et plus satisfaits, grand Dieu, nous bénissons
L'heureux sort dont nos cœurs jouissent.

Et vous, âmes des saints, c'est trop long-temps souffrir ;
Courez, volez aux cieux occuper votre place.
Pécheurs, recevez votre grâce,
Dieu, lui-même vient vous l'offrir.

Esclaves de l'idolâtrie,
Vous êtes, comme nous, l'objet de son amour
De la mort passez à la vie,
Ouvrez les yeux, voyez le jour.

Honneur, triomphe, gloire,
Au Dieu de l'univers.
Chantons, mêlons nos voix aux célestes concerts.
Nuit à jamais célèbre ! éclatante victoire !
La mort et le péché sont rentrés dans leurs fers.

Honneur, triomphe, gloire,
Au Dieu de l'univers.

Le Franc de Pompignan.

§ 67. *Cantique de Siméon, en tenant dans ses bras l'enfant Jésus, le jour de sa présentation au temple.*

Tu remplis enfin ta promesse,
Seigneur, tu me donnes la paix.
Je termine avec allégresse
Les derniers jours d'une vieillesse
Que tu combles de tes bienfaits.

Oui, de ta sagesse profonde
J'ai reçu le sage éternel ;
Et j'ai vu la clarté féconde
Qui luit pour le salut du monde,
Et pour la gloire d'Israël.

Le même.

Quel spectacle, quel nouvel âge
Nous est préparé par tes mains !
Je tiens dans mes bras, j'envisage
L'auguste enfant qui nous présage
La délivrance des humains,

§ 68. *Cantique sur l'adoration des Mages.*

O filles de Sion, pourquoi
Formez-vous ces concerts funèbres?
Vos ennemis sont dans l'effroi
Au bruit des triomphes célèbres
Qu'annonce la nouvelle loi.
Jérusalem, sors des ténèbres,
L'astre du jour renaît pour toi.

Les rois descendent de leur trône :
Sydon, Memphis et Babylône
Adorent tes murs triomphans.
Goûte une paix profonde :
Reconnois tes enfans
Dans les maîtres du monde.

Hélas ! qui m'a donné ces enfans précieux !
Moi qui sur des bords odieux,
Épouse captive, stérile,
Fatiguai si long-temps les cieux
Du cri de ma plainte inutile ;
Hélas ! qui m'a donné ces enfans précieux !

O chers enfans, fruit de mes larmes,
Après tant de cruels ennuis,
Vous venez calmer les alarmes
Qui troubloient mes jours et mes nuits,
Mais sur quelle rive étrangère
Vous-même étiez-vous arrêtés ;
Et loin du sein de votre mère
Par qui fûtes-vous allaités ?

Fille, épouse de Dieu, Jérusalem nouvelle,
Reconnoissez l'amour dont il brûle pour vous ;
Ces peuples et ces rois, leurs tributs et leur zèle,
Sont les dignes présens de votre auguste époux.

Que les peuples de la terre
Forment des nœuds solennels.
Que la flamme de la guerre
S'éteigne au pied des autels.

Un nouveau règne commence :
Le triomphe de la foi
Nous met sous l'obéissance
D'un seul chef et d'un seul roi.

Que les peuples de la terre
Forment des nœuds solennels.
Que la flamme de la guerre
S'éteigne au pied des autels.

Divine foi, source éternelle
Du salut des humains,
Des bords les plus lointains,
Ton éclatante voix appelle
D'illustres souverains.

Leurs pas nous ont ouvert une route nouvelle.
Ton flambeau brille dans leurs mains,
Pour répandre sur nous sa lumière immortelle.

Berceau par les rois respecté,
Témoin de leur obéissance,
Tu vis la suprême puissance
Adorer la Divinité
Dans les foiblesses de l'enfance,
Et les maux de l'humanité.

Bethléem, demeure champêtre,
C'est dans ton paisible séjour
Que l'univers rend à son maître
Les hommages de son amour.

Le ciel s'ouvre aux humains ; la mort fuit, l'enfer gronde.
Venez, peuples, venez aux pieds du roi des rois ;
Il commence au berceau la conquête du monde,
Il l'achevera sur la croix.

Mortels régénérés sous les plus saints auspices,
Le cours reglé des ans nous ramène aujourd'hui
Le jour, où de nos cœurs Dieu reçut les prémices.
A ce Dieu bienfaisant, à ce Dieu votre appui,
Offrez des sacrifices,
Qui soient dignes de lui.

Que la terre à jamais honore
Ce jour pour nous si précieux.
Le vainqueur des enfers n'a point quitté les cieux
Pour l'or ni les parfums des peuples de l'aurore ;
L'hommage d'un cœur qui l'adore
Est le tribut, l'encens le plus pur à ses yeux.

Le même.

§ 69. *Ministère de Jésus-Christ, qu'il prouve par ses miracles et par sa doctrine. Sa mort.*

Cependant il paroît à ce peuple étonné
Un homme (si ce nom lui peut être donné)
Qui sortant tout à coup d'une retraite obscure,
En maître, et comme Dieu commande a la nature.
A sa voix sont ouverts des yeux long-temps fermés,
Du soleil qui les frappe éblouis et charmés.
D'un mot il fait tomber la barrière invincible,
Qui rendoit une oreille aux sons inaccessible ;
Et la langue qui sort de la captivité,
Par de rapides chants bénit sa liberté.
Des malheureux traînoient leurs membres inutiles,
Qu'à son ordre à l'instant ils retrouvent dociles.
Le mourant étendu sur un lit de douleurs
De ses fils désolés court essuyer les pleurs.
La mort même n'est plus certaine de sa proie.
Objet tout à la fois d'épouvante et de joie,
Celui que du tombeau rappelle un cri puissant,
Se relève, et sa sœur pâlit en l'embrassant.
Il ne repousse point les fleuves vers leur source :
Il ne dérange pas les astres dans leur course.
On lui demande en vain des signes dans les cieux.
Vient-il pour contenter les esprits curieux ?

Ce qu'il fait d'éclatant, c'est sur nous qu'il l'opère ;
Et pour nous sort de lui sa vertu salutaire.
Il guérit nos langueurs, il nous rappelle au jour :
Sa puissance toujours annonce son amour.
Mais c'est peu d'enchanter les yeux par ces merveilles.
Il parle : ses discours ravissent les oreilles.
Par lui sont annoncés de terribles arrêts :
Par lui sont révélés de sublimes secrets.
Lui seul n'est point ému des secrets qu'il révèle ;
Il parle froidement d'une gloire éternelle ;
Il étonne le monde, et n'est point étonné :
Dans cette même gloire il semble qu'il soit né ;
Il paroît ici-bas peu jaloux de la sienne.
Qu'empressé de l'entendre un peuple le prévienne,
Il n'adoucit jamais aux esprits révoltés
Ses dogmes rigoureux, ses dures vérités.
C'est en vain qu'on murmure, il faut croire, il ordonne.
D'un œil indifférent il voit qu'on l'abandonne.
D'un tel législateur quel sera le destin ?
Jadis de la vertu Platon prévit la fin.
A souffrir, disoit-il, que son héros s'aprête :
La rage des méchans doit fondre sur sa tête.
S'il se montre à la terre, à la terre arraché,
Proscrit, frappé, sanglant, *à la croix attaché*,
Paix secrète du cœur, gage de l'innocence,
C'est toi seule à sa mort qui seras sa défense.
L'oracle est accompli. Le juste est immolé.
Tout s'émeut, et des bords du Jourdain désolé
Au Tibre en un moment le bruit s'en fait entendre.
D'intrépides humains courent pour le répandre :
Ils volent : l'univers est rempli de leur voix.
" Repentez-vous, pleurez et montez à sa croix.
" Quel que soit le forfait, la victime l'expie.
" Vous avez fait mourir le maître de la vie.
" Celui que vos bourreaux traînoient en criminel,
" Est l'image, l'éclat, le fils de l'Éternel.
" Ce Dieu dont la parole enfanta la lumière,
" Couché dans un tombeau dormoit dans la poussière ;
" Mais la mort est vaincue, et l'enfer dépouillé.
" La nature à frémi, son Dieu s'est réveillé.
" Il vit, nos yeux l'ont vu. Croyez." Parole étrange
Ils commandent de croire : on les croit, et tout change.
Simples dans leurs discours, simples dans leurs écrits,
Les accusera-t-on d'éblouir nos esprits ?
Ils sentent leurs erreurs, leur honte, leur foiblesse.
Par eux, de leur naissance apprenant la bassesse,
J'apprends aussi par eux leur infidélité,
Le trouble de leur maître, et sa timidité.
A l'aspect de la mort il s'attriste, il frissonne :
Languissant, prosterné, la force l'abandonne,
Et le calice amer qu'on lui doit présenter,
Loin de lui, s'il pouvoit, il voudroit l'écarter.
Est-il donc d'un héros d'écouter la nature ?
Socrate en étouffa jusqu'au moindre murmure.
L'imposture féconde en discours séduisans,
Eût orné son récit de charmes plus puissans.
Leurs écrits, direz-vous, dépouillés d'artifice,
Ne font point dans leurs cœurs soupçonner de malice.
Trop simples en effet, et séduits les premiers,
Ils ont cru follement des mensonges grossiers.
Mais s'ils ont pu les croire, ont-ils pu les écrire
Parmi des ennemis prêts à les contredire ?
A peine aux yeux mortels leur maître est disparu :
A toute heure, en tout lieu, tout un peuple l'a vu.
Qu'elle a d'autorité l'histoire, qu'en silence
Sont contraints d'écouter des témoins qu'elle offense !

Racine le fils

§ 70. *Efforts inutiles des puissances de la terre contre Jésus-Christ et ses Disciples.*

Pourquoi les peuples de la terre
Forment-ils ce concours soudain?
Pourquoi tous ces conseils de guerre
Où tant de rois parlent en vain?
On leur dit: " Arrêtez l'audace
" De l'usurpateur qui menace
" Le royaume de vos aïeux.
" Que nous importe ses miracles?
" Nous n'écoutons que vos oracles,
" Et nos monarques sont nos dieux.

Mais celui qui fait sa demeure
Dans les royaumes éternels,
Qui suit en tous lieux, à toute heure,
Les pas incertains des mortels;
Celui qui leur envoie un maître,
Ce Dieu qu'ils osent méconnoître,
Ou qu'ils feignent de mépriser,
Entend les blasphèmes frivoles
Dont ils amusent les idoles
Sur eux prêtes à s'écraser.

Du haut de sa montagne sainte
Dieu m'a confié son pouvoir;
J'enseigne à l'aimer avec crainte,
J'enseigne à l'homme son devoir.
Mon fils, dit-il, instruis, éclaire;
Fils éternel comme ton père,
Je t'engendrai pour les humains;
Dépositaire de ma foudre,
Maître de punir et d'absoudre,
Leur sort est remis dans tes mains.

J'ai désigné ton héritage
Avant les siècles et les temps;
L'univers te promet l'hommage
Et les vœux de ses habitans.
Tu briseras comme l'argile,
Le trône odieux et fragile
Des tyrans que vomit l'enfer.
Protecteur des peuples fidèles,
Tu feras plier les rebelles
Sous le poids d'un sceptre de fer.

Mortels, qui jugez vos semblables,
Rois, qu'à la terre j'ai donnés,
Rois, devenus si formidables
Par vos projets désordonnés,
Instruisez-vous dans ma justice,
Si vous voulez que j'affermisse
Vos droits par la révolte enfreints;
Pour mériter que l'on vous aime,
Aimez, servez, craignez vous-même
Le Dieu par qui vous êtes craints.

Plus d'un exemple vous enseigne,
Souverains trop ambitieux,
Que les fastes de votre règne
Nuit et jour s'écrivent aux cieux.
Prévenez un revers sinistre;
N'ayez de parent, de ministre,
Ni d'ami que la vérité.
Heureux les rois qu'elle environne!
Malheur à ceux qu'elle abandonne
Aux conseils de l'iniquité!

Le Franc de Pompignan.

§ 71. *Punition éclatante des Juifs; substitution des Gentils.*

En quel funeste état te découvrent mes yeux,
Ville jadis si belle, ô peuple ami des cieux!
Qu'as-tu fait à ton Dieu? sa vengeance est certaine.
Comment à tant d'amour succède tant de haine!
Son bras de jour en jour s'appesantit sur toi,
Et tu ne fus jamais plus zélé pour sa loi.
Combien d'avant-coureurs annoncent ta ruine!
Et la guerre étrangère, et la guerre intestine,
Et les embrasemens, et la peste, et la faim.
Que de maux rassemblés! L'orage éclate enfin;
Le nuage est crevé, je vois partir la foudre.
Jérusalem n'est plus, et le temple est en poudre.
Ce n'est point à Titus que les lauriers sont dus:
" Ce n'est point moi, dit-il: leur Dieu les a perdus.
" Oui, sans doute le ciel les punit d'une offense:
" Je n'ai fait que prêter mon bras à sa vengeance.
Ils l'ont bien mérité ce châtiment affreux.
Le sang de leur victime est retombé sur eux.
Le père a pour long-temps proscrit ses fils rebelles:
Le maître a retranché les branches infidèles.
Il n'a point toutefois arraché l'arbre ingrat,
Mais un nouveau prodige en a changé l'éclat.
Sur cet arbre étonné que de branches nouvelles,
Sauvages autrefois, aujourd'hui naturelles!
Que vois-je? l'étranger dépouille l'héritier,
Et le fils adopté succède le premier.

De ces nouveaux enfans que la mère est féconde!
Ils ne font que de naître, et remplissent le monde.
Les maîtres des pays par le Nil arrosés,
D'une antique sagesse enfin désabusés,
Ont déjà de la croix embrassé la folie.
A l'aspect d'un bois vil le Parthe s'humilie:
Et réunis entre eux pour la première fois,
Les Scythes vagabonds reconnoissent des lois.
A l'auteur du soleil le Perse offre un hommage,
Que l'erreur si long-temps lui fit rendre à l'ouvrage.
Des déserts Lybiens le farouche habitant,
Le Sarmate indocile, et l'Arabe inconstant,
De ses sauvages mœurs adoucit la rudesse.
Corinthe se réveille, et sort de sa mollesse.
Athène ouvrant les yeux reconnoît le pouvoir
Du Dieu qu'elle adora long-temps sans le savoir.
Mieux instruite aujourd'hui, cet autel qu'elle honore,
N'est plus enfin l'autel d'un maître qu'elle ignore.
Il est trouvé ce Dieu tant cherché par Platon:
L'Aréopage entier retentit de son nom.
Les Gaulois détestant les honneurs homicides,
Qu'offre à leurs dieux cruels le fer de leurs Druïdes,
Apprennent que pour nous le ciel moins rigoureux,
Ne demanda jamais le sang d'un malheureux,
Et qu'un cœur qu'a brisé le repentir du crime,
Est aux yeux d'un Dieu saint la plus sainte victime.
Tes illustres martyrs sont tes premiers trésors,
Opulente cité, la gloire de ces bords,
Où la Saône enchantée à pas lents se promène,
N'arrivant qu'à regret au Rhone qui l'entraîne.
Toi que la Seine embrasse, et qui dois à ton tour
L'enfermer dans le sein de ton vaste contour,
Ville heureuse, sur toi brille la foi naissante.
Qu'un jour tes sages rois la rendront florissante!
Sur vos têtes aussi lult cet astre divin,
Vous que baignent les flots du Danube et du Rhin;
Vous qui buvez les eaux du Tage et de l'Ibère;
Vous que dans vos forêts le jour à peine éclaire.
Et vous que séparant du reste des humains,
Les mers avoient sauvés des fureurs des Romains,
Lieux où ne put voler leur aigle ambitieuse,
Je vois dans vos climats la foi victorieuse.
Au grand nom qui du monde a couru les deux bouts,
De l'Inde à la Tamise on fléchit les genoux.
La croix a tout conquis, et l'église s'écrie:
Comment à tant d'enfans ai-je donné la vie!

Racine le fils.

§ 72. *Intrépidité des Martyrs.*

Ciel! quel spectacle affreux a mes yeux se présente!
Quels tourmens inconnus, que la fureur invente!
De bitume couverts, ils servent de flambeaux:
Déchirés lentement, ils tombent en lambeaux.
Dans ces barbares jeux, théâtres du carnage,
Des tigres, des lions on irrite la rage.
Que de feux! que de croix! que d'échafauds dressés!
Combien de bourreaux las, de glaives emoussés!
Injuste contre eux seuls, le plus juste des princes
Par ce sang odieux contente ses provinces.
Pour eux tout empereur, Trajan même, est Néron.
Ils se nomment chrétiens, et leur crime est leur nom.
Ils demandent la mort, ils courent aux supplices:
Les plus longues douleurs prolongent leurs délices:

Les rigueurs des tyrans leur semblent d'heureux dons ;
Ils bénissent la main qui détruit leurs prisons.
Qui peut leur inspirer la haine de la vie ?
D'éterniser son nom la ridicule envie,
Quelquefois, je l'avoue, en étouffe l'amour.
Lorsque sur un bûcher Pérégrin las du jour,
D'un trépas éclatant cherche la renommée,
Un cynique orgueilleux s'évapore en fumée.
Mais cet immense amas de femmes et d'enfans,
Qu'immolent les Romains, qu'égorgent les Persans,
Tant d'hommes dont les noms sont restés sans mémoire,
Couroient-ils à la mort pour vivre dans l'histoire?

Le même.

73. *Miracles des premiers Chrétiens.*

Respectons des mortels que Dieu même autorise.
Oui, de ses plus grands dons le ciel les favorise,
Et le ciel n'a jamais favorisé l'erreur.
Ils chassent cet esprit et de haine et d'horreur,
Cet infernal tyran, dont nos maux font la joie :
A la voix des chrétiens abandonnant sa proie,
Des corps qu'il tourmentoit il s'enfuit consterné.
Le prince du mensonge est enfin détrôné.
Il usurpa l'empire, et sans peine et sans gloire,
Lorsque l'homme emporté par la fureur de croire,
Sans que l'art eût besoin d'éblouir sa raison,
Au plus vil imposteur se livroit sans soupçon.
Mais ces temps ne sont plus : la Grèce la première
A su du moins ouvrir la route à la lumière.
On la cherche : Platon par ses fameux écrits
Des honteuses erreurs inspire le mépris.
Pleines de ses leçons, des écoles célèbres,
De l'enfance du monde écartent les ténèbres.
Le grave philosophe est partout révéré :
Souvent même à la cour il se voit honoré.
Son crédit peut nous perdre et sa haine y conspire.
Mais en vain cette haine arme Celse et Porphyre.
Que peuvent contre nous leurs traits injurieux ?
Il falloit nous porter des coups plus sérieux,
Approfondir des faits récens à la mémoire,
Et sur ces fondemens renverser notre histoire.
Qui ne sait que railler, évite un vrai combat.
On traite les chrétiens d'ennemis de l'état.
On impute le crime à ceux dont la doctrine
N'a pu que dans le ciel prendre son origine.
Ainsi que dans leurs mœurs, tout est pur dans leurs lois.
C'est par eux qu'on apprend à respecter les rois,
Et que même aux Nérons on doit l'obéissance.
" *De Dieu,* nous disent-ils, *descend toute puissance ;*
" Le prince, son image, et maître des humains,
" Tient du maître des cieux le glaive dans ses mains.
" Sujets, obéissez ; le murmure est un crime."
En vain contre un pouvoir cruel, mais légitime,
Des peuples révoltés s'arment de toutes parts :
Les chrétiens sont toujours fidèles aux Césars.
Ont-ils donc par foiblesse une âme si soumise ?
Leur pouvoir éclatant redouble ma surprise.
La nature obéit, et tremble devant eux.
Quel spectacle étonnant de miracles nombreux !
Que de tristes mourans, qui fermoient leur paupière,
Sont tout à coup rendus à la douce lumière !
Et du fond des tombeaux que des morts rappelés !
De deux camps ennemis par la soif désolés,

Quand d'un soleil brûlant la chaleur les embrase,
L'un périt, le ciel tonne, et la foudre l'écrase;
Et tandis que ses feux écartent le Germain,
Un torrent salutaire abreuve le Romain:
Le soldat demi-mort, dans une heureuse pluie
Trouve tout à la fois la victoire et la vie.
De ce bienfait le prince admire les auteurs,
Et le peuple obstiné les appelle *enchanteurs*.
Enchantement divin qui commande au tonnerre!
Le charme vient du ciel quand il change la terre.
Prodige inconcevable! un instrument d'horreur,
La croix est l'ornement du front d'un empereur.
Constantin triomphant fait triompher la gloire
Du signe lumineux qui produit sa victoire.
Les temples sont déserts, et le prêtre interdit
Renversant l'encensoir de son dieu sans crédit,
Abandonne un autel toujours vide d'offrandes.
Delphes jadis si prompt à répondre aux demandes,
D'un silence honteux subit les tristes lois.
Enfin, comme Apollon, tous les dieux sont sans voix.
Aux tombeaux des martyrs fertiles en miracles,
Les peuples et les rois cherchent de vrais oracles.
On implore un mortel qu'on avoit massacré,
Et l'on brise le dieu qu'on avoit adoré.

Le même.

§ 74. *Ardeur des premiers Chrétiens pour le martyre.*

POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE,

Où pensez-vous aller?

POLYEUCTE.

Au temple où l'on m'appelle.

NÉARQUE.

Quoi! vous mêler aux vœux d'une troupe infidèle?
Oubliez-vous déjà que vous êtes chrétien?

POLYEUCTE.

Vous par qui je le suis vous en souvient-il bien?

NÉARQUE.

J'abhorre les faux dieux.

POLYEUCTE.

Et moi je les déteste.

NÉARQUE.

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE.

Et je le crois funeste,

NÉARQUE.

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE.

Je les veux renverser,
Et mourir dans leur temple, ou les y terrasser!
Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes;
C'est l'attente du ciel, il nous la faut remplir;
Je viens de le promettre, et je vais l'accomplir.
Je rends grâces au Dieu que tu m'as fait connoître,
De cette occasion, qu'il a sitôt fait naître,
Où déjà sa bonté prête à me couronner,
Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner.

NÉARQUE.

Ce zèle est trop ardent, souffrez qu'il se modère.

POLYEUCTE.

On n'en peut trop avoir pour le Dieu qu'on révère.

NÉARQUE.
Vous trouverez la mort.
POLYEUCTE.
Je la cherche pour lui.
NÉARQUE.
Et si ce cœur s'ébranle?
POLYEUCTE.
Il sera mon appui.
NÉARQUE.
Il ne commande point que l'on s'y précipite.
POLYEUCTE.
Plus elle est volontaire, et plus elle mérite.
NÉARQUE.
Il suffit, sans chercher, d'attendre et de souffrir.
POLYEUCTE.
On souffre avec regret quand on n'ose s'offrir.
NÉARQUE.
Mais dans ce temple enfin la mort est assurée.
POLYEUCTE.
Mais dans le ciel déjà la palme est préparée.
NÉARQUE.
Par une sainte vie il faut la mériter.
POLYEUCTE.
Mes crimes en vivant me la pourroient ôter.
Pourquoi mettre au hasard ce que la mort assure?
Quand elle ouvre le ciel peut-elle sembler dure?
NÉARQUE.
Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.
POLYEUCTE.
L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.
NÉARQUE.
Vous voulez donc mourir.
POLYEUCTE.
Vous aimez donc à vivre.
NÉARQUE.
Je ne puis déguiser que j'ai peine à vous suivre.
Sous l'horreur des tourmens je crains de succomber.
POLYEUCTE.
Qui marche assurément n'a point peur de tomber.
Dieu fait part au besoin de sa force infinie.
Qui craint de le nier dans son âme le nie.
Il croit le pouvoir faire, et doute de sa foi.
NÉARQUE.
Qui n'apprehende rien présume trop de soi.
POLYEUCTE.
J'attends tout de sa grâce et rien de ma foiblesse.
Mais loin de me presser, il faut que je vous presse;
D'où vient cette froideur?
NÉARQUE.
Dieu même a craint la mort.
POLYEUCTE.
Il s'est offert pourtant: suivons ce saint effort;
Dressons-lui des autels sur des monceaux d'idoles.
Il faut, je me souviens encor de vos paroles,
Négliger pour lui plaire, et femme, et biens, et rang,
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
Hélas! qu'avez-vous fait de cette amour parfaite
Que vous me souhaitiez et que je vous souhaite?
S'il vous en reste encor, n'êtes-vous point jaloux
Qu'à grand'peine chrétien j'en montre plus que vous?
NÉARQUE.
Vous sortez du baptême, et ce qui vous anime
C'est sa grâce qu'en vous n'affoiblit aucun crime;
Comme encor tout entière, elle agit pleinement;
Et tout semble possible à son feu véhément.

Mais cette même grâce en moi diminuée,
Et par mille péchés sans cesse exténuée,
Agit aux grands effets avec tant de langueur,
Que tout semble impossible à son peu de vigueur.
Cette indigne mollesse et ces lâches défenses
Sont des punitions qu'attirent mes offenses;
Mais Dieu, dont on ne doit jamais se défier,
Me donne votre exemple à (*pour*) me fortifier.
Allons, chez Polyeucte, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie et montrer qui nous sommes.
Puissé-je vous donner l'exemple de souffrir,
Comme vous me donnez celui de vous offrir!

POLYEUCTE.

A cet heureux transport que le ciel vous envoie
Je reconnois Néarque, et j'en pleure de joie.
Ne perdons plus de temps, le sacrifice est prêt;
Allons-y du vrai Dieu soutenir l'intérêt;
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule;
Allons-en dissiper l'aveuglement fatal;
Allons briser ces dieux de pierre et de métal;
Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste:
Faisons triompher Dieu; qu'il dispose du reste.

Corneille.

§ 75. *Triomphe de la grâce sur les affections humaines.*

POLYEUCTE, PAULINE.

POLYEUCTE.

Madame, quel dessein vous fait me demander?
Est-ce pour me combattre ou pour me seconder?
Cet effort généreux de votre amour parfaite,
Vient-il à mon secours, tend-il à ma défaite?
Apportez-vous ici la haine ou l'amitié,
Comme mon ennemie ou comme ma moitié?

PAULINE.

Ah! vous n'avez ici d'ennemi que vous-même;
Seul vous vous haïssez lorsque chacun vous aime.
Daignez considérer le sang dont vous sortez,
Vos grandes actions, vos rares qualités.
Chéri de tout le peuple, estimé chez le prince,
Gendre du gouverneur cher à cette province,
Abandonnerez-vous à la main du bourreau
Ce qu'à nos justes vœux promet un sort si beau?

POLYEUCTE.

Je considère plus; je sais mes avantages:
D'autres de leur grandeur y verroient les présages;
Mais ils n'aspireroient qu'à des biens passagers,
Que troublent les soucis, que suivent les dangers;
La mort nous les ravit, la fortune s'en joue;
Aujourd'hui dans le trône et demain dans la boue;
Et leur plus haut éclat fait tant de mécontens,
Que peu de vos Césars en ont joui long-temps.
J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle.
Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle,
Un bonheur assuré sans mesure et sans fin,
Au-dessus de l'envie, au-dessus du destin.
Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie,
Qui bientôt, qui soudain, me peut-être ravie,
Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit,
Et ne peut m'assurer de celui qui le suit?

PAULINE.

Voilà de vos chrétiens les ridicules songes.
Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs mensonges,

Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux :
Mais pour en disposer ce sang est-il à vous ?
Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage ;
Le jour qui vous la donne en même temps l'engage ;
Vous la devez au prince, au public, à l'état.

POLYEUCTE.

Je la voudrois pour eux perdre dans un combat,
Je sais quel en est l'heur, et quelle en est la gloire.
Des aïeux de Décie on vante la mémoire ;
Et ce nom précieux encore à vos Romains,
Au bout de six cents ans lui met l'empire aux mains.
Je dois ma vie au peuple, au prince, à sa couronne ;
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne.
Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu quelle sera la mort !

PAULINE.

Quel Dieu ?

POLYEUCTE.

Qu'osez-vous dire ? il entend vos paroles,
Et ce n'est pas un Dieu comme vos dieux frivoles,
Insensibles et sourds, impuissans, mutilés,
De bois, de marbre, ou d'or, comme vous les voulez ;
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre ;
Et la terre et le ciel n'en connoissent point d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'âme, et n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien !

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment, laissez partir Sévère ;
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

POLYEUCTE.

Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir ;
Il m'arrache aux périls que j'aurois pu courir.
Je ne redoute plus de tourner en arrière ;
Sa faveur me couronne entrant dans la carrière.
Du premier coup de vent, il me conduit au port,
Et sortant du baptême il m'envoie à la mort.
Si vous pouviez comprendre et le peu qu'est la vie,
Et de quelles douceurs cette mort est suivie . . . .
Mais que sert de parler de ces trésors cachés
A des esprits que Dieu n'a pas encore touchés ?

PAULINE.

Cruel ! car il est temps que ma douleur éclate,
Et qu'un juste reproche accable une âme ingrate ;
Est-ce là ce beau feu ? sont-ce là tes sermens ?
Témoignes-tu pour moi les moindres sentimens ?
Je ne te parlois point de l'état déplorable
Où ta mort va laisser ta femme inconsolable.
Je croyois que l'amour t'en parleroit assez ;
Et je ne voulois pas des sentimens forcés ;
Mais cette amour si ferme et si bien méritée
Que tu m'avois promise et que je t'ai portée,
Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,
Te peut-elle arracher une larme, un soupir ?
Tu me quittes, ingrat, et le fais avec joie ;
Tu ne la caches pas, tu veux que je la voie ;
Et ton cœur, insensible à ces tristes appas,
Se figure un bonheur où je ne serai pas !
C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée :
Je te suis odieuse après m'être donnée !

POLYEUCTE.

Hélas !

PAULINE.

Que cet hélas a de peine à sortir ?
Encor s'il commençoit un heureux repentir,

Que tout forcé qu'il est j'y trouverois de charmes!
Mais courage, il s'émeut, je vois couler des larmes.

POLYEUCTE.

J'en verse ; et plût à Dieu qu'à force d'en verser
Ce cœur trop endurci se pût enfin percer !
Le déplorable état où je vous abandonne
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne ;
Et si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs.
Mais si dans ce séjour de gloire et de lumière
Ce Dieu tout juste et bon peut souffrir ma prière,
S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur votre aveuglement il répandra le jour.
Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne ;
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne ;
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connoître et ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux ? qu'oses-tu souhaiter ?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrois acheter.

PAULINE.

Que plutôt ! . . . .

POLYEUCTE.

C'est en vain qu'on se met en défense ;
Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense.
Ce bienheureux moment n'est pas encor venu :
Il viendra ; mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimère, et m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire.

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au ciel, je veux vous y conduire.

PAULINE.

Imaginations !

POLYEUCTE.

Célestes vérités !

PAULINE.

Étrange aveuglement !

POLYEUCTE.

Éternelles clartés ?

PAULINE.

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline !

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté divine !

PAULINE.

Va, cruel, va mourir ; tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuse au monde, et me laissez en paix.

Corneille.

§ 76. *Point de vue sous lequel les premiers chrétiens voyoient les biens du monde.*

Monologue de Polyeucte.

Comme j'ai entendu souvent citer la première strophe de ce monologue avec le plus grand éloge, je crois devoir prévenir que tombe par terre, *est une expression du style familier, et que les deux vers suivans sont un de ces* concetti, *que les Italiens avoient mis si fort à la mode en France, et contre lesquels Corneille lui-même n'étoit pas assez en garde.*

Source délicieuse en misère féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés?
Honteux attachement de la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés?
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre,
Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe *par terre*
Et comme elle a *l'éclat du verre*
Elle en a *la fragilité.*

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire.
Vous étalez en vain vos charmes impuissans;
Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire
Les ennemis de Dieu pompeux et florissans.
Il étale à son tour des revers équitables,
Par qui les grands sont confondus,
Les glaives qu'il tient suspendus
Sur les plus fortunés coupables,
Sont d'autant plus inévitables
Que leurs coups sont moins attendus.

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir;
De vos sacrés attraits les âmes possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
Vous promettez beaucoup et donnez davantage:
Vos biens ne sont pas inconstans,
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contens.

Corneille.

§ 77. *Fermeté inébranlable des premiers chrétiens à la vue même des supplices qu'on leur préparoit.*

FELIX, POLYEUCTE, PAULINE.

POLYEUCTE.

Je n'adore qu'un Dieu maître de l'univers,
Sous qui tremblent le ciel, la terre et les enfers;
Un Dieu qui nous aimant d'une amour infinie,
Voulut mourir pour nous avec ignominie;
Et qui par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.
Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre,
Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux;
Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux cieux.
La prostitution, l'adultère, l'inceste,
Le vol, l'assassinat, et tout ce qu'on déteste,

C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos immortels.
J'ai profané leur temple et brisé leurs autels;
Je le ferois encore si j'avois à le faire,
Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévère,
Même aux yeux du sénat, aux yeux de l'empereur.

FELIX.

Enfin ma bonté cède à ma juste fureur.
Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FELIX.

Impie!
Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FELIX.

Tu l'es? ô cœur trop obstiné!
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduisez-vous?

FELIX.

A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire.
Chère Pauline, adieu, conservez ma mémoire.

§ 78. *Séjour des bienheureux*

C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, et soudain à leur vue
Sent couler dans son âme une joie inconnue;
Les soins, les passions n'y troublent point les cœurs,
La volupté tranquille y répand ses douceurs.
Amour, en ces climats tout ressent ton empire;
Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire;
C'est ce flambeau divin, ce feu saint et sacré,
Ce pur enfant des cieux sur la terre ignoré.
De lui seul à jamais tous les cœurs se remplis ent;
Ils désirent sans cesse et sans cesse ils jouissent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaisirs sans regrets, du repos sans langueur.
Là règnent les bons rois qu'ont produits tous les âges;
Là sont les vrais héros, là vivent les vrais sages;
Là sur un trône d'or Charlemagne et Clovis
Veillent du haut des cieux sur l'empire des lys.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adversaires,
Réunis dans ces lieux n'y sont plus que des frères.
Le sage Louis douze, au milieu de ces rois,
S'élève comme un cèdre, et leur donne des lois.
Ce roi, qu'à nos aïeux donna le ciel propice,
Sur son trône avec lui fit asseoir la justice;
Il pardonna souvent; il régna sur les cœurs,
Et des yeux de son peuple il essuya les pleurs.
D'Amboise est à ses pieds; ce ministre fidèle,
Qui seul aima la France, et fut seul aimé d'elle;
Tendre ami de son maître, et qui dans ce haut rang
Ne souilla point ses mains de rapine et de sang.
O jours! ô mœurs! ô temps d'éternelle mémoire!
Le peuple étoit heureux, le roi couvert de gloire:
De ses aimables lois chacun goûtoit les fruits,
Revenez, heureux temps, sous un autre Louis.

Voltaire.

§ 79. *Que la religion chrétienne qui seule explique la cause de tous les désordres et de nos malheurs, ne peut être une invention humaine.*

De systèmes savans épargnez-vous les frais,
Et ces brillans discours qui n'éclairent jamais.
Avouez-nous plutôt votre ignorance extrême.
Hélas! tout est mystère en vous-même, à vous-même.
Et nous voulons encor qu'à d'indignes sujets
Le Souverain du monde explique ses projets,
Quand ce corps, de notre âme esclave méprisable,
Lui cache ses secrets d'un voile impénétrable!
De la religion si j'éteins le flambeau,
Je me creuse à moi-même un abîme nouveau.
Déiste, que pour toi la nuit devient obscure,
Et de quel voile encor tu couvres la nature!
A tes yeux comme aux miens peut-elle rappeler
Celui qui pour un temps ne veut que m'exiler?
Si la terre n'est point un séjour de vengeance,
Peux-tu dans cet ouvrage admirer sa puissance?
La peste la ravage, et d'affreux tremblemens
Précèdent la fureur de ses embrasemens.
Le froid la fait languir, la chaleur la dévore,
Et pour comble de maux son roi la déshonore.
L'être pensant, qui doit tout ordonner, tout voir,
Dans ses tristes états aveugle, et sans pouvoir,
Jouet infortuné de passions cruelles,
Est un roi qui commande à des sujets rebelles,
Et le jour de sa paix est le jour de sa mort.
Son état, tu le sais, attend le même sort:
Tout périra, le feu réduira tout en cendre.
Tu le sais dès long-temps: mais sauras-tu m'apprendre
Par quel caprice un Dieu détruit ce qu'il a fait?
Que n'avoit-il du moins rendu le tout parfait?
S'il ne l'a pu ce Dieu, qu'a-t-il donc d'admirable?
S'il ne l'a pas voulu, te semble-t-il aimable?
Tu t'efforces en vain, toi qui prétends tout voir,
D'arracher le rideau qui fait ton désespoir.
Pour moi j'attends qu'un jour Dieu lui-même l'enlève:
Il suffit qu'un instant la foi me le soulève.
J'en vois assez, et vais t'apprendre sa leçon,
Qui console à la fois le cœur et la raison.
Oui, le tout doit répondre à la gloire du maître?
L'univers est son temple, et l'homme en est le prêtre:
Le temple inanimé, sans le prêtre est muet.
Cet immense univers, de la main qui l'a fait,
Doit par la voix de l'homme adorer la puissance,
Et rendre le tribut de la reconnoissance.
Ce tribut dura peu: l'ordre fut renversé,
Quand par le prêtre ingrat le Dieu fut offensé,
La nature perdit toute son harmonie;
Avec le criminel la terre fut punie.
De l'homme et de ses fils le déplorable sort
Fut la pente au péché, l'ignorance et la mort.
Mais ces fils n'étoient pas; une race future . . . .
Lorsque le Créateur frappe sa créature,
Est-ce à notre justice à mesurer les coups?
Et ce qu'un Dieu se doit, mortels, le savez-vous?
La terre ne fut plus un jardin de délices.
Ministre cependant de nos derniers supplices,
Et maintenant si prompte à les exécuter,
La mort, sous un ciel pur, sembloit nous respecter.

Hélas ! cette lenteur à prendre ses victimes
Ne fit que redoubler notre ardeur pour les crimes.
Une seconde fois frappant notre séjour
Le ciel défigura l'objet de notre amour.
La terre par ce coup jusqu'au centre ébranlée,
Hideuse en mille endroits, et partout désolée,
Vit sur son sein flétri les cavernes s'ouvrir,
Les pierres, les rochers, les sables la couvrir,
Et s'élever sur elle, en ténébreux nuages,
De funestes vapeurs, mères de tant d'orages.
Les saisons en désordre et les vents en courroux
Fournissent à la mort des armes contre nous ;
Et toute la nature, en ce temps de souffrance,
Captive, gémissante, attend sa délivrance ;
Au criminel soumise, obéit à regret,
Se cache à nos regards, et soupire en secret.
Oui, tout nous est voilé, jusqu'au moment terrible,
Moment inévitable, où Dieu rendu visible,
Précipitant du ciel tous les astres éteints,
Remplacera le jour, et sera pour ses saints
Cette unique clarté si long-temps attendue.
Pour eux-mêmes sévère, ici-bas à leur vue
Il se montre, il se cache ; et par l'obscurité
Conduit ceux qu'autrefois perdit la vanité.
De quoi se plaindre ? Il peut nous ravir sa lumière :
Par grâce il ne veut pas la couvrir tout entière.
Qui la cherche, est bientôt pénétré de ses traits ;
Qui ne la cherche pas, ne la trouve jamais.
Ainsi de nos malheurs j'explique le mystère.
Dans un maître irrité j'admire un tendre père :
Et je ne vois partout que rigueurs et bontés,
Châtimens et bienfaits, ténèbres et clartés.
Si ma religion n'est qu'erreur et que fable,
Elle me tend, hélas ! un piége inévitable.
Quel ordre ! quel éclat et quel enchaînement !
L'unité du dessein fait mon étonnement.
Combien d'obscurités tout à coup éclaircies !
Historiens, martyrs, figures, prophéties,
Dogmes, raisonnemens, écrits, tradition,
Tout s'accorde, se suit ; et la séduction
A la vérité même en tout point est semblable.
Déistes, dites-nous quel génie admirable
Nous sait de toutes parts si bien envelopper,
Que vous devez rougir vous-mêmes d'échapper.
Quand votre Dieu pour vous n'auroit qu'indifférence,
Pourroit-il, oubliant sa gloire qu'on offense,
Permettre à cette erreur, qu'il semble autoriser,
D'abuser de son nom pour nous tyranniser ?
Par quel crédit encor, si loin de sa naissance
Ce mensonge en tous lieux a-t-il tant de puissance ?
De l'Islande à Java, du Mexique au Japon,
Du hideux Hottentot jusqu'au transi Lapon,
Nos prêtres de leur zèle ont allumé les flammes ;
Ils ont couru partout pour conquérir des âmes ;
Des esclaves partout ont chéri leurs vainqueurs :
Que leur fable est heureuse à soumettre les cœurs !
Si des rives du Gange aux rives de la Seine,
Entraînés par l'ardeur qui vers eux nous entraîne,
D'éloquens Talapoins, munis d'un long sermon,
Accouroient nous prêcher leur Sommonokodon,
Ou que, prédicateurs au bon sens moins contraires,
L'Alcoran dans leurs mains, des Derviches austères,
De par le grand prophète en termes foudroyans,
Vinssent nous proposer d'être de vrais croyans ;

Quelle moisson de cœurs feroient de tels apôtres?
Leurs peuples cependant ont tous reçu les nôtres,
Un Dieu né dans le sein de la virginité,
Un Dieu pauvre, souffrant, mort, et ressuscité,
Ne commande par eux que pleurs et pénitence.
Est-ce de leurs discours la brillante éloquence,
Qui peut à sa pagode arracher un Chinois?
Quel champ pour l'orateur que la crèche et la croix!
Celui qui l'a prédit opère ce miracle.
Tout peuple, toute terre entendra son oracle.
Sa loi sainte sera publiée en tous lieux:
Je me soumets sans peine à ce joug glorieux.
Quoique captive enfin la raison qui m'éclaire
N'y voit point de lumière à la sienne contraire.
Mais son flambeau s'unit au flambeau de la foi,
Et toutes deux ne font qu'une clarté pour moi.
Le Verbe s'est fait chair; je l'adore et m'écrie:
Trois fois saint est le Dieu qui m'a donné la vie.
De l'horreur du néant à ton ordre tout sort:
En toi seul est la vie, et sans toi tout est mort,
O sagesse, ô pouvoir dont le monde est l'ouvrage,
Du Très-Haut, ton égal, la parole et l'image.
Quand sous nos traits caché, tu parus ici-bas,
Les ténèbres, grand Dieu, ne te comprirent pas.
Aujourd'hui que ta gloire éclate à notre vue;
Que ta religion est partout répandue;
De superbes esprits, ivres d'un faux savoir,
Quand tu brilles sur eux, refusent de te voir.
Leur déplorable sort ne doit point nous surprendre;
Les ténèbres jamais ne pourront te comprendre.
L'aveugle environné de l'astre qui nous luit,
Couvert de ses rayons est toujours dans la nuit.
En vain ces insensés parlent d'un premier être:
Sans toi, Verbe éternel, peuvent-ils le connoître?
Ouvre leur cœur; mes vers ne le pourront ouvrir.
Change-les. Mais pour eux quand je veux t'attendrir,
Moi-même ai-je oublié que ton arrêt condamne
Le pécheur insolent, dont la bouche profane
Aux hommes sans ton ordre ose annoncer ta loi?
Et dois-je t'implorer pour d'autres que pour moi?
L'impiété s'armoit d'une fureur nouvelle:
L'arche sainte en péril m'a fait trembler pour elle;
Et j'ai cru que ma main la pourroit soutenir:
Oui, j'ai couru. Tu vas peut-être m'en punir;
Et mon zèle peut-être irrite ta colère,
Quand je crains pour ta gloire et celle de ton père.
O crainte, que la foi doit chasser de mon cœur!
Tu n'as point parmi nous besoin d'un défenseur.
Du prince des enfers que la rage frémisse;
Qu'il ébranle, s'il peut, ton auguste édifice:
Quand mes yeux le verroient tout prêt à succomber,
L'arche du Dieu vivant ne peut jamais tomber.

Racine le fils.

§ 80. *Que la morale de la religion n'est pas plus sévère que celle de la simple raison.*

A la religion si j'ose resister,
C'est la raison du moins que je dois écouter.
A la divine loi quand je crains de souscrire,
Celle de la nature a sur moi tout l'empire.
Je veux choisir mon joug, et qu'entre ces deux lois,
Mon intérêt soit juge, et décide mon choix.

Sans doute qu'indulgente à nos âmes fragiles,
La raison ne prescrit que des vertus faciles.
N'allons point toutefois les chercher dans Platon,
Et laissons déclamer Sénèque et Cicéron.
Ces fasteux censeurs de l'humaine foiblesse,
Inspirés par l'orgueil plus que par la sagesse,
Peut-être en leurs écrits remplis d'austérité
Ont suivi la raison moins que leur vanité.
Faisons parler ici des docteurs moins rigides:
Que les poëtes seuls soient nos aimables guides.
De leurs vers enchanteurs où tout doit nous charmer,
La morale n'a rien qui nous doive alarmer.
Cherchons-y ces devoirs qui, tous tant que nous sommes,
Nous attachent au ciel, à nous, à tous les hommes.
" De Jupiter partout l'homme est environné.
" Rendons tout à celui qui nous a tout donné.
" Jetons-nous dans le sein de sa bonté suprême.
" Je suis cher à mon Dieu beaucoup plus qu'à moi-même.
" Notre encens pouroit-il par sa stérile odeur,
" D'un être souverain contenter la grandeur?
" Du méchant qui le prie, il rejète l'offrande.
" Un cœur juste, un cœur saint, voilà ce qu'il demande.
" A l'un de ses côtés la justice debout,
" Jette sur nous sans cesse un coup d'œil qui voit tout,
" Et le glaive à la main demandant ses victimes,
" Présente devant lui la liste de nos crimes.
" Mais de l'autre côté la clémence à genoux,
" Lui présentant nos pleurs désarme son courroux.
" Quand pour moi si souvent j'implore la clémence,
" N'en aurai-je jamais pour celui qui m'offense?
" Je plains le malheureux qui prétend m'outrager,
" Et j'abandonne au ciel le soin de me venger.
" Si je n'ose haïr l'ennemi qui m'afflige,
" Que ne dois-je donc pas à l'ami qui m'oblige?
" Je donne à ses défauts des noms officieux.
" Mon cœur pour l'excuser me rend ingénieux.
" Il m'excuse à son tour, et de mon indulgence
" Celle qu'il a pour moi devient la récompense.
" Ma charité s'étend sur tous ceux que je voi.
" Je suis homme, tout homme est un ami pour moi.
" Le pauvre et l'étranger, le ciel me les envoie,
" Et mes mains avec eux partagent avec joie
" Des biens qui pour moi seul n'étoient pas destinés.
" Les solides trésors sont ceux qu'on a donnés.
" D'une âme généreuse ô volupté suprême!
" Un mortel bienfaisant approche de Dieu même.
" L'amour de ses pareils sera toujours en lui
" Des humaines vertus l'inébranlable appui.
" Voudroit-il, alarmant ma tendresse jalouse,
" Me faire soupçonner la foi de mon épouse?
" O crime, qui des lois crains partout la rigueur,
" A tes premiers attraits il a fermé son cœur.
" Qui nourrit en secret un desir téméraire,
" Même dans un corps pur porte une âme adultère.
" La pudeur est le don le plus rare des cieux,
" Fleur brillante, l'amour des hommes et des dieux,
" Le plus riche ornement de la plus riche plaine,
" Tendre fleur que flétrit une indiscrète haleine.
" L'amour, le tendre amour flatte en vain mes désirs,
" L'hymen, le seul hymen en permet les plaisirs.
" Des passions sur moi je réprime l'empire.
" Le monde à mes regards n'offre rien que j'admire.
" Libre d'ambition, de soins débarrassé,
" Je me plais dans le rang où le ciel m'a placé,
" Et pauvre sans regret, ou riche sans attache,
" L'avarice jamais au sommeil ne m'arrache.

" Je ne vais point, des grands esclave fastueux,
" Les fatiguer de moi, ni me fatiguer d'eux.
" Faux honneurs! vains travaux! Vrais enfans que vous êtes,
" Que de vide, ô mortels, dans tout ce que vous faites!
" Dégoûté justement de tout ce que je voi,
" Je me hâte de vivre, et de vivre avec moi.
" Je demande, et saisis avec un cœur avide,
" Ces momens que m'éclaire un soleil si rapide,
" Dons à peine obtenus qu'ils nous sont emportés,
" Momens que nous perdons, et qui nous sont comptés.
" L'estime des mortels flatte peu mon envie.
" J'évite leurs regards, et leur cache ma vie.
" Que mes jours pleins de calme, et de sérénité,
" Coulent dans le silence et dans l'obscurité:
" Ce jour même des miens est le dernier peut-être:
" Trop connu de la terre, on meurt sans se connoître.
" Je l'attends cette mort sans crainte ni désir:
" Je ne puis l'avancer, je ne puis la choisir,
" L'exemple des Catons est trop facile à suivre.
" Lâche qui veut mourir, courageux qui peut vivre."
Voilà donc cette loi si pleine de douceurs,
Cette route où j'ai cru marcher parmi les fleurs.
Quoi! je trouve partout la morale cruelle.
Catule m'y ramène, Horace m'y rappelle.
Tibulle m'en réveille un triste souvenir,
Lorsque de sa Délie il croit m'entretenir.
La règle de mes mœurs, cette loi si rigide,
Est écrite partout, et même dans Ovide.
Oui, c'est dans ces écrits dont j'étois amoureux,
Que la raison m'impose un joug si rigoureux.
Que m'ordonne de plus, à quel joug plus pénible
Me condamne le Dieu qu'on m'a peint si terrible?

Le même.

§ 81. *Vers dorés des Pythagoriciens.*

Craindre, adorer les dieux, c'est la première loi.
Revère du serment l'irrévocable foi.
Bienfaiteur des humains, les héros et les sages
Des cœurs reconnoissans exigent les hommages.
Sois parent serviable et fils respectueux,
Que ton meilleur ami soit le plus vertueux;
Défère à des conseils modérés, salutaires;
Ne romps point l'amitié pour des fautes légères.
Autant que tu le peux, observe ce devoir,
Et tu le peux toujours si tu sais le vouloir.
Aux sens, aux passions commande avec empire.
Dompte les mouvemens que la colère inspire;
Surmonte le sommeil, crains la table et l'amour;
Ne fais rien qui ne puisse éclater au grand jour,
Rien que blesse en secret ton respect pour toi-même.
Que l'exacte équité soit ta règle suprême,
Que la raison t'apprenne en tous temps, en tous lieux,
A juger par ses lois comme à voir par ses yeux;
A n'oublier jamais dans tes jours peu durables,
Que les plaisirs sont courts, les grandeurs périssables,
Que nos biens sont en butte aux caprices du sort,
Et qu'il n'est rien pour nous de certain que la mort.
Accepte sans murmure, et souffre avec courage,
La portion de maux qui t'écheoit en partage.
Cherche à les adoucir et crois que le destin
Ne livre point le juste à des malheurs sans fin.

Distingue les discours qui sont faits pour instruire,
De ceux dont l'art brillant n'est propre qu'à séduire.
Garde-toi d'admirer leurs dangereux défauts;
Mais profite du vrai, sans t'irriter du faux.
Dans le meilleur parti, malgré l'effort contraire,
Que ton choix décide constamment persévère.
Délibère long-temps, consulte avant d'agir,
Si de tes actions tu ne veux pas rougir.
Malheureux qui trop tard connoît son imprudence!
Préviens les repentirs de l'inexpérience,
Et laissant les objets que tu ne saurois voir,
N'apprends pour être heureux, que ce qu'on peut savoir.
De ton corps avec soin ménage les services.
Sois sobre en tes repas comme en tes exercices;
Tu préviendras ainsi les maux et la douleur.
Dans tes foyers sans luxe, habités par l'honneur,
Que la propreté règne avec la modestie;
Trop de faste révolte, il excite l'envie.
La sordide avarice engendre le mépris;
Évite en tout l'excès; nul bonheur qu'à ce prix.
Avant que le sommeil te ferme la paupière
Sur tes heures du jour porte un regard sévère.
Ce jour que je finis, comment l'ai-je employé?
Quel devoir ai-je enfreint? quel autre ai-je oublié?
Qu'ai-je dit? qu'ai-je fait? sonde aussi tes pensées.
Tes actions ainsi devant toi retracées,
Répandront dans ton cœur la joie ou les regrets,
Et tu seras jugé par tes propres arrêts.
Cette heureuse habitude affermira ton âme
Dans les saintes vertus dont le désir t'enflamme.
Ne fais, n'entreprends rien sans invoquer les dieux,
Tu sauras, éclairé d'un rayon précieux,
Que les êtres divins et la race mortelle
Sont distincts, mais liés par la chaîne éternelle,
Et qu'enfin la nature en ce vaste univers,
Est la même partout sous des aspects divers,
Apprends par cette étude, et jamais ne l'oublie,
Qu'espérer l'impossible est orgueil ou folie.
De ses propres revers l'homme est souvent l'auteur.
Les dieux à ses côtés ont placé le bonheur;
Il le voit et le suit, court après des chimères,
Et s'obstine à serrer le nœud de ses misères.
Peu savent le briser. Infortunés mortels!
Vous roulez au hasard parmi des maux cruels.
La révolte du cœur avec nous prit naissance;
Il faut sans l'irriter la réduire au silence.
Grand Dieu! que de malheurs épargnés aux humains,
S'ils connoissoient leur être et tes sages desseins.
Mais pour toi, prends courage, et dans ton origine
Distingue mieux les traits de l'essence divine.
Écoute la nature, elle parle, et sa voix,
Par des signes sacrés fait connoître ses lois.
Instruit par elle, exempt de nos divers caprices,
Tu fouleras aux pieds les erreurs et les vices;
Et lorsqu'un jour la mort dissoudra ce limon
Qui formoit pour ton âme une obscure prison,
Sur un char éclatant, conduit par la sagesse,
Loin du triste séjour de l'humaine foiblesse,
Tu rejoindras ta sphère et monteras aux cieux,
Impassible, immortel et pur comme les dieux.

Le Franc de Pompignan.

§ 82. *Prière de Cléante.*

Cette prière, morceau précieux de l'antiquité, nous a été conservée par Stobée. Qu'on ôte le nom de Jupiter, et tout chrétien pourra dire cette prière.

Immortel, adoré sous tant de noms divers,
Père de la nature et roi de l'univers,
C'est Toi que je salue, être par qui nous sommes;
Qui vois en nous ta race, et qui permets aux hommes,
A ces foibles mortels rampant dans ces bas lieux,
De T'adresser leur hymne, et de lever leur yeux
Jusqu'à Toi, dont le bras, sur les têtes coupables
Fais voler, quand Tu veux, tes foudres redoutables.
L'esprit qui tout anime, esprit dont tout dépend,
Qui, se mêlant partout en tout lieu se répand,
Est jugé par Toi, grand Dieu; c'est donc Toi-même,
De la terre et du ciel modérateur suprême,
Donateur de tous biens, digne objet de nos chants,
Qui fais tout, excepté ce que font les méchans;
Mais Tu sais bien remettre, ô puissance efficace!
L'ordre dans le désordre, et tout rentre à sa place.
Les méchans troublent seuls cet ordre harmonieux.
Malheureux! cependant ils veulent être heureux.
Comment le seront-ils? lorsque loin de T'entendre
Par tant de passions ils se laissent surprendre,
Ou par la volupté mollement enchaînés,
Ou par l'ambition follement entraînés?
Bienfaisant Jupiter, fais tomber leurs nuages,
Daigne éclairer leur âme, afin qu'en Tes ouvrages
Ils puissent avec nous admirer Ta grandeur,
Et que Te consacrant et leur voix et leur cœur,
Ils puissent célébrer la divine sagesse,
Autant qu'il est possible à l'humaine foiblesse.

Racine le fils.

§ 83. *Idées des païens sensés sur les premiers chrétiens. Cette apologie est dans la bouche d'un païen.*

La secte des chrétiens n'est pas ce que l'on pense.
On les hait; la raison je ne la connois point,
Et je ne vois Décie injuste qu'en ce point.
Par curiosité j'ai voulu les connoître;
On les tient pour sorciers dont l'enfer est le maître,
Et sur cette croyance on punit du trépas
Des mystères secrets que nous n'entendons pas.
Mais Cérès, Eleusine, et la bonne déesse,
Ont leurs secrets comme eux à Rome et dans la Grèce.
Encore impunément nous souffrons en tous lieux,
Leur dieu seul excepté, toute sorte de dieux;
Tous les monstres d'Egypte ont leurs temples dans Rome;
Nos aïeux à leur gré faisoient un dieu d'un homme;
Et, leur sang parmi nous conservant leurs erreurs,
Nous remplissons le ciel de tous nos empereurs.
Mais à parler sans fard de tant d'apothéoses,
L'effet est bien douteux de ces métamorphoses.
Les chrétiens n'ont qu'un Dieu maître absolu de tous,
De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout:
Mais si j'ose entre nous dire ce qui me semble,
Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble,
Et, me dût leur colère écraser à tes yeux,
Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux.
Enfin chez les chrétiens les mœurs sont innocentes,
Les vices détestés, les vertus florissantes.

Ils font des vœux pour nous qui les persécutons;
Et, depuis tant de temps que nous les tourmentons,
Les a-t-on vus mutins? les a-t-on vus rebelles?
Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidèles?
Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux;
Et lions aux combats, ils meurent en agneaux.

Corneille.

§ 84. *De l'homme avant et après l'établissement de la religion chrétienne.*

Qu'étoit l'homme en effet? qu'erreur, illusion,
Avant le jour heureux de la religion.
Les sages dans leurs mœurs démentoient leurs maximes.
Quand Lycurgue s'oppose au torrent de nos crimes,
Législateur impur il en grossit le cours.
Ovide est quelquefois un Sénèque en discours:
Sénèque dans ses mœurs est souvent un Ovide.
A l'amour qui ne prend que sa fureur pour guide,
Des mains de Solon même un temple fut construit.
Des tes lois, ô Solon, quel sera donc le fruit?
Et quel voluptueux rougira de ses vices,
Quand ses réformateurs deviennent ses complices?
Toute lumière alors n'étoit qu'obscurité,
Et souvent la vertu n'étoit que vanité.
Je déteste ces jeux d'où Caton se retire,
En méprisant Caton qui veut que je l'admire.
De l'humaine vertu reconnoissons l'écueil.
Quand l'homme n'est qu'à lui, tout l'homme est à l'orgueil.
Il n'aime que lui seul; dans ce désordre extrême,
Il faut pour le guérir l'arracher à lui-même.
Mais qui pourra porter ce grand coup dans son cœur?
De la religion le charme est son vainqueur.
Elle seule a détruit le plus grand des obstacles:
Reconnoissons aussi le plus grand des miracles.
Le cœur n'est jamais vide. Un amour effacé,
Par un nouvel amour est toujours remplacé,
Et tout objet qu'efface un objet plus aimable,
Sitôt qu'il est chassé, nous paroît haïssable.
L'homme s'aimoit, Dieu vient, il nous dit: *Aimez-moi,*
Aimez-vous: l'amour seul comprend toute ma loi.
Nouveau commandement. Le maître qui le donne
Allume dans les cœurs cet amour qu'il ordonne.
L'homme se sent brûler d'une ardeur qui lui plaît.
Plein du Dieu qui l'enchante, aussitôt il se hait.
Tout en lui jusqu'alors lui parut admirable;
Tout en lui maintenant lui paroît méprisable.
Il s'abaisse: du sein de son humilité,
Sort un homme nouveau qu'a fait la charité,
Et ce n'est plus pour lui, mais pour son Dieu qu'il s'aime,
Il se réconcilie alors avec lui-même.
Sitôt que par l'amour l'ordre fut rétabli,
Des plus grandes vertus l'univers fut rempli.
Et qu'est-ce que l'amour trouveroit de pénible?
Les supplices, la mort, n'ont rien qui soit terrible:
D'innombrables martyrs se hâtent d'y courir.
Dieu ne veut plus le sang: amoureux de souffrir,
Les saints s'arment contre eux de rigueurs salutaires.
Les déserts sont peuplés d'exilés volontaires,
Qui toujours innocens se punissent toujours.
A la virginité l'on consacre ses jours.
Le corps n'a plus d'empire, et l'âme toute pure
Impose pour jamais silence à la nature.
Deux cœurs tendres qu'unit la main qui les a faits,
Goûtent dans leurs plaisirs une innocente paix,

Et leur chaîne est pour eux aussi sainte que chère.
Le pauvre et l'orphelin dans le riche ont un père.
Au plus juste courroux qui peut s'abandonner,
Quand le prince lui-même apprend à pardonner?
Théodose est en pleurs, Ambroise en est la cause:
J'admire également Ambroise et Théodose.
A ces traits éclatans reconnoissons les fruits
Que fertile en héros l'amour seul a produits.
Un culte sans amour n'est qu'un stérile hommage;
L'honneur qu'on doit à Dieu, n'admet point de partage
Ses temples sont nos cœurs. Quel terme, direz-vous,
Doit avoir cet amour qu'il exige de nous?
Si vous le demandez, vous n'aimez point encore.
Tout rempli de l'objet dont l'ardeur le dévore,
Quel autre objet un cœur pourroit-il recevoir?
Le terme de l'amour est de n'en point avoir.
Ne forgeons point ici de chimère mystique.
Comment faut-il aimer? La nature l'explique.
De toute autre leçon méprisant la langueur
Écoutons seulement le langage du cœur.
" La grandeur, ô mon Dieu, n'est pas ce qui m'enchante,
" Et jamais de trésors la soif ne me tourmente.
" Ma seule ambition est d'être tout à toi:
" Mon plaisir, ma grandeur, ma richesse est ta loi.
" Je ne soupire point après la renommée.
" Qu'inconnue aux mortels, en toi seul renfermée,
" Ma gloire n'ait jamais que tes yeux pour témoins.
" C'est en toi que je trouve un repos dans mes soins.
" Tu me tiens lieu du jour dans cette nuit profonde.
" Au milieu d'un désert tu me rends tout le monde.
" Les hommes vainement m'offriroient tous leurs biens:
" Les hommes ne pourroient me séparer des tiens.
" Que ta croix dans mes mains soit à ma dernière heure,
" Et que les yeux sur toi je t'embrasse et je meure."
C'est dans ces vifs transports que s'exprime l'amour.

Racine le Fils.

§ 85. *La mort. Ode.*

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde;
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde,
Que toujours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ces vanités; lassons-nous de les suivre;
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies,
A souffrir des mépris, à ployer les genoux;
Ce qu'ils peuvent, n'est rien; ils sont comme nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit? ce n'est plus que poussière,
Que cette majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'univers;
Et dans ces grands tombeaux, où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre;
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs;
Et tombent avec eux, d'une chute commune,
Tous ceux que leur fortune
Faisoit leurs serviteurs.

Malherbe.

§ 86. *Rapidité du temps. Eternité.*

L'heure sonne! on la compte; elle n'est déjà plus:
L'airain n'annonce, hélas! que des momens perdus.
Son redoutable son m'épouvante, m'éveille;
Et c'est la voix du temps qui frappe à mon oreille.
S'il ne m'abuse point, le lugubre métal
De mon heure dernière a donné le signal:
C'est elle! . . . où retrouver tant d'heures écoulées?
Vers leur source lointaine elles sont refoulées:
Le seul effroi me reste et l'espoir est banni.
Il faut mourir, finir . . . quand je n'ai rien fini.
Où vais-je? et quelle scène a mes yeux se déploie?
Des bords du lit funèbre, où palpite sa proie,
Aux lugubres clartés de son pâle flambeau,
L'impitoyable mort me montre le tombeau.
Éternité profonde, océan sans rivage!
De ce terme fatal, c'est toi que j'envisage.
Sur le fleuve du temps, quoi! c'est là que je cours?
L'éternité pour l'homme? . . . il vit si peu de jours.

Young. Imitation de Colardeau.

§ 87. *Hymne pour le jour des morts.*

Écoute, Dieu puissant, le cri de ma douleur;
Autour de moi la mort a déployé son ombre.
De nos iniquités si tu comptois le nombre,
Qui pourroit soutenir le poids de ta fureur?

Ah! suspends tes coups redoutables;
Contre des humains misérables
Quelle haine peut t'inspirer!
Voudrois-tu foudroyer l'argile
Dont tu formas l'être fragile
Que ton souffle fit respirer?

Que l'homme est malheureux! que sa vie est cruelle!
Il naît comme la fleur, il est foulé comme elle;
Ses maux sont mille fois plus nombreux que ses jours.
Il disparoît, semblable à la vapeur légère,
Ou tel que l'ombre passagère,
Qui fuit au même instant qu'elle marque son cours.

Je sais trop, Dieu terrible,
Quels sont tous mes forfaits.
Serez-vous inflexible,
Vous qui nous avez faits!

Pourquoi cet appareil de guerre et de vengeance?
Nous ne vous fuyons pas, vous nous chargez de fers.
L'aquilon furieux craint-il la résistance
De la feuille qui tombe au retour des hivers?

Je sais trop, Dieu terrible,
Quels sont tous mes forfaits.
Serez-vous inflexible,
Vous qui nous avez faits!

Hélas! ouvrez l'oreille à mes soupirs funèbres,
Et laissez-moi jouir de la douce clarté.
Assez tôt l'instant redouté
Me plongera dans les ténèbres
De la profonde éternité.

O jour de colère,
Terribles momens!
O jour de misère,
De pleurs, de tourmens!

La foudre dévore
La terre et le ciel.
Nous voyons éclore
L'effroyable aurore
Du jour éternel.

O jour de colère,
Terribles momens!
O jour de misère,
De pleurs, de tourmens!

Vengeur de nos crimes,
Où fuir? où cacher
Les tristes victimes,
Qu'au fond des abîmes
Ta main va chercher?

O jour de colère,
Terribles momens!
O jour de misère,
De pleurs, de tourmens!

Quels flancs proscrits m'ont donné l'être!
Quelle fatale main prit soin de me nourrir!
Dieu qui m'as condamné, pourquoi m'as-tu fait naître,
Si je dois à jamais souffrir?

Non, le désespoir offense
Un Dieu tendre et plein d'amour.
Tout annonce sa clémence;
Il attend votre retour,
Il diffère sa vengeance
Jusqu'au dernier instant de votre dernier jour.

Soit que l'astre des cieux rentré dans la carrière,
Recouvre sa splendeur;
Soit que l'ombre des nuits nous cache sa lumière,
Espérez au Seigneur.

Toujours sensible à votre hommage.
Il est de son plus bel ouvrage
Le consolateur, le soutien.
Que pour lui seul tout mortel vive;
Et ne craignez pas qu'il proscrive
Un sang racheté par le sien.

Ames des fidèles,
Reposez en paix.

Que les portes éternelles
Pour vous s'ouvrent à jamais.

Ames des fidèles,
Reposez en paix.

Le Franc de Pompignan.

§ 88. *Que rien ne peut troubler la paix de ceux qui s'assurent en Dieu. Ode tirée du Psaume 90.*

Celui qui mettra sa vie
Sous la garde du Très-Haut
Repoussera de l'envie
Le plus dangereux assaut.
Il dira : Dieu redoutable
C'est dans ta force indomtable
Que mon espoir est remis :
Mes jours sont ta propre cause,
Et c'est toi seul que j'oppose
A mes jaloux ennemis.

Pour moi, dans ce seul asile,
Par ses secours tout-puissans,
Je brave l'orgueil stérile
De mes rivaux frémissans.
En vain leur fureur m'assiége :
Sa justice rompt le piége
De ces chasseurs obstinés ;
Elle confond leur adresse,
Et garantit ma foiblesse
De leurs dards empoisonnés.

O toi que ces cœurs féroces
Comblent de crainte et d'ennui,
Contre leurs complots atroces
Ne cherche point d'autre appui.
Que sa vérité propice
Soit contre leur artifice
Ton plus invincible mur ;
Que son aile tutélaire
Contre leur âpre colère
Soit ton rempart le plus sûr.

Ainsi, méprisant l'atteinte
De leurs traits les plus perçans,
Du froid poison de la crainte
Tu verras tes jours exempts ;
Soit que le jour sur la terre
Vienne éclairer de la guerre
Les implacables fureurs ;
Ou soit que la nuit obscure
Répande dans la nature
Ses ténébreuses horreurs.

Quels effroyables abîmes
S'entr'ouvrent autour de moi !
Quel déluge de victimes
S'offre à mes yeux pleins d'effroi !
Quelle épouvantable image
De morts, de sang, de carnage,
Frappe mes regards tremblans !
Et quels glaives invisibles
Percent de coups si terribles
Ces corps pâles et sanglans !

Mon cœur, sois en assurance,
Dieu se souvient de ta foi ;
Les fléaux de sa vengeance
N'approcheront point de toi :
Le juste est invulnérable :
De son bonheur immuable
Les anges sont les garans ;
Et toujours leurs mains propices
A travers les précipices
Conduisent ses pas errans.

Dans les routes ambiguës
Du bois le moins fréquenté,
Parmi les ronces aiguës
Il chemine en liberté ;
Nul obstacle ne l'arrête :
Ses pieds écrasent la tête
Du dragon et de l'aspic ;
Il affronte avec courage
La dent du lion sauvage
Et les yeux du basilic.

Si quelques vaines foiblesses
Troublent ses jours triomphans,
Il se souvient des promesses
Que Dieu fait à ses enfans.
A celui qui m'est fidèle,
Dit la sagesse éternelle
J'assurerai mes secours ;
Je raffermirai sa voie,
Et dans des torrens de joie
Je ferai couler ses jours.

Dans ses fortunes diverses
Je viendrai toujours à lui ;
Je serai dans ses traverses
Son inséparable appui :
Je le comblerai d'années
Paisibles et fortunées ;
Je bénirai ses desseins :
Il vivra dans ma mémoire,
Et partagera la gloire
Que je réserve à mes saints.

J. B. Rousseau.

§ 89. *Quelle est la véritable reconnoissance que Dieu exige des hommes. Ode tirée du Psaume 75.*

Le Seigneur est connu dans nos climats paisibles :
Il habite avec nous ; et ses secours visibles
Ont de son peuple heureux prévenu les souhaits.
Ce Dieu, de ses faveurs nous comblant à toute heure,
A fait de sa demeure
La demeure de paix.

Du haut de la montagne où sa grandeur réside,
Il a brisé la lance et l'épée homicide
Sur qui l'impiété fondoit son ferme appui.
Le sang des étrangers a fait fumer la terre ;
Et le feu de la guerre
S'est éteint devant lui.

Une affreuse clarté dans les airs répandue
A jeté la frayeur dans leur troupe éperdue :
Par l'effroi de la mort ils se sont dissipés ;
Et l'éclat foudroyant des lumières célestes
A dispersé leurs restes
Aux glaives échappés.

Insensés, qui, remplis d'une vapeur légère,
Ne prenez pour conseil qu'une ombre mensongère
Qui vous peint des trésors chimériques et vains,
Le réveil suit de près vos trompeuses ivresses ;
Et toutes vos richesses
S'écoulent de vos mains.

L'ambition guidoit vos escadrons rapides ;
Vous dévoriez déjà, dans vos courses avides,
Toutes les régions qu'éclaire le soleil :
Mais le Seigneur se lève ; il parle, et sa menace
Convertit votre audace
En un morne sommeil.

O Dieu, que ton pouvoir est grand et redoutable !
Qui pourra se cacher au trait inévitable
Dont tu poursuis l'impie au jour de ta fureur ?
A punir les méchans ta colère fidèle
Fait marcher devant elle
La mort et la terreur.

Contre ces inhumains tes jugemens augustes
S'élevent pour sauver les humbles et les justes
Dont le cœur devant toi s'abaisse avec respect.
Ta justice paroît, de feux étincelante ;
Et la terre tremblante
S'arrête à ton aspect.

Mais ceux pour qui ton bras opère ces miracles
N'en cueilleront le fruit qu'en suivant tes oracles,
En bénissant ton nom, en pratiquant ta loi.
Quel encens est plus pur qu'un si saint exercice !
Quel autre sacrifice
Seroit digne de toi !

Ce sont là les présens, grand Dieu, que tu demandes.
Peuples, ce ne sont point vos pompeuses offrandes
Qui le peuvent payer de ses dons immortels :
C'est par une humble foi, c'est par un amour tendre,
Que l'homme peut prétendre
D'honorer ses autels.

Venez donc adorer le Dieu saint et terrible,
Qui vous a délivrés par sa force invincible
Du joug que vous avez redouté tant de fois ;
Qui d'un souffle détruit l'orgueilleuse licence,
Relève l'innocence,
Et terrasse les rois.

Le même.

§ 90. *Que la Justice divine est présente à toutes nos actions. Ode tirée du Psaume 93.*

Paroissez, roi des rois; venez, juge suprême,
Faire éclater votre courroux
Contre l'orgueil et le blasphême
De l'impie armé contre vous.
Le Dieu de l'univers est le Dieu des vengeances:
Le pouvoir et le droit de punir les offenses
N'appartient qu'à ce Dieu jaloux.

Jusques à quand, Seigneur, souffrirez-vous l'ivresse
De ces superbes criminels
De qui la malice transgresse
Vos ordres les plus solennels,
Et dont l'impiété barbare et tyrannique
Au crime ajoute encor le mépris ironique
De vos préceptes éternels?

Ils ont sur votre peuple exercé leur furie;
Ils n'ont pensé qu'à l'affliger:
Ils ont semé dans leur patrie
L'horreur, le trouble et le danger:
Ils ont de l'orphelin envahi l'héritage;
Et leur main sanguinaire a déployé sa rage
Sur la veuve et sur l'étranger.

Ne songeons, ont-ils dit, quelque prix qu'il en coûte,
Qu'à nous ménager d'heureux jours:
Du haut de la céleste voute
Dieu n'entendra pas nos discours
Nos offenses par lui ne seront point punies;
Il ne les verra point; et de nos tyrannies
Il n'arrêtera pas le cours.

Quel charme vous séduit, quel démon vous conseille,
Hommes imbéciles et fous?
Celui qui forma votre oreille
Sera sans oreilles pour vous!
Celui qui fit vos yeux ne verra point vos crimes?
Et celui qui punit les rois les plus sublimes
Pour vous seuls retiendra ses coups!

Il voit, n'en doutez plus, il entend toute chose;
Il lit jusqu'au fond de vos cœurs.
L'artifice en vain se propose
D'éluder ses arrêts vengeurs;
Rien n'échappe aux regards de ce juge sévère:
Le repentir lui seul peut calmer sa colère,
Et fléchir ses justes rigueurs.

Ouvrez, ouvrez les yeux, et laissez-vous conduire
Aux divins rayons de sa foi.
Heureux celui qu'il daigne instruire
Dans la science de sa loi!
C'est l'asile du juste; et la simple innocence
Y trouve son repos, tandis que la licence
N'y trouve qu'un sujet d'effroi.

Qui me garantira des assauts de l'envie?
Sa fureur n'a pu s'attendrir.
Si vous n'aviez sauvé ma vie,
Grand Dieu, j'étois près de périr.
Je vous ai dit: Seigneur, ma mort est infaillible;
Je succombe. Aussitôt votre bras invincible
S'est armé pour me secourir.

Non, non c'est vainement qu'une main sacrilége
Contre moi décoche ses traits ;
Votre trône n'est point un siége
Souillé par d'injustes décrets :
Vous ne ressemblez point à ces rois implacables
Qui ne font exercer leurs lois impraticables
Que pour accabler leurs sujets.

Toujours à vos élus l'envieuse malice
Tendra ses filets captieux :
Mais toujours votre loi propice
Confondra les audacieux.
Vous anéantirez ceux qui nous font la guerre ;
Et si l'impiété nous juge sur la terre,
Vous la jugerez dans les cieux.

J. B. Rousseau.

§ 91. *Aveuglement des hommes du siècle. Ode tirée du Psaume* 48.

Qu'aux accents de ma voix la terre se reveille :
Rois, soyez attentifs ; peuples, ouvrez l'oreille :
Que l'univers se taise, et m'écoute parler.
Mes chants vont seconder les accords de ma lyre :
L'esprit saint me pénètre ; il m'échauffe, et m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance ;
Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais, ô moment terrible, ô jour épouvantable,
Où la mort saisira ce fortuné coupable,
Tout chargé des liens de son iniquité !

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson ?
Sujets, amis, parens, tout déviendra stérile ;
Et, dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile
Ne paiera point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes ;
Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort ?
Non, non, tout doit franchir ce terrible passage :
Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,
Sujets à même loi, subissent même sort.

D'avides étrangers, transportés d'allégresse,
Engloutissent déjà toute cette richesse,
Ces terres, ces palais de vos noms ennoblis.
Et que vous reste-t-il en ces momens suprêmes ?
Un sepulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes, éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
Ont de ces vérités perdu le souvenir :
Pareils aux animaux farouches et stupides,
Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,
Et pour eux le présent paroit sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente ;
Mais toujours leur raison, soumise et complaisante,

Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes,
Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux, dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir usurpé, ces rapports politiques,
Dont le juste autrefois sentit le poids fatal:
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture;
Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure,
Livrera ces méchans au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes;
Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes:
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères;
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

Le même.

§ 92. *Vaines occupations des gens du siècle. Ode tirée d'Isaïe et de Jérémie.*

Quel charme vainqueur du monde
Vers Dieu m'élève aujourd'hui?
Malheureux l'homme qui fonde
Sur les hommes son appui!
Leur gloire fuit et s'efface
En moins de temps que la trace
Du vaisseau qui fend les mers,
Ou de la flèche rapide
Qui, loin de l'œil qui la guide,
Cherche l'oiseau dans les airs.

De la sagesse immortelle
La voix tonne et nous instruit:
Enfans des hommes, dit-elle,
De vos soins quel est le fruit?
Par quelle erreur, âmes vaines,
Du plus pur sang de vos veines,
Achetez-vous si souvent,
Non un pain qui vous repaisse,
Mais une ombre qui vous laisse
Plus affamés que devant!

Le pain que je vous propose
Sert aux anges d'aliment;
Dieu lui-même le compose
De la fleur de son froment:
C'est ce pain si délectable
Que ne sert point à sa table
Le monde que vous suivez.
Je l'offre à qui veut me suivre;
Approchez. Voulez-vous vivre?
Prenez, mangez, et vivez.

O sagesse, ta parole
Fit éclore l'univers,
Posa sur un double pole
La terre au milieu des airs.
Tu dis, et les cieux parurent,
Et tous les astres coururent
Dans leur ordre se placer.
Avant les siècles tu règnes.
Et qui suis-je, que tu daignes
Jusqu'à moi te rabaisser?

Le Verbe, image du Père,
Laissa son trône éternel,
Et d'une mortelle mère
Voulut naître homme et mortel.
Comme l'orgueil fut le crime
Dont il naissoit la victime,
Il dépouilla sa splendeur,
Et vint, pauvre et misérable,
Apprendre à l'homme coupable
Sa véritable grandeur.

L'âme heureusement captive,
Sous ton joug trouve la paix,
Et s'abreuve d'une eau vive
Qui ne s'épuise jamais.
Chacun peut boire en cette onde,
Elle invite tout le monde:
Mais nous courons follement
Chercher des sources bourbeuses,
Ou des citernes trompeuses
D'où l'eau fuit à tout moment.

Racine.

§ 93. *Dispositions que l'homme doit apporter à la prière. Ode tirée du Psaume 49.*

Le roi des cieux et de la terre
Descend au milieu des éclairs:
Sa voix comme un bruyant tonnerre,
S'est fait entendre dans les airs.
Dieux mortels, c'est vous qu'il appelle;
Il tient la balance éternelle
Qui doit peser tous les humains:
Dans ses yeux la flamme étincelle,
Et le glaive brille en ses mains.

Ministres de ses lois augustes,
Esprits divins qui le servez,
Assemblez la troupe des justes
Que les œuvres ont éprouvés;
Et de ces serviteurs utiles
Séparez les âmes serviles
Dont le zèle, oisif en sa foi,
Par des holocaustes stériles
A cru satisfaire à la loi.

Allez, saintes intelligences,
Exécuter ses volontés :
Tandis qu'à servir ses vengeances
Les cieux et la terre invités,
Par des prodiges innombrables,
Apprendront à ces misérables
Que le jour fatal est venu
Qui fera connoître aux coupables
Le juge qu'ils ont méconnu.

Ecoutez ce juge sévère,
Hommes charnels, écoutez tous :
Quand je viendrai dans ma colère
Lancer mes jugemens sur vous,
Vous m'alléguerez les victimes
Que sur mes autels légitimes
Chaque jour vous sacrifiez ;
Mais ne pensez pas que vos crimes
Par là puissent être expiés.

Que m'importent vos sacrifices,
Vos offrandes et vos troupeaux ?
Dieu boit-il le sang des génisses ?
Mange-t-il la chair des taureaux ?
Ignorez-vous que son empire
Embrasse tout ce qui respire
Et sur la terre et dans les mers,
Et que son souffle seul inspire
L'âme à tout ce vaste univers ?

Offrez, à l'exemple des anges,
A ce Dieu votre unique appui,
Un sacrifice de louanges,
Le seul qui soit digne de lui.
Chantez, d'une voix ferme et sûre,
De cet auteur de la nature
Les bienfaits toujours renaissans
Mais sachez qu'une main impure
Peut souiller le plus pur encens.

Il a dit à l'homme profane :
Oses-tu, pécheur criminel,
D'un Dieu, dont la loi te condamne
Chanter le pouvoir éternel ;
Toi qui, courant à ta ruine,
Fus toujours sourd à ma doctrine,
Et, malgré mes secours puissans,
Rejetant toute discipline,
N'as pris conseil que de tes sens ?

Si tu voyois un adultère,
C'étoit lui que tu consultois :
Tu respirois le caractère
Du voleur que tu fréquentois.
Ta bouche abondoit en malice ;
Et ton cœur, pétri d'artifice,
Contre ton frère encouragé,
S'applaudissoit du précipice
Où ta fraude l'avoit plongé.

Contre une impiété si noire
Mes foudres furent sans emploi ;
Et voilà ce qui t'a fait croire
Que ton Dieu pensoit comme toi.
Mais apprends, homme détestable,
Que ma justice formidable
Ne se laisse point prévenir,
Et n'en est pas moins redoutable
Pour être tardive à punir.

Pensez-y donc, âmes grossières ;
Commencez par régler vos mœurs.
Moins de faste dans vos prières,
Plus d'innocence dans vos cœurs.
Sans une âme légitimée
Par la pratique confirmée
De mes préceptes immortels,
Votre encens n'est qu'une fumée
Qui déshonore mes autels.

J. B. Rousseau.

§ 94. *Qu'il ne faut pas s'attendre au bonheur dans cette vie.*

Tranquillité des cieux, toi seule aux immortels
Donnes le vrai bonheur et les plaisirs réels.
C'est là qu'ils coulent purs de leur source sacrée ;
Rien n'arrête, en leur cours, leur égale durée :
Où le bonheur peut fuir, le bonheur n'est jamais.
Au séjour fortuné de l'éternelle paix
On ne voit point monter ces vapeurs vagabondes,
Qui, des plaines de l'air descendant sur les mondes,
Y versent les malheurs ou quelques biens suspects
Dans la malignité des plus sombres aspects,
Sur ce globe orageux, l'influence des astres
Jette ainsi ses poisons et d'éternels désastres.
Quand la fatalité, moins cruelle en ses jeux,
Fait sortir, de son urne, un hasard plus heureux,
Sa faveur éphémère est aussitôt détruite.
Si d'immenses débris le temps sème sa fuite,
Si de l'énorme faux que soulève son bras,
Il moissonne, en courant, les plus vastes états ;
Chaque heure, de son glaive également armée,
Frappe les vains plaisirs, dont notre âme est charmée.

Eh! combien sont flétris dans leur germe infecté!
Mon rapide bonheur fut à peine goûté:
Le monde le promet et jamais ne le donne:
La fortune le prête et toujours l'empoisonne.
Le bonheur sur la terre! en quel temps! en quels lieux!
La réalité fuit . . . l'ombre abuse nos yeux.
C'est la seule vertu qui le goûte et l'épure:
Puisé dans elle-même, elle seule en est sûre.
La vertu ne veut point d'un bonheur emprunté:
Ainsi que du soleil s'écoule la clarté,
Sa joie indépendante émane de son être.
Ah! que n'ai-je appris d'elle à peser, à connoître
Et mes plaisirs si faux et mes biens si peu vrais!
Qu'elle eût, à ma vieillesse, épargné de regrets!

Young. Imitation de Colardeau.

§ 95. *Le Temps. Ode.*

Qui me dévoilera l'instant qui t'a vu naître?
O temps! quel œil remonte aux sources de ton être?
Sans doute, ton berceau touche à l'éternité.
Quand rien n'étoit encor, enseveli dans l'ombre
De cet abime sombre,
Ton règne y reposoit, mais sans activité.

Du chaos tout à coup les portes s'ébranlèrent;
Des soleils allumés les feux étincelèrent;
Tu naquis; l'Éternel te prescrivit sa loi.
Il dit au mouvement: du temps sois la mesure.
Il dit à la nature:
Le temps sera pour vous; l'éternité pour moi.

Dieu, telle est ton essence; oui, l'océan des âges
Roule, au-dessous de toi, sur tes frêles ouvrages;
Mais il n'approche pas de ton trône immortel.
Des millions de jours, qui l'un l'autre s'effacent,
Des siècles qui s'entassent,
Sont comme le néant aux yeux de l'Éternel.

Mais moi, sur cet amas de fange et de poussière,
En vain, contre le temps, je cherche une barrière;
Son vol impétueux me presse et me poursuit:
Je n'occupe qu'un point de la vaste étendue!
Et mon âme éperdue,
Sous mes pas chancelans voit ce point qui s'enfuit.

De la destruction tout m'offre des images;
Mon œil épouvanté ne voit que des ravages:
Ici, de vieux tombeaux que la mousse a couverts;
Là, des murs abattus, des colonnes brisées,
Des villes embrasées,
Partout les pas du temps empreints sur l'univers.

Cieux, terres, élémens, tout est sous sa puissance;
Mais, tandis que sa main, dans la nuit du silence,
Du fragile univers sappe les fondemens,
Sur des ailes de feu loin du monde élancée
Mon active pensée
Plane sur les débris enfantés par le temps.

Siècles, qui n'êtes plus, et vous qui devez naître,
J'ose vous appeler; hâtez-vous de paroître.
Au moment où je suis, venez vous réunir.
Je parcours tous les points de l'immense durée
D'une marche assurée;
J'enchaîne le présent; je lis dans l'avenir.

Le soleil épuisé dans sa brûlante course,
De ses feux, par degrés, verra tarir la source ;
Et des mondes vieillis les ressorts s'useront.
Ainsi que les rochers qui, du haut des montagnes,
Roulent dans les campagnes,
Les astres l'un sur l'autre un jour s'écrouleront.

Là, de l'éternité commencera l'empire ;
Et dans cet océan, où tout va se détruire,
Le temps s'engloutira comme un foible ruisseau.
Mais mon âme immortelle, aux siècles échappée,
Ne sera point frappée ;
Et des mondes brisés foulera le tombeau.

Des vastes mers, grand Dieu, tu fixas les limites.
C'est ainsi que des temps les bornes sont prescrites.
Quel sera ce moment de l'éternelle nuit ?
Toi seul, tu le connois : tu lui diras d'éclore ;
Mais l'univers l'ignore ;
Ce n'est qu'en périssant qu'il en doit être instruit.

Thomas.

§ 96. *L'immortalité. Ode.*

D'où me vient de mon cœur l'ardente inquiétude,
En vain je promène mes jours
Du loisir au travail, du repos à l'étude,
Rien n'en sauroit fixer la vague incertitude,
Et les tristes dégoûts me poursuivent toujours.

Des doux plaisirs essayons le délire ;
Couronnez-moi de fleurs, apportez-moi ma lyre,
Grâces, plaisirs, amours, jeux, ris accourez tous.
Que le vin coule,
Que mon pied foule
Les parfums les plus doux
Mais quoi ! déjà la rose palissante
Perd son éclat, les parfums leur odeur,
Ma lyre échappe à ma main languissante,
Et les tristes ennuis sont rentrés dans mon cœur.

Volons aux plaines de Bellone,
Peut-être son brillant laurier
A mon cœur va faire oublier
Le noir chagrin qui l'environne.
Marchons, déjà la charge sonne,
Le fer brille, la foudre tonne,
J'entends hennir le fier coursier,
L'acier rétentit sur l'acier,
L'Olympe épouvanté résonne
Des cris du vaincu, du vainqueur,
Autour de moi le sang bouillonne ;
A ces tableaux mon cœur frissonne,
Et la pitié plaintive a crié dans mon cœur.

D'un air moins turbulent l'ambition m'appelle,
Sublime quelquefois, et trop souvent cruelle,
Pour commander, j'obéis à sa loi
Puissant dominateur de la terre et de l'onde,
Je dispose à mon gré du monde,
Et ne puis disposer de moi.
Ainsi d'espérances nouvelles
Toujours avide et toujours dégoûté,
Vers une autre félicité
Mon âme ardente étend ses ailes,

Et rien ne peut calmer dans les choses mortelles
Cette indomptable soif de l'immortalité.

Lorsqu'en mourant le sage cède
Au décret éternel dont tout subit la loi,
Un Dieu lui dit, j'ai réservé pour moi
L'éternité qui te précède,
L'éternité qui s'avance est à toi.

Ah! que dis-je? écartons ce profane langage;
L'éternité n'admet point de partage,
Tout entière en toi seul Dieu sut la réunir,
Dans lui ton existence à jamais fut tracée,
Et déjà ton être à venir
Etoit présent à sa vaste pensée.

Sois donc digne de ton auteur,
Ne ravale point la hauteur
De cette origine immortelle!
Hé! qui peut mieux t'enseigner qu'elle
A braver des faux biens l'éclat ambitieux?
Que la terre est petite à qui la voit des cieux!
Que semble à ses regards l'ambition superbe?
C'est de ces vers rampant dans leur humble cité,
Vils tyrans des gazons, conquérans d'un brin d'herbe,
L'invisible rivalité.
Tous ces objets, qu'aggrandit l'ignorance,
Que colore la vanité,
Que sont-ils, aperçus dans un lointain immense,
Des célestes hauteurs de l'immortalité?

C'est cette perspective, en grands pensers féconde,
C'est ce noble avenir qui, bien mieux que les lois,
Qu'inventa de l'orgueil l'ignorance profonde,
Rétablit en secret l'équilibre du monde,
Aux yeux de l'Eternel égale tous les droits,
Nos rires passagers, nos passagères larmes;
Ote aux maux leur tristesse, aux voluptés leurs charmes;
De l'homme vers le ciel élance tous les vœux,
Absent de cet atome et présent dans les cieux.

Voit-il, daigne-t-il voir s'il existe une terre,
S'il y brille un soleil, s'il y gronde un tonnerre,
S'il est là des héros, des grands, des potentats,
Si l'on y fait la paix si l'on y fait la guerre,
Si le sort y ravit, ou donne des états?

Hé! qui, du sommet d'un coteau
Voyant le Nil au loin rouler ses eaux pompeuses,
Détourneroit ses yeux de ce riche tableau,
Et de ces eaux majestueuses,
Pour entendre à ses pieds murmurer un ruisseau?

Silence, êtres mortels! vaines grandeurs, silence!
L'obscurité, l'éclat, le savoir, l'ignorance,
La force, la fragilité,
Tout, excepté le crime et l'innocence,
Et le respect d'une juste puissance,
Près du vaste avenir, courte et frêle existence,
Aux yeux désenchanteurs de la réalité
Descend de sa haute importance
Dans l'éternelle égalité.

Tel le vaste Apennin, de sa cime hautaine,
Confondant à nos yeux et montagne et vallon,
D'un monde entier ne forme qu'une plaine,
Et rassemble en un point un immense horizon.

Ah! si ce noble instinct par qui du grand Homère,
Par qui des Scipions l'esprit fut enfanté,
N'étoit qu'une vaine chimère,
Qu'un vain roman par l'orgueil inventé,
Aux limites de sa carrière,
D'où vient que l'homme épouvanté
A l'aspect du néant se rejète en arrière?
Pourquoi dans l'instabilité
De cette demeure inconstante
Nourrit-il cette longue attente?

Non, ce n'est point un vain système;
C'est un instinct profond, vainement combattu;
Et, sans doute, l'Être suprême
Dans nos cœurs le grava lui-même,
Pour combattre le vice, et servir la vertu.

Dans sa demeure inébranlable,
Assise sur l'éternité,
La tranquille immortalité,
Propice au bon et terrible au coupable,
Du temps, qui sous ses yeux marche à pas de géant,
Défend l'ami de la justice,
Et ravit à l'espoir du vice
L'asile horrible du néant.

Oui, vous qui, de l'Olympe usurpant le tonnerre,
Des éternelles lois renversez les autels,
Lâches oppresseurs de la terre,
Tremblez, vous êtes immortels!

Et vous, vous, du malheur victimes passagères,
Sur qui veillent d'un Dieu les regards paternels,
Voyageurs d'un moment aux terres étrangères,
Consolez-vous, vous êtes immortels?
Hé! quel cœur ne se livre à ce besoin suprême!
L'homme agité d'espérance et d'effroi
Apporte ce besoin d'exister après soi
Dans l'asile du trépas même.
Un sépulcre à ses pieds, et le front dans les cieux,
La pyramide qui s'élance,
Jusqu'au trône éternel va porter l'espérance
De ce cadavre ambitieux:
Sur l'airain périssable il grave sa mémoire,
Hélas! et sa fragilité:
Et sur ces monumens, témoins de sa victoire,
Trop frêles garans de sa gloire,
Fait un essai mortel de l'immortalité.

Vous seuls qu'on admire, et qu'on aime,
Vous seuls, ô mes rivaux, par un pouvoir suprême,
Dressez des monumens qui ne sont point mortels:
Doublement investis des honneurs éternels,
Du talent vertueux vous tressez la couronne,
Votre front la reçoit, et votre main la donne;
Homère de ses dieux partagea les autels.

Si quelquefois la flatterie
A déshonoré vos chansons,

Plus souvent vos sublimes sons
Font respecter les lois, font chérir la patrie:
Le Barde belliqueux couroit de rangs en rangs
Echauffer la jeunesse aux combats élancée,
Tyrtée embrasoit Mars de feux plus dévorans,
Et les vers foudroyans d'Alcée
Menacent encor les tyrans.

Que je hais les tyrans! combien, dès mon enfance,
Mes imprécâtions ont poursuivi leur char!
Ma foiblesse superbe insulte à leur puissance;
J'aurois chanté Caton à l'aspect de César.

Et pourquoi craindre la furie
D'un injuste dominateur?
N'est-il pas une autre patrie
Dans l'avenir consolateur?
Ainsi, quand tout fléchit dans l'empire du monde,
Hors la grande âme de Caton,
Immobile, il entend la tempête qui gronde,
Et tient, en méditant l'éternité profonde,
Un poignard d'une main, et de l'autre Platon.

Par eux, bravant les fers, les tyrans et l'envie,
Il reste seul arbitre de son sort;
A ses vœux l'un promet la mort,
Et l'autre une éternelle vie.

Que tout tombe aux genoux de l'oppresseur du Tibre,
Sa grande âme affranchie a son refuge au ciel:
Il dit au tyran: je suis libre;
Au trépas: je suis immortel.
Allez; portez dans l'urne sépulcrale
Où l'attendoient ses immortels aïeux,
Portez ce reste glorieux,
Vainqueur, tout mort qu'il est, du vainqueur de Pharsale.
En vain César victorieux
Poursuit sa marche triomphale;
Autour de la tombe fatale,
Libre encore un moment, le peuple est accouru:
Du plus grand des Romains il pleure la mémoire;
Le cercueil rend jaloux le char de la victoire;
Caton triomphe seul, César a disparu.

Que dis-je? enfans bannis d'une terre chérie,
François, que vos vertus triomphent mieux du sort!
Sans biens, sans foyers, sans patrie,
Votre malheur n'appelle point la mort:
Plus courageux vous supportez la vie;
Qui peut donc soutenir votre cœur généreux?
Ah! la Foi vous promet le prix de tant de peines;
Au sein de l'infortune elle vous rend heureux,
Riches dans l'indigence, et libres dans les chaînes;
Et du fond des cachots vous habitez les cieux.
Loin donc de l'homme impie, exécrable maxime,
Qui, sur ces deux appuis ébranlez le devoir!
Il faut un prix au juste, il faut un frein au crime;
L'homme sans crainte est aussi sans espoir.

Ainsi par un accord sublime,
La céleste immortalité
S'élance d'un vol unanime
Avec sa sœur la sage Liberté.

Et vous, vous que mon cœur adore
Faudra-t-il donc vous perdre sans retour?
Non: Si d'un jour plus beau cette vie est l'aurore
Nous nous retrouverons dans un autre séjour.
O, mes amis, nous nous verrons encore!
Qu'en nous reconnoissant nous serons attendris!
Du haut des célestes lambris,
Sur ce séjour de douleur et d'alarmes
Nous jetterons un regard de pitié;
Et nos yeux n'auront plus à répandre de larmes,
Que les pleurs de la joie, et ceux de l'amitié.

Cependant, exilés dans ce séjour profane,
Cultivez les arts enchanteurs,
Ils calmeront les maux où le ciel vous condamne,
Ils mêleront quelque charme à vos pleurs.

Mais ne profanez point le feu qui vous anime,
Laissez là des plaisirs les chants voluptueux
Et leur lyre pusillanime.
Célébrez l'homme magnanime,
Célébrez l'homme vertueux;
Et que vos sons majestueux
Soient sur la terre un prélude sublime
Des hymnes chantés dans les cieux.

L'Abbé de Lille.

§ 97. *Récompense de la Vertu. Punition du crime.*

Heureux l'homme que dans leur piége
Les méchans n'ont point fait tomber,
Qui souffre en paix, sans succomber
Au conseil pervers qui l'assiége;
Et qui fidèle à son devoir,
Dans la chaire où le crime siége,
Eut toujours horreur de s'asseoir.

Plein du zèle qui le dévore,
Inébranlable dans sa foi,
Sans cesse il médite la loi
Du Dieu bienfaisant qu'il adore;
De cet objet délicieux
La nuit sombre, l'humide aurore
Ne détournent jamais ses yeux.

Tel un arbre que la nature
Plaça sur le courant des eaux,
Ne redoute pour ses rameaux
Ni l'aquilon ni la froidure:
Dans son temps il donne des fruits,
Sous une éternelle verdure,
Par la main de Dieu reproduits.

Tes jours, race impie et perfide,
Tes jours ne coulent point ainsi;
Leur éclat bientôt obscurci
S'éteint dans leur course rapide:
Comme on voit en un jour brûlant,
Les vils débris du chaume aride
S'évanouir au gré du vent.

Mais le juste dans sa carrière
Se prépare un bonheur sans fin.
Le pécheur du séjour divin
Ne verra jamais la lumière;
Et mille foudres allumés
Brûleront jusqu'à la poussière
Où ses pas furent imprimés.

Le Franc de Pompignan.

§ 98. *Jugement dernier.*

Il faut qu'en tous ses points l'oracle s'accomplisse:
Il faut que par degrés la foi tombe et périsse,
Jusqu'au terrible jour tant de fois annoncé:
Ce jour dont l'univers fut toujours menacé:
Jour de miséricorde, ainsi que de vengeance.
Déjà je crois le voir, j'en frémis par avance.
Déjà j'entends des mers mugir les flots troublés:
Déjà je vois pâlir les astres ébranlés:
Le feu vengeur s'allume, et le son des trompettes
Va réveiller les morts dans leurs sombres retraites.

Ce jour est le dernier des jours de l'univers.
Dieu cite devant lui tous les peuples divers,
Et pour en séparer les saints, son héritage,
De sa religion vient consommer l'ouvrage.
La terre, le soleil, le temps, tout va périr,
Et de l'éternité les portes vont s'ouvrir.
Elles s'ouvrent. Le Dieu si long-temps invisible,
S'avance, précédé de sa gloire terrible:
Entouré du tonnerre, au milieu des éclairs,
Son trône étincelant s'élève dans les airs.
Le grand rideau se tire, et ce Dieu vient en maître.
Malheureux qui pour lors commence à le connoître!
Ses anges ont partout fait entendre leur voix.
Et sortant de la poudre une seconde fois,
Le genre humain tremblant, sans appui, sans refuge,
Ne voit plus de grandeur que celle de son juge.
Ébloui des rayons dont il se sent percer,
L'impie avec horreur voudroit les repousser.
Il n'est plus temps. Il voit la gloire qui l'opprime,
Et tombe enseveli dans l'éternel abîme,
Lieu de larmes, de cris et de rugissemens.
Dans ce séjour affreux quels seront vos tourmens,
Infidèles chrétiens, cœurs durs, âmes ingrates,
Quand, malgré leurs vertus, les Titus, les Socrates,
(Hélas! jamais du ciel ils n'ont connu les dons!)
Y sont précipités ainsi que les Catons?
Lorsque le Bonze étale en vain sa pénitence:
Quand le pâle Bramine, après tant d'abstinence,
Apprend que contre soi bizarrement cruel
Il ne fit qu'avancer son supplice éternel?
De sa chute surpris le Musulman regrète
Le paradis charmant promis par son prophète,
Et loin des voluptés qu'attendoit son erreur,
Ne trouve devant lui que la rage et l'horreur.
Le vrai chrétien lui seul, ne voit rien qui l'étonne,
Et sur ce tribunal que la foudre environne,
Il voit le même Dieu qu'il a cru sans le voir,
L'objet de son amour, la fin de son espoir.
Mais il n'a plus besoin de foi ni d'espérance:
Un éternel amour en est la récompense.

Racine le fils.

§ 99. *Le Jugement dernier. Ode.*

" Quels biens vous ont produit vos sauvages vertus?
" Justes, vous avez dit: Dieu nous protége en père;
" Et partout opprimés vous rampez abattus
" Sous les pieds du méchant, dont l'audace prospère.
" Implorez ce Dieu défenseur;
" En faveur de ses fils qu'il arme sa vengeance:
" Est-il aveugle ou sourd? Est-il d'intelligence
" Avec l'impie et l'oppresseur?

" Méchans, suspendez vos blasphêmes:
" Est-ce pour le braver qu'il vous donna la voix?
" Il nous frappe, il est vrai, mais sans juger ses lois,
" Soumis, nous attendons qu'il vous frappe vous-mêmes.
" Ce soleil témoin de nos pleurs,
" Amène à pas pressés le jour de sa justice.
" Dieu nous paiera de nos douleurs:
" Dieu viendra nous venger des triomphes du vice.

" Qu'il vienne donc ce Dieu, s'il a jamais été!
" Depuis que du malheur les vertus sont sujettes,
" L'infortuné l'appelle et n'est point écouté.
" Il dort au fond du ciel sur ses foudres muettes,

" Et c'est-là ce Dieu généreux !
" Et vous pouvez encore espérer qu'il s'éveille ?
" Allez, imitez-nous, et tandis qu'il sommeille,
" Soyez coupables, mais heureux."

Quel bruit s'est élevé ? La trompette sonnante
A retenti de tous côtés,
Et sur son char de feu, la foudre dévorante
Parcourt les airs épouvantés.
Ces astres teints de sang, et cette horrible guerre
Des vents échappés de leurs fers,
Hélas ! annoncent-ils aux enfans de la terre
Le dernier jour de l'univers ?

L'océan révolté, loin de son lit s'élance,
Et de ses flots séditieux
Court, en grondant, battre les cieux,
Tout prêts à le couvrir de leur ruine immense.
C'en est fait, l'Éternel trop long-temps méprisé,
Sort de la nuit profonde,
Où loin des yeux de l'homme, il s'étoit reposé ;
Il a paru ; c'est lui : son pied frappe le monde,
Et le monde est brisé.

Tremblez, humains ; voici de ce juge suprême
Le redoutable tribunal :
Ici, perdent leur prix l'or et le diadême ;
Ici, l'homme à l'homme est égal.
Ici, la vérité tient ce livre terrible
Où sont écrits vos attentats ;
Et la religion, mère autrefois sensible,
S'arme d'un cœur d'airain contre ses fils ingrats.

Sortez de la nuit éternelle,
Rassemblez-vous âmes des morts ;
Et reprenant vos mêmes corps,
Paroissez devant Dieu, c'est Dieu qui vous appelle.
Arrachés de leur froid repos,
Les morts du sein de l'ombre avec terreur s'élancent,
Et près de l'Éternel en désordre s'avancent
Pâles et sécouant la cendre des tombeaux.

O Sion, ô combien ton enceinte immortelle
Renferme en ce moment de peuples éperdus !
Le Musulman, le Juif, le Chrétien, l'Infidèle,
Devant le même Dieu, s'assemblent confondus.
Quel tumulte effrayant ! que de cris lamentables !
Ciel, qui pourroit compter le nombre des coupables !
Ici, près de l'ingrat
Se cachent l'imposteur, l'avare, l'homicide,
Et ce guerrier perfide
Qui vendit sa patrie en un jour de combat.

Ces juges trafiquoient du sang de l'innocence
Avec ses fiers persécuteurs.
Sous le vain nom de bienfaiteurs,
Ces grands semoient ensemble et les dons et l'offense.
Où fuir ? où vous cacher ? L'œil vengeur vous poursuit
Vous brigands, jadis rois, ici sans diadême :
Les antres, les rochers, l'univers est détruit :
Tout est plein de l'Etre suprême.

Coupables, approchez :
De la chaîne des ans, les jours de la clémence
Sont enfin retranchés
Insultez, insultez aux pleurs de l'innocence :

Son Dieu dort-il? répondez-nous.
Vous pleurez? vains regrets! Ces pleurs font notre joie.
A l'ange de la mort Dieu vous a promis tous;
Et l'enfer demande sa proie.

Mais d'où vient que je nage en des flots de clarté?
Ciel! malgré moi s'égarant sur ma lyre,
Mes doigts harmonieux peignent la volupté!
Fuyez, pécheurs, respectez mon délire.
Je vois les élus du Seigneur
Marcher d'un front riant au fond du sanctuaire.
Des enfans doivent-ils connoître la terreur,
Lorsqu'ils approchent de leur père?

Quoi! de tant de mortels qu'ont nourris tes bontés,
Ce petit nombre, ô ciel, rangea ses volontés
Sous le joug de tes lois augustes!
Des vieillards! des enfans! quelques infortunés!
A peine mon regard voit, entre mille justes,
S'élever deux fronts couronnés.

Que sont-ils devenus ces peuples de coupables,
Dont Sion vit ses champs couverts?
Le Tout-Puissant parloit; ses accens redoutables
Les ont plongés dans les enfers.
Là, tombent condamnés et la sœur et le frère,
Le père avec le fils, la fille avec la mère;
Les amis, les amans, et la femme et l'époux,
Le roi près du flatteur, l'esclave avec le maître;
Légions des méchans, honteux de se connoître,
Et livrés pour jamais au céleste courroux.

Le juste enfin remporte la victoire,
Et de ses longs combats, au sein de l'Éternel,
Il se repose, environné de gloire.
Ses plaisirs sont au comble, et n'ont rien de mortel;
Il voit, il sent, il connoît, il respire
Le Dieu qu'il a servi, dont il aima l'empire;
Il en est plein, il chante ses bienfaits.
L'éternel a brisé son tonnerre inutile;
Et d'ailes et de faux dépouillé désormais,
Sur les mondes détruits le temps dort immobile.

Gilbert.

§ 100. *Tableau du Jugement dernier.*

Terre, Cieux, rentrez dans la nuit,
Les décrets divins s'accomplissent;
Le Seigneur vient, le temps s'enfuit,
L'éternité commence, et les siècles finissent.
L'austère vengeance de Dieu
Par les torrens du ciel purifia le monde;
Mais l'ouvrage imparfait de l'onde
Doit être achevé par le feu.

De la nature entière
Les ressorts ne sont plus liés
Par leur chaîne première.
Les anges effrayés
Quittent les globes de lumière
A leur soin confiés.

Les monts se renversent
Dans le sein des flots;
Les vents se dispersent

Sur les vastes eaux :
Les ondes se percent
Des chemins nouveaux.
Les tonnerres grondent,

Quels embrasemens !
Les cieux dissous fondent :
Leurs écoulemens
Allument, confondent,
Tous les élémens.

Au monde entier Dieu fait la guerre :
Sur la foudre et les vents son char parcourt les airs.
Après un déluge d'éclairs,
Il ensevelit son tonnerre
Dans les débris de l'univers,
Et dans les cendres de la terre.

Quel silence ! quelle terreur !
La nature n'est plus qu'un spectacle d'horreur.

Mais déjà la trompette sonne
La mort accourt au tribunal.
Tout tremble à cet affreux signal,
Et le juste même en frissonne.

Sortez des bras de la mort,
Ranimez-vous, cendres éteintes ;
Ce jour d'allégresse et de plaintes
Confirme enfin votre sort.

Quels soudains rayons de lumière !
Quel bruit ! quels prodiges nouveaux
Les morts dépouillent leurs lambeaux !
Les ossemens et la poussière
S'élèvent du sein des tombeaux.

Le fils de l'homme, dans sa gloire,
Brise les chaînes du trépas ;
Gage auguste de sa victoire,
La croix brille devant ses pas.

Tombez grandeurs passagères,
Disparoissez, titres vains.
Conquérans et souverains,
Renoncez à vos chimères ;
Rentrez, tyrans de vos frères,
Dans la foule des humains.

Triste éternité de supplices,
Tu vas donc commencer ton cours.
Bonheur des saints, pures délices,
Commencez pour durer toujours.

Triomphez, puissance éternelle,
Un monde plus parfait sort des mains du Seigneur.
Un plus beau ciel éclaire une terre plus belle ;
Habitons à jamais la demeure nouvelle
De la justice et du bonheur.

Le Franc de Pompignan.

§ 101. *Misère des reprouvés. Félicité des élus. Ode tirée du Psaume 96.*

Peuples, élevez vos concerts;
Poussez des cris de joie et des chants de victoire;
Voici le roi de l'univers
Qui vient faire éclater son triomphe et sa gloire.

La justice et la vérité
Servent de fondemens à son trône terrible;
Une profonde obscurité
Aux regards des humains le rend inaccessible.

Les éclairs, les feux dévorans,
Font luire devant lui leur flamme étincelante;
Et ses ennemis expirans
Tombent de toutes parts sous sa foudre brûlante.

Pleine d'horreur et de respect,
La terre a tressailli sur ses voûtes brisées:
Les monts, fondus à son aspect,
S'écoulent dans le sein des ondes embrasées.

De ses jugemens redoutés
La trompette céleste a porté le message;
Et dans les airs épouvantés
En ces terribles mots sa voix s'ouvre un passage:

Soyez à jamais confondus,
Adorateurs impurs de profanes idoles,
Vous qui, par des vœux défendus,
Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.

Ministres de mes volontés,
Anges, servez contre eux ma fureur vengeresse:
Vous, mortels que j'ai rachetés,
Redoublez à ma voix vos concerts d'allégresse.

C'est moi qui, du plus haut des cieux,
Du monde que j'ai fait règle les destinées:
C'est moi qui brise ses faux dieux,
Misérables jouets des vents et des années.

Par ma présence raffermis,
Méprisez du méchant la haine et l'artifice:
L'ennemi de vos ennemis
A détourné sur eux les traits de leur malice.

Conduits par mes vives clartés,
Vous n'avez écouté que mes lois adorables:
Jouissez des félicités
Qu'ont mérité pour vous mes bontés secourables.

Venez donc, venez en ce jour
Signaler de vos cœurs l'humble reconnoissance;
Et, par un respect plein d'amour,
Sanctifiez en moi votre réjouissance.

J. B. Rousseau.

§ 102. *Eloge de la Sagesse.*

C'est à vous que je parle, humains, écoutez-moi :
Écoutez les conseils et d'un père et d'un roi.
Observez les devoirs que ce roi vous enseigne,
Sur vous comme sur lui que la vérité règne.
D'une doctrine impie abjurez les erreurs ;
Ouvrez à la sagesse et vos yeux et vos cœurs ;
De l'Être souverain c'est la fille éternelle :
Hommes simples, mais purs, vous êtes faits pour elle.
Et vous qu'elle recherche, et qui la réprouvez,
Connoissez mieux son prix, ingrats, si vous pouvez.
L'or a moins de valeur ; tous vos désirs ensemble
Ne concevront jamais d'objet qui lui ressemble.
Elle inspire aux mortels la crainte du Seigneur,
Déteste le mensonge et tout discours trompeur ;
Rend la grandeur modeste, et, malgré l'opulence,
Écarte loin de nous l'orgueil et l'insolence.

La sagesse est le bras, l'œil et l'âme des rois.
A ses enseignemens s'ils conforment leurs lois,
Si par eux la justice est toujours révérée,
Ils sont puissans, chéris, leur mémoire est sacrée.
Un insensé qui règne est un monstre cruel ;
Un sage sur le trône est un présent du ciel.

O sagesse, ô rayon de la suprême essence,
Que mon cœur nuit et jour vers ta clarté s'élance ;
Qu'il y puise ces biens si doux, si précieux,
Que nous cherchons en vain dans ces terrestres lieux ;
Ces biens faits pour l'esclave autant que pour le maître,
Et toujours accordés à qui sait les connoître.
O sagesse, tu veux que mes trop foibles sons
Servent ici d'organe à tes hautes leçons.
Fils des hommes, sa voix m'invite et vous appelle.

Mes trésors sont ouverts, accourez, vous dit-elle ;
Les fruits de mes jardins ne croissent point ailleurs.
Des mortels dangereux vous offriront les leurs ;
Craignez de vous méprendre : il est tant de faux sages.
Compagne du Seigneur, j'étois avant les âges.
Je marchois devant lui, quand porté sur les flots,
Il en couvroit la face et parloit au chaos.
Je posois avec lui les fondemens du monde ;
Je séparois les cieux des abîmes de l'onde ;
Je conduisois sa main lorsqu'il pesoit les airs,
Qu'il décrivoit l'enceinte et les bornes des mers,
Qu'il donnoit l'équilibre aux fleuves, aux fontaines,
Qu'il élevoit les monts, qu'il étendoit les plaines,
Qu'il fécondoit la terre et qu'il peuploit les eaux ;
J'étois devant ses yeux, j'arrangeois ses travaux,
Quand il dit aux saisons de partager l'année ;
Quand des êtres divers réglant la destinée,
A tout dans la nature il assigna son lieu,
Et que l'homme naquit pour ressembler à Dieu.

Moi seule du Seigneur je connoissois la voie.
Au milieu des humains je tressaillois de joie ;
Je les voulois prudens, je les voulois heureux ;
J'aimois à les instruire, et c'étoient là mes jeux.
Écoutez donc, mortels, la mère la plus tendre.
Profitez des momens où vous pouvez l'entendre ;
Elle exige des soins et des vœux assidus :
Ses bienfaits méprisés sont pour jamais perdus.
Que servent les remords que sa fuite nous laisse ?

Heureux l'homme qui veille aux pieds de la sagesse,
Qui l'écoute en silence, et qui grave en son cœur
Les préceptes divins, sources du vrai bonheur.
Celui qui me possède a recouvré la vie;
De plaisirs éternels sa fin sera suivie.
De mes blasphémateurs je briserai l'effort,
Et quiconque me hait n'aime enfin que la mort.

Le Franc de Pompignan.

§ 103. *Passions illégitimes, tendresse conjugale.*

Malheureux, où t'entraîne un penchant criminel?
Dans ses vases dorés il t'abreuve de fiel.
Apprends mieux à connoître une femme adultère;
Le fer est moins tranchant, l'absynthe est moins amère.
Tu livres dans ses mains ton honneur et ton sort;
Tu languis à ses pieds, ils mènent à la mort:
C'est le terme où conduit une indigne tendresse.
Je plaindrois moins ton cœur dans sa lâche foiblesse,
Si de tes citoyens défiant le mépris,
Pour une courtisane il se montroit épris.
En proie à des amans illustres ou vulgaires,
Elle n'offre à leurs feux que des feux mercenaires;
Mais son crime se borne à ce honteux profit:
La soif du gain l'enflamme, et ce gain lui suffit.
Il faut d'autres objets à l'épouse infidèle;
Devoir, décence, honneur, rien n'est sacré pour elle.
Dans son âme à la fois naissent tous les désirs,
Tous les crimes, s'il faut, servent à ses plaisirs;
A son ignominie elle joint l'insolence,
Au sein de la mollesse assouvit sa vengeance,
En jouit, et d'un front qui ne pâlit jamais,
En ordonnant des jeux commande des forfaits.

Je sais, foible mortel, jouet de ses caprices,
Quel piége t'a conduit dans ces tristes délices.
Tu n'as pu résister aux flammes d'un regard,
Aux douceurs de la voix, aux prestiges de l'art.
" Approchez, disoit-elle, entrez sous ces portiques:
" Admirez ce palais, ces lambris magnifiques;
" L'Egypte m'a fourni les tissus précieux,
" Dont ces murs sont couverts, et qui charment les yeux.
" Que ces berceaux sont frais, et que la nuit est belle!
" Des fleurs de mes jardins le parfum vous appelle;
" C'est l'encens du plaisir, et de la volupté.
" Entrez, ne quittez plus cet asile enchanté:
" Mon époux est absent; peu touché de mes peines,
" Il me fuit, il parcourt des régions lointaines,
" Il me force, l'ingrat . . ." A ce discours trompeurs,
L'amour blesse, attendrit et dévore ton cœur.
Et tu ne sais donc pas que pour le même usage
Plus d'une fois sa bouche employa ce langage;
Que d'autres avant toi, tombés à ses genoux,
Ont goûté ses faveurs, éprouvé ses dégoûts;
Que si le plus doux miel de sa bouche distille,
L'atteinte du poison n'en est que plus subtile;
Qu'elle brille à tes yeux d'un éclat emprunté,
Que tout est faux en elle, et même sa beauté?
Ah! brise enfin tes nœuds, et sors du précipice.

Et toi, mon fils, et toi qu'au sein de la justice
J'ai pris soin d'élever dans la loi du Seigneur,
Toi que j'ai tant instruit des devoirs de l'honneur,
De ce lâche mortel ne suis jamais l'exemple;
Ton corps, du Dieu vivant est l'ouvrage et le temple.

Crains, si tu n'es docile à mes conseils secrets,
Qu'ils n'augmentent un jour ta honte et tes regrets,
Et que du désespoir, fruit impuissant du crime,
Dans tes derniers momens tu ne sois la victime.
Eh pourquoi, diras-tu, n'ai-je point écouté
La voix de mes amis et de la vérité?
J'ai fui l'instruction, j'ai ri de la sagesse;
J'ai tout sacrifié, fortune, honneur, jeunesse:
O Ciel! et je n'emporte, en tombant chez les morts,
Que le vain repentir, l'opprobre et les remords.

Non, mon fils, jouis mieux des beaux jours qui terrestent;
Renonce aux voluptés que les sages détestent.
Bois des eaux de la source, et ne va point ailleurs,
D'une soif adultère éteindre les ardeurs.
Le ciel mit dans tes bras l'épouse la plus pure;
Elle tient ses attraits des mains de la nature;
Son cœur est sans détour, son esprit est sans fard;
Elle a le don de plaire, elle en méprise l'art.
Chaque jour la retrouve et plus tendre, et plus belle.
Telle est dans ses transports la simple tourterelle,
Satisfais, tu le dois, ses innocens désirs,
Et ta félicité naîtra de ses plaisirs.
De guirlandes de fleurs elle a tissu tes chaînes;
Compagne de ton sort elle adoucit tes peines:
Tu dors à ses côtés d'un tranquille sommeil;
Elle est dans les revers ton appui, ton conseil,
Et dans ce cœur sensible où le tien se déploie,
Tu verses tes douleurs, ou tu répands ta joie.
De précieux enfans, gages de vos amours,
Deviendront le soutien, le charme de vos jours.
Ils auront les vertus et l'âme de leur père;
Et rendus par vos soins, dignes de leurs aïeux,
Quand une mort paisible aura fermé vos yeux,
Sous des traits, sous des noms chéris de la patrie,
Ils sauront aux humains retracer votre vie.
Ainsi finit le sort de deux tendres époux.
Trop parfaite union dont les nœuds sont si doux,
Société sacrée à qui tout rend hommage,
Du céleste bonheur vous seule êtes l'image:
Vous seule au rang divin élevez les mortels.
Respecte donc, mon fils, des nœuds tant solennels;
Qu'ils fassent ici-bas et ta force et ta gloire.
Remporte sur tes sens une entière victoire.
L'homme a dans ses devoirs l'objet de tous ses vœux;
Plus il leur est fidèle, et plus il est heureux.
La vertu fut toujours la volupté suprême.
Interroge le vice, il te dira lui-même
Qu'il connut le plaisir, mais jamais le bonheur:
Il n'en est point, mon fils, pour qui vit sans honneur.

Le Franc de Pompignan.

§ 104. *Du riche pauvre et du pauvre riche. Bon et mauvais usage des richesses.*

Que l'homme juge mal, si le ciel ne l'inspire,
Et des maux qu'il redoute, et des biens qu'il désire!
Il prodigue sans choix l'estime ou le mépris.
Toujours d'un faux éclat serez-vous donc épris,
Cœurs aveugles! Pesez au poids de la sagesse
L'opulence réelle et la fausse richesse.
Le riche est quelquefois pauvre au milieu de l'or,
Et l'indigence même est souvent un trésor.

Le pauvre est à l'abri des complots de l'envie;
D'implacables soldats n'attaquent point sa vie:
Il rit de l'exacteur, et sous ces humbles toits
Le fisc n'enlève rien pour les palais des rois.
Long-temps jeune, il possède encor dans sa vieillesse,
La force et la santé que détruit la mollesse,
Les vices à ses pieds expirent abattus:
Il n'a point de trésors, mais il a des vertus.

Le riche est le jouet de sa propre fortune;
C'est un tyran cruel dont le joug l'importune.
Tourmenté de désirs, de besoins déchiré,
De rivaux, de jaloux, d'ennemis entouré,
Ses biens sont au pillage, et ses jours à l'enchère;
Son bonheur est plus triste encor que la misère.
Lui-même il se déchire, et devient tour à tour,
De son cœur inquiet, la proie et le vautour.

Trop heureux le mortel dont l'activité sage
Agrandit lentement un modique héritage,
Et ne surmonte enfin sa médiocrité
Qu'à force d'industrie et de sobriété.
Il garde sans remords ce qu'il gagna sans crime.
Sa fortune est durable autant que légitime;
Elle passe aux neveux du fortuné vieillard.
Tandis que les enfans du crime et du hasard,
Ces hommes sans pitié que les pleurs endurcisent,
Et que les maux publics en un jour enrichissent,
Dépouillés tout à coup d'un éclat passager,
Ne sortent du néant que pour s'y replonger;
Semblables aux torrens dont la fange et les ondes
Ravageoient avec bruit des campagnes fécondes,
Et qui formés soudain, mais plus vite écoulés,
Se perdent dans les champs qu'ils avoient désolés.

Je déplore l'erreur où ton orgueil te livre,
Riche voluptueux que l'abondance enivre!
Crédule autant que vain, tu prends pour des amis
Ces convives nombreux dans tes festins admis,
Ces grands toujours si bas que l'honneur désavoue,
Ce flatteur qui te hait, te méprise et te loue.
Perfide empressement de ce peuple moqueur!
Ils dévorent tes biens, ils perceroient ton cœur.
L'amitié ne se plaît que sous des toits modestes,
Lieux exempts de discorde et de soupçons funestes,
Asile où dans les bras de la frugalité
Règnent la confiance et la sincérité.
Détestable intérêt, auteur de nos misères,
Et qui te plais surtout à diviser les frères,
C'est toi qui des amis romps souvent les liens;
Quand le riche en acquiert, le pauvre perd les siens.

Que sert à l'insensé l'éclat de sa richesse?
Ce n'est point à prix d'or que se vend la sagesse.
Que dis-je! Est-ce pour lui qu'elle auroit des appas!
C'est un bien trop stérile, et qu'il ne cherche pas.
Plein de ses passions, il ne connoît, il n'aime
Que ses goûts, ses plaisirs, sa fortune et lui-même.
Posséder, acquérir, c'est sa vertu, son art;
Il fait de ses trésors son temple et son rempart:
C'est un mur qui l'entoure, où malgré son audace,
Le souffle des revers l'accable et le terrasse.
Plus une tour s'élève et s'approche des cieux,
Plus sa chute soudaine est terrible à nos yeux.

O riches de la terre ! eh ! pourquoi l'indigence
Voit-elle avec horreur votre altière opulence ?
De vos propres faveurs, cruels, vous abusez.
Vous secourez le pauvre et le tyrannisez.
De son dur bienfaiteur l'aspect le décourage.
Malheur à tout mortel que votre main soulage.
Que vos plus doux regards sont encor rebutans !
Et que vous vendez cher vos bienfaits insultans !

Rendre aimable ses dons est une vertu rare
Que le ciel ne fit point pour le cœur d'un avare.
Il est plus rare encor, aux yeux de l'equité,
De s'enrichir sans crime, ou bien sans lâcheté.
Fouillez des publicains les archives impures,
Les traités frauduleux, les manœuvres obscures,
Un autre en frémiroit : ce sont là de leurs jeux.
Pour arriver au terme où s'élancent leurs vœux,
Il est peu de chemins frayés par la justice ;
Tantôt c'est violence, et tantôt artifice.
Pourvu que l'or abonde au gré de leurs desseins,
Il n'importe la source où le puisent leurs mains.

Quels barbares mortels par de secrètes routes,
Loin des regards du peuple ont conduit sous ces voûtes,
La dépouille des champs, seul espoir du besoin ?
Laissez à la fourmi ce misérable soin,
Homme, amassez pour l'homme, et qu'un secours inique
N'aggrave point ainsi la pauvreté publique.
Tous ces monceaux de grains, ces fruits que vous cachez,
Ne sont pas des métaux de l'abîme arrachés,
Qui de leur possesseur devenus le supplice,
Soient dans la terre encor remis par l'avarice.
C'est un dépôt commun, l'aliment des humains,
La sueur de leur front, le travail de leurs mains ;
Un bien que la nature à ses enfans étale,
Le seul que sa bonté, sagement libérale,
Sur la face du monde a répandu sans choix :
Subsistance du peuple, et des grands et des rois.
Celui qui la prodigue en des jours de misère,
N'en devient que plus riche, et du pauvre est le père.
L'homme qui la captive et ne lui rend l'essor
Que pour en augmenter son infâme trésor,
S'appauvrit à son tour quand ses granges s'emplissent,
Et marche environné de voix qui le maudissent.

Riches, soyez humains, tendres et généreux.
Quel bien vaut le bonheur de rendre un homme heureux ?
C'est le plaisir du juste, et c'est le digne usage
Des fragiles trésors qu'il reçut en partage.
Il prospère, il jouit des bienfaits qu'il répand ;
Vainqueur de l'envieux, cet ennemi rampant,
Il entend sans effroi, gronder loin de ses traces,
Les foudres de la cour et le vent des disgrâces.

Tels ces arbres heureux et du ciel protégés
Que l'humide aquilon n'a jamais outragés,
Conservent la fraîcheur de leur feuille odorante
Quand sous de noirs frimas la terre est expirante ;
Étendent leurs rameaux, et parmi les hivers,
Poussent encor des fleurs, et de fruits sont couverts.

Le Franc de Pompignan.

§ 105. *Vie laborieuse et champêtre, agriculture, économie; éloge de la femme forte.*

Heureux qui de ses mains cultive les sillons
Où son champêtre aïeul planta ses pavillons,
Qui demande à la terre un tribut légitime,
Pour nourrir les mortels l'épuise et la ranime,
Et par l'utile effort d'un soin toujours nouveau,
En devient l'économe, et non pas le fardeau.
Digne que la nature équitable et féconde
A tant d'activité par ses bienfaits réponde,
Tantôt dans ses guérets, tantôt dans son bercail,
Il rend hommage au ciel des fruits de son travail.

C'est ainsi qu'il remplit la loi de sa naissance;
Tandis que de ce riche au sein de l'opulence,
Les sens dans le repos sont presque anéantis,
Par le sommeil du cœur ses yeux appesantis,
N'ont pour les biens réels, pour le bonheur solide
Qu'une vue incertaine, et qu'un regard stupide.
De palais en palais mollement transporté,
Du pauvre en vain suivi, de flatteurs escorté,
Il ignore les soins, la peine et l'industrie;
Et sa main qui jamais ne servit la patrie,
Laisse écouler son or par cent canaux ouverts,
Dans l'abîme du luxe et des plaisirs pervers:
Cet or, dont il pourroit finir tant de misères,
Soulager les besoins et les maux de ses frères:
Cet or, fléau du monde et de l'humanité,
Quand il ne sert qu'au faste et qu'à la volupté.

De ces biens corrompus rejète au loin l'usage,
Mon fils, je t'offre ici les seuls trésors du sage,
Les seuls dont la beauté mérite nos regards;
Dans les bois, dans les champs ces trésors sont épars;
Ils germent sous nos pieds, nos mains les font éclore:
Il ne leur faut souvent qu'un beau jour, qu'une aurore,
Qu'un ciel pur, ou rempli de fécondes vapeurs,
Qu'une douce rosée, ou de vives chaleurs.
Des épis verdoyans, des moissons qui jaunissent,
Des arbres entourés d'eaux qui les rafraîchissent,
Des coteaux qu'embellit la pourpre des raisins,
Des vergers, des hameaux l'un de l'autre voisins,
Des enclos possédés sans crime et sans querelle,
Des foyers pleins de joie, une paix éternelle:
Tel est l'asile unique où la main du Seigneur
A fixé la vertu, la concorde et l'honneur.

Que ce spectacle est riche, et qu'il a droit de plaire
A tout cœur dégagé d'un intérêt vulgaire!
Tourne vers ces objets et tes vœux, et tes soins;
Ils suffiront, mon fils, à tes divers besoins.
La nature t'appelle et t'ouvre son école;
Dans ses productions consulte sa parole,
Consulte-la toujours et songe que sa voix
Est le conseil de l'homme et la mère des lois.

Apprends de cette mère, apprends, enfant docile,
A mériter ses dons par un service utile.
Du mortel qui les cherche ils suivent les désirs.
Le paresseux languit dans ses honteux loisirs;
J'ai vu sa vigne inculte, et ses champs pleins d'épines;
Leur enceinte crouloit et tomboit en ruines;
Brûlés par les chaleurs, transis par les frimas,

Ses enfans presque nus se traînent sur ses pas.
Sous ces toits délabrés où la faim le tourmente,
Sa misère s'accroît, et sa paresse augmente,
Son état m'a touché, ses fautes m'ont instruit.

Et toi, de mes leçons qui recueilles le fruit,
Laborieux mortel, sers d'exemple à tes frères;
Pour labourer ton champ, prends le soc de tes pères.
Spectateur assidu de la terre et des cieux,
Pénètre les secrets qu'ils cachent à tes yeux.
Observe le retour, le déclin de l'année,
Le cercle où du soleil la course est enchaînée,
L'inconstance des vents, les temps et les saisons,
Et leur vicissitude et leurs combinaisons,
L'influence de l'air, et le pouvoir de l'onde;
De ce livre animé que l'étude est féconde!
Il est toujours ouvert pour le cultivateur:
Il sert au philosophe autant qu'au laboureur.
Tout homme eut le travail et la terre en partage.
Il n'est rien d'infertile, il n'est rien de sauvage;
Si tu sais avec art ménager les terrains;
Ici fleurit la vigne et là germent les grains.
Ce terroir produira des plantes salutaires:
Cet espace est marqué pour des bois solitaires;
De ces prés où tes mains ont creusé des canaux,
Déjà l'herbage est mûr, et n'attend que la faux.
Ainsi donc tous les biens qu'enfante la nature,
Seront en divers temps le prix de ta culture.

Des fleuves, des ruisseaux que les bords soient peuplés
De troupeaux différens toujours renouvelés.
Qu'ils connoissent ta voix, le son de ta musette;
Des paisibles sujets conduits par sa houlette,
Tout pasteur vigilant sait le nombre et les noms.
Content de leur amour, satisfait de leurs dons,
Sur ce peuple soumis tu règneras sans armes;
Ses innocens tributs ne coûtent point de larmes:
C'est du lait, des toisons, richesse des pasteurs,
Et dont l'abus jamais ne corrompit les mœurs.

Possède-la, mon fils, et dans sa jouissance
De ton cœur vertueux affermis l'innocence.
Mais un bien doit encor exciter tes désirs,
Un bien qui met le comble au bonheur, aux plaisirs,
Un bien si précieux que ton auteur suprême,
Pour le rendre plus doux l'a tiré de toi-même:
Une compagne enfin, qui, digne de ton choix,
D'une épouse fidèle exerce tous les droits,
Et qui t'offre sans cesse, en retour de ta flamme,
Moins les attraits du corps que les beautés de l'âme.

Confie à son amour tes dociles enfans;
Qu'elle règne aux foyers comme toi dans les champs.
C'est là que sa prudence accroît ton héritage.
Entre tes serviteurs qu'elle seule partage
Les fuseaux, la navette et les divers emplois
Qu'au sein de ta famille établiront ses lois.
Quand des feux du matin l'univers se colore,
Son visage aussi pur, aussi frais que l'aurore,
Écarte le sommeil, bannit l'oisiveté,
Ranime le travail que soutient sa gaîté.
Les arts à ses leçons avec zèle obéissent:
Par ses mains cultivés tous les arts l'enrichissent?
Vainqueur de la tempête, un vaisseau chargé d'or,
Du maître qui l'attend remplit moins le trésor.

La rigueur des hivers, ni la disette affreuse
Ne pénètrent jamais dans sa retraite heureuse :
De l'orphelin, du pauvre, en leur calamité,
Elle calme la faim, couvre la nudité.
L'indigence en ce lieu n'est jamais importune ;
C'est un asile ouvert aux cris de l'infortune :
Un séjour où chacun goûte et voit sans ennui
Sa félicité propre, et le bonheur d'autrui.

Et tels sont les travaux, les succès d'une femme
Qu'un zèle bienfaisant éclaire, instruit, enflamme.
O des faveurs du ciel rare et modeste emploi !
Femme forte, quel homme est comparable à toi !
Quel homme accomplit mieux le précepte suprême
De chérir les humains à l'égal de soi-même !
Femme heureuse ! ses jours au monde précieux,
Sont loués sur la terre et bénis dans les cieux.
L'innocente candeur dans sa bouche réside ;
A tous ses entretiens la charité préside ;
Que de voix à l'envi consacrent ses bienfaits !
Que de cœurs subjugués par ses chastes attraits !
Son époux est brillant des rayons de sa gloire,
Et ses enfans devront leur lustre à sa mémoire.

Que pour d'autres le marbre entassé jusqu'aux cieux,
Apprenne à l'univers leurs titres glorieux ;
L'artisan secouru, la pauvreté bannie,
Ses serviteurs heureux, et sa famille unie,
Des fils dont elle-même a formé la raison,
C'est dans ces monumens qu'elle aime à voir son nom :
C'est là qu'il se conserve, et qu'honoré des sages,
Il triomphe à la fois de l'envie et des âges.

O crainte du Seigneur, tu règles tous ses pas,
Tu répands ses trésors, tu défends ses appas ;
Le monde rend hommage à sa conduite austère :
Tout corrompu qu'il est, c'est un juge sévère,
Qui déteste et méprise, en dépit des flatteurs,
Les biens sans les vertus, la beauté sans les mœurs.

Le Franc de Pompignan.

§ 106. *Rois et sujets.*

Le pouvoir paternel, l'autorité suprême
Sont des droits émanés du Créateur lui-même.
Dieu sur la même tête unit leur double loi ;
Qui fit le premier père a fait le premier roi.

Le premier qui du sceptre exerça la puissance,
N'avoit que ses enfans sous son obéissance.
Les enfans à leur tour, dans ce chef révéré,
Obéissoient à Dieu qui l'avoit consacré.
Dans ces nœuds que forma la sagesse divine,
Du vrai gouvernement nous trouvons l'origine ;
Sur l'intérêt commun ses titres sont fondés.
Vous que régit un maître, et vous qui commandez,
Conservez à jamais de si doux caractères ;
Rois, voilà vos enfans : sujets, voilà vos pères.

Ce sont là les pasteurs, ce sont les souverains
A qui le Roi des rois confia les humains.
Ils règnent comme lui par l'amour et la crainte ;
Il les a couronnés de sa majesté sainte ;
Ils tiennent de lui seul l'empire des mortels.
Images du Très-Haut, vengeurs de ses autels,

Il dépose en leurs mains sa balance et sa foudre.
Et le droit de juger, de punir et d'absoudre.
Mais dans ce rang divin dont ils sont revêtus,
Qu'ils trouvent de devoirs, et qu'il faut de vertus!

Pour la religion pleins d'amour et de zèle,
Qu'elle ait leur premier soin, qu'ils règnent avec elle.
Leur pouvoir se détruit quand elle perd le sien ;
L'enfer souvent ébranle un si ferme soutien :
Il suscite l'erreur, les nouveautés hardies.
Tout roi sage déteste et proscrit les impies :
Chassés de sa présence, et courbés sous le frein,
C'est pour eux que son sceptre est un sceptre d'airain.
Il sait trop que leur secte est l'école du crime,
Que nulle autorité n'est pour eux légitime,
Et qu'instruit à braver remords, nature et loi,
L'ennemi de son Dieu l'est toujours de son roi.

Un monarque pieux n'en sera que plus juste :
Mieux qu'un autre il remplit son ministère auguste.
De la religion la justice est la sœur ;
Dieu la donne en partage aux rois selon son cœur.
Assise en leurs conseils, qu'elle seule y décide ;
Que le pauvre, la veuve et l'orphelin timide,
Sans terreur et sans honte approchent de ce lieu :
Le palais d'un roi juste est le temple de Dieu.
Sa bouche en est l'organe, et sa voix, son oracle ;
La vérité lui parle, et ne craint point d'obstacle,
Il l'écoute, il l'honore, et par un seul regard,
Du mensonge perfide il déconcerte l'art.
Il n'a point à sa cour de ces amis du vice,
Qui disent aux tyrans, vous aimez la justice :
Le peuple satisfait, à vos lois applaudit.
O lâche adulateur, ce peuple te maudit :
Il invoque la foudre, et déjà le ciel tonne.

Vous qui briguez l'honneur de servir la couronne,
Soyez de l'équité les ministres chéris ;
L'amitié des bons rois ne s'obtient qu'à ce prix.
Elle est le prix d'un cœur aussi pur que fidèle.
Un monarque équitable auprès de lui n'appelle
Que des mortels prudens, humains, religieux ;
Ce conseil sur la terre est le sénat des cieux.
Il en a la prudence, il en a la sagesse ;
Des peuples enchantés il nourrit l'allégresse.
Puisse de jour en jour s'accroître leur bonheur,
Et la guerre jamais n'en troubler la douceur!

La guerre ! ô châtiment, ô fléau de la terre,
Jeu barbare des rois, impitoyable guerre,
N'attends pas que des chants par le sage inspirés,
Célèbrent des héros faussement admirés.
S'il est vrai cependant que de justes querelles
Ont armé quelquefois les mains les moins cruelles ;
S'il est des droits certains d'héritage et de rang,
Qui pour être affermis veulent des flots de sang ;
Si des voisins jaloux dans la paix nous outragent,
Insultent nos foyers, les brûlent, les ravagent,
Rois, consultez Dieu même, et frémissez encor ;
Craignez que de sa haine il n'ouvre le trésor :
Songez qu'en prononçant ce mot affreux de guerre,
Vous appelez la mort et l'enfer sur la terre ;
Qu'ils règnent l'un par l'autre aux lieux où l'on combat ;
Que l'abîme engloutit ceux que le glaive abat ;
Que les plus grands excès, les fureurs les plus noires,
Déshonorent toujours vos plus belles victoires,

Et que par des vainqueurs féconds en cruautés,
Mille forfaits nouveaux sont encore inventés.
C'est pour vous qu'en tous lieux ces maux se multiplient.
Ennemis et sujets, morts et vivans, tous crient;
Tous de l'humanité pleurent les justes droits :
Les campagnes en feu, les villes aux abois,
Les époux expirans, les femmes égorgées
Aux pieds des assassins qui les ont outragées,
La nature, l'honneur, les temples, les autels,
Tout réclame le Dieu, seul juge des mortels.
S'il vous donna l'épée, il porte la balance,
Et vous serez pesés au poids de la vengeance.

Que les regrets publics, en ce moment fatal,
Vous servent de cortége aux pieds du tribunal;
Présentez-y les vœux, le puissant témoignage
Des sujets fortunés qui vous rendoient hommage.
Pour vous ouvrir les cieux, qu'ils unissent leurs voix.
Que la louange alors a de force et de poids!
Ce langage est le seul qui calme un Dieu sévère,
Dont vos flatteurs cent fois ont armé la colère.

Méritez, dieux du monde, un suffrage si beau.
L'instant viendra pour vous de descendre au tombeau :
C'est où de vos pareils aboutit la puissance.
Du Souverain suprême imitez la clémence;
Elle est l'appui du trône, elle en est l'ornement :
Nous nous plions sans peine au joug du sentiment.
Sous un prince adoré, tout fleurit, tout prospère;
S'il commande en monarque, il administre en père.
Il aide ses sujets dans les jours de malheurs;
Économe attentif de ses biens et des leurs,
Ardent à les venger, si quelqu'un les opprime,
Lui-même apprend aux rois cette sainte maxime,
Que les dons, les tributs, fruits de tant de soupirs,
Sont faits pour les besoins, et non pour les plaisirs.

Loin des yeux, loin du cœur d'un monarque sensible,
Les tableaux douloureux, le spectacle terrible
Des maux, de la misère et du long désespoir
De tant d'infortunés soumis à son pouvoir.
Ou plutôt offrons-lui ces touchantes images :
Des mortels abrutis et devenus sauvages;
Des familles en pleurs, importunant les cieux;
Des pays autrefois peuplés, industrieux,
Où l'art du laboureur, ce premier art des hommes,
Cet art qui nous fait vivre, injustes que nous sommes,
Cet art que tant de rois ont honoré, chéri,
Est par un vil service indignement flétri;
Des vallons, des coteaux et des plaines fertiles,
Où le cultivateur, qui de ses mains utiles,
A conduit la charrue et manié la faux,
Ne trouve que la faim au bout de ses travaux;
Des domaines entiers sans maître et sans culture;
Des bois et des sillons pleins d'une bourbe impure;
Des chemins effacés, des villages détruits,
Et des prés sans herbage, et des vergers sans fruits;
Des murs abandonnés, où, parmi les reptiles,
Des troupeaux sans pasteurs, des vieillards sans asiles,
Sont ensemble couchés sous des toits entr'ouverts.
Là de foibles enfans, victimes des hivers,
Sous un ciel étranger suivent leur triste mère,
Qui déplore avec eux le trépas de leur père.
Ici l'épouse enceinte, au fort de ses douleurs,
De l'extrême indigence éprouve les horreurs :

Succombant aux besoins, autant qu'à son mal même,
Elle tient dans ses bras le tendre époux qu'elle aime,
Et qui de tout son sang voudroit la secourir,
Le quitte avec regret, et meurt avec plaisir.

O rois, l'ignorez-vous? Vos sujets sont vos frères;
C'est à vous, à vous seuls d'adoucir leurs misères.
Dieu veut, nous le savons, que l'inégalité
Soit la base et le nœud de la société;
Que les rangs, les honneurs, la gloire et la richesse
En des lots différens soient répartis sans cesse;
Mais il veut que l'accord qu'il mit dans ses décrets,
Soit la règle des rois comme de leurs sujets;
Que les êtres sortis de ses mains éternelles
Jouissent du bienfait de ses lois paternelles;
Que l'un soit absolu, mais juste et généreux:
Que l'autre soit fidèle et soumis, mais heureux.
Monarques et sujets, tel est notre partage.
Dieu dans sa providence est un arbitre sage;
Il nous fit l'un pour l'autre, et confia le sort
Du misérable au riche, et du foible au plus fort.
Voilà l'ordre prescrit, et cette loi féconde
Renferme nos devoirs et le bonheur du monde.

Qu'il est beau de régner sur des peuples nombreux!
C'est la force du maître, il n'est grand que par eux.
Un royaume désert est la honte du prince;
La plus brillante cour vaut moins qu'une province.
Un monarque éclairé porte au loin ses regards,
Rend la vie et le zèle au peuple comme aux arts.
Conduite par l'amour, sa douceur bienfaisante,
Partout inépuisable, et partout agissante,
Vole, franchit les airs, de climats en climats,
Jusqu'aux extrémités de ses vastes états.
Son front calme et serein dissipe les alarmes;
Les yeux à son aspect ne versent plus de larmes:
C'est le soleil du pauvre et l'astre du bonheur.
La terre et les humains ressentent sa faveur.
Telle est au point du jour cette fraîche rosée,
Secours délicieux d'une plante épuisée,
Source de ces parfums qu'au retour du printemps,
Exhalent à l'envi les jardins et les champs.
Telle est la douce pluie en automne attendue,
Qui sans bruit, sans orage à grands flots répandue,
Vient donner aux raisins, trop durcis par l'été,
Leur couleur transparente, et leur maturité.

Cependant l'industrie et les hommes renaissent;
Le commerce fleurit, les moissons reparoissent;
Le coteau retentit des chants du vigneron:
L'écho des bois s'éveille aux airs du bûcheron:
Le laboureur content, vers son hameau ramène
Les taureaux vigoureux qui sillonnoient la plaine:
La flûte et le hautbois assemblent les troupeaux;
Le moissonneur chargé de ses propres fardeaux,
Qui de l'âpre exacteur ne seront plus la proie,
Aux mains de ses enfans les remet avec joie.
C'est le prix des sueurs, et ce prix est sacré.
Le champêtre repas est déjà préparé,
Repas d'hommes contens, banquet de la sagesse,
Commencé sans ennui, terminé sans ivresse.
L'envieux, le méchant n'y portent point leur fiel:
On y bénit le prince, on y rend grâce au ciel.

Quelle félicité! quel maître et quel empire!
L'étranger est jaloux, et l'univers admire.

Ces temps sont précieux sans doute, et ces beaux jours,
Aux regards des humains, ne luisent pas toujours.
Mais en toute occurrence, en tous lieux, en tout âge,
La vertu, le devoir, la loi n'ont qu'un langage:
Obéir à son maître, oui, mortels, obéir.
Dieu fit la loi: parlez, l'oserez-vous trahir?

Toi surtout, dont j'aspire à former la jeunesse,
Mon fils, après ta mère, objet de ma tendresse,
Quelque sort ici-bas qui te soit destiné,
Crains ton Dieu, sers le roi que ce Dieu t'a donné.
Que partout ce précepte à tes yeux se retrace.
Je déplore l'orgueil, ou l'indiscrète audace,
Qui des maîtres du monde excite le courroux:
Ils sont de leur puissance amoureux et jaloux;
Tout sujet insolent met en péril sa tête.
Dans leur ressentiment nul frein ne les arrête;
D'un lion qui rugit c'est le fougueux transport:
La colère des rois est un arrêt de mort.
La révolte souvent les a rendus barbares.
S'il en est de cruels, d'injustes, ou d'avares,
Qui repoussent le peuple accouru dans leurs bras,
Par un reproche amer ne les irritez pas.
Gémissez: la douleur, les soupirs et les larmes
Sont des efforts permis et d'innocentes armes.
Des plaintes sans aigreur, un zèle tendre et pur,
Ont d'invincibles droits sur le cœur le plus dur.
Détrompé tôt ou tard d'un conseil trop funeste,
Vos pleurs l'ébranleront, Dieu conduira le reste.
Des volontés des rois arbitre souverain,
Il tient avec leurs jours leur esprit dans sa main.
C'est une onde courante, une source docile
Que l'art du jardinier gouverne et rend utile,
Qu'il divise et promène en ses divers carreaux,
Quand leurs sillons brûlans lui demandent des eaux.

Vivons en citoyens, vivons soumis, paisibles.
De la rébellion les suites sont horribles.
Quel changement heureux, quel bien dans les états
Ont produit les complots, les partis, les combats?
C'est vous que j'interroge, auteurs de ces intrigues,
Qui dans le sein du trouble ont enfanté les ligues,
Vous, qui pour vos plaisirs dévorant les tributs,
Parlez des maux publics, et d'excès, et d'abus;
Qui trompez le vulgaire, allumez l'incendie,
Et pour guérir l'état, immolez la patrie.
Il est des malheureux, il est des oppresseurs,
On le sait: mais faut-il, pour finir ces malheurs,
Au bruit de la trompette arborer dans nos villes
L'effroyable étendard des discordes civiles?
Du sage patriote êtes-vous secondés?
Etes-vous son espoir, son salut? Répondez.
Les traîtres n'oseroient: eux-mêmes se condamnent;
Ils usurpent en vain des titres qu'ils profanent.
L'intérêt personnel, sous des noms spécieux,
Conduit secrètement leurs coups ambitieux.
Le peuple n'a jamais profité de leur crime;
Il en fut le prétexte, il en est la victime.

Ce n'est pas qu'adoptant un système fatal,
Je rende au despotisme un hommage vénal;
Que j'accorde à ces rois ce que Dieu leur refuse,
Ni dans leurs attentats que ma voix les excuse.
Non: je connois trop bien leurs devoirs différens.
Je hais la tyrannie et je plains les tyrans.

Mais si le droit divin, mais si les lois humaines,
Contre leurs passions sont des barrières vaines,
Si jusqu'en ses foyers l'innocent craint pour lui,
N'est-il donc pas contre eux de légitime appui,
Des règles que le ciel, que la nature ait faites?
Des juges dont le soin? . . . . Ce n'est pas vous qui l'êtes,
Soldats, peuple, ni grands, prêtres, ni magistrats;
Le serment de vos cœurs enchaîne aussi vos bras.
Qui détrône les rois bientôt les assassine.
Périsse pour toujours l'exécrable doctrine,
Qui de l'oint du Seigneur combattroit le pouvoir,
Et d'un crime d'état feroit un saint devoir.

Des maîtres que le ciel établit sur nos têtes,
La chute ou les revers sont pour nous des tempêtes.
La sûreté publique à leur sort nous unit:
Dieu seul, quand il le veut, les juge et les punit.
Mais ceux que la pitié ni la gloire ne touche,
Les tyrans, en un mot, apprendront par ma bouche,
Qu'ils n'ont, après leur mort, ni sujets, ni flatteurs,
Que leurs propres enfans leur refusent des pleurs,
Que la postérité, que les temps et l'histoire,
A l'opprobre, à l'horreur consacrent leur mémoire;
Que tel est leur destin dans ce séjour mortel:
Mais qu'il est d'autres maux dans l'abîme éternel;
Qu'ils y trouvent un Dieu terrible, inexorable,
Les cris de l'opprimé, les pleurs du misérable,
Le sang des nations follement répandu
Pour un droit chimérique, ou trop mal défendu,
Les crimes qu'ils ont faits, ceux qu'on fit pour leur plaire,
Les imprécations contre un règne arbitraire,
L'accablant souvenir de ce qu'ils ont été,
Et des méchans entre eux l'affreuse égalité.

Épouvantable fin d'une illustre carrière!
De quoi leur a servi cette majesté fière,
Tant de gardes armés, tant de pompe et d'orgueil?
Le sceptre est un fardeau, le trône est un écueil.
Il n'est rien qui du peuple écarte les injures.
Souvent le meilleur prince a causé des murmures.
Que n'exigeons-nous pas, impérieux sujets!
Des talens, des vertus, et même des succès.
Vous dont le cœur est droit, l'âme tranquille et saine,
Parcourez les devoirs de cette vie humaine,
Observez bien les rois, et vous direz: hélas!
Trop heureux qui sait l'être; heureux qui ne l'est pas!

Le Franc de Pompignan.

§ 107. *Vanité de toutes choses: vanité de nos études, de nos spéculations, des plaisirs, des bâtimens, des richesses, et de la philosophie humaine.*

Tout n'est que vanité, tout n'est qu'erreur dans l'homme,
Du nom de sage en vain quelquefois il se nomme,
Dans cet être frivole et sans cesse agité,
Tout n'est qu'illusion, foiblesse et vanité.
Une race périt, une autre la remplace,
La terre sous leurs pas ne change point de face:
Chaque jour le soleil rallumant son flambeau,
Voit de ces nations le mobile tableau,
Il se lève, il se couche, il reparoît encore;
Par la même carrière il retourne à l'aurore,

Commence ainsi sa course, et la finit toujours
Dans le cercle étoilé qui renferme son cours.
Le vent, ressort de l'air, dans sa vitesse extrême,
S'élance en tourbillons, et revient sur lui-même.
Tous les fleuves du monde entrent au sein des mers,
Sans que leurs flots unis ravagent l'univers;
Dans les flancs de la terre ils reprennent leur course,
Et ce chemin secret les ramène à leur source.

Qui nous dévoilera par de puissans efforts,
Ce vaste méchanisme et ses divers ressorts?
Avide également et de voir et d'entendre,
En vain pour les sonder, en vain pour les comprendre,
L'homme d'un soin pénible a surmonté l'ennui;
La nature est toujours une énigme pour lui.
Que sait-il? Que voit-il? Ce qu'ont vu ses ancêtres.
Il n'est rien de nouveau: ce sont les mêmes êtres,
Les mêmes passions et les mêmes objets;
Nous inventons des arts, nous formons des projets
Qui seront oubliés par de nouvelles races,
Dont les siècles suivans effaceront les traces.
On invente, on oublie, on élève, on détruit,
Tout passe, tout s'écoule, et tout se reproduit.

Je règne; mais un roi ne vaut jamais un sage.
Je demandai, j'obtins la sagesse en partage;
J'empruntai son flambeau pour éclairer mes yeux,
Pour étudier l'homme et lire dans les cieux.
Le Créateur lui-même imprima dans notre âme
Ces désirs inquiets dont l'essor nous enflamme.
Mais quoi! dans la nature et dans l'humanité,
Je n'ai vu que soucis, misère et vanité.
J'ai vu que du méchant le cœur est indocile,
Que pour un fou qui meurt, il en renaissoit mille.
Et j'ai dit: Je surpasse en sagesse, en grandeur,
Tous les rois dont la terre admiroit la splendeur:
J'ai voulu tout savoir, et je sais tout peut-être.
Arbitre des mortels, je cherche à les connoître,
A guérir les penchans qui leur donnent la loi;
Je suis leur philosophe encor plus que leur roi.
Desseins infructueux, études toujours vaines,
Qui ne corrigent point les foiblesses humaines.
Au milieu des erreurs trop de sagesse nuit:
Le plus profond savoir est perdu, s'il n'instruit.

Ah! fuyez, m'écriai-je, importunes chimères;
Goûtons des biens présens les douceurs passagères,
Occupons-nous de jeux, de ris et de festins.
J'élevai des palais, je plantai des jardins:
Sous des berceaux de fleurs les fontaines jaillirent;
Des concerts les plus doux mes forêts retentirent.
L'univers étonné crut que j'étois heureux.
Les nations m'offroient des tributs et des vœux:
J'ai des cultivateurs excité l'industrie.
La terre a couronné mes soins laborieux.
J'ai satisfait mon cœur; j'ai contenté mes yeux;
De mes divers travaux ils ont eu les premices.
J'ai cru jouir enfin, j'ai cru que les délices
Etoient des jours d'un roi le charme et le soutien;
Et cette jouissance est encore un faux bien.

Ainsi je me lassai de ces plaisirs futiles,
De ces palais brillans où tant de mains habiles,
Par mon ordre employoient le jaspe et le saphir
Et les arts de l'Egypte, et le métal d'Ophir.

Qui sera l'héritier, me disois-je à moi-même,
Des biens que je possède, et de mon rang suprême?
Sera-t-il vicieux, ou l'ennemi du mal,
Économe ou prodigue, avare ou libéral,
Imprudent ou sensé, fourbe ou vrai? Je l'ignore.
Pourquoi donc en désirs me consumer encore?
Pourquoi tant fatiguer mon esprit et mes sens,
Sacrifier la force et la fleur de mes ans,
Pour enrichir, que sais-je? un ingrat, un impie,
Un homme lâche ou foible, et dont l'âme assoupie,
Parmi les voluptés, la mollesse et l'erreur,
Sous le poids de son corps languira sans honneur?

Je reconnus alors, je sentis l'avantage
Que sur les insensés aura toujours le sage:
Le jour qui nous éclaire en a moins sur la nuit.
Ceux-là marchent sans voir la main qui les conduit,
Le sage au moins regarde, et ses yeux sont ses guides.
Mais tous, soit insensés, soit prudens, soit stupides,
Ignorans et savans, tous ont un sort égal:
La mort de leur carrière est le terme fatal.
Il n'est point de vertu, de talens ni de gloire
Qui puisse d'un mortel assurer la mémoire.
Les noms même, les noms sur le marbre tracés,
Par le souffle du temps en seront effacés.
Tout meurt; je mourrai donc. Mon règne et mes ouvrages
Tomberont avec moi dans le torrent des âges.
Depuis que ces objets assiégent mes esprits,
Que la vie à mes yeux a perdu de son prix!
Elle m'est importune, et son fardeau m'accable.
Ne la surchargeons plus d'un travail misérable.
C'est le sort d'un pécheur d'augmenter ses besoins,
D'abandonner son âme à d'inutiles soins,
De posséder sans goût, d'acquérir sans mesure.
Savourons sobrement les dons de la nature;
Ils viennent de Dieu même, ils sont pour les humains:
En jouir sans abus, c'est remplir ses desseins.
L'art de se modérer naît de l'expérience.
Aux mortels qu'il chérit Dieu donne la science,
La sagesse, la paix, et des loisirs heureux;
Le reste est superflu, s'il n'est pas dangereux.

Le Franc de Pompignan.

§ 108. *Vicissitude et changemens dans les travaux des hommes; systèmes des philosophes, raisonnemens des impies; prospérité des méchans; talens des artistes, richesses, liens du sang et de l'amitié, puissance souveraine, tout cela n'est que vanité.*

Dieu nous donna la vie, et Dieu l'a mesurée.
Toute chose a son temps, ses bornes, sa durée.
Nous changeons d'intérêts, de passions, de soins:
Chaque âge a ses plaisirs, chaque jour ses besoins.
L'un naît, l'autre meurt; le deuil suit l'allégresse.
L'homme est plein tour à tour de force et de foiblesse,
Le sort de ses travaux est toujours incertain;
Ce qu'il plante aujourd'hui s'arrachera demain:
Tel construit des remparts, tel autre les renverse:
Celui-ci cache l'or, celui-là le disperse:
Souvent il faut parler, souvent le discours nuit:
Le plus ardent amour par la haine est détruit.
La guerre rompt la paix, la paix finit la guerre:
Tels sont les changemens et les jeux de la terre.

Et l'homme y cherche encor sa gloire et ses plaisirs!
Mais il porte plus loin l'abus de ses loisirs;
Son orgueil les emploie à percer les limites
Qu'à notre entendement la nature a prescrites.
D'une trop foible audace essor infortuné!
Quel fruit espère-t-il d'un travail obstiné?
Des effets, qu'il voit mal, il cherche en vain la cause;
De ses propres secrets l'Éternel seul dispose.
Il nous les a cachés lorsqu'il créa les temps;
Il nous les cachera jusques aux derniers ans;
Et tandis que nos jours s'écoulent comme l'onde,
Aux cris du philosophe il a livré le monde.

J'ai connu toutefois, parmi tant de clameurs,
Que la vérité règne au milieu des erreurs,
Que les œuvres de Dieu ne cessent, ni ne changent,
Que nos foibles efforts jamais ne les dérangent,
Et que l'être puissant qui forma l'univers,
Tonne au fond de nos cœurs bien plus que dans les airs.
J'ai vu que si ce Dieu toujours bon, toujours juste,
Imprima sur nos fronts sa ressemblance auguste,
Et d'un souffle divin voulut nous ennoblir,
Pour humilier l'homme il semble l'avilir,
Il semble lui crier, l'avertir à toute heure,
Qu'il faut, comme la bête, et qu'il souffre et qu'il meure;
Que le même air pénètre et rafraîchit leurs corps,
En altère, en suspend, en brise les ressorts;
Que tous ces corps enfin, de semblable matière,
De la poudre tirés, rentrent dans la poussière,
Et qu'ainsi parvenus à leur moment fatal,
L'homme et le quadrupède ont un partage égal.

Et qui sait, dira-t-on, quand la mort nous immole,
De sa prison de chair si l'âme alors s'envole;
Si l'esprit de la brute en d'autres lieux s'enfuit,
Ou dans son corps fragile avec elle est détruit?
Nous l'ignorons sans doute, et cette incertitude
Fait de nos tristes jours le tourment le plus rude.
Tout meurt pour nous: nul art, nul secret, nul effort
Ne révèle aux humains ce qui suivra leur mort:
Jouissons du présent, jouissons de nous-mêmes.
Jouissez, et la mort résoudra ces problèmes;
O sages, qui pensez, qui vivez au hasard,
Elle ouvrira son livre, et vous lirez trop tard.
Vous lirez vos erreurs, vos succès et vos crimes.

Quel désordre de mœurs! Que de noires maximes!
L'impiété triomphe avec un front d'airain.
Trahi, calomnié, l'innocent pleure en vain:
Il attend, foible espoir dans ce tumulte étrange,
Que l'amitié le serve, ou que la loi le venge.
Tout est sourd à sa voix, tout est muet pour lui,
Et nul ne le console en son mortel ennui.

Trop heureux, ai-je dit, ceux qu'une mort précoce
A déjà garantis de ce spectacle atroce;
Mais plus heureux cent fois ceux que le cours des ans
N'appelle point encore au nombre des vivans,
Et qui ne verront pas le trop brillant salaire
Qu'obtiennent tant d'horreurs que le soleil éclaire.

Pour vous, amis des arts, êtres infortunés,
Je vois à quels travaux vous êtes condamnés;
J'en vois avec douleur et l'objet et le terme.
Des plus rares talens possédez-vous le germe?

S'est il développé dans ses fruits précieux,
De votre heureux génie enfans industrieux?
L'envie aussitôt siffle, et c'est un cri de guerre
Qui ne peut s'étouffer qu'à grands coups de tonnerre.

O vanité des arts! ô succès trop douteux!
Tel cherche à déprimer des rivaux généreux,
Qui ne méritera par ses divers ouvrages,
Que l'estime des fous et le mépris des sages.
Le paresseux alors s'écrie: ô temps perdu!
Que de bruit pour un bien si chèrement vendu!
Le peu que j'ai, du moins en paix je le consomme.
L'homme est donc le censeur ou l'ennemi de l'homme:
Lui qui de ses pareils, s'il suivoit la raison,
Seroit le défenseur, l'ami, le compagnon.

Pour qui travaille-t-il cet homme insatiable,
De la société membre peu sociable?
Sans frère et sans enfans, il n'a point d'héritier,
Et dévore en son cœur les biens du monde entier;
Isolé sur la terre et pauvre en sa richesse.
Malheur à l'homme seul, malheur à sa foiblesse.
S'il tombe, dans sa chute il n'est point secouru:
Tout l'éclat de son or a bientôt disparu:
L'ami soutient l'ami, le frère aide le frère;
Leur accord les défend de la haine étrangère:
Par le sang et l'honneur toujours unis entre eux,
Quiconque en offense un les offense tous deux.
C'est un triple lien, c'est une double chaîne
Que les plus fortes mains ne romproient qu'avec peine.

Mais la concorde est rare autant que le bonheur.
Accoutumons notre âme à ce monde trompeur.
Partout nous essuyons des rigueurs, des caprices.
Le trône a ses dégoûts, les rois ont leurs supplices.
J'aime mieux un enfant sage et doux en ses mœurs,
Qu'un roi superbe et vieux dont je crains les fureurs,
Qu'un roi qui ne prévoit ni discordes publiques,
Ni combats étrangers, ni périls domestiques.
Tel au sceptre parvint qui naquit dans les fers;
Tel roi né dans la gloire est mort dans les revers.
J'ai vu des courtisans l'attachement volage;
La vieillesse du maître écarte leur hommage.
Son héritier paroît, c'est l'astre de la cour.
Il règne; un autre vient qui l'éclipse à son tour:
Le peuple accourt, l'adore, et de son joug se lasse.
Un long règne est souvent une longue disgrâce.
Et c'est pour ce pouvoir, pour ce suprême rang,
Que nous couvrons la terre et de flamme et de sang!
C'est pour les conquérir, les céder, les reprendre,
Qu'un prince ambitieux réduit les murs en cendre,
Qu'il détruit ses voisins, ses sujets et les lois!
O vanité du trône! O misère des rois!

Le Franc de Pompignan.

§ 109. *Précis de l'Ecclésiaste.*

Dans ma bouillante jeunesse,
J'ai cherché la volupté;
J'ai savouré son ivresse;
De mon bonheur dégoûté,
Dans sa coupe enchanteresse
J'ai trouvé la vanité.

La grandeur et la richesse
Dans l'âge mûr m'ont flatté :
Les embarras, la tristesse,
L'ennui, la satiété,
Ont averti ma vieillesse,
Que tout étoit vanité.

J'ai voulu de la science
Pénétrer l'obscurité.
O nature ! abîme immense,
Tu me laisses sans clarté ;
J'ai recours à l'ignorance,
Le savoir est vanité.

De quoi m'aura servi ma suprême puissance,
Qui ne dit rien aux sens, qui ne dit rien au cœur ?
Brillante opinion, fantôme de bonheur,
Dont jamais en effet on n'a la jouissance.

J'ai cherché ce bonheur, qui fuyoit de mes bras,
Dans mes palais de cèdre, aux bords de cent fontaines,
Je le redemandois aux voix de mes syrènes :
Il n'étoit point dans moi, je ne le trouvois pas.

J'accablai mon esprit de trop de nourriture ;
A prévenir mon goût j'épuisai tous mes soins ;
Mais mon goût s'émoussoit en fuyant la nature :
Il n'est de vrais plaisirs qu'avec de vrais besoins.

Je me suis fait une étude
De connoître les mortels ;
J'ai vu leurs chagrins cruels,
Et leur vague inquiétude,
Et la secrète habitude
De leurs penchans criminels.

L'artiste le plus habile
Fut le moins récompensé ;
Le serviteur inutile
Etoit le plus caressé ;
Le juste fut traversé,
Le méchant parut tranquille.

Tu viens de trahir l'amour,
Et tu ris, beauté volage ;
Un nouvel amant t'engage,
T'aime et te quitte en un jour ;
Et dans l'instant qu'il t'outrage
On le trahit à son tour.

J'entends siffler partout les serpens de l'envie :
Je vois par ses complots le mérite immolé.
L'innocent confondu traîne une affreuse vie :
Il s'écrie en mourant : nul ne m'a consolé.

Le travail, la vertu, pleurent sans récompense ;
La calomnie insulte à leurs cris douloureux ;
Et du riche amolli la stupide insolence
Ne sait pas seulement s'il est des malheureux.

Il l'est pourtant lui-même ; un éternel orage
Promène de son cœur les désirs inquiets ;
Il hait son héritier, qui le hait davantage ;
Il vit dans la contrainte, et meurt dans les regrets.

Dans leur course vagabonde
Les mortels sont entraînés;
Frêles vaisseaux que sur l'onde
Battent les vents mutinés,
Et dans l'océan du monde
Au naufrage destinés.

D'espérances mensongères
Nous vivons préoccupés;
Tous les malheurs de nos pères
Ne nous ont point détrompés;
Nous éprouvons les misères
Dont nos fils seront frappés.

Rien de nouveau sur la terre;
On verra ce qu'on a vu,
Le droit affreux de la guerre,
Par qui tout est confondu;
Et le vice et la vertu
En butte aux coups du tonnerre.

Le sage et l'imprudent, et le foible, et le fort,
Tous sont précipités dans les mêmes abîmes;
Le cœur juste et sans fiel, le cœur pétri de crimes,
Tous sont également les vains jouets du sort.

Le même champ nourrit la brebis innocente,
Et le tigre odieux qui déchire son flanc:
Le tombeau réunit la race bienfaisante,
Et les brigands cruels enivrés de son sang.

En vain par vos travaux vous courez à la gloire,
Vous mourez: c'en est fait, tout sentiment s'éteint;
Vous n'êtes ni chéri, ni respecté, ni plaint;
La mort ensevelit jusqu'à votre mémoire.

Que la vie a peu d'appas!
Cependant on la désire.
Plus de plaisirs, plus d'empire
Dans les horreurs du trépas.
Un lion mort ne vaut pas
Un moucheron qui respire.

O mortel infortuné!
Soit que ton âme jouisse
Du moment qui t'est donné,
Soit que la mort le finisse,
L'un et l'autre est un supplice;
Il vaut mieux n'être point né.

Le néant est préférable
A nos funestes travaux,
Au mélange lamentable
Des faux biens et des vrais maux,
A notre espoir périssable
Qu'engloutissent les tombeaux.

Quel homme a jamais su par sa propre lumière
Si lorsque nous tombons dans l'éternelle nuit,
Notre âme avec nos sens se dissout tout entière,
Si nous vivons encore, ou si tout est détruit?

Des plus vils animaux Dieu soutient l'existence:
Ils sont ainsi que nous les objets de ses soins;
Il borna leur instinct et notre intelligence;
Ils ont les mêmes sens et les mêmes besoins.

Ils naissent comme nous ; ils expirent de même.
Que deviendra leur âme au jour de leur trépas ?
Que deviendra la nôtre à ce moment suprême ?
Humains, foibles humains, vous ne le savez pas.

Cependant l'homme s'égare
Dans ses travaux insensés.
Les biens dont l'Inde se pare,
Avec fureur amassés,
Sont vainement entassés
Dans les trésors de l'avare.

Ce monarque ambitieux
Menaçoit la terre entière ;
Il tombe dans sa carrière ;
Et ce géant sourcilleux,
Ce front qui touchoit aux cieux,
Est caché dans la poussière.

La beauté dans son printemps
Brille pompeuse et chérie ;
Semblable à la fleur des champs,
Le matin épanouie,
Le soir livide et flétrie,
En horreur à ses amans.

Ainsi tout se corrompt, tout se détruit, tout passe ;
Mon oreille bientôt sera sourde aux concerts.
La chaleur de mon sang va se tourner en glace :
D'un nuage épaissi mes yeux seront couverts.

Des vins du mont Liban la séve nourrissante
Ne pourra plus flatter mes languissans dégoûts ;
Courbé, traînant à peine une marche pesante,
J'approcherai du terme où nous arrivons tous.

Je ne vous verrai plus, beautés dont la tendresse
Consola mes chagrins, enchanta mes beaux jours :
O charme de la vie ! ô précieuse ivresse !
Vous fuyez loin moi, vous fuyez pour toujours.

Du temps qui périt sans cesse,
Saisissons donc les momens :
Possédons avec sagesse,
Goûtons sans emportemens,
Les biens qu'à notre jeunesse
Donnent les cieux indulgens.

Que les plaisirs de la table,
Les entretiens amusans,
Prolongent pour nous le temps ;
Et qu'une compagne aimable
M'inspire un amour durable,
Sans trop régner sur mes sens.

Mortel, voilà ton partage
Par les destins accordé ;
Sur ces biens, sur leur usage
Ton vrai bonheur est fondé ;
Qu'ils soient possédés du sage,
Sans qu'il en soit possédé.

Usez, n'abusez point, ne soyez point en proie
Aux désirs effrénés, au tumulte, à l'erreur.
Vous m'avez affligé, vains éclats de la joie ;
Votre bruit m'importune, et le rire est trompeur :

Dieu nous donna des biens, il veut qu'on en jouisse ;
Mais n'oubliez jamais leur cause et leur auteur ;
Et lorsque vous goûtez sa divine faveur,
O mortels ! gardez-vous d'oublier sa justice.

Aimez ces biens pour lui, ne l'aimez point pour eux :
Ne pensez qu'à ses lois ; car c'est-là tout votre être.
Grand, petit, riche, pauvre, heureux ou malheureux,
Etranger sur la terre, adorez votre maître.

N'affectez point les éclats
D'une vertu trop austère :
La sagesse atrabilaire
Nous irrite et n'instruit pas.
C'est à la vertu de plaire ;
Le vice a bien moins d'appas.

Indulgent pour la foiblesse
Que vous voyez en autrui,
Qu'il trouve en vous un appui,
Que son sort vous intéresse,
Hélas ! malgré la sagesse,
Vous tomberez comme lui.

Favori de la nature,
Le climat le plus vanté,
Par les vents, par la froidure,
Voit son espoir avorté,
Et la vertu la plus pure
A ses temps d'iniquité.

Répandez vos bienfaits avec magnificence ;
Même aux moins vertueux ne les refusez pas :
Ne vous informez point de leur reconnoissance :
Il est grand, il est beau de faire des ingrats.

Laissez parler les cours, et crier le vulgaire :
Leur langue est indiscrète, et leurs yeux sont jaloux ;
De leurs suffrages faux dédaignez le salaire.
Dieu vous voit, il suffit ; qu'il règne seul sur vous.

L'homme est un vil atôme, un point dans l'étendue :
Cependant du plus haut des palais éternels,
Dieu sur notre néant daigne abaisser sa vue :
C'est lui seul qu'il faut craindre, et non pas les mortels.

Voltaire.

§ 110. *Faire de bonnes œuvres, se préparer à la vieillesse, à la mort et au jugement de Dieu.*

Comme aux jours de l'automne, en des sillons fertiles,
Le sage laboureur répand les grains utiles
Dont le germe fécond, dans la terre humecté,
Forme durant l'hiver les trésors de l'été :
Ainsi des biens mortels l'économe fidèle,
Qui sur les malheureux les épanche avec zèle,
Sème des fruits de vie en des champs précieux,
Dont la moisson s'élève et mûrit dans les cieux.

Vous voyez ces torrens qui tombent des nuages,
Soudains tributs de l'air, nés du sein des orages ;
Mais tout n'en ressent pas les humides faveurs :
Là, vous n'appercevrez que verdure et que fleurs ;

Ici, l'herbe languit, ou meurt à peine éclose,
Dans le terroir ingrat qu'en vain le ciel arrose.
Qu'importe que vos dons souvent soient mal placés!
Dieu qui veille sur nous les voit, et c'est assez.
L'abus au bienfaiteur n'en est jamais funeste,
Et si l'emploi se perd, du moins le bienfait reste.

Ce sont là les vertus, les trésors assurés
Qui ne périssent point, et par qui vous vivrez,
Elles sont au tombeau nos compagnes fidèles,
Et la mort et l'enfer se tairont devant elles.
Ne fondez point ailleurs vos vœux ni votre espoir.
Quand vous auriez du trône exercé le pouvoir,
Quand de siècles sans nombre, au gré de votre envie,
Le ciel auroit tissu le cours de votre vie,
Quand pour vous chaque jour eût créé des plaisirs,
Et que chaque instant même eût comblé vos désirs;
Ce sont des jours perdus, des instans inutiles,
Si vous n'avez prévu ces repentirs stériles,
Et ces derniers momens d'ennui, d'obscurité,
Qui vous diront trop tard que tout fut vanité.
Tout le fut; le plaisir, la jeunesse et la joie:
Vous crûtes en jouir, le temps en fit sa proie;
Il vous en laissoit l'ombre, elle fuit à son tour.
Bientôt vos yeux éteints ne verront plus le jour:
Sur vos fronts sillonnés la pesante vieillesse
Imprimera l'effroi, gravera la tristesse:
Ses frimas détruiront vos cheveux blanchissans;
Vous perdrez le sommeil, ce charme de nos sens.
Les mets n'auront pour vous que des amorces vaines;
Vous serez sourds au chant de vos jeunes syrènes.
Vos corps appesantis, sans force et sans ressorts,
Feront pour se traîner d'inutiles efforts.
La mort, d'un cri lugubre annoncera votre heure;
L'éternité pour vous ouvre alors sa demeure:
On verse quelques pleurs suivis d'un prompt oubli.
Le corps né de la fange, y rentre enseveli;
Et l'esprit remonté vers sa source divine,
Va chercher son arrêt où fut son origine.

Ainsi finit le cours de vos ans limités.
Vos plaisirs, vos honneurs ne sont que vanités.
Le sage vous le dit, l'Esprit-Saint vous l'inspire;
Par ses traits consolans son amour nous attire;
Il en remplit notre âme, et c'est l'unique sceau
Dont l'unique pasteur a marqué son troupeau.
Je fus son interprète, il dicta ces maximes,
Ces leçons de vertu touchantes et sublimes;
C'est l'ouvrage du ciel, mon fils, et non le mien.
Les hommes t'instruiront, leur science n'est rien:
Elle accable l'esprit, l'afflige ou l'empoisonne.
Ces docteurs applaudis que la foule environne,
Ces arts multipliés, ces volumes nombreux,
Nous rendent-ils meilleurs, ou du moins plus heureux?
Non; c'est un vain remède aux dégoûts de la vie.
C'est dans son propre cœur que le sage étudie.
Il y consulte en paix la souveraine loi,
Et soumet sa raison, ses doutes et sa foi.

Pour vous, peuples divers qu'ici ma voix rassemble,
Écoutez ces discours, méditez-les ensemble;
Que de votre mémoire ils ne sortent jamais.
Craignez, servez toujours le Dieu qui vous a faits;
Connoissez son pouvoir, sentez votre foiblesse;
De ses conseils profonds adorez la sagesse.
Mortels, c'est-là tout l'homme. O volages humains!
Faut-il que le bonheur s'échappe de leurs mains!

Dieu veut qu'ils soient heureux, et cet aimable maître
Leur donna le désir et les moyens de l'être.
Mais ne profanons pas son auguste secours.
Notre âme n'a pour lui ni replis, ni détours;
Elle est sous ses regards, elle est dans sa balance:
Du pécheur qui se cache il entend le silence;
Ses invisibles mains préparent le tableau
Qui frappera nos yeux en entrant au tombeau.
L'homme alors n'aura plus d'espoir ni de refuge,
Témoin contre lui-même, accusateur et juge,
Il fut libre, il connut la loi, la vérité;
Et lui seul fait l'arrêt de son éternité.

Le Franc de Pompignan.

§ 111. *Louange de la charité. Ode tirée de St. Paul 1. aux Corinthiens, chap. xiii.*

Les méchans m'ont vanté les mensonges frivoles,
Mais je n'aime que les paroles
De l'éternelle vérité,
Plein du feu divin qui m'inspire,
Je consacre aujourd'hui ma lyre
A la céleste charité

En vain je parlerois le langage des anges.
En vain, mon Dieu, de tes louanges
Je remplirois tout l'univers.
Sans amour, ma gloire n'égale
Que la gloire de la cymbale,
Qui d'un vain bruit frappe les airs.

Que sert à mon esprit de percer les abîmes
Des mystères les plus sublimes,
Et de lire dans l'avenir?
Sans amour, ma science est vaine,
Comme le songe dont à peine
Il reste un léger souvenir.

Que me sert que ma foi transporte les montagnes?
Que dans les arides campagnes
Les torrens naissent sous mes pas?
Ou que, ranimant la poussière,
Elle rende aux morts la lumière,
Si l'amour ne l'anime pas?

Oui, mon Dieu, quand mes mains de tout mon héritage
Aux pauvres feroient le partage;
Quand même pour le nom chrétien,
Bravant les croix les plus infâmes,
Je livrerois mon corps aux flammes,
Si je n'aime, je ne suis rien.

Que je vois de vertus qui brillent sur ta trace,
Charité, fille de la grâce!
Avec toi marche la douceur,
Que suit avec un air affable
La patience, inséparable
De la paix, son aimable sœur.

Tel que l'astre du jour écarte les ténèbres
De la nuit compagnes funèbres,
Telle tu chasses d'un coup d'œil
L'envie aux humains si fatale,
Et toute la troupe infernale
Des vices, enfans de l'orgueil.

Libre d'ambition, simple, et sans artifice,
Autant que tu hais l'injustice
Autant la vérité te plaît.
Que peut la colère farouche
Sur un cœur, que jamais ne touche
Le soin de son propre intérêt ?

Aux foiblesses d'autrui loin d'être inexorable,
Toujours d'un voile favorable
Tu t'efforces de les couvrir.
Quel triomphe manque à ta gloire ?
L'amour sait tout vaincre, tout croire,
Tout espérer, et tout souffrir.

Un jour Dieu cessera d'inspirer des oracles.
Le don des langues, les miracles,
La science aura son déclin :
L'amour, la charité divine,
Eternelle en son origine,
Ne connnoîtra jamais de fin.

Nos clartés ici-bas ne sont qu'énigmes sombres.
Mais Dieu, sans voiles et sans ombres,
Nous éclairera dans les cieux.
Et ce soleil inaccessible,
Comme à ses yeux je suis visible,
Se rendra visible à mes yeux.

L'amour sur tous les dons l'emporte avec justice.
De notre céleste édifice
La foi vive est le fondement :
La sainte espérance l'élève,
L'ardente charité l'achève,
Et l'assure éternellement.

Quand pourrai-je t'offrir, ô charité suprême,
Au sein de la lumière même
Le cantique de mes soupirs ?
Et toujours brûlant pour ta gloire,
Toujours puiser et toujours boire
Dans la source des vrais plaisirs ?

Racine.

§ 112. *Sentimens d'une âme affligée, consolée par de Salutaires réflexions. Ode tirée du Psaume* 76.

Le Seigneur écoute ma plainte,
Mes cris ont attiré ses regards paternels.
J'ai percé la majesté sainte
Dont l'éclat l'environne, et le cache aux mortels.

Mes regrets, mes clameurs funèbres,
Au lever de l'aurore, imploroient son appui ;
Je l'invoquois dans les ténèbres,
Et mes tremblantes mains s'élevoient jusqu'à lui.

Dans les plus cruelles alarmes
Aux douleurs, aux remords, à la crainte immolé,
Je m'excitois moi-même aux larmes,
Mais Dieu se fit entendre, et je fus consolé.

Je suivois jusqu'aux premiers âges
Ses soins pour nos aïeux, son amour, ses bienfaits;
Partout s'offroient des témoignages
De ce qu'il fit pour eux, sans se lasser jamais.

Quoi! m'écriois-je, il fut leur père,
Leur chef, leur conducteur en tout temps, en tout lieu.
Oubliera-t-il dans sa colère
Que nous sommes son peuple, et qu'il est notre Dieu?

Non l'espérance m'est rendue,
Je sens fuir loin de moi les périls que je crains.
Dieu soutient mon âme abattue,
Et ce prompt changement est l'œuvre de ses mains.

J'ai rappelé dans ma mémoire
Des bontés du Seigneur l'inaltérable cours.
Mon cœur méditera sa gloire,
Et ma bouche aux mortels l'annoncera toujours.

Eh! quel Dieu plus grand que le nôtre!
Quel Dieu peut égaler sa force et son pouvoir!
Israël n'en aura point d'autre,
Lui seul de nos tyrans, a confondu l'espoir.

Dieu puissant, du sein de la nue
Ta main guidoit Jacob par l'Égypte investi;
Les flots troublés l'ont reconnue,
Et du son de ta voix leur gouffre a retenti.

Tes cris, semblables au tonnerre,
Jusqu'au fond de l'abîme ont porté la terreur;
Et les fondemens de la terre,
Par ta course ébranlés, ont tressailli d'horreur.

* Le tourbillon qui t'environne,
* Vomit des traits brûlans qui répandent l'effroi:
Les éclairs brillent, le ciel tonne,
La mer frémit, recule, et s'ouvre devant toi.

Ton char dans ces routes profondes
Ne laisse point de trace, et court à l'autre bord.
Pharaon te suit dans les ondes,
Il y cherche ton peuple, il y trouve la mort.

Israël après mille obstacles
Va remplir le désert de ses cris triomphans.
Seigneur, un seul de tes miracles
Anéantit l'Égypte et sauve tes enfans.

Le Franc de Pompignan.

§ 113. *Caractère de l'homme juste. Ode tirée du Psaume* 14.

Seigneur, dans ta gloire adorable
Quel mortel est digne d'entrer?
Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
Ce sanctuaire impénétrable,
Où tes saints inclinés, d'un œil respectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majestueux?

Ce sera celui qui du vice
Évite le sentier impur;
Qui marche d'un pas ferme et sûr
Dans le chemin de la justice;
Attentif et fidèle à distinguer sa voix,
Intrépide et sévère à maintenir ses lois.

Ce sera celui dont la bouche
Rend hommage à la vérité ;
Qui, sous un air d'humanité,
Ne cache point un cœur farouche ;
Et qui, par des discours faux et calomnieux,
Jamais à la vertu n'a fait baisser les yeux :

Celui devant qui le superbe,
Enflé d'une vaine splendeur,
Paroît plus bas, dans sa grandeur,
Que l'insecte caché sous l'herbe ;
Qui, bravant du méchant le faste couronné,
Honore la vertu du juste infortuné :

Celui, dis-je, dont les promesses
Sont un gage toujours certain :
Celui qui d'un infâme gain
Ne sait point grossir ses richesses ;
Celui qui, sur les dons du coupable puissant,
N'a jamais décidé du sort de l'innocent.

Qui marchera dans cette voie,
Comblé d'un éternel bonheur,
Un jour, des élus du Seigneur
Partagera la sainte joie ;
Et les frémissemens de l'enfer irrité
Ne pourront faire obstacle à sa félicité.

J. B. Rousseau.

§ 114. *Recours à Dieu dans le malheur.*

Couple majestueux, obscurité, silence,
Vous, nés avant les temps et dans le vide immense,
Vous dont la paix, charmant le mortel abattu,
Adoucit la pensée et soutient la vertu ;
Venez, raffermissez ma raison qui succombe :
Je vous remercierai dans la nuit de la tombe.
La tombe est votre empire ; et c'est dans le cercueil
Que l'homme, déposant son faste et son orgueil,
Humilié, soumis au bout de sa carrière,
Acquitte le tribut que vous doit sa poussière.

Vaines divinités, serez-vous mon appui ?
Non : j'invoque mon Dieu ! qu'êtes-vous devant lui ?
Devant lui, dont la voix et puissante et féconde
Pénètre du chaos l'immensité profonde ;
Qui, du creux de l'abîme élevant l'univers,
En globes enflammés le lança dans les airs ;
Qui de l'antique nuit éclaircissant les voiles,
Sema sur leur azur l'or brillant des étoiles ;
Qui du soleil, enfin, allumant le flambeau,
S'annonça pour monarque à ce monde nouveau.

Etre suprême ! instruis mon âme qui s'égare.
Voici l'heure paisible, où les yeux de l'avare
Veillent, appesantis sur de vains monceaux d'or ;
Les miens s'ouvrent sur toi, sur toi, mon seul trésor :
Ce n'est que dans ton sein que je cherche un asile.
Le silence est moins calme et la nuit moins tranquille :
La nuit couvre à la fois et mon âme et mes sens.
De tes rayons divins que les feux renaissans
Percent le noir tissu de ces voiles funèbres :
Fais luire ta sagesse au milieu des ténèbres.

Loin du mal, vers le bien pousse ma volonté.
Grand Dieu! tu m'as puni! tous tes coups ont porté.
J'ai vu le vase affreux, versé dans ta colère,
Son fiel est dévorant, mais qu'il soit salutaire!

Young. Imitation de Colardeau.

§ 115. *Spinosisme.*

Enfin je vous revois, bois antique et sauvage,
Lieu sombre, lieu désert, qui dérobez le sage
Au luxe des cités, à la pompe des cours,
Où quand la raison parle, elle convainc toujours;
Où l'âme reprenant l'autorité suprême,
Dans le sein de la paix s'envisage elle-même.
Esclave dans Paris, ici je deviens roi;
Cette grotte où je pense, est un Louvre pour moi:
La sagesse est mon guide, et l'univers mon livre;
J'apprends à réfléchir, pour commencer à vivre.
C'est ici que la sainte et profonde raison
De mon esprit captif élargit la prison,
Quand armé du flambeau de la philosophie,
Je démasquai l'erreur que l'orgueil déifie,
Que toléra long-temps le Batave séduit,
Et que jusqu'en nos murs le mensonge a conduit.
Vous donc qui me suivez dans cette solitude,
Qui, par des nœuds de fleurs, m'attachez à l'étude,
Muse, rappelez-moi le mémorable jour
Où la vérité même éclairant ce séjour,
Du Dieu de Spinosa m'offrit la vive image;
Elle étoit sans bandeau, peignons-la sans nuage.
Loin du faste imposant et toujours onéreux,
En d'utiles plaisirs couloient mes jours heureux;
Tout entier à l'étude, à mes vœux, à moi-même,
Du profond Spinosa je creusois le système,
Et de son athéisme éclairant les détours,
A Dieu qu'il outragea, j'adressois ce discours:
Descends, grand Dieu, descends dans ma retraite obscure,
Pénètre mon esprit de cette clarté pure
Dont les sages, témoins de ta félicité,
Partagent avec toi l'heureuse immensité;
Contre tes ennemis viens armer ma jeunesse,
Enflamme mon esprit, et mûris ma sagesse:
Viens à moi, je t'implore...Un feu pâle et soudain
De ma grotte à ces mots remplit le vaste sein.
Je crus être témoin de la chute du monde;
Les astres égarés dans une nuit profonde,
Sous le grand arc du ciel vainement suspendus,
Roulèrent dans les airs, ensemble confondus;
Tout parut s'abîmer; moi seul calme et tranquille,
Je vis l'heureux chaos entourer mon asile.
Tu me donnois, grand Dieu, cette intrépidité!
Plongé dans le silence et dans l'obscurité.
Le jour me fut rendu par un coup de tonnerre
Je vis sortir alors des débris de la terre
Un énorme géant, que dis-je? un monde entier,
Un colosse infini, mais pourtant régulier:
Sa tête est à mes yeux une montagne horrible;
Ses cheveux des forêts, son œil sombre et terrible
Une fournaise ardente; un abîme enflammé;
Je crus voir l'univers en un corps transformé;
Dans ses moindres vaisseaux serpentent les fontaines;
Le profond océan écume dans ses veines;
La robe qui le couvre est le voile des airs;
Sa tête touche aux cieux et ses pieds aux enfers.

Il paroît : la frayeur de mon âme s'empare ;
Mais dans le trouble affreux où mon esprit s'égare,
Plus tremblant que soumis, moins saisi qu'agité,
Je cherche en lui les traits de la divinité :
Lorsque abaissant vers moi sa paupière effrayante,
Il m'adresse ces mots d'une voix foudroyante :
Cesse de méditer dans ce sauvage lieu :
Homme, plante, animaux, esprit, corps, tout est Dieu.
Spinosa le premier prouva mon existence ;
Je suis l'être complet, et l'unique substance ;
La matière et l'esprit en sont les attributs ;
Si je n'embrassois tout, je n'existerois plus ;
Principe universel, je comprends tous les êtres ;
Je suis le souverain de tous les autres maîtres.
Les membres différens de ce vaste univers
Ne composent qu'un tout, dont les modes divers,
Dans les airs, dans les cieux, sur la terre et sur l'onde,
Embellissent entre eux le théâtre du monde :
Et c'est l'accord heureux des êtres réunis
Qui comble mes trésors et les rend infinis.
Cesse donc de borner ma puissance divine.
Je suis tout : tout en moi puise son origine....
Il dit : mais de cent coups à l'instant foudroyé,
Comme un foible cristal le colosse est broyé.
L'obscurité s'enfuit : le jour enfin m'éclaire,
Et tout s'offre à mes yeux dans la forme ordinaire.

Le Card. de Bernis—Religion vengée

§ 115. *Contre l'inerédulité. Epître à J. B. Rousseau.*

De ton zèle contre eux qu'ils seront étonnés
Ces esprits, par l'orgueil dans l'erreur obstinés !
Eh ! qui peut mieux que toi, cher Rousseau, les confondre ?
Ce n'est qu'en t'imitant qu'ils doivent te répondre.
En vain dans la révolte ils étoient affermis :
Qu'ils tombent tous aux pieds du Dieu qui t'a soumis,
Et ne rougissent point d'avouer leur folie.
Quel esprit sera fier, quand le tien s'humilie ?
Frappés de ton exemple, attentifs à ta voix,
Qu'ils commencent du moins à douter, quand tu crois.
Ce n'étoit point assez d'adorer en silence
Celui que hautement brave leur insolence :
Ce n'étoit point assez de renfermer en toi
Le respect que ce Dieu t'inspire pour sa loi.
Tu lui devois encor cet éclatant hommage.
Puissent tes derniers vers, fruit d'un noble courage,
Montrer aux ennemis de la religion,
Et sa gloire, et la tienne, et leur confusion !
Elle n'est en effet que honte et que foiblesse,
Cette force d'esprit, qu'ils nous vantent sans cesse.
Un grand homme, Rousseau, si l'homme est jamais grand,
Plus il est éclairé, plus il voit son néant.
Il sait qu'il ne sait rien ; il l'avoue, et sa gloire
Est celle d'écouter quand Dieu parle, et de croire.
Il laisse à l'ignorant la folle vanité,
Et met tout son repos dans son humilité.
Exemple peu commun dans le siècle où nous sommes.
Seroit-il donc passé le siècle des grands hommes ?
Eh ! quel temps, nous dit-on, de clarté plus rempli !
Du honteux préjugé l'empire est aboli.
Nos aïeux sous son joug vieillissoient dans l'enfance ;
Aujourd'hui rejetant toute aveugle puissance,
Nous ne faisons sur nous régner que la raison.
Que béni soit le ciel, qui sur notre horison

Fit lever tout à coup ces astres salutaires,
Ce grand jour dont l'éclat n'a point lui sur nos pères.
Goûtons notre avantage, et plaignons leur malheur.
Quels hommes cependant ! et quel temps fut le leur !
J'y vois dans son midi le soleil de la France.
Oui, ce même soleil, si pâle en sa naissance,
De ses nombreux rayons rassemblant la splendeur
Vient briller à mes yeux dans toute sa grandeur.
Mabillon, Renaudot, Bossuet, Bourdaloue,
Pour ses pères encor l'église vous avoue;
Tels furent de sa foi les premiers protecteurs.
Ils revivent en vous ces illustres docteurs,
Conservant au milieu de vos grâces aimables,
De leur antiquité les rides vénérables.
Sur vos graves écrits d'un saint zèle inflammés,
Je me tais, c'est assez de vous avoir nommés.
Et sans peindre Pascal, dont la plume et la vie
Sera dans tous les temps la terreur de l'impie,
Je ne veux m'arrêter qu'à ces esprits charmans,
Agréables auteurs de nos amusemens.
Que de héros! Je crois entendre dans Athènes
Discourir les Platons, tonner les Démosthènes.
Par de nouveaux plaisirs tour à tour enchanté
Et loin de la tribune au théâtre emporté,
Près de Socrate assis, je trouve Thucydide;
Ils admirent Sophocle, ils aiment Euripide.
De tous côtés alors les chefs-d'œuvre naissoient,
Les juges éclairés qui leur applaudissoient,
Assuroient d'une longue et brillante fortune
Phèdre, le Misantrope, Armide, Rodogune.
O pères trop fameux, que vos noms triomphans
Sont pesans à porter par vos foibles enfans!
A la religion soyons du moins fidèles:
Cet amour nous rendra dignes de nos modèles!
Cherchoient-ils à briller par d'insolens propos?
Le ciel fut-il jamais l'objet de leurs bons mots?
A-t-on vu dans leurs vers ces sublimes génies,
Faire aux dépens de Dieu rire leurs Uranies?
Le peintre dangereux, dont le hardi pinceau
Du perfide hypocrite entreprit le tableau,
A ses noires couleurs en oppose d'aimables,
Et peint la piété sous des traits véritables:
Peut-être que lui-même il l'admire en secret.
A des sujets honteux se livrant à regret
La Fontaine en gémit: à ses remords rebelle
Sa main sert malgré lui sa plume criminelle:
Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,
Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours.
Du maître qui s'approche il prévient la justice;
Et l'auteur de Joconde est armé d'un cilice.
D'Arnaud l'ami constant, le sage Despréaux,
Lança ses premiers traits contre les Desbarreaux.
Couronné par les mains d'Auguste et d'Emilie
A côté d'A Kempis Corneille s'humilie.
Toi qui peignis Monime et ses tendres douleurs,
Tu te fis à toi-même un crime de nos pleurs,
Pour nous avoir coûté tant de larmes aimables,
On t'en a vu sur toi verser de véritables.
Puissent ceux qu'au théâtre entraîne un même attrait,
S'ils imitent ta faute, imiter ton regret!
O France, riche alors en âmes si parfaites,
Oui, la religion captivoit tes poëtes.
Faut-il s'en étonner? L'honneur, la bonne foi,
L'austère probité fut leur première loi.
Dans leurs écrits charmans, auteurs inimitables,
Et dans un doux commerce hommes toujours aimables,

Colbert à double titre épuisant ses faveurs,
Récompensoit en eux les talens et les mœurs.
Ils ne prétendoient pas qu'un accès près des muses,
A des vices honteux pût fournir des excuses.
Tous les dons de l'esprit, quel que soit leur pouvoir,
N'affranchissent jamais le cœur de son devoir.
Vertueux citoyens, amis tendres, leur zèle
Fit regner même entre eux une paix éternelle :
Leur estime sincère en étoit le lien.
Qu'aisément, cher Rousseau, l'honnête homme est chrétien!
Ranimez un moment votre illustre poussière.
O morts : si vous daignez revoir notre lumière,
Sortez de vos tombeaux, et considérez-nous.
Morts fameux dans nos traits vous reconnoissez-vous?
Vos fils...Vous retombez, vous ne pouvez le croire.
Qui nous a donc changés? Trop d'amour pour la gloire.
Loin de suivre vos pas, les voulant devancer,
Nous crûmes follement vous pouvoir effacer.
Vous paroissez sans art : vos enfans plus habiles
Cherchèrent des beautés moins simples, moins faciles,
Et de toujours briller l'ambitieux espoir
Amena l'esprit faux, suivi du faux savoir.
L'amour d'un vain éclat, séduisante parure,
Emporta notre esprit plus loin que la nature.
Loin d'elle rien n'est beau. L'art plaît en l'imitant.
Le merveilleux sans elle éblouit un instant :
Mais par elle tout vit, tout charme, tout réveille,
Et la simplicité devient une merveille.
Un excès plus fatal emporta la raison,
Qui lasse de chérir son heureuse prison,
Pour vouloir tout apprendre, osa d'un pas rebelle
Sortir du cercle étroit que Dieu trace autour d'elle.
Plutôt que d'y rentrer, s'égarant pour jamais
Elle espéra, malgré tant de brouillards épais,
Etendre son empire en étendant sa vue.
La nuit l'enveloppa : sa fierté confondue,
Au lieu de s'enrichir, perdit son propre bien,
Et l'œil toujours ouvert, voyant tout, ne vit rien.
Dans ce trouble usurpant son nom et sa puissance,
Compagne du déisme et de la tolérance,
Par l'orgueil soutenue et par la volupté,
Sur un trône éclatant monta l'impiété.
Un mortel préparoit la voie à ses conquêtes,
Et prompt à lui fournir des armes toutes prêtes,
A Rotterdam pour elle ouvrit son arsenal.
De toute vérité ce dangereux rival,
Guerrier infatigable et propre à tout combattre,
Peu jaloux d'élever, toujours jaloux d'abattre,
Ne se plaisoit qu'à voir argumens terrassés,
Disputeurs en déroute, et partis renversés.
Ainsi d'un œil content Marius dans sa fuite
Contemploit les débris de Carthage détruite.
Détestable plaisir! cœur cruel! homme affreux
Qui regarde avec joie un objet malheureux.
Notre fier conquérant, ravageur de systèmes,
Ne traînoit après lui que doutes, que problèmes,
Sophismes captieux, longues digressions,
Amas d'autorités, foule d'objections.
Ce merveilleux Protée adroit à nous surprendre,
Infidèle aux drapeaux qu'il paroissoit défendre,
Adversaire du camp qu'il avoit protégé,
Et souvent déserteur aussi-tôt qu'engagé,
Forma plus d'un nuage à force de poussière,
Qu'il fit presque voler jusques à la lumière.
Combien de raisonneurs, dont l'etonnant orgueil
S'enfla dans son informe et critique recueil!

L'ardeur de disputer veut au moins pour amorce
De l'érudition quelque legère écorce;
Mais l'étude est pénible et le fruit en est lent.
Que Bayle fut commode au lecteur indolent!
Tout s'y trouve: science, histoire, longs passages,
Grave métaphysique, et galans badinages.
Bientôt à décider son disciple hardi,
Ayant tout parcouru, crut tout approfondi,
Enfin chez l'imprimeur la gemissante presse
Vit sortir de son sein, las d'enfanter sans cesse,
D'innombrables journaux, dont le fécond progrès,
Changea les ignorans en savans par extraits.
Dès long-temps la Tamise au trouble accoutumée
Fut par un nouveau trouble elle-même alarmée.
L'âme dès sa naissance en guerre avec le corps,
Dans ses droits cependant paisible jusqu'alors,
Pensoit seule, et jamais n'avoit eu cette crainte
Qu'à son grand privilége on dût porter atteinte.
Son rival lui prétend disputer ses honneurs,
Et fait parler pour lui de subtils chicanneurs.
L'âme dans ce procès ne craint point qu'on décide:
Son droit n'est point douteux, mais son juge est timide.
Locke pèse, examine; et pour trop balancer
Trouve la cause obscure, et n'ose prononcer.
Cruelle modestie! ô fatale lumière!
O mer entre elle et nous oppose ta barrière.
Vœux tardifs! à nos yeux elle vint se montrer.
Elle étoit étrangère, il fallut admirer.
Peu contens de nos biens, nous vantons ceux des autres.
Nos voisins autrefois vantoient aussi les nôtres.
Eprise du plus grand de nos méditatifs,
Londres applaudissoit à ces spéculatifs,
Qui dans le sein de l'être en qui tout est visible,
Contemploient l'étendue, immense, intelligible,
Archétype, en qui seul je vois, sans le savoir,
Les objets qu'ici-bas de mes yeux je crois voir.
Tout change. La raison change aussi de méthode.
Ecrits habillemens, systèmes, tout est mode.
L'homme dans tous les temps déplora ses malheurs.
Rousseau, tu l'appelois *un miroir de douleurs*.
Et quand pour son portrait tu peignis la souffrance,
Il n'y trouva que trop sa triste ressemblance.
Il se trompoit lui-même, et son peintre nouveau
De ces objets de pleurs fait un riant tableau.
" Eh! pourquoi, nous dit-il, rêveurs atrabilaires,
" Vous plaire à vous forger des maux imaginaires?
" La plainte a-t-elle donc tant de charmes pour vous?
" Pourquoi soupçonner Dieu d'un bizarre courroux,
" Et critiques chagrins de l'ouvrage d'un père,
" Où son amour éclate, y chercher sa colère?
" Heureux membres d'un tout sagement ordonné,
" Au bonheur général chaque être est destiné.
" Il n'est point de désordre: et des mains de son maître
" L'homme est sorti parfait autant qu'il le doit être.
" Tout conspire pour lui, jusqu'aux séditions
" Qu'élèvent si souvent de folles passions.
" Reconnoissez, ingrat, que leurs secrets ravages
" Vous emportent au bien par d'utiles orages.
" Tels, en se disputant le royaume des airs,
" Par leurs affreux combats les vents servent les mers."
Philosophes profonds, vos chimères sont belles.
Quels cœurs ne vont s'ouvrir à ces douces nouvelles?
Eh quoi! lorsque la paix dans le mien veut entrer,
Il se plaint et c'est lui que j'entends soupirer.
Qu'il se taise à l'instant; votre honneur le demande;
Qu'il soit heureux enfin quand Pope le commande!

Malgré lui, malgré moi serois-je mécontent?
Pour ce cœur toutefois dans ses plaintes constant,
J'apelle en vain la joie: il la repousse encore.
Calmez ces passions dont l'ardeur le dévore,
Et loin de me vanter leurs utiles combats,
Délivrez-moi plutôt d'un bien dont je suis las.
L'instant qui nous délivre, est l'instant du naufrage:
Je le sais: mais hélas! ennuyé de l'orage,
Irai-je demander mon repos à la mort?
Savans navigateurs, si c'est là votre port,
L'asile est plus affreux pour moi que la tempête.
Que Lucrèce, s'il veut, à sa lugubre fête
Invite parmi vous son fameux traducteur,
Qui d'un maître si cher parfait imitateur,
Dans un lien tissu par la mélancolie,
Immole sa jeunesse au dégoût de la vie.
Pour moi peu curieux de ce tragique honneur,
Je tremble à vos sermons, apôtres du bonheur;
Et quand l'impiété qui vante son breuvage,
Cher et dernier espoir des cœurs qu'elle encourage,
Distilleroit pour moi tout le suc des pavots,
Je laisse son nectar à ses tristes héros.
Aujourd'hui, direz-vous, par nos pures lumières
Nous voulons dissiper ces vapeurs meurtrières,
Que peuvent élever dans les foibles mortels
Vos rigoureux Pascals, misantropes cruels,
Qui ne parlant jamais que d'esprit et de peine,
Ne nous donnent pour nous que mépris et que haine.
Eh! pourquoi dégoûter les humains de leur sort?
Entretenons plutôt l'erreur qui les endort.
N'en écartons jamais, imprudemment sévères,
L'orgueil, et le mensonge, enchanteurs nécessaires:
" Oui, pour attacher l'homme à sa condition,
" Sans cesse à ses côtés marche l'opinion,
" Dont l'art inépuisable en utiles merveilles
" Sait flatter le savant dans ses pénibles veilles,
" Consoler l'ignorant dans son repos honteux,
" Faire danser l'aveugle et chanter le boiteux.
" Nous lui devons enfin ce nuage admirable,
" Que soulève et grossit, complaisant charitable,
" L'orgueil toujours fécond en charmantes vapeurs,
" Le plus cher des amis, le plus doux des trompeurs.
De la félicité voilà donc nos seuls gages.
La vanité, l'erreur, des vapeurs, des nuages.
Quoi! vous que la raison éclaire de si près,
Vous pour qui la nature a si peu de secrets,
Vous n'y découvrez point pour nous d'autres richesses!
De nos enfans plutôt reprenons les foiblesses.
Ne sont-ils pas heureux, lorsqu'une goutte d'eau,
Que leur souffle pénètre au bout d'un chalumeau,
A l'aide d'un pâte à s'étendre docile,
Etale la grandeur de son globe fragile,
Vide ouvrage du vent, que le vent va briser?
L'homme à tout âge enfant ne doit que s'amuser.
Badinage, ou travail, qu'importe ce qu'il aime,
Pourvu qu'il se dérobe à l'ennui de soi-même?
Si telle est selon vous la route du bonheur,
Laissez-moi m'affliger, j'aime mieux ma douleur.
J'aime mieux, de mes maux parcourant l'étendue,
A l'objet qui m'attriste accoutumer ma vue;
Ou plutôt, j'aime mieux, plein d'un espoir flatteur,
Me jeter dans le sein de mon consolateur.
Oui, l'homme est malheureux; dès long-temps tu l'éprouves:
Et son consolateur, cher Rousseau, tu le trouves.

C'est celui qu'imploroit d'une mourante voix
Ce saint Roi de Juda dont ta lyre autrefois
Par des sons si touchans accompagnoit les larmes.
C'est celui qui souvent prend contre nous les armes,
Et qui par ses rigueurs préparant ses bienfaits,
Nous livre des combats pour nous rendre la paix.
Peut-être que ce Dieu s'apprête à te la rendre :
Contre ses ennemis tu viens de le défendre.
Nous admirons ces vers qui les ont terrassés :
Puissent-ils par lui-même être récompensés !
Que pour premier bienfait sa clémence attendrie,
Au gré de mes désirs te rende à ta patrie.
D'un mortel courageux la patrie est partout ;
Mais ton courage enfin n'est-il donc pas à bout ?
Que tant d'amis pour toi qui soupirent sans cesse,
Doivent de tes marais t'augmenter la tristesse !
Qui t'y retient encore, ô cher infortuné !
Reviens, c'est trop souffrir : quel courroux obstiné
Tant de gloire et d'exil ne doit donc pas éteindre ?
Et sous tant de lauriers quel foudre peux-tu craindre ?

Racine le fils.

§ 117. *De l'Homme.*

Oui, l'homme si rempli du soin de se connoître,
Ne sait ni ce qu'il est, ni ce qu'il voudroit être.
Honteux de commencer, puni de différer,
Malheureux de savoir, coupable d'ignorer,
Déchiré de remords, rongé d'inquiétudes,
Triste dans ses loisirs, lassé dans ses études,
Il n'a d'autre bonheur que l'art de s'éblouir,
Et d'abuser son cœur, si facile à trahir.
Cet homme, en même temps, libre dans ses entraves,
A la fierté des rois sous l'habit des esclaves.
Occupé d'un instant qui s'éloigne de lui,
Enivré, fatigué de lui-même et d'autrui,
Différent, inégal, et cependant le même,
Il aime qui le hait, ou déteste qui l'aime.
Amusé par des riens, les plus vastes projets
Offrent à son esprit de trop foibles objets.
Tout irrite ses goûts ; sans remplir son envie,
Il abrège ses jours, et regrette la vie.
Dans ce vaste univers il se trouve borné ;
Et de l'illusion jouet infortuné,
Pour apaiser l'ardeur de sa soif téméraire,
Il crée à chaque instant un monde imaginaire.
L'antiquité du nom l'approche du néant,
Et le nain est toujours à côté du géant.
Plus il fait remonter sa race renommée,
Plus il touche au limon dont Eve fut formée.
Sa raison lui soumet les lions rugissans ;
Mais lui-même obéit à la fougue des sens.
Au lieu de l'éclairer, ses lumières le flattent ;
Loin d'élever son cœur, ses passions l'abattent.
Il ne jouit de rien en essayant de tout ;
L'ambition en lui n'est qu'un affreux dégoût,
L'orgueil, qu'une foiblesse insolente ou soumise,
Qui subsiste aux dépens d'une estime surprise ;
L'avarice est la peur de manquer d'un secours,
Qui nourrit son espoir, et le trahit toujours ;
Le courage brutal, une terreur extrême ;
Le point d'honneur sans borne, un oubli de soi-même ;
La feinte modestie, un orgueil plus caché ;
Et la délicatesse, un vice recherché ;
L'abandon généreux d'un profit légitime
Cache un autre intérêt qui ne tend qu'à l'estime ;

Sous un dehors brillant la gloire a son écueil ;
La libéralité n'est qu'un trafic d'orgueil ;
La politesse un droit qu'on acquiert sur les autres,
Pour exiger des soins plus flatteurs que les nôtres ;
La régularité prévient le désespoir
D'être forcé de rendre, ou l'horreur de devoir.
Inutiles vertus, dont toute la puissance
Ne sert qu'à marier le vice à l'innocence ;
A poursuivre le mal sans gloire et sans succès ;
A ranimer sa force, ou nourrir son excès.
Combattons, détruisons l'orgueil qui nous enivre ;
Du fond de son tombeau nous le verrons revivre.
Qu'on le chasse avec peine, il rentre sans effort,
Triomphe dans les fers, et survit à la mort.
Quel Alcide nouveau, quelle main agissante
Soumettra pour jamais cette hydre renaissante ?
Il faut, pour enchaîner ses dragons abattus,
Un frein plus assuré que celui des vertus ;
Et pour arracher l'homme à sa misère extrême,
Il faut, n'en doutons pas, le pouvoir de Dieu même.

Le Card. de Bernis.

§ 113. *Malheurs de la condition humaine, moyens de les adoucir.*

Le malheur fut toujours la loi de l'univers.
Les mortels, sous des traits, sous des poisons divers,
En ont senti la pointe ou bu la coupe amère ;
Ils ont tous hérité des douleurs de leur mère.
Leur mère, dans ses flancs déchirés et meurtris,
Transmit sa destinée à ses malheureux fils.
Combien, autour de nous mugissent de tempêtes !
Que d'écueils sous nos pas, de fléaux sur nos têtes !
Le glaive des guerriers, le poignard des tyrans,
Le feu de la discorde et celui des volcans,
La peste infectant l'air des poisons qu'elle exhale,
Des prompts embrasemens l'étincelle fatale,
La faim, la pâle faim, qui creuse des tombeaux,
La misère traînant ses horribles lambeaux,
Le désordre, le choc de la nature entière
Tourmentent des mortels la pénible carrière.
Ici, privés du jour, à jamais renfermés
Sous de noirs souterrains, des spectres animés
S'enfoncent, à regret, dans une mine avare.
Là, sur le sein des mers, un despote barbare
A la rame pesante enchaîne ses égaux,
Sans qu'un ordre plus doux suspende leurs travaux :
De la vague orageuse ils brisent la colère,
Et le seul désespoir est leur affreux salaire.
Ici, des malheureux, vieillis dans les combats,
Épuisés, mutilés pour des maîtres ingrats,
Vont, le long des pays défendus par leurs armes
Mandier un pain noir qu'ils détrempent de larmes.
Là, d'éternels besoins, d'incurables douleurs,
Dans un cruel accord unissent leurs fureurs,
A mille infortunés, pressés par l'indigence,
Ne laissent qu'un écueil pour dernière espérance.
Vois-tu, sous ce parvis, cette foule de morts ?
Le sein des hôpitaux les rejète au dehors.
Entends-tu ces mourans, qui demandent leur place
Et d'un lit douloureux sollicitent la grâce ?
Que d'hommes mollement élevés et nourris,
Sur le seuil des palais font entendre leur cris !

L'humiliant refus repousse leur prière.
Riches voluptueux, courez sous la chaumière,
Et lorsque le plaisir s'émousse sur vos sens,
Quand l'habitude éteint vos désirs languissans,
Volez, respirez l'air de ces tristes asiles;
A la main qui demande ouvrez des mains faciles;
Le spectacle touchant de tant de maux soufferts
Rendra vos goûts plus vifs et vos plaisirs plus chers.
La sensibilité s'éveille dans les larmes,
Mais la pitié pour vous auroit-elle des charmes?
Non, barbares! jamais elle n'émeut vos cœurs!
Jamais vos froides mains n'ont essuyé de pleurs.
Encor si, réservé pour un juste supplice,
Le trait de la douleur n'atteignoit que le vice,
Mais de la vertu même il attaque les jours.
De la fatalité le malheur suit le cours.
Intempérant ou sobre, innocent ou coupable,
On ne peut éviter un mal inévitable.
Fuit-on dans les déserts? le chagrin nous y suit;
La peur hâte la chute, et la prudence nuit.
Chaque pas que l'on fait loin des bords de la tombe
Vous entraîne vers elle; et qui la fuit y tombe.
La félicité même, en couronnant nos vœux,
Ne nous donne jamais ce qu'elle offre d'heureux.
La réalité trompe et détruit l'espérance:
Au vide qu'on éprouve, on sent leur différence.
Dans nos jours les plus beaux, que d'orages secrets!
La joie a ses dégoûts, le plaisir ses regrets,
En vain de ses faveurs la nature est prodigue:
De son cours le plus doux le calme nous fatigue.
L'amour a des fureurs, l'amitié des soupçons;
L'œil jaloux voit partout de lâches trahisons.
Nul bien qui n'offre un doute, et nul mal qu'on ne croie.
Le cœur le plus heureux empoisonne sa joie.
Hélas! sans accidens que de calamités!
Sans guerre et sans rivaux combien d'hostilités!
Eh! qui peut des mortels calculer les alarmes?
Mes yeux, pour tant de maux, n'ont point assez de larmes.
Que d'horreurs sur ce globe et que d'affreux climats!
Que la fécondité s'étend peu sous nos pas!
Pour quelques champs heureux, quelques vallons fertiles
Combien de sol inculte et de plages stériles!
Là, le sauvage aspect des plus sombres forêts;
Ici, l'impur limon, la fange des marais;
Là, des sables brûlans; ici, des mers glacées;
Là, vers un ciel obscur des roches élancées.
Plus loin, dans les déserts, des reptiles affreux,
Des monstres, des poisons, et la mort avec eux.
Ce tableau de la terre est celui de la vie.
Et l'homme, en ce séjour, se croit digne d'envie?
Royaume misérable, où tout blesse l'orgueil,
Où le trône s'écroule et fond dans un cercueil;
Où le plaisir est froid, où la peine est cuisante,
Où le chagrin dévore, où le repos tourmente;
Où de nos passions le reflux orageux
Emporte, loin de nous, et nos cœurs et nos vœux,
Où la mort, sous nos pas, ouvrant ses noirs abîmes,
Menace, à chaque instant, d'engloutir ses victimes.
O lune, astre inégal, triste flambeau des nuits,
Ton globe est moins changeant que le globe où je suis!
Mais, que vois-je? il pâlit, il lance un jour horrible;
Témoin de mes malheurs y serois-tu sensible?
Me plaindre! . . . Et le vieillard implore mon appui!
Et l'enfant jette un cri qui m'appelle vers lui!

Ah ! volons, dans mes bras accueillons leur foiblesse ;
L'humanité me parle et pour eux m'intéresse.
La nature nous fit un cœur compatissant ;
Le cruel qui ne plaint que les maux qu'il ressent,
Mérite que sur lui leur poids s'appesantisse :
Mais, des peines d'autrui partager le supplice,
Mais, les souffrir soi-même et leur donner des pleurs !
Cette pitié sublime ennoblit nos douleurs.
Que dis-je ? on se console en pleurant sur les autres.
O vous, vous, mes égaux, vous, malheureux humains,
Vous qu'un destin semblable unit à mes destins,
Si, dans un cœur sensible, il est pour vous des charmes,
Montrez-moi vos douleurs et comptez sur mes larmes.

Young. Imitation de Colardeau.

§ 119. *La Pitié.*

Glorieux attribut de l'homme, roi du monde,
La Pitié de ses biens est la source féconde :
La force n'en fit point le roi des animaux ;
Non, c'est cette Pitié qui gémit sur les maux.
Vers la terre courbés par un instinct servile,
Ses sujets n'ont du ciel reçu qu'une âme vile ;
Conduits par le besoin, et non par l'amitié,
Ils sentent la douleur, et jamais la pitié.
L'homme pleure, et voilà son plus beau privilége ;
Au cœur de ses égaux la Pitié le protége.
Nous pleurons, quand, ravie au bonheur, aux amours,
La jeune vierge expire au printemps de ses jours ;
Nous pleurons, lorsqu'en proie au ravisseur avide,
Tombe dans le malheur un orphelin timide ;
Et lorsqu'aux tribunaux sa modeste pudeur
De son front ingénu fait parler la candeur,
La Pitié, dans notre âme embrassant sa défense,
Du côté de ses pleurs fait pencher la balance.
Un instinct de pitié nous apprend à gémir,
D'un péril étranger nous force de frémir.
Que dis-je ? Du malheur la touchante peinture
Exerce son pouvoir sur l'âme la plus dure.
Nous pleurons, quand Poussin de son adroit pinceau
Peint les jours menacés de Moïse au berceau ;
Nous pleurons, quand Danloux dans la fosse fatale
Plonge, vivante encor, sa charmante Vestale :
Vers sa tombe avec elle il conduit la Pitié ;
On ne voit que ses maux, son crime est oublié.
La Pitié, doux portrait de la bonté divine,
Rappelle les mortels à leur noble origine.
Malheur aux nations qui, violant nos droits,
De la Pitié touchante ont étouffé la voix !
L'autel de la Pitié fut sacré dans Athènes,
L'intérêt, mieux instruit, bénit ses douces chaînes.
Elle inspire les arts, elle adoucit les mœurs,
Et le cœur le plus dur s'amollit à ses pleurs.
C'est peu : du genre humain douce consolatrice,
De la société tu fondas l'édifice !
Oui, ce fut sur la foi de ce doux sentiment,
Plus puissant que les lois, plus fort que le serment,
Que les hommes, fuyant leurs sauvages asiles,
Joignirent leurs foyers dans l'enceinte des villes.
Là vinrent les mortels, dans les forêts épars,
Sous de communes lois, dans les mêmes remparts,
Prêts à se secourir aux premiers cris d'alarmes,
S'aider de leurs talens, de leurs biens, de leurs armes,

Et, rapprochés entre eux par un besoin pareil,
S'assurer l'un à l'autre un paisible sommeil.
Mais bientôt tout changea ; la Fortune inégale
Vint assigner aux rangs leur utile intervalle ;
Auprès de la richesse on vit la pauvreté,
Près des tristes besoins la molle oisiveté.
Alors vint la Pitié, seconde Providence ;
Dans les riches monceaux qu'entassa l'opulence,
La Pitié préleva la part de l'indigent,
Le luxe fut humain, le pouvoir indulgent.
Des cœurs compatissans la tristesse eut des charmes,
Les larmes dans les yeux rencontrèrent des larmes,
Et, plaçant le bonheur auprès de la bonté,
La vertu fut d'accord avec la volupté.
Tel fut l'ordre du monde, et l'arrêt des Dieux mêmes :
Mortels, obéissez à ces décrets suprêmes !
Ecoutez la Pitié, secourez vos égaux,
Ajoutez à vos biens, en soulageant leurs maux.

L'Abbé de Lille.

§ 120. *Que les hommes doivent s'aider mutuellement.*

Dans nos jours passagers de peine et de misères,
Enfans d'un même Dieu, vivons du moins en frères ;
Aidons-nous l'un et l'autre à porter nos fardeaux
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux ;
Mille ennemis cruels assiégent notre vie,
Toujours par nous maudite, et toujours si chérie.
Quelquefois dans nos jours consacrés aux douleurs,
Par la main du plaisir nous essuyons nos pleurs.
Mais le plaisir s'envole, et passe comme une ombre ;
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes sont sans nombre.
Notre cœur égaré, sans guide et sans appui,
Est brûlé de désirs, ou glacé par l'ennui.
Nul de nous n'a vécu sans connoître les larmes.
De la société les secourables charmes
Consolent nos douleurs au moins quelques instans,
Remède encore trop foible à des maux si constans.
Ah ! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste.
Je crois voir des forçats, dans leur cachot funeste,
Se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés.

Voltaire.

§ 121. *Vicissitudes de la fortune et du bonheur.*

Si l'homme, d'un seul pas, entroit dans l'avenir,
Qu'il verroit de grandeurs au moment de finir !
Que de biens fugitifs ! que de chutes prochaines !
Que l'on auroit pitié des fortunes humaines !
Lorenzo, la fortune est prodigue pour toi :
En recevant ses dons, tremble et pâlis d'effroi.
Son sourire perfide annonce des disgrâces :
Ses trompeuses faveurs sont autant de menaces.
Ah ! crains de t'assoupir aux accens de sa voix ;
Crains l'or empoisonné de la coupe où tu bois ;
Veille, prudent pilote, et n'attends pas l'orage ;
Le calme le plus doux est voisin du naufrage.
Crois-moi, le ciel t'éprouve et ne t'a rien donné ;
Crains, dans un sort heureux, un sort infortuné !
Va, je ne me fais point une barbare joie
De dissiper l'ivresse où ta raison se noie.
Tu le penses peut-être, et l'orgueil de ton cœur
Sollicite de moi l'aveu de ton bonheur ;
Mais ta félicité n'a rien qui m'en impose :
Je vois le précipice où ta langueur repose,

Sur ses bords émaillés mollement endormi,
Tu rêves des plaisirs, dont frémit ton ami.
Pardonne à ma pitié ce langage sévère;
Sais-tu que le bonheur est un prêt usuraire,
Que l'infortune un jour viendra dans ton palais
Exiger durement le prix de ses délais;
Que l'homme heureux contracte et s'engage avec elle,
Qu'on acquitte trop tôt cette dette cruelle,
Et que l'adversité s'armant de fouets vengeurs,
A nos plaisirs passés mesure nos douleurs?
Ah! d'une folle joie évite l'imprudence;
Il faut, pour mieux jouir, borner la jouissance.
Dans des transports trop vifs le bonheur se détruit:
Le désespoir nous reste et l'illusion fuit.
Tels que ces faux amis, dont la vaine tendresse,
Sans motif et sans choix, persécute ou caresse;
Nos volages plaisirs se tournent contre nous:
L'amertume succède au nectar le plus doux.
Non, point de volupté que le temps ne corrompe:
Lorenzo, je l'ai dit; crains le bonheur; il trompe.

Young. Imitation de Colardeau.

§ 122. *De l'envie.*

Si l'homme est créé libre, il doit se gouverner:
Si l'homme a des tyrans, il doit les détrôner.
On ne le sait que trop; ces tyrans sont les vices.
Le plus cruel de tous dans ses sombres caprices,
Le plus lâche à la fois, et le plus acharné,
Qui plonge au fond du cœur un trait empoisonné,
Ce bourreau de l'esprit, quel est-il? c'est l'Envie.
L'orgueil lui donna l'être au sein de la folie;
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer;
Quoique enfant de l'orgueil, il craint de se montrer.
Le mérite étranger est un poids qui l'accable;
Semblable à ce géant si connu dans la fable,
Triste ennemi des dieux, par les dieux écrasé,
Lançant en vain les feux dont il est embrasé,
Il blasphême, il s'agite en sa prison profonde;
Il croit pouvoir donner des secousses au monde;
Il fait trembler l'Etna, dont il est oppressé;
L'Etna sur lui retombe, il en est terrassé.
J'ai vu des courtisans, ivres de fausse gloire,
Détester dans Villars l'éclat de la victoire;
Ils haïssoient le bras qui faisoit leur appui:
Il combattoit pour eux, ils parloient contre lui.
Il disoit à Louis: *Je ne crains que Versailles;*
Contre vos ennemis je marche sans effroi:
Défendez-moi des miens, ils sont près de mon roi.
Cœurs jaloux! à quels maux êtes-vous donc en proie?
Vos chagrins sont formés de la publique joie.
Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux,
Aigri par votre bile, est un poison pour vous.
O vous qui de l'honneur entrez dans la carrière,
Cette route à vous seul appartient-elle entière?
N'y pouvez-vous souffrir les pas d'un concurrent?
Voulez-vous ressembler à ces rois d'orient,
Qui de l'Asie esclave oppresseurs arbitraires,
Pensent ne bien régner qu'en étranglant leurs frères?
Lorsqu'aux jeux du théâtre, écueil de tant d'esprits,
Une affiche nouvelle entraîne tout Paris;
Quand Dufresne et Gaussin, d'une voix attendrie,
Font parler Orosmane, Alzire, Zénobie;
Le spectateur content, qu'un beau trait vient saisir,
Laisse couler des pleurs, enfans de son plaisir.

Rufus désespéré, que ce plaisir outrage,
Pleure aussi dans un coin ; mais ses pleurs sont de rage.
Eh bien, pauvre affligé, si ce fragile honneur,
Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur,
Erige un monument plus haut que son trophée ;
Mais pour siffler Rameau l'on doit être un Orphée.
Souvent dans ses chagrins un misérable auteur
Descend au rôle affreux de calomniateur.
Au lever de Séjan, chez Nestor, chez Narcisse,
Il distille à longs traits son absurde malice.
Pour lui tout est scandale et tout impiété.
Assurer que ce globe, en sa course emporté,
S'élève à l'équateur, en tournant sur lui-même,
C'est un raffinement d'erreur et de blasphème.
Malbranche est Spinosiste, et Locke en ses écrits,
Du poison d'Epicure infecte les esprits.
Cent fois plus malheureux, et plus infâme encore,
Est ce fripier d'écrits, que l'intérêt dévore,
Qui vend au plus offrant son encre et ses fureurs ;
Méprisable en son goût, détestable en ses mœurs ;
Médisant, qui se plaint des brocards qu'il essuie ;
Satirique ennuyeux, disant que tout l'ennuie ;
Criant que le bon goût s'est perdu dans Paris,
Et le prouvant très-bien, du moins par ses écrits.
On peut à Despréaux pardonner la satire ;
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
Le miel que cette abeille avoit tiré des fleurs.
Pouvoit de sa piqûre adoucir les douleurs ;
Mais pour un lourd frélon, méchamment imbécille,
Qui vit du mal qu'il fait, et nuit sans être utile,
On écrase à plaisir cet insecte orgueilleux,
Qui fatigue l'oreille, et qui choque les yeux.
Quelle étoit votre erreur, ô vous, peintres vulgaires !
Vous, rivaux clandestins, dont les mains téméraires,
Dans ce cloître où Bruno semble encor respirer,
Par une lâche envie ont pu défigurer
Du Xeuxis des François les savantes peintures ?
L'honneur de son pinceau s'accrut par vos injures ;
Ces lambeaux déchirés en sont plus précieux ;
Ces traits en sont plus beaux, et vous plus odieux.
Détestons à jamais un si dangereux vice.
Ah ! qu'il nous faut chérir ce trait plein de justice,
D'un critique modeste, et d'un vrai bel esprit,
Qui, lorsque Richelieu sottement entreprit
De rabaisser du Cid la naissante merveille,
Tandis que Chapelain osoit juger Corneille,
Chargé de condamner cet ouvrage imparfait,
Dit, pour tout jugement : Je voudrois l'avoir fait.
C'est ainsi qu'un grand cœur sait penser d'un grand homme.
A la voix de Colbert, Bernini vint de Rome.
De Perrault dans le Louvre il admira la main.
Ah ! dit-il, si Paris renferme dans son sein
Des travaux si parfaits, un si rare génie,
Falloit-il m'appeler du fond de l'Italie ?
Voilà le vrai mérite : il parle avec candeur ;
L'envie est à ses pieds, la paix est dans son cœur.
Qu'il est grand, qu'il est doux de se dire à soi-même :
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime :
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens ;
Les arts nous ont unis, leurs beaux jours sont les miens.
C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble
Ces chênes, ces sapins, qui s'élèvent ensemble :
Un suc toujours égal est préparé pour eux :
Leur pied touche aux enfers, leur cime est dans les cieux,
Leur tronc inébranlable, et leur pompeuse tête,
Résiste, en se couchant, aux coups de la tempête.

Ils vivent l'un par l'autre, ils triomphent du temps ;
Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpens
Se livrer, en sifflant, des guerres intestines,
Et de leur sang impur arroser leurs racines.

Voltaire.

§ 123. *De l'orgueil.*

Je t'appelle et tu fuis, ô nature ! ô ma mère !
Ton front est assiégé d'une tristesse amère ;
Tes yeux, dont les regards embellissoient les fleurs,
Languissent inondés d'un déluge de pleurs.
Qui peut autour de toi répandre ces ténèbres ?
Quel sang vient de couler sur tes lambeaux funèbres ?
Quel barbare a flétri le sein qui l'anima ?
Quel monstre a méconnu la main qui le forma ?
L'Orgueil, me répond-elle ; il trahit la nature ;
Dans mes flancs déchirés j'ai senti sa morsure.
Dès qu'il put les connoître, il sapa mes autels,
Et vola de mon sein dans le cœur des mortels.
Là, comme en un miroir, le monstre se contemple ;
Il y règne adoré tel qu'un Dieu dans son temple.
Ses traits, ensevelis sous un fard apprêté,
Laissent à sa laideur l'ombre de la beauté ;
Les parfums les plus doux et l'encens le plus rare
Fument sur les autels que sa vanité pare ;
L'amour dont il s'enflamme est son seul aliment,
Et les vertus d'autrui sa honte et son tourment.
Il n'est rien de si pur que l'Orgueil ne profane,
Rien de si révéré que l'Orgueil ne condamne.
Introduit dans les cœurs qu'il n'a point avilis,
En serpent tortueux il sonde leurs replis.
Si parmi leurs vertus une foiblesse errante
Ternit de ce miroir la glace transparente,
Il la suit sourdement de détour en détour,
L'annonce avec éclat, et l'expose au grand jour.
Mais si la vérité, démasquant l'artifice,
De ses projets obscurs ébranle l'édifice,
Quel attentat affreux ! quels desseins ! quelle horreur !
L'Orgueil humilié devient bientôt fureur.
Ce n'est plus un serpent qui rampe sur la terre,
C'est un géant armé qui brave le tonnerre ;
Qui, pour anéantir l'auguste vérité,
Iroit jusques au sein de la Divinité,
Percer de mille coups sa rivale obstinée,
Et blasphémer le Dieu dont elle est émanée.

Le Card. de Bernis.

§ 124. *De la volupté.*

Il est une Vénus, non celle qu'Idalie
Vit allaiter l'Amour et nourrir la Folie,
Que Neptune admira, que couronna Pâris,
Et que sous ses berceaux adoroit Sybaris ;
Mais celle qui remplit les airs, la terre et l'onde.
Fantôme du bonheur, et déesse du monde,
Ses lois sont nos penchans, ses armes nos désirs,
Ses biens l'illusion, ses chaînes les plaisirs.
Vivante dans nos cœurs, avec eux elle change ;
De nos goûts variés elle suit le mélange ;
Paroît, en les guidant, ne pas les conseiller,
Et s'endort avec eux pour mieux les réveiller.
Sous sa main, qui répand le fiel et l'imposture,
Tout mal peut s'embellir, tout bien se défigure.

Elle imprime avec art sur le front des vertus,
Ce dégoût, cet ennui qu'inspire leur abus?
Tandis que dans les yeux de la fière licence,
Elle offre tous les biens qu'assure l'innocence.
C'est elle qui dans l'or brille aux yeux de Crésus,
Qui plaît dans Bérénice à l'amoureux Titus;
Qui fait parler les bois, les prés, la solitude,
Enchante sur la scène, et ravit dans l'étude;
Qui fait chercher la paix au milieu des combats;
Qui peut même à la mort attacher des appas;
Qui, malgré les écueils de la mer mugissante,
Fait voler sur les flots la voile obéissante:
Douce erreur, dont l'espoir nous trompe et nous nourrit,
Donne de l'âme aux sens, et du sens à l'esprit.
Belle, mais dangereuse, aimable, mais frivole;
Telle est la Volupté, notre fatale idole:
Invisible partout, et présente en tous lieux,
Elle est tout ce qui charme et nos cœurs et nos yeux.

Le même.

§ 125. *Contre le libertinage.*

Vous qui savez donner les couleurs les plus sages
Aux traits les plus hardis, aux plus vives images,
Exécutez le plan que vous m'avez tracé,
Et guidez un pinceau dans mes mains déplacé.
Cette trompeuse erreur dont le monde est l'empire,
Plus aimable à saisir que facile à décrire,
Rivale de l'amour et sœur de la beauté,
A qui Vénus donna le nom de volupté,
Dans un cercle rempli de jeunes Sybarites
Célébroit les douceurs des lois qu'elle a prescrites,
Contente si les cœurs lui portent pour tributs,
Des plaisirs ignorés, ou de nouveaux abus.
Chaque moment ajoute au charme de l'entendre;
Sa voix devient plus douce, et sa beauté plus tendre;
Un sceptre de crystal arme ses jeunes mains,
Et ce sceptre agité fait mouvoir les humains:
Quand tout à coup les chants des Faunes, des Bacchantes,
Annoncent à grand bruit le dieu des Corybantes;
Bacchus vient sur son char demander en vainqueur
Et la main de la nymphe, et son trône, et son cœur.
Le Satyre enivré, la Ménade effrénée,
Sur leurs cistres aigus célèbrent l'hyménée;
La volupté soupire, et d'un œil languissant
Invoque en vain l'amour, et cède en rougissant.
A cet hymen forcé les Sylvains applaudirent,
Tous les bois d'alentour à leurs cris répondirent;
Et le ciel en courroux maudit le monstre affreux
Que devoit mettre au jour ce couple malheureux:
Bientôt l'événement confirma le présage.
Des amours de Bacchus naît le libertinage,
Monstre dont les progrès rapides et constans
S'étendent sans effort et résistent au temps.
Ses beaux yeux sont remplis des charmes de sa mère;
Son cœur seul est ouvert aux excès de son père;
Fourbe, il prend de l'amour et l'enfance et les traits;
La raison se déride en voyant ses attraits:
La jeunesse le suit sur la foi de ses charmes,
Badine avec son arc, se joue avec ses armes,
Serre, brise ses nœuds avec facilité,
Et prise dans ses fers se croit en liberté.
Tranquille, elle sourit au dieu qui la caresse;
Dans ses bras amoureux l'imprudence le presse:
Quand tout à coup saisis d'une douce langueur,
Ses bras sont accablés sous le poids du vainqueur.

A ce trouble inconnu la jeunesse alarmée
Veut éviter les traits du dieu qui l'a charmée ;
Mais, hélas ! ses combats se changent en plaisirs,
Ses craintes en espoir, ses remords en désirs :
Confuse, elle retombe au milieu de ses chaînes ;
Un charme involontaire accompagne ses peines ;
Elle voudroit haïr, elle ne peut qu'aimer ;
Son cœur cherche le calme, et se laisse enflammer.
C'est alors qu'à ses yeux se découvre l'abîme :
Mais un chemin de fleurs la conduit jusqu'au crime ;
Le voile de l'erreur tombe enfin sur ses yeux,
Et les vertus en pleurs s'envolent dans les cieux.
Insensible aux leçons, aux cris de la sagesse,
La jeunesse se livre au vainqueur qui la blesse ;
Alors de faute en faute, et d'erreur en erreur,
En épuisant le crime, elle accroit son ardeur ;
Du poids de la raison son âme délivrée
Au torrent des amours s'abandonne enivrée.
Lois, sagesse, pudeur, mœurs, principes, vertus,
A l'aspect du plaisir qu'êtes-vous devenus ?
Le temps suit la jeunesse, il la presse, il l'arrête,
Et blanchit les trésors qui couronnoient sa tête.
Le plaisir est détruit, l'amour n'a plus de traits ;
Mais l'habitude reste au défaut des attraits :
Le dépit, le dégoût remplissent sur ses traces
Le trône qu'occupoient les talens et les grâces ;
Et la mort tranche enfin des jours infortunés,
Dans le sein des amours si long-temps profanés.
Fils chéri de Bacchus, trompeur libertinage,
A ces honteux excès tu connois ton ouvrage :
Couché sur des gazons qu'épargnent les hivers,
Tu ris de voir le monde en proie à ces travers ;
Viens toi-même éclairer l'excès de ta folie
Dans ces lieux où la France imite l'Italie.
Lucinde et Cidalis, par l'hymen enchaînés,
Volent aux jeux publics de myrtes couronnés ;
Lucinde à la douceur ajoute la finesse :
Le parterre charmé contemple sa jeunesse,
De ses regards errans démêle le motif,
Et de son innocence arbitre décisif,
Fixe sans balancer le moment de sa chute :
Bientôt le voile tombe, et l'arrêt s'exécute.
Un essaim de flatteurs perfides, mais charmans,
Qui, sans vouloir aimer, portent le nom d'amans,
Brillent dans les balcons, et volent autour d'elle.
Dans leurs discours légers la saillie étincelle ;
L'art d'orner le frivole, et d'embellir les riens,
Sème de mille fleurs leurs brillans entretiens.
A tous leurs mouvemens Lucinde intéressée
Cherche à déterminer son âme embarrassée.
Art de Sémiramis, miracles de Linus,
Charmes d'Anacréon, prestiges de Vénus,
Plaisir touchant des pleurs, sentiment de la joie,
Tout ce qui plaît, qui charme, à ses yeux se déploie :
Elle cède, elle perd un reste de fierté,
Et prépare son cœur à l'infidélité.
Dans les sombres détours d'une scène éclatante
L'époux a prévenu son épouse inconstante,
Et sa main libérale achète au plus haut prix
Un repentir suivi de honte et de mépris.
Du spectacle au souper le jeu remplit l'espace ;
La nuit se lève en vain, un jour nouveau l'efface.
Bientôt dans un salon par Comus éclairé,
On vole à ce festin si long-temps désiré,
Ordonné par le luxe et la délicatesse,
Apprêté par le goût, loué par la mollesse.

Là, tous les sens flattés, sans être satisfaits,
S'aiguisent par degrés, ne s'émousent jamais.
Au troisième nectar que verse la folie,
L'âme s'épanouit, la langue se délie,
Et l'esprit libre enfin au milieu de ses fers,
Vole avec le champagne et le suit dans les airs.
Alors les traits malins de la plaisanterie
Troublent de la raison la sage rêverie.
Qu'elle règne, dit-on, quand le soleil nous luit:
Le flambeau de l'amour est l'astre de la nuit.
Ainsi tous les excès sous un masque commode
Se glissent sourdement, et se tournent en mode.
Il suffiroit alors pour étendre leur cours,
Qu'un écrit scandaleux leur prêtât son secours.
Le monde a de son sein exilé la science;
Mais il sait par l'usage ennoblir l'ignorance;
Il prête à nos discours ce vernis animé,
Ce ton enfin, ce ton plus senti qu'exprimé.
Cependant sur la foi d'un certain formulaire,
Il voile nos défauts, et donne l'art de plaire:
De l'esprit, du mérite arbitre universel,
Il condamne à la hâte et juge sans appel.
Quelques foibles secours puisés dans la lecture,
Quelques faits recueillis dans une source impure,
Sont la base et le fond de ce juge insensé,
Paresseux à s'instruire, à corrompre empressé.
O vous qui satisfaits de vos courtes lumières,
Ne cherchez, n'enlevez que la fleur des matières,
Laissez en d'autres mains les fardeaux accablans,
Et ne surchargez pas vos débiles talens.
Et vous de qui les soins bornés à la parure
Retranchent à l'esprit toute sa nourriture;
Qui le bras appuyé sur un pompeux carreau,
Arrangez la nature en tournant le fuseau,
Croyez que ces auteurs dont votre âme est charmée
Ont le cœur d'un Titan, et les bras d'un Pygmée.
Leur exemple entraîna votre esprit libertin:
Connoissez leurs erreurs, et tremblez pour leur fin.
Ils n'ont jamais senti le solide avantage
De rendre aux lois, aux dieux, un légitime hommage.
Ils ont vu que le monde offroit tout son encens
A la beauté du jour, à l'idole des sens;
Qu'à peine quelques grains conservés en silence
Fumoient obscurément aux pieds de l'innocence,
Et qu'enfin les autels d'Amour et de Plutus
Avoient rendu désert le temple des vertus.
Ils ont vu Flore errante, Arphise à demi nue,
S'engager sans pudeur, rompre sans retenue,
Remplir le monde entier de leurs égaremens.
Et compter en un mot leurs jours par leurs amans.
Ils ont vu triompher ces tyrans des familles,
Ces fameux corrupteurs des mères et des filles,
Qui galans sans décence, amoureux sans désirs,
Ne cherchent que l'éclat dans le sein des plaisirs;
Qui loin d'ensevelir la liste de leurs crimes,
Exposent au grand jour le nom de leurs victimes;
Ils ont dans cette école accoutumé leurs cœurs
A flatter la licence, à mépriser les mœurs,
A tolérer le vice et non le ridicule,
A couronner l'excès, à siffler le scrupule.
A ne connoître enfin, esclaves factieux,
Que leurs penchans pour lois, et leurs plaisirs pour dieux.

Le Card. de Bernis.

§ 126. *Contre les hypocrites. Ode tirée du psaume* 57.

Si la loi du Seigneur vous touche,
Si le mensonge vous fait peur,
Si la justice en votre cœur
Règne aussi-bien qu'en votre bouche;
Parlez, fils des hommes, pourquoi
Faut-il qu'une haine farouche
Préside aux jugemens que vous lancez sur moi?

C'est vous de qui les mains impures
Trament le tissu détesté
Qui fait trébucher l'équité
Dans le piége des impostures;
Lâches, aux cabales vendus,
Artisans de fourbes obscures,
Habiles seulement à noircir les vertus.

L'hypocrite, en fraudes fertile,
Dès l'enfance est pétri de fard:
Il sait colorer avec art
Le fiel que sa bouche distille;
Et la morsure du serpent
Est moins aiguë et moins subtile
Que le venin caché que sa langue répand.

En vain le sage les conseille,
Ils sont inflexibles et sourds;
Leur cœur s'assoupit aux discours
De l'équité qui les réveille:
Plus insensibles et plus froids
Que l'aspic, qui ferme l'oreille
Aux sons mélodieux d'une touchante voix.

Mais de ces langues diffamantes
Dieu saura venger l'innocent.
Je le verrai, ce Dieu puissant,
Foudroyer leurs têtes fumantes.
Il vaincra ces lions ardens,
Et dans leur gueules écumantes
Il plongera sa main, et brisera leurs dents.

Ainsi que la vague rapide
D'un torrent qui roule à grand bruit
Se dissipe et s'évanouit
Dans le sein de la terre humide;
Ou comme l'airain enflammé
Fait fondre la cire fluide
Qui bouillonne à l'aspect du brasier allumé:

Ainsi leurs grandeurs éclipsées
S'anéantiront à nos yeux;
Ainsi la justice des cieux
Confondra leurs lâches pensées.
Leurs dards deviendront impuissans,
Et de leurs pointes émoussées
Ne pénétreront plus le sein des innocens.

Avant que leurs tiges célèbres
Puissent pousser des rejetons,
Eux-mêmes, tristes avortons,
Seront cachés dans les ténèbres;
Et leur sort deviendra pareil
Au sort de ces oiseaux funèbres
Qui n'osent soutenir les regards du soleil.

C'est alors que de leur disgrâce
Les justes riront à leur tour :
C'est alors que viendra le jour
De punir leur superbe audace ;
Et que, sans paroître inhumains,
Nous pourrons extirper leur race,
Et laver dans leur sang nos innocentes mains.

Ceux qui verront cette vengeance
Pourront dire avec vérité
Que l'injustice et l'équité
Tour à tour ont leur récompense ;
Et qu'il est un Dieu dans les cieux,
Dont le bras soutient l'innocence,
Et confond des méchans l'orgueil ambitieux.

J. B. Rousseau.

§ 127. *Contre les Calomniateurs.*

Dans ces jours destinés aux larmes,
Où mes ennemis en fureur
Aiguisoient contre moi les armes
De l'imposture et de l'erreur,
Lorsqu'une coupable licence
Empoisonnoit mon innocence,
Le Seigneur fut mon seul recours :
J'implorai sa toute-puissance,
Et sa main vint à mon secours.

O Dieu, qui punis les outrages
Que reçoit l'humble vérité,
Venge-toi : détruis les ouvrages
De ces lèvres d'iniquité :
Et confonds cet homme parjure
Dont la bouche non moins impure
Publie avec légèreté
Les mensonges que l'imposture
Invente avec malignité.

Quel rempart, quelle autre barrière
Pourra défendre l'innocent
Contre la fraude meurtrière
De l'impie adroit et puissant ?
Sa langue aux feintes préparée
Ressemble à la flèche acérée
Qui part et frappe en un moment :
C'est un feu léger dès l'entrée,
Que suit un long embrasement.

Hélas ! dans quel climat sauvage
Ai-je si long-temps habité !
Quel exil ! quel affreux rivage !
Quels asiles d'impiété !
Cédar, où la fourbe et l'envie
Contre ma vertu poursuivie
Se déchaînèrent si long-temps,
A quels maux ont livré ma vie
Tes sacriléges habitans !

J'ignorois la trame invisible
De leurs pernicieux forfaits ;
Je vivois tranquille et paisible
Chez les ennemis de la paix ;
Et lorsque exempt d'inquiétude
Je faisois mon unique étude
De ce qui pouvoit le flatter,
Leur détestable ingratitude
S'armoit pour me persécuter.

Le même.

§ 128. *Epître sur la calomnie.*

Écoutez-moi, respectable Émilie :
Vous êtes belle ; ainsi donc la moitié
Du genre humain sera votre ennemie.
Vous possédez un sublime génie ;
On vous craindra. Votre tendre amitié
Est confiante ; et vous serez trahie.
Votre vertu, dans sa démarche unie,
Simple et sans fard, n'a point sacrifié
A nos dévots ; craignez la calomnie.
Attendez-vous, s'il vous plaît, dans la vie,
Aux traits malins que tout homme à la cour,
Par passe-temps, souffre et rend tour à tour.
La médisance est la fille immortelle
De l'amour-propre et de l'oisiveté.
Ce monstre ailé paroît mâle et femelle
Toujours parlant, et toujours écouté.
Amusement et fléau de ce monde,
Elle y préside, et sa vertu féconde
Du plus stupide échauffe les propos.
Rebut du sage, elle est l'esprit des sots.
En ricanant, cette maigre furie
Va de sa langue épandre les venins
Sur tous états. Mais trois sortes d'humains,
Plus que le reste, alimens de l'envie,
Sont exposés à sa dent de harpie :
Les Beaux-esprits, les Belles et les Grands,
Sont de ses traits les objets différens.
Quiconque en France avec éclat attire
L'œil du public, est sûr de la satire ;
Un bon couplet, chez ce peuple falot,
De tout mérite est l'infaillible lot.
La jeune Eglé de pompons couronnée,

Devant un prêtre à minuit amenée,
Va dire un *oui*, d'un air tout ingénu,
A son mari, qu'elle n'a jamais vu.
Le lendemain en triomphe on la mène
Au cours, au bal, chez Bourbon, chez la Reine:
Le lendemain, sans savoir trop comment,
Dans tout Paris on lui donne un amant.
Roi la chansonne, et son nom par la ville
Court ajusté sur l'air d'un vaudeville.
Eglé s'en meurt, ses cris sont superflus.
Consolez-vous, Eglé, d'un tel outrage;
Vous pleurerez, hélas! bien davantage,
Lorsque de vous on ne parlera plus.
Le monde entier a connu la satire.
Persans, Chinois, baptisés, circoncis,
Prennent ses lois; la terre est son empire;
Mais, croyez-moi, son trône est à Paris.
Là tous les soirs la troupe vagabonde
D'un peuple oisif, appelé le beau monde,
Va promener de réduit en réduit
L'inquiétude et l'ennui qui le suit.
Là sont en foule antiques mijaurées,
Jeunes oisons et bégueules titrées,
Disant des riens d'un ton de perroquet,
Lorgnant des sots, et trichant au piquet.
Blondins y sont, beaucoup plus femmes qu'elles.
Profondément remplis de bagatelles,
D'un air hautain, d'une bruyante voix,
Chantant, dansant, minaudant à la fois.
Si, par hasard, quelque personne honnête,
D'un sens plus droit, et d'un goût plus heureux,
Des bons écrits ayant meublé sa tête,
Leur fait l'affront de penser à leurs yeux;
Tout aussitôt leur brillante cohue,
D'étonnement et de colère émue,
Bruyant essaim de frelons envieux,
Pique et poursuit cette abeille charmante,
Qui leur apporte, hélas! trop imprudente,
Ce miel si pur et si peu fait pour eux.
Quant aux héros, aux princes, aux ministres,
Sujets usés de nos discours sinistres,
Qu'on m'en nomme un dans Rome et dans Paris,
Depuis César jusqu'au jeune Louis,
De Richelieu jusqu'à l'ami d'Auguste,
Dont un Pasquin n'ait barbouillé le buste.
Ce grand Colbert, et l'auteur et l'appui
D'une grandeur où nous n'osions prétendre,
Vit tout l'état murmurer contre lui,
Et le François osa troubler la cendre
Du bienfaiteur qu'il révère aujourd'hui.
Lorsque Louis, qui d'un esprit si ferme
Brava la mort comme ses ennemis,
De ses grandeurs ayant subi le terme,
Vers sa chapelle alloit à Saint-Denis;
J'ai vu son peuple, aux nouveautés en proie,
Ivre de vin, de folie et de joie,
De cent couplets égayant le convoi,
Jusqu'au tombeau maudire encor son roi.
Vous avez tous connu, comme je pense,
Ce bon Régent qui gâta tout en France.
Il étoit né pour la société,
Pour les beaux arts et pour la volupté;
Grand, mais facile, ingénieux, affable,
Peu scrupuleux, mais de crime incapable:
Et cependant, ô mensonge! ô noirceur!
Nous avons vu la ville et les provinces,
Au plus aimable, au plus clément des princes,
Donner les noms.....Quelle absurde fureur!
Chacun les lit, ces archives d'horreur,
Ces vers impurs appelés *Philippiques*,
De l'imposture effroyables chroniques;
Et nul François n'est assez généreux
Pour s'élever, pour déposer contre eux.
Que le mensonge un instant vous outrage,
Tout est en feu soudain pour l'appuyer;
La vérité perce enfin le nuage,
Tout est de glace à vous justifier.
Mais voulez-vous, après ce grand exemple,
Baisser les yeux sur de moindres objets?
Des souverains descendons aux sujets.
Des beaux esprits ouvrons ici le temple:
Temple autrefois l'objet de mes souhaits,
Que de si loin Desfontaines contemple,
Et que Gacon ne visita jamais.
Entrons. D'abord on voit la jalousie.
Du dieu des vers la fille et l'ennemie,
Qui sous les traits de l'émulation
Souffle l'orgueil, et porte sa furie
Chez tous ces fous, courtisans d'Apollon.
Voyez leur troupe inquiète, affamée,
Se déchirant pour un peu de fumée;
Et l'un sur l'autre épanchant plus de fiel,
Que l'implacable et mordant Janséniste
N'en a lancé sur le fin Moliniste,
Ou que Doucin, cet adroit casuiste,
N'en a versé dessus Pasquier-Quesnel,
Ne craignons rien de qui cherche à médire,
En vain Boileau, dans ses sévérités,
A de Quinault dénigré les beautés;
L'heureux Quinault, vainqueur de la satire,
Rit de sa haine, et marche à ses côtés.
Moi-même enfin, qu'une cabale inique
Voulut noircir de son souffle caustique,
Je sais jouir, en dépit des cagots,
De quelque gloire, et même du repos.
Voici le point sur lequel je me fonde:
On entre en guerre, en entrant dans le monde.
Homme privé, vous avez vos jaloux,
Rampans dans l'ombre, inconnus comme vous,
Obscurément tourmentant votre vie.
Homme public, c'est la publique envie
Qui contre vous lève son front altier.
Le coq jaloux se bat sur son fumier,
L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine;
Tel est l'état de la nature humaine.
La jalousie et tous ses noirs enfans
Sont au théâtre, au conclave, aux couvens.
Montez au ciel; trois déesses rivales
Troublent le ciel, qui rit de leurs scandales.
Que faire donc? à quel saint recourir?
Je n'en sais point: il faut savoir souffrir.

Voltaire.

BIBLIOTHÈQUE PORTATIVE

DES

ECRIVAINS FRANCOIS,

EN VERS.

LIVRE SECOND.

POÉSIE DIDACTIQUE, ÉPIQUE, HÉROÏ-COMIQUE ET LYRIQUE.

§ 1. L'ART POÉTIQUE.

Chant 1. *L'auteur donne dans ce chant, les règles générales de la poésie, Histoire de la poésie françoise depuis Villon jusqu'à Malherbe.*

C'EST en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur:
S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,
Si son astre en naissant ne l'a formé poëte,
Dans son génie étroit il est toujours captif;
Pour lui Phébus est sourd, et Pégase est rétif.
O vous donc qui, brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courez du bel esprit la carrière épineuse,
N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer:
Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
Et consultez long-temps votre esprit et vos forces.
La nature, fertile en esprits excellens,
Sait entre les auteurs partager les talens:
L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme;
L'autre d'un trait plaisant aiguiser l'épigramme:
Malherbe d'un héros peut vanter les exploits;
Racan, chanter Philis, les bergers et les bois.
Mais souvent un esprit qui se flatte et qui s'aime
Méconnoît son génie, et s'ignore soi-même:
Ainsi tel autrefois qu'on vit avec Faret
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,
S'en va, mal à propos, d'une voix insolente
Chanter du peuple Hébreu la fuite triomphante,

Et poursuivant Moïse au travers des déserts,
Court avec Pharaon se noyer dans les mers.
Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant, ou sublime,
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime:
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr:
La rime est une esclave, et ne doit qu'obéir.
Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
L'esprit à la trouver aisément s'habitue;
Au joug de la raison sans peine elle fléchit,
Et loin de la gêner, la sert et l'enrichit.
Mais, lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle:
Et pour la rattraper le sens court après elle.
Aimez donc la raison: que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.
La plupart, emportés d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée;
Ils croiroient s'abaisser, dans leurs vers monstrueux,
S'ils pensoient ce qu'un autre a pu penser comme eux.
Évitons ces excès: laissons à l'Italie
De tous ces faux brillans l'éclatante folie.
Tout doit tendre au bon sens: mais pour y parvenir
Le chemin est glissant et pénible à tenir;
Pour peu qu'on s'en écarte, aussitôt on se noie.
La raison pour marcher n'a souvent qu'une voie.
Un auteur quelquefois trop plein de son objet,
Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.
S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face;
Il me promène après de terrasse en terrasse;
Ici s'offre un perron; là règne un corridor;
Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or.
Il compte des plafonds les ronds et les ovales;
"Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales."
Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin;
Et je me sauve à peine au-travers du jardin.
Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile;
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant,
L'esprit rassasié le rejète à l'instant.
Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire:
Un vers étoit trop foible; et vous le rendez dur:
J'évite d'être long; et je deviens obscur:
L'un n'est point trop fardé; mais sa muse est trop nue:
L'autre a peur de ramper; il se perd dans la nue.
Voulez-vous du public mériter les amours?
Sans cesse en écrivant variez vos discours.
Un style trop égal et toujours uniforme
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces auteurs, nés pour nous ennuyer,
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.
Heureux qui, dans ses vers, sait d'une voix légère
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère!
Son livre aimé du ciel, et chéri des lecteurs,
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.
Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse:
Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.
Au mépris du bon sens, le burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté:
On ne vit plus en vers que pointes triviales:
Le Parnasse parla le langage des halles:
La licence à rimer alors n'eut plus de frein;
Apollon travesti devint un Tabarin.
Cette contagion infecta les provinces,
Du clerc et du bourgeois passa jusques aux princes:
Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs;
Et jusqu'à d'Assouci, tout trouva des lecteurs.

Mais de ce style enfin la cour désabusée
Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée,
Distingua le naïf du plat et du bouffon,
Et laissa la province admirer le Typhon.
Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.
Imitons de Marot l'élégant badinage,
Et laissons le burlesque aux plaisans du Pont-neuf.
Mais n'allez point aussi, sur les pas de Brébeuf,
Même en une Pharsale, entasser sur les rives
" De morts et de mourans cent montagnes plaintives."
Prenez mieux votre ton. Soyez simple avec art,
Sublime sans orgueil, agréable sans fard.
N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire.
Ayez pour la cadence une oreille sévère :
Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.
Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.
Il est un heureux choix de mots harmonieux.
Fuyez des mauvais sons le concours odieux :
Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée,
Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.
Durant les premiers ans du Parnasse François,
Le caprice tout seul faisoit toutes les lois.
La rime, au bout des mots assemblés sans mesure,
Tenoit lieu d'ornemens, de nombre et de césure.
Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.
Marot bientôt après fit fleurir les ballades,
Tourna des triolets, rima des mascarades,
A des refrains réglés asservit les rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronsard, qui le suivit, par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,
Et toutefois long-temps eut un heureux destin.
Mais sa muse, en François parlant Grec et Latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.
Ce poëte orgueilleux, trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.
Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois ; et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.
Marchez donc sur ses pas ; aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.
Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
Mon esprit aussitôt commence à se détendre ;
Et, de vos vains discours prompt à se détacher,
Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.
Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées ;
Le jour de la raison ne le sauroit percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.
Sur tout qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.

En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre, ou le tour vicieux :
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.
Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse :
Un style si rapide, et qui court en rimant,
Marque moins trop d'esprit, que peu de jugement.
J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs lentement se promene.
Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux,
Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.
Hâtez-vous lentement ; et, sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage :
Polissez-le sans cesse et le repolissez ;
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.
C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent :
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu ;
Que le début, la fin, répondent au milieu ;
Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties ;
Que jamais du sujet le discours s'écartant
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.
Craignez-vous pour vos vers la censure publique ?
Soyez-vous à vous-même un sévère critique :
L'ignorance toujours est prête à s'admirer.
Faites-vous des amis prompts à vous censurer ;
Qu'ils soient de vos écrits les confidens sincères,
Et de tous vos défauts les zélés adversaires :
Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur.
Mais sachez de l'ami discerner le flatteur :
Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue.
Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.
Un flatteur aussitôt cherche à se récrier :
Chaque vers qu'il entend le fait extasier.
Tout est charmant, divin ; aucun mot ne le blesse :
Il trépigne de joie, il pleure de tendresse :
Il vous comble partout d'éloges fastueux.
La vérité n'a point cet air impétueux.
Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible :
Il ne pardonne point les endroits négligés ;
Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés ;
Il réprime des mots l'ambitieuse emphase ;
Ici le sens le choque, et plus loin c'est la phrase :
Votre construction semble un peu s'obscurcir :
Ce terme est équivoque ; il le faut éclaircir.
C'est ainsi que vous parle un ami véritable.
Mais souvent sur ses vers un auteur intraitable
A les protéger tous se croit intéressé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.
De ce vers, direz-vous, l'expression est basse.
Ah ! monsieur, pour ce vers je vous demande grâce,
Répondra-t-il d'abord. Ce mot me semble froid,
Je le retrancherois. C'est le plus bel endroit !
Ce tour ne me plaît pas. Tout le monde l'admire !
Ainsi toujours constant, à ne se point dédire,
Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous blesser,
C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer.
Cependant, à l'entendre, il chérit la critique :
Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique.
Mais tout ce beau discours dont il vient vous flatter
N'est rien qu'un piége adroit pour vous les réciter.

Aussitôt il vous quitte, et, content de sa muse,
S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuse:
Car souvent il en trouve. Ainsi qu'en sots auteurs,
Notre siècle est fertile en sots admirateurs;
Et, sans ceux que fournit la ville et la province,
Il en est chez le duc, il en est chez le prince.
L'ouvrage le plus plat a, chez les courtisans,
De tout temps rencontré de zélés partisans;
Et, pour finir enfin par un trait de satire,
Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Chant II. Caractère particulier de la Poésie Françoise. Règles de l'Idylle ou Eglogue, de l'Elégie, de l'Ode, du Sonnet, de l'Epigramme, du Rondeau, de la Ballade, du Madrigal, de la Satire, du Vaudeville.

Telle qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et, sans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens;
Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante idylle.
Son tour simple et naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.
Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
Mais souvent dans ce style un rimeur aux abois
Jette là, de dépit, la flûte et le hautbois;
Et, follement pompeux, dans sa verve indiscrète,
Au milieu d'une églogue entonne la trompette.
De peur de l'écouter Pan fuit dans les roseaux;
Et les Nymphes, d'effroi, se cachent sous les eaux.
Au contraire cet autre, abject en son langage,
Fait parler ses bergers comme on parle au village.
Ses vers plats et grossiers, dépouillés d'agrément,
Toujours baisent la terre, et rampent tristement:
On diroit que Ronsard, sur ses pipeaux rustiques,
Vient encor fredonner ses idylles gothiques,
Et changer, sans respect de l'oreille et du son,
Lycidas en Pierrot, et Philis en Toinon.
Entre ces deux excès la route est difficile.
Suivez, pour la trouver, Theocrite et Virgile:
Que leurs tendres écrits, par les grâces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour et nuit feuilletés.
Seuls, dans leurs doctes vers, ils pourront vous apprendre
Par quel art sans bassesse un auteur peut descendre;
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers;
Au combat de la flute animer deux bergers;
Des plaisirs de l'amour vanter la douce amorce;
Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce;
Et par quel art encor l'églogue quelquefois
Rend digne d'un consul la campagne et les bois.
Telle est de ce poëme et la force et la grâce.
D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans audace,
La plaintive élégie, en longs habits de deuil,
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil,
Elle peint des amans la joie et la tristesse;
Flatte, menace, irrite, apaise une maîtresse.
Mais, pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être poëte, il faut être amoureux.
Je hais ces vains auteurs dont la muse forcée
M'entretient de ses feux, toujours froide et glacée;
Qui s'affligent par art, et, fous de sens rassis,
S'érigent, pour rimer, en amoureux transis.

Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines :
Ils ne savent jamais que se charger de chaînes ;
Que bénir leur martyre, adorer leur prison,
Et faire quereller le sens et la raison.
Ce n'étoit pas jadis sur ce ton ridicule
Qu'amour dictoit les vers que soupiroit Tibulle,
Ou que, du tendre Ovide animant les doux sons,
Il donnoit de son art les charmantes leçons.
Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie.
L'ode, avec plus d'éclat, et non moins d'énergie,
Elevant jusqu'au ciel son vol ambitieux,
Entretient dans ses vers commerce avec les dieux.
Aux athlètes dans Pise elle ouvre la barrière,
Chante un vainqueur poudreux au bout de la carrière.
Mène Achille sanglant aux bords du Simoïs,
Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louis.
Tantôt, comme une abeille ardente à son ouvrage,
Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage :
Elle peint les festins, les danses, et les ris ;
Vante un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris,
Qui mollement résiste, et, par un doux caprice,
Quelquefois le refuse, afin qu'on le ravisse.
Son style impétueux souvent marche au hasard :
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.
Loin ces rimeurs craintifs dont l'esprit flegmatique
Garde dans ses fureurs un ordre didactique :
Qui, chantant d'un héros les progrès éclatans,
Maigres historiens suivront l'ordre des temps.
Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue :
Pour prendre Dole, il faut que Lille soit rendue ;
Et que leur vers exact, ainsi que Mézeray,
Ait fait déjà tomber les remparts de Courtray.
Apollon de son feu leur fut toujours avare.
On dit à ce propos, qu'un jour ce dieu bizarre,
Voulant pousser à bout tous les rimeurs François,
Inventa du sonnet les rigoureuses lois ;
Voulut qu'en deux quatrains de mesure pareille
La rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille ;
Et qu'ensuite six vers artistement rangés
Fussent en deux tercets par le sens partagés.
Surtout de ce poëme il bannit la licence :
Lui-même en mesura le nombre et la cadence ;
Défendit qu'un vers foible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déjà mis osât s'y remontrer.
Du reste il l'enrichit d'une beauté suprême :
Un sonnet sans défaut vaut seul un long poëme.
Mais en vain mille auteurs y pensent arriver ;
Et cet heureux phénix est encore à trouver.
A peine dans Gombaut, Maînard et Malleville,
En peut-on admirer deux ou trois entre mille :
Le reste aussi peu lu que ceux de Pelletier
N'a fait de chez Sercy qu'un saut chez l'épicier.
Pour enfermer son sens dans la borne prescrite
La mesure est toujours trop longue ou trop petite.
L'épigramme plus libre en son tour plus borné,
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.
Jadis de nos auteurs les pointes ignorées
Furent de l'Italie en nos vers attirées.
Le vulgaire ébloui de leur faux agrément,
A ce nouvel appât courut avidement.
La faveur du public excitant leur audace,
Leur nombre impétueux inonda le Parnasse :
Le madrigal d'abord en fut enveloppé ;
Le sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé ;
La tragédie en fit ses plus chères délices ;
L'élégie en orna ses douloureux caprices ;

Un héros sur la scène eut soin de s'en parer,
Et sans pointe un amant n'osa plus soupirer;
On vit tous les bergers, dans leurs plaintes nouvelles,
Fidèles à la pointe encor plus qu'à leurs belles;
Chaque mot eut toujours deux visages divers:
La prose la reçut aussi-bien que les vers;
L'avocat au palais en hérissa son style,
Et le docteur en chaire en sema l'évangile.
La raison outragée enfin ouvrit les yeux,
La chassa pour jamais des discours sérieux;
Et, dans tous ces écrits la déclarant infâme,
Par grâce lui laissa l'entrée en l'épigramme,
Pourvu que sa finesse, éclatant à propos,
Roulât sur la pensée, et non pas sur les mots.
Ainsi de toutes parts les désordres cessèrent.
Toutefois à la cour les turlupins restèrent,
Insipides plaisans, bouffons infortunés,
D'un jeu de mots grossier partisans surannés.
Ce n'est pas quelquefois qu'une muse un peu fine
Sur un mot, en passant ne joue et ne badine,
Et d'un sens détourné n'abuse avec succès:
Mais fuyez sur ce point un ridicule excès;
Et n'allez pas toujours d'une pointe frivole
Aiguiser par la queue une épigramme folle.
Tout poëme est brillant de sa propre beauté.
Le rondeau, né Gaulois, a la naïveté.
La ballade, asservie à ses vieilles maximes,
Souvent doit tout son lustre au caprice des rimes.
Le madrigal, plus simple, et plus noble en son tour,
Respire la douceur, la tendresse et l'amour.
L'ardeur de se montrer, et non pas de médire,
Arma la vérité du vers de la satire.
Lucile le premier osa la faire voir;
Aux vices des Romains présenta le miroir;
Vengea l'humble vertu, de la richesse altière,
Et l'honnête homme à pied, du faquin en litière.
Horace à cette aigreur mêla son enjouement
On ne fut plus ni fat ni sot impunément;
Et malheur à tout nom qui, propre à la censure,
Put entrer dans un vers sans rompre la mesure.
Perse, en ses vers obscurs mais serrés et pressans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.
Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
Étincellent pourtant de sublimes beautés:
Soit que sur un écrit arrivé de Caprée
Il brise de Séjan la statue adorée;
Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs,
D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs;
Ou que, poussant à bout la luxure Latine,
Aux portefaix de Rome il vende Messaline.
Ses écrits pleins de feu partout brillent aux yeux.
De ces maîtres savans disciple ingénieux,
Regnier, seul parmi nous formé sur leurs modèles,
Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles.
Heureux, si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentoient des lieux où fréquentoit l'auteur;
Et si du son hardi de ses rimes cyniques
Il n'alarmoit souvent les oreilles pudiques!
Le Latin dans les mots, brave l'honnêteté;
Mais le lecteur François veut être respecté;
Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
Je veux dans la satire un esprit de candeur,
Et fuis un effronté qui prêche la pudeur.

D'un trait de ce poëme, en bons mots si fertile,
Le François, né malin, forma le vaudeville:
Agréable indiscret, qui, conduit par le chant,
Passe de bouche en bouche, et s'accroît en marchant.
La liberté Françoise en ses vers se déploie:
Cet enfant de plaisir veut naître dans la joie.
Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,
Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux:
A la fin tous ces jeux, que l'athéisme élève,
Conduisent tristement le plaisant à la Grève.
Il faut, même en chansons, du bon sens et de l'art:
Mais pourtant on a vu le vin et le hasard
Inspirer quelquefois une muse grossière,
Et fournir, sans génie, un couplet à Linière.
Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,
Gardez qu'un sot orgueil ne vous vienne enfumer.
Souvent l'auteur altier de quelque chansonnette
Au même instant prend droit de se croire poëte;
Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un sonnet;
Il met tous les matins six impromptus au net.
Encore est-ce un miracle, en ses vagues furies,
Si bientôt, imprimant ses sottes rêveries,
Il ne se fait graver au-devant du recueil,
Couronné de lauriers, par la main de Nanteuil.

Chant III. Ce chant contient les règles de la Tragédie, de la Comédie et du Poëme épique.

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui, part l'art imité, ne puisse plaire aux yeux:
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Ainsi, pour nous charmer, la tragédie en pleurs
D'Œdipe tout sanglant fit parler les douleurs,
D'Oreste parricide exprima les alarmes,
Et pour nous divertir, nous arracha des larmes.
Vous donc qui, d'un beau feu pour le théâtre épris,
Venez en vers pompeux y disputer le prix,
Voulez-vous sur la scène étaler des ouvrages
Où tout Paris en foule apporte ses suffrages,
Et qui, toujours plus beaux plus ils sont regardés,
Soient au bout de vingt ans encor redemandés?
Que dans tous vos discours la passion émue
Aille chercher le cœur, l'échauffe et le remue.
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur
Souvent ne nous remplit d'une douce terreur,
Ou n'excite en notre âme une pitié charmante,
En vain vous étalez une scène savante:
Vos froids raisonnemens ne feront qu'attiédir
Un spectateur toujours paresseux d'applaudir,
Et qui, des vains efforts de votre rhétorique
Justement fatigué, s'endort, ou vous critique.
Le secret est d'abord de plaire et de toucher:
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.
Que dès les premiers vers l'action préparée
Sans peine du sujet aplanisse l'entrée.
Je me ris d'un acteur qui, lent à s'exprimer,
Ne sait ce qu'il veut, d'abord, ne sait pas m'informer;
Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.
J'aimerois mieux encor qu'il déclinât son nom,
Et dit, je suis Oreste, ou bien Agamemnon,
Que d'aller, par un tas de confuses merveilles,

Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles :
Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.
Que le lieu de la scène y soit fixe et marqué.
Un rimeur, sans péril, delà les Pyrénées,
Sur la scène en un jour renferme des années :
Là souvent le héros d'un spectacle grossier,
Enfant au premier acte, est barbon au dernier.
Mais nous, que la raison à ses règles engage,
Nous voulons qu'avec art l'action se ménage ;
Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.
Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable :
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
Une merveille absurde est pour moi sans appas :
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.
Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose :
Les yeux en le voyant saisiroient mieux la chose ;
Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux.
Que le trouble, toujours croissant de scène en scène,
A son comble arrivé se débrouille sans peine.
L'esprit ne se sent point plus vivement frappé
Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé
D'un secret tout à coup la vérité connue
Change tout, donne à tout une face imprévue.
La tragédie, informe et grossière en naissant,
N'étoit qu'un simple chœur, où chacun en dansant,
Et du dieu des raisins entonnant les louanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.
Là, le vin et la joie éveillant les esprits,
Du plus habile chantre un bouc étoit le prix.
Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuse folie ;
Et, d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passans d'un spectacle nouveau.
Eschyle dans le chœur jeta les personnages,
D'un masque plus honnête habilla les visages,
Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé
Fit paroître l'acteur d'un brodequin chaussé.
Sophocle enfin, donnant l'essor à son génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Intéressa le chœur dans toute l'action,
Des vers trop raboteux polit l'expression,
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine
Où jamais n'atteignit la foiblesse Latine.
Chez nos dévots aïeux le théâtre abhorré,
Fut long-temps dans la France un plaisir ignoré.
De pélerins, dit-on, une troupe grossière
En public à Paris y monta la première ;
Et, sottement zélée en sa simplicité,
Joua les Saints, la Vierge, et Dieu, par piété.
Le savoir, à la fin dissipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la dévote imprudence.
On chassa ces docteurs prêchant sans mission ;
On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion.
Seulement les acteurs laissant le masque antique,
Le violon tint lieu de chœur et de musique.
Bientôt l'amour, fertile en tendres sentimens,
S'empara du théâtre ainsi que des romans.
De cette passion la sensible peinture
Est pour aller au cœur la route la plus sûre.
Peignez donc, j'y consens, les héros amoureux ;
Mais ne m'en formez pas des bergers doucereux :
Qu'Achille aime autrement que Thyrsis et Philène ;
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène ;

Et que l'amour, souvent de remords combattu,
Paroisse une foiblesse et non une vertu.
Des héros de roman fuyez les petitesses :
Toutefois aux grands cœurs donnez quelques foiblesses.
Achille déplairoit, moins bouillant et moins prompt :
J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.
A ces petits défauts marqués dans sa peinture,
L'esprit avec plaisir reconnoît la nature.
Qu'il soit sur ce modèle en vos écrits tracé :
Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intéressé ;
Que pour ses dieux Énée ait un respect austère.
Conservez à chacun son propre caractère.
Des siècles, des pays, étudiez les mœurs :
Les climats font souvent les diverses humeurs.
Gardez donc de donner, ainsi que dans Clélie,
L'air ni l'esprit François à l'antique Italie ;
Et, sous des noms Romains faisant notre portrait,
Peindre Caton galant, et Brutus dameret.
Dans un roman frivole aisément tout s'excuse ;
C'est assez qu'en courant la fiction amuse ;
Trop de rigueur alors seroit hors de saison :
Mais la scène demande une exacte raison ;
L'étroite bienséance y veut être gardée.
D'un nouveau personnage inventez-vous l'idée?
Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.
Souvent, sans y penser, un écrivain qui s'aime
Forme tous ses héros semblables à soi-même :
Tout a l'humeur Gasconne en un auteur Gascon ;
Calprenède et Juba parlent du même ton.
La nature est en nous plus diverse et plus sage ;
Chaque passion parle un différent langage :
La colère est superbe, et veut des mots altiers ;
L'abattement s'explique en des termes moins fiers.
Que devant Troie en flamme Hécube désolée
Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée,
Ni sans raison décrire en quel affreux pays
Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.
Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux de paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez :
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.
Ces grands mots dont alors l'acteur emplit sa bouche
Ne partent point d'un cœur que sa misère touche.
Le théâtre, fertile en censeurs pointilleux,
Chez nous pour se produire est un champ périlleux.
Un auteur n'y fait pas de faciles conquêtes ;
Il trouve à le siffler des bouches toujours prêtes :
Chacun le peut traiter de fat et d'ignorant ;
C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant.
Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il se replie ;
Que tantôt il s'élève et tantôt s'humilie ;
Qu'en nobles sentimens il soit partout fécond ;
Qu'il soit aisé, solide, agréable, profond ;
Que de traits surprenans sans cesse il nous réveille ;
Qu'il coure dans ses vers de merveille en merveille ;
Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.
Ainsi la tragédie agit, marche et s'explique.
D'un air plus grand encor la poésie épique,
Dans le vaste récit d'une longue action,
Se soutient par la fable, et vit de fiction.
Là pour nous enchanter tout est mis en usage ;
Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.
Chaque vertu devient une divinité :
Minerve est la prudence, et Vénus la beauté ;

Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre;
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots;
Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
Le poëte s'égaie en mille inventions,
Orne, élève, embellit, aggrandit toutes choses
Et trouve sous sa main des fleurs toujours ecloses.
Qu'Énée et ses vaisseaux, par le vent écartés,
Soient aux bords Africains d'un orage emportés;
Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune.
Mais que Junon, constante en son aversion,
Poursuive sur les flots les restes d'Ilion;
Qu'Éole, en sa faveur, les chassant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Éolie;
Que Neptune en courroux, s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaisseaux, des syrtes les arrache:
C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache.
Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur;
La poésie est morte, ou rampe sans vigueur;
Le poëte n'est plus qu'un orateur timide,
Qu'un froid historien d'une fable insipide.

C'est donc bien vainement que nos auteurs déçus,
Bannissant de leurs vers ces ornemens reçus,
Pensent faire agir Dieu, ses Saints et ses Prophètes,
Comme ces dieux éclos du cerveau des poëtes;
Mettent à chaque pas le lecteur en enfer;
N'offrent rien qu'Astaroth, Belzébuth, Lucifer.
De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornemens égayés ne sont point susceptibles:
L'évangile à l'esprit n'offre de tous côtés
Que penitence à faire et tourmens mérités;
Et de vos fictions le mélange coupable
Même à ses vérités donne l'air de la fable.
Et quel objet enfin à présenter aux yeux
Que le diable toujours hurlant contre les cieux,
Qui de votre héros veut rabaisser la gloire,
Et souvent avec Dieu balance la victoire!

Le Tasse, dira-t-on, l'a fait avec succès,
Je ne veux point ici lui faire son procès:
Mais, quoi que notre siècle à sa gloire publie,
Il n'eût point de son livre illustré l'Italie,
Si son sage héros, toujours en oraison,
N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison;
Et si Renaud, Argant, Tancrède et sa maîtresse,
N'eussent de son sujet égayé la tristesse.

Ce n'est pas que j'approuve, en un sujet chrétien,
Un auteur follement idolâtre et païen.
Mais, dans une profane et riante peinture,
De n'oser de la fable employer la figure;
De chasser les Tritons de l'empire des eaux;
D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux;
D'empêcher que Caron, dans la fatale barque,
Ainsi que le berger ne passe le monarque:
C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement,
Et vouloir aux lecteurs plaire sans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la prudence,
De donner à Thémis ni bandeau ni balance,
De figurer aux yeux la guerre au front d'airain,
Ou le temps qui s'enfuit une horloge à la main;
Et partout des discours, comme une idolâtrie,
Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie.

Laissons-les s'applaudir de leur pieuse erreur.
Mais pour nous, bannissons une vaine terreur ;
Et, fabuleux chrétiens, n'allons point, dans nos songes,
Du Dieu de vérité faire un Dieu de mensonges.
La fable offre à l'esprit mille agrémens divers :
Là tous les noms heureux semblent nés pour les vers.
Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idoménée,
Hélène, Ménélas, Paris, Hector, Énée.
Oh ! le plaisant projet d'un poëte ignorant,
Qui de tant de héros va choisir Childebrand !
D'un seul nom quelquefois le son dur ou bizarre
Rend un poëme entier ou burlesque ou barbare.
Voulez-vous long-temps plaire et jamais ne lasser ?
Faites choix d'un héros propre à m'intéresser,
En valeur éclatant, en vertus magnifique ;
Qu'en lui, jusqu'aux défauts, tout se montre héroïque ;
Que ses faits surprenans soient dignes d'être ouïs ;
Qu'il soit tel que César, Alexandre, ou Louis ;
Non tel que Polynice et son perfide frère ;
On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire.
N'offrez point un sujet d'incidens trop chargé.
Le seul courroux d'Achille, avec art ménagé,
Remplit abondamment une Iliade entière :
Souvent trop d'abondance appauvrit la matière.
Soyez vif et pressé dans vos narrations :
Soyez riche et pompeux dans vos descriptions.
C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance :
N'y présentez jamais de basse circonstance.
N'imitez pas ce fou qui, décrivant les mers,
Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met, pour le voir passer, les poissons aux fenêtres ;
Peint le petit enfant qui va, saute, revient,
Et joyeux à sa mère offre un caillou qu'il tient.
Sur de trop vains objets c'est arrêter la vue.
Donnez à votre ouvrage une juste étendue.
Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.
N'allez pas dès l'abord, sur Pégase monté,
Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre ;
" Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre."
Que produira l'auteur après tous ces grands cris ?
La montagne en travail enfante une souris.
Oh ! que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adresse
Qui, sans faire d'abord de si haute promesse,
Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux :
" Je chante les combats et cet homme pieux
" Qui, des bords Phrygiens conduit dans l'Ausonie,
" Le premier aborda les champs de Lavinie !"
Sa muse en arrivant ne met pas tout en feu,
Et, pour donner beaucoup, ne nous promet que peu ;
Bientôt vous la verrez, prodiguant les miracles,
Du destin des Latins prononcer les oracles ;
De Styx et d'Achéron peindre les noirs torrens,
Et déjà les Césars dans l'Élysée errans.
De figures sans nombre égayez votre ouvrage ;
Que tout y fasse aux yeux une riante image :
On peut être à la fois et pompeux et plaisant ;
Et je hais un sublime ennuyeux et pesant.
J'aime mieux Arioste et ses fables comiques,
Que ces auteurs toujours froids et mélancoliques,
Qui dans leur sombre humeur se croiroient faire affront
Si les grâces jamais leur déridoient le front.
On diroit que pour plaire, instruit par la nature,
Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture,
Son livre est d'agrémens un fertile trésor :
Tout ce qu'il a touché se convertit en or ;

Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grâce;
Partout il divertit, et jamais il ne lasse.
Une heureuse chaleur anime ses discours:
Il ne s'égare point en de trop longs détours.
Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,
Son sujet de soi-même et s'arrange et s'explique:
Tout, sans faire d'apprêts, s'y prépare aisément;
Chaque vers, chaque mot court à l'événement.
Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincère:
C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.
Un poëme excellent, où tout marche et se suit,
N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit:
Il veut du temps, des soins; et ce pénible ouvrage
Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage.
Mais souvent parmi nous un poëte sans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hasard,
Enflant d'un vain orgueil son esprit chimérique,
Fièrement prend en main la trompette héroïque:
Sa muse déréglée, en ses vers vagabonds,
Ne s'élève jamais que par sauts et par bonds;
Et son feu, dépourvu de sens et de lecture,
S'éteint à chaque pas faute de nourriture.
Mais en vain le public, prompt à le mépriser,
De son mérite faux le veut désabuser;
Lui-même, applaudissant à son maigre génie,
Se donne par ses mains l'encens qu'on lui dénie:
Virgile, au prix de lui, n'a point d'invention;
Homère n'entend point la noble fiction.
Si contre cet arrêt le siècle se rebelle,
A la postérité d'abord il en appelle:
Nais attendant qu'ici le bon sens de retour
Ramène triomphans ses ouvrages au jour,
Leur tas au magasin, cachés à la lumière,
Combattent tristement les vers et la poussière.
Laissons-les donc entre eux s'escrimer en repos;
Et, sans nous égarer, suivons notre propos.
Des succès fortunés du spectacle tragique
Dans Athènes naquit la comédie antique.
Là le Grec, né moqueur, par mille jeux plaisans
Distilla le venin de ses traits médisans.
Aux accès insolens d'une bouffonne joie
La sagesse, l'esprit, l'honneur, furent en proie.
On vit par le public un poëte avoué
S'enrichir aux dépens du mérite joué.
Et Socrate par lui, dans un chœur de huées,
D'un vil amas de peuple attirer les huées.
Enfin de la licence on arrêta le cours:
Le magistrat des lois emprunta le secours,
Et, rendant par édit les poëtes plus sages,
Défendit de marquer les noms et les visages.
Le théâtre perdit son antique fureur:
La comédie apprit à rire sans aigreur,
Sans fiel et sans venin sut instruire et reprendre,
Et plut innocemment dans les vers de Ménandre.
Chacun, peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y vit avec plaisir, ou crut ne s'y point voir:
L'avare, des premiers, rit du tableau fidèle
D'un avare souvent tracé sur son modèle;
Et mille fois un fat finement exprimé
Méconnut le portrait sur lui-même formé.
Que la nature donc soit votre étude unique,
Auteurs qui prétendez aux honneurs du comique.
Quiconque voit bien l'homme, et, d'un esprit profond,
De tant de cœurs cachés a pénétré le fond;
Qui sait bien ce que c'est qu'un prodigue, un avare,
Un honnête homme, un fat, un jaloux, un bizarre,

Sur une scène heureuse il peut les étaler,
Et les faire à nos yeux vivre, agir et parler.
Présentez-en partout les images naïves ;
Que chacun y soit peint des couleurs les plus vives.
La nature féconde en bizarres portraits,
Dans chaque âme est marquée à de différens traits ;
Un geste la découvre, un rien la fait paroître :
Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connoître.
Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs :
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.
Un jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices ;
Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,
Rétif à la censure, et fou dans les plaisirs.
L'âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage,
Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage,
Contre les coups du sort songe à se maintenir,
Et loin dans le présent regarde l'avenir.
La vieillesse chagrine incessamment amasse ;
Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse,
Marche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé ;
Toujours plaint le présent et vante le passé ;
Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.
Ne faites point parler vos acteurs au hasard,
Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard.
Etudiez la cour, et connoissez la ville :
L'une et l'autre est toujours en modèles fertile.
C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté, pour le bouffon, l'agréable et le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin :
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe
Je ne reconnois plus l'auteur du Misantrope.
Le comique, ennemi des soupirs et des pleurs,
N'admet point en ses vers de tragiques douleurs ;
Mais son emploi n'est pas d'aller, dans une place,
De mots sales et bas charmer la populace :
Il faut que ses acteurs badinent noblement ;
Que son nœud bien formé se dénoue aisément ;
Que l'action, marchant où la raison la guide,
Ne se perde jamais dans une scène vide ;
Que son style humble et doux se relève à propos ;
Que ses discours, partout fertiles en bons mots,
Soient pleins de passions finement maniées,
Et les scènes toujours l'une à l'autre liées.
Aux dépens du bon sens gardez de plaisanter :
Jamais de la nature il ne faut s'écarter.
Contemplez de quel air un père dans Térence
Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence ;
De quel air cet amant écoute ses leçons,
Et court chez sa maîtresse oublier ces chansons.
Ce n'est pas un portrait, une image semblable ;
C'est un amant, un fils, un père véritable.
J'aime sur le théâtre un agréable auteur
Qui, sans se diffamer aux yeux du spectateur,
Plaît par la raison seule, et jamais ne la choque ;
Mais pour un faux plaisant à grossière équivoque,
Qui pour me divertir n'a que la saleté,
Qu'il s'en aille s'il veut, sur deux tréteaux monté,
Amusant le Pont-neuf de ses sornettes fades,
Aux laquais assemblés jouer ses mascarades.

Chant IV. L'auteur revient aux principes généraux. Conseils particuliers. Origine, progrès et décadence de la poésie. Eloge de Louis XIV.

Dans Florence jadis vivoit un médecin,
Savant hableur, dit-on, et célèbre assassin.
Lui seul y fit long-temps la publique misère :
Là le fils orphelin lui redemande un père,
Ici le frère pleure un frère empoisonné :
L'un meurt vide de sang, l'autre plein de séné :
Le rhume à son aspect se change en pleurésie,
Et par lui la migraine est bientôt frénésie.
Il quitte enfin la ville, en tous lieux détesté.
De tous ses amis morts un seul ami resté
Le mène en sa maison de superbe structure.
C'étoit un riche abbé, fou de l'architecture.
Le médecin d'abord semble né dans cet art,
Déjà de bâtimens parle comme Mansard :
D'un salon qu'on élève il condamne la face ;
Au vestibule obscur il marque une autre place ;
Approuve l'escalier tourné d'autre façon.
Son ami le conçoit, et mande son maçon.
Le maçon vient, écoute, approuve, et se corrige.
Enfin, pour abréger un si plaisant prodige,
Notre assassin renonce à son art inhumain ;
Et désormais, la règle et l'équerre à la main,
Laissant de Galien la science suspecte,
De méchant médecin devient bon architecte.
Son exemple est pour nous un précepte excellent,
Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent,
Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'écrivain du commun, et poëte vulgaire.
Il est dans tout autre art des degrés différens,
On peut avec honneur remplir les seconds rangs ;
Mais dans l'art dangereux de rimer et d'écrire,
Il n'est point de degrés du médiocre au pire :
Qui dit froid écrivain dit détestable auteur.
Boyer est à Pinchêne égal pour le lecteur ;
On ne lit guère plus Rampale et Menardière
Que Magnon, du Souhait, Corbin, et la Morlière.
Un fou du moins fait rire, et peut nous égayer :
Mais un froid écrivain ne sait rien qu'ennuyer.
J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace
Que ces vers où Motin se morfond et nous glace.
Ne vous enivrez point des éloges flatteurs
Qu'un amas quelquefois de vains admirateurs
Vous donne en ces réduits prompts à crier : Merveille !
Tel écrit récité se soutint à l'oreille,
Qui, dans l'impression au grand jour se montrant,
Ne soutient pas des yeux le regard pénétrant.
On sait de cent auteurs l'aventure tragique :
Et Gombaud tant loué garde encor la boutique.
Ecoutez tout le monde, assidu consultant :
Un fat quelquefois ouvre un avis important.
Quelques vers toutefois qu'Apollon vous inspire,
En tous lieux aussitôt ne courez pas les lire.
Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux
Qui, de ses vains écrits lecteur harmonieux,
Aborde en récitant quiconque le salue,
Et poursuit de ses vers les passans dans la rue.
Il n'est temple si saint des anges respecté
Qui soit contre sa muse un lieu de sûreté.
Je vous l'ai déjà dit, aimez qu'on vous censure,
Et, souple à la raison, corrigez, sans murmure,
Mais ne vous rendez pas dès qu'un sot vous reprend.

Souvent dans son orgueil un subtil ignorant
Par d'injustes dégoûts combat toute une pièce.
Blâme des plus beaux vers la noble hardiesse.
On a beau réfuter ses vains raisonnemens;
Son esprit se complaît dans ses faux jugemens;
Et sa foible raison, de clarté dépourvue,
Pense que rien n'échappe à sa débile vue.
Ses conseils sont à craindre; et si vous les croyez,
Pensant fuir un écueil, souvent vous vous noyez.
Faites choix d'un censeur solide et salutaire
Que la raison conduise et le savoir éclaire,
Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
L'endroit que l'on sent foible, et qu'on se veut cacher.
Lui seul éclaircira vos doutes ridicules,
De votre esprit tremblant levera les scrupules.
C'est lui qui vous dira par quel transport heureux
Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux
Trop resserré par l'art sort des règles prescrites,
Et de l'art même apprend à franchir leurs limites.
Mais ce parfait censeur se trouve rarement.
Tel excelle à rimer qui juge sottement;
Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville,
Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile.
Auteurs, prêtez l'oreille à mes instructions.
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions?
Qu'en savantes leçons votre muse fertile
Partout joigne au plaisant le solide et l'utile.
Un lecteur sage fuit un vain amusement,
Et veut mettre à profit son divertissement.
Que votre âme et vos mœurs, peintes dans vos ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangereux auteurs
Qui de l'honneur, en vers, infâmes déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.
Je ne suis pas pourtant de ces tristes esprits
Qui, bannissant l'amour de tous chastes écrits,
D'un si riche ornement veulent priver la scène;
Traitent d'empoisonneurs et Rodrigue et Chimène.
L'amour le moins honnête exprimé chastement
N'excite point en nous de honteux mouvement.
Didon a beau gémir et m'étaler ses charmes;
Je condamne sa faute en partageant ses larmes.
Un auteur vertueux, dans ses vers innocens,
Ne corrompt point le cœur en chatouillant les sens:
Son feu n'allume point de criminelle flamme.
Aimez donc la vertu, nourrissez-en votre âme:
En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur;
Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.
Fuyez surtout, fuyez ces basses jalousies,
Des vulgaires esprits malignes frénésies.
Un sublime écrivain n'en peut être infecté;
C'est un vice qui suit la médiocrité.
Du mérite éclatant cette sombre rivale
Contre lui chez les grands incessamment cabale;
Et, sur les pieds en vain tâchant de se hausser,
Pour s'égaler à lui cherche à le rabaisser.
Ne descendons jamais dans ces lâches intrigues:
N'allons point à l'honneur par de honteuses brigues.
Que les vers ne soient pas votre éternel emploi.
Cultivez vos amis, soyez homme de foi:
C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre;
Il faut savoir encore et converser et vivre.
Travaillez pour la gloire, et qu'un sordide gain
Ne soit jamais l'objet d'un illustre écrivain.

Je sais qu'un noble esprit peut, sans honte et sans crime,
Tirer de son travail un tribut légitime :
Mais je ne puis souffrir ces auteurs renommés
Qui, dégoûtés de gloire, et d'argent affamés,
Mettent leur Apollon aux gages d'un libraire,
Et font d'un art divin un métier mercenaire.
Avant que la raison, s'expliquant par la voix,
Eût instruit les humains, eût enseigné des lois,
Tous les hommes suivoient la grossière nature,
Dispersés dans les bois couroient à la pâture ;
La force tenoit lieu de droit et d'équité ;
Le meurtre s'exerçoit avec impunité.
Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse,
Rassembla les humains dans les forêts épars,
Enferma les cités de murs et de remparts,
De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
Et sous l'appui des lois mit la foible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De là sont nés ces bruits reçus dans l'univers,
Qu'aux accens dont Orphée emplit les monts de Thrace
Les tigres amollis dépouilloient leur audace :
Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvoient
Et sur les murs Thébains en ordre s'élevoient.
L'harmonie en naissant produisit ces miracles.
Depuis, le ciel en vers fit parler les oracles :
Du sein d'un prêtre ému d'une divine horreur,
Apollon par des vers exhala sa fureur.
Bientôt ressuscitant les héros des vieux âges,
Homère aux grands exploits anima les courages.
Hésiode à son tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.
En mille écrits fameux la sagesse tracée
Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée ;
Et partout des esprits ses préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille, entrèrent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bienfaits les muses révérées
Furent d'un juste encens dans la Grèce honorées ;
Et leur art, attirant le culte des mortels,
A sa gloire en cent lieux vit dresser des autels.
Mais enfin, l'indigence amenant la bassesse,
Le Parnasse oublia sa première noblesse.
Un vil amour du gain, infectant les esprits,
De mensonges grossiers souilla tous les écrits.
Et partout, enfantant mille ouvrages frivoles,
Trafiqua du discours et vendit les paroles.
Ne vous flétrissez point par un vice si bas.
Si l'or seul a pour vous d'invincibles appas,
Fuyez ces lieux charmans qu'arrose le Permesse :
Ce n'est point sur ses bords qu'habite la richesse.
Aux plus savans auteurs, comme aux plus grands guerriers,
Apollon ne promet qu'un nom et des lauriers.
Mais quoi ! dans la disette une muse affamée
Ne peut pas, dira-t-on, subsister de fumée ;
Un auteur qui, pressé d'un besoin importun,
Le soir entend crier ses entrailles à jeun,
Goûte peu d'Hélicon les douces promenades :
Horace a bu son soûl quand il voit les Ménades ;
Et, libre du souci qui trouble Colletet,
N'attend pas pour dîner le succès d'un sonnet.
Il est vrai : mais enfin cette affreuse disgrâce
Rarement parmi nous afflige le Parnasse.
Et que craindre en ce siècle, où toujours les beaux arts
D'un astre favorable éprouvent les regards ;
Où d'un prince éclairé la sage prévoyance
Fait partout au mérite ignorer l'indigence ?

Muses, dictez sa gloire à tous vos nourrissons :
Son nom vaut mieux pour eux que toutes vos leçons.
Que Corneille pour lui rallumant son audace,
Soit encor le Corneille et du Cid et d'Horace :
Que Racine enfantant des miracles nouveaux,
De ses héros sur lui forme tous les tableaux :
Que de son nom, chanté par la bouche des belles,
Benserade en tous lieux amuse les ruelles :
Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts ;
Que pour lui l'épigramme aiguise tous ses traits.
Mais quel heureux auteur, dans une autre Enéide,
Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide ?
Quelle savante lyre au bruit de ses exploits
Fera marcher encor les rochers et les bois ;
Chantera le Batave, éperdu dans l'orage,
Soi-même se noyant pour sortir du naufrage ;
Dira les bataillons sous Mastricht enterrés,
Dans ces affreux assauts du soleil éclairés ?
Mais tandis que je parle, une gloire nouvelle
Vers ce vainqueur rapide aux Alpes vous appelle.
Déjà Dole et Salins sous le joug ont ployé ;
Besançon fume encor sous son roc foudroyé.
Où sont ces grands guerriers dont les fatales ligues
Devoient à ce torrent opposer tant de digues ?
Est-ce encore en fuyant qu'ils pensent l'arrêter,
Fiers du honteux honneur d'avoir su l'éviter ?
Que de remparts détruits ! que de villes forcées !
Que de moissons de gloire en courant amassées !
Auteurs, pour les chanter redoublez vos transports :
Le sujet ne veut pas de vulgaires efforts.
Pour moi, qui, jusqu'ici nourri dans la satire,
N'osai encor manier la trompette et la lyre,
Vous me verrez pourtant, dans ce champ glorieux,
Vous animer du moins de la voix et des yeux ;
Vous offrir ces leçons que ma muse au Parnasse
Rapporta, jeune encor, du commerce d'Horace ;
Seconder votre ardeur, échauffer vos esprits,
Et vous montrer de loin la couronne et le prix.
Mais aussi pardonnez, si, plein de ce beau zèle,
Quelquefois du bon or je sépare le faux,
Et des auteurs grossiers j'attaque les défauts :
Censeur un peu fâcheux, mais souvent nécessaire,
Plus enclin à blâmer, que savant à bien faire.

Boileau.

§ 2. *Manière de lire les vers.*

Arrête, sot lecteur, dont la triste manie,
Détruit de nos accords la savante harmonie ;
Arrête, par pitié ! quel funeste travers,
En dépit d'Apollon te fait lire des vers ?
Ah ! si ta voix ingrate ou languit, ou détonne,
Ou traîne avec lenteur son fausset monotone ;
Si du feu du génie en nos vers allumé
N'étincelle jamais ton œil inanimé ;
Si ta lecture enfin, dolente psalmodie,
Ne dit rien, ne peint rien à mon âme engourdie ;
Cesse, ou laisse-moi fuir. Ton regard abattu
Du regard de Méduse a la triste vertu.
L'auditeur qu'ont glacé tes sons et ta présence
Croit subir le supplice inventé par Mézence.
C'est un vivant qu'on lie au cadavre d'un mort.
Attentif à ta voix Phébus même s'endort ;
Sa défaillante main laisse tomber sa lyre.
C'est peu d'aimer les vers ; il faut savoir les lire ;

Il faut avoir appris cet art mélodieux
De parler dignement le langage des dieux ;
Cet art, qui par les tons des phrases cadencées
Donne de l'harmonie et du nombre aux pensées ;
Cet art de déclamer, dont le charme vainqueur
Assujettit l'oreille, et subjugue le cœur.
D'où vient me diras-tu cette brusque apostrophe ?
Lisant pour m'éclairer, je lis en philosophe.
Plus un écrit est beau, moins il a besoin d'art,
Et le teint de Vénus peut se passer de fard.
L'harmonieux débit que ta muse me vante
Ne séduisit jamais une oreille savante.
De cette illusion qu'un autre soit épris :
Mais la vérité nue a pour moi plus de prix.
Eh ! quoi ! d'une lecture insipide et glacée,
Tu prétends attrister mon oreille lassée !
Quoi ! traître, à tes côtés tu prétends m'enchaîner :
A loisir, en détail tu veux m'assassiner ;
Dans les longs bâillemens et les vapeurs mortelles
Ensevelir l'honneur des œuvres les plus belles ;
Et toujours méthodique et toujours concerté,
Des élans d'un auteur abaisser la fierté,
Tomber quand il s'élève, et ramper quand il vole !
Ah ! garde pour toi seul ton scrupule frivole :
Sois captif dans le cercle obscur et limité
Qui fut tracé des mains de l'uniformité.
Aux lois de ton compas asservis Melpomène,
Et la douleur de Phèdre, et l'amour de Chimène.
Ravale à ton niveau l'essor audacieux
De l'oiseau du tonnerre égaré dans les cieux ;
Meurs d'ennui, j'y consens, sois barbare à ton aise,
Mais ne m'accable pas sous un joug qui me pèse ;
N'exige pas du moins, insensible lecteur,
Que jamais je me plie à ton goût destructeur.
Va, d'un débit heureux l'innocente imposture,
Sans la défigurer, embellit la nature ;
Et les traits que la muse éternise en ses chants,
Récités avec art en seront plus touchans.
Ils laisseront dans l'âme une trace durable,
Du génie éloquent empreinte inaltérable,
Et rien ne plaira plus à tous les goûts divers
Qu'un organe flatteur déclamant de beaux vers.
Jadis on les chantoit. Les annales antiques
De Moïse et d'Orphée exaltent les cantiques.
Te faut-il rappeler ces prodiges connus ?
Ces rochers attentifs à la voix de Linus ?
Et Sparte qui s'éveille aux accens de Tyrthée ?
Et Therpandre apaisant la foule révoltée ?
Les poëtes divins, maîtres des nations,
Savoient noter alors l'accent des passions.
L'âme étoit adoucie et l'oreille charmée,
Et même des tyrans la rage désarmée.
Ce fut l'attrait des vers qui fit aimer les lois,
L'art de les déclamer fut le talent des rois.
Les dieux même, les dieux, par la voix des oracles,
De cet art enchanteur consacroient les miracles.
Chez les fils de Cadmus, peuples ingénieux,
Que les sons de la lyre étoient harmonieux !
Que dans ces beaux climats l'exacte prosodie
Aux chansons des neuf sœurs prêtoit de mélodie !
On voyoit, à côté des dactyles volans,
Le spondée allongé se traîner à pas lents.
Chaque mot, chez les Grecs, amans de la mesure,
Se plioit de lui-même aux lois de la césure,
Chaque genre eut son rythme : en vers majestueux
L'épopée entonna ses récits fastueux ;

La modeste élégie eut recours au distique ;
Archiloque s'arma de l'iambe caustique ;
A des maîtres divers Alcée, Anacréon
Prêtèrent leur génie, et leur gloire et leur nom.
Pour nous, enfans des Goths, Apollon plus avare
A dédaigné long-temps notre jargon barbare ;
Ce jargon s'est poli, les muses sur nos bords
Ont d'une mine ingrate arraché des trésors.
O Racine ! ô Boileau ! votre savante audace
Fait parler notre langue aux échos du Parnasse ;
Ce rebelle instrument rend des accens flatteurs.
Vous peignez la nature en sons imitateurs.
Tantôt doux et légers, tantôt pesans et graves,
Votre Apollon est libre au milieu des entraves :
Et l'oreille attentive au charme de vos vers,
Croit de Virgile même entendre les concerts.
Mais ces vers mal rendus perdent leur énergie.
Il est une secrète et puissante magie,
Il est un art de lire et de se pénétrer
Des transports qu'un auteur nous voulut inspirer,
D'entrer dans sa pensée, et d'une voix facile
D'assortir en tout temps son organe à son style,
D'atteindre son essor, d'éviter avec lui
Et la monotonie, et l'enflure et l'ennui,
D'égayer à la fois de la voix et du geste
Ces mots, ces traits piquans d'un railleur vif et leste ;
De donner leur couleur aux comiques tableaux
Qu'à tracés en riant la muse des Boileaux ;
De prendre un ton plus noble, un accent plus sublime
Dans ces vers que prononce ou Zaïre ou Monime.
D'emprunter le coup d'œil et l'âme d'un héros,
Quand Coligny d'un mot fait pâlir ses bourreaux ;
De s'élever enfin jusqu'au ton d'un grand homme.
Toi qui peignis si bien les alarmes de Rome,
O Virgile, tes vers avec art étoient lus,
Lorsque tu fis pleurer la mort de Marcellus,
Lorsque tu recueillis ces larmes maternelles,
Ces regrets si touchans, ces larmes éternelles ;
D'un triste enthousiasme alors tu t'enivrois :
Pour arrâcher des pleurs, toi-même tu pleurois.
Et tu viens, froid lecteur, d'une voix indiscrète
Réciter nos chansons comme on lit la gazette !
La muse en vain comptoit sur ses enchantemens :
Tes mains, tes froides mains brisent ses talismans
Loin de persuader, dans ta bouche odieuse,
La vérité déplaît, triste et fastidieuse.
Sous les traits de l'ennui la raison perd ses droits ;
Il faut et nous instruire et nous plaire à la fois ;
Qui veut gagner mon cœur doit flatter mes oreilles.
Ah ! qu'un rimeur jaloux du succès de ses veilles
Frémira de t'ouïr, didactique lecteur,
Défigurer des vers dont il sera l'auteur !
Ah ! comme à chaque mot que ta bouche estropie
Il murmure en secret de ton audace impie !
Un père, juste ciel, peut-il voir ses enfans
Condamnés sous ses yeux à périr tout vivans !
Le poëte indigné, qu'un sot lecteur mutile,
Fera pour se contraindre un effort inutile.
Il n'est respect humain qui le puisse arrêter ;
La nature souffrante enfin va l'emporter.
" Quoi ! bourreau, tu poursuis, cesse, je t'en conjure,
" De faire à mes écrits cette mortelle injure ;
" Tu me servirois mieux, si tu m'estimois moins ;
" Ou ne me lis jamais . . . ou lis-moi sans témoins.
J'approuve ce transport d'une muse échauffée.
Tel on dit autrefois que Rameau, notre Orphée,

Dans son juste dépit avoué d'Apollon,
D'un mauvais concertant brisa le violon.
Autant il frémissoit, quand des voix infidèles
Hurloient à l'opéra ses chansons immortelles;
Autant il admiroit tes accens et tes yeux,
Arnould, seule déesse au théâtre des dieux:
Il embellissoit tout: tes charmes l'embellirent;
Et du moins ses talens des tiens s'enorgueillirent.
Mais si le goût du chant fait le prix des beaux airs,
La pompe du débit est le charme des vers.
Voyez-vous ce cristal où les yeux d'une belle
Cherchent de ses attraits une image fidèle?
Tel doit être un lecteur: il offre à notre esprit
Le miroir animé des beautés d'un écrit.
L'amante de Narcisse en nos forêts errrante
Redit d'un dernier mot la syllabe mourante:
Mais des chants de la muse écho plus assidu,
Tout ce qu'elle prononce un lecteur l'a rendu.
Combien d'art il lui faut! c'est peu qu'il fasse entendre
L'organe le plus souple et la voix la plus tendre;
C'est peu qu'il réunisse à ces premiers talens
Un geste pittoresque et des regards parlans;
Que dis-je! ce n'est rien, si le ciel inflexible
Pour le rendre éloquent, ne l'a créé sensible.
Ah! comme en prononçant des vers mélodieux
La flamme du génie animera ses yeux!
Comme il captivera nos âmes entraînées!
Comme il fera couler les heures enchaînées!
Comme on se souviendra des vers qu'il aura lus!
Imprimés dans le cœur, ils n'en sortiront plus.
Tout poëte le sait Tout poëte cultive
L'art de tenir l'oreille enchaînée et captive.
N'est-ce pas à cet art que tant d'auteurs fêtés
Ont dû tout leur succès dans nos sociétés?
Qui compose avec feu déclame avec ivresse.
Mais sitôt qu'un ouvrage échappé de la presse,
Chez le Jay, chez Duchesne, étale avec orgueil
Un frontispice orné de la main de Longueil,
Du goût de l'acheteur son succès va dépendre.
Le poëte partout ne peut se faire entendre,
Ni partout dans le monde accompagner ses vers.
Ils tomberont, hélas, s'ils sont lus de travers;
Rien ne peut les sauver d'un funeste naufrage.
Midas, en digérant, veut parcourir l'ouvrage,
Il l'ouvre avec dédain, prend un ton de censeur,
Bâille à chaque syllabe et se croit connoisseur.
Midas tout opprimé des vapeurs de sa table
Juge le triste écrit, le trouve détestable,
Plaint son argent, se fâche, et déclare en un mot
Le libraire un fripon, et le poëte un sot.
Monseigneur le décide: un flatteur s'extasie.
Laissons là ce vain juge: entrons chez Aspasie:
Aspasie aux bons vers aime à mettre le prix,
Et sa table est toujours ouverte aux beaux esprits.
Quatre heures ont sonné: la belle à sa toilette,
Daigne entendre l'écrit du malheureux poëte.
Certain petit abbé, lecteur officieux,
Commence en minaudant, et d'un air précieux
Rajuste son collet, bégaie une tirade.
S'interrompt pour placer une turlupinade,
Rit aux endroits touchans, commente les bons mots,
Et sautant les feuillets de propos en propos,
Enfin Monsieur l'abbé plus étourdi qu'un page,
Sans s'en douter, arrive à la dernière page.
La belle cependant caresse un petit chien,
Regarde en un miroir si son rouge va bien:

" —Convenez-en, l'abbé, le style est pitoyable.
" —Affreux.—Le dénouement est trop brusque.—Effroyable!
" Cela n'est point filé.—C'est d'un triste d'ailleurs!
" D'un sombre!—Oh! oui, Madame, à donner des vapeurs.
Sur ce mot de vapeurs, on annonce à la belle
Un fat qui va jouer une scène nouvelle.
Ce fat est un docteur, un charlatan mielleux,
Sans esprit, mais pourtant trouvé miraculeux,
L'esculape du jour.—" Autant qu'il m'en souvienne,"
Dit-il, " c'est aujourd'hui votre jour de migraine?
" —Vraiment, oui: rien n'échappe à notre cher docteur.
" —Madame . . . mais pardon, je trouble le lecteur.
" Je suis désespéré d'interrompre . . . l'ouvrage
" Est-il bon?—Il est neuf.—A-t-il votre suffrage?
" —Allons, mon cher docteur, vous-même jugez-en.
" —Moi, Madame!—Voyons.—Est-ce un drame? un roman?
" Oh! les vignettes sont d'une beauté suprême.
" Madame, avez-vous vu ces guirlandes de fleurs,
" Ces amours, ces lointains, ces bosquets enchanteurs?
" —Ah! vous avez raison, et c'est une trouvaille
" Que ces estampes-là!—Comme Longueil travaille!
" —Mais ce n'est pas assez d'admirer le graveur;
" Docteur, jugez l'écrit, mais jugez sans faveur.
" —Madame, à vous le dé! soyez mon Uranie:
" Ce n'est qu'à la beauté de juger du génie.
" —Ah! docteur, vous flattez. Mais enfin entre nous,
" L'ouvrage ne vaut rien.—Je m'en rapporte à vous,
" Madame, et dès ce soir dans toutes mes visites,
" Je règle mon avis sur ce que vous en dites.
" Ah! d'honneur ce seroit un fâcheux embarras
" De lire tous les vers qu'on trouve beaux ou plats.
" De votre opinion l'on vous demande compte,
" Hésiter, rester court, ce seroit une honte.
" Il faut prendre un parti: je n'y manque jamais.
" Et pour ne risquer rien, je trouve tout mauvais."
Voilà comme on vous lit, voilà comme on vous juge,
Infortunés rimeurs! sans espoir, sans refuge,
Vous serez condamnés par de légers esprits,
Qui dénigrent souvent ce qu'ils n'ont pas compris.
Leurs dédains aux laquais renverront la brochure.
Que je vous plains surtout, si pour dernière injure,
Vos vers en un café s'en vont se présenter:
Vadius s'en empare et les veut réciter.
Il scande pesamment leurs legers hémistiches,
Trouve les tours gênés, les ornemens postiches,
Et les fait trouver tels par son ton de pédant.
Mais Damis de vos vers admirateur ardent,
Damis qui rapporta des bords de la Garonne
L'ineffaçable accent de la race Gasconne,
Soutient que le poëme est excellent, Sandis!
Il le prend, il le lit d'un ton de Cadédis.
A son panégyrique on est loin de souscrire:
Aux dépens de l'auteur son accent vous fait rire,
Et l'auditeur trompé qu'il lasse jusqu'au bout,
Aux vices du poëme impute son dégoût.
Combien d'autres oisons, au débit fade et triste,
Pourroient de ces portraits grossir encor la liste!
On se plaint du vain tas des auteurs importuns;
Mais les mauvais lecteurs sont encor plus communs.
Au sublime, en ce point si nous voulons atteindre,
N'affectons jamais rien, tout excès est à craindre.
Trop de simplicité vaut mieux que trop d'apprêt:
L'art qui se fait sentir est un art indiscret.

Le sublime est toujours voisin de la nature.
Gardons-nous d'imiter dans sa folle lecture,
Dans ses roulemens d'yeux, et ses contorsions,
Ce fanatique amant de ses productions,
Ce furieux rimeur, qui d'un ton ridicule,
Comme un vrai possédé s'agite, gesticule,
Tourmente notre oreille, épuise son gosier,
Et croit être sublime à force de crier.
Jadis sur ton trépied la Pythie agitée
D'un dieu même remplie, étoit moins tourmentée.
O poëtes chéris; ô troubadours charmans,
Laissez à des jongleurs ces affreux hurlemens:
Soyez simples et vrais. Cette emphase maussade
Etonne quelquefois, jamais ne persuade.
Prédicateurs forcés, vos terribles sermons,
Sans émouvoir nos cœurs déchirent vos poumons.
Oh! que j'aime bien mieux le lecteur doux et sage,
Dont le feu modéré s'accroît à chaque page,
Et qui dès son début, sans le prendre si haut,
Ménage sa chaleur, et tonne quand il faut.
Ainsi quand Nivernois daigne, aux muses fidèle,
Lire à l'académie une fable nouvelle,
Il sait d'un charme heureux enivrer les esprits;
Chaque vers est saillant, chaque mot à son prix;
Tout fait image en lui, tout sert à l'éloquence.
Ses discours, ses regards, et même son silence.
Ainsi les Grecs charmés environnoient Nestor;
Il cessoit de parler. . . on l'écoutoit encor.

François de Neufchâteau.

LES GÉORGIQUES.

§ 3. *Préceptes sur l'Agriculture.*

Quand la neige au printemps s'écoule des montagnes,
Dès que le doux zéphyr amollit les campagnes,
Que j'entende le bœuf gémir sous l'aiguillon,
Qu'un soc long-temps rouillé brille dans le sillon.
Veux-tu voir les guerets combler tes vœux avides?
Par les soleils brûlans, par les frimas humides,
Qu'ils soient deux fois mûris et deux fois engraissés,
Tes greniers crouleront sous tes grains entassés.
Toutefois dans le sein d'une terre inconnue
Ne va point vainement enfoncer la charrue.
Observe le climat, connois l'aspect des cieux,
L'influence des vents, la nature des lieux,
Des anciens laboureurs l'usage héréditaire,
Et les biens que prodigue ou refuse une terre.
Dans ces riches vallons la moisson jaunira;
Sur ces coteaux rians la grappe mûrira.
Ici sont des vergers qu'enrichit la culture;
Là règne un vert gazon qu'entretient la nature.
Le Tmole est parfumé d'un safran précieux;
Dans les champs de Saba l'encens croît pour les dieux.
L'Euxin voit le castor se jouer dans ses ondes;
Le Pont s'enorgueillit de ses mines fécondes;
L'Inde produit l'ivoire; et dans ses champs guerriers
L'Epire pour l'Elide exerce ses coursiers.
Ainsi jadis le ciel partagea ses largesses,
Lorsqu'un mortel sauvé des ondes vengeresses,
De fertiles cailloux semant d'affreux déserts,
D'hommes laborieux repeupla l'univers.
Connois donc la nature, et règle-toi sur elle.
Si ton terrain est gras, dès la saison nouvelle

Qu'on y plonge le soc, et que l'été poudreux
Mûrisse tes sillons embrasés par ses feux ;
Mais si ton sol ingrat n'est qu'une foible arène,
Qu'au retour du bouvier le soc l'effleure à peine :
Ainsi l'un perd l'excès de sa fécondité,
L'autre de quelque suc est encore humecté.
Qu'un vallon moissonné dorme un an sans culture,
Son sein reconnoissant te paie avec usure ;
Ou bien sème du bled dans le même terrain
Qui n'a produit d'abord que le frêle lupin,
Ou la vesse légère, ou ces moissons bruyantes
De pois retentissant dans leurs cosses tremblantes.
Pour l'avoine et le lin, et les pavots brûlans,
De leurs sucs nourriciers ils épuisent les champs ;
La terre cependant, malgré leurs influences,
Pourra par intervalle admettre ces semences,
Pourvu qu'un sol usé, qu'un terrain sans vigueur,
Par de riches engrais raniment leur langueur.
La terre ainsi repose en changeant de richesses ;
Mais un entier repos redouble ses largesses.
Cérès approuve encor que des chaumes flétris
La flamme en pétillant dévore les débris ;
Soit que les sels heureux d'une cendre fertile
Deviennent pour la terre un aliment utile ;
Soit que le feu l'épure, et chasse le venin
Des funestes vapeurs qui dorment dans son sein ;
Soit qu'en la dilatant par sa chaleur active,
Il ouvre des chemins à la sève captive ;
Soit qu'enfin resserrant les pores trop ouverts
D'un sol que fatiguoit l'inclémence des airs,
Aux froides eaux du ciel, au souffle de Borée,
Au soleil dévorant il en ferme l'entrée.
Vois-tu ce laboureur constant dans ses travaux,
Traverser ses sillons par des sillons nouveaux,
Ecraser sous le poids des longs râteaux qu'il traîne
Les glèbes dont le soc a hérissé la plaine :
Gourmander sans relâche un terrain paresseux ?
Cérès à ses travaux sourit du haut des cieux.
J'aime des hivers secs et des étés humides.
L'été, des sillons frais ; l'hiver, des champs arides,
Sont un garant certain de la fertilité
C'est alors que, surpris de leur fécondité,
Et le riche Gargare et l'heureuse Mysie
Enfantent des moissons qui nourrissent l'Asie.
Au maître des saisons adresse donc tes vœux.
Mais l'art du laboureur peut tout après les dieux.
Dans ses champs la semence est-elle déposée ?
Il la couvre à l'instant sous la glèbe écrasée ;
Puis d'un fleuve coupé par de nombreux canaux,
Court dans chaque sillon distribuer les eaux.
Si le soleil brûlant flétrit l'herbe mourante,
Aussitôt je le vois par une douce pente
Amener du sommet d'un rocher sourcilleux
Un docile ruisseau qui, sur un lit pierreux,
Tombe, écume, et roulant avec un doux murmure,
Des champs désaltérés ranime la verdure.
Tantôt, pour empêcher qu'un frêle chalumeau
Ne languisse accablé sous son riche fardeau,
Dès qu'il voit du sillon sortir ses bleds superbes,
Il livre à ses troupeaux le vain luxe des herbes.
Tantôt son bras actif desséchant des marais,
De leurs dormantes eaux délivre les guérets,
Surtout lorsque gonflant ses ondes orageuses,
Un fleuve a submergé les campagnes fangeuses,
Et que du noir limon dont les champs sont couverts,
L'exhalaison impure empoisonne les airs.

Virgile. Geor. chant. I. traduction de M. l'abbé de Lille.

§ 4 *Naissance des Arts.*

Tel est l'arrêt fatal du maître du tonnerre;
Lui-même il força l'homme à cultiver la terre,
Et n'accordant ses fruits qu'à nos soins vigilans,
Voulut que l'indigence éveillât les talens.
Avant lui point d'enclos, de bornes, de partage;
La terre étoit de tous le commun héritage;
Et sans qu'on l'arrachât, prodigue de son bien,
La terre donnoit plus à qui n'exigeoit rien;
C'est lui qui, proscrivant une oisive opulence,
Partout de son empire exila l'indolence;
Il endurcit la terre, il souleva les mers,
Nous déroba le feu, troubla la paix des airs,
Empoisonna la dent des vipères livides,
Contre l'agneau craintif arma les loups avides;
Dépouilla de leur miel les riches arbrisseaux,
Et du vin dans les champs fit couler les ruisseaux.
Enfin l'art à pas lents vint adoucir nos peines,
Le caillou rend le feu recélé dans ses veines;
La terre obéissante, et les flots étonnés,
Par la rame et le soc déjà sont sillonnés;
Déjà le nocher compte et nomme les étoiles;
Des chiens lancent un cerf, le chasseur tend ses toiles;
La glu trompe l'oiseau; le crédule poisson
Tombe dans les filets, ou pend à l'hameçon;
Bientôt le fer rougit dans la fournaise ardente;
J'entends crier la dent de la lime mordante;
L'acier coupe le bois que déchiroient les coins.
Tout cède aux longs travaux, et surtout aux besoins.

Le même, ibid.

§ 5. *Description de la charrue.*

De la charrue enfin dessinons la structure.
D'abord il faut choisir pour en former le corps,
Un ormeau que l'on courbe avec de longs efforts.
Le joug qui t'asservit ton robuste attelage
Le manche qui conduit le champêtre équipage,
Pour soulager ta main, et le front de tes bœufs,
Du bois le plus léger seront formés tous deux.
Le fer dont le tranchant dans la terre se plonge,
S'enchasse entre deux coins d'où sa pointe s'allonge.
Aux deux côtés du soc de larges oreillons,
En écartant la terre, exhaussent les sillons;
De huit pieds en avant que le timon s'étende,
Sur deux orbes roulans que ta main le suspende:
Et qu'enfin tout ce bois éprouvé par les feux
Se durcisse à loisir sur ton âtre fumeux.

Le même, ibid.

§ 6. *Description d'un orage.*

L'été même, à l'instant qu'on lioit en faisceaux
Les épis jaunissans qui tomboient sous la faux,
J'ai vu les vents grondant sur les moissons superbes,
Déraciner les blés, se disputer les gerbes,
En roulant leurs débris dans de noirs tourbillons,
Enlever, disperser les trésors des sillons
Tantôt un vaste amas d'effroyables nuages
Dans ses flancs ténébreux couvrant de noirs orages,
S'élève, s'épaissit, se déchire, et soudain
La pluie à flots pressés s'échappe de son sein;

Le ciel descend en eaux, et couche sur les plaines
Ces riantes moissons, vains fruits de tant de peines :
Les fossés sont remplis, les fleuves débordés
Roulent en mugissant dans les champs inondés.
Les torrens bondissans précipitent leur onde,
Et des mers en courroux le noir abîme gronde.
Dans cette nuit affreuse, environné d'éclairs,
Le roi des dieux s'assied sur le trône des airs :
La terre tremble au loin sous son maître qui tonne ;
Les animaux ont fui : l'homme éperdu frissonne :
L'univers ébranlé s'épouvante . . . le dieu,
D'un bras étincelant dardant un trait de feu,
De ces monts si souvent mutilés par la foudre,
De Rhodope ou d'Athos met les rochers en poudre
Et leur sommet brisé vole en éclats fumans ;
Le vent croît ; l'air frémit d'horribles sifflemens ;
En torrens redoublés les vastes cieux se fondent,
La rive au loin gémit et les bois lui répondent.

Le même, ibid.

§ 7. *Prodiges qui accompagnèrent la mort de César.*

Qui pourroit, ô soleil, t'accuser d'imposture ?
Tes immenses regards embrassent la nature,
C'est toi qui nous prédis ces tragiques fureurs
Qui couvent sourdement dans l'abîme des cœurs.
Quand César expira, plaignant notre misère
D'un nuage sanglant tu voilas ta lumière,
Tu refusas le jour à ce siècle pervers,
Une éternelle nuit menaça l'univers.
Que dis-je ! tout sentoit notre douleur profonde ;
Tout annonçoit nos maux, le ciel, la terre, et l'onde
Les hurlemens des chiens et le cri des oiseaux.
Combien de fois l'Etna brisant ses arsenaux,
Parmi des rocs ardens, des flammes ondoyantes,
Vomit en bouillonnant ses entrailles brûlantes ?
Des bataillons armés dans les airs se heurtoient ;
Sous leurs glaçons tremblans les Alpes s'agitoient,
On vit errer la nuit des spectres lamentables ;
Des bois muets sortoient des voix épouvantables ;
L'airain même parut sensible à nos malheurs ;
Sur le marbre amolli l'on vit couler des pleurs ;
La terre s'entr'ouvrit, les fleuves reculèrent,
Et pour comble d'effroi . . . les animaux parlèrent.
Le superbe Eridan, le souverain des eaux,
Traîne et roule à grand bruit forêts, bergers, troupeaux ;
Le prêtre environné de victimes mourantes
Observe avec horreur leurs fibres menaçantes ;
L'onde changée en sang roule des flots impurs ;
Des loups hurlans dans l'ombre épouvantent nos murs :
Même en un jour serein, l'éclair luit, le ciel gronde,
Et la comète en feu vient effrayer le monde.
Aussi la Macédoine a vu nos combattans
Une seconde fois s'égorger dans ses champs ;
Deux fois le ciel souffrit que ces fatales plaines
S'engraissassent du sang des légions Romaines.
Un jour le laboureur, dans ces mêmes sillons,
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
Trouvera, plein d'effroi, des darts rongés de rouille ;
Verra de vieux tombeaux sous ses pas s'écrouler,
Et des soldats Romains les ossemens rouler.
O père des Romains, fils du dieu des batailles ;
protectrice du Tibre, appui de nos murailles,

Vesta! Dieux paternels! ô Dieux de mon pays!
Ah! du moins que César rassemble nos débris!
Par ces revers sanglans dont elle fut la proie
Rome a bien effacé les parjures de Troie.
Hélas! le ciel jaloux du bonheur des Romains,
César, te redemande aux profanes humains.
Que d'horreurs en effet ont souillé la nature!
Les villes sont sans lois, la terre sans culture;
En des champs de carnage on change nos guérets,
Et Mars forge ses dards des armes de Cérès.
Ici le Rhin se trouble et là mugit l'Euphrate,
Partout la guerre tonne et la discorde éclatte,
Des augustes traités le fer tranche les nœuds,
Et Bellone en grondant se déchaîne en cent lieux.
Ainsi lorsqu'une fois lancés de la barrière,
D'impétueux coursiers volent dans la carrière,
Leur guide les rappelle et se roidit en vain;
Le char n'écoute plus ni la voix ni le frein.

Le même, ibid.

§ 8. *Eloge de l'Italie.*

De l'aurore au couchant parcourons l'univers:
Tous les divers climats ont des arbres divers.
Chez l'Arabe, l'encens embaume au loin la plaine;
Sur les rives du Gange on voit noircir l'ébène.
Là, d'un tendre duvet les arbres sont blanchis.
Ici, d'un fil doré les bois sont enrichis;
Le Nil du vert acanthe admire les feuillages;
Le baume, heureux Jourdain, parfume tes rivages,
Et l'Inde au bord des mers voit monter ses forêts
Plus haut que ses archers ne font voler leurs traits.
Vois les arbres du Mède et son orange amère
Qui, lorsque la marâtre aux fils d'une autre mère
Verse le noir poison d'un breuvage enchanté,
Dans leur corps expirant rappelle la santé.
L'arbre égale en beauté celui que Phébus aime;
S'il en avoit l'odeur, c'est le laurier lui-même:
Sa feuille sans efforts ne se peut arracher;
Sa fleur résiste au doigt qui la veut détacher,
Et son suc, du veillard qui respire avec peine,
Raffermit les poumons, et parfume l'haleine.
Mais l'Inde, et ses forêts, et leur riche trésor,
Et le Gange, et l'Hermus qui roule un limon d'or
Et les riches parfums que l'Arabie exhale
A l'antique Ausonie ont-ils rien qui s'égale?
Colchos, pour labourer tes vallons fabuleux,
Mets au joug des taureaux étincelans de feux:
Que des dents d'un dragon les fatales semences
Hérissent tes guerets d'une moisson de lances;
Le bled pare nos champs, le raisin nos côteaux:
J'y vois mûrir l'olive et bondir des troupeaux.
Ici, l'ardent coursier s'échappe au loin sur l'herbe;
Là, paissent la génisse et le taureau superbe,
Qui, baignés d'une eau pure et couronnés de fleurs,
Conduisent aux autels nos fiers triomphateurs.
Deux fois nos fruits sont mûrs, deux fois nos brebis pleines;
Même au sein des hivers l'été luit dans nos plaines;
Mais ce sol ne nourrit, ni le tigre inhumain,
Ni le poison qui trompe une innocente main;
Nul lion n'y rugit, et jamais sur l'arène
Une hydre épouvantable en longs plis ne s'y traîne.
Partout sont de beaux champs qu'éclairent de beaux cieux,
Où la nature est riche et l'art industrieux.

Vois ces forts suspendus sur ces rochers sauvages,
Ces fleuves dont nos murs couronnent les rivages :
La mer de deux côtés nous présente son sein ;
Vingt lacs autour de nous ont creusé leur bassin.
Ici, le Lare étend son enceinte profonde ;
Là, tel qu'un océan le Bénac s'enfle et gronde.
Peindrai-je ces beaux ports, ce hardi monument
Qui maîtrise l'orgueil d'un fougueux élément,
Et dans les lacs voisins lui laissant un passage,
Présente à nos vaisseaux une mer sans orage ?
Fouille ces champs féconds ; le fer, l'argent, l'airain,
L'or même en longs ruisseaux circulent dans leur sein.
Ces champs ont vu fleurir cent peuples redoutables,
Les Sabins belliqueux, les Marses indomptables,
Et ces Liguriens qu'indigne le repos,
Et ces Volsques armés d'énormes javelots :
Ces champs ont enfanté les Dèces, les Emiles,
Les braves Scipions, les généreux Camilles,
Toi surtout, toi, César, qui sur des bords lointains,
Soumets l'Inde tremblante à l'aigle des Romains.

Le même, ibid.

§ 9. *Description du Printemps.*

Mais le printemps surtout seconde tes travaux ;
Le printemps rend aux bois des ornemens nouveaux :
Alors la terre ouvrant ses entrailles profondes,
Demande de ses fruits les semences fécondes ;
Le dieu de l'air descend dans son sein amoureux,
Lui verse ses trésors, lui darde tous ses feux,
Remplit ce vaste corps de son âme puissante ;
Le monde se ranime, et la nature enfante.
Dans les champs, dans les bois, tout sent les feux d'amour.
L'oiseau reprend sa voix ; les zéphirs de retour
Attiédissent les airs de leurs molles haleines ;
Un suc heureux nourrit l'herbe tendre des plaines ;
Aux rayons doux encor du soleil printanier
Le gazon sans péril ose se confier ;
Et la vigne, des vents bravant déjà l'outrage,
Laisse échapper ses fleurs et sortir son feuillage.
Sans doute le printemps vit naître l'univers ;
Il vit le jeune oiseau s'essayer dans les airs ;
Il ouvrit au soleil sa brillante carrière,
Et pour l'homme naissant épura la lumière.
Les aquilons glacés, et l'œil ardent du jour
Respectoient la beauté de son nouveau séjour.
Le seul printemps sourit au monde en son aurore ;
Le printemps tous les ans le rajeunit encore,
Et des brûlans étés séparant les hivers
Laisse du moins entre eux respirer l'univers.

Le même, ibid.

§ 10. *Les Arbres.*

Que d'arbres en tous lieux multipliés pour nous !
Ah ! du moins plantez-les, puisqu'ils croissent sans vous.
Pour nos jeunes chevreaux les aliziers fleurissent ;
Du suc des pins altiers les flambeaux se nourrissent.
Mais pourquoi te parler de ces rois des forêts ?
Tout sert, même le saule, et les humbles genêts :
Le miel leur doit des sucs, les troupeaux du feuillage,
Les moissons des remparts, les pasteurs de l'ombrage.
J'aime et des sombres buis le lugubre coup d'œil,
Et de ces noirs sapins le vénérable deuil.

J'aime à voir ces forêts qui croissent sans culture,
Où l'art n'a point encor profané la nature;
Ces bois même, d'Athos enfans infructueux,
Et l'éternel jouet des vents impétueux,
Dans leur stérilité sont encore fertiles:
Pour former nos lambris leurs arbres sont utiles.
Ici, taillés en char, là, courbés en vaisseaux,
Ils roulent sur la terre, ils voguent sur les eaux.
Le saule prête aux ceps sa branche obéissante;
L'orme donne aux troupeaux sa feuille nourrissante:
L'if en arc est ployé: le cormier fait des dards:
Le myrte de Vénus fournit des traits à Mars:
Le tilleul cependant cède au fer qui le creuse:
Le buis au gré du tour prend une forme heureuse
L'aune léger fend l'onde: et des jeunes essaims
Le vieux chêne en ses flancs recèle les larcins.
Les trésors de Bacchus valent-ils ces richesses?
Mortels, défiez-vous de ses faveurs traîtresses:
Des Centaures jadis il souilla le repas,
Et ses coupes servoient d'instrument au trépas.

Le même, ibid.

§ 11. *Bonheur des habitans de la campagne.*

Ah! loin des fiers combats, loin d'un luxe imposteur,
Heureux l'homme des champs s'il connoît son bonheur!
Fidèle à ses besoins, à ses travaux docile,
La terre lui fournit un aliment facile.
Sans doute il ne voit pas au retour du soleil,
De leur patron superbe, adorant le réveil,
Sous les lambris pompeux de ses toits magnifiques,
Des flots d'adulateurs inonder ses portiques;
Il ne voit pas le peuple y dévorer des yeux
De riches tapis d'or, des vases précieux;
D'agréables poisons ne brûlent point ses veines;
Tyr n'altéra jamais la blancheur de ses laines;
Il n'a point tous ces arts qui trompent notre ennui:
Mais que lui manque-t-il? la nature est à lui.
Des grottes, des étangs, une claire fontaine
Dont l'onde en murmurant l'endort sous un vieux chêne,
Un troupeau qui mugit, des vallons, des forêts,
Ce sont là ses trésors, ce sont là ses palais.
C'est dans les champs qu'on trouve une mâle jeunesse;
C'est là qu'on sert les dieux, qu'on chérit la vieillesse:
La justice, fuyant nos coupables climats,
Sous le chaume innocent porta ses derniers pas.
O vous, à qui j'offris mes premiers sacrifices,
Muses, soyez toujours mes plus chères délices:
Dites-moi quelle cause éclipse dans leur cours
Le clair flambeau des nuits, l'astre pompeux des jours?
Pourquoi la terre tremble et pourquoi la mer gronde;
Quel pouvoir fait enfler, fait décroître son onde;
Comment de nos soleils l'inégale clarté
S'abrége dans l'hiver, se prolonge en été;
Comment roulent les cieux, et quel puissant génie
Des sphères dans leur cours entretient l'harmonie?
Mais si mon sang trop froid m'interdit ces travaux,
Eh bien! vertes forêts, prés fleuris, clairs ruisseaux,
J'irai, je goûterai votre douceur secrète;
Adieu, gloire, projets, ô coteaux du Taygète,
Par les vierges de Sparte en cadence foulés!
Oh! qui me portera dans vos bois reculés?
Où sont, ô Sperchius! tes fortunés rivages?
Laissez-moi de Tempé parcourir les bocages,

Et vous, vallons d'Hémus, vallons sombres et frais,
Couvrez-moi tout entier de vos rameaux épais.
Heureux le sage instruit des lois de la nature,
Qui du vaste univers embrasse la structure,
Qui dompte et foule aux pieds d'importunes erreurs,
Le sort inexorable et les fausses terreurs;
Qui regarde en pitié les fables du Ténare
Et se rit du vain bruit de l'Achéron avare!
Mais trop heureux aussi qui suit les douces lois
Et du dieu des troupeaux, et des nymphes des bois!
La pompe des faisceaux, l'orgueil du diadême,
L'intérêt dont la voix fait taire le sang même,
De l'Ister conjuré les bataillons épais,
Rome, tes rois vaincus, ne troublent point sa paix.
Auprès de ses égaux passant sa douce vie,
Son cœur n'est attriste de pitié, ni d'envie;
Jamais aux tribunaux disputant de vains droits,
La chicane pour lui ne fit mugir sa voix:
Sa richesse, c'est l'or des moissons qu'il fait naître
Et l'arbre qu'il planta chauffe et nourrit son maître.
D'autres la rame en main tourmenteront la mer,
Ramperont dans les cours, aiguiseront le fer,
L'avide conquérant, la terreur des familles,
Égorge les vieillards, les mères et les filles,
Pour dormir sur la pourpre, et pour boire dans l'or;
L'avare ensevelit et couve son trésor:
L'orateur au barreau, le poëte au théâtre
S'enivrent de l'encens d'une foule idolâtre:
Le frère égorge un frère, il va sous d'autres cieux
Mourir loin des lieux chers qu'habitoient ses aïeux.
Le laboureur en paix coule des jours prospères,
Il cultive le champ que cultivoient ses pères:
Ce champ nourrit l'état, ses enfans, ses troupeaux,
Et ses bœufs compagnons de ses heureux travaux:
Ainsi que les saisons sa richesse varie:
Ses agneaux au printemps peuplent sa bergerie:
L'été remplit sa grange, affaisse ses greniers;
L'Automne d'un doux poids fait gémir ses paniers,
Et ses derniers soleils sur les côtes vineuses
Achèvent de mûrir les grappes paresseuses.
L'hiver vient; mais pour lui l'Automne dure encor,
Les bois donnent leurs fruits, l'huile coule à flots d'or;
Cependant ses enfans, ses premières richesses,
A son cou suspendus disputent ses caresses.
Chez lui de la pudeur tout respecte les lois;
Le lait de ses troupeaux écume entre ses doigts;
Et ses chevreaux, tout fiers de leur corne naissante,
Se font en bondissant une guerre innocente.
Les fêtes, je les vois partager ses loisirs
Entre un culte pieux et d'utiles plaisirs:
Il propose des prix à la force, à l'adresse:
L'un déploie en luttant sa nerveuse souplesse;
L'autre frappe le but d'un trait victorieux
Et d'un cri triomphant fait retentir les cieux.
Ainsi les vieux Sabins vivoient dans l'innocence,
Ainsi des fiers Toscans s'aggrandit la puissance;
Ainsi Rome, aujourd'hui reine des nations
Seule en sa vaste enceinte a renfermé sept monts.
Même avant Jupiter, avant que l'homme impie
Du sang des animaux osât souiller sa vie,
Ainsi vivoit Saturne; alors d'affreux soldats
Au bruit des fiers clairons ne s'entr'égorgeoient pas.
Et le marteau pesant sur l'enclume bruyante
Ne forgeoit point encor l'épée étincelante.

Le même, ibid.

§ 12. *L'Etalon.*

L'Étalon généreux a le port plein d'audace,
Sur ses jarrets plians se balance avec grâce:
Aucun bruit ne l'émeut, le premier du troupeau,
Il fend l'onde écumante, affronte un pont nouveau.
Il a le ventre court, l'encolure hardie,
Et la tête effilée, et la croupe arrondie;
On voit sur son poitrail ses muscles se gonfler,
Et ses nerfs tressaillir, et ses veines s'enfler.
Que du clairon bruyant le son guerrier l'éveille,
Je le vois s'agiter, trembler, dresser l'oreille;
Son épine se double, et frémit sur son dos:
D'une épaisse crinière il fait bondir les flots;
De ses naseaux brûlans il respire la guerre;
Ses yeux roulent du feu, son pied creuse la terre.
Tel dompté par les mains du frère de Castor,
Ce Cyllare fameux s'assujettit au mors.
Tels les chevaux d'Achille et du dieu de la Thrace
Soufflolent le feu du ciel d'où descendoit leur race;
Tel Saturne surpris dans un tendre larcin,
En superbe coursier se transforma soudain,
Et secouant dans l'air sa crinière flottante
De ses hennissemens effraya son amante.

Le même, chant 3.

§ 13. *Description d'un Combat.*

Le signal est donné: déjà de la barrière
Cent chars précipités fondent dans la carrière,
Tout s'éloigne, tout fuit: les jeunes combattans
Tressaillans d'espérance et d'effroi palpitans,
A leurs bouillans transports abandonnent leur âme,
Ils pressent leurs coursiers, l'aissieu siffle et s'enflamme
On les voit se baisser, se dresser tour à tour:
Des tourbillons de sable ont obscurci le jour:
On se quitte, on s'atteint, on s'approche, on s'évite;
Des chevaux haletans le crin poudreux s'agite;
Et blanchissant d'écume et baigné de sueur,
Le vaincu de son souffle humecte le vainqueur:
Tant la gloire leur plaît, tant l'honneur les anime?
Erichthon le premier, par un effort sublime,
Osa plier au joug quatre coursiers fougueux,
Et porté sur un char s'élancer avec eux.
Le Lapithe monté sur ces monstres farouches,
A recevoir le frein accoutuma leurs bouches,
Leur apprit à bondir, à cadencer leurs pas,
Et gouverna leur fougue au milieu des combats.
Mais soit qu'il traîne un char, soit qu'il porte son guide,
J'exige qu'un coursier soit jeune, ardent, rapide:
Fût-il sorti d'Épire, eût-il servi les dieux,
Fût-il né du trident? il languit, s'il est vieux.

Le même, ibid.

§ 14. *Manière de former les Coursiers.*

Mais veux-tu près d'Elis, dans des torrens de poudre,
Guider un char plus prompt, plus brûlant que la foudre?
Veux-tu dans les horreurs d'un choc tumultueux,
Régler d'un fier coursier les bonds impétueux?
Accoutume son œil au spectacle des armes,
Et son oreille au bruit, et son cœur aux alarmes;

Qu'il entende déjà le cliquetis du frein,
Le roulement des chars, les accens de l'airain ;
Qu'au seul son de ta voix son allégresse éclate :
Qu'il frémisse au doux bruit de la main qui le flatte.
Ainsi de la mamelle à peine séparé,
Ton élève à son art est déjà préparé ;
Déja son front timide et sans expérience
Vient aux premiers liens s'offrir sans défiance ;
Mais compte-t-il trois ans ? bientôt, mordant le frein,
Il tourne, il caracole, il bondit sous ta main,
Sur ses jarrets nerveux il retombe en mesure :
Pour la rendre plus libre on gêne son allure ;
Tout à coup il s'élance, et plus prompt que l'éclair
Dans les champs effleurés il court, vole et fend l'air.
Tel le fougueux époux de la jeune Orythie
Vole, et disperse au loin les frimas de Scythie,
Fait frémir mollement les vagues des moissons,
Balance les forêts sur la cime des monts,
Chasse et poursuit les flots de l'océan qui gronde,
Et balaie en fuyant les airs, la terre et l'onde.
Un jour tu le verras ce coursier généreux
Ensanglanter son mors, et vaincre dans nos jeux,
Ou, plus utile encor, dans les champs de la guerre,
Sous de rapides chars faire gémir la terre.

Le même, ibid.

§ 15. *La Chèvre.*

Oui, comme les brebis l'humble chèvre a ses droits ;
Si leur noble toison, pour habiller les rois,
Aux fuseaux de Milet offre une laine pure,
Et du poisson de Tyr boit la riche teinture ;
La chèvre a des trésors chers à tous les climats,
Ses enfans sont nombreux, son lait ne tarit pas ;
Et plus ta main avare épuise sa mamelle,
Plus sa douce ambroisie entre tes doigts ruisselle.
Cependant son époux, contre l'âpre saison,
Nous cède ses longs poils qui parent son menton.
Le jour, au fond des bois, au penchant des collines,
Elle vit de buissons, de ronces et d'épines ;
Le soir, fidèle à l'heure, elle rentre au hameau ;
Elle-même rassemble et conduit son troupeau ;
Et le sein tout gonflé des trésors qu'elle apporte,
Du bercail avec peine elle franchit la porte.
Soigne-la donc du moins durant les froids hivers,
Et tiens sa maison chaude et tes greniers ouverts.

Le même, ibid.

§ 16. *L'hiver dans le nord.*

Mais aux champs où l'Ister roule ses flots rapides,
Aux bords du Tanaïs et des eaux Méotides,
Aux lieux où le Rhodope, après un long détour,
Termine vers le nord son oblique retour,
Aucun troupeau ne sort de son étable obscure :
Là, les champs sont sans herbe et les bois sans verdure,
Là, le temps l'un sur l'autre entasse les hivers :
L'œil ébloui n'y voit que de brillans déserts,
Que des plaines de neige ou des rochers de glace
Dont jamais le soleil n'effleura la surface.
Des frimas éternels, et des brouillards épais
Éteignent tous ses feux, émoussent tous ses traits ;
Et soit que le jour naisse ou qu'il meure dans l'onde,
La nature y sommeille en une horreur profonde :

Là, le fleuve en courant sent épaissir ses eaux :
Des chars osent rouler où voguoient des vaisseaux :
Plus loin un lac entier n'est plus qu'un bloc de glace :
La laine sur les corps se roidit en cuirasse :
La hache fend le vin : le froid brise le fer,
Glace l'eau sur la lèvre et le souffle dans l'air.
Cependant, sous les flots de la neige qui tombe,
La foible brebis meurt, le fier taureau succombe,
Les daims sont engloutis, et le cerf aux abois
Découvre à peine aux yeux la pointe de son bois.
Contre ces animaux désormais moins agiles,
Les rets sont superflus, les chiens sont inutiles :
Tandis que rugissans dans leurs froides prisons,
Ils soulèvent en vain le fardeau des glaçons,
Le Barbare les perce, et mugissant de joie,
Dans ses antres profonds court dévorer sa proie.
C'est là que ces mortels, dans d'immenses brasiers
Entassent des ormeaux et des chênes entiers.
Là, brute comme l'ours qui fournit sa pâture,
Dans un morne loisir toute une horde obscure
Abrége par le jeu la longueur des hivers,
Et boit un jus piquant, nectar de ces déserts.

Le même, ibid.

§ 17. *Description de l'Epizootie qui avoit ravagé l'Italie.*

Là, l'automne exhalant tous les feux de l'été
De l'air qu'on respiroit souilla la pureté,
Empoisonna les lacs, infecta les herbages,
Fit mourir les troupeaux et les monstres sauvages :
Mais qu'elle affreuse mort ! d'abord des feux brûlans
Couroient de veine en veine, et desséchoient leurs flancs ;
Tout à coup aux accès de cette fièvre ardente,
Se joignoit le poison d'une liqueur mordante,
Qui dans leur sein livide épanchée à grands flots,
Calcinoit lentement et dévoroit leurs os.
Quelquefois aux autels la victime tremblante
Des prêtres en tombant prévient la main trop lente ;
Ou si d'un coup plus prompt le ministre l'atteint,
D'un sang noir et brûlé le fer à peine est teint :
On n'ose interroger ses fibres corrompues,
Et les fêtes des dieux restent interrompues.
Tout meurt dans le bercail, dans les champs tout périt ;
L'agneau tombe en suçant le lait qui le nourrit ;
La génisse languit dans un vert pâturage ;
Le chien si caressant, expire dans la rage ;
Et d'une horrible toux les accès violens
Étouffent l'animal qui s'engraisse de glands.
Le coursier, l'œil éteint, et l'oreille baissée,
Distillant lentement une sueur glacée,
Languit, chancelle, tombe et se débat en vain ;
Sa peau rude se sèche et résiste à la main ?
Il néglige les eaux, renonce au pâturage.
Et sent s'évanouir son superbe courage.
Tels sont de ses tourmens les préludes affreux :
Mais si le mal accroît ses accès douloureux,
Alors son œil s'enflamme ; il gémit : son haleine
De ses flancs palpitans ne s'échappe qu'à peine :
Sa narine à long flots vomit un sang grossier ;
Et sa langue épaissie assiége son gosier.
Un vin pur épanché dans sa gorge brûlante
Parut calmer d'abord sa douleur violente :
Mais ses forces bientôt se changeant en fureur ;
(O ciel ! loin des Romains ces transports pleins d'horreur)

L'animal frénétique, à son heure dernière
Tournoit contre lui-même une dent meurtrière.
Voyez-vous le taureau fumant sous l'éguillon,
D'un sang mêlé d'écume inonder son sillon ?
Il meurt ; l'autre affligé de la mort de son frère
Regagne tristement l'étable solitaire :
Son maître l'accompagne accablé de regrets,
Et laisse en soupirant ses travaux imparfaits.
L'émail d'un vert gazon, l'asile d'un bois sombre,
La fraîcheur du matin jointe à celle de l'ombre,
Le cristal d'un ruisseau qui rajeunit les prés
Et roule une eau d'argent sur des sables dorés,
Rien ne peut des troupeaux ranimer la foiblesse ;
Dans leurs regards est peinte une morne tristesse :
Leur flanc est décharné, leur pas se ralentit,
Et penché mollement leur front s'appesantit.
Hélas ! que leur servit de sillonner nos plaines,
De nous donner leur lait, de nous céder leurs laines ?
Pourtant nos mets flatteurs, nos perfides boissons
N'ont jamais dans leur sang fait couler leurs poisons :
Leur mets c'est l'herbe tendre et la fraîche verdure ;
Leur boisson l'eau d'un fleuve ou d'une source pure.
Sur un lit de gazon ils trouvent le sommeil,
Et jamais les soucis n'ont hâté leur réveil.
Pour apaiser les dieux, on dit que ces contrées
Préparoient à Junon des offrandes sacrées ;
Pour les conduire au temple on chercha des taureaux ;
A peine on put trouver des buffles inégaux.
On vit des malheureux, pour enfouir leurs graines
Sillonner de leurs mains et déchirer leurs plaines,
Et roidissant leurs bras, humiliant leurs fronts,
Traîner un char pesant jusqu'au sommet des monts.
Le loup même oublioit ses ruses sanguinaires ;
Le cerf parmi les chiens erroit près des chaumières ;
Le timide chevreuil ne songeoit plus à fuir,
Et le daim si léger s'étonnoit de languir.
La mer ne sauve pas ses monstres du ravage ;
Leurs cadavres épars flottent sur le rivage ;
Les phoques désertant ces gouffres infectés,
Dans les fleuves surpris courent épouvantés ;
Le serpent cherche en vain le creux de ses murailles ;
L'hydre étonnée expire en dressant ses écailles ;
L'oiseau même est atteint, et des traits du trépas
Le vol le plus léger ne le garantit pas.
Vainement les bergers changent de pâturage ;
L'art vaincu cède au mal, ou redouble sa rage.
Tysiphone sortant du gouffre des enfers
Épouvante la terre, empoisonne les airs,
Et sur les corps pressés d'une foule mourante
Lève de jour en jour sa tête dévorante ;
Des troupeaux expirans les lamentables voix
Font gémir les coteaux, les rivages, les bois ;
Ils comblent le bercail, s'entassent dans les plaines,
Dans la terre avec eux on enfouit leurs laines.
En vain l'onde et le feu pénétroient leur toison,
Rien n'en pouvoit dompter l'invincible poison :
Et malheur au mortel qui bravant leurs souillures,
Eût osé revêtir ces dépouilles impures !
Soudain son corps baigné par d'immondes humeurs,
Se couvroit tout entier de brûlantes tumeurs ;
Son corps se desséchoit, et ses chairs enflammées
Par d'invisibles feux périssoient consumées.

Le même. Ibid.

§ 18. *Combats des abeilles.*

Mais lors qu'entre deux rois l'ardente ambition
Allume les flambeaux de la division,
Sans peine l'on prévoit leurs discordes naissantes;
Un bruit guerrier s'élève, et leurs voix menaçantes
Imitent du clairon les sons entrecoupés;
Les combattans épars déjà sont attroupés,
Déjà brûlent de vaincre ou de mourir fidèles:
Il aiguisent leurs dards, ils agitent leurs ailes,
Et rangés près du roi, défiant son rival,
Par des cris belliqueux demandent le signal.
Dans un beau jour d'été soudain la charge sonne;
Ils s'élancent du camp, et le combat se donne:
L'air au loin retentit du choc des bataillons
Le globe ailé s'agite et roule en tourbillons:
Précipité des cieux, plus d'un héros succombe:
Ainsi pleuvent les glands, ainsi la grêle tombe.
A leur riche parure, à leurs brillans exploits,
Au fort de la mêlée on distingue les rois;
Ils pressent les soldats, ils échauffent leur rage,
Et dans un foible corps s'allume un grand courage;
Mais tout ce fier courroux, tout ce grand mouvement,
Qu'on jette un peu de sable, il cesse en un moment.

Le même. Ibid. Chant 4.

§. 19. *Le vieillard des rives du Galèse.*

Aux lieux où le Galèse en des plaines fécondes
Parmi les blonds épis roule ses noires ondes,
J'ai vu, je m'en souviens, un vieillard fortuné,
Possesseur d'un terrain long-temps abandonné:
C'étoit un sol ingrat, rebelle à la culture,
Qui n'offroit aux troupeaux qu'une aride verdure,
Ennemi des raisins et funeste aux moissons;
Toutefois en ces lieux hérissés de buissons,
Un parterre de fleurs, quelques plantes heureuses
Qu'élevoient avec soin ses mains laborieuses,
Un jardin, un verger dociles à ses lois,
Lui donnoient le bonheur qui s'enfuit loin des rois.
Le soir, des simples mets que ce lieu voyoit naître,
Ses mains chargeoient sans frais une table champêtre
Il cueilloit le premier les roses du printemps,
Le premier, de l'automne amassoit les présens;
Et lorsque autour de lui déchaîné sur la terre
L'hiver impetueux brisoit encor la pierre,
D'un frein de glace encore enchaînoit les ruisseaux,
Lui déjà de l'acanthe émondoit les rameaux,
Et du printemps tardif accusant la paresse,
Prévenoit les zéphyrs, et hâtoit sa richesse.
Chez lui le vert tilleuil tempéroit les chaleurs;
Le sapin pour l'abeille y distilloit ses pleurs:
Aussi dès le printemps, toujours prompts à renaître,
D'innombrables essaims enrichissoient leur maître:
Il pressoit le premier ses rayons toujours pleins,
Et le miel le plus pur écumoit sous ses mains.
Jamais Flore chez lui n'osa tromper Pomone;
Chaque fleur du printemps étoit un fruit d'automne:
Il savoit aligner, pour le plaisir des yeux,
Des poiriers déjà forts, des ormes déjà vieux,
Et des pruniers greffés, et des platanes sombres
Qui déjà recevoient les buveurs sous leurs ombres.

Le même. Ibid.

§ 20. *Travaux des Abeilles.*

Tels aux petits objets si les grands se comparent,
En des corps différens les essaims se séparent,
La vieillesse d'abord préside aux bâtimens,
Dessine des remparts les longs compartimens :
La jeunesse des murs abandonnant l'enceinte,
Sur le safran vermeil, sur la sombre hyacinthe,
Sur les tilleuls fleuris enlève son butin,
Moissonne la lavande et dépouille le thym.
On les voit s'occuper, se délasser ensemble ;
L'aurore luit, tout part ; la nuit vient, tout s'assemble ;
L'espoir d'un doux repos les invite au retour.
On s'empresse à la porte, on bourdonne alentour.
Dans son alcove enfin chacune se cantonne,
Plus de bruit ; tout ce peuple au sommeil s'abandonne.
L'air est-il orageux, et le vent incertain ?
Il ne hasarde pas de voyage lointain ;
A l'abri des remparts de sa cité tranquille,
Il va puiser une onde à ses travaux utile,
Et souvent dans son vol, tel qu'un nocher prudent,
L'été d'un grain de sable, il affronte le vent.
Ses enfans sont nombreux ; cependant, ô merveille !
L'hymen est inconnu de la pudique abeille.
Ignorant ses plaisirs, ainsi que ses douleurs,
Elle adopte des vers éclos du sein des fleurs,
De jeunes citoyens repeuple son empire,
Et place un roi nouveau dans des palais de cire.
Aussi, quoique le sort avare de ses jours,
Au septième printemps en termine le cours,
Sa race est immortelle, et sous de nouveaux maîtres,
D'innombrables enfans remplacent leurs ancêtres,
Plus d'une fois aussi sur des cailloux tranchans,
Elle brise son aile en parcourant les champs,
Et meurt sous son fardeau volontaire victime :
Tant du miel et des fleurs le noble amour l'anime !
Quel peuple de l'Asie honore autant son roi ?
Tandis qu'il est vivant, tout suit la même loi.
Est-il mort ? ce n'est plus que discorde civile,
On pille les trésors, on démolit la ville.
C'est l'âme des sujets, l'objet de leur amour.
Ils entourent son trône, et composent sa cour,
L'escortent aux combats, le portent sur leurs ailes,
Et meurent noblement pour venger ses querelles.
Frappés de ces grands traits, des sages ont pensé
Qu'un céleste rayon dans leur sein fut versé.
Dieu remplit, disent-ils, le ciel, la terre, et l'onde ;
Dieu circule partout, et son âme féconde,
A tous les animaux prête un souffle léger,
Aucun ne doit périr, mais tous doivent changer,
Et retournant aux cieux en globe de lumière,
Vont rejoindre leur être à la masse première.

Le même. Chant 4.

§ 21. *Episode d'Aristée.*

Possesseur autrefois de nombreuses abeilles,
Aristée avoit vu ce peuple infortuné
Par la contagion, par la faim moissonné ;
Aussitôt des beaux lieux que le Pénée arrose,
Vers la source sacrée où le fleuve repose,
Il arrive, il s'arrête, et tout baigné de pleurs,
A sa mère en ces mots exhale ses douleurs :
Déesse de ces eaux, ô Cyrène, ô ma mère,

Si je puis me vanter qu'Apollon est mon père.
Hélas! du sang des dieux n'as-tu formé ton fils
Que pour l'abandonner aux destins ennemis?
Ma mère qu'as-tu fait de cet amour si tendre?
Où sont donc ces honneurs où je devois prétendre?
Hélas! parmi les dieux j'espérois des autels,
Et je languis sans gloire au milieu des mortels.
Ce prix de tant de soins qui charmoit ma misère,
Mes essaims ne sont plus, et vous êtes ma mère!
Achevez, de vos mains ravagez ces coteaux;
Embrasez mes moissons, immolez mes troupeaux;
Dans ces jeunes forêts allez porter la flamme,
Puisque l'honneur d'un fils ne touche point votre âme.
Cyrène entend sa voix au fond de son séjour:
Près d'elle en ce moment les nymphes de sa cour
Filoient d'un doigt léger des laines verdoyantes;
Leurs beaux cheveux tomboient en tresses ondoyantes;
Là, sont la jeune Opis aux yeux pleins de douceur,
Et Clio toujours fière et Béroë sa sœur,
Toutes deux se vantant d'une illustre origine,
Etalant toutes deux l'or, la pourpre et l'hermine;
Et la brune Nésée et la blonde Phyllis,
Thalie au teint de rose, Ephyre au teint de lis;
Près d'elle Cymodoce à la taille légère,
Cydippe vierge encor, Lycoris déjà mère;
Vous, Aréthuse, enfin, que l'on vit autrefois
Presser d'un pas léger les habitans des bois.
Pour charmer leur ennui, Clymène au milieu d'elles
Leur racontoit des dieux les amours infidèles,
Et Vénus de Vulcain trompant les yeux jaloux,
Et le bonheur de Mars et ses larcins si doux.
Tandis qu'à l'écouter les nymphes attentives
Font tourner leurs fuseaux entre leurs mains actives,
Du malheureux berger la gémissante voix
Parvient jusqu'à sa mère une seconde fois;
Cyrène s'en émeut, ses compagnes timides
Ont tressailli d'effroi dans leurs grottes humides:
Aréthuse cherchant d'où partent ces sanglots,
Montre ses blonds cheveux sur la voûte des flots:
O ma sœur! tu sentois de trop justes alarmes;
Ton fils, ton tendre fils tout baigné de ses larmes
Paroît au bord des eaux accablé de douleurs,
Et sa mère est, dit-il, insensible à ses pleurs.
Mon fils! répond Cyrène, en pâlissant de crainte;
Qu'il vienne; et quel est donc le sujet de sa plainte?
Qu'on amène mon fils, qu'il paroisse à mes yeux;
Mon fils a droit d'entrer dans le palais des dieux.
Fleuve, retire-toi. L'onde respectueuse
A ces mots suspendant sa course impétueuse,
S'ouvre et se repliant en deux monts de cristal
Le porte mollement au fond de son canal.
Le jeune dieu descend, il s'étonne, il admire
Le palais de sa mère et son liquide empire:
Il écoute le bruit des flots retentissans,
Contemple le berceau de cent fleuves naissans,
Qui, sortant en grondant de leur grotte profonde,
Promènent en cent lieux leur source vagabonde;
De là partent le Phase et le vaste Licus,
Le père des moissons, le riche Caïcus,
L'Enipée orgueilleux d'orner la Thessalie,
Le Tibre encor plus fier de baigner l'Italie.
L'Hypanis se brisant sur des rochers affreux,
Et l'Anio paisible, et l'Eridan fougueux,
Qui roulant à travers des campagnes fécondes,
Court dans les vastes mers ensevelir ses ondes.
Mais enfin il arrive à ce brillant palais

Que les flots ont creusé dans un roc toujours frais:
Sa mère en l'écoutant sourit et le rassure;
Les nymphes sur ses mains épanchent une eau pure;
Offrent pour le sécher de fins tissus de lin;
On fait fumer l'encens, on fait couler le vin.
Prends ce vase, ô mon fils; afin qu'il nous seconde,
Invoquons l'océan, le vieux père du monde,
Et vous reines des eaux, protectrices des lois,
Entendez-moi, mes sœurs. Elle dit: et trois fois
Le feu sacré reçut la liqueur pétillante;
Trois fois jaillit dans l'air une flamme brillante;
Elle accepte l'augure et poursuit en ces mots:
Protée, ô mon cher fils, peut seul finir tes maux;
C'est lui que nous voyons sur ces mers qu'il habite,
Atteler à son char les monstres d'Amphitrite.
Pallene est sa patrie, et dans ce même jour
Vers ces bords fortunés il hâte son retour:
Les Nymphes, les Tritons, tous jusqu'au vieux Nérée
Respectent de ce dieu la science sacrée;
Ses regards pénétrans, son vaste souvenir
Embrassent le présent, le passé, l'avenir;
Précieuse faveur du dieu puissant des ondes,
Dont il paît les troupeaux dans les plaines profondes.
Par lui tu connoîtras d'où naissent tes revers;
Mais il faut qu'on l'y force en le chargeant de fers.
On a beau l'implorer; son cœur sourd à la plainte,
Résiste à la prière et cède à la contrainte.
Moi-même, quand Phébus partageant l'horison,
De ses feux dévorans jaunira le gazon,
A l'heure où les troupeaux goûtent le frais de l'ombre,
Je guiderai tes pas vers une grotte sombre,
Où sommeille ce dieu sorti du sein des flots.
Là, tu le surprendras dans les bras du repos;
Mais à peine on l'attaque, il fuit, il prend la forme
D'un tigre furieux, d'un sanglier énorme;
Serpent, il s'entrelace, et lion, il rugit;
C'est un feu qui pétille, un torrent qui mugit:
Mais, plus il t'éblouit par mille formes vaines,
Plus il faut resserrer l'étreinte de ses chaînes,
Redoubler tes assauts, épuiser ses secrets
Et forcer ton captif à reprendre ses traits.
Sur son fils, à ces mots, sa main officieuse
Répand d'un doux parfum l'essence précieuse:
Cette pure ambroisie embaume ses cheveux,
Rend son corps plus agile, et ses bras plus nerveux.
Au sein des vastes mers s'avance un mont sauvage
Où le flot mugissant brisé par le rivage
Se divise, et s'enfonce en un profond bassin
Qui reçoit les nochers dans son paisible sein;
Là, dans un antre obscur se retiroit Protée:
Cyrène le prévient, y conduit Aristée,
Le place loin du jour dans l'ombre de ces lieux,
Se couvre d'un nuage et se dérobe aux yeux.
Déjà le chien brûlant dont l'Inde est dévorée,
Vomissoit tous ses feux sur la plaine altérée;
Déjà l'ardent midi desséchant les ruisseaux
Jusqu'au fond de leur lit avoit pompé leurs eaux:
Pour respirer le frais dans sa grotte profonde
Protée en ce moment quittoit le sein de l'onde;
Il marche: près de lui le peuple entier des mers
Bondit, et fait au loin jaillir les flots amers;
Tous ces monstres épars s'endorment sur la rive.
Alors, tel qu'un berger quand la nuit sombre arrive,
Lorsque le loup s'irrite aux cris du tendre agneau,
Le dieu sur un rocher compte au loin son troupeau.
A peine il s'assoupit, que le fils de Cyrène
Accourt, pousse un grand cri, le saisit et l'enchaîne,

Le vieillard de ses bras sort en feu dévorant,
Il s'échappe en lion ; il se roule en torrent ;
Enfin las d'opposer une défense vaine,
Il cède, et se montrant sous une forme humaine :
Jeune imprudent, dit-il, qui t'amène en ce lieu ?
Parle, que me veux-tu ? Vous le savez, grand dieu,
Oui, vous le savez trop, lui répond Aristée ;
Le livre des destins est ouvert à Protée ;
L'ordre des immortels m'amène devant vous.
Daignez.....Le dieu roulant des yeux pleins de courroux,
A peine de ses sens dompte la violence,
Et tout bouillant encor rompt ainsi le silence :
Tremble, un dieu te poursuit : pour venger ses douleurs
Orphée a sur ta tête attiré ces malheurs ;
Mais il n'a pas au crime égalé le supplice.
Un jour tu poursuivois sa fidèle Eurydice,
Eurydice fuyoit, hélas ! et ne vit pas
Un serpent que les fleurs recéloient sous ses pas :
La mort ferma ses yeux : les nymphes ses compagnes
De leurs cris douloureux remplirent les montagnes ;
Le Thrace belliqueux lui-même en soupira ;
Le Rhodope en gémit et l'Ebre en murmura.
Son époux s'enfonça dans un désert sauvage :
Là, seul, touchant sa lyre, et charmant son veuvage,
Tendre épouse ! c'est toi qu'appeloit son amour,
Toi qu'il pleuroit la nuit, toi qu'il pleuroit le jour.
C'est peu : malgré l'horreur de ses profondes voûtes,
Il franchit de l'enfer les formidables routes ;
Et perçant ces forêts où règne un morne effroi,
Il aborda des morts l'impitoyable roi,
Et la parque inflexible, et les pâles furies,
Que les pleurs des humains n'ont jamais attendries :
Il chantoit, et ravis jusqu'au fond des enfers,
Au bruit harmonieux de ses tendres concerts,
Les légers habitans de ces obscurs royaumes,
De spectres pâlissans, de livides fantômes
Accouroient plus pressés que ces oiseaux nombreux
Qu'un orage soudain, ou qu'un soir ténébreux
Rassemble par milliers dans les bocages sombres :
Des mères, des héros, aujourd'hui vaines ombres,
Des vierges que l'hymen attendoit aux autels,
Des fils mis au bûcher sous les yeux paternels,
Victimes que le Styx dans ses prisons profondes,
Environne neuf fois des replis de ses ondes,
Et qu'un marais fangeux bordé de noirs roseaux
Entoure tristement de ses dormantes eaux.
L'enfer même s'émut, les fières Euménides
Cessèrent d'irriter leurs couleuvres livides ;
Ixion immobile écoutoit ses accords ;
L'hydre affreuse oublia d'épouvanter les morts ;
Et Cerbère abaissant ses têtes menaçantes
Retint sa triple voix dans ses gueules béantes.
Enfin il revenoit triomphant du trépas,
Sans voir sa tendre amante, il précédoit ses pas ;
Proserpine à ce prix couronnoit sa tendresse.
Soudain ce tendre amant, dans un instant d'ivresse
Suivit imprudemment l'ardeur qui l'entraînoit,
Bien digne de pardon, si l'enfer pardonnoit.
Presque aux portes du jour, troublé, hors de lui-même,
Il s'arrête, il se tourne.....il revoit ce qu'il aime !
C'en est fait : un coup d'œil a détruit son bonheur ;
Le barbare Pluton révoque sa faveur ;
Et des enfers charmés de ressaisir leur proie,
Trois fois le gouffre avare en retentit de joie.
Eurydice s'écrie : ô destin rigoureux !
Hélas ! quel dieu cruel nous a perdus tous deux ?

Quelle fureur! voilà qu'au ténébreux abîme
Le barbare destin rappelle sa victime.
Adieu, déjà je sens dans un nuage épais
Nager mes yeux éteints et fermés pour jamais.
Adieu, mon cher Orphée, Eurydice expirante
En vain te cherche encor de sa main défaillante.
L'horrible mort jetant son voile autour de moi
M'entraîne loin du jour, hélas! et loin de toi.
Elle dit: et soudain dans les airs s'évapore:
Orphée en vain l'appelle, en vain la suit encore;
Il n'embrasse qu'une ombre; et l'horrible nocher
De ces bords désormais lui défend d'approcher.
Alors deux fois privé d'une épouse si chère,
Où porter sa douleur? où traîner sa misère?
Par quels sons, par quels pleurs fléchir le dieu des morts?
Déjà cette ombre froide arrive aux sombres bords.
Près du Strymon glacé, dans les antres de Thrace,
Durant sept mois entiers il pleura sa disgrâce;
Sa voix adoucissoit les tigres des déserts,
Et les chênes émus s'inclinoient dans les airs
Telle sur un rameau, durant la nuit obscure,
Philomèle plaintive attendrit la nature,
Accuse en gémissant l'oiseleur inhumain,
Qui glissant dans son nid une furtive main,
Ravit ces tendres fruits que l'amour fit éclore,
Et qu'un léger duvet ne couvroit pas encore.
Pour lui plus de plaisir, plus d'hymen, plus d'amour,
Seul parmi les horreurs d'un sauvage séjour,
Dans ces noires forêts du soleil ignorées,
Sur les sommets déserts des monts hyperborées,
Il pleuroit Eurydice, et plein de ses attraits,
Reprochoit à Pluton ses perfides bienfaits.
En vain mille beautés s'efforçoient de lui plaire:
Il dédaigna leurs feux; et leur main sanguinaire,
La nuit à la faveur des mystères sacrés,
Dispersa dans les champs ses membres déchirés.
L'Ebre roula sa tête encor toute sanglante;
Là, sa langue glacée, et sa voix expirante
Jusqu'au dernier soupir formant un foible son,
D'Eurydice en flottant murmuroit le doux nom,
Eurydice, ô douleur! touchés de son supplice
Les échos répétoient Eurydice, Eurydice.
Le devin dans la mer se replonge à ces mots,
Et du gouffre écumant fait tournoyer les flots.
Cyrène de son fils vient calmer les alarmes;
Cher enfant, lui dit-elle, essuie enfin tes larmes.
Tu connois ton destin; Eurydice autrefois
Accompagnoit les chœurs des nymphes de ces bois;
Elles vengent sa mort: toi fléchis leur colère,
On désarme aisément leur rigueur passagère.
Sur le riant Lycée où paissent tes troupeaux:
Va choisir à l'instant quatre jeunes taureaux,
Choisis un nombre égal de génisses superbes
Qui des prés émaillés foulent en paix les herbes:
Pour les sacrifier élève quatre autels;
Et les faisant tomber sous les couteaux mortels,
Laisse leur corps sanglant dans la forêt profonde.
Quand la neuvième aurore éclairera le monde,
Au déplorable époux dont tu causas les maux,
Offre une brebis noire et la fleur des pavots;
Enfin pour satisfaire aux mânes d'Eurydice,
De retour dans les bois immole une génisse.
Elle dit: le berger dans ses nombreux troupeaux
Va choisir à l'instant quatre jeunes taureaux;
Immole un nombre égal de génisses superbes,
Qui des prés émaillés fouloient en paix les herbes.

Pour la neuvième fois quand l'aurore parut,
Au malheureux Orphée il offrit son tribut,
Et rentra plein d'espoir dans la forêt profonde.
O prodige ! le sang par sa chaleur féconde
Dans le flanc des taureaux forme un nombreux essaim ;
Des peuples bourdonnans s'échappent de leur sein,
Comme un nuage épais dans les airs se répandent
Et sur l'arbre voisin en grappe se suspendent.

Le même, ibid.

LES SAISONS.

§ 22. *Invocation au Dieu de la nature.*

O toi, qui de l'espace as peuplé les déserts,
Qui de soleils sans nombre éclairas l'univers,
Qui diriges la course éternelle et rapide
Des mondes emportés dans les plaines du vide,
Arbitre des destins, maître des élémens ;
Toi dont la volonté créa l'ordre et le temps,
Ton amour paternel veille sur notre asile ;
Il épancha ses dons sur ce globe fertile ;
Mais l'homme a négligé les présens de tes mains.
Je viens de leur richesse avertir les humains,
Des plaisirs faits pour eux leur tracer la peinture,
Leur apprendre à connoître, à sentir la nature.
Esprit universel que l'homme ose implorer,
Accepte mon hommage et daigne m'inspirer.

Saint Lambert. Chant I.

§ 23. *La nature dans nos climats au moment de l'équinoxe du printemps.*

L homme s'éveille encore à la voix des tempêtes ;
Mais le vent du midi qui mugit sur nos têtes,
Des brûlans Africains traversa les déserts ;
Il enleva des feux qu'il répand dans les airs :
Il les mêle aux vapeurs qui couvrent nos rivages ;
Il agite, balance et presse les nuages,
Qui fondent, en tombant, les frimas entassés
Sur les coteaux blanchis, et sur les champs glacés.
J'ai vu du haut des monts les neiges écoulées
En torrens orageux rouler dans les vallées,
Les fleuves déchaînes sortir de leurs canaux,
Et les glaçons rompus dispersés sur leurs eaux.
Neptune a soulevé ses plaines turbulentes,
La mer tombe et bondit sur ses rives tremblantes ;
Elle remonte et gronde, et ses coups redoublés
Font retentir l'abîme et les monts ébranlés.
Sous un ciel ténébreux Borée et le Zéphire
Des campagnes de l'air se disputent l'empire ;
Et des champs dévastés les tristes habitans,
Les yeux levés au ciel, demandent le printemps.
Mais les sombres vapeurs, qui retardoient l'aurore,
S'entr'ouvrent aux rayons du soleil qui les dore ;
L'astre victorieux perce le voile obscur
Qui nous cachoit son disque et le céleste azur ;
Il se peint sur les mers, il enflamme les nues.
Les groupes variés de ces eaux suspendues,
Emportés par les vents, entassés dans les cieux,
Y forment au hasard un chaos radieux.
A peine ce beau jour succède à l'ombre humide,
Le berger vigilant, l'agriculteur avide,
De la nature oisive observent le réveil,
Et loin de leurs foyers vont jouir du soleil.
L'un voit en souriant ces prés, ce pâturage
Où bondiront encor les troupeaux du village ;

Et l'autre en méditant contemple ces guérets
Où sa main déposa les trésors de Cérès.
Déjà Progné revient, et cherche à reconnoître
Le toit qu'elle habita, les murs qui l'ont vu naître:
Déjà le peuple ailé s'essayant dans les airs,
D'un vol timide encor rasant les champs déserts,
Se ranime, s'égaie, et d'une aile hardie
Il s'élance, en chantant, vers l'astre de la vie.
Ce retour des oiseaux apprend au nautonnier
Qu'aux promesses d'Éole il peut se confier.
Vous, qu'aux portes du jour la fortune rappelle,
Partez, allez braver l'élément infidèle;
L'océan solitaire attendoit vos vaisseaux.
Des flots moins élevés retombent sur les flots;
Et des astres plus doux calment les vents et l'onde.
Volez des champs d'Olinde aux rives de Golconde;
Cueillez dans l'Yemen ce fruit délicieux
Dont les sels irritans, les sucs spiritueux,
Rendent la vie aux sens, éveillent la pensée.
Du brûlant équateur à la zone glacée,
Chez le nègre indolent, au farouche Iroquois,
Allez porter nos arts, nos plaisirs et nos lois;
Policez le barbare, éclairez le sauvage;
Et ne leur portez plus la mort ou l'esclavage.

Le même, ibid.

§ 24. *Premiers effets de la naissance du printemps.*

Brillant astre du jour, de climats en climats,
Tu poursuis en vainqueur les ombres, les frimas;
Tu conduis le zéphyr dans les airs qu'il épure;
Tu traces sur le globe un cercle de verdure;
Et des bordes du Niger, des monts audacieux
Où le Nil a caché sa source dans les cieux,
Cette aimable couleur, de contrée en contrée
S'étend aux monts voisins de l'onde hyperborée.
Des tapis d'émeraude ont bordé les ruisseaux:
Ils couvrent les vallons, le penchant des coteaux,
Et les monts odorans où la brebis charmée
Goûte du serpolet la sève ranimée.
Les sucs et les esprits du nouvel aliment
Lui rendent la gaîté, l'âme et le mouvement:
Je la vois qui bondit sous la garde fidèle
Du chien qui la rassure en grondant autour d'elle.
La naïve bergère assise au coin d'un bois,
Chante et roule un fuseau qui tourne sous ses doigts.
Tandis que mes regards erroient sur les campagnes,
Le pampre a reverdi sur le front des montagnes.
Ce vert sombre et foncé des humbles végétaux
Doit bientôt revêtir les chênes, les ormeaux,
Et dans peu la forêt reprendra sa parure.
Quels chants vont éclater sous son toit de verdure!
Déjà le rossignol fait retentir les bois:
Il sait précipiter et ralentir sa voix;
Ses accens variés sont suivis d'un silence
Qu'interrompt avec grâce une juste cadence.
Immobile sous l'arbre où l'oiseau s'est placé,
Souvent j'écoute encore, et son chant a cessé.
Enfin dans les forêts la chaleur plus active
Redonne un libre cours à la sève captive;
Ce rapide torrent, gêné dans ses canaux,
Ouvrant pour s'échapper l'écorce des rameaux,
Du bouton déployé fait sortir le feuillage,
L'élève, et le répand sur l'arbre qu'il ombrage.

Le chevreuil plus tranquille est caché dans les bois;
Je ne vois plus l'oiseau dont j'écoute la voix.
La couleur qui rassemble et l'ombre et la lumière,
Ce vêtement nouveau de la nature entière,
Réjouit à la fois et repose mes yeux,
Que fatigue au printemps l'éclat nouveau des cieux.
O vallons! ô coteaux! champs heureux et fertiles!
Quels charmes ces beaux jours vont rendre à vos asiles!
O de quel mouvement je me sens agité,
Quand je reviens à vous du sein de la cité!
Je sens renaître en moi le plaisir, l'espérance,
Et ce doux sentiment d'une heureuse existence,
Que le monde frivole où j'étois entraîné,
Et son luxe et ses arts ne m'avoient point donné.
Tout me rit, tout me plaît dans ce séjour champêtre;
C'est là qu'on est heureux sans trop penser à l'être.
Je ne jouis pas seul. Le retour du printemps
Vient d'inspirer la joie aux citoyens des champs.
Les entends-tu, Doris, bénir leur destinée,
Et saluer en chœur l'aurore de l'année?
Vois-tu l'activité, l'espoir de son bonheur,
Éclater dans les yeux du jeune agriculteur?
Content de voir finir les jours de l'indolence,
Il veut par le travail mériter l'abondance;
Il se plaît dans sa peine: il craint la pauvreté;
Mais il craint plus encor la triste oisiveté.
Tandis que sous un dais la mollesse assoupie
Traîne les longs momens d'une inutile vie,
Il dompte, en se jouant, ce taureau menaçant
Qui résiste avec crainte, et cède en mugissant;
Et le soc enfoncé dans un terrain docile
Sous ses robustes mains ouvre un sillon facile.
Il va semer ses grains si chers aux animaux,
Compagnons éternels de ses nobles travaux:
La herse, en les couvrant sous la glèbe amollie,
Assure le dépôt qu'à la terre il confie.
S'il a vu dans ses champs l'ivraie ou les chardons
Opprimer le froment, usurper les sillons,
Il appelle au travail sa compagne fidèle.
Elle assemble aussitôt ses enfans autour d'elle;
L'aîné le fer en main a devancé ses pas;
Le plus jeune sourit emporté dans ses bras;
Et tous avant l'aurore ils vont loin du village
Dégager le froment étouffé sous l'herbage.
L'enfant laborieux, mais novice en son art,
Suit sa mère en aveugle, et l'imite au hasard;
Et le fer que conduit sa main mal assurée,
Blesse la jeune plante à Cérès consacrée;
Il voit autour de lui ses frères empressés
Rassembler en monceaux les cailloux dispersés.
Tous de leurs vains travaux relevent l'importance;
Chacun dans ce moment croit sortir de l'enfance.
La mère d'un souris flatte leur vanité,
Applaudit à leur zèle, excite leur gaîté,
Et d'un œil satisfait les voit sur la verdure
S'agiter, se jouer, croître avec la nature.
Mais les momens sont chers; les beautés du printemps
Se succèdent en foule, et brillent peu d'instans:
Jouissons, le temps vole, et Flore nous appelle.
Le soleil entouré d'une splendeur nouvelle,
Va dans sa route oblique embraser les Gémeaux,
Conduit par la Pléiade, il sort du sein des eaux,
Sur nos champs embellis prodigue la lumière,
Et semble avec plaisir prolonger sa carrière;
Des tapis de verdure il fait sortir les fleurs;
Il nuance, varie, anime les couleurs,

Déjà sur le rempart qui défend la prairie
La rose est en bouton, l'aubépine est fleurie.
J'ai vu la marguerite étalant ses beautés,
Son cercle émaillé d'or, ses rayons argentés ;
Ici la primevère élève sur la plaine
Ses grappes d'un or pâle, et sa tige incertaine.
Heureux, cent fois heureux l'habitant des hameaux,
Qui dort, s'éveille et chante à l'ombre des berceaux,
Et ravi des beautés qu'il voit dans la campagne
Du plaisir qu'il éprouve avertit sa compagne !
Eglé va consulter dans le ruisseau voisin
Quelle fleur doit orner ou sa tête ou son sein :
Ces trésors du printemps semés sur la verdure
Sont pour elle un tribut qu'il doit à la nature.

Le même, ibid.

§ 25. *La campagne après une pluie de Mai.*

Naissez, brillantes fleurs, sur ces vastes guérets,
Couronnez ces vergers, égayez ces forêts ;
Réjouissez les sens et parez la jeunesse ;
En donnant les plaisirs, promettez la richesse.
Tempère, astre du jour le feu de tes rayons,
Ne brûle pas ces bords que tu rendis féconds ;
Sans dissiper leurs eaux échauffe les nuages ;
Et que la douce ondée arrose nos rivages.
Ah ! Doris, c'est alors qu'il faut voir le printemps.
Hâtons-nous, quittons tout : les vieillards, les enfans
Pour voir tomber des cieux la vapeur printanière
Sont déjà rassemblés au seuil de leur chaumière.
Hélas ! ils ont tremblé que l'excès des chaleurs
Ne consumât les fruits desséchés sous les fleurs,
Ne flétrit dans les prés l'herbe qui vient de naître,
Et ne retint caché l'épi qui veut paroître.
Mais ils ont vu pâlir le disque du soleil ;
Cet astre, en s'élevant de l'orient vermeil,
Se montre environné d'une vapeur légère,
Qui monte dans les cieux, s'étend sur l'hémisphère,
Et sans troubler les airs répand l'obscurité.
Le feuillage du saule est à peine agité,
Et les foibles roseaux ne courbent point leur têtes.
On n'entend point ces bruits précurseurs des tempêtes ;
Les troupeaux sans frayeur s'écartent des hameaux
Et l'oiseau dans les bois chante sous les rameaux.
La nue enfin s'abaisse, et sur les champs paisibles
Distille sa rosée en gouttes insensibles :
Je ne vois point les flots de sa chute ébranlés,
Ni leur sein sillonné de cercles redoublés ;
A peine je l'entends dans le bois solitaire
Tomber de feuille en feuille et couler sur la terre.
Jusqu'à la fin du jour la tranquille vapeur,
Sur les champs ranimés dépose la fraîcheur.
Le soleil au couchant dore enfin nos rivages,
Et sème de rubis le contour des nuages :
La campagne étincelle ; un cercle radieux,
Tracé dans l'air humide, unit la terre aux cieux ;
Mais bientôt les vapeurs où brilloit la lumière,
Suivent le globe ardent qui finit sa carrière.
La nuit, qui sur son char s'élève au firmament,
Amène le repos, suspend le mouvement ;
Et le bruit foible et doux du zéphyr et de l'onde,
Se fait entendre seul dans le calme du monde.
Ce murmure assoupit les sens du laboureur ;
Les spectacles du jour ont réjoui son cœur ;

Il a vu sur ses champs descendre l'abondance;
Et des songes flatteurs, enfans de l'espérance,
Lui rendent les plaisirs qu'interrompt son sommeil.
Mais quels brillans tableaux étonnent son réveil!
Quel éclat! quels parfums! quels changemens rapides!
L'épi s'est élancé de ses tuyaux humides:
Les arbustes des champs, tous les arbres féconds,
Opposent leurs couleurs aux couleurs des gazons;
Et leur tige, à travers la blancheur la plus pure,
Laisse de son feuillage échapper la verdure.
O que l'homme est heureux! qu'il doit être content
Des beautés qu'il admire et des biens qu'il attend!
Le même. Ibid.

§ 26. *Beautés des champs et des jardins champêtres.*

Qu'attendre, qu'espérer d'un théâtre de fleurs?
La tulipe orgueilleuse étalant ses couleurs,
Le narcisse courbé sur sa tige flottante,
Et qui semble chercher son image inconstante,
L'hyacinthe azuré qui ne vit qu'un moment,
Des regrets d'Apollon fragile monument,
Ne valent pas pour moi les fleurs d'un champ fertile.
Le beau ne plaît qu'un jour, si le beau n'est utile.
Au pied de ces tilleuls, sous ces vastes ormeaux,
Dont jamais aucun fruit n'a chargé les rameaux,
J'ai regretté souvent ces vergers où Pomone
M'annonçoit au printemps les bienfaits de l'automne;
Dans ces murs, ces lambris, dont j'étois entouré,
Mon esprit inquiet se trouvoit resserré:
Ils bornent à la fois l'espérance et la vue;
J'y regrettois des champs l'opulente étendue,
Les moissons et les bois, les prés et les vallons,
Des troupeaux suspendus à la cime des monts,
Le pampre des coteaux. La nature féconde
Varie à chaque instant le théâtre du monde;
Et nous, dans nos enclos stérilement ornés,
Nous voulons l'asservir à nos desseins bornés:
Là, j'admire un moment l'ordre, la symétrie,
Et ce plaisir d'un jour est l'ennui de la vie.
O! que j'aime bien mieux ce modeste jardin
Où l'art en se cachant fécondoit le terrain,
Où, parmi tous les biens, le luxe et la parure
Sembloient un don de plus, un jeu de la nature.
Raimond le gouvernoit; roi de ses plants nombreux,
Content de son empire, il y vivoit heureux.
Six arpens composoient son modique héritage:
Les flancs d'une colline en repoussoient l'orage,
Et recourbés en arc embrassoient un vallon
Où mûrissoit la figue à côté du melon;
Là, sur un sable d'or une onde pure et vive
Poursuivoit librement sa course fugitive,
Distribuoit la séve aux plants du potager,
Baignoit, en murmurant, les arbres du verger,
Et formoit un bassin, dont la perche dorée
Troubloit, en se jouant, la surface azurée;
Le saule, ami des eaux, l'entouroit d'un lambris.
Les regards du soleil, le ruisseau, les abris
Fécondoient à l'envi ce lieu simple et champêtre.
Sa richesse étonnoit l'œil même de son maître.
Raimond y recevoit le tribut des cités,
Et ses mets abondans n'étoient point achetés.
Mais le fils du vieillard, sa plus chère espérance,
Lindor, dans l'âge heureux qui succède à l'enfance,
Sans la connoître encor cherchant la volupté,

Un jour vit dans les champs une jeune beauté
De guirlandes de fleurs composer sa coiffure.
Auprès d'elle un vieillard assis sur la verdure,
D'un vallon parfumé respiroit les odeurs,
Et la jeune beauté lui présentoit des fleurs.
Lindor aima. Bientôt de retour chez son père,
Il trouve leur enclos trop simple, trop austère;
Il y manque des fleurs. Autour de son jardin
Il élève d'abord le myrte et le jasmin;
Aux plants du potager la jonquille est mêlée;
Sur les bords d'un sentier monte la giroflée;
La fraise auprès des eaux fleurit avec l'œillet.
Lindor cueille des fleurs qu'il assemble en bouquet;
Il les porte à Glicère, à la beauté qu'il aime;
Aux jardins de Lindor elle en cueille elle-même:
Il veut les rendre alors plus rians et plus beaux.
Il fait monter, tomber et serpenter les eaux;
Il les fait disparoître. Il sait l'art de surprendre
Par des plants, des aspects qu'on ne doit point attendre.
Dans ce jardin fécond l'odorat est flatté,
Les yeux sont satisfaits et le goût est tenté.
Tout plaît aux sens, au cœur, et tout charme Glicère.
Lindor apprend enfin que lui-même a su plaire.
Ils craignirent bientôt des témoins indiscrets;
Il fallut des berceaux, des asiles secrets.
On vit le chèvrefeuil et le pampre flexible,
Composant de concert une alcove paisible,
Sous leurs rameaux unis, sous leurs fleurs en festons,
Dérober au grand jour des fleurs et des gazons.
Ce terrain plus riant, plus riche et plus fertile,
Ne présentoit le beau qu'à côté de l'utile.
Raimond dans son jardin travailloit plus gaîment;
Glicère y va combler les vœux de son amant;
Au père de Lindor elle a conduit son père.
Sous des berceaux fleuris, asiles du mystère,
Les vieillards enchantés unirent leurs enfans.
Cet hymen, ces beaux lieux, ces charmes du printemps,
Leur rendant l'espérance et de jeunes pensées,
Leur sang se rallumoit dans leurs veines glacées.

Le même. Ibid.

§ 27. *Sensations d'une belle matinée du printemps dans la convalescence.*

O que l'âme jouit dans la convalescence!
Je ne pouvois rien voir avec indifférence;
Mes yeux étoient frappés d'un papillon nouveau:
Cet insecte, disois-je, est sorti du tombeau;
De sa cendre féconde il tire un nouvel être;
La nature à tous deux nous permit de renaître.
Sur la fleur du tilleul, sur la rose ou le thym,
Si je voyois l'abeille enlever son butin,
Elle revient, disois-je, errer sur ce rivage,
Après avoir langui dans un long esclavage,
Et moi, je viens m'unir à tant d'êtres divers,
Et reprendre ma place en ce vaste univers.
J'allois me pénétrer des rayons de l'aurore;
J'allois jouir du jour avant qu'il pût éclore;
J'étois pressé de voir, pressé de me livrer
Au plaisir de sentir, de vivre et d'admirer.
Je tressaillois, Doris, au moment où ma vue
Pénétrant par degrés dans la sombre étendue,
Démêloit les couleurs, et distinguoit les lieux.
Les objets confondus s'arrangeoient sous mes yeux:
D'abord des monts altiers la surface éclairée
Se présentoit de loin de vapeurs entourée;

Un faisceau de rayons détaché du soleil
Couloit rapidement sur l'horison vermeil,
Et l'astre lumineux s'élançant des montagnes
Jetoit ses réseaux d'or sur les vertes campagnes.
O toi qui m'as rendu la pensée et les sens,
Marche, éclaire le monde, et prodigue au printemps
Des charmes, des plaisirs dont je jouis encore.
C'est ainsi qu'au moment qui succède à l'aurore,
De l'orient en feu j'admirois les beautés,
J'admirois les gazons, les ruisseaux argentés,
Et le jeu des rayons dans ces perles liquides
Que dépose la nuit sur les vallons humides.
Les vents qui murmuroient dans les arbres voisins
M'apportant les parfums des champs et des jardins,
Mes sens étoient charmés, et mon âme ravie
Croyoit sentir la séve et respirer la vie.
J'entendis tout à coup un mélange de voix
Résonner dans la plaine, éclater dans les bois;
Le berger ranimoit les chalumeaux antiques;
La pauvreté contente entonnoit des cantiques;
La bêlante brebis, le taureau mugissant,
Vers les monts émaillés couroient en bondissant.
Cependant les oiseaux errans dans les bocages
Remplissoient de chants gais les voûtes des ombrages;
L'insecte, en bourdonnant, murmuroit son plaisir.
Ces sons qu'à mon oreille apportoit le zéphyr,
Les campagnes, les cieux, la nature embellie,
Tout me félicitoit du retour à la vie;
Et moi, je renaissois pour voir un monde heureux.
Ma voix mêloit ses chants aux champs harmonieux
Qui célébroient l'aurore et la saison nouvelle.
O combien ces concerts, la joie universelle,
Augmentoient à mes yeux les charmes du printemps!
J'associois mon cœur à tous les cœurs contens;
Je m'égalois, Doris, à cet être suprême,
Heureux par le bonheur de tant d'êtres qu'il aime;
Il jouit dans nos cœurs, c'est là sa volupté;
Il jette dans l'espace un regard de bonté,
Et parcourt d'un coup d'œil ces campagnes profondes,
Pour y voir le plaisir animer tous les mondes.

Le même. Ibid.

§ 28. *Le printemps dans sa perfection.*

Le printemps dans sa gloire embellit tous les êtres.
Animaux, végétaux, tout dans ces lieux champêtres
Arrive en ce moment au jour de sa beauté.
Déjà près du Cancer le soleil est monté;
Ce ciel tranquille et pur que blanchit la lumière
En réfléchit l'éclat sur la nature entière.
Tandis que ce grand astre aux deux tiers de son tour
Est encor loin des mers où s'éteindra le jour,
Arrêtons-nous, Doris, au bord de ce bocage,
Et du tertre émaillé que ce vieux chêne ombrage,
Regardons ces coteaux l'un à l'autre enchaînés,
Et ces riches vallons de pampres couronnés.
Vois dans ces champs, ces bois, la nature affranchie
Se livrer librement à sa noble énergie,
Répandre autour de toi ses bienfaits au hasard,
Et son luxe échapper aux entraves de l'art.
Contemple cette plaine et riante et féconde,
Qui semble un autre Éden, et le jardin du monde:
Là, Bacchus a cédé la campagne à Cérès,
Vertumne avec Pomone ombragent ces guérets;
Vois ces arbres en fleurs, de leur cime agitée,
Verser sur les sillons une pluie argentée,
Les rubis du pavot qu'emportent les zéphyrs,

Et le bluet flottant qui sème ses saphirs :
Ici, les églantiers ont dessiné la route
D'un ruisseau qui serpente égaré sous leur voûte;
Plus loin, l'astre du jour, les champs et les coteaux
Ont pris du mouvement et tremblent dans ces eaux
Dont le reflet brillant se peint dans la verdure.
Mais aujourd'hui, Doris, est-il sur la nature
Des prés, des champs, des bois, sans grâce et sans beauté?
Est-il dans ces beaux jours un jour sans volupté?

Le même. Ibid.

§ 29. *Invocation au soleil, naissance d'une multitude d'êtres.*

O toi dont l'éternel a tracé la carrière,
Toi, qui fais végéter et sentir la matière,
Qui mesures le temps, et dispenses le jour,
Roi des mondes errans qui composent ta cour,
Du Dieu qui te conduit noble et brillante image,
Les saisons, leurs présens, nos biens, sont ton ouvrage.
Tu disposas la terre à la fécondité,
Quand tu la revêtis de grâce et de beauté.
Tu t'élevas bientôt sur la céleste voûte,
Et des traits plus ardens répandus sur ta route
De l'équateur au pole, ont pénétré les airs,
Le centre de la terre et l'abîme des mers;
A des êtres sans nombre ils donnent la naissance.
Tout se meut, s'organise et sent son existence :
La matière est vivante; et des champs enflammés
Le sable et le limon semblent s'être animés.
Les germes des oiseaux, des poissons, des reptiles,
S'élancent à la fois de leurs prisons fragiles.
Ici le faon léger se joue avec l'agneau;
Là le jeune coursier bondit près du chevreau;
Sur les bords opposés de ces feuilles légères
Résident des tribus l'une à l'autre étrangères.
Les calices des fleurs, les fruits sont habités;
Dans les humbles gazons s'élèvent des cités,
Et des eaux de la nue une goutte insensible
Renferme un peuple atôme, une foule invisible.

Le même. Chant. 2.

§ 30. *L'été dans nos climats.*

Comme un flot disparoît sous le flot qui le suit
Un être est remplacé par l'être qu'il produit.
Ils naissent, Dieu puissant, lorsque ta voix féconde
Les appelle à leur tour sur la scène du monde :
Dévorés l'un par l'autre, ou détruits par le temps,
Ils ont à tes desseins servi quelques instans.
Mais si l'été brûlant a prodigué la vie
A tant d'êtres nouveaux dont la terre est remplie,
Il augmente, il achève, il mûrit les trésors
Qu'un air plus tempéré fit naître sur nos bords.
Quel aspect imposant il donne à la nature!
Il ne la flétrit pas, il change sa parure :
Sans doute elle a perdu de sa variété;
Mais simple avec grandeur, belle avec majesté,
Elle a pour ornemens sa superbe opulence;
Nos biens sont sa beauté; sa grâce est l'abondance.
Déjà l'œil dans nos champs compte moins de couleurs;
L'été dans le parterre a relégué les fleurs.
Je n'irai plus chercher, au bord de la prairie,
Cet émail, ces beautés que le printemps varie.
Je porte mes regards sur de vastes guérets;
Je parcours d'un coup d'œil les champs et les forêts.

Un océan de blés, une mer de verdure.
Dans un espace immense il faut voir la nature ;
Loin des rians jardins, loin des plants cultivés,
J'irai sur l'Apennin, sur ces monts élevés,
D'où j'ai vu d'autres monts formant leur vaste chaîne
De degrés en degrés s'abaisser sur la plaine.
Un fleuve y serpentoit, et ses flots divisés
Baignoient dans cent canaux les champs fertilisés.
Je le voyois briller à travers les campagnes,
Se noircir quelquefois de l'ombre des montagnes,
S'approcher, s'éloigner, et d'un cours incertain
Se perdre et s'enfoncer dans un sombre lointain.
Mes regards étonnés de ces riches spectacles,
Commandoient à l'espace, et voloient sans obstacles
Jusqu'aux fonds azurés, où la voûte des airs
S'unit, en se courbant, au vaste sein des mers.
Je voyois les moissons du soleil éclairées,
Ondoyer mollement sur les plaines dorées ;
Des forêts s'élever sur les monts écartés ;
Des arbres couronner les bourgs et les cités ;
Des prés déjà blanchis et des pampres fertiles,
Du peuple des hameaux entourer les asiles.
Le globe des saisons dans les flots radieux,
Précipitant ses traits lancés du haut des cieux,
Le fleuve étincelant, et la mer argentée,
Renvoyoient sur les monts leur lumière empruntée.
C'étoit dans ces momens où l'excès des chaleurs
Sous leurs paisibles toits retient les laboureurs.
Il sembloit qu'à moi seul la nature en silence,
Etalât sa richesse et sa magnificence.

Le même. Ibid.

§ 31. *L'été sous la zone torride.*

O si l'astre puissant des saisons et des jours
Opprime les climats éloignés de son cours,
S'il devient si terrible aux zones tempérées,
Quelles sont ses fureurs dans ces vastes contrées,
Que le tropique embrase, où le flambeau des cieux
Parcourt à l'équateur son cercle radieux ?
C'est là que la nature et plus riche et plus belle
Signale avec orgueil sa vigueur éternelle :
C'est là qu'elle est sublime. Aux feux brûlans des airs
Elle oppose les lacs, les fleuves et les mers ;
Et le vent d'orient y portant la rosée,
Répare et rafraîchit la campagne embrasée.
Le mélange fécond et des feux et des eaux
Y fait naître, y nourrit de puissans végétaux,
Titans majestueux, enfans de la nature.
Jamais l'affreux hiver n'attente à leur verdure,
Ils répandent au loin leurs rameaux spacieux,
Ou de leur cime altière ils menacent les cieux.
A cent peuples errans les cocotiers fertiles
Offrent des alimens, des boissons, des asiles ;
Les fleurs du canelier, l'odorant ananas,
L'arbuste de Tidor, enbaument ces climats.
La nature en ces lieux, paisible souveraine,
Partage à ses sujets son superbe domaine,
Et là, changeant l'année, et doublant les saisons,
Leur prodigue deux fois les fruits et les moissons ;
Elle élève pour eux des forêts étendues
Qui couronnent le globe et supportent les nues.
Cet être qui de loin semble un mont animé,
Ce colosse effrayant si puissamment armé,
L'éléphant y repose ; heureux sous ces ombrages,
Il voit se succéder les races et les âges.

Le lion plus terrible à l'ombre des forêts,
Dans un antre sanglant médite ses forfaits,
Ou les crins hérissés et la gueule écumante
De rivage en rivage il répand l'épouvante.
Au bord du vaste fleuve, à Brama consacré,
Toujours ivre de sang, et de sang altéré,
Sans faim et sans besoins multipliant ses crimes,
Le tigre, en se jouant, déchire ses victimes.
Là, des monstres affreux, d'énormes animaux,
Souverains tour à tour de la terre et des eaux,
Sur les deux élémens font craindre leur puissance.
Par ses cris menaçans le crocodile immense
Y fait trembler les bords dont il fut adoré.
Là l'horrible serpent, de lui-même entouré,
A l'aspect des troupeaux en sifflant se déploie,
Et s'élançant en orbe, il engloutit sa proie.
Plus funestes encor dans ces climats brûlans,
Souvent des tourbillons d'insectes dévorans
Partent du fond des bois, des marais et des ondes.
Emporté par les vents, sur des plaines fécondes
Le nuage animé dépouille les forêts,
Les vergers de Pomone et les champs de Cérès.
Mais aux bords du Niger, où la jeune Africaine
De son teint qui pâlit va ranimer l'ébène,
Dans les champs de Lima, de Bengale et d'Ormus,
Quand la nuit tient sur eux ses voiles suspendus,
Des insectes sans nombre exhalent la lumière.
De feux errans sans cesse ils couvrent la bruyère,
Et dans l'ombre des bois ces phosphores vivans
Brillent sur les rameaux balancés par les vents.
Le soleil en roulant sur ce brûlant espace,
Du globe qu'il attire élevant la surface,
Fait monter jusqu'aux cieux les Andes et l'Atlas.
Jamais leur front serein n'est chargé de frimas.
Des tourbillons de feu, de cendre et de fumée
Sortent, en rugissant, de leur cime enflammée.
La chaleur dans leur sein fait germer ces métaux
Source de l'industrie, aliment de nos maux.
Sur les champs sablonneux le rubis étincelle.
Dans les flancs des rochers, la nature immortelle
Épure avec lenteur les feux du diamant.
De la chaîne des monts tombent en écumant
Des fleuves, des torrens qu'ont nourris les orages;
A travers les rochers et les forêts sauvages,
Les empires puissans, les cités, les déserts,
Leur cours impétueux les porte au sein des mers,
L'Orellanne et l'Indus, le Gange et le Zaïre
Repoussent l'océan qui gronde et se retire.
C'est là qu'en s'élevant de ses gouffres profonds
Jusqu'aux voûtes des cieux, les trombes, les tiphons,
Des fleuves suspendus, des colonnes liquides
En effleurant les mers, suivent les vents rapides.
Dans ces mêmes climats, au bord de l'océan,
Repose sur les monts le terrible ouragan;
Il s'ébranle, mugit, lance des clartés sombres,
Et part environné du tumulte et des ombres.
Les foudres redoublés ouvrent ses flots errans.
Il tourne autour du globe et roule des torrens.
Les cités, les forêts qu'il brise à son passage,
Couvrent de leurs débris la zone qu'il ravage.
Il soulève les monts, bouleverse les mers,
Et le sable entassé dans ces affreux déserts,
Dans ces champs enflammés de la vaste Lybie,
Solitude sans eaux, sans verdure et sans vie,
Où des sources de feux, un fleuve étincelant
Tombent du haut du ciel sur un sable brûlant.
L'astre par qui tout naît, tout végète ou respire,

Y combat la nature, y détruit son empire.
Sur cet espace aride, immense et sans couleur,
On voit quelques rochers noircis par la chaleur,
Seule variété que présente à la vue
Des sables éclatans la stérile étendue.
Hélas, ce ciel d'airain, ce soleil irrité
Annonce à nos climats la même aridité.
Tout languit, tout périt. Sirius en furie
A dévoré la sève; il menace la vie.
O, que ne puis-je errer dans ces sentiers profonds
Où j'ai vu des torrens rouler du haut des monts,
A travers les rochers, et la sombre verdure!
Que ne suis-je égaré dans la vallée obscure,
Où des monts de Luna qui portent son canal,
Tombe le Nil immense en voûte de crystal.
Je verrois rejaillir ses eaux précipitées,
Le soleil enflammer leurs masses argentées,
Et sous un ciel serein les humides vapeurs
De la brillante Iris étaler les couleurs.
Le bruit, l'aspect des eaux, leur écume élancée,
Rafraîchiroient de loin mes sens et ma pensée;
Et là, couronné d'ombre, entouré de fraîcheur,
Je braverois en paix les feux de l'équateur.

Le même. Ibid.

§ 32. *Eloge de l'agriculture.*

J'admirois tes bienfaits, divine agriculture,
Tu sais multiplier les dons de la nature;
Toi seule à l'enrichir forces les élémens:
Elle doit à tes soins ses plus beaux ornemens.
Sans toi ces végétaux que tu sais reproduire
Périssent en naissant, ou naissent pour se nuire.
Tu tiras les humains du centre des forêts;
Fixés auprès des champs qu'ils cultivoient en paix,
Ils purent prononcer le saint nom de patrie,
Et connoître les mœurs, ornement de la vie.
Bientôt les animaux vaincus dans les déserts,
Esclaves des humains, se plurent dans nos fers.
L'homme ravit la laine à la brebis paisible,
Le taureau lui soumit son front large et terrible;
La génisse apporta son nectar argenté,
Aliment pur et doux, source de la santé.
L'agriculture alors nourrit un peuple immense,
Et des champs aux cités fit passer l'abondance:
La candeur, l'équité, la liberté, l'honneur
Fut le partage heureux du peuple agriculteur,
Et lui seul enrichi des trésors nécessaires,
Reçut de l'étranger les tributs volontaires.
Sénat d'un peuple-roi qui mit le monde aux fers,
Conseil de demi-dieux qu'adora l'univers,
Cérès avec Bellone a formé ton génie.
Des hameaux dispersés sur les monts d'Ausonie,
Des vallons consacrés par les pas des Catons,
Du champ des Régulus, du toit des Scipions,
S'élançoit au printemps ton aigle déchaînée,
Pour annoncer la foudre à la terre étonnée.
Au retour des combats, tes vertueux guerriers
Au temple de Cérès appendoient leurs lauriers.
Les arbres émondés par le fer des Emiles,
Les champs sollicités par les mains des Camilles,
De leurs dons à l'envi combloient leurs possesseurs,
Et ces fruits du travail n'altéroient point les mœurs.
Peuple qui des rochers de la Scandinavie
Descendis en vainqueur sur l'Europe asservie,
Tu maintiens sur tes bords les vertus des héros;

Mais tu sais respecter l'habitant des hameaux,
Et du vil publicain, du noble tyrannique,
Il n'a point à nourrir le faste Asiatique;
Il prend place au conseil près du trône des rois,
Sait penser, obéir, suivre et donner des lois.

Le même. Ibid.

§ 33. *Tondaison, fenaison, gaîté des travaux champêtres.*

Si je veux habiter de plus rians asiles
J'irai dans ces vergers peuplés d'arbres fertiles,
Le long de ce coteau qui dérobe un vallon
Au souffle de Borée, au vol de l'Aquilon :
Une eau calme et liquide y descend des collines,
Et des plants de Pomone abreuve les racines;
Ce vent foible et léger qui vole sur les eaux,
Et qui suit dans les bois la course des ruisseaux,
Me frappe à l'instant même où j'entre sous l'ombrage;
Il m'apporte le frais et l'odeur du feuillage.
La prune suspendue à ces rameaux féconds,
Les grappes d'incarnat qui courbent ces buissons,
Ces rubis émaillés qu'arrondit la nature,
Sur ces arbres touffus sortans de la verdure,
M'offrent pour tempérer mon sang trop allumé
Leur chair délicieuse et leur jus parfumé.
Là, le belier docile à la main qui le guide,
Se plonge en frissonnant dans un crystal limpide:
Au signal du berger le dogue menaçant
Ramène sur le bord le troupeau frémissant.
Cependant le fermier, les filles du village,
Rassemblés sous un chêne à l'ombre du feuillage ;
Et tous en demi-cercle assis sur le gazon,
Bientôt à la brebis vont ravir sa toison.
Elle arrive auprès d'eux ; elle semble alarmée
A l'aspect des ciseaux dont la troupe est armée.
La bergère, en flattant l'animal simple et doux,
Dissipe sa frayeur, le prend sur ses genoux,
Et la brebis rendue à sa douceur timide,
Livre sans murmurer sa laine encor humide.
On médit, en riant, des seigneurs du canton ;
De l'histoire du jour on passe aux Fils-Aimon.
Les enfans du hameau folâtrent dans la plaine ;
L'un monte le belier délivré de sa laine ;
L'autre veut effrayer, caché dans les roseaux,
Ses jeunes compagnons se jouant dans les eaux ;
Leurs cris, la cornemuse et le chant des bergères,
Vont apprendre leur joie aux échos solitaires
Un jour, sous les berceaux d'un verger écarté,
Contemplant ces pasteurs, partageant leur gaîté,
J'abordai le fermier, qui de l'ombre d'un hêtre,
Observoit, comme moi, cette scène champêtre.
Qu'il est dans votre état d'agréables momens !
Lui dis-je ; et tous nos arts, nos vains amusemens
Valent-ils ces travaux que la joie accompagne,
Et la simplicité des jeux de la campagne ?
Non, dit-il ; j'ai connu vos plaisirs si vantés ;
Ils sont trop peu sentis, ils sont trop achetés;
Je leur ai comparé les plaisirs du village ;
J'y vis, je suis content, et bénis mon partage.
Jeune, et né d'un sang noble, à la guerre entraîné,
Je n'y démentis pas le sang dont j'étois né :
Mais mes fonds dissipés, mes fermes consumées
Par un luxe sans frein qui corrompt nos armées,
Quand la paix couronna les succès de mon roi,
Je me vis sans fortune ainsi que sans emploi !

Le besoin n'avilit que les cœurs sans courage.
Moi, plein du sentiment des forces de mon âge,
Des grands, des importans redoutant les hauteurs,
Leurs soucis dédaigneux, leurs coups d'œil protecteurs,
J'allai dans un château, retraite vénérée
D'un vertueux guerrier l'honneur de la contrée.
Je l'abordai sans crainte, et parlant sans détour,
J'eus des fermiers, lui dis-je, et viens l'être à mon tour ;
Je viens redemander au travail, à la terre
Mes biens, qu'ont dissipés la folie et la guerre ;
Je vous demande à vivre et veux le mériter.
Si parmi vos fermiers vous daignez me compter,
Peut-être vos bienfaits pourront vous être utiles,
Et vos champs par mes soins deviendront plus fertiles.
Le vieillard étonné me baigna de ses pleurs,
M'embrassa, m'applaudit, mit fin à mes malheurs,
Et depuis ce moment, la joie et l'abondance
Ont habité ma ferme et sont ma récompense.
Ici loin des Pyrénés, de l'intrigue et des grands,
J'emploie avec honneur mes jours indépendans.
Je nourris dans mon cœur le mépris des richesses,
L'orgueil qui sied au pauvre, et l'horreur des bassesses.
J'apprends dans le travail à vaincre la douleur ;
Dans la guerre ou la paix, soldat ou laboureur,
Je pense en citoyen et je sers ma patrie ;
J'irai dans les combats lui dévouer ma vie ;
Je sais la rendre utile au fond de ces hameaux
Où la tendre amitié me lie à mes égaux ;
Nous portons constamment sa forte et douce chaîne.
Unis dans les plaisirs, compagnons dans la peine,
Satisfaits de nous voir, heureux de nous parler,
Le plus rude travail ne peut nous accabler :
Mais ici le travail n'est jamais solitaire.
Dans les murs des cités l'artisan sédentaire,
Emprisonné dans l'ombre et sans société,
A son triste attelier sent mourir sa gaîté :
Il n'a point son ami qui par un doux sourire,
La ranime en son cœur au moment qu'elle expire.
Voyez-vous ces beautés au visage vermeil,
Et ces jeunes pasteurs brûlés par le soleil,
Ces vieillards, ces enfans, que le travail rassemble ?
Eh bien ! ils sont heureux du plaisir d'être ensemble.
Mais montez sur mes pas, au sommet du coteau,
Vous verrez dans nos prés un plus riant tableau.
Il ne me trompoit pas : sur la plaine brûlante,
Des faneurs promenoient la faux étincelante ;
La sueur inondoit leurs membres palpitans.
Fatigués, harassés, ils paroissoient contens.
La fille du fermier, la bergère ingénue,
Sans corset, les pieds nus, la gorge demi-nue,
Le trident à la main retournant le gazon,
Au faneur égayé fredonnoient leur chanson.
Quand le feu du midi suspendit leur ouvrage,
Je les vis, en riant, se rendre sous l'ombrage,
Et bientôt se livrer aux charmes d'un festin
Qu'avoient assaisonné le travail et la faim.
Ciel ! avec quelle ardeur la troupe impatiente
Dévoroit tour à tour la framboise odorante,
Le lait de ses troupeaux, la fraise et le pain bis,
Placés sur le gazon qui servoit de tapis !
Le plaisir d'un repas n'est senti qu'au village.
Quand on eut consumé les fruits et le laitage,
Le cidre pétillant réveilla les cerveaux.
Il fit naître les chants, le rire et les bons mots.

La folie et l'amour régnoient dans l'assemblée ;
Les jeux et les baisers voloient sous la feuillée ;
Et par des traits piquans, mais sans malignité,
La raillerie encore augmentoit la gaîté.
Colinette en pressant une mûre nouvelle,
Rougit le front d'Alain qui s'endort auprès d'elle;
On en rit, il s'éveille, et d'un air ingénu
Il cherche de ces ris le sujet inconnu.
Heureux peuple des champs ! vos travaux sont des fêtes.

Le même. Ibid.

§ 34. *L'été dans sa force.*

Mais voici le moment où l'astre des saisons
Arrive du Cancer au lion de Némée.
Il revêt de splendeur la nature enflammée.
Le déluge embrasé qu'il répand dans les airs
Couvre les champs, les monts, les forêts et les mers ;
Tout reçoit, réfléchit, la clarté qu'il dispense ;
Tout brille confondu dans la lumière immense.
La campagne gémit sous les rayons brûlans,
De la terre entr'ouverte ils pénétrent les flancs.
Du sommet des rochers, sur les arides plaines
Déjà n'arrive plus le tribut des fontaines.
Le fleuve se resserre, et l'habitant des eaux
Cherche l'abri d'un antre ou l'ombre des roseaux.
Par des feux dévorans la séve est consumée ;
Elle ne soutient plus la plante inanimée,
Et le grain détaché de l'herbe qui pâlit,
Dans le limon poudreux tombe et s'ensevelit.
Le coursier sans vigueur et la tête penchée
Jette un triste regard sur l'herbe desséchée.
Le pasteur écarté sous des arbres touffus,
La tête sur la mousse et les bras étendus,
S'endort environné de ses brebis fidèles,
Et des chiens haletans, qui veillent autour d'elles
La chaleur a vaincu les esprits et les corps ;
L'âme est sans volonté, les muscles sans ressorts.
L'homme, les animaux, la campagne épuisée
Vainement à la nuit demandent la rosée.
Sous un ciel sans nuage on voit de longs éclairs,
Serpenter sur les monts et sillonner les airs.
La nuit marche à grands pas, et de son char d'ébène
Jette un voile léger que l'œil perce sans peine:
Son empire est douteux ; son règne est d'un moment:
L'éclat du jour qui naît blanchit le firmament ;
Des feux du jour passé l'horizon luit encore.
Les vents et la fraîcheur n'annoncent plus l'aurore.
La chaleur qui s'étend sur un monde en repos,
A suspendu les jeux, les chants et les travaux :
Tout est morne, brûlant, tranquille ; et la lumière
Est seule en mouvement dans la nature entière.

Le même. Ibid.

§ 35. *Orage d'été.*

On voit à l'horizon de deux points opposés,
Des nuages monter dans les airs embrasés ;
On les voit s'épaissir, s'élever, et s'étendre.
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre :
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé.
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le son lent et sourd attriste la nature.

Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur,
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparoît tout à coup sous un voile grisâtre;
Le nuage élargi les couvre de ses flancs;
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlans.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue.
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue;
Elle redouble, vole, éclate dans les airs;
Leur nuit est plus profonde; et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide
Qui tourne sur la plaine, et rasant les sillons,
Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière
Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l'airain sonnant, dans nos temples sacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu! vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas! d'un ciel en feu les globules glacés
Écrasent, en tombant, les épis renversés;
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages;
Le fermier de ses champs contemple les ravages,
Et presse dans ses bras ses enfans effrayés.
La foudre éclate, tombe, et des monts foudroyés
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes
Qui courent en torrent sur les plaines fécondes.
O récolte! ô moisson! tout périt sans retour:
L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour.

Le même. Ibid.

§ 36. *Présens et plaisirs de l'automne.*

O vous qu'ont enrichis les trésors de Cérès,
Préparez-vous, mortels, à de nouveaux bienfaits.
Redoublez vos présens, terre heureuse et féconde,
Récompensez encor la main qui vous seconde.
Et toi, riant automne, accorde à nos désirs
Ce qu'on attend de toi, du repos, des plaisirs,
Une douce chaleur, et des jours sans orage.
Il vient, environné de paisibles nuages;
Il voit, du haut des cieux, le pourpre des raisins,
Et l'ambre et l'incarnat des fruits de nos jardins;
De coteaux en coteaux la vendange annoncée,
Rappelle le tumulte et la joie insensée.
J'entends de loin les cris d'un peuple fortuné
Qui court, le thyrse en main, de pampres couronné.
Favoris de Bacchus, ministres de Pomone,
Célébrez avec moi les charmes de l'automne;
L'année, à son déclin, recouvre sa beauté.
L'automne a des couleurs qui manquoient à l'été.
Dans ces champs variés, l'or, le pourpre et l'opale
Sur un fond vert encor brillent par intervalle,
Et couvrent la forêt qui borde ces vallons,
D'un vaste amphithéâtre étendu sur les monts,
L'arbre de Cérasonte au gazon des prairies
Oppose l'incarnat de ses branches flétries.
Quelles riches couleurs, quels fruits délicieux,
Ces champs et ces vergers présentent à vos yeux!
Voyez, par les zéphyrs la pomme balancée,
Échapper mollement à la branche affaissée;
Le poirier, en buisson, courbé sous son trésor,
Sur le gazon jauni rouler des globes d'or,

Et de ces lambris verts attachés au treillage
La pêche succulente entraîner le branchage.
Les voilà donc ces fruits qu'ont annoncés les fleurs,
Et que l'été brûlant mûrit par ses chaleurs!
Jouissez, ô mortels! et par des cris de joie
Rendez grâces au ciel des biens qu'il vous envoie:
Que la danse et les chants, les jeux et les amours,
Signalent à la fois les derniers des beaux jours.

Le même. Chant 3.

37. *Calme de la nature au commencement de cette saison. Ses effets sur l'homme.*

L'homme respire enfin sous un ciel tempéré:
Des feux d'un globe ardent il n'est plus dévoré.
Le soleil est voilé; mais son disque invisible
Porte un jour tendre et doux sur le monde paisible.
Quel calme sur les eaux, dans les bois et les airs!
Quel silence étendu règne sur l'univers!
L'alcyon s'est fixé sur des roseaux tranquilles,
Ou rase, en se jouant, les ondes immobiles.
Le peuple des hameaux, des champs et des forêts,
Moins ému, moins bruyant, semble jouir en paix:
Sa volupté moins vive est encor douce et pure.
Moi, je partage ici la paix de la nature;
Dans ces heureux vallons, sur ces riches coteaux,
J'ai senti le plaisir, je jouis du repos.
Automne, ciel tranquille, agréables retraites,
Vous calmez de nos cœurs les ardeurs inquiètes;
Puisse au bonheur si pur que je goûte aujourd'hui
Ne succéder jamais le tourment de l'ennui!
Ah! nous étions heureux par la seule espérance,
Puissions-nous l'être encore au sein de l'abondance!
L'homme a tout recueilli, n'a plus à désirer,
Et le cœur satisfait a cessé d'espérer;
Le flatteur avenir n'embellit plus la vie.
Peut-être, en ce moment, la nature affoiblie,
Du soleil abaissé les rayons languissans,
Ne pourront ranimer nos esprits et nos sens.

Le même. Ibid.

§ 38. *Amusemens de l'automne.*

Sortons de la langueur par un mâle exercice;
A nos jeux, nos plaisirs, que le travail s'unisse;
Opposons la fatigue à l'ennui du repos.
Aux habitans des airs, des forêts et des eaux,
L'automne le commande, allons livrer la guerre.
Moi, nouveau Salmonée, armé de mon tonnerre
Tantôt dans le taillis je vais, au point du jour,
Du lièvre ou du chevreuil attendre le retour;
Et tantôt, parcourant les buissons des campagnes,
Je cherche la perdrix qu'appellent ses compagnes.
Mon chien bondit, s'écarte, et suit avec ardeur
L'oiseau, dont les zéphyrs vont lui porter l'odeur:
Il l'approche, il le voit; transporté, mais docile,
Il me regarde alors, et demeure immobile;
J'avance, l'oiseau part, le plomb que l'œil conduit,
Le frappe dans les airs au moment qu'il s'enfuit;
Il tourne, en expirant, sur ses ailes tremblantes,
Et le chaume est jonché de ses plumes sanglantes.
Souvent, quand le soleil dore le haut des monts,
Et que l'ombre allongée obscurcit les vallons,

Je descends dans un pré, vers un golfe paisible
Qu'environne un ombrage au jour inaccessible.
Là, je vois le pêcheur, sur les flots ébranlés,
Lançant d'un bras nerveux ses filets rassemblés,
Entourer d'un long cercle un peuple trop avide,
Qu'attira vers la rive une amorce perfide.
Les filets, en tombant, l'un de l'autre écartés,
Réunis lentement sous les flots argentés,
Enveloppent d'abord dans leurs grottes profondes
Et ramenent vers moi les habitans des ondes.
Leur foule, en s'élançant de ces rets déployés,
Frappe le sable humide, et bondit à mes pieds.
J'enlève quelquefois à l'eau pure et bruyante,
La truite suspendue à la ligne tremblante.
Cent fois dans ma jeunesse, aux rives des ruisseaux,
J'ai semé les buissons d'innombrables réseaux;
Avec quel mouvement d'espérance et de joie,
Vers la fin d'un beau jour, j'allois chercher ma proie!
A présent même encor, sous les rameaux naissans,
De l'oiseau de la nuit imitant les accens,
Des habitans des bois j'entends la troupe ailée
S'avancer, voltiger autour de ma feuillée;
J'écoute, en palpitant, leur vol précipité;
D'un transport vif et doux mon cœur est agité,
Quand je les vois tomber sur ces verges perfides,
Qu'infecta de ses sucs l'arbrisseau des Druides.
O doux emploi des jours! agréables momens!...

Le même. Ibid.

§ 39. *Chasse du cerf.*

Mais l'automne offre encor d'autres amusemens,
Où le courage et l'art mènent à la victoire.
Diane, dans ses jeux, se propose la gloire.
Entendez-vous quel bruit retentit dans les airs,
Et d'échos en échos roule dans ces déserts;
La Discorde, Bellone, ou le Dieu de la guerre,
Par ce bruit effrayant menacent-ils la terre?
De la vaste forêt l'espace en est rempli.
Dans ses sombres buissons le cerf a tressailli;
Au monarque des bois la guerre est déclarée.
Il a vu d'ennemis sa demeure entourée,
Et des chiens dévorans en groupes dispersés,
De distance en distance autour de lui placés.
Là, le coursier fougueux lève sa tête altière;
D'un œil impatient il parcourt la bruyère;
Il voudroit de la course avancer les instans:
Mais on part, il s'élance, et des sons éclatans
Sur les traces du cerf dont la terre est empreinte,
Ont conduit le chasseur au centre de l'enceinte.
Le timide animal s'épouvante et s'enfuit;
Et voit dans chaque objet la mort qui le poursuit.
Sa route sur le sable est à peine tracée;
Il devance, en courant, la vue et la pensée;
L'œil le suit, et le cherche aux lieux qu'il a quittés.
Ses cruels ennemis, par le cor excités,
S'élèvent sur ses pas au sommet des montagnes,
Et fondent à grands cris sur les vastes campagnes.
Effrayé des clameurs et des longs hurlemens,
Sans cesse à son oreille apportés par les vents,
Vers ces vents importuns il dirige sa fuite:
Mais la troupe implacable, ardente à sa poursuite,
En saisit mieux alors ses esprits vagabonds.
Il écoute et s'élance, et s'élève par bonds;

Il voudroit ou confondre, ou dérober sa trace,
Se détacher du sable, et voler dans l'espace.
Hélas! il change en vain sa route et ses retours ;
Dans le taillis obscur il fait de longs détours,
Il revoit ces grands bois, théâtre de sa gloire,
Où jadis cent rivaux lui cédoient la victoire,
Où, couvert de leur sang, consumé de désirs,
Pour prix de son courage, il obtint les plaisirs.
Il force un jeune cerf à courir dans la plaine,
Pour présenter sa trace à la meute incertaine :
Mais le chasseur la guide, et prévient son erreur ;
Le cerf est abattu, tremblant, saisi d'horreur ;
Son armure l'accable, et sa tête est penchée.
Sous son palais brûlant sa langue est desséchée ;
Il entend de plus près des cris plus menaçans,
Et fait, pour fuir encor, des efforts impuissans ;
Ses yeux appesantis laissent tomber des larmes.
Il chancelle, il s'arrête, il se sert de ses armes ;
En vain le désespoir le soutient un instant ;
Il tombe, se relève, et meurt en combattant.

Le même. Ibid.

§ 40. *Vie heureuse d'un gentilhomme de campagne, opposée à la vie tumultueuse des habitans des villes.*

Venez, jeunes guerriers, noble sang des héros,
Echapper dans nos bois aux dangers du repos ;
Développez en vous la force et le courage,
Préludez aux combats dont nos jeux sont l'image,
Bravez la faim, la soif, l'inclémence des airs,
Combattez, foudroyez les tyrans des déserts :
Ils pourroient aux humains disputer la nature,
Et nos riches moissons deviendroient leur pâture.
Frappez ces loups cruels qui brisent sous leurs dents
Des agneaux déchirés les membres palpitans ;
Percez le sanglier, qui court, avant l'aurore,
Renverser les sillons où le blé vient d'éclore ;
Signalez, par ces coups, votre âge et vos loisirs ;
Servez l'état enfin même dans vos plaisirs.
N'imitez pas ces grands, ces nobles inutiles,
Qu'énervent la mollesse et le luxe des villes ;
Voyez-les s'avilir, et prétendre aux honneurs,
Esclaves des Phrynés dont ils ont pris les mœurs,
De frivoles devoirs fatigués sans les suivre,
Accablés du soin d'être, et du travail de vivre.
O funeste loisir, ô poids affreux du temps !
Vous n'êtes point connus du citoyen des champs.
Il sait du jour qui passe employer la durée ;
Au sommeil, au repos, sa nuit est consacrée ;
Sans entraves, sans maître, et libre de choisir
Les momens du travail, du repos, du plaisir,
Il dispose à son gré tout le cours de sa vie.
Heureux qui loin du monde, utile à sa patrie,
Y fait naître des biens, en respecte les lois ;
Et, dérobant sa tête au fardeau des emplois,
Aimé dans son domaine, inconnu de ses maîtres,
Habite le donjon qu'habitoient ses ancêtres!
De l'amour des honneurs il n'est point dévoré.
Sans craindre le grand jour, content d'être ignoré,
Aux vains dieux du public il laisse leurs statues,
Par l'envie et le temps si souvent abattues.
Pour juge il a son cœur, pour amis ses égaux,
La gloire ou l'intérêt n'en font pas ses rivaux ;
Il peut trouver du moins, dans le cours de sa vie,
Un cœur sans injustice, un ami sans envie.

Il ne s'égare point dans ces vastes projets
Qui tourmentent le cœur incertain du succès ;
Il ne peut être en butte à ces revers funestes
Qui souvent de la vie empoisonnent les restes.
Elever ses troupeaux, embellir son jardin ;
Plutôt que l'agrandir, féconder son terrain ;
Par sa seule industrie augmenter sa richesse :
Voilà tous les projets que forme sa sagesse.
Il ne veut qu'arriver au terme de ses jours,
Par un chemin facile, et qu'il suivra toujours.
La Chine et le Japon, l'aiguille et la peinture
N'ornent point ses lambris d'une vaine parure ;
On y voit les portraits de ses sages aïeux.
Ils vécurent sans faste, il veut vivre comme eux ;
Et regarde souvent ces images si chères,
Qui parlent à son cœur des vertus de ses pères.
Peut-il avoir besoin que le luxe et les arts
De leur pompe frivole amusent ses regards ?
N'a-t-il pas des ruisseaux, son verger, la prairie,
Des beautés, des couleurs que chaque instant varie,
L'opale et l'incarnat d'un matin radieux,
Et le pourpre et l'azur du couchant nébuleux,
Où son œil cherche en vain la première nuance
Du pourpre qui finit, de l'azur qui commence ?
Mais il jouit encor de plus rians tableaux.
Il voit l'homme ingénu, ses plaisirs, ses travaux ;
Le respect pour les dieux, la vérité champêtre,
La douce égalité de l'esclave et du maître,
L'amour et l'amitié dans leur simplicité,
Le mélange des mœurs et de la volupté ;
Il voit le vrai bonheur, et le trouve en lui-même.
Son cœur, toujours content de l'épouse qu'il aime,
S'il a quelque chagrin, n'en est pas consumé ;
Il oppose aux destins le plaisir d'être aimé.
C'est aux champs que l'hymen unit des cœurs sincères,
Et n'est point profané par des feux adultères ;
Là, l'époux, accablé sous le fardeau des ans,
Presse encor sa moitié dans ses bras languissans ;
Là, règnent la pudeur, la concorde, l'estime,
Et l'amour, entouré des vertus qu'il anime.
Eh ! quel plaisir encor pour ces époux heureux
D'élever dans leur sein les gages de leurs feux ;
De voir à leur instinct succéder la pensée ;
De préserver d'erreur leur raison commencée ;
De guider leurs penchans, d'épurer, de former
Ces cœurs, que la nature instruit à les aimer !
Leur père est à la fois leur maître et leur modèle,
Il leur peint des vieux temps la probité fidèle.
Avant que l'art de plaire eût remplacé les mœurs,
Et lorsque les vertus conduisoient aux honneurs,
Vos aïeux, leur dit-il, au prince, à la patrie,
Immoloient leur repos, leur fortune et leur vie ;
Ils vivoient à la cour, sans nuire, et sans flatter :
Avant que d'obtenir, ils vouloient mériter ;
Sans s'abaisser alors à de vils artifices,
Ils nommoient des aïeux, et citoient des services.
Il vante, en leur présence, un mortel généreux,
Dont le cœur bienfaisant s'ouvrit au malheureux ;
Le jeune enfant s'essaie aux vertus qu'il admire,
Le père s'applaudit des vertus qu'il inspire.
Souvent, dans un sallon propre et non fastueux,
Il admet à sa table un ami vertueux ;
L'art d'irriter encor la faim qu'on a calmée,
D'un nectar étranger la sève parfumée
Ne flattent point chez lui le goût des conviés,
Le rapport des esprits que l'estime a liés,

L'enjoûment sans folie, et l'amour sans foiblesse,
De l'amour paternel la sainte et douce ivresse,
Des sermens de s'aimer que le cœur a dictés,
De ces sobres festins voilà les voluptés.

Le même. Ibid.

§ 41. *Glacières des hautes montagnes. Origine des fleuves et des ruisseaux.*

Mais le sombre horizon se refuse à l'aurore,
Et rend douteux long-temps le jour qui vient d'éclore,
Des nuages épais, sur les champs descendus,
Entourent de la nuit les objets confondus;
Immobiles sur l'onde, et fixés sur la plaine,
Ils dérobent l'espace à la vue incertaine
Du triste voyageur, dans sa route égaré,
Et qui suit au hasard un sentier ignoré.
L'astre du jour pâli répand des clartés sombres;
Son disque sans rayons se montrant dans les ombres,
Ce voile nébuleux ajoute à sa grandeur.
Mais le soleil l'entr'ouvre, il reprend sa splendeur;
Il argente les cieux, dont les vapeurs légères
Promènent sur les champs leurs ombres passagères.
L'Aquilon les emporte au sommet du Taurus;
Il en couvre l'Atlas, les Alpes, l'Immaüs;
Sans cesse il entretient, par des vapeurs nouvelles,
De leurs sommets glacés les neiges éternelles.
Là, des rochers rompus, renversés par le temps,
Semblent être lancés par les mains des Titans;
Dans l'Olympe azuré les uns portent leurs cimes;
D'autres sont suspendus sur le bord des abîmes.
Sur ces monts hérissés, monument du chaos,
Règne un repos profond, le calme des tombeaux;
Nul son n'est entendu sur leurs fronts solitaires;
Tandis que le fracas des torrens, des tonnerres,
Interrompt à leurs pieds le silence des airs.
Les frimas répandus sur ces tristes déserts
Y présentent aux yeux d'informes pyramides,
Une mer immobile, et des vagues solides.
Ces masses de crystal, ces abîmes sans fonds;
Ces marbres, ces rochers entassés sur ces monts;
Ce désordre effrayant, ces aspects formidables
Conservent à jamais leurs horreurs immuables:
La nature et le temps semblent les respecter.
Là, les êtres vivans tremblent de s'arrêter;
Et l'astre dont les feux animent la matière,
Sans y porter la vie, y répand la lumière.
Fleuves majestueux, ce sont là vos berceaux,
Et l'urne intarissable où vous puisez vos eaux.
Vous les versez d'abord dans de sombres vallées;
Vous frappez à grand bruit des rives désolées,
Où le marbre ébranlé se détachant des monts,
Tombe, roule, et bondit dans vos flots vagabonds;
Plus tranquilles enfin, sur une plaine immense
Vous portez la fraîcheur, la vie et l'abondance.
Des nuages légers, dans l'air moins élevés,
Effleurant des coteaux les sommets cultivés,
Déposés sur le sable et le limon fertile,
Pénètrent les rochers, s'arrêtent sur l'argile;
Et s'échappant de l'antre où distilloient leurs eaux,
Forment, en bouillonnant, les sources des ruisseaux;
Ils serpentent d'abord sur des plaines fécondes;
Ils vont confondre au loin leur murmure et leurs ondes,
S'ouvrir, en s'unissant, un plus vaste canal,
Et rouler sur l'arène un paisible crystal.

Ainsi, du sein des mers, une mer de nuages
S'exhale, se répand, et part de leurs rivages,
Du liquide fécond pénètre l'univers,
Et par mille canaux retourne au sein des mers.
Le même. Ibid.

§ 42. *Derniers momens de l'automne.*

Le soleil retiré vers l'humide Amalthée,
Jette un dernier regard sur la terre attristée:
Tout est changé pour nous. Ce théâtre inconstant
Où l'homme passe un jour, et jouit un instant,
Cette terre, autrefois si belle et si fertile,
De moment en moment devient pauvre et stérile.
Je ne les verrai plus ces émaux éclatans,
La pompe de l'été, les grâces du printemps;
Ces nuances du vert, des bois et des prairies;
Le pourpre des raisins, l'or des moissons mûries.
Les arbres ont perdu leurs derniers ornemens;
A travers leurs rameaux j'entends des sifflemens:
Doux zéphyr, qui, le soir, caressois la verdure,
Quel son, quel triste bruit succède à ton murmure!
Les vents courbent les pins, les ormes, les cyprès;
Ils semblent dans leur course entraîner les forêts;
Les arbres, ébranlés, de leurs cimes penchées
Font voler sur les champs les feuilles desséchées.
Les rayons du soleil, sans force et sans chaleur,
Ne perçant plus des airs la sombre profondeur,
Eole étend sur nous la nuit et les nuages.
L'ombre succède à l'ombre, et l'orage aux orages.
L'homme a perdu sa joie et son activité.
Les oiseaux sont sans voix, les troupeaux sans gaîté;
Ils ne reçoivent plus du dieu de la lumière
Ce feu qui fait sentir et vivre la matière.
La campagne épuisée a livré ses présens,
Et n'a rien à promettre à mes goûts, à mes sens.
Dans ces jardins flétris, dans ces bois sans verdure,
Je sens à mes besoins échapper la nature.
Ce concert monotone et des eaux et des vents,
Suspendant ma pensée et tous mes sentimens,
Sur elle-même enfin mon âme se replie,
Et tombe, par degrés, dans la mélancolie.
Ces vallons sans troupeaux, ces forêts sans concerts,
Ces champs décolorés, ce deuil de l'univers
Rappellent à mon cœur des pertes plus sensibles.
Je crois me retrouver à ces momens horribles
Où j'ai vu mes amis que la faux du trépas
Menaçoit à mes yeux, ou frappoit dans mes bras.
Le même. Ibid.

§ 43. *Tempêtes et déluges qu'amène ordinairement le solstice d'hiver.*

Quel bruit s'est élevé des forêts ébranlées,
Du rivage des mers et du fond des vallées?
Pourquoi ces sons affreux, ces longs rugissemens,
Ce tumulte confus, ce choc des élémens?
Le fougueux Aquilon déchaîné sur nos têtes,
Sous un ciel sans clarté promène les tempêtes;
Il siffle, tourne, gronde, et des vallons déserts
Rapide tourbillon, s'élançant sur les mers.
Il élève des monts sur leurs voûtes profondes,
Sur les bords effrayés brise les vastes ondes,

Et des bornes d'Alcide aux rives de Thulé,
Balance l'océan sur le globe ébranlé.
Ces vents du haut des cieux précipitent les nues,
Les champs ont disparu sous des mers inconnues ;
Sur les eaux qui tomboient le ciel verse des eaux,
Les torrens sont pressés par des torrens nouveaux,
Les fleuves en fureur ont franchi leurs rivages.
Jusqu'au penchant des monts ils portent leurs ravages ;
Et des ponts abattus, des hameaux renversés,
Ils roulent dans leur sein les débris dispersés.
Quelques arbres épars dans d'immenses vallées,
Elevant sur les eaux leurs tiges dépouillées,
Offrent de vains appuis à des infortunés,
Luttans contre les flots, par les flots entraînés.
Ces ondes et ces vents qui se livrent la guerre,
Jusqu'en ses fondemens ont fait trembler la terre ;
Le monde est menacé du retour du chaos ;
Et l'humide élément, vainqueur de ses rivaux,
Vainqueur du dieu du jour, dans la nature entière
Semble éteindre aujourd'hui la vie et la lumière.

Le même. Chant 6.

§ 44. *L'hiver sous le cercle polaire et dans nos climats.*

Les airs étoient sereins ; des soleils radieux
Semoient de leurs traits d'or le bleu sombre des cieux :
Mais Borée apporta ces frimas invisibles,
Ces atomes perçans, ces dards imperceptibles
Que lui-même entassa sous le pôle étoilé,
Près des monts de cristal qui couronnent Thulé.
Là le terrible hiver établit son empire.
Dans ces lieux désolés où la nature expire,
Habitent le désordre et l'uniformité.
Au bord de l'horizon le soleil arrêté,
Y poursuit sans chaleur sa paisible carrière,
Roule six mois entiers autour de l'hémisphère,
Descend, se précipite, et six mois éclipsé,
Laisse régner la nuit sur l'horizon glacé.
Le pôle lance alors des feux rouges et sombres,
Et leur triste lueur qui lutte avec les ombres,
De ces climats affreux éclaire les horreurs.
L'hiver en ce moment s'y livre à ses fureurs ;
Il subjugue Neptune ; il couvre de ses chaînes
Cette mer ténébreuse où les vastes baleines
Se montrant en automne aux yeux des matelots,
Sembloient de longs écueils élevés sur les flots.
Il envoie au midi la peur et les orages,
La famine et les vents, la mort et les ravages.
D'un froid âpre et funeste il pénètre nos sens.
Le soleil lance en vain quelques traits impuissans ;
La nuit revient d'abord augmenter la froidure.
Des chaînes de cristal ont chargé la nature.
On n'entend plus le soir la course des ruisseaux,
La cascade muette a suspendu ses eaux ;
Et souvent le berger au lever de l'aurore,
L'observe en l'écoutant, et croit l'entendre encore.
Les glaçons réunis sur les vastes étangs,
Renferment sous un mur leurs tristes habitans.
Ce fleuve est enchaîné dans sa course rapide ;
Il voudroit s'élancer de sa voûte solide,
Sous le cristal vainqueur il roule emprisonné.
De givres, de glaçons, ce bois est couronné ;
Ils brillent suspendus à la branche flétrie,
Et d'un voile d'argent ils couvrent la prairie.

Mais de nouveaux frimas rassemblés dans les airs
Pèsent sans mouvement sur les coteaux déserts,
Et la voûte des cieux qui semble être abaissée,
Dépose avec lenteur la vapeur condensée.
Le fermier qui parcourt les guérets confondus,
Au milieu de ses champs ne les reconnoît plus.
Une vaste blancheur sur le monde étendue
Est la seule couleur qu'il présente à la vue ;
Ce voile universel dérobe à tous les yeux
Les ouvrages de l'homme, et les bienfaits des dieux.

Le même. Ibid.

§ 45. *Eboulement de neiges et de glaces ; cabane engloutie.*

Aux flancs des monts altiers, à leurs cimes glacées,
L'hiver a suspendu les neiges entassées ;
Et lorsqu'aux champs de l'air luttent les aquilons,
Quand les feux du soleil pénètrent les glaçons,
Détachés tout à coup des Alpes ébranlées,
Ils tombent à grand bruit dans ces riches vallées,
Où l'homme a conservé ses vertus et ses droits,
Où paisible et guerrier, libre et soumis aux lois,
L'habitant fortuné de la sage Helvétie
Parcourt d'un pas égal l'espace de la vie.
Là j'ai vu deux époux, ou plutôt deux amans ;
Leurs cœurs s'étoient donné leurs premiers sentimens ;
Quelques champs étendus au pied d'un mont fertile,
Un verger, un bois sombre, entouroient leur asile ;
La même volonté sembloit les animer.
Modérés, bienfaisans, satisfaits de s'aimer ;
Souvent sous l'humble toit qu'habitoit l'indigence,
Le couple fortuné conduisit l'abondance,
La tendresse contente ajoute à la bonté.
Un jour où le soleil prodiguant sa clarté,
D'émeraude et d'azur, de rubis et d'opale,
Semoit des monts glacés la pente orientale,
Et rendoit l'espérance à l'homme, aux animaux,
Impatient d'agir, lassé d'un long repos,
Pour suivre le chamois errant dans la montagne,
Le jeune et tendre époux s'arrache à sa compagne ;
Une terreur secrète attrista ses adieux.
Mais avant qu'Hespérus eût brillé dans les cieux,
Il retourne à pas lents, et courbé sous sa proie,
Son fils à sa rencontre accourt ivre de joie ;
Le père l'aperçoit, et lui tendant la main,
Le soutient sur la glace, et poursuit son chemin.
Déjà de sa cabane il découvroit l'entrée,
C'est là qu'il va revoir une épouse adorée ;
Il croit jouir bientôt de ses embrassemens.
Il voit le mont trembler jusqu'en ses fondemens ;
Et des glaçons, flottans sur sa croupe ébranlée,
La masse tombe, roule et comble la vallée ;
Jusqu'aux voûtes des cieux leur chute a retenti ;
Du couple vertueux l'asile est englouti.
Hélas ! sous ces glaçons l'épouse ensevelie,
Aux jours de son bonheur va donc perdre la vie !
Les yeux levés au ciel, et les bras étendus,
L'époux foible, mourant, répète : Elle n'est plus.
Son fils, pâle, tremblant, aux genoux de son père,
Et les baignant de pleurs, lui demande sa mère.
Ils tombent languissans sur les sillons glacés,
Et des bras l'un de l'autre entourés et pressés,
Ils confondent leurs pleurs, leurs cris lents et pénibles.
Aussitôt des voisins généreux et sensibles
Viennent les enlever à ces scènes d'horreur.

Le père entre leurs bras s'agite avec fureur ;
Il s'élance et s'arrache à leur pitié cruelle.
Ah ! courons, mes amis ; je l'entends qui m'appelle ;
J'y cours. Il dit, il vole, et la bêche à la main,
Dans ces monts de cristal se traçant un chemin,
Il croit ouvrir leur masse étendue et profonde.
Un seul de ses voisins l'embrasse et le seconde ;
Son délire du moins adoucit ses douleurs.
Courbé sur les glaçons qu'il baigne de ses pleurs,
A la clarté du jour et dans la nuit obscure,
Combattant le sommeil, la faim et la froidure,
Le malheureux époux, fatigué, harassé,
Poursuit un mois entier son ouvrage insensé.
Mais il revoit enfin la vérité funeste ;
Et mesurant des yeux le travail qui lui reste,
Désolé, sans espoir, avide de la mort,
Il veut se dérober aux horreurs de son sort ;
Il regarde son fils, et se soumet à vivre.
Je n'ai pu, disoit-il, la sauver ni la suivre ;
Idole de mon cœur, charme de tous mes jours,
Je vivrai pour t'aimer, pour te pleurer toujours.
Le soleil cependant éclairoit la contrée.
Bientôt des vents du sud l'haleine tempérée
Amollit, pénétra les glaçons entassés,
Et du sein moins profond des frimas affaissés
L'époux infortuné voit sortir le platane
Dont la tige autrefois ombrageoit sa cabane.
Saisi dans ce moment de joie et de terreur,
Il reprend son travail, le quitte avec horreur,
Y revient en tremblant. Sous la voûte écroulée,
Il lui semble revoir son épouse accablée,
Son sein livide et froid, ses traits défigurés,
Ou sous les murs sanglans ses membres déchirés :
Il étoit poursuivi par cette affreuse image.
Un bruit lugubre et sourd interrompt son ouvrage ;
Il entend sous la glace une voix et des cris,
Il entend . . . c'est son nom et le nom de son fils ;
Il prête, en frissonnant, une oreille attentive,
Ciel ! ô ciel ! seroit-ce elle ? est-ce une ombre plaintive ?
Seroit-il retombé dans son égarement ?
Il le craint ; mais son fils, son fils en ce moment
A reconnu la voix, et s'écrie : ô ma mère !
Hors d'eux-mêmes, tremblans, et le fils et le père,
Frappent sur les glaçons à coups précipités ;
Et bientôt des frimas les restes écartés,
Leur laissent voir du toit les solives puissantes,
Qui n'ont point succombé sous leurs charges pesantes.
La porte sur ses gonds tourne et s'ouvre à leur voix ;
Chère épouse . . . elle vit . . . c'est elle . . . je la vois.
Elle s'élance à lui, foible, pâle, égarée ;
Et tombant dans ses bras, dont elle est entourée,
Baise son front chéri, qu'elle inonde de pleurs.
Cher ami . . . . cher époux . . . . que j'ai plaint tes douleurs !
Hélas ! sous ce tombeau, dans cette nuit profonde,
Je disois : il perd tout ; le voilà seul au monde.
Il ne pouvoit répondre, et tous deux en pleurant,
Dans leurs bras tour à tour serroient le jeune enfant.
J'ai vu ces deux époux ; les soins, la complaisance
Achèvent leur bonheur commencé dès l'enfance.
Ils vivent l'un par l'autre, ils existent pour eux.
Le jour succède au jour, et les voit plus heureux.

Le même. Ibid.

§ 46. *Effets des rigueurs de l'hiver sur l'homme et sur les animaux.*

Cependant l'hiver règne, et l'astre de la vie
Dissimulant sa force à la terre engourdie,
Les végétaux mourans sous la neige enfermés,
N'offrent plus la pâture aux êtres animés.
Des champs et des forêts l'hôte le plus timide
S'arme contre la faim d'une audace intrépide ;
Et courant au hameau, semble avoir oublié
Et les piéges mortels, et l'homme sans pitié :
Hélas ! l'homme ou la faim lui vont ôter la vie.
L'hôte informe et cruel de la sombre Hercinie
S'instruit à triompher des horreurs des saisons.
Il marche d'un pas lent, hérissé de glaçons ;
Ou dans un antre obscur fièrement impassible,
Il oppose au besoin son courage inflexible.
Les tyrans des forêts, par la faim dévorés,
Impatiens du meurtre, et de sang altérés,
Quittent pendant la nuit les bois et les montagnes,
Et courant en fureur à travers les campagnes,
Ils osent s'élancer sur l'homme épouvanté.
Ce roi de l'univers, sa grâce et sa fierté,
Ce front où de son rang la noblesse est empreinte,
Ne leur inspire plus le respect et la crainte.
Ces monstres affamés cherchent dans les tombeaux
Des ossemens poudreux, ou d'horribles lambeaux ;
On entend quelquefois des cris lents et funèbres,
Des hurlemens affreux rouler dans les ténèbres,
Et se mêler dans l'air aux tristes sifflemens
Qui partent d'un vieux dôme ébranlé par les vents.
Ces funestes concerts que les monts réfléchissent,
Semblent être l'écho des mânes qui gémissent.
Le lâche qui poursuit l'innocent opprimé,
L'ingrat qui blesse un cœur dont il étoit aimé,
Le perfide assassin, le monstre sanguinaire
Qui plongea le couteau dans le sein de son frère,
Croit voir en ce moment les spectres des enfers,
Et leurs lugubres jeux couvrir les champs déserts :
Leurs longs gémissemens, leurs clameurs lamentables,
Retentissent dans l'ombre au fond des cœurs coupables.
Ah ! si l'ami des lois, le juste est sans remords,
S'il n'entend point les cris des démons ou des morts,
Il souffre, il voit souffrir. Sur tout ce qui respire,
La douleur et la mort étendent leur empire.

Le même. Ibid.

§ 47. *Plaisirs de l'homme de lettres à la campagne pendant l'hiver.*

Mais quoi ! pour triompher de l'ennui des hivers,
Faut-il donc tous les arts, les bals et les concerts ?
Oh ! si je puis revoir mes campagnes chéries,
M'égarer un moment dans les plaines flétries,
Chercher dans les vallons la trace des beautés
Qu'ils offroient au printemps à mes yeux enchantés ;
Me retrouver encor auprès de la nature,
Espérer les zéphyrs, et prévoir la verdure !
Là, sous un toit modeste, aux muses consacré,
Et de chantres divins, de sages entouré,
Je jouirois en paix des charmes de l'étude.
Heureux l'ami des arts, qui dans la solitude
Sait goûter tour à tour l'Arioste et Milton,
Et revient s'éclairer entre Locke et Newton !

Heureux qui sait jouir, et qui cherche à connoître!
Muses, guides de l'homme, ornement de son être,
Vous qui lui découvrez d'utiles vérités,
Et le rendez sensible aux grâces, aux beautés;
Muses, je vous aimai dès l'âge le plus tendre,
Je voulois tout sentir, tout peindre, tout apprendre.
Ciel! avec quel transport, quel plaisir vif et pur,
J'appris à distinguer sur le céleste azur,
Ces globes dont Newton mesura la carrière,
Et que l'astre du jour dore de sa lumière!
De ces brillans soleils qui couvrent de leurs feux
Des mondes ignorés suspendus autour d'eux,
Mon esprit s'élançoit dans l'étendue obscure;
Je voyois sous mes pas s'agrandir la nature;
J'ajoutois chaque instant un monde à l'univers;
Et franchissant encor l'immensité des airs,
Revenu sur la terre, à ce point invisible
Qui décrit dans l'espace un trait imperceptible,
J'observois les ressorts, les mœurs des animaux;
Je savois dans leur rang placer les végétaux;
J'étois ravi de voir à travers un méandre
La sève en circulant s'élever et descendre;
J'appris pourquoi les mers, bravant la pesanteur,
Vont deux fois en un jour du pôle à l'équateur;
Je cherchois dans les airs les causes du tonnerre;
J'aurois voulu percer le centre de la terre,
Voir sous la main du temps les marbres s'y former,
Et sous les monts tremblans les métaux s'enflammer.
Mais c'est l'homme aujourd'hui que j'aspire à connoître;
Je cherche à pénétrer les secrets de son être,
A retrouver en lui ces principes des mœurs
Qu'ont altérés le temps, nos lois et nos erreurs:
J'ouvre, dans ce dessein, les fastes de l'histoire.
Ces monumens confus de misère et de gloire
Me montrent des états l'un par l'autre abattus,
Le choc des nations, et trop peu de vertus.
Je vois dans Ecbatane, ou sur les bords du Tibre,
Sous le joug des tyrans, ou chez un peuple libre,
L'homme moins protégé qu'enchaîné par les lois.
Le jouet des tribuns, ou l'esclave des rois:
La fraude le subjugue, ou la force l'opprime.
Noble amour des humains, fanatisme sublime
Qu'Athènes respira dans les lois de Solon,
Seul démon de Socrate, âme du grand Caton,
Vertu des Antonins, bonté vaste et féconde,
Inspirez, conduisez les arbitres du monde;
Et que le temps rapide amène à nos neveux,
Non des siècles brillans, mais des siècles heureux.
Que les muses, les arts et la philosophie
Passent d'un peuple à l'autre, et consolent la vie.
Vérité, juste effroi des mortels corrompus,
Puissans par les erreurs, et grands par les abus,
Achève, il en est temps, de percer le nuage
Qui te dérobe au peuple et te déguise au sage.
Souvent les voyageurs m'entraînent sur leurs pas:
J'erre avec Magellan de climats en climats,
Ou les voiles d'Anson m'emportent sur les ondes.
Je compare les lois et les mœurs des deux mondes.
J'aime à voir ces beaux lieux où les vents alisés
Déposent la fraîcheur sur les champs embrasés,
Où l'art n'a point encor subjugué la nature.
L'homme y recueille en paix des moissons sans culture;
Les forêts à sa faim offrent des alimens;
Le froid n'offense point son corps sans vêtemens;
La nuit dans un hamac qu'il suspend au branchage,
Le jour errant sans soins, ou couché sous l'ombrage,
Il est triste, indolent, sans mœurs et sans bonté;

Son âme s'endurcit dans sa stupidité:
Nul besoin n'éveillant sa sombre léthargie,
Ainsi que sans lumière elle est sans énergie.
Je vole avec Bernier vers les portes du jour;
J'ai passé du Bengale aux champs de Visapour;
Je vois Agra, Delly, nourrir un peuple immense,
Mais qu'opprime en tout temps une injuste puissance.
Là, d'un trône usurpé méprisables soutiens,
Défenseurs des tyrans contre les citoyens,
Les Nobles, les Omras dépouillent leur patrie,
Qu'enrichissent en vain son sol et l'industrie.
Tel est le sort de l'Inde et de ces beaux climats
Où jamais les hivers n'ont porté les frimas:
Un sol riche, un ciel pur, et l'or, sont leur partage.
Le nôtre est la raison, l'horreur de l'esclavage,
Un cœur ami des lois et des vertus de Mars.
Mais je reviens encor dans le temple des arts:
Le sanctuaire s'ouvre, et j'aperçois Virgile:
Il s'avance appuyé sur le chantre d'Achille.
L'un, sublime, touchant, naïf, impétueux;
L'autre, sage, élégant, tendre et majestueux;
Je crois sentir en moi le feu qui les inspire.
Déjà dans cette erreur j'allois prendre la lyre,
Lorsque j'entends la voix du vieillard de Téos.
Le front paré de fleurs et de pampres nouveaux,
Il rit, verse du vin, et chante sa maîtresse;
Il me fait partager sa joie et son ivresse.
Ovide me transporte au palais du soleil;
Et tranquille habitant de l'Olympe vermeil,
J'échappe aux vents glacés, au froid de l'air humide.
Sous les berceaux d'Eden, dans les jardins d'Armide,
Je me sens ranimé par de douces chaleurs;
J'y foule les gazons, j'y marche sur les fleurs;
Et du pinceau des arts l'imposture agréable
Donne à mes sens trompés un plaisir véritable.

Le même, ibid.

§ 48. *Occupations et Plaisirs des Habitans de la Campagne pendant l'hiver.*

Sages cultivateurs, dans vos humbles asiles,
Vos hivers sont remplis, vos loisirs sont utiles.
Le bonheur de la vie est dans l'emploi du temps.
Il faut des soins légers et des travaux constans,
Plus agir que penser. Nos jours toujours semblables
Coulent dans des plaisirs simples, inaltérables:
Votre esprit est tranquille; il sait de mois en mois
Attendre la nature, en écouter la voix.
Du grenier affaissé la gerbe descendue
Sur l'argile applanie est déjà répandue;
Sous vos coups mesurés les épis écrasés
Laissent sortir le grain de ses liens brisés;
Bientôt dans la cité vous irez le conduire.
Des nouvelles du temps vous pourrez vous instruire;
Et le jour de la fête, au pied du grand ormeau,
Charmer de vos récits le peuple du hameau.
Vous allez renverser sous leurs rameaux antiques
Les chênes dévoués à vos dieux domestiques;
Vous délivrez un champ de grès embarrassé,
Ou l'entourez de pieux et d'un large fossé.
A ces jours si remplis succède la soirée,
Et votre cœur content n'en craint pas la durée;
Un facile travail, de doux amusemens,
De la longue veillée abrégent les momens.

Tantôt la serpe en main vous divisez le hêtre,
Et préparez l'appui du pampre qui doit naître ;
Tandis que votre épouse, aux lueurs d'un brasier,
Dans l'osier avec art entrelaçant l'osier,
Précipite gaîment une chanson naïve,
Ou traîne en gémissant la romance plaintive.
Tantôt sous votre toit vos voisins rassemblés,
Entourent vos foyers de cercles redoublés,
Où préside un Nestor, l'oracle du village.
Il prédit au canton le beau temps et l'orage :
Son voisin l'interrompt pour parler à son tour,
Et fait de longs récits ou de guerre ou d'amour.
De l'antique féerie on raconte une histoire ;
L'orateur, qui la croit, l'atteste et la fait croire.
Un spectre, dit l'un d'eux, paroit vers le grand bois ;
Le jour de la tempête on entendit sa voix :
Un autre en fait d'abord la peinture effrayante ;
Le crédule auditoire est saisi d'épouvante ;
Le silence et la peur augmentent par degré,
Et plus près du foyer le cercle est resserré.
Mais pendant ces récits la robuste jeunesse
Se livre sans contrainte à sa vive allégresse.
A peine la musette et l'humble chalumeau
Ont rassemblé le soir les galans du hameau,
Que dans un vaste enclos, préparé pour la danse,
Ils viennent étaler leur rustique élégance.
Leurs pas sont ralentis ou pressés au hasard :
Ils suivent sans cadence un instrument sans art.
Tous célèbrent en vers la beauté du village ;
La muse et la bergère ont le même langage.

Le même., ibid.

§ 49. *Vie heureuse d'un grand Seigneur avancé en âge et retiré dans ses terres où il excite l'industrie et fait du bien.*

Un seul mortel peut-être est plus heureux que vous ;
Riche pour l'indigent, et pauvre pour lui-même,
Il répand le bonheur sur des vassaux qu'il aime.
Ses trésors sont le prix des travaux assidus ;
Son estime et son cœur sont le prix des vertus.
D'un canton qu'il adore il est souvent l'arbitre :
Le bon sens est son code, et l'équité son titre.
Auprès de ses foyers, asiles de la paix,
Aux rivaux irrités il dicte ses arrêts ;
Il les mène à sa table oublier leur querelle,
Et Bacchus scelle entre eux une paix éternelle.
Je l'ai vu ce mortel, si grand dans son bonheur,
J'ai vu ses plaisirs purs, le calme de son cœur.
De ses doux entretiens mon âme étoit ravie ;
Ils traçoient à mes yeux le tableau de sa vie.
L'étude et les plaisirs, la guerre et les amours,
Ont rempli, me dit-il, l'instant de mes beaux jours ;
Mais dans ces temps d'erreur, de folie et d'ivresse,
J'ai cherché mes devoirs. J'ai vu que la noblesse
Invitée aux emplois, appelée aux honneurs,
Doit au peuple son temps et l'exemple des mœurs.
J'ai passé dans les camps les momens de la guerre,
Et quand Louis vainqueur eut désarmé la terre,
Je fus utile encor dans un état nouveau.
Les agréables soins d'un seigneur de château,
Les plaisirs d'une vie occupée et tranquille,
Me donnoient un bonheur plus pur et plus facile.
C'est aux champs que le cœur cultive les vertus :
C'est aux champs, mon ami, qu'on peut, loin des abus,
Etre ami de soi-même, amant de la nature.

J'étois content ; mais seul dans cet heureux séjour,
Il manquoit à mon cœur les charmes de l'amour.
Je cherchai, je choisis une sage compagne,
Qui prît avec les goûts les mœurs de la campagne ;
Nous élevions un fils pour l'état et pour nous.
J'avois tous les plaisirs d'un père et d'un époux :
Et je les ai perdus dans ces jours de tristesse,
Où l'homme qui vieillit sent déjà sa foiblesse,
Et cherche à s'appuyer sur des êtres chéris.
Mon ami, j'ai perdu mon épouse et mon fils :
De tout ce que j'aimois cette éternelle absence
Abattit mon courage, accabla ma constance.
Le jour sur leur tombeau j'allois verser des pleurs,
Et je veillois la nuit pour sentir mes douleurs.
Mes regrets m'étoient chers ; mais mon âme affoiblie
Tombant dans les langueurs de la mélancolie,
Je ne voyois plus rien à craindre, à désirer,
Et je perdois enfin la douceur de pleurer.
Un jour où j'errois seul dans un vallon stérile,
Sous de sombres rochers, près d'une onde immobile,
J'entendis près de moi des accens douloureux.
Je me trouvai sensible aux cris d'un malheureux,
Je courus à sa voix ; ses plaintes redoublèrent :
Je lui tendis les bras, et nos larmes coulèrent.
Sans connoître nos maux, nous mêlions nos douleurs.
Et je lui savois gré de me rendre des pleurs.
Hélas ! l'infortuné, sans force, sans courage,
Se traînoit avec peine, et quittoit son village,
Où la faim consumoit son père et ses enfans.
Je calmai sa douleur par de foibles présens,
Et j'allai consoler ses enfans et son père.
De leur toit délabré j'écartai la misère ;
Je sentis auprès d'eux mes regrets s'adoucir,
Et reconnus en moi la trace du plaisir.
A l'aride fougère, aux chardons inutiles,
Cérès avoit livré ses champs les plus fertiles ;
Le pauvre nourri d'herbe, et vêtu de lambeaux,
Vainement au fermier demandoit des travaux.
Je voulus réveiller cette triste indolence,
Et rappeler ici l'industrie et l'aisance.
Charmé de mes desseins, j'entrevis le bonheur,
Et déjà le chagrin pesoit moins sur mon cœur.
L'indigent féconda la terre abandonnée.
Je payai ses momens. Du prix de sa journée
Il meubla sa cabane et vêtit ses enfans ;
Ils vivoient des moissons qui couronnoient mes champs.
Il faut rendre meilleur le pauvre qu'on soulage ;
C'est l'effet du travail, en tout temps, à tout âge.
On vit dans mon château la veuve et l'orphelin
Rouler sur les fuseaux ou la laine ou le lin ;
Les vieillards par des soins, par des travaux faciles,
Pouvoient jouir encor du plaisir d'être utiles ;
On paya les impôts sans se croire opprimé ;
Tout fut riche et content, et moi je fus aimé.
O mon ami ! l'amour, les sens et la jeunesse,
Des plaisirs les plus doux m'ont fait sentir l'ivresse ;
Mais protéger le foible, inspirer la vertu,
Est un plaisir plus grand, qui m'étoit inconnu.
Ah ! quand l'heureux fermier, l'innocente fermière
Accouroient pour me voir au seuil de leur chaumière ;
Lorsque j'ai rassemblé ce peuple agriculteur,
Qui veille, rit et chante, et me doit son bonheur ;
Quand je me dis le soir, sous mon toit solitaire,
J'ai fait ce jour encor le bien que j'ai pu faire ;

Mon cœur s'épanouit. J'éprouve en ce moment
Une céleste joie, un saint ravissement;
Et ce plaisir divin souvent se renouvelle,
Le temps n'en détruit pas le souvenir fidèle;
On en jouit toujours, et dans l'âge avancé,
Le présent s'embellit des vertus du passé.
Du temps, vous le voyez, j'ai senti les outrages;
Déjà mes yeux éteints sont chargés de nuages;
Mon corps est affaissé sous le fardeau des ans;
Mais sans glacer mon cœur, l'âge affoiblit mes sens;
J'embrasse avec ardeur les plaisirs qu'il me laisse.
De cœurs contens de moi j'entoure ma vieillesse;
Je m'occupe, je pense, et j'ai pour volupté
Ce charme que le ciel attache à la bonté.
Ainsi dans tous les temps jouit le cœur du sage,
Et son dernier soleil brille encor sans nuage:
Oui, l'Arbitre éternel des êtres et des temps
Réserve des plaisirs à nos derniers instans.

Le même, ibid.

§ 50. *Prière à l'Etre suprême.*

O Dieu! par qui je suis, je sens, j'aime et je pense,
Reçois l'hommage pur de ma reconnoissance;
Que nos voix, notre encens, s'élèvent jusqu'à toi,
Qu'ils volent de la terre au trône de son roi.
Du vide, du chaos, des ténèbres profondes,
Tu fis sortir le jour, l'harmonie et les mondes,
Et quand ta main puissante eut semé dans les cieux
Les globes éclairés, les soleils radieux,
Aux êtres animés tu donnas l'existence,
Pour épancher sur eux ta vaste bienfaisance:
Tu répandis la vie et la fécondité
Sur les mondes errans dans ton immensité;
Ta main sur leur surface étendit les campagnes,
Creusa le sein des eaux, éleva les montagnes,
Suspendit les vapeurs, fit murmurer les vents,
Nourrit les végétaux et les êtres vivans.
Le temps, suivi des jours, des saisons, des années,
Ramena tes faveurs, l'une à l'autre enchaînées.
Tu nous donnas la terre, et l'ordre d'en jouir.
Tu nous donnas des sens, un cœur et le plaisir,
Et l'aimable vertu, cette intrépide amie,
Le guide, le soutien, le charme de la vie.
Grand Dieu, c'est dans ces champs embellis par tes mains,
Que ta voix paternelle appelle les humains;
Ta bonté s'y déploie avec magnificence.
C'est là que l'abondance amène l'abondance.
J'ai vécu, jeune encor, dans ces champs fortunés;
Là j'ai vu les vrais biens qui nous sont destinés;
Et philosophe heureux, homme content de l'être,
Je viens de ses presens rendre grace à mon maître.

LES JARDINS.

§ 51. *Beaux Jardins qu'on peut se proposer d'imiter.*

Dans sa pompe élégante admirez Chantilli,
De héros en héros, d'âge en âge embelli.
Belœil, tout à la fois magnifique et champêtre,
Chanteloup, fier encor de l'exil de son maître,

Vous plairont tour à tour. Tel que ce frais bouton,
Timide avant-coureur de la belle saison,
L'aimable Tivoli d'une forme nouvelle
Fit le premier en France entrevoir le modèle.
Les Grâces en riant dessinèrent Montreuil.
Maupertuis, le Désert, Rincy, Limours, Auteuil,
Que dans vos frais sentiers doucement on s'égare!
L'ombre du grand Henri chérit encor Navarre.
Semblable à son auguste et jeune déité,
Trianon joint la grace avec la majesté.
Pour elle il s'embellit, et s'embellit par elle.
Et toi, d'un prince aimable ô l'asile fidèle,
Dont le nom trop modeste est indigne de toi,
Lieu charmant! offre-lui tout ce que je lui dois,
Un fortuné loisir, une douce retraite.
Bienfaiteur de mes vers, ainsi que du poëte,
C'est lui qui, dans ce choix d'écrivains enchanteurs,
Dans ce jardin paré de poétiques fleurs,
Daigne accueillir ma muse. Ainsi du sein de l'herbe
La violette croît auprès du lys superbe.
Compagnon inconnu de ces hommes fameux,
Ah! si ma foible voix pouvoit chanter comme eux,
Je peindrois tes jardins, le dieu qui les habite,
Les arts et l'amitié qu'il y mène à la suite.
Beau lieu! fais mon bonheur. Et moi si quelque jour,
Grâce à lui, j'embellis un champêtre séjour,
De mon illustre appui j'y placerai l'image.
De mes premières fleurs je veux qu'elle ait l'hommage:
Pour elle je cultive et j'enlace en festons
Le myrte et le laurier, tous deux chers aux Bourbons.
Et si l'ombre, la paix, la liberté m'inspire,
A l'auteur de ces dons je dévouerai ma lyre.
Riche de ses forêts, de ses prés, de ses eaux,
Le Germain offre encor des modèles nouveaux.
Qui ne connoît Rhinsberg qu'un lac immense arrose,
Où se plaisent les arts, où la valeur repose;
Potzdam de la victoire héroïque séjour,
Potzdam, qui, pacifique et guerrier tour à tour,
Par la paix et la guerre a pesé sur le monde;
Bellevue où, sans bruit, roule aujourd'hui son onde
Ce fleuve dont l'orgueil aimoit à marier
A ses tresses de jonc des festons de laurier;
Gosow, fier de ses plants, Cassel, de ses cascades;
Et du charmant Worlitz les fraîches promenades?
L'eau, la terre, les monts, les vallons et les bois,
Jamais d'aspects plus beaux n'ont présenté le choix.
Dans les champs des Césars la maîtresse du monde
Offre sous mille aspects sa ruine féconde:
Partout entremêlés d'arbres pyramidaux,
Marbres, bronzes, palais, urnes, temples, tombeaux,
Parlent de Rome antique; et la vue abusée
Croit au lieu d'un jardin parcourir un musée.
L'Ibère avec orgueil dans leur luxe royal
Vante son Aranjuez, son vieil Escurial,
Toi, surtout, Idelphonse, et tes fraîches délices.
Là ne sont pas ces eaux dont les sources factices
Se fermant tout à coup, pas leur morne repos
Attristent le bocage, et trompent les échos.
Sans cesse resonnans dans ces jardins superbes,
D'intarissables eaux, en colonnes, en gerbes,
S'élancent, fendent l'air de leurs rapides jets,
Et des monts paternels égalent les sommets;
Lieu superbe, où Philippe, avec magnificence,
Défioit son aïeul, et retraçoit la France.
Le Batave à son tour par son art courageux
Sut changer en jardin son sol marécageux.

Mais dans le choix des fleurs une recherche vaine,
Des bocages couvrant une insipide plaine,
Sont leur seule parure ; et notre œil attristé
Y regrette des monts la sauvage âpreté.
Mais ses riches canaux et leur rive féconde,
De ses moulins dans l'air, de ses barques sur l'onde,
Des troupeaux dans ses près les mobiles lointains,
Ses fermes, ses hameaux, voilà ses vrais jardins.
Des arbres résineux la robuste verdure,
Les mousses, les lichens qui bravent la froidure,
Du Russe, presque seuls, parent le long hiver :
Mais l'art subjugue tout : le feu, vainqueur de l'air,
De Flore dans ces lieux entretient la couronne,
Et Vulcain y présente un hospice à Pomone.
Par ses hardis travaux, tel le plus grand des Czars
Sut chez un peuple inculte acclimater les arts.
Heureux si des méchans l'absurde frénésie
Ne vient pas en poison changer leur ambrosie ;
Et si de Pierre, un jour, quelque heureux successeur,
Sans craindre leur danger, sait goûter leur douceur !
Le Chinois offre aux yeux des beautés pittoresques,
Des contrastes frappans et quelquefois grotesques,
Ses temples, ses palais richement colorés,
Leurs murs de porcelaine, et leurs globes dorés ;
Vous dirai-je quel luxe, aux rives Ottomanes,
Charme dans leurs jardins les beautés musulmanes?
Là, les arts enchanteurs prodiguent les berceaux,
Le marbre des bassins, le murmure des eaux,
Les Kiocks élégans, les fleurs toujours écloses :
L'empire d'orient est l'empire des roses.
Sous un ciel moins heureux, le Sarmate, à son tour,
Présente aux yeux ravis plus d'un riant séjour.
Tel brille ce superbe et riche paysage
Qui fut de Radzivil l'ingénieux ouvrage :
Là, tout plaît a nos yeux, le coteau, le vallon,
Et la belle Arcadie a mérité son nom.
Et pourrois-je oublier ta pompe enchanteresse,
Toi, dans qui l'élégance est jointe à la richesse,
Fortune Pulhavi, qui seul obtins des dieux
Les charmes que le ciel partage à d'autres lieux ?
Quel tableau ravissant présentent tes campagnes !
De quel cadre pompeux l'entourent ces montagnes
Où du grand Casimir, seul, sans garde et sans cour,
Le palais règne encor sur les champs d'alentour !
Détours mystérieux, magnifiques allées,
Bois charmans, verts coteaux, agréables vallées,
Les aspects étrangers, et les propres trésors,
Tout enchante au-dedans, tout invite au-dehors.
Dirai-je les forêts dont les monts se couronnent,
Où ce chêne, géant des bois qui l'environnent,
Où ce gros peuplier de qui l'enorme tronc,
Lorsque de cent hivers il a bravé l'affront,
Se festonnant de nœuds d'où sort un vert feuillage,
Semble orné par le temps et rajeuni par l'âge.
Pour mieux charmer les yeux, au pied de tes coteaux,
La Vistule pour toi roule ses vastes eaux ;
Pour toi son sein blanchit sous des barques agiles ;
Elle baigne tes bois, elle embrasse tes îles.
Quel plaisir, quand le soir jette ses derniers feux,
De voir, peints à la fois dans ses flots radieux
Qu'un beau pourpre colore, et qu'un blanc pur argente,
Le soleil expirant et la lune naissante !
Là, d'un chemin public c'est l'aspect animé ;
Du plus loin qu'il te voit le voyageur charmé
S'arrête, admire, et part emportant ton image ;
Le fleuve, le ruisseau, la forêt, le bocage,

Les arcs lointains des ponts, la flèche des clochers,
Me frappent tour à tour ; tes grottes, tes rochers,
Sont de vastes palais voûtés par la nature ;
D'autres, enfans de l'art, ont chacun leur parure.
Là, les fleurs, l'oranger, les myrtes toujours verts,
Jouissent du printemps et trompent le hivers ;
D'un portique pompeux leur abri se décore,
Et leur parfum trahit la retraite de Flore.
Ailleurs c'est un musée, asile studieux,
Livres, bronzes, tableaux, là, tout charme les yeux ;
Là, même après Mérope, Athalie et Zaïre,
Mes foibles vers peut-être obtiennent un sourire.
Rome, Athène, en ces lieux quel art vous imita ?
Je reconnois de loin le temple de Vesta.
Voici la roche auguste où tonnoit la Sybille ;
Sa main n'y trace plus sur la feuille mobile
Ces arrêts fugitifs, tableaux de l'avenir ;
Ici, c'est le passé qui parle au souvenir :
Ses nombreux monumens enrichissent l'histoire,
Et ce temple est pour nous le temple de mémoire.
J'y trouve le bon roi, l'usurpateur cruel,
Et les traits de Henri près de ceux de Cromwell,
La chaîne de Stuart, ce livre d'Antoinette
Par qui montoit vers Dieu sa prière secrète.
Ah ! couple infortuné, sujet de tant de pleurs,
Vos noms seuls prononcés attendrissent les cœurs.
Au sortir de ce temple où revivent les âges,
Un autre va des lieux me montrer les images ;
Imagination, pouvoir que j'ai chanté.
Conduis-moi, porte moi dans ce temple enchanté
Où des murs Bysantins, d'un temple où le Druide
Souilloit de sang humain son autel homicide,
D'un palais de l'Ecosse et d'un fort de Paris,
S'assemblent les fragmens, l'un de l'autre surpris.
Rome, Rome elle-même en ravages féconde,
Mêle ici sa ruine aux ruines du monde ;
Un roi du capitole y venge l'univers ;
Mais un temple est formé de ces débris divers ;
Il peint le monde entier ; il orne le bocage ;
Et le temps destructeur méconnoit son ouvrage.
Au fond de ce bosquet, vers ce lieu retiré,
J'avance et je découvre un débri plus sacré.
Venez ici vous tous dont l'âme recueillie
Vit des tristes plaisirs de la mélancolie ;
Voyez ce mausolée ou le bouleau pliant,
Lugubre imitateur du saule d'orient,
Avec ses longs rameaux, et sa feuille qui tombe,
Triste, et les bras pendans, vient pleurer sur la tombe.
Et toi dont le génie orna ce lieu charmant,
Que ce lieu pour toi-même est un doux monument !
Il te vit, fille heureuse, adorer un bon père,
Te vit heureuse épouse, et bienheureuse mère.
Ta fille à ces beautés prête un charme nouveau ;
Elle embellit les fleurs, le bosquet, le ruisseau,
Te rend plus chers les bois chéris de tes ancêtres.
Là vos plus doux plaisirs sont des plaisirs champêtres ;
Là, communs sont vos vœux, votre bonheur commun,
Vos parcs sont séparés, et vos cœurs ne sont qu'un.
Et moi, peintre des champs, moi qui ferai peut-être
Vivre ces beaux jardins que vos mains ont fait naître,
Mon nom, du moins mon nom habite donc ces lieux !
La pierre qui l'honore est donc chère à vos yeux !
Des groupes de bergers et des chœurs de bergères
Viennent donc quelquefois, de leurs danses légères,
Animer la prairie où gît modestement,
Au bord d'un clair ruisseau, mon humble monument !

Ah! que ne peut ma voix s'y faire un jour entendre!
Mes chants vous rendroient grâce; et, pour une âme tendre,
Quels sons harmonieux, quels accords ravissans
De la reconnoissance égalent les accens?
Entendez donc sa voix; et que son doux langage
Pour moi soit un plaisir, et pour vous un hommage.
Enfin je viens à toi, florissante Albion,
Au bel art des jardins instruite par Bacon;
De Pope, de Milton, les chants le secondèrent;
A leur voix, des vieux parcs les terrasses tombèrent:
Le niveau fut brisé; tout fut libre; et tes mains
Ont, comme tes cités, affranchi tes jardins.
Un goût plus pur orna, dessina les bocages?
Oh! qui pourroit compter les parcs, les paysages,
Les sites enchanteurs qu'arrose dans son cours
Ce fleuve impérieux qui, dans ses longs détours,
Parmi des près fleuris, des campagnes fécondes,
Marche vers l'océan, en souverain des ondes,
Plus riche que l'Hermus, plus vaste que le Rhin,
Et dont l'urne orgueilleuse est l'urne du destin.
Combien j'aime Park-place, où, content d'un bocage,
L'ambassadeur des rois se plaît à vivre en sage;
Leasowe, de Shenstone autrefois le séjour,
Où tout parle de vers, d'innocence et d'amour;
Hagley, nous déployant son élégance agreste;
Et Pain's-hill si charmant dans sa beauté modeste;
Et Bowton et Foxly, que le bon goût planta,
Fier d'obéir lui-même aux lois qu'il nous dicta;
Tous deux voisins, tous deux aimés des dieux champêtres,
Et, malgré leur contraste, amis comme leurs maîtres.
Toi-même viens enfin prendre place en mes chants,
Chiswick, plein des trésors de la ville et des champs;
Soit que dans ces bosquets j'admire la nature;
Soit que ton élégante et noble architecture,
Dans ce beau pavillon dont l'œil est amoureux,
Du grand Palladio m'offre l'ouvrage heureux;
Soit que, dans ce salon où la toile respire,
La Flandre et l'Ausonie offrent à Devonshire
D'innombrables beautés, qu'efface un de ses traits.
Charmez donc ses loisirs, beaux lieux, asiles frais.
Et quand son goût vous prête une grâce nouvelle,
Croissez, ombragez-vous, et fleurissez pour elle.

L'abbé de Lille. Jardins. Chant 1.

§ 52. *Versaille et Marly.*

Loin de ces vains apprêts, de ces petits prodiges,
Venez, suivez mon vol au pays des prestiges,
A ce pompeux Versaille, à ce riant Marly,
Que Louis, la nature, et l'art ont embelli.
C'est là que tout est grand, que l'art n'est point timide:
Là, tout est enchanté. C'est le palais d'Armide:
C'est le jardin d'Alcine, ou plutôt d'un héros
Noble dans sa retraite, et grand dans son repos,
Qui cherche encore à vaincre, à dompter des obstacles,
Et ne marche jamais qu'entouré de miracles.
Voyez-vous et les eaux, et la terre, et les bois,
Subjugués à leur tour, obéir à ses lois:
A ces douze palais d'élégante structure,
Ces arbres marier leur verte architecture:
Ces bronzes respirer: ces fleuves suspendus,
En gros bouillons d'écume à grand bruit descendus
Tomber, se replonger dans des canaux superbes;
Là, s'épancher en nappe; ici, monter en gerbes;

Et, dans l'air s'enflammant aux feux d'un soleil pur,
Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude et d'azur:
Si j'égare mes pas dans ces bocages sombres,
Des Faunes, des Sylvains en ont peuplé les ombres,
Et Diane et Vénus enchantent ce beau lieu.
Tout bosquet est un temple, et tout marbre est un dieu:
Et Louis, respirant du fracas des conquêtes,
Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes.

Le même. Ibid.

§ 53. *Jardin d'Eden.*

Du marbre, de l'airain que le luxe prodigue,
Des ornemens de l'art l'œil bientôt se fatigue:
Mais les bois, mais les eaux, mais les ombrages frais,
Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais.
Aimez donc des jardins la beauté naturelle.
Dieu lui-même aux mortels en traça le modèle.
Regardez dans Milton. Quand ses puissantes mains
Préparent un asile aux premiers des humains,
Le voyez-vous tracer des routes régulières,
Contraindre dans leur cours les ondes prisonnières?
Le voyez-vous parer d'étrangers ornemens
L'enfance de la terre et son premier printemps?
Sans contrainte, sans art, de ses douces prémices
La nature épuisa les plus pures délices.
Des plaines, des coteaux le mêlange charmant,
Les ondes à leur choix errantes mollement,
Des sentiers sinueux les routes indécises,
Le désordre enchanteur, les piquantes surprises,
Des aspects où les yeux hésitoient à choisir,
Varioient, suspendoient, prolongeoient leur plaisir.
Sur l'émail velouté d'une fraîche verdure,
Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,
Charme de l'odorat, du goût et des regards,
Élégamment groupés, négligemment épars,
Se fuyoient, s'approchoient, quelquefois à leur vue
Ouvroient dans le lointain une scène imprévue;
Ou tombant jusqu'à terre, et recourbant leurs bras,
Venoient d'un doux obstacle embarrasser leurs pas;
Ou pendoient sur leur tête en festons de verdure,
Et de fleurs, en passant, semoient leur chevelure.
Dirai-je ces forêts d'arbustes, d'arbrisseaux,
Entrelaçant en voûte, en alcove, en berceaux,
Leurs bras voluptueux et leurs tiges fleuries?
C'est là que les yeux pleins de tendres rêveries,
Eve à son jeune époux abandonna sa main,
Et rougit comme l'aube aux portes du matin.
Tout les félicitoit dans toute la nature,
Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure.
La terre, en tressaillant, ressentoit leurs plaisirs,
Zéphire aux antres verts redisoit leurs soupirs:
Les arbres frémissoient, et la rose inclinée
Versoit tous ses parfums sur le lit d'hyménée.
O bonheur ineffable! ô fortunés époux!
Heureux dans ses jardins, heureux qui, comme vous,
Vivroit, loin des tourmens où l'orgueil est en proie,
Riche de fruits, de fleurs, d'innocence et de joie!

Le même, ibid.

§ 54. *Bois et Bocages.*

Bois augustes, salut! Vos voûtes poétiques
N'entendent plus le Barde, et ses affreux cantiques;
Un délire plus doux habite vos déserts,
Et vos antres encor nous instruisent en vers;
Vous inspirez les miens, ombres majestueuses!
Souffrez donc qu'aujourd'hui mes mains respectueuses
Viennent vous embellir, mais sans vous profaner;
C'est de vous que je veux apprendre à vous orner.
Les bois peuvent s'offrir sous des aspects sans nombre.
Ici, des troncs pressés rembruniront leur ombre:
Là, de quelques rayons égayant ce séjour,
Forment un doux combat de la nuit et du jour.
Plus loin, marquant le sol de leurs feuilles légères,
Quelques arbres épars joueront dans les clairières;
Et flottant l'un vers l'autre, et n'osant se toucher,
Paroîtront à la fois se fuir et se chercher.
Ainsi le bois par vous perd sa rudesse austère:
Mais n'en détruisez pas le grave caractère.
De détails trop fréquens, d'objets minutieux
N'allez pas découper son ensemble à nos yeux.
Qu'il soit un, simple et grand, et que votre art lui laisse,
Avec toute sa pompe, un peu de sa rudesse.
Montrez ces troncs brisés; je veux des noirs torrens
Dans le creux des ravins suivre les flots errans.
Du temps, des eaux, de l'air n'effacez point la trace;
De ces rochers pendans respectez la menace,
Et qu'enfin dans ces lieux empreints de majesté
Tout respire une mâle et sauvage beauté.
Mais sans nuire à sa pompe égayez sa tristesse.
Le bocage, moins fier, avec plus de mollesse
Déploie à nos regards des tableaux plus rians,
Veut un site agréable, et des contours lians,
Fuit, revient, et s'égare en routes sinueuses,
Promène entre des fleurs des eaux voluptueuses;
Et j'y crois voir encore, ivre d'un doux loisir,
Epicure dicter les leçons du plaisir.
Mais c'est peu qu'en leur sein le bois ou le bocage
Renferment leur richesse élégante ou sauvage;
Dans l'art d'orner les champs, comme dans nos écrits,
A la variété le goût donne le prix,
Cette variété séduisante déesse,
Qui flattant de nos cœurs l'inconstante foiblesse,
Un prisme dans les mains, colore l'univers.
Dans vos heureux travaux rendez-lui donc hommage;
Le chef-d'œuvre des dieux vous en offre l'image.
Regardez cette tête où la divinité
Semble imprimer ses traits; quelle variété!
Des sentimens du cœur majestueux théâtre,
Le front s'épanouit en ovale d'albâtre,
Et doublant son éclat par un contraste heureux,
S'entoure et s'embellit de l'ombre des cheveux;
L'œil ardent réunit des faisceaux de lumière:
Deux noirs sourcils en arc protégent sa paupière;
Et la lèvre, où s'empreint la rougeur du corail,
De la blancheur des dents relève encor l'email;
Le nez, dans sa longueur, dessinant le visage,
Par une ligne droite avec art le partage,
Tandis que, déployant ses contours gracieux,
La joue au teint vermeil s'arrondit à nos yeux.
Voyez le pied, la main, dont la structure étale
De ses doigts variés la longueur inégale;
Voilà votre modèle. Heureux imitateur,
Suivez dans ses dessins la main du créateur,

Et d'objets en objets promené dans l'espace,
Que l'œil toujours jouisse, et jamais ne se lasse.
N'allez donc pas des bois symétrisant les bords,
D'un coup d'œil uniforme attrister les dehors.
Que vos murs de verdure et vos tristes charmilles
Ne cachent point aux yeux leurs nombreuses familles:
Je veux les voir; je veux, dans ces bocages verts,
Sous leurs divers aspects voir ces arbres divers:
Les uns tout vigoureux et tout frais de jeunesse,
D'autres tout décrépits, tout noueux de vieillesse;
Ceux-ci rempans; ceux-là, fiers tyrans des forêts,
Des tributs de la sève épuisant leurs sujets:
Vaste scène où des mœurs, de la vie et des âges
L'esprit avec plaisir reconnoît les images.

Le même. Ibid. Chant 2.

§ 55. *Sur les arbres de Versaille.*

O Versaille! ô regrets! ô bosquets ravissans!
Chefs-d'œuvre d'un grand roi, de le Nôtre et des ans,
La hache est à vos pieds et votre heure est venue.
Ces arbres dont l'orgueil s'élançoit dans la nue,
Frappés dans leur racine, et balançant dans l'air
Leurs superbes sommets ébranlés par le fer,
Tombent, et de leurs troncs jonchent au loin ces routes
Sur qui leurs bras pompeux s'arrondissoient en voûtes:
Ils sont détruits, ces bois, dont le front glorieux
Ombrageoit de Louis le front victorieux,
Ces bois où, célébrant de plus douces conquêtes,
Les arts voluptueux multiplioient les fêtes!
Amour, qu'est devenu cet asile enchanté
Qui vit de Montespan soupirer la fierté?
Qu'est devenu l'ombrage où, si belle et si tendre,
A son amant surpris et charmé de l'entendre
La Valière apprenoit le secret de son cœur,
Et sans se croire aimée avouoit son vainqueur?
Tout périt, tout succombe; au bruit de ce ravage
Voyez-vous point s'enfuir les hôtes du bocage?
Tout ce peuple d'oiseaux fiers d'habiter ces bois,
Qui chantoient leurs amours dans l'asile des rois,
S'exilent à regret de leurs berceaux antiques.
Ces dieux, dont le ciseau peupla ces verts portiques,
D'un voile de verdure autrefois habillés,
Tous honteux aujourd'hui de se voir dépouillés,
Pleurent leur doux ombrage; et, redoutant la vue,
Vénus même une fois s'étonna d'être nue.
Croissez, hâtez votre ombre, et repeuplez ces champs,
Vous, jeunes arbrisseaux; et vous, arbres mourans,
Consolez-vous. Témoins de la foiblesse humaine,
Vous avez vu périr et Corneille et Turenne:
Vous comptez cent printemps, hélas! et nos beaux jours
S'envolent les premiers, s'envolent pour toujours.

Le même. Ibid.

§ 56. *Les fleurs.*

Fleurs charmantes! par vous la nature est plus belle:
Dans ses brillans tableaux l'art vous prend pour modèle;
Simples tributs du cœur, vos dons sont chaque jour
Offerts par l'amitié, hasardés par l'amour.
D'embellir la beauté vous obtenez la gloire;
Le laurier vous permet de parer la victoire;
Plus d'un hameau vous donne en prix à la pudeur.
L'autel même où de Dieu repose la grandeur,

Se parfume au printemps de vos douces offrandes,
Et la religion sourit à vos guirlandes.
Mais c'est dans nos jardins qu'est votre heureux séjour.
Filles de la rosée et de l'astre du jour,
Venez donc de nos champs décorer le théâtre.
N'attendez pas pourtant qu'amateur idolâtre,
Au lieu de vous jeter par touffes, par bouquets,
J'aille de lits en lits, de parquets en parquets ;
De chaque fleur nouvelle attendre la naissance,
Observer ses couleurs, épier leur nuance.
Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur
Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur,
Pour voir sa renoncule avant l'aube s'éveille,
D'une anémone unique adore la merveille,
Ou, d'un rival heureux enviant le secret,
Achète au poids de l'or les taches d'un œillet.
Laissez-lui sa manie et son amour bizarre ;
Qu'il possède en jaloux et jouisse en avare.
Sans obéir aux lois d'un art capricieux,
Fleurs, parure des champs et délices des yeux,
De vos riches couleurs venez peindre la terre,
Venez; mais n'allez pas dans les buis d'un parterre
Renfermer vos appas tristement relégués.
Que vos heureux trésors soient partout prodigués.
Tantôt de ces tapis émaillez la verdure ;
Tantôt de ces sentiers égayez la bordure ;
Serpentez en guirlande ; entourez ces berceaux ;
En Méandres brillans courez au bord des eaux,
Ou tapissez ces murs, ou dans cette corbeille
Du choix de vos parfums embarrassez l'abeille.
Que Rapin, vous suivant dans toutes les saisons,
Décrive tous vos traits, rappelle tous vos noms ;
A de si longs détails le dieu du goût s'oppose.
Mais qui peut refuser un hommage à la rose,
La rose, dont Vénus compose ses bosquets,
Le printemps sa guirlande, et l'amour ses bouquets ;
Qu'Anacréon chanta, qui formoit avec grâce
Dans les jours de festin la couronne d'Horace ;
La rose au doux parfum, de qui l'extrait divin
Goutte à goutte versé par un avare main,
Parfume, en s'exhalant, tout un palais d'Asie,
Comme un doux souvenir remplit toute la vie ?

Le même. Ibid. Chant. 3.

§ 57. *Les eaux.*

Eh bien ! si vos sommets jadis tout dépouillés
Sont, grâce à mes leçons, richement habillés,
O rochers ! ouvrez-moi vos sources souterraines :
Et vous, fleuves, ruisseaux, beaux lacs, claires fontaines,
Venez, portez partout la vie et la fraîcheur.
Ah ! qui peut remplacer votre aspect enchanteur?
De près il nous amuse, et de loin nous invite ;
C'est le premier qu'on cherche, et le dernier qu'on quitte.
Vous fécondez les champs ; vous répétez les cieux,
Vous enchantez l'oreille et vous charmez les yeux.
Venez : puissent mes vers, en suivant votre course,
Couler plus abondans encor que votre source,
Plus légers que les vents qui courbent vos roseaux,
Doux comme votre bruit, et purs comme vos eaux !
Et vous qui dirigez ces ondes bienfaitrices,
Respectez leurs penchans et même leurs caprices.
Dans la facilité de ses libres détours,
Voyez l'eau de ses bords embrasser les contours.
De quel droit osez-vous, captivant sa souplesse,
De ses plis sinueux contraindre la mollesse ?

Que lui fait tout le marbre où vous l'emprisonnez?
Voyez-vous, les cheveux aux vents abandonnés,
Sans contrainte, sans art, sans parure étrangère,
Marcher, courir, bondir la folâtre bergère?
Sa grâce est dans l'aisance et dans la liberté.
Mais au fond d'un serrail contemplez la beauté:
En vain elle éblouit, vainement elle étale
De ses atours captifs la pompe orientale;
Je ne sais quoi de triste, empreint dans tous ses traits,
Décèle la contrainte et flétrit ses attraits.
Que l'eau conserve donc la liberté qu'elle aime,
Ou changez en beauté son esclavage même.
Ainsi malgré Morel, dont l'éloquente voix
De la simple nature a su plaider les droits,
J'aime ces jeux où l'onde en des canaux pressée
Part, s'échappe et jaillit avec force élancée.
A l'aspect de ces flots qu'un art audacieux
Fait sortir de la terre et lance jusqu'aux cieux,
L'homme se dit: "C'est moi qui créai ces prodiges."
L'homme admire son art dans ces brillans prestiges;
Qu'ils soient donc déployés chez les grands et les rois.
Mais, je le dis encore; loin le luxe bourgeois,
Dont le jet d'eau honteux, n'osant quitter la terre,
S'élève à peine, et meurt à deux pieds du parterre.
C'est peu: tout doit répondre à ce riche ornement;
Que tout prenne alentour un air d'enchantement.
Persuadez aux yeux que d'un coup de baguette
Une fée en passant, s'est fait cette retraite.
Tel j'ai vu de Saint-Cloud le bocage enchanteur:
L'œil de son jet hardi mesure la hauteur;
Aux eaux qui sur les eaux retombent et bondissent,
Les bassins, les bosquets, les grottes applaudissent;
Le gazon est plus vert, l'air plus frais; des oiseaux
Le chant s'anime au bruit de la chute des eaux;
Et les bois, inclinant leurs têtes arrosées,
Semblent s'épanouir à ces douces rosées.
Plus simple, plus champêtre, et non moins belle aux yeux,
La cascade ornera de plus sauvages lieux.
De près est admirée, et de loin entendue,
Cette eau toujours tombante et toujours suspendue.
Variée, imposante, elle anime à la fois
Les rochers, et la terre, et les eaux, et les bois.
Employez donc cet art; mais loin l'architecture
De ces tristes gradins, où tombant en mesure,
D'un mouvement égal, les flots précipités
Jusque dans leur fureur marchent à pas comptés.
La variété seule a le droit de vous plaire.
La cascade d'ailleurs a plus d'un caractère.
Il faut choisir. Tantôt d'un cours tumultueux
L'eau se précipitant dans son lit tortueux,
Court, tombe et rejaillit, retombe, écume et gronde:
Tantôt avec lenteur développant son onde,
Sans colère, sans bruit, un ruisseau doux et pur
S'épanche, se déploie en un voile d'azur.
L'œil aime à contempler ces frais amphithéâtres,
Et l'or des feux du jour sur les nappes bleuâtres,
Et le noir des rochers, et le vert des roseaux,
Et l'éclat argenté de l'écume des eaux.
Consultez donc l'effet que votre art veut produire,
Et ces flots toujours prompts à se laisser conduire
Vont vous offrir, plus lents ou plus impétueux,
Des tableaux doux ou fiers, gais ou majestueux.
Tableaux toujours puissans! Eh! qui n'a pas de l'onde
Eprouvé sur son cœur l'impression profonde?
Toujours, soit qu'un courant vif et précipité
Sur des cailloux bondisse avec agilité,
Soit que sur le limon une rivière lente

Déroule en paix les plis de son onde indolente,
Soit qu'à travers des rocs un torrent en courroux
Se brise avec fracas ; triste ou gai, vif ou doux,
Leur cours excite, apaise, ou menace, ou caresse.
De Vénus, nous dit-on, l'écharpe enchanteresse
Renfermoit les amours, et les tendres désirs,
Et la joie, et l'espoir précurseur des plaisirs.
Les eaux sont ta ceinture, ô divine Cybele !
Non moins impérieuse, elle renferme en elle
La gaîté, la tristesse, et le trouble, et l'effroi.
Eh ! qui l'a mieux connu, l'a mieux senti que moi ?
Souvent, je m'en souviens, lorsque les chagrins sombres,
Que de la nuit encore avoient noircis les ombres,
Accabloient ma pensée et flétrissoient mes sens :
Si d'un ruisseau voisin j'entendois les accens,
J'allois, je visitois ses consolantes ondes.
Le murmure, le frais de ses eaux vagabondes
Suspendoient mes chagrins, endormoient ma douleur,
Et la sérénité renaissoit dans mon cœur.
Tant du doux bruit des eaux l'influence est puissante !
Pour prix de ce bienfait, toi dont le cours m'enchante,
Ruisseau, permets que l'art, sans trop t'enorgueillir,
T'embellisse à nos yeux, si l'art peut t'embellir.
Un ruisseau siéroit mal dans une vaste plaine ;
Son lit n'y traceroit qu'une ligne incertaine.
Modestes, au grand jour se montrant à regret,
Ses flots veulent baigner un bocage secret.
Son cours orne les bois, les bois sont ses délices.
Là, je puis à loisir suivre tous ses caprices,
Son embarras charmant, sa pente, ses replis,
Le courroux de ses flots par l'obstacle embellis.
Tantôt dans un lit creux qu'un noir taillis ombrage
Cachant son onde agreste et sa course sauvage,
Tantôt à plein canal présentant son miroir,
Je le vois sans l'entendre, ou l'entends sans le voir.
Là, ses flots amoureux vont embrasser des îles.
Plus loin il se sépare en deux ruisseaux agiles,
Qui, se suivant l'un l'autre avec rapidité,
Disputent de vitesse et de limpidité ;
Puis, rejoignant tous deux le lit qui les rassemble,
Murmurent enchantés de voyager ensemble,
Ainsi, toujours errant de détour en détour,
Muet, bruyant, paisible, inquiet tour à tour,
Sous mille aspects divers son cours se renouvelle.
Mais vers ses bords rians la rivière m'appelle.
Dans un champ plus ouvert, noble et pompeux tableau,
Son onde moins modeste en larges nappes d'eau
Roule, des feux du jour au loin étincelante.
Elle laisse au ruisseau sa gaîté pétulante,
Et son inquiétude, et ses plis tortueux.
Son lit, en longs courans, des vallons sinueux
Suivra les doux contours et la molle courbure.
Si le ruisseau des bois emprunte sa parure,
La rivière aime aussi que des arbres divers,
Les pâles peupliers, les saules demi-verts,
Ornent souvent son cours. Quelle source féconde
De scènes, d'accidens ! Là, j'aime à voir dans l'onde
Se renverser leur cime, et leurs feuillages verts
Trembler du mouvement et des eaux et des airs.
Ici, le flot bruni fuit sous leur voute obscure.
Là, le jour par filets pénètre leur verdure.
Tantôt dans le courant ils trempent leurs rameaux,
Et tantôt leur racine embarrasse les flots.
Souvent d'un bord à l'autre étendant leur feuillage,
Ils semblent s'élancer et changer de rivage.
Ainsi l'arbre et les eaux se prêtent leurs secours :
L'onde rajeunit l'arbre, et l'arbre orne son cours ;

Et tous deux, s'alliant sous des formes sans nombre,
Font un échange aimable et de fraîcheur et d'ombre.
Sachez donc les unir; ou si, dans de beaux lieux,
La nature sans vous fit cet hymen heureux,
Respectez-la. Malheur à qui feroit mieux qu'elle!
Tel est, cher Watelet, mon cœur me le rappelle,
Tel est le simple asile où, suspendant son cours,
Pure comme tes mœurs, libre comme tes jours,
En canaux ombragés la Seine se partage,
Et visite en secret la retraite d'un sage.
Ton art la seconda; non cet art imposteur,
Des lieux qu'il croit orner hardi profanateur.
Digne de voir, d'aimer, de sentir la nature,
Tu traitas sa beauté comme une vierge pure
Qui rougit d'être nue, et craint les ornemens.
Je crois voir le faux goût gâter ces lieux charmans.
Ce moulin, dont le bruit nourrit la rêverie,
N'est qu'un son importun, qu'une meule qui crie;
On l'écarte. Ces bords doucement contournés,
Par le fleuve lui-même en roulant façonnés,
S'alignent tristement. Au lieu de la verdure
Qui renferme le fleuve en sa molle ceinture,
L'eau dans des quais de pierre accuse sa prison;
Le marbre fastueux outrage le gazon,
Et des arbres tondus la famille captive
Sur ces saules vieillis ose usurper la rive.
Barbares, arrêtez, et respectez ces lieux!
Et vous, fleuve charmant, vous, bois délicieux,
Si j'ai peint vos beautés, si dès mon premier âge
Je me plus à chanter les prés, l'onde et l'ombrage,
Beaux lieux, offrez long-temps à votre possesseur
L'image de la paix qui règne dans son cœur.
Au défaut des courans formés par la nature,
L'art pourra vous prêter son heureuse imposture,
Sans doute; mais cet art veut un œil exercé.
Que leurs flots bien conduits, que leur cours bien tracé,
M'offrent de la rivière un portrait véritable;
Son lit, ses eaux, ses bords, que tout soit vraisemblable.
De ta rivière ainsi le cours fut façonné,
O toi, d'un couple auguste asile fortuné,
Délicieux Oatlands! ta plus riche parure,
Ce n'est pas ton palais, tes fleurs et ta verdure,
Ni tes vastes lointains, ni cet antre charmant
Qui d'une nuit Arabe offre l'enchantement;
Mais ces superbes eaux qu'en un fleuve factice
Le goût fit serpenter avec tant d'artifice:
L'œil charmé s'y méprend; dans ces nombreux détours
De la Tamise encore il croit suivre le cours,
Et, par l'illusion d'une savante optique
Qui confond les lointains dans sa vapeur magique,
D'un vieux pont suspendu sur ce fleuve royal
Montre de loin la voûte embrassant son canal:
Tant l'art a de pouvoir, et tant la perspective
Qui prête à vos tableaux sa beauté fugitive,
Par sa douce féerie et ses charmes secrets,
Colorant, approchant, éloignant les objets,
De son brillant prestige embellit les campagnes,
Comble ici les vallons, là baisse les montagnes,
Déguise les objets, les distances, les lieux,
Et, pour mieux les charmer, en impose à nos yeux.
Autant que la rivière en sa molle souplesse
D'un rivage anguleux redoute la rudesse,
Autant les bords aigus, les longs enfoncemens
Sont d'un lac étendu les plus beaux ornemens.
Que la terre tantôt s'avance au sein des ondes,
Tantôt qu'elle ouvre aux flots des retraites profondes:

Et qu'ainsi s'appelant d'un mutuel amour,
Et la terre et les eaux se cherchent tour à tour :
Ces aspects variés amusent votre vue.
L'œil aime dans un lac une vaste étendue.
Cependant offrez-lui quelques points de repos.
Si vous n'interrompez l'immensité des flots,
Mes yeux sans intérêt glissent sur leur surface.
Ainsi, pour abréger leur insipide espace,
Ou qu'un frais bâtiment, des chaleurs respecté,
Se présente de loin dans les flots répété,
Ou bien faites éclore une île de verdure:
Les îles sont des eaux la plus riche parure.
Ou relevez leurs bords, ou qu'en bouquets épars
Des masses d'arbres verts arrêtent vos regards.
Par un contraire effet si vous voulez l'étendre,
Aux bords trop exhaussés ordonnez de descendre.
Ou reculez vos bois, ou commandez que l'eau
Se perde en un bosquet, tourne au pied d'un coteau.
A travers ces rideaux où l'eau fuit et se plonge,
L'imagination la suit et la prolonge.
Ainsi votre œil jouit de ce qu'il ne voit pas;
Ainsi le goût savant prête à tout des appas.
Et des objets qu'il crée, et de ceux qu'il imite,
Resserre, étend, découvre, ou cache la limite.
Du frais miroir des eaux, de leurs nombreux reflets
Sachez aussi connoître et saisir les effets ;
Quelle que soit leur forme, étang, lac ou rivière,
Qu'il soit pour vos bosquets un centre de lumière,
Un foyer éclatant d'où les rayons du jour
Pénètrent doucement dans les bois d'alentour,
Et de l'onde au bocage, et du bocage à l'onde
Promènent, en jouant, leur lueur vagabonde;
L'œil aime à voir glisser à travers les rameaux.
Et leur clarté tremblante et leurs jours inégaux ;
Là leur teinte est plus claire, ici plus rembrunie,
Et de leurs doux combats résulte l'harmonie.

Le même, ibid.

§ 58. *Le jardin de Pope à Twickenham.*

Ah! si dans vos travaux est toujours respecté
Le lieu par un grand homme autrefois habité,
Combien doit l'être un sol embelli par lui-même!
Dans ces sites fameux c'est leur maître qu'on aime.
Eh! qui du Tusculum de l'orateur Romain,
Du Tivoli si cher au Pindare Latin,
Auroit osé changer la forme antique et pure?
Tout ornement l'altère et l'art lui fait injure.
Loin donc l'audacieux qui, pour le corriger,
Profane un lieu célèbre en voulant le changer!
Le grand homme au tombeau se plaint de cet outrage,
Et les ans seuls ont droit d'embellir son ouvrage:
Gardez donc d'attenter à ces lieux révérés ;
Leurs débris sont divins, leurs défauts sont sacrés.
Conservez leurs enclos, leurs jardins, leurs murailles
Telle on laisse sa rouille au bronze des médailles.
Tel j'ai vu ce Twickenham dont Pope est créateur,
Le goût le défendit d'un art profanateur ;
Et ses maîtres nouveaux, révérant sa mémoire,
Dans l'œuvre de ses mains ont respecté sa gloire.
Ciel! avec quel transport j'ai visité ce lieu
Dont Mindipe est le maître et dont Pope est le dieu!
Le plus humble réduit avoit pour moi des charmes.
Le voilà ce musée où, l'œil trempé de larmes,
De la tendre Héloïse il soupiroit le nom :

Là sa muse évoquoit Achille, Agamemnon,
Célébroit Dieu, le monde et ses lois éternelles,
Ou les règles du goût ou les cheveux des belles ;
Je reconnois l'alcove où, jusqu'à son réveil,
Les doux rêves du sage amusoient son sommeil.
Voici le bois secret, voici l'obscure allée
Où s'échauffoit sa verve en beaux vers exhalée :
Approchez, contemplez ce monument pieux
Où pleuroit en silence un fils religieux :
Là, repose sa mère, et des touffes plus sombres
Sur ce saint mausolée ont redoublé leurs ombres ;
Là, du Parnasse Anglois le chantre favori
Se fit porter mourant sous son bosquet chéri ;
Et son œil, que déjà couvroit l'ombre éternelle,
Vint saluer encor la tombe maternelle.
Salut, saule fameux que ses mains ont planté !
Hélas ! tes vieux rameaux dans leur caducité
En vain sur leurs appuis reposent leur vieillesse,
Un jour tu périras ; ses vers vivront sans cesse.
Console-toi, pourtant ; celui qui dans ses vers
D'Homère le premier fit ouïr les concerts,
Bienfaiteur des jardins ainsi que du langage,
Le premier sur les eaux suspendit ton ombrage ;
A peine le passant voit ce tronc respecté,
La rame est suspendue et l'esquif arrêté,
Et même en s'éloignant, vers ce lieu qu'il adore
Ses regards prolongés se retournent encore.
Mon sort est plus heureux ; par un secret amour
Près de ces bois sacrés j'ai fixé mon séjour.
Eh ! comment résister au charme qui m'entraîne ?
Par plus d'un doux rapport mon penchant m'y ramène.
Le chantre d'Ilion fut embelli par toi ;
Virgile, moins heureux, fut imité par moi.
Comme toi, je chéris ma noble indépendance :
Comme toi, des forêts je cherche le silence.
Aussi dans les bosquets par ta muse habités,
Viennent errer souvent mes regards enchantés :
J'y crois entendre encor ta voix mélodieuse ;
J'interroge tes bois, ta grotte harmonieuse ;
Je plonge sous sa voûte avec un saint effroi,
Et viens lui demander des vers dignes de toi.
Protége donc ma muse ; et si ma main fidèle
Jadis à nos François te montra pour modèle,
Inspire encor mes chants ; c'est toi dont le flambeau
Guida l'art des jardins dans un chemin nouveau :
Ma voix t'en fait l'hommage, et dans ce lieu champêtre
Je viens t'offrir les fleurs que toi-même as fait naître.

Le même. Ibid.

§ 59. *Ruines de l'ancienne Rome.*

O champs de l'Italie, ô campagnes de Rome,
Où dans tout son orgueil gît le néant de l'homme !
C'est là que des aspects fameux par de grands noms,
Pleins de grands souvenirs et de hautes leçons,
Vous offrent ces objets, trésors des paysages.
Voyez de toutes parts, comment le cours des âges
Dispersant, déchirant de précieux lambeaux,
Jetant temple sur temple, et tombeaux sur tombeaux,
De Rome étale au loin la ruine immortelle.
Ces portiques, ces arcs, où la pierre fidèle
Garde du peuple-roi les exploits éclatans ;
Leur masse indestructible a fatigué le temps.
Des fleuves suspendus ici mugissoit l'onde,
Sous ces portes passoient les dépouilles du monde ;

Partout confusément dans la poussière épars,
Les thermes, les palais, les tombeaux des Césars;
Tandis que de Virgile, et d'Ovide, et d'Horace,
La douce illusion nous montre encor la trace.
Heureux, cent fois heureux l'artiste des jardins,
Dont l'art peut s'emparer de ces restes divins.
Déjà la main du temps sourdement le seconde;
Déjà sur les grandeurs de ces maîtres du monde
La nature se plaît à reprendre ses droits.
Au lieu même où Pompée, heureux vainqueur des rois,
Etaloit tant de faste, ainsi qu'aux jours d'Evandre,
La flûte des bergers revient se faire entendre.
Voyez rire ces champs au laboureur rendus,
Sur ces combles tremblans ces chevreaux suspendus,
L'orgueilleux obélisque au loin couché sur l'herbe,
L'humble ronce embrassant la colonne superbe;
Ces forêts d'arbrisseaux, de plantes, de buissons,
Montant, tombant en grappe, en touffes, en festons,
Par le souffle des vents semés sur ces ruines,
Le figuier, l'olivier, de leurs foibles racines,
Achèvent d'ébranler l'ouvrage des Romains;
Et la vigne flexible, et le lierre aux cent mains,
Autour de ces débris rampant avec souplesse,
Semblent vouloir cacher ou parer leur vieillesse.

Le même. Ibid. Chant. 4.

§ 60. *Statues des dieux et des grands hommes dans les jardins.*

Mais si vous n'avez pas ces restes renommés,
N'avez-vous pas du moins ces bronzes animés,
Et ces marbres vivans, déités des vieux âges,
Où l'art seul fut divin et força les hommages?
Je sais qu'un goût sévère a voulu des jardins
Exiler tous ces dieux des Grecs et des Romains.
Et pourquoi? Dans Athène et dans Rome nourrie,
Notre enfance a connu leur riante féerie.
Ces dieux n'étoient-ils pas laboureurs et bergers?
Pourquoi donc leur fermer vos bois et vos vergers?
Sans Pomone, vos fruits oseront-ils éclore?
De l'empire des fleurs pouvez-vous chasser Flore?
Ah! que ces dieux toujours enchantent nos regards!
L'idolâtrie encore est le culte des arts.
Mais que l'art soit parfait: loin des jardins qu'on chasse
Ces dieux sans majesté, ces déesses sans grâce.
A chaque déité choisissez son vrai lieu.
Qu'un dieu n'usurpe pas les droits d'un autre dieu.
Laissez Pan dans les bois. D'où vient que ces Naïades,
Que ces Tritons à sec se mêlent aux Dryades?
Pourquoi ce Nil en vain couronné de roseaux,
Et dont l'urne poudreuse est l'abri des oiseaux?
Otez-moi ces lions et ces tigres sauvages,
Ces monstres me font peur, même dans leurs images;
Et ces tristes Césars, cent fois plus monstres qu'eux,
Aux portes des bosquets sentinelles affreux,
Qui, tout hideux d'effroi, de soupçons et de crimes,
Semblent encor de l'œil désigner leurs victimes,
De quel droit s'offrent-ils dans ce riant séjour?
Montrez-moi des mortels plus chers à notre amour.
En des lieux consacrés à leur apothéose,
Créez un Elysée où leur ombre repose.
Loin des profanes yeux, dans des vallons couverts
De lauriers odorans, de myrtes toujours verts,
En marbre de Paros offrez-nous leurs images.
Qu'une eau lente se plaise à baigner ces bocages,

Et qu'aux ombres du soir mêlant un jour douteux,
Diane aux doux rayons soit l'astre de ces lieux.
Leur tranquille beauté sous ces dais de verdure,
De ces marbres chéris la blancheur tendre et pure,
Ces grands hommes, leur calme et simple majesté,
Cette eau silencieuse, image du Léthé,
Qui semble pour leurs cœurs exempts d'inquiétude
Rouler l'oubli des maux et de l'ingratitude,
Ces bois, ce jour mourant sous leur ombrage épais,
Tout des mânes heureux : respire la paix.
Vous donc, n'y consacrez que des vertus tranquilles.
Loin tous ces conquérans en ravages fertiles:
Comme ils troubloient le monde, ils troubleroient ces lieux.
Placez-y les amis des hommes et des dieux,
Ceux qui par des bienfaits vivent dans la mémoire,
Ces rois dont leurs sujets n'ont point pleuré la gloire ;
Montrez-y Fénélon à notre œil attendri ;
Que Sully s'y relève embrassé par Henri.
Donnez des fleurs; donnez, j'en couvrirai ces sages,
Qui, dans un noble exil, sur de lointains rivages
Cherchoient ou répandoient les arts consolateurs.
Toi surtout, brave Cook, qui, cher à tous les cœurs:
Unis par les regrets la France et l'Angleterre ;
Toi qui, dans ces climats où le bruit du tonnerre
Nous annonçoit jadis, Triptolème nouveau,
Apportois le coursier, la brebis, le taureau,
Le soc cultivateur, les arts de ta patrie,
Et des brigands d'Europe expiois la furie.
Ta voile en arrivant leur annonçoit la paix,
Et ta voile en partant leur laissoit des bienfaits.
Reçois donc ce tribut d'un enfant de la France.
Et que fait son pays à ma reconnoissance?
Ses vertus en ont fait notre concitoyen.
Imitons notre roi, digne d'être le sien.
Hélas! de quoi lui sert que deux fois son audace
Ait vu des cieux brûlans, fendu des mers de glace;
Que des peuples, des vents, des ondes révéré,
Seul sur les vastes mers son vaisseau fût sacré ;
Que pour lui seul la guerre oubliât ses ravages ?
L'ami du monde, hélas! meurt en proie aux sauvages.
Aux bords d'une eau limpide, en des bosquets fleuris
Mêlez donc son image à ces bustes chéris ;
Et que son doux aspect, ses malheurs et vos larmes
A ces lieux enchantés prêtent encor des charmes.

Le même. Ibid.

§ 61. *Episode d'Abdolonyme.*

Mais c'est peu d'enseigner l'art d'embellir les champs,
Il faut les faire aimer; et peut-être en mes chants,
Bien mieux qu'un froid précepte, une histoire touchante
Rendra plus chers encor les travaux que je chante,
Ces doux soins qui du sage occupent les loisirs.
Quelquefois les rois même ont goûté les plaisirs :
C'est toi que j'en atteste, ô vieillard magnanime!
Toi, né du sang royal, modeste Abdolonyme.
Obscur et retiré dans son paisible enclos,
Entre son doux travail, et son heureux repos,
Le vieillard oublioit le sang qui le fit naître ;
Nul séjour n'égaloit sa demeure champêtre ;
D'un côté, c'est Sidon, et son port et ses mers ;
De l'autre, du Liban les cèdres toujours verts,
Dont les sommets pompeux, disposés en étage
Levoient cime sur cime, ombrage sur ombrage;
Au flanc de la montagne un fertile coteau,
Vêtu d'un vert tapis, s'étendoit en plateau,

Et de là deux filets d'une onde crystalline
Tomboient en murmurant le long de la colline ;
Au centre du jardin, vers le soleil naissant,
Un vallon fortuné se courboit en croissant,
Zone délicieuse, en tout temps ignorée
Et du midi brûlant et du fougueux Borée ;
Dans le fond les sapins, les cyprès fastueux,
En cercle dessinoient leurs troncs majestueux ;
Mille arbustes divers y versoient sans blessure
Le nard le plus parfait, la myrrhe la plus pure ;
Au-devant on voyoit, deployant son trésor,
Le citron, orgueilleux de son écorce d'or,
Et la rouge grenade, et la figue mielleuse,
Et du riche palmier la datte savoureuse ;
Autour quelques rochers du marbre le plus pur,
Veinés d'or et d'argent, et de pourpre et d'azur,
Charmoient plus ses regards dans leurs masses rustiques
Que ceux dont l'art jadis décoroit ses portiques ;
Sur leurs flancs ondoyoient des arbrisseaux en fleurs,
Différens de parfums, de formes, de couleurs ;
La rose les paroit, et sur une onde pure
De vieux saules penchoient leur longue chevelure ;
Plus loin, c'est un troupeau qui, content sous ses lois,
Lui peignoit l'origine et les devoirs des rois.
Les premiers souverains furent pasteurs des hommes,
Se disoit-il souvent, mais dans l'âge où nous sommes
Quels sages envieroient ces illustres dangers ?
Il disoit, et, content du sceptre des bergers,
Il soignoit tour à tour ses troupeaux et ses plantes ;
Son fils le secondoit de ses mains innocentes.
L'un est majestueux encore en son déclin,
Sa barbe en flots d'argent se répand sur son sein,
Sur son teint vigoureux une mâle vieillesse
N'a point décoloré les fleurs de la jeunesse,
Sa marche est assurée et son auguste front
Du temps et du malheur semble braver l'affront.
Son fils est dans sa fleur ; mais de l'adolescence
Les traits déjà plus mûrs s'éloignent de l'enfance ;
La rose est sur sa joue, et d'un léger coton
Le duvet de la pêche ombrage son menton ;
Son air est doux, mais fier, et de sa noble race
Je ne sais quoi de grand conserve encor la trace.
Tous deux, lorsque le soir tempéroit les chaleurs,
Au repos de la nuit abandonnant les fleurs,
Quelquefois de l'empire ils lisoient les annales,
Et du peuple et des grands les discordes fatales ;
Comment au bruit confus de mille affreuses voix
Le crime ensanglanta la demeure des rois,
Et du trône brisé fit tomber leurs ancêtres ;
Le vieillard les pleuroit ; mais sous ses toits champêtres
Tranquille, il étoit loin d'envier leur splendeur.
Tel n'étoit point son fils : un instinct de grandeur
Quelquefois dans son âme éveilloit son courage,
Au-dessus de son sort, au-dessus de son âge ;
Mais l'exemple d'un père arrêtant son essor,
A son labeur champêtre il se plaisoit encor.
Tel un jeune arbrisseau qui sur les vastes plaines
Doit déployer un jour ses ombres souveraines,
Dans un antique bois qu'a foudroyé le ciel,
Foible, se cache encor sous l'abri paternel.
Au centre du jardin est un autel champêtre ;
Là tous deux des saisons ils adoroient le maître.
Un soir après avoir fini leurs doux travaux,
Désaltéré leurs fleurs, taillé leurs arbrisseaux,
Au pied de cet autel couronné de guirlandes
Tous deux agenouillés présentoient leurs offrandes ;

L'air étoit en repos; les rayons du soleil
Glissant obliquement de l'occident vermeil
Peignoient au loin les mers de leur pourpre flottante:
Les vaisseaux de Sidon dans leur voile ondoyante
A peine recueilloient quelque souffle de vents;
La vague avec lenteur rouloit ses plis mouvans;
Enfin tout étoit calme, et la nature entière
Sembloit avec respect écouter leur prière;
Chaque vœu vers le ciel s'élève en liberté;
Par les voûtes d'un temple il n'est point arrêté;
Et les fruits parfumés, les fleurs et la verdure
Formoient de mille odeurs l'encens de la nature.
Le vieillard le premier au maître des humains
Levoit en suppliant ses vénérables mains.
Il prioit pour ses fruits, pour son fils, pour l'empire,
Sur ses lèvres erroit un auguste sourire;
Son fils l'accompagnoit de ses timides vœux;
Leurs voix montoient ensemble à l'oreille des dieux.
Soixante ans de vertus recommandent le père;
L'innocence du fils protége sa prière.
Un si touchant spectacle attendrissoit le ciel,
Et dans le même instant au pied du même autel
Tout l'olympe attentif contemploit en silence
Le malheur, la vertu, la vieillesse et l'enfance,
Voilà que tout à coup resonne aux environs
L'éclatante trompette et le bruit des clairons;
Une troupe guerrière entoure cette enceinte;
Le jeune Abdolonyme a tressailli de crainte:
Mon fils, dit le vieillard, ne t'épouvante pas!
Lorsque l'orgueil armé rassemble ses soldats
Le riche peut trembler, mais le pauvre est tranquille.
Il dit, reste à l'autel, et demeure immobile.
Mais la trompette sonne une seconde fois,
Et l'écho roule au loin prolongé dans le bois.
C'est le vainqueur de Tyr, c'est lui, c'est Alexandre,
Fatigué de marcher sur des palais en cendre:
Effroi du trône, il veut en devenir l'appui,
Et ce caprice auguste est digne encor de lui.
Des portes du jardin les pilastres rustiques
N'offroient point des palais les marbres magnifiques,
D'un simple bois de chêne ils étoient façonnés;
Ces lieux d'un vert rempart étoient environnés;
Les mûriers, les buissons, les blanches aubépines
Ensemble composoient ces murs tissus d'épines.
Alexandre s'arrête; et ce triomphateur
Qui des plus fiers remparts abaissa la hauteur,
Contemple avec respect cette foible barrière;
Il laisse hors des murs sa cohorte guerrière;
Il porte dans l'enceinte un pas religieux,
Et craint de profaner le calme de ces lieux.
A peine il les a vus, ses passions s'apaisent,
Son orgueil s'attendrit, ses victoires se taisent,
Et sur ce cœur fougueux, sur ce tyran des rois,
La nature un instant a repris tous ses droits.
Il cherche le vieillard, il le voit, il s'approche:
Ce lieu me fait, dit-il, un trop juste reproche,
Il me dit que j'ai trop méconnu le bonheur;
A terrasser les rois je mettois mon honneur.
Je vais jouir enfin d'un charme que j'ignore:
Ton sang régna jadis, il doit régner encore;
Sors de l'obscurité: les peuples et les rois
Sont toujours criminels d'abandonner leurs droits;
Ne me refuse pas cette nouvelle gloire,
C'est le fruit le plus doux qu'attendoit ma victoire;
Viens donc: tout te rappelle au rang de tes aïeux,
Tes vertus, et ton peuple, Alexandre et les dieux.

Ainsi ta main toujours dispose des couronnes ;
Aux uns tu les ravis, aux autres tu les donnes,
Répondit le vieillard, et de tes fières lois
Le plus obscur réduit ne peut sauver les rois !
Hé bien ! à mes destins je suis prêt à souscrire ;
Pour le rendre à mon fils je reprends mon empire.
Toi, si tu peux des champs goûter encor la paix
Contemple cet asile, et conçois mes regrets.
Permets donc qu'en ces lieux le sommeil des chaumières
Pour cette nuit du moins ferme encor mes paupières,
Et qu'en ce doux abri prolongeant mon séjour
Je dérobe aux grandeurs les restes d'un beau jour ;
Demain à mes devoirs je consens à me rendre.
Cette noble fierté plaît au cœur d'Alexandre ;
Mais, durant leurs adieux, le fils, dans le jardin
Ayant cueilli des fleurs qu'entrelace sa main,
A ces lauriers cruels qu'ensanglanta Bellone
Demande à marier sa modeste couronne.
Le héros lui sourit, et ce front triomphant
Se courbe avec plaisir sous la main d'un enfant.
Il le prend, il l'embrasse, et, fixant son visage
Dans ses destins futurs aime à voir son ouvrage :
Il part enfin, s'éloigne, et s'arrache à regret
A ce couple innocent qu'il envie en secret ;
Il s'éloigne indigné de sa grandeur cruelle
Qui traîne le ravage et le deuil après elle,
Prend pitié de sa gloire, et sent avec douleur
Qu'il a conquis le monde et perdu le bonheur :
Mais ce jour le console, il éprouve en lui-même
Ce plaisir pur qui fuit l'orgueil du diadème,
Qu'ignore la victoire, et quitte ces beaux lieux
Fier d'un plus beau triomphe, et plus grand à ses yeux.
Le vieillard tout le soir suit sa tâche innocente ;
Il va de fleur en fleur, erre de plante en plante,
Se hâte de jouir, et dans le fond du cœur
Recueille avidement un reste de bonheur.
A peine à l'horizon avoit rougi l'aurore,
Que pressant dans ses bras cet enfant qu'il adore,
Je vais régner, dit-il, et ce terrible emploi,
Mon fils, après ma mort retombera sur toi :
Que je te plains ! ces bois, ces fleurs, sujets fidèles
Ne m'étoient point ingrats, ne m'étoient point rebelles ;
Qu'un sort bien différent nous attend aujourd'hui !
Viens donc, ô cher enfant ! viens, ô mon doux appui !
Du malheur de régner viens consoler ton père,
Et vous, objets charmans, toi, cabane si chère,
Vous que je cultivois, vergers délicieux,
Arbres que j'ai plantés, recevez mes adieux ;
Hélas ! coulant ici mes heures fortunées,
Heureux, par vos printemps je comptois mes années :
Ces fastes valoient bien les annales des rois.
Puisse du moins l'empire être heureux sous mes lois,
Et, me dédommageant de mes pures délices,
Par le bonheur commun payer mes sacrifices !
Il dit, promène encor ses regards attendris
Sur ses bois, sur ses fleurs, ses élèves chéris,
Et part environné d'une brillante escorte.
Mais du palais à peine il a touché la porte,
Mille ressouvenirs se pressent sur son cœur ;
Dans un confus transport de joie et de douleur,
En silence il parcourt le séjour de ses pères,
Témoin de leur grandeur, témoin de leurs misères
Leur ombre l'y poursuit ; il pense quelquefois
Entendre autour de lui leur gémissante voix ;
Mais les flots d'un vin pur, et le sang des victimes
Achève d'effacer la trace de ces crimes :

Il règne, et l'équité préside à ses projets;
Son sceptre est moins pesant, chéri par ses sujets.
Cependant quelquefois loin d'un monde profane,
Il revient en secret visiter sa cabane
Revient s'asseoir encore au pied de ses ormeaux,
De ses augustes mains émonde leurs rameaux,
Et s'occupant en roi, se délassant en sage,
D'un bonheur qu'il n'a plus adore encor l'image.
Le même. Ibid.

§ 62. *La Chartreuse de Paris.*

Vieux cloître où de Bruno les disciples cachés
Renferment tous leurs vœux sur le ciel attachés;
Cloître saint, ouvre-moi tes modestes portiques;
Laisse-moi m'égarer dans ces jardins rustiques
Où venoit Catinat méditer quelquefois,
Heureux de fuir la cour et d'oublier les rois.
J'ai trop connu Paris: mes légères pensées
Dans son enceinte immense au hasard dispersées,
Veulent en vain rejoindre et lier tous les jours
Leur fil demi-formé, qui se brise toujours,
Seul, je viens recueillir mes vagues rêveries.
Fuyez, bruyans remparts, pompeuses Tuileries,
Jardin dont la grandeur et la simplicité
Du siècle de Louis nous peint la majesté!
Je préfère ces lieux où l'âme moins distraite,
Même au sein de Paris, peut goûter la retraite;
La retraite me plaît, elle eut mes premiers vers.
Déjà de feux moins vifs éclairant l'univers,
Septembre loin de nous s'éloigne, et décolore
Cet éclat dont l'année un moment brille encore.
Il redouble la paix qui m'attache en ces lieux,
Son jour mélancolique et si doux à nos yeux,
Son vert plus rembruni, son grave caractère,
Semblent se conformer au deuil du monastère.
Sous ces bois jaunissans j'aime à m'ensevelir;
Couché sur un gazon qui commence à pâlir
Je jouis d'un air pur, de l'ombre et du silence.
Ces chars tumultueux où s'assied l'opulence,
Tous ces travaux, ce peuple en tumulte agité,
Ces sons confus qu'élève une vaste cité,
Des enfans de Bruno ne troublent point l'asile;
Le bruit les environne, et leur âme est tranquille.
Tous les jours, reproduit sous des traits inconstans,
Le fantôme du siècle emporté par le temps,
Passe, et roule autour d'eux ses pompes mensongères.
Mais c'est en vain: du siècle ils ont fui les chimères,
Hormis l'éternité, tout est songe pour eux.
Et nous osons pourtant les juger malheureux!
Quel préjugé funeste à des lois si rigides,
Attache, disons-nous, ces pieux suicides?
Ils meurent longuement, rongés d'un noir chagrin,
L'autel garde leurs vœux sur des tables d'airain,
Et le seul désespoir habite leurs cellules.
Eh bien! vous qui plaignez ces victimes crédules,
Pénétrez avec moi ces murs religieux.
N'y respirez-vous pas l'air paisible des cieux?
Vos chagrins ne sont plus, vos passions se taisent,
Et du cloître muet les ténèbres vous plaisent.
Mais quel lugubre son du haut de cette tour
Descend, et fait frémir les dortoirs d'alentour?
C'est l'airain qui du temps formidable interprète,
Dans chaque heure qui fuit, à l'humble anachorète

Redit en longs échos : SONGE AU DERNIER MOMENT.
Le son sous cette voûte expire lentement,
Et quand il a cessé l'âme en frémit encore.
La méditation qui, seule dès l'aurore,
Dans ces sombres parvis marche en baissant son œil,
A ce signal s'arrête, et lit sur un cercueil,
L'épitaphe à demi par les ans effacée,
Qu'un gothique écrivain dans la pierre a tracée,
O tableaux éloquens ! ô combien à mon cœur,
Plaît ce dôme noirci d'une divine horreur,
Et le lierre embrassant ces débris de murailles,
Où croasse l'ois au chantre des funérailles,
Les approches du soir, et ces ifs attristés,
Où glissent du soleil les dernières clartés,
Et ce buste pieux que la mousse environne,
Et la cloche d'airain à l'accent monotone,
Ce temple où chaque aurore entend de saints concerts
Sortir d'un long silence, et monter dans les airs,
Un martyr dont l'autel a conservé les restes,
Et le gazon qui croît sur ces tombeaux modestes
Où l'heureux cénobite a passé sans remord
Du silence du cloître à celui de la mort.
Cependant sur ces murs l'obscurité s'abaisse,
Leur deuil est redoublé, leur ombre est plus épaisse,
Les hauteurs de Meudon me cachent le soleil ;
Le jour meurt, la nuit vient, le couchant moins vermeil,
Voit pâlir de ses feux la dernière étincelle.
Tout à coup se rallume une aurore nouvelle,
Qui monte avec lenteur sur les dômes noircis
De ce palais voisin qu'éleva Médicis ; (1)
Elle en blanchit le faîte, et ma vue enchantée
Reçoit par ces vitraux la lueur argentée.
L'astre touchant des nuits verse du haut des cieux
Sur les tombes du cloître un jour mystérieux,
Et semble y réfléchir cette douce lumière,
Qui des morts bienheureux doit charmer la paupière.
Ici, je ne vois plus les horreurs du trépas,
Son aspect attendrit et n'épouvante pas.
Me trompé-je ? Ecoutons ; sous ces voûtes paisibles
Ont retenti des voix, des harpes invisibles,
Et la religion, le front voilé, descend.
Elle approche : déjà son calme attendrissant,
Jusqu'au fond de votre âme en secret s'insinue ;
Entendez-vous un Dieu dont la voix inconnue
Dit : *Au fond du désert, ô mon fils, cherche-moi,*
Viens, je t'y parlerai, j'y serai près de toi.
Maintenant du milieu de cette paix profonde,
Tournez les yeux : voyez dans les routes du monde,
S'agiter les humains que travaille sans fruit,
Cet espoir obstiné du bonheur qui les fuit.
Rappelez-vous les mœurs de ces siècles sauvages,
Où sur l'Europe entière apportant les ravages,
Des Vandales obscurs, de farouches Lombards,
Des Goths se disputoient le trône des Césars.
La force étoit sans frein, le foible sans asile :
Parlez : blâmerez-vous les Bénoît, les Basile,
Qui loin du siècle impie, en ces temps abhorrés,
Ouvrirent au malheur des refuges sacrés ?
Déserts de l'orient, sables, sommets arides,
Catacombes, forêts, sauvages Thébaïdes,
O que d'infortunés votre noire épaisseur
A derobés jadis au fer de l'oppresseur !
C'est là qu'ils se cachoient, et les chrétiens fidèles,
Que la religion protégeoit de ses ailes,

(1) Le Luxembourg.

Vivant avec Dieu seul dans leurs pieux tombeaux,
Pouvoient au moins prier sans craindre les bourreaux.
Le tyran n'osoit plus y chercher ses victimes.
Et que dis-je? accablé de l'horreur de ses crimes,
Souvent dans ce lieu saint l'oppresseur désarmé,
Venoit demander grâce aux pieds de l'opprimé.
D'héroïques vertus habitoient l'hermitage.
Je vois dans les débris de Thèbes, de Carthage,
Aux creux des souterrains, au fond des vieilles tours,
D'illustres pénitens fuir le monde et les cours.
La voix des passions se tait sous leurs cilices,
Mais leurs austérités ne sont point sans délices;
Celui qu'ils ont cherché ne les oubliera pas,
Dieu commande au désert de fleurir sous leurs pas.
Palmier, qui rafraîchis la plaine de Syrie,
Ils venoient reposer sous ton ombre chérie;
Prophétique Jourdain, ils erroient sur tes bords,
Et vous, qu'un roi charmoit de ses divins accords,
Cèdres du haut Liban, sur votre cime altière,
Vous portiez jusqu'au ciel leur ardente prière!
Cet antre protégeoit leur paisible sommeil,
Souvent le cri de l'aigle avança leur réveil,
Ils chantoient l'Eternel sur le roc solitaire,
Au bruit sourd d'un torrent dont l'eau les désaltère,
Quand tout à coup un ange, en dévoilant ses traits,
Leur porte au nom du ciel un message de paix.
Et cependant leurs jours ne sont point sans orages!
Cet éloquent Jérôme, honneur des premiers âges,
Voyoit sous le cilice et de cendres couvert,
Tous les vices de Rome assiéger son désert.
Leurs combats exerçoient son austère sagesse.
Peut-être comme lui déplorant sa foiblesse,
Un mortel trop sensible habita ce séjour.
Hélas! plus d'une fois les soupirs de l'amour
S'élèvent dans la nuit du fond des monasteres;
En vain les repoussant de ses regards austères,
La pénitence veille à côté d'un cercueil;
Il entre déguisé sous les voiles du deuil;
Au Dieu consolateur en pleurant il se donne.
A Comminge, à Rancé Dieu sans doute pardonne,
A Comminge, à Rancé qui ne doit quelques pleurs?
Qui n'en sait les amours? qui n'en plaint les malheurs?
Et toi, dont le nom seul trouble l'âme amoureuse,
Des bois du Paraclet vestale malheureuse,
Toi qui, sans prononcer de vulgaires sermens,
Fis connoître à l'amour de nouveaux sentimens;
Toi, que l'homme sensible, abusé par lui-même,
Se plaît à retrouver dans la femme qu'il aime,
Héloïse, à ton nom quel cœur ne s'attendrit?
Tel qu'un autre Abailard tout amant te chérit.
Que de fois j'ai cherché, loin du monde volage,
L'asile où dans Paris s'écoula ton jeune âge!
Ces vénérables tours qu'allonge vers les cieux
La cathédrale antique où prioient nos aïeux;
Ces tours ont conservé ton amoureuse histoire.
Là, tout m'en parle encor; là, revit ta mémoire:
Là, du toit de Fulbert j'ai revu les débris.
On dit même, en ces lieux de ton ombre chéris,
Qu'un long gémissement s'élève chaque année,
A l'heure où se forma ton funeste hyménée.
La jeune fille alors lit, au déclin du jour
Cette lettre éloquente où brûle ton amour:
Son trouble est aperçu de l'amant qu'elle adore,
Et des feux que tu peins son feu s'accroît encore.
Mais que fais-je, imprudent? quoi! dans ce lieu sacré
J'ose parler d'amour, et je marche entouré

Des leçons du tombeau, des menaces suprêmes ?
Ces murs, ces longs dortoirs se couvrent d'anathèmes,
De sentences de mort qu'aux yeux épouvantés,
L'ange exterminateur écrit de tous côtés.
Je lis à chaque pas : DIEU, l'ENFER, la VENGEANCE.
Partout est la rigueur, nulle part la clémence,
Cloître sombre ! où l'amour est proscrit pas le ciel,
Où l'instinct le plus cher est le plus criminel ;
Déjà, déjà ton deuil plaît moins à ma pensée.
L'imagination vers le ciel élancée,
Aima leur saint repos, leur long recueillement ;
Mais mon âme a besoin d'un plus doux sentiment.
Ces devoirs rigoureux font trembler ma foiblesse.
Toutefois quand le temps qui détrompe sans cesse,
Pour moi des passions détruira les erreurs,
Et leurs plaisirs trop courts souvent mêlés de pleurs,
Quand mon cœur nourrira quelque peine secrète,
Dans ces momens si doux et si chers au poëte,
Où fatigué du monde, il veut, libre du moins,
Et jouir de lui-même, et rêver sans témoins ;
Alors je reviendrai, solitude tranquille,
Oublier dans ton sein les ennuis de la ville,
Et retrouver encor, sous ces lambris déserts,
Les mêmes sentimens retracés dans ces vers.

M. de Fontanes.

§ 63. L'HOMME DES CHAMPS. *La chasse du cerf.**

Aux habitans de l'air faut-il livrer la guerre ?
Le chasseur prend son tube, image du tonnerre ;
Il l'élève au niveau de l'œil qui le conduit :
Le coup part, l'éclair brille, et la foudre le suit.
Quels oiseaux va percer la grêle meurtrière ?
C'est le vanneau plaintif, errant sur la bruyère :
C'est toi, jeune alouette, habitante des airs !
Tu meurs en préludant à tes tendres concerts.
Mais pourquoi célébrer cette lâche victoire,
Ces triomphes sans fruits et ces combats sans gloire ?
O muse, qui souvent, d'une si douce voix,
Imploras la pitié pour les chantres des bois,
Ah ! dévoue à la mort l'animal dont la tête
Présente à notre bras une digne conquête,
L'ennemi des troupeaux, l'ennemi des moissons.
Mais quoi ? Du cor bruyant j'entends déjà les sons ;
L'ardent coursier déjà sent tressaillir ses veines,
Bat du pied, mord le frein, sollicite les rênes.
A ces apprêts de guerre, au bruit des combattans,
Le cerf frémit, s'étonne et balance long-temps.
Doit-il loin des chasseurs prendre son vol rapide ?
Doit-il leur opposer son audace intrépide ?
De son front menaçant ou de ses pieds légers,
A qui se fiera-t-il dans ces pressans dangers ?
Il hésite long-temps : la peur enfin l'emporte ;
Il part, il court, il vole : un moment le transporte
Bien loin de la forêt, et des chiens et du cor.
Le coursier, libre enfin, s'élance et prend l'essor ;
Sur lui l'ardent chasseur part comme la tempête,
Se penche sur ses crins, se suspend sur sa tête.
Il perce les taillis, il rase les sillons,
Et la terre sous lui roule en noirs tourbillons.
Cependant le cerf vole, et les chiens sur sa voie
Suivent ces corps légers que le vent leur envoie ;

* *Voyez p. 237 celle de Saint-Lambert.*

Partout où sont ses pas sur le sable imprimés,
Ils attachent sur eux leurs naseaux enflammés ;
Alors le cerf tremblant, de son pied, qui les guide,
Maudit l'odeur traîtresse et l'empreinte perfide.
Poursuivi, fugitif, entouré d'ennemis,
Enfin dans son malheur il songe à ses amis.
Jadis de la forêt dominateur superbe,
S'il rencontre des cerfs errans en paix sur l'herbe,
Il vient au milieu d'eux, humiliant son front,
Leur confier sa vie et cacher son affront.
Mais, hélas ! chacun fuit sa présence importune
Et la contagion de sa triste fortune :
Tel un flatteur délaisse un prince infortuné.
Banni par eux il fuit, il erre abandonné :
Il revoit ces grands bois, si chers à sa mémoire,
Où cent fois il goûta les plaisirs et la gloire,
Quand les bois, les rochers, les antres d'alentour
Répondoient à ses cris et de guerre et d'amour,
Et qu'en sultan superbe à ses jeunes maîtresses
Sa noble volupté partageoit ses caresses.
Honneur, empire, amour, tout est perdu pour lui.
C'est en vain qu'à ses maux prêtant un noble appui,
D'un cerf tout jeune encor la confiante audace
Succède à ses dangers et s'élance à sa place.
Par les chiens vétérans le piége est éventé.
Du son lointain des cors bientôt épouvanté,
Il part, rase la terre ; ou, vieilli dans la feinte,
De ses pas, en sautant, il interrompt l'empreinte ;
Ou, tremblant et tapi loin des chemins frayés,
Veille et promène au loin ses regards effrayés,
S'éloigne, redescend, croise et confond sa route.
Quelquefois il s'arrête; il regarde, il écoute ;
Et des chiens, des chasseurs, de l'écho des forêts
Déjà l'affreux concert le frappe de plus près.
Il part encor, s'épuise encore en ruses vaines.
Mais déjà la terreur court dans toutes ses veines ;
Chaque bruit est pour lui l'annonce de son sort,
Chaque arbre un ennemi, chaque ennemi la mort.
Alors, las de traîner sa course vagabonde,
De la terre infidèle il s'élance dans l'onde,
Et change d'élément sans changer de destin.
Avide et réclamant son barbare festin,
Bientôt vole après lui, de sueur dégouttante,
Brûlante de fureur et de soif haletante,
La meute aux cris aigus, aux yeux étincelans.
L'onde à peine suffit à leurs gosiers brûlans :
Mais à leur fier instinct d'autres besoins commandent ;
C'est de sang qu'ils ont soif, c'est du sang qu'ils demandent.
Alors désespéré, sans amis, sans secours,
A la fureur enfin sa foiblesse a recours.
Hélas ! pourquoi faut-il qu'en ruses impuissantes
La frayeur ait usé ses forces languissantes ?
Et que n'a-t-il plutôt, écoutant sa valeur,
Par un noble combat illustré son malheur ?
Mais, enfin, las de perdre une inutile adresse,
Terrible il se ranime, il s'avance, il se dresse,
Soutient seul mille assauts ; son généreux courroux
Réserve aux plus vaillans ses plus terribles coups.
Sur lui seul à la fois tous ses ennemis fondent ;
Leurs morsures, leurs cris, leur rage se confondent.
Il lutte, il frappe encore : efforts infructueux !
Hélas ! que lui servit son port majestueux,
Et sa taille élégante et ses rameaux superbes,
Et ses pieds qui voloient sur la pointe des herbes ?

Il chancelle, il succombe, et deux ruisseaux de pleurs
De ses assassins même attendrissent les cœurs.
L'Abbé de Lille. L'homme des champs. Chant 1.

§ 64. *Le curé de campagne.*

Voyez-vous ce modeste et pieux presbytère ?
Là vit l'homme de Dieu, dont le saint ministère
Du peuple réuni présente au ciel les vœux,
Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux,
Soulage le malheur, consacre l'hyménée,
Bénit et les moissons et les fruits de l'année,
Enseigne la vertu, reçoit l'homme au berceau,
Le conduit dans la vie, et le suit au tombeau.
Je ne choisirai point pour cet emploi sublime,
Cet avide intrigant que l'intérêt anime ;
Sévère pour autrui, pour lui-même indulgent ;
Qui pour un vil profit quitte un temple indigent,
Dégrade par son ton la chaire pastorale,
Et sur l'esprit du jour compose sa morale.
Fidèle à son église, et cher à son troupeau,
Le vrai pasteur ressemble à cet antique ormeau
Qui, des jeux du village ancien dépositaire,
Leur a prêté cent ans son ombre héréditaire,
Et dont les verts rameaux, de l'âge triomphans,
Ont vu mourir le père et naître les enfans.
Par ses sages conseils, sa bonté, sa prudence,
Il est pour le village une autre providence :
Quelle obscure indigence échappe à ses bienfaits ?
Dieu seul n'ignore pas les heureux qu'il a faits.
Souvent dans ces réduits où le malheur assemble
Le besoin, la douleur et le trépas ensemble,
Il paroît ; et soudain le mal perd son horreur,
Le besoin sa détresse, et la mort sa terreur.
Qui prévient le besoin, prévient souvent le crime.
Le pauvre le bénit, et le riche l'estime ;
Et souvent deux mortels, l'un de l'autre ennemis,
S'embrassent à sa table et retournent amis.
Honorez ses travaux. Que son logis antique,
Par vous rendu décent et non pas magnifique,
Au-dedans des vertus renfermant les trésors,
D'un air de propreté s'embellisse au-dehors :
La pauvreté dégrade, et le faste révolte.
Partagez avec lui votre riche récolte ;
Ornez son sanctuaire et parez son autel.
Liguez-vous saintement pour le bien mutuel :
Et quel spectacle, ô Dieu, vaut celui d'un village
Qu'édifie un pasteur, et que console un sage ?
Non, Rome subjuguant l'univers abattu,
Ne vaut pas un hameau qu'habite la vertu,
Où les bienfaits de l'un, de l'autre les prières,
Sont les trésors du pauvre et l'espoir des chaumières.
Le même. Ibid.

§ 65. *Jardins de Lima, canal du Languedoc et combat d'Hercule et du fleuve Achéloüs.*

Dans les champs où, plus près de l'astre ardent du jour,
Au sein de ses vallons Lima sent, tour à tour,
Par le vent de la mer, par celui des montagnes,
Le soir et le matin rafraîchir ses campagnes,
Avec bien moins de frais et bien moins d'art encor,
L'homme sait des ruisseaux disposer le trésor,

Et, suivant qu'il répand ou suspend leur largesse,
Retarde sa récolte ou hâte sa richesse.
Près du fruit coloré la fleur s'épanouit,
L'arbre donne et promet, l'homme espère et jouit.
Là le cep obéit au fer qui le façonne;
Ici de grappes d'or la vigne se couronne;
Et, sans que l'eau du ciel lui dispense ses dons,
L'homme au cours des ruisseaux asservit les saisons.
Lieux charmans, où les cieux sont féconds sans nuage,
Et qui ne doivent point leur richesse à l'orage!
Tant l'art a de pouvoir! tant l'homme audacieux
Sait vaincre la nature et corriger les cieux!
Ne pouvez-vous encor de ces terres fangeuses
Guider dans des canaux les eaux marécageuses,
Et, donnant à Cérès des trésors imprévus,
Montrer au ciel des champs qu'il n'avoit jamais vus?
Tantôt, coulant sans but, des sources vagabondes
A leur libre penchant abandonnent leurs ondes,
Et suivent au hasard leur cours licencieux:
Changez en long canal ces flots capricieux.
Bientôt vous allez voir mille barques agiles
Descendre, remonter sur ses ondes dociles.
Aux cantons étrangers il porte vos trésors;
Des fruits d'un sol lointain il enrichit vos bords;
Par lui les intérêts, les besoins se confondent,
Tous les biens sont communs, tous les lieux se répondent,
Et l'air, l'onde et la terre en bénissent l'auteur.
Riquet de ce grand art atteignit la hauteur,
Lorsqu'à ce grand travail du peuple monastique,
Dont long-temps l'ignorance honora Rome antique,
Son art joignit encor des prodiges nouveaux,
Et réunit deux mers par ses hardis travaux.
Non, l'Egypte et son lac, le Nil et ses merveilles
Jamais de tels récits n'ont frappé les oreilles.
Là, par un art magique, à vos yeux sont offerts
Des fleuves sur des ponts, des vaisseaux dans les airs;
Des chemins sous des monts, des rocs changés en voûte,
Où vingt fleuves, suivant leur ténébreuse route,
Dans de noirs souterrains conduisent les vaisseaux,
Qui du noir Achéron semblent fendre les eaux;
Puis, gagnant lentement l'ouverture opposée,
Découvrent tout à coup un riant Elysée,
Des vergers pleins de fruits et des prés pleins de fleurs,
Et d'un bel horizon les brillantes couleurs.
En contemplant du mont la hauteur menaçante,
Le fleuve quelque temps s'arrête d'épouvante;
Mais, d'espace en espace en tombant retenus,
Avec art applanis, avec art soutenus,
Du mont, dont la hauteur au vallon doit les rendre,
Les flots, de chute en chute, apprennent à descendre;
Puis traversant en paix l'émail fleuri des prés,
Conduisent à la mer les vaisseaux rassurés.
Chef-d'œuvre qui vainquit les monts, les champs, les ondes,
Et joignit les deux mers qui joignent les deux mondes!
Mais ces fleuves féconds sont souvent destructeurs:
Sachez donc réprimer ces flots dévastateurs.
Tout connut ce bel art, et l'antiquité même
En présente à nos yeux l'ingénieux emblème.
Du fabuleux Ovide écoutez le récit.
Achéloüs, dit-il, échappé de son lit,
Entraînoit les troupeaux dans ses eaux orageuses,
Rouloit l'or des moissons dans ses vagues fangeuses,
Emportoit les hameaux, dépeuploit les cités,
Et changeoit en déserts les champs épouvantés.
Soudain Hercule arrive et veut dompter sa rage:
Dans les flots écumans il se jette à la nage,

Les fend d'un bras nerveux, apaise leurs bouillons,
Et ramène en leur lit leurs fougueux tourbillons.
Du fleuve subjugué l'onde en courroux murmure :
Aussitôt d'un serpent il revêt la figure;
Il siffle, il s'enfle, il roule, il déroule ses nœuds,
Et de ses vastes plis bat ses bords sablonneux.
A peine il l'aperçoit, le vaillant fils d'Alcmène
De ses bras vigoureux le saisit et l'enchaîne ;
Il le presse, il l'étouffe, et de son corps mourant
Laisse le dernier pli sur l'arène expirant,
Se relève en fureur et lui dit: téméraire,
Osas-tu bien d'Hercule affronter la colère?
Et ne savois-tu pas qu'en son berceau fameux
Des serpens étouffés furent ses premiers jeux?
Etonné, furieux de sa double victoire,
Le fleuve de ses flots prétend venger la gloire,
Il fond sur son vainqueur. Ce n'est plus un serpent,
En replis onduleux sur le sable rampant ;
C'est un taureau superbe, au front large et sauvage:
Ses bonds impétueux déchirent son rivage,
Sa tête bat les vents, le feu sort de ses yeux ;
Il mugit, et sa voix a fait trembler les cieux.
Hercule, sans effroi, voit renaître la guerre,
Part, vole, le saisit, le combat et l'atterre,
L'accable de son poids, presse de son genou
Sa gorge haletante et son robuste cou ;
Puis, fier et triomphant de sa rage étouffée,
Arrache un de ses dards et s'en fait un trophée.
Aussitôt les sylvains, les nymphes de ses bords,
Dont il vengea l'empire et sauva les trésors,
Au vainqueur qui repose apportent leurs offrandes,
L'entourent de festons, le parent de guirlandes,
Et, dans la corne heureuse épanchant leurs faveurs,
La remplissent de fruits, la couronnent de fleurs.
Heureuse fiction, aimable allégorie,
Du peintre et du poëte également chérie!
Eh ! qui dans ce serpent, dans ses plis sinueux,
Ne voit des flots errans les détours tortueux,
Soumettant à nos lois leur fureur vagabonde?
Ce taureau qui mugit, c'est la vague qui gronde:
Ces deux cornes du fleuve expriment les deux bras ;
Celle qu'arrache Alcide en ces fameux combats,
Riche des dons de Flore et des fruits de Pomone,
Dé l'homme, heureux vainqueur des eaux qu'il emprisonne,
Marque la récompense, et sous ces heureux traits
L'abondance aux mortels verse encor ses bienfaits.

Le même. Ibid. Chant 2.

§ 66. *Charmes de l'étude des trois règnes de la nature.*

N. B. *L'auteur a suivi dans cette vue générale de la nature le système de Buffon, non qu'il le croie vrai dans tous ses détails, mais parce qu'il l'a jugé très-propre à offrir à l'imagination et de grands et sublimes tableaux ; et l'on ne peut disconvenir que ceux qu'il a tracés ne soient d'une beauté achevée.*

Que j'aime le mortel, noble dans ses penchans,
Qui cultive à la fois son esprit et ses champs !
Lui seul jouit de tout. Dans sa triste ignorance
Le vulgaire voit tout avec indifférence :
Des desseins du grand être atteignant la hauteur,
Il ne sait point monter de l'ouvrage à l'auteur.
Non, ce n'est pas pour lui qu'en ses tableaux si vastes
Le grand peintre forma d'harmonieux contrastes.

Il ne sait pas comment, dans ses secrets canaux,
De la racine au tronc, du tronc jusqu'aux rameaux,
Des rameaux au feuillage accourt la sève errante ;
Comment naît des cristaux la masse transparente,
L'union, les reflets et le jeu des couleurs.
Étranger à ses bois, étranger à ses fleurs,
Il ne sait point leurs noms, leurs vertus, leur famille.
D'une grossière main il prend dans la charmille
Ses fils au rossignol, au printemps ses concerts.
Le sage seul, instruit des lois de l'univers,
Sait goûter dans les champs une volupté pure :
C'est pour l'ami des arts qu'existe la nature.
Vous donc, quand des travaux ou des soins importans
Du bonheur domestique ont rempli les instans,
Cherchez autour de vous de riches connoissances
Qui, charmant vos loisirs, doublent vos jouissances.
Trois règnes à vos yeux étalent leurs secrets.
Un maître doit toujours connoître ses sujets :
Observez les trésors que la nature assemble.
Venez ; marchons, voyons, et jouissons ensemble.
Dans ces aspects divers que de variété !
Là tout est élégance, harmonie et beauté.
C'est la molle épaisseur de la fraîche verdure :
C'est de mille ruisseaux le caressant murmure,
Des coteaux arrondis, des bois majestueux
Et des antres rians l'abri voluptueux.
Ici d'affreux débris, des crevasses affreuses,
Des ravages du temps empreintes désastreuses ;
Un sable infructueux, aux vents abandonné ;
Des rebelles torrens le cours désordonné ;
La ronce, la bruyère et la mousse sauvage,
Et d'un sol dévasté l'épouvantable image.
Partout des biens, des maux, des fléaux, des bienfaits
Pour en interpréter les causes, les effets,
Vous n'aurez point recours à ce double génie,
Dont l'un veut le désordre, et l'autre l'harmonie :
Pour vous développer ces mystères profonds,
Venez, le vrai génie est celui des Buffons.
Autrefois, disent-ils, un terrible déluge,
Laissant l'onde sans frein et l'homme sans refuge,
Répandit, confondit en une vaste mer,
Et les eaux de la terre et les torrens de l'air ;
Où s'élevoient des monts, étendit des campagnes ;
Où furent des vallons, éleva des montagnes ;
Joignit deux continens dans les mêmes tombeaux ;
Du globe déchiré dispersa les lambeaux ;
Lança l'eau sur la terre et la terre dans l'onde,
Et roula le chaos sur les débris du monde.
De là ces grands amas dans la terre enfermés,
Ces bois, noirs alimens des volcans enflammés,
Et ces énormes lits, ces couches intestines,
Qui d'un monde sur l'autre entassent les ruines.
Ailleurs d'autres dépôts se présentent à vous,
Formés plus lentement par des moyens plus doux.
Les fleuves, nous dit-on, dans leurs errantes courses,
En apportant aux mers les tributs de leurs sources,
Entraînèrent des corps l'un à l'autre étrangers,
Quelques-uns plus pesans, les autres plus légers.
Les uns au fond de l'eau tout à coup se plongèrent ;
Quelque temps suspendus, les autres surnagèrent.
De là précipités dans l'humide séjour,
Sur ces premiers dépôts s'assirent à leur tour.
Des couches de limon sur eux se répandirent,
Sur ces lits étendus d'autres lits s'étendirent ;
Des arbustes sur eux gravèrent leurs rameaux,
Non brisés par des chocs, non dissous par les eaux ;

Mais dans leur forme pure. En vain leurs caractères
Semblent offrir aux yeux des plantes étrangères,
Que des fleuves, des lacs et des mers en courroux
Le roulement affreux apporta parmi nous :
Leurs traits inaltérés, les couches plus profondes
Des lits que de la mer ont arrêtés les ondes ;
Souvent deux minces lits, léger travail des eaux,
L'un sur l'autre sculptés par les mêmes rameaux ;
Tout d'une cause lente annonce aux yeux l'ouvrage.
Ainsi, sans recourir à tout ce grand ravage,
Le sage ne voit plus que des effets constans,
Le cours de la nature et la marche du temps.
Mais j'aperçois d'ici les débris d'un village :
D'un désastre fameux tout annonce l'image.
Quels malheurs l'ont produit ? avançons, consultons
Les lieux et les vieillards de ces tristes cantons.
Dans les concavités de ces roches profondes,
Où des fleuves futurs l'air déposoit les ondes,
L'eau, parmi les rochers se filtrant lentement,
De ces grands réservoirs mina le fondement.
Les voûtes, tout à coup à grand bruit écroulées,
Remplirent ces bassins, et les eaux refoulées,
Se soulevant en masse et brisant leurs remparts,
Avec les bois, les rocs et leurs débris épars,
Des hameaux, des cités traînèrent les ruines.
Leur cours se lit encore au creux de ces ravines,
Et l'hermite du lieu, sur un décombre assis,
Aux voyageurs encore en fait de longs récits.
Ailleurs ces noirs sommets dans le fond des campagnes
Versèrent tout à coup leurs liquides montagnes,
Et le débordement de leurs bruyantes eaux
Forma de nouveaux lacs et des courans nouveaux.
Voyez-vous ce mont chauve et dépouillé de terre,
A qui fait l'aquilon une éternelle guerre ?
L'olympe pluvieux, de son front escarpé
Détachant le limon par ses eaux détrempé,
L'emporta dans les champs, et de sa cime nue
Laissa les noirs sommets se perdre dans la nue :
L'œil s'afflige à l'aspect de ses rochers hideux.
Poursuivons, descendons de ces sauvages lieux
Des terrains variés marquons la différence.
Voyons comment le sol, dont la simple substance,
Sur les monts primitifs où les dieux l'ont jeté,
Conserve, vierge encor, toute sa pureté,
S'altère en descendant des montagnes aux plaines.
De nuance en nuance et de veines en veines
L'observateur le suit d'un regard curieux.
Tantôt de l'ouragan c'est le cours furieux.
Terrible il prend son vol, et dans des flots de poudre
Part, conduisant la nuit, la tempête et la foudre ;
Balaie, en se jouant, et forêt et cité ;
Refoule dans son lit le fleuve épouvanté ;
Jusqu'au sommet des monts lance la mer profonde,
Et tourmente en courant les airs, la terre et l'onde :
De là sous d'autres champs ces champs ensevelis,
Ces monts changeant de place, et ces fleuves de lits ;
Et la terre sans fruits, sans fleurs et sans verdure,
Pleure en habits de deuil sa riante parure.
Non moins impétueux et non moins dévorans,
Les feux ont leur tempête et l'Etna ses torrens.
La terre dans son sein, épouvantable gouffre,
Nourrit de noirs amas de bitume et de soufre,
Enflamme l'air et l'onde, et de ses propres flancs
Sur ses fruits et ses fleurs verse des flots bouillans :
Emblème trop frappant des ardeurs turbulentes,
Dans le volcan de l'âme incessamment brûlantes,

Et qui, sortant soudain de l'abîme des cœurs,
Dévorent de la vie et les fruits et les fleurs.
Ces rocs tout calcinés, cette terre noirâtre,
Tout d'un grand incendie annonce le théâtre.
Là grondoit un volcan : ses feux sont assoupis;
Flore y donne des fleurs et Cérès des épis.
Sur l'un de ses côtés son désastre s'efface,
Mais la pente opposée en garde encor la trace.
C'est ici que la lave en longs torrens coula ;
Voici le lit profond où le fleuve roula,
Et plus loin à longs flots sa masse répandue
Se réfroidit soudain et resta suspendue.
Dans ce désastre affreux quels fleuves ont tari !
Quels sommets ont croulé, quels peuples ont péri !
Les vieux âges l'ont su, l'âge présent l'ignore;
Mais de ce grand fléau la terreur dure encore.
Un jour, peut-être, un jour les peuples de ces lieux
Que l'horrible volcan inonda de ses feux,
Heurtant avec le soc des restes de murailles,
Découvriront ce gouffre, et, creusant ses entrailles,
Contempleront au loin avec étonnement
Des hommes et des arts ce profond monument ;
Cet aspect si nouveau des demeures antiques ;
Ces cirques, ces palais, ces temples, ces portiques ;
Ces gymnases, du sage autrefois fréquentés,
D'hommes qui semblent vivre encor tout habités :
Simulacres légers, prêts à tomber en poudre,
Tous gardant l'attitude où les surprit la foudre ;
L'un enlevant son fils, l'autre emportant son or,
Cet autre ses écrits, son plus riche trésor ;
Celui-ci dans ses mains tient son dieu tutélaire ;
L'autre, non moins pieux, s'est chargé de son père ;
L'autre, paré de fleurs et la coupe à la main,
A vu sa dernière heure et son dernier festin.
Gloire, honneur à Buffon, qui, pour guider nos sages,
Éleva sept fanaux sur l'océan des âges,
Et, noble historien de l'antique univers,
Nous peignit à grands traits ces changemens divers !
Mais il quitta trop peu sa retraite profonde:
Des bosquets de Monbar Buffon jugeoit le monde :
A des yeux étrangers se confiant en vain,
Il vit peu par lui-même, et, tel qu'un souverain,
De loin et sur la foi d'une vaine peinture
Par ses ambassadeurs courtisa la nature.
O ma chère patrie ! ô champs délicieux
Où les fastes du temps frappent partout les yeux !
Oh ! s'il eût parcouru cette belle Limagne,
Qu'il eût joui de voir dans la même campagne
Trois âges de volcans que distinguent entre eux
Leurs courans, leurs foyers, et des siècles nombreux !
La mer couvrit les uns par des couches profondes,
D'autres ont recouvert le vieux séjour des ondes.
L'un d'une côte à l'autre étendit ses torrens ;
L'autre en fleuve de feu versa ses flots errans
Dans ces fonds qu'a creusés la longue main des âges.
En voyant du passé ces sublimes images,
Ces grands foyers éteints dans des siècles divers,
Des mers sur des volcans, des volcans sur des mers,
Vers l'antique chaos notre âme est repoussée,
Et des âges nombreux pèsent sur la pensée.
Mais sans quitter vos monts et vos vallons chéris,
Voyez d'un marbre usé le plus mince débris :
Quel riche monument ! de quelle grande histoire
Ses révolutions conservent la mémoire !
Composé des dépôts de l'empire animé,
Par la destruction ce marbre fut formé.

Pour créer les débris dont les eaux le pétrirent,
De générations quelles foules périrent!
Combien de temps sur lui l'océan a coulé!
Que de temps dans leur sein les vagues l'ont roulé!
En descendant des monts dans ses profonds abîmes,
L'océan autrefois le laissa sur leurs cimes;
L'orage dans les mers de nouveau le porta;
De nouveau sur ses bords la mer le rejeta,
Le reprit, le rendit: ainsi, rongé par l'âge,
Il endura les vents et les flots et l'orage.
Enfin, de ces grands monts humble contemporain,
Ce marbre fut un roc, ce roc n'est plus qu'un grain;
Mais, fils du temps, de l'air, de la terre et de l'onde,
L'histoire de ce grain est l'histoire du monde.
Et quelle source encor d'études, de plaisirs,
Va de pensers sans nombre occuper vos loisirs,
Si la mer elle-même et ses vastes domaines
Vous offrent de plus près leurs riches phénomènes!
O mer, terrible mer, quel homme à ton aspect
Ne se sent pas saisi de crainte et de respect!
De quelle impression tu frappas mon enfance!
Mais alors je ne vis que ton espace immense:
Combien l'homme et ses arts t'agrandissent encor!
Là le génie humain prit son plus noble essor.
Tous ces nombreux vaisseaux suspendus sur ses ondes
Sont le nœud des états, les courriers des deux mondes.
Comme elle à son aspect vos pensers sont profonds.
Tantôt vous demandez à ces gouffres sans fonds
Les débris disparus des nations guerrières,
Leur or, leurs bataillons et leurs flottes entières:
Tantôt, avec Linnée enfoncé sous les eaux,
Vous cherchez ces forêts de fucus, de roseaux,
De la Flore des mers invisible héritage,
Qui ne viennent à nous qu'apportés par l'orage;
Éponges, polypiers, madrépores, coraux,
Des insectes des mers miraculeux travaux.
Que de fleuves obscurs y dérobent leur source!
Que de fleuves fameux y terminent leur course!
Tantôt avec effroi vous y suivez de l'œil
Ces monstres qui de loin semblent un vaste écueil.
Souvent avec Buffon vos yeux y viennent lire
Les révolutions de ce bruyant empire,
Ses courans, ses reflux, ces grands événemens
Qui de l'axe incliné suivent les mouvemens;
Tous ces volcans éteints, qui du sein de la terre
Jadis alloient aux cieux défier le tonnerre;
Ceux dont le foyer brûle au sein des flots amers,
Ceux dont la voûte ardente est la base des mers,
Et qui peut-être un jour sur les eaux écumantes
Vomiront des rochers et des îles fumantes.
Peindrai-je ces vieux caps, sur les ondes pendans;
Ces golfes qu'à leur tour rongent les flots grondans;
Ces monts ensevelis sous ces voûtes obscures,
Les Alpes d'autrefois et les Alpes futures;
Tandis que ces vallons, ces monts que voit le jour,
Dans les profondes eaux vont rentrer à leur tour?
Échanges éternels de la terre et de l'onde,
Qui semblent lentement se disputer le monde!
Ainsi l'ancre s'attache où paissoient les troupeaux,
Ainsi roulent des chars où voguoient des vaisseaux,
Et le monde, vieilli par la mer qui voyage,
Dans l'abîme des temps s'en va cacher son âge.
Après les vastes mers et leurs mouvans tableaux,
Vous aimerez à voir les fleuves, les ruisseaux;
Non point ceux qu'ont chantés tous ces rimeurs si fades
De qui les vers usés ont vieilli leurs Naïades,

Mais ceux de qui les eaux présentent à vos yeux
Des effets nobles, grands, rares ou curieux.
Tantôt dans son berceau vous recherchez leur source ;
Tantôt dans ses replis vous observez leur course,
Comme, d'un bord à l'autre errans en longs détours,
D'angles creux ou saillans chacun marque son cours.
Dirai-je ces ruisseaux, ces sources, ces fontaines,
Qui de nos corps souffrans adoucissent les peines?
Là, de votre canton doux et tristes tableaux,
La joie et la douleur, les plaisirs et les maux,
Vous font chaque printemps leur visite annuelle :
Là, mêlant leur gaîté, leur plainte mutuelle,
Viennent de tous côtés, exacts au rendez-vous,
Des vieillards éclopés, un jeune essaim de foux.
Dans le même salon là viennent se confondre
La belle vaporeuse et le triste hypocondre :
Lise y vient de son teint rafraîchir les couleurs ;
Le guerrier, de sa plaie adoucir les douleurs ;
Le gourmand, de sa table expier les délices.
Au dieu de la santé tous font leurs sacrifices.
Tous, lassant de leurs maux valets, amis, voisins,
Veulent être guéris, mais surtout être plaints.
Le matin voit errer l'essaim mélancolique;
Le soir, le jeu, le bal, les festins, la musique,
Mêlent à mille maux mille plaisirs divers :
On croit voir l'élysée au milieu des enfers.
Mais laissant là la foule et ses bruyantes scènes,
Reprenons notre course autour de vos domaines,
Et du palais magique où se rendent les eaux
Ensemble remontons aux lieux de leurs berceaux,
Vers ces monts, de vos champs dominateurs antiques.
Quels sublimes aspects, quels tableaux romantiques!
Sur ces vastes rochers, confusément épars,
Je crois voir le génie appeler tous les arts.
Le peintre y vient chercher, sous des teintes sans nombre,
Les jets de la lumière et les masses de l'ombre:
Le poëte y conçoit de plus sublimes chants :
Le sage y voit des mœurs les spectacles touchans.
Des siècles autour d'eux ont passé comme une heure,
Et l'aigle et l'homme libre en aiment la demeure ;
Et vous, vous y venez, d'un œil observateur,
Admirer dans ses plans l'éternel créateur.
Là le temps a tracé les annales du monde.
Vous distinguez ces monts les ouvrages de l'onde ;
Ceux que des feux soudains ont lancés dans les airs,
Et les monts primitifs nés avec l'univers ;
Leurs lits si variés, leur couche verticale,
Leurs terrains inclinés, leur forme horizontale ;
Du hasard et du temps travail mystérieux!
Tantôt vous parcourez d'un regard curieux
De leurs rochers pendans l'informe amphithéâtre,
L'ouvrage des volcans, le basalte noirâtre,
Le granit par les eaux lentement façonné,
Et les feuilles du schiste et le marbre veiné.
Vous fouillez dans leur sein, vous percez leur structure,
Vous y voyez empreints Dieu, l'homme et la nature :
La nature, tantôt riante en tous ses traits,
De verdure et de fleurs égayant ses attraits ;
Tantôt mâle, âpre et forte, et dédaignant les grâces,
Fière, et du vieux chaos gardant encor les traces.
Ici, modeste encore au sortir du berceau,
Glisse en minces filets un timide ruisseau ;
Là s'élance en grondant la cascade écumante ;
Là le zéphyr caresse, ou l'aquilon tourmente.
Vous y voyez unis des volcans, des vergers,
Et l'écho du tonnerre, et l'écho des bergers ;

Ici de frais vallons, une terre féconde;
Là des rocs décharnés, vieux ossemens du monde ;
A leur pied le printemps, sur leurs fronts les hivers.
Salut, pompeux Jura ! terrible Montanverts!
De neiges, de glaçons, entassemens énormes;
Du temple des frimas colonnades informes !
Prismes éblouissans, dont les pans azurés,
Défiant le soleil dont ils sont colorés,
Peignent de pourpre et d'or leur éclatante masse ;
Tandis que, triomphant sur son trône de glace,
L'hiver s'enorgueillit de voir l'astre du jour
Embellir son palais et décorer sa cour!
Non, jamais, au milieu de ces grands phénomènes,
De ces tableaux touchans, de ces terribles scènes,
L'imagination ne laisse dans ces lieux
Ou languir la pensée ou reposer les yeux.
Malheureux cependant les mortels téméraires
Qui viennent visiter ces horreurs solitaires,
Si par un bruit prudent de tous ces noirs frimas
Leurs tubes enflammés n'interrogent l'amas !
Souvent un grand effet naît d'une foible cause.
Souvent sur ces hauteurs l'oiseau qui se repose
Détache un grain de neige. A ce léger fardeau
Des grains dont il s'accroît se joint le poids nouveau ;
La neige autour de lui rapidement s'amasse;
De moment en moment il augmente sa masse:
L'air en tremble, et soudain, s'écroulant à la fois,
Des hivers entassés l'épouvantable poids
Fondit de roc en roc, roule de cime en cime,
Et de sa chute immense ébranle au loin l'abime.
Les hameaux sont détruits, et les bois emportés ;
On cherche en vain la place où furent les cités,
Et sous le vent lointain de ces Alpes qui tombent,
Avant d'être frappés, les voyageurs succombent.
Ainsi quand des excès, suivis d'excès nouveaux,
D'un état par degré ont préparé les maux,
De malheur en malheur sa chute se consomme ;
Tyr n'est plus, Thèbes meurt, et les yeux cherchent Rome !
O France, ô ma patrie ! ô séjour de douleurs !
Mes yeux a ces pensers se sont mouillés de pleurs.
Vos pas sont-ils lassés de ces sites sauvages?
Eh bien ! redescendez dans ces frais paysages.
Là le long des vallons, au bord des clairs ruisseaux.
De fertiles vergers, d'aimables arbrisseaux,
Et des arbres pompeux et des fleurs odorantes,
Viennent vous étaler leurs races différentes.
Quel nouvel intérêt ils donnent à vos champs !
Observez leurs couleurs, leurs formes, leurs penchans,
Leurs amours, leurs hymens, la greffe et ses prodiges;
Comment, des sauvageons civilisant les tiges,
L'art corrige leurs fruits, leur prête des rameaux,
Et peuple ces vergers de citoyens nouveaux ;
Comment, dans les canaux où sa course s'achève,
Dans ses balancemens monte et descend la sève ;
Comment le suc, enfin, de la même liqueur
Forme le bois, la feuille, et le fruit et la fleur.
Et les humbles tribus, le peuple immense d'herbes
Qu'effleure l'ignorant de ses regards superbes,
N'ont-ils pas leurs beautés et leurs bienfaits divers?
Le même Dieu créa la mousse et l'univers.
De leurs secrets pouvoirs connoissez les mystères,
Leurs utiles vertus, leurs poisons salutaires.
Par eux autour de vous rien n'est inhabité,
Et même le désert n'est jamais sans beauté.
Souvent, pour visiter leurs riantes peuplades,
Vous dirigez vers eux vos douces promenades,

Soit que vous parcouriez les coteaux de Marli,
Ou le riche Meudon, ou le frais Chantilli.
Et voulez-vous encore embellir le voyage?
Qu'une troupe d'amis avec vous le partage:
La peine est plus légère et le plaisir plus doux.
Le jour vient, et la troupe arrive au rendez-vous.
Ce ne sont point ici de ces guerres barbares,
Où les accens du cor et le bruit des fanfares
Épouvantent de loin les hôtes des forêts.
Paissez, jeunes chevreuils, sous vos ombrages frais;
Oiseaux, ne craignez rien: ces chasses innocentes
Ont pour objet les fleurs, les arbres et les plantes;
Et des prés et des bois, et des champs et des monts
Le porte-feuille avide attend déjà les dons.
On part: l'air du matin, la fraîcheur de l'aurore
Appellent à l'envi les disciples de Flore.
Jussieu marche à leur tête; il parcourt avec eux
Du règne végétal les nourrissons nombreux.
Pour tenter son savoir quelquefois leur malice
De plusieurs végétaux compose un tout factice.
Le sage l'aperçoit, sourit avec bonté,
Et rend à chaque plant son débris emprunté.
Chacun dans sa recherche à l'envi se signale;
Étamine, pistil, et corolle et pétale,
On interroge tout. Parmi ces végétaux
Les uns vous sont connus, d'autres vous sont nouveaux:
Vous voyez les premiers avec reconnoissance,
Vous voyez les seconds des yeux de l'espérance;
L'un est un vieil ami qu'on aime à retrouver,
L'autre est un inconnu que l'on doit éprouver.
Et quel plaisir encor lorsque des objets rares,
Dont le sol, le climat et le ciel sont avares,
Rendus par votre attente encor plus précieux,
Par un heureux hasard se montrent à vos yeux!
Voyez quand la pervenche, en nos champs ignorée,
Offre à Rousseau sa fleur si long-temps désirée!
La pervenche, grand Dieu! la pervenche! Soudain
Il la couve des yeux; il y porte la main,
Saisit sa douce proie: avec moins de tendresse
L'amant voit, reconnoît, adore sa maîtresse.
Aux plantes toutefois le destin n'a donné
Qu'une vie imparfaite, et qu'un instinct borné.
Moins étrangers à l'homme et plus près de son être,
Les animaux divers sont plus doux à connoître:
Les uns sont ses sujets, d'autres ses ennemis;
Ceux-ci ses compagnons, et ceux-là ses amis.
Suivez, étudiez ces familles sans nombre:
Ceux que cachent les bois, qu'abrite un antre sombre;
Ceux dont l'essaim léger perche sur des rameaux,
Les hôtes de vos cours, les hôtes des hameaux;
Ceux qui peuplent les monts, qui vivent sous la terre;
Ceux que vous combattez, qui vous livrent la guerre.
Étudiez leurs mœurs, leurs ruses, leurs combats,
Et surtout les degrés, si fins, si délicats,
Par qui l'instinct changeant de l'échelle vivante
Ou s'élève vers l'homme, ou descend vers la plante.
C'est peu; pour vous donner un intérêt nouveau,
De ces vastes objets rassemblez le tableau.
Que d'un lieu préparé l'étroite enceinte assemble
Les trois règnes rivaux, étonnés d'être ensemble.
Que chacun ait ici ses tiroirs, ses cartons;
Que, divisés par classe, et rangés par cantons,
Ils offrent de plaisir une source féconde,
L'extrait de la nature et l'abrégé du monde.
Mais plutôt réprimez de trop vastes projets
Contentez-vous d'abord d'étaler les objets

Dont le ciel a pour vous peuplé votre domaine,
Sur qui votre regard chaque jour se promène:
Nés dans vos propres champs, ils vous en plairont mieux.
Entre les minéraux présentez à nos yeux
Les terres et les sels, le soufre, le bitume ;
La pyrite, cachant le feu qui la consume ;
Les métaux colorés et les brillans cristaux,
Nobles fils du rocher, aussi purs que ses eaux ;
L'argile à qui le feu donna l'éclat du verre,
Et les bois que les eaux ont transformés en pierre,
Soit qu'un limon durci les recouvre au-dehors,
Soit que des sucs pierreux aient pénétré leurs corps ;
Enfin tous ces objets, combinaisons fécondes
De la flamme, de l'air, de la terre et de l'onde.
D'un œil plus curieux et plus avide encor
Du règne végétal je cherche le trésor.
Là sont en cent tableaux, avec art mariées,
Du varec, fils des mers, les teintes variées ;
Le lichen parasite aux chênes attaché ;
Le puissant agaric, qui du sang épanché
Arrête les ruisseaux, et dont le sein fidèle
Du caillou pétillant recueille l'étincelle ;
Le nénuphar, ami de l'humide séjour,
Destructeur des plaisirs et poison de l'amour,
Et ces rameaux vivans, ces plantes populeuses,
De deux règnes rivaux races miraculeuses.
Dans le monde vivant même variété !
Le contraste sur tout en fera la beauté.
Un même lieu voit l'aigle et la mouche légère,
Les oiseaux du climat, la caille passagère,
L'ours à la masse informe et le léger chevreuil,
Et la lente tortue et le vif écureuil ;
L'animal recouvert de son épaisse croûte,
Celui dont la coquille est arrondie en voûte ;
L'écaille du serpent, et celle du poisson,
Le poil uni du rat, les dards du hérisson ;
Le nautile, sur l'eau dirigeant sa gondole ;
La grue, au haut des airs naviguant sans boussole ;
Le perroquet, le singe, imitateurs adroits,
L'un des gestes de l'homme et l'autre de sa voix ;
Les peuples casaniers, les races vagabondes ;
L'équivoque habitant de la terre et des ondes,
Et les oiseaux rameurs, et les poissons ailés.
Vous-mêmes dans ces lieux vous serez appelés,
Vous le dernier degré de cette grande échelle,
Vous, insectes sans nombre, ou volans ou sans aile,
Qui rampez dans les champs, sucez les arbrisseaux,
Tourbillonnez dans l'air, ou jouez sur les eaux.
Là je place le ver, la nymphe, la chenille ;
Son fils, beau parvenu, honteux de sa famille ;
L'insecte de tout rang et de toutes couleurs,
L'habitant de la fange et les hôtes des fleurs,
Et ceux qui, se creusant un plus secret asile,
Des tumeurs d'une feuille ont fait leur domicile ;
Le ver rongeur des fruits, et le ver assassin,
En rubans animés vivant dans notre sein.
J'y veux voir de nos murs la tapissière agile,
La mouche qui bâtit et la mouche qui file ;
Ceux qui d'un fil doré compo sent leur tombeau,
Ceux dont l'amour dans l'om bre allume le flambeau ;
L'insecte dont un an borne la destinée ;
Celui qui naît, jouit et meurt dans la journée,
Et dont la vie au moins n'a pas d'instans perdus.
Vous tous, dans l'univers en foule répandus,
Dont les races sans fin, sans fin se renouvellent,
Insectes, paroissez, vos cartons vous appellent.

Venez avec l'éclat de vos riches habits,
Vos aigrettes, vos fleurs, vos perles, vos rubis,
Et ces fourreaux brillans, et ces étuis fidèles,
Dont l'écaille defend la gaze de vos ailes;
Ces prismes, ces miroirs, savamment travaillés,
Ces yeux qu'avec tant d'art la nature a taillés.
Les uns semés sur vous en brillans microscopes,
D'autres se déployant en de longs télescopes.
Montrez-moi ces fuseaux, ces tarrières, ces dards,
Armes de vos combats, instrumens de vos arts,
Et les filets prudens de ces longues antennes,
Qui sondent devant vous les routes incertaines.
Que j'observe de près ces clairons, ces tambours,
Signal de vos fureurs, signal de vos amours,
Qui guidoient vos héros dans les champs de la gloire,
Et sonnoient le danger, la charge et la victoire;
Enfin tous ces ressorts, organes merveilleux,
Qui confondent des arts le savoir orgueilleux,
Chefs-d'œuvre d'une main en merveilles féconde,
Dont un seul prouve un Dieu, dont un seul vaut un monde.
Tel est le triple empire à vos ordres soumis;
De nouveaux citoyens sans cesse y sont admis.
Cette ardeur d'acquérir, que chaque jour augmente,
Vous embellira tout; une pierre, une plante,
Un insecte qui vole, une fleur qui sourit,
Tout vous plaît, tout vous charme, et déjà votre esprit
Voit le rang, le gradin, la tablette fidèle,
Tout prêts à recevoir leur richesse nouvelle;
Et peut-être en secret déjà vous flattez-vous
Du dépit d'un rival et d'un voisin jaloux.
Là les yeux sont charmés, la pensée est active;
L'imagination n'y reste point oisive;
Et, quand par les frimas vous êtes retenus,
Elle part, elle vole aux lieux, aux champs connus;
Elle revoit le bois, le coteau, la prairie,
Où, s'offrant tout à coup à votre rêverie,
Une fleur, un arbuste, un caillou précieux
Vint suspendre vos pas, et vint frapper vos yeux.
Et lorsque vous quittez enfin votre retraite,
Combien des souvenirs l'illusion secrète
Des campagnes pour vous embellit le tableau!
Là votre œil découvrit un insecte nouveau;
Ici la mer, couvrant ou quittant son rivage,
Vous fit don d'un fucus, ou d'un beau coquillage:
Là sortit de la mine un riche échantillon;
Ici, nouveau pour vous, un brillant papillon
Fut surpris sur ces fleurs, et votre main avide
De son règne incomplet courut remplir le vide.
Vous marchez: vos trésors, vos plaisirs sont partout.
Cependant arrangez ces trésors avec goût;
Que dans tous vos cartons un ordre heureux réside.
Qu'à vos compartimens avec grâce préside
La propreté, l'aimable et simple propreté,
Qui donne un air d'éclat même à la pauvreté.
Surtout des animaux consultez l'habitude;
Conservez à chacun son air, son attitude,
Son maintien, son regard. Que l'oiseau semble encor,
Perché sur son rameau, méditer son essor.
Avec son air fripon montrez-nous la belette
A la mine allongée, à la taille fluette;
Et, sournois dans son air, rusé dans son regard,
Qu'un projet d'embuscade occupe le renard.
Que la nature enfin soit partout embellie,
Et même après la mort y ressemble à la vie.

Le même. Chant. 3.

§ 57. *Que rien ne répand plus d'intérêt sur les tableaux que la vue des êtres vivans.*

Mais n'allez pas non plus toujours peindre et décrire :
Dans l'art d'intéresser consiste l'art d'écrire.
Souvent dans vos tableaux placez des spectateurs,
Sur la scène des champs amenez des acteurs ;
Cet art de l'intérêt est la source féconde.
Oui, l'homme aux yeux de l'homme est l'ornement du monde.
Les lieux les plus rians sans lui nous touchent peu ;
C'est un temple désert qui demande son dieu.
Avec lui mouvement, plaisir, gaîté, culture ;
Tout renaît, tout revit : ainsi qu'à la nature,
La présence de l'homme est nécessaire aux arts.
C'est lui dans vos tableaux que cherchent nos regards.
Peuplez donc ces coteaux de jeunes vendangeuses,
Ces vallons de bergers et ces eaux de baigneuses,
Qui, timides, à peine osant aux flots discrets
Confier le trésor de leurs charmes secrets,
Semblent en tressaillant, dans leurs frayeurs extrêmes,
Craindre leurs propres yeux, et rougir d'elles-mêmes ;
Tandis que, les suivant sous le cristal de l'eau,
Un faune du feuillage entr'ouvre le rideau.
Que si l'homme est absent de vos tableaux rustiques,
Quel peuple d'animaux sauvages, domestiques,
Courageux ou craintifs, rebelles ou soumis,
Esclaves patiens ou généreux amis,
Dont le lait vous nourrit, dont vous filez la laine,
D'acteurs intéressans vient occuper la scène !
Ceux qui de Wouvermans exerçoient les pinceaux,
Qui du riant Berghem animoient les tableaux,
Ne vous disent-ils rien ? La lyre du poëte
Ne peut-elle du peintre égaler la palette ?
Ah ! soyez peintre aussi ! venez ; à votre voix
Les hôtes de la plaine et des monts et des bois
S'en vont donner la vie au plus froid paysage.
Là, dès qu'un vent léger fait frémir le feuillage,
Aussi tremblant que lui, le timide chevreuil
Fuit, plus prompt que l'éclair, plus rapide que l'œil :
Ici, des prés fleuris paissant l'herbe abondante,
La vache gonfle en paix sa mamelle pendante,
Et son folâtre enfant se joue à son côté.
Plus loin, fier de sa race et sûr de sa beauté,
S'il entend ou le cor ou le cri des cavales,
De son sérail nombreux hennissantes rivales,
Du rempart épineux qui borde le vallon,
Indocile, inquiet, le fougueux étalon
S'échappe, et, libre enfin, bondissant et superbe,
Tantôt d'un pied léger à peine effleure l'herbe,
Tantôt demande aux vents les objets de ses feux ;
Tantôt vers la fraîcheur d'un bain voluptueux,
Fier, relevant ses crins que le zéphir déploie,
Vole et frémit d'orgueil, de jeunesse et de joie :
Ses pas dans tous vos sens retentissent encor.
Voulez-vous d'intérêts un plus riche trésor ?
Dans tous ces animaux peignez les mœurs humaines ;
Donnez-leur notre espoir, nos plaisirs et nos peines,
Et par nos passions rapprochez-les de nous.
En vain le grand Buffon, de leur gloire jaloux,
Peu d'accord avec soi dans sa prose divine,
Voulut ne voir en eux qu'une adroite machine,
Qu'une argile mouvante, et d'aveugles ressorts
D'une grossière vie organisant leurs corps :
Buffon les peint ; chacun de sa main immortelle

Du feu de Prométhée obtint une étincelle :
Le chien eut la tendresse et la fidélité ;
Le bœuf, la patience et la docilité ;
Et, fier de porter l'homme, et sensible à la gloire,
Le coursier partagea l'orgueil de la victoire.
Ainsi chaque animal, rétabli dans ses droits,
Lui dut un caractère et des mœurs et des lois.
Mais que dis-je? Déjà l'auguste poésie
Avoit donné l'exemple à la philosophie.
C'est elle qui toujours, dans ses riches tableaux,
Unit les dieux à l'homme, et l'homme aux animaux.
Voyez-vous dans Homère, aux siècles poétiques,
Les héros haranguant leurs coursiers héroïques?
Ulysse est de retour, ô spectacle touchant!
Son chien le reconnoît, et meurt en le léchant.

Le même. Ibid. Chant 4.

§ 68. *Les fleurs et le jardin des plantes.*

Multipliez les fleurs, ornement du parterre ;
Oh! si la fable encor venoit charmer la terre,
Ces fleurs reproduiroient, en s'animant pour nous,
Et la jeune beauté qui mourut sans époux
Et le guerrier qui tombe à la fleur de son âge,
Et l'imprudent jeune homme épris de son image.
Renais dans l'hyacinthe, enfant aimé d'un Dieu ;
Narcisse, à ta beauté dis un dernier adieu.
Penche-toi sur les eaux pour t'admirer encore ;
D'un éclat varié, que l'œillet se décore ;
Et toi qui te cachas, plus humble que tes sœurs,
Violette, à mes pieds verse au moins tes odeurs!
Que sous l'herbe en tous lieux, ta pourpre se noircisse,
Et que la giroflée en montant s'épaississe!
Mariez le jasmin, le lilas, l'églantier,
Et surtout, que la rose embaumant ce sentier,
Brille comme le teint de la vierge ingénue,
Que fait rougir l'amour d'une flamme inconnue.
Ces trésors, pour vous seuls, ne doivent pas fleurir ;
A la jeune bergère on aime à les offrir,
Elle rend un sourire ; hélas, belle rosière,
D'autres amis des mœurs doteront ta chaumière ;
Mes présens ne sont point une ferme, un troupeau,
Mais je puis d'une rose embellir ton chapeau.

O fleurs! en tous les temps égayez ma retraite,
Et plus heureux que moi puisse un autre poëte,
Peindre sous des crayons frais comme vos couleurs
Vos traits, vos doux instincts, vos sexes et vos mœurs!
L'amour, dont vos parfums enflamment le délire,
Souvent par vos bouquets étendit son empire ;
O fleurs! qui tant de fois avez servi l'amour,
Votre sein virginal le ressent à son tour.
Oui, vous n'ignorez pas les humaines délices.
Vainement la pudeur, au fond de vos calices,
Cacha de vos plaisirs le charme clandestin ;
Les zéphirs, précurseurs du soir et du matin,
Les zéphirs les ont vus, et leur voix fortunée,
Raconte aux verts bosquets votre aimable hyménée.

Cependant si mon œil veut un jour de plus près
De vos lits amoureux surprendre les secrets,
J'irai dans ce jardin, où calme et solitaire,
La science à toute heure arme son sanctuaire.
Que de fois en entrant dans ce séjour sacré,
J'ai cru revoir ce dieu par l'Egypte adoré,
Ce Pan, qui du grand tout fut le visible emblême!
Sur les bords de la Seine il a porté lui-même,
Loin des rives du Nil, son culte et ses autels,

Et ses prêtres savans, bienfaiteurs des mortels.
Là je vois rassemblés sous sa garde féconde,
Tous les germes ravis aux quatre parts du monde.
Quels riches entretiens! tour à tour entraîné,
De l'éloquent Buffon à ce docte Linné,
J'entendrai les savans qu'a formés leur génie,
Ils partagent entre eux la nature infinie,
Et dans son vaste empire, ils règnent tous en paix;
Chacun soulève un coin de ses voiles épais.
Sans ombre, ô vérité! tu veux qu'on te contemple.
Le sphinx n'est plus assis sur le seuil de ton temple.
Ici tous les secrets s'ouvrent à tous les yeux :
Le divin Esculape égaré dans ces lieux,
D'un art trop insulté m'expliquant les mystères,
Demande à l'humble fleur quelques sucs salutaires.
La fille du printemps ne les refuse pas,
Car souvent ses bienfaits égalent ses appas.
Ainsi donc que les fleurs, charme de votre asile,
Ne frappent point les yeux d'un éclat inutile.
A l'entour un essaim bourdonne sourdement,
C'est là que pénétré d'un double enchantement,
Vous lirez au doux bruit de la ruche agitée,
Ces vers plus doux encore où gémit Aristée ;
C'est là qu'on rit par fois, Réaumur à la main,
Des aimables erreurs du poëte Romain.

M. de Fontanes.

§ 69. *Les religions antiques.*

D'un air plus grand encore et plus majestueux,
De la religion l'appareil fastueux,
Conduisant des vainqueurs la pompe solennelle,
Consacroit la victoire et marchoit devant elle ;
Et du pied des autels sembloit dire aux humains:
Rome commande au monde et le ciel aux Romains.
Le juste ciel, sans doute, abhorroit ces conquêtes,
Mais si quelque vertu peut expier ces fêtes,
C'est que Rome honora dans ces jours de splendeur
Ces simples déités qui firent sa grandeur :
Le dieu du capitole habita des chaumières,
Loin de ces chars sanglans, de ces pompes guerrières,
Où le sang des taureaux, satisfaisant aux dieux,
Du sang humain versé rendoit grâces aux cieux.
Que j'aime à revoler vers ces fêtes champêtres,
Où Rome célébroit les dieux de ses ancêtres,
La déesse des blés et le dieu des raisins,
Les nymphes des forêts, les faunes, les sylvains,
Toi surtout, toi, Palès, déité pastorale!
A peine blanchissoit la rive orientale
Le berger, secouant un humide rameau,
D'une onde salutaire arrosoit son troupeau:
O Palès, disoit-il, reçois mes sacrifices ;
Protége mes brebis, protége mes génisses
Contre la faim cruelle et le loup inhumain ;
Que je trouve le soir le nombre du matin ;
Qu'autour de mon bercail exacte sentinelle
Sans cesse en haletant rôde mon chien fidèle;
Que mon troupeau connoisse et ma flûte et ma voix ;
Que le lait le plus pur écume entre mes doigts;
Rends mon bélier ardent, rends mes chèvres fécondes;
Puissent de frais gazons, puissent de claires ondes
Dans un riant pacage arrêter mes brebis ;
Que leur fine toison compose mes habits ;
Et quand le fuseau tourne entre leurs mains légères
Ne blesse pas les doigts de nos jeunes bergères!

Il dit, et tout à coup un faisceau pétillant
S'allume, et dans les airs s'élève un feu brillant,
Que trois fois dans sa vive et folâtre allégresse,
D'un pied léger franchit une ardente jeunesse.
Jeux charmans, vous régnez encor dans nos hameaux!
Eh! qui n'est point ému de ces brillans tableaux!
La superstition sied bien au paysage;
Triste dans les cités, elle est gaie au village,
Et le sage lui-même aime à voir, en ses vœux,
La terre à ses travaux intéressant les cieux.
L'abbé de Lille. poëme sur l'imagination.

§ 70. *Déprédations des révolutionnaires François.*

Bientôt d'affreux encans dispersent au hasard
Les chefs-d'œuvre du goût, les prodiges de l'art.
Souvent pour un vil prix, pour un plus vil usage,
Aux mains de l'ignorance ils tombent en partage.
Un Raphaël échoit au magister du lieu,
Racine d'un manant alimente le feu,
En piles sont vendus les Buffons, les Voltaires,
Leurs tomes isolés redemandent leurs frères;
Et, vengeant une fois Pelletier consolé,
En cornets à son tour Despréaux est roulé.
Le dieu du mal sourit à ces honteux ravages.
Mais que sont de nos arts ces hideux brigandages
Près du viol affreux de la propriété?
O toi, premier appui de la société,
Qui, seul des immortels restant au Capitole,
Après le roi des dieux fus sa première idole,
Dieu Terme! que dis-tu de ces barbares lois,
Qui du premier contrat violant tous les droits,
Et des usurpateurs consacrant l'injustice,
Du pacte social renversent l'édifice?
Vous! allez maintenant, complaisans possesseurs,
D'avance enrichissez vos heureux successeurs!
Appelez les brebis des nations lointaines,
Epurez par le choix les races indigènes!
Voilà pour quelles mains vous soignez vos troupeaux,
Vous fécondez vos champs, vous plantez vos coteaux!
Ah! contre leur injuste et triste jouissance
Je n'irai point des lois invoquer la puissance.
Viens, ô tendre Pitié, viens! pour toucher les cœurs
J'ai besoin de ta voix, j'ai besoin de tes pleurs.
Disons-leur: " Vous blessez les lois de la nature!
" Pouvez-vous être heureux quand l'équité murmure?
" Maudits soient ces mortels qui se font avec art
" Du malheur une proie et des lois un poignard!
" Barbares, remplissez vos celliers et vos granges:
" Vos guérets usurpés, vos coupables vendanges
" Déposent contre vous." Mais j'entends des flatteurs
Démentir lâchement mes vers accusateurs.
" Tout est changé," dit-on, " et le pouvoir répare
" La longue iniquité d'un régime barbare."
Sans doute: le François, malheureux dépouillé,
Peut rentrer sur un sol de carnage souillé,
Peut errer sous les murs habités par ses pères,
Voir ses blés moissonnés par des mains étrangères,
Et, par ses souvenirs déchiré de plus près,
Joindre à tant d'autres maux le tourment des regrets.
Ah! quel exil affreux égale ce supplice!
La justice imparfaite est encor l'injustice.
Oh! si je vous contois tous les fléaux divers
Dont ce vil brigandage a rempli l'univers,

Ma voix dans votre cœur porteroit l'épouvante !
Je vous dirois : " Ces biens qu'une loi révoltante
Arracha par la force à leurs vrais possesseurs,
Ont inondé la France et de sang et de pleurs,
Ont séduit l'avarice, ont acheté les crimes,
Sur les deux continens entassé les victimes,
Soudoyé les bourreaux, engraissé les tyrans,
Soulevé les sujets, divisé les parens,
Desséché le commerce, étouffé l'industrie,
Et par ses propres mains égorgé la patrie !
Ces tableaux font horreur . . . . et vous qui sans remords,
Recevez des bourreaux la dépouille des morts,
Avez-vous oublié cette touchante histoire
Dont Virgile en beaux vers retraça la mémoire ?
Au fils du vieux Priam un monstre affamé d'or
Avoit avec la vie arraché son trésor.
Cent traits l'avoient percé. La forêt meurtrière
Bientôt de verts rameaux ombragea sa poussière.
Par le prince Troyen sur la tombe penché,
Un de ces arbrisseaux à peine est arraché,
L'arbuste tout sanglant aussitôt l'épouvante :
Sa main veut redoubler ; une voix gémissante
Lui crie : " Epargne-moi, jeune et noble Troyen !
" Ma patrie est la tienne, et ce sang est le mien.
" Pourquoi d'un attentat souiller des mains si pures !
" Viens-tu troubler ma paix et rouvrir mes blessures ?
" Arrête ! . . . . A ces accens, à ces cris douloureux,
Un saint effroi saisit le héros généreux ;
Il fuit : et loin de lui sa main épouvantée
Rejète avec horreur la tige ensanglantée.
Et vous, de la Pitié repoussant les leçons,
Vous poursuivez en paix vos barbares moissons,
Et parmi les cercueils vos iniques enchères
Se disputent des champs teints du sang de vos frères !
Ah ! cruels, osez-vous, engraissés de trépas,
Moissonner sur la tombe ! et ne craignez-vous pas
Que vos gerbes, vos fleurs, de meurtre dégouttantes,
Ne distillent du sang entre vos mains tremblantes ?

L'abbé de Lille. Le Malheur et la Pitié. Chant 4. *Edition de Londres.*

§ 71. *Eloge de* Monsieur *frère de Louis XVIII.*

Ainsi, jeté moi-même aux rives étrangères,
Je chantois la pitié, je peignois nos misères.
Souris à mes accens, ô Prince généreux !
A qui je dus ma gloire en des temps plus heureux,
Toi, l'âme de mes chants, mon appui tutelaire,
Qu'adore le François et que l'Anglois révère ;
Toi dont le cœur loyal à nos yeux attendris
Fait briller un rayon du plus grand des Henris,
Qui, sûr de notre amour, as conquis notre estime,
Grand Prince, tendre ami, chevalier magnanime,
Modèle de la grâce, exemple de l'honneur !
Tu t'en souviens peut-être ; aux jours de mon bonheur
Je chantai tes bienfaits : et quand la tyrannie
Nous faisoit de son joug subir l'ignominie,
J'en atteste le ciel, dans ces momens d'effroi
Je m'oubliois moi-même et volois près de toi.
Oui : d'autres lieux en vain bénissoient ta présence,
Le doux ressouvenir ne connoît point l'absence.
Au milieu de l'exil et de l'adversité
Toujours tu fus présent à ma fidélité,
Ainsi l'adorateur du grand astre du monde,

Quand le ciel s'obscurcit, quand la tempête gronde,
Par la pensée encore accompagne son cours,
Le suit sous son nuage et l'adore toujours.

Le même. Ibid.

§ 72. *Mariage du Duc d'Angoulême.*

Mais que dis-je! au milieu des malheurs de l'empire,
Un rayon de bonheur vient du moins te sourire.
Par les nœuds de l'hymen ton œil voit réunis
La fille de ton frère et ton auguste fils.
C'est l'espoir de l'état: leur union féconde,
Doit des appuis au trône et des héros au monde.
O couple vertueux! ô fortunés époux!
Si long-temps séparés, que votre sort est doux!
Tels deux jeunes ruisseaux, nés de la même source,
Après de longs détours se joignent dans leur course;
Et dans le même lit, sous les mêmes berceaux,
Unissent leur murmure et confondent leurs eaux.
A leur hymen heureux les oiseaux applaudissent;
Autour naissent les fleurs et les troupeaux bondissent,
Et de leurs flots unis le cours délicieux
Fertilise la terre et répète les cieux.

Le même. Ibid.

§ 73. *Eve se voyant pour la première fois dans le cristal d'une onde pure et limpide.*

Sur cette plaine humide
Je hasarde un regard ignorant et timide;
O prodige! mon œil y retrouve les cieux;
Une image flottante y vient frapper mes yeux;
Pour mieux l'examiner, vers elle je m'incline,
Elle-même vers moi s'avance et m'examine;
Je tressaille et recule; aussitôt je la voi
S'effrayer, tressaillir, reculer comme moi.
Je ne sais quel attrait me ramène vers elle;
Vers moi, même penchant aussitôt la rappelle.
Enchantés de la voir, mes yeux cherchent les siens;
Enchantés de me voir, ses yeux cherchent les miens.
Et peut-être en ces lieux, ma crédule tendresse
Admireroit encor sa forme enchanteresse,
Si me désabusant de sa fausse amitié,
Du fond de ce bocage une voix n'eût crié:
" Eve, que prétends-tu? cette image est toi-même,
" Une ombre ici te plaît; c'est une ombre qui t'aime.
" Elle vient, elle fuit, et revient avec toi;
" Sors de l'illusion, charmant objet, suis-moi,
" Viens, je te montrerai, non plus une ombre vaine,
" Mais l'être à qui te lie une éternelle chaine.

Milton. Paradis Perdu. Traduction de l'abbé de Lille.

§ 74. *Passage du Rhin par l'armée Françoise le 12 Juin, 1672.*

Au pied du mont Adulle, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormoit au bruit flatteur de son onde naissante,
Lorsqu'un cri tout à coup suivi de mille cris,
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
Il se trouble, il regarde, et partout sur ses rives
Il voit fuir à grands pas ses Naïades craintives,

Qui toutes accourant vers leur humide roi,
Par un récit affreux redoublent son effroi.
Il apprend qu'un héros conduit par la victoire
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire,
Que Rhimberg et Vesel, terrassés en deux jours,
D'un joug déjà prochain menacent tout son cours.
Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre sa tête.
Il marche vers Tholus, et les flots en courroux
Au prix de sa fureur sont tranquilles et doux.
Il a de Jupiter la taille et le visage;
Et depuis ce Romain dont l'insolent passage
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords.
Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles;
Le feu sort à travers ses humides prunelles:
" C'est donc trop peu," dit-il, "que l'Escaut en deux mois
" Ait appris à couler sous de nouvelles lois,
" Et de mille remparts mon onde environnée
" De ces fleuves sans noms suivra la destinée!
" Ah! périssent mes eaux, ou par d'illustres coups
" Montrons qui doit céder des mortels ou de nous."
A ces mots essuyant sa barbe limoneuse
Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse,
Son front cicatrisé rend son air furieux,
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.
En ce moment il part, et couvert d'une nue
Du fameux fort de Skink prend la route connue.
Là contemplant son cours, il voit de toutes parts
Ses pâles défenseurs par la frayeur épars.
Il voit cent bataillons, qui loin de se défendre,
Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
Confus, il les aborde, et renforçant sa voix:
" Grands arbitres," dit-il, " des querelles des rois,
" Est-ce ainsi que votre âme aux périls aguerrie
" Soutient sur ces remparts l'honneur et la patrie?
" Votre ennemi superbe en cet instant fameux,
" Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux.
" Du moins en vous montrant sur la rive opposée
" N'oseriez-vous saisir une victoire aisée?
" Allez, vils combattans, inutiles soldats,
" Laissez là ces mousquets trop pesans pour vos bras:
" Et la faux à la main parmi vos marécages,
" Allez couper vos joncs, et presser vos laitages;
" Ou gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir
" Avec moi de ce pas venez vaincre ou mourir."
Ce discours d'un guerrier que la colère enflamme
Ressuscite l'honneur déjà mort en leur âme:
Et leurs cœurs s'allumant d'un reste de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve, où Louis en personne
Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre Grammont le premier dans les flots
S'avance soutenu des regards du héros.
Son coursier écumant sous un maître intrépide
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le suit de près: sous ce chef redouté
Marche des cuirassiers l'escadron indompté.
Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière,
Vivonne, Nantouillet, et Coislin, et Salart.
Chacun d'eux au péril veut la première part.
Vendôme, que soutient l'orgueil de sa naissance
Au même instant dans l'onde impatient s'élance.
La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois
Fendent les flots tremblans sous un si noble poids.

Louis les animant du feu de son courage.
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.
Par ses soins cependant trente légers vaisseaux,
D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux.
Cent guerriers s'y jettant signalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
Il s'avance en courroux, le plomb vole à l'instant,
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume,
Et des coups redoublés tout le rivage fume.
Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint:
Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint:
De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse;
Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer:
Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.
Bientôt avec Grammont courent Mars et Bellone:
Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne;
Quand pour nouvelle alarme à ses esprits glacés
Un bruit s'épand qu'Enguien et Condé sont passés,
Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons et gagne les batailles;
Enguien, de son hymen le seul et digne fruit
Par lui dès son enfance à la victoire instruit.
L'ennemi renversé fuit et gagne la plaine;
Le Dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne,
Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
Abandonne à Louis la victoire et ses bords.

Boileau.

§ 75. *Mort d'Eriphile.*

Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce.
Déjà de tout le camp la Discorde maîtresse
Avoit sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
Et donné du combat le funeste signal.
De ce spectacle affreux votre fille alarmée,
Voyoit pour elle Achille, et contre elle l'armée.
Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux
Épouvantoit l'armée, et partageoit les dieux.
Déjà de traits en l'air s'élevoit un nuage;
Déjà couloit le sang, prémices du carnage.
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre, et le poil hérissé,
Terrible, et plein du Dieu qui l'agitoit sans doute:
" Vous, Achille," a-t-il dit, " et vous Grecs, qu'on m'écoute.
" Le Dieu qui maintenant vous parle par ma voix,
" M'explique son oracle, et m'instruit de son choix.
" Un autre sang d'Hélene, une autre Iphigénie
" Sur ce bord immolée y doit laisser sa vie.
" Thésée, avec Hélène uni secrètement,
" Fit succéder l'hymen à son enlèvement.
" Une fille en sortit, que sa mère a célée;
" Du nom d'Iphigénie elle fut appelée.
" Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours;
" D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.
" Sous un nom emprunté, sa noire destinée
" Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.
" Elle me voit, m'entend; elle est devant vos yeux;
" Et c'est elle, en un mot, que demandent les dieux."
Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile
L'écoute avec frayeur, et regarde Eriphile.
Elle étoit à l'autel; et peut-être en son cœur
Du fatal sacrifice accusoit la lenteur.

Elle-même tantôt, d'une course subite,
Etoit venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en secret sa naissance et son sort.
Mais, puisque Troye enfin est le prix de sa mort,
L'armée, à haute voix, se déclare contre elle,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déjà, pour la saisir, Calchas lève le bras.
" Arrête," a-t-elle dit, " et ne m'approche pas.
" Le sang de ces héros, dont tu me fais descendre,
" Sans tes profanes mains saura bien se répandre."
Furieuse elle vole, et sur l'autel prochain
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.
A peine son sang coule, et fait rougir la terre,
Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre,
Les vents agitent l'air d'heureux frémissemens,
Et la mer leur répond par ses mugissemens.
La rive au loin gémit, blanchissante d'écume.
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume.
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous
Jette une sainte horreur, qui nous rassure tous.
Le soldat étonné dit que dans une nue
Jusque sur le bûcher Diane est descendue;
Et croit que, s'élevant au travers de ses feux,
Elle portoit au ciel notre encens et nos vœux.

Racine, Iphigénie.

§ 76. *Mort d'Hippolyte.*

A peine nous sortions des portes de Trézène;
Il étoit sur son char. Ses gardes affligés
Imitoient son silence, autour de lui rangés.
Il suivoit tout pensif le chemin de Mycènes.
Sa main sur ses chevaux laissoit flotter les rênes.
Ses superbes coursiers, qu'on voyoit autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs, en ce moment, a troublé le repos;
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond, en gémissant, à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé.
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux;
Ses longs mugissemens font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta, recule épouvanté.
Tout fuit; et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et, d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée,
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.

La frayeur les emporte; et, sourds à cette fois,
Ils ne connoissent plus ni le frein ni la voix.
En efforts impuissans leur maître se consume.
Ils rougissent le mords d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu, qui d'aiguillons pressoit leurs flancs poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite.
L'essieu crie et se rompt. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé.
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie.
Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.
Ils s'arrêtent, non loin de ces tombeaux antiques,
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
Je cours, en soupirant, et sa garde me suit.
De son généreux sang la trace nous conduit.
Les rochers en sont teints. Les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes,
J'arrive, je l'appelle; et me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant, qu'il referme soudain:
" Le ciel," dit-il, " m'arrache une innocente vie.
" Prends soin, après ma mort, de la triste Aricie.
" Cher ami, si mon père un jour desabusé
" Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
" Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
" Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive,
" Qu'il lui rende" . . . . A ce mot, ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré;
Triste objet où des dieux triomphe la colère.
Et que méconnoîtroit l'œil même de son père.

Racine. Phèdre.

LA HENRIADE.

§ 77. *Henri s'embarque à Dieppe, et relâche à Jersey où il est reçu par un sage vieillard.*

A travers deux rochers, où la mer mugissante
Vient briser en courroux son onde blanchissante,
Dieppe aux yeux du héros offre son heureux port:
Les matelots ardens s'empressent sur le bord;
Les vaisseaux sous leurs mains fiers souverains des ondes.
Étoient prêts à voler sur les plaines profondes:
L'impétueux Borée, enchaîné dans les airs,
Au souffle du zéphyre abandonnoit les mers.
On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre;
On découvroit déja les bords de l'Angleterre:
L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit;
L'air sifle, le ciel gronde, et l'onde au loin mugit;
Les vents sont déchaînés sur les vagues émues:
La foudre étincelante éclate dans les nues;
Et le feu des éclairs, et l'abîme des flots.
Montroient partout la mort aux pâles matelots.
Le héros qu'assiégeoit une mer en furie,
Ne songe en ce danger qu'aux maux de sa patrie,
Tourne ses yeux vers elle, et dans ses grands desseins,
Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.
Tel, et moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorsque de l'univers il disputoit l'empire,

Confiant sur les flots aux Aquilons mutins,
Le destin de la terre, et celui des Romains,
Défiant à la fois, et Pompée et Neptune,
César à la tempête opposoit sa fortune.
Dans ce même moment le Dieu de l'univers,
Qui vole sur les vents, qui soulève les mers,
Ce Dieu dont la sagesse ineffable et profonde,
Forme, élève, et détruit les empires du monde,
De son trône enflammé qui luit au haut des cieux
Sur le héros François daigna baisser les yeux
Il le guidoit lui-même. Il ordonne aux orages
De porter le vaisseau vers ces prochains rivages,
Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des flots;
Là, conduit par le ciel, aborda le héros.
Non loin de ce rivage, un bois sombre et tranquille
Sous des ombrages frais présente un doux asile.
Un rocher, qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux Aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte est auprès, dont la simple structure
Doit tous ses ornemens aux mains de la nature.
Un vieillard vénérable avoit loin de la cour
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'est là que de lui-même il faisoit son étude;
C'est là qu'il regrettoit ses inutiles jours,
Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il fouloit à ses pieds les passions humaines:
Tranquille, il attendoit, qu'au gré de ses souhaits
La mort vint à son Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adoroit, prit soin de sa vieillesse,
Il fit dans son désert descendre la sagesse;
Et prodigue envers lui de ses trésors divins,
Il ouvrit à ses yeux le livre des destins.
Ce vieillard au héros que Dieu lui fit connoître,
Au bord d'une onde pure offre un festin champêtre.
Le prince à ces repas étoit accoutumé:
Souvent sous l'humble toit du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des cours, et se cherchant lui même,
Il avoit déposé l'orgueil du diadême.

Voltaire. Henr. Chant I.

§ 78. *Description de l'Angleterre et de son gouvernement.*

En voyant l'Angleterre, en secret il admire
Le changement heureux de ce puissant empire,
Où l'éternel abus de tant de sages lois
Fit long-temps le malheur et du peuple et des rois.
Sur ce sanglant théâtre où cent héros périrent,
Sur ce trône glissant dont cent rois descendirent,
Une femme à ses pieds enchaînant les destins,
De l'éclat de son règne étonnoit les humains.
C'étoit Elizabeth; elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglois indompté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes!
De leurs troupeaux féconds, leurs plaines sont couvertes,
Les guérets de leurs blés, les mers de leurs vaisseaux.
Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux.
Leur flotte impérieuse asservissant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune.
Londres jadis barbare est le centre des arts,
Le magasin du monde, et le temple de Mars.

Aux murs de Westminster on voit paroître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble.
Les députés du peuple, et les grands, et le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi ;
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.
Heureux, lorsque le peuple, instruit dans son devoir,
Respecte, autant qu'il doit, le souverain pouvoir !
Plus heureux, lorsqu'un roi, doux, sage et politique,
Respecte, autant qu'il doit, la liberté publique !
Ah ! s'écria, Bourbon, quand pourront les François
Réunir comme vous la gloire avec la paix?
Quel exemple pour vous, monarques de la terre !
Une femme a fermé les portes de la guerre ;
Et renvoyant chez vous la discorde et l'horreur,
D'un peuple qui l'adore elle a fait le bonheur.

Le même. Ibid.

§ 79. *Mort de l'amiral de Coligny.*

Coligny languissoit dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versoit ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vint arracher ses sens à ce calme agréable :
Il se lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités ;
Il voit briller partout les flambeaux et les armes,
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes,
Ses serviteurs sanglans dans la flamme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : " Qu'on n'épargne personne ;
" C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le roi qui l'ordonne."
Il entend retentir le nom de Coligny ;
Il aperçoit de loin le jeune Téligny,
Téligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille ;
Qui sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandoit vengeance, et lui tendoit les bras.
Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr et périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avoit vécu,
Avec toute sa gloire et toute sa vertu.
Déjà des assassins la nombreuse cohorte,
Du salon qui l'enferme alloit briser la porte ;
Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux,
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquille il arrêtoit ou pressoit le carnage.
A cet air vénérable, à cet auguste aspect
Les meurtriers surpris sont saisis de respect ;
Une force inconnue a suspendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
Que le sort des combats respecta quarante ans ;
Frappez, ne craignez rien. Coligny vous pardonne ;
Ma vie est peu de chose et je vous l'abandonne....
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous....
Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux ;
L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes ;
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes ;
Et de ses assassins, ce grand homme entouré,
Sembloit un roi puissant par son peuple adoré.
Besme, qui dans la cour attendoit sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime.

Des assassins trop lents, il veut hâter les coups ;
Aux pieds de ce héros, il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible ;
Lui seul à la pitié toujours inaccessible,
Auroit cru faire un crime et trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentoit surpris.
A travers les soldats il court d'un pas rapide ;
Coligny l'attendoit d'un visage intrépide :
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras, et glaçât son courage.
Du plus grand des François tel fut le triste sort.
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.
Son corps percé de coups, privé de sépulture
Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture ;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis ;
Conquête digne d'elle et digne de son fils.
Médicis la reçut avec indifférence
Sans paroître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans trouble, sans remords, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présens.

Le même. Ibid. Chant 3.

§ 80. *Massacre de la St. Barthélemy.*

Qui pourroit cependant exprimer les ravages,
Dont cette nuit cruelle étala les images !
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'étoit qu'un foible essai de toutes leurs fureurs.
D'un peuple d'assassins les troupes effrénées,
Par devoir et par zèle au carnage acharnées,
Marchoient le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos frères sanglans,
Guise étoit à leur tête, et bouillant de colère
Vengeoit sur tous les miens les mânes de son père.
Nevers, Gondi, Tavanne un poignard à la main,
Echauffoient les transports de leur zèle inhumain ;
Et portant devant eux la liste de leurs crimes.
Les conduisoient au meurtre et marquoient leurs victimes.
Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son père,
Le frère avec la sœur, la fille avec la mère,
Les époux expirant sous leurs toits embrasés,
Les enfans au berceau sur la pierre écrasés :
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encore à peine vous croirez,
Ces monstres furieux de carnage altérés,
Excités par la voix des prêtres sanguinaires,
Invoquoient le Seigneur en égorgeant leurs frères,
Et le bras tout souillé du sang des innocens,
Osoient offrir à Dieu cet exécrable encens.
O combien de héros indignement périrent !
Renel et Pardaillan chez les morts descendirent ;
Et vous, brave Guerchy, vous, sage Lavardin,
Dignes de plus de vie et d'un autre destin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marsillac et Poubise, au trépas condamnés,
Défendent quelque temps leurs jours infortunés.
Sanglans, percés de coups, et respirant à peine,
Jusqu'aux portes du Louvre on les pousse, on les traîne ;
Ils teignent de leur sang ce palais odieux,

En implorant leur roi, qui les trahit tous deux.
Du haut de ce palais excitant la tempête,
Médicis à loisir contemploit cette tête.
Ses cruels favoris d'un regard curieux,
Voyoient le flots de sang regorger sous leurs yeux,
Et de Paris en feu les ruines fatales
Étoient de ces héros les pompes triomphales,
Que dis-je ? ô crime ! ô honte ! ô comble de nos maux !
Le roi, le roi lui-même au milieu des bourreaux,
Poursuivant des proscrits les troupes égarées,
Du sang de ses sujets souilloit ses mains sacrées :
Et ce même Valois que je sers aujourd'hui,
Ce roi qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de son barbare frère,
A ce honteux carnage excitoit sa colère.
Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain,
Rarement dans le sang il a trempé sa main ;
Mais l'exemple du crime assiégeoit sa jeunesse,
Et sa cruauté même étoit une foiblesse.

Le même. Ibid.

§ 81. *Portrait du Duc de Guise.*

Tandis que sous le joug de ses maîtres avides,
Valois pressoit l'état du fardeau des subsides,
On vit paroître Guise, et le peuple inconstant
Tourna bientôt ses yeux vers cet astre éclatant :
Sa valeur, ses exploits, la gloire de son père,
Sa grâce, sa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu sait régner sur les cœurs,
Attiroient tous les vœux par des charmes vainqueurs.
Nul ne sut mieux que lui le grand art de séduire ;
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne sut mieux cacher, sous des dehors trompeurs,
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais souple et populaire,
Des peuples en public il plaignoit la misère,
Détestoit des impôts le fardeau rigoureux ;
Le pauvre alloit le voir, et revenoit heureux :
Il savoit prévenir la timide indigence ;
Ses bienfaits dans Paris annonçoient sa présence :
Il se faisoit aimer des grands qu'il haïssoit ;
Terrible et sans retour alors qu'il offensoit :
Téméraire en ses vœux, sage en ses artifices,
Brillant par ses vertus, et même par ses vices,
Connoissant le péril, et ne redoutant rien ;
Heureux guerrier, grand prince, et mauvais citoyen.

Le même. Ibid.

§ 82. *Bataille de Coutras.*

De tous les favoris qu'idolâtroit Valois,
Qui flattoient sa mollesse et lui donnoient des lois,
Joyeuse né d'un sang chez les François insigne
D'une faveur si haute étoit le moins indigne :
Il avoit des vertus ; et si de ses beaux jours
La Parque en ce combat n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits son âme accoutumée,
Auroit de Guise un jour atteint la renommée.
Mais nourri jusqu'alors au milieu de la cour,
Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage,
Dans un jeune héros dangereux avantage.
Les courtisans en foule attachés à son sort,

Du sein des voluptés s'avançoient à la mort.
Des chiffes amoureux, gages de leurs tendresses,
Traçoient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses ;
Leurs armes éclatoient du feu des diamans
De leurs bras énervés frivoles ornemens.
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portoient au combat leur superbe imprudence :
Orgueilleux de leur pompe, et fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançoient d'un pas impétueux.
D'un éclat différent mon camp frappoit leur vue.
Mon armée en silence à leurs yeux étendue,
N'offroit de tous côtés que farouches soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au sang et couverts de blessures.
Leur fer et leurs mousquets composoient leurs parures.
Comme eux vêtu sans pompe, armé de fer comme eux
Je conduisois aux coups leurs escadrons poudreux ;
Comme eux de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étois distingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus et renversés,
Sous nos coups expirans, devant nous dispersés :
A regret dans leur sein j'enfonçois cette épée,
Qui du sang Espagnol eût été mieux trempée.
Il le faut avouer, parmi ces courtisans,
Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables ;
Tous fermes dans leur poste et tous inébranlables,
Ils voyoient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.
Des courtisans François tel est le caractère :
La paix n'amollit point leur courage ordinaire ;
De l'ombre du repos ils volent aux hasards ;
Vils flatteurs à la cour, héros aux champs de Mars.
Pour moi dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnois, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse,
Je l'aperçus bientôt porté par des soldats,
Pâle et déjà couvert des ombres du trépas.
Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore
Des baisers du zéphire et des pleurs de l'aurore,
Brille un moment aux yeux, et tombe avant le temps,
Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents.

Le même. Ibid.

§ 83. *Noble fermeté du parlement de Paris.*

Dans ces jours de tumulte et de sédition
Thémis résistoit seule à la contagion,
La soif de s'agrandir, la crainte, l'espérance,
Rien n'avoit dans ses mains fait pancher la balance :
Son temple étoit sans tache, et la simple équité
Auprès d'elle en fuyant cherchoit sa sûreté.
Il étoit dans ce temple un sénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable :
Qui des lois de son prince et l'organe et l'appui,
Marchoit d'un pas égal entre son peuple et lui ;
Dans l'équité des rois sa juste confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France ;
Le seul bien de l'état fait son ambition,
Il hait la tyrannie et la rébellion :
Toujours plein de respect, toujours plein de courage,
De la soumission distingue l'esclavage ;
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connoît Rome, l'honore et la sait réprimer.
Des tyrans de la ligue une affreuse cohorte
Du temple de Thémis environne la porte :

Bussi les conduisoit : ce vil gladiateur
Monté par son audace à ce coupable honneur,
Entre, et parle en ces mots à l'auguste assemblée,
Par qui des citoyens la fortune est réglée :
" Mercenaires appuis d'un dédale de lois,
" Plébéiens, qui pensez être tuteurs des rois,
" Lâches, qui dans le trouble et parmi les cabales
" Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales,
" Timides dans la guerre, et tyrans dans la paix,
" Obéissez au peuple, et suivez ses décrets
" Il fut des citoyens avant qu'il fût des maîtres,
" Nous rentrons dans les droits qu'ont perdus nos ancêtres.
" Ce peuple fut long-temps par vous-même abusé ;
" Il s'est lassé du sceptre et le sceptre est brisé.
" Effacez ces grands noms qui vous gênoient sans doute,
" Ces mots de *plein-pouvoir* qu'on hait et qu'on redoute:
" Jugez au nom du peuple, et tenez au sénat
" Non la place du roi, mais celle de l'état.
" Imitez la Sorbonne, ou craignez ma vengeance",
Le sénat répondit par un noble silence.
Tels dans les murs de Rome abattus et brûlans,
Ces sénateurs courbés sous le fardeau des ans,
Attendoient fièrement sur leur siége immobiles,
Les Gaulois et la mort avec des yeux tranquilles,
Bussi plein de fureur et non pas sans effroi,
Obéissez, dit-il, tyrans, ou suivez-moi . . .
Alors Harlay se lève, Harlay, ce noble guide,
Ce chef d'un parlement, juste autant qu'intrépide ;
Il se présente aux Seize, il demande des fers,
Du front dont il auroit condamné ces pervers.
On voit auprès de lui les chefs de la justice,
Brûlant de partager l'honneur de son supplice,
Victimes de la foi qu'on doit aux souverains,
Tendre aux fers des tyrans leurs généreuses mains.
Muse, redites-moi ces noms chers à la France,
Consacrez ces héros qu'opprima la licence,
Le vertueux de Thou, Molé, Scarron, Bayeul,
Potier, cet homme juste, et vous jeune Longueil,
Vous, en qui pour hâter vos belles destinées,
L'esprit et la vertu devançoient les années ;
Tout le sénat, enfin, par les Seize enchaîné,
A travers un vil peuple en triomphe est mené
Dans cet affreux château, palais de la vengeance,
Qui renferme souvent le crime et l'innocence.
Ainsi ces factieux ont changé tout l'état ;
La Sorbonne est tombée, il n'est plus de sénat.
Mais pourquoi ce concours et ces cris lamentables ?
Pourquoi ces instrumens de la mort des coupables ?
Qui sont ces magistrats, que la main du bourreau
Par l'ordre des tyrans précipite au tombeau ?
Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.
Brisson, Larcher, Tardif, honorables victimes,
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas :
Mânes trop généreux, vous n'en rougissez pas ;
Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire ;
Et qui meurt pour son roi, meurt toujours avec gloire.

Le même. Ibid. Chant 4

§ 84. *Sacrifice des ligueurs aux dieux infernaux.*

Dans l'ombre de la nuit sous une voûte obscure,
Le silence a conduit leur assemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'élève un vil autel dressé sur un tombeau :
C'est là que des deux rois on plaça les images,

Objets de leurs terreurs, objets de leurs outrages.
Leurs sacrilèges mains ont mêlé sur l'autel,
A des noms infernaux le nom de l'Éternel.
Sur ces murs ténébreux des lances sont rangées,
Dans des vases de sang leurs pointes sont plongées ;
Appareil menaçant de leur mystère affreux.
Le prêtre de ce temple est un de ces Hébreux,
Qui proscrits sur la terre, et citoyens du monde,
Portent de mers en mers leur misère profonde,
Et d'un antique amas de superstitions
Ont rempli dès long-temps toutes les nations.
D'abord autour de lui les ligueurs en furie,
Commencent à grands cris ce sacrifice impie.
Leurs parricides bras se lavent dans le sang ;
De Valois sur l'autel ils vont percer le flanc ;
Avec plus de terreur, et plus encor de rage,
De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image ;
Et pensent que la mort, fidèle à leur courroux,
Va transmettre à ces rois l'atteinte de leurs coups.
L'Hébreu joint cependant la prière au blasphème,
Il invoque l'abîme, et les cieux, et Dieu même ;
Tous ces impurs esprits, qui troublent l'univers,
Et le feu de la foudre, et celui des enfers.
Tel fut dans Gelboa le secret sacrifice
Qu'à ses dieux infernaux offrit la Pythonisse,
Alors qu'elle évoqua devant un roi cruel
Le simulacre affreux du prêtre Samuel.
Ainsi contre Juda, du haut de Samarie,
Des prophètes menteurs tonnoit la bouche impie.
Ou tel chez les Romains l'inflexible Atéius
Maudit, au nom des dieux, les armes de Crassus.
Aux magiques accens que sa bouche prononce,
Les Seize osent du ciel attendre la réponse ;
A dévoiler leur sort ils pensent le forcer :
Le ciel pour les punir voulut les exaucer.
Il interrompt pour eux les lois de la nature ;
De ces antres muets sort un triste murmure ;
Les éclairs redoublés dans la profonde nuit,
Poussent un jour affreux qui renaît et qui fuit.
Au milieu de ces feux Henri brillant de gloire,
Apparoît à leurs yeux sur un char de victoire ;
Des lauriers couronnoient son front noble et serein,
Et le sceptre des rois éclatoit dans sa main.
L'air s'embrase à l'instant par les traits du tonnerre ;
L'autel couvert de feux, tombe et fuit sous la terre ;
Et les Seize éperdus, l'Hébreu saisi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime et leur terreur.

Le même, ibid.

§ 85. *Assaut livré à Paris.*

Paris n'étoit point tel en ces temps orageux
Qu'il paroît en nos jours aux François trop heureux.
Cent forts qu'avoient bâtis la fureur et la crainte,
Dans un moins vaste espace enfermoient son enceinte.
Ces faubourgs aujourd'hui si pompeux et si grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout temps,
D'une immense cité superbes avenues,
Où nos palais dorés se perdent dans les nues,
Étoient de longs hameaux d'un rempart entourés,
Par un fossé profond de Paris séparés.
Du côté du levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche et la mort le devance.
Le fer avec le feu volent de toutes parts,
De mains des assiégeans, et du haut des remparts.

Ces remparts menaçans, leurs tours et leurs ouvrages,
S'écroulent sous les traits de ces brûlans orages :
On voit les bataillons rompus et renversés ;
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés :
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.
Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançoient leur trépas.
Avec moins d'appareil ils voloient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisoit à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
On entendoit gronder ces bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
Vole avec la prison qui le tient renfermé :
Il la brise, et la mort en sort avec furie.
Avec plus d'art encore, et plus de barbarie
Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abîmes ouverts,
Des noirs torrens de souffre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.
Ce sont là les dangers où Bourbon va s'offrir,
C'est par là qu'à son trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent les tempêtes :
L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes :
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du roi ;
Ils ne regardent qu'elle et marchent sans effroi.
Mornay parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, et non moins intrépide ;
Incapable à la fois de crainte et de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur,
D'un œil ferme et stoïque il regarde la guerre
Comme un fléau du ciel affreux, mais nécessaire.
Il marche en philosophe où l'honneur le conduit.
Condamne les combats, plaint son maître et le suit.
Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de sang rendoit inaccessible.
C'est là que le danger ranime leurs efforts ;
Ils comblent les fossés de fascines, de morts :
Sur ces morts entassés ils marchent, ils s'avancent ;
D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent.
Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, et monte le premier.
Il monte : il a déjà, de ses mains triomphantes,
Arboré de ses lis les enseignes flottantes.
Les ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi ;
Ils sembloient respecter leur vainqueur et leur roi.
Ils cédoient : mais Mayenne à l'instant les ranime ;
Il leur montre l'exemple : il les rappelle au crime ;
Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts
Ce roi dont ils n'osoient soutenir les regards.
Sur les murs avec eux la discorde cruelle
Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
Le soldat a son gré sur ce funeste mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantoient la terre :
Un farouche silence, enfant de la fureur,
A ces bruyans éclats succède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.

On saisit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
Dans ses fatales mains la victoire incertaine,
Tient encor près des lis l'étendard de Lorraine.
Les assiégeans surpris sont partout renversés,
Cent fois victorieux, et cent fois terrassés ;
Pareil à l'océan poussé par les orages,
Qui couvre à chaque instant, et qui fuit ses rivages.
Jamais le roi, jamais son illustre rival,
N'avoient été si grands qu'en cet assaut fatal.
Chacun d'eux, au milieu du sang et du carnage,
Maître de son esprit, maître de son courage,
Dispose, ordonne, agit, voit tout en même temps,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.
Cependant des Anglois la formidable élite,
Par le vaillant Essex à cet assaut conduite,
Marchoit sous nos drapeaux pour la première fois,
Et sembloit s'étonner de servir sous nos rois.
Ils viennent soutenir l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre et de donner leur vie,
Sur ces mêmes remparts, et dans ces mêmes lieux,
Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
Essex monte à la brèche où commandoit d'Aumale ;
Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale,
Tels qu'aux remparts de Troie on peint les demi-dieux.
Leurs amis tout sanglans sont en foule autour d'eux.
François, Anglois, Lorrains que la fureur assemble,
Avançoient, combattoient, frappoient, mouroient ensemble
Ange, qui conduisiez leur fureur et leur bras,
Ange exterminateur, âme de ces combats ;
De quel héros enfin prites-vous la querelle ?
Pour qui pencha des cieux la balance éternelle ?
Long-temps Bourbon, Mayenne, Essex et son rival,
Assiégeans, assiégés, font un carnage égal.
Le parti le plus juste eut enfin l'avantage :
Enfin Bourbon l'emporte, il se fait un passage ;
Les ligueurs fatigués ne lui résistent plus,
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent du haut des Pyrénées,
Menacer des vallons les nymphes consternées.
Les digues qu'on oppose à ses flots orageux,
Soutiennent quelque temps son choc impetueux ;
Mais bientôt renversant sa barrière impuissante,
Il porte au loin le bruit, la mort et l'épouvante ;
Déracine en passant ces chênes orgueilleux,
Qui bravoient les hivers, et qui touchoient les cieux ;
Détache les rochers du milieu des montagnes,
Et poursuit les troupeaux fuyant dans les campagnes.
Tel Bourbon descendoit à pas précipités,
Du haut des murs fumans qu'il avoit emportés
Tel d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
Il moissonne en courant leurs troupes criminelles.
Les Seize avec effroi fuyoient ce bras vengeur,
Égarés, confondus, dispersés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes :
Il rentre dans Paris suivi de ses cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les faubourgs sanglans se répandent soudain.
Du soldat effréné la valeur tourne en rage,
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point ; son vol impétueux
Poursuivoit l'ennemi fuyant devant ses yeux.
Sa victoire l'enflamme, et sa valeur l'emporte ;
Il franchit les faubourgs, il s'avance à la porte :
Compagnons, apportez et le fer et les feux,
Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux.

Le même, ibid. Chant 7.

§ 86. *Système de l'univers.*

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche et leurs distances,
Luit cet astre du jour, par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.
De lui partent sans fin des torrens de lumière;
Il donne en se montrant la vie à la matière,
Et dispense les jours, les saisons et les ans,
A des mondes divers autour de lui flottans.
Ces astres asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course, et s'évitent sans cesse,
Et servant l'un à l'autre et de règle et d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leurs cours, et loin dans cet espace,
Où la matière nage, et que Dieu seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre, et des mondes sans fin.
Dans cet abîme immense il leur ouvre un chemin.
Par delà tous ces cieux le Dieu des cieux réside.

Le même. Ibid. Chant. 7.

§ 87. *Description de l'entrée des enfers.*

Henri dans ce moment d'un vol précipité
Est par un tourbillon dans l'espace emporté,
Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,
De l'antique chaos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces soleils brillans,
Chefs-d'œuvre du Très-Haut, comme lui bienfaisans.
Sur cette terre horrible et des anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La mort, l'affreuse mort, et la confusion,
Y semblent établir leur domination.
Quelles clameurs, ô Dieu! quels cris épouvantables!
Quels torrens de fumée! et quels feux effroyables!
Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces climats!
Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes pas!
O mon fils, vous voyez les portes de l'abîme
Creusé par la justice, habité par le crime.
Suivez-moi, les chemins en sont toujours ouverts.
Ils marchent aussitôt aux portes des enfers.
Là git la sombre envie, à l'œil timide et louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans.
Triste amante des morts, elle hait les vivans.
Elle aperçoit Henri, se détourne et soupire.
Auprès d'elle est l'orgueil, qui se plaît et s'admire;
La foiblesse au tient pâle, aux regards abattus,
Tyran qui céde au crime, et détruit les vertus.
L'ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée;
La tendre hypocrisie aux yeux pleins de douceur,
(Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur;)
Le faux zèle étalant ses barbares maximes,
Et l'intérêt enfin, père de tous les crimes.

Le même. Ibid.

§ 88. *Le palais du Destin.*

Le temps, d'une aile prompte, et d'un vol insensible,
Fuit, et revient sans cesse à ce palais terrible;
Et de là sur la terre il verse à pleines mains

Et les biens et les maux, destinés aux humains.
Sur un autel de fer un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Éternel y marqua nos désirs,
Et nos chagrins cruels, et nos foibles plaisirs.
On voit la liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière.
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser;
A ses suprêmes lois d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée;
Qu'en obéissant même elle agit par son choix,
Et souvent aux destins pense donner des lois.
Mon cher fils, dit Louis, c'est de là que la grâce
Fait sentir aux humains sa faveur efficace:
C'est de ces lieux sacrés, qu'un jour son trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraser ton cœur.
Tu ne peux différer, ni hâter, ni connoître
Ces momens précieux dont Dieu seul est le maître.
Mais qu'ils sont encor loin ces temps, ces heureux temps,
Où Dieu doit te compter au rang de ses enfans!
Que tu dois éprouver de foiblesses honteuses!
Et que tu marcheras dans des routes trompeuses!
Retranches, ô mon Dieu, des jours de ce grand roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi.
Mais dans ces vastes lieux quelle foule s'empresse!
Elle entre à tout moment, et s'écoule sans cesse.
Vous voyez, dit Louis, dans ce sacré séjour
Les portraits des humains qui doivent naître un jour:
Des siècles à venir ces vivantes images,
Rassemblent tous les lieux, devancent tous les âges.
Tous les jours des humains comptés avant les temps,
Aux yeux de l'Éternel à jamais sont présens.
Le destin marque ici l'instant de leur naissance,
L'abaissement des uns, des autres la puissance,
Les divers changemens attachés à leur sort,
Leur vices, leurs vertus, leur fortune et leur mort.
Approchons-nous, le ciel te permet de connoître
Les rois et les héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paroît c'est ton auguste fils;
Il soutiendra long-temps la gloire de nos lis,
Triomphateur heureux du Belge et de l'Ibère,
Mais il n'égalera ni son fils ni son père.
Henri dans ce moment voit sur des fleurs de lis,
Deux mortels orgueilleux auprès du trône assis.
Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne;
Tous deux sont revêtus de la pourpre Romaine;
Tous deux sont entourés de gardes, de soldats;
Il les prend pour des rois.... Vous ne vous trompez pas,
Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre;
Du prince et de l'état l'un et l'autre est l'arbitre.
Richelieu, Mazarin, ministres immortels,
Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
Enfans de la fortune et de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
Richelieu; grand, sublime, implacable ennemi;
Mazarin; souple, adroit, et dangereux ami:
L'un fuyant avec art, et cédant à l'orage,
L'autre aux flots irrités opposant son courage,
Des princes de mon sang ennemis déclarés;
Tous deux haïs du peuple, et tous deux admirés;
Enfin par leurs efforts, ou par leur industrie,
Utiles à leurs rois, cruels à la patrie.
O toi, moins puissant qu'eux, moins vaste en tes desseins,
Toi dans le second rang le premier des humains,
Colbert, c'est sur tes pas que l'heureuse abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France;

Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager,
En le rendant heureux tu sauras t'en venger;
Semblable à ce héros confident de Dieu même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blasphême.
Ciel! quel pompeux amas d'esclaves à genoux
Est aux pieds de ce roi qui les fait trembler tous!
Quels honneurs! quels respects! jamais roi dans la France,
N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance.
Je le vois comme vous par la gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverses,
Trop fier dans ses succès, mais ferme en ses traverses;
De vingt peuples ligués bravant seul tout l'effort,
Admirable en sa vie, et plus grand dans sa mort.
Siècle heureux de Louis, siècle que la nature
De ses plus beaux présens doit combler sans mesure,
C'est toi qui dans la France amènes les beaux arts;
Sur toi tout l'avenir va porter ses regards;
Les muses à jamais y fixent leur empire;
La toile est animée, et le marbre respire.
Quels sages rassemblés dans ces augustes lieux,
Mesurent l'univers, et lisent dans les cieux;
Et dans la nuit obscure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la nature entière?
L'erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit,
Et vers la vérité le doute les conduit.
Et toi, fille du ciel, toi, puissante harmonie,
Art charmant qui polis la Grèce et l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes sons souverains de l'oreille et du cœur.
François, vous savez vaincre, et chanter vos conquêtes:
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes;
Un peuple de héros va naître en ces climats;
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
A travers mille feux je vois Condé paroître,
Tour à tour la terreur et l'appui de son maître;
Turenne de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus sage, et du moins son égal.
Catinat réunit, par un rare assemblage,
Les talens du guerrier et les vertus du sage.
Vauban sur un rempart, un compas à la main,
Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.
Malheureux à la cour, invincible à la guerre,
Luxembourg fait trembler l'Empire et l'Angleterre.
Regardez dans Denain l'audacieux Villars,
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène.
Quel est ce jeune prince, en qui la majesté
Sur son visage aimable éclate sans fierté?
D'un œil d'indifférence il regarde le trône.
Ciel! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne!
La mort autour de lui vole sans s'arrêter;
Il tombe aux pieds du trône, étant près d'y monter.
O mon fils! des François vous voyez le plus juste;
Les cieux le formeront de votre sang auguste.
Grand Dieu! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagère, ouvrage de vos mains?
Hélas! que n'eût point fait cette âme vertueuse?
La France sous son règne eût été trop heureuse;
Il eût entretenu l'abondance et la paix;
Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits,
Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'alarmes!
O combien les François vont répandre de larmes,
Quand sous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux et la femme, et la mère et le fils!

Un foible rejeton sort entre les ruines
De cet arbre fécond coupé dans les racines.
Les enfans de Louis descendus au tombeau,
Ont laissé dans la France un monarque au berceau,
De l'état ébranlé douce et frêle espérance.
O toi, prudent Fleury, veille sur son enfance,
Conduis ses premiers pas, cultive sous tes yeux
Du plus pur de mon sang le dépôt précieux.
Tout souverain qu'il est, instruis-le à se connoître:
Qu'il sache qu'il est homme, en voyant qu'il est maître;
Qu'aimé de ses sujets, ils soient chers à ses yeux:
Apprends-lui qu'il n'est roi, qu'il n'est né que pour eux.
France, reprends sous lui ta majesté première,
Perce la triste nuit, qui couvroit ta lumière;
Que les arts, qui déjà vouloient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'océan se demande en ses grottes profondes,
Où sont tes pavillons qui flottoient sur ses ondes?
Du Nil et de l'Euxin, de l'Inde et de ses ports,
Le commerce t'appelle, et t'ouvre ses trésors.
Maintiens l'ordre et la paix, sans chercher la victoire.
Sois l'arbitre des rois, c'est assez pour ta gloire;
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.
Près de ce jeune roi s'avance avec splendeur
Un héros, que de loin poursuit la calomnie,
Facile et non pas foible, ardent, plein de génie,
Trop ami des plaisirs, et trop des nouveautés,
Remuant l'univers du sein des voluptés.
Par des ressorts nouveaux sa politique habile
Tient l'Europe en suspens, divisée, et tranquille.
Les arts sont éclairés par ses yeux vigilans.
Né pour tous les emplois, il a tous les talens,
Ceux d'un chef, d'un soldat, d'un citoyen, d'un maître:
Il n'est pas roi, mon fils, mais il enseigne à l'être.
Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'étendart de la France apparut dans les airs?
Devant lui d'Espagnols une troupe guerrière
De l'aigle des Germains brisoit la tête altière.
O mon père! quel est ce spectacle nouveau?
Tout change, dit Louis, et tout a son tombeau.
Adorons du Très-Haut la sagesse cachée.
Du puissant Charles-Quint la race est retranchée.
L'Espagne à nos genoux vient demander des rois:
C'est un de nos neveux, qui leur donne des lois.
Philippe.... A cet objet Henri demeure en proie
A la douce surprise, aux transports de sa joie.
Modérez, dit Louis, ce premier mouvement;
Craignez encor, craignez ce grand événement.
Oui, du sein de Paris, Madrid reçoit un maître:
Cet honneur à tous deux est dangereux peut-être.
O rois nés de mon sang! ô Philippe! ô mes fils!
France, Espagne, à jamais pussiez-vous être unis!
Jusqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques,
Allumer les flambeaux des discordes publiques?
Il dit. En ce moment le héros ne vit plus
Qu'un assemblage vain de mille objets confus:
Du temple des destins les portes se fermèrent,
Et les voûtes des cieux devant lui s'éclipsèrent.

Le même. Ibid.

§ 89. *Bataille d'Ivry.*

Près des bords de l'Iton et des rives de l'Eure,
Est un champ fortuné, l'amour de la nature:
La guerre avoit long-temps respecté les trésors

Dont Flore et les Zéphyrs embellissoient ces bords.
Au milieu des horreurs des discordes civiles,
Les bergers de ces lieux couloient des jours tranquilles:
Protégés par le ciel et par leur pauvreté,
Ils sembloient des soldats braver l'avidité,
Et sous leurs toits de chaume, à l'abri des alarmes,
N'entendoient point le bruit des tambours et des armes.
Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux;
La désolation partout marche avant eux.
De l'Eure et de l'Iton les ondes s'alarmèrent;
Les bergers plein d'effroi dans les bois se cachèrent;
Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans, gémissans dans leurs bras.
Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre roi n'imputez point vos larmes;
S'il cherche les combats, c'est pour donner la paix:
Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits:
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui sont chers, il court dans tous les rangs,
Sur un coursier fougueux, plus léger que les vents,
Qui fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers, et respire la guerre.
On voyoit près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de sa gloire et ceints de ses lauriers.
D'Aumont, qui sous cinq rois avoit porté les armes;
Biron dont le seul nom répandoit les alarmes;
Et son fils jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis..... mais alors il étoit vertueux.
Sully, Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,
Que la ligue déteste, et que la ligue estime:
Turenne, qui depuis, de la jeune Bouillon
Mérita dans Sedan la puissance et le nom;
Puissance malheureuse et trop mal conservée,
Et par Armand détruite aussitôt qu'élevée.
Essex avec éclat paroît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant sa tête altière,
Paroît s'enorgueillir de sa tige étrangère.
Son casque étinceloit des feux les plus brillans
Qu'étaloient à l'envi l'or et les diamans,
Dons chers et précieux, dont sa fière maîtresse
Honora son courage, ou plutôt sa tendresse.
Ambitieux Essex, vous étiez à la fois,
L'amour de votre reine, et le soutien des rois.
Plus loin sont la Trimouille, et Clermont, et Feuquières,
Le malheureux de Nesle, et l'heureux Lesdiguières;
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces héros en foule attendoient le signal,
Et rangés près du roi lisoient sur son visage
D'un triomphe certain l'espoir et le présage.
Mayenne en ce moment, inquiet, abattu,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu:
Soit que de son parti connoissant l'injustice,
Il ne crût point le ciel à ses armes propice;
Soit que l'âme, en effet, ait des pressentimens,
Avant-coureurs certains des grands événemens;
Ce héros cependant, maître de sa foiblesse,
Déguisant ses chagrins sous sa fausse allégresse.
Il s'excite, il s'empresse, il inspire aux soldats
Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.
D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déjà d'exercer sa valeur,
De l'incertain Mayenne accusoit la lenteur.
Tel qu'échapé du sein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant son courage,

Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de sa tête superbe,
Impatient du frein, vole et bondit sur l'herbe;
Tel paroissoit Egmont: une noble fureur
Eclate dans ses yeux, et brûle dans son cœur.
Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire;
Il croit que son destin commande à la victoire:
Hélas, il ne sait point que son fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.
Vers les ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adressant aux siens, qu'enflammoit sa présence,
" Vous êtes nés François, et je suis votre roi,
" Voilà nos ennemis, marchez et suivez-moi;
" Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
" Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête,
" Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur.
A ces mots, que ce roi prononçoit en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.
Sur les pas des deux chefs alors en même temps
On voit des deux partis voler les combattans.
Ainsi lorsque des monts séparés par Alcide,
Les aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
Soudain les flots émus de deux profondes mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs;
La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.
Au mousquet réuni le sanglant coutelas
Déjà de tous côtés porte un double trépas,
Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Bayonne inventa le démon de la guerre,
Rassemble en même temps, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible, et la flamme, et le fer.
On se mêle, on combat: l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente soif du sang,
Le désespoir, la mort, passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le parti contraire;
Là, le frère en fuyant meurt de la main d'un frère.
La nature en frémit, et ce rivage affreux
S'abreuvoit à regret de leur sang malheureux.
Dans d'épaisses forêts de lances hérissées,
De bataillons sanglans, de troupes renversées,
Henri pousse, s'avance et se fait un chemin.
Le grand Mornay le suit, toujours calme et serein.
Il veille autour de lui tel qu'un puissant génie:
Tel qu'on feignoit jadis aux champs de la Phrygie
De la terre et des cieux les moteurs éternels
Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels;
Ou tel que du vrai Dieu les ministres terribles,
Ces puissances des cieux, ces êtres impassibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'âme d'un héros mouvemens intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le destin;
Aux chefs des légions il les porte soudain;
L'officier les reçoit; sa troupe impatiente
Règle au son de sa voix sa rage obéissante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps;
Un esprit seul préside à ces vastes ressorts.
Mornay revole au prince, il le suit, il l'escorte;
Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte:
Mais il ne permet pas à ses stoïques mains
De se souiller du sang des malheureux humains.

De son roi seulement son âme est occupée:
Pour sa défense seule il a tiré l'épée;
Et son rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, et ne la donne pas.
De Turenne déjà la valeur indomptée,
Repoussoit de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailly portoit partout la crainte et le trépas,
D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend malgré son âge une force nouvelle.
Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçans,
C'est un jeune héros à la fleur de ses ans,
Qui dans cette journée illustre et meurtrière,
Commençoit des combats la fatale carrière;
D'un tendre hymen à peine il goûtoit les appas,
Favori des amours, il sortoit de leurs bras:
Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes,
Avide de la gloire, il voloit aux alarmes.
Ce jour sa jeune épouse en accusant le ciel,
En détestant la ligue, et ce combat mortel,
Arma son tendre amant, et d'une main tremblante
Attacha tristement sa cuirasse pesante,
Et couvrit en pleurant d'un casque précieux,
Ce front si plein de grâce, et si cher à ses yeux.
Il marche vers d'Ailly dans sa fureur guerrière,
Parmi des tourbillons de flamme, de poussière,
A travers les blessés, les morts et les mourans;
De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les flancs,
Tous deux sur l'herbe unie, et de sang colorée,
S'élancent loin des rangs d'une course assurée.
Sanglans, couverts de fer, et la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
La terre en retentit, leurs lances sont rompues:
Comme en un ciel brûlant deux effroyables nues,
Qui portant le tonnerre et la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs, et volent sur les vents,
De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent;
La foudre en est formée, et les mortels frémissent.
Mais loin de leurs coursiers, par un subit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.
Déjà brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La discorde accourut, le démon de la guerre,
La mort pâle et sanglante étoient à ses côtés:
Malheureux, suspendez vos coups précipités!
Mais un destin funeste enflamme leur courage;
Dans leur cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connoissent pas.
Le fer qui les couvroit, brille et vole en éclats;
Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle;
Leur sang qui rejaillit rougit leur main cruelle;
Leur bouclier, leur casque arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups, et repousse la mort.
Chacun d'eux étonné de tant de résistance,
Respectoit son rival, admiroit sa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière,
Son casque auprès de lui roule sur la poussière.
D'Ailly voit son visage; ô désespoir! ô cris!
Il le voit, il l'embrasse, hélas! c'étoit son fils.
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournoit contre son sein ses parricides armes;
On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur;
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur;
Il déteste à jamais sa coupable victoire;
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire,

Et se fuyant lui-même, au milieu des déserts,
Il va cacher sa peine au bout de l'univers.
Là, soit que le soleil rendit le jour au monde,
Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde,
Sa voix faisoit redire aux échos attendris,
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.
Du héros expirant la jeune et tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords:
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit son époux, elle tombe éperdue,
Le voile de la mort se répand sur sa vue;
Est-ce toi, cher amant? Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne sont point entendus;
Elle rouvre les yeux, sa bouche presse encore
Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore:
Elle tient dans ses bras ce corps pâle et sanglant,
Le regarde, soupire, et meurt en l'embrassant.
Père, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces temps exemple lamentable,
Puisse de ce combat le souvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes salutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères!
Mais qui fait fuir ainsi ces ligueurs dispersés?
Quel héros, ou quel dieu les a tous renversés?
C'est le jeune Biron; c'est lui dont le courage
Parmi leurs bataillons s'étoit fait un passage.
D'Aumale les voit fuir, et bouillant de courroux,
Arrêtez, revenez.... lâches, où courez-vous?
Vous fuir! vous compagnons de Mayenne et de Guise!
Vous qui devez venger Paris, Rome et l'église!
Suivez-moi, rappelez votre antique vertu,
Combattez sous d'Aumale, et vous avez vaincu.
Aussitôt secouru de Beauveau, de Fosseuse,
Du farouche Saint-Paul, et même de Joyeuse,
Il rassemble avec eux ces bataillons épars,
Qu'il anime en marchant du feu de ses regards.
La fortune avec lui revient d'un pas rapide:
Biron soutient en vain, d'un courage intrépide,
Le cours précipité de ce fougueux torrent;
Il voit à ses côtés Parabère expirant;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquière;
Nesle, Clermont, d'Angenne ont mordu la poussière:
Percé de coups lui-même il est près de périr.....
C'étoit ainsi, Biron, que tu devois mourir.
Un trépas si fameux, une chute si belle,
Rendoit de ta vertu la mémoire immortelle.
Le généreux Bourbon sut bientôt le danger,
Où Biron trop ardent venoit de s'engager.
Il l'aimoit, non en roi, non en maître sévère,
Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur et l'inflexible orgueil
Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'œil.
Henri de l'amitié sentit les nobles flammes:
Amitié, don du ciel, plaisir des grandes âmes,
Amitié! que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connoître pas!
Il court le secourir; ce beau feu qui le guide
Rend son bras plus puissant, et son vol plus rapide.
Biron qu'environnoit les ombres de la mort,
A l'aspect de son roi, fait un dernier effort,
Il rappelle à sa voix les restes de sa vie;
Sous les coups de Bourbon, tout s'écarte, tout plie;
Ton roi, jeune Biron, t'arrache à ces soldats,
Dont les coups redoublés achevoient ton trépas.
Tu vis; songe du moins à lui rester fidèle.

Un bruit affreux s'entend. La discorde cruelle
Aux vertus du héros opposant ses fureurs,
D'une rage nouvelle embrase les ligueurs.
Elle vole à leur tête, et sa bouche fatale
Fait retentir au loin sa trompette infernale.
Par ces sons trop connus d'Aumale est excité.
Aussi prompt que le trait dans les airs emporté,
Il cherchoit le héros, sur lui seul il s'élance;
De ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels au fond des forêts précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers esclaves de l'homme, et nés pour le carnage,
Pressent un sanglier, en ranimant la rage,
Ignorant le danger, aveugles, furieux,
Le cor excite au loin leur instinct belliqueux;
Les antres, les rochers, les monts en retentissent:
Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent;
Il est seul contre tous, abandonné du sort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louis du haut des cieux, dans ce danger terrible,
Donne au héros qu'il aime une force invincible;
Il est comme un rocher, qui menaçant les airs,
Rompt la course des vents et repousse les mers.
Qui pourroit exprimer le sang et le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir son rivage?
O vous, mânes sanglans du plus vaillant des rois,
Eclairez mon esprit, et parlez par ma voix.
Il voit voler vers lui sa noblesse fidèle;
Elle meurt pour son roi, son roi combat pour elle.
L'effroi le devançoit, la mort suivoit ses coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à son courroux.
Long-temps cet étranger trompé par son courage,
Avoit cherché le roi dans l'horreur du carnage:
Dût sa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritoit son orgueil.
Viens, Bourbon, crioit-il, viens augmenter ta gloire;
Combattons, c'est à nous de fixer la victoire.
Comme il disoit ces mots, un lumineux éclair,
Messager des destins, fend les plaines de l'air.
L'arbitre des combats fait gronder son tonnerre;
Le soldat sous ses pieds sentit trembler la terre.
D'Egmont croit que les cieux lui doivent leur appui,
Qu'ils défendent sa cause, et combattent pour lui,
Que la nature entière attentive à sa gloire
Par la voix du tonnerre annonçoit sa victoire.
D'Egmont joint le héros, il l'atteint vers le flanc;
Il triomphoit déjà d'avoir versé son sang.
Le roi qu'il a blessé, voit son péril sans trouble;
Ainsi que le danger son audace redouble:
Son grand cœur s'applaudit d'avoir au champ d'honneur
Trouvé des ennemis dignes de sa valeur.
Loin de le retarder, sa blessure l'irrite;
Sur ce fier ennemi Bourbon se précipite:
D'Egmont d'un coup plus sûr est renversé soudain;
Le fer étincelant se plongea dans son sein.
Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le foulèrent;
Des ombres du trépas ses yeux s'enveloppèrent,
Et son âme en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aspect de son père excita ses remords.
Espagnols tant vantés, troupe jadis si fière,
Sa mort anéantit votre vertu guerrière;
Pour la première fois vous connûtes la peur.
L'étonnement, l'esprit de trouble et de terreur
S'empare en ce moment de leur troupe alarmée:
Il passe en tous les rangs, il s'étend sur l'armée;

Les chefs sont effrayés, les soldats éperdus ;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, se renversent,
Poussent des cris affreux, se heurtent, se dispersent.
Les uns sans résistance à leur vainqueur offerts,
Fléchissent les genoux, et demandent des fers.
D'autres d'un pas rapide évitant sa poursuite,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont se précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur course,
Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.

Le même. Ibid. Chant 8.

§ 90. *Le temple de l'amour.*

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe, et commence l'Asie,
S'élève un vieux palais respecté par les temps :
La nature en posa les premiers fondemens ;
Et l'art ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.
Là, tous les champs voisins peuplés de myrtes verts,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
Partout on voit mûrir, partout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone, et les présens de Flore ;
Et la terre n'attend pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.
L'homme y semble goûter dans une paix profonde,
Tout ce que la nature aux premiers jours du monde,
De sa main bienfaisante accordoit aux humains,
Un éternel repos, des jours purs et sereins,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la seule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs
Dont la molle harmonie inspire les langueurs ;
Les voix de mille amans, les chants de leurs maîtresses,
Qui célèbrent leur honte, et vantent leurs foiblesses.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs ;
Et dans l'art dangereux de plaire et de séduire,
Dans son temple à l'envi s'empresser de s'instruire.
La flatteuse espérance, au front toujours serein,
A l'autel de l'amour les conduit par la main.
Près du temple sacré les grâces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.
La molle volupté sur un lit de gazons.
Satisfaite et tranquille écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le mystère en silence,
Le sourire enchanteur, les soins, la complaisance,
Les plaisirs amoureux, et les tendres désirs,
Plus doux, plus séduisans : encor que les plaisirs.
De ce temple fameux telle est l'aimable entrée,
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée,
On porte au sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux !
Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable et tendre,
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre :
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre jalousie, au teint pale et livide,
Suit d'un pied chancelant le soupçon qui la guide :
La haine et le courroux répandant leur venin,
Marchent devant ses pas un poignard à la main.
La malice les voit, et d'un souris perfide

Applaudit en passant à leur troupe homicide,
Le repentir les suit détestant leurs fureurs,
Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.
Le même. Ibid. Chant 9.

§ 91. *Combat singulier de Turenne et de d'Aumale.*

Paris, le roi, l'armée, et l'enfer, et les cieux,
Sur ce combat illustre avoient fixé les yeux.
Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière.
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière.
Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier;
Ils ne se cachent point sous ces bustes d'acier,
Des anciens chevaliers ornement honorable,
Éclatant à la vue, aux coups impénétrable;
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long, et le danger moins grand.
Leur arme est une épée; et sans autre défense,
Exposé tout entier, l'un et l'autre s'avance.
O Dieu! cria Turenne, arbitre de mon roi,
Descends, juge sa cause et combats avec moi;
Le courage n'est rien sans ta main protectrice;
J'attends peu de moi-même, et tout de ta justice.
D'Aumale répondit; j'attends tout de mon bras;
C'est de nous que dépend le destin des combats;
En vain l'homme timide implore un Dieu suprême,
Tranquille au haut du ciel il me laisse à moi-même;
Le parti le plus juste est celui du vainqueur,
Et le dieu de la guerre est la seule valeur.
Il dit, et d'un regard enflammé d'arrogance,
Il voit de son rival la modeste assurance.
Mais la trompette sonne. Ils s'élancent tous deux,
Ils commencent enfin ce combat dangereux:
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur et l'adresse,
L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étoient portés et parés à l'instant.
Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite;
L'autre d'un pas léger se détourne, et l'évite.
Tantôt plus rapprochés ils semblent se saisir;
Leur péril renaissant donne un affreux plaisir;
On se plaît à les voir s'observer et se craindre,
Avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre;
Le fer étincelant avec art détourné,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.
Telle on voit du soleil la lumière éclatante
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente,
Et se rompant encor par des chemins divers,
De ce cristal mouvant repasser dans les airs.
Le spectateur surpris, et ne pouvant le croire,
Voyoit à tout moment leur chute et leur victoire.
D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux;
Turenne est plus adroit, et moins impétueux;
Maître de tous ses sens, animé sans colère,
Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur:
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.
Turenne, qui l'observe, aperçoit sa foiblesse;
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse.
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
D'Aumale est renversé dans les flots de son sang.
Il tombe, et de l'enfer tous les monstres frémirent;
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent:
" De la Ligue à jamais le trône est renversé;
" Tu l'emportes, Bourbon, notre règne est passé.

Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale sans vigueur, étendu sur le sable,
Menace encor Turenne, et le menace en vain ;
Sa redoutable épée échappe de sa main.
Il veut parler, sa voix expire dans sa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche.
Il se lève, il retombe, il ouvre un œil mourant,
Il regarde Paris, et meurt en soupirant.

Le même. Ibid. Chant. 10.

§ 92. *Famine horrible qui désole Paris.*

Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive,
Cessèrent d'apporter dans ce vaste séjour,
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour ;
Quand on vit dans Paris la faim pâle et cruelle,
Montrant déjà la mort, qui marchoit après elle ;
Alors on entendit des hurlemens affreux ;
Ce superbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante, et la voix affoiblie,
Demandoient vainement le soutien de leur vie.
Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des trésors.
Ce n'étoient plus ces jeux, ces festins et ces fêtes,
Où de myrte et de rose ils couronnoient leurs têtes,
Où parmi des plaisirs, toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés, qu'habite la mollesse,
De leur goût dédaigneux irritoient la paresse.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés, et la mort dans les yeux,
Périssant de misère au sein de l'opulence,
Détester de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit son fils au berceau, qui périt sans secours.
Ici meurt dans la rage une famille entière.
Plus loin, des malheureux couchés sur la poussière,
Se disputoient encore, à leurs derniers momens,
Les restes odieux des plus vils alimens.
Ces spectres affamés, outrageant la nature,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.
Des morts épouvantés les ossemens poudreux,
Ainsi qu'un pur froment sont préparés par eux.
Que n'osent point tenter les extrêmes misères !
On les vit se nourrir des cendres de leurs pères.
Ce détestable mets avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.
Une femme, (grand Dieu ! faut-il à la mémoire
Conserver le récit de cette horrible histoire ?)
Une femme avoit vu, par ces cœurs inhumains,
Un reste d'alimens arraché de ses mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui restoit, prêt à périr comme elle :
Furieuse, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendoit les bras ;
Son enfance, sa voix, sa misère, et ses charmes,
A sa mère en fureur arrachent mille larmes ;
Elle tourne sur lui son visage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié ;
Trois fois le fer échappe à sa main défaillante.
La rage enfin l'emporte, et d'une voix tremblante,
Détestant son hymen et sa fécondité,
Cher et malheureux fils, que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'est en vain que tu reçus la vie,
Les tyrans, ou la faim l'auroient bientôt ravie :

Et pourquoi vivrois-tu? Pour aller dans Paris,
Errant et malheureux pleurer sur ses débris?
Meurs avant de sentir mes maux et ta misère;
Rends-moi le jour, le sang, que t'a donné ta mère,
Que mon sein malheureux te serve de tombeau,
Et que Paris du moins voie un crime nouveau.
En achevant ces mots, furieuse, égarée,
Dans les flancs de son fils sa main désespérée
Enfonce en frémissant le parricide acier;
Porte le corps sanglant auprès de son foyer,
Et d'un bras que poussoit sa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.
Attirés par la faim les farouches soldats,
Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas.
Leur transport est semblable à la cruelle joie
Des ours et des lions, qui fondent sur leur proie;
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O surprise! ô terreur!
Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se présente
Une femme égarée, et de sang dégouttante.
Oui, c'est mon propre fils, oui, monstres inhumains,
C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains:
Que la mère et le fils vous servent de pâture:
Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature?
Quelle horreur, à mes yeux, semble vous glacer tous?
Tigres, de tels festins sont préparés pour vous.
Ce discours insensé, que sa rage prononce,
Est suivi d'un poignard, qu'en son cœur elle enfonce.
De crainte, à ce spectacle, et d'horreur agités,
Ces monstres confondus courent épouvantés.
Ils n'osent regarder cette maison funeste;
Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste;
Et le peuple effrayé de l'horreur de son sort,
Levoit les mains au ciel, et demandoit la mort.

Le même. Ibid.

§ 93. *Description d'une tempête.*

Une effroyable nuit, sur les eaux répandue,
Déroba tout à coup ces objets à ma vue;
La mort seule y parut.... Le vaste sein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers;
Par des vents opposés les vagues ramassées,
De l'abîme profond jusques au ciel poussées,
Dans les airs embrasés, agitoient mes vaisseaux,
Aussi près d'y périr, qu'à fondre sous les eaux.
D'un déluge de feux l'onde comme allumée
Sembloit rouler sur nous une mer enflammée;
Et Neptune en courroux, à tant de malheureux
N'offroit, pour tout salut, que des rochers affreux.

Crébillon, Idoménée.

§ 94. *Autre description d'une tempête.*

Mais signalant bientôt toute son inconstance,
La mer en un moment se mutine et s'élance;
L'air mugit, le jour fuit, une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur:
La foudre éclairant seule une nuit si profonde,
A sillons redoublés ouvre le ciel et l'onde;
Et comme un tourbillon, embrassant nos vaisseaux,
Semble en sources de feu bouillonner sur les eaux.
Leurs vagues quelquefois nous portent sur leurs cimes,
Nous font rouler après dans de vastes abîmes,

Où les éclairs pressés pénétrant avec nous,
Dans des goufres de feu sembloient nous plonger tous.
Le pilote effrayé que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyoit lui-même s'abandonne.
A travers les écueils notre vaisseau poussé,
Se brise et nage encor sur les eaux dispersé.

Crébillon, Electre.

§ 95. LA PEINTURE. *Invocation.*

Toi qui près d'une lampe et dans un jour obscur,
Vis les traits d'un amant vaciller sur le mur,
Palpitas et courus à cette image sombre,
Et de tes doigts légers traçant les bords de l'ombre,
Fixas avec transport sous ton œil captivé,
L'objet que dans ton cœur l'amour avoit gravé ;
C'est toi dont l'inventive et fidèle tendresse
Fit éclore autrefois le dessin dans la Grèce.
Du sein de ces déserts, lieux jadis renommés,
Où parmi les débris des palais consumés,
Sur les tronçons épars des colonnes rompues,
Les traces de ton nom sont encore aperçues ;
Lève-toi, Dibutade, anime mes accens,
Embellis les leçons éparses dans mes chants ;
Mets dans mes vers ce feu qui sous ta main divine,
Fut d'un art enchanteur la première origine.

Le Mierre. La Peinture. Chant I.

§ 96. *Le Milon du Puget.*

Milon entr'ouvre un chêne aussi vieux que la terre,
Mais l'arbre tout à coup se rejoint et l'enserre.
Un lion qui se dresse et s'attache à son flanc,
De l'athlète entravé boit à loisir le sang.
Sur le marbre animé le Puget défigure
Tout le corps du lutteur sous les maux qu'il endure.
Ses cheveux sont dressés, ses membres sont roidis;
Vous reculez d'effroi, vous entendez ses cris.

Le même. Ibid.

§ 97. *Sort de la peinture et de la sculpture à Rome, dans le temps de l'inondation des barbares.*

O temps! ô coups du sort ! la peinture autrefois,
La sculpture sa sœur habitoient près des rois.
Des Romains toutes deux furent long-temps l'idole.
L'une de tous les dieux peuplant le Capitole,
Fit ployer le genou des crédules humains
Devant le Jupiter qu'avoient taillé ses mains.
L'autre orna ces palais et ces bains qu'on renomme,
Des portraits de César, le premier dieu dans Rome.
Toutes deux triomphoient; mais lorsqu'en d'autres temps
Rome eut tendu les mains aux fers de ses tyrans,
Quand le luxe en ses murs eut creusé tant d'abîmes,
Rome perdit les arts pour expier ses crimes.
Le Tibre présageant son déplorable sort,
Vit l'orage de loin se former dans le nord.
La peinture et sa sœur, dans cette nuit fatale,
Pleurèrent leurs trésors foulés par le Vandale.
Tout fuit, tout disparut : l'une, de ses tableaux,
Au travers de la flamme, emporta les lambeaux ;
L'autre, sous les remparts enfouit les statues,
Les vases mutilés, les colonnes rompues.

Ces restes précieux au pillage arrachés,
Sous la terre long-temps demeurerent cachés.
Michel-Ange accourut, il perça ce lieu sombre,
De la savante Rome il interrogea l'ombre;
Au flambeau de l'antique à demi-consumé,
Il alluma ce feu dont il fut animé.
De la perte des arts son pinceau nous console,
Et sur leur tombeau même il fonda leur école."

Le même. Ibid.

§ 98. *Invocation au soleil.*

Globe resplendissant, océan de lumière,
De vie et de chaleur source immense et première,
Qui lances tes rayons par les plaines des airs,
De la hauteur des cieux aux profondeurs des mers,
Et seul fais circuler cette matière pure,
Cette séve de feu qui nourrit la nature;
Soleil, par tes rayons l'univers fécondé,
Devant toi s'embellit, de splendeur inondé.
Le mouvement renaît, les distances, l'espace:
Tu te leves, tout luit; tu nous fuis, tout s'efface.
Le poëte sans toi fait entendre ses vers:
Sans toi la voix d'Orphée a modulé des airs:
Le peintre ne peut rien qu'aux rayons de ta sphère.
Père de la chaleur, auteur de la lumière,
Sans les jets éclatans de tes feux répandus,
L'artiste, le tableau, l'art lui-même n'est plus.

Le même. Ibid. Chant 2.

§ 99. *La chymie.*

Il fallut séparer, il fallut réunir:
Le peintre à son secours te vit alors venir,
Science souveraine, ô Circé bienfaisante,
Qui sur l'être animé, le métal et la plante,
Règnes depuis Hermès, trois sceptres dans la main.
Tu soumets la nature, et fouilles dans son sein,
Interroges l'insecte, observes le fossile,
Divises par atôme et repaîtris l'argile,
Recueilles tant d'esprits, de principes, de sels,
Des corps que tu dissous moteurs universels;
Distilles sur la flamme en filtres salutaires,
Le suc de la ciguë et le sang des vipères;
Par un subtil agent réunis les métaux,
Dénatures leur être au creux de tes fourneaux;
Du mélange et du choc des sucs antipathiques,
Fais éclore soudain des tonnerres magiques;
Imites le volcan qui mugit vers Enna,
Quand Typhon s'agitant sous le poids de l'Etna,
Par la cime du mont qui le retient à peine,
Lance au ciel des rochers noircis par son haleine.

Le même. Ibid.

§ 100. *Expression des passions.*

Peins sous un air pensif l'ardente ambition.
Donne à l'effroi l'œil trouble, et que son teint pâlisse.
Mets comme un double fond dans l'œil de l'artifice,
Que le front de l'espoir paroisse s'éclaircir;
Fais pétiller l'ardeur dans les yeux du désir.
Compose le visage et l'air de l'hypocrite;
Que l'œil de l'envieux s'enfonce en son orbite,

Elève le sourcil de l'indomptable orgueil ;
Abaisse le regard de la tristesse en deuil.
Peins la colère en feu, la surprise immobile,
Et la douce innocence avec un front tranquille.
Le même. Ibid. Chant 3.

§ 101. *Eloge du célèbre paysagiste Berghem.*

Mais si tu veux m'offrir, loin du bruit des cités,
Du spectacle des champs les tranquilles beautés,
Dégage de tout soin ton âme libre et pure,
Et mets-la dans ce calme où tu vois la nature ;
En vain à l'observer ton œil s'est attaché,
L'œil sera trouble encor, si le cœur n'est touché ;
Eh ! d'où vient que Berghem est au rang de tes maîtres ?
D'où vient qu'il a reçu des déités champêtres
Le feuillage immortel qui verdit sur son front ?
Il connut, il peignit ce sentiment profond ;
Il l'épancha partout sous ses touches divines ;
Il eut pour attelier le sommet des collines ;
Épris de la nature et plein de ses attraits,
C'étoit là qu'il traçoit de ses pinceaux si vrais
Les mobiles aspects des nuances célestes,
Le repos d'un beau soir sur des sites agrestes,
La monture du pâtre et les bêlans troupeaux
Par des chemins fleuris regagnant les hameaux,
Et ce silence heureux d'un vaste paysage
Des premiers jours du monde attendrissante image.
Le même. Ibid.

§ 102. *Clair de Lune.*

Mais de Diane au ciel l'astre vient de paroître,
Qui luit paisiblement sur ce séjour champêtre !
Eloigne tes pavots, Morphée, et laisse-moi
Contempler ce bel astre aussi calme que toi,
Cette voute des cieux mélancolique et pure,
Ce demi jour si doux levé sur la nature,
Ces sphères qui coulant dans l'espace des cieux
Semblent y ralentir leur cours silencieux,
Du disque de Phébé la lumière argentée,
En rayons tremblotans sous ces eaux répétée,
Ou qui jette en ce bois, à travers les rameaux,
Une clarté douteuse et des jours inégaux ;
Des différens objets la couleur affoiblie,
Tout repose la vue, et l'âme recueillie.
Reine des nuits, l'amant devant toi vient rêver,
Le sage réfléchir, le savant observer :
Il tarde au voyageur dans une nuit obscure,
Que ton pâle flambeau s'élève et le rassure ;
Le ciel où tu me luis est le sacré vallon,
Et je sens que Diane est la sœur d'Apollon.
Le même. Ibid.

§ 103. *Les fables anciennes.*

Sourdes divinités, insensibles idoles,
Mes chants n'empruntent rien de vos secours frivoles.
Astres qui nous marquez les saisons et les ans,
Le dieu qui vous conduit nous donne leurs présens.
Les épis, sans Cérès, dans les sillons jaunissent ;
Les raisins, sans Bacchus, sous le pampre noirciissent ;
De Pan et d'Apollon les fabuleux troupeaux

N'ont point des immortels entendu les pipeaux.
L'olive ne doit point aux leçons de Minerve,
Le soin qui la cultive et l'art qui la conserve.
Neptune est un vain nom, et le coursier ardent
Ne fut point enfanté d'un coup de son trident.

Rosset. Agriculture.

§ 104. *Le coq.*

En amour, en fierté, le coq n'a point d'égal.
Une crête de pourpre orne son front royal ;
Son œil noir lance au loin de vives étincelles ;
Un plumage éclatant peint son corps et ses ailes,
Dore son cou superbe, et flotte en longs cheveux.
De sanglans éperons arment ses pieds nerveux.
Sa queue en se jouant du dos jusqu'à la crête,
S'avance et se recourbe en ombrageant sa tête.

Le même, ibid.

§ 105. *Les fleurs d'Avril.*

J'avance et j'aperçois près de la frétilaire
L'anémone, à Vénus toujours sûre de plaire,
Et l'élégante iris, qui retrace à mes yeux
Dans sa variété l'arc humide des cieux,
Et l'humble marguerite, à des lits de verdure
Prêtant le feu pourpré d'une riche bordure.
Me serois-je trompé ? non, la jonquille encor
Offre à mon œil ravi la pâleur de son or.
Pour couronner enfin les richesses qu'étale
Des jardins renaissans la pompe végétale,
La tulipe s'élève : un port majestueux,
Un éclat qui du jour reproduit tous les feux,
Dans les murs Byzantins mérite qu'on l'adore,
Et lui font pardonner son calice inodore.

Roucher. Les mois.

§ 106. *Les glaciers des Alpes.*

Monts chantés par Haller, recevez un poëte.
Errant parmi ces monts, imposante retraite,
Au front du Grindelval je m'élève, et je voi . . .
Dieu, quel pompeux spectacle étalé devant moi !
Sous mes yeux enchantés la nature rassemble
Tout ce qu'elle a d'horreurs et de beautés ensemble.
Dans un lointain qui fuit un monde entier s'étend.
Et comment embrasser ce mélange éclatant
De verdure, de fleurs, de moissons ondoyantes,
De paisibles ruisseaux, de cascades bruyantes,
De fontaines, de lacs, de fleuves, de torrens,
D'hommes et de troupeaux sur les plaines errans,
De forêts de sapins au lugubre feuillage,
De terrains éboulés, de rocs minés par l'âge,
Pendans sur des vallons où le printemps fleurit,
De coteaux escarpés où l'automne sourit,
D'abîmes ténébreux, de cimes éclairées,
De neiges couronnant de brûlantes contrées,
Et de glaciers enfin, vaste et solide mer,
Où règne sur son trône un éternel hiver ?
Là pressant sous ses pieds les nuages humides,
Il hérisse les monts de hautes pyramides,
Dont le bleuâtre éclat au soleil s'enflammant,
Change ces pics glacés en rocs de diamant.

Là viennent expirer tous les feux du solstice.
En vain l'astre du jour embrasant l'écrevisse,
D'un déluge de flamme assiége ces déserts:
La masse inébranlable insulte au roi des airs.
Mais trop souvent la neige arrachée à leur cime,
Roule en bloc bondissant, court d'abîme en abîme,
Gronde comme un tonnerre, et grossissant toujours
A travers les rochers fracassés dans son cours,
Tombe dans les vallons, s'y brise, et des campagnes
Remonte en brume épaisse au sommet des montagnes.
Le même. Ibid.

§ 107. *Beauté des nuits d'été.*

Il renaît triomphant le mois où nos guérêts
Perdent les blonds épis dont les orna Cérès.
Il fait reluire aux yeux de la terre etonnée
Les plus belles des nuits que dispense l'année.
Que leur empire est frais! qu'il est doux ! qu'il est pur !
Qui jamais vit au ciel un plus riant azur ?
Pour inviter ma muse à prolonger sa veille,
Il étale à mes yeux merveille sur merveille.
A peine est rallumé le flambeau de Vénus,
En foule à ce signal les astres revenus,
Apportent à la nuit un tribut de lumière.
La paisible Phébé s'avance la première.
Et le front rayonnant d'une douce clarté,
Dévoile avec lenteur son croissant argenté.
Ah ! sans les tendres feux que son disque nous lance,
L'homme errant dans la nuit en fuiroit le silence,
Et tel qu'un jeune enfant que poursuit la terreur,
Foible, il croiroit marcher environné d'horreur.
Viens donc d'un jour à l'autre embrasser l'intervalle,
O lune ? ô du soleil la sœur et la rivale !
Et que des rais d'argent dans l'onde réfléchis,
Se prolongent en paix sur les coteaux blanchis.
Le même. Ibid.

§ 108. *Plaisirs de l'imagination dans une belle nuit d'été.*

J'oserai plus : je veux par delà tous les cieux,
Je veux encor pousser mon vol ambitieux,
Traverser les déserts, où pâle et taciturne,
Se roule pesamment l'astre du vieux Saturne :
Voir même au loin sous moi dans le vague nager
De la comète en feu le globe passager ;
Ne m'arrêter qu'aux bords de cet abîme immense
Où finit la nature, où le néant commence ;
Et de cette hauteur dominant l'univers,
Poursuivre dans leur cours tous ces orbes divers,
Ces mondes, ces soleils, flambeaux de l'empyrée,
Dont la reine des nuits se promène entourée.
Je les vois. De clartés quel amas fastueux,
Quels fleuves, quels torrens, quels océans de feux !
Mon âme à leur aspect muette et confondue,
Se plongeant dans l'extase, y demeure perdue.
Et voilà le succès qu'attendoit mon orgueil !
Insensé, je croyois embrasser d'un coup d'œil
Ces déserts où Newton, sur l'aile du génie,
Planoit, tenant en main le compas d'Uranie.
Je voulois révéler quels sublimes accords
Gouvernent dans les airs tous les célestes corps,
Et devant eux s'abîme et s'éteint ma pensée.
Le même. Ibid.

§ 109. *Le Jour des Morts.*

Déjà du haut des cieux le cruel sagittaire
Avoit tendu son arc et ravageoit la terre;
Les coteaux et les champs, et les prés défleuris
N'offroient de toutes parts que de vastes débris;
Novembre avoit compté sa première journée.
Seul alors, et témoin du déclin de l'année,
Heureux de mon repos je vivois dans les champs.
Et quel poëte épris de leurs tableaux touchans,
Quel sensible mortel, des scènes de l'automne
N'a chéri quelquefois la beauté monotone?
O! comme avec plaisir, la rêveuse douleur,
Le soir foule à pas lents ces vallons sans couleur,
Cherche les bois jaunis, et se plaît au murmure
Du vent qui fait tomber leur dernière verdure!
Ce bruit sourd a pour moi je ne sais quel attrait;
Tout à coup si j'entends s'agiter la forêt,
D'un ami qui n'est plus la voix long-temps chérie,
Me semble murmurer dans la feuille flétrie.
Ami, c'est dans ces temps où tout marche au cercueil,
Que la religion prend un habit de deuil;
Elle en est plus auguste, et sa grandeur divine
Croît encore à l'aspect de ce monde en ruine.
Aujourd'hui ramenant un usage pieux,
Sa voix rouvroit l'asile où dorment nos aïeux.
Hélas! ce souvenir frappe encor ma pensée.
L'aurore paroissoit: la cloche balancée,
Mêlant un son lugubre aux sifflemens du nord,
Annonçoit dans les airs la fête de la mort;
Vieillards, femmes, enfans accouroient vers le temple.
Là, préside un mortel dont la voix et l'exemple
Maintiennent dans la paix ses heureuses tribus;
Un prêtre ami des lois, et zélé sans abus,
Qui, peu jaloux du nom, d'une orgueilleuse mitre,
Aimé de son troupeau, ne veut point d'autre titre;
Et des apôtres saints fidèle imitateur,
A mérité comme eux ce doux nom de pasteur.
Jamais dans ses discours une fausse sagesse
Des fêtes du hameau n'attrista l'allégresse.
Il est pauvre et nourrit le pauvre consolé.
Près du lit des vieillards quelquefois appelé,
Il accourt, et sa voix, pour calmer leur souffrance,
Fait descendre auprès d'eux la paisible espérance.
Mon frère, de la mort ne craignez point les coups;
Vous remontez vers Dieu, Dieu s'avance vers vous.
Le mourant se console, et sans terreur expire.
Lorsque de ses travaux l'homme des champs respire,
Qu'il laisse avec le bœuf reposer le sillon,
Ce pontife sans art, rustique Fénélon,
Nous lit, du Dieu qu'il sert, les touchantes paroles,
Il ne réveille point ces combats des écoles,
Ces tristes questions qu'agitèrent en vain
Et Thomas, et Prosper, et l'élage, et Calvin.
Toutefois, en ce jour de grâce et de vengeance,
A ses enfans chéris que charmoit sa présence,
Il rappela l'objet qui les rassembloit tous;
Et, loin d'armer contre eux le céleste courroux,
Il sut par l'espérance adoucir la tristessse.
Hier, dit-il, nos chants, nos hymnes d'allégresse,
Célébroient à l'envi ces morts victorieux,
Dont le zèle enflammé sut conquérir les cieux.
Pour les mânes plaintifs, à la douleur en proie,
Nous pleurons aujourd'hui; notre deuil est leur joie.

La puissante prière a droit de soulager
Tous ceux qu'éprouve encore un tourment passager.
Allons donc visiter leur funèbre demeure;
L'homme, hélas! s'en approche, y descend à toute heure.
Consolons-nous pourtant: un céleste rayon
Percera des tombeaux la sombre région.
Oui: tous ses habitans, sous leur forme première,
S'éveilleront surpris de revoir la lumière;
Et moi, puissé-je alors vers un monde nouveau,
En triomphe à mon Dieu ramener mon troupeau.
Il dit, et prépara l'auguste sacrifice.
Tantôt ses bras tendus mentroient le ciel propice;
Tantôt il adoroit humblement incliné.
O moment solennel! ce peuple prosterné,
Ce temple dont la mousse a couvert les portiques,
Ses vieux murs, son jour sombre, et ses vitraux gothiques,
Cette lampe d'airain qui, dans l'antiquité,
Symbole du soleil et de l'éternité,
Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue,
La majesté d'un Dieu parmi nous descendue,
Les pleurs, les vœux, l'encens qui montent vers l'autel,
Et de jeunes beautés qui sous l'œil maternel
Adoucissent encor, par leur voix innocente,
De la religion la pompe attendrissante;
Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux.
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible;
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible
Où sur des harpes d'or l'immortel séraphin,
Aux pieds de Jéhovah, chante l'hymne sans fin.
C'est alors que sans peine un Dieu se fait entendre;
Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre;
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir.
Mais du temple à grands flots se hâtoit de sortir
La foule qui déjà par groupes séparée,
Vers le séjour des morts s'avançoit éplorée.
L'étendard de la croix marchoit devant nos pas,
Nos chants majestueux consacrés au trépas,
Se mêloient à ce bruit précurseur des tempêtes;
Des nuages obscurs s'étendoient sur nos têtes,
Et nos fronts attristés, nos funèbres concerts
Se conformoient au deuil et des champs et des airs.
Cependant du trépas on atteignoit l'asile.
L'if, et le buis lugubre, et le lierre stérile,
Et la ronce, alentour, croissent de toutes parts;
On y voit s'élever quelques tilleuls épars;
Le vent court en sifflant sur leur cime flétrie.
Non loin s'égare un fleuve; et mon âme attendrie
Vit dans le double aspect des tombes et des flots,
L'éternel mouvement, et l'éternel repos.
Avec quel saint transport tout ce peuple champêtre,
Honorant ses aïeux, aimoit à reconnoître
La pierre ou le gazon qui cachoit leurs débris!
Il leur parloit encor: mais au sein de Paris,
Des parens les plus chers, de l'ami le plus tendre,
Où peut l'œil incertain redemander la cendre?
Les morts en sont bannis, leurs droits sont violés,
Et leurs restes sans gloire au hasard sont mêlés.
Ah! déjà contre nous j'entends frémir leurs mânes.
Tremblons: malheur aux temps, aux nations profanes
Chez qui, dans tous les cœurs affoibli par degré,
Le culte des tombeaux cessa d'être sacré!
Les morts ici du moins n'ont pas reçu d'outrage;
Ils conservent en paix leur antique héritage.
Leurs noms ne chargent point des marbres fastueux;
Un pâtre, un laboureur, un fermier vertueux,

Sous ces pierres sans art, modestement sommeille.
Elles couvrent peut-être un Turenne, un Corneille,
Qui dans l'ombre a vécu de lui-même ignoré.
Eh bien! si de la foule autrefois séparé,
Illustre dans les camps, ou sublime au théâtre,
Son nom charmoit encor l'univers idolâtre:
Aujourd'hui son sommeil en seroit-il plus doux?
De ce nom, de ce bruit dont l'homme est si jaloux,
Combien, auprès des morts, j'oubliois les chimères!
Ils réveilloient en moi des pensers plus austères.
Quel spectacle! D'abord un sourd gémissement
Sur le fatal enclos erra confusément;
Bientôt les vœux, les cris, les sanglots retentissent,
Tous les yeux sont en pleurs, toutes les voix gémissent;
Seulement j'aperçois une jeune beauté,
Dont la douleur se tait et veut fuir la clarté.
Ses larmes cependant coulent en dépit d'elle,
Son œil est égaré, son pied tremble et chancelle;
Hélas! elle a perdu l'amant qu'elle adoroit,
Que son cœur pour époux se choisit en secret:
Son cœur promet encor de n'être point parjure.
Une veuve, non loin de ce tronc sans verdure,
Regrettoit un époux, tandis qu'à ses côtés
Un enfant qui n'a vu qu'à peine trois étés,
Ignorant son malheur, pleuroit aussi comme elle.
Là, d'un fils qui mourut en suçant la mamelle,
Une mère au destin reprochoit le trépas,
Et sur la pierre étroite elle attachoit ses bras.
Ici, des laboureurs au front chargé de rides,
Tremblans, agenouillés sur des feuilles arides,
Venoient encor prier, s'attendrir dans ces lieux
Où les redemandoit la voix de leurs aïeux.
Quelques vieillards surtout, d'une main languissante,
Embrassoient tour à tour une tombe récente.
C'étoit celle d'Hombert, d'un mortel respecté,
Qui depuis neuf soleils en ces lieux fut porté.
Il a vécu cent ans, il fut cent ans utile.
Des fermes d'alentour le sol rendu fertile,
Les arbres qu'il planta, les heureux qu'il a faits,
A ses derniers neveux conteront ses bienfaits.
Souvent on les vanta dans nos longues soirées.
Lorsqu'un hiver fameux désoloit nos contrées,
Et que le grand Louis, dans son palais en deuil,
Vaincu, pleuroit trop tard les fautes de l'orgueil,
Hombert, dans l'âge heureux qu'embellit l'espérance,
Déjà d'un premier fils bénissoit la naissance.
Le rigoureux janvier ramenant l'aquilon,
Détruit tous les trésors qu'attendoit le sillon.
Sur les champs dévastés la mort seule domine;
Deux mois, dans nos climats la hideuse famine
Courut seule et muette en dévorant toujours.
Hombert désespéré, sa femme sans secours,
Voyoient le monstre affreux menacer leur asile;
Ils pleuroient sur leur fils: leur fils dormoit tranquille.
O courage! ô vertu! renfermant ses douleurs,
Hombert pour la sauver fuit une épouse en pleurs.
Soldat, il prend le glaive, il s'exile loin d'elle;
Mais du milieu des camps sa tendresse fidèle
A sa femme, à son fils se hâtoit d'envoyer
Ce salaire indigent, noble prix du guerrier.
On dit que de Villars il mérita l'estime;
Et même, sous les yeux de ce chef magnanime,
Aux bataillons d'Eugène il ravit un drapeau.
La paix revint, alors il revit son hameau,
Et pour le soc paisible oublia son armure.
Son exemple éclairant une aveugle culture,

Apprit à féconder ces domaines ingrats ;
Ce rempart tutelaire élevé par son bras,
Du fleuve débordé contint les eaux rebelles.
Que de fois il calma les naissantes querelles !
Lui seul para ces monts de leurs premiers raisins,
Et même il transplanta sur les mûriers voisins
Ce ver laborieux qui déroule en silence
Les fragiles réseaux filés pour l'opulence.
Tu méritois sans doute, ô vieillard généreux,
Les honneurs de ce jour, nos regrets et nos vœux ?
Aussi le prêtre saint, guidant la pompe auguste,
S'arrêta tout à coup près des cendres du juste.
Là, retentit le chant qui délivre les morts.
C'en est fait, et trois fois dans ses pieux transports,
Le peuple a parcouru l'enceinte sépulcrale ;
L'homme sacré trois fois y jeta l'eau lustrale,
Et l'écho de la tombe aux mânes satisfaits
Répéta sourdement : *qu'ils reposent en paix.*
Tout se tut, et soudain, ô fortuné présage !
Le ciel vit s'éloigner les fureurs de l'orage,
Et brillant au milieu des brouillards entr'ouverts,
Le soleil jusqu'au soir consola l'univers.

M. de Fontanes.

LE LUTRIN.

§ 110. *La Discorde troublant la paix dont jouissoit la Sainte Chapelle.*

Parmi les doux plaisirs d'une paix fraternelle,
Paris voyoit fleurir son antique chapelle.
Ses chanoines vermeils, et brillans de santé,
S'engraissoient d'une longue et sainte oisiveté.
Sans sortir de leurs lits plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéans faisoient chanter matines,
Veilloient à bien dîner, et laissoient en leur lieu
A des chantres gagés le soin de louer Dieu :
Quand la Discorde, encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordéliers pour aller aux Minimes,
Avec cet air hideux qui fait frémir la paix,
S'arrêta près d'un arbre au pied de son palais.
Là, d'un œil attentif contemplant son empire,
A l'aspect du tumulte, elle-même s'admire.
Elle y voit par le coche et d'Evreux et du Mans,
Accourir à grands flots ses fidèles Normands.
Elle y voit aborder, le marquis, la comtesse,
Le bourgeois, le manant, le clergé, la noblesse ;
Et partout des plaideurs les escadrons épars,
Faire autour de Thémis flotter ses étendards.
Mais une église seule, à ses yeux immobile,
Garde au sein du tumulte une assiette tranquille :
Elle seule la brave, elle seule aux procès
De ses paisibles murs veut défendre l'accès.
La Discorde, à l'aspect d'un calme qui l'offense,
Fait siffler ses serpens, s'excite à la vengeance :
Sa bouche se remplit d'un poison odieux,
Et de longs traits de feu lui sortent par les yeux.
Quoi, dit-elle d'un ton qui fit trembler les vitres,
J'aurai pu jusqu'ici brouiller tous les chapitres ?
Diviser Cordéliers, Carmes et Célestins !
J'aurai fait soutenir un siége aux Augustins !
Et cette église seule, à mes ordres rebelle,
Nourrira dans son sein une paix éternelle !
Suis-je donc la Discorde ; et parmi les mortels,
Qui voudra désormais encenser mes autels ?

A ces mots d'un bonnet couvrant sa tête énorme,
Elle prend d'un vieux chantre et la taille et la forme;
Elle peint de bourgeons son visage guerrier,
Et s'en va de ce pas trouver le trésorier.
Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée;
S'élève un lit de plume à grands frais amassée:
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour:
Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Règne sur le duvet une heureuse indolence.
C'est là que le Prélat muni d'un déjeûner,
Dormant d'un léger somme attendoit le dîner.
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage;
Son menton sur son sein descend à double étage,
Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.
La déesse en entrant, qui voit la nappe mise,
Admire un si bel ordre, et reconnoît l'église;
Et marchant à grands pas vers le lieu du repos,
Au Prélat sommeillant elle adresse ces mots:
Tu dors, Prélat, tu dors, et là-haut à ta place,
Le chantre aux yeux du chœur étale son audace,
Chante les *oremus*, fait des processions,
Et répand à grands flots les bénédictions.
Tu dors? attends-tu donc, que sans bulle et sans titre
Il te ravisse encor le rochet et la mitre?
Sors de ce lit oiseux qui te tient attaché,
Et renonce au repos, ou bien à l'évêché.
Elle dit, et du vent de sa bouche profane
Lui souffle avec ces mots l'ardeur de la chicane.
Le Prélat se réveille, et plein d'émotion
Lui donne toutefois la bénédiction.
Tel qu'on voit un taureau, qu'une guêpe en furie
A piqué dans les flancs, aux dépens de sa vie,
Le superbe animal, agité de tourmens,
Exhale sa douleur en longs mugissemens:
Tel le fougeux Prélat, que ce songe épouvante,
Querelle en se levant et laquais et servante;
Et d'un juste courroux ranimant sa vigueur,
Même avant le dîner, parle d'aller au chœur,
Le prudent Gilotin, son aumônier fidèle,
En vain par ses conseils sagement le rappelle,
Lui montre le péril, que midi va sonner,
Qu'il va faire, s'il sort, refroidir le dîner.
Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
Quand le dîner est prêt, vous appelle à l'office?
De votre dignité soutenez mieux l'éclat.
Est-ce pour travailler que vous êtes Prélat?
A quoi bon ce dégoût et ce zèle inutile?
Est-il donc pour jeûner quatre-temps, ou vigile?
Reprenez vos esprits, et souvenez-vous bien,
Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien.
Ainsi dit Gilotin, et ce ministre sage,
Sur table au même instant, fait servir le potage.
Le Prélat voit la soupe, et plein d'un saint respect
Demeure quelque temps muet à cet aspect.
Il cède, il dîne enfin: mais toujours plus farouche,
Les morceaux trop hâtés se pressent dans sa bouche.
Gilotin en gémit, et sortant de fureur,
Chez tous ses partisans va semer la terreur.
On voit courir chez lui leurs troupes éperdues,
Comme l'on voit marcher les bataillons de grues,
Quand le Pygmée altier, redoublant ses efforts,
De l'Hèbre ou du Strymon vient d'occuper les bords.
A l'aspect imprévu de leur foule agréable,
Le Prélat radouci veut se lever de table:

La couleur lui renaît, sa voix change de ton :
Il fait par Gilotin rapporter un jambon.
Lui-même le premier, pour honorer la troupe,
D'un vin pur et vermeil il fait remplir sa coupe :
Il l'avale d'un trait ; et chacun l'imitant,
La cruche au large ventre est vide en un instant.
Boileau. Chant 1.

§ 111. *Joie de la Discorde à la vue des trois champions du trésorier ; effroi de la Mollesse.*

Les ombres cependant sur la ville épandues,
Du faîte des maisons descendent dans les rues :
Le souper hors du chœur chasse les chapelains,
Et de chantres buvans les cabarets sont pleins.
Le redouté Brontin, que son devoir éveille,
Sort à l'instant chargé d'une triple bouteille,
D'un vin dont Gilotin, qui savoit tout prévoir
Au sortir du conseil eut soin de le pourvoir.
L'odeur d'un jus si doux lui rend le faix moins rude.
Il est bientôt suivi du sacristain Boirude :
Et tous deux de ce pas s'en vont avec chaleur
Du trop lent perruquier réveiller la valeur.
Partons, lui dit Brontin. Déjà le jour plus sombre,
Dans les eaux s'éteignant, va faire place à l'ombre.
D'où vient ce noir chagrin, que je lis dans tes yeux ?
Quoi ? Le pardon sonnant te retrouve en ces lieux !
Où donc est ce grand cœur, dont tantôt l'allégresse
Sembloit du jour trop lent accuser la paresse ?
Marche, et suis-nous du moins où l'honneur nous attend.
Le perruquier honteux rougit en l'écoutant :
Aussitôt de longs clous il prend une poignée :
Sur son épaule il charge une lourde cognée :
Et derrière son dos, qui tremble sous le poids,
Il attache une scie en forme de carquois.
Il sort au même instant ; il se met à leur tête.
A suivre ce grand chef l'un et l'autre s'apprête.
Leur cœur semble allumé d'un zèle tout nouveau.
Brontin tient un maillet, et Boirude un marteau.
La lune, qui du ciel voit leur démarche altière,
Retire en leur faveur sa paisible lumière.
La Discorde en sourit, et les suivant des yeux,
De joie, en les voyant, pousse un cri dans les cieux.
L'air, qui gémit du cri de l'horrible déesse,
Va jusques dans Cîteaux réveiller la Mollesse.
C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour.
Les plaisirs nonchalans folâtrent alentour.
L'un paîtrit dans un coin l'embonpoint des chanoines,
L'autre broie en riant le vermillon des moines ;
La volupté la sert avec des yeux dévots,
Et toujours le sommeil lui verse des pavots.
Ce soir plus que jamais en vain il les redouble.
La Mollesse à ce bruit se réveille, se trouble.
Quand la nuit, qui déjà va tout envelopper,
D'un funeste récit vient encor la frapper,
Lui conte du Prélat l'entreprise nouvelle.
Aux pieds des murs sacrés d'une sainte chapelle,
Elle a vu trois guerriers, ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ses voiles épais.
La discorde en ces lieux menace de s'accroître.
Demain avec l'aurore un lutrin doit paroître,
Qui doit y soulever un peuple de mutins.
Ainsi le ciel l'écrit au livre des destins.
A ce triste discours, qu'un long soupir achève,
La Mollesse, en pleurant, sur un bras se relève,

Ouvre un œil languissant, et d'une foible voix,
Laisse tomber ces mots qu'elle interrompt vingt fois :
O nuit, que m'as-tu dit ? quel démon sur la terre,
Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre ?
Hélas ! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,
Où les rois s'honoroient du nom de fainéans,
S'endormoient sur le trône, et me servant sans honte,
Laissoient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un Comte !
Aucun soin n'approchoit de leur paisible cour ;
On reposoit la nuit, on dormoit tout le jour.
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines,
Faisoit taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenoient dans Paris le monarque indolent.
Ce doux siècle n'est plus. Le ciel impitoyable
A placé sur le trône un prince infatigable :
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix.
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace,
L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace.
J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir ;
Loin de moi son courage entraîné par la gloire,
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerois, à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Je croyois, loin des lieux d'où ce prince m'exile,
Que l'Eglise du moins m'assuroit un asile.
Mais en vain j'espérois y régner sans effroi:
Moines, abbés, prieurs, tout s'arme contre moi.
Par mon exil honteux la Trappe est ennoblie.
J'ai vu dans Saint-Denis la réforme établie.
Le Carme, le Feuillant s'endurcit aux travaux :
Et la règle déjà se remet dans Clairvaux.
Cîteaux dormoit encore, et la Sainte-Chapelle
Conservoit du vieux temps l'oisiveté fidèle.
Et voici qu'un lutrin prêt à tout renverser,
D'un séjour si chéri vient encore me chasser.
O toi, de mon repos compagne aimable et sombre,
A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre ?
Ah ! nuit, si tant de fois . . . . LaMollesse oppressée,
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée,
Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort.

Le même. Ibid. Chant 2.

§ 112. *Séjour de la Chicane.*

Entre ces vieux appuis dont l'affreuse grand'salle,
Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale,
Est un pilier fameux, des plaideurs respecté,
Et toujours de Normands à midi fréquenté.
Là, sur des tas poudreux de sacs et de pratique,
Hurle tous les matins une Sibylle étique :
On l'appelle chicane, et ce monstre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La disette au teint blême, et la triste famine,
Les chagrins dévorans, et l'infâme ruine,
Enfans infortunés de ses raffinemens,
Troubloient l'air d'alentour de longs gémissemens.
Sans cesse feuilletant les lois et la coutume,
Pour consumer autrui, le monstre se consume ;
Et dévorans maisons, palais, châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.

Sous le coupable effort de sa noire insolence,
Thémis a vu cent fois chanceler sa balance.
Incessamment il va de détour en détour.
Comme un hibou souvent il se dérobe au jour.
Tantôt les yeux en feu c'est un lion superbe ;
Tantôt, humble serpent, il se glisse sous l'herbe.
En vain, pour le dompter, le plus juste des rois
Fit régler le chaos des ténébreuses lois ;
Ses griffes vainement par l'effort accourcies,
Se rallongent déjà, toujours d'encre noircies ;
Et ses ruses perçant et digues et remparts,
Par cent brèches déjà rentrent de toutes parts.
Le vieillard humblement l'aborde et la salue ;
Et faisant avant tout briller l'or à sa vue :
Reine des longs procès, dit-il, dont le savoir
Rend la force inutile, et les lois sans pouvoir,
Toi, pour qui dans le Mans le laboureur moissonne,
Pour qui naissent à Caen tous les fruits de l'automne ;
Si dès mes premiers ans, heurtant tous les mortels,
L'encre a toujours pour moi coulé sur tes autels,
Daigne encor me connoître en ma saison dernière :
D'un Prélat qui t'implore exauce la prière,
Un rival orgueilleux de sa gloire offensé,
A détruit le lutrin par nos mains redressé.
Epuise en sa faveur ta science fatale,
Du digeste et du code ouvre-nous le dédale,
Et montre-nous cet art, connu de tes amis,
Qui dans ses propres lois embarrasse Thémis.
La Sibylle, à ces mots, déjà hors d'elle-même,
Fait lire sa fureur sur son visage blême :
Et pleine du démon qui la vient oppresser,
Par ces mots étonnans tâche à le repousser ;
Chantres ne craignez plus une audace insensée.
Je vois, je vois au chœur la masse replacée ;
Mais il faut des combats : tel est l'arrêt du sort ;
Et surtout, évitez un dangereux accord.
Là bornant son discours, encor tout écumante,
Elle souffle aux guerriers l'esprit qui la tourmente :
Et dans leurs cœurs, brûlans de l'amour de plaider,
Verse l'amour de nuire, et la peur de céder.

Le même. Ibid. Chant 5

§ 113. *Echo écoutant Tirésias.*

Elle étoit fille ; elle étoit amoureuse.
Elle trembloit pour l'objet de ses soins.
C'étoit assez pour être curieuse ;
C'étoit assez : filles le sont pour moins.
Mais je ne veux fronder ce sexe aimable ;
Et pour Echo, sa faute est excusable.
Si cette nymphe est coupable en ceci,
Je lui pardonne ; amour la fit coupable :
Puisse le sort lui pardonner aussi !
Discrètement et d'une main habile.
En écartant le feuillage mobile,
L'œil et l'oreille avidement ouverts,
Elle regarde, elle écoute au travers ;
Ne peut qu'à peine en ce petit asile
Trouver sa place, et craint de se montrer,
Ne se meut pas, et n'ose respirer,
Sait ramasser son corps souple et docile,
Se promettant, durant cet entretien,
D'épier tout, un mot, un geste, un rien :
Un mot, un geste, un rien, tout est utile.

Malfilâtre.

§ 114. *Les deux serpens.*

Un bruit s'entend, l'air siffle, l'autel tremble,
Du fond des bois, du pied des arbrisseaux,
Les fiers serpens soudain sortent ensemble,
Rampent de front, vont à replis égaux ;
L'un près de l'autre ils glissent, et sur l'herbe
Laissent loin d'eux de tortueux sillons,
Les yeux en feu, lèvent d'un air superbe
Leur cou mouvant, gonflé de noirs poisons
Et vers le ciel deux menaçantes crêtes,
Rouges de sang, se dressent sur leurs têtes.
Sans s'arrêter, sans jeter un regard
Sur mille enfans fuyant de toute part,
Le couple affreux d'une ardeur unanime,
Suit son objet va droit à la victime,
L'atteint, recule, et de terre élancé,
Forme cent nœuds autour d'elle enlacé.
La tient, la serre, avec fureur s'obstine

A l'enchaîner, malgré ses vains efforts,
Dans les lieus de deux flexibles corps,
Perce des traits d'une langue assassine
Son cou nerveux, les veines de son flanc;
Poursuit, s'attache à sa forte poitrine,
Mord et déchire, et s'enivre de sang.
Mais l'animal que leur souffle empoisonne,
Pour s'arracher à ce double ennemi,
Qui constamment sur son corps affermi,
Comme un rézeau l'enferme et l'emprisonne,
Combat, s'épuise en mouvemens divers,
S'arme contre eux de sa dent menaçante,
Perce les vents d'une corne impuissante,
Bat de sa queue et ses flancs et les airs.
Il court, bondit, se roule, se relève;
Le feu jaillit de ses larges naseaux;
A sa douleur, à ses horribles maux,
Les deux dragons ne laissent point de trêve,
Sa voix perdue en longs mugissemens,
Des vastes mers fait retentir les ondes,
Les antres creux et les forêts profondes.
Il tombe enfin, il meurt dans les tourmens.
Il meurt: alors les énormes reptiles
Tranquillement rentrent dans leurs asiles.

Le même.

§ 115. VER-VERT.

CHANT I.

Vous, près de qui les grâces solitaires
Brillent sans fard, et règnent sans fierté;
Vous, dont l'esprit né pour la vérité,
Sait allier à des vertus austères
Le goût, les ris, l'aimable liberté:
Puisqu'à vos yeux vous voulez que je trace
D'un noble oiseau la touchante disgrâce,
Soyez ma muse, échauffez mes accens,
Et prêtez-moi ces sons intéressans,
Ces tendres sons que forma votre lyre,
Lorsque Sultane, au printemps de ses jours,
Fut enlevée à vos tristes amours,
Et descendit au ténébreux empire.
De mon héros les illustres malheurs
Peuvent aussi se promettre vos pleurs,
Sur sa vertu par le sort traversée,
Sur son voyage et ses longues erreurs,
On auroit pu faire une autre Odyssée,
Et, par vingt chants, endormir les lecteurs:
On auroit pu, des fables surannées,
Ressusciter les diables et les dieux,
Des faits d'un mois, occuper une année,
Et, sur des tons d'un sublime ennuyeux,
Psalmodier la cause infortunée
D'un perroquet non moins brillant qu'Enée,
Non moins dévot, plus malheureux que lui;
Mais trop de vers entraînent trop d'ennui.
Les muses sont des abeilles volages,
Leur goût voltige, il fuit les longs ouvrages,
Et ne prenant que la fleur d'un sujet,
Vole bientôt sur un nouvel objet.
Dans vos leçons j'ai puisé ces maximes:
Puissent vos lois se lire dans mes rimes!
Si, trop sincère, en traçant ces portraits,
J'ai dévoilé les mystères secrets,
L'art des parloirs, la science des grilles,
Les graves riens, les mystiques vétilles;
Votre enjoûment me passera ces traits;
Votre raison, exempte de foiblesses,
Sait vous sauver ces fades politesses;
Sur votre esprit, soumis au seul devoir,
L'illusion n'eût jamais de pouvoir:
Vous savez trop qu'un front que l'art déguise,
Plaît moins au ciel qu'une aimable franchise.
Si la vertu se montroit aux mortels,
Ce ne seroit, ni par l'art des grimaces,
Ni sous des traits farouches et cruels;
Mais sous votre air, ou sous celui des grâces,
Qu'elle viendroit mériter nos autels.
Dans maint auteur de science profonde,
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde;
Très-rarement en devient-on meilleur:
Un sort errant ne conduit qu'à l'erreur.
Il nous vaut mieux vivre au sein de nos Lares,
Et conserver, paisibles casaniers,
Notre vertu dans nos propres foyers,
Que parcourir bords lointains et barbares;
Sans quoi le cœur, victime des dangers,
Revient chargé de vices étrangers.
L'affreux destin du héros que je chante,
En éternise une preuve touchante:
Tous les échos des parloirs de Nevers,
Si l'on en doute, attesteront mes vers.
A Nevers donc, chez les Visitandines,
Vivoit naguère un perroquet fameux,
A qui son art et son cœur généreux,
Ses vertus même et ses grâces badines,
Auroient dû faire un sort moins rigoureux,
Si les bons cœurs étoient toujours heureux.
VER-VERT (c'étoit le nom du personnage)
Transplanté là, de l'Indien rivage,
Fut, jeune encor, ne sachant rien de rien,
Au susdit cloître enfermé pour son bien.
Il étoit beau, brillant, leste et volage,
Aimable et franc, comme on l'est au bel âge,
Né tendre et vif, mais encore innocent;
Bref, digne oiseau d'une si sainte cage,
Par son caquet digne d'être en couvent.
Pas n'est besoin, je pense, de décrire
Les soins des sœurs, des nonnes, c'est tout dire,
Et chaque mère, après son directeur,
N'aimoit rien tant: même dans plus d'un cœur,
Ainsi l'écrit un chroniqueur sincère,
Souvent l'oiseau l'emporta sur le père.
Il partageoit, dans ce paisible lieu,
Tous les sirops dont le cher père en Dieu,
Grâce aux bienfaits des nonnettes sucrées,
Réconfortoit ses entrailles sacrées,
Objet permis à leur oisif amour,
VER-VERT étoit l'âme de ce séjour;
Exceptez-en quelques vieilles dolentes,
Des jeunes cœurs jalouses surveillantes,

Il étoit cher à toute la maison.
N'étant encor dans l'âge de raison,
Libre, il pouvoit et tout dire et tout faire;
Il étoit sûr de charmer et de plaire.
Des bonnes sœurs égayant les travaux,
Il becquetoit et guimpes et bandeaux;
Il n'étoit point d'agréable partie,
S'il n'y venoit briller, caracoler,
Papillonner, siffler, rossignoler;
Il badinoit, mais avec modestie,
Avec cet air timide et tout prudent,
Qu'une novice a même en badinant.
Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
Il répondoit à tout avec justesse:
Tel autrefois César, en même temps,
Dictoit à quatre en styles différens.
Admis partout, si l'on en croit l'histoire
L'amant chéri mangeoit au réfectoire;
Là, tout s'offroit à ses friands désirs;
Outre qu'encor pour ses menus plaisirs,
Pour occuper son ventre infatigable,
Pendant le temps qu'il passoit hors de table,
Mille bonbons, mille exquises douceurs
Chargeoient toujours les poches de nos sœurs.
Les petits soins, les attentions fines,
Sont nés, dit-on, chez les Visitandines;
L'heureux VER-VERT l'éprouvoit chaque jour.
Plus mitonné qu'un perroquet de cour,
Tout s'occupoit du beau pensionnaire,
Ses jours couloient dans un noble loisir.
Au grand dortoir il couchoit d'ordinaire;
Là, de cellule il avoit à choisir;
Heureuse encor, trop heureuse la mère
Dont il daignoit, au retour de la nuit,
Par sa présence honorer le réduit;
Très-rarement les antiques discrètes
Logeoient l'oiseau; des novices proprettes
L'alcove simple étoit plus de son goût;
Car remarquez qu'il étoit propre en tout.
Quand chaque soir le jeune anachorète
Avoit fixé sa nocturne retraite,
Jusqu'au lever de l'astre de Vénus
Il reposoit sur la boîte aux Agnus:
A son réveil, de la fraîche nonnette,
Libre témoin il voyoit la toilette.
Je dis toilette, et je le dis tout bas;
Oui, quelque part, j'ai lu qu'il ne faut pas
Aux fronts voilés des miroirs moins fidèles
Qu'aux fronts ornés de pompons et dentelles:
Ainsi qu'il est pour le monde et les cours,
Un art, un goût de modes et d'atours,
Il est aussi des modes pour le voile;
Il est un art de donner d'heureux tours
A l'étamine, à la plus simple toile.
Souvent l'essaim des folâtres amours,
Essaim qui sait franchir grilles et tours,
Donne aux bandeaux une grâce piquante,
Un air galant à la guimpe flottante;
Enfin, avant de paroître au parloir,
On doit au moins deux coups-d'œil au miroir:
Ceci soit dit, entre nous, en silence;
Sans autre écart revenons au héros.
Dans ce séjour de l'oisive indolence,
VER-VERT vivoit sans ennui, sans travaux,
Dans tous les cœurs il régnoit sans partage.
Pour lui sœur Thècle oublioit les moineaux:
Quatre sereins en étoient morts de rage,
Et deux matous, autrefois en faveur,
Dépérissoient d'envie et de langueur.
Qui l'auroit dit! en ces jours pleins de charmes,
Qu'en pure perte on cultivoit ses mœurs;
Qu'un temps viendroit, temps de crime et d'alarmes
Où ce VER-VERT, tendre idole des cœurs,
Ne seroit plus qu'un triste objet d'horreurs!
Arrête, muse, et retarde les larmes
Que doit coûter l'aspect de ses malheurs,
Fruit trop amer des égards de nos sœurs.

CHANT II.

On juge bien qu'étant à telle école,
Point ne manquoit du don de la parole
L'oiseau disert; hormis dans les repas,
Tel qu'une nonne, il ne déparloit pas!
Bien il est vrai qu'il parloit comme un livre,
Toujours d'un ton confit en savoir-vivre.
Il n'étoit point de ces fiers perroquets
Que l'air du siècle a rendu trop coquets,
Et qui, sifflés par des bouches mondaines,
N'ignorent rien des vanités humaines.
VER-VERT étoit un perroquet dévot,
Une belle âme innocemment guidée,
Jamais du mal il n'avoit eu l'idée,
Ne disoit onc un immodeste mot.
Mais en revanche il savoit des cantiques,
Des *oremus*, des colloques mystiques;
Il disoit bien son *Benedicite*,
Et *notre mère*, et *votre charité;*
Il savoit même un peu du Soliloque,
Et des traits fins de Marie à la Coque.
Il avoit eu dans ce docte manoir,
Tous les secours qui mènent au savoir.
Il étoit là maintes filles savantes,
Qui mot pour mot portoient dans leurs cerveaux
Tous les noëls anciens et nouveaux.
Instruit, formé par leurs leçons fréquentes,
Bientôt l'élève égala ses régentes;
De leur ton même adroit imitateur,
Il exprimoit la pieuse lenteur,
Les saints soupirs, les notes languissantes
Du chant des sœurs, colombes gémissantes;
Finalement, VER-VERT savoit par cœur
Tout ce que sait une mère de chœur.
Trop resserré dans les bornes d'un cloître,
Un tel mérite au loin se fit connoître;
Dans tout Nevers, du matin jusqu'au soir,
Il n'étoit bruit que des scènes mignonnes
Du perroquet des bienheureuses nonnes;
De Moulins même on venoit pour le voir.
Le beau VER-VERT ne bougeoit du parloir;
Sœur Mélanie, en guimpe toujours fine,
Portoit l'oiseau: d'abord aux spectateurs
Elle en faisoit admirer les couleurs,
Les agrémens, la douceur enfantine;
Son air heureux ne manquoit point les cœurs.

Mais la beauté du tendre néophite
N'étoit encor que le moindre mérite;
On oublioit ses attraits enchanteurs,
Dès que sa voix frappoit les auditeurs.
Orné, rempli de saintes gentillesses,
Que lui dictoient les plus jeunes professes,
L'illustre oiseau commençoit son récit;
A chaque instant de nouvelles finesses,
Des charmes neufs varioient son débit:
Éloge unique et difficile à croire,
Pour tout parleur qui dit publiquement,
Nul ne dormoit dans tout son auditoire;
Quel orateur en pourroit dire autant?
On l'écoutoit, on vantoit sa mémoire;
Lui, cependant, stylé parfaitement,
Bien convaincu du néant de la gloire,
Se rengorgeoit toujours dévotement,
Et triomphoit toujours modestement.
Quand il avoit débité sa science,
Serrant le bec et parlant en cadence,
Il s'inclinoit d'un air sanctifié,
Et laissoit là son monde édifié.
Il n'avoit dit que des phrases gentilles,
Que des douceurs, excepté quelques mots
De médisance, et tels propos de filles
Que par hasard il apprenoit aux grilles,
Ou que nos sœurs traitoient dans leur enclos.
Ainsi vivoit dans ce nid délectable,
En maître, en saint, en sage véritable,
Père VER-VERT, cher à plus d'une Hébé,
Gras comme une moine, et non moins vénérable,
Beau comme un cœur, savant comme un abbé;
Toujours aimé, comme toujours aimable,
Civilisé, musqué, pincé, rangé,
Heureux enfin, s'il n'eût pas voyagé.
Mais vint ce temps d'affligeante mémoire,
Ce temps critique où s'éclipse sa gloire.
O crime! ô honte! ô cruel souvenir!
Fatal voyage aux yeux de l'avenir!
Que ne peut-on en dérober l'histoire?
Ah! qu'un grand nom est un bien dangereux!
Un sort caché fut toujours plus heureux.
Sur cet exemple on peut ici m'en croire;
Trop de talens, trop de succès flatteurs
Traîne souvent la ruine des mœurs.
Ton nom, VER-VERT, tes prouesses brillantes
Ne furent point bornés à ces climats;
La renommée annonça tes appas,
Et vint porter ta gloire jusqu'a Nantes;
Là, comme on sait, la Visitation
A son bercail de révérendes mères,
Qui, comme ailleurs, dans cette nation,
Tout savoir ne sont pas les dernières;
Car quoi bientôt, apprenant des premières
Ce qu'on disoit du perroquet vanté,
Désir leur vint d'en voir la vérité.
Désir de fille est un feu qui dévore,
Désir de nonne est cent fois pis encore.
Déjà les cœurs s'envolent à Nevers;
Voilà d'abord vingt têtes à l'envers,
Pour un oiseau. L'on écrit tout à l'heure
En Nivernois à la supérieure,
Pour la prier que l'oiseau plein d'attraits,
Soit, pour un temps, amené par la Loire;
Et que, conduit au rivage Nantois,
Lui-même il puisse y jouir de sa gloire,
Et se prêter à de tendres souhaits.
La lettre part. Quand viendra la réponse?
Dans douze jours: quel siècle jusque-là!
Lettre sur lettre et nouvelle semonce:
On ne dort plus; sœur Cécile en mourra.
Or, à Nevers arrive enfin l'épitre;
Grave sujet; on tient le grand Chapitre.
Telle requête effarouche d'abord:
Perdre VER-VERT! O ciel, plutôt la mort!
Dans ces tombeaux, sous ces tours isolées,
Que ferons-nous, si ce cher oiseau sort?
Ainsi parloient les plus jeunes voilées,
Dont le cœur vif, et las de son loisir
S'ouvroit encore à l'innocent plaisir:
Et, dans le vrai, c'étoit la moindre chose
Que cette troupe étroitement enclose,
A qui, d'ailleurs, tout autre oiseau manquoit,
Eût, pour le moins, un pauvre perroquet.
L'avis, pourtant, dès mères assistantes,
De ce sénat antiques présidentes,
Dont le vieux cœur aimoit moins vivement,
Fut d'envoyer le pupile charmant,
Pour quinze jours; car, en têtes prudentes,
Elles craignoient qu'un refus obstiné
Ne les brouillât avec nos sœurs de Nantes;
Ainsi jugea l'état embéguiné.
Après ce bill des Miladys de l'ordre,
Dans la Commune arrive grand désordre.
Quel sacrifice! Y peut-on consentir?
Est-il donc vrai? dit la sœur Séraphine;
Quoi, nous vivons, et VER-VERT va partir?
D'une autre part, la mère Sacristine
Trois fois pâlit, soupire quatre fois,
Pleure, frémit, se pâme, perd la voix;
Tout est en deuil. Je ne sais quel présage,
D'un noir crayon leur trace ce voyage;
Pendant la nuit, des songes pleins d'horreur,
Du jour encor redoublent la terreur.
Trop vains regrets! L'instant funeste arrive;
Jà, tout est prêt sur la fatale rive;
Il faut enfin se résoudre aux adieux,
Et commencer une absence cruelle,
Jà, chaque sœur gémit en tourterelle,
Et plaint d'avance un veuvage ennuyeux.
Que de baisers au sortir de ces lieux
Reçut VER-VERT! Quelles tendres alarmes!
On se l'arrache, on le baigne de larmes:
Plus il est prêt de quitter ce séjour,
Plus on lui trouve et d'esprit et de charmes.
Enfin, pourtant, il a passé le tour:
Du monastère, avec lui, fuit l'amour.
Pars, va, mon fils, vole où l'honneur t'appelle;
Reviens charmant, reviens toujours fidèle;
Que les zéphyrs te portent sur les flots,
Tandis qu'ici dans un triste repos,

Je languirai forcément exilée,
Sombre inconnue, et jamais consolée;
Pars, cher VER-VERT, et dans ton heureux cours,
Sois pris partout pour l'aîné des amours.
Tel fut l'adieu d'une nonnain poupine,
Qui, pour distraire et charmer sa langueur,
Entre deux draps avoit à la sourdine,
Très-souvent fait l'oraison dans Racine;
Et qui, sans doute, auroit de très-grand cœur,
Loin du couvent, suivi l'oiseau parleur.
Mais c'en est fait, on embarque le drôle,
Jusqu'à présent vertueux, ingénu,
Jusqu'à présent modeste en sa parole:
Puisse son cœur, constamment défendu,
Au cloître, un jour, rapporter sa vertu!
Quoi qu'il en soit, déjà la rame vole,
Du bruit des eaux les airs ont retenti,
Un bon vent souffle, on part, on est parti.

CHANT III.

La même nef, légère et vagabonde,
Qui voituroit le saint oiseau sur l'onde,
Portoit aussi deux nymphes, trois dragons,
Une nourrice, un moine, deux Gascons.
Pour un enfant qui sort du monastère,
C'étoit échoir en dignes compagnons;
Aussi VER-VERT, ignorant leurs façons,
Se trouva là comme en terre étrangère;
Nouvelle langue et nouvelles leçons.
L'oiseau surpris n'entendoit point leur style;
Ce n'étoit plus paroles d'évangile,
Ce n'étoit plus ces pieux entretiens,
Ces traits de bible et d'oraisons mentales
Qu'il entendoit chez nos douces Vestales;
Mais de gros mots, et non des plus chrétiens;
Car les dragons, race assez peu dévote,
Ne parloient là que langue de gargotte:
Charmant au mieux les ennuis du chemin,
Ils ne fêtoient que le patron du vin;
Puis les Gascons et les trois Perronnelles
Y concertoient sur des tons de ruelles;
De leur côté les bateliers juroient,
Rimoient en dieu, blasphémoient et sacroient.
Leur voix stylée aux tons mâles et fermes,
Articuloit sans rien perdre des termes.
Dans le fracas, confus, embarrassé,
VER-VERT gardoit un silence forcé;
Triste, timide, il n'osoit se produire,
Et ne savoit que penser et que dire.
Pendant la route on voulut par faveur
Faire causer le perroquet rêveur;
Frère Lubin, d'un ton peu monastique,
Interrogea le beau mélancolique;
L'oiseau bénin prend son air de douceur,
Et vous poussant un soupir méthodique,
D'un ton pédant répond: *Ave, ma sœur:*
A cet *Ave*, jugez si l'on dut rire;
Tous en *chorus* bernent le pauvre sire.
Ainsi berné, le novice interdit,
Comprit en soi qu'il n'avoit pas bien dit,
Et qu'il seroit mal mené des commères,
S'il ne parloit la langue des confrères:
Son cœur né fier, et qui jusqu'à ce temps
Avoit été nourri d'un doux encens,
Ne put garder sa modeste constance
Dans cet assaut de mépris flétrissans;
A cet instant, en perdant patience,
VER-VERT perdit sa première innocence.
Dès lors ingrat, en soi-même il maudit
Les chères sœurs, ses premières maîtresses,
Qui n'avoient pas su mettre en son esprit
Du beau François les brillantes finesses,
Les sons nerveux et les délicatesses.
A les apprendre il met donc tous ses soins,
Parlant très-peu, mais n'en pensant pas moins.
D'abord l'oiseau, comme il n'étoit pas bête,
Pour faire place à de nouveaux discours,
Vit qu'il devoit oublier pour toujours
Tous les gaudés qui farcissoient sa tête;
Il furent tous oubliés en deux jours,
Tant il trouva la langue à la dragonne
Plus du bel air que les termes de nonne.
En moins de rien l'éloquent animal,
Hélas! jeunesse apprend trop bien le mal!
L'animal, dis-je, éloquent et docile,
En moins de rien fut rudement habile.
Bien vite il sut jurer et maugréer
Mieux qu'un vieux diable au fond d'un bénitier:
Il démentit les célèbres maximes
Où nous lisons qu'on ne vient aux grands crimes
Que par degrés; il fut un scélérat
Profès d'abord, et sans noviciat.
Trop bien sut-il graver en sa mémoire
Tout l'alphabet des bateliers de Loire;
Dès qu'un d'iceux, dans quelque vertige,
Lâchoit un *mot*....VER-VERT faisoit l'écho:
Lors applaudi par la bande susdite,
Fier et content de son petit mérite,
Il n'aima plus que le honteux honneur
De savoir plaire au monde suborneur;
Et dégradant son généreux organe,
Il ne fut plus qu'un orateur profane:
Faut-il qu'ainsi l'exemple séducteur,
Du ciel au diable emporte un jeune cœur!
Pendant ces jours, durant ces tristes scènes,
Que faisiez-vous dans vos cloîtres déserts,
Chastes Iris du couvent de Nevers?
Sans doute, hélas! vous faisiez des neuvaines
Pour le retour du plus grand des ingrats,
Pour un volage indigne de vos peines,
Et qui, soumis à de nouvelles chaînes,
De vos amours ne faisoit plus de cas.
Sans doute, alors, l'accès du monastère
Etoit d'ennuis tristement obsédé;
La grille étoit dans un deuil solitaire,
Et le silence étoit presque gardé.
Cessez vos vœux, VER-VERT n'en est plus digne;
VER-VERT n'est plus cet oiseau révérend,
Ce perroquet d'une humeur si bénigne,

Ce cœur si pur, cet esprit si fervent;
Vous le dirai-je? il n'est plus qu'un brigand,
Lâche apostat, blasphémateur insigne;
Les vents légers, et les nymphes des eaux
Ont moissonné le fruit de vos travaux.
Ne vantez point sa science infinie:
Sans la vertu que vaut un grand génie?
N'y pensez plus: l'infâme a, sans pudeur,
Prostitué ses talens et son cœur.

Déjà pourtant on approche de Nantes,
Où languissoient nos sœurs impatientes:
Pour leurs désirs le jour trop tard naissoit,
Des cieux trop tôt le jour disparoissoit.
Dans ces ennuis, l'espérance flatteuse,
A nous tromper toujours ingénieuse,
Leur promettoit un esprit cultivé,
Un perroquet noblement élevé,
Une voix tendre, honnête, édifiante,
Des sentimens, un mérite achevé;
Mais, ô douleur! ô vaine et fausse attente!

La nef arrive, et l'équipage en sort.
Une tourière étoit assise au port.
Dès le départ de la première lettre,
Là, chaque jour, elle venoit se mettre;
Ses yeux errans sur le lointain des flots,
Sembloient hâter le vaisseau du héros.
En débarquant auprès de la béguine,
L'oiseau madré la connut à la mine,
A son œil prude, ouvert en tapinois,
A sa grand'coiffe, à sa fine étamine,
A ses gants blancs, à sa mourante voix,
Et, mieux encore, à sa petite croix:
Il en frémit, et même il est croyable
Qu'en militaire il la donnoit au diable;
Trop mieux aimant suivre quelque dragon,
Dont il savoit le bachique jargon,
Qu'aller apprendre encor les litanies,
La révérence et les cérémonies:
Mais force fut au grivois dépité
D'être conduit au gîte détesté.
Malgré ses cris, la tourière l'emporte:
Il la mordoit, dit-on, de bonne sorte,
Chemin faisant; les uns disent au cou;
D'autres au bras: on ne sait pas bien où;
D'ailleurs, qu'importe? A la fin, non sans peine,
Dans le couvent la béate l'amène;
Elle l'annonce. Avec grande rumeur
Le bruit en court. Aux premières nouvelles
La cloche sonne. On étoit lors au chœur:
On quitte tout, on court, on a des ailes:
C'est lui, ma sœur, il est au grand parloir.
On vole en foule, on grille de le voir;
Les vieilles même, au marcher symétrique,
Des ans tardifs ont oublié le poids:
Tout rajeunit; et la mère Angélique
Courut alors pour la première fois.

CHANT IV.

On voit enfin, on ne peut se repaître
Assez les yeux des beautés de l'oiseau:
C'étoit raison, car le frippon pour être
Moins bon garçon, n'en étoit pas moins beau:
Cet œil guerrier, et cet air petit-maître
Lui prêtoient même un agrément nouveau.
Faut-il, grand Dieu, que sur le front d'un traître,
Brillent ainsi les plus tendres attraits!
Que ne peut-on distinguer et connoître
Les cœurs pervers à de difformes traits?
Pour admirer les charmes qu'il rassemble,
Toutes les sœurs parlent toutes ensemble;
En entendant cet essaim bourdonner,
On eût à peine entendu Dieu tonner.
Lui, cependant, parmi tout ce vacarme,
Sans daigner dire un mot de piété,
Rouloit les yeux d'un air de jeune carme;
Premier grief; cet air trop effronté
Fut un scandale à la communauté.
En second lieu, quand la mère prieure,
D'un air auguste, en fille intérieure,
Voulut parler à l'oiseau libertin,
Pour premiers mots, et pour toute réponse,
Nonchalamment, et d'un air de dédain,
Sans bien songer aux horreurs qu'il prononce,
Mon gars répond, avec un ton faquin,
Par la corbleu! Que les nonnes sont folles!
L'histoire dit qu'il avoit, en chemin,
D'un de la troupe entendu ces paroles.
A ce début, la sœur Saint-Augustin,
D'un air sucré, voulant le faire taire,
Et lui disant: Fi donc, mon très-cher frère!
Le très-cher frère, indocile et mutin,
Vous la rima très-richement en *tain*.
Vive Jésus! il est sorcier, ma mère,
Reprend la sœur; juste Dieu! quel coquin!
Quoi! c'est donc là ce perroquet divin?
Ici VER-VERT, en vrai gibier de grève,
L'apostropha d'un *la peste te crève*.
Chacune vint pour brider le caquet
Du grenadier, chacune eut son paquet;
Turlupinant les jeunes précieuses,
Il imitoit leur courroux babillard;
Plus déchaîné sur les vieilles grondeuses,
Il baffouoit leur sermon nasillard.
Ce fut bien pis, quand d'un ton de corsaire,
Las, excédé de leurs fades propos,
Bouffi de rage, écumant de colère,
Il entonna tous les horribles mots
Qu'il avoit su rapporter des bateaux;
Jurant, sacrant d'une voix dissolue,
Faisant passer tout l'enfer en revue,
Les B. les F. voltigeoient sur son bec.
Les jeunes sœurs crurent qu'il parloit grec.
Jour de Dieu!.... mille pipes de diables!
Toute la grille, à ces mots effroyables,
Tremble d'horreur; les nonnettes sans voix
Font, en fuyant, mille signes de croix:
Toutes pensant être à la fin du monde,
Courent en poste aux caves du couvent;
Et sur son nez la mère Cunégonde
Se laissant choir, perd sa dernière dent.
Ouvrant à peine un sépulcral organe,

Père Éternel! dit la sœur Bibiane,
Miséricorde! Ah! qui nous a donné
Cet antechrist, ce démon incarné?
Mon doux Sauveur! En quelle conscience
Peut-il ainsi jurer comme un damné?
Est-ce donc là l'esprit et la science
De ce VER-VERT si chéri, si prôné?
Qu'il soit banni, qu'il soit remis en route.
O Dieu d'amour, reprend la sœur Écoute,
Quelles horreurs! Chez nos sœurs de Nevers,
Quoi! parle-t-on ce langage pervers?
Quoi! c'est ainsi qu'on forme la jeunesse?
Quel hérétique! ô divine sagesse!
Qu'il n'entre point; avec ce lucifer,
En garnison nous aurions tout l'enfer.
Conclusion, VER-VERT est mis en cage;
On se résout, sans tarder davantage,
A renvoyer le parleur scandaleux:
Le pélerin ne demandoit pas mieux.
Il est proscrit, déclaré détestable,
Abominable, atteint et convaincu
D'avoir tenté d'entamer la vertu
Des saintes sœurs: toutes de l'exécrable
Signent l'arrêt en pleurant le coupable;
Car, quel malheur qu'il fût si dépravé,
N'étant encor qu'à la fleur de son âge,
Et qu'il portât sous un si beau plumage,
La fière humeur d'un escroc achevé,
L'air d'un païen, le cœur d'un réprouvé!
Il part enfin, porté par la tourière;
Mais sans la mordre en retournant au port.
Une cabane emporte le compère,
Et, sans regret, il fuit ce triste bord.
De ses malheurs telle fut l'Iliade.
Quel désespoir! lorsqu'enfin de retour,
Il vint donner pareille sérénade,
Pareil scandale en son premier séjour.
Que résoudront nos sœurs inconsolables?
Les yeux en pleurs, les sens d'horreur troublés,
En manteaux longs, en voiles redoublés,
Au discrétoire entrent neuf vénérables;
Figurez-vous neuf siècles assemblés.
Là, sans espoir d'aucun heureux suffrage,
Privé des sœurs qui plaideroient pour lui,
En plein parquet enchaîné dans sa cage,
VER-VERT paroît sans gloire et sans appui.
On est aux voix; déjà deux des Sibylles,
En billets noirs ont crayonné sa mort;
Deux autres sœurs, un peu moins imbécilles,
Veulent, qu'en proie à son malheureux sort,
On le renvoie au rivage profane
Qui le vit naître avec le noir Brachmane:
Mais, de concert, les cinq dernières voix
Du châtiment déterminent le choix.
On le condamne à deux mois d'abstinence,
Trois de retraite, et quatre de silence;
Jardin, toilette, alcoves et biscuits,
Pendant ce temps lui seront interdits.
Ce n'est pas tout; pour comble de misère,
On lui choisit pour garde, pour geolière,
Pour entretien, l'Afecton du couvent,
Une converse, infante douairière;
Singe voilé, squelette octogénaire,
Spectacle fait pour l'œil d'un pénitent.
Malgré les soins de l'Argus inflexible,
Dans leurs loisirs souvent d'aimables sœurs,
Venant le plaindre avec un air sensible,
De son exil suspendoient les rigueurs.
Sœur Rosalie, au retour de matines,
Plus d'une fois lui porta des pralines:
Mais, dans les fers, loin d'un libre destin,
Tous les bonbons ne sont que chicotin.
Couvert de honte, instruit par l'infortune,
Ou las de voir sa compagne importune,
L'oiseau contrit se reconnut enfin;
Il oublia les dragons et le moine;
Et pleinement remis à l'unisson
Avec nos sœurs, pour l'air et pour le ton,
Il redevint plus dévot qu'un chanoine.
Quand on fut sûr de sa conversion,
Le vieux Divan désarmant sa vengeance,
De l'exilé borna la pénitence.
De son rappel, sans doute, l'heureux jour
Va, pour ces lieux, être un jour d'allégresse,
Tous ses instans donnés à la tendresse,
Seront filés par la main de l'amour.
Que dis-je? Hélas! O plaisirs infidèles!
O vains attraits de délices mortelles!
Tous les dortoirs étoient jonchés de fleurs;
Caffé parfait, chansons, course légère,
Tumulte aimable et liberté plénière,
Tout exprimoit de charmantes ardeurs;
Rien n'annonçoit de prochaines douleurs;
Mais de nos sœurs, ô largesse indiscrète!
Du sein des maux d'une longue diette,
Passant trop tôt dans des flots de douceurs,
Bourré de sucre, et brûlé de liqueurs,
VER-VERT, tombant sur un tas de dragées,
En noirs cyprès vit ses roses changées.
En vain les sœurs tâchoient de retenir
Son âme errante et son dernier soupir;
Ce doux excès hâtant sa destinée,
Du tendre amour victime fortunée,
Il expira dans le sein du plaisir.
On admiroit ses paroles dernières.
Vénus enfin, lui fermant les paupières,
Dans l'Élysée, et les sacrés bosquets,
Le mène au rang des héros perroquets;
Près de celui dont l'amant de Corine
A pleuré l'ombre, et chanté la doctrine.
Qui peut narrer combien l'illustre mort
Fut regretté! La sœur Dépositaire
En composa la lettre circulaire
D'où j'ai tiré l'histoire de son sort.
Pour le garder à la race future,
Son portrait fut tiré d'après nature:
Plus d'une main, conduite par l'amour,
Sut lui donner une seconde vie
Par les couleurs et par la broderie;
Et la douleur, travaillant à son tour,
Peignit, broda des larmes à l'entour.
On lui rendit tous les honneurs funèbres,
Que l'Hélicon rend aux oiseaux celèbres.
Au pied d'un myrte on plaça le tombeau,
Qui couvre encor le Mausole nouveau;
Là, par la main des tendres Artémises,
En lettres d'or ces rimes furent mises
Sur un porphyre environné de fleurs;
En les lisant on sent naître ses pleurs.

Novices, qui venez causer dans ces bocages
A l'insu de nos graves sœurs,
Un instant, s'il se peut, suspendez vos ramages,
Apprenez vos malheurs.
Vous vous taisez: si c'est trop vous contraindre,
Parlez, mais parlez pour nous plaindre:
Un mot vous instruira de nos tendres douleurs;
Ci gît VÉR-VERT, *ci gissent tous les cœurs.*

On dit pourtant (pour terminer ma glose
En peu de mots) que l'ombre de l'oiseau
Ne loge plus dans le susdit tombeau;
Que son esprit dans les nonnes repose,
Et qu'en tout temps, par la métempsycose,
De sœurs en sœurs l'immortel perroquet
Transportera son âme et son caquet.

Gresset.

LE LUTRIN VIVANT.

§ 116. *A M. l'abbé de Segonzac.*

De mes écrits aimable confident,
Cher Segonzac, ma muse solitaire
De ses ennuis brisant la chaîne austère,
Vient près de toi, retrouver l'enjouement:
Je m'en souviens, lorsqu'un sort plus charmant
Nous unissoit sur les rives de Loire;
Aux champs heureux dont Tours est l'ornement,
Lieux toujours chers au dieu de l'agrément,
Je te promis qu'au temple de mémoire
Je placerois le pupitre vivant,
Dont je t'appris la naissance et la gloire:
Je l'ai promis, je remplis mon serment.
A dire vrai, cette moderne histoire
Est un peu folle, il en faut convenir:
Est-ce un défaut? non, si c'est un plaisir.
Dans les langueurs de la mélancolie,
Quoi! la sagesse est-elle de saison?
Un trait comique, une vive saillie,
Marqués au coin de l'aimable folie
Consolent mieux qu'une froide oraison
Que prêche en vain l'ennuyeuse raison.
Quoi qu'il en soit, ma Minerve sévère
Adoucira ces grotesques portraits,
Et les voilant d'une gaze légère,
Ne montrera que la moitié des traits.
Venons au fait: Honni qui mal y pense!
Attention: j'ai toussé; je commence.
Non loin des bords du Cher et de Lauron,
Dans un climat dont je tairai le nom,
Est un vieux bourg, dont l'église sans vitres,
A pour clergé le plus gueux des chapitres:
Là, ne sont point de ces mortels fleuris,
Qui dans les bras d'une heureuse indolence,
Exempts d'étude et libres d'abstinence,
N'ont qu'à nourrir leur brillant coloris;
On ne voit là que pâles effigies,
Qui du Champagne onc ne furent rougies,
Que maigres clercs, chanoines avortons,
Sans fins rabats et sans triples mentons,
Contraints d'aller, traînant leurs faces blêmes,
A chaque office, et de chanter eux-mêmes.
Ils ont pourtant, pour aider leur labeur,
Un chapelain et quatre enfans de chœur;
Ces jouvenceaux ont leur gîte ordinaire
Chez dame Barbe: elle leur sert de mère
Et de soutien; le public est leur père.
Il faut savoir, pour plus grande clarté,
Que dame Barbe est une octogénaire,
Fille jadis, aujourd'hui douairière,
Qui, dès seize ans, d'un siècle corrompu
Craignant l'écueil, pour mettre sa vertu
Mieux à couvert des mondains et des moines
Crut devoir vivre auprès d'un des chanoines;
D'abord servante, ensuite, adroitement,
Elle parvint jusqu'au gouvernement:
Déjà trois fois elle a vu dans l'église
De père en fils chaque charge transmise;
Barbe, en un mot, au chapitre susdit,
De race en race a gardé son crédit.
Or, chez ladite, arriva notre histoire.
En juin dernier: l'aventure est notoire.
Par cas fortuit, l'enfant de chœur, Lucas
Avoit usé l'étui des pays-bas:
Vous m'entendez, sa culotte trop mure
Le trahissoit par mainte découpure;
Déjà la brèche, augmentant tous les jours,
Démenteloit la place et les faubourgs.
Barbe le voit, s'attendrit, mais que faire!
Elle étoit pauvre, et l'étoffe étoit chère:
D'un autre part le chapitre étoit gueux;
Et puis, d'ailleurs, le petit malheureux,
Ouvrage né d'un auteur anonyme,
Ne connoissant parent ni légitime,
N'avoit en tout dans ce stérile lieu
Pour se chauffer que la grâce de Dieu.
Il languissoit dans une triste attente,
Gardant la chambre et rarement debout:
Enfin pourtant l'habile gouvernante
Sut lui forger une armure décente
A peu de frais et dans un nouveau goût.
Nécessité tire parti de tout;
Nécessité d'industrie est la mère.
Chez Barbe étoit un vieux antiphonaire,
Vieux graduel, ample et poudreux bouquin,
Dont, aux bons jours, on paroit le lutrin;
D'épais lambeaux de parchemin gothique
Formoient le corps de ce grimoire antique;
De ces feuillets, de la crasse endurcis,
L'âge avoit fait une étoffe en glacis.
La vieille crut qu'on pouvoit, sans dommages,
Du livre affreux détacher quelques pages;
Elle en prend quatre, et les coud proprement
Pour relier le volume vivant:
Mais le hasard voulut que l'ouvrière,
Très-peu savante en pareille matière,
Dans les feuillets, qu'elle prit sans façon,
Prît justement la messe du patron.
L'ouvrage fait, elle en coiffe, à la diable,

L'humanité du pauvre misérable ;
Par quoi Lucas, chamarré de plain-chant,
Ne craignoit plus les insultes du vent.
Or, cependant arrive la Saint Brice,
Fête du lieu, fête de grand office :
Le maître chantre, intendant du lutrin,
Vient au grand livre ; il cherche, mais en vain ;
A feuilleter il perd et temps et peines :
Il jure, il sacre, et s'imagine enfin
Qu'un chœur de rats a mangé les antiennes ;
Mais, par bonheur, dans ce triste embarras,
Ses yeux distraits rencontrent mon Lucas,
Qui, de grimauds renforçant une troupe,
Sans le savoir portoit l'office en croupe.
Le chantre lit, il retrouve au niveau
Tous ses versets sur ce livre nouveau :
Sur l'heure il fait son rapport au chapitre.
On délibère, on décide soudain
Que le marmot, braqué sur le pupitre,
Y servira de livre et de lutrin.
Sur cet arrêt, on le style au service ;
En quatre tours il apprend l'exercice.
Déjà d'un air intrépide et dévot
Lucas s'accroche à l'aigle du pivôt ;
A livre ouvert, le chapier en lunettes
Vient entonner ; un groupe de mazettes
Très-gravement poursuit ce chant falot,
Concert grotesque et digne de Callot.
Tout alloit bien jusques à l'évangile.
Ferme et plus fier qu'un sénateur Romain,
Lucas, tenant sa façade immobile,
Avec succès auroit gagné la fin :
Mais, par malheur, une guêpe incivile,
Par la couture, entr'ouvrant le velin,
Déconcerta le sensible lutrin.
D'abord il souffre, il se fait violence ;
Et tenant bon, il enrage en silence.
Mais l'aiguillon allant toujours son train,
Pour éviter l'insecte impitoyable,
Le lutrin fuit en criant comme un diable,
Et loin de là, va, partant comme un trait,
Pour se guérir, retourner le feuillet.
Ce fait est sûr : sans peine on peut m'en croire ;
De deux Gascons je tiens toute l'histoire.
C'est pour toi seul, ami tendre et charmant,
Que j'ai permis à ma muse exilée,
Loin de tes yeux tristement isolée,
De l'égayer sur cet amusement,
Fruit d'un caprice, ouvrage d'un moment.
Que, loin de toi, jamais il ne transpire.
Si, par hasard, il vient à d'autres yeux,
Les esprits francs qui daigneront le lire,
Sans s'appliquer, follement scrupuleux,
A me trouver un crime dans mes jeux,
Honoreront peut-être d'un sourire,
Ce libre essor d'un aimable délire,
Délassement d'un travail sérieux.
Pour les bigots et les froids précieux,
Peuple sans goût, gens qu'un faux zèle inspire,
De nos chansons critiques ténébreux,
Censeurs de tout, exempts de rien produire,
Sans trop d'effroi, je m'attends à leur ire.
Déjà j'en vois un trio langoureux
S'ensevelir dans un réduit poudreux,
Fronder mes vers, foudroyer et proscrire
Ce badinage, en faire un monstre affreux ;
Je les entends gravement s'entredire,
D'un air capable et d'un ton doucereux :
" Y pense-t il ? quel écrit scandaleux !
" Quel temps perdu ! pourquoi, s'il veut écrire,
" Ne prend-il point des sujets plus pompeux,
" Des traits moraux, des éloges fameux ?
Mais dédaignant leur absurde satire,
Aimable abbé, nous ne ferons que rire
De voir ainsi ces graves ennuyeux
Perdre, à gronder, à me chercher des crimes,
Bien plus de temps et de peines entre eux,
Que je n'en perds à façonner ces rimes.
Pour toi, fidele au goût, au sentiment ;
Franc des travers de leur aigre doctrine,
Tu n'iras point peser stoïquement,
Au grave poids d'une raison chagrine,
Les jeux légers d'une raison badine.
Non, la raison, celle que tu chéris,
A ses côtés laisse marcher les ris,
Et laisse au froc ces vertus trop fardées,
Qu'un plaisir fin n'a jamais déridées.
Ainsi pensoit l'amusant du Cerceau ;
Sage enjoué, vertueux sans rudesse,
Des sages faux évitant la tristesse :
Il badina sans s'écarter du beau,
Et sans jamais effrayer la sagesse.
Ainsi les traits de son heureux pinceau
Plairont toujours, et de races en races
Vivront gravés dans les fastes des grâces,
Et les censeurs obstinés à ternir
Son art chéri, par la nuit pédantesque
D'un François fade ou d'un Latin tudesque,
Endormiront les siècles à venir.

Gresset.

§ 117. *Le Carême In promptu.*

Sous un Ciel toujours rigoureux,
Au sein des flots impétueux,
Non loin de l'Armorique plage,
Il est une île, affreux rivage,
Habitacle marécageux,
Moitié peuplé, moitié sauvage,
Dont les habitans malheureux,
Séparés du reste du monde,
Semblent ne connoître que l'onde,
Et n'être connus que des cieux.
Des nouvelles de la nature
Viennent rarement sur ces bords ;
On n'y sait que par aventure,
Et par de très-tardifs rapports,
Ce qui se passe sur la terre,
Qui fait la paix, qui fait la guerre,
Qui sont les vivans et les morts.
De cette étrange résidence
Le curé, sans trop d'embarras,
Enseveli dans l'indolence

D'une héréditaire ignorance,
Vit de baptême et de trépas,
Et d'offices qu'il n'entend pas.
Parmi les notables de l'île,
Il est régardé comme habile,
Quand il peut dire quelquefois
Le mois de l'an, le jour du mois.
On va penser que j'exagère,
Et que j'outre ce caractère;
" Quelle apparence, dira-t-on;
" Quelle île assez abandonnée,
" Ignore le temps de l'année?
" Non, ce trait ne peut être bon
" Que dans une île imaginée
" Par le fabuleux Robinson.
De grâce, censeur incrédule,
Ne jugez point sur ce soupçon:
Un fait narré sans fiction
Va vous enlever ce scrupule;
Il porte la conviction;
Je n'y mettrai que la façon.
Le curé de l'île susdite,
Vieux papa, bon Israélite,
(N'importe quand advint le cas,)
N'avoit point, avant les étrennes,
Fait apporter de nos climats
De *guid'ânes* ni d'almanachs,
Pour le guider dans ses antiennes,
Et régler ses petits états.
Il reconnut sa négligence;
Mais trop tard vint la prévoyance.
La saison ne permettoit pas
De faire voile vers la France;
Abandonnée aux noirs frimas,
La mer n'étoit plus praticable,
Et l'on n'espéroit les bons vents,
Qui rendent l'onde navigable,
Et le continent abordable,
Qu'à la naissance du printemps.
Pendant ces trois mois de tempête,
Que faire sans calendrier?
Comment placer les jours de fête:
Comment les différencier?
Dans une pareille méprise
Quelqu'autre curé plus savant
N'auroit pu régir son église;
Et peut-être dévotement,
Bravant les fougues de la bise,
Se seroit livré, sans remise,
Aux périls du moite élément:
Mais pour une telle imprudence,
Doué d'un trop bon jugement,
Notre bon prêtre assurément,
Chérissoit trop son existence;
C'étoit d'ailleurs un vieux routier
Qui s'étant fait une habitude
Des fonctions de son métier,
Officioit sans trop d'étude,
Et qui dans sa décrépitude
Dégoisoit psaumes et leçons
Sans y faire tant de façons.
Prenant donc son parti sans peine,
Il annonce le premier mois,
Et recommande, par trois fois,
A son assistance chrétienne,
De ne point finir la semaine
Sans chômer la fête des rois.
Ces premiers points étoient faciles;
Il ne trouva de l'embarras
Qu'en pensant qu'il ne sauroit pas
Où ranger les fêtes mobiles.
Qu'y faire enfin? Peu scrupuleux,
Il décida, ne pouvant mieux,
Que ces fêtes, comme ignorées,
Ne seroient chez lui célébrées
Que quand, au retour du zéphir,
Lui-même il auroit pu venir
Prendre langue dans nos contrées.
Il crut cet avis selon Dieu;
Ce fut celui de son vicaire,
De Javotte sa ménagère,
Et de son Magister Mathieu,
La plus forte tête du lieu.
Ceci posé, Janvier se passe;
Plus agile encor dans son cours,
Février fuit, Mars le remplace.
Et l'aquilon régnoit toujours.
Du printemps avec patience
Attendant le prochain retour,
Et sur l'annuelle abstinence
Prétendant cause d'ignorance,
Tout bonnement et sans détour,
Par faute de réminiscence,
Notre vieux curé, chaque jour,
Se mettoit sur la conscience
Un chapon de sa basse-cour.
Cependant poursuit la chronique,
Le carême, depuis un mois,
Sur tout l'univers catholique
Etendoit ses austères lois:
L'île seule, grâce au bon-homme,
A l'abri des statuts de Rome,
Voyoit ses libres habitans
Vivre en gras pendant tout ce temps.
De vrai, ce n'étoit fine chère;
Mais cependant chaque insulaire,
Mi-paysan et mi-bourgeois,
Pouvoit parer son ordinaire
D'un fin lard flanqué de vieux pois,
A l'exemple du presbytère,
Tous dans cette erreur salutaire,
Soupoient pour nous d'un cœur joyeux
Tandis que nous jeûnions pour eux.
Enfin pourtant, le froid Borée
Quitta l'onde plus tempérée.
Voyant qu'il étoit plus que temps
D'instruire nos impénitens,
Le diable, content de lui-même.
Ne retarda plus le printemps;
C'étoit lui qui, par stratagème,
Leur rendant contraire tout vent,
Avoit voulu, chemin faisant,
Leur escamoter un carême,
Pour se divertir en passant.
Le calme rétabli sur l'onde,
Mon curé, selon son serment,
Pour voir comment alloit le monde,
S'embarque sans retardement;
S'étant bien lesté la bedaine
De quatre tranches de jambon,
(Fait digne de réflexion;
Car de la sainte quarantaine

Déjà la cinquième semaine
Venoit de commencer son cours.)
Il vient : il trouve avec surprise
Que dans l'empire de l'église
Pâques revenoit dans dix jours.
" Dieu soit loué ! prenons courage,"
Dit-il, enfonçant son castor :
" Grâce au Seigneur, notre voyage
" Se trouve fait à temps encor,
" Pour pouvoir, dans mon hermitage,
" Fêter Pâques selon l'usage."
Content il rentre sur son bord,
Après avoir fait ses emplettes
Et d'almanachs et de lunettes :
Il part, il arrive à bon port
Dans ses solitaires retraites.
Le lendemain, jour des rameaux,
Prônant avec un zèle extrême,
Il notifie à ses vassaux
La date de notre carême ;
" Mais, poursuit-il, j'ai mon système.
" Mes frères nous n'y perdrons rien.
" Et nous le ratraperons bien :
" D'abord, avant notre abstinence,
" Pour conserver l'usage ancien,
" Et bien remplir toute observance,
" Le Mardi gras sera Mardi ;
" Le jour des Cendres, Mercredi ;
" Suivront trois jours de pénitence,
" Dans toute l'île on jeûnera ;
" Et Dimanche unis à l'église,
" Sans plus craindre aucune méprise.
" Nous chanterons *Alleluia*

Gresset.

POÉSIE LYRIQUE.

§ 118. *Cantate. Circé.*

Sur un rocher désert, l'effroi de la nature,
Dont l'aride sommet semble toucher les cieux,
Circé, pâle, interdite, et la mort dans les yeux,
Pleuroit sa funeste aventure.
Là, ses yeux errans sur les flots
D'Ulysse fugitif sembloient suivre la trace.
Elle croit voir encor son volage héros ;
Et, cette illusion soulageant sa disgrâce,
Elle le rappelle en ces mots,
Qu'interrompent cent fois ses pleurs et ses sanglots :

Cruel auteur des troubles de mon âme,
Que la pitié retarde un peu tes pas :
Tourne un moment tes yeux sur ces climats ;
Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.

Ce triste cœur, devenu ta victime,
Chérit encor l'amour qui l'a surpris :
Amour fatal ! ta haine en est le prix.
Tant de tendresse, ô dieux ! est-elle un crime,
Pour mériter de si cruels mépris ?

Cruel auteur des troubles de mon âme,
Que la pitié retarde un peu tes pas :
Tourne un moment tes yeux sur ces climats ;
Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas.

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare :
Mais bientôt, de son art employant le secours,
Pour rappeler l'objet de ses tristes amours,
Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare,
Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégéthon,
Et l'inflexible Hécate, et l'horrible Alecton.
Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume,
La foudre dévorante aussitôt le consume ;
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour ;
Les astres de la nuit interrompent leur course :
Les fleuves étonnés remontent vers leur source ;
Et Pluton même tremble en son obscur séjour.

Sa voix redoubtable
Trouble les enfers ;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs;
Un voile effroyable
Couvre l'univers ;
La terre tremblante
Frémit de terreur ;
L'onde turbulente
Mugit de fureur;
La lune sanglante
Recule d'horreur.

Dans le sein de la mort ses noirs enchantemens
Vont troubler le repos des ombres :
Les mânes effrayés quittent leurs monumens ;
L'air retentit au loin de leurs longs hurlemens ;
Et les vents, échappés de leurs cavernes sombres,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflemens.
Inutiles efforts ! amante infortunée,
D'un Dieu plus fort que toi dépend ta destinée :
Tu peux faire trembler la terre sous tes pas,
Des enfers déchaînés allumer la colère ;
Mais tes fureurs ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pu faire.

Ce n'est point par effort qu'on aime,
L'Amour est jaloux de ses droits ;
Il ne dépend que de lui-même,
On ne l'obtient que par son choix.
Tout reconnoît sa loi suprême ;
Lui seul ne connoît point de lois.

Dans les champs que l'hiver désole
Flore vient rétablir sa cour ;
L'alcyon fuit devant Éole ;
Éole le fuit à son tour :
Mais sitôt que l'amour s'envole,
Il ne connoît plus de retour.

J. B. Rousseau.

§ 119. *Cantate. Bacchus.*

C'est toi, divin Bacchus, dont je chante la gloire :
Nymphes, faites silence, écoutez mes concerts.
Qu'un autre apprenne à l'univers
Du fier vainqueur d'Hector la glorieuse histoire ;
Qu'il ressuscite dans ses vers
Des enfans de Pélops l'odieuse mémoire ;
Puissant dieu des raisins, digne objet de nos vœux,
C'est à toi seul que je me livre ;
De pampres, de festons, couronnant mes cheveux,
En tous lieux je prétends te suivre ;
C'est pour toi seul que je veux vivre
Parmi les festins et les jeux.

Des dons les plus rares
Tu combles les cieux ;
C'est toi qui prépares
Le nectar des dieux.

La céleste troupe,
Dans ce jus vanté,

Boit à pleine coupe
L'immortalité.

Tu prêtes des armes
Au dieu des combats;
Vénus sans tes charmes
Perdroit ses appas.

Du fier Polyphème
Tu domptes les sens;
Et Phébus lui-même
Te doit ses accens.

Mais quels transports involontaires
Saisissent tout à coup mon esprit agité?
Sur quel vallon sacré, dans quels bois solitaires
Suis-je en ce moment transporté?
Bacchus à mes regards dévoile ses mystères.
Un mouvement confus de joie et de terreur
M'échauffe d'une sainte audace;
Et les Ménades en fureur
N'ont rien vu de pareil dans les antres de Thrace.

Descendez, mère d'Amour,
Venez embellir la fête
Du dieu qui fit la conquête
Des climats où naît le jour.
Descendez, mère d'Amour:
Mars trop long-temps vous arrête.

Déjà le jeune Sylvain,
Ivre d'amour et de vin,
Poursuit Doris dans la plaine:
Et les nymphes des forêts
D'un jus pétillant et frais
Arrosent le vieux Silène.

Descendez, mère d'Amour,
Venez embellir la fête
Du dieu qui fit la conquête
Des climats où naît le jour.
Descendez, mère d'Amour:
Mars trop long-temps vous arrête.

Profanes, fuyez de ces lieux;
Je cède aux mouvemens que ce grand jour m'inspire.
Fidèles sectateurs du plus charmant des dieux,
Ordonnez le festin, apportez-moi ma lyre;
Célébrons entre nous un jour si glorieux.
Mais, parmi les transports d'un aimable délire,
Eloignons loin d'ici ces bruits séditieux
Qu'une aveugle vapeur attire:
Laissons aux Scythes inhumains
Mêler dans leurs banquets le meurtre et le carnage;
Les dards du Centaure sauvage
Ne doivent point souiller nos innocentes mains.

Bannissons l'affreuse Bellone
De l'innocence des repas:
Les Satyres, Bacchus, et Faune,
Detestent l'horreur des combats.

Malheur aux mortels sanguinaires
Qui, par de tragiques forfaits,
Ensanglantent les doux mystères
D'un dieu qui préside à la paix;

Bannissons l'affreuse Bellone
De l'innocence des repas:
Les Satyres, Bacchus, et Faune,
Détestent l'horreur des combats.

Veut-on que je fasse la guerre?
Suivez-moi, mes amis; accourez, combattez.
Emplissons cette coupe, entourons-nous de lierre.
Bacchantes, prêtez-moi vos thyrses redoutés.
Que d'athlètes soumis! que de rivaux par terre!
O fils de Jupiter, nous ressentons enfin
Ton assistance souveraine.
Je ne vois que buveurs étendus sur l'arène
Qui nagent dans des flots de vin.

Triomphe! victoire!
Honneur à Bacchus!
Publions sa gloire.
Triomphe! victoire!
Buvons aux vaincus.

Bruyante trompette,
Secondez nos voix,
Sonnez leur défaite.
Bruyante trompette,
Chantez nos exploits.

Triomphe! victoire!
Honneur à Bacchus!
Publions sa gloire.
Triomphe! victoire!
Buvons aux vaincus.

Le même.

§ 120. *Cantate. Diane.*

A peine le soleil au fond des antres sombres
Avoit du haut des cieux précipité les ombres;
Quand la chaste Diane, à travers les forêts,
Aperçut un lieu solitaire
Où le fils de Vénus et les dieux de Cythère
Dormoient sous un ombrage frais:
Surprise, elle s'arrête; et sa prompte colère
S'exhale en ce discours qu'elle adresse tout bas
A ces dieux endormis, qui ne l'entendent pas:

Vous, par qui tant de misérables
Gémissent sous d'indignes fers,
Dormez, Amours inexorables,
Laissez respirer l'univers.

Profitons de la nuit profonde
Dont le sommeil couvre leurs yeux;
Assurons le repos au monde
En brisant leurs traits odieux.

Vous, par qui tant de misérables
Gémissent sous d'indignes fers,
Dormez, Amours inexorables,
Laissez respirer l'univers.

A ces mots elle approche; et ses nymphes timides,
Portant sans bruit leurs pas vers ces dieux homicides,

D'une tremblante main saisissent leurs carquois,
Et bientôt du débris de leurs flèches perfides
Sèment les plaines et les bois.
Tous les dieux des forêts, des fleuves, des montagnes,
Viennent féliciter leurs heureuses compagnes;
Et, de leurs ennemis bravant les vains efforts,
Expriment ainsi leurs transports :

Quel bonheur ! quelle victoire !
Quel triomphe ! quelle gloire !
Les Amours sont désarmés.

Jeunes cœurs, rompez vos chaînes :
Cessons de craindre les peines
Dont nous étions alarmés.

Quel bonheur ! quelle victoire !
Quel triomphe ! quelle gloire !
Les Amours sont désarmés.

L'Amour s'éveille au bruit de ces chants d'allégresse.
Mais quels objets lui sont offerts !
Quel réveil ! dieux ! quelle tristesse,
Quand de ses dards brisés il voit les champs couverts !
Un trait me reste encor dans ce désordre extrême ;
Perfides, votre exemple instruira l'univers.
Il parle ; le trait vole, et, traversant les airs,
Va percer Diane elle-même :
Juste mais trop cruel revers,
Qui signale, grand dieu, ta vengeance suprême !

Respectons l'Amour
Tandis qu'il sommeille,
Et craignons qu'un jour
Ce dieu ne s'éveille.

En vain nous romprons
Tous les traits qu'il darde,
Si nous ignorons
Le trait qu'il nous garde.

Respectons l'Amour
Tandis qu'il sommeille,
Et craignons qu'un jour
Ce dieu ne s'éveille.

Le même.

§ 121. *Cantate. Amymone.*

Sur les rives d'Argos, près de ces bords arides
Où la mer vient briser ses flots impérieux,
La plus jeune des Danaïdes,
Amymone, implorait l'assistance des dieux ;
Un Faune poursuivoit cette belle craintive :
Et levant ses mains vers les cieux,
Neptune, disoit-elle, entends ma voix plaintive,
Sauve-moi des transports d'un amant furieux :

A l'innocence poursuivie,
Grand dieu, daigne offrir ton secours ;
Protége ma gloire et ma vie
Contre de coupables amours.

Hélas! ma prière inutile
Se perdra-t-elle dans les airs?
Ne me reste-t-il plus d'asile
Que le vaste abîme des mers?

A l'innocence poursuivie,
Grand dieu, daigne offrir ton secours;
Protége ma gloire et ma vie
Contre de coupables amours.

La Danaïde en pleurs faisoit ainsi sa plainte,
Lorsque le dieu des eaux vint dissiper sa crainte.
Il s'avance entouré d'une superbe cour:
Tel jadis il parut aux regards d'Amphitrite,
Quand il fit marcher à sa suite
L'Hyménée et le dieu d'amour.
Le Faune à son aspect s'éloigne du rivage;
Et Neptune, enchanté, surpris,
L'amour peint dans les yeux, adresse ce langage
A l'objet dont il est épris:

Triomphez, belle princesse,
Des amans audacieux:
Ne cédez qu'à la tendresse
De qui sait aimer le mieux.

Heureux le cœur qui vous aime,
S'il étoit aimé de vous!
Dans les bras de Vénus même
Mars en deviendroit jaloux

Triomphez, belle princesse,
Des amans audacieux:
Ne cédez qu'à la tendresse
De qui sait aimer le mieux.

Qu'il est facile aux dieux de séduire une belle!
Tout parloit en faveur de Neptune amoureux,
L'éclat d'une cour immortelle,
Le mérite récent d'un secours généreux.
Dieux! quel secours! Amour, ce sont là de tes jeux:
Quel Satyre eût été plus à craindre pour elle?
Thétis, en rougissant, détourna ses regards:
Doris se replongea dans ses grottes humides,
Et par cette leçon apprit aux Néréides
A fuir de semblables hasards.

Tous les amans savent feindre;
Nymphes, craignez leurs appas:
Le péril le plus à craindre
Est celui qu'on ne craint pas.

L'audace d'un téméraire
Est aisée à surmonter;
C'est l'amant qui sait nous plaire
Que nous devons redouter.

Tous les amans savent feindre;
Nymphes, craignez leurs appas:
Le péril le plus à craindre
Est celui qu'on ne craint pas.

Le même,

§ 122. *Cantate. L'hiver.*

Vous dont le pinceau téméraire
Représente l'hiver sous l'image vulgaire
D'un vieillard foible et languissant,
Peintres injurieux, redoutez la colère
De ce dieu terrible et puissant:

Sa vengeance est inexorable,
Son pouvoir jusqu'aux cieux sait porter la terreur;
Les efforts des Titans n'ont rien de comparable
Au moindre effort de sa fureur.

Plus fort que le fils d'Alcmène,
Il met les fleuves aux fers:
Le seul vent de son haleine
Fait trembler tout l'univers.

Il déchaîne sur la terre
Les aquilons furieux:
Il arrête le tonnerre
Dans les mains du roi des dieux.

Plus fort que le fils d'Alcmène,
Il met les fleuves aux fers:
Le seul vent de son haleine
Fait trembler tout l'univers.

Mais si sa force est redoutable,
Sa joie est encor plus aimable:
C'est le père des doux loisirs;
Il réunit les cœurs, il bannit les soupirs,
Il invite aux festins, il anime la scène:
Les plus belles saisons sont des saisons de peine;
La sienne est celle des plaisirs.
Flore peut se vanter des fleurs qu'elle nous donne,
Cérès des biens qu'elle produit;
Bacchus peut s'applaudir des trésors de l'automne:
Mais l'hiver, l'hiver seul en recueille le fruit.

Les dieux du ciel et de l'onde,
Le soleil, la terre, et l'air,
Tout travaille dans le monde
Au triomphe de l'hiver.

C'est son pouvoir qui rassemble
Bacchus, l'Amour et les Jeux:
Ces dieux ne règnent ensemble
Que quand il règne avec eux.

Les dieux du ciel et de l'onde,
Le soleil, la terre et l'air,
Tout travaille dans le monde
Au triomphe de l'hiver.

Le même.

§ 123. *Cantate. Les bains de Tomeri. Pour S. A. S. Mde. la Duchesse Douairière.*

Quel spectacle pompeux orne ce bord tranquille!
Diane, avec toute sa cour,
Vient-elle y chercher un asile
Contre les feux du dieu du jour?
Pour voir ces déités nouvelles,
Le soleil tient encor ses coursiers arrêtés:
La nymphe qui préside à ces bords enchantés
Épuise ses regards sur elles,
Et rassemble en ces mots ses compagnes fidèles,
Pour rendre hommage à leurs beautés:

Venez voir votre souveraine,
Nymphes, sortez de vos roseaux:
C'est Thétis qui vient sur la Seine
Goûter la fraîcheur de mes eaux.

Coulez, coulez, eaux fugitives:
Et vous, oiseaux, quittez les bois;
Chantez sur ces aimables rives,
Chantez l'honneur que je reçois.

Venez voir votre souveraine,
Nymphes, sortez de vos roseaux;
C'est Thétis qui vient sur la Seine
Goûter la fraîcheur de mes eaux.

Nouvelles déités qui flottez sur mes ondes,
Que d'attraits inconnus vous offrez à mes yeux!
Jamais dans ses grottes profondes
Amphitrite n'a vu rien de si précieux.
Mais n'en rougissez pas, dans cette cour charmante,
La déesse qui vous conduit
Brille comme au milieu des astres de la nuit
Du jeune Endymion on voit briller l'amante.
Quel cœur résisteroit a des attraits si doux!
Naïades, approchez: Tritons, éloignez-vous.

Vous qui rendez Flore immortelle,
Rassemblez-vous, tendres zéphirs;
Une divinité nouvelle
Est réservée à vos soupirs.

Venez sur mes humides plaines
Caresser ces jeunes beautés;
Venez de vos douces haleines
Échauffer mes flots argentés.

Vous qui rendez Flore immortelle,
Rassemblez-vous, tendres zéphirs;
Une divinité nouvelle
Est réservée à vos soupirs.

Et vous, dont le pouvoir s'étend sur tout le monde,
Amours, si les attraits de la fille des mers
Ont pu vous attirer sur l'onde,
Accourez sur ma rive, et traversez les airs:
Une Vénus nouvelle exige votre hommage:
Et bientôt vous verrez que celle de Paphos
Lui cède autant que mon rivage
Le cède aux vastes bords de l'empire des flots.

Tendres amours, accourez tous;
Venez, volez, troupe immortelle:

La beauté languiroit sans vous,
Et vous expireriez sans elle.

S'il est vrai que le dieu d'amour
A la beauté doit sa naissance,
La beauté, par un doux retour,
Doit à l'amour seul sa puissance.

Tendres amours, accourez tous:
Venez, volez, troupe immortelle:
La beauté languiroit sans vous,
Et vous expireriez sans elle.

Le même.

FIN DU LIVRE SECOND.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE PREMIER.

Religion et Morale.

—o—

N. B. Tous les articles précédés d'un astérique ne sont point dans la première édition.

Sections		Auteurs.	Pag.
1	*EXISTENCE de Dieu	*Voltaire.*	1
2	*Essence et majesté de Dieu	——	1
3	Mouvement d'une âme qui s'élève à la connoissance de Dieu par la contemplation de ses ouvrages	*J. B. Rousseau.*	2
4	Première preuve de l'existence de Dieu tirée des merveilles de la nature	*Racine le fils.*	2
5	Seconde preuve tirée de l'idée que nous avons d'un Dieu	——	6
6	Troisième preuve tirée de notre conscience intérieure	——	8
7	*Existence de la loi naturelle imprimée dans le cœur de l'homme	*Voltaire.*	9
8	La création	*Racine le fils.*	11
9	Sentimens d'adoration et de reconnoissance à la vue des ouvrages de Dieu	*Pompignan.*	13
10	Misérable état de l'homme sur la terre	*Racine le fils.*	15
11	Continuation du même sujet	*Racine*	17
12	Nécessité de s'assurer de l'immortalité de l'âme.	*Racine le fils.*	17
13	Assurances qu'en donne la raison	——	19
14	*Continuation du même sujet	*Voltaire.*	20
15	Objection des incrédules. Réponse	*Racine le fils.*	20
16	Incertitude de la raison livrée à elle-même	——	21
17	Preuves de l'insuffisance de la raison	——	22
18	Nécessité d'un secours surnaturel	——	23
19	Jésus-Christ et Mahomet. Antiquité du christianisme	——	24
20	Le peuple Juif fournit les preuves de cette antiquité	——	24
21	Chute de l'homme, cause de ses malheurs	——	25
22	Naissance des arts, suite de la condamnation au travail.	——	26
23	Corruption générale. Déluge universel	——	27
24	Tableau du déluge	*Le Card. de Bernis.*	27
25	Accroissement de la corruption après le déluge	*Racine le fils.*	28
26	Naissance de l'idolâtrie	——	29
27	Vocation du peuple Juif	——	30
28	Cantique de Moïse après le passage de la Mer Rouge	*Pompignan.*	32
29	Loi donnée aux Israélites dans le désert	*Racine.*	33
30	Cantique de Moïse avant sa mort	*Pompignan.*	35
31	Cantique de Débora après avoir tué Sisara	——	37
32	Cantique de David sur Saül et Jonathas	——	40
33	Prophétie de David sur J. C. et l'église	——	40
34	Autre prophétie de David sur la destruction de l'empire du démon et l'avénement du Messie	——	43
35	Bienfaits de Dieu envers le peuple Juif	——	44
36	Actions de grâces de David	*Racine le fils.*	45
37	Tableau de la corruption générale des hommes	*Pompignan.*	47
38	Bonheur temporel des Méchans	*J. B. Rousseau.*	48
39	Justification des voies de la Providence sur la prospérité des méchans	——	49
40	*Etat des Juifs depuis la mort d'Ochosias jusqu'à l'exaltation de Joas	*Racine*	50
41	*Crainte de Josabet au sujet de Joas	——	53
42	Songe d'Athalie	——	56
43	Entrevue de Joas et d'Athalie	——	57
44	Cantique sur Joas	——	60
45	*Prophétie de Joad	——	62
46	Cantique sur cette prophétie	——	63
47	*Couronnement de Joas	——	63
48	Cantique d'Ezéchias après sa convalescence	*J. B. Rousseau.*	65
49	Cantique de Judith après la mort d'Holopherne	*Pompignan.*	66

Sections		Auteurs.	Pag.
50	Punition éclatante de Babylone	*Racine le fils.*	68
51	Plainte lugubre sur Pharaon et sur son peuple	*Pompignan.*	69
52	Cantique d'Ezéchiel sur la ruine de Tyr	——	71
53	Gémissemens des Juifs dans leur captivité	——	73
54	*Elévation d'Esther sur le trône de Perse	*Racine.*	74
55	Cantique sur les malheurs de Sion	——	75
56	*Ordre d'Assuérus d'exterminer les Juifs. Prière d'Esther	——	76
57	Cantique sur l'ordre barbare d'Assuérus	——	78
58	*Esther se présentant devant Assuérus	——	80
59	Cantique sur cette entrevue	——	81
60	Bonheur du peuple sous un bon roi	——	83
61	*Esther fait connoître à Assuérus l'innocence des Juifs et la cruauté d'Aman	——	84
62	Cantique sur la chute d'Aman	——	87
63	Prophétie de Zacharie sur J. C.	*Pompignan.*	89
64	Cantique de Marie	——	90
65	Naissance du Messie	*Racine le fils.*	90
66	Cantique sur la naissance de J. C.	*Pompignan.*	92
67	Cantique de Simeon	——	94
68	Cantique sur l'adoration des mages	——	94
69	Ministère de J. C.	*Racine le fils.*	95
70	Efforts inutiles des puissances de la terre contre J. C. et ses disciples	*Pompignan.*	97
71	Punition des Juifs, substitution des Gentils	*Racine le fils.*	97
72	Intrépidité des Martirs	——	98
73	Miracles des premiers chrétiens	——	99
74	*Leur ardeur pour le martyre	*Corneille*	100
75	*Triomphe de la grâce sur les affections humaines	——	102
76	*Point de vue sous lequel les premiers chrétiens voyoient les biens du monde	——	105
77	*Leur fermeté inébranlable à la vue des supplices	——	105
78	*Séjour des bienheureux	*Voltaire*	106
79	La religion chrétienne ne peut être une invention humaine	*Racine le fils.*	107
80	Sa morale n'est pas plus sévère que celle de la simple raison	——	109
81	*Vers dorés des Pythagoriciens	*Pompignan.*	111
82	*Prière de Cléante	*Racine le fils*	113
83	*Idée des païens sensés sur les premiers chrétiens.	*Corneille.*	113
84	De l'homme avant et après l'établissement de la religion chrétienne	*Racine le fils.*	114
85	La mort	*Malherbe*	115
86	*Rapidité du temps. Eternité.	*Colardeau.*	116
87	Hymne pour le jour des morts	*Pompignan.*	116
88	Rien ne peut troubler la paix de ceux qui s'assurent en Dieu	*J. B. Rousseau.*	118
89	Reconnoissance que Dieu exige des hommes	——	118
90	La justice divine est présente à toutes nos actions	——	120
91	Aveuglement des hommes du siècle	——	121
92	Leurs vaines occupations	*Racine.*	122
93	Dispositions que l'homme doit apporter à la prière	*J. B. Rousseau.*	122
94	*Il ne faut pas s'attendre au bonheur dans cette vie	*Colardeau.*	123
95	Le temps	*Thomas.*	124
96	*L'immortalité	*L'abbé de Lille.*	125
97	Récompense de la vertu. Punition du crime	*Pompignan.*	129
98	Jugement dernier	*Racine le fils.*	129
99	Même sujet	*Gilbert.*	130
100	Tableau du jugement dernier	*Pompignan.*	132
101	Misère des réprouvés. Félicité des élus	*J. B. Rousseau.*	134
102	Eloge de la sagesse	*Pompignan.*	135
103	Passions illégitimes, tendresse conjugale	——	136
104	Bon et mauvais usage des richesses	——	137
105	Vie laborieuse et champêtre		140
106	Rois et sujets	——	142
107	Vanité de toutes choses	——	147
108	Vicissitude et changemens dans les travaux des hommes	——	149
109	Précis de l'ecclésiaste	*Voltaire.*	151
110	Faire de bonnes œuvres, se préparer à la vieillesse, à la mort et aux jugemens de Dieu	*Pompignan.*	155
111	Louange de la charité	*Racine.*	157
112	Sentimens d'une âme affligée	*Pompignan.*	158
113	Caractère de l'homme juste	*J. B. Rousseau.*	159
114	*Recours à Dieu dans le malheur	*Colardeau.*	160
115	Spinosisme	*Le Card. de Bernis.*	161
116	*Contre l'incrédulité	*Racine le fils.*	162
117	De l'homme	*Le Card. de Bernis.*	167
118	*Malheurs de la condition humaine	*Colardeau.*	168
119	*La pitié	*L'abbé de Lille.*	170
120	*Les hommes doivent s'aider mutuellement	*Voltaire.*	171
121	*Vicissitude de la fortune et du bonheur	*Colardeau.*	171
122	*De l'envie	*Voltaire.*	172
123	De l'orgueil	*Le Card. de Bernis.*	174
124	De la volupté	——	174
125	Contre le libertinage	——	175
126	Contre les hypocrites	*J. B. Rousseau.*	176
127	Contre les calomniateurs	——	177
128	Epitre sur la calomnie	*Voltaire.*	177

LIVRE SECOND.

Poésie didactique, épique, héroï-comique et lyrique.

Sections		Auteurs.	Pag.
1	L'ART POÉTIQUE.	*Boileau.*	181
2	Manière de lire les vers	*François de Neufchâteau.*	198
	LES GEORGIQUES.		
3	*Préceptes sur l'agriculture	*L'abbé de Lille.*	203
4	Naissance des arts	——	205
5	Description de la charrue	——	205
6	*Description d'un orage	——	205
7	Prodiges qui accompagnèrent la mort de César	——	206
8	*Eloge de l'Italie	——	207
9	Description du printemps	——	208
10	*Les arbres	——	208
11	Bonheur des habitans de la campagne	——	209
12	L'étalon	——	211
13	*Description d'un combat	——	211
14	*Manière de former les coursiers	——	211
15	La chèvre	——	212
16	*L'hiver dans le nord	——	212
17	Description de l'épizootie qui avoit ravagé l'Italie	——	213
18	Combats des abeilles	——	215
19	Le vieillard des rives du Galèse	——	215
20	Travaux des abeilles	——	216
21	Episode d'Aristée	——	216
	LES SAISONS.		
22	*Invocation au Dieu de la nature	*Saint Lambert.*	221
23	La nature au moment de l'équinoxe du printemps	——	221
24	Premiers effets de la naissance du printemps	——	222
25	La campagne après une pluie de Mai	——	224
26	*Beautés des champs et des jardins champêtres	——	225
27	*Sensations d'une belle matinée du printemps dans la convalescence	——	226
28	Le printemps dans sa perfection	——	227
29	*Invocation au soleil	——	228
30	*L'été dans nos climats	——	228
31	L'été sous la zone torride	——	229
32	Eloge de l'agriculture	——	231
33	*Tondaison, fenaison, gaieté des travaux champêtres	——	232
34	*L'été dans sa force	——	234
35	Orage d'été	——	234
36	*Présens et plaisirs de l'automne	——	235
37	*Calme de la nature au commencement de cette saison	——	236
38	*Amusemens de l'automne	——	236
39	*Chasse du cerf	——	237
40	*Vie heureuse d'un gentilhomme de campagne	——	238
41	*Glacières des hautes montagnes	——	240
42	*Derniers momens de l'automne	——	241
43	*Tempêtes qu'amène l'hiver	——	241
44	*L'hiver sous les cercles polaires et dans nos climats	——	242
45	*Eboulement de neiges; cabane engloutie	——	243
46	*Effets des rigueurs de l'hiver	——	245
47	*Plaisirs de l'homme de lettres à la campagne pendant l'hiver	——	245
48	*Occupations et plaisirs des habitans de la campagne pendant l'hiver	——	247
49	*Vie heureuse d'un grand seigneur bienfaisant retiré dans ses terres	——	248
50	Prière à l'Etre Suprême	——	250
	LES JARDINS.		
51	*Beaux jardins qu'on peut se proposer d'imiter	*L'abbé de Lille.*	250
52	*Versaille et Marly	——	254
53	*Jardin d'Eden	——	255
54	*Bois et bocages	——	256
55	*Sur les arbres de Versaille	——	257
56	*Les fleurs	——	257
57	*Les eaux	——	258
58	*Le jardin de Pope à Twickenham	——	262
59	*Ruines de l'ancienne Rome	——	263
60	*Statues des dieux et des grands hommes dans les jardins	——	264
61	*Episode d'Abdolonyme	——	265
62	*La Chartreuse de Paris	*Fontanes.*	269
	L'HOMME DES CHAMPS.		
63	*La chasse du cerf	*L'abbé de Lille.*	272
64	*Le curé de campagne	——	274
65	*Jardins de Lima, canal de Languedoc, et combat d'Hercule et du fleuve Achéloüs	——	274
66	*Charmes de l'étude des trois règnes de la nature	——	276
67	*Rien ne répand plus d'intérêt sur les tableaux que la vue des êtres vivans	——	286
68	Les fleurs et le jardin des plantes	*Fontanes.*	287
69	Les religions antiques	*L'abbé de Lille.*	288
70	*Déprédations des révolutionnaires François	——	289
71	*Eloge de MONSIEUR frère de Louis XVIII.	——	290
72	*Mariage du Duc d'Angoulême	——	291
73	*Eve se voyant dans le cristal des eaux	——	291
74	*Passage du Rhin par les François	*Boileau.*	291
75	*Mort d'Eriphile	*Racine.*	293
76	Mort d'Hypolyte	——	294
	LA HENRIADE.		
77	*Henri s'embarque à Dieppe, et relâche à Jersey	*Voltaire.*	295
78	Description de l'Angleterre	——	296
79	Mort de Coligny	——	297

Sections	Auteurs.	Pag.
80 *Massacre de la St. Barthélemy	——	298
81 *Portrait du Duc de Guise	——	299
82 *Bataille de Coutras	——	299
83 *Fermeté du Parlement de Paris	——	300
84 *Sacrifice des ligueurs	——	301
85 *Assaut livré à Paris	——	302
86 *Système de l'univers	——	305
87 *Description de l'entrée des enfers	——	305
88 *Le palais du Destin.	——	305
89 *Bataille d'Ivry	——	308
90 Le temple de l'amour	——	314
91 *Combat de Turenne et de d'Aumale	——	315
92 Famine qui désole Paris	——	316
93 Description d'une tempête	*Crebillon.*	317
94 Autre description	——	317

LA PEINTURE.

95 *Invocation	*Le Mierre*	318
96 *Le Milon du Pujet	——	318
97 *Sort de la peinture et de la sculpture à Rome dans le temps de l'inondation des barbares	——	318
98 *Invocation au soleil	——	319
99 *La chymie	——	319
100 *Expression des passions	——	319
101 Eloge du paysagiste Berghem	——	320
102 *Clair de lune	——	320
103 *Les fables anciennes	*Rosset.*	320
104 *Le coq	——	321
105 *Les fleurs d'Avril	*Roucher.*	321
106 *Les glaciers des Alpes	——	321
107 *Beauté des nuits d'été	——	322
108 *Plaisirs de l'imagination dans une belle nuit d'été	——	322
109 Le jour des morts	*Fontanes.*	323

LE LUTRIN.

110 *La Discorde troublant la paix de la Sainte Chapelle	*Boileau.*	326
111 *Joie de la Discorde ; effroi de la Mollesse	——	323
112 Séjour de la chicane	——	329
113 *Echo écoutant Tirésias	*Malfilâtre.*	330
114 *Les deux serpens	——	330
115 VER-VERT	*Gresset.*	331
116 *Le Lutrin vivant	——	337
117 Le carême impromptu	——	338

POÉSIE LYRIQUE.

118 Cantate. Circé	*J. B. Rousseau.*	340
119 Cantate. Bacchus	——	441
120 *Cantate. Diane	——	443
121 *Cantate. Amymone	——	444
122 Cantate. L'hiver	——	446
123 Cantate. Les bains de Tomeri	——	447

BIBLIOTHEQUE PORTATIVE

DES

ECRIVAINS FRANÇOIS.

5

DE L'IMPRIMERIE DE L. NARDINI, NO. 15, POLAND STREET.

BIBLIOTHEQUE PORTATIVE

DES

ECRIVAINS FRANÇOIS

OU

CHOIX

DES

MEILLEURS MORCEAUX

EXTRAITS DE LEURS OUVRAGES,

EN VERS,

PAR MM. MOYSANT ET DE LEVIZAC.

Seconde Edition considérablement augmentée et sur un nouveau plan.

TOME III.

LIVRE III. ET IV.

A LONDRES.

CHEZ DULAU ET CO. SOHO SQUARE; ROBINSON, PATER-NOSTER ROW ET MAWMAN, POULTRY.

1803.

BIBLIOTHÈQUE PORTATIVE

DES

ÉCRIVAINS FRANCOIS,

EN VERS.

LIVRE TROISIÈME.

ODES HÉROIQUES, MORALES ET ANACRÉONTIQUES. SCÈNES DRAMATIQUES. ÉPITRES. DISCOURS. SATIRES.

§ 1. *Ode à la fortune.*

D'EPICURE élève profane,
Je refusois aux dieux des vœux et de l'encens.
Je suivois les égaremens
Des sages insensés qu'aujourd'hui je condamne.
Je reconnois des dieux: c'en est fait: je me rends.

J'ai vu le maître du tonnerre,
Qui, la foudre à la main, se montroit à la terre;
J'ai vu dans un ciel pur voler l'éclair brillant;
Et les voûtes éternelles
S'embraser des étincelles
Que lançoit Jupiter de son char foudroyant.

Le Styx en a mugi dans sa source profonde:
Du Ténare trois fois les portes ont tremblé.
Des hauteurs de l'Olympe aux fondemens du monde,
L'Atlas a chancelé.

Oui, des puissances immortelles
Dictent à l'univers d'irrévocables lois.
La fortune agitant ses inconstantes ailes,
Plane d'un vol bruyant sur la tête des rois.
Aux destins des états son caprice préside.

Elle seule dispense ou la gloire ou l'affront;
Enlève un diadème, et d'un essor rapide,
Le porte sur un autre front.

Déesse d'Antium, ô déesse fatale!
Fortune! à ton pouvoir qui ne se soumet pas?
Tu couvres la pourpre royale
Des crêpes affreux du trépas.
Fortune, ô redoutable reine!
Tu places les humains au trône ou sur l'écueil;
Tu trompes le bonheur, l'espérance et l'orgueil,
Et l'on voit se changer, à ta voix souveraine,
La foiblesse en puissance et le triomphe en deuil.

Le pauvre te demande une moisson féconde,
Et l'avide marchand, sur le gouffre de l'onde,
Rapportant son trésor,
Présente à la fortune, arbitre des orages,
Ses timides hommages,
Et te demande un vent qui le conduise au port.

Le Scythe vagabond, le Dace sanguinaire,
Et le guerrier Latin, conquérant de la terre,
Craint tes funestes coups.
De l'orient soumis les tyrans invisibles,
A tes autels terribles,
L'encensoir à la main, fléchissent les genoux.

Tu peux, (et c'est l'effroi dont leur âme est troublée,)
Heurtant de leur grandeur la colonne ébranlée,
Frapper ses demi-dieux;
Et soulevant entre eux la révolte et la guerre,
Cacher dans la poussière
Le trône où leur orgueil crut s'approcher des cieux.
La nécessité cruelle
Toujours marche à ton côté;
De son sceptre détesté
Frappant la race mortelle.
Cette fille de l'enfer
Porte dans sa main sanglante
Une tenaille brûlante,
Du plomb, des coins et du fer.

L'espérance te suit, compagne plus propice,
Et la fidélité, déesse protectrice,
Au ciel tendant les bras,
Un voile sur le front, accompagne tes pas;
Lorsque annonçant les alarmes,
Sous un vêtement de deuil,
Tu viens occuper le seuil
D'un palais rempli de larmes,
D'où s'éloigne avec effroi,
Et le vulgaire perfide,
Et la courtisane avide,
Et ces convives sans foi,
Qui dans un temps favorable,
Du mortel tout puissant par le sort adopté,
Venoient environner la table
Et s'enivroient du vin de sa prospérité.
Je t'implore à mon tour, déesse redoutée;
Auguste va descendre à cette île indomptée
Qui borne l'univers;
Tandis que nos guerriers vont affronter encore
Ces peuples de l'aurore,
Qui seuls ont repoussé notre joug et nos fers.
Ah! Rome vers les dieux lève des mains coupables,
Ils ne sont point lavés ces forfaits exécrables

Qu'ont vus les immortels.
Elles saignent encor nos honteuses blessures;
La fraude et les parjures,
L'inceste et l'homicide entourent les autels.

N'importe, c'est à toi, fortune, à nous absoudre.
Porte aux antres brûlans où se forge la foudre,
Nos glaives émoussés.
Dans le sang odieux des guerriers d'Assyrie,
Il faut que Rome expie
Les flots de sang Romain qu'elle même a versés.
Horace. Traduction de la Harpe.

§ 2. *Potraits de Malherbe.* 1. *Sur les grandeurs périssables des rois.*

Ont-ils rendu l'esprit? ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'univers,
Et de ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont rongés de vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre:
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs;
Et tombent avec eux d'une chute commune,
Tous ceux que la fortune
Faisoit leurs serviteurs.

2. *De l'ode à Louis XIII. partant pour l'expédition de la Rochelle.*

Certes, ou je me trompe, ou déjà la victoire
Qui son plus grand honneur de tes palmes attend,
Est aux bords de Charente, en son habit de gloire,
Pour te rendre content.

Je la vois qui t'appelle et qui semble te dire:
Roi le plus grand des rois, et qui m'es le plus cher,
Si tu veux que je t'aide à sauver ton empire,
Il est temps de marcher.

Que son air est altier, et sa mine assurée!
Qu'elle a fait richement son armure étoffer!
Et que l'on connoit bien à la voir si parée
Que tu vas triompher!

Telle en ce grand assaut, où des fils de la terre
La rage ambitieuse à leur honte parut;
Elle sauva le ciel et lança le tonnerre
Dont Briazé mourut.

Déjà de toutes parts s'avançoient les approches.
Ici couroit Mimas: là Typhon se battoit,
Et là suoit Eurite à détacher les roches
Qu'Encelade jetoit.

Ces strophes à quelques mots près, sont très-belles: et le reste de l'ode y répond. On trouvera les mêmes beautés et les mêmes défauts dans ces trois strophes de la fin.

Je suis vaincu du temps: je cède à ses outrages.
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
A de quoi témoigner dans ces derniers ouvrages
Sa première vigueur.

Les puissantes faveurs dont Apollon m'honore,
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours,

Je les possédai jeune et les possède encore
A la fin de mes jours.

Ce que j'en ai reçu je veux te le produire.
Tu verras mon adresse, et ton front cette fois
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la tête des rois.

3. *De l'ode à Dupérier sur la mort de sa fille.*

La douleur, Dupérier, sera donc éternelle,
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours.

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

Elle étoit de ce monde où les plus belles choses
Ont le pire destin,
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;
On a beau la prier:
La cruelle qu'elle est, se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

Le pauvre, en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

De murmurer contre elle, et perdre patience,
Il est mal à propos:
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

3. *Ode au comte du Luc, alors Ambassadeur de France, en Suisse, et Plénipotentiaire à la Paix de Bade.*

Tel que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune,
Protée, à qui le ciel, père de la fortune,
Ne cache aucuns secrets,
Sous diverse figure, arbre, flamme, fontaine,
S'efforce d'échapper à la vue incertaine
Des mortels indiscrets:

Ou tel que d'Apollon le ministre terrible,
Impatient du dieu dont le souffle invincible
Agite tous ses sens,
Le regard furieux, la tête échevelée,
Du temple fait mugir la demeure ébranlée
Par ses cris impuissans:

Tel, aux premiers accès d'une sainte manie,
Mon esprit alarmé redoute du génie
L'assaut victorieux;
Il s'étonne, il combat l'ardeur qui le possède,
Et voudroit secouer du démon qui l'obsède
Le joug impérieux.

Mais sitôt que, cédant à la fureur divine,
Il reconnoît enfin du dieu qui le domine
Les souveraines lois;
Alors, tout pénétré de sa vertu suprême,

Ce n'est plus un mortel, c'est Apollon lui-même
Qui parle par ma voix.

Je n'ai point l'heureux don de ces esprits faciles
Pour qui les doctes sœurs, carressantes, dociles,
Ouvrent tous leurs trésors;
Et qui, dans la douceur d'un tranquille délire,
N'épouvèrent jamais, en maniant la lyre,
Ni fureurs ni transports.

Des veilles, des travaux, un foible cœur s'étonne:
Apprenons toutefois que le fils de Latone,
Dont nous suivons la cour,
Ne nous vend qu'à ce prix ces traits de vive flamme,
Et ces ailes de feu qui ravissent une âme
Au céleste séjour.

C'est par là qu'autrefois d'un prophète fidèle
L'esprit, s'affranchissant de sa chaîne mortelle
Par un puissant effort,
S'élançoit dans les airs, comme un aigle intrépide,
Et jusque chez les dieux alloit d'un vol rapide
Interroger le sort.

C'est par là qu'un mortel, forçant les rives sombres,
Au superbe tyran qui règne sur les ombres
Fit respecter sa voix:
Heureux si, trop épris d'une beauté rendue,
Par un excès d'amour il ne l'eût point perdue
Une seconde fois!

Telle étoit de Phébus la vertu souveraine,
Tandis qu'il fréquentoit les bords de l'Hippocrène
Et les sacrés valons:
Mais ce n'est plus le temps, depuis que l'avarice,
Le mensonge flatteur, l'orgueil et le caprice,
Sont nos seuls Apollons.

Ah! si ce dieu sublime, échauffant mon génie,
Ressuscitoit pour moi de l'antique harmonie
Les magiques accords;
Si je pouvois du ciel franchir les vastes routes,
Ou percer par mes chants les infernales voûtes
De l'empire des morts;

Je n'irois point, des dieux profanant la retraite,
Dérober aux destins, téméraire interprète,
Leurs augustes secrets;
Je n'irois point chercher une amante ravie,
Et, la lyre à la main, redemander sa vie
Au gendre de Cérès.

Enflammé d'une ardeur plus noble et moins stérile,
J'irois, j'irois pour vous, ô mon illustre asile,
O mon fidèle espoir,
Implorer aux enfers ces trois fières déesses
Que jamais jusqu'ici nos vœux ni nos promesses
N'ont su l'art d'émouvoir.

Puissantes déités qui peuplez cette rive,
Préparez, leur dirois-je, une oreille attentive
Au bruit de mes concerts:
Puissent-ils amollir vos superbes courages
En faveur d'un héros digne des premiers âges
Du naissant univers!

Non, jamais sous les yeux de l'auguste Cybèle
La terre ne fit naître un plus parfait modèle
Entre les dieux mortels ;
Et jamais la vertu n'a, dans un siècle avare,
D'un plus riche parfum ni d'un encens plus rare
Vu fumer ses autels.

C'est lui, c'est le pouvoir de cet heureux génie,
Qui soutient l'équité contre la tyrannie
D'un astre injurieux ;
L'aimable vérité, fugitive, importune,
N'a trouvé qu'en lui seul sa gloire, sa fortune,
Sa patrie, et ses dieux.

Corrigez donc pour lui vos rigoureux usages.
Prenez tous les fuseaux qui, pour les plus longs âges,
Tournent entre vos mains.
C'est à vous que du Styx les dieux inexorables
Ont confié les jours, hélas ! trop peu durables,
Des fragiles humains.

Si ces dieux, dont un jour tout doit être la proie,
Se montrent trop jaloux de la fatale soie
Que vous leur redevez,
Ne délibérez plus ; tranchez mes destinées,
Et renouez leur fil à celui des années
Que vous lui réservez.

Ainsi daigne le ciel, toujours pur et tranquille,
Verser sur tous les jours que votre main nous file
Un regard amoureux !
Et puissent les mortels, amis de l'innocence,
Mériter tous les soins que votre vigilance
Daigne prendre pour eux !

C'est ainsi qu'au-delà de la fatale barque
Mes chants adouciroient de l'orgueilleuse Parque
L'impitoyable loi :
Lachésis apprendroit à devenir sensible ;
Et le double ciseau de sa sœur inflexible
Tomberoit devant moi.

Une santé dès-lors florissante, éternelle,
Vous feroit recueillir d'une automne nouvelle
Les nombreuses moissons ;
Le ciel ne seroit plus fatigué de nos larmes ;
Et je verrois enfin de mes froides alarmes
Fondre tous les glaçons.

Mais une dure loi, des dieux mêmes suivie,
Ordonne que le cours de la plus belle vie
Soit mêlé de travaux :
Un partage inégal ne leur fut jamais libre ;
Et leur main tient toujours dans un juste équilibre
Tous nos biens et nos maux.

Ils ont sur vous, ces dieux, épuisé leur largesse :
C'est d'eux que vous tenez la raison, la sagesse,
Les sublimes talens ;
Vous tenez d'eux enfin cette magnificence
Qui seule sait donner à la haute naissance
De solides brillans.

C'en étoit trop, hélas ! et leur tendresse avare,
Vous refusant un bien dont la douceur répare

Tous les maux amassés,
Prit sur votre santé, par un décret funeste,
Le salaire des dons qu'à votre âme céleste
Elle avoit dispensés.

Le ciel nous vend toujours les biens qu'il nous prodigue:
Vainement un mortel se plaint, et le fatigue
De ses cris superflus.
L'âme d'un vrai héros, tranquille, courageuse,
Sait comme il faut souffrir d'une vie orageuse
Le flux et le reflux.

Il sait, et c'est par là qu'un grand cœur se console,
Que son nom ne craint rien ni des fureurs d'Eole
Ni des flots inconstans;
Et que, s'il est mortel, son immortelle gloire
Bravera dans le sein des filles de mémoire
Et la mort et le temps.

Tandis qu'entre des mains à sa gloire attentives
La France confiera de ses saintes archives
Le dépôt solennel,
L'avenir y verra le fruit de vos journées,
Et vos heureux destins unis aux destinées
D'un empire éternel.

Il saura par quels soins, tandis qu'à force ouverte
L'Europe conjurée armoit pour notre perte
Mille peuples fougueux,
Sur des bords étrangers votre illustre assistance
Sut ménager pour nous les cœurs et la constance
D'un peuple belliqueux.

Il saura quel génie, au fort de nos tempêtes,
Arrêta malgré nous, dans leurs vastes conquêtes,
Nos ennemis hautains;
Et que vos seuls conseils, déconcertant leurs princes,
Guidèrent au secours de deux riches provinces
Nos guerriers incertains.

Mais quel peintre fameux, par de savantes veilles,
Consacrant aux humains de tant d'autres merveilles
L'immortel souvenir,
Pourra suivre le fil d'une histoire si belle,
Et laisser un tableau digne des mains d'Apelle
Aux siècles à venir?

Que ne puis-je franchir cette noble barrière!
Mais, peu propre aux efforts d'une longue carrière,
Je vais jusqu'où je puis;
Et, semblable à l'abeille en nos jardins éclose,
De différentes fleurs j'assemble et je compose
Le miel que je produis.

Sans cesse en divers lieux errant à l'aventure,
Des spectacles nouveux que m'offre la nature
Mes yeux sont égayés;
Et, tantôt dans les bois, tantôt dans les prairies,
Je promène toujours mes douces rêveries
Loin des chemins frayés.

Celui qui, se livrant à des guides vulgaires,
Ne détourne jamais des routes populaires
Ses pas infructueux
Marche plus sûrement dans une humble campagne

Que ceux qui, plus hardis, percent de la montagne
Les sentiers tortueux.

Toutefois c'est ainsi que nos maîtres célèbres
Ont dérobé leurs noms aux épaisses ténèbres
De leur antiquité;
Et ce n'est qu'en suivant leur périlleux exemple,
Que nous pouvons, comme eux, arriver jusqu'au temple
De l'immortalité.

J. B. Rousseau.

§ 4. *Ode au prince Eugène.*

Est-ce une illusion soudaine
Qui trompe mes regards surpris?
Est-ce un songe dont l'ombre vaine
Trouble mes timides esprits?
Quelle est cette déesse énorme,
Ou plutôt ce monstre difforme
Tout couvert d'oreilles et d'yeux,
Dont la voix ressemble au tonnerre,
Et qui, des pieds touchant la terre,
Cache sa tête dans les cieux?

C'est l'inconstante renommée,
Qui, sans cesse les yeux ouverts,
Fait sa revue accoutumée
Dans tous les coins de l'univers.
Toujours vaine, toujours errante,
Et messagère indifférente
Des vérités et de l'erreur,
Sa voix, en merveilles féconde,
Va chez tous les peuples du monde
Semer le bruit et la terreur.

Quelle est cette troupe sans nombre
D'amans autour d'elle assidus,
Qui viennent en foule à son ombre
Rendre leurs hommages perdus?
La vanité qui les enivre,
Sans relâche s'obstine à suivre
L'éclat dont elle les séduit;
Mais bientôt leur âme orgueilleuse
Voit sa lumière frauduleuse
Changée en éternelle nuit.

O toi qui, sans lui rendre hommage,
Et sans redouter son pouvoir,
Sus toujours de cette volage
Fixer les soins et le devoir,
Héros, des héros le modèle,
Étoit-ce pour cette infidèle
Qu'on t'a vu, cherchant les hasards,
Braver mille morts toujours prêtes,
Et dans les feux et les tempêtes
Défier la fureur de Mars?

Non, non; ses lueurs passagères
N'ont jamais ébloui tes sens;
A des déités moins légères
Ta main prodigue son encens:
Ami de la gloire solide,
Mais de la vérité rigide
Encor plus vivement épris,
Sous ses drapeaux seuls tu te ranges;
Et ce ne sont point les louanges,
C'est la vertu, que tu chéris.

Tu méprises l'orgueil frivole
De tous ces héros imposteurs
Dont la fausse gloire s'envole
Avec la voix de leurs flatteurs:
Tu sais que l'équité sévère
A cent fois du haut de leur sphère
Précipité ces vains guerriers,
Et qu'elle est l'unique déesse
Dont l'incorruptible sagesse
Puisse éterniser tes lauriers.

Ce vieillard qui d'un vol agile
Fuit sans jamais être arrêté,
Le temps, cette image mobile
De l'immobile éternité,
A peine du sein des ténèbres
Fait éclore les faits célèbres,
Qu'il les replonge dans la nuit:
Auteur de tout ce qui doit être,
Il détruit tout ce qu'il fait naître
A mesure qu'il le produit.

Mais la déesse de mémoire,
Favorable aux noms éclatans,
Soulève l'équitable histoire
Contre l'iniquité du temps;
Et, dans le régistre des âges
Consacrant les nobles images
Que la gloire lui vient offrir,
Sans cesse en cet auguste livre
Notre souvenir voit revivre
Ce que nos yeux ont vu périr.

C'est là que sa main immortelle,
Mieux que la déesse aux cent voix,
Saura, dans un tableau fidèle,
Immortaliser tes exploits:
L'avenir, faisant son étude
De cette vaste multitude
D'incroyables événemens,
Dans leurs vérités authentiques,
Des fables les plus fantastiques
Retrouvera les fondemens.

Tous ces traits incompréhensibles
Par les fictions ennoblis
Dans l'ordre des choses possibles
Par là se verront rétablis.
Chez nos neveux moins incrédules,

Les vrais Césars, les faux Hercules,
Seront mis en même degré :
Et tout ce qu'on dit à leur gloire,
Et qu'on admire sans le croire,
Sera cru sans être admiré.

Guéris d'une vaine surprise,
Ils concevront sans être émus
Les faits du petit-fils d'Acrise,
Et tous les travaux de Cadmus :
Ni le monstre du labyrinthe,
Ni la triple chimère éteinte,
N'étonneront plus la raison ;
Et l'esprit avoûra sans honte
Tout ce que la Grèce raconte
Des merveilles du fils d'Éson.

Et pourquoi traiter de prestiges
Les aventures de Colchos ?
Les dieux n'ont-ils fait des prodiges
Que dans Thèbes ou dans Argos ?
Que peuvent opposer les fables
Aux prodiges inconcevables
Qui, de nos jours exécutés,
Ont cent fois dans la Germanie,
Chez le Belge, dans l'Ausonie,
Frappé nos yeux épouvantés ?

Mais ici ma lyre impuissante
N'ose seconder mes efforts ;
Une voix fière et menaçante
Tout à coup glace mes transports :
Arrête, insensé, me dit-elle ;
Ne va point d'une main mortelle
Toucher un laurier immortel :
Arrête ; et, dans ta folle audace,
Crains de reconnoître la trace
Du sang dont fume ton autel.

Le terrible dieu de la guerre,
Bellone, et la fière Atropos,
N'ont que trop effrayé la terre
Des trioniphes de ton héros ;
Ces dieux, ta patrie elle-même
Rendront à sa valeur suprême
D'assez authentiques tributs :
Admirateur plus légitime,
Garde tes vers et ton estime
Pour de plus tranquilles vertus.

Ce n'est point d'un amas funeste
De massacres et de débris
Qu'une vertu pure et céleste
Tire son véritable prix :
Un héros qui de la victoire
Emprunte son unique gloire
N'est héros que quelques momens ;
Et, pour l'être toute sa vie,
Il doit opposer à l'envie
De plus paisibles monumens.

En vain ses exploits mémorables
Étonnent les plus fiers vainqueurs :
Les seules conquêtes durables
Sont celles qu'on fait sur les cœurs.
Un tyran cruel et sauvage
Dans les feux et dans le ravage
N'acquiert qu'un honneur criminel :
Un vainqueur qui sait toujours l'être
Dans les cœurs dont il se rend maître
S'élève un trophée éternel.

C'est par cette illustre conquête,
Mieux encor que par ses travaux,
Que ton prince élève sa tête
Au-dessus de tous ses rivaux :
Grand par tout ce que l'on admire,
Mais plus encor, j'ose le dire,
Par cette héroïque bonté,
Et par cet abord plein de grâce
Qui des premiers âges retrace
L'adorable simplicité.

Il sait qu'en ce vaste intervalle
Où les destins nous ont placés,
D'une fierté qui les ravale
Les mortels sont toujours blessés ;
Que la grandeur fière et hautaine
N'attire souvent que leur haine
Lorsqu'elle ne fait rien pour eux ;
Et que, tandis qu'elle subsiste,
Le parfait bonheur ne consiste
Qu'à rendre les hommes heureux.

Les dieux même, éternels arbitres
Du sort des fragiles mortels,
N'exigent qu'à ces mêmes titres
Nos offrandes et nos autels.
C'est leur puissance qu'on implore ;
Mais c'est leur bonté qu'on adore
Dans le bien qu'ils font aux humains ;
Et, sans cette bonté fertile,
Leur foudre, souvent inutile,
Gronderoit en vain dans leurs mains.

Prince, suis toujours les exemples
De ces dieux dont tu tiens le jour :
Avant de mériter nos temples,
Ils ont mérité notre amour.
Tu le sais, l'aveugle fortune
Peut faire d'une âme commune
Un héros partout admiré :
La seule vertu, profitable,
Généreuse, tendre, équitable,
Peut faire un héros adoré.

Ce potentat toujours auguste
Maître de tant de potentats,
Dont la main si ferme et si juste
Conduit tant de vastes états,
Deviendra la gloire des princes,
Lorsqu'en ses nombreuses provinces
Rassemblant les plaisirs épars,
Sous sa féconde providence
Tu feras fleurir l'abondance,
Les délices, et les beaux arts.

Seconde les heureux auspices
D'un monarque si renommé :
Déjà, par tes secours propices,
Janus voit son temple fermé.
Puisse ta gloire toujours pure

A toute la race future
Servir de modèle et de loi ;
Et ton intégrité profonde
Etre à jamais l'amour du monde,
Comme ton bras en fut l'effroi !

J. B. Rousseau.

§ 5. *Ode au duc de Vendôme.*

Après que cette île guerrière,
Si fatale aux fiers Ottomans,
Eût mis sa puissante barrière
A couvert de leurs armemens,
Vendôme, qui, par sa prudence,
Sut y rétablir l'abondance
Et pourvoir à tous ses besoins,
Voulut céder aux destinées,
Qui réservoient à ses années
D'autre climats et d'autres soins.

Mais, dès que la céleste voûte
Fut ouverte au jour radieux
Qui devoit éclairer la route
De ce héros ami des dieux,
Du fond de ses grottes profondes
Neptune éleva sur les ondes
Son char de Tritons entouré ;
Et ce Dieu, prenant la parole,
Aux superbes enfans d'Eole
Adressa cet ordre sacré :

Allez, tyrans impitoyables
Qui désolez tout l'univers,
De vos tempêtes effroyables
Troubler ailleurs le sein des mers :
Sur les eaux qui baignent l'Afrique
C'est au Vulturne pacifique
Que j'ai destiné votre emploi :
Partez et que votre furie
Jusqu'à la dernière Hespérie
Respecte et subisse sa loi.

Mais, vous, aimables Néréides,
Songez au sang du grand Henri,
Lorsque nos campagnes humides
Porteront ce prince chéri :
Applanissez l'onde orageuse :
Secondez l'ardeur courageuse
De ses fidèles matelots :
Venez ; et d'une main agile
Soutenez son vaisseau fragile,
Quand il roulera sur mes flots.

Ce n'est pas la première grâce
Qu'il obtient de notre secours :
Dès l'enfance, sa jeune audace
Osa vous confier ses jours :
C'est vous qui, sur ce moite empire,
Au gré du volage zéphyre
Conduisiez au port son vaisseau,
Lorsqu'il vint, plein d'un si beau zèle,
Au secours de l'île où Cybèle
Sauva Jupiter au berceau.

Dès lors quels périls, quelle gloire,
N'ont point signalé son grand cœur ?
Ils font le plus beau de l'histoire
D'un héros en tous lieux vainqueur,
D'un frère....Mais le ciel, avare
De ce don si cher et si rare,
L'a trop tôt repris aux humains.
C'est à vous seuls de l'en absoudre,
Trônes ébranlés par sa foudre,
Sceptres raffermis par ses mains.

Non moins grand, non moins intrépide,
On le vit, aux yeux de son roi,
Traverser un fleuve rapide,
Et glacer ses rives d'effroi.
Tel que d'une ardeur sanguinaire
Un jeune aiglon, loin de son aire
Emporté plus prompt qu'un éclair,
Fond sur tout ce qui se présente,
Et d'un cri jette l'épouvante
Chez tous les habitants de l'air.

Bientôt sa valeur souveraine,
Moins rebelle aux leçons de l'art,
Dans l'école du grand Turenne
Apprit à fixer le hasard.
C'est dans cette source fertile
Que son courage plus utile,
De sa gloire unique artisan,
Acquit cette hauteur suprême
Qu'admira Bellone elle-même
Dans les campagnes d'Orbassan.

Est-il quelque guerre fameuse
Dont il n'ait partagé le poids ?
Le Rhin, le Pô, l'Ebre, la Meuse,
Tour à tour ont vu ses exploits.
France, tandis que tes armées
De ses yeux furent animées,
Mars n'osa jamais les trahir ;
Et la fortune permanente
A son étoile dominante
Fit toujours gloire d'obéir.

Mais quand de lâches artifices
T'eurent enlevé cet appui,
Tes destins, jadis si propices,
S'exilèrent tous avec lui :
Un Dieu plus puissant que tes armes
Frappa de paniques alarmes
Tes plus intrépides guerriers ;
Et sur tes frontières célèbres
Tu ne vis que cyprès funèbres
Succéder à tous tes lauriers.

O détestable calomnie,
Fille de l'obscure fureur,
Compagne de la zizanie,
Et mère de l'aveugle erreur !
C'est toi dont la langue aiguisée
De l'austère fils de Thésée
Osa déchirer les vertus ;
C'est par toi qu'une épouse indigne
Arma contre un héros insigne
La crédulité de Pétus.

Dans la nuit et dans le silence
Tu conduis tes coups ténébreux :
Du masque de la vraisemblance
Tu couvres ton visage affreux :
Tu divises, tu désespères
Les amis, les époux, les frères :
Tu n'épargnes pas les autels ;
Et ta fureur envenimée,
Contre les plus grands noms armée,
Ne fait grâce qu'aux vils mortels.

Voilà de tes agens sinistres
Quels sont les exploits odieux :
Mais enfin ces lâches ministres
Epuisent la bonté des dieux :
En vain, chéris de la fortune,
Ils cachent leur crainte importune,
Enveloppés dans leur orgueil :
Le remords déchire leur âme ;
Et la honte qui les diffâme
Les suit jusque dans le cercueil.

Vous rentrerez, monstres perfides,
Dans la foule où vous êtes nés ;
Aux vengeances des Euménides
Vos jours seront abandonnés :
Vous verrez, pour comble de rage,
Ce prince, après un vain orage,
Paroître en sa première fleur,
Et, sous une heureuse puissance,
Jouir des droits que la naissance
Ajoute encore à sa valeur.

Mais déjà ses humides voiles
Flottent dans mes vastes déserts :
Le soleil, vainqueur des étoiles,
Monte sur le trône des airs.
Hâtez-vous, filles de Nérée ;
Allez sur la plaine azurée
Joindre vos Tritons dispersés :
Il est temps de servir mon zèle :
Allez ; Vendôme vous appelle ;
Neptune parle ; obéissez.

Il dit : et la mer, qui s'entr'ouvre,
Déjà fait briller à ses yeux
De son palais qu'elle découvre
L'or et le crystal précieux.
Cependant la nef vagabonde
Au milieu des nymphes de l'onde
Vogue d'un cours précipité :
Telle qu'on voit rouler sur l'herbe,
Un char triomphant et superbe,
Loin de la barrière emporté.

Enfin, d'un prince que j'adore
Les dieux sont devenus l'appui :
Il revient éclairer encore
Une cour plus digne de lui :
Déjà d'un nouveau phénomène
L'heureuse influence y ramène
Les jours d'Astrée et de Thémis :
Les vertus n'y sont plus en proie
A l'avare et brutale joie
De leurs insolens ennemis.

Un instinct né chez tous les hommes,
Et chez tous les hommes égal,
Nous force tous, tant que nous sommes,
D'aimer notre séjour natal ;
Toutefois, quels que puissent être
Pour les lieux qui nous ont vus naître
Ces mouvemens respectueux,
La vertu ne se sent point née
Pour voir sa gloire profanée
Par le vice présomptueux.

Ulysse, après vingt ans d'absence,
De disgrâces et de travaux,
Dans le pays de sa naissance
Vit finir le cours de ses maux.
Mais il eût trouvé moins pénible
De mourir à la cour paisible
Du généreux Alcinoüs,
Que de vivre dans sa patrie,
Toujours en proie à la furie
D'Eurymaque ou d'Antinoüs.

J. B. Rousseau.

§ . *Ode à Malherbe.*

Si du tranquille Parnasse
Les habitans renommés
Y gardent encor leur place
Lorsque leurs yeux sont fermés ;
Et si, contre l'apparence,
Notre farouche ignorance
Et nos insolens propos
Dans ces demeures sacrées
De leurs âmes épurées
Troublent encor le repos ;

Que dis-tu, sage Malherbe,
De voir tes maîtres proscrits
Par une foule superbe
De fanatiques esprits
Et dans ta propre patrie
Renaître la barbarie
De ces temps d'infirmité
Dont ton immortelle veine
Jadis avec tant de peine
Dissipa l'obscurité ?

Peux-tu, malgré tant d'hommages,
D'encens, d'honneurs, et d'autels,
Voir mutiler les images
De tous ces morts immortels
Qui, jusqu'au siècle où nous sommes,
Ont fait chez les plus grands hommes
Naître les plus doux transports,
Et dont les divins génies
De tes doctes symphonies
Ont formé tous les accords ?

Animé par leurs exemples
Soutenu par leurs leçons,
Tu fis retentir nos temples
De tes célestes chansons
Sur la montagne Thébaine
Ta lyre fière et hautaine

Consacra l'illustre sort
D'un roi vainqueur de l'envie,
Vraiment roi pendant sa vie,
Vraiment grand après sa mort.

Maintenant ton ombre heureuse,
Au comble de ses désirs,
De leur troupe généreuse
Partage tous les plaisirs.
Dans ces bocages tranquilles,
Peuplés de myrtes fertiles
Et de lauriers toujours verts,
Tu mêles ta voix hardie
A la douce mélodie
De leurs sublimes concerts.

Là, d'un Dieu fier et barbare
Orphée adoucit les lois:
Ici le divin Pindare
Charme l'oreille des rois:
Dans tes douces promenades
Tu vois les folles Ménades
Rire autour d'Anacréon,
Et les Nymphes, plus modestes,
Gémir des ardeurs funestes
De l'amante de Phaon.

A la source d'Hippocrène,
Homère, ouvrant ses rameaux,
S'élève comme un vieux chêne
Entre de jeunes ormeaux:
Les savantes immortelles,
Tous les jours, de fleurs nouvelles
Ont soin de parer son front;
Et par leur commun suffrage
Avec elles il partage
Le sceptre du double mont.

Ainsi les chastes déesses,
Dans ces bois verts et fleuris,
Comblent de justes largesses
Leurs antiques favoris.
Mais pourquoi leur docte lyre
Prendroit-elle un moindre empire
Sur les esprits des neuf sœurs,
Si de son pouvoir suprême
Pluton, Cerbère lui-même,
Ont pu sentir les douceurs?

Quelle est donc votre manie,
Censeurs dont la vanité
De ces rois de l'harmonie
Dégrade la majesté;
Et qui, par un double crime,
Contre l'Olympe sublime
Lançant vos traits venimeux,
Osez, dignes du tonnerre,
Attaquer ce que la terre
Eut jamais de plus fameux?

Impitoyables *Zoïles*.
Plus sourds que le noir Pluton,
Souvenez-vous, âmes viles,
Du sort de l'affreux Python:
Chez les filles de mémoire
Allez apprendre l'histoire
De ce serpent abhorré,
Dont l'haleine détestée
De sa vapeur empestée
Souilla leur séjour sacré.

Lorsque la terrestre masse
Du déluge eut bu les eaux,
Il effraya le Parnasse
Par des prodiges nouveaux:
Le ciel vit ce monstre impie,
Né de la fange croupie
Au pied du mont Pélion,
Souffler son infecte rage
Contre le naissant ouvrage
Des mains de Deucalion.

Mais le bras sûr et terrible
Du Dieu qui donne le jour
Lava dans son sang horrible
L'honneur du docte séjour.
Bientôt de la Thessalie,
Par sa dépouille ennoblie,
Les champs en furent baignés;
Et du Céphise rapide
Son corps affreux et livide
Grossit les flots indignés.

De l'écume empoisonnée
De ce reptile fatal
Sur la terre profanée
Naquit un germe infernal;
Et de là naissent les sectes
De tous ces sales insectes
De qui le souffle envieux
Ose d'un venin critique
Noircir de la Grèce antique
Les célestes demi-dieux.

A peine, sur de vains titres,
Intrus au sacré vallon,
Ils s'érigent en arbitres
Des oracles d'Apollon:
Sans cesse dans les ténèbres
Insultant les morts célèbres,
Ils sont comme ces corbeaux
De qui la troupe affamée,
Toujours de rage animée,
Croasse autour des tombeaux.

Cependant, à les entendre,
Leurs ramages sont si doux,
Qu'aux bords même du Méandre
Le cygne en seroit jaloux;
Et quoiqu'en vain ils allument
L'encens dont ils se parfument
Dans leurs chants étudiés;
Souvent de ceux qu'ils admirent,
Lâches flatteurs, ils attirent
Les éloges mendiés.

Une louange équitable
Dont l'honneur seul est le but,
Du mérite véritable
Est le plus juste tribut:
Un esprit noble et sublime,
Nourri de gloire et d'estime,

Sent redoubler ses chaleurs,
Comme une tige élevée.
D'une onde pure abreuvée,
Voit multiplier ses fleurs.

Mais cette flatteuse amorce
D'un hommage qu'on croit dû
Souvent prête même force
Au vice qu'à la vertu:
De la céleste rosée
La terre fertilisée,
Quand les frimas ont cessé,
Fait également éclore
Et les doux parfums de Flore,
Et les poisons de Circé.

Cieux, gardez vos eaux fécondes
Pour le myrte aimé des dieux;
Ne prodiguez plus vos ondes
A cet if contagieux:
Et vous, enfans des nuages,
Vents, ministres des orages,
Venez, fiers tyrans du nord,
De vos brûlantes froidures
Sécher ces feuilles impures
Dont l'ombre donne la mort.

Le même.

§ 7. *Ode sur la bataille de Péterwaradin.*

Ainsi le glaive fidèle
De l'ange exterminateur
Plongea dans l'ombre éternelle
Un peuple profanateur,
Quand l'Assyrien terrible
Vit dans une nuit horrible
Tous ses soldats égorgés
De la fidèle Judée,
Par ses armes obsédée,
Couvrir les champs saccagés.

Où sont ces fils de la terre
Dont les fières légions
Devoient allumer la guerre
Au sein de nos régions?
La nuit les vit rassemblées:
Le jour les voit écoulées,
Comme de foibles ruisseaux
Qui, gonflés par quelque orage,
Viennent inonder la plage
Qui doit engloutir leurs eaux.

Déjà ces monstres sauvages,
Qu'arma l'infidélité,
Marchoient le long des rivages
Du Danube épouvanté:
Leur chef, guidé par l'audace,
Avoit épuisé la Thrace
D'armes et de combattans,
Et des bornes de l'Asie
Jusqu'à la double Mésie
Conduit leurs drapeaux flottans.

A ce déluge barbare
D'effroyables bataillons
L'infatigable Tartare
Joint encor ses pavillons.
C'en est fait; leur insolence
Peut rompre enfin le silence;
L'effroi ne les retient plus:
Ils peuvent, sans nulle crainte,
D'une paix trompeuse et feinte
Briser les nœuds superflus.

C'est en vain qu'à notre vue
Un guerrier, par sa valeur,
De leur attaque imprévue
A repoussé la chaleur:
C'est peu qu'après leur défaite
Sa triomphante retraite
Sur nos confins envahis
Ait, avec sa renommée,
Consacré dans leur armée
La honte de leurs spahis.

Ils s'aigrissent par leurs pertes:
Et déjà de toutes parts
Nos campagnes sont couvertes
De leurs escadrons épars.
Venez, troupe meurtrière;
La nuit, qui, dans sa carrière,
Fuit à pas précipités,
Va bientôt laisser éclore
De votre dernière aurore
Les foudroyantes clartés.

Un prince dont le génie
Fait le destin des combats
Veut de votre tyrannie
Purger enfin nos états:
Il tient cette même foudre
Qui vous fit mordre la poudre
En ce jour si glorieux
Où, par vingt mille victimes,
La mort expia les crimes
De vos funestes aïeux.

Hé quoi! votre ardeur glacée
Délibère à son aspect!
Ah! la raison est passée
D'un orgueil si circonspect.
En vain de lâches tranchées
Couvrent vos têtes cachées;
Eugène est prêt d'avancer:
Il vient, il marche en personne;
Le jour luit; la charge sonne;
Le combat va commencer.

Wirtemberg, sous sa conduite,
A la tête de nos rangs,
Déjà certain de leur fuite
Attaque leurs premiers flancs.
Merci, qu'un même ordre enflamme,
Parmi les feux et la flamme
Qui tonnent aux environs,
Force, dissipe, renverse,
Détruit tout ce qui traverse
L'effort de ses escadrons.

Nos soldats, dans la tempête,
Par cet exemple affermis,

Sans crainte exposent leur tête
A tous les feux ennemis ;
Et chacun, malgré l'orage,
Suivant d'un même courage
Le chef présent en tous lieux
Plein de joie et d'espérance,
Combat avec l'assurance
De triompher à ses yeux.

De quelle ardeur redoublée
Mille intrépides guerriers
Viennent-ils dans la mêlée
Chercher de sanglans lauriers !
O héros à qui la gloire
D'une si belle victoire
Doit son plus ferme soutien,
Que ne puis-je, dans ces rimes
Consacrant vos noms sublimes,
Immortaliser le mien !

Mais quel désordre incroyable
Parmi ces corps séparés
Grossit la nue effroyable
Des ennemis rassurés ?
Près de leur moment suprême,
Ils osent, en fuyant même
Tenter de nouveaux exploits :
Le désespoir les excite ;
Et la crainte ressuscite
Leur espérance aux abois.

Quel est ce nouvel Alcide
Qui seul, entouré de morts,
De cette foule homicide
Arrête tous les efforts ?
A peine un fer détestable,
Ouvre son flanc redoutable,
Son sang est déjà payé ;
Et son ennemi qui tombe,
De sa troupe qui succombe
Voit fuir le reste effrayé.

Eugène a fait ce miracle ;
Tout se rallie à sa voix :
L'infidèle, à ce spectacle,
Recule encore une fois.
Aremberg, dont le courage
De ces monstres pleins de rage
Soutient le dernier effort,
D'un air, que Bellone avoue,
Les poursuit, et les dévoue
Au triomphe de la mort.

Tout fuit, tout cède à nos armes :
Le visir, percé de coups,
Va, dans Belgrade en alarmes,
Rendre son âme en courroux :
Le camp s'ouvre ; et ses richesses,
Le fruit des vastes largesses
De cent peuples asservis,
Dans cette nouvelle Troie
Vont être aujourd'hui la proie
De nos soldats assouvis.

Rendons au Dieu des armées
Nos honneurs les plus touchans :
Que ses voûtes parfumées
Retentissent de nos chants :
Et lorsque envers sa puissance
Notre humble reconnoissance
Aura rempli ce devoir,
Marchons, pleins d'un nouveau zèle,
A la victoire nouvelle
Qui flatte encor notre espoir.

Temeswar, de nos conquêtes
Deux fois le fatal écueil,
Sous nos foudres toutes prêtes
Va voir tomber son orgueil :
Par toi seul, prince invincible,
Ce rempart inaccessible
Pouvoit être renversé :
Va, par son illustre attaque,
Rompre les fers du Valaque
Et du Hongrois oppressé.

Et toi qui, suivant les traces
Du premier de tes aïeux,
Éprouves, par tant de grâces,
La bienveillance des cieux,
Monarque aussi grand que juste,
Reconnois le prix auguste
Dont le monarque des rois
Paie avec tant de clémence
Ta piété, ta constance,
Et ton zèle pour ses lois.

Le même.

§ 8. *Ode aux princes chrétiens.*

Ce n'est donc point assez que ce peuple perfide,
De la sainte cité profanateur stupide,
Ait dans tout l'orient porté ses étendards,
Et, paisible tyran de la Grèce abattue,
Partage à notre vue
La plus belle moitié du trône des Césars ?

Déjà, pour réveiller sa fureur assoupie,
L'interprète effréné de son prophète impie
Lui promet d'asservir l'Italie à sa loi ;
Et déjà son orgueil, plein de cette assurance,
Renverse en espérance
Le siége de l'empire, et celui de la foi.

A l'aspect des vaisseaux que vomit le Bosphore,
Sous un nouveau Xerxès Thétis croit voir encore
Au travers de ses flots promener les forêts;
Et le nombreux amas de lances hérissées,
Contre le ciel dressées,
Egale les épis qui dorent nos guérets.

Princes, que pensez-vous à ces apprêts terribles?
Attendrez-vous encor, spectateurs insensibles,
Quels seront les décrets de l'aveugle destin,
Comme en ce jour affreux où, dans le sang noyée,
Byzance foudroyée
Vit périr sous ses murs le dernier Constantin?

O honte! ô de l'Europe infamie éternelle!
Un peuple de brigands, sous un chef infidèle,
De ses plus saints remparts détruit la sûreté;
Et le mensonge impur tranquillement repose
Où le grand Théodose
Fit régner si long-temps l'auguste vérité.

Jadis, dans leur fureur non encor ralentie,
Ces esclaves chassés des marais de Scythie
Portèrent chez le Parthe et la mort et l'effroi;
Et bientôt des Persans, ravisseurs moins barbares,
Leurs conducteurs avares
Reçurent à la fois et le sceptre et la loi.

Dès lors courant toujours de victoire en victoire,
Des califes déchus de leur antique gloire
Le redoutable empire entre eux fut partagé:
Des bords de l'Hellespont aux rives de l'Euphrate
Par cette race ingrate
Tout fut en même temps soumis ou ravagé.

Mais sitôt que leurs mains, en ruines fécondes,
Osèrent, du Jourdain souillant les saintes ondes,
Profaner le tombeau du fils de l'Eternel,
L'occident, réveillé par ce coup de tonnerre,
Arma toute la terre
Pour laver ce forfait dans leur sang criminel.

En vain à cette ardeur si bouillante et si vive
La folle ambition, la prudence craintive,
Prétendoient opposer leurs conseils spécieux;
Chacun comprit alors, mieux qu'au siècle où nous sommes,
Que l'intérêt des hommes
Ne doit point balancer la querelle des cieux.

Comme un torrent fougueux qui, du haut des montagnes
Précipitant ses eaux, traîne dans les campagnes
Arbres, rochers, troupeaux, par son cours emportés:
Ainsi de Godefroi les légions guerrières
Forcèrent les barrières
Que l'Asie opposoit à leurs bras indomtés.

La Palestine enfin, après tant de ravages,
Vit fuir ses ennemis, comme on voit les nuages
Dans le vague des airs fuir devant l'aquilon;
Et des vents du midi la dévorante haleine
N'a consumé qu'à peine
Leurs ossemens blanchis dans les champs d'Ascalon.

De ses temples détruits et cachés sous les herbes
Sion vit relever les portiques superbes,
De notre délivrance augustes monumens;

Et d'un nouveau David la valeur noble et sainte
Sembloit dans leur enceinte
D'un royaume éternel jeter les fondemens.

Mais chez ses successeurs la discorde insolente,
Allumant le flambeau d'une guerre sanglante,
Enerva leur puissance en corrompant leurs mœurs ;
Et le ciel irrité, ressuscitant l'audace
D'une coupable race,
Se servit des vaincus pour punir les vainqueurs.

Rois, symboles mortels de la grandeur céleste,
C'est à vous de prévoir dans leur chute funeste
De vos divisions les fruits infortunés :
Assez et trop long-temps, implacables Achilles,
Vos discordes civiles
De morts ont assouvi les enfers étonnés.

Tandis que, de vos mains déchirant vos entrailles,
Dans nos champs engraissés de tant de funérailles
Vous semiez le carnage et le trouble et l'horreur,
L'infidèle, tranquille au milieu des alarmes
Forgeoit ces mêmes armes
Qu'aujourd'hui contre vous aiguise sa fureur.

Enfin l'heureuse paix, de l'amitié suivie,
A réuni les cœurs séparés par l'envie,
Et banni loin de nous la crainte et le danger :
Paisible dans son champ le laboureur moissonne ;
Et les dons de l'automne
Ne sont plus profanés par le fer étranger.

Mais ce calme si doux que le ciel vous renvoie
N'est point le calme oisif d'une indolente joie
Où s'endort la vertu des plus fameux guerriers :
Le démon des combats siffle encor sur vos têtes ;
Et de justes conquêtes
Vous offrent à cueillir de plus nobles lauriers.

Il est temps de venger votre commune injure :
Eteignez dans le sang d'un ennemi parjure
Du nom que vous portez l'opprobre injurieux ;
Et, sous leurs braves chefs assemblant vos cohortes,
Allez briser les portes
D'un empire usurpé sur vos foibles aïeux.

Vous n'êtes plus au temps de ces craintes serviles
Qu'imprimoient dans le sein des peuples imbécilles
De cruels ravisseurs, à leur perte animés :
L'aigle de Jupiter, ministre de la foudre,
A cent fois mis en poudre
Ces géans orgueilleux contre le ciel armés.

Belgrade assujettie à leur joug tyrannique
Regrette encor ce jour où le fer Germanique
Renversa leur croissant du haut de ses remparts ;
Et de Salankemen les plaines infectées
Sont encor humectées
Du sang de leurs soldats sur la poussière épars.

Sous le fer abattus, consumés dans la flamme,
Leur monarque insensé, le désespoir dans l'âme,
Pour la dernière fois osa tenter le sort :
Déjà, de sa fureur barbares émissaires,
Ses nombreux Janissaires
Portoient de toutes parts la terreur et la mort.

Arrêtez, troupe lâche, et de pillage avide:
D'un Hercule naissant la valeur intrépide
Va bientôt démentir vos projets forcenés,
Et, sur vos corps sanglans se traçant un passage,
Faire l'apprentissage
Des triomphes fameux qui lui sont destinés.

Le Tibisque, effrayé de la digue profonde
De tant de bataillons entassés dans son onde,
De ses flots enchaînés interrompit le cours;
Et le fier Ottoman, sans drapeaux et sans suite,
Précipitant sa fuite,
Borna toute sa gloire au salut de ses jours.

C'en est assez, dit-il; retournons sur nos traces:
Foibles et vils troupeaux, après tant de disgrâces,
N'irritons plus en vain de superbes lions:
Un prince nous poursuit, dont le fatal génie
Dans cette ignominie
De notre antique gloire éteint tous les rayons.

Par une prompte paix, tant de fois profanée,
Conjurons la victoire à le suivre obstinée:
Prévenons du destin les revers éclatans;
Et sur d'autres climats détournons les tempêtes
Qui, déjà toutes prêtes,
Menacent d'écraser l'empire des sultans.

Le même.

§ 9. *Ode à la fortune.*

N. B. Comme cette ode se trouve dans tous les recueils, et qu'on la regarde comme un chef-d'œuvre, je crois qu'il est essentiel de prévenir des étrangers, qui sont naturellement portés à admirer sur parole, que, malgré la beauté des vers, et celle de 4 ou 5 strophes, cette ode est bien inférieure aux précédentes, surtout aux quatre premières. L'harmonie, quelque parfaite qu'on la suppose, ne peut faire passer des idées fausses, des déclamations, et des expressions impropres ou vagues. *L'éditeur.*

Fortune, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouis,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis?
Jusques à quand, trompeuse idole,
D'un culte honteux et frivole
Honorerons-nous tes autels?
Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les sacrifices
Et par l'hommage des mortels?

Le peuple, dans ton moindre ouvrage
Adorant la prospérité,
Te nomme grandeur de courage,
Valeur prudence, fermeté:
Du titre de vertu suprême
Il dépouille la vertu même
Pour le vice que tu chéris;
Et toujours ses fausses maximes
Érigent en héros sublimes
Tes plus coupables favoris.

Mais de quelque superbe titre
Dont ces héros soient revêtus,
Prenons la raison pour arbitre,
Et cherchons en eux leurs vertus:
Je n'y trouve qu'extravagance,
Foiblesse, injustice, arrogance,
Trahisons, fureurs, cruautés:
Étrange vertu qui se forme
Souvent de l'assemblage énorme
Des vices les plus détestés!

Apprends que la seule sagesse
Peut faire les héros parfaits;
Qu'elle voit toute la bassesse
De ceux que ta faveur a faits;
Qu'elle n'adopte point la gloire
Qui naît d'une injuste victoire
Que le sort remporte pour eux;
Et que, devant ses yeux stoïques,
Leurs vertus les plus héroïques
Ne sont que des crimes heureux.

Quoi! Rome et l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila?
J'appellerai vertu guerrière
Une vaillance meurtrière

Qui dans mon sang trempe ses mains?
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un héros farouche,
Né pour le malheur des humains?

Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables conquérans?
Des vœux outrés, des projets vastes,
Des rois vaincus par des tyrans,
Des murs que la flamme ravage,
Des vainqueurs fumans de carnage,
Un peuple au fer abandonné,
Des mères pâles et sanglantes
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un soldat effréné.

Juges insensés que nous sommes,
Nous admirons de tels exploits!
Est-ce donc le malheur des hommes
Qui fait la vertu des grands rois?
Leur gloire, féconde en ruines,
Sans le meurtre et sans les rapines
Ne sauroit-elle subsister?
Images des dieux sur la terre,
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater?

Mais je veux que dans les alarmes
Réside le solide honneur:
Quel vainqueur ne doit qu'à ses armes
Ses triomphes et son bonheur?
Tel qu'on nous vante dans l'histoire
Doit peut-être toute sa gloire
A la honte de son rival:
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul Emile
Fit tout le succès d'Annibal.

Quel est donc le héros solide
Dont la gloire ne soit qu'à lui?
C'est un roi que l'équité guide,
Et dont les vertus sont l'appui;
Qui, prenant Titus pour modèle,
Du bonheur d'un peuple fidèle
Fait le plus cher de ses souhaits;
Qui fuit la basse flatterie;
Et qui, père de sa patrie,
Compte ses jours par ses bienfaits.

Vous chez qui la guerrière audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clytus;
Vous verrez un roi respectable,
Humain, généreux, équitable,
Un roi digne de vos autels:
Mais, à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Héros cruels et sanguinaires,
Cessez de vous enorgueillir
De ces lauriers imaginaires
Que Bellone vous fit cueillir.
En vain le destructeur rapide
De Marc-Antoine et de Lépide
Remplissoit l'univers d'horreurs:
Il n'eût point eu le nom d'Auguste
Sans cet empire heureux et juste
Qui fit oublier ses fureurs.

Montrez-nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout son jour:
Voyons comment vos cœurs sublimes
Du sort soutiendront le retour.
Tant que sa faveur vous seconde,
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouit:
Mais, au moindre revers funeste,
Le masque tombe; l'homme reste;
Et le héros s'évanouit.

L'effort d'une vertu commune
Suffit pour faire un conquérant:
Celui qui dompte la fortune
Mérite seul le nom de grand.
Il perd sa volage assistance
Sans rien perdre de la constance
Dont il vit ses honneurs accrus;
Et sa grande âme ne s'altère
Ni des triomphes de Tibère,
Ni des disgrâces de Varus.

La joie imprudente et légère
Chez lui ne trouve point d'accès,
Et sa crainte active modère
L'ivresse des heureux succès.
Si la fortune le traverse,
Sa constante vertu s'exerce
Dans ces obstacles passagers.
Le bonheur peut avoir son terme;
Mais la sagesse est toujours ferme,
Et les destins toujours légers.

En vain une fière déesse
D'Enée a résolu la mort;
Ton secours, puissante sagesse,
Triomphe des dieux et du sort.
Par toi Rome, après son naufrage,
Jusque dans les murs de Carthage
Vengea le sang de ses guerriers,
Et, suivant tes divines traces,
Vit, au plus fort de ses disgrâces,
Changer ses cyprès en lauriers.

Le même.

§ 10. *Ode sur la mort du Prince de Conti.*

Peuples, dont la douleur aux larmes obstinée
De ce prince chéri déplore le trépas,
Approchez, et voyez quelle est la destinée
Des grandeurs d'ici-bas.

Conti n'est plus, ô ciel! ses vertus, son courage,
La sublime valeur, le zèle pour son roi,
N'ont pu le garantir, au milieu de son âge,
De la commune loi.

Il n'est plus; et les dieux, en des temps si funestes,
N'ont fait que le montrer aux regards des mortels.
Soumettons-nous. Allons porter ses tristes restes
Au pied de leurs autels.

Elevons à sa cendre un monument célèbre:
Que le jour de la nuit emprunte les couleurs.
Soupirons, gémissons sur ce tombeau funèbre,
Arrosé de nos pleurs.

Mais que dis-je? ah! plutôt à sa vertu suprême
Consacrons un hommage et plus noble et plus doux.
Ce héros n'est point mort; le plus beau de lui-même
Vit encor parmi nous.

Ce qu'il eut de mortel s'éclipse à notre vue:
Mais de ses actions le visible flambeau,
Son nom, sa renommée en cent lieux épandue,
Triomphent du tombeau.

En dépit de la mort, l'image de son âme,
Ses talens, ses vertus vivantes dans nos cœurs,
Y peignent ce héros avec des traits de flamme,
De la Parque vainqueurs.

Steinkerque, où sa valeur rappela la victoire,
Nervinde, où ses efforts guidèrent nos exploits,
Eternisent sa vie, aussi bien que la gloire
De l'empire François.

Ne murmurons donc plus contre les destinées,
Qui livrent sa jeunesse au ciseau d'Atropos;
Et ne mesurons point au nombre des années
La course des héros.

Pour qui compte les jours d'une vie inutile,
L'âge du vieux Priam passe celui d'Hector;
Pour qui compte les faits, les ans du jeune Achille
L'égalent à Nestor.

Voici, voici le temps où, libres de contrainte,
Nos voix peuvent pour lui signaler leurs accens:
Je puis à mon héros, sans bassesse et sans crainte,
Prodiguer mon encens.

Muses, préparez-lui votre plus riche offrande;
Placez son nom fameux entre les plus grands noms:
Rien ne peut plus faner l'immortelle guirlande
Dont nous le couronnons.

Oui, cher prince, ta mort, de tant de pleurs suivie,
Met le comble aux grandeurs dont tu fus revêtu,
Et sauve des écueils d'une plus longue vie
Ta gloire et ta vertu.

Au faîte des honneurs, un vainqueur indomptable
Voit souvent ses lauriers se flétrir dans ses mains.
La mort, la seule mort met le sceau véritable
Aux grandeurs des humains.

Combien avons-nous vu d'éloges unanimes
Condamnés, démentis par un honteux retour!

Et combien de héros glorieux, magnanimes,
Ont vécu trop d'un jour !

Du midi jusqu'à l'ourse on vantoit ce monarque
Qui remplit tout le nord de tumulte et de sang.
Il fuit ; sa gloire tombe, et le destin lui marque
Son véritable rang.

Ce n'est plus ce héros guidé par la victoire,
Par qui tous les guerriers alloient être effacés :
C'est un nouveau Pyrrhus, qui va grossir l'histoire
Des fameux insensés.

Ainsi de ses bienfaits la fortune se venge.
Mortels, défions-nous d'un sort toujours heureux ;
Et de nos ennemis songeons que la louange
Est le plus dangereux.

Jadis tous les humains, errant à l'aventure,
A leur sauvage instinct vivoient abandonnés,
Satisfaits d'assouvir de l'aveugle nature
Les besoins effrénés :

La raison, fléchissant leurs humeurs indociles,
De la société vint former les liens,
Et bientôt rassembla sous de communs asiles
Les premiers citoyens.

Pour assurer entre eux la paix et l'innocence,
Les lois firent alors éclater leur pouvoir,
Sur des tables d'airain l'audace et la licence
Apprirent leur devoir.

Mais il falloit encor, pour étonner le crime,
Toujours contre les lois prompt à se révolter,
Que des chefs, revêtus d'un pouvoir légitime,
Les fissent respecter.

Ainsi, pour le maintien de ces lois salutaires,
Du peuple entre vos mains le pouvoir fut remis,
Rois ; vous fûtes élus sacrés dépositaires
Du glaive de Thémis.

Puisse en vous la vertu faire luire sans cesse
De la divinité les rayons glorieux !
Partagez ces tributs d'amour et de tendresse
Que nous offrons aux dieux.

Mais chassez loin de vous la basse flatterie,
Qui, cherchant à souiller la bonté de vos mœurs,
Par cent détours obscurs s'ouvre avec industrie
La porte de vos cœurs.

Le pauvre est à couvert de ses ruses obliques :
Orgueilleuse, elle suit la poupre et les faisceaux ;
Serpent contagieux, qui des sources publiques
Empoisonne les eaux.

Craignez que de sa voix les trompeuses délices
N'assoupissent enfin votre foible raison ;
De cette enchanteresse osez, nouveaux Ulysses,
Rejeter le poison.

Némésis vous observe, et frémit des blasphèmes
Dont rougit à vos yeux l'aimable vérité :
N'attirez point sur vous, trop épris de vous-mêmes,
Sa terrible équité.

C'est elle dont les yeux, certains, inévitables,
Percent tous les replis de nos cœurs insensés;
Et nous lui répondons des éloges coupables
Qui nous sont adressés.

Des châtimens du ciel implacable ministre,
De l'équité trahie elle venge les droits:
Et voici les arrêts dont sa bouche sinistre
Epouvante les rois:

Ecoutez, et tremblez, idoles de la terre:
D'un encens usurpé Jupiter est jaloux;
Vos flatteurs dans sès mains allument le tonnerre
Qui s'élève sur vous.

Il détruira leur culte; il brisera l'image
A qui sacrifioient ces faux adorateurs;
Et punira sur vous le détestable hommage
De vos adulateurs.

Moi, je préparerai les vengeances célestes:
Je livrerai vos jours au démon de l'orgueil,
Qui, par vos propres mains, de vos grandeurs funestes
Creusera le cercueil.

Vous n'écouterez plus la voix de la sagesse;
Et, dans tous vos conseils, l'aveugle vanité,
L'esprit d'enchantement, de vertige et d'ivresse,
Tiendra lieu de clarté.

Sous les noms spécieux de zèle et de justice
Vous vous déguiserez les plus noirs attentats;
Vous couvrirez de fleurs les bords du précipice
Qui s'ouvre sous vos pas.

Mais enfin votre chute, à vos yeux déguisée,
Aura ces mêmes yeux pour tristes spectateurs,
Et votre abaissement servira de risée
A vos propres flatteurs.

De cet oracle affreux tu n'as point à te plaindre,
Cher prince; ton éclat n'a point su t'abuser:
Ennemi des flatteurs, à force de les craindre
Tu sus les mépriser.

Aussi la renommée, en publiant ta gloire,
Ne sera point soumise à ces fameux revers:
Les dieux t'ont laissé vivre assez pour ta mémoire,
Trop peu pour l'univers.

Le même.

§ 11. *Ode à la Paix.*

O Paix, tranquille paix, secourable immortelle,
Fille de l'harmonie et mère des plaisirs,
Que fais-tu dans les cieux, tandis que de Cybèle
Les sujets désolés t'adressent leurs soupirs?

Si par l'ambition de la terre bannie,
Tu crois devoir ta haine à tes profanateurs,
Que t'a fait l'innocence injustement punie
De l'inhumanité de ses persécuteurs?

Equitable déesse, entends nos voix plaintives;
Vois ces champs ravagés, vois ces temples brûlans,

Ces peuples éplorés, ces mères fugitives,
Et ces enfans meurtris entre leurs bras sanglans.

De quels débordemens de sang et de carnage
La terre a-t-elle vu ses flancs plus engraissés?
Et quel fleuve jamais vit border son rivage
D'un plus horrible amas de mourans entassés?

Telle autour d'Ilion la mort livide et blême
Moissonnoit les guerriers de Phrygie et d'Argos,
Dans ces combats affreux où le dieu Mars lui-même
De son sang immortel vit bouillonner les flots.

D'un cri pareil au bruit d'une armée invincible
Qui s'avance au signal d'un combat furieux,
Il ébranla du ciel la voûte inaccessible,
Et vint porter sa plainte au monarque des dieux.

Mais le grand Jupiter, dont la présence auguste
Fait rentrer d'un coup-d'œil l'audace en son devoir,
Interrompant la voix de ce guerrier injuste,
En ces mots foudroyans confendit son espoir:

Va, tyran des mortels, dieu barbare et funeste,
Va faire retentir tes regrets loin de moi:
De tous les habitans de l'Olympe céleste
Nul n'est à mes regards plus odieux que toi.

Tigre, à qui la pitié ne peut se faire entendre,
Tu n'aimes que le meurtre et les embrasemens:
Les remparts abattus, les palais mis en cendre,
Sont de ta cruauté les plus doux monumens.

La frayeur et la mort vont sans cesse à ta suite,
Monstre nourri de sang, cœur abreuvé de fiel,
Plus digne de régner sur les bords du Cocyte,
Que de tenir ta place entre les dieux du ciel.

Ah! lorsque ton orgueil languissoit dans les chaînes
Où les fils d'Aloüs te faisoient soupirer,
Pourquoi, trop peu sensible aux misères humaines,
Mercure, malgré moi, vint-il t'en délivrer?

La discorde dès lors avec toi détrônée
Eût été pour toujours reléguée aux enfers;
Et l'altière Bellone, au repos condamnée,
N'eût jamais exilé la paix de l'univers.

La paix, l'aimable paix, fait bénir son empire;
Le bien de ses sujets fait son soin le plus cher:
Et toi, fils de Junon, c'est elle qui t'inspire
La fureur de régner par la flamme et le fer.

Chaste paix, c'est ainsi que le maître du monde
Du fier Mars et de toi sait discerner le prix:
Ton sceptre rend la terre en délices féconde;
Le sien ne fait régner que les pleurs et les cris.

Pourquoi donc aux malheurs de la terre affligée
Refuser le secours de tes divines mains?
Pourquoi, du roi des cieux, chérie et protégée,
Céder à ton rival l'empire des humains?

Je t'entends: c'est en vain que nos vœux unanimes
De l'Olympe irrité conjurent le courroux;
Avant que sa justice ait expié nos crimes,
Il ne t'est pas permis d'habiter parmi nous.

Et quel siècle jamais mérita mieux sa haine!
Quel âge plus fécond en Titans orgueilleux?
En quel temps a-t-on vu l'impiété hautaine
Lever contre le ciel un front plus sourcilleux?

La peur de ses arrêts n'est plus qu'une foiblesse;
Le blasphème s'érige en noble liberté,
La fraude au double front en prudente sagesse,
Et le mépris des lois en magnanimité.

Voilà, peuples, voilà ce qui sur vos provinces
Du ciel inexorable attire la rigueur;
Voilà le dieu fatal qui met à tant de princes
La foudre dans les mains, la haine dans le cœur.

Des douceurs de la paix, des horreurs de la guerre,
Un ordre indépendant détermine le choix:
C'est le courroux des rois qui fait armer la terre:
C'est le courroux des dieux qui fait armer les rois.

C'est par eux que sur nous la suprême vengeance
Exerce les fléaux de sa sévérité,
Lorsque après une longue et stérile indulgence
Nos crimes ont du ciel épuisé la bonté.

Grands dieux! si la rigueur de vos coups légitimes
N'est point encor lassée après tant de malheurs;
Si tant de sang versé, tant d'illustres victimes,
N'ont point fait de nos yeux couler assez de pleurs;

Inspirez-nous du moins ce repentir sincère,
Cette douleur soumise, et ces humbles regrets,
Dont l'hommage peut seul en ces temps de colère,
Fléchir l'austérité de vos justes décrets.

Echauffez notre zèle, attendrissez nos âmes,
Elevez nos esprits au céleste séjour;
Et remplissez nos cœurs de ces ardentes flammes
Qu'allument le devoir, le respect, et l'amour.

Un monarque vainqueur, arbitre de la guerre,
Arbitre du destin de ses plus fiers rivaux,
N'attend que ce moment pour poser son tonnerre,
Et pour faire cesser la rigueur de nos maux.

Que dis-je? ce moment de jour en jour s'avance:
Les dieux sont adoucis, nos vœux sont exaucés:
D'un ministre adoré l'heureuse providence
Veille à notre salut: il vit; c'en est assez.

Peuples, c'est par lui seul que Bellone asservie
Va se voir enchaîner d'un éternel lien:
C'est à votre bonheur qu'il consacre sa vie;
C'est à votre repos qu'il immole le sien.

Reviens donc, il est temps que son vœu se consomme,
Reviens, divine Paix, en recueillir le fruit;
Sur ton char lumineux fais monter ce grand homme;
Et laisse-toi conduire au dieu qui le conduit.

Ainsi, du ciel calmé rappelant la tendresse,
Puissions-nous voir changer par ses dons souverains,
Nos peines en plaisirs, nos pleurs en allégresse,
Et nos obscures nuits en jours purs et sereins!

Le même.

§ 12. *Ode à une Veuve.*

Quel respect imaginaire
Pour les cendres d'un époux
Vous rend vous-même contraire
A vos destins les plus doux?
Quand sa course fut bornée
Par la fatale journée
Qui le mit dans le tombeau,
Pensez-vous que l'hyménée
N'ait pas éteint son flambeau?

Pourquoi ces sombres ténèbres
Dans ce lugubre réduit?
Pourquoi ces clartés funèbres
Plus affreuses que la nuit?
De ces noirs objets troublée,
Triste, et sans cesse immolée
A de frivoles égards,
Ferez-vous d'un mausolée
Le plaisir de vos regards?

Voyez les Grâces fidèles
Malgré vous suivre vos pas,
Et voltiger autour d'elles
L'Amour qui vous tend les bras:
Voyez ce dieu plein de charmes,
Qui vous dit, les yeux en larmes:
Pourquoi ces pleurs superflus?
Pourquoi ces cris, ces alarmes?
Ton époux ne t'entend plus.

A sa triste destinée
C'est trop donner de regrets;
Par les larmes d'une année
Ses mânes sont satisfaits.
De la célèbre matrone
Que l'antiquité nous prône
N'imitez point le dégoût;
Ou, pour l'honneur de Pétrone,
Imitez-la jusqu'au bout.

Les chroniques les plus amples
Des veuves du premier temps
Nous fournissent peu d'exemples
D'Artémises de vingt ans:
Plus leur douleur est illustre,
Et plus elle sert de lustre
A leur amoureux essor:
Andromaque, en moins d'un lustre,
Remplaça deux fois Hector.

De la veuve de Sichée
L'histoire vous a fait peur;
Didon mourut attachée
Au char d'un amant trompeur.
Mais l'imprudente mortelle
N'eut à se plaindre que d'elle;
Ce fut sa faute, en un mot:
A quoi songeoit cette belle
De prendre un amant dévot?

Pouvoit-elle mieux attendre
De ce pieux voyageur,
Qui, fuyant sa ville en cendre
Et le fer du Grec vengeur,
Chargé des dieux de Pergame,
Ravit son père à la flamme
Tenant son fils par la main;
Sans prendre garde à sa femme,
Qui se perdit en chemin?

Sous un plus heureux auspice
La déesse des amours
Veut qu'un nouveau sacrifice
Lui consacre vos beaux jours:
Déjà le bûcher s'allume,
L'autel brille, l'encens fume,
La victime s'embellit,
L'amour même la consume;
Le mystère s'accomplit.

Tout conspire à l'allégresse
De cet instant solennel:
Une riante jeunesse
Folâtre autour de l'autel;
Les Grâces à demi nues
A ces danses ingénues
Mêlent de tendres accens;
Et sur un trône de nues
Vénus reçoit votre encens.

Le même.

§ 13. *Ode à M. d'Ussé.*

Esprit né pour servir d'exemple
Aux cœurs de la vertu frappés,
Qui sans guide as pu de son temple
Franchir les chemins escarpés,
Cher d'Ussé, quelle inquiétude
Te fait une triste habitude
Des ennuis et de la douleur?
Et, ministre de ton supplice,
Pourquoi, par un sombre caprice,
Veux-tu seconder ton malheur?

Chasse cet ennui volontaire
Qui tient ton esprit dans les fers,
Et que dans une âme vulgaire
Jette l'épreuve des revers;
Fais tête au malheur qui t'opprime:
Qu'une espérance légitime
Te munisse contre le sort.
L'air siffle, une horrible tempête
Aujourd'hui gronde sur ta tête;
Demain tu seras dans le port.

Toujours la mer n'est pas en butte
Aux ravages des aquilons;
Toujours les torrens par leur chute
Ne désolent par nos vallons.
Les disgrâces désespérées,
Et de nul espoir tempérées,
Sont affreuses à soutenir;
Mais leur charge est moins importune,
Lorsqu'on gémit d'une infortune
Qu'on espère de voir finir.

Un jour, le souci qui te ronge,
En un doux repos transformé
Ne sera plus pour toi qu'un songe
Que le réveil aura calmé.

Espère donc avec courage.
Si le pilote craint l'orage
Quand Neptune enchaîne les flots,
L'espoir du calme le rassure
Quand les vents et la nue obscure
Glacent le cœur des matelots.

Je sais qu'il est permis au sage
Par les disgrâces combattu
De souhaiter pour apanage
La fortune après la vertu.
Mais dans un bonheur sans mélange,
Souvent cette vertu se change
En une honteuse langueur :
Autour de l'aveugle richesse
Marchent l'orgueil et la rudesse
Que suit la dureté du cœur.

Non que ta sagesse, endormie
Au temps de tes prospérités,
Eût besoin d'être raffermie
Par de dures fatalités ;
Ni que ta vertu peu fidèle
Eût jamais choisi pour modèle
Ce fou superbe et ténébreux
Qui, gonflé d'une fierté basse,
N'a jamais eu d'autre disgrâce
Que de n'être point malheureux.

Mais si les maux et la tristesse
Nous sont des secours superflus
Quand des bornes de la sagesse
Les biens ne nous ont point exclus,
Ils nous font trouver plus charmante
Notre félicité présente
Comparée au malheur passé ;
Et leur influence tragique
Réveille un bonheur léthargique
Que rien n'a jamais traversé.

Ainsi que le cours des années
Se forme des jours et des nuits,
Le cercle de nos destinées
Est marqué de joie et d'ennuis.
Le ciel, par un ordre équitable,
Rend l'un à l'autre profitable ;
Et, dans ces inégalités,
Souvent sa sagesse suprême
Sait tirer notre bonheur même
Du sein de nos calamités.

Pourquoi d'une plainte importune
Fatiguer vainement les airs ?
Aux jeux cruels de la fortune
Tout est soumis dans l'univers.
Jupiter fit l'homme semblable
A ces deux jumeaux que la fable
Plaça jadis au rang des dieux ;
Couple de deités bizarre,
Tantôt habitans du Ténare,
Et tantôt citoyens des cieux.

Ainsi de douceurs en supplices
Elle nous promène à son gré.
Le seul remède à ses caprices,
C'est de s'y tenir préparé ;
De la voir du même visage
Qu'une courtisane volage,
Indigne de nos moindres soins,
Qui nous trahit par imprudence,
Et qui revient, par inconstance,
Lorsque nous y pensons le moins.

J. B. Rousseau.

§ 14. *Ode à l'Abbé Courtin.*

Abbé chéri des neuf sœurs,
Qui dans ta philosophie
Sais faire entrer les douceurs
Du commerce de la vie,
Tandis qu'en nombres impairs
Je te trace ici les vers
Que m'a dictés mon caprice,
Que fais-tu, dans ces déserts
Qu'enferme ton bénéfice?

Vas-tu, dès l'aube du jour,
Secondé d'un plomb rapide,
Ensanglanter le retour
De quelque lièvre timide ?
Ou chez tes moines tondus,
A t'ennuyer assidus,
Cherches-tu quelques vieux titres,
Qui, dans ton trésor perdus,
Se retrouvent sur leurs vitres?

Mais non, je te connois mieux :
Tu sais trop bien que le sage
De son loisir studieux
Doit faire un plus noble usage,
Et, justement enchanté
De la belle antiquité,
Chercher dans son sein fertile
La solide volupté,
Le vrai, l'honnête, et l'utile.

Toutefois de ton esprit
Bannis l'erreur générale
Qui jadis en maint écrit
Plaça la saine morale :
On abuse de son nom.
Le chantre d'Agamemnon
Sut nous tracer dans son livre,
Mieux que Chrysippe et Zénon,
Quel chemin nous devons suivre.

Homère adoucit mes mœurs
Par ses riantes images :
Sénèque aigrit mes humeurs
Par ses préceptes sauvages.
En vain, d'un ton de rhéteur,
Épictète à son lecteur
Prêche le bonheur suprême ;
J'y trouve un consolateur
Plus affligé que moi-même.

Dans son flegme simulé
Je découvre sa colère ;
J'y vois un homme accablé
Sous le poids de sa misère ;
Et, dans tous ces beaux discours
Fabriqués durant le cours
De sa fortune maudite,
Vous reconnoissez toujours
L'esclave d'Épaphrodite.

Mais je vois déjà d'ici
Frémir tout le zénonisme
D'entendre traiter ainsi
Un des saints du paganisme.
Pardon: mais, en vérité,
Mon Apollon révolté
Lui devoit ce témoignage
Pour l'ennui que m'a coûté
Son insupportable ouvrage.

De tout semblable pédant
Le commerce communique
Je ne sais quoi de mordant,
De farouche, et de cynique.
O le plaisant avertin
D'un fou du pays latin,
Qui se travaille et se gêne,
Pour devenir à la fin
Sage comme Diogène!

Je ne prends point pour vertu
Les noirs accès de tristesse:
D'un loup-garou revetu
Des habits de la sagesse:
Plus légère que le vent,
Elle fuit d'un faux savant
La sombre mélancolie,
Et se sauve bien souvent
Dans les bras de la folie.

La vertu du vieux Caton,
Chez les Romains tant prônée,
Etoit souvent, nous dit-on,
De Falerne enluminée.
Toujours ces sages hagards,
Maigres, hideux et blafards,
Sont souillés de quelque opprobre:
Et du premier des Césars
L'assassin fut homme sobre.

Dieu bénisse nos dévots!
Leur âme est vraiment loyale.
Mais jadis les grands pivots
De la ligue anti-royale,
Les Lincestres, les Aubris,
Qui contre les deux Henris
Prêchoient tant la populace,
S'occupoient peu des écrits
D'Anacréon et d'Horace.

Crois-moi, fais de leurs chansons
Ta plus importante étude;
A leurs aimables leçons
Consacre ta solitude;
Et, par Sonning rappelé
Sur ce rivage émaillé
Où Neuilli borde la Seine,
Reviens au vin d'Auvile
Mêler les eaux d'Hippocrène.

J. B. Rousseau.

§ 15. *Ode au Marquis de la Fare.*

Dans la route que je me trace,
La Fare, daigne m'éclairer;
Toi qui dans les sentiers d'Horace
Marches sans jamais t'égarer;
Qui, par les leçons d'Aristippe,
De la sagesse de Chrysippe
As su corriger l'âpreté,
Et, telle qu'aux beaux jours d'Astrée,
Nous montrer la vertu parée
Des attraits de la volupté.

Ce feu sacré que Prométhée
Osa dérober dans les cieux,
La raison, à l'homme apportée,
Le rend presque semblable aux dieux.
Se pourroit-il, sage La Fare,
Qu'un présent si noble et si rare
De tous maux devînt l'instrument,
Et qu'une lumière divine
Pût jamais être l'origine
D'un déplorable aveuglement?

Lorsqu'à l'époux de Pénélope
Minerve accorde son secours,
Les Lestrigons et le Cyclope
Ont beau s'armer contre ses jours:
Aidé de cette intelligence,
Il triomphe de la vengeance
De Neptune en vain courroucé;
Par elle il brave les caresses
Des sirènes enchanteresses,
Et les breuvages de Circé.

De la vertu qui nous conserve
C'est le symbolique tableau;
Chaque mortel a sa Minerve,
Qui doit lui servir de flambeau.
Mais cette déité propice
Marchoit toujours devant Ulysse,
Lui servant de guide ou d'appui;
Au lieu que, par l'homme conduite,
Elle ne va plus qu'à sa suite,
Et se précipite avec lui.

Loin que la raison nous éclaire
Et conduise nos actions,
Nous avons trouvé l'art d'en faire
L'orateur de nos passions:
C'est un sophiste qui nous joue,
Un vil complaisant qui se loue
A tous les fous de l'univers,
Qui, s'habillant du nom de sages,
La tiennent sans cesse à leurs gages,
Pour autoriser leurs travers.

C'est elle qui nous fait accroire
Que tout cède à notre pouvoir;
Qui nourrit notre folle gloire
De l'ivresse d'un faux savoir;
Qui, par cent nouveaux stratagêmes
Nous masquant sans cesse à nous-mêmes,
Parmi les vices nous endort,
Du furieux fait une Achille,
Du fourbe un politique habile,
Et de l'athée un esprit fort.

Mais vous, mortels qui, dans le monde
Croyant tenir les premiers rangs,
Plaignez l'ignorance profonde
De tant de peuples différens;
Qui confondez avec la brute

Ce Huron caché sous sa hute,
Au seul instinct presque réduit ;
Parlez : Quel est le moins barbare
D'une raison qui vous égare,
Ou d'un instinct qui le conduit ?

La nature, en trésors fertile,
Lui fait abondamment trouver
Tout ce qui lui peut être utile,
Soigneuse de le conserver.
Content du partage modeste
Qu'il tient de la bonté céleste,
Il vit sans trouble et sans ennui ;
Et si son climat lui refuse
Quelques biens dont l'Europe abuse,
Ce ne sont plus des biens pour lui.

Couché dans un antre rustique,
Du nord il brave la rigueur ;
Et notre luxe asiatique
N'a point énervé sa vigueur :
Il ne regrette point la perte
De ces arts dont la découverte
A l'homme a coûté tant de soins,
Et qui, devenus nécessaires,
N'ont fait qu'augmenter nos misères,
En multipliant nos besoins.

Il méprise la vaine étude
D'un philosophe pointilleux
Qui, nageant dans l'incertitude,
Vante son savoir merveilleux :
Il ne veut d'autre connoissance
Que ce que la Toute-Puissance
A bien voulu nous en donner ;
Et sait qu'elle créa les sages
Pour profiter de ses ouvrages,
Et non pour les examiner.

Ainsi d'une erreur dangereuse
Il n'avale point le poison ;
Et notre clarté ténébreuse
N'a point offusqué sa raison.
Il ne se tend point à lui-même
Le piége d'un adroit système
Pour se cacher la vérité :
Le crime à ses yeux paroît crime ;
Et jamais rien d'illégitime
Chez lui n'a pris l'air d'équité.

Maintenant, fertiles contrées,
Sages mortels, peuples heureux,
Des nations hyperborées
Plaignez l'aveuglement affreux ;
Vous qui, dans la vaine noblesse,
Dans les honneurs, dans la mollesse,
Fixez la gloire et les plaisirs ;
Vous de qui l'infâme avarice
Promène au gré de son caprice
Les insatiables désirs.

Oui, c'est toi, monstre détestable,
Superbe tyran des humains,
Qui seul du bonheur véritable
A l'homme as fermé les chemins.
Pour apaiser sa soif ardente,
La terre, en trésors abondante,
Feroit germer l'or sous ses pas.
Il brûle d'un feu sans remède ;
Moins riche de ce qu'il possède
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

Ah ! si d'une pauvreté dure
Nous cherchons à nous affranchir,
Rapprochons-nous de la nature,
Qui seule peut nous enrichir.
Forçons de funestes obstacles ;
Réservons pour nos tabernacles
Cet or, ces rubis, ces métaux ;
Ou dans le sein des mers avides
Jetons ces richesses perfides,
L'unique élément de nos maux.

Ce sont là les vrais sacrifices
Par qui nous pouvons étouffer
Les semences de tous les vices
Qu'on voit ici-bas triompher.
Otez l'intérêt de la terre,
Vous en exilerez la guerre,
L'honneur rentrera dans ses droits ;
Et, plus justes que nous ne sommes,
Nous verrons régner chez les hommes
Les mœurs à la place des lois.

Surtout réprimons les saillies
De notre curiosité,
Source de toutes nos folies,
Mère de notre vanité.
Nous errons dans d'épaisses ombres,
Où souvent nos lumières sombres
Ne servent qu'à nous éblouir.
Soyons ce que nous devons être ;
Et ne perdons point à connoître
Des jours destinés à jouir.

J. B. Rousseau.

§ 16. *Ode à l'Abbé de Chaulieu.*

Tant qu'a duré l'influence
D'un astre propice et doux,
Malgré moi de ton absence
J'ai supporté les dégoûts.

Je disois : Je lui pardonne
De préférer les beautés
De Palès et de Pomone
Au tumulte des cités :

Ainsi l'amant de Glycère,
Epris d'un repos obscur,
Cherchoit l'ombre solitaire
Des rivages de Tibur.

Mais aujourd'hui qu'en nos plaines
Le chien brûlant de Procris
De Flore aux douces haleines
Desseche les dons chéris,

Veux-tu d'un astre perfide
Risquer les âpres chaleurs,
Et, dans ton jardin aride,
Sécher ainsi que tes fleurs

Crois-moi, suis plutôt l'exemple
De tes amis casaniers,
Et reviens goûter, au Temple,
L'ombre de tes marronniers.

Dans ce salon pacifique
Où préident les neuf sœurs,
Un loisir philosophique
T'offre encor d'autres douceurs :

Là nous trouverons sans peine
Avec toi, le verre en main,
L'homme après qui Diogène
Courut si long-temps en vain ;

Et, dans la douce allégresse
Dont tu sais nous abreuver,
Nous puiserons la sagesse,
Qu'il chercha sans la trouver.

J. B. Rousseau.

§ 17. *Ode sur la vie humaine.*

Que l'homme est bien durant sa vie
Un parfait miroir de douleurs !
Dès qu'il respire, il pleure, il crie,
Et semble prévoir ses malheurs.

Dans l'enfance toujours des pleurs,
Un pédant porteur de tristesse ;
Des livres de toutes couleurs,
Des châtimens de toute espece.

L'ardente et fougueuse jeunesse
Le met encore en pire état ;
Des créanciers, une maîtresse
Le tourmentent comme un forçat.

Dans l'âge mûr, autre combat,
L'ambition le sollicite :
Richesses, dignités, éclat,
Soins de famille, tout l'agite.

Vieux, on le méprise, on l'évite ;
Mauvaise humeur, infirmité,
Toux, gravelle, goutte, pituite,
Assiégent sa caducité.

Pour comble de calamité,
Un directeur s'en rend le maître.
Il meurt enfin peu regretté,
C'étoit bien la peine de naître.

J. B. Rousseau.

§ 18. *Ode sur la mort de J. B. Rousseau.*

Quand le premier chantre du monde
Expira sur les bords glacés
Où l'Ebre entraîné dans son onde
Reçut ses membres dispersés,
Le Thrace errant sur les montagnes,
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs :
Les champs de l'air en retentirent,
Et dans les antres qui gémirent,
Le lion répandit des pleurs.

La France a perdu son Orphée ;
Muses, dans ces momens de deuil,
Elevez le pompeux trophée
Que vous demande son cercueil :
Laissez par de nouveaux prodiges,
D'éclatans et dignes vestiges
D'un jour marqué par vos regrets.
Ainsi le tombeau de Virgile
Est couvert du laurier fertile
Qui par vos soins ne meurt jamais.

D'une brillante et triste vie
Rousseau quitte aujourd'hui les fers,
Et loin du ciel de sa patrie,
La mort termine ses revers.
D'où ses maux ont-ils pris leur source ?
Quelles épines dans sa course
Etouffoient les fleurs sous ses pas ?
Quels ennuis ! quelle vie errante,
Et quelle foule renaissante
D'adversaires et des combats !

Vous, dont l'inimitié durable
L'accusa de ces chants affreux,
Qui méritoient, s'il fut coupable,
Un châtiment plus rigoureux ;
Dans le sanctuaire suprême,
Grâce à vos soins, par Thémis même
Son honneur est encor terni.
J'abandonne son innocence ;
Que veut de plus votre vengeance ;
Il fut malheureux et puni.

Jusques à quand, mortels farouches,
Vivrons-nous de haine et d'aigreur ?
Prêterons-nous toujours nos bouches
Au langage de la fureur ?
Implacable dans ma colère,
Je m'applaudis de la misère
De mon ennemi terrassé ;
Il se relève, je succombe ;
Et moi-même à ses pieds je tombe
Frappé du trait que j'ai lancé.

Songeons que l'imposture habite
Parmi le peuple et chez les grands ;
Qu'il n'est dignité ni mérite
A l'abri de ses traits errans ;
Que la calomnie écoutée,
A la vertu persécutée
Porte souvent un coup mortel,
Et poursuit sans que rien l'étonne,
Le monarque sous la couronne,
Et le pontife sur l'autel.

Du sein des ombres éternelles
S'élevant au trône des dieux,
L'envie offusque de ses ailes
Tout éclat qui frappe ses yeux.
Quel ministre, quel capitaine,
Quel monarque vaincra sa haine,
Et les injustices du sort ?
Le temps à peine les consomme ;
Et jamais le prix du grand homme
N'est bien connu qu'après sa mort.

Oui, la mort seule nous délivre
Des ennemis de nos vertus,
Et notre gloire ne peut vivre
Que lorsque nous ne vivons plus.
Le chantre d'Ulysse et d'Achille
Sans protecteur et sans asile,
Fut ignoré jusqu'au tombeau :
Il expire, le charme cesse,
Et tous les peuples de la Grèce
Entre eux disputent son berceau.

Le Nil a vu sur ses rivages
De noirs habitans des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissans ! fureurs bizarres ;
Tandis que ces monstres barbares
Poussoient d insolentes clameurs,
Le dieu poursuivant sa carrière,
Versoit des torrens de lumière
Sur ces obscurs blasphémateurs.

Souveraine des chants lyriques,
Toi que Rousseau dans nos climats,
Appela des jeux Olympiques,
Qui sembloient seuls fixer tes pas ;
Par qui ta trompette éclatante
Secondant ta voix triomphante,
Formera-t-elle des concerts?
Des héros Muse magnanime,
Par quel organe assez sublime
Vas-tu parler à l'univers?

Favoris, élèves dociles
De ce ministre d'Apollon,
Vous à qui ses conseils utiles
Ont ouvert le sacré vallon ;
Accourez, troupe désolée,
Déposez sur son mausolée
Votre lyre qu'il inspiroit ;
La mort a frappé votre maître,
Et d'un souffle a fait disparoître
Le flambeau qui vous éclairoit.

Et vous dont sa fière harmonie
Egala les superbes sons,
Qui reviviez dans ce génie
Formé par vos seules leçons ;
Mânes d'Alcée et de Pindare,
Que votre suffrage répare
La rigueur de son sort fatal.
Dans la nuit du séjour funèbre,
Consolez son ombre célèbre,
Et couronnez votre rival.

Le Franc-de Pompignan.

§ 19. *Ode sur la journée de Fontenoi.*

Flandres, qui dans tes champs, couverts d'ombres funèbres,
Vois croître les cyprès et les lauriers célèbres,
A des maîtres nouveaux soumise tant de fois,
Jusqu'à quand seras tu la victime des armes,
Le séjour des alarmes,
Et le théâtre affreux des vengeances des rois?

De meurtres affamé, le démon des batailles
De ses barbares mains déchire tes entrailles ;
Pour nourrir sa fureur tu renais chaque jour :
Et ton sort est pareil au destin déplorable
De ce fameux coupable,
Immortel aliment de l'avide vautour.

Que dis-je? contre toi si Louis se déclare,
Sa valeur fait tes maux, sa bonté les répare ;
Tu devras ton bonheur à son bras irrité.
C'est ainsi que le Nil, franchissant son rivage.
Dans les champs qu'il ravage,
Répand le germe heureux de leur fécondité.

Dans l'horreur de la nuit, la discorde infernale
A rempli tour à tour du venin qu'elle exhale,
Les lions réunis aux sanglans léopards.
Sortis du fond des bois, ils viennent sur leur têtes
Attirer les tempêtes
Qui foudroyoient déjà l'orgueil de tes remparts.

La barrière des cieux au soleil est ouverte.
Ennemis, frémissez : témoin de votre perte,
Pour la dernière fois il éclaire vos pas ;
Il n'aura point fourni sa brillante carrière,
Qu'épars sur la poussière,
Vous serez engloutis dans la nuit du trépas.

Maurice et Cumberland, précédés du tonnerre,
Sous leurs fiers escadrons ont ébranlé la terre ;
Leurs soldats sont tout prêts ; ils vont tenter le sort.
Déjà sont dirigés ces bronzes formidables,
Dont les flancs redoutables
Renferment la terreur, le carnage et la mort.

Le clairon retentit. A ce signal terrible
La foudre à répondu par un bruit plus horrible ;
Un fracas meurtrier fend la voûte des airs.
L'Escaut, saisi d'effroi dans sa grotte profonde,
Précipite son onde,
Et court s'ensevelir au vaste sein des mers.

Muse, retrace-moi le choc des deux armées,
D'une égale fureur au massacre animées ;
Le fer, le feu, la mort, lancés dans tous les rangs ;
Des coursiers belliqueux les bouches écumantes,
Et les plaines fumantes
Du sang des bataillons sous le glaive expirans.

Deux tonnerres, cachés dans les sombres nuages,
Par leur choc ténébreux, précurseur des orages,
Troublent ainsi des dieux les paisibles lambris :
Ils tombent en grondant de la voûte céleste,
Et leur chute funeste
Dans les champs ravagés sème d'affreux débris.

Avancez, dit Louis à sa garde fidèle :
Volez, brillante élite, où l'honneur vous appelle ;
Il n'appartient qu'à vous de fixer le destin ;
Paroissez : la victoire, à regret indécise,
Sur vos drapeaux assise,
Va réparer l'affront de son vol incertain.

Dociles à sa voix, nos guerriers magnanimes
Rejètent les conseils des cœurs pusillanimes,
Qui, prompts à s'alarmer, desespèrent toujours :
Et traînant de leurs ans la méprisable chaîne,
Immoleroient sans peine
Le salut d'un empire au salut de leurs jours.

Ils partent ; c'en est fait : leur audace aguerrie
A repoussé l'Anglois, a vengé la patrie.
L'art a beau seconder un impuissant courroux :
Ce chef-d'œuvre imprévu des leçons de Bellone,
Cette épaisse colonne,
Prête à les écraser, s'écroule sous leurs coups.

Tel, aux climats du nord, où sa fureur s'exerce,
Le fougueux aquilon de son souffle renverse
Ces chênes orgueilleux, ornemens des forêts :
Telle, et plus redoutable en sa course rapide,
On voit la flamme avide
Dévorer les épis qui couvrent nos guérets.

Fortune, les François dont la valeur t'enchaîne,
Regardent d'un même œil ton amour ou ta haine ;
Tu n'as rien fait pour eux : ils ont tout fait sans toi.
Ce peuple, pour soumettre au joug de l'esclavage
L'ennemi qui l'outrage,
N'a besoin que d'un chef, ou des yeux de son roi.

Mânes de nos héros, ah ! si cette journée
Est le terme fatal de votre destinée,
Cédez, sans murmurer, à la rigueur du sort :

Minos vous a reçus des bras de la victoire;
Les rayons de la gloire
Ont dissipé l'horreur des ombres de la mort.

Grammont, je n'entends plus soupirer ta vaillance,
De laisser après toi le destin en balance;
Les vaincus aux enfers rassurent ton grand cœur:
Ils reculent encore à l'aspect de ton ombre;
Leur frayeur et leur nombre
Te sont de sûrs garans que ton maître est vainqueur.

Rivaux, dignes de nous, si le sort de vos armes
A la fière Albion fait répandre des larmes,
Vous n'en êtes pas moins et la gloire et l'appui:
A vos nobles efforts on rend cette justice,
Qu'un autre que Maurice
Eût vu votre valeur triompher aujourd'hui.

Tournay ranime en vain ses forces épuisées;
Sous les débris fumans de ses tours embrasées
Vos pâles compagnons tombent ensevelis:
Gand, Bruges, Dendermonde ouvrent déjà leurs portes,
Et nos braves cohortes
Dans Oudenarde en feu vont arborer les lis.

Cessez de disputer cette triste contrée
Que Bellone aux Bourbons tant de fois a livrée.
Dans des temps plus heureux vous pouviez nous dompter;
Mais aujourd'hui craignez de nouvelles disgrâces;
Retournez sur vos traces;
Votre plus beau triomphe est de nous éviter.

L'hommage que l'on doit à tes vertus suprêmes,
Grand roi, nos ennemis te le rendent eux-mêmes:
Ils viendroit à tes pieds implorer tes bienfaits.
Après avoir chanté l'éclat de tes trophées,
Puissent les doctes fées
Célébrer sous tes yeux les douceurs de la paix

Tel Auguste autrefois, favorable au génie,
Excitoit les talens des fils de l'harmonie;
Il abaissoit sur eux ses fertiles regards:
D'une main il fermoit, déposant son tonnerre,
Le temple de la guerre,
Et de l'autre il ouvroit le temple des beaux arts.

Fréron.

§ 20. *Ode sur le système de Copernic.*

L'Homme a dit: les cieux m'environnent,
Les cieux ne roulent que pour moi:
De ces astres qui me couronnent,
La nature me fit le roi:
Pour moi seul le soleil se lève
Pour moi seul le soleil achève
Son cercle éclatant dans les airs;
Et je vois, souverain tranquille,
Sur son poids la terre immobile
Au centre de cet univers.

Fier mortel, bannis ces fantômes,
Sur toi-même jette un coup d'œil.
Qui sommes-nous, foibles atomes,
Pour porter si loin notre orgueil?
Insensés! nous parlons en maîtres,
Nous, qui dans l'océan des êtres
Nageons tristement confondus;
Nous dont l'existence légère,
Pareille à l'ombre passagère,
Commence, paroît, et n'est plus!

Mais quelles routes immortelles
Uranie entr'ouvre à mes yeux!
Déesse, est-ce toi qui m'appelles
Aux voûtes brillantes des cieux?
Je te suis...Mon âme agrandie,
S'élançant d'une aile hardie,
De la terre a quitté les bords!
De ton flambeau la clarté pure
Me guide au temple où la nature
Cache ses augustes trésors.

Grand Dieu! quel sublime spectacle
Confond mes sens, glace ma voix!
Où suis-je? Quel nouveau miracle
De l'Olympe a changé les lois?
Au loin, dans l'étendue immense,
Je contemple seul en silence
La marche du grand univers;
Et dans l'enceinte qu'il embrasse,
Mon œil surpris voit sur leur trace
Retourner les orbes divers.

Portés du couchant à l'aurore
Par un mouvement éternel,
Sur leur axe ils tournent encore
Dans les vastes plaines du ciel.
Quelle intelligence secrète
Règle en son cours chaque planète
Par d'imperceptibles ressorts?
Le soleil est-il le génie
Qui fait avec tant d'harmonie
Circuler les célestes corps?

Au milieu d'un vaste fluide,
Que la main du Dieu Créateur,
Versa dans l'abîme du vide,
Cet astre unique est leur moteur.
Sur lui-même agité sans cesse,
Il emporte, il balance, il presse
L'éther et les orbes errans;
Sans cesse une force contraire,
De cette ondoyante matière
Vers lui repousse les torrens.

Ainsi se forment les orbites
Que tracent les globes connus:
Ainsi dans des bornes prescrites,
Volent et Mercure et Vénus.
La terre suit; Mars moins rapide,
D'un air sombre, s'avance et guide
Les pas tardifs de Jupiter:
Et son père, le vieux Saturne,
Roule à peine son char nocturne
Sur les bords glacés de l'éther.

Oui, notre sphère, épaisse masse,
Demande au soleil ses présens.
A travers sa dure surface
Il darde ses feux bienfaisans.
Le jour voit les heures légères
Présenter les deux hémisphères,
Tour à tour à ses doux rayons;
Et sur les signes inclinée,
La terre promenant l'année,
Produit des fleurs ou des moissons.

Je te salue, âme du monde,
Sacré soleil, astre de feu,
De tous les biens source féconde,
Soleil, image de mon Dieu!
Aux globes qui, dans leur carrière,
Rendent hommage à ta lumière,
Annonce Dieu par ta splendeur:
Règne à jamais sur ses ouvrages,
Triomphe, entretiens tous les âges
De son éternelle grandeur.

Malfilâtre.

§ 21. *Ode à Buffon sur ses détracteurs.*

Buffon, laisse gronder l'envie;
C'est l'hommage de sa terreur;
Que peut sur l'éclat de ta vie
Son aveugle et lâche fureur?
Olympe qu'assiége un orage
Dédaigne l'impuissante rage
Des aquilons tumultueux:
Tandis que la noire tempête
Gronde à ses pieds, sa noble tête
Garde un calme majestueux.

Pensois-tu donc que le génie
Qui te place au trône des arts,
Long-temps d'une gloire impunie
Blesseroit de jaloux regards?
Non, non, tu dois payer ta gloire;
Tu dois expier ta mémoire
Par les orages de tes jours;
Mais ce torrent qui dans ton onde
Vomit sa fange vagabonde
N'en sauroit altérer le cours.

Poursuis ta brillante carrière,
O dernier astre des François;
Ressemble au dieu de la lumière
Qui se venge par des bienfaits.
Poursuis. Que tes nouveaux ouvrages
Remportent de nouveaux suffrages,
Et des lauriers plus glorieux:
La gloire est le prix des Alcides,
Et le dragon des Hespérides
Gardoit un or moins précieux.

Mais si tu crains la tyrannie
D'un monstre jaloux et pervers,
Quitte le sceptre du génie,
Cesse d'éclairer l'univers;
Descends des hauteurs de ton âme;
Abaisse tes ailes de flamme;
Brise tes sublimes pinceaux
Prends tes envieux pour modèles;
Et de leurs vernis infidèles
Obscurcis tes brillans tableaux

Flatté de plaire aux goûts volages,
L'esprit est le dieu des instans:
Le génie est le dieu des âges,
Lui seul embrasse tous les temps.
Qu'il brule d'un noble délire,
Quand la gloire autour de sa lyre
Lui peint les siècles assemblés,
Et leur suffrage vénérable
Fondant son trône inaltérable
Sur les empires écroulés!

Eût-il, sans ce tableau magique
Dont son noble cœur est flatté,
Rompu le charme léthargique
De l'indolente volupté?
Eût-il dédaigné les richesses;
Eût-il rejeté les caresses
Des Circés aux brillans appas?
Et par une étude incertaine

Acheté l'estime lointaine
Des peuples qu'il ne verra pas?

Ainsi l'active chrysalide
Fuyant le jour et le plaisir,
Va filer son trésor liquide
Dans un mystérieux loisir:
La nymphe s'enferme avec joie
Dans ce tombeau d'or et de soie
Qui la voile aux profanes yeux,
Certaine que ses nobles veilles
Enrichiront de leurs merveilles
Les rois, les belles et les dieux.

Ceux dont le présent est l'idole
Ne laissent point de souvenir:
Par un succès vain et frivole,
Ils ont usé leur avenir.
Amans des roses passagères,
Ils ont les grâces mensongères
Et le sort des rapides fleurs;
Leur plus long règne est d'une aurore:
Mais le temps rajeunit encore
L'antique laurier des neuf sœurs.

Jusques à quand de vils Procustes
Viendront-ils au sacré vallon,
Souillant ces retraites augustes,
Mutiler les fils d'Apollon;
Le croirez-vous, races futures!
J'ai vu Zoïle aux mains impures,
Zoïle outrager Montesquieu.
Mais quand la parque inéxorable
Frappa cet homme irréparable,
Nos regrets en firent un dieu.

Quoi! tour à tour dieux et victimes,
Le sort fait marcher les talens
Entre l'Olympe et les abimes,
Entre la satire et l'encens:
Malheur au mortel qu'on renomme!
Vivant, nous blessons le grand homme,
Mort, nous tombons à ses genoux.
On n'aime que la gloire absente;
La mémoire est reconnoissante;
Les yeux sont ingrats et jaloux.

Buffon, dès que rompant ses voiles,
Et fugitive du cercueil,
De ces palais peuplés d'étoiles
Ton âme aura franchi le seuil,
Du sein brillant de l'empirée
Tu verras la France éplorée
T'offrir des honneurs immortels;
Et le temps, vengeur légitime,
De l'envie expier le crime,
Et l'enchaîner à tes autels.

Moi! sur cette rive déserte
Et de talens, et de vertus,
Je dirai, soupirant ma perte,
Illustre ami! tu ne vis plus:
La nature est veuve et muette;
Elle te pleure! et son poète
N'a plus d'elle que des regrets:
Ombre divine et tutélaire!
Cette lyre qui t'a su plaire,
Je la suspends à tes cyprès.

Le Brun.

§ 22. *Ode à Malherbe sur les douceurs de la vie champêtre.*

Tircis, il faut penser à faire la retraite;
La course de nos jours est plus qu'à demi faite;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort,
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des vents notre nef vagabonde:
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable;
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable;
Plus on est élevé, plus on court de dangers:
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête;
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des maisons de nos rois, que les toits des bergers.

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs!

Il laboure le champ que labouroit son père;
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés:
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages,
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire,
Son fertile domaine est son petit empire,
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau ;
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces ;
Et sans porter envie à la pompe des princes.
Il est content chez lui de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous la faucille,
Le vendageur plier sous le faix des paniers.
Il semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,
Les humides vallons, et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il suit aucunes fois un cerf par les foulées,
Dans ces vieilles forêts du peuple reculées,
Et qui même du jour ignorent le flambeau :
Aucunes fois des chiens il suit les voix confuses,
Et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses,
Du lieu de sa retraite en faire son tombeau.

Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse,
Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse
A vu dans le berceau ses bras emmaillotés :
Il tient par les moissons registre des années ;
Et voit de temps en temps leurs courses enchaînées
Faire avec lui vieillir les bois qu'il a plantés.

Il ne va point fouiller aux terres inconnues,
A la merci des vents et des ondes chenues,
Ce que nature avare a caché de trésors :
Il ne recherche point, pour honorer sa vie,
De plus illustre mort, ni plus digne d'envie,
Que de mourir au lit où ses pères sont morts.

S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques,
Où la magnificence étale ses attraits,
Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles,
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles,
Qu'en ces riches lambris on ne voit qu'en portraits.

Crois-moi, retirons-nous hors de la multitude,
Et vivons désormais loin de la servitude,
De ces palais dorés où tout le monde accourt ;
Sous un chêne élevé les arbrisseaux s'ennuient,
Et devant le soleil tous les astres s'enfuient,
De peur d'être obligés de lui faire la cour.

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où loin des vanités de la magnificence,
Commence mon repos, et finit mon tourment ;
Vallons, fleuves, rochers, aimable solitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement.

Racan.

§ 23. *Ode sur Fontenai.*

Désert, aimable solitude,
Séjour du calme et de la paix,
Asile où n'entrèrent jamais
Le tumulte et l'inquiétude ;

Quoi ! j'aurai tant de fois chanté
Aux tendres accords de ma lyre,
Tout ce qu'on souffre sous l'empire
De l'amour et de la beauté :

Et plein de la reconnoissance
De tous les biens que tu m'as faits,
Je laisserai dans le silence
Tes agrémens et tes bienfaits?

C'est toi qui me rends à moi-même ;
Tu calmes mon cœur agité,
Et de ma seule oisiveté
Tu me fais un bonheur extrême.

Parmi ces bois et ces hameaux,
C'est là que je commence à vivre,
Et j'empêcherai de m'y suivre
Le souvenir de tous mes maux.

Emplois, grandeurs tant désirées,
J'ai connu vos illusions;
Je vis loin des préventions
Que forgent vos chaînes dorées.

La cour ne peut plus m'éblouir;
Libre de son joug le plus rude,
J'ignore ici la servitude
De louer qui je dois haïr.

Fils des dieux, qui de flatteries
Repaissez votre vanité,
Apprenez que la vérité
Ne s'entend que dans nos prairies.

Grotte, d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse et de fleurs tapissée,
N'entretiens jamais ma pensée,
Que du murmure de ton eau.

Bannissons la flatteuse idée
Des honneurs que m'avoient promis
Mon savoir-faire et mes amis,
Tous deux maintenant en fumée.

Je trouve ici tous les plaisirs
D'une condition commune:
Avec l'état de ma fortune,
Je mets de niveau mes désirs.

Ah! quelle riante peinture!
Chaque jour se pare à mes yeux;
Des trésors dont la main des dieux,
Se plaît d'enrichir la nature.

Quel plaisir de voir les troupeaux,
Quand le midi brûle l'herbette,
Rangés autour de la houlette,
Chercher l'ombre sous ces ormeaux!

Puis, sur le soir, à nos musettes
Ouïr répondre les coteaux,
Et retentir tous nos hameaux
De hautbois et de chansonnettes!

Mais, hélas! ces paisibles jours
Coulent avec trop de vitesse;
Mon indolence et ma paresse
N'en peuvent arrêter le cours.

Déjà la vieillesse s'avance,
Et je verrai, dans peu, la mort
Exécuter l'arrêt du sort,
Qui m'y livre sans espérance.

Fontenai, lieux délicieux,
Où je vis d'abord la lumière;
Bientôt au bout de ma carrière,
Chez toi, je joindrai mes aïeux.

Muses qui, dans ce lieu champêtre,
Avec soin me fîtes nourrir;
Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Cependant du frais de votre ombre
Il faut sagement profiter,
Sans regret prêt à vous quitter,
Pour le manoir terrible et sombre,

Où, des arbres dont tout exprès,
Pour un doux et plus long usage,
Mes mains ornèrent ce bocage,
Nul ne me suivra qu'un cyprès.

Mais je vois revenir Lisette,
Qui, d'une coiffure de fleurs,
Avec son teint, et leurs couleurs,
Fait une nuance parfaite.

Égayons ce reste de jours
Que la bonté des dieux me laisse;
Suivons des plaisirs l'heureux cours
C'est le conseil de la sagesse.

Chaulieu.

§ 24. *Ode sur le siècle pastoral.*

Précieux jours, dont fut ornée
La jeunesse de l'univers,
Par quelle triste destinée
N'êtes-vous plus que dans nos vers?

Votre douceur charmante et pure
Cause nos regrets superflus,
Telle qu'une tendre peinture
D'un aimable objet qui n'est plus.

La terre aussi riche que belle,
Unissoit, dans ces heureux temps,
Les fruits d'une automne éternelle
Aux fleurs d'un éternel printemps.

Tout l'univers étoit champêtre,
Tous les hommes étoient bergers;
Les noms de sujets et de maître
Leur étoient encore étrangers.

Sous cette juste indépendance,
Compagne de l'égalité,
Tous dans une même abondance
Goûtoient même tranquillité.

Leurs toits étoient d'épais feuillages;
L'ombre des saules, leurs lambris;
Les temples étoient des bocages;
Les autels, des gazons fleuris.

Les dieux descendoient sur la terre,
Que ne souilloient aucuns forfaits:
Dieux moins connus par le tonnerre,
Que par d'équitables bienfaits.

Vous n'étiez point dans ces années,
Vices, crimes tumultueux;
Les passions n'étoient point nées,
Les plaisirs étoient vertueux.

Sophismes, erreurs, imposture,
Rien n'avoit pris votre poison;
Aux lumières de la nature
Les bergers bornoient leur raison.

Dans leur république champêtre
Régnoit l'ordre: image des dieux,
L'homme étoit ce qu'il devoit être,
On pensoit moins, on vivoit mieux.

Ils n'avoient point d'aréopages,
Ni de capitoles fameux;
Mais n'étoient-ils point les vrais sages,
Puisqu'ils étoient les vrais heureux?

Ils ignoroient les arts pénibles
Et les travaux nés du besoin;
Des arts enjoués et paisibles
La culture fit tout leur soin.

La tendre et touchante harmonie
A leurs jeux doit ses premiers airs;
A leur noble et libre génie
Apollon doit ses premiers vers.

On ignoroit dans leurs retraites
Les noirs chagrins, les vains désirs,
Les espérances inquiètes,
Les longs remords des courts plaisirs.

L'intérêt au sein de la terre,
N'avoit point ravi les métaux;
Ni fouillé le feu de la guerre,
Ni fait des chemins sur les eaux.

Les pasteurs, dans leur héritage
Coulant leurs jours jusqu'au tombeau,
Ne connoissoient que le rivage
Qui les avoit vus au berceau.

Tous dans d'innocentes délices,
Unis par des nœuds pleins d'attraits,
Passoient leur jeunesse sans vices,
Et leur vieillesse sans regrets.

La mort qui pour nous a des ailes
Arrivoit lentement pour eux;
Jamais des causes criminelles
Ne hâtoient ses coups douloureux.

Chaque jour voyoit une fête,
Les combats étoient des concerts,
Une amante étoit la conquête,
L'amour jugeoit du prix des airs.

Ce Dieu berger, alors modeste,
Ne lançoit que des traits dorés;
Du bandeau qui le rend funeste,
Ses yeux n'étoient point entourés.

La bergère aimable et fidèle
Ne se piquoit point de savoir:
Elle ne savoit qu'être belle,
Et suivre la loi du devoir.

La fougère étoit sa toilette,
Son miroir le cristal des eaux,
La jonquille et la violette
Etoient ses atours les plus beaux.

On la voyoit dans sa parure
Aussi simple que ses brebis;
De leur toison commode et pure
Elle se filoit des habits.

O règne heureux de la nature,
Quel dieu nous rendra tes beaux jours?
Justice, égalité, droiture,
Que n'avez-vous régné toujours?

Ne peins-je point une chimère?
Ce charmant siècle a-t-il été?
D'un auteur témoin oculaire,
En sait-on la réalité?

J'ouvre les fastes sur cet âge,
Partout je trouve des regrets;
Tous ceux qui m'en offrent l'image,
Se plaignent d'être nés après.

J'y lis que la terre fut teinte
Du sang de son premier berger;
Depuis ce jour, de maux atteinte,
Elle s'arma pour le venger.

Ce n'est donc qu'une belle fable:
N'envions rien à nos aïeux;
En tout temps l'homme fut coupable:
En tout temps il fut malheureux.

Gresset.

§ 25. *Ode sur la violence et les fureurs de l'amour.*

Heureux celui qui près de toi soupire,
Qui sur lui seul attire ces beaux yeux,
Ce doux accent et ce tendre sourire!
Il est égal aux dieux.

De veine en veine une subtile flamme
Court dans mon sein, sitôt que je te vois;
Et dans le trouble où s'égare mon âme,
Je demeure sans voix.

Je n'entends plus; un voile est sur ma vue:
Je rêve, et tombe en de douces langueurs;
Et sans haleine, interdite, éperdue,
Je tremble, je me meurs.

Sapho. Traduction de l'abbé de Lille.

§ 26. *Imitation d'Anacréon. Portrait d'Iris.*

O toi qui peins d'une façon galante,
Maître passé dans Cythère et Paphos,
Fais un effort; peins-nous Iris absente.
Tu n'as point vu cette beauté charmante,
Me diras-tu? tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots:

Premièrement mets des lis et des roses;
Après cela des amours et des ris.
Mais à quoi bon le détail de ces choses?
D'une Vénus tu peux faire une Iris;
Nul ne sauroit découvrir le mystère;
Traits si pareils ne se sont jamais vus:
Et tu pourras à Paphos, à Cythère
De cette Iris refaire une Vénus.

La Fontaine.

§ 27. *L'amour mouillé.*

J'étois couché mollement,
Et contre mon ordinaire
Je dormois profondément;
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit:
Le vent, le froid et l'orage
Contre l'enfant faisoient rage.
Ouvrez, dit-il, je suis nu.
Moi charitable et bon homme
J'ouvre au pauvre morfondu;
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt;
Repartit-il; car il faut
Qu'auparavant je m'essuie.
J'allume aussitôt du feu.
Il regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me défie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe, et dans moi-même
Je dis: pourquoi craindre tant?
Que peut-il? c'est un enfant:
Ma couardise est extrême
D'avoir eu le moindre effroi:
Que seroit-ce si chez moi
J'avois reçu Poliphême?
L'enfant d'un air enjoué
Ayant un peu secoué
Les pièces de son armure,
Et sa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Climène,
Et de l'amour: c'est mon nom.
Ah! je vous connois, lui dis-je,
Ingrat et cruel garçon:
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon.
Amour fit une gambade;
Et le petit scélérat
Me dit: pauvre camarade,
Mon arc est en bon état;
Mais ton cœur est bien malade.

Anacréon. Imitation de la Fontaine.

§ 28. *Ode à Barine.*

Si le ciel t'avoit punie
De l'oubli de tes sermens,
S'il te rendoit moins jolie,
Quand tu trompes tes amans,
Je croirois ton doux langage,
J'aimerois ton doux lien:
Hélas! il te sied trop bien
D'être parjure et volage.
Viens-tu de trahir ta foi!
Tu n'en es que plus piquante,
Plus belle et plus séduisante;
Les cœurs volent après toi.
Par le mensonge embellie,
Ta bouche a plus de fraîcheur.
Après une perfidie,
Tes yeux ont plus de douceur.
Si par l'ombre de ta mère,
Si par tous les dieux du ciel,
Tu jures d'être sincère,
Les dieux restent sans colère,
A ce serment criminel;
Vénus en rit la première;
Et cet enfant si cruel,
Qui sur la pierre sanglante,
Aiguise la flèche ardente,
Que sur nous tu vas lancer,
Rit du mal qu'il te voit faire,
Et t'instruit encore à plaire,
Pour te mieux récompenser.
Combien de vœux on t'adresse!
C'est pour toi que la jeunesse
Semble croître et se former.
Combien d'encens on t'apporte!
Combien d'amans à ta porte
Jurent de ne plus t'aimer!
Le vieillard qui t'envisage
Craint que son fils ne s'engage
En un piége si charmant.
Et l'épouse la plus belle
Croit son époux infidèle,
S'il te regarde un moment.

Horace. Traduction de la Harpe.

§ 29. *Danger de réveiller l'amour.*

Dans un bois solitaire et sombre
Je me promenois l'autre jour:
Un enfant y dormoit à l'ombre;
C'étoit le redoutable amour.

J'approche, sa beauté me flatte
Mais j'aurois dû m'en défier:
J'y vis tous les traits d'une ingrate,
Que j'avois juré d'oublier.

Il avoit la bouche vermeille,
Le teint aussi beau que le sein.
Un soupir m'échappe, il s'éveille:
L'amour se réveille de rien.

Aussitôt déployant ses ailes
Et saisissant son arc vengeur,
D'une de ses flèches cruelles
En partant il me blesse au cœur.

Va, dit-il, aux pieds de Silvie
Le nouveau languir et brûler;

Tu l'aimeras toute ta vie,
Pour avoir osé m'éveiller.

La Motte.

§ 30. *Les souhaits.*

Que ne suis-je la fleur nouvelle
Qu'au matin Climène choisit,
Qui sur le sein de cette belle
Passe le seul jour qu'elle vit!

Que ne suis-je le doux Zéphire
Qui flatte et rafraîchit son teint,
Et qui pour ses charmes soupire,
Aux yeux de Flore qui s'en plaint!

Que ne suis-je l'oiseau si tendre,
Dont Climène aime tant la voix,
Que même elle oublie à l'entendre,
Le danger d'être tard au bois!

Que ne suis-je cette onde claire
Qui contre la chaleur du jour,
Dans son sein reçoit ma bergère
Qu'elle croit la mère d'Amour!

Dieux! si j'étois cette fontaine
Que bientôt mes flots enflammés....
Pardonnez, je voudrois, Climène,
Etre tout ce que vous aimez.

Le même.

§ 31. *Le Ruisseau.*

Ruisseau, qui baignes cette plaine,
Je te ressemble en bien des traits:
Toujours même penchant t'entraîne;
Le mien ne changera jamais.

Tu fais éclore des fleurettes;
J'en produis aussi quelquefois:
Tu gazouilles sous ces coudrettes;
De l'Amour j'y chante les lois.

Ton murmure flatteur et tendre
Ne cause ni bruit, ni fracas:
Plein du souci qu'Amour fait prendre,
Si j'en murmure, c'est tout bas.

Rien n'est, dans l'empire liquide,
Si pur que l'argent de tes flots:
L'ardeur qui dans mon sein réside,
N'est pas moins pure que tes eaux.

Des vents qui font gémir Neptune,
Tu braves les coups redoublés:
Des jeux cruels de la fortune
Mes sens ne sont jamais troublés.

Tu n'as pas d'embûche profonde;
Je n'ai point de piége trompeur:
On voit jusqu'au fond de ton onde;
On lit jusqu'au fond de mon cœur.

Au but prescrit par la nature
Tu vas toujours d'un pas égal,
Jusqu'au temps, où par la froidure,
L'hiver vient glacer ton crystal.

Sans Thémire, je ne puis vivre:
Mon but à son cœur est fixé:
Je ne cesserai de la suivre
Que quand mon sang sera glacé.

Pannard.

§ 32. *L'Amour fouetté.*

Jupiter, prête-moi ta foudre
S'écria Lycoris un jour;
Donne, que je réduise en poudre
Le temple où j'ai connu l'Amour.

Alcide que ne suis-je armée
De ta massue et de tes traits,
Pour venger la terre alarmée,
Et punir un dieu que je hais!

Médée, enseigne-moi l'usage
De tes plus noirs enchantemens;
Formons pour lui quelque breuvage,
Egal au poison des amans.

Ah! si dans ma fureur extrême
Je tenois ce monstre odieux!....
Le voilà, lui dit l'Amour même
Qui soudain parut à ses yeux.

Venge-toi, punis, si tu l'oses...
Interdite à ce prompt retour
Elle prit un bouquet de roses
Pour donner le fouet à l'Amour.

On dit même que la bergère
Dans ses bras n'osant le presser,
En frappant d'une main légère
Craignoit encor de le blesser.

Bernard.

§ 33. *La Rose.*

Tendre fruit des pleurs de l'Aurore,
Objet des baisers du Zéphir;
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir.

Que dis-je, hélas! diffère encore,
Diffère un moment à t'ouvrir;
L'instant qui doit te faire éclore,
Est celui qui doit te flétrir.

Thémire est une fleur nouvelle,
Qui doit subir la même loi.
Rose, tu dois briller comme elle,
Elle doit passer comme toi.

Descends de ta tige épineuse,
Viens la parer de tes couleurs;

Tu dois être la plus heureuse,
Comme la plus belle des fleurs.

Va, meurs sur le sein de Thémire;
Qu'il soit ton trône et ton tombeau;
Jaloux de ton sort, je n'aspire
Qu'au bonheur d'un trépas si beau.

Tu verras quelque jour, peut-être,
L'asile où tu dois pénétrer;
Un soupir t'y fera renaître
Si Thémire peut soupirer.

L'amour aura soin de t'instruire
Du côté que tu dois paucher;
Eclate à ses yeux sans leur nuire,
Pare son sein, sans le cacher.

Si quelque main a l'imprudence
D'y venir troubler ton repos,
Emporte avec toi ma vengeance,
Garde une épine à mes rivaux.

Le même.

§ 34. *L'Amour et les nymphes.*

Auprès d'une féconde source,
D'où coulent cent petits ruisseaux,
L'Amour, fatigué de sa course,
Dormoit sur un lit de roseaux.

Les Naïades sans défiance
S'avancent d'un pas concerté,
Et toutes en un grand silence,
Admirent sa jeune beauté.

Ma sœur, que sa bouche est vermeille!
Dit l'une, d'un ton indiscret:
L'Amour qui l'entend, se réveille,
Et se félicite en secret.

Il cache ses desseins perfides
Sous un air engageant et doux:
Les nymphes bientôt moins timides,
Le font asseoir sur leurs genoux.

Eucharis, Naïs et Thémire
Couronnent sa tête de fleurs.
L'Amour d'un gracieux sourire,
Répond à toutes leurs faveurs.

Mais bientôt, aux flammes cruelles
Qui brûlent la nuit et le jour,
Ces indiscrètes immortelles
Connurent le perfide Amour.

Ah! rendez-nous, dieu de Cythère,
Disent-elles, notre repos:
Pourquoi le troubler, téméraire?
Nous brûlons au milieu des eaux.

Nourrissez plutôt sans vous plaindre,
Répond l'Amour, mes tendres feux:
Je les allume quand je veux;
Mais je ne saurois les éteindre.

Bernis.

§ 35. *L'Amour papillon.*

Jupiter outré de colère
D'être blessé par Cupidon,
D'un regard lancé sur Cythère
Changea son fils en papillon.

D'abord, en ailes azurées
On vit diminuer ses bras,
Ses dards, en des pattes dorées:
Il veut se plaindre et ne peut pas.

L'arc à la main, ce dieu perfide
Ne vole plus après les cœurs;
Mais toujours le plaisir pour guide,
Il vole encor de fleurs en fleurs.

Enfin touché de sa disgrâce,
Jupin lui dit: consolez-vous,
Amour, j'excuse votre audace;
Ne méritez plus mon courroux.

Il change; ses flèches cruelles
Reprennent leur premier état;
Mais il conserve encor des ailes,
Pour marque de son attentat.

Depuis, l'Amour aussi volage
Que le papillon inconstant,
En un instant brûle et s'engage,
Et se dégage en un instant.

Le même.

§ 36. *Scène de l'école des femmes.*

ARNOLPHE, *vieillard amoureux d'Agnès qu'il a élevée et qu'il veut épouser;* AGNES *amoureuse d'Horace qu'elle a suivi, et qui l'a remise, sans s'en douter, entre les mains d'Arnolphe, son rival.*

ARNOLPHE, *caché dans son manteau et déguisant sa voix.*
Venez, ce n'est pas là que je vous logerai,
Et votre gîte ailleurs est par moi préparé.
Je prétends en lieu sûr mettre votre personne.
(*Se faisant connoître*);
Me connoissez-vous?

AGNES.

Hai!

ARNOLPHE.

Mon visage, friponne
Dans cette occasion rend vos sens effrayés,
Et c'est à contre-cœur qu'ici vous me voyez;
Je trouble en ses projets l'amour qui vous possède.
(*Agnès regarde si elle ne verra point Horace*)
N'appelez point des yeux le galant à votre aide;
Il est trop éloigné pour vous donner secours.
Ah! ah! si jeune encor vous jouez de ces tours!
Votre simplicité, qui semble sans pareille,
Demande si l'on fait les enfans par l'oreille;
Et vous savez donner des rendez-vous la nuit,
Et pour suivre un galant vous évader sans bruit!
Tu dieu! comme avec lui votre langue cajole!
Il faut qu'on vous ait mise à quelque bonne école!
Qui diantre tout d'un coup vous en a tant appris?
Vous ne craignez donc plus de trouver des esprits?
Et ce galant, la nuit, vous a donc enhardie?
Ah! coquine, en venir à cette perfidie!
Malgré tous mes bienfaits former un tel dessein!
Petit serpent que j'ai rechauffé dans mon sein,
Et qui, dès qu'il se sent, par une humeur ingrate,
Cherche à faire du mal à celui qui le flatte!

AGNES

Pourquoi me criez-vous?

ARNOLPHE

J'ai grand tort en effet.

AGNES

Je n'entends point de mal dans tout ce que j'ai fait.

ARNOLPHE

Suivre un galant n'est pas une action infâme?

AGNES

C'est un homme qui dit qu'il me veut pour sa femme:
J'ai suivi vos leçons, et vous m'avez prêché
Qu'il se faut marier pour ôter le péché.

ARNOLPHE

Oui...Mais pour femme, moi, je prétendois vous prendre,
Et je vous l'avois fait, me semble, assez entendre.

AGNES

Oui, mais, à vous parler franchement entre nous,
Il est plus pour cela selon mon goût que vous.
Chez vous le mariage est fâcheux et pénible;
Et vos discours en font une image terrible;
Mais, las! il le fait, lui, si rempli de plaisirs
Que de se marier il donne les désirs.

ARNOLPHE

Ah! c'est que vous l'aimez, traîtresse!

AGNES

Oui, je l'aime.

ARNOLPHE

Et vous avez le front de le dire à moi-même!

AGNES

Et pourquoi, s'il est vrai, ne le dirois-je pas?

ARNOLPHE

Le deviez-vous aimer, impertinente?

AGNES

Hélas!
Est-ce que j'en puis mais? lui seul en est la cause;
Et je n'y songeois pas lorsque se fit la chose.

ARNOLPHE

Mais il falloit chasser cet amoureux désir.

AGNES

Le moyen de chasser ce qui fait du plaisir?

ARNOLPHE

Et ne savez-vous pas que c'étoit me déplaire?

AGNES

Moi? point du tout. Quel mal cela vous peut-il faire?

ARNOLPHE

Il est vrai, j'ai sujet d'en être réjoui!
Vous ne m'aimez donc pas à ce compte!

AGNES

Vous?

ARNOLPHE

Oui.

AGNES

Hélas! non.

ARNOLPHE

Comment, non!

AGNES

Voulez-vous que je mente?

ARNOLPHE

Pourquoi ne pas m'aimer, madame l'impudente?

AGNES

Mon dieu! ce n'est pas moi que vous devez blâmer:
Que ne vous êtes-vous, comme lui, fait aimer?
Je ne vous en ai pas empêché, que je pense.

ARNOLPHE

Je m'y suis efforcé de toute ma puissance;
Mais les soins que j'ai pris, je les ai perdus tous.

AGNES

Vraiment il en sait donc là-dessus plus que vous;
Car à se faire aimer il n'a point eu de peine.

ARNOLPHE, *à part.*

Voyez comme raisonne et répond la vilaine.
Peste! une précieuse en diroit-elle plus?
Ah! je l'ai mal connue; ou, ma foi, là-dessus
Une sotte en sait plus que le plus habile homme.
(*A Agnès*)
Puisqu'en raisonnemens votre esprit se consomme,
La belle raisonneuse, est-ce qu'un si long-temps
Je vous aurai pour lui nourrie à mes dépens?

AGNES

Non, il vous rendra tout jusques au dernier double.

ARNOLPHE, *bas, à part.*

Elle a de certains mots où mon dépit redouble.
(*Haut*)
Me rendra-t-il, coquine, avec tout son pouvoir,
Les obligations que vous pouvez m'avoir?

AGNES

Je ne vous en ai pas d'aussi grandes qu'on pense.

ARNOLPHE

N'est-ce rien que les soins d'élever votre enfance?

AGNES

Vous avez là-dedans bien opéré vraiment,
Et m'avez fait en tout instruire joliment!
Croit-on que je me flatte, et qu'enfin dans ma tête
Je ne juge pas bien que je suis une bête?
Moi-même j'en ai honte; et, dans l'âge où je suis,
Je ne veux plus passer pour sotte, si je puis.

ARNOLPHE

Vous fuyez l'ignorance, et voulez, quoi qu'il coûte,
Apprendre du blondin quelque chose?

AGNES

Oui, sans doute
C'est de lui que je sais ce que je veux savoir;
Et beaucoup plus qu'à vous je pense lui devoir.

ARNOLPHE

Je ne sais qui me tient qu'avec une gourmade
Ma main de ce discours ne venge la bravade.
J'enrage quand je vois sa piquante froideur;
Et quelques coups de poing satisferoient mon cœur.

AGNES

Hélas! vous le pouvez, si cela vous peut plaire.

ARNOLPHE, *à part.*

Ce mot, et ce regard désarment ma colère,
Et produit un retour de tendresse de cœur
Qui de son action efface la noirceur.
Chose étrange d'aimer, et que pour ces traîtresses
Les hommes soient sujets à de telles foiblesses!
Tout le monde connoît leur imperfection;
Ce n'est qu'extravagance et qu'indiscrétion;
Leur esprit est méchant et leur âme fragile;
Il n'est rien de plus foible et de plus imbécille,
Rien de plus infidèle: et malgré tout cela
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.
(*A Agnès*)
Hé bien! faisons la paix. Va, petite traîtresse,
Je te pardonne tout, et te rends ma tendresse;
Considère par là l'amour que j'ai pour toi,
Et, me voyant si bon, en revanche aime-moi.

AGNES

Du meilleur de mon cœur je voudrois vous complaire:
Que me coûteroit-il, si je le pouvois faire?

ARNOLPHE

Mon pauvre petit cœur, tu le peux, si tu veux.
Ecoute seulement ce soupir amoureux;
Vois ce regard mourant, contemple ma personne,
Et quitte ce morveux et l'amour qu'il te donne.
C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait jeté sur toi;
Et tu seras cent fois plus heureuse avec moi.
Je suis tout prêt, cruelle, à te prouver ma flamme.

AGNES

Tenez, tous ces discours ne me touchent point l'âme;
Horace avec deux mots en feroit plus que vous.

ARNOLPHE

Ah! c'est trop me braver, trop pousser mon courroux.
Je suivrai mon dessein, bête trop indocile,
Et vous dénicherez à l'instant de la ville.
Vous rebutez mes vœux et me mettez à bout;
Mais un fond de couvent me vengera de tout.

Molière.

§ 37. *Scène du misantrope.*

ALCESTE

Madame voulez-vous que je vous parle net?
De vos façons d'agir je suis mal satisfait;
Contre elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,
Et je sens qu'il faudra que nous rompions ensemble.
Oui, je vous tromperois de parler autrement:
Tôt ou tard nous romprons indubitablement;
Et je vous promettrois mille fois le contraire,
Que je ne serois pas en pouvoir de le faire.

CÉLIMENE

C'est pour me quereller donc, à ce que je voi,
Que vous avez voulu me ramener chez moi.

ALCESTE

Je ne querelle point, mais votre humeur, madame,
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre âme;

Vous avez trop d'amans qu'on voit vous obséder,
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder.

CÉLIMENE

Des amans que je fais me rendez-vous coupable?
Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable?
Et lorsque pour me voir ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors?

ALCESTE

Non, ce n'est pas, madame, un bâton qu'il faut prendre,
Mais un cœur à leur voix moins facile et moins tendre.
Je sais que vos appas vous suivent en tous lieux;
Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux:
Et sa douceur offerte à qui vous rend les armes,
Achève sur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.
Le trop riant espoir que vous leur présentez,
Attire autour de vous leurs assiduités;
Et votre complaisance un peu moins étendue
De tant de soupirans chasseroit la cohue.
Mais au moins, dites-moi, madame, par quel sort
Votre Clitandre a l'heur de vous plaire si fort.
Sur quel fonds de mérite, et de vertu sublime
Appuyez-vous en lui l'honneur de votre estime?
Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt
Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit?
Vous êtes-vous rendue avec tout le beau monde
Au mérite éclatant de sa perruque blonde?
Sont-ce ses grands canons qui vous le font aimer?
L'amas de ses rubans a-t-il su vous charmer?
Est-ce par les appas de sa vaste rhingrave,
Qu'il a gagné votre âme en faisant votre esclave?
Ou sa façon de rire et son ton de fausset
Ont-ils de vous toucher su trouver le secret?

CÉLIMENE

Qu'injustement de lui vous prenez de l'ombrage!
Ne savez-vous pas bien pourquoi je le ménage,
Et que dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,
Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis?

ALCESTE

Perdez votre procès, madame, avec constance
Et ne ménagez point un rival qui m'offense.

CÉLIMENE

Mais de tout l'univers vous devenez jaloux!

ALCESTE

C'est que tout l'univers est bien reçu de vous.

CÉLIMENE

C'est ce qui doit rasseoir votre âme effarouchée,
Puisque ma complaisance est sur tous épanchée,
Et vous auriez plus lieu de vous en offenser,
Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.

ALCESTE

Mais moi que vous blâmez de trop de jalousie,
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, madame, je vous prie?

CELIMENE

Le bonheur de savoir que vous êtes aimé.

ALCESTE

Et quel lieu de le croire a mon cœur enflammé?

CÉLIMENE

Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,
Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire.

ALCESTE

Mais qui m'assurera que dans le même instant
Vous n'en disiez peut-être aux autres tout autant?

CÉLIMENE

Certes pour un amant la fleurette est mignonne,
Et vous me traitez là de gentille personne.

Hé bien ! pour vous ôter d'un semblable souci,
De tout ce que j'ai dit je me dédis ici,
Et rien ne sauroit plus vous tromper que vous-même :
Soyez content.

ALCESTE

Morbleu! faut-il que je vous aime!
Ah ! que si de vos mains je rattrape mon cœur,
Je bénirai le ciel de ce rare bonheur!
Je ne le cèle pas, je fais tout mon possible
A rompre de ce cœur l'attachement terrible ;
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici,
Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi.

CÉLIMENE

Il est vrai, votre ardeur est pour moi sans seconde.

ALCESTE

Oui, je puis là-dessus défier tout le monde,
Mon amour ne se peut concevoir; et jamais
Personne n'a, madame, aimé comme je fais.

CÉLIMENE

En effet la méthode en est toute nouvelle,
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle;
Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur,
Et l'on n'a vu jamais un amour si grondeur.

ALCESTE

Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe,
A tous nos démêlés coupons chemin, de grâce ;
Parlons à cœur ouvert, et voyons d'arrêter....

Molière.

§ 38. *Autre scène du misantrope.*

PHILINTE

Qu'est-ce donc? qu'avez vous?

ALCESTE, *assis.*

Laissez moi, je vous prie.

PHILINTE

Mais encor, dites-moi, quelle bizarrerie !....

ALCESTE

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE

Mais on entend les gens, au moins sans se fâcher.

ALCESTE

Moi je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

PHILINTE

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre,
Et quoique amis, enfin je suis tout des premiers....

ALCESTE, *se levant brusquement.*

Moi votre ami! rayez cela de vos papiers.
J'ai fait jusques ici profession de l'être;
Mais après ce qu'en vous je viens de voir paroître,
Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte?

ALCESTE

Allez vous devriez mourir de pure honte ;
Une telle action ne sauroit s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser,
Je vous vois accabler une homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses,
De protestations, d'offres et de sermens
Vous chargez la fureur de vos embrassemens :
Et quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme :

Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent?
Morbleu! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme;
Et si par un malheur, j'en avois fait autant,
Je m'irois de regret pendre tout à l'instant.

PHILINTE

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable;
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable
Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce.

PHILINTE

Mais sérieusement que voulez-vous qu'on fasse?

ALCESTE

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur,
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnoie;
Répondre, comme on peut, à ses empressemens,
Et rendre offre pour offre, et sermens pour sermens.

ALCESTE

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode,
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeans diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant?
Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée;
Et la plus glorieuse a des régals peu chers,
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers.
Sur quelque préférence une estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
Morbleu, vous n'êtes pas pour être de mes gens;
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence;
Je veux qu'on me distingue; et, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE

Mais quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils, que l'usage demande.

ALCESTE

Non, vous dis-je, on devroit châtier sans pitié
Ce commerce honteux de semblant d'amitié;
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre;
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentimens
Ne se masquent jamais sous de vains complimens.

PHILINTE

Il est bien des endroits où la pleine franchise
Deviendroit ridicule et seroit peu permise,
Et par fois, n'en déplaise à votre austère honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Seroit-il à propos et de la bienséance,

De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense?
Et quand on a quelqu'un qu'on hait, ou qui déplaît,
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est?

ALCESTE

Oui.

PHILINTE

Quoi! vous iriez dire à la vieille Emilie,
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun.

ALCESTE

Sans doute.

PHILINTE

A Dorilas qu'il est trop importun,
Et qu'il n'est à la cour oreille qu'il ne lasse,
A conter sa bravoure et l'éclat de sa race?

ALCESTE

Fort bien.

PHILINTE

Vous vous moquez.

ALCESTE

Je ne me moque point;
Et je vais n'épargner personne sur ce point:
Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à méchauffer la bile.
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font.
Je ne trouve partout que lâche flatterie;
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie:
Je n'y puis plus tenir, j'enrage, et mon dessein,
Est de rompre en visière à tout le genre humain.

PHILINTE

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage:
Je ris des noirs acces où je vous envisage;
Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins nourris,
Ces deux frères que peint l'Ecole des Maris.

ALCESTE

Eh mon Dieu, laissons là vos comparaisons fades.

PHILINTE

Non; tout de bon quittez toutes ces incartades;
Le monde par vos soins ne se changera pas.
Et puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
Je vous dirai tout franc que cette maladie
Partout où vous allez donne la comédie;
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE

Tant mieux, morbleu, tant mieux; c'est ce que je demande:
Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande,
Tous les hommes me sont à tel point odieux
Que je serois fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE

Vous voulez un grand mal à la nature humaine!

ALCESTE

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion?
Encore en est-il bien dans le siècle où nous sommes....

ALCESTE

Non; elle est générale, et je hais tous les hommes;
Les uns, parce qu'ils sont méchans et malfaisans,
Et les autres pour être aux méchans complaisans,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses,
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.
De cette complaisance on voit l'injuste excès,

Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès:
Au travers de son masque on voit à plein le traître,
Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être;
Et ses roulemens d'yeux, et son ton radouci
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.
On sait que ce pied plat, digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde;
Et que par eux son sort, de splendeur revêtu,
Fait gronder le mérite, et rougir la vertu.
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
Son misérable honneur ne voit pour lui personne:
Nommez-le fourbe, infâme, et scélérat maudit,
Tout le monde en convient, et nul ne contredit.
Cependant sa grimace est partout bien venue;
On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue;
Et s'il est par la brigue un rang à disputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
Tête-bleu! ce me sont de mortelles blessures
De voir qu'avec le vice on garde des mesures;
Et par fois il me prend des mouvemens soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.

PHILINTE

Mon Dieu! des mœurs du temps mettons-nous moins en peine,
Et faisons un peu grâce à la nature humaine;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
Il faut parmi le monde une vertu traitable;
A force de sagesse on peut être blâmable:
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
Cette grande roideur des vertus des vieux âges
Heurte trop notre siècle et les communs usages;
Elle veut aux mortels trop de perfection:
Il faut fléchir au temps sans obstination;
Et c'est une folie à nulle autre seconde
De vouloir se mêler de corriger le monde.
J'observe, comme vous, cent choses tous les jours
Qui pourroient mieux aller, prenant un autre cours;
Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paroître,
En courroux comme vous, on ne me voit point être.
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont;
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font,
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
Mon flegme est philosophe, autant que votre bile.

ALCESTE

Mais ce flegme, monsieur, qui raisonnez si bien,
Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien?
Et s'il faut par hasard qu'un ami vous trahisse,
Que pour avoir vos biens on dresse un artifice,
Ou qu'on tâche à semer de méchans bruits de vous,
Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux?

PHILINTE

Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature;
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisans, et des loups pleins de rage.

ALCESTE

Je me verrai trahir, mettre en pièces, voler,
Sans que je sois....Morbleu! je ne veux point parler,
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence!

PHILINTE

Ma foi, vous feriez bien de garder le silence:

Contre votre partie éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos soins.

ALCESTE

Je n'en donnerai point ; c'est une chose dite.

PHILINTE

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite ?

ALCESTE

Qui je veux ? la raison, mon bon droit, l'équité.

PHILINTE

Aucun juge par vous ne sera visité ?

ALCESTE

Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse ?

PHILINTE

J'en demeure d'accord : mais la brigue est fâcheuse,
Et....

ALCESTE

Non, j'ai résolu de n'en pas faire un pas.
J'ai tort, ou j'ai raison.

PHILINTE

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE

Je ne remuerai point.

PHILINTE

Votre partie est forte,
Et peut par sa cabale entraîner....

ALCESTE

Il n'importe.

PHILINTE

Vous vous tromperez.

ALCESTE

Soit, j'en veux voir le succès.

PHILINTE

Mais...

ALCESTE

J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

PHILINTE

Mais enfin...

ALCESTE

Je verrai dans cette plaiderie,
Si les hommes auront assez d'effronterie,
Seront assez méchans, scélérats, et pervers,
Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.

PHILINTE

Quel homme !

ALCESTE

Je voudrois, m'en coûtât-il grand'chose,
Pour la beauté du fait avoir perdu ma cause.

PHILINTE

On se riroit de vous, Alceste, tout de bon,
Si l'on vous entendoit parler de la façon.

ALCESTE

Tant pis pour qui riroit.

PHILINTE

Mais cette rectitude
Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine droiture où vous vous renfermez,
La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez ?
Je m'étonne, pour moi, qu'étant comme il le semble,
Vous et le genre humain si fort brouillés ensemble,
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
Vous ayez pris chez lui ce qui charme vos yeux :
Et ce qui me surprend encore davantage,
C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage.
La sincère Eliante a du penchant pour vous ;
La prude Alsinoé vous voit d'un œil fort doux ;

Cependant à leurs vœux votre âme se refuse,
Tandis qu'en ses liens Célimène l'amuse,
De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant
Semblent si fort donner dans les mœurs d'à présent.
D'où vient que, leur portant une haine immortelle,
Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle?
Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux?
Ne les voyez-vous pas, ou les excusez-vous?

ALCESTE

Non: l'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve;
Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,
Le premier à les voir, comme à les condamner.
Mais avec tout cela, quoi que je puisse faire,
Je confesse mon foible; elle a l'art de me plaire:
J'ai beau voir ses défauts, et j'ai beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer:
Sa grâce est la plus forte; et sans doute ma flamme
De ces vices du temps pourra purger son âme.

PHILINTE

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.
Vous croyez être donc aimé d'elle?

ALCESTE

Oui parbleu!
Je ne l'aimerois pas, si je ne croyois l'être.

PHILINTE

Mais, si son amitié pour vous se fait paroître,
D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennui?

ALCESTE

C'est qu'un cœur bien atteint veut qu'on soit tout à lui,
Et je ne viens ici qu'à dessein de lui dire
Tout ce que là-dessus ma passion m'inspire.

PHILINTE

Pour moi, si je n'avois qu'à former des désirs,
Sa cousine Eliante auroit tous mes soupirs;
Son cœur qui vous estime est solide et sincère,
Et ce choix plus conforme étoit mieux votre affaire.

ALCESTE

Il est vrai; ma raison me le dit chaque jour;
Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour.

PHILINTE

Je crains fort pour vos feux, et l'espoir où vous êtes
Pourroit....

Le même.

§ 39. *Scène du Tartuffe.*

Cette scène est un chef-d'œuvre d'exposition.

MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DAMIS, DORINE, FLIPOTE.

MADAME PERNELLE, *à sa servante.*

Allons, Flipote, allons: que d'eux je me délivre.

ELMIRE, *sa belle-fille.*

Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre.

MADAME PERNELLE.

Laissez, ma bru, laissez; ne venez pas plus loin:
Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit envers vous l'on s'acquite.
Mais, ma mère, d'où vient que vous sortez si vite?

MADAME PERNELLE.

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci,
Et que de me complaire on ne prend nul souci.
Oui, je sors de chez vous très-mal édifiée;
Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée;
Ou n'y respecte rien; chacun y parle haut,
Et c'est tout justement la cour du roi pétaut.

DORINE, *suivante de Mariane.*

Si...

MADAME PERNELLE.

Vous êtes, ma mie, une fille suivante,
Un peu trop forte en gueule, et fort impertinente;
Vous vous mêlez sur tout de dire votre avis.

DAMIS, *fils d'Orgon.*

Mais...

MADAME PERNELLE.

Vous êtes un sot, en trois lettres, mon fils:
C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand'mère;
Et j'ai prédit cent fois à mon fils, votre père,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE, *fille d'Orgon.*

Je crois...

MADAME PERNELLE.

Mon dieu! sa sœur, vous faites la discrète,
Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette!
Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort,
Et vous menez, sous cape, un train que je hais fort.

ELMIRE.

Mais, ma mère...

MADAME PERNELLE.

Ma bru, qu'il ne vous en déplaise;
Votre conduite, en tout, est tout à fait mauvaise;
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,
Et leur défunte mère en usoit beaucoup mieux.
Vous êtes dépensière; et cet état me blesse,
Que vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse.
Quiconque à son mari veut plaire seulement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLÉANTE, *beau-frère d'Orgon.*

Mais, madame après tout.

MADAME PERNELLE.

Pour vous, monsieur son frère,
Je vous estime fort, vous aime, et vous révère;
Mais enfin, si j'étois de mon fils, son époux,
Je vous prierois très-fort de n'entrer point chez nous.
Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre
Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.
Je vous parle un peu franc: mais c'est là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

DAMIS.

Votre monsieur Tartuffe est bien heureux, sans doute....

MADAME PERNELLE.

C'est un homme de bien, qui faut que l'on écoute;
Et je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,
De le voir quereller par un fou comme vous.

DAMIS.

Quoi! je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique
Vienne usurper céans un pouvoir despotique,
Et que nous ne puissions à rien nous divertir,
Si ce beau monsieur-là n'y daigne consentir?

DORINE.

S'il le faut écouter et croire à ses maximes,
On ne peut faire rien qu'on ne fasse des crimes;
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

MADAME PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé.
C'est au chemin du ciel qu'il prétend vous conduire;
Et mon fils à l'aimer vous devroit tous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma mère, il n'est père, ni rien,
Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien:
Je trahirois mon cœur de parler d'autre sorte.
Sur ses façons de faire à tous coups je m'emporte:
J'en prévois une suite, et qu'avec ce pied-plat
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE.

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise,
De voir qu'un inconnu céans s'impatronise;
Qu'un gueux, qui quand il vint, n'avoit pas de souliers,
Et dont l'habit entier valoit bien six deniers
En vienne jusque-là que de se méconnoître,
De contrarier tout, et de faire le maître.

MADAME PERNELLE.

Hé! merci de ma vie! il en iroit bien mieux
Si tout se gouvernoit par ses ordres pieux.

DORINE.

Il passe pour un saint dans votre fantaisie:
Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

MADAME PERNELLE.

Voyez la langue.

DORINE.

A lui, non plus qu'à son Laurent,
Je ne me fierois, moi, que sur un bon garant.

MADAME PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être;
Mais pour homme de bien je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal, et ne le rebutez
Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.
C'est contre le péché que son cœur se courrouce,
Et l'intérêt du ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE.

Oui: mais pourquoi, surtout depuis un certain temps
Ne sauroit-il souffrir qu'aucun hante céans?
En quoi blesse le ciel une visite honnête,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête
Veut-on que là-dessus je m'explique entre nous?
(*montrant Elmire*)
Je crois que de madame il est, ma foi, jaloux.

MADAME PERNELLE.

Taisez-vous, et songez aux choses que vous dites.
Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites.
Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez,
Ces carrosses sans cesse à la porte plantés,
Et de tant de laquais le bruyant assemblage,
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.
Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien:
Mais enfin on en parle; et cela n'est pas bien.

CLÉANTE.

Hé! voulez-vous, madame, empêcher qu'on ne cause?
Ce seroit dans la vie une fâcheuse chose,
Si, pour les sots discours où l'on peut être mis,
Il falloit renoncer à ses meilleurs amis.
Et quand même on pourroit se résoudre à le faire,
Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire?
Contre la médisance il n'est point de rempart.
A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard;
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laissons aux causeurs une pleine licence!

DORINE.

Daphné, notre voisine, et son petit époux,

Ne seroient-ils point ceux qui parlent mal de nous?
Ceux de qui la conduite offre le plus à rire
Sont toujours sur autrui les premiers à médire:
Ils ne manquent jamais de saisir promptement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie:
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils pensent dans le monde autoriser les leurs,
Et sous le faux espoir de quelque ressemblance,
Aux intrigues qu'ils ont donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils sont trop chargés.

MADAME PERNELLE.

Tous ces raisonnemens ne font rien à l'affaire.
On sait qu'Orante mène une vie exemplaire;
Tous ses soins vont au ciel: et j'ai su par des gens
Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

DORINE.

L'exemple est admirable, et cette dame est bonne!
Il est vrai qu'elle vit en austère personne;
Mais l'âge dans son âme a mis ce zèle ardent,
Et l'on sait qu'elle est prude à son corps défendant.
Tant qu'elle a pu des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joui de tous ses avantages:
Mais voyant de ses yeux tous les brillans baisser,
Au monde qui la quitte elle veut renoncer,
Et du voile pompeux d'une haute sagesse,
De ses attraits usés déguiser la foiblesse.
Ce sont là les retours des coquettes du temps:
Il leur est dur de voir déserter les galans.
Dans un tel abandon leur sombre inquiétude
Ne voit d'autre recours que le métier de prude;
Et la sévérité de ces femmes de bien
Censure toute chose et ne pardonne à rien;
Hautement d'un chacun elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie
Qui ne sauroit souffrir qu'une autre ait les plaisirs
Dont le penchant de l'âge a sevré leurs désirs.

MADAME PERNELLE, *à Elmire.*

Voilà les contes bleus qu'il vous faut pour vous plaire,
Ma bru. L'on est chez vous contrainte de se taire:
Car madame, à jaser, tient le dé tout le jour.
Mais enfin je prétends discourir à mon tour:
Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage
Qu'en recueillant chez soi ce dévot personnage;
Que le ciel au besoin l'a céans envoyé
Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé;
Que, pour votre salut, vous le devez entendre;
Et qu'il ne reprend rien qui ne soit à reprendre.
Ces visites, ces bals, ces conversations,
Sont du malin esprit toutes inventions.
Là jamais on n'entend de pieuses paroles;
Ce sont propos oisifs, contes et fariboles:
Bien souvent le prochain en a sa bonne part,
Et l'on y sait médire et du tiers et du quart.
Enfin les gens sensés ont leurs têtes troublées
De la confusion de telles assemblées.
Mille caquets divers s'y font en moins de rien;
Et comme l'autre jour un docteur dit fort bien,
C'est véritablement la tour de Babylone,
Car chacun y babille, et tout du long de l'aune;
Et pour conter l'histoire où ce point l'engagea...
(*montrant Cléante*)
Voilà-t-il pas monsieur qui ricane déjà!

Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,
(*à Elmire*)
Et sans...adieu, ma bru; je ne veux plus rien dire.
Sachez que pour céans j'en rabats de moitié,
Et qu'il fera beau temps quand j'y mettrai le pié.
(*donnant un soufflet à Flipote.*)
Allons, vous, vous rêvez, et bayez aux corneilles.
Jour de dieu! je saurai vous frotter les oreilles,
Marchons, gaupe, marchons.

Molière.

§ 40. *Autre scène du Tartuffe.*

ORGON, *qui arrive de la campagne où il avoit passé deux jours.* CLÉANTE, DORINE.

ORGON.
Ah! mon frère, bon jour.
CLÉANTE.
Je sortois, et j'ai joie à vous voir de retour.
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.
ORGON.
(*à Cléante*)
Dorine... mon beau-frère, attendez, je vous prie,
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.
(*à Dorine*)
Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte?
Qu'est-ce qu'on fait céans? comme est-ce qu'on s'y porte?
DORINE
Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.
ORGON.
Et Tartuffe?
DORINE.
Tartuffe! il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille.
ORGON.
Le pauvre homme!
DORINE.
Le soir, elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au souper, toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête étoit encor cruelle.
ORGON.
Et Tartuffe?
DORINE.
Il soupa, lui tout seul, devant elle;
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.
ORGON.
Le pauvre homme!
DORINE.
La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière;
Des chaleurs l'empêchoient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.
ORGON.
Et Tartuffe?
DORINE.
Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table;
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée;
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut;
Et contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avoit perdu madame,
But, à son déjeuné, quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin;
Et je vais à madame annoncer, par avance,
La part que vous prenez à sa convalescence. (*elle sort.*)

CLÉANTE

A votre nez, mon frère, elle se rit de vous;
Et sans avoir dessein de vous mettre en courroux.
Je vous dirai, tout franc, que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui,
A vous faire oublier toutes choses pour lui?
Qu'après avoir chez vous réparé sa misère,
Vous en veniez au point...

ORGON.

Alte-là, mon beau-frère,
Vous ne connoissez pas celui dont vous parlez.

CLÉANTE.

Je ne le connois pas, puisque vous le voulez;
Mais enfin sans savoir quel homme ce peut être...

ORGON.

Mon frère, vous seriez charmé de le connoître,
Et vos ravissemens ne prendroient point de fin,
C'est un homme...qui...ah!...un homme...un homme enfin
Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde,
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien,
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien;
De toutes amitiés il détache mon âme,
Et je verrois mourir, frère, enfans, mère, et femme,
Que je m'en soucierois autant que de cela.

CLÉANTE.

Les sentimens humains, mon frère, que voilà!

ORGON.

Ah! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'église il venoit d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
Il attiroit les yeux de l'assemblée entière,
Par l'ardeur dont au ciel il poussoit sa prière;
Il faisoit des soupirs, de grands élancemens,
Et baisoit humblement la terre à tous momens;
Et lorsque je sortois, il me devançoit vite,
Pour m'aller, à la porte, offrir de l'eau bénite.
Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitoit,
Et de son indigence, et de ce qu'il étoit,
Je lui faisois des dons; mais avec modestie,
Il me vouloit toujours en rendre une partie.
C'est trop, me disoit-il, *c'est trop de la moitié,*
Je ne mérite pas de vous faire pitié.
Et quand je refusois de le vouloir reprendre,
Aux pauvres, à mes yeux, il alloit le répandre.

Enfin le ciel, chez moi, me le fit retirer;
Et, depuis ce temps-là, tout semble y prospérer.
Je vois qu'il reprend tout, et qu'à ma femme même,
Il prend pour mon honneur, un intérêt extrême;
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi, six fois, il s'en montre jaloux.
Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle:
Il s'impute à péché la moindre bagatelle:
Un rien presque suffit pour le scandaliser,
Jusque-là qu'il se vint, l'autre jour, accuser
D'avoir pris une puce, en faisant sa prière,
Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

CLÉANTE.

Parbleu, vous êtes fou, mon frère, que je crois;
Avec de tels discours, vous moquez-vous de moi?
Et que prétendez-vous de tout ce badinage...

ORGON.

Mon frère, ce discours sent le libertinage:
Vous en êtes un peu dans votre âme entiché.
Et comme je vous l'ai, plus de dix fois, prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLÉANTE.

Voilà de vos pareils le discours ordinaire:
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.
C'est être libertin, que d'avoir de bons yeux;
Et qui n'adore pas de vaines simagrées,
N'a ni respect ni foi pour les choses sacrées.
Allez, tous vos discours ne me font point de peur;
Je sais comme je parle, et le ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers on n'est point les esclaves,
Il est de faux dévots, ainsi que de faux braves;
Et comme on ne voit pas, qu'où l'honneur les conduit,
Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit;
Les bons et vrais dévots qu'on doit suivre à la trace,
Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
Hé quoi! vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie et la dévotion?
Vous les voulez traiter d'un semblable langage,
Et rendre même honneur au masque qu'au visage;
Egaler l'artifice à la sincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité;
Estimer le fantôme autant que la personne,
Et la fausse monnoie à l'égal de la bonne?
Les hommes, la plupart, sont étrangement faits;
Dans la juste nature on ne les voit jamais:
La raison a pour eux des bornes trop petites,
En chaque caractère, ils passent ses limites;
Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent,
Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.
Que cela vous soit dit, en passant, mon beau-frère.

ORGON.

Oui, vous êtes, sans doute, un docteur qu'on révère;
Tout le savoir du monde est chez vous retiré;
Vous êtes le seul sage, et le seul éclairé,
Un oracle, un Caton dans le siècle où nous sommes,
Et près de vous, ce sont des sots que tous les hommes.

CLÉANTE.

Je ne suis point, mon frère, un docteur révéré
Et le savoir, chez moi n'est point tout retiré
Mais, en un mot, je sais, pour toute ma science,
Du faux, avec le vrai, faire la différence;
Et comme je ne vois nul genre de héros
Qui soient plus à priser que les parfaits dévots,
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle;
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,

Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la sacrilége et trompeuse grimace,
Abuse impunément, et se joue, à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré;
Ces gens, qui par une âme à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
A prix de faux clins d'yeux, et d'élans affectés;
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune,
Par le chemin du ciel, courir à leur fortune;
Qui, brûlans et prians, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite, au milieu de la cour;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractère on en voit trop paroître;
Mais les dévots de cœur sont aisés à connoître.
Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux,
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Ariston, regardez Périandre,
Oronte, Alcidamas, Polidore, Clitandre;
Ce titre par aucun ne leur est débattu,
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu;
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine et traitable.
Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections,
Et laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur âme est portée à juger bien d'autrui;
Point de cabale en eux point d'intrigues à suivre:
On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.
Jamais, contre un pécheur, ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Ils ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,
Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens, voilà comme il en faut user,
Voilà l'exemple enfin, qu'il me faut proposer.
Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modèle,
C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle;
Mais par un faux éclat je vous crois ébloui.

ORGON.

Monsieur, mon cher beau-frère, avez-vous dit tout?

CLÉANTE.

Oui.

ORGON, *s'en allant.*

Je suis votre valet.

CLÉANTE.

De grâce un mot, mon frère.
Laissons là ce discours: vous savez que Valère,
Pour être votre gendre, a parole de vous.

ORGON.

Oui.

CLÉANTE.

Vous aviez pris jour pour un lien si doux.

ORGON.

Il est vrai.

CLÉANTE.

Pourquoi donc en différer la fête?

ORGON.

Je ne sais.

CLÉANTE.

Auriez-vous autre pensée en tête?

ORGON.

Peut-être.

CLÉANTE.

Vous voulez manquer à votre foi?

ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLÉANTE.

Nul obstacle, je croi,
Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promesses.

ORGON.

Selon.

CLÉANTE.

Pour dire un mot, faut-il tant de finesses?
Valère sur ce point me fait vous visiter.

ORGON.

Le ciel en soit loué.

CLEANTE.

Mais que lui reporter?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLEANTE.

Mais il est nécessaire
De savoir vos desseins. Quels sont-ils donc?

ORGON.

De faire
Ce que le ciel voudra.

CLEANTE.

Mais parlons tout de bon.
Valère a votre foi; la tiendrez-vous ou non?

ORGON.

Adieu.

CLEANTE, *seul.*

Pour son amour je crains une disgrâce,
Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe.

Molière.

§ 41. *Scène d'Amphitrion.*

MERCURE, *sortant de la maison d'Amphitrion sous la figure de Sosie.* SOSIE, *arrivant du camp d'Amphitrion, pour annoncer à Alcmène la nouvelle de la victoire.*

MERCURE, *à part.*

Sous ce minois qui lui ressemble,
Chassons de ces lieux ce censeur,
Dont l'abord importun troubleroit la douceur
Que nos amans goûtent ensemble.

SOSIE, *sans voir Mercure.*

Mon cœur tant soit peu se rassure,
Et je pense que ce n'est rien.
Crainte pourtant de sinistre aventure,
Allons chez nous achever l'entretien.

MERCURE, *à part.*

Tu seras plus fort que Mercure,
Ou je t'en empêcherai bien.

SOSIE, *sans voir Mercure.*

Cette nuit en longueur me semble sans pareille.
Il faut depuis le temps que je suis en chemin,
Ou que mon maître ait pris le soir pour le matin,

Ou que trop tard au lit le blond Phébus sommeille,
Pour avoir trop pris de son vin.
MERCURE, *à part.*
Comme avec irrévérence
Parle des dieux ce maraud!
Mon bras saura bien tantôt
Châtier cette insolence:
Et je vais m'égayer avec lui comme il faut,
En lui volant son nom avec sa ressemblance
SOSIE *apercevant Mercure d'un peu loin.*
Ah! par ma foi, j'avois raison:
C'est fait de moi, chétive créature!
Je vois devant notre maison
Certain homme dont l'encoulure
Ne me présage rien de bon.
Pour faire semblant d'assurance,
Je veux chanter un peu d'ici. (*Il chante.*)
MERCURE.
Qui donc est ce coquin qui prend tant de licence
Que de chanter et m'étourdir ainsi?
(*A mesure que Mercure parle la voix de Sosie s'affoiblit peu à peu*).
Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique?
SOSIE, *à part.*
Cet homme assurément n'aime pas la musique.
MERCURE.
Depuis plus d'une semaine
Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os;
La vigueur de mon bras se perd dans le repos;
Et je cherche quelque dos
Pour me remettre en haleine.
SOSIE, *à part.*
Quel diable d'homme est-ceci!
De mortelles frayeurs je sens mon âme atteinte.
Mais pourquoi trembler tant aussi?
Peut-être a-t-il dans l'âme autant que moi de crainte,
Et que le drôle parle ainsi
Pour me cacher sa peur sous une audace feinte.
Oui, oui, ne souffrons point qu'on nous croie un oison.
Si je ne suis hardi, tâchons de le paroître.
Faisons-nous du cœur par raison:
Il est seul comme moi; je suis fort; j'ai bon maître;
Et voilà notre maison.
MERCURE.
Qui va là?
SOSIE.
Moi.
MERCURE.
Qui moi?
SOSIE, *à part.*
Moi. Courage, Sosie!
MERCURE.
Quel est ton sort, dis-moi?
SOSIE.
D'être homme et de parler.
MERCURE.
Est-tu maître ou valet?
SOSIE.
Comme il me prend envie.
MERCURE.
Où s'adressent tes pas?
SOSIE.
Où j'ai dessein d'aller.
MERCURE.
Ah! ceci me déplaît.

SOSIE.

J'en ai l'âme ravie.

MERCURE.

Résolument, par force ou par amour,
Je veux savoir de toi, traître,
Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,
Où tu vas, à qui tu peux être.

SOSIE.

Je fais le bien et le mal tour à tour ;
Je viens de là, vais là ; j'appartiens à mon maître.

MERCURE.

Tu montres de l'esprit, et je te vois en train
De trancher avec moi de l'homme d'importance,
Il me prend un désir, pour faire connoissance,
De te donner un soufflet de ma main.

SOSIE.

A moi-même ?

MERCURE.

A toi-même, et t'en voilà certain.
(*Mercure donne un soufflet à Sosie*).

SOSIE.

Ah ! ah ! c'est tout de bon.

MERCURE.

Non, ce n'est que pour rire.
Et répondre à tes quolibets.

SOSIE.

Tudieu ! l'ami, sans vous rien dire,
Comme vous baillez des soufflets !

MERCURE.

Ce sont là de mes moindres coups,
De petits soufflets ordinaires.

SOSIE.

Si j'étois aussi prompt que vous,
Nous ferions de belles affaires.

MERCURE.

Nous verrons bien autre chose :
Tout cela n'est encor rien.
Pour y faire quelque pause ;
Poursuivons notre entretien.

SOSIE.

Je quitte la partie.
(*Sosie veut s'en aller*).

MERCURE *arrêtant Sosie.*

Où vas-tu ?

SOSIE.

Que t'importe ?

MERCURE.

Je veux savoir où tu vas.

SOSIE.

Me faire ouvrir cette porte.
Pourquoi retiens-tu mes pas ?

MERCURE.

Si jusqu'à l'approcher tu pousses ton audace,
Je fais sur toi pleuvoir un orage de coups.

SOSIE.

Quoi ! tu veux par ta menace,
M'empêcher d'entrer chez nous ?

MERCURE.

Comment chez nous ?

SOSIE.

Oui, chez nous.

MERCURE.

O le traître !
Tu te dis de cette maison ?

SOSIE.

Fort bien. Amphitrion n'en est-il pas le maître ?

MERCURE.

Hé bien ! que fait cette raison?

SOSIE.

Je suis son valet?

MERCURE.

Toi?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Son valet?

SOSIE.

Sans doute

MERCURE.

Valet d'Amphitrion?

SOSIE.

D'Amphitrion, de lui.

MERCURE.

Ton nom est?

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Hé ! comment?

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Écoute.

Sais-tu que de ma main je t'assomme aujourd'hui?

SOSIE.

Pourquoi? de quelle rage est ton âme saisie?

MERCURE.

Qui te donne, dis-moi, cette témérité
De prendre le nom de Sosie?

SOSIE.

Moi, je ne le prends point, je l'ai toujours porté.

MERCURE.

O le mensonge horrible, et l'impudence extrême!
Tu m'oses soutenir que Sosie est ton nom?

SOSIE.

Fort bien. Je le soutiens; par la grande raison
Qu'ainsi l'a fait des dieux la puissance suprême;
Et qu'il n'est pas en moi de pouvoir dire non,
Et d'être un autre que moi-même.

MERCURE.

Mille coups de bâton doivent être le prix
D'une pareille effronterie.

SOSIE *battu par Mercure.*

Justice, citoyens ! au secours, je vous prie!

MERCURE.

Comment! bourreau, tu fais des cris!

SOSIE.

De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que je crie?

MERCURE.

C'est ainsi que mon bras....

SOSIE.

L'action ne vaut rien.
Tu triomphes de l'avantage
Que te donne sur moi mon manque de courage;
Et ce n'est pas en user bien.
C'est pure fanfaronnerie
De vouloir profiter de la poltronnerie
De ceux qu'attaque notre bras.
Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une belle âme:
Et le cœur est digne de blâme
Contre les gens qui n'en ont pas.

MERCURE.

Hé bien ! es-tu Sosie à présent ? qu'en dis-tu ?

SOSIE.

Les coups n'ont point en moi fait de métamorphose ?
Et tout le changement que je trouve à la chose,
C'est d'être Sosie battu.

MERCURE *menaçant Sosie.*

Encor cent autres coups pour cette autre impudence.

SOSIE.

De grâce, fais trève à tes coups.

MERCURE.

Fais donc trève à ton insolence.

SOSIE.

Tout ce qu'il te plaira : je garde le silence.
La dispute est par trop inégale entre nous.

MERCURE.

Es-tu Sosie encor ? dis, traître !

SOSIE.

Hélas ! je suis ce que tu veux :
Dispose de mon sort tout au gré de tes vœux
Ton bras t'en a fait le maître.

MERCURE.

Ton nom étoit Sosie, à ce que tu disois ?

SOSIE.

Il est vrai, jusqu'ici j'ai cru la chose claire :
Mais ton bâton sur cette affaire
M'a fait voir que je m'abusois.

MERCURE.

C'est moi qui suis Sosie, et tout Thèbe l'avoue :
Amphitrion jamais n'en eut d'autre que moi.

SOSIE.

Toi, Sosie ?

MERCURE.

Oui, Sosie ; et si quelqu'un s'y joue,
Il peut bien prendre garde à soi.

SOSIE, *à part.*

Ciel ! me faut-il ainsi renoncer à moi-même,
Et par un imposteur me voir voler mon nom ?
Que son bonheur est extrême
De ce que je suis poltron !
Sans cela ? par la mort....

MERCURE.

Entre les dents, je pense,
Tu murmures je ne sais quoi.

SOSIE.

Non, mais, au nom des dieux, donne-moi la licence
De parler un moment à toi.

MERCURE.

Parle.

SOSIE.

Mais promets moi, de grâce
Que les coups n'en seront point.
Signons une trève.

MERCURE.

Passe :
Va, je t'accorde ce point.

SOSIE.

Qui te jette, dis-moi, dans cette fantaisie ?
Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom ?
Et peux-tu faire enfin, quand tu serois démon,
Que je ne sois pas moi, que je ne sois Sosie ?

MERCURE *levant le bâton sur Sosie.*

Comment ! tu peux....?

SOSIE.

Ah ! tout doux :
Nous avons fait trève aux coups.

MERCURE.

Quoi! pendard! imposteur! coquin!...

SOSIE.

Pour des injures,
Dis m'en tant que tu voudras;
Ce sont légères blessures,
Et je ne m'en fâche pas.

MERCURE.

Tu te dis Sosie?

SOSIE.

Oui, quelque conte frivole...

MERCURE.

Sus, je romps notre trêve, et reprends ma parole.

SOSIE.

N'importe, je ne puis m'anéantir pour toi,
Et souffrir un discours si loin de l'apparence,
Etre ce que je suis, est-il en ta puissance?
Et puis-je cesser d'être moi?
S'avisa-t-on jamais d'une chose pareille?
Et peut-on démentir cent indices pressans?
Rêvé-je? est-ce que je sommeille?
Ai-je l'esprit troublé par des transports puissans?
Ne sens-je pas bien que je veille?
Ne suis-je pas dans mon bon sens?
Mon maître Amphitrion ne m'a-t-il pas commis
A venir en ces lieux vers Alcmène sa femme?
Ne lui dois-je pas faire, en lui vantant sa flamme,
Un récit de ses faits contre nos ennemis?
Ne suis-je pas du port arrivé tout à l'heure?
Ne tiens-je pas une lanterne en main?
Ne t'y parlé-je pas d'un esprit tout humain?
Ne te tins-tu pas fort de ma poltronnerie?
Pour m'empêcher d'entrer chez nous,
N'as-tu pas sur mon dos exercé ta furie?
Ne m'a-tu pas roué de coups?
Ah! tout cela n'est que trop véritable!
Et, plût au ciel, le fût-il moins!
Cesse donc d'insulter au sort d'un misérable:
Et laisse à mon devoir s'acquitter de ses soins.

MERCURE.

Arrête, ou sur ton dos le moindre pas attire
Un assommant éclat de mon juste courroux.
Tout ce que tu viens de dire
Est à moi hormis les coups.

SOSIE.

Ce matin du vaisseau, plein de frayeur en l'âme,
Cette lanterne sait comme je suis parti.
Amphitrion du camp vers Alcmène sa femme
M'a-t-il pas envoyé?

MERCURE.

Vous en avez menti.
C'est moi qu'Amphitrion députe vers Alcmène,
Et qui du port Persique arrive de ce pas;
Moi qui viens annoncer la valeur de son bras
Qui nous fait remporter une victoire pleine,
Et de nos ennemis a mis le chef à bas.
C'est moi qui suis Sosie enfin, de certitude,
Fils de Dave honnête berger,
Frère d'Arpage mort en pays étranger,
Mari de Cléanthis la prude
Dont l'humeur me fait enrager,
Qui dans Thèbe ai reçu mille coups d'étrivières
Sans en avoir jamais dit rien,
Et jadis en public fut marqué par derrière
Pour être trop homme de bien.

SOSIE, *bas à part.*

Il a raison, à moins d'être Sosie,
On ne peut pas savoir tout ce qu'il dit;
Et dans l'étonnement dont mon âme est saisie,
Je commence à mon tour à le croire un petit.
En effet, maintenant que je le considère,
Je vois qu'il a de moi, taille, mine, action;
Faisons lui quelque question,
Afin d'éclaircir ce mystère.

Haut.

Parmi tout le butin fait sur nos ennemis,
Qu'est-ce qu'Amphitrion obtint pour son partage?

MERCURE.

Cinq fort gros diamans en nœud proprement mis,
Dont leur chef se paroit comme d'un rare ouvrage.

SOSIE.

A qui destine-t-il un si riche présent?

MERCURE.

A sa femme, et sur elle il le veut voir paroître.

SOSIE.

Mais où, pour l'apporter, est-il mis à présent?

MERCURE.

Dans un coffret scellé des armes de mon maître.

SOSIE, *à part.*

Il ne ment pas d'un mot à chaque répartie:
Et de moi je commence à douter tout de bon.
Près de moi par la force il est déjà Sosie,
Il pourroit bien encor l'être par la raison.
Pourtant, quand je me tâte, et que je me rappelle,
Il me semble que je suis moi.
Où puis-je rencontrer quelque clarté fidèle
Pour démêler ce que je voi.
Ce que j'ai fait tout seul, et que n'a vu personne
A moins d'être moi-même on ne le peut savoir.
Par cette question il faut que je l'étonne;
C'est de quoi le confondre, et nous allons le voir.

Haut.

Lorsqu'on étoit aux mains, que fis-tu dans nos tentes,
Où tu courus seul te fourrer?

MERCURE.

D'un jambon

SOSIE *bas à part.*

L'y voilà.

MERCURE.

Que j'allai déterrer,
Je coupai bravement deux tranches succulentes,
Dont je sus fort bien me bourrer.
Et joignant à cela d'un vin que l'on ménage,
Et dont, avant le goût, les yeux se contentoient,
Je pris un peu de courage
Pour nos gens qui se battoient.

SOSIE, *bas à part.*

Cette preuve sans pareille
En sa faveur conclut bien;
Et l'on n'y peut dire rien
S'il n'étoit dans la bouteille.

Haut.

Je ne saurois nier, aux preuves qu'on m'expose,
Que tu ne sois Sosie, et j'y donne ma voix.
Mais si tu l'es, dis-moi qui tu veux que je sois:
Car encor faut-il bien que je sois quelque chose?

MERCURE.

Quand je ne serai plus Sosie,
Sois-le, j'en demeure d'accord:
Mais tant que je le suis, je te garantis mort,
Si tu prends cette fantaisie.

SOSIE.

Tout cet embarras met mon esprit sur les dents,
Et la raison à ce qu'on voit s'oppose,
Mais il faut terminer enfin par quelque chose,
Et le plus court pour moi c'est d'entrer là-dedans.

MERCURE.

Ah! tu prends donc, pendard, goût à la bastonnade?

SOSIE *battu par Mercure.*

Ah! qu'est-ce ci, grands dieux! il frappe un ton plus fort,
Et mon dos pour un mois en doit être malade.
Laissons ce diable d'homme, et retournons au port.
O juste ciel! j'ai fait une belle ambassade!

MERCURE.

Enfin je l'ai fait fuir; et sous ce traitement,
De beaucoup d'actions il a reçu la peine,
Mais je vois Jupiter que fort civilement
Reconduit l'amoureuse Alcmène.

Molière.

§ 42. *Scène des femmes savantes.*

ARMANDE, *savante ridicule,* HENRIETTE *sa sœur.*

ARMANDE.

Quoi! le beau nom de fille est un titre, ma sœur,
Dont vous voulez quitter la charmante douceur,
Et de vous marier vous osez faire fête?
Ce vulgaire dessein peut vous monter en tête?

HENRIETTE.

Oui, ma sœur.

ARMANDE.

Ah! ce oui se peut-il supporter?
Et sans un mal de cœur sauroit-on l'écouter?

HENRIETTE.

Qu'a donc le mariage en soi qui vous oblige,
Ma sœur....

ARMANDE.

Ah, mon dieu, fi!

HENRIETTE.

Comment!

ARMANDE.

Ah, fi! vous dis-je.
Ne concevez-vous point ce que, dès qu'on l'entend,
Un tel mot à l'esprit offre de dégoûtant?
De quelle étrange image on est par lui blessée,
Sur quelle sale vue il traîne la pensée?
N'en frissonnez-vous point? et pouvez-vous, ma sœur,
Aux suites de ce mot résoudre votre cœur?

HENRIETTE.

Les suites de ce mot, quand je les envisage,
Me font voir un mari, des enfans, un ménage;
Et je ne vois rien là, si j'en puis raisonner,
Qui blesse la pensée et fasse frissonner.

ARMANDE.

De tels attachemens, ô ciel, sont pour vous plaire?

HENRIETTE.

Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire,
Que d'attacher à soi, par le titre d'époux,
Un homme qui vous aime, et soit aimé de vous;
Et, de cette union de tendresse suivie,
Se faire les douceurs d'une innocente vie?
Ce nœud bien assorti n'a-t-il pas des appas?

ARMANDE.

Mon Dieu! que votre esprit est d'un étage bas!

Que vous jouez au monde un triste personnage,
De vous claquemurer aux choses du ménage ;
Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchans
Qu'une idole d'époux, et des marmots d'enfans!
Laissez aux gens grossiers, aux personnes vulgaires,
Les bas amusemens de ces sortes d'affaires :
A de plus beaux objets élevez vos désirs ;
Songez à prendre un goût des plus nobles plaisirs ;
Et traitant de mépris les sens et la matière,
A l'esprit, comme nous, donnez-vous tout entière.
Vous avez notre mère en exemple à vos yeux,
Que du nom de savante on honore en tous lieux ;
Tâchez, ainsi que moi, de vous montrer sa fille ;
Aspirez aux clartés qui sont dans la famille,
Et vous rendez sensible aux charmantes douceurs
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs.
Loin d'être aux lois d'un homme en esclave asservie,
Mariez-vous, ma sœur, à la philosophie,
Qui nous monte au-dessus de tout le genre humain,
Et donne à la raison l'empire souverain,
Soumettant à ses lois la partie animale,
Dont l'appétit grossier aux bêtes nous ravale.
Ce sont là les beaux feux, les doux attachemens
Qui doivent de la vie occuper les momens ;
Et les soins où je vois tant de femmes sensibles,
Me paroissent aux yeux des pauvretés horribles.

HENRIETTE.

Le ciel dont nous voyons que l'ordre est tout-puissant,
Pour différens emplois nous fabrique en naissant,
Et tout esprit n'est pas composé d'une étoffe,
Qui se trouve taillée à faire un philosophe.
Si le vôtre est né propre aux élévations
Où mènent des savans les spéculations ;
Le mien est fait, ma sœur, pour aller terre à terre,
Et dans les petits soins son foiblé se resserre.
Ne troublons point du ciel les justes règlemens,
Et de nos doux instincts suivons les mouvemens.
Habitez par l'essor d'un grand et beau génie
Les hautes régions de la philosophie ;
Tandis que mon esprit se tenant ici-bas,
Goûtera de l'hymen les terrestres appas.
Ainsi dans nos desseins l'une à l'autre contraire,
Nous saurons toutes deux imiter notre mère,
Vous, du côté de l'âme et des nobles désirs,
Moi, du côté des sens et des grossiers plaisirs ;
Vous, aux productions d'esprit et de lumière,
Moi, dans celles, ma sœur, qui sont de la matière.

ARMANDE.

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il faut lui ressembler ;
Et ce n'est point du tout la prendre pour modèle,
Ma sœur, que de tousser et de cracher comme elle.

HENRIETTE.

Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez,
Si ma mère n'eût eu que de ces beaux côtés ;
Et bien vous prend, ma sœur, que son noble génie
N'ait pas vaqué toujours à la philosophie.
De grâce, souffrez-moi, par un peu de bonté,
Des bassesses à qui vous devez la clarté ;
Et ne supprimez point, voulant qu'on vous seconde,
Quelque petit savant qui veut venir au monde.

ARMANDE.

Je vois que votre esprit ne peut être guéri
Du fol entêtement de vous faire un mari ;
Mais sachons, s'il vous plaît, qui vous songez à prendre ?
Votre visée, au moins, n'est pas mise à Clitandre ?

HENRIETTE.

Et par quelle raison n'y seroit-elle pas;
Manque-t-il de mérite? est-ce un choix qui soit bas?

ARMANDE.

Non; mais c'est un dessein qui seroit malhonnête
Que de vouloir d'une autre enlever la conquête;
Et ce n'est pas un fait dans le monde ignoré,
Que Clitandre ait pour moi hautement soupiré.

HENRIETTE.

Oui: mais tous ces soupirs, chez vous sont choses vaines,
Et vous ne tombez pas aux bassesses humaines:
Votre esprit à l'hymen renonce pour toujours,
Et la philosophie a toutes vos amours.
Ainsi n'ayant au cœur nul dessein pour Clitandre,
Que vous importe-t-il qu'on y puisse prétendre?

ARMANDE.

Cet empire que tient la raison sur les sens,
Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens,
Et l'on peut pour époux refuser un mérite,
Que pour adorateur on veut bien à sa suite.

HENRIETTE.

Je n'ai pas empêché qu'à vos perfections
Il n'ait continué ses adorations;
Et je n'ai fait que prendre, au refus de votre âme,
Ce qu'est venu m'offrir l'hommage de sa flamme.

ARMANDE.

Mais à l'offre des vœux d'un amant dépité,
Trouvez-vous, je vous prie, entière sûreté?
Croyez-vous pour vos yeux sa passion bien forte,
Et qu'en son cœur pour moi toute flamme soit morte?

HENRIETTE.

Il me le dit, ma sœur, et pour moi, je le crois.

Molière.

§ 43. *Autre scène des Femmes Savantes.*

PHILAMINTE, CHRYSALE, BELISE.

CHRYSALE.

Vous êtes satisfaite, et la voilà partie:
Mais je n'approuve point une telle sortie;
C'est une fille propre aux choses qu'elle fait,
Et vous me la chassez pour un maigre sujet.

PHILAMINTE.

Vous voulez que toujours je l'aie à mon service,
Pour mettre incessamment mon oreille au supplice,
Pour rompre toute loi d'usage et de raison,
Par un barbare amas de vices d'oraison,
De mots estropiés, cousus par intervalles,
De proverbes traînés dans les ruisseaux des halles?

BELISE.

Il est vrai que l'on sue à souffrir ses discours,
Elle y met Vaugelas en pièces tous les jours;
Et les moindres défauts de ce grossier génie
Sont ou le pléonasme ou la cacophonie.

CHRYSALE.

Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas,
Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas?
J'aime bien mieux pour moi, qu'en épluchant ses herbes,
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et redise cent fois un bas ou méchant mot
Que de brûler ma viande ou saler trop mon pot.
Je vis de bonne soupe, et non de beau langage,
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage;

Et Malherbe et Balzac, si savans en beaux mots,
En cuisine peut-être auroient été des sots.

PHILAMINTE.

Que ce discours grossier terriblement assomme!
Et quelle indignité pour ce qui s'appelle homme,
D'être baissé sans cesse aux soins matériels,
Au lieu de se hausser vers les spirituels!
Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense?
Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin?

CHRYSALE.

Oui, mon corps est moi-même, et j'en veux prendre soin.
Guenille, si l'on veut; ma guenille m'est chère.

BELISE.

Le corps avec l'esprit fait figure, mon frère;
Mais si vous en croyez tout le monde savant,
L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant;
Et notre plus grand soin, notre première instance
Doit être à le nourrir du suc de la science.

CHRYSALE.

Ma foi, si vous songez à nourrir votre esprit,
C'est de viande bien creuse, à ce que chacun dit;
Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude
Pour. . . . .

PHILAMINTE.

Ah! *sollicitude* à mon oreille est rude;
Il pue étrangement son ancienneté.

BELISE.

Il est vrai que le mot est bien *collet monté*.

CHRYSALE.

Voulez-vous que je dise? il faut qu'enfin j'éclate,
Que je lève le masque et décharge ma rate.
De folles on vous traite, et j'ai fort sur le cœur . . . .

PHILAMINTE.

Comment donc!

CHRYSALE *à Bélise.*

C'est à vous que je parle, ma sœur.
Le moindre solécisme en parlant vous irrite;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite,
Vos livres éternels ne me contentent pas;
Et hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux docteurs de la ville;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect importune;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens dessus dessous.
Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfans,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères, sur ce point, étoient gens bien sensés,
Qui disoient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connoître un pourpoint d'avec un haut de chausse.
Les leurs ne lisoient point, mais elles vivoient bien.
Leurs ménages étoient tout leur docte entretien;
Et leurs livres, un dé, du fil, et des aiguilles,
Dont elles travailloient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs:
Elles veulent écrire et devenir auteurs;

Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde;
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.
On y sait comme vont, lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne, et Mars, dont je n'ai point affaire;
Et dans ce vain savoir qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot dont j'ai besoin.
Mes gens a la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire:
Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison.
L'un me brûle mon rôt en lisant quelque histoire,
L'autre rêve à des vers, quand je demande à boire.
Enfin je vois par eux votre exemple suivi;
Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.
Une pauvre servante, au moins m'étoit restée,
Qui de ce mauvais air n'étoit point infectée;
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas!
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse,
Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.
Je n'aime point céans tous vos gens à latin.
Et principalement ce monsieur Trissotin.
C'est lui qui, dans des vers, vous a tympanisées;
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées;
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé,
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.

PHILAMINE.

Quelle bassesse, ô ciel! et d'âme et de langage!

BELISE.

Est-il de petits corps un plus lourd assemblage,
Un esprit composé d'atomes plus bourgeois?
Et de ce même sang se peut-il que je sois!
Je me veux mal de mort d'être de votre race,
Et, de confusion, j'abandonne la place.

Molière.

§ 44. *Autre Scène des Femmes Savantes.*

TRISSOTIN, VADIUS, *beaux esprits*, PHILAMINTE, BELISE, ARMANDE, *femmes savantes*, HENRIETTE.

TRISSOTIN *présentant Vadius.*

Voici l'homme qui meurt du désir de vous voir:
En vous le produisant je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un profane, madame.
Il peut tenir son coin parmi de beaux esprits.

PHILAMINTE.

La main qui le présente en dit assez le prix.

TRISSOTIN.

Il a des vieux auteurs la pleine intelligence,
Et sait du Grec, madame, autant qu'homme de France.

PHILAMINTE *à Belise.*

Du Grec! ô ciel! du Grec! il sait du Grec, ma sœur!

BELISE *à Armande.*

Ah! ma nièce, du Grec!

ARMANDE.

Du Grec! quelle douceur!

PHILAMINTE.

Quoi! monsieur sait du Grec! ah! permettez de grâce,
Que pour l'amour du Grec, monsieur, on vous embrasse.

(*Vadius embrasse aussi Belise et Armande*).

HENRIETTE *à Vadius qui veut aussi l'embrasser.*
Excusez-moi monsieur, je n'entends pas le Grec.
(*Ils s'asseyent.*)

PHILAMINTE.
J'ai pour les livres Grecs un merveilleux respect.

VADIUS.
Je crains d'être fâcheux par l'ardeur qui m'engage
A vous rendre aujourd'hui, madame, mon hommage ;
Et j'aurai pu troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE.
Monsieur, avec du Grec on ne peut gâter rien.

TRISSOTIN.
Au reste il fait merveille en vers ainsi qu'en prose,
Et pourroit, s'il vouloit, vous montrer quelque chose.

VADIUS.
Le défaut des auteurs dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser les conversations,
D'être aux palais, aux cours, aux ruelles, aux tables,
De leurs vers fatigans lecteurs infatigables.
Pour moi, je ne vois rien de plus sot à mon sens
Qu'un auteur qui partout va gueuser un encens ;
Qui, des premiers venus saisissant les oreilles,
En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles.
On ne m'a jamais vu ce fol entêtement ;
Et d'un Grec là-dessus je suis le sentiment,
Qui, par un dogme exprès défend à tous ses sages
L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.
Voici de petits vers pour de jeunes amans,
Sur quoi je voudrois bien avoir vos sentimens.

TRISSOTIN.
Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS.
Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.
Vous avez le tour libre, et le beau choix des mots.

VADIUS.
On voit partout chez vous, l'ithos et le pathos.

TRISSOTIN.
Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile.

VADIUS.
Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous.

TRISSOTIN.
Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes ?

VADIUS.
Peut-on voir rien d'égal aux sonnets que vous faites ?

TRISSOTIN.
Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux ?

VADIUS.
Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux ?

TRISSOTIN.
Aux ballades surtout vous êtes admirable.

VADIUS.
Et dans les bouts rimés je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.
Si la France pouvoit connoître votre prix.

VADIUS.
Si le siècle rendoit justice aux beaux esprits.

TRISSOTIN.
En carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS.
On verroit le public vous dresser des statues.
Hom ! c'est une ballade, et je veux que tout net
Vous m'en . . .

TRISSOTIN.

Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie?

VADIUS.

Oui, hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en savez l'auteur?

VADIUS.

Non; mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter, son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable;
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS.

Me préserve le ciel d'en faire de semblables?

TRISSOTIN.

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur:
Et ma grande raison est que j'en suis l'auteur.

VADIUS.

Vous?

TRISSOTIN.

Moi.

VADIUS.

Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.
Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade.

TRISSOTIN.

La ballade à mon gout, est une chose fade;
Ce n'en est plus la mode, elle sent son vieux temps.

VADIUS.

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédans de merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

(*Ils se levent tous.*)

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

VADIUS.

Allez, rimeur de balle opprobre du métier.

TRISSOTIN.

Allez, frippier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS.

Allez, cuistre . . .

PHILAMINTE.

Hé! messieurs, que prétendez vous faire?

TRISSOTIN, *à Vadius.*

Va, va restituer tous tes honteux larcins
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins.

VADIUS.

Va, va-t-en faire amende honorable au Parnasse
D'avoir fait à tes vers estropier Horace.

TRISSOTIN.

Souviens-toi de ton livre et de son peu de bruit:

VADIUS.

Et toi de ton libraire, à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des satires.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoie aussi.

VADIUS.

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légère
Parmi plusieurs auteurs qu'au palais on révère;
Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits.

TRISSOTIN.

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule, ainsi qu'un misérable;
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler;
Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire;
Et ses coups contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN.

Et la mienne saura te faire voir ton maître.

VADIUS.

Je te défie en vers, prose, Grec et Latin.

TRISSOTIN.

Hé bien! nous nous verrons seul à seul chez Barbin.

Molière.

§ 45. *Scène des Plaideurs.*

CHICANEAU, *plaideur,* LA COMTESSE DE PIMBESCHE, *vieille plaideuse,* PETIT JEAN, *portier du juge.*

CHICANEAU, *allant et revenant.*

La Brie,
Qu'on garde la maison, je reviendrai bientôt.
Qu'on ne laisse monter aucune âme là haut.
Fais porter cette lettre à la poste du Maine.
Prends-moi dans mon clapier trois lapins de garenne,
Et chez mon procureur porte-les ce matin.
Si son clerc vient céans, fais-lui goûter mon vin.
Ah! donne-lui ce sac qui pend à ma fenêtre.
Est-ce tout? Il viendra me demander peut-être
Un grand homme sec, là, qui me sert de témoin,
Et qui jure pour moi lorsque j'en ai besoin;
Qu'il m'attende, je crains que mon juge ne sorte.
Quatre heures vont sonner. Mais frappons à sa porte.

PETIT JEAN, *entr'ouvrant la porte.*

Qui va là?

CHICANEAU.

Peut-on voir monsieur?

PETIT JEAN, *fermant la porte.*

Non.

CHICANEAU.

Pourroit-on
Dire un mot à monsieur son secrétaire?

PETIT JEAN,

Non.

CHICANEAU.

Et monsieur son portier?

PETIT JEAN, *ouvrant.*

C'est moi-même.

CHICANEAU.

De grâce,
Buvez à ma santé, monsieur.

PETIT JEAN, *prenant l'argent.*

Grand bien vous fasse,
(*Fermant la porte*)
Mais revenez demain.

CHICANEAU.

Hé, rendez donc l'argent.
Le monde est devenu, sans mentir, bien méchant.
J'ai vu que les procès ne donnoient point de peine;
Six écus en gagnoient une demi-douzaine;
Mais aujourd'hui je crois que tout mon bien entier
Ne me suffiroit pas pour gagner un portier.
Mais j'aperçois venir madame la Comtesse
De Pimbesche, elle vient pour affaire qui presse . . .
Madame, on n'entre plus.

LA COMTESSE.

Hé bien, lai-je pas dit!
Sans mentir, mes valets me font perdre l'esprit:
Pour les faire lever, c'est en vain que je gronde;
Il faut que tous les jours j'éveille tout le monde.

CHICANEAU.

Il faut absolument qu'il se fasse celer.

LA COMTESSE.

Pour moi depuis deux jours je ne lui puis parler.

CHICANEAU.

Ma partie est puissante, et j'ai lieu de tout craindre.

LA COMTESSE.

Après ce qu'on m'a fait, il ne faut plus se plaindre.

CHICANEAU.

Si pourtant j'ai bon droit.

LA COMTESSE.

Ah, monsieur, quel arrêt!

CHICANEAU.

Je m'en rapporte à vous, ecoutez, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Il faut que vous sachiez, monsieur, la perfidie . . .

CHICANEAU.

Ce n'est rien dans le fond.

LA COMTESSE.

Monsieur, que je vous die.

CHICANEAU.

Voici le fait, depuis quinze ou vingt ans en ça.
Au-travers d'un mien pré certain ânon passa,
S'y vautra, non sans faire un notable dommage,
Dont je formai ma plainte au juge du village.
Je fais saisir l'ânon. Un expert est nommé;
A deux bottes de foin le dégât estimé;
Enfin au bout d'un an sentence par laquelle
Nous sommes renvoyés hors de cour: j'en appelle.
Pendant qu'à l'audience on poursuit un arrêt,
(Remarquez bien ceci, madame, s'il vous plaît,)
Notre ami Drolichon, qui n'est pas une bête,
Obtient pour quelque argent un arrêt sur requête:
Et je gagne ma cause. A cela que fait-on:
Mon chicaneur s'oppose à l'exécution.

Autre incident. Tandis qu'au procès on travaille,
Ma partie en mon pré laisse aller sa volaille.
Ordonné qu'il sera fait rapport à la cour
Du foin que peut manger une poule en un jour;
Le tout joint au procès. Enfin, et toute chose
Demeurant en état, on appointe la cause.
Le cinquième, ou sixième avril, cinquante-six,
J'écris sur nouveaux frais: je produis, je fournis
De dits, de contredits, enquêtes, compulsoires,
Rapports d'experts, transports, trois interlocutoires,
Griefs et faits nouveaux, baux et procès-verbaux.
J'obtiens lettres royaux, et je m'inscris en faux.
Quatorze appointemens, trente exploits, six instances,
Six-vingts productions, vingt arrêts de défenses,
Arrêt enfin. Je perds ma cause avec dépens,
Estimés environ cinq à six mille francs.
Est-ce là faire droit? est-ce là comme on juge?
Après quinze ou vingt ans? Il me reste un refuge;
La requête civile est ouverte pour moi;
Je ne suis pas rendu, mais vous, comme je voi,
Vous plaidez.

LA COMTESSE.

Plût à Dieu!

CHICANEAU.

J'y brûlerai mes livres.

LA COMTESSE.

Je . . .

CHICANEAU.

Deux bottes de foin cinq à six mille livres!

LA COMTESSE.

Monsieur, tous mes procès alloient être finis:
Il ne m'en restoit plus que quatre ou cinq petits;
L'un contre mon mari, l'autre contre mon père,
Et contre mes enfans, ah, monsieur, la misère!
Je ne sais quel biais ils ont imaginé,
Ni tout ce qu'ils ont fait; mais on leur a donné
Un arrêt par lequel, moi vêtue et nourrie,
On me défend, monsieur, de plaider de ma vie.

CHICANEAU.

De plaider?

LA COMTESSE.

Monsieur, j'en suis au désespoir.

CHICANEAU.

Comment lier les mains aux gens de votre sorte?
Mais cette pension, madame, est-elle forte?

LA COMTESSE.

Je n'en vivrois, monsieur, que trop honnêtement;
Mais vivre sans plaider, est-ce contentement?

CHICANEAU.

Des chicaneurs viendront nous manger jusqu'à l'âme,
Et nous ne dirons mot! Mais s'il vous plaît, madame,
Depuis quand plaidez-vous?

LA COMTESSE.

Il ne m'en souvient pas;
Depuis trente ans au plus.

CHICANEAU.

Ce n'est pas trop.

LA COMTESSE.

Hélas!

CHICANEAU.

Et quel âge avez-vous? vous avez bon visage.

LA COMTESSE.

Hé! quelque soixante ans.

CHICANEAU.

Comment? c'est le bel âge
Pour plaider.

LA COMTESSE.

Laissez faire, ils ne sont pas au bout ;
J'y vendrai ma chemise, et je veux rien, ou tout.

CHICANEAU.

Madame, écoutez-moi, voici comme il faut faire.

LA COMTESSE.

Oui, monsieur, je vous crois comme mon propre père

CHICANEAU.

J'irois trouver mon juge . . .

LA COMTESSE.

Oh, oui, monsieur, j'irai.

CHICANEAU.

Me jeter à ses pieds.

LA COMTESSE.

Oui, je m'y jetterai ;
Je l'ai bien résolu.

CHICANEAU.

Mais daignez donc m'entendre.

LA COMTESSE.

Oui, vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre.

CHICANEAU.

Avez-vous dit, madame?

LA COMTESSE.

Oui.

CHICANEAU.

J'irois sans façon
Trouver mon juge . . .

LA COMTESSE.

Hélas ! que ce monsieur est bon !

CHICANEAU.

Si vous parlez toujours, il faut que je me taise,

LA COMTESSE.

Ah que vous m'obligez ! je ne me sens pas d'aise.

CHICANEAU.

J'irois trouver mon juge et lui dirois . . .

LA COMTESSE.

Oui,

CHICANEAU.

Voi!
Et lui dirois, monsieur . . .

LA COMTESSE.

Oui, monsieur . . .

CHICANEAU.

Liez moi . . .

LA COMTESSE.

Monsieur, je ne veux point être liée.

CHICANEAU.

A l'autre !

LA COMTESSE.

Je ne le serai point.

CHICANEAU.

Qu'elle humeur est la vôtre?

LA COMTESSE.

Non.

CHICANEAU.

Vous ne savez pas, madame, où je viendrai.

LA COMTESSE.

Je plaiderai, monsieur, ou bien je ne pourrai.

CHICANEAU.

Mais . . .

LA COMTESSE.

Mais je ne veux point, monsieur, que l'on me lie.

CHICANEAU.

Enfin quand une femme en tête a sa folie . . .

LA COMTESSE.

Fou vous-même.

CHICANEAU.

Madame.

LA COMTESSE.
Et pourquoi me lier?
CHICANEAU.
Madame.
LA COMTESSE.
Voye-zvous? il se rend familier.
CHICANEAU.
Mais, madame . . .
LA COMTESSE.
Un crasseux qui n'a que sa chicane,
Veut donner des avis.
CHICANEAU.
Madame.
LA COMTESSE.
Avec son âne.
CHICANEAU.
Vous me poussez.
LA COMTESSE.
Bon homme, allez garder vos foins.
CHICANEAU.
Vous m'excédez.
LA COMTESSE.
Le sot.
CHICANEAU.
Que n'ai-je des témoins?
PETIT JEAN.
Voyez le beau sabbat qu'ils font à notre porte.
Messieurs, allez plus loin tempêter de la sorte.
CHICANEAU.
Monsieur, soyez témoin . . .
LA COMTESSE.
Que monsieur est un sot.
CHICANEAU.
Monsieur, vous l'entendez, retenez bien ce mot.
PETIT JEAN, *à la Comtesse.*
Ah! vous ne deviez pas lâcher cette parole.
LA COMTESSE.
Vraiment, c'est bien à lui de me traiter de folle,
PETIT JEAN, *à Chicaneau.*
Folle. Vous avez tort; pourquoi l'injurier?
CHICANEAU.
On la conseille.
PETIT JEAN.
Oh!
LA COMTESSE.
Oui, de me faire lier.
PETIT JEAN.
Oh! monsieur.
CHICANEAU.
Jusqu'au bout que ne m'écoute-t-elle?
PETIT JEAN.
Oh! madame.
LA COMTESSE.
Qui, moi, souffrir qu'on me querelle?
CHICANEAU.
Une crieuse.
PETIT JEAN.
Hé, paix.
LA COMTESSE.
Un chicaneur.
PETIT JEAN.
Holà!
CHICANEAU.
Qui n'ose plus plaider.
LA COMTESSE.
Que t'importe cela?
Qu'est-ce qui t'en revient, faussaire abominable,
Brouillon, voleur!

CHICANEAU.
Et bon, et bon, de par le diable.
Un sergent, un sergent.
LA COMTESSE.
Un huissier, un huissier.
PETIT JEAN, *seul.*
Ma foi, juge et plaideurs, il faudroit tout lier.

Racine

§ 46. *Scène du Mercure galant.*

SANGSUE *procureur au parlement, et* BRIGANDEAU *procureur au châtelet viennent prier* ORONTE *auteur du Mercure d'avertir le public qu'une satire contre les procureurs ne regardoit pas ceux de leurs corps.*

SANGSUE.
Monsieur, votre très-humble et très-obéissant,
Ma personne, je crois, ne vous est pas connue?
ORONTE.
Non, Monsieur, par malheur.
SANGSUE.
Je me nomme Sangue,
Procureur de la cour pour vous servir.
ORONTE.
Monsieur,
Je vous rends sur ce point grâces du tout mon cœur.
SANGSUE.
Savez-vous quel dessein en ce lieu me fait rendre?
ORONTE.
Non, Monsieur.
SANGSUE.
En trois mots je m'en vais vous l'apprendre:
Voici le fait. En l'an six cent quatre-vingt-deux,
Pour divertissement d'un théâtre fameux,
Contre les procureurs on fit une satire
Où presque tout Paris pensa pâmer de rire,
Mais l'auteur qui l'a faite a dit publiquement
Qu'il n'entend point toucher à ceux du parlement;
Et je viens tout exprès pour braver l'imposture,
Vous en demander acte en un coin du Mercure.
En s'attaquant à nous quel opprobre eût-ce été!
C'étoit jouer la foi, l'honneur, la probité.
Mais ceux qu'on a choisis méritent qu'on les berne,
Ce sont des procureurs d'une ordre subalterne,
Comme ceux des consuls, du châtelet...
BRIGANDEAU.
Tout beau
Maître Sangsue, ou bien...
SANGSUE.
Quoi, maître Brigandeau!
Prétendez-vous nier ce que je dis?
BRIGANDEAU.
Sans doubte.
SANGSUE.
Et moi devant Monsieur qui tous deux nous écoute,
Je m'offre à le prouver en cas de déni.
BRIGANDEAU.
Vous?
SANGSUE.
Oui.
BRIGANDEAU.
Sauf correction vous imposez.

ORONTE.

Tout doux.
Si vous voulez parler, point d'aigreur, je vous prie,

SANGSUE.

Entrons dans le détail de la friponnerie.
Souvent du châtelet, un même procureur
Est pour le demandeur et pour le défendeur:
Si quelqu'autre partie a part à la querelle,
A la sourdine encore il occupe pour elle.

BRIGANDEAU.

Combien au parlement, et des plus renommés,
Sont pour les appelans et pour les intimés,
Et savent les forcer par divers stratagèmes,
A se manger les os pour les ronger eux-mêmes.

SANGSUE.

Et quand dans cette pièce on voit un procureur
Qui trouve le secret de voler un voleur,
Dis-moi qui de nous deux on prétend contrefaire:
C'étoit au châtelet que pendoit cette affaire.

BRIGANDEAU.

Et quand un scélérat, qui l'est avec excès,
Moyennant pension éternise un procès,
De qui veut-on parler? dis-le-moi si tu l'oses.
Ce n'est qu'au parlement où sont ces grands causes.

SANGSUE.

Lorsque d'un chapelier on attrape un chapeau,
Et que d'un pâtissier on escroque un gâteau,
Ne m'avoueras-tu pas comme chacun l'avoue,
Que c'est un procureur du châtelet qu'on joue?

BRIGANDEAU.

C'est à toi le premier à me faire un aveu,
Que ceux du parlement ne prennent point si peu;
Et que leur main crochue, à voler toujours prête,
Aime mieux écorcher que de tondre la bête,
Je vais devant monsieur dire ce que je croi:
On grapille chez nous, et l'on pille chez toi.

SANGSUE.

Ce que tu fais bâtir au faubourg Saint Antoine
Est-ce de grapiller ou de ton patrimoine?
Ton père étoit aveugle et jouoit du hautbois.

BRIGANDEAU.

Et les quatre maisons du quartier Quinquempoix
A-ce été tes aïeux qui les ont là plantées?
Du sang de tes cliens elles sont cimentées:
Il n'entre aucune pierre en leur construction,
Qui ne te coûte au moins une vexation;
Et quand tu seras mort, ces honteux édifices
Publieront après toi toutes tes injustices.

SANGSUE.

Au mois de juin dernier, un mémoire de frais
Pensa dans un cachot te faire mettre au frais:
Tu l'avois fait monter à sept cents trente livres
Et ton papier volant tel que tu le délivres,
Étant vu de Messieurs, trois des plus apparens
Réduisirent le tout à trente-quatre francs;
Encore dirent-ils que dans cette occurrence,
Ils te passoient cent sous contre leur conscience.

BRIGANDEAU.

Et l'hiver précédent, toi qui fais l'entendu,
Sans un peu de faveur, n'étois-tu pas pendu?
Tu pris quinze cents francs dont on a les quittances,
Pour avoir obtenu deux arrêts de défenses.

ORONTE.

Eh, messieurs, il sied mal, lorsque vous disputez,

De dire l'un de l'autre ainsi les vérités.
Pour rompre un entretien qui me fait de la peine,
Adieu, je sais, messieurs, quel sujet vous amène;
Votre voyage ici n'aura pas été vain;
Vous aurez tous deux part au Mercure prochain.

SANGSUE.

Procureur de la cour, j'entends qu'on me discerne
D'un méchant procureur du châtelet moderne.

ORONTE.

Je ferai mon devoir, je vous le promets.

SANGSUE.

Bon.
Ne me confondez pas avec un tel fripon.
Tout Paris sait, monsieur, de quel air je m'acquitte.

ORONTE.

Je prétends vous traiter selon votre mérite,
Laissez-moi faire.

Boursault.

§ 47. *Scène du glorieux.*

LE COMTE DE TUFFIÈRE, LISIMON, *riche bourgeois*, M. JOSSE, *notaire*, LISETTE *sœur du Comte*, ISABELLE, *fille de Lisimon.*

M. JOSSE *vis-à-vis d'une table après avoir mis ses lunettes, lit.*

" *Par devant...*

LISIMON, *à Lisette qui parle.*

Ecoutez.

M. JOSSE *lit.*

" *Les conseillers du roi,*
" *Notaires sous signés, furent présens...*

LISIMON, *à Valère qui parle d'action à Lisette.*

Eh quoi!
Vous ne vous tairez point? Est-il temps que l'on cause?
Valère, ici, laissez cette fille; et pour cause.

M. JOSSE, *au Comte.*

Votre nom, s'il vous plaît, vous titres, votre rang;
Je ne les savois point, ils sont restés en blanc.

LE COMTE.

Je vais vous les dicter, n'oubliez rien, de grâce.
Vous avez pour cela laissé bien peu de place.

M. JOSSE.

La marge y suppléera, voyez quelle largeur!

LE COMTE *dicte.*

Ecrivez donc " *Très-haut et très-puissant seigneur....*

M. JOSSE, *se levant.*

Monsieur, considérez qu'on ne se qualifie...

LE COMTE.

Point de raisonnemens, je vous le signifie.

M. JOSSE, *écrivant.*

Et très-puissant seigneur....

LE COMTE, *dictant.*

Monseigneur Carloman,
Alexandre, César, Henri, Jules, Armand,
Philogènes, Louis....

M. JOSSE.

Oh! quelle Kirielle!
Ma foi, sur tant de noms ma mémoire chancelle.
(*Il répète.*)
*Philogènes, Louis....*après?

LE COMTE, *dictant.*

" *De Monsurmont.*

M. JOSSE, *répétant.*

Surmont.

LE COMTE, *dictant.*

Chevalier....

M. Josse, *répétant.*
Lier.
Le Comte, *au notaire.*
Continuez. "*Baron*
" *De Montorgueil.*
M. Josse, *répétant.*
Orgueil.
Le Comte, *d'un ton empoulé.*
Bon. "*Marquis de Tuffière.*
Lisimon.
Quoi! vous êtes marquis?
Le Comte.
Proprement, c'est mon père.
Mais comme après sa mort j'aurai ce marquisat,
J'en prends d'avance ici le titre en mon contrat.
Lisimon, *lui frappant sur l'épaule.*
C'est bien fait, mon garçon; la chose t'est permise.
(*à Isabelle.*)
Je te fais compliment, madame la marquise.
M. Josse, *au Comte.*
Est-ce tout?
Le Comte, *se levant.*
Comment tout? "*Seigneur...*
M. Josse.
et cætera...
Cette tirade-là jamais ne finira.
Le Comte.
Mettez "*Et autres lieux*" en très-gros caractères.
Isabelle, *à Lisette.*
En lettres d'or.
Lisette, *à Isabelle.*
Paix donc.
Isabelle, *à Lisette.*
Je ne saurois me taire.
Je ne puis me prêter à tant de vanité.
Lisette *à Isabelle.*
C'est le foible commun des gens de qualité.
Leurs titres bien souvent sont tout leur patrimoine.
M. Josse, *à Lisimon.* (*il lit.*)
A vous présentement, monsieur; "*Messire Antoine*
" *Lisimon....*
Le Comte *d'un air surpris.*
Antoine!
Lisimon.
Oui.
Le Comte.
Quoi! c'est là votre nom?
Antoine! Est-il possible?
Lisimon.
Eh! parbleu, pourquoi non?
Le Comte.
Ce nom est bien bourgeois!
Lisimon.
Mais pas plus que les autres.
Je crois que mon patron valoit bien tous les vôtres.
Le Comte *d'un air dédaigneux.*
Passons, monsieur, passons, vos titres, c'est le point
Dont il sagit ici.
Lisimon.
Qui, moi? je n'en ai point.
Le Comte.
Comment donc? vous n'avez aucune seigneurie?
Lisimon.
Ah! je me souviens d'une; écrivez, je vous prie.
(*Il dicte.*)
Antoine Lisimon, écuyer.

LE COMTE.

Rien de plus?

LISIMON.

Et seigneur suzerain....d'un million d'écus.

LE COMTE.

Vous vous moquez, je crois? l'argent est-il un titre?

LISIMON.

Plus brillant que les tiens; et j'ai dans mon pupitre
Des billets au porteur, dont je fais plus de cas,
Que de vieux parchemins, nourriture des rats.

M. JOSSE.

Il a raison.

LE COMTE.

Pour moi, je tiens que la noblesse...

M. JOSSE.

Oh! nous autres bourgeois nous tenons pour l'espèce.
(*à Lisimon.*)
Çà, stipulons la dot.

LISIMON.

Le gendre que je prends
M'engage à la porter à neuf cents mille francs.

M. JOSSE, *au Comte.*

Voilà pour la future un titre magnifique,
Et qui soutiendra bien votre noblesse antique.

LE COMTE, *bas à M. Josse.*

Monsieur le garde-note, oui, l'argent nous soutient,
Mais nous purifions la source dont il vient.

M. JOSSE.

Et quel douaire aura l'épouse contractante?

LE COMTE.

Quel douaire, monsieur? vingt mille francs de rente.

LISETTE, *à part.*

Mon frère est magnifique. En tout cas, je sais bien
Que s'il donne beaucoup, il ne s'engage à rien.

M. JOSSE, *au Comte.*

Sur quoi l'assignez-vous?

LISIMON.

Oui.

LE COMTE.

Sur la Baronnie
De Montorgueil.

M. JOSSE, *se levant.*

Voilà votre affaire finie.

LISIMON.

Signons donc maintenant, la noce se fera
Aussitôt qu'à Paris ton père arrivera.

LE COMTE.

Mon père, dites-vous? il ne faut point l'attendre,
Jamais en ce pays il ne pourra se rendre.
La goutte le retient au lit depuis six mois.

LISETTE, *à part.*

Mon frère, en vérité, ment fort bien quelquefois.

LE COMTE.

Mais nous irons le voir après le mariage.

LISIMON.

Avec bien du plaisir je ferai le voyage.

Destouches.

§ 48. *Scène du joueur.*

VALERE, *joueur qui a perdu son argent*, HECTOR.

VALÈRE.

Non, l'enfer en courroux, et toutes ses furies,
N'ont jamais exercé de telles barbaries,
Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés,
Je n'ai plus rien à perdre, et tes vœux sont comblés;
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi, cherche une autre victime.

HECTOR, *à part.*

Il est sec.

VALÈRE.

De serpens mon cœur est devoré,
Tout semble en un moment contre moi conjuré.
(*Il prend Hector à la cravatte.*)
Parle, as-tu jamais vu le sort et son caprice
Accabler un mortel avec plus d'injustice,
Le mieux assassiner! perdre tous les paris,
Vingt fois le coupe-gorge, et toujours premier pris!
Réponds-moi donc, bourreau?

HECTOR.

Mais ce n'est pas ma faute.

VALÈRE.

As-tu vu de tes jours trahison aussi haute?
Sort cruel, ta malice a bien su triompher,
Et tu ne me flattois que pour mieux m'étouffer.
Dans l'état où je suis, je peux tout entreprendre,
Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou,
Dont vous puissiez, monsieur, acheter un licou.
Voudriez-vous souper?

VALÈRE.

Que la foudre t'écrase.
Ah charmante Angélique! en l'ardeur qui m'embrase
A vos seules bontés je veux avoir recours;
Je n'aimerai que vous; m'aimerez-vous toujours?
Mon cœur dans les transports de sa fureur extrême
N'est point si malheureux, puisque enfin il vous aime.

HECTOR, *à part.*

Notre bourse est à fond, et par un sort nouveau
Notre amour recommence à revenir sur l'eau.

VALÈRE.

Calmons le désespoir où la fureur me livre,
Approche ce fauteuil. Va me chercher un livre.

HECTOR.

Voilà Sénèque.

VALÈRE.

Lis.

HECTOR.

Que je lise Sénèque?

VALÈRE.

Oui, ne sais-tu pas lire?

HECTOR.

Hé, vous n'y pensez pas;
Je n'ai lu de mes jours que dans les almanachs.

VALERE.

Ouvre et lis au hasard.

HECTOR.

Je vais le mettre en pièces.

VALÈRE.

Lis donc.

HECTOR *lit.*

Chapitre vi. du mépris des richesses.
La fortune offre aux yeux des brillans mensongers:
Tous les biens d'ici-bas sont faux et passagers,
Leur possession trouble et leur perte est légère,
Le sage gagne assez, quand il peut s'en défaire.
Lorsque Sèneque fit ce chapitre éloquent,
Il avoit, comme vous, perdu tout son argent.

VALÈRE, *se levant.*

Vingt fois le premier pris! dans mon cœur il s'élève
(*Il s'assied.*)
Des mouvemens de rage. Allons, poursuis, achève.

HECTOR.

L'or est comme une femme, on n'y sauroit toucher,

Que le cœur par amour ne s'y laisse attacher:
L'un et l'autre en ce temps sitôt qu'on les manie,
Sont deux grands rémoras pour la philosophie.
N'ayant plus de maîtresse, et n'ayant pas un sou,
Nous philosopherons maintenant tout le soûl.

VALÈRE.

De mon sort désormais vous serez seule arbitre,
Adorable Angelique. Achève ton chapitre.

HECTOR.

Que faut-il?...

VALÈRE.

Je bénis le sort et ses revers,
Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
Finis donc.

HECTOR.

Que faut-il à la nature humaine?
Moins on a de richesse, et moins on a de peine:
C'est posséder les biens que s'avoir s'en passer.
Que ce mot est bien dit, et que c'est bien penser!
Ce Sénèque, monsieur, est un excellent homme.
Étoit-il de Paris?

VALÈRE.

Non, il étoit de Rome.
Dix fois à carte triple être pris le premier!

HECTOR.

Ah! monsieur, nous mourrons un jour sur un fumier.

VALÈRE.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre:
J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vivre,
La rivière, le feu, le poison et le fer.

HECTOR.

Si vous vouliez, monsieur, chanter un petit air,
Votre maître à chanter est ici: la musique
Peut-être calmeroit cette humeur frénétique.

VALÈRE.

Que je chante!

HECTOR.

Monsieur.

VALERE.

Que je chante, bourreau!
Je veux me poignarder, la vie est un fardeau,
Qui pour moi désormais devient insupportable.

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable.
Qu'un joueur est heureux! sa poche est un trésor;
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or,
Disiez-vous.

VALÈRE.

Ah! je sens redoubler ma colère.

HECTOR.

Monsieur, contraignez-vous, j'aperçois votre père.

Regnard.

§ 49. *Scène du Légataire.*

GÉRONTE, ERASTE, M. SCRUPULE, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN, *valet d'*ERASTE, *neveu de* GÉRONTE, *s'est enveloppé dans la robe de chambre de ce dernier, et a dicté un faux testament sous le nom de ce vieillard.* GÉRONTE *qui paroît, apprend ce qui s'est fait sous son nom. On veut lui persuader qu'il a dicté lui-même ce testament, et qu'une léthargie lui en a fait perdre la mémoire.*

GÉRONTE.

Ici depuis long-temps vous êtes attendu.

M. SCRUPULE.

Certes, je suis ravi, monsieur, qu'en moins d'une heure,
Vous jouissiez déjà d'une santé meilleure.
Je savois bien, qu'ayant fait votre testament,
Vous sentiriez bientôt quelque soulagement;
Le corps se porte mieux, lorsque l'esprit se trouve
Dans un parfait repos.

GERONTE.

Tous les jours je l'éprouve.

M. SCRUPULE.

Voici donc le papier que selon vos desseins
Je vous avois promis de remettre en vos mains.

GERONDE.

Quel papier, s'il vous plaît! pourquoi! pour quelle affaire!

M. SCRUPULE.

C'est votre testament que vous venez de faire.

GERONTE.

J'ai fait mon testament!

M. SCRUPULE.

Oui, sans doute, monsieur.

LISETTE, *bas.*

Crispin, le cœur me bat.

CRISPIN, *bas.*

Je frissonne de peur.

GERONTE.

Et parbleu, vous rêvez, monsieur, c'est pour le faire,
Que j'ai besoin ici de votre ministère.

M. SCRUPULE.

Je ne rêve, monsieur, en aucune façon;
Vous me l'avez dicté plein de sens et raison.
Le repentir sitôt saisiroit-il votre âme?
Monsieur étoit présent, aussi-bien que madame.
Ils peuvent là-dessus dire ce qu'ils ont vu.

ERASTE, *bas.*

Que dire?

LISETTE, *bas.*

Juste ciel!

CRISPIN, *bas.*

Me voilà confondu.

GERONTE.

Eraste étoit présent!

M. SCRUPULE.

Oui, monsieur, je le jure.

GERONTE.

Est-il vrai, mon neveu, parle, je t'en conjure.

ERASTE.

Ah! ne me parlez point, monsieur, de testament,
C'est m'arracher le cœur trop tyranniquement.

GERONTE.

Lisette, parle donc!

LISETTE.

Crispin, parle à ma place;
Je sens dans mon gosier que ma voix s'embarrasse.

CRISPIN.

Je pourrois, là-dessus, vous rendre satisfait,
Nul ne sait mieux que moi la vérité du fait.

GERONTE.

J'ai fait mon testament!

CRISPIN.

On ne peut pas vous dire,
Qu'on vous l'ait vu tantôt absolument écrire;
Mais je suis très-certain qu'au lieu où vous voilà,
Un homme, à peu près mis comme vous êtes là,
Assis dans un fauteuil auprès de deux notaires,
A dicté mot à mot ses volontés dernières.
Je n'assurerai pas que ce soit vous, pourquoi?
C'est qu'on peut se tromper; mais c'étoit vous ou moi.

M. SCRUPULE.

Rien n'est plus véritable, et vous pouvez m'en croire.

GERONTE.

Il faut donc que mon mal m'ait ôté la mémoire?
Et c'est ma léthargie.

CRISPIN.

Oui, c'est-elle en effet.

LISETTE.

N'en doutez nullement, et, pour prouver le fait,
Ne vous souvient-il pas que, pour certaine affaire,
Vous m'avez dit tantôt d'aller chez le notaire.

GERONTE.

Oui.

LISETTE.

Qu'il est arrivé dans votre cabinet;
Qu'il a pris aussitôt sa plume et son cornet,
Et que vous lui dictiez à votre fantasie?...

GERONTE.

Je ne m'en souviens point.

LISETTE.

C'est votre léthargie.

CRISPIN.

Ne vous souvient-il pas, monsieur, bien nettement
Qu'il est venu tantôt certain neveu Normand,
Et certaine Baronne avec un grand tumulte,
Et des airs insolens, chez vous vous faire insulte?

GERONTE.

Oui.

CRISPIN.

Que pour vous venger de leur emportement,
Vous m'avez promis place en votre testament,
Ou quelque bonne rente au moins pendant ma vie?

GERONTE.

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN.

C'est votre léthargie.

GERONTE.

Je crois qu'ils ont raison, et mon mal est réel.

LISETTE.

Ne vous souvient-il pas que monsieur Clistorel.....

ÉRASTE.

Pourquoi tant répéter cet interrogatoire?
Monsieur convient de tout, du tort de sa mémoire,
Du notaire mandé, du testament écrit.

GERONTE.

Il faut bien qu'il soit vrai puisque chacun le dit.
Mais voyons donc enfin ce que j'ai fait écrire.

CRISPIN, *à part.*

Ah! voilà bien le diable.

M. SCRUPULE.

Il faut donc vous le lire!

Fut présent devant nous, dont les noms sont au bas,
Maître Mathieu Géronte en son fauteuil à bras,
Etant en son bon sens, comme on a pu connoître,
Par gestes et maintien qu'il nous a fait paroître;
Quoique de corps malade, ayant sain jugement,
Lequel après avoir réfléchi mûrement
Que tout est ici-bas fragile et transitoire....

CRISPIN.

Ah! quel cœur de rocher, et quelle âme assez noire
Ne se fendroit en quatre, en entendant ces mots?

LISETTE.

Hélas! je ne saurois arrêter mes sanglots.

GERONTE.

En les voyant pleurer mon âme est attendrie.
Là, là, consolez-vous, je suis encore en vie.

M. SCRUPULE, *continuant de lire.*
Considérant que rien ne reste en même état,
Ne voulant pas aussi décéder intestat...
CRISPIN.
Intestat...
LISETTE.
Intestat... ce mot me perce l'âme.
M. SCRUPULE.
Faites trêve un moment à vos soupirs, madame.
Considérant que rien ne reste en même état,
Ne voulant pas aussi décéder intestat...
CRISPIN.
Intestat...
LISETTE.
Intestat....
M. SCRUPULE.
Mais laissez-moi donc lire?
Si vous pleurez toujours, je ne pourrai rien dire.
A fait, aicté, nommé, rédigé par écrit
Son susdit testament en la forme qui suit.
GERONTE.
De tout ce préambule, et de cette légende,
S'il m'en souvient d'un mot, je veux bien qu'on me pende.
LISETTE.
C'est votre léthargie.
CRISPIN.
Ah! je vous en réponds.
Ce que c'est que de nous! moi, cela me confond.
M. SCRUPULE, *lisant*
Je veux premièrement qu'on acquitte mes dettes.
GERONTE.
Je ne dois rien.
M. SCRUPULE.
Voici l'aveu que vous en faites:
Je dois quatre cents francs à mon marchand de vin,
Un fripon qui demeure au cabaret voisin.
GERONTE.
Je dois quatre cents francs? c'est une fourberie.
CRISPIN.
Excusez-moi, monsieur, c'est votre léthargie;
Je ne sais pas au vrai si vous les lui devez;
Mais il me les a, lui, mille fois demandés.
GERONTE.
C'est un maraud qu'il faut envoyer en galère.
CRISPIN.
Quand ils y seroient tous, on ne les plaindroit guère.
M. SCRUPULE, *lisant.*
Je fais mon légtaire unique, universel,
Eraste mon neveu.
ERASTE.
Se peut-il, juste ciel?
M. SCRUPULE, *lisant.*
Déshéritant, en tant que besoin pourroit être,
Parens, nièces, neveux, nés aussi-bien qu'à naître,
Et même tous bâtards, à qui Dieu fasse paix,
S'il s'en trouvoit aucun au jour de mon décès.
GERONTE.
Comment moi des bâtards?
CRISPIN.
C'est style de notaire.
GERONTE.
Oui, je voulois nommer Eraste légataire.
A cet article-là je vois présentement
Que j'ai bien pu dicter le présent testament.
M. SCRUPULE, *lisant.*
Item, je donne et lègue en espèce sonnante,

A Lisette...

LISETTE.

Ah, grands dieux !

M. SCRUPULE, *lisant.*

Qui me sert de servante,
Pour épouser Crispin en légitime nœud,
Deux mille écus.

CRISPIN.

Monsieur...en vérité...pour peu..,
Non...jamais...car...ma bouche...quand j'y pense...
Je me sens suffoquer par la reconnoissance !
(*à Lisette.*)
Parle donc.

LISETTE, *embrassant Géronte,*

Ah! monsieur...

GERONTE.

Qu'est-ce à dire cela?
Je ne suis point l'auteur de ces sottises-là.
Deux mille écus comptant!

LISETTE.

Quoi déjà, je vous prie,
Vous repentiriez-vous d'avoir fait œuvre pie?
Une fille nubile, exposée au malheur,
Qui veut faire une fin en tout bien, tout honneur!
Lui refuseriez-vous cette petite grâce?

GERONTE.

Comment six mille francs? quinze ou vingt écus, passe.

LISETTE.

Les maris aujourd'hui, monsieur, sont si courus?
Et que peut-on, hélas, avoir pour vingt écus?

GERONTE.

On a ce que l'on peut, entendez-vous, ma mie.
Il en est à tout prix. Achevez, je vous prie.

M. SCRUPULE.

Item, je donne et lègue.

CRISPIN, *à part.*

Ah! c'est mon tour enfin.
Et l'on va me jeter.

M. SCRUPULE, *lisant*

A Crispin.

GERONTE, *regardant Crispin qui se fait petit.*

A Crispin!

M. SCRUPULE, *lisant.*

Pour tous les obligeans, bons et loyaux services,
Qu'il rend à mon neveu dans divers exercices,
Et qu'il peut bien encor lui rendre à l'avenir.

GERONTE, *à part.*

Où donc ce beau discours doit-il enfin venir?...
Voyons.

M. SCRUPULE, *lisant.*

Quinze cents francs de rentes viagères,
Pour avoir souvenir de moi dans ses prières.

CRISPIN, *se prosternant aux pieds de Géronte.*

Oui, je vous le promets, monsieur, à deux genoux,
Jusqu'au dernier soupir je prierai Dieu pour vous.
Voilà ce qui s'appelle un vraiment honnête homme,
Si généreusement me laisser cette somme!

GERONTE.

Non ferai-je, parbleu. Que veut dire ceci?
Monsieur, de tous ces legs je veux être éclairci.

M. SCRUPULE.

Quel éclaircissement voulez-vous qu'on vous donne?
Et je n'écris jamais que ce que l'on m'ordonne.

GERONTE.

Quoi! moi, j'aurois légué sans aucune raison
Quinze cents francs de rente à ce maître fripon,

Qu'Eraste auroit chassé, s'il m'avoit voulu croire!

CRISPIN.

Ne vous repentez pas d'une œuvre méritoire;
Voulez-vous, démentant un généreux effort,
Etre avaricieux, même après votre mort?

GERONTE.

Ne m'a-t-on pas volé mes billets dans mes poches?
Je tremble du malheur dont je sens les approches:
Je n'ose me fouiller.

ERASTE, *à part.*

Quel funeste embarras!

(*Haut.*)

Vous les cherchez en vain, vous ne les avez pas.

GERONTE.

Où sont-ils donc? Réponds.

ERASTE.

Tantôt, pour Isabelle,
Je les ai par votre ordre exprès portés chez elle.

GERONTE.

Par mon ordre?

ERASTE.

Oui, monsieur.

GERONTE.

Je ne m'en souviens point

CRISPIN.

C'est votre léthargie.

GERONTE.

Oh! je veux sur ce point
Qu'on me fasse raison. Quelles friponneries!
Je suis las à la fin de tant de léthargies.
Cours chez elle, dis-lui que quand j'ai fait ce don,
J'avois perdu l'esprit, le sens et la raison.

Regnard.

§ 50. *Scène de la Métromanie.*

DAMIS, *métromane, prend la défense des poëtes*; BALIVEAU.

BALIVEAU, *à part.*

Le sot événement!

DAMIS

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Après un tel prodige, on en croira mille autres.
Quoi, mon oncle, c'est vous! et vous êtes des nôtres!
Heureux le lieu, l'instant, l'emploi qui nous rejoint!

BALIVEAU

Raisonnons d'autre chose, et ne plaisantons point.
Le hasard a voulu...

DAMIS

Voici qui paroît drôle,
Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle?

BALIVEAU

C'est moi-même qui parle, et qui parle à Damis.
Voilà donc ce que fait mon neveu dans Paris?
Qu'a produit un séjour de si longue durée?
Que veut dire ce nom, *Monsieur de l'Empirée?*
Sied-il, dans ton état, d'aller ainsi vêtu?
Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu?

DAMIS

Dans la vôtre, mon oncle; un peu de patience.
Imitez-moi, voyez si je romps le silence
Sur mille questions, qu'en vous trouvant ici,
Peut-être suis-je en droit d'oser vous faire aussi.
Mais c'est que notre rôle est notre unique affaire;
Et que de nos débats le public n'a que faire.

BALIVEAU, *levant la canne.*

Coquin, tu te prévaux du contre-temps maudit.

DAMIS

Monsieur, ce geste-là vous devient interdit.
Nous sommes, vous et moi, membres de comédie.
Notre corps n'admet point la méthode hardie
De s'arroger ainsi la pleine autorité;
Et l'on ne connoît point chez nous de primauté.

BALIVEAU, *à part.*

C'est à moi de plier, après mon incartade.

DAMIS, *gaiement.*

Répétons donc en paix, voyons, mon camarade.
Je suis un fils...

BALIVEAU, *à part.*

J'ai ri. Me voilà désarmé.

DAMIS

Et vous un père...

BALIVEAU

Eh oui, bourreau, tu m'as nommé.
Je n'ai que trop pour toi des entrailles de père;
Et ce fut le seul bien que te laissa mon frère.
Quel usage en fais-tu? qu'ont servi tous mes soins?

DAMIS

A me mettre en état de les implorer moins.
Mon oncle, vous avez cultivé mon enfance,
Je ne mets point de borne à ma reconnoissance;
Et c'est pour le prouver que je veux désormais
Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits;
Me suffire à moi-même, en volant à la gloire,
Et chercher la fortune au temple de mémoire.

BALIVEAU

Où la vas-tu chercher? Ce temple prétendu,
(Pour parler ton jargon) n'est qu'un pays perdu,
Où la nécessité, de travaux consumée,
Au sein du sot orgueil, se repaît de fumée.
Eh!, malheureux, crois-moi, fuis ce terroir ingrat;
Prends un parti solide, et fais choix d'un état
Qu'ainsi que le talent, le bon sens autorise,
Qui te distingue, et non qui te singularise;
Où le genie heureux brille avec dignité;
Tel qu'enfin le barreau l'offre à ta vanité.

DAMIS

Le barreau!....

BALIVEAU

Protégeant la veuve et la pupille.
C'est là qu'à l'honorable, on peut joindre l'utile;
Sur la gloire et le gain établir sa maison,
Et ne devoir qu'à soi sa fortune et son nom.

DAMIS

Ce mélange de gloire et de gain m'importune.
On doit tout à l'honneur et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou, préfère un beau laurier.
L'avocat se peut-il égaler au poëte?
De ce dernier la gloire est durable et complète.
Il vit long-temps après que l'autre a disparu.
Scaron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.
Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand homme.
L'antre de la chicane, et sa barbare voix
N'y défiguroient pas l'éloquence et les lois.
Que des traces du monstre on purge la tribune;
J'y monte, et mes talens, voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger.
Mais l'abus ne pouvant sitôt se corriger,
Qu'on me laisse, à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse, anoblir ma mémoire;
Et primer dans un art plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croi

La fraude impunément, dans le siècle où nous sommes,
Foule aux pieds l'équité, si précieuse aux hommes:
Est-il pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux?
Que la fortune donc me soit mère ou marâtre;
C'en est fait: pour barreau, je choisis le théâtre;
Pour client, la vertu; pour lois, la vérité;
Et pour juges, mon siècle et la prostérité.

BALIVEAU

Eh bien, porte plus haut ton espoir et tes vues.
A ces beaux sentimens, les dignités sont dues.
La moitié de mon bien remise en ton pouvoir,
Parmi nos sénateurs, s'offre à te faire asseoir.
Ton esprit généreux, si la vertu t'est chère,
Si tu prends à sa cause, un intérêt sincère,
Ne préférera pas, la croyant en danger,
L'effort de la défendre, au droit de la juger.

DAMIS

Non: mais d'un si beau droit l'abus est trop facile.
L'esprit est généreux, et le cœur est fragile.
Qu'un juge incorruptible est un homme étonnant!
Du guerrier le mérite est sans doute éminent,
Mais presque tout consiste au mépris de la vie;
Et de servir son roi la glorieuse envie,
L'espérance, l'exemple, un je ne sais quel prix,
L'horreur du mépris même, inspire ce mépris.
Mais avoir à braver le sourire ou les larmes
D'une solliciteuse aimable et sous les armes!
Tout sensible, tout homme enfin que vous soyez,
Sans oser être ému, la voir presque à vos pieds!
Jusqu'à la cruauté pousser le stoïcisme!
Je ne me sens point fait pour un tel héroïsme.
De tous nos magistrats la vertu nous confond;
Et je ne conçois pas comment ces messieurs font.
La mienne donc se borne au mépris des richesses;
A chanter des héros de toutes les espèces;
A sauver, s'il se peut, par mes travaux constans,
Et leurs noms et le mien, des injures du temps.
Infortuné! je touche à mon cinquième lustre,
Sans avoir publié rien qui me rende illustre!
On m'ignore, et je rampe encore, à l'âge heureux,
Où Corneille et Racine étoient déjà fameux!

BALIVEAU

Quelle étrange manie! eh dis-moi, misérable!
A de si grands esprits te crois-tu comparable?
Et ne sais-tu pas bien qu'au métier que tu fais,
Il faut ou les atteindre, ou ramper à jamais?

DAMIS

Eh bien! voyons le rang que le destin m'apprête.
Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.
Ces maîtres même avoient les leurs, en débutant,
Et tout le monde alors put leur en dire autant.

BALIVEAU

Mais les beautés de l'art ne sont pas infinies.
Tu m'avoueras du moins que ces rares génies,
Outre le don qui fut leur principal appui,
Moissonnoient à leur aise, où l'on glane aujourd'hui.

DAMIS

Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense,
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont fait d'avance.
Mais le remède est simple; il faut faire comme eux;
Ils nous ont dérobés, dérobons nos neveux;
Et tarissant la source où puise un beau délire,
A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi.
Malheur aux écrivains qui viendront après moi.

BALIVEAU

Va, malheur à toi-même, ingrat, cours à ta perte!
A qui veut s'égarer la carrière est ouverte.
Indigne du bonheur qui t'étoit préparé,
Rentre dans le néant dont je t'avois tiré ;
Mais ne crois pas que, prêt à remplir ma vengeance,
Ton châtiment se borne à la seule indigence.
Cette soif de briller, où se fixent tes vœux,
S'éteindra, mais trop tard, dans des dégoûts affreux.
Va subir du public les jugemens fantasques,
D'une cabale aveugle, essuyer les bourasques,
Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
Et trouver tout le monde actif à censurer!
Va, des auteurs sans nom grossir la foule obscure,
Egayer la satire, et servir de pâture
A je ne sais quel tas de brouillons affamés
Dont les écrits mordans sur les quais sont semés!
Déjà dans les cafés tes projets se répandent,
Le parodiste oisif, et les forains t'attendent,
Vas, après t'être vu sur la scène avili,
De l'opprobre, avec eux, retomber dans l'oubli!

DAMIS

Que peut, contre le roc, une vague animée?
Hercule a-t-il péri sous l'effort du Pigmée?
L'Olympe voit en paix fumer le mont Etna.
Zoïle contre Homère en vain se déchaîna;
Et la palme du Cid, malgré la même audace,
Croît et s'élève encore au sommet du Parnasse.

BALIVEAU

Jamais l'extravagance alla-t-elle plus loin?
Eh bien, tu braveras la honte et le besoin.
Je veux que ton esprit n'en soit que plus rebelle,
Et qu'aux siècles futurs ta sottise en appelle;
Que de ton vivant même, on admire tes vers;
Tremble et vois sous tes pas mille abimes ouverts!
L'impudence d'autrui va devenir ton crime.
On mettra sur ton compte un libelle anonyme.
Poursuivi, condamné, proscrit sur ces rumeurs,
A qui veux-tu qu'un homme en appelle?

DAMIS

A ses mœurs.

BALIVEAU

A ses mœurs! et le monde en ces sortes de rages,
Est-il instruit des mœurs, ainsi que des outrages?

DAMIS

Oui, de mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.

BALIVEAU

Et comment, s'il vous plaît?

DAMIS

Comment? par mes écrits.
Je veux que la vertu plus que l'esprit y brille.
La mère en prescrira la lecture à sa fille,
Et j'ai, grâce à vos soins, le cœur fait de façon
A monter aisément ma lyre sur ce ton.
Sur la scène aujourd'hui mon coup d'essai l'annonce.
Je suis un malheureux, mon oncle me renonce;
Je me tais; mais l'erreur est sujette au retour;
J'espère triompher avant la fin du jour:
Et peut-être la chance alors tournera-t-elle?

BALIVEAU

Quoi! vous seriez l'auteur de la pièce nouvelle
Que ce soir aux François l'on doit représenter!

DAMIS

Soyez donc le premier à m'en féliciter.

BALIVEAU

Puisque vous le voulez, je vous en félicite.

DAMIS
J'en augure une heureuse et pleine réussite.
BALIVEAU
Cependant gardez-vous de dire à Francaleu,
Que de son bon ami vous êtes le neveu.
DAMIS
Tout comme il vous plaira, mais je vois avec peine
Que vous ne vouliez pas que je vous appartienne.
BALIVEAU
J'ai de bonnes raisons pour en agir ainsi.
DAMIS
J'obéirai, monsieur.
BALIVEAU
J'y compte.
DAMIS
Mais aussi
Daignant de même entrer dans l'esprit qui m'anime,
Laissez-moi quelque temps jouir de l'anonyme,
Pour goûter du succès les plaisirs plus entiers,
Et m'entendre louer sans rougir.
BALIVEAU
Volontiers.
(*A part.*)
A demain, scélérat! Si jamais tu rimailles,
Ce ne sera, morbleu, qu'entre quatre murailles.

Piron.

§ 51. *Scène du méchant.*

CLÉON, *héros de la Comédie du Méchant, découvre à* VALERE *la méchanceté de son caractère.*
VALERE, (*embrassant Cléon.*)
Eh, bon jour, cher Cléon! je suis comblé, ravi
De retrouver enfin mon plus fidèle ami.
Je suis au désespoir des soins dont vous accable
Ce mariage affreux. Vous êtes adorable!
Comment reconnoîtrai-je....?
CLÉON
Ah! point de complimens:
Quand on peut être utile et qu'on aime les gens,
On est payé d'avance....Eh bien, quelles nouvelles
A Paris?
VALERE
Oh! cent mille, et toutes des plus belles.
Paris est ravissant, et je crois que jamais
Les plaisirs n'ont été si nombreux, si parfaits,
Les talens plus féconds, les esprits plus aimables.
Le goût fait chaque jour des progrès incroyables:
Chaque jour le génie, et la diversité
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.
CLÉON
Tout vous paroît charmant, c'est le sort de votre âge.
Quelqu'un pourtant m'écrit, (et j'en crois son suffrage)
Que de tout ce qu'on voit on est fort ennuyé;
Que les arts, les plaisirs, les esprits font pitié;
Qu'il ne nous reste plus que des superficies,
Des pointes, du jargon, de tristes facéties;
Et qu'à force d'esprit, et de petits talens,
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus le bon sens.
Comment, vous qui voyez si bien les ridicules,
Ne m'en dites-vous rien? tenez-vous aux scrupules,
Toujours bon, toujours dupe?
VALERE
Oh! non, en vérité;
Mais c'est que je vois tout assez du bon côté;
Tout est colifichet, pompon et parodie;
Le monde, comme il est, me plaît à la folie.
Les belles tous les jours vous trompent, on leur rend:

On se prend, on se quitte assez publiquement;
Les maris savent vivre, et sur rien ne contestent:
Les hommes s'aiment tous, les femmes se détestent
Mieux que jamais: enfin c'est un monde charmant,
Et Paris s'embellit délicieusement.

CLEON

Et Cidalise?...

VALERE

Mais...

CLEON

C'est une affaire faite.
Sans doute vous l'avez?... quoi! la chose est secrète?

VALERE

Mais cela fût-il vrai, le dirois-je?

CLEON

Partout:
Et ne point l'annoncer, c'est mal servir son goût.

VALERE

Je m'en détacherois, si je la croyois telle.
J'ai, je vous l'avouerai, beaucoup de goût pour elle,
Et pour l'aimer toujours, si je m'en fais aimer,
J'observe ce qui peut me la faire estimer.

CLEON, (*avec un grand éclat de rire.*)

Feu Céladon, je crois, vous a légué son âme;
Il faudroit des six mois pour aimer une femme,
Selon vous on perdroit son temps, la nouveauté,
Et le plaisir de faire une infidélité.
Laissez la bergerie et sans trop de franchise,
Soyez de votre siècle, ainsi que Cidalise:
Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez;
Et vous l'estimerez après, si vous pouvez.
Au reste, affichez tout. Quelle erreur est la vôtre!
Ce n'est qu'en se vantant de l'une, qu'on a l'autre,
Et l'honneur d'enlever l'amant qu'une autre a pris,
A nos gens du bel air, met souvent tout le prix.

VALERE

Je vous en crois assez...Eh bien, mon mariage?
Concevez-vous ma mère, et tout ce radotage?

CLEON

N'en appréhendez rien. Mais (soit dit entre nous),
Je me reproche un peu ce que je fais pour vous:
Car enfin, si, voulant prouver que je vous aime,
J'aide à vous nuire, et si vous vous trompez vous-même
En fuyant un parti peut-être avantageux....

VALERE

Eh! non: vous me donnez un ridicule affreux.
Que diroit-on de moi, si j'allois, à mon âge,
D'un ennuyeux mari jouer le personnage?
Ou j'aurois une prude, au ton triste, excédant,
Une bégueule, enfin, qui seroit mon pédant;
Ou, si, pour mon malheur, ma femme étoit jolie,
Je serois le martyr de sa coquetterie.
Fuir Paris, ce seroit m'égorger de ma main.
Quand je puis m'avancer et faire mon chemin,
Irois-je, accompagné d'une femme importune,
Me rouiller dans ma terre et borner ma fortune?
Ma foi, se marier, à moins qu'on ne soit vieux,
Fi! cela me paroît ignoble, crapuleux.

CLEON

Vous pensez juste.

VALERE

A vous en est toute la gloire.
D'après vos sentimens, je prévois mon histoire,
Si j'allois m'enchaîner; et je ne vous vois pas
Le plus petit scrupule à m'ôter d'embarras.

CLEON

Mais malheureusement on dit que votre mère

Par de mauvais conseils s'obstine à cette affaire:
Elle a chez elle un homme ami de ces gens-ci,
Qui, dit-on, avec elle est assez bien aussi,
Un Ariste, un esprit d'assez grossière étoffe;
C'est une espèce d'ours qui se croit philosophe:
Le connoissez-vous?

VALERE

Non, je ne l'ai jamais vu;
Chez moi, depuis six ans je ne suis pas venu;
Ma mère m'a mandé que c'est un homme sage,
Fixé depuis long-temps dans notre voisinage;
Que c'étoit son ami, son conseil aujourd'hui,
Et quelle prétendoit me lier avec lui.

CLEON

Je ne vous dirai pas tout ce qu'on en raconte:
Il vous suffit qu'elle est aveugle sur son compte:
Mais moi, qui vois pour vous les choses de sang-froid,
Au fond je ne puis croire Ariste un homme droit:
Géronte est son ami, cela depuis l'enfance.

VALERE

A mes dépens, peut-être, ils sont d'intelligence?

CLEON

Cela m'en a tout l'air.

VALERE

J'aime mieux un procès;
J'ai des amis là-bas, je suis sûr du succès.

CLEON

Quoique je sois ici l'ami de la famille,
Je dois vous parler franc; à moins d'aimer leur fille,
Je ne vois pas pourquoi vous vous empresseriez
Pour pareille alliance; on dit que vous l'aimiez
Quand vous étiez ici?

VALERE

Mais assez, ce me semble;
Nous étions élevés, accoutumés ensemble;
Je la trouvois gentille; elle me plaisoit fort;
Mais Paris guérit tout, et les absens ont tort:
On m'a mandé souvent qu'elle étoit embellie.
Comment la trouvez-vous?

CLEON

Ni laide, ni jolie;
C'est un de ces minois que l'on a vus partout,
Et dont on ne dit rien.

VALERE

J'en crois fort votre goût.

CLEON

Quant à l'esprit, néant: il n'a pas pris la peine
Jusqu'ici de paroître, et je doute qu'il vienne:
Ce qu'on voit à travers son petit air boudeur,
C'est qu'elle sera fausse et qu'elle a de l'humeur:
On la croit une Agnès; mais comme elle a l'usage
De sourire à des traits un peu forts pour son âge,
Je la crois avancée; et sans trop me vanter,
Si je m'étois donné la peine de tenter....
Enfin si je n'ai pas suivi cette conquête,
La faute en est aux dieux qui la firent si bête.

VALERE

Comment concilier cet air impatient,
Cette galanterie avec un compliment?
C'est se moquer de l'oncle, et c'est me contredire:
Toute mon ambassade est réduite à lui dire
Que je serai (soit dit dans le plus simple aveu)
Toujours son serviteur, et jamais son neveu.

CLEON

Et voilà justement ce qu'il ne faut pas faire:
Ce ton d'autorité choqueroit votre mère;

Il faut dans vos propos paroître consentir,
Et tâcher, d'autre part, de ne point réussir:
Écoutez, conservons toutes les vraisemblances;
On ne doit se lâcher sur les impertinences
Que selon le besoin, selon l'esprit des gens;
Il faut, pour les mener, les prendre par leur sens.
L'important est d'abord que l'oncle vous déteste;
Si vous y parvenez, je vous réponds du reste:
Or notre oncle est un sot, qui croit avoir reçu
Toute sa part d'esprit en bon sens prétendu:
De tout usage antique amateur idolâtre,
De toutes nouveautés frondeur opiniâtre:
Homme d'un autre siècle, et ne suivant en tout,
Pour ton, qu'un vieux honneur, pour loi, que le vieux goût:
Cerveau des plus bornés, qui, tenant pour maxime
Qu'un seigneur de paroisse est un être sublime,
Vous entretient sans cesse avec stupidité,
De son banc, de ses soins et de sa dignité.
On n'imagine pas combien il se respecte:
Ivre de son château, dont il est l'architecte,
De tout ce qu'il a fait sottement entêté,
Possédé du démon de la propriété,
Il réglera pour vous son penchant ou sa haine
Sur l'air dont vous prendrez tout son petit domaine.
D'abord, en arrivant, il faut vous préparer
A le suivre partout, tout voir, tout admirer,
Son parc, son potager, ses bois, son avenue;
Il ne vous fera pas grâce d'une laitue.
Vous, au lieu d'approuver, trouvant tout fort commun,
Vous ne lui paroîtrez qu'un fat très-importun,
Un petit raisonneur, ignorant, indocile;
Peut-être ira-t-il même à vous croire imbécille.

VALERE

Oh! vous êtes charmant....Mais n'aurois-je pas tort?
J'ai de la répugnance à le choquer si fort.

CLEON

Eh bien...mariez-vous...ce que je viens de dire
N'étoit que pour forcer Géronte à se dédire,
Comme vous désiriez: moi, je n'exige rien;
Tout ce que vous ferez sera toujours très-bien,
Ne consultez que vous.

VALERE

Écoutez-moi, de grâce,
Je chercher à m'éclairer.

CLEON

Mais tout vous embarrasse,
Et vous ne savez point prendre votre parti;
Je n'approuverois pas ce début étourdi,
Si vous aviez affaire à quelqu'un d'estimable,
Dont la vue exigeat un maintien raisonnable;
Mais avec un vieux fou dont on se peut moquer,
J'avois imaginé qu'on pouvoit tout risquer,
Et que pour vos projets, il falloit sans scrupule
Traiter légèrement un vieillard ridicule.

VALERE

Soit...Il a la fureur de me croire à son gré:
Mais, fiez-vous à moi, je l'en détacherai.

Gresset.

§ 52. *Scène de l'inconstant.*

FLORIMOND *en uniforme*, CRISPIN.

CRISPIN

Permettez donc enfin que je vous dise un mot:
Je ne puis plus long-temps me taire comme un sot.
Mardi, vous quittez Brest, sans m'avertir la veille,

Fort bien ! Sans dire adieu vous partez, à merveille!
Mais de grâce, monsieur, daignez me faire part
Du sujet important d'un si brusque départ.

FLORIMOND

Je te revois enfin, superbe capitale!
Que d'objets enchanteurs à mes yeux elle étale!
De l'absence, Crispin, admirable pouvoir!
Pour la première fois il me semble la voir.

CRISPIN

Je le crois; mais, monsieur, quelle affaire soudaine
De Brest comme un éclair à Paris vous amène?

FLORIMOND

D'honneur jamais Paris ne m'a paru si beau.
Quelle variété! c'est un mouvant tableau :
L'œil ravi, promené de spectacle en spectacle,
De l'art, à chaque pas, voit un nouveau miracle.

CRISPIN

Il est vrai; mais ne puis-je apprendre la raison
Qui vous a fait ainsi laisser la garnison.

FLORIMOND

La garnison, Crispin? J'ai quitté le service.

CRISPIN

Vous quittez?...quoi, monsieur, par un nouveau caprice?...

FLORIMOND

Je suis vraiment surpris d'avoir, un mois entier,
Pu supporter l'ennui d'un si triste métier.

CRISPIN

Mais j'admire en effet votre persévérance.
Un mois dans un état ! quelle rare constance !
Depuis quand cet ennui?

FLORIMOND

Depuis le premier jour.
J'eus d'abord du dégoût pour ce morne séjour.
Dans une garnison, toujours mêmes usages,
Mêmes soins, mêmes jeux, toujours mêmes visages;
Rien de nouveau jamais à dire, à faire, à voir:
Le matin on s'ennuie et l'on bâille le soir.
Mais ce qui m'a surtout dégoûté du service,
C'est, il faut l'avouer, ce maudit exercice.
Je ne pouvois jamais regarder sans dépit
Mille soldats de front, vêtus d'un même habit;
Qui semblables de taille, ainsi que de coiffure,
Étoient aussi, je crois, semblables de figure.
Un seul mot à la fois fait hausser mille bras;
Un autre mot les fait retomber tous en bas.
Le même mouvement vous fait à gauche, à droite
Tourner tous ces gens-là comme une girouette.

CRISPIN

Cependant...

FLORIMOND

A mon gré je vais changer d'habit
Et ne te mettrai plus, uniforme maudit.

CRISPIN

Pauvre disgracié ! va dans la garde-robe
Rejoindre de ce pas la soutane et la robe.
Que d'états!...je m'en vais les compter par mes doigts.
D'abord..

FLORIMOND

Oh! tu feras ce compte une autrefois.

CRISPIN

Soit, sommes-nous ici pour long-temps?

FLORIMOND

Pour la vie.

CRISPIN

Quoi, Brest!

FLORIMOND
D'y retourner, va, je n'ai nulle envie.
CRISPIN
Et votre mariage?
FLORIMOND
Eh bien, il reste là.
CRISPIN
Mais Léonor?
FLORIMOND
Ma foi l'épouse qui voudra.
CRISPIN
J'ignore en vérité si je dors, si je veille.
Eh quoi, vous la quittez, le contrat fait la veille?
FLORIMOND
Falloit-il par hasard attendre au lendemain?
CRISPIN
Là, sérieusement vous refusez sa main?
FLORIMOND
Pour le persuader il faudra que je jure.
CRISPIN
Ah! pouvez-vous lui faire une pareille injure?
Car que lui manque-t-il? elle est jeune d'abord.
FLORIMOND
Trop jeune.
CRISPIN
Bon, monsieur?
FLORIMOND
C'est un enfant.
CRISPIN
D'accord
Mais un aimable enfant: elle est belle, bien faite.
FLORIMOND
Je sais fort bien qu'elle est une beauté parfaite.
Mais cette beauté-là n'est point ce qu'il me faut;
J'aime sur un visage à voir quelque défaut.
CRISPIN
C'est différent. J'aimois cette l'humeur enjouée
Qui ne la quittoit pas de toute la journée.
FLORIMOND
Je veux qu'on boude aussi par fois.
CRISPIN
Sans contredit.
FLORIMOND
Trop de gaîté, vois-tu, me lasse et m'étourdit:
Qui rit à tous propos ne peut que me déplaire.
CRISPIN
Sans doute, Eléonor n'étoit point votre affaire,
Une enfant de seize ans, riche, ayant mille attraits,
Qui n'a pas un défaut, qui ne boude jamais!
Bon! vous en seriez las au bout d'une semaine.
Mais que dira de vous monsieur le capitaine?
FLORIMOND
Qu'il en dise, parblea, tout ce qu'il lui plaira;
Mais pour gendre jamais Kerbanton ne m'aura.
Qui! moi! bon Dieu! j'aurois le courage de vivre
Auprès d'un vieux marin qui chaque jour s'enivre?
Qui fume à chaque instant, et tous les soirs d'hiver
Voudroit m'entretenir de ses combats de mer?
CRISPIN
Mais, si je ne me trompe, après le mariage
Il devoit à Paris faire un petit voyage.
FLORIMOND
Oui...tu m'y fais songer.
CRISPIN
S'il étoit en chemin?

FLORIMOND
Eh bien, crois-tu qu'ici du soir au lendemain
On se rencontre?
CRISPIN
Non, mais enfin, mon cher maître,
Dans cet hôtel lui-même il descendra peut-être:
Car toujours des Bretons ce fut le rendez-vous.
FLORIMOND
Eh que m'importe à moi? je ris de son courroux.
Laissons là pour jamais et le père et la fille.
CRISPIN
Parlons donc de Justine; elle est ma foi gentille.
Des défauts, elle en a, mais elle a mille appas:
Elle est gaie et folâtre, et je ne m'en plains pas.
Voilà ce qu'il me faut, à moi qui ne ris guère.
Enfin elle n'a point de vieux marin pour père.
Pauvre Justine, hélas! je lui donnai ma foi.
Que va-t-elle à présent dire et penser de moi?
FLORIMOND
Elle est déjà peut-être amoureuse d'un autre.
CRISPIN
Nos deux cœurs sont, monsieur, bien différens du vôtre.
D'avoir perdu Crispin jamais cette enfant-là,
C'est moi qui vous le dis, ne se consolera.
FLORIMOND
Va, va, dans sa douleur le sexe est raisonnable,
Et je n'ai jamais vu de femme inconsolable.
Laissons cela..
CRISPIN
Fort bien, mais au moins, dites-moi,
Pourquoi vous descendez dans un hôtel?
FLORIMOND
Pourquoi?
CRISPIN
Oui, monsieur, vous avez un oncle qui vous aime,
Dieu sait!
FLORIMOND
De mon côté je le chéris de même;
Mais je ne logerai pourtant jamais chez lui:
Je crus bien l'an passé que j'en mourrois d'ennui.
C'est un ordre, une règle en toute sa conduite!
Une assemblée hier, demain une visite.
Ce qu'il fait aujourd'hui, demain il le fera:
Il ne manque jamais un seul jour d'opéra.
La routine est pour moi si triste, si maussade!
Et puis sa politique et sa double ambassade!
Car tu sais que mon oncle étoit ambassadeur.
J'écoutois des récits...mais d'une pesanteur!
Tu vois que tout cela n'est pas fort agréable.
D'ailleurs, je me suis fait un plaisir délectable
De venir habiter dans un hôtel garni;
Tout cérémonial de ces lieux est banni:
Je vais, je viens, je rentre et sors, quand bon me semble;
Entière liberté, le soir, on se rassemble:
L'hôtel forme lui seul une société,
Et si je n'ai le choix, j'ai la variété.

Collin d'Arleville.

§ 53. *Scène de Sertorius.*

SERTORIUS *et* POMPÉE, *deux des plus grands généraux de l'ancienne Rome, engagés dans des partis différens, s'efforcent de se gagner l'un et l'autre.*

POMPÉE
L'inimitié qui règne entre nos deux partis,

N'y rend pas de l'honneur tous les droits amortis.
Comme le vrai mérite a ses prérogatives,
Qui prennent le dessus des haines les plus vives,
L'estime et le respect sont de justes tributs
Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus;
Et c'est ce que vient rendre à la haute vaillance
Dont je ne fais ici que trop d'expérience,
L'ardeur de voir de près un si fameux héros:
Sans lui voir à la main pique ni javelots,
Et le front désarmé de ce regard terrible
Qui dans nos escadrons guide un bras invincible.
Je suis jeune, et guerrier, et tant de fois vainqueur,
Que mon trop de fortune a pu m'enfler le cœur;
Mais (et ce franc aveu sied bien aux grands courages)
J'apprends plus contre vous par mes désavantages,
Que les plus beaux succès qu'ailleurs j'aie emportés,
Ne m'ont encore appris par mes prospérités.
Je vois ce qu'il faut faire, à voir ce que vous faites:
Les siéges, les assauts, les savantes retraites,
Bien camper, bien choisir à chacun son emploi,
Votre exemple est partout une étude pour moi.
Ah! si je vous pouvois rendre à la république,
Que je croirois lui faire un présent magnifique!
Et que j'irois, seigneur, à Rome avec plaisir,
Puisque la trêve enfin m'en donne le loisir,
Si j'y pouvois porter quelque foible espérance
D'y conclure un accord d'une telle importance!
Près de l'heureux Sylla ne puis-je rien pour vous?
Et près de vous, seigneur, ne puis-je rien pour tous?

SERTORIUS

Vous me pourriez sans doute, épargner quelque peine,
Si vous vouliez avoir l'âme toute Romaine.
Mais avant que d'entrer dans ces difficultés,
Souffrez que je réponde à vos civilités.
Vous ne me donnez rien par cette haute estime,
Que vous n'ayez déjà dans le degré sublime.
La victoire attachée à vos premiers exploits,
Un triomphe avant l'âge où le souffrent nos lois,
Avant la dignité qui permet d'y prétendre,
Font trop voir quels respects l'univers vous doit rendre
Si, dans l'occasion, je ménage un peu mieux
L'assiette du pays et la faveur des lieux,
Si mon expérience en prend quelque avantage,
Le grand art de la guerre attend quelquefois l'âge:
Le temps y fait beaucoup; et de mes actions
S'il vous a plu tirer quelques instructions,
Mes exemples un jour ayant fait place aux vôtres,
Ce que je vous apprends, vous l'apprendrez à d'autres;
Et ceux qu'aura ma mort saisis de mon emploi,
S'instruiront contre vous, comme vous contre moi.
Quant à l'heureux Sylla, je n'ai rien à vous dire:
Je vous ai montré l'art d'affoiblir son empire;
Et si je puis jamais y joindre des leçons
Dignes de vous apprendre à repasser les monts,
Je suivrai d'assez près votre illustre retraite,
Pour traiter avec lui sans besoin d'interprète;
Et sur les bords du Tibre une pique à la main,
Lui demander raison pour le peuple Romain.

POMPÉE

De si hautes leçons, seigneur, sont difficiles;
Et pourroient vous donner quelques soins inutiles,
Si vous faisiez dessein de me les expliquer
Jusqu'à m'avoir appris à les bien pratiquer.

SERTORIUS

Aussi me pourriez-vous épargner quelque peine,
Si vous vouliez avoir l'âme toute Romaine;

Je vous l'ai déjà dit.

POMPÉE

Ce discours rebattu
Lasseroit une austère et farouche vertu.
Pour moi, qui vous honore assez pour me contraindre
A fuir obstinément tout sujet de m'en plaindre,
Je ne veux rien comprendre en ces obscurités.

SERTORIUS

Je sais qu'on n'aime point de telles vérités ;
Mais, seigneur, étant seuls, je parle avec franchise;
Bannissant les témoins, vous me l'avez permise;
Et je garde avec vous la même liberté,
Que si votre Sylla n'avoit jamais été.
Est-ce être tout Romain qu'être chef d'une guerre
Qui veut tenir aux fers les maîtres de la terre?
Ce nom, sans vous et lui, nous seroit encor dû;
C'est par lui, c'est par vous que nous l'avons perdu.
C'est vous qui sous le joug trainez des cœurs si braves:
Ils étoient plus que rois, ils sont moindres qu'esclaves ;
Et la gloire qui suit vos plus nobles travaux,
Ne fait qu'approfondir l'abîme de leurs maux:
Leur misère est le fruit de votre illustre peine,
Et vous pensez avoir l'âme toute Romaine !
Vous avez hérité ce nom de vos aïeux,
Mais, s'il vous étoit cher, vous le rempliriez mieux.

POMPÉE

Je crois le bien remplir, quand tout mon cœur s'applique
Aux soins de rétablir un jour la république.
Mais vous jugez, seigneur, de l'âme par le bras:
Et souvent l'un paroît ce que l'autre n'est pas.
Lorsque deux factions divisent un empire,
Chacun suit au hasard la meilleure ou la pire,
Suivant l'occasion, ou la nécessité
Qui l'emporte vers l'un ou vers l'autre côté.
Le plus juste parti, difficile à connoître,
Nous laisse en liberté de nous choisir un maître;
Mais quand ce choix est fait, on ne s'en dédit plus.
J'ai servi sous Sylla du temps de Marius,
Et servirai sous lui, tant qu'un destin funeste
De nos divisions soutiendra quelque reste.
Comme je ne vois pas dans le fond de son cœur,
J'ignore quels projets peut former son bonheur:
S'il les pousse trop loin, moi-même je l'en blâme;
Je lui prête mon bras, sans engager mon âme;
Je m'abandonne au cours de sa félicité,
Tandis que tous mes vœux sont pour la liberté;
Et c'est ce qui m'engage à garder une place
Qu'usurperoient sans moi l'injustice et l'audace,
Afin que, Sylla mort, ce dangereux pouvoir
Ne tombe qu'en des mains qui sachent leur devoir.
Enfin je sais mon but, et vous savez le vôtre.

SERTORIUS

Mais cependant, seigneur, vous servez comme un autre;
Et nous qui jugeons tout sur la foi de nos yeux,
Et laissons le dedans à pénétrer aux dieux,
Nous craignons votre exemple, et doutons si dans Rome
Il n'instruit point le peuple à prendre loi d'un homme;
Et si votre valeur, sous le pouvoir d'autrui,
Ne sème point pour vous, lorsqu'elle agit pour lui.
Comme je vous estime, il m'est aisé de croire
Que de la liberté vous feriez votre gloire,
Que votre âme en secret lui donne tous ses vœux;
Mais si je m'en rapporte aux esprits soupçonneux,
Vous aidez aux Romains à faire essai d'un maître,
Sous ce flatteur espoir qu'un jour vous pourriez l'être.
La main qui les opprime, et que vous soutenez,

Les accoutume au joug que vous leur destinez ;
Et doutant s'ils voudront se faire à l'esclavage,
Aux périls de Sylla, vous tâtez leur courage.

POMPÉE

Le temps détrompera ceux qui parlent ainsi ;
Mais justifiera-t-il ce que l'on voit ici ?
Permettez qu'à mon tour je parle avec franchise :
Votre exemple à la fois m'instruit et m'autorise :
Je juge, comme vous, sur la foi de mes yeux,
Et laisse le dedans à pénétrer aux dieux.
Ne vit-on pas ici sous les ordres d'un homme ?
N'y commandez-vous pas, comme Sylla dans Rome ?
Du nom de dictateur, du nom de général,
Qu'importe, si des deux le pouvoir est égal ?
Les titres différens ne font rien à la chose :
Vous imposez des lois, ainsi qu'il en impose :
Et s'il est périlleux de s'en faire haïr,
Il ne seroit pas sûr de vous désobéir.
Pour moi, si quelque jour je suis ce que vous êtes,
J'en userai peut-être alors comme vous faites :
Jusque-là...

SERTORIUS

Vous pourriez en douter jusque-là,
Et me faire un peu moins ressembler à Sylla.
Si je commande ici, le sénat me l'ordonne.
Mes ordres n'ont encore assassiné personne.
Je n'ai pour ennemis que ceux du bien commun :
Je leur fais bonne guerre, et n'en proscris pas un.
C'est un asile ouvert que mon pouvoir suprême ;
Et si l'on m'obéit, ce n'est qu'autant qu'on m'aime.

POMPÉE

Et votre empire en est d'autant plus dangereux,
Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux ;
Qu'en assujettissant, vous avez l'art de plaire ;
Qu'on croit n'être en vos fers, qu'esclave volontaire ;
Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.
Ainsi parlent, seigneur, les âmes soupçonneuses.
Mais n'examinons point ces questions fâcheuses ;
Ni si c'est un sénat, qu'un amas de bannis
Que cet asile ouvert sous vous a réunis.
Une seconde fois, n'est-il aucune voie
Par où je puisse à Rome emporter quelque joie ?
Elle seroit extrême à trouver les moyens
De rendre un si grand homme à ses concitoyens.
Il est doux de revoir les murs de la patrie :
C'est elle, par ma voix, seigneur, qui vous en prie ;
C'est Rome...

SERTORIUS

Le séjour de votre potentat,
Qui n'a que ses fureurs pour maximes d'état !
Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles
Que ses proscriptions comblent de funérailles ;
Ces murs dont le destin fut autrefois si beau,
N'en sont que la prison, ou plutôt le tombeau.
Mais pour revivre ailleurs dans sa première force,
Avec les faux Romains elle a fait plein divorce ;
Et comme autour de moi j'ai tous ses vrais appuis,
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.
Parlons pourtant d'accord. Je ne sais qu'une voie
Qui puisse avec honneur nous donner cette joie.
Unissons-nous ensemble, et le tyran est bas.
Rome à ce grand dessein ouvrira tous ses bras,
Ainsi nous terons voir l'amour de la patrie,
Pour qui vont les grands cœurs jusqu'à l'idolâtrie ;
Et nous épargnerons ces flots de sang Romain

Que versent tous les ans votre bras et ma main.

POMPÉE

Ce projet qui pour vous est tout brillant de gloire,
N'auroit-il rien pour moi d'une action trop noire?
Moi qui commande ailleurs, puis-je servir sous vous?

SERTORIUS

Du droit de commander je ne suis point jaloux;
Je ne l'ai qu'en dépôt, et je vous l'abandonne,
Non jusqu'à vous servir de ma seule personne;
Je prétends un peu plus; mais dans cette union,
De votre lieutenant m'envierez-vous le nom?

POMPÉE

De pareils lieutenans n'ont des chefs qu'en idée;
Leur nom retient pour eux l'autorité cédée;
Ils n'en quittent que l'ombre; et l'on ne sait que c'est
De suivre ou d'obéir, que suivant qu'il leur plaît.
Je sais une autre voie, et plus noble, et plus sûre;
Sylla, si vous voulez, quitte sa dictature;
Et déjà de lui-même il s'en seroit démis,
S'il voyoit qu'en ces lieux il n'eût plus d'ennemis.
Mettez les armes bas, je réponds de l'issue;
J'en donne ma parole, après l'avoir reçue.
Si vous êtes Romain, prenez l'occasion.

SERTORIUS

Je ne m'éblouis point de cette illusion.
Je connois le tyran, j'en vois le stratagème:
Quoi qu'il semble promettre, il est toujours lui-même.
Vous, qu'à sa défiance il a sacrifié,
Jusques à vous forcer d'être son allié....

POMPÉE

Hélas! ce mot me tue; et, je le dis sans feinte,
C'est l'unique sujet qu'il m'a donné de plainte.
J'aimois mon Aristie; il m'en vient d'arracher.
Mon cœur frémit encore à me le reprocher,
Vers tant de biens perdus sans cesse il me rappelle:
Et je vous rends, seigneur, mille grâces pour elle,
A vous, à ce grand cœur, dont la compassion
Daigne ici l'honorer de sa protection.

SERTORIUS

Protéger hautement les vertus malheureuses,
C'est le moindre devoir des âmes généreuses:
Aussi fais-je encor plus; je lui donne un époux.

POMPÉE

Un époux! dieux! qu'entends-je? Et qui, seigneur?

SERTORIUS

Moi.

POMPÉE

Vous.!

Seigneur, toute son âme est à moi dès l'enfance:
N'imitez point Sylla par cette violence;
Mes maux sont assez grands, sans y joindre celui
De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autrui.

SERTORIUS

Tout est encore à vous.

Corneille.

§ 54. *Scène de Cinna.*

CINNA, *petit-fils du grand Pompée, et* MAXIME *sont à la tête d'une conspiration prête à éclater contre* AUGUSTE. *Ce prince qui l'ignore, les consulte sur le projet qu'il médite d'abdiquer l'empire.*

AUGUSTE

Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde,

Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
Cette grandeur sans borne, et cet illustre rang
Qui m'a jadis coûté tant de peine et de sang,
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtisan flatteur la présence importune,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit.
L'ambition déplaît quand elle est assouvie;
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie;
Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir,
Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,
Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre;
Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.
J'ai souhaité l'empire, et j'y suis parvenu;
Mais en le souhaitant, je ne l'ai pas connu.
Dans sa possession j'ai trouvé, pour tous charmes,
D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,
Mille ennemis secrets, la mort à tout propos,
Point de plaisir sans trouble, et jamais de repos.
Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême;
Le grand César, mon père, en a joui de même:
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en est démis, et l'autre l'a gardé.
Mais l'un, cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen, dans le sein de sa ville;
L'autre, tout débonnaire, au milieu du sénat
A vu trancher ses jours par un assassinat.
Ces exemples récens suffiroient pour m'instruire,
Si par l'exemple seul on devoit se conduire.
L'un m'invite à le suivre, et l'autre me fait peur.
Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur;
Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées,
N'est pas toujours écrit dans les choses passées.
Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé;
Et par où l'un périt, un autre est conservé.
Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.
Vous, qui me tenez lieu d'Agrippe et de Mécène,
Pour résoudre ce point avec eux débattu,
Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu.
Ne considérez point cette grandeur suprême,
Odieuse aux Romains, et pesante à moi-même:
Traitez-moi comme ami, non comme souverain.
Rome, Auguste, l'état, tout est en votre main.
Vous mettrez et l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique
Sous les lois d'un monarque, ou d'une république:
Votre avis est ma règle; et par ce seul moyen,
Je veux être empereur, ou simple citoyen.

CINNA

Malgré notre surprise, et mon insuffisance,
Je vous obéirai, seigneur, sans complaisance,
Et mets bas le respect qui pourroit m'empêcher
De combattre un avis où vous semblez pencher;
Souffrez-le d'un esprit jaloux de votre gloire,
Que vous allez souiller d'une tache trop noire,
Si vous ouvrez votre âme à ces impressions,
Jusques à condamner toutes vos actions.
On ne renonce point aux grandeurs légitimes;
On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crimes,
Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis,
Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis.
N'imprimez pas, seigneur, cette honteuse marque
A ces rares vertus qui vous ont fait monarque.
Vous l'êtes justement, et c'est sans attentat
Que vous avez changé la forme de l'état.
Rome est dessous vos lois par le droit de la guerre,
Qui sous les lois de Rome a mis toute la terre.

Vos armes l'ont conquise ; et tous les conquérans,
Pour être usurpateurs, ne sont pas des tyrans.
Quand ils ont sous leurs lois asservi des provinces,
Gouvernant justement, ils s'en font justes princes.
C'est ce que fit César : il vous faut aujourd'hui
Condamner sa mémoire, ou faire comme lui.
Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste,
César fut un tyran, et son trépas est juste ;
Et vous devez aux dieux compte de tout le sang,
Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang.
N'en craignez point, seigneur, les tristes destinées,
Un plus puissant démon veille sur vos années.
On a dix fois sur vous attenté sans effet ;
Et qui l'a voulu perdre, au même instant l'a fait.
On entreprend assez ; mais aucun n'exécute.
Il est des assassins ; mais il n'est plus de Brute.
Enfin, s'il faut attendre un semblable revers,
Il est beau de mourir maître de l'univers.
C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire ; et j'estime
Que ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

MAXIME

Oui, j'accorde qu'Auguste a droit de conserver
L'empire où sa vertu l'a fait seule arriver,
Et qu'au prix de son sang, au péril de sa tête,
Il a fait de l'état une juste conquête.
Mais que, sans se noircir, il ne puisse quitter
Le fardeau que sa main est lasse de porter ;
Qu'il accuse par là César de tyrannie,
Qu'il approuve sa mort ; c'est ce que je dénie.
Rome est à vous, seigneur, l'empire est votre bien.
Chacun en liberté peut disposer du sien ;
Il le peut, à son choix, garder ou s'en défaire.
Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire !
Seriez-vous devenu, pour avoir tout dompté,
Esclave des grandeurs où vous êtes monté !
Possédez-les, seigneur, sans qu'elles vous possèdent :
Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cèdent ;
Et faites hautement connoître enfin à tous
Que tout ce qu'elles ont est au-dessous de vous.
Votre Rome autrefois vous donna la naissance ;
Vous lui voulez donner votre toute-puissance ;
Et Cinna vous impute à crime capital
La libéralité vers le pays natal !
Il appelle remords l'amour de la patrie !
Par la haute vertu la gloire est donc flétrie ;
Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris,
Si de ses pleins effets l'infamie est le prix.
Je veux bien avouer qu'une action si belle
Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle ;
Mais commet-on un crime indigne de pardon,
Quand la reconnoissance est au-dessus du don ?
Suivez, suivez, seigneur, le ciel qui vous inspire ;
Votre gloire redouble à mépriser l'empire ;
Et vous serez fameux chez la postérité,
Moins pour l'avoir conquis, que pour l'avoir quitté.
Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême ;
Mais, pour y renoncer, il faut la vertu même ;
Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner,
Après un sceptre acquis, la douceur de régner.
Considérez d'ailleurs que vous régnez dans Rome,
Où, de quelque façon que votre cœur vous nomme,
On hait la monarchie ; et le nom d'empereur,
Cachant celui de roi, ne fait pas moins d'horreur.
Il passe pour tyran, quiconque s'y fait maître,
Qui le sert, pour esclave, et qui l'aime, pour traître :
Qui le souffre, a le cœur lâche, mol, abattu ;

Et pour s'en affranchir, tout s'appelle vertu.
Vous en avez, seigneur, des preuves trop certaines.
On a fait contre vous dix entreprises vaines;
Peut-être que l'onzième est prête d'éclater;
Et que ce mouvement qui vous vient d'agiter,
N'est qu'un avis secret que le ciel vous envoie,
Qui pour vous conserver n'a plus que cette voie.
Ne vous exposez plus à ces fameux revers.
Il est beau de mourir maître de l'univers;
Mais la plus belle mort souille notre mémoire,
Quand nous avons pu vivre, et croître notre gloire.

CINNA

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'est son bien seulement que vous devez vouloir;
Et cette liberté, qui lui semble si chère,
N'est pour Rome, seigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas
De celui qu'un bon prince apporte à ses états.
Avec ordre et raison les honneurs il dispense,
Avec discernement punit et récompense,
Et dispose de tout en juste possesseur,
Sans rien précipiter, de peur d'un successeur.
Mais quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte,
La voix de la raison jamais ne se consulte:
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux,
L'autorité livrée aux plus séditieux.
Ces petits souverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,
Des plus heureux desseins font avorter le fruit,
De peur de le laisser à celui qui les suit.
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,
Dans le champ du public largement ils moissonnent,
Assurés que chacun leur pardonne aisément
Espérant à son tour un pareil traitement.
Le pire des états, c'est l'état populaire.

AUGUSTE

Et toutefois le seul qui dans Rome peut plaire.
Cette haine des rois, que depuis cinq cents ans
Avec le premier lait sucent tous ses enfans,
Pour l'arracher des cœurs, est trop enracinée.

MAXIME

Oui, seigneur, dans son mal Rome est trop obstinée:
Son peuple, qui s'y plaît, en fuit la guérison,
Sa coutume l'emporte, et non pas la raison;
Et cette vieille erreur, que Cinna veut abattre,
Est une heureuse erreur dont il est idolâtre:
Par qui le monde entier asservi sous ses lois,
L'a vu cent fois marcher sur la tête des rois,
Son épargne s'enfler du sac de leurs provinces;
Que lui pouvoient de plus donner les meilleurs princes?
J'ose dire, seigneur, que par tous les climats,
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'états:
Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,
Qu'on ne sauroit changer sans lui faire une injure.
Telle est la loi du ciel, dont la sage équité
Sème dans l'univers cette diversité.
Les Macédoniens aiment le monarchique,
Et le reste des Grecs la liberté publique:
Les Parthes, les Persans veulent des souverains;
Et le seul consulat est bon pour les Romains.

CINNA

Il est vrai que du ciel la prudence infinie
Départ à chaque peuple un différent génie:
Mais il n'est pas moins vrai que cet ordre des cieux
Change selon les temps, comme selon les lieux.
Rome a reçu des rois ses murs et sa naissance;

Elle tient des consuls sa gloire et sa puissance,
Et reçoit maintenant de vos rares bontés
Le comble souverain de ses prospérités.
Sous vous, l'état n'est plus en pillage aux armées;
Les portes de Janus par vos mains sont fermées:
Ce que sous ses consuls on n'a vu qu'une fois,
Et qu'a fait voir, comme eux, le second de ses rois.

MAXIME

Les changemens d'état que fait l'ordre céleste,
Ne coûtent point de sang, n'ont rien qui soit funeste.

CINNA

C'est un ordre des dieux, qui jamais ne se rompt,
De nous vendre bien cher les grands biens qu'ils nous font.
L'exil des Tarquins même ensanglanta nos terres,
Et nos premiers consuls nous ont coûté des guerres,

MAXIME

Donc votre aïeul Pompée au ciel a résisté,
Quand il a combattu pour notre liberté?

CINNA

Si le ciel n'eût voulu que Rome l'eût perdue,
Par les mains de Pompée il l'auroit défendue:
Il a choisi sa mort, pour servir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement;
Et devoit cette gloire aux mânes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.
Ce nom depuis long-temps ne sert qu'à éblouir,
Et sa propre grandeur l'empêche d'en jouir.
Depuis qu'elle se voit la maîtresse du monde,
Depuis que la richesse entre ses mains abonde,
Et que son sein, fécond en glorieux exploits,
Produit des citoyens plus puissans que des rois,
Les grands, pour s'affermir, achètent les suffrages,
Tiennent pompeusement leurs maîtres à leurs gages,
Qui, par des fers dorés se laissant enchaîner,
Reçoivent d'eux les lois qu'ils pensent leur donner.
Envieux l'un de l'autre, ils mènent tout par brigues,
Que leur ambition tourne en sanglantes ligues.
Ainsi de Marius Sylla devint jaloux,
César de mon aïeul, Marc-Antoine de vous:
Ainsi la liberté ne peut plus être utile
Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,
Lorsque par un désordre à l'univers fatal,
L'un ne veut point de maître, et l'autre point d'égal.
Seigneur, pour sauver Rome, il faut qu'elle s'unisse
En la main d'un bon chef à qui tout obéisse.
Si vous aimez encore à la favoriser,
Otez-lui les moyens de se plus diviser.
Sylla, quittant la place enfin bien usurpée,
N'a fait qu'ouvrir le champ à César et Pompée,
Que le malheur des temps ne nous eût pas fait voir,
S'il eût dans sa famille assuré son pouvoir.
Qu'a fait du grand César le cruel parricide,
Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide,
Qui n'eussent pas détruit Rome par les Romains,
Si César eût laissé l'empire entre vos mains?
Vous la replongerez, en quittant cet empire,
Dans les maux dont à peine encore elle respire;
Et de ce peu, seigneur, qui lui reste de sang,
Une guerre nouvelle épuisera son flanc.
Que l'amour du pays, que la pitié vous touche;
Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
Considérez le prix que vous avez coûté;
Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté:
Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée;
Mais une juste peur tient son âme effrayée.

Si, jaloux de son heur, et las de commander,
Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder,
S'il lui faut à ce prix en acheter un autre,
Si vous ne préférez son intérêt au vôtre,
Si ce funeste don la met au désespoir,
Je n'ose dire ici ce que j'ose prévoir.
Conservez-vous, seigneur, en lui laissant un maître
Sous qui son vrai bonheur commence de renaître;
Et pour mieux assurer le bien commun de tous,
Donnez un successeur qui soit digne de vous.

AUGUSTE

N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte.
Mon repos m'est bien cher, mais Rome est la plus forte;
Et, quelque grand malheur qui m'en puisse arriver,
Je consens à me perdre, afin de la sauver.
Pour ma tranquillité mon cœur en vain soupire,
Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire;
Mais je le retiendrai pour vous en faire part.
Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard,
Et que chacun de vous dans l'avis qu'il me donne,
Regarde seulement l'état et ma personne.
Votre amour en tous deux fait ce combat d'esprits,
Et vous allez tous deux en recevoir le prix.
Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile:
Allez donner mes lois à ce terroir fertile;
Songez que c'est pour moi que vous gouvernerez,
Et que je répondrai de ce que vous ferez.
Pour épouse, Cinna, je vous donne Émilie:
Vous savez qu'elle tient la place de Julie,
Et que si nos malheurs et la nécessité
M'ont fait traiter son père avec sévérité,
Mon épargne, depuis en sa faveur ouverte,
Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte.
Voyez-la de ma part; tâchez de la gagner:
Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner;
De l'offre de vos vœux elle sera ravie.
Adieu, j'en veux porter la nouvelle à Livie.

Le même.

§ 55. *Scène d'Andromaque.*

ORESTE, HERMIONE, CLÉONE.

ORESTE

Madame, c'en est fait, et vous êtes servie.
Pyrrhus rend à l'autel son infidèle vie.

HERMIONE

Il est mort?

ORESTE

Il expire, et nos Grecs irrités
Ont lavé dans son sang ses infidélités.
Je vous l'avois promis; et, quoique mon courage
Se fît de ce complot une funeste image,
J'ai couru vers le temple, où nos Grecs dispersés
Se sont jusqu'à l'autel dans la foule glissés.
Pyrrhus m'a reconnu, mais sans changer de face;
Il sembloit que ma vue excitât son audace;
Que tous les Grecs, bravés en leur ambassadeur,
Dussent de son hymen relever la splendeur.
Enfin, avec transport prenant son diadème,
Sur le front d'Andromaque il l'a posé lui-même.
Je vous donne, a-t-il dit, *ma couronne et ma foi,*
Andromaque, régnez sur l'Epire et sur moi.
Je veux à votre fils une amitié de père;

J'en atteste les dieux, je le jure à sa mère
Pour tous mes ennemis je déclare les siens,
Et je le reconnois pour le roi des Troyens.
A ces mots, qui du peuple attiroient le suffrage,
Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage;
L'infidèle s'est vu partout envelopper,
Et je n'ai pu trouver de place pour frapper.
Chacun se disputoit la gloire de l'abattre.
Je l'ai vu dans leurs mains quelque temps se débattre,
Tout sanglant à leurs coups vouloir se dérober;
Mais enfin à l'autel il est allé tomber.
Du peuple épouvanté j'ai traversé la presse,
Pour venir de ces lieux enlever ma princesse;
Et regagner le port, où bientôt mes amis
Viendront couvert du sang que je vous ai promis.

HERMIONE

Qu'ont-ils fait!

ORESTE

Pardonnez à leur impatience.
Ils ont, je le vois bien, trahi votre vengeance.
Vous vouliez que ma main portât les premiers coups;
Qu'il sentît en mourant qu'il expiroit pour vous.
Mais, c'est moi, dont l'ardeur leur a servi d'exemple.
Je les ai, pour vous seule, entraînés dans le temple,
Madame; et vous pouvez justement vous flatter
D'une mort que leurs bras n'ont fait qu'exécuter.
Vous seule avez poussé les coups....

HERMIONE

Tais-toi, perfide,
Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide.
Va faire chez tes Grecs admirer ta fureur;
Va, je la désavoue, et tu me fais horreur.
Barbare, qu'as-tu fait! Avec quelle furie
As-tu tranché le cours d'une si belle vie!
Avez-vous pu, cruels, l'immoler aujourd'hui,
Sans que tout votre sang se soulevât pour lui!
Mais, parle. De son sort qui t'a rendu l'arbitre?
Pourquoi l'assassiner? Qu'a-t-il fait? A quel titre?
Qui te l'a dit?

ORESTE

O dieux! Quoi, ne m'avez-vous pas
Vous même ici, tantôt, ordonné son trépas?

HERMIONE

Ah! falloit-il en croire une amante insensée?
Ne devois-tu pas lire au fond de ma pensée?
Et ne voyois-tu pas, dans mes emportemens,
Que mon cœur démentoit ma bouche à tous momens?
Quand je l'aurois voulu, falloit-il y souscrire?
N'as-tu pas dû cent fois te le faire redire?
Toi-même avant le coup me venir consulter?
Y revenir encore, ou plutôt m'éviter?
Que ne me laissois-tu le soin de ma vengeance?
Qui t'amène en des lieux où l'on fuit ta présence?
Voilà de ton amour le détestable fruit:
Tu m'apportois, cruel, le malheur qui te suit.
C'est toi, dont l'ambassade, à tous les deux fatale,
L'a fait, pour son malheur, pencher vers ma rivale.
Nous le verrions encor nous partager ses soins;
Il m'aimeroit peut-être, il le feindroit du moins.
Adieu. Tu peux partir. Je demeure en Epire;
Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire;
A toute ma famille, et c'est assez pour moi,
Traître, qu'elle ait produit un monstre tel que toi.

Racine.

§ 56. *Scène de Britannicus.*

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

Que cette paix, seigneur, et ces embrassemens
Vont offrir à mes yeux des spectacles charmans!
Vous savez si jamais ma voix lui fut contraire;
Si de son amitié j'ai voulu vous distraire,
Et si j'ai mérité cet injuste courroux.

NÉRON.

Je ne vous flatte point, je me plaignois de vous,
Burrhus; je vous ai crus tous deux d'intelligence.
Mais son inimitié vous rend ma confiance.
Elle se hâte trop, Burrhus, de triompher.
J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

BURRHUS.

Quoi! seigneur!

NÉRON.

C'en est trop. Il faut que sa ruine
Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine.
Tant qu'il respirera je ne vis qu'à demi.
Elle m'a fatigué de ce bon ennemi;
Je ne prétends pas que sa coupable audace
Une seconde fois lui ravisse ma place.

BURRHUS.

Elle va donc bientôt pleurer Britannicus?

NÉRON.

Avant la fin du jour je ne le craindrai plus.

BURRHUS.

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie!

NÉRON.

Ma gloire, mon amour, ma sûreté, ma vie.

BURRHUS.

Non, quoi que vous disiez, cet horrible dessein
Ne fut jamais, seigneur, conçu dans votre sein.

NÉRON.

Burrhus!

BURRHUS.

De votre bouche, ô ciel, puis-je l'apprendre?
Vous-même, sans frémir, avez-vous pu l'entendre?
Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner?
Néron, dans tous les cœurs, est-il las de régner?
Que dira-t-on de vous? Quelle est votre pensée?

NÉRON.

Quoi! toujours enchaîné de ma gloire passée,
J'aurai devant les yeux je ne sais quel amour,
Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour;
Soumis à tous leurs vœux, à mes désirs contraire,
Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire!

BURRHUS.

Et ne suffit-il pas, seigneur, à vos souhaits
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits?
C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître.
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être.
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus.
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais, si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, seigneur, courir de crime en crime;
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.
Britannicus mourant excitera le zèle
De ses amis, tout prêts à prendre sa querelle.
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,
Qui même après leur mort, auront des successeurs;
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'univers il vous faudra tout craindre:

Toujours punir, toujours trembler dans vos projets:
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
Ah! de vos premiers ans l'heureuse expérience
Vous fait-elle, seigneur, haïr votre innocence?
Songez-vous au bonheur qui les a signalés?
Dans quel repos, ô ciel! les avez-vous coulés?
Quel plaisir de penser et de dire en vous-même:
Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime.
On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer;
Le ciel, dans tous leurs pleurs, ne m'entend point nommer;
Leur sombre inimitié ne suit point mon visage;
Je vois voler partout les cœurs à mon passage!
Tels étoient vos plaisirs. Quel changement, ô dieux!
Le sang le plus abject vous étoit précieux.
Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
Vous pressoit de souscrire à la mort d'un coupable:
Vous résistiez, seigneur, à leur sévérité;
Votre cœur s'accusoit de trop de cruauté;
Et, plaignant les malheurs attachés à l'empire,
Je voudrois, disiez-vous, *ne savoir pas écrire.*
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la vue et la douleur.
On ne me verra point survivre à votre gloire,
Si vous allez commettre une action si noire.
(*Se jetant aux pieds de Néron*)
Me voilà prêt, seigneur. Avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir.
Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée,
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée.
Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur;
Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.
Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides,
Qui vous osent donner ces conseils parricides.
Appelez votre frère, oubliez dans ses bras...

NÉRON.

Ah! que demandez-vous?

BURRHUS.

Non, il ne vous hait pas,
Seigneur; on le trahit, je sais son innocence;
Je vous réponds pour lui de son obéissance.
J'y cours. Je vais presser un entretien si doux.

NÉRON.

Dans mon appartement, qu'il m'attende avec vous.

Racine.

§ 57. *Scène de Bajazet.*

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Viens, suis-moi. La sultane en ce lieu se doit rendre:
Je pourrai, cependant, te parler et t'entendre.

OSMIN.

Et depuis quand, seigneur, entre-t-on dans ces lieux,
Dont l'accès étoit même interdit à nos yeux?
Jadis une mort prompte eut suivi cette audace.

ACOMAT.

Quand tu seras instruit de tout ce qui se passe,
Mon entrée en ces lieux ne te surprendra plus.
Mais, laissons, cher Osmin, les discours superflus,
Que ton retour tardoit à mon impatience!
Et que, d'un œil content, je te vois dans Bysance!
Instruis-moi des secrets que peut t'avoir appris
Un voyage si long pour moi seul entrepris.

De ce qu'ont vu tes yeux, parle en témoin sincère,
Songe que du récit, Osmin, que tu vas faire,
Dépendent les destins de l'empire Ottoman.
Qu'as-tu vu dans l'armée, et que fait le sultan?

OSMIN.

Babylone, seigneur, à son prince fidèle,
Voyoit, sans s'étonner, notre armée autour d'elle;
Les Persans rassemblés marchoient à son secours,
Et du camp d'Amurat s'approchoient tous les jours.
Lui-même, fatigué d'un long siége inutile,
Sembloit vouloir laisser Babylone tranquille;
Et sans renouveler ses assauts impuissans,
Résolu de combattre, attendoit les Persans.
Mais, comme vous savez, malgré ma diligence,
Un long chemin sépare et le camp et Bysance;
Mille obstacles divers m'ont même traversé,
Et je puis ignorer tout ce qui s'est passé.

ACOMAT.

Que faisoient cependant nos braves janissaires?
Rendent-ils au sultan des hommages sincères?
Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lu?
Amurat jouit-il d'un pouvoir absolu?

OSMIN.

Amurat est content, si nous le voulons croire,
Et sembloit se promettre une heureuse victoire.
Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir,
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.
C'est en vain que, forçant ses soupçons ordinaires,
Il se rend accessible à tous les janissaires.
Il se souvient toujours que son inimitié
Voulut de ce grand corps retrancher la moitié,
Lorsque, pour affermir sa puissance nouvelle,
Il vouloit, disoit-il, sortir de leur tutelle.
Moi-même j'ai souvent entendu leurs discours;
Comme il les craint sans cesse, ils le craignent toujours:
Ses caresses n'ont point effacé cette injure.
Votre absence est pour eux un sujet de murmure:
Ils regrettent le tems, à leur grand cœur si doux,
Lorsque assurés de vaincre ils combattoient sous vous.

ACOMAT.

Quoi, tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée
Flatte encore leur valeur, et vit dans leur pensée?
Crois-tu qu'ils me suivroient encor avec plaisir,
Et qu'ils reconnoîtroient la voix de leur visir?

OSMIN.

Le succès du combat réglera leur conduite:
Il faut voir du sultan la victoire ou la fuite.
Quoiqu'à regret, seigneur, ils marchent sous ses lois,
Ils ont à soutenir le bruit de leurs exploits.
Ils ne trahiront point l'honneur de tant d'années,
Mais, enfin, le succès dépend des destinées.
Si l'heureux Amurat, secondant leur grand cœur,
Aux champs de Babylone est déclaré vainqueur,
Vous les verrez soumis rapporter dans Bysance
L'exemple d'une aveugle et basse obéissance.
Mais, si dans le combat le destin plus puissant
Marque de quelque affront son empire naissant;
S'il fuit; ne doutez point que, fiers de sa disgrâce,
A la haine bientôt ils ne joignent l'audace,
Et n'expliquent, seigneur, la perte du combat,
Comme un arrêt du ciel qui réprouve Amurat.
Cependant, s'il en faut croire la renommée,
Il a, depuis trois mois, fait partir de l'armée
Un esclave chargé de quelque ordre secret.
Tout le camp interdit trembloit pour Bajazet:
On craignoit qu'Amurat, par un ordre sévère,
N'envoyât demander la tête de son frère.

ACOMAT.

Tel étoit son dessein. Cet esclave est venu;
Il a montré son ordre, et n'a rien obtenu.

OSMIN.

Quoi, seigneur, le sultan reverra son visage,
Sans que de vos respects il lui porte ce gage?

ACOMAT.

Cet esclave n'est plus: un ordre, cher Osmin,
L'a fait précipiter dans le fond de l'Euxin.

OSMIN.

Mais le sultan, surpris d'une trop longue absence,
En cherchera bientôt la cause et la vengeance.
Que lui répondrez-vous?

ACOMAT.

Peut-être avant ce temps,
Je saurai l'occuper de soins plus importans.
Je sais bien qu'Amurat a juré ma ruine;
Je sais à son retour l'accueil qu'il me destine.
Tu vois, pour m'arracher du cœur de ses soldats,
Qu'il va chercher, sans moi, les siéges, les combats:
Il commande l'armée; et moi, dans une ville,
Il me laisse exercer un pouvoir inutile.
Quel emploi, quel séjour, Osmin, pour un visir!
Mais j'ai plus dignement employé ce loisir;
J'ai su lui préparer des craintes et des veilles,
Et le bruit en ira bientôt à ses oreilles.

OSMIN.

Quoi donc, qu'avez-vous fait?

ACOMAT.

J'espère qu'aujourd'hui
Bajazet se déclare, et Roxane avec lui.

OSMIN.

Quoi, Roxane, seigneur, qu'Amurat a choisie
Entre tant de beautés, dont l'Europe et l'Asie
Dépeuplent leurs états, et remplissent sa cour?
Car on dit qu'elle seule a fixé son amour;
Et même il a voulu que l'heureuse Roxane,
Avant qu'elle eût un fils, prît le nom de sultane.

ACOMAT.

Il a fait plus pour elle, Osmin: il a voulu
Qu'elle eût dans son absence un pouvoir absolu.
Tu sais de nos sultans les rigueurs ordinaires;
Le frère rarement laisse jouir ses frères
De l'honneur dangereux d'être sortis d'un sang
Qui les a de trop près approchés de son rang.
L'imbécile Ibrahim, sans craindre sa naissance,
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance;
Indigne également de vivre et de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.
L'autre, trop redoutable, et trop digne d'envie,
Voit sans cesse Amurat armé contre sa vie.
Car enfin, Bajazet dédaigna de tout temps,
La molle oisiveté des enfans des sultans.
Il vint chercher la guerre au sortir de l'enfance,
Et même en fit sous moi la noble expérience.
Toi-même tu l'as vu courir dans les combats,
Emporter après lui tous les cœurs des soldats;
Et goûter, tout sanglant, le plaisir et la gloire,
Que donne aux jeunes cœurs la première victoire.
Mais malgré ses soupçons, le cruel Amurat,
Avant qu'un fils naissant eût rassuré l'état,
N'osoit sacrifier ce frère à sa vengeance,
Ni du sang Ottoman proscrire l'espérance.
Ainsi donc, pour un temps, Amurat désarmé,
Laissa dans le serrail Bajazet enfermé.
Il partit, et voulut que, fidèle à sa haine,
Et des jours de son frère arbitre souveraine,

Roxane, au moindre bruit, et, sans autres raisons,
Le fit sacrifier à ses moindres soupçons.
Pour moi, demeuré seul, une juste colère
Tourna bientôt mes vœux du côté de son frère.
J'entretins la sultane, et, cachant mon dessein,
Lui montrai d'Amurat le retour incertain,
Les murmures du camp, la fortune des armes:
Je plaignis Bajazet, je lui vantai ses charmes,
Qui, par un soin jaloux dans l'ombre retenus,
Si voisins de ses yeux, leur étoient inconnus.
Que te dirai-je enfin? La sultane éperdue
N'eut plus d'autres désirs que celui de sa vue.

OSMIN.

Mais pouvoient-ils tromper tant de jaloux regards,
Qui semblent mettre entre eux d'invincibles remparts?

ACOMAT.

Peut-être il te souvient qu'un récit peu fidèle
De la mort d'Amurat fit courir la nouvelle.
La sultane, à ce bruit, feignant de s'effrayer,
Par des cris douloureux eut soin de l'appuyer.
Sur la foi de ses pleurs ses esclaves tremblèrent;
De l'heureux Bajazet les gardes se troublèrent;
Et les dons achevant d'ébranler leur devoir,
Leurs captifs, dans ce trouble, osèrent s'entrevoir.
Roxane vit le prince; elle ne put lui taire
L'ordre dont elle seule étoit dépositaire.
Bajazet est aimable; il vit que son salut
Dépendoit de lui plaire, et bientôt il lui plut.
Tout conspiroit pour lui: ses soins, sa complaisance,
Ce secret découvert, et cette intelligence,
Soupirs d'autant plus doux qu'il les falloit celer,
L'embarras irritant de ne s'oser parler,
Même témérité, périls, craintes communes,
Lièrent pour jamais leurs cœurs et leurs fortunes.
Ceux même, dont les yeux les devoient éclairer,
Sortis de leur devoir, n'osèrent y rentrer.

OSMIN.

Quoi, Roxane d'abord leur découvrant son âme,
Osa-t-elle à leurs yeux faire éclater sa flamme?

ACOMAT.

Ils l'ignorent encore, et, jusques à ce jour,
Atalide a prêté son nom à cet amour;
Du père d'Amurat Atalide est la nièce,
Et même, avec ses fils partageant sa tendresse,
Elle a vu son enfance élevée avec eux.
Du prince, en apparence, elle reçoit les vœux,
Mais elle les reçoit pour les rendre à Roxane,
Et veut bien sous son nom qu'il aime la sultane.
Cependant, cher Osmin, pour s'appuyer de moi,
L'un et l'autre ont promis Atalide à ma foi.

OSMIN.

Quoi, vous l'aimez, seigneur?

ACOMAT.

Voudrois-tu qu'à mon âge
Je fisse de l'amour le vil apprentissage?
Qu'un cœur, qu'ont endurci la fatigue et les ans,
Suivît d'un vain plaisir les conseils imprudens?
C'est par d'autres attraits qu'elle plaît à ma vue.
J'aime en elle le sang dont elle est descendue.
Par elle Bajazet, en m'approchant de lui,
Me va, contre lui-même, assurer un appui.
Un visir aux sultans fait toujours quelque ombrage;
A peine ils l'ont choisi, qu'ils craignent leur ouvrage.
Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir,
Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir.
Bajazet aujourd'hui m'honore et me caresse;
Ses périls, tous les jours, réveillent sa tendresse.

Ce même Bajazet, sur le trône affermi,
Méconnoîtra peut-être un inutile ami.
Et moi, si mon devoir, si ma foi ne l'arrête,
S'il ose quelque jour me demander ma tête. . . .
Je ne m'explique point, Osmin ; mais je prétends
Que, du moins, il faudra la demander long-temps,
Je sais rendre aux sultans de fidèles services ;
Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du scrupule insensé
De bénir mon trépas, quand ils l'ont prononcé.
Voilà donc de ces lieux ce qui m'ouvre l'entrée ;
Et comme enfin Roxane à mes yeux s'est montrée.
Invisible d'abord elle entendoit ma voix,
Et craignoit du serrail les rigoureuses lois ;
Mais enfin, bannissant cette importune crainte,
Qui dans nos entretiens jetoit trop de contrainte,
Elle-même a choisi cet endroit écarté,
Où nos cœurs à nos yeux parlent en liberté.
Par un chemin obscur une esclave me guide,
Et....Mais on vient. C'est elle, et sa chère Atalide.
Demeure ; et, s'il le faut, sois prêt à confirmer
Le récit important dont je vais l'informer.

Racine.

§ 58. *Scène de Mithridate.*

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS.

MITHRIDATE.

Approchez, mes enfans. Enfin l'heure est venue
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue.
A mes nobles projets je vois tout conspirer ;
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.
Je suis : ainsi le veut la fortune ennemie.
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie,
Pour croire que, long-temps soigneux de me cacher,
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ses faveurs, ainsi que ses disgrâces.
Déjà, plus d'une fois retournant sur mes traces,
Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenoit après son char un vain peuple occupé ;
Et gravant en airain ses frêles avantages,
De mes états conquis enchaînoit les images ;
Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur du fond de ses marais ;
Et, chassant les Romains de l'Asie étonnée,
Renverser, en un jour, l'ouvrage d'une année.
D'autres temps, d'autre soins. L'orient accablé
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé.
Il voit, plus que jamais, ses campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.
Des biens des nations ravisseurs altérés,
Le bruit de nos trésors les a tous attirés ;
Ils y courent en foule ; et jaloux l'un de l'autre,
Désertent leur pays pour inonder le nôtre.
Moi seul je leur résiste. Ou lassés, ou soumis,
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis.
Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête.
Le grand nom de Pompée assure sa conquête ;
C'est l'effroi de l'Asie, et, loin de l'y chercher,
C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher.
Ce dessein vous surprend, et vous croyez peut-être
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.
J'excuse votre erreur, et, pour être approuvés,

De semblables projets veulent être achevés.
Ne vous figurez point que, de cette contrée,
Par d'éternels remparts Rome soit séparée.
Je sais tous les chemins par où je dois passer;
Et si la mort bientôt ne me vient traverser,
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rends, dans trois mois, au pied du capitole.
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours,
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours;
Que du Scythe, avec moi, l'alliance jurée,
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée?
Recueilli dans leurs ports, accru de leurs soldats,
Nous verrons notre camp grossir à chaque pas.
Daces, Pannoniens, la fière Germanie,
Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Espagne, et surtout les Gaulois,
Exciter ma vengeance, et jusque dans la Grèce,
Par des ambassadeurs accuser ma paresse.
Ils savent que sur eux, prêt à se déborder,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder;
Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,
Guider dans l'Italie, et suivre mon passage.
C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
Vous trouverez partout l'horreur du nom Romain:
Et la triste Italie encor toute fumante
Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.
Non, princes, ce n'est point au bout de l'univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers;
Et, de près, inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes,
Ah! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur,
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur;
S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un roi long-temps victorieux,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux?
Que dis-je? En quel état croyez-vous la surprendre?
Vide de légions qui la puissent défendre,
Tandis que tout s'occupe à me persécuter,
Leurs femmes, leurs enfans pourront-ils m'arrêter?
Marchons, et dans son sein rejetons cette guerre
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces conquérans si fiers;
Qu'ils tremblent, à leur tour, pour leurs propres foyers.
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme,
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
Noyons-la dans son sang justement répandu.
Brûlons ce capitole, où j'étois attendu.
Détruisons ses honneurs et faisons disparoître
La honte de cent rois, et la mienne peut-être:
Et, la flamme à la main, effaçons tous ces noms
Que Rome y consacroit à d'éternels affronts.
Voila l'ambition dont mon âme est saisie.
Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie,
J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs.
Je sais où je lui dois trouver des défenseurs.
Je veux que d'ennemis, partout enveloppée,
Rome rappelle en vain le secours de Pompée.
Le Parthe, des Romains, comme moi, la terreur,
Consent de succéder à ma juste fureur.
Près d'unir avec moi sa haine et sa famille,
Il me demande un fils pour époux à sa fille.
Cet honneur vous regarde, et j'ai fait choix de vous,
Pharnase: allez, soyez ce bienheureux époux.
Demain, sans différer, je prétends que l'aurore
Découvre mes vaisseaux déjà loin du Bosphore.

Vous, que rien n'y retient, partez dès ce moment,
Et méritez mon choix par votre empressement.
Achevez cet hymen, et, repassant l'Euphrate,
Faites voir à l'Asie un autre Mithridate.
Que nos tyrans communs en pâlissent d'effroi,
Et que le bruit à Rome en vienne jusqu'à moi.

PHARNACE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser ma surprise,
J'écoute avec transport cette grande entreprise;
Je l'admire, et jamais un plus hardi dessein
Ne mit à des vaincus les armes à la main.
Surtout, j'admire en vous ce cœur infatigable,
Qui semble s'affermir sous le faix qui l'accable;
Mais, si j'ose parler avec sincérité,
En êtes-vous réduit à cette extrémité?
Pourquoi tenter si loin des courses inutiles,
Quand vos états encor vous offrent tant d'asiles?
Et vouloir affronter des travaux infinis,
Dignes plutôt d'un chef de malheureux bannis,
Que d'un roi qui naguère, avec quelque apparence,
De l'aurore au couchant portoit son espérance;
Fondoit sur trente états son trône florissant,
Dont le débris est même un empire puissant?
Vous seul, seigneur, vous seul, après quarante années,
Pouvez encor lutter contre les destinées.
Implacable ennemi de Rome et du repos,
Comptez-vous vos soldats pour autant de héros?
Pensez-vous que ces cœurs, tremblans de leur défaite,
Fatigués d'une longue et pénible retraite,
Cherchent avidement, sous un ciel étranger,
La mort et le travail, pire que le danger?
Vaincus, plus d'une fois, aux yeux de la patrie,
Soutiendront-ils ailleurs un vainqueur en furie?
Sera-t-il moins terrible, et le vaincront-ils mieux
Dans le sein de sa ville, à l'aspect de ses dieux?
Le Parthe vous recherche et vous demande un gendre;
Mais ce Parthe, seigneur, ardent à nous défendre
Lorsque tout l'univers sembloit nous protéger,
D'un gendre sans appui voudra-t-il se charger?
M'en irai-je, moi seul, rebut de la fortune,
Essuyer l'inconstance au Parthe si commune;
Et, peut-être, pour fruit d'un téméraire amour,
Exposer votre nom au mépris de sa cour?
Du moins, s'il faut céder; si, contre notre usage,
Il faut d'un suppliant emprunter le visage,
Sans m'envoyer du Parthe embrasser les genoux,
Sans vous-même implorer des rois moindres que vous,
Ne pourrions-nous pas prendre une plus sure voie?
Jetons-nous dans les bras qu'on nous tend avec joie.
Rome, en votre faveur facile à s'apaiser....

XIPHARÈS.

Rome, mon frère! O ciel! Qu'osez-vous proposer?
Vous voulez que le roi s'abaisse et s'humilie?
Qu'il démente, en un jour, tout le cours de sa vie?
Qu'il se fie aux Romains, et subisse des lois,
Dont il a, quarante ans, défendu tous les rois?
Continuez, seigneur. Tout vaincu que vous êtes,
La guerre, les périls sont vos seules retraites.
Rome poursuit en vous un ennemi fatal,
Plus conjuré contre elle, et plus craint qu'Annibal.
Tout couvert de son sang, quoique vous puissiez faire,
N'en attendez jamais qu'une paix sanguinaire,
Telle qu'en un seul jour, un ordre de vos mains
La donna dans l'Asie à cent mille Romains.
Toutefois, épargnez votre tête sacrée:
Vous-même n'allez point, de contrée en contrée,

Montrer aux nations Mithridate détruit,
Et de votre grand nom diminuer le bruit.
Votre vengeance est juste; il la faut entreprendre.
Brûlez le capitole, et mettez Rome en cendre.
Mais c'est assez pour vous d'en ouvrir les chemins,
Faites porter ce feu par de plus jeunes mains;
Et, tandis que l'Asie occupera Pharnace,
De cette autre entreprise honorez mon audace.
Commandez : laissez-nous, de votre nom suivis,
Justifier, partout, que nous sommes vos fils.
Embrasez, par nos mains, le couchant et l'aurore.
Remplissez l'univers sans sortir du Bosphore.
Que les Romains, pressés de l'un à l'autre bout,
Doutent où vous serez, et vous trouvent partout.
Dès ce même moment ordonnez que je parte.
Ici tout vous retient; et moi, tout m'en écarte;
Et si ce grand dessein surpasse ma valeur,
Du moins ce désespoir convient à mon malheur.
Trop heureux d'avancer la fin de ma misère,
J'irai...J'effacerai le crime de ma mère.

(*se jetant aux pieds de Mithridate.*)

Seigneur, vous m'en voyez rougir à vos genoux;
J'ai honte de me voir si peu digne de vous;
Tout mon sang doit laver une tache si noire.
Mais je cherche un trépas utile à votre gloire;
Et Rome, unique objet d'un désespoir si beau,
Du fils de Mithridate est le digne tombeau.

MITHRIDATE, *le relevant.*

Mon fils, ne parlons plus d'une mère infidèle.
Votre père est content, il connoit votre zèle,
Et ne vous verra point affronter de danger
Qu'avec vous son amour ne veuille partager :
Vous me suivrez, je veux que rien ne nous sépare.
Et vous, à m'obéir, prince, qu'on se prépare.
Les vaisseaux sont tout prêts : j'ai moi-même ordonné
La suite et l'appareil qui vous est destiné.
Arbate, à cet hymen chargé de vous conduire,
De votre obéissance aura soin de m'instruire.
Allez; et, soutenant l'honneur de vos aïeux,
Dans cet embrassement recevez mes adieux.

PHARNACE.

Seigneur...

MITHRIDATE.

Ma volonté, prince, vous doit suffire.
Obéissez. C'est trop vous le faire redire.

PHARNACE.

Seigneur, si, pour vous plaire, il ne faut que périr,
Plus ardent qu'aucun autre on m'y verra courir.
Combattant à vos yeux, permettez que je meure.

MITHRIDATE.

Je vous ai commandé de partir tout à l'heure.
Mais après ce moment....Prince, vous m'entendez,
Et vous êtes perdu si vous me répondez.

PHARNACE.

Dussiez-vous présenter mille morts à ma vue,
Je ne saurois chercher une fille inconnue.
Ma vie est en vos mains.

MITHRIDATE.

Ah! c'est où je t'attends.
Tu ne saurois partir, perfide, et je t'entends.
Je sais pourquoi tu fuis l'hymen où je t'envoie.
Il te fâche, en ces lieux, d'abandonner ta proie;
Monime te retient; ton amour criminel
Prétendoit l'arracher à l'hymen paternel.
Ni l'ardeur dont tu sais que je l'ai recherchée,
Ni déjà sur son front ma couronne attachée,

Ni cet asile même où je la fais garder,
Ni mon juste courroux n'ont pu t'intimider.
Traître, pour les Romains tes lâches complaisances
N'étoient pas à mes yeux d'assez noires offenses ;
Il te manquoit encor ces perfides amours,
Pour être le supplice et l'horreur de mes jours.
Loin de t'en repentir, je vois, sur ton visage,
Que ta confusion ne part que de ta rage :
Il te tarde déjà, qu'échappé de mes mains,
Tu ne coures me perdre, et me vendre aux Romains.
Mais, avant que partir, je me ferai justice.
Je te l'ai dit. Holà, gardes.

Racine.

§ 59, *Scène d'Iphigénie*

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÆGINE.

CLYTEMENSTRE.

Venez, venez, ma fille, on n'attend plus que vous;
Venez remercier un père qui vous aime,
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même.

AGAMEMNON.

Que vois-je? Quel discours ! Ma fille, vous pleurez,
Et baissez devant moi vos yeux mal assurés :
Quel trouble! Mais tout pleure, et la fille et la mère.
Ah ! malheureux Arcas, tu m'as trahi.

IPHIGÉNIE.

Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi:
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien; vous voulez le reprendre:
Vos ordres, sans détours, pouvoient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptois l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante ;
Tendre au fer de Calchas une tête innocente ;
Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paroît digne à vos yeux d'une autre récompense ;
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,
Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie,
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant, un sévère destin,
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père
C'est moi qui, si long-temps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux ;
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesses.
Hélas ! avec plaisir je me faisois conter
Tous les noms des pays que vous alliez dompter.
Et, déjà d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparois la fête.
Je ne m'attendois pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup, dont je suis menacée,
Me fasse rappeler votre bonté passée.
Ne craignez rien ; mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous ;
Et, si je n'avois eu que ma vie à défendre,
J'aurois su renfermer un souvenir si tendre.

Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,
Une mère, un amant attachoient leur bonheur,
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devoit éclairer notre illustre hyménée.
Déjà sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimoit heureux, vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein, jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter,
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

AGAMEMNON.

Ma fille, il est trop vrai. J'ignore pour quel crime
La colère des dieux demande une victime.
Mais ils vous ont nommée : un oracle cruel
Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.
Pour défendre vos jours de leurs lois meurtrières,
Mon amour n'avoit pas attendu vos prières.
Je ne vous dirai point combien j'ai résisté:
Croyez-en cet amour, par vous-même attesté.
Cette nuit même encore, on a pu vous le dire,
J'avois révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire:
Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté ;
Je vous sacrifiois mon rang, ma sûreté.
Arcas alloit du camp vous défendre l'entrée :
Les dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée;
Ils ont trompé les soins d'un père infortuné,
Qui protégoit en vain ce qu'ils ont condamné.
Ne vous assurez point sur ma foible puissance :
Quel frein pourroit d'un peuple arrêter la licence,
Quand les dieux, nous livrant à son zèle indiscret,
L'affranchissent d'un joug qu'il portoit à regret?
Ma fille, il faut céder: votre heure est arrivée.
Songez bien dans quel rang vous êtes élevée.
Je vous donne un conseil qu'à peine je reçoi ;
Du coup qui vous attend, vous mourrez moins que moi,
Montrez, en expirant, de qui vous êtes née;
Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.
Allez. Et que le Grecs, qui vont vous immoler,
Reconnoissent mon sang en le voyant couler.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne démentez point une race funeste;
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste:
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.
Barbare! c'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparoient avec tant d'artifice?
Quoi! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain,
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main?
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse?
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse?
Où sont-ils ces combats que vous avez rendus?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus!
Quel débris parle ici de votre résistance?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence?
Voilà par quels témoins il falloit me prouver,
Cruel, que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire.
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire?
Le ciel, le juste ciel par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré?
Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille.
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié dont il est trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime?
Pourquoi, moi-même enfin me déchirant le flanc,

Payer sa folle amour du plus pur de mon sang?
Que dis-je? Cet objet de tant de jalousie,
Cette Hélène, qui trouble et l'Europe et l'Asie,
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois!
Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère,
Thésée avoit osé l'enlever à son père.
Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit;
Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse,
Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.
Mais non, l'amour d'un frère, et son honneur blessé
Sont les moindres des soins, dont vous êtes pressé:
Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,
Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,
Cruel, c'est à ces dieux que vous sacrifiez;
Et loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare.
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre sang vous courez le payer;
Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place.
Est-ce donc être père? Ah! toute ma raison
Cède à la cruauté de cette trahison.
Un prêtre environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle!
Déchirera son sein! et, d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les dieux!
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée!
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs, dont sous ses pas on les avoit semés!
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher.
De mes bras tout sanglans il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère.
Et vous, rentrez, ma fille; et du moins à mes lois
Obéissez encor pour la dernière fois.

Racine.

§ 60. *Autre Scène d'Iphigénie.*

ACHILLE, AGAMEMNON.

ACHILLE.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur; je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire;
Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
On dit que, sous mon nom à l'autel appelée,
Je ne l'y conduisois que pour être immolée;
Et que, d'un faux hymen nous abusant tous deux,
Vous voulez me charger d'un emploi si honteux.
Qu'en dites-vous, seigneur? Que faut-il que j'en pense?
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense?

AGAMEMNON.

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins.
Ma fille ignore encor mes ordres souverains;
Et, quand il sera temps qu'elle en soit informée,
Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée.

ACHILLE.

Ah, je sais trop le sort que vous lui réservez!

AGAMEMNON.

Pourquoi le demander, puisque vous le savez?

ACHILLE.

Pourquoi je le demande? ô ciel, le puis-je croire
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire!
Vous croyez qu'approuvant vos desseins odieux,
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux?
Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente?

AGAMEMNON.

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez?

ACHILLE.

Oubliez-vous qui j'aime, et qui vous outragez?

AGAMEMNON.

Et qui vous a chargé du soin de ma famille?
Ne pourrai-je, sans vous, disposer de ma fille?
Ne suis-je plus son père? Etes-vous son époux?
Et ne peut-elle....

ACHILLE.

Non, elle n'est plus à vous:
On ne m'abuse point par des promesses vaines.
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Vous deviez à mon sort unir tous ses momens,
Je défendrai mes droits fondés sur vos sermens.
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée?

AGAMEMNON.

Plaignez-vous donc aux dieux qui me l'ont demandée.
Accusez et Calchas et le camp tout entier,
Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier.

ACHILLE.

Moi!

AGAMEMNON.

Vous, qui, de l'Asie embrassant la conquête,
Querellez tous les jours le ciel qui vous arrête;
Vous qui, vous offensant de mes justes terreurs,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.
Mon cœur, pour la sauver, vous ouvroit une voie;
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troye.
Je vous fermois le champ où vous voulez courir.
Vous le voulez, partez; sa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE.

Juste ciel! puis-je entendre et souffrir ce langage!
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage!
Moi, je voulois partir aux dépens de ses jours?
Et que m'a fait à moi cette Troye où je cours?
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle?
Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,
Et d'un père éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils?
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre,
Aux champs Thessaliens osèrent-ils descendre?
Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme, ou ma sœur?
Qu'ai-je à me plaindre? où sont les pertes que j'ai faites?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes;
Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien;
Vous, que j'ai fait nommer et leur chef et le mien;
Vous que mon bras vengeoit dans Lesbos enflammée,
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
Et quel fut le dessein qui nous assembla tous?
Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux?
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même,
Je me laisse ravir une épouse que j'aime?
Seul, d'un honteux affront votre frère blessé,
A-t-il droit de venger son amour offensé?

Votre fille me plut, je prétendis lui plaire,
Elle est de mes sermens seule dépositaire :
Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
Ma foi lui promit tout, et rien à Ménélas.
Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée ;
Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée.
Je ne connois Priam, Hélène, ni Pâris :
Je voulois votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON.

Fuyez donc. Retournez dans votre Thessalie.
Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.
Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis ;
Et, par d'heureux exploits forçant la destinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
J'entrevois vos mépris, et juge, à vos discours,
Combien j'acheterois vos superbes secours,
De la Grèce déjà vous vous rendez l'arbitre ;
Ses rois, à vous ouir, m'ont paré d'un vain titre.
Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois.
Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense :
Je veux moins de valeur, et plus d'obéissance.
Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux ;
Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE.

Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère :
D'Iphigénie encor je respecte le père.
Peut-être, sans ce nom, le chef de tant de rois
M'auroit osé braver pour la dernière fois.
Je ne dis plus qu'un mot, c'est à vous de m'entendre.
J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre :
Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
Voilà par quel chemin vos coups doivent passer.

Racine.

§ 61. *Scène de Phèdre.*

PHEDRE, ŒNONE.

PHEDRE.

N'allons point plus avant : demeurons, chère Œnone.
Je ne me soutiens plus ; ma force m'abandonne.
Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi ;
Et mes genoux tremblans se dérobent sous moi.
Hélas !

(*Elle s'assied.*)

ŒNONE.

Dieux tout-puissans, que nos pleurs vous apaisent !

PHEDRE.

Que ces vains ornemens, que ces voiles me pèsent !
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?
Tout m'afflige et me nuit, et conspire à me nuire.

ŒNONE.

Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire !
Vous-même, condamnant vos injustes desseins,
Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains,
Vous-même rappelant votre force première,
Vous vouliez vous montrer et revoir la lumière.
Vous la voyez, madame ; et prête à vous cacher,
Vous haïssez le jour que vous veniez chercher.

PHEDRE.

Noble et brillant auteur d'une triste famille,
Toi, dont ma mère osoit se vanter d'être fille,

Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
Soleil, je te viens voir pour la dernière fois !

ŒNONE.

Quoi, vous ne perdrez point cette cruelle envie ?
Vous verrai-je toujours, renonçant à la vie,
Faire de votre mort les funestes apprêts ?

PHEDRE.

Dieux, que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !
Quand pourrai-je au-travers d'une noble poussière
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ?

ŒNONE.

Quoi, madame ?

PHEDRE.

Insensée, où suis-je, et qu'ai-je dit ?
Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit ?
Je l'ai perdu : les dieux m'en ont ravi l'usage.
Œnone, la rougeur me couvre le visage :
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs ;
Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs.

ŒNONE.

Ah ! s'il vous faut rougir, rougissez d'un silence,
Qui de vos maux encore aigrit la violence.
Rebelle à tous nos soins, sourde à tous nos discours,
Voulez-vous, sans pitié, laisser finir vos jours ?
Quelle fureur les borne au milieu de leur course ?
Quel charme ou quel poison en a tari la source ?
Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux,
Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux ;
Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure,
Depuis que votre corps languit sans nourriture.
A quel affreux dessein vous laissez-vous tenter ?
De quel droit sur vous-même osez vous attenter ?
Vous offensez les dieux auteurs de votre vie ;
Vous trahissez l'époux à qui la foi vous lie ;
Vous trahissez enfin vos enfans malheureux,
Que vous précipitez sous un joug rigoureux.
Songez qu'un même jour leur ravira leur mère,
Et rendra l'espérance au fils de l'étrangère,
A ce fier ennemi de vous, de votre sang,
Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc,
Cet Hippolyte. . . .

PHEDRE.

Ah dieux !

ŒNONE.

Ce reproche vous touche ?

PHEDRE.

Malheureuse ! quel nom est sorti de ta bouche ?

ŒNONE.

Hé bien, votre colère éclate avec raison,
J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.
Vivez donc. Que l'amour, le devoir vous excite.
Vivez, ne souffrez pas que le fils d'une Scythe,
Accablant vos enfans d'un empire odieux,
Commande au plus beau sang de la Grèce et des dieux.
Mais ne différez point, chaque moment vous tue.
Réparez promptement votre force abattue,
Tandis que de vos jours prêts à se consumer
Le flambeau dure encore et peut se rallumer.

PHEDRE.

J'en ai trop prolongé la coupable durée.

ŒNONE.

Quoi ? De quelques remords êtes-vous déchirée ?
Quel crime a pu produire un trouble si pressant ?
Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent.

PHEDRE.

Grâces au ciel mes mains ne sont point criminelles.
Plût aux dieux que mon cœur fût innocent comme elles !

ŒNONE.

Et quel affreux projet avez-vous enfanté,
Dont votre cœur encor doive être épouvanté?

PHEDRE.

Je t'en ai dit assez: épargne-moi le reste.
Je meurs pour ne point faire un aveu si funeste.

ŒNONE.

Mourez donc, et gardez un silence inhumain:
Mais, pour fermer vos yeux, cherchez une autre main.
Quoiqu'il vous reste à peine une foible lumière,
Mon ame chez les morts descendra la première,
Mille chemins ouverts y conduisent toujours,
Et ma juste douleur choisira les plus courts.
Cruelle! quand ma foi vous a-t-elle déçue?
Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue;
Mon pays, mes enfans, pour vous j'ai tout quitté.
Réserviez-vous ce prix à ma fidélité?

PHEDRE.

Quel fruit espères-tu de tant de violence?
Tu frémiras d'horreur si je romps le silence.

ŒNONE.

Et que me direz-vous, qui ne cède, grands dieux!
A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux?

PHEDRE.

Quand tu sauras mon crime, et le sort qui m'accable,
Je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus coupable.

ŒNONE.

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,
Par vos foibles genoux que je tiens embrassés,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

PHEDRE.

Tu le veux: leve-toi.

ŒNONE.

Parlez: je vous écoute.

PHEDRE.

Ciel que lui vais-je dire, et par où commencer?

ŒNONE.

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

PHEDRE.

O haine de Vénus! ô fatale colère!
Dans quels égaremens l'amour jeta ma mère!

ŒNONE.

Oublions-les, madame; et qu'à tout l'avenir
Un silence éternel cache ce souvenir.

PHEDRE.

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée,
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée!

ŒNONE.

Que faites-vous, madame? et quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui?

PHEDRE.

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
Je péris la dernière et la plus misérable.

ŒNONE.

Aimez-vous?

PHEDRE.

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

ŒNONE.

Pour qui?

PHEDRE.

Tu vas ouir le comble des horreurs.
J'aime . . . A ce nom fatal je tremble, je frissonne.
J'aime . . .

ŒNONE.

Qui?

PHEDRE.

Tu connois ce fils de l'Amazone,

Ce prince si long-temps par moi-même opprimé.

ŒNONE.

Hippolyte: grands dieux!

PHEDRE.

C'est toi qui l'as nommé.

ŒNONE.

Juste ciel, tout mon sang dans mes veines se glace!
O désespoir! ô crime! ô déplorable race!
Voyage infortuné! Rivage malheureux,
Falloit-il approcher de tes bords dangereux!

PHEDRE.

Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Egée
Sous les lois de l'hymen je m'étois engagée,
Mon repos, mon bonheur sembloit être affermi;
Athènes me montra mon superbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue;
Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler,
Je sentis tout mon corps et transir et brûler.
Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourmens inévitables.
Par des vœux assidus je crus les détourner:
Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner.
De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchois dans leurs flancs ma raison égarée.
D'un incurable amour remèdes impuissans!
En vain sur les autels ma main brûloit l'encens:
Quand ma bouche imploroit le nom de la déesse,
J'adorois Hippolyte; et le voyant sans cesse,
Même au pied des autels que je faisois fumer,
J'offrois tout à ce dieu que je n'osois nommer.
Je l'évitois partout. O comble de misère!
Mes yeux le retrouvoient dans les traits de son père.
Contre moi-même enfin j'osai me révolter:
J'excitai mon courage à le persécuter.
Pour bannir l'ennemi dont j'étois idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre.
Je pressai son exil; et mes cris éternels
L'arrachèrent du sein et des bras paternels.
Je respirois, Œnone; et depuis son absence,
Mes jours moins agités couloient dans l'innocence.
Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,
De son fatal hymen je cultivois les fruits.
Vaines précautions! Cruelle destinée!
Par mon époux lui-même à Trézène amenée,
J'ai revu l'ennemi que j'avois éloigné.
Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée;
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur.
J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur.
Je voulois, en mourant, prendre soin de ma gloire,
Et dérober au jour une flamme si noire.
Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats.
Je t'ai tout avoué, je ne m'en repens pas,
Pourvu que de ma mort respectant les approches,
Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches;
Et que tes vains secours cessent de rappeler
Un reste de chaleur, tout prêt à s'exhaler.

Racine.

§ 62. *Thyeste reconnu par Atrée.*

ATRÉE, THYESTE.

ATRÉE.

Etranger malheureux, que le sort en courroux,
Lassé de te poursuivre, a jeté parmi nous;
Quel est ton nom, ton rang? quels humains t'ont vu naître?

THYESTE.

Les Thraces.

ATRÉE.

Et ton nom?

THYESTE.

Pourriez-vous le connoître?

Philoclète.

ATRÉE.

Ton rang?

THYESTE.

Noble sans dignité,
Et toujours le jouet du destin irrité.

ATRÉE.

Où s'adressoient tes pas? et de quelle contrée
Revenoit ce vaisseau brisé près de l'Eubée?

THYESTE.

De Sestos, et j'allois à Delphes implorer
Le dieu dont les rayons daignent nous éclairer.

ATRÉE.

Et tu vas de ces lieux? . . .

THYESTE.

Seigneur, c'est dans l'Asie,
Que je vais terminer ma déplorable vie,
Espérant aujourd'hui que de votre bonté
J'obtiendrai le secours que les flots m'ont ôté.
Daignez . . .

ATRÉE.

Quel son de voix a frappé mon oreille?
Quel transport tout à coup dans mon cœur se réveille?
D'où naissent à la fois des troubles si puissans?
Quelle soudaine horreur s'empare de mes sens!
Toi, qui poursuis le crime avec un soin extrême,
Ciel, rends vrais mes soupçons, et que ce soit lui-même!
Je ne me trompe point, je reconnois sa voix.
Voilà ses traits encore: ah! c'est lui que je vois:
Tout ce déguisement n'est qu'une adresse vaine;
Je le reconnoîtrois seulement à ma haine;
Il fait pour se cacher des efforts superflus;
C'est Thyeste lui-même, et je n'en doute plus.

THYESTE.

Moi, Thyeste, seigneur.

ATRÉE.

Oui, toi-même, perfide!
Je ne le sens que trop au transport qui me guide;
Et je hais trop l'objet qui paroît à mes yeux,
Pour que tu ne sois point ce Thyeste odieux.
Tu fais bien de nier ce nom si méprisable:
En est-il sous le ciel un qui soit plus coupable?

THYESTE.

Eh bien! reconnois-moi, je suis ce que tu veux,
Ce Thyeste ennemi, ce frère malheureux. .
Quand même tes soupçons et ta haine funeste
N'eussent point découvert l'infortuné Thyeste,
Peut-être que la mienne, esclave malgré moi,
Aux dépens de mes jours m'eût découvert à toi.

ATRÉE.

Ah, traître! c'en est trop, le courroux qui m'anime
T'apprendra si je sais comme on punit un crime.

Je rends grâces au ciel qui te livre en mes mains :
Sans doute que les dieux approuvent mes desseins,
Puisque avec mes fureurs leurs soins d'intelligence
T'amènent dans des lieux tout pleins de ma vengeance.
Perfide, tu mourras : oui, c'est fait de ton sort ;
Ton nom seul en ces lieux est un arrêt de mort,
Rien ne t'en peut sauver ; la foudre est toute prête ;
J'ai suspendu long-temps sa chute sur ta tête,
Le temps, qui t'a sauvé d'un vainqueur irrité,
A grossi tes forfaits par leur impunité.

THYESTE.

Que tardes-tu, cruel, à remplir ta vengeance ?
Attends-tu de Thyeste une nouvelle offense ?
Si j'ai pu quelque temps te déguiser mon nom,
Le soin de me venger en fut seul la raison.
Ne crois pas que la peur des fers ou du supplice
Ait à mon cœur tremblant dicté ce sacrifice.
Ærope par ta main a vu trancher ses jours ;
La même main des miens doit terminer le cours :
Je n'en puis regretter la triste destinée.
Précipite, inhumain, leur course infortunée,
Et sois sûr que contre eux l'attentat le plus noir
N'égale point pour moi l'horreur de te revoir.

ATRÉE.

Vil rebut des mortels, il te sied bien encore
De braver dans les fers un frère qui t'abhorre,
Holà ! gardes, à moi.

Crébillon.

§ 63. *Scène de Rhadamiste et Zénobie.*

RHADAMISTE, ZENOBIE.

ZENOBIE.

Seigneur, est-il permis à des infortunées
Qu'au joug d'un fier tyran le sort tient enchaînées,
D'oser avoir recours dans la honte des fers
A ces mêmes Romains maîtres de l'univers ?
En effet quel emploi pour ces maîtres du monde,
Que le soin d'adoucir ma misère profonde !
Le ciel qui soumit tout à leurs augustes lois . . .

RHADAMISTE.

Que vois-je ? ah ! malheureux ! quels traits ! quel son de voix !
Justes dieux ! quel objet offrez-vous à ma vue ?

ZENOBIE.

D'où vient à mon aspect que votre âme est émue,
Seigneur ?

RHADAMISTE.

Ah ! si ma main n'eût pas privé du jour . . .

ZENOBIE.

Qu'entends-je ! quels regrets ! et que vois-je à mon tour ?
Triste ressouvenir ! je frémis, je frissonne,
Où suis-je ? et quel objet ? la force m'abandonne :
Ah ! seigneur, dissipez mon trouble et ma terreur,
Tout mon sang s'est glacé jusqu'au fond de mon cœur.

RHADAMISTE.

Ah ! je n'en doute plus au transport qui m'anime ;
Ma main n'as-tu commis que la moitié du crime ?
Victime d'un cruel contre vous conjuré,
Triste objet d'un amour, jaloux, désespéré,
Que ma rage a poussé jusqu'à la barbarie,
Après tant de fureurs, est-ce vous Zénobie ?

ZENOBIE.

Zénobie ! ah grands dieux ! cruel, mais cher époux,
Après tant de malheurs, Rhadamiste, est-ce vous ?

RHADAMISTE.

Se peut-il que vos yeux le puissent méconnoître?
Oui, je suis ce cruel, cet inhumain, ce traître,
Cet époux meurtrier. Plût au ciel qu'aujourd'hui
Vous eussiez oublié ses crimes avec lui.
O dieux, qui la rendez à ma douleur mortelle,
Que ne lui rendez-vous un époux digne d'elle?
Par quel bonheur le ciel touché de mes regrets
Me permet-il encor de revoir tant d'attraits?
Mais hélas! se peut-il qu'à la cour de mon père
Je trouve dans les fers une épouse si chère?
Dieux! n'ai-je pas assez gémi de mes forfaits,
Sans m'accabler encor de ces tristes objets?
O de mon désespoir victime trop aimable,
Que tout ce que je vois rend votre époux coupable!
Quoi, vous versez des pleurs?

ZENOBIE.

Malheureuse! et comment
N'en répandrois-je pas dans ce fatal moment?
Ah cruel! Plût aux dieux, que ta main ennemie
N'eut jamais attenté qu'aux jours de Zénobie!
Le cœur à ton aspect désarmé de courroux,
Je ferois mon bonheur de revoir mon époux;
Et l'amour s'honorant de ta fureur jalouse
Dans tes bras avec joie eût remis ton épouse.
Ne crois pas cependant que pour toi sans pitié,
Je puisse te revoir avec inimitié.

RHADAMISTE.

Quoi! loin de m'accabler, grands dieux! c'est Zénobie
Qui craint de me haïr, et qui s'en justifie!
Ah! punis-moi plutôt; ta funeste bonté
Même en me pardonnant tient de ma cruauté.
N'épargne point mon sang, cher objet que j'adore,
Prive-moi du bonheur de te revoir encore.
(*il se jette à ses genoux*).
Faut-il pour t'en presser embrasser tes genoux?
Songe au prix de quel sang je devins ton époux.
Jusques à mon amour, tout veut que je périsse:
Laisser le crime en paix, c'est en être complice.
Frappe: mais souviens-toi que malgré ma fureur,
Je ne sortis jamais un moment de mon cœur;
Que si le repentir tenoit lieu d'innocence,
Je n'exciterois plus ni haine, ni vengeance;
Que malgré le courroux qui te doit animer,
Ma plus grande fureur fut celle de t'aimer.

ZENOBIE.

Lève-toi, c'en est trop, puisque je te pardonne,
Que servent les regrets où ton cœur s'abandonne?
Va, ce n'est pas à nous que les dieux ont remis
Le pouvoir de punir de si chers ennemis.
Nomme-moi les climats où tu souhaites vivre:
Parle, dès ce moment je suis prête à te suivre.
Sûre que les remords qui saisissent ton cœur
Naissent de ta vertu plus que de ton malheur.
Heureuse, si pour toi les soins de Zénobie
Pouvoient un jour servir d'exemple à l'Arménie,
La rendre comme-moi soumise à ton pouvoir,
Et l'instruire du moins à suivre son devoir.

RHADAMISTE.

Juste ciel! se peut-il que des nœuds légitimes
Avec tant de vertus unissent tant de crimes!
Que l'hymen associe au sort d'un furieux
Ce que de plus parfait firent naître les dieux!
Quoi! tu peux me revoir, sans que la mort d'un père,
Sans que ma cruauté, ni l'amour de mon frère,

Ce prince, cet amant si grand, si généreux,
Te fassent détester un époux malheureux ?
Et je puis me flatter qu'insensible à sa flamme,
Tu dédaignes les vœux du vertueux Arsame?
Que dis-je ? trop heureux que pour moi dans ce jour,
Le devoir dans ton cœur me tienne lieu d'amour.

ZENOBIE.

Calme les vains soupçons dont ton âme est saisie,
Ou cache-m'en du moins l'indigne jalousie ;
Et souviens-toi qu'un cœur qui peut te pardonner,
Est un cœur que sans crime on ne peut soupçonner.

Crébillon.

§ 64. *Brutus, après la découverte de la conspiration, envoie à la mort Titus, son fils.*

BRUTUS, TITUS.

TITUS

Justes dieux ! c'est Brutus ! ô douloureux momens!
O terre, entr'ouvre-toi sous mes pas chancelans !
Seigneur, souffrez qu'un fils...

BRUTUS

Arrête, téméraire.
De deux fils que j'aimai les dieux m'avoient fait père.
J'ai perdu l'un ; que dis-je? ah, malheureux Titus !
Parle, ai-je encore un fils?

TITUS

Non, vous n'en avez plus.

BRUTUS

Réponds donc à ton juge, opprobre de ma vie.
Avois-tu résolu d'opprimer ta patrie?
D'abandonner ton père au pouvoir absolu?
De trahir tes sermens?

TITUS

Je n'ai rien résolu.
Plein d'un mortel poison dont l'horreur me dévore,
Je m'ignorois moi-même, et je me cherche encore ;
Mon cœur, encor surpris de son égarement,
Emporté loin de soi, fut coupable un moment :
Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle ;
A mon pays que j'aime il m'a fait infidèle :
Mais, ce moment passé, mes remords infinis
Ont égalé mon crime et vengé mon pays.
Prononcez mon arrêt. Rome, qui vous contemple
A besoin de ma perte et veut un grand exemple ;
Par mon juste supplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en est qui puissent m'imiter.
Ma mort servira Rome autant qu'eût fait ma vie ;
Et ce sang en tout temps utile à la patrie,
Dont je n'ai qu'aujourd'hui souillé la pureté,
N'aura coulé jamais que pour la liberté.

BRUTUS

Quoi ! tant de perfidie avec tant de courage?
De crimes, de vertus, quel horrible assemblage !
Quoi ! sous ces lauriers même, et parmi ces drapeaux
Que ton sang à mes yeux rendoit encor plus beaux,
Quel démon t'inspira cette horrible inconstance ?

TITUS

Toutes les passions, la soif de la vengeance,
L'ambition, la haine, un instant de fureur...

BRUTUS

Achève, malheureux.

TITUS

Une plus grande erreur,
Un feu qui de mes sens est même encor le maître,
Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être.

C'est trop vous offenser par cet aveu honteux,
Inutile pour Rome, indigne de nous deux.
Mon malheur est au comble ainsi que ma furie:
Terminez mes forfaits, mon désespoir, ma vie,
Votre opprobre est le mien. Mais si dans les combats
J'avois suivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, si j'aimai ma patrie,
D'un remords assez grand si ma faute est suivie,
A cet infortuné daignez ouvrir vos bras;
Dites du moins, mon fils, Brutus ne te hait pas.
Ce mot seul, me rendant mes vertus et ma gloire,
De la honte où je suis défendra ma mémoire:
On dira que Titus, descendant chez les morts,
Eut un regard de vous pour prix de ses remords,
Que vous l'aimiez encore, et que, malgré son crime,
Votre fils dans la tombe emporta votre estime.

BRUTUS

Son remords me l'arrache. O Rome! ô mon pays!
Proculus...à la mort que l'on mène mon fils.
Lève-toi, triste objet d'horreur et de tendresse;
Lève-toi, cher objet qu'espéroit ma vieillesse:
Viens embrasser ton père: il t'a dû condamner;
Mais, s'il n'étoit Brutus, il t'alloit pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondent mon visage:
Va, porte à ton supplice un plus mâle courage;
Va, ne t'attendris point, sois plus Romain que moi,
Et que Rome t'admire, en se vengeant de toi.

TITUS

Adieu: je vais périr digne encor de mon père.

Voltaire.

§ 65. *Lusignan reconnoissant ses enfans dans Zaïre et dans Nérestan.*

ZAIRE, LUSIGNAN, NERESTAN, CHATILLON.

LUSIGNAN

Du séjour du trépas quelle voix me rappelle?
Suis-je avec des chrétiens?...guidez mes pas tremblans.
Mes maux m'ont affoibli plus encor que les ans.
Suis-je libre en effet.

ZAIRE

Oui, seigneur, oui, vous l'êtes.

CHATILLON

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiètes.
Tous nos tristes chrétiens...

LUSIGNAN

O jour! ô douce voix!
Chatillon, c'est donc vous, c'est vous que je revois!
Martyr, ainsi que moi, de la foi de nos pères,
Le Dieu que nous servons finit-il nos misères?
En quel lieu sommes-nous? Aidez mes foibles yeux.

CHATILLON

C'est ici le palais qu'ont bâti vos aïeux;
Du fils de Noradin c'est le séjour profane.

ZAIRE

Le maître de ces lieux, le puissant Orosmane,
Sait connoître, seigneur, et chérir la vertu.
Ce généreux François, qui vous est inconnu,
(*En montrant Nérestan*)
Par la gloire amené des rives de la France,
Venoit de dix chrétiens payer la délivrance:
Le soudan, comme lui, gouverné pas l'honneur,
Croit, en vous délivrant, égaler son grand cœur.

LUSIGNAN

Des chevaliers François tel est le caractère;

Leur noblesse en tout temps me fut utile et chère.
Trop digne chevalier, quoi! vous passez les mers
Pour soulager nos maux et pour briser nos fers?
Ah! parlez, à qui dois-je un service si rare?

NERESTAN

Mon nom est Nérestan; le sort, long-temps barbare,
Qui dans les fers ici me mit presque en naissant,
Me fit quitter bientôt l'empire du croissant.
A la cour de Louis, guidé par mon courage,
De la guerre sous lui j'ai fait l'apprentissage;
Ma fortune et mon rang sont un don de ce roi,
Si grand par sa valeur et plus grand par sa foi.
Je le suivis, seigneur, aux bords de la Charente,
Lorsque du fier Anglois la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts trop long-temps captivés,
Satisfit en tombant aux lis qu'ils ont bravés.
Venez, prince, et montrez au plus grand des monarques
De vos fers glorieux les vénérables marques:
Paris va révérer le martyr de la croix,
Et la cour de Louis est l'asile des rois.

LUSIGNAN

Hélas! de cette cour j'ai vu jadis la gloire:
Quand Philippe à Bovine enchaînoit la victoire,
Je combattois, seigneur, avec Montmorenci,
Melun, d'Estaing, de Nesle, et ce fameux Couci;
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre:
Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre;
Je vais au roi des rois demander aujourd'hui
Le prix de tous les maux que j'ai soufferts pour lui.
Vous, généreux témoins de mon heure dernière,
Tandis qu'il en est temps, écoutez ma prière:
Nérestan, Chatillon, et vous....de qui les pleurs
Dans ces momens si chers honorent mes malheurs,
Madame, ayez pitié du plus malheureux père
Qui jamais ait du ciel éprouvé la colère,
Qui répand devant vous des larmes que le temps
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirans.
Une fille, trois fils, ma superbe espérance,
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance.
O mon cher Chatillon, tu dois t'en souvenir.

CHATILLON

De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

LUSIGNAN

Prisonniers avec moi dans Césarée en flamme,
Tes yeux virent périr mes deux fils et ma femme.

CHATILLON

Mon bras, chargé de fers, ne les put secourir.

LUSIGNAN

Hélas! et j'étois père et je ne puis mourir!
Veillez du haut des cieux, chers enfans que j'implore,
Sur mes autres enfans, s'ils sont vivans encore!
Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réservés,
Par de barbares mains pour servir conservés,
Loin d'un père accablé, furent portés ensemble
Dans ce même sérail où le ciel nous rassemble.

CHATILLON

Il est vrai; dans l'horreur de ce péril nouveau,
Je tenois votre fille à peine en son berceau;
Ne pouvant la sauver, seigneur, j'allois moi-même
Répandre sur son front l'eau sainte du baptême;
Lorsque les Sarrasins, de carnage fumans,
Revinrent l'arracher à mes bras tout sanglans.
Votre plus jeune fils, à qui les destinées
Avoient à peine encore accordé quatre années,
Trop capable déjà de sentir son malheur,
Fut dans Jérusalem conduit avec sa sœur.

NERESTAN

De quel ressouvenir mon âme est déchirée!
A cet âge fatal j'étois dans Césarée,
Et tout couvert de sang et chargé de liens,
Je suivis en ces lieux la foule des chrétiens.

LUSIGNAN

Vous...seigneur...ce sérail éleva votre enfance?...
(*En les regardant*)
Hélas! de mes enfans auriez-vous connoissance?
Ils seroient de votre âge, et peut-être mes yeux...
Quel ornement, madame, étranger en ces lieux?
Depuis quand l'avez-vous?

ZAIRE

Depuis que je respire.
Seigneur...eh quoi! d'où vient que votre âme soupire.

LUSIGNAN

Ah! daignez confier à mes tremblantes mains...

ZAIRE

De quel trouble nouveau tous mes sens sont atteints!
Seigneur, que faites-vous?

LUSIGNAN

O ciel! ô providence!
Mes yeux, ne trompez point ma timide espérance;
Seroit-il bien possible? oui, c'est elle...je voi
Ce présent qu'une épouse avoit reçu de moi,
Et qui de mes enfans ornoit toujours la tête,
Lorsque de leur naissance on célébroit la fête.
Je revois...je succombe à mon saisissement.

ZAIRE

Qu'entends-je? et quel soupçon m'agite en ce moment?
Ah, seigneur!...

LUSIGNAN

Dans l'espoir dout j'entrevois les charmes,
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes:
Dieu mort sur cette croix, et qui revis pour nous,
Parle, achève, ô mon Dieu! ce sont là de tes coups.
Quoi! madame, en vos mains elle étoit demeurée?
Quoi! tous les deux captifs et nés dans Césarée?

ZAIRE

Oui, seigneur.

NERESTAN

Se peut-il?

LUSIGNAN

Leur parole, leurs traits
De leur mère en effet sont les vivans portraits.
Oui, grand Dieu, tu le veux, tu permets que je voie...
Dieu, ranime mes sens trop foibles pour ma joie!
Madame...Nérestan...soutiens-moi, Chatillon...
Nérestan, si je dois vous nommer de ce nom,
Avez-vous dans le sein la cicatrice heureuse
Du fer dont à mes yeux une main furieuse...

NERESTAN

Oui, seigneur, il est vrai.

LUSIGNAN

Dieu juste! heureux momens!

NERESTAN

Ah, seigneur! ah, Zaïre!

LUSIGNAN

Approchez, mes enfans.

NERESTAN

Moi, votre fils!

ZAIRE

Seigneur!

LUSIGNAN

Heureux jour qui m'éclaire!
Ma fille! mon cher fils! embrassez votre père.

CHATILLON

Que d'un bonheur si grand mon cœur se sent toucher!

LUSIGNAN

De vos bras, mes enfans, je ne puis m'arracher.
Je vous revois enfin, chère et triste famille,
Mon fils, digne héritier...vous...hélas! vous! ma fille!
Dissipez mes soupçons, ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui seul as conduit sa fortune et la mienne,
Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu chrétienne?
Tu pleures, malheureuse, et tu baisses les yeux!
Tu te tais! je t'entends! ô crime! ô justes cieux!

ZAIRE

Je ne puis vous tromper, sous les lois d'Orosmane...
Punissez votre fille...elle étoit musulmane.

LUSIGNAN

Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi!
Ah! mon fils! à ces mots j'eusse expiré sans toi.
Mon Dieu! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire;
J'ai vu tomber ton temple, et perir ta mémoire;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploroient pour mes tristes enfans;
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie!
Je suis bien malheureux...c'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines;
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi;
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi;
C'est le sang des martyrs...ô fille encor trop chère!
Connois-tu ton destin? sais-tu quelle est ta mère?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglans, tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphêmes,
Pour toi, pour l'univers est mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres;
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres:
Tourne les yeux: sa tombe est près de ce palais;
C'est ici la montagne, où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie
Tu ne saurois marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir;
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir;
Je vois la vérité dans ton cœur descendue;
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue;
Et je reprends ma gloire et ma felicite,
En dérobant mon sang à l'infidélité.

NERESTAN

Je revois donc ma sœur...et son âme.

ZAIRE

Ah, mon père!
Cher auteur de mes jours, parlez, que dois-je faire?

LUSIGNAN

M'ôter par un seul mot ma honte et mes ennuis,
Dire, je suis chrétienne.

ZAIRE
Oui...seigneur...je le suis.
LUSIGNAN
Dieu, reçois son aveu du sein de ton empire.
Voltaire.

§ 66. *César instruisant Brutus du mystère de sa naissance.*

CESAR, BRUTUS.
CESAR
Demeure. C'est ici que tu dois m'écouter ;
Où vas-tu, malheureux ?
BRUTUS
Loin de la tyrannie.
CESAR
Licteurs, qu'on le retienne.
BRUTUS
Achève et prends ma vie.
CESAR
Brutus, si ma colère en vouloit à tes jours,
Je n'aurois qu'à parler, j'aurois fini leur cours ;
Tu l'as trop mérité : ta fière ingratitude
Se fait de m'offenser une farouche étude ;
Je te retrouve encore avec ceux des Romains
Dont j'ai plus soupçonné les perfides desseins,
Avec ceux qui tantôt ont osé me déplaire,
Ont bravé ma conduite, ont bravé ma colère.
BRUTUS
Ils parloient en Romains, César ; et leurs avis,
Si les dieux t'inspiroient seroient encor suivis.
CESAR
J'excuse ton audace, et consens à t'entendre ;
De mon rang avec toi je me plais à descendre ;
Que me reproches-tu ?
BRUTUS
Le monde ravagé,
Le sang des nations, ton pays saccagé ;
Ton pouvoir, tes vertus qui font tes injustices,
Qui de tes attentats sont en toi les complices ;
Ta funeste bonté, qui fait aimer tes fers,
Et qui n'est qu'un appât pour tromper l'univers.
CESAR
Ah ! c'est ce qu'il falloit reprocher à Pompée ;
Par sa feinte vertu la tienne fut trompée :
Ce citoyen superbe, à Rome plus fatal ;
N'a pas même voulu César pour son égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette âme hautaine
Eût laissé respirer la liberté Romaine ?
Sous un joug despotique il t'auroit accablé,
Qu'eût fait alors Brutus.
BRUTUS
Brutus l'eût immolé.
CESAR
Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me destine ?
Tu ne t'en défends point. Tu vis pour ma ruine,
Brutus !
BRUTUS
Si tu le crois, préviens donc ma fureur.
Qui peut te retenir.
CESAR, *lui présentant la lettre de Servilie.*
La nature et mon cœur.
Lis, ingrat, lis ; connois le sang que tu m'opposes ;
Vois qui tu peux haïr et poursuis si tu l'oses.
BRUTUS
Où suis-je ? qu'ai-je lu ? me trompez-vous, mes yeux ?

CESAR

Eh bien, Brutus! mon fils!

BRUTUS

Lui, mon père! grands dieux!

CESAR

Oui, je le suis, ingrat! quel silence farouche!
Que dis-je? quels sanglots échappent de ta bouche?
Mon fils...quoi, je te tiens muet entre mes bras!
La nature t'étonne et ne t'attendrit pas!

BRUTUS

O sort épouvantable, et qui me désespère!
O sermens! ô patrie! ô Rome toujours chère!
César...ah, malheureux! j'ai trop long-temps vécu.

CESAR

Parle. Quoi! d'un remords ton cœur est combattu!
Ne me déguise rien. Tu gardes le silence!
Tu crains d'être mon fils; ce nom sacré t'offense:
Tu crains de me chérir, de partager mon rang;
C'est un malheur pour toi d'être né de mon sang!
Ah! ce sceptre du monde, et ce pouvoir suprême,
Ce César, que tu hais, les vouloit pour toi-même;
Je voulois partager avec Octave et toi,
Le prix de cent combats, et le titre de roi.

BRUTUS

Ah, dieux!

CESAR

Tu veux parler, et te retiens à peine!
Ces transports sont-ils donc de tendresse ou de haine?
Quel est donc le secret qui semble t'accabler?

BRUTUS

César...

CESAR

Eh bien! mon fils?

BRUTUS

Je ne puis lui parler.

CESAR

Tu n'oses me nommer du tendre nom de père?

BRUTUS

Si tu l'es, je te fais une unique prière.

CESAR

Parle, en te l'accordant je croirai tout gagner.

BRUTUS

Fais-moi mourir sur l'heure ou cesse de régner.

CESAR

Ah, barbare ennemi, tigre que je caresse!
Ah! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendresse!
Va, tu n'es plus mon fils; va, cruel citoyen,
Mon cœur désespéré prend l'exemple du tien:
Ce cœur à qui tu fais cette effroyable injure
Saura bien, comme toi, vaincre enfin la nature.
Va, César n'est pas fait pour te prier en vain;
J'apprendrai de Brutus à cesser d'être humain:
Je ne te connois plus. Libre dans ma puissance,
Je n'écouterai plus une injuste clémence.
Tranquille à mon courroux je vais m'abandonner;
Mon cœur trop indulgent est las de pardonner.
J'imiterai Sylla, mais dans ses violences;
Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.
Va, cruel, va trouver tes indignes amis:
Tous m'ont osé déplaire, ils seront tous punis.
On sait ce que je puis, on verra ce que j'ose:
Je deviendrai barbare, et toi seul en es cause.

BRUTUS

Ah! ne le quittons point dans ses cruels desseins,
Et sauvons, s'il se peut, César et les Romains.

Voltaire.

§ 67. *Scène d'Alzire.*

ALVAREZ, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, AMÉRICAINS, SOLDATS.

ZAMORE

Cruels, sauvez Alzire, et pressez mon supplice.

ALZIRE

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

ALVAREZ

Mon fils mourant, mon fils! ô comble de douleur!

ZAMORE *à Gusman*

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur.
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore;
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN *à Zamore*

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner,
Je dois un autre exemple, et je viens le donner.
(*A Alvarez*)
Le ciel qui veut ma mort, et qui l'a suspendue,
Mon père, en ce moment m'amène à votre vue:
Mon âme fugitive et prête à me quitter
S'arrête devant vous.....mais pour vous imiter.
Je meurs, le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire;
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière;
J'ai fait jusqu'au moment qui me plonge au cercueil
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre: il est juste; et ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé:
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étois maître en ces lieux, seul j'y commande encore:
Seul je puis faire grâce, et la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi, sois libre et te souvien
Quel fut et le devoir et la mort d'un chrétien.
(*A Montèze, qui se jette à ses pieds*)
Montèze, Américains, qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.
Instruisez l'Amérique, apprenez à ses rois,
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.
(*A Zamore*)
Des dieux que nous servons connois la différence:
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

ALVAREZ

Ah mon fils! tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE

Quel changement, grand Dieu! quel étonnant langage!

ZAMORE

Quoi, tu veux me forcer moi-même au repentir!

GUSMAN

Je veux plus: je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, et par mon hyménée.
Que ma mourante main la remette en tes bras.
Vivez sans me haïr, gouvernez vos états,
Et de vos murs détruits rétablissant la gloire,
De mon nom, s'il se peut, bénissez la mémoire.
(*A Alvarez*)
Daignez servir de père à ces époux heureux;
Que du ciel par vos soins le jour luise sur eux.
Aux clartés des chrétiens si son âme est ouverte,
Zamore est votre fils et répare ma perte.

ZAMORE.

Je demeure immobile, égaré, confondu :
Quoi donc ! les vrais chrétiens auroient tant de vertu !
Ah ! la loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la loi de Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la constance et la foi ;
Mais tant de grandeur d'âme est au-dessus de moi :
Tant de vertu m'accable, et son charme m'attire.
Honteux d'être vengé, je t'aime et je t'admire.
(*Il se jette à ses pieds*)

ALZIRE.

Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux.
Alzire en ce moment voudroit mourir pour vous.
Entre Zamore et vous, mon âme déchirée,
Succombe au repentir dont elle est dévorée.
Je me sens trop coupable, et mes tristes erreurs . . .

GUSMAN.

Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.
Pour la dernière fois approchez-vous, mon père,
Vivez long-temps heureux ; qu'Alzire vous soit chère
Zamore, sois chrétien ; je suis content ; je meurs.

ALVAREZ *à Montèze.*

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
Mon cœur désespéré se soumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu qui frappe et qui pardonne.

Voltaire.

§ 68. *Scène de Mahomet.*

ZOPIRE, MAHOMET.

ZOPIRE.

Ah ! quel fardeau cruel à ma douleur profonde !
Moi, recevoir ici cet ennemi du monde !

MAHOMET.

Approche, et puisque enfin le ciel veut nous unir,
Vois Mahomet sans crainte, et parle sans rougir.

ZOPIRE.

Je rougis pour toi seul, pour toi dont l'artifice
A traîné ta patrie au bord du précipice ;
Pour toi de qui la main sème ici les forfaits,
Et fait naître la guerre au milieu de la paix.
Ton nom seul parmi nous divise les familles,
Les époux, les parens, les mères et les filles ;
Et la trêve pour toi n'est qu'un moyen nouveau
Pour venir dans nos cœurs enfoncer le couteau.
La discorde civile est partout sur ta trace :
Assemblage inouï de mensonge et d'audace,
Tyran de ton pays, est-ce ainsi qu'en ce lieu
Tu viens donner la paix et m'annoncer un Dieu ?

MAHOMET.

Si j'avois à répondre à d'autres qu'à Zopire,
Je ne ferois parler que le dieu qui m'inspire ;
Le glaive et l'alcoran dans mes sanglantes mains
Imposeroient silence au reste des humains.
Ma voix feroit sur eux les effets du tonnerre,
Et je verrois leurs fronts attachés à la terre ;
Mais je te parle en homme, et sans rien déguiser ;
Je me sens assez grand pour ne pas t'abuser.
Vois quel est Mahomet ; nous sommes seuls, écoute :
Je suis ambitieux ; tout homme l'est sans doute,
Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre
Par les lois, par les arts, et surtout par la guerre.

Le temps de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop long-temps inconnu,
Laissoit dans ses déserts ensevelir sa gloire ;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Vois du nord au midi l'univers désolé,
La Perse encor sanglante et son trône ébranlé,
L'Inde esclave et timide, et l'Egypte abaissée,
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée ;
Vois l'empire Romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languissent dispersés, sans honneur et sans vie :
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers,
Il faut un nouveau dieu pour l'aveugle univers.
En Egypte Osiris, Zoroastre en Asie,
Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples sans mœurs, et sans culte, et sans rois,
Donnèrent aisément d'insuffisantes lois,
Je viens après mille ans changer ces lois grossières,
J'apporte un joug plus noble aux nations entières ;
J'abolis les faux dieux, et mon culte épuré
De ma grandeur naissante est le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma patrie ;
Je détruis sa foiblesse et son idolâtrie :
Sous un Dieu, sous un roi je viens la réunir ;
Et pour la rendre illustre, il la faut asservir.

ZOPIRE.

Voilà donc tes desseins : c'est donc toi dont l'audace
De la terre à ton gré prétend changer la face !
Tu veux en apportant le carnage et l'effroi,
Commander aux humains de penser comme toi :
Tu ravages le monde et tu prétends l'instruire.
Ah ! si par des erreurs il s'est laissé séduire,
Si la nuit du mensonge a pu nous égarer,
Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer ?
Quel droit as-tu reçu d'enseigner, de prédire,
De porter l'encensoir, et d'affecter l'empire ?

MAHOMET.

Le droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

ZOPIRE.

Eh quoi ! tout factieux qui pense avec courage,
Doit donner aux mortels un nouvel esclavage ?
Il a droit de tromper, s'il trompe avec grandeur ?

MAHOMET.

Oui, je connois ton peuple, il a besoin d'erreur ;
Ou véritable, ou faux, mon culte est nécessaire.
Que t'ont produit tes dieux ? quel bien t'ont-ils pu faire ?
Quels lauriers vois-tu croître au pied de leurs autels ?
Ta secte obscure et basse avilit les mortels,
Enerve le courage et rend l'homme stupide ;
La mienne élève l'âme et la rend intrépide ;
Ma loi fait des héros.

ZOPIRE.

Dis plutôt des brigands.
Porte ailleurs tes leçons, l'école des tyrans ;
Va vanter l'imposture à Médine où tu règnes,
Où tes maîtres séduits marchent sous tes enseignes.
Où tu vois tes égaux à tes pieds abattus.

MAHOMET.

Des égaux ! dès long-temps Mahomet n'en a plus.
Je fais trembler la Mecque, et je règne à Médine ;
Crois-moi, reçois la paix, si tu crains ta ruine.

ZOPIRE.

La paix est dans ta bouche, et ton cœur en est loin.
Penses-tu me tromper ?

MAHOMET.

Je n'en ai pas besoin.
C'est le foible qui trompe, et le puissant commande.
Demain j'ordonnerai ce que je te demande ;
Demain je puis te voir à mon joug asservi :
Aujourd'hui Mahomet veut être ton ami.

ZOPIRE.

Nous amis ! nous ! cruel ! ah ! quel nouveau prestige !
Connois-tu quelque dieu qui fasse un tel prodige ?

MAHOMET.

J'en connois un puissant, et toujours écouté,
Qui te parle avec moi.

ZOPIRE.

Qui ?

MAHOMET.

La nécessité.
Ton intérêt.

ZOPIRE.

Avant qu'un tel nœud nous rassemble,
Les enfers et les cieux seront unis ensemble.
L'intérêt est ton dieu, le mien est l'équité ;
Entre ces ennemis il n'est point de traité
Quel seroit le ciment, réponds-moi, si tu l'oses,
De l'horrible amitié qu'ici tu me proposes ?
Réponds ; est-ce ton fils que mon bras te ravit ?
Est-ce le sang des miens que ta main répandit ?

MAHOMET.

Oui, ce sont tes fils même. Oui, connois un mystère,
Dont seul dans l'univers je suis dépositaire :
Tu pleures tes enfans ; ils respirent tous deux.

ZOPIRE.

Ils vivroient ! qu'as-tu dit ? ô ciel, ô jour heureux !
Ils vivroient ! c'est de toi qu'il faut que je l'apprenne !

MAHOMET.

Elevés dans mon camp, tous deux sont dans ma chaîne.

ZOPIRE.

Mes enfans dans tes fers ! ils pourroient te servir !

MAHOMET.

Mes bienfaisantes mains ont daigné les nourrir.

ZOPIRE.

Quoi ! tu n'as point sur eux étendu ta colère.

MAHOMET.

Je ne les punis point des fautes de leur père.

ZOPIRE.

Achève, éclaircis-moi, parle, quel est leur sort ?

MAHOMET.

Je tiens entre mes mains et leur vie et leur mort ;
Tu n'as qu'à dire un mot, et je t'en fais l'arbitre.

ZOPIRE.

Moi, je puis les sauver ! à quel prix ? à quel titre ?
Faut-il donner mon sang ? faut-il porter leurs fers ?

MAHOMET.

Non : mais il faut m'aider à tromper l'univers.
Il faut rendre la Mecque, abandonner ton temple,
De la crédulité donner à tous l'exemple,
Annoncer l'alcoran aux peuples effrayés,
Me servir en prophète, et tomber à mes pieds.
Je te rendrai ton fils, et je serai ton gendre.

ZOPIRE.

Mahomet je suis père, et je porte un cœur tendre.
Après quinze ans d'ennui retrouver mes enfans,
Les revoir et mourir dans leurs embrassemens,
C'est le premier des biens pour mon âme attendrie ;
Mais s'il faut à ton culte asservir ma patrie,

Ou de ma propre main les immoler tous deux,
Connois-moi, Mahomet, mon choix n'est pas douteux.
Adieu.

MAHOMET, *seul.*

Fier citoyen, vieillard inexorable,
Je serai plus que toi cruel, impitoyable.

Voltaire.

§ 69. *Scène de Mérope.*

Egisthe, enchaîné, paroît devant Mérope qui veut l'interroger sur le meurtre qu'il a commis en se défendant.

MEROPE, EURICLÈS, EGISTHE, ISMÉNIE.

EGISTHE, *à Isménie.*

Est-ce là cette reine auguste et malheureuse,
Celle de qui la gloire et l'infortune affreuse
Retentit jusqu'à moi dans le fond des déserts?

ISMENIE.

Rassurez-vous, c'est elle.

EGISTHE.

O Dieu de l'univers!
Dieu qui formas ses traits, veille sur ton image!
La vertu sur le trône est ton plus digne ouvrage.

MEROPE.

C'est là ce meurtrier! se peut-il qu'un mortel
Sous des dehors si doux ait un cœur si cruel?
Approche, malheureux, et dissipe mes craintes.
Réponds-moi? de quel sang tes mains sont-elles teintes?

EGISTHE.

O reine, pardonnez! le trouble, le respect,
Glacent ma triste voix tremblante à votre aspect.
(*à Euriclès*)
Mon âme en sa présence étonnée, attendrie....

MEROPE.

Parle: de qui ton bras a-t-il tranché la vie?

EGISTHE.

D'un jeune audacieux, que les arrêts du sort
Et ses propres fureurs ont conduit à la mort.

MEROPE.

D'un jeune homme! mon sang s'est glacé dans mes veines.
Ah!...t'étoit-il connu?

EGISTHE.

Non, les champs de Messènes,
Ses murs, leurs citoyens, tout est nouveau pour moi!

MEROPE.

Quoi! ce jeune inconnu s'est armé contre toi?
Tu n'aurois employé qu'une juste défense?

EGISTHE.

J'en atteste le ciel; il sait mon innocence.
Aux bords de la Pamise, en un temple sacré,
Où l'un de vos aïeux, Hercule, est adoré,
J'osois prier pour vous ce dieu vengeur des crimes:
Je ne pouvois offrir ni présens ni victimes;
Né dans la pauvreté, j'offrois de simples vœux,
Un cœur pur et soumis, présent des malheureux.
Il sembloit que le dieu, touché de mon hommage,
Au-dessus de moi-même élevât mon courage.
Deux inconnus armés m'ont abordé soudain,
L'un dans la fleur des ans, l'autre vers son déclin.
Quel est donc, m'ont-ils dit, le dessein qui te guide?
Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide?
L'un et l'autre à ces mots ont levé le poignard.
Le ciel m'a secouru dans ce triste hasard;
Cette main du plus jeune a puni la furie;

Percé de coups, madame, il est tombé sans vie.
L'autre a fui lâchement, tel qu'un vil assassin.
Et moi, je l'avouerai, de mon sort incertain,
Ignorant de quel sang j'avois rougi la terre,
Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,
J'ai traîné dans les flots ce corps ensanglanté.
Je fuyois; vos soldats m'ont bientôt arrêté:
Ils ont nommé Mérope et j'ai rendu les armes.

EUCLÈS.

Eh! madame, d'où vient que vous versez des larmes?

MEROPE.

Te le dirai-je? hélas: tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendrissoit; tout mon cœur s'est troublé.
Cresphonte, ô ciel!...j'ai cru...que j'en rougis de honte:
Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Cresphonte.
Jeux cruels du hasard, en qui me montrez-vous
Une si fausse image et des rapports si doux?
Affreux ressouvenir, quel vain songe m'abuse!

EUCLÈS.

Rejetez donc, madame, un soupçon qui l'accuse,
Il n'a rien d'un barbare, et rien d'un imposteur.

MEROPE.

Les dieux ont sur son front imprimé la candeur.
Demeurez: en quel lieu le ciel vous fit-il naître?

EGISTHE.

En Elide.

MEROPE.

Qu'entends-je? en Elide! ah! peut-être...
L'Elide...répondez...Narbas vous est connu?
Le nom d'Egisthe au moins jusqu'à vous est venu?
Quel étoit votre état, votre sang, votre père?

EGISTHE.

Mon père est un vieillard accablé de misère;
Polyclète est son nom; mais Egisthe, Narbas,
Ceux dont vous me parlez, je ne les connois pas.

MEROPE.

O dieux, vous vous jouez d'une foible mortelle!
J'avois de quelque espoir une foible étincelle,
J'entrevoyois le jour, et mes yeux affligés
Dans la profonde nuit sont déjà replongés.
Et quel sang vos parens tiennent-ils dans la Grèce?

EGISTHE.

Si la vertu suffit pour faire la noblesse,
Ceux dont je tiens le jour, Polyclète, Sirris,
Ne sont point des mortels dignes de vos mépris:
Leur sort les avilit; mais leur sage constance
Fait respecter en eux l'honorable indigence.
Sous ses rustiques toits mon père vertueux
Fait le bien, suit les lois, et ne craint que les dieux.

MEROPE.

Chaque mot qu'il me dit est plein de nouveaux charmes.
Pourquoi donc le quitter? pourquoi causer ses larmes?
Sans doute il est affreux d'être privé d'un fils.

EGISTHE.

Un vain désir de gloire a séduit mes esprits.
On me parloit souvent des troubles de Messène,
Des malheurs dont le ciel avoit frappé la reine,
Surtout de ses vertus dignes d'un autre prix:
Je me sentois ému par ces tristes récits.
De l'Elide en secret dédaignant la mollesse,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeunesse,
Servir sous vos drapeaux, et vous offrir mon bras;
Voilà le seul dessein qui conduisit mes pas.
Ce faux instinct de gloire égara mon courage:
A mes parens, flétris sous les rides de l'âge,

J'ai de mes jeunes ans dérobé les secours;
C'est ma première faute, elle a troublé mes jours;
Le ciel m'en a puni; le ciel inexorable
M'a conduit dans le piége et m'a rendu coupable.

MÉROPE.

Il ne l'est point: j'en crois son ingénuité:
Le mensonge n'a point cette simplicité.
Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante;
C'est un infortuné que le ciel me présente.
Il suffit qu'il soit homme, et qu'il soit malheureux.
Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.
Il me rappelle Égisthe; Égisthe est de son âge:
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage
Inconnu, fugitif et partout rebuté,
Il souffre le mépris qui suit la pauvreté.
L'opprobre avilit l'âme et flétrit le courage.
Pour le sang de nos dieux quel horrible partage.

Voltaire.

§ 70. *Scène de l'Orphelin de la Chine.*

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Qu'ai-je vu? qu'a-t-on fait? barbare! est-il possible?
L'avez-vous commandé ce sacrifice horrible?
Non: je ne puis le croire; et le ciel irrité
N'a pas dans votre sein mis tant de cruauté.
Non: vous ne serez point plus dur et plus barbare
Que la loi du vainqueur et le fer du Tartare.
Vous pleurez, malheureux!

ZAMTI.

Ah! pleurez avec moi;
Mais avec moi songez à sauver votre roi.

IDAMÉ.

Que j'immole mon fils!

ZAMTI.

Telle est notre misère:
Vous êtes citoyenne avant que d'être mère.

IDAMÉ.

Quoi? sur toi la nature a si peu de pouvoir!

ZAMTI.

Elle n'en a que trop, mais moins que mon devoir;
Et je dois plus au sang de mon malheureux maître,
Qu'à cet enfant obscur à qui j'ai donné l'être.

IDAMÉ.

Non: je ne connois point cette horrible vertu.
J'ai vu nos murs en cendre et ce trône abattu,
J'ai pleuré de nos rois les disgrâces affreuses;
Mais par quelles fureurs encor plus douloureuses
Veux-tu de ton épouse avancer le trépas,
Livrer le sang d'un fils qu'on ne demande pas?
Ces rois ensevelis, disparus dans la poudre,
Sont-ils pour toi des dieux dont tu craignes la foudre?
A ces dieux impuissans, dans la tombe endormis,
As-tu fait le serment d'assassiner ton fils?
Hélas! grands et petits, et sujets et monarques,
Distingués un moment par de frivoles marques,
Égaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel est chargé de sa propre douleur;
Sa peine lui suffit, et dans ce grand naufrage
Rassembler nos débris, voilà notre partage:
Où serois-je, grand Dieu, si ma crédulité
Eût tombé dans le piége à mes pas présenté?

Auprès du fils des rois si j'étois demeurée
La victime aux bourreaux alloit être livrée :
Je cessois d'être mère, et le même couteau
Sur le corps de mon fils me plongeoit au tombeau.
Grâces à mon amour, inquiète et troublée,
A ce fatal berceau l'instinct m'a rappelée.
J'ai vu porter mon fils à nos cruels vainqueurs;
Mes mains l'ont arraché des mains des ravisseurs.
Barbare ! ils n'ont point eu ta fermeté cruelle.
J'en ai chargé soudain cette esclave fidèle,
Qui soutient de son lait ses misérables jours,
Ces jours qui périssoient sans moi, sans mon secours ;
J'ai conservé le sang du fils et de la mère,
Et j'ose dire encor de son malheureux père.

ZAMTI.

Quoi ! mon fils est vivant !

IDAMÉ.

Oui : rends grâces au ciel,
Malgré toi favorable à ton cœur paternel.
Repens-toi.

ZAMTI.

Dieu des cieux, pardonnez cette joie
Qui se mêle un moment aux pleurs où je me noie.
O ma chère Idamé ! ces momens seront courts.
Vainement de mon fils vous prolongiez les jours ;
Vainement vous cachiez cette fatale offrande.
Si nous ne donnons pas le sang qu'on nous demande,
Nos tyrans soupçonneux seront bientôt vengés ;
Nos citoyens tremblans, avec nous égorgés,
Vont payer de vos soins les efforts inutiles,
De soldats entourés, nous n'avons plus d'asiles :
Et mon fils, qu'au trépas vous croyez arracher,
A l'œil qui le poursuit ne peut plus se cacher.
Il faut subir son sort.

IDAMÉ.

Ah ! cher époux, demeure ;
Ecoute-moi, du moins.

ZAMTI.

Hélas ! il faut qu'il meure.

IDAMÉ.

Qu'il meure ! arrête, tremble, et crains mon désespoir,
Crains sa mère.

ZAMTI.

Je crains de trahir mon devoir.
Abandonnez le vôtre ; abandonnez ma vie
Aux détestables mains d'un conquérant impie,
C'est mon sang qu'à Gengis il vous faut demander.
Allez ; il n'aura pas de peine à l'accorder.
Dans le sang d'un époux trempez vos mains perfides ;
Allez ; ce jour n'est fait que pour des parricides.
Rendez vains mes sermens, sacrifiez nos lois,
Immolez votre époux et le sang de vos rois.

IDAMÉ.

De mes rois ! va, te dis-je, ils n'ont rien à prétendre ;
Je ne dois point mon sang en tribut à leur cendre ;
Va ; le nom de sujet n'est pas plus saint pour nous
Que ces noms si sacrés et de père et d'époux.
La nature et l'hymen, voilà les lois premières,
Les devoirs, les liens des nations entières ;
Ces lois viennent des dieux ; le reste est des humains :
Ne me fais point haïr le sang des souverains.
Oui, sauvons l'orphelin d'un vainqueur homicide ;
Mais ne le sauvons pas au prix d'un parricide.
Que les jours de mon fils n'achètent point ses jours ;
Loin de l'abandonner, je vole à son secours ;
Je prends pitié de lui, prends pitié de toi-même,

De ton fils innocent, de sa mère qui t'aime.
Je ne menace plus, je tombe à tes genoux.
O père infortuné, cher et cruel époux!
Pour qui j'ai méprisé, tu t'en souviens peut-être,
Ce mortel qu'aujourd'hui le sort à fait ton maître;
Accorde-moi mon fils, accorde-moi ce sang,
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc;
Et ne résiste point au cri terrible et tendre,
Qu'à tes sens désolés l'amour a fait entendre.

ZAMTI.

Ah! c'est trop abuser du charme et du pouvoir
Dont la nature et vous combattez mon devoir.
Trop foible épouse, hélas! si vous pouviez connoître....

IDAMÉ.

Je suis foible, oui; pardonne, une mère doit l'être.
Je n'aurai point de toi ce reproche à souffrir,
Quand il faudra te suivre, et qu'il faudra mourir.
Cher époux, si tu peux au vainqueur sanguinaire,
A la place du fils sacrifier la mère,
Je suis prête; Idamé ne se plaindra de rien;
Et mon cœur est encore aussi grand que le tien.

ZAMTI.

Oui, j'en crois ta vertu.

Voltaire.

§ 71. *Extrait d'une scène de Didon.*

DIDON, *à Enée.*

Non, tu n'es point le sang des héros ni des dieux,
Au milieu des rochers tu reçus la naissance.
Un monstre des forêts éleva ton enfance;
Et tu n'as rien d'humain que l'art trop dangereux
De séduire une femme et de trahir ses feux.
Dis-moi qui t'appeloit aux bords de la Lybie?
T'ai-je arraché moi-même au sein de ta patrie?
Te fais-je abandonner un empire assuré,
Toi qui dans l univers, proscrit, désespéré,
Environné partout d'ennemis et d'obstacles,
Serois encor sans moi le jouet des oracles!
Les immortels jaloux du soin de ta grandeur
Menacent tes refus de leur courroux vengeur.
Ah! ces présages vains n'ont rien qui m'épouvante.
Il faut d'autres raisons pour convaincre une amante.
Tranquilles dans les cieux, contens de nos autels,
Les dieux s'occupent-ils des amours des mortels?
Notre cœur est un bien que leur bonté nous laisse.
Ou, si jusques à nous leur majesté s'abaisse,
Ce n'est que pour punir des traîtres comme toi,
Qui d'une foible amante ont abusé la foi.
Crains d'attester encor leur puissance suprême.
Leur foudre ne doit plus gronder que sur toi-même;
Mais tu ne connois point leur austère équité.
Tes dieux sont le parjure et l'infidélité.

Le Franc de Pompignan.

EPITRES.

§ 72. *Epître* 1. *A M. le Marquis de Seignelay, Secrétaire d'Etat.*

Dangereux ennemi de tout mauvais flatteur,
Seignelay, c'est en vain qu'un ridicule auteur,
Prêt à porter ton nom de l'Ebre jusqu'au Gange,
Croit te prendre aux filets d'une sotte louange.
Aussitôt ton esprit, prompt à se révolter,

S'échappe, et rompt le piége où l'on veut l'arrêter.
Il n'en est pas ainsi de ces esprits frivoles
Que tout flatteur endort au son de ses paroles;
Qui, dans un vain sonnet placés au rang des dieux,
Se plaisent à fouler l'Olympe radieux;
Et, fiers du haut étage où la Serre les loge,
Avalent sans dégoût le plus grossier éloge.
Tu ne te repais point d'encens à si bas prix.
Non que tu sois pourtant de ces rudes esprits
Qui regimbent toujours, quelque main qui les flatte:
Tu souffres la louange adroite et délicate
Dont la trop forte odeur n'ébranle point les sens.
Mais un auteur novice à répandre l'encens
Souvent à son héros dans un bizarre ouvrage,
Donne de l'encensoir au travers du visage;
Va louer Monterey d'Oudenarde forcé,
Ou vante aux électeurs Turenne repoussé.
Tout éloge imposteur blesse une âme sincère.
Si, pour faire sa cour à ton illustre père
Seignelay, quelque auteur, d'un faux zèle emporté,
Au lieu de peindre en lui la noble activité,
La solide vertu, la vaste intelligence,
Le zèle pour son roi, l'ardeur, la vigilance,
La constante équité, l'amour pour les beaux arts,
Lui donnoit les vertus d'Alexandre ou de Mars;
Et, pouvant justement l'égaler à Mécène,
Le comparoit au fils de Pélée ou d'Alcmène:
Ses yeux, d'un tel discours foiblement éblouis,
Bientôt dans ce tableau reconnoîtroient Louis;
Et, glaçant d'un regard la muse et le poëte,
Imposeroient silence à sa verve indiscrète.
Un cœur noble est content de ce qu'il trouve en lui,
Et ne s'applaudit point des qualités d'autrui.
Que me sert en effet qu'un admirateur fade
Vante mon embonpoint, si je me sens malade;
Si dans cet instant même un feu séditieux
Fait bouillonner mon sang et pétiller mes yeux?
Rien n'est beau que le vrai: le vrai seul est aimable;
Il doit régner par tout, et même dans la fable:
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.
Sais-tu pourquoi mes vers sont lus dans les provinces,
Sont recherchés du peuple, et reçus chez les princes?
Ce n'est pas que leurs sons agréables, nombreux,
Soient toujours à l'oreille également heureux;
Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure,
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure:
Mais c'est qu'en eux le vrai, du mensonge vainqueur,
Partout se montre aux yeux, et va saisir le cœur;
Que le bien et le mal y sont prisés au juste;
Que jamais un faquin n'y tint un rang auguste;
Et que mon cœur, toujours conduisant mon esprit,
Ne dit rien aux lecteurs, qu'à soi-même il n'ait dit.
Ma pensée au grand jour partout s'offre et s'expose;
Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.
C'est par là quelquefois que ma rime surprend:
C'est là ce que n'ont point Jonas ni Childebrand,
Ni tous ces vains amas de frivoles sornettes,
Montre, Miroir d'amours, Amitiés, Amourettes,
Dont le titre souvent est l'unique soutien,
Et qui, parlant beaucoup, ne disent jamais rien.
Mais peut-être, enivré des vapeurs de ma muse,
Moi-même en ma faveur, Seignelay, je m'abuse.
Cessons de nous flatter. Il n'est esprit si droit
Qui ne soit imposteur et faux par quelque endroit:

Sans cesse on prend le masque, et, quittant la nature,
On craint de se montrer sous sa propre figure.
Par là le plus sincère assez souvent déplaît.
Rarement un esprit ose être ce qu'il est.
Vois-tu cet importun que tout le monde évite;
Cet homme à toujours fuir, qui jamais ne vous quitte?
Il n'est pas sans esprit: mais, né triste et pesant,
Il veut être folâtre, évaporé, plaisant;
Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire,
Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
La simplicité plaît sans étude et sans art.
Tout charme en un enfant dont la langue sans fard,
A peine du filet encor débarrassée,
Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.
Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant:
Mais la nature est vraie, et d'abord on la sent;
C'est elle seule en tout qu'on admire et qu'on aime.
Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même.
Chacun pris dans son air est agréable en soi:
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.
Ce marquis étoit né doux, commode, agréable,
On vantoit en tous lieux son ignorance aimable.
Mais, depuis quelques mois devenu grand docteur,
Il a pris un faux air, une sotte hauteur:
Il ne veut plus parler que de rime et de prose;
Des auteurs décriés il prend en main la cause;
Il rit du mauvais goût de tant d'hommes divers,
Et va voir l'opéra seulement pour les vers.
Voulant se redresser, soi-même on s'estropie,
Et d'un original on fait une copie.
L'ignorance vaut mieux qu'un savoir affecté.
Rien n'est beau, je reviens, que par la vérité:
C'est par elle qu'on plaît, et qu'on peut long-temps plaire.
L'esprit lasse aisément, si le cœur n'est sincère.
En vain par sa grimace un bouffon odieux
A table nous fait rire, et divertit nos yeux:
Ses bons mots ont besoin de farine et de plâtre.
Prenez-le tête à tête, ôtez-lui son théâtre;
Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux:
Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.
J'aime un esprit aisé qui se montre, qui s'ouvre,
Et qui plaît d'autant plus, que plus il se découvre.
Mais la seule vertu peut souffrir la clarté:
Le vice, toujours sombre, aime l'obscurité;
Pour paroître au grand jour il faut qu'il se déguise:
C'est lui qui de nos mœurs a banni la franchise.
Jadis l'homme vivoit au travail occupé,
Et, ne trompant jamais, n'étoit jamais trompé:
On ne connoissoit point la ruse et l'imposture;
Le Normand même alors ignoroit le parjure:
Aucun rhéteur encore, arrangeant le discours,
N'avoit d'un art menteur enseigné les détours.
Mais sitôt qu'aux humains, faciles à séduire,
L'abondance eut donné le loisir de se nuire,
La mollesse amena la fausse vanité.
Chacun chercha pour plaire un visage emprunté:
Pour éblouir les yeux, la fortune arrogante
Affecta d'étaler une pompe insolente;
L'or éclata partout sur les riches habits;
On polit l'émeraude, on tailla le rubis;
Et la laine et la soie, en cent façons nouvelles,
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles:
La trop courte beauté monta sur des patins:
La coquette tendit ses lacs tous les matins;
Et, mettant la céruse et le plâtre en usage,
Composa de sa main les fleurs de son visage:

L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne foi:
Le courtisan n'eut plus de sentimens à soi.
Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie:
On vit partout régner la basse flatterie.
Le Parnasse surtout, fécond en imposteurs,
Diffama le papier par ses propos menteurs,
De là vint cet amas d'ouvrages mercenaires,
Stances, odes, sonnets, épitres liminaires,
Où toujours le héros passe pour sans pareil,
Et fût-il louche et borgne, est réputé soleil.
Ne crois pas toutefois, sur ce discours bizarre,
Que d'un frivole encens malignement avare,
J'en veuille sans raison frustrer tout l'univers.
La louange agréable est l'âme des beaux vers:
Mais je tiens, comme toi, qu'il faut qu'elle soit vraie
Et que son tour adroit n'ait rien qui nous effraie.
Alors, comme j'ai dit, tu la sais écouter,
Et sans crainte à tes yeux on pourroit t'exalter.
Mais, sans t'aller chercher des vertus dans les nues,
Il faudroit peindre en toi des vérités connues:
Décrire ton esprit ami de la raison;
Ton ardeur pour ton roi puisée en ta maison;
A servir ses desseins ta vigilance heureuse;
Ta probité sincère, utile, officieuse.
Tel, qui hait à se voir peint en de faux portraits,
Sans chagrin voit tracer ses véritables traits.
Condé même, Condé, ce héros formidable,
Et, non moins qu'aux Flamands, aux flatteurs redoutable,
Ne s'offenseroit pas si quelque adroit pinceau
Traçoit de ses exploits le fidèle tableau;
Et, dans Senef en feu contemplant sa peinture,
Ne désavoueroit pas Malherbe ni Voiture.
Mais malheur au poëte insipide, odieux,
Qui viendroit le glacer d'un éloge ennuyeux!
Il auroit beau crier: " Premier prince du monde!
" Courage sans pareil! lumière sans seconde!
Ses vers, jetés d'abord sans tourner le feuillet,
Iroient dans l'antichambre amuser Pacolet.

Boileau.

§ 73. *Epitre 2. A Racine.*

Le sujet de cette épitre est l'utilité qu'on peut retirer de la jalousie de ses ennemis, et en particulier des bonnes et des mauvaises critiques. Elle fut composée à l'occasion de la tragédie de Phedre et Hippolite, que M. Racine fit représenter pour la première fois, le premier Janvier 1677.

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
Emouvoir, étonner, ravir un spectateur!
Jamais Iphigénie en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
En a fait sous son nom verser la Chanmeslé.
Ne crois pas toutefois par tes savans ouvrages,
Entraînant tous les cœurs, gagner tous les suffrages.
Sitôt que d'Apollon un génie inspiré,
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent.
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent:
Et son trop de lumière importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux.
La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie,

Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,
Et donner à ses vers leur légitime prix.
Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
Mille de ses beaux traits aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance et l'erreur à ses naissantes pièces,
En habits de marquis, en robes de comtesses,
Venoient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secouoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le commandeur vouloit la scène plus exacte ;
Le vicomte indigné sortoit au second acte ;
L'un défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots le condamnoit au feu ;
L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
Vouloit venger la cour immolée au parterre.
Mais sitôt que d'un trait de ses fatales mains,
La parque l'eût rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'aimable comédie avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.
Tel fut chez nous le sort du théâtre comique.
Toi donc, qui t'élevant sur la scène tragique,
Suis les pas de Sophocle, et seul de tant d'esprits,
De Corneille vieilli sais consoler Paris,
Cesse de t'étonner, si l'envie animée,
Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
La calomnie en main, quelquefois te poursuit,
En cela, comme en tout, le ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le mérite en repos s'endort dans la paresse :
Mais par les envieux un génie excité
Au comble de son art est mille fois monté.
Plus on veut l'affoiblir, plus il croît et s'élance.
Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance ;
Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
Moi-même, dont la gloire ici moins répandue
Des pâles envieux ne blesse point la vue,
Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis
De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis :
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
Qu'au foible et vain talent dont la France me loue.
Leur venin qui sur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.
Je songe à chaque trait que ma plume hasarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde,
Je sais sur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Sitôt que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en me guérissant que je sais leur répondre ;
Et plus en criminel ils pensent m'ériger,
Plus croissant en vertu je songe à me venger.
Imite mon exemple, et lorsqu'une cabale,
Un flot de vains auteurs follement te ravale,
Profite de leur haine, et de leur mauvais sens,
Ris du bruit passager de leurs cris impuissans.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine ;
Le Parnasse François, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir.
Et qui, voyant un jour la douleur vertueuse
De Phedre malgré soi perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne bénira d'abord le siècle fortuné,

Qui rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles?
Cependant laisse ici gronder quelques censeurs,
Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs.
Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire,
Que l'auteur du Jonas s'empresse pour les lire;
Qu'ils charment de Senlis le poëte idiot,
Ou le sec traducteur du François d'Amyot:
Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées
Soient du peuple, des grands, des provinces goûtées;
Pourvu qu'ils puissent plaire au plus puissant des rois;
Qu'à Chantilli Condé les souffre quelquefois;
Qu'Enguien en soit touché, que Colbert et Vivonne,
Que la Rochefoucault, Marsillac et Pompone,
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats se laissent pénétrer?
Et plût au ciel, encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montauzier voulût lui donner son suffrage!
C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.
Mais pour un tas grossier de frivoles esprits,
Admirateurs zélés de tout œuvre insipide,
Que non loin de la place où Brioché préside,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni son,
Il s'en aille admirer le savoir de Pradon!

Le même.

§ 74. *Epitre 3. A Madame la Marquise du Châtelet, sur la philosophie de Newton.*

Tu m'appelles à toi, vaste et puissant génie.
Minerve de la France, immortelle Émilie
Je m'éveille à ta voix, je marche à ta clarté
Sur les pas des vertus et de la vérité.
Je quitte Melpomène et les jeux du théâtre,
Ces combats, ces lauriers, dont je fus idolâtre
De ces triomphes vains mon cœur n'est plus touché;
Que le jaloux Rufus, à la terre attaché,
Traîne au bord du tombeau la fureur insensée
D'enfermer dans un vers une fausse pensée:
Qu'il arme contre moi ses languissantes mains
Des traits qu'il destinoit au reste des humains:
Que quatre fois par mois un ignorant Zoïle
Elève en frémissant une voix imbécille;
Je n'entends point leurs cris, que la haine a formés;
Je ne vois pas leurs pas, dans la fange imprimés.
Le charme tout-puissant de la philosophie
Elève un esprit sage au-dessus de l'envie.
Tranquille au haut des cieux que Newton s'est soumis
Il ignore en effet s'il a des ennemis;
Je ne les entends plus. Déjà de la carrière
L'auguste vérité vient m'ouvrir la barrière:
Déjà ces tourbillons, l'un par l'autre pressés,
Se mouvant sans espace, et sans règle entassés
Ces fantômes savans à mes yeux disparoissent
Un jour plus pur me luit; les mouvemens renaissent.
L'espace, qui de Dieu contient l'immensité,
Voit rouler dans son sein l'univers limité;
Cet univers si vaste à notre foible vue,
Et qui n'est qu'un atome, un point dans l'étendue.
Dieu parle, et le chaos se dissipe à sa voix;
Vers un centre commun tout gravite à la fois.
Ce ressort si puissant, l'âme de la nature,
Étoit enseveli dans une nuit obscure:
Le compas de Newton, mesurant l'univers,
Lève enfin ce grand voile, et les cieux sont ouverts.

Il découvre à mes yeux par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante:
L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits
Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
Porte en soi les couleurs dont se peint la nature,
Et confondus ensemble ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils emplissent les cieux.
Confidens du Très-Haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez, du grand Newton n'étiez-vous pas jaloux?
La mer entend sa voix. Je vois l'humide empire
S'élever, s'avancer vers le ciel qui l'attire;
Mais un pouvoir central arrête ses efforts;
La mer tombe, s'affaisse et roule vers ses bords.
Comètes, que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre;
Dans une ellipse immense achevez votre cours;
Remontez, descendez près de l'astre des jours;
Lancez vos feux, volez, et revenant sans cesse
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.
Et toi, sœur du soleil, astre qui dans les cieux,
Des sages éblouis trompois les foibles yeux,
Newton, de ta carrière a marqué les limites;
Marche, éclaire les nuits; tes bornes sont prescrites.
Terre, change de forme; et que la pesanteur
En abaissant le pôle élève l'équateur.
Pôle immobile aux yeux, si lent dans votre course,
Fuyez le char glacé des sept astres de l'ourse.
Embrassez dans le cours de vos longs mouvemens
Deux cents siècles entiers par-delà six mille ans.
Que ces objets sont beaux! que votre âme épurée
Vole à ces vérités dont elle est éclairé!
Oui, dans le sein de Dieu, loin de ce corps mortel,
L'esprit semble écouter la voix de l'Eternel.
Vous à qui cette voix se fait si bien entendre,
Comment avez-vous pu, dans un âge si tendre,
Malgré les vains plaisirs, ces écueils des beaux jours,
Prendre un vol si hardi, suivre un si vaste cours?
Marcher après Newton dans cette route obscure
Du labyrinthe immense où se perd la nature?
Puissé-je auprès de vous, dans ce temple écarté,
Aux regards des François montrer la vérité!
Tandis qu'Algarotti, sûr d'instruire et de plaire,
Vers le Tibre étonné conduit cette étrangère,
Que de nouvelles fleurs il orne ses attraits,
Le compas à la main j'en tracerai les traits;
De mes crayons grossiers je peindrai l'immortelle,
Cherchant à l'embellir je la rendrai moins belle;
Elle est ainsi que vous, noble, simple et sans fard,
Au-dessus de l'éloge, au-dessus de mon art.

Voltaire.

§ 75. *Epitre* 4. *Sur l'Agriculture.*

Qu'il est doux d'employer le déclin de son âge,
Comme le grand Virgile occupa son printemps!
Du beau lac de Mantoue il aimoit le rivage;
Il cultivoit la terre et chantoit ses présens!
Mais bientôt ennuyé des plaisirs du village,
D'Alexis et d'Aminte il quitta le séjour,
Et malgré Mévius il parut à la cour.
C'est la cour qu'on doit fuir; c'est aux champs qu'il faut vivre.
Dieu du jour, dieu des vers, j'ai ton exemple à suivre:

Tu gardas les troupeaux, mais c'étoient ceux d'un roi:
Je n'aime les moutons que quand ils sont à moi.
L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue,
Que le parc de Versaille et sa vaste étendue.
Le Normand Fontenelle, au milieu de Paris,
Prêta des agrémens au chalumeau champêtre;
Mais il vantoit des soins qu'il craignoit de connoître,
Et de ses faux bergers il fit de beaux esprits.
Je veux que le cœur parle, ou que l'auteur se taise.
Ne célébrons jamais que ce que nous aimons:
En fait de sentiment l'art n'a rien qui nous plaise;
Ou chantez vos plaisirs, ou quittez les chansons:
Ce sont des fausse tés et non des fictions.
Mais quoi! loin de Paris se peut-il qu'on respire?
Me dit un petit-maître amoureux du fracas.
Les plaisirs dans Paris voltigent sur nos pas:
On s'oublie, on espère, on jouit, on désire:
Il nous faut du tumulte; et je sens que mon cœur,
S'il n'est pas enivré, va tomber en langueur.
Attends, bel étourdi, que les rides de l'âge
Mûrissent ta raison, sillonnent ton visage,
Que Gaussin t'ait quitté, qu'un ingrat t'ait trahi,
Qu'un Bernard t'ait volé, qu'un jaloux hypocrite
T'ait noirci des poisons de sa langue maudite,
Qu'un opulent fripon, de ses pareils haï,
Ait ravi des honneurs qu'on enlève au mérite;
Tu verras qu'il est bon de vivre enfin pour soi,
Et de savoir quitter le monde qui nous quitte.
Mais vivre sans plaisir, sans faste, sans emploi
Succomber sous le poids d'un ennui volontaire!
De l'ennui! penses-tu que retiré chez toi,
Pour les tiens, pour l'état tu n'as plus rien à faire?
La nature t'appelle, apprends à l'observer.
La France a des déserts; ose les cultiver:
Elle a des malheureux; un travail nécessaire,
Ce partage de l'homme, et son consolateur,
En chassant l'indigence amène le bonheur.
Change en épis dorés, change en gras pâturages
Ces ronces, ces roseaux, ces affreux marécages.
Tes vassaux languissans, qui pleuroient d'être nés,
Qui redoutoient surtout de former leurs semblables,
Et de donner le jour à des infortunés,
Vont se lier gaîment par des nœuds désirables.
D'un canton désolé l'habitant s'enrichit;
Turbilli, dans l'Anjou, t'imite et t'applaudit.
Bertin, qui dans son roi voit toujours sa patrie,
Prête un bras secourable à ta noble industrie.
Trudaine sait assez que le cultivateur
Des ressorts de l'état est le premier moteur,
Et qu'on ne doit pas moins pour le soutien du trône,
A la faux de Cérès qu'au sabre de Bellone.
Mais ne détournons point nos mains et nos regards,
Ni des autres emplois, ni surtout des beaux-arts.
Il est des temps pour tout; et lorsqu'en mes vallées,
Q'entoure un long amas de montagnes pelées,
De quelque malheureux ma main sèche les pleurs,
Sur la scène à Paris j'en fais verser peut-être;
Dans Versaille étonné j'attendris de grands cœurs;
Et sans croire approcher de Racine mon maître,
Quelquefois je peux plaire à l'aide de Clairon.
Au fond de son bourbier je fais rentrer Fréron.
Un philosophe est ferme, et n'a point d'artifice:
Sans espoir et sans crainte il fait rendre justice:
Jamais adulateur, et toujours citoyen,
A son prince attaché, sans lui demander rien,

Fuyant des factions les brigues ennemies,
Qui se glissent par fois dans nos académies:
Sans aimer Loyola, condamnant Saint Médard,
Des sottises du temps il se rit à l'écart,
En guerre avec les sots, en paix avec soi-même,
Gouvernant d'une main le soc de Triptolème,
Et de l'autre essayant d'accorder sous ses doigts
La lyre de Racine et le luth de Chapelle.
C'est ainsi qu'on peut vivre à l'ombre de ses bois.
O vous, à l'amitié dans tous les temps fidèle,
Vous qui sans préjugés, sans vice, sans travers,
Embellissez mes jours ainsi que mes déserts,
Soutenez mes travaux et ma philosophie.
Vous cultivez les arts; les arts vous ont suivie.
Le sang du grand Corneille élevé sous vos yeux,
Apprend par vos leçons à mériter d'en être.
Le père de Cinna vient m'instruire en ces lieux;
Son ombre entre nous trois aime encore à paroître.
Son ombre nous console, et nous dit qu'à Paris
Il faut abandonner la place aux Scudéris.

Voltaire.

§ 76. *Epitre* 5. *A George I. Roi de la Grande Bretagne.*

Toi que la France admire autant que l'Angleterre,
Qui de l'Europe en feu balances les destins;
Toi qui chéris la paix dans le sein de la guerre,
Et qui n'es armé du tonnerre,
Que pour le bonheur des humains:
Grand roi, des rives de la Seine
J'ose te présenter ces tragiques essais;
Rien ne t'est étranger: les fils de Melpomène
Par tout deviennent tes sujets.
Un véritable roi sait porter sa puissance
Plus loin que ses états enfermés par les mers:
Tu règnes sur l'Anglois par le droit de naissance,
Par tes vertus sur l'univers.
Daigne donc de ma muse accepter cet hommage,
Parmi tant de tributs plus pompeux et plus grands:
Ce n'est point au roi, c'est au sage,
C'est au héros que je le rends.

Le même.

§ 77. *Epitre* 6. *A Mde. Dénis.*

Vivons pour nous, ma chère Rosalie,
Que l'amitié, que le sang qui nous lie
Nous tienne lieu du reste des humains;
Ils sont si sots, si dangereux, si vains!
Ce tourbillon, qu'on appelle le monde,
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connoît pas.
Après dîné, l'indolente Glycère
Sort pour sortir, sans avoir rien à faire;
On a conduit son insipidité
Au fond d'un char, où montant de côté
Son corps pressé gémit sous les barrières
D'un lourd panier qui flotte aux deux portières;
Chez son amie au grand trot elle va,
Monte avec joie, et s'en repent déjà,
L'embrasse et bâille, et puis lui dit: Madame,
J'apporte ici tout l'ennui de mon âme;
Joignez un peu votre inutilité
A ce fardeau de mon oisiveté.
Si ce ne sont ses paroles expresses,
C'en est le sens. Quelques feintes caresses,
Quelques propos sur le jeu, sur le temps,
Sur un sermon, sur le prix des rubans,
Ont épuisé leurs âmes excédées?
Elles chantoient déjà faute d'idées,
Quand dans la chambre un fat en manteau noir,
Vient, se rengorge et se lorgne au miroir.
Par son jargon il est bien sûr de plaire;
Un officier arrive et les fait taire,
Prend la parole et conte longuement
Ce qu'à Plaisance eût fait son régiment,
Si par malheur on n'eût pas fait retraite,
Il vous le mène au col de la Bouquette;
A Nice, au Var, à Digne il le conduit:
Nul ne l'écoute, et le cruel poursuit.
Arrive Isis, dévote au maintien triste,

A l'air sournois. Un petit janséniste,
Tout plein d'orgueil et de saint Augustin,
Entre avec elle, en lui serrant la main.
D'autres oiseaux de différent plumage,
Divers de goût, d'instinct et de ramage,
En sautillant font entendre à la fois
Le gazouillis de leurs confuses voix:
Et dans les cris de la foile cohue
La médisance est à peine entendue.
Ce chamaillis de cent propos croisés
Ressemble aux vents l'un à l'autre opposés.
Un profond calme, un stupide silence
Succède au bruit de leur impertinence:
Chacun redoute un honnête entretien;
On veut penser, et l'on ne pense à rien.
O roi David, * ô ressource assurée,
Viens ranimer leur langueur desœuvrée.
Grand roi David, c'est toi dont les sixains
Fixent l'esprit, et le goût des humains;
Sur un tapis dès qu'on te voit paroître,
Noble, bourgeois, clerc, prélat, petit-maître,
Femme surtout, chacun met son espoir
Dans tes cartons pleins de rouge et de noir;
Leur âme vide est du moins amusée
Par l'avarice en plaisir déguisée.
De ces exploits le beau monde occupé
Quitte à la fin le jeu pour le soupé;
Chaque convive en liberté déploie
A son voisin son insipide joie.
L'homme machine, esprit qui tient du corps,
En bien mangeant remonte ses ressorts;
Avec le sang l'âme se renouvelle
Et l'estomac gouverne la cervelle.
Ciel! quels propos! ce pédant du palais
Blâme la guerre et se plaint de la paix.
Ce vieux Crésus en sablant du champagne
Gémit des maux que souffre la campagne;
Et cousu d'or, dans le luxe plongé,
Plaint le pays de taille surchargé.
Monsieur l'abbé vous entame une histoire,
Qu'il ne croit point et qu'il veut faire croire;
On l'interrompt par un propos du jour,
Qu'un autre conte interrompt à son tour.
Des froids bons mots, des équivoques fades,
Des quolibets et des turlupinades,
Un rire faux que l'on prend pour gaîté
Font le brillant de la société.
C'est donc ainsi, troupe absurde et frivole,
Que nous usons de ce temps qui s'envole;
C'est donc ainsi que nous perdons des jours
Longs pour les sots, pour qui pense si courts.
Mais que ferai-je? où fuir loin de moi-même?
Il faut du monde; on le condamne, on l'aime,
On ne peut vivre avec lui ni sans lui;
Notre ennemi le plus grand c'est l'ennui.
Tel qui chez soi se plaint d'un sort tranquille,
Vole à la cour, dégoûté de la ville.
Si dans Paris chacun parle au hasard,
Dans cette cour on se tait avec art;
Et de la joie, ou fausse ou passagère
On n'a pas même une image légère.
Heureux qui peut de son maître approcher!
Il n'a plus rien désormais à chercher.
Mais Jupiter au fond de l'empirée
Cache aux humains sa présence adorée:
Il n'est permis qu'à quelques demi-dieux,
D'entrer le soir aux cabinets des dieux.
Faut-il aller, confondu dans la presse
Prier les dieux de la seconde espèce,
Qui des mortels font le mal ou le bien?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien,
Et qui portés sur ces rapides sphères
Que la fortune agite en sens contraires,
L'esprit troublé de ce grand mouvement,
N'ont pas le temps d'avoir un sentiment?
A leur lever pressez-vous pour attendre,
Pour leur parler, sans vous en faire entendre,
Pour obtenir après trois ans d'oubli
Dans l'antichambre un refus très-poli.
Non, dites-vous, la cour ni le beau monde
Ne sont point faits pour celui qui les fronde.
Fuis pour jamais ces puissans dangereux;
Fuis les plaisirs, qui sont trompeurs comme eux.
Bon citoyen, travaille pour la France,
Et du public attends ta récompense.
Qui? le public! ce fantôme inconstant,
Monstre à cent voix, cerbère dévorant,
Qui flatte, mord, qui dresse par sottise
Une statue, et par dégoût la brise?
Tyran jaloux de quiconque le sert,
Il profana la cendre de Colbert;
Et prodiguant l'insolence et l'injure
Il a flétri la candeur la plus pure.
Il juge, il loue, il condamne au hasard
Toute vertu, tout mérite, et tout art.
C'est lui qu'on vit de critiques avide
Déshonorer le chef-d'œuvre d'Armide,
Et pour Judith, Pirame, et Régulus,
Abandonner Phèdre et Britannicus:
Lui qui dix ans proscrivit Athalie,
Qui, protecteur d'une scène avilie,
Frappant des mains, bat à tort, à travers,
Au mauvais sens qui hurle en mauvais vers
Mais il revient, il répare sa honte;
Le temps l'éclaire: oui, mais la mort plus prompte
Ferme mes yeux dans ce siècle pervers,
En attendant que les siens soient ouverts.
Chez nos neveux on me rendra justice;
Mais moi vivant il faut que je jouisse.
Quand dans la tombe un pauvre homme est inclus,
Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus?
L'ombre de Pope avec les rois repose,
Un peuple entier fait son apothéose,
Et son nom vole à l'immortalité;
Quand il vivoit, il fut persécuté.
Ah! cachons-nous; passons avec les sages
Le soir serein d'un jour mêlé d'orages;

* Les Cartes.

Et dérobons à l'œil de l'envieux
Le peu de temps que me laissent les dieux.
Tendre amitié, don du ciel, beauté pûre,
Porte un jour doux dans ma retraite obscure,
Puissé-je vivre et mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connoît pas.
Le même.

§ 78. *Epître* 7. *A Marmontel.*

Mon très-aimable successeur
De la France historiographe,
Votre indigne prédécesseur
Attend de vous son épitaphe.
Au bout de quatre-vingts hivers
Dans mon obscurité profonde,
Enseveli dans mes déserts,
Je me tiens déjà mort au monde;
Mais sur le point d'être jeté
Au fond de la nuit éternelle,
Comme tant d'autres l'ont été;
Tout ce que je vois me rappelle
A ce monde que j'ai quitté.
Si vers le soir un triste orage
Vient ternir l'éclat d'un beau jour,
Je me souviens qu'à votre cour
Le temps change encor davantage.
Si mes paons de leur beau plumage
Me font admirer les couleurs,
Je crois voir nos jeunes seigneurs
Avec leur brillant étalage;
Et mes coqs d'inde sont l'image
De leurs pesans imitateurs.
Puis-je voir mes troupeaux bêlans,
Qu'un loup impunément dévore,
Sans songer à des conquérans
Qui sont beaucoup plus loups encore?
Lorsque les chantres du printemps
Réjouissent de leurs accens
Mes jardins et mon toit rustique,
Lorsque mes sens en sont ravis,
On me soutient que leur musique
Cède aux bémols des Monsignis,
Qu'on chante à l'opéra comique.
Quel bruit chez le peuple Helvétique!
Brionne arrive; on est surpris,
On croit voir Pallas ou Cypris,
Ou la reine des immortelles;
Mais chacun m'apprend qu'à Paris
Il en est cent presque aussi belles.
Je lis cet éloge éloquent
Que Thomas a fait savamment
Des dames de Rome et d'Athène;
On me dit: partez promptement,
Venez sur les bords de la Seine,
Et vous en direz tout autant,
Avec moins d'esprit et de peine.
Ainsi du monde détrompé,
Tout m'en parle; tout m'y ramène.
Serois-je un esclave échappé
Qui tient encore un bout de chaîne?
Non, je ne suis point foible assez
Pour regretter des jours stériles,
Perdus bien plutôt que passés
Parmi tant d'erreurs inutiles.
Adieu, faites des jolis riens,
Vous encor dans l'âge de plaire,
Vous que les Amours et leur mere
Tiennent toujours dans leurs liens.
Nos solides historiens
Sont des auteurs bien respectables;
Mais à vos chers concitoyens
Que faut-il, mon ami? des fables.
Le même.

§ 79. *Epître* 8. *A M. D. D. N. La chartreuse.*

Pourquoi de ma sage indolence
Interrompez-vous l'heureux cours?
Soit raison, soit indifférence,
Dans une douce négligence,
Et loin des muses pour toujours,
J'allois racheter en silence
La perte de mes premiers jours.
Transfuge des routes ingrates
De l'infructueux Hélicon,
Dans les retraites des Socrates
J'allois jouir de ma raison,
Et m'arracher, malgré moi-même,
Aux délicieuses erreurs
De cet art brillant et suprême
Qui, malgré ses attraits flatteurs,
Toujours peu sûr et peu tranquille,
Fait de ses plus chers amateurs
L'objet de la haine imbécille
Des pédans, des prudes, des sots,
Et la victime des cagots.
Mais votre épître enchanteresse,
Pour moi trop prodigue d'encens,
Des douces vapeurs du Permesse,
Vient encore enivrer mes sens;
Vainement j'abjurois la rime,
L'haleine légère des vents
Emportoit mes foibles sermens;
Aminte, votre goût ranime
Mes accords et ma liberté:
Entre Uranie et Therpsicore,
Je reviens m'amuser encore
Au Pinde que j'avois quitté.
Tel par sa pente naturelle,
Par une erreur toujours nouvelle,
Quoiqu'il semble changer son cours
Autour de la flamme infidèle
Le papillon revient toujours.
Vous voulez qu'en rimes légères
Je vous offre des traits sincères
Du gîte où je suis transplanté;
Mais comment faire en vérité?
Entouré d'objets déplorables,
Pourrois-je de couleurs aimables
Egayer le sombre tableau
De mon domicile nouveau?
Y répandrai-je cette aisance,
Ces sentimens, ces traits diserts,
Et cette molle négligence
Qui, mieux que l'exacte cadence,
Embellit les aimables vers?
Je ne suis plus dans ces bocages
Où, plein de riantes images,

J'aimai souvent à m'égarer;
Je n'ai plus ces fleurs, ces ombrages,
Ni vous-même pour m'inspirer.
Quand arraché de vos rivages
Par un destin trop rigoureux,
J'entrai dans ces manoirs sauvages,
Dieux! quel contraste douloureux!
Au premier aspect de ces lieux,
Pénétré d'une horreur secrète,
Mon cœur subitement flétri,
Dans une surprise muette,
Resta long-temps enseveli.
Quoi qu'il en soit, je vis encore;
Et malgré vingt sujets divers
De regrets et de tristes airs,
Ne craignez point que je déplore
Mon infortune dans ces vers:
De l'assoupissante élégie
Je méprise trop les fadeurs;
Phébus me plonge en léthargie
Dès qu'il fredonne des langueurs;
Je cesse d'estimer Ovide,
Quand il vient sur de foibles tons
Me chanter, pleureur insipide,
De longues lamentations.
Un esprit mâle et vraiment sage,
Dans le plus invincible ennui,
Dédaignant le triste avantage
De se faire plaindre d'autrui,
Dans une égalité hardie
Foule aux pieds la terre et le sort,
Et joint au mépris de la vie
Un égal mépris de la mort.
Mais sans cette âpreté stoïque,
Vainqueur du chagrin léthargique,
Par un heureux tour de penser,
Je sais me faire un jeu comique
Des peines que je vais tracer;
Ainsi l'aimable poésie,
Qui dans le reste de la vie
Porte assez peu d'utilité,
De l'objet le moins agréable
Vient adoucir l'austérité,
Et nous sauve au moins par la fable,
Des ennuis de la vérité.
C'est par cette vertu magique
Du télescope poétique,
Que je trouve encore les ris
Dans la lucarne infortunée
Où la bizarre destinée
Vient de m'enterrer à Paris.
Sur cette montagne empestée,
Où la foule toujours crottée
De prestolets provinciaux,
Trotte sans cause et sans repos;
Vers ces demeures odieuses
Où règnent les longs argumens
Et les harangues ennuyeuses,
Loin du séjour des agrémens;
Enfin, pour fixer votre vue,
Dans cette pédantesque rue
Où trente faquins d'imprimeurs,
Avec un air de conséquence,
Donnent froidement audience
A cent faméliques auteurs,
Il est un édifice immense
Où dans un loisir studieux,
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des héros et des dieux:
Là, du toit d'un cinquième étage
Qui domine avec avantage
Tout le climat grammairien,
S'élève un antre aérien,
Un astrologique hermitage,
Qui paroît mieux dans le lointain
Le nid de quelque oiseau sauvage,
Que la retraite d'un humain.
C'est pourtant de cette guérite,
C'est de ce céleste tombeau,
Que votre ami, nouveau Stylite,
A la lueur d'un noir flambeau,
Penché sur un lit sans rideau,
Dans un déshabillé d'hermite,
Vous griffonne aujourd'hui sans fard,
Et peut-être sans trop de suite,
Ces vers enfilés au hasard;
Et tandis que pour vous je veille,
Long-temps avant l'aube vermeille,
Empaqueté comme un Lapon,
Cinquante rats à mon oreille,
Ronflent encore en faux-bourdon.
Si ma chambre est ronde ou quarrée,
C'est ce que je ne dirai pas:
Tout ce que j'en sais sans compas,
C'est que depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage resserrée,
On peut former jusqu'à six pas.
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une gouttière livrée
A d'interminables sabbats,
Où l'université des chats,
A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyans états:
Une table mi-démembrée,
Près du plus humble des grabats;
Six brins de paille délabrée,
Tressés sur deux vieux échalats,
Voilà les meubles délicats
Dont ma *Chartreuse* est décorée,
Et que les frères de Borée
Bouleversent avec fracas,
Lorsque sur ma niche éthérée,
Ils préludent aux fiers combats
Qu'ils vont livrer sur vos climats;
Ou quand leur troupe conjurée
Y vient préparer ces frimas,
Qui versent sur chaque contrée
Les catharres et le trépas.
Je n'outre rien; telle est en somme
La demeure où je vis en paix,
Concitoyen du peuple gnome,
Des sylphides et des follets.
Telles on nous peint les tanières
Où gissent, ainsi qu'au tombeau,
Les pythonisses, les sorcières
Dans le donjon d'un vieux château;
Ou tel est le sublime siége,
D'où flanqué des trente-deux vents,
L'auteur de l'almanach de Liége
Lorgne l'histoire du beau temps,
Et fabrique avec privilége
Ses astronomiques romans.

Sur ce portrait abominable,
On penseroit qu'en lieu pareil
Il n'est point d'instant délectable
Que dans les heures du sommeil.
Pour moi, qui d'un poids équitable,
Ai pesé des foibles mortels
Et les biens et les maux réels,
Qui sais qu'un bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux;
Que le palais le plus pompeux
Souvent renferme un misérable,
Et qu'un désert peut être aimable
Pour quiconque sait être heureux;
De ce Caucase inhabitable
Je me fais l'Olympe des dieux.
Là, dans la liberté suprême,
Semant de fleurs tous mes instans,
Dans l'empire de l'hiver même
Je trouve les jours du printemps.
Calme heureux! loisir solitaire!
Quand on jouit de ta douceur,
Quel autre n'a pas de quoi plaire?
Quelle caverne est étrangère
Lorsqu'on y trouve le bonheur?
Lorsqu'on y vit sans spectateur,
Dans le silence littéraire,
Loin de tout importun jaseur,
Loin des froids discours du vulgaire,
Et des hauts tons de la grandeur;
Loin de ces troupes doucereuses,
Où d'insipides précieuses
Et de petits fats ignorans
Viennent, conduits par la folie,
S'ennuyer en cérémonie,
Et s'endormir en complimens;
Loin de ces plates cotteries
Où l'on voit souvent réunies
L'ignorance en petit manteau,
La bigoterie en lunettes.
La minauderie en cornettes,
Et la réforme en grand chapeau;
Loin de ce médisant infâme
Qui de l'imposture et du blâme
Est l'impur et bruyant écho;
Loin de ces sots atrabilaires
Qui, cousus de petits mystères,
Ne nous parlent qu'*incognito*;
Loin de ces ignobles Zoïles,
De ces enfileurs de dactyles,
Coiffés de phrases imbécilles
Et de classiques préjugés,
Et qui de l'enveloppe épaisse
Des pédans de Rome et de Grèce
N'étant point encor dégagés,
Portent leur petite sentence
Sur la rime et sur les auteurs,
Avec autant de connoissance
Qu'un aveugle en a des couleurs;
Loin de ces voix acariâtres,
Qui dogmatisant sur des riens,
Apportent dans les entretiens,
Le bruit des bancs opiniâtres,
Et la profonde déraison
De ces disputes soldatesques,
Où l'on s'insulte à l'unisson,
Pour des misères pédantesques,
Qui sont bien moins la vérité
Que les rêves creux et burlesques,
De la crédule antiquité;
Loin de la gravité Chinoise
De ce vieux Druide empesé,
Qui sous un air symétrisé
Parle à trois temps, rit à la toise,
Regarde d'un œil apprêté,
Et m'ennuie avec dignité;
Loin de tous ces faux cénobites
Qui, voués encor tout entiers
Aux vanités qu'ils ont proscrites,
Errant de quartiers en quartiers,
Vont dans d'équivoques visites
Porter leurs faces parasites,
Et le dégoût de leurs Moutiers;
Loin de ces faussets du Parnasse,
Qui, pour avoir glapi par fois
Quelque épithalame à la glace
Dans un petit monde bourgeois,
Ne causent plus qu'en folles rimes,
Ne vous parlent que d'Apollon,
De Pégase et de Cupidon,
Et telles fadeurs synonymes,
Ignorant que ce vieux jargon,
Relégué dans l'ombre des classes,
N'est plus aujourd'hui de saison
Chez la brillante fiction;
Que les tendres lyres des grâces
Se montent sur un autre ton;
Et qu'enfin, de la foule obscure
Qui rampe aux marais d'Hélicon,
Pour sauver ses vers et son nom,
Il faut être, sans imposture,
L'interprète de la nature,
Et le peintre de la raison;
Loin enfin, loin de la présence
De ces timides discoureurs,
Qui, non guéris de l'ignorance,
Dont on a pétri leur enfance,
Restent noyés dans mille erreurs,
Et damnent toute âme sensée
Qui, loin de la route tracée,
Cherchant la persuasion,
Ose soustraire sa pensée
A l'aveugle prévention.
A ces traits je pourrois, Aminte,
Ajouter encor d'autres mœurs;
Mais sur cette légère empreinte
D'un peuple d'ennuyeux causeurs,
Dont j'ai nuancé les couleurs,
Jugez si toute solitude
Qui nous sauve de leurs vains bruits,
N'est point l'asile et le pourpris
De l'entière béatitude.
Que dis-je? est-on seul, après tout,
Lorsque touché des plaisirs sages,
On s'entretient dans les ouvrages
Des dieux de la lyre et du goût?
Par une illusion charmante
Que produit la verve brillante
De ces chantres ingénieux,
Eux-mêmes s'offrent à mes yeux,
Non sous ces vêtemens funèbres,
Non sous ces dehors odieux
Qu'apportent du sein des ténèbres

Les fantômes des malheureux,
Quand, vengeurs des crimes célèbres,
Ils montent aux terrestres lieux;
Mais sous cette parure aisée,
Sous ces lauriers vainqueurs du sort,
Que les citoyens d'Elysée
Sauvent du souffle de la mort.
Tantôt de l'azur d'un nuage
Plus brillant que les plus beaux jours,
Je vois sortir l'ombre volage
D'Anacréon, ce tendre sage,
Le Nestor du galant rivage,
Le patriarche des amours;
Épris de son doux badinage,
Horace accourt à ses accens,
Horace, l'ami du bon sens,
Philosophe sans verbiage,
Et poëte sans fade encens.
Autour de ces ombres aimables,
Couronnés de roses durables,
Chapelle, Chaulieu, Pavillon,
Et la naïve Deshoulières,
Viennent unir leurs voix légères
Et font badiner la raison;
Tandis que le Tasse et Milton,
Pour eux des trompettes guerrières
Adoucissent le double ton.
Tantôt à ce folâtre groupe
Je vois succéder une troupe
De morts un peu plus sérieux,
Mais non moins charmans à mes yeux;
Je vois Saint Réal et Montagne
Entre Sénèque et Lucien;
Saint Evremont les accompagne:
Sur la recherche du vrai bien
Je le vois porter la lumière;
La Rochefoucault, la Bruyère
Viennent embellir l'entretien.
Bornant au doux fruit de leurs plumes
Ma bibliothèque et mes vœux,
Je laisse aux savantas poudreux
Ce vaste chaos de volumes,
Dont l'erreur et les sots divers
Ont infatué l'univers,
Et qui, sous le nom de science,
Semés et reproduits partout,
Immortalisent l'ignorance,
Les mensonges et le faux goût.
C'est ainsi que par la présence
De ces morts vainqueurs des destins,
On se console de l'absence
De l'oubli même des humains.
A l'abri de leurs noirs orages,
Sur la cime de mon rocher,
Je vois à mes pieds les naufrages
Qu'ils vont imprudemment chercher.
Pourquoi dans leur foule importune
Voudriez-vous me rétablir?
Leur estime ni leur fortune
Ne me causent point un désir.
Pourrois-je, en proie aux soins vulgaires,
Dans la commune illusion,
Offusquer mes propres lumières
Du bandeau de l'opinion?
Irois-je, adulateur sordide,
Encenser un sot dans l'éclat,
Amuser un Crésus stupide,
Et monseigneuriser un fat?
Sur des espérances frivoles,
Adorer avec lâcheté
Ces chimériques fariboles
De grandeur et de dignité;
Et, vil client de la fierté,
A de méprisables idoles
Prostituer la vérité?
Irois-je, par d'indignes brigues,
M'ouvrir des palais fastueux,
Languir dans de folles fatigues,
Ramper à replis tortueux
Dans de puériles intrigues,
Sans oser être vertueux?
De la sublime poésie,
Profanant l'aimable harmonie
Irois-je par de vains accens
Chatouiller l'oreille engourdie
De cent ignares importans,
Dont l'âme massive, assoupie
Dans des organes impuissans,
Ou livrée aux fougues des sens
Ignore les dons du génie
Et les plaisirs des sentimens?
Irois-je pâlir sur la rime
Dans un siècle insensible aux arts,
Et de ce rien qu'on nomme estime,
Affronter les nombreux hasards?
Et d'ailleurs, quand la poésie,
Sortant de la nuit du tombeau,
Reprendroit le sceptre et la vie
Sous quelque Richelieu nouveau,
Pourrois-je au char de l'immortelle,
M'enchaîner encor plus long-temps?
Quand j'aurai passé mon printemps
Pourrai-je vivre encor pour elle?
Car enfin, au lyrique effort
Fait pour nos bouillantes années.
Dans de plus solides journées,
Voudrois-je me livrer encor?
Persuadé que l'harmonie
Ne verse ses heureux présens
Que sur le matin de la vie.
Et que sans un peu de folie,
On ne rime plus à trente ans,
Suivrois-je un jour à pas pesans
Ces vieilles muses douairières,
Ces mères septuagénaires
Du madrigal et des sonnets,
Qui n'ayant été que poëtes,
Rimaillent encore en lunettes,
Et meurent au bruit des sifflets?
Égaré dans le noir dédale
Où le fantôme de Thémis,
Couché sur la pourpre et les lis,
Penche la balance inégale,
Et tire d'une urne vénale
Des arrêts dictés par Cypris;
Irois-je, orateur mercenaire
Du faux et de la vérité,
Chargé d'une haine étrangère,
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix et ma tranquillité;
Et, dans l'antre de la chicane,
Aux lois d'un tribunal profane

Pliant la loi de l'immortel,
Par une éloquence Anglicane
Sapper et le trône et l'autel?
Aux sentimens de la nature,
Aux plaisirs de la vérité
Préférant le goût frelate
Des plaisirs que fait l'imposture,
Ou qu'invente la vanité ;
Voudrois-je partager ma vie
Entre les jeux de la folie
Et l'ennui de l'oisiveté,
Et trouver la mélancolie
Dans le sein de la volupté?
Non, non, avant que je m'enchaîne
Dans aucuns de ces vils partis,
Nos rivages verront la Seine
Revenir aux lieux d'où j'écris.
Des mortels j'ai vu les chimères ;
Sur leurs fortunes mensongères
J'ai vu régner la folle erreur ;
J'ai vu mille peines cruelles
Sous un vain masque de bonheur ;
Mille petitesses réelles
Sous une écorce de grandeur ;
Mille lâchetés infidèles
Sous un coloris de candeur:
Et j'ai dit au fond de mon cœur:
Heureux! qui dans la paix secrète
D'une libre et sûre retraite
Vit ignoré, content de peu ;
Et qui ne se voit point sans cesse,
Jouet de l'aveugle déesse,
Ou dupe de l'aveugle dieu! »
A la sombre misantropie
Je ne dois point ces sentimens:
D'une fausse philosophie
Je hais les vains raisonnemens,
Et jamais la bigoterie,
Ne décida mes jugemens:
Une indifférence suprême,
Voilà mon principe et ma loi ;
Tout lieu, tout destin, tout système,
Par là, devient égal pour moi ;
Où je vois naître la journée,
Là, content j'en attends la fin,
Prêt à partir le lendemain,
Si l'ordre de la destinée
Vient m'ouvrir un nouveau chemin.
Sans opposer un goût rebelle
A ce domaine souverain,
Je me suis fait du sort humain
Une peinture trop fidèle ;
Souvent dans les champêtres lieux
Ce portrait frappera vos yeux.
En promenant vos rêveries
Dans le silence des prairies,
Vous voyez un foible rameau,
Qui, par les jeux du vague Eole
Enlevé de quelque arbrisseau,
Quitte sa tige, tombe, vole
Sur la surface d'un ruisseau ;
Là, par une invincible pente,
Forcé d'errer et de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante ;
Et d'un mouvement étranger,
Souvent il paroît, il surnage,
Souvent il est au fond des eaux ;
Il rencontre sur son passage
Tous les jours des pays nouveaux :
Tantôt un fertile rivage
Bordé de coteaux fortunés,
Tantôt un rivage sauvage
Et des déserts abandonnés ;
Parmi ces erreurs continues
Il fuit, il vogue jusqu'au jour
Qui l'ensevelit à son tour
Au sein de ces mers inconnues
Où tout s'abîme sans retour.
Mais, qu'ai-je fait? Pardon, Aminte,
Si je viens de moraliser :
Dans une lettre sans contrainte
Je ne prétendois que causer,
Où sont, hélas! ces douces heures
Où dans vos aimables demeures
Partageant vos discours charmans,
Je partageois vos sentimens?
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour?
Courez, volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour.
Oui, dès que les désirs aimables,
Joints aux souvenirs délectables,
M'emportent vers ce doux séjour,
Paris n'a plus rien qui me pique.
Dans ce jardin si magnifique
Embelli par la main des rois,
Je regrette ce bois rustique
Où l'écho répétoit nos voix.
Sur ces rives tumultueuses
Où les passions fastueuses
Font régner le luxe et le bruit
Jusque dans l'ombre de la nuit,
Je regrette ce tendre asile
Où, sous des feuillages secrets,
Le sommeil repose tranquille,
Dans les bras de l'aimable paix.
A l'aspect de ces eaux captives,
Qu'en mille formes fugitives
L'art sait enchaîner dans les airs,
Je regrette cette onde pure
Qui, libre dans des antres verds,
Suit la pente de la nature,
Et ne connoît point d'autres fers.
En admirant la mélodie
De ces voix, de ces sons parfaits,
Où le goût brillant d'Ausonie
Se mêle aux agrémens François ;
Je regrette les chansonnettes,
Et le son des simples musettes
Dont retentissent les coteaux,
Quand vos bergères fortunées,
Sur le soir des belles journées,
Ramènent gaiment leurs troupeaux.
Dans ces palais où la mollesse,
Peinte par les mains de l'amour,
Sur une toile enchanteresse,
Offre les fastes de sa cour ;
Je regrette ces jeunes hêtres,
Où ma muse plus d'une fois
Grava les louanges champêtres

Des divinités de vos bois.
Parmi la foule trop habile
Des beaux diseurs du nouveau style,
Qui, par de bizarres détours,
Quittant le ton de la nature,
Répandent sur tous leurs discours
L'académique enluminure,
Et le vernis des nouveaux tours;
Je regrette la bonhommie,
L'air loyal, l'esprit non pointu
Et le patois tout ingénu
Du curé de la seigneurie,
Qui, n'usant point sa belle vie
Sur des écrits laborieux,
Parle comme nos bons aïeux,
Et donneroit, je le parie,
L'histoire, les héros, les dieux,
Et toute la mythologie,
Pour un quartaut de Condrieux.
Ainsi de mes plaisirs d'Automne
Je me remets l'enchantement,
Et de la tardive Pomone
Rappelant le règne charmant,
Je me redis incessamment:
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour?
Courez, volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour.
Claire fontaine, aimable Isore,
Rive où les grâces font éclore
Des fleurs et des jeux éternels,
Près de ta source, avant l'aurore,
Quand reviendrai-je boire encore
L'oubli des soins et des mortels?
Dans cette gracieuse attente,
Aminte, l'amitié constante
Entretenant mon souvenir,
Elle endort ma peine présente
Dans les songes de l'avenir.
Lorsque le dieu de la lumière,
Échappé des feux du Lion,
Du dieu que couronne le lierre
Ouvrira l'aimable saison,
J'en jure le pélerinage,
Envolé de mon hermitage,
Je vous apparoîtrai soudain,
Dans ce parc d'éternel ombrage,
Où souvent vous rêvez en sage,
Les lettres d'Usbeck à la main;
Ou bien, dans ce vallon fertile
Où, cherchant un secret asile,
Et trouvant des périls nouveaux,
La perdrix en vain fugitive
Rappelle sa troupe craintive
Que nous chassons sur les coteaux.
Vous me verrez toujours le même,
Mortel sans soin, ami sans fard,
Pensant par goût, rimant sans art,
Et vivant dans un calme extrême
Au gré du temps et du hasard.
Là, dans de charmantes parties
D'humeurs liantes assorties,
Portant des esprits dégagés
De soucis et de préjugés,
Et retranchant de notre vie
Les façons, la cérémonie,
Et tout populaire fardeau,
Loin de l'humaine comédie,
Et comme en un monde nouveau,
Dans une charmante pratique
Nous réaliserons enfin
Cette petite république
Si long-temps projetée en vain.
Une divinité commode,
L'amitié, sans bruit, sans éclat,
Fondera ce nouvel état;
La franchise en fera le code,
Les jeux en seront le sénat;
Et sur un tribunal de roses,
Siége de notre consulat,
L'enjoûment jugera les causes
On exclura de ce climat
Tout ce qui porte l'air d'étude;
La raison quittant son ton rude,
Prendra le ton du sentiment;
La vertu n'y sera point prude,
L'esprit n'y sera point pédant,
Le savoir n'y sera mettable
Que sous les traits de l'agrément:
Pourvu que l'on sache être aimable,
On y saura suffisamment;
On y proscrira l'étalage
Des phrasiers, des rhéteurs bouffis;
Rien n'y prendra le nom d'ouvrage,
Mais, sous le nom de badinage,
Il sera quelquefois permis
De rimer quelques chansonnettes,
Et d'embellir quelques sornettes
Du poétique coloris,
En répandant avec finesse
Une nuance de sagesse,
Jusque sur Bacchus et les ris;
Par un arrêt en vaudevilles,
On bannira les faux plaisans,
Les cagots fades et rampans,
Les complimenteurs imbécilles,
Et le peuple des froids savans:
Enfin, cet heureux coin du monde
N'aura pour but dans ses statuts
Que de nous soustraire aux abus
Dont ce bon univers abonde.
Toujours sur ces lieux enchanteurs,
Le soleil levé sans nuages,
Fournira son cours sans orages,
Et se couchera dans les fleurs.
Pour prévenir la décadence
Du nouvel établissement,
Nul indiscret, nul inconstant
N'entrera dans la confidence;
Ce canton veut être inconnu:
Ses charmes, sa béatitude,
Pour base ayant la solitude,
S'il devient peuple il est perdu.
Les états de la république
Chaque automne s'assembleront,
Et là, notre regret unique,
Nos uniques peines seront
De ne pouvoir toute l'année
Suivre cette loi fortunée
De philosophiques loisirs,

Jusqu'à ce moment où la parque
Emporte dans la même barque
Nos jeux, nos cœurs et nos plaisirs.

Gresset.

§ 80. *Epître 9. Sur la paresse.*

Censeur de ma chère paresse,
Pourquoi viens-tu me réveiller
Au sein de l'aimable mollesse
Où j'aime tant à sommeiller?
Laisse-moi, philosophe austère,
Goûter voluptueusement
Le doux plaisir de ne rien faire,
Et de penser tranquillement.
Sur l'Hélicon tu me rappelles;
Mais ta muse en vain me promet
Le secours constant de ses ailes
Pour m'élever à son sommet;
Mon esprit amoureux des chaînes
Que lui présente le repos,
Frémit des veilles et des peines
Qui suivent le dieu de Délos.
Veux-tu qu'héritier de la plume
Des Malherbes, des Despréaux,
Dans mes vers pompeux je rallume
Le feu qui sort de leurs pinceaux?
Ce n'est point à l'humble colombe
A suivre l'aigle dans les cieux.
Sous les grands travaux je succombe:
Les jeux et les ris sont mes dieux.
Peut-être d'une voix légère.
Entre l'amour et les buveurs,
J'aurois pu vanter à Glycère
Et mes larcins et ses faveurs;
Mais la Suze, la Sablière,
Ont cueilli les plus belles fleurs,
Et n'ont laissé dans leur carrière
Que des narcisses sans couleurs.
Pour éterniser sa mémoire
On perd les momens les plus doux:
Pourquoi chercher si loin la gloire?
Le plaisir est si près de nous!
Dites-moi, mânes des Corneilles,
Vous qui, par des vers immortels,
Des dieux égalez les merveilles,
Et leur disputez les autels;
Cette couronne toujours verte
Qui pare vos fronts triomphans
Vous venge-t-elle de la perte
De vos amours, de vos beaux ans?
Non, vos chants, triste Melpomène,
Ne troubleront point mes loisirs:
La gloire vaut-elle la peine
Que j'abandonne les plaisirs;
Ce n'est pas que froid quiétiste,
Mes yeux fermés par le repos,
Languissent dans une nuit triste
Qui n'a pour fleurs que des pavots:
Occupé de rians mensonges,
L'amour interrompt mon sommeil;
Je passe de songes en songes,
Du repos je vole au réveil.
Quelquefois pour Eléonore,
Oubliant son oisiveté,
Ma jeune muse touche encore
Un luth que l'amour a monté;
Mais elle abandonne la lyre
Dès qu'elle est prête à se lasser;
Car enfin que sert-il d'écrire?
N'est-ce pas assez de penser?

Bernis.

§ 81. *Epître 10. Aux poëtes.*

Cette épître renferme de grandes beautés, mais je crois devoir prévenir le lecteur qu'il y a quelquefois de l'exagération dans la louange et dans la critique. Ce que l'auteur y dit de Boileau tient au plan qu'avoient dès lors formé les philosophes de rabaisser les grands hommes du siècle de Louis le grand.

Mes bons amis, mes compagnons mes guides,
Illustres morts, parmi vous je reviens
Goûter en paix, dans vos doux entretiens,
Des plaisirs purs, délicats et solides;
Je viens jouir, je viens charmer le temps.
Ce temps, si court, a des langueurs mortelles,
Quand l'âme oisivie en compte les instans;
C'est le travail qui lui donne des ailes.
L'homme veut être, et ne peut résister
Au sentiment de sa propre durée:
L'heure où l'on vit, se passe à s'éviter;
La peine active est souvent préférée
Au froid loisir de se voir exister.
J'ai vu ce cercle où règne l'inconstance,
Ce monde vain, tumultueux, flottant,
Où le plaisir est l'objet d'importance,
Où tour à tour on se cherche, on s'attend,
Pour s'oublier le soir en se quittant.
Qui ne croiroit, à voir cette affluence,
Dans ces jardins, à ce brillant soupé,
Qu'on est heureux? l'on n'est que dissipé;
De deux soleils abréger la distance,
Est tout le soin dont on est occupé;
Et dans la foule à soi-même échappé,
L'on se dérobe à sa triste existence.
Livres chéris, ah! qu'il m'est bien plus doux
De m'oublier, de me perdre avec vous!
Vous élevez, vous enchantez mon âme,
Rapide Homère, audacieux Milton,
Torrens mêlés de fumée et de flamme.
A ce mélange en vain préfère-t-on
La pureté d'un goût pusillanime:
Du char brûlant du dieu qui vous anime,
Si vous tombez, c'est comme Phaéton;
Et votre chute annonce un vol sublime.
De l'art naissant l'essor ambitieux,
Libre du moins dans sa route incertaine,
Osoit franchir la barrière des cieux:
L'usage encor, tyran capricieux,
Ne tenoit point le génie à la chaîne.
Peindre, émouvoir, imiter dans vos vers

L'heureux larcin du hardi Prométhée,
Donner la vie à mille êtres divers,
Elever l'homme, embellir l'univers:
Telle est la loi que vous avez dictée.
Ce merveilleux qui règne en vos écrits
Colosse informe et beauté monstrueuse,
Par sa grandeur fière et majestueuse,
Du censeur même étonne les esprits.
Le seul Lucain, cherchant une autre gloire,
Sans le secours des enfers ni des cieux,
D'un feu divin sait animer l'histoire,
Et son génie en fait le merveilleux.
Il est un vrai que l'artifice énerve;
Ce vrai l'inspire et lui donne le ton.
Qu'a-t-il besoin de Mars et de Minerve?
Il a César, et Pompée et Caton.
Les passions de César et de Rome
Lui tiennent lieu d'Hécate et d'Alecton.
Le ciel, l'enfer sont dans le cœur de l'homme.
Donne à Lucain ton style harmonieux,
Ou prends de lui son audace intrépide,
O toi, d'Homère émule trop timide,
Peintre touchant, poëte ingénieux,
Sage Virgile; et pourquoi de tes ailes
Ne pas voler par des routes nouvelles?
Ulysse errant descendit aux enfers;
Et sur ses pas j'y vois descendre Enée.
Si Calypso gémit abandonnée,
Didon trahie, expire dans tes vers...
Didon! que dis-je? est-il rien que n'efface
De ce tableau la sublime beauté?
Tu peins Didon, et tu n'as pas l'audace
D'aller sans guide à l'immortalité!
Si ton rival tient le sceptre au Parnasse,
Il ne le doit qu'à ta timidité.
Ah! si du moins tu l'avois imité
Dans ses desseins majestueux et vastes,
Dans ce grand art des groupes, des contrastes;
Art, dont le Tasse a lui seul hérité.
J'entends Boileau qui s'écrie: ô blasphème!
Louer le Tasse!—Oui, le Tasse lui-même.
Laissons Boileau tâcher d'être amusant,
Et pour raison donner un mot plaisant.
Quoi de plus doux, de plus vif, de plus mâle,
Que ce poëme, objet de ses mépris!
Je sais, Virgile, admirer tes écrits:
Troie et Carthage, et la rive infernale,
Les pleurs d'Evandre et la mort d'Euriale,
Sont des tableaux dont je sens tout le prix:
Didon surtout n'eut jamais de rivale.
Mais que le Tasse a bien mieux exprimé
Cet héroïsme ébauché par Homère!
Que, d'un pinceau plus fier, plus animé,
Il nous a peint la piété sincère,
La grandeur simple, et la sagesse austère,
Et la valeur qui connoît le danger,
Et la fureur qui s'avengle elle-même,
Et la jeunesse ardente à se plonger
Dans les plaisirs, qu'elle craint et qu'elle aime,
Et la vertu, qui la vient dégager.
Mais toi, Virgile, aux plus beaux jours du monde,
Dans le berceau des plus grands des humains,
Dans cette Rome en héros si féconde,
Qui choisis-tu pour père des Romains?
Ce n'est pas tout que d'aller fonder Rome;
Ce grand dessein demandoit un grand homme.
Compare Enée à ce héros brillant,
A ce Renaud, si tendre et si vaillant.
Un foible amour est doucereux et fade;
Mais dans sa force il est beau, généreux,
Touchant, surtout quand il est malheureux:
Si la colère a fait un Iliade,
L'amour est-il moins fier, moins dangereux?
Phèdre brûlant d'un feu qu'elle déteste,
Phèdre au milieu du crime et du remords,
Et la vertu luttant contre l'inceste
Pour vous toucher, sont de foibles ressorts.
En vain Clairon, cette actrice sublime,
Rend plus frappants ces tableaux qu'elle anime.
Vous demandez des spectacles plus forts:
Voyez Phocas, cherchant d'un œil avide,
Quel est le cœur que sa main doit percer;
Réduit au choix, frémir d'un parricide,
Sans qu'il échappe au sang qu'il va verser,
Un mouvement, un cri qui le décide.
Puissant génie, étonnant créateur,
Combien de fois, ô grand homme! ô Corneille!
De ton vol d'aigle observant la hauteur,
J'ai vu l'aurore interrompre ma veille!
De quel rayon le ciel t'illumina!
Quel feu divin s'alluma dans tes veines,
Quand du faux goût rompant les lourdes chaînes,
Et t'élevant de Clitandre, à Cinna,
Par les lauriers que ta main moissonna,
Paris devint la rivale d'Athènes!
Reine des arts, si fameuse autrefois,
Ne vante plus ton théâtre magique,
Ta Mélopée et ton masque tragique;
Ne vante plus ces oracles menteurs,
Et ces destins, invincibles moteurs
D'une fatale et sanglante aventure,
Où l'innocence est mise à la torture
Pour des forfaits dont ils sont les auteurs.
Ce merveilleux, dangereuse imposture,
S'évanouit, fait place à la nature:
L'action naît de l'âme des acteurs;
Les passions sont les dieux du théâtre.
O Rodogune, éternel monument,
Qu'avec effroi j'admire et j'idolâtre,
Où sont puisés ce nœud, ce dénoûment,
Cet intérêt? au sein de Cléopâtre.
Tissu hardi d'invisibles rapports,
Heraclius, simple et vaste machine,
Quel dieu caché préside à tes ressorts,
Les fait mouvoir? l'âme de Léontine.
Ainsi Corneille, à l'envi de Lucain,
Du merveilleux dédaigna les prestiges.
Crime ou vertu, tout fut grand sous sa main;
Et quand il veut étaler des prodiges,
Il fait agir et parler un Romain.
Fable, autrefois en tableaux si fertile,
Douces erreurs d'un peuple ingénieux,
Songes charmans, quel fut donc votre asile?
Lully monta son luth harmonieux;

A ses accens s'éleva ce beau temple,
Brillant théâtre, où préside l'amour,
Où tous les arts triomphent tour à tour,
Et dont Quinault fut la gloire et l'exemple.
Chantre immortel d'Atys et de Renaud,
O toi, galant et sensible Quinault!
L'illusion, aimable enchanteresse,
Mêla son philtre à tes vives couleurs;
Le dieu des vers, le dieu de la tendresse,
Tout couronné de lauriers et de fleurs:
Et qui jamais ouvrit à l'harmonie
Un champ plus vaste, un plus riche trésor?
En créant l'art, ton cœur fut ton génie:
En vain ta gloire, en naissant, fut ternie;
Elle renaît plus radieuse encor.
Dans tes tableaux, quelle noble magie!
Dans tes beaux vers, quelle douce énergie!
Si le François, par Racine embelli,
Lui doit la grâce unie à la noblesse,
Il tient de toi, par ton style amolli,
Un tour liant et nombreux sans foiblesse.
Que n'avoit-il, ton injuste censeur,
Que n'avoit-il un rayon de ta flamme!
Son fiel amer valoit-il la douceur
D'un sentiment émané de ton âme?
Mais ce Boileau, juge passionné,
N'en est pas moins législateur habile;
Aux lents efforts d'un travail obstiné,
Il fait céder la nature indocile;
Dans un terrain sauvage, abandonné,
A pas tardifs trace un sillon fertile;
Et son vers froid, mais poli, bien tourné,
A force d'art, rendu simple et facile,
Ressemble au trait d'un or pur et ductile,
Par la filière, en glissant, façonné.
Que ne peut point une étude constante!
Sans feu, sans verve et sans fécondité,
Boileau copie; on diroit qu'il invente;
Comme un miroir, il a tout répété.
Mais l'art jamais n'a su peindre la flamme:
Le sentiment est le seul don de l'âme
Que le travail n'a jamais imité.
J'entends Boileau monter sa voix flexible
A tous les tons, ingénieux flatteur,
Peintre correct, bon plaisant, fin moqueur,
Même leger dans sa gaîté pénible;
Mais je ne vois jamais Boileau sensible;
Jamais un vers n'est parti de son cœur.
Que la nature, au génie indulgente,
Traita bien mieux ce poëte ingénu,
Ce la Fontaine, à lui seul inconnu,
Ce peintre né, dont l'instinct nous enchante!
Simple et profond, sublime sans effort,
Le vers heureux, le tour rapide et fort,
Viennent chercher sa plume négligente:
Pour lui sa muse, abeille diligente,
Va recueillir le suc brillant des fleurs:
En se jouant, la main de la nature
Mêle, varie, assortit ses couleurs;
C'est un émail semé sur la verdure,
Dont le zéphyr fait toute la culture,
Et que l'aurore embellit de ses pleurs.
Mais sous l'appas d'un simple badinage,
Quand il instruit, c'est Socrate ou Caton,
Qui de l'enfance a pris l'air et le ton.
De l'art des vers tel est le digne usage;
Mais laissons-lui sa noble liberté;
A peine il sent le frein de l'esclavage,
Qu'il perd son feu, sa grâce et sa fierté.
La poésie eut le sort de Pandore:
Quand le génie au ciel la fit éclore,
Chacun des arts l'enrichit d'un présent;
Elle reçut des mains de la peinture
Le coloris, prestige séduisant,
Et l'heureux don d'imiter la nature:
De l'éloquence elle eut ces traits vainqueurs,
Ces traits brûlans qui pénètrent les cœurs;
A l'harmonie elle dut la mesure,
Le mouvement, le tour mélodieux,
Et ces accens qui ravissent les dieux.
La raison même à la jeune immortelle
Voulut servir de compagne fidèle;
Mais quelquefois, invisible témoin,
Elle la suit, et l'observe de loin.
Dès que Rousseau s'élève au ton de l'ode,
Et qu'il décrit en vers harmonieux,
L'ordre éclatant qui règne dans les cieux,
L'enthousiasme est sa seule méthode:
Quand sous ses doigts commence à retentir
La harpe sainte ou le luth de Pindare,
J'aime à penser, je crois même sentir
Qu'un feu divin de son âme s'empare;
Je m'abandonne, avec lui je m'égare;
Mais d'un ton grave et d'un air réfléchi,
A la raison si lui-même il insulte,
Pour la combattre, il faut qu'il la consulte,
Et de ses lois il n'est plus affranchi.
Que dis-je? est-il d'essor qu'elle ne règle?
Pour s'élever et planer dans les cieux,
L'enthousiasme a les ailes de l'aigle;
Pourquoi veut-on qu'il n'en ait pas les yeux?
Voyez Horace, et si, dans son délire,
Sa main voltige au hasard sur la lyre,
Avec quel art, variant ses accords,
D'un mode à l'autre il s'élève, il s'abaisse!
Vrai dans sa fougue, et sage en son ivresse,
La raison même approuve ses rapports.
D'un ton moins haut, si l'ami de Mécène,
Des mœurs de Rome ingénieux censeur,
Quelle morale et plus pure et plus saine!
Qu'il y répand de charme et de douceur!
En le lisant, avec lui je crois vivre:
A Tivoli je m'empresse à le suivre.
La liberté, l'enjoûment, la raison,
Dans sa retraite accourent sur ses traces;
L'amour y vient sans bandeau ni poison,
Et la vieillesse y joue avec les grâces.
De nos devoirs le mutuel accord,
De nos besoins l'intime et doux rapport,
Le choix du bien, sa nature immuable,
Le vrai, l'utile, étude inépuisable,
De l'amitié le charme et les liens,
L'art précieux de plaire à ce qu'on aime,
L'art de trouver son bonheur en soi-même,
Sous ces berceaux, voilà nos entretiens,
Mais à mes yeux encor plus familière,
Plus près de moi, plus facile à saisir,
La vérité, dans les jeux de Molière,
De ses leçons sait me faire un plaisir.
Enseigne-nous où tu trouves la rime,
Lui dit Boileau, sans doute en badinant;
Est-ce donc là ce que ton art sublime,
Divin Molière, a de plus étonnant?
Enseigne-nous plutôt quel microscope,

Depuis Agnès jusqu'au fier Misantrope,
Te dévoila les plis du cœur humain ;
Quel dieu remit ces crayons dans ta main?
Dans tes écrits, quelle sève féconde,
Quelle chaleur, quelle âme tu répands!
La cour, la ville, et le peuple et le monde,
Tu fais de tout une étude profonde;
Et nous rions toujours à nos dépens.
Le jaloux rit d'un sot qui lui ressemble;
Le médecin se moque de Purgon;
L'avare pleure et sourit tout ensemble,
D'avoir payé pour entendre Harpagon:
Le seul Tartuffe a peu ri, ce me semble.
Moi, qui n'ai point le masque d'un dévot,
Quand la vapeur d'une bile épaissie
S'élève autour de mon âme obscurcie,
Quand de l'ennui j'ai bu le froid pavot,
Ou que la sombre et vague inquiétude
Trouble mes sens fatigués de l'étude,
J'appelle à moi Sotenville et Dandin,
Le bon Sosie, et Nicole et Jourdain:
Le rire alors dans mes yeux étincelle,
A plein canaux mon sang coule soudain,
De mes esprits le feu se renouvelle;
Je crois renaître, et ma sérénité
En un jour clair me peint l'humanité.
Tous ces travers qui m'excitoient la bile,
Ne sont pour moi qu'un spectacle amusant:
Moi-même enfin je me trouve plaisant
D'avoir tranché du censeur difficile.
Fruits du génie, heureux présens des cieux,
Embellissez la retraite que j'aime,
Et rendez-moi mon loisir précieux ;
Seul avec vous, je me plais en moi-même :
Par vous guéri de cette vanité
Qui sacrifie à la célébrité
Le doux repos, des biens le plus solide,
De cette vie, inconstante et fluide,
Je suis le cours avec tranquillité ;
L'œil attaché sur un charmant rivage,
Où la nature étale à mon passage
Son abondance et sa variété.

Marmontel.

§ 82. *Epître* 11.

Toi, que la voix de ma douleur
A fait voler vers moi du sein de ta patrie,
Et qui portant encor dans ton âme attendrie
Du spectacle de mon malheur
La douloureuse rêverie,
Après mon péril même en conserves l'horreur,
Renais, rappelle la douceur
De ton allégresse chérie,
Ma Minerve, ma tendre sœur.
Mais quoi ! suis-je encor fait pour nommer l'allégresse,
Et pour en chanter les appas,
Moi, qui depuis deux mois de mortelle tristesse,
Ai vu sur ma demeure étinceler sans cesse
La faux sanglante du trépas?
Par les songes du sombre empire
Enfans tumultueux du bizarre délire,
Mon esprit si long-temps noirci,
Pourra-t-il retrouver, sous ces épais nuages
Les pinceaux du plaisir, les brillantes images,
Et lever le bandeau qui le tient obscurci?
Quand sur les champs de Syracuse,
Un volcan vient au loin d'exercer ses fureurs,
Aux bords désolés d'Aréthuse
Daphné cherche-t-elle des fleurs?
Dans de mâles et sages rimes,
Si de l'inflexible raison
Il ne falloit qu'offrir les stoïques maximes,
Ici, plus que jamais, j'en trouverois le ton.
Je sors de ces instans de force et de lumière,
Où l'éternelle vérité,
Telle que le soleil, au bout de sa carrière,
Donne à ses derniers feux sa dernière clarté.
J'ai vu ce pas fatal, où l'âme plus hardie
S'élançant de ses tristes fers,
Et prête à voir finir le songe de la vie
Au poids du vrai seul apprécie
Le néant de cet univers.
Eclairé sur les vœux frivoles
Et sur les faux biens des humains
Je pourrois à tes yeux renverser leurs idoles,

Les dieux de leur folie, ouvrage de leurs mains,
Et dans mon ardeur intrépide,
De la vérité moins timide,
Osant rallumer le flambeau,
Juger et nommer tout avec cette assurance
Que j'ai su rapporter du sein de la souffrance,
Et de l'école du tombeau.
Réduit, comme je fus, par l'arrêt inflexible
Et de la douleur et du sort,
A demander aux dieux le bienfait de la mort,
Je te dirois aussi que cette mort horrible
Pour le vulgaire malheureux,
Pour un sage n'est point ce spectre si terrible,
Sur qui les vils mortels n'osent lever les yeux;
Et qu'après avoir vu la misère profonde
Des insectes présomptueux,
De tous les êtres ennuyeux
Dont le ciel a chargé la surface du monde,
Et qui rampent dans ces bas lieux,
Au premier arrêt de la parque,
Sans peine et d'un pas ferme, on passeroit la barque,
Si la tendre amitié, si le fidèle amour
N'arrêtoient l'âme dans leurs chaînes,
Et si leurs plaisirs, tour à tour,
Plus vrais et plus vifs que nos peines,
Ne nous faisoient chérir le jour.
Mais de cette philosophie
Je ne réveille pas les lugubres propos,
Tu n'es faite que pour la vie;
Et t'entretenir de tombeaux,
Ce seroit déployer sur la naissante aurore
Du soir d'un jour obscur les nuages épais,
Et donner à la jeune Flore
Une couronne de cyprès.
Qu'attends-tu cependant? Tu veux que ma mémoire
Retournant sur des jours d'alarmes et d'ennuis,
T'en fasse la pénible histoire;
Sur quels déplorables récits
Exiges-tu que je m'arrête?
C'est rappeler mon âme aux portes de la mort.
J'y consens: mais bannis l'effroi de la tempête,
Je la rencontre dans le port.
Sur ses rameaux brisés et semés sur la terre
Par la foudre ou l'effort des vents,
Un chêne voit enfin d'autres rameaux naissans,
Et relevé des coups d'Eole et du tonnerre,
Il compte de nouveaux printemps.
Le jour a reparu. Rien n'est long-temps extrême.
Tel étoit mon affreux tourment;
J'ai souffert plus de maux au bord du monument,
Que n'en apporte la mort même;
La douleur est un siècle et la mort un moment.
Frappé d'une main foudroyante
Et frappé dans le sein des arts et des amours,
De la santé la plus brillante
Je vis en un instant s'éteindre les beaux jours.
Ainsi d'un ruisseau pur la naïade éplorée
Dans une froide nuit par le fougueux Borée,
De ses plus vives eaux voit enchaîner le cours.
Dans cette langueur meurtrière
Comptant les pas du temps trop lents aux malheureux,
Quarante fois de la lumière
J'ai vu disparoître les feux;
Quarante fois dans sa carrière
J'ai vu rentrer l'astre des cieux;
Et dans un si long intervalle
La parque d'une main fatale,

Arrachant de mes yeux les paisibles pavots,
Pour moi, ne fila point une heure de repos :
Par le souffle brûlant de la fièvre indomptée,
Chaque jour ma force emportée,
Renaissoit chaque jour pour des tourmens nouveaux ;
Dans la fable de Prométhée
Tu vois l'histoire de mes maux.
Après l'effroi qui suit l'attente du supplice,
Voilé des plus noires couleurs
Parut enfin ce jour de malheureux auspice,
Où de l'humanité j'épuisai les douleurs.
Couché sur un bucher et l'autel et le trône
D Esculape et de Tisiphone,
Courbé sous le pouvoir de leurs prêtres cruels ;
J'ai vu couler mon sang sous les couteaux mortels ;
Mon âme s'avança vers les rivages sombres,
Mais quel rayon lancé du sein des immortels,
L'arrêtant à travers la région des ombres,
Vint ranimer mes sens sur ces sanglans autels !
Je crus sortir du noir abîme
Quand, revenant au jour je me vis délivré ;
Je trompai le trépas ainsi qu'une victime
Que frappe un bras mal assuré,
Inutilement poursuivie,
Et plus forte par la douleur,
Elle arrache, en fuyant, les restes de sa vie
Aux coups du sacrificateur.
Il est une jeune déesse
Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus,
Elle écarte les maux, les langueurs, la foiblesse ;
Sans elle la beauté n'est plus ;
Les amours, Bacchus et Morphée
La soutiennent sur un trophée
De myrte et de pampres ornés,
Tandis qu'à ses pieds abattue
Rampe l'inutile statue
Du dieu d'Epidaure enchaîné.
Ame de l'univers, charme de nos années,
Heureuse et tranquille santé !
Toi, qui viens renouer le fil de mes journées,
Et rendre à mon esprit sa plus vive clarté,
Quand prodigues des dons d'une courte jeunesse
Ne portant que la honte et d'amères douleurs
A la précoce vieillesse,
Les aveugles mortels abrégent tes faveurs,
Je vais sacrifier dans ton temple champêtre
Loin des cités et de l'ennui :
Tout nous rappelle aux champs ; le printemps va renaître
Et j'y vais renaître avec lui.
Dans cette retraite chérie
De la sagesse et du plaisir,
Avec quel goût je vais cueillir
La première épine fleurie,
Et de Philomèle attendrie
Recevoir le premier soupir
Avec les fleurs dont la prairie
A chaque instant va s'embellir ;
Mon âme trop long-temps flétrie,
Va de nouveau s'épanouir,
Et sans pénible rêverie
Voltiger avec le zéphyr.
Occupé tout entier du soin, du plaisir d'être
Au sortir du néant affreux
Je ne songerai qu'à voir naître
Ces bois, ces berceaux amoureux,
Et cette mousse et ces fougères,

Qui seront, dans les plus beaux jours,
Le trône des tendres bergères,
Et l'autel des heureux amours.
O jours de la convalescence !
Jours d'une pure volupté !
C'est une nouvelle naissance,
Un rayon d'immortalité :
Quel feu ! tous les plaisirs ont volé dans mon âme,
J'adore avec transport le céleste flambeau ;
Tout m'intéresse, tout m'enflamme,
Pour moi l'univers est nouveau.
Sans doute que le dieu qui nous rend l'existence,
A l'heureuse convalescence,
Pour de nouveaux plaisirs donne de nouveaux sens ;
A ses regards impatiens
Le chaos fuit ; tout naît ; la lumière commence ;
Tout brille des feux du printemps :
Les plus simples objets, le chant d'une fauvette,
Le matin d'un beau jour, la verdure des bois,
La fraîcheur d'une violette,
Mille spectacles, qu'autrefois
On voyoit avec nonchalance,
Transportent aujourd'hui ; présentent des appas
Inconnus à l'indifférence,
Et que la foule ne voit pas.
Tout s'émousse dans l'habitude ;
L'amour s'endort sans volupté.
Las des mêmes plaisirs, las de leur multitude,
Le sentiment n'est plus flatté ;
Dans le fracas des jeux, dans la plus vive orgie,
L'esprit sans force et sans clarté
Ne trouve que la léthargie
De l'insipide oisiveté.
Cléon, depuis dix ans de fêtes et d'ivresse,
Frais, brillant d'embonpoint, ramené chaque jour
Dans le néant de la mollesse
Dort et végète tour à tour.
Lisis, depuis long-temps plongé dans les ténèbres
Entre Hipocrate et les ennuis ;
Libre de leurs chaînes funèbres,
Vient de quitter enfin leurs lugubres réduits.
Observez-les tous deux dans une même fête :
Cléon n'y paroîtra que distrait ou glacé :
Tout glisse sur ses sens, nul plaisir ne s'arrête
Au fond de son cœur émoussé.
Tout charmera Lisis : cette nymphe est plus belle,
Cette syrène a mieux chanté,
D'un plus aimable feu ce champagne étincelle,
Ces convives joyeux sont la troupe immortelle,
Cette brune charmante est la divinité.
Cléon est un sultan, qu'un bonheur trop facile
Prive du sentiment, des ardeurs, des transports ;
En vain de cent beautés une troupe inutile,
Lui cherche des désirs, infructueux efforts !
Mahomet est au rang des morts.
Lisis dans ses ardeurs nouvelles
Est un voyageur de retour ;
Eloigné des jeux et des belles,
Le plus triste vaisseau fut long-temps son séjour.
Il touche le rivage, à l'instant tout l'invite,
Et pour Lisis dans ce beau jour
La première Philis des hameaux d'alentour
Est la sultane favorite,
Et le miracle de l'amour.

Gresset.

§ 83. *Epitre* 12. *A Madame la Duchesse de Devonshire.*

De vos riches tableaux que j'aime les images,
Quand vous peignez ces monts sauvages,
Noir séjour des frimas, d'où tombent les torrens,
Où gronde le tonnerre, où mugissent les vents,
Sillonnés de ravins, entrecoupés d'abîmes !
Lorsqu' avec tant de grâce à leurs horreurs sublimes
Vous opposez leurs tranquilles abris,
Leurs doux ruisseaux et leurs vallons fleuris,
Le vrai bonheur, loin d'un luxe profane,
A leurs rochers confiant sa cabane,
Toujours la vérité dirige vos pinceaux ;
Vous unissez la force à la mollesse ;
Le cours des fleuves, des ruisseaux
Embrasse avec moins de souplesse
Les terrains variés que parcourent leurs eaux.
De la variété le mérite est si rare !
Toujours pour leurs Phaons soupirent nos Saphos ;
Déshoulières m'endort au chant des pastoureaux.
Prodigue des grands traits dont sa muse est avare,
Mieux qu'elle vous savez varier votre ton ;
Je crois voir à côté de l'aigle de Pindare
La colombe d'Anacréon.
Ainsi des saints devoirs et d'épouse et de mère
Des muses l'entretien charmant
Vient quelquefois doucement vous distraire.
A la raison vous joignez l'agrément,
Le talent de bien dire au bonheur de bien faire.
Telles naissent les fleurs au milieu des moissons.
Mais c'étoit peu pour vous de briller et de plaire ;
A vos enfans vous transmettez ces dons ;
De l'amour maternel tel est le caractère :
C'est dans ces tendres rejetons,
Qu'est sa volupté la plus chère ;
C'est dans eux qu'il jouit, c'est pour eux qu'il espère.
Au milieu de ses nourrissons,
Ainsi la rose, déjà mère,
Que les zéphyrs trop tôt cèdent aux aquilons,
Ne pouvant retenir sa beauté passagère,
Met son espoir dans ses jeunes boutons ;
Leur légue ses parfums, sa grâce héréditaire,
Sa couronne de pourpre et ses riches festons.
De vous, de vos enfans c'est l'image fidèle ;
L'aimable Cavendish, grâces à vos leçons,
Est le portrait charmant du plus parfait modèle ;
Comme vous elle plaît, vous vous plaisez dans elle.
Jouissez, reprenez vos aimables concerts :
Vos chants servent d'exemple aux nôtres,
Et le plus dur censeur eut fait grâce à mes vers,
Si j'eusse été plutôt le confident des vôtres.
C'est peu de les aimer : encouragez les arts,
Belle Georgina : c'est vous dont les regards
La mémoire encor m'en est chère,
Ont les premiers à ma muse étrangère
D'un accueil caressant accordé la faveur,
Et dissipé la crainte attachée au malheur.
Dans les champs paternels, jadis simple bergère,
Elle chantoit aux montagnes, aux bois ;
Les bois lui répondoient, et même quelquefois,
Il m'en souvient, sa chanson bocagère
Sut se faire écouter dans le palais des rois.
Ce temps n'est plus : fugitive, exilée,
Sur les bords où chantoient les Popes, les Thompsons,
Sa voix tremblante essaya quelques sons ;

Albion lui sourit; elle fut consolée.
Tel un frêle arbrisseau qu'un orage soudain
Enlève et transporte sur l'onde,
Contraint de s'exilèr sur quelque bord lointain,
Suit au hasard sa course vagabonde.
Rencontre, aborde une terre féconde;
Là, par zéphire transplanté,
Bientôt l'arbuste acclimaté
Se croit dans son berceau: les enfans du bocage
Lui font accueil; il partage avec eux
Et la douce rosée et les rayons des cieux;
De sa fleur étrangère embellit ce rivage,
Bénit son sort et pardonne à l'orage.

ENVOI.

En retour de vos vers, purs, nobles et faciles,
DEVONSHIRE, accueillez l'humble tribut des miens.
Les dieux sur nous épanchent tous les biens,
Les fruits, les fleurs et les moissons fertiles;
Pour s'acquitter nos vœux sont impuissans,
Mais les dieux sont trop grands pour être difficiles;
Tout est payé d'un simple grain d'encens.

L'Abbé de Lille.

§ 84. *Epitre 13. A l'amitié.*

Divinité, dont les traits délicats,
Font reconnoître l'air de ton aveugle frère;
Mais qui joins à tous ses appas,
Les yeux clairs et sereins de ta céleste mère;
Tendre amitié, doux asile des cœurs,
C'est à toi que je sacrifie:
Si l'amour nous donne la vie,
Toi seule en donnes les douceurs.
Qu'un insensé porte à ce Dieu cruel
Le saerifice de ses larmes;
Que d'un cœur déchiré de chagrins et d'alarmes
Il aille parer son autel;
S'il en obtient une couronne,
Il ignore quel prix elle doit lui coûter.
Ta libéralité nous donne
Les biens que ce tyran nous fait trop acheter.
Quand les appas d'une douce union
Nous engagent sous ton empire,
Ils ne viennent pas nous séduire
Par une courte illusion.
Chez toi la vertu, le mérite,
Nous découvrent toujours mille nouveaux attraits;
Chez toi les vrais plaisirs sont toujours à la suite
De l'innocence, et de la paix.
En amour tout est imposture;
Jusqu'au silence tout y ment:
Ce qui pour l'un est siècle, est pour l'autre un moment.
Tout s'y donne à fausse mesure.
Chez-toi la vérité fait entendre sa voix:
Sa lumière nous sert de guide;
Sur nos goûts la raison décide,
Et le temps respecte son choix.
Au joug d'airain deux cœurs assujettis,
Font l'un de l'autre le supplice;
Quand par un bizarre caprice,
Amour les a faits assortis.
Sous les aimables lois dont l'amitié nous lie,
Et les biens et les maux, tout doit se partager:
Mais quel partage heureux! le bien s'y multiplie,
Et le mal y devient léger.

M. le Marquis de St. Aulaire.

DISCOURS.

§ 85. *Discours* 1. *Qu'il y a dans toutes les conditions une mesure de biens et de maux qui les rend toutes égales.*

Tu vois, sage Ariston, d'un œil d'indifférence
La grandeur tyrannique et la fière opulence;
Tes yeux d'un faux éclat ne sont point abusés.
Ce monde est un grand bal, où des fous déguisés,
Sous les risibles noms d'éminence et d'altesse,
Pensent enfler leur être et hausser leur bassesse.
En vain des vanités l'appareil nous surprend.
Les mortels sont égaux, leur masque est différent.
Nos cinq sens imparfaits, donnés par la nature,
De nos biens, de nos maux, sont la seule mesure.
Les rois en ont-ils six? et leur âme et leur corps
Sont-ils d'une autre espèce? ont-ils d'autres ressorts?
C'est du même limon que tous ont pris naissance;
Dans la même foiblesse ils traînent leur enfance:
Et le riche et le pauvre, et le foible et le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort.
Eh quoi! me dira-t-on, quelle erreur est la vôtre?
N'est-il aucun état plus fortuné qu'un autre?
Le ciel a-t-il rangé les mortels au niveau?
La femme d'un commis, courbé sur son bureau,
Vaut-elle une princesse, auprès du trône assise?
Tout rang est-il égal pour tout homme d'église,
Sous un triple mortier n'est-on pas plus heureux,
Qu'un clerc enseveli dans un greffe poudreux?
Non, Dieu seroit injuste, et la sage nature
Dans ses dons partagés garde plus de mesure.
Pense-t-on qu'ici-bas son aveugle fureur
Au char de la fortune attache le bonheur?
Un jeune colonel a souvent l'impudence
De passer en plaisirs un maréchal de France.
Être heureux comme un roi, dit le peuple hébété;
Hélas! pour le bonheur que fait la majesté?
En vain sur ses grandeurs un monarque s'appuie;
Il gémit quelquefois, et bien souvent s'ennuie.
Son favori sur moi jette à peine un coup d'œil.
Animal composé de bassesse et d'orgueil,
Accablé de dégoûts en inspirant l'envie,
Tour à tour on t'encence et l'on te calomnie.
Parle, qu'as-tu gagné dans la chambre du roi?
Un peu plus de flatteurs et d'ennemis que moi.
Sur les énormes tours de notre observatoire,
Un jour en consultant leur céleste grimoire,
Des enfans d'Uranie un essaim curieux,
D'un tube de cent pieds braqué contre les cieux,
Observoit les secrets du monde planétaire.
Un rustre s'écria: ces sorciers ont beau faire,
Les astres sont pour nous, aussi-bien que pour eux.
On en peut dire autant du secret d'être heureux.
Le simple, l'ignorant, pourvu d'un instinct sage
En est tout aussi près, au fond de son village,
Que le fat important qui pense le tenir,
Et le triste savant qui croit le définir.
On dit qu'avant la boîte apportée à Pandore,
Nous étions tous égaux; nous le sommes encore.
Avoir les mêmes droits à la félicité,
C'est pour nous la parfaite et seule égalité.
Vois-tu dans ces vallons ces esclaves champêtres
Qui creusent ces rochers, qui vont fendre ces hêtres,
Qui détournent ces eaux, qui, la bêche à la main,

Fertilisent la terre en déchirant son sein?
Ils ne sont point formés sur le brillant modèle
De ces pasteurs galans qu'a chantés Fontenelle.
Ce n'est point Timarette et le tendre Tircis,
De roses couronnés, sous des myrtes assis,
Entrelaçant leurs noms sur l'écorce des chênes,
Vantant avec esprit leurs plaisirs et leurs peines:
C'est Pierrot, c'est Colin, dont le bras vigoureux
Soulève un char tremblant dans un fossé bourbeux.
Perrette au point du jour est aux champs la première.
Je les vois haletans, et couverts de poussière,
Braver dans ces travaux, chaque jour répétés,
Et le froid des hivers, et le feu des étés.
Ils chantent cependant: leur voix fausse et rustique,
Gaîment de Pellegrin détonne un vieux cantique:
La paix, le doux sommeil, la force, la santé,
Sont le fruit de leur peine et de leur pauvreté.
Si Colin voit Paris, ce fracas de merveilles,
Sans rien dire à son cœur, assourdit ses oreilles:
Il ne désire point ces plaisirs turbulens;
Il ne les conçoit pas: il regrette ses champs;
Dans ses champs fortunés l'amour même l'appelle,
Et tandis que Damis, courant de belle en belle,
Sous des lambris dorés et vernis par Martin,
Des intrigues du temps composant son destin,
Dupé par sa maîtresse, et haï de sa femme,
Prodigue à vingt beautés ses chansons et sa flamme,
Quitte Eglé qui l'aimoit, pour Cloris qui le fuit,
Et prend pour volupté le scandale et le bruit;
Colin, plus vigoureux, et pourtant plus fidèle,
Revole vers Lisette en la saison nouvelle.
Il vient, après trois mois de regrets et d'ennui,
Lui présenter des dons aussi simples que lui.
Il n'a point à donner ces riches bagatelles,
Qu'Hébert vend à crédit pour tromper tant de belles.
Sans tous ces riens brillans il peut toucher un cœur;
Il n'en a pas besoin: c'est le fard du bonheur.
L'aigle, fière et rapide, aux ailes étendues,
Suit l'objet de sa flamme, élancé dans les nues.
Dans l'ombre des vallons, le taureau bondissant
Cherche en paix sa génisse, et plaît en mugissant.
Au retour du printemps, la douce Philomèle
Attendrit par ses chants sa compagne fidèle;
Et du sein des buissons, le moucheron léger
Se mêle en bourdonnant aux insectes de l'air.
De son être content, qui d'entre eux s'inquiète
S'il est quelque autre espèce, ou plus ou moins parfaite?
Et qu'importe à mon sort, à mes plaisirs présens,
Qu'il soit d'autres heureux, qu'il soit des biens plus grands?
Mais, quoi! cet indigent, ce mortel famélique,
Cet objet dégoûtant de la pitié publique,
D'un cadavre vivant traînant le reste affreux,
Respirant pour souffrir, est-il un homme heureux?
Non, sans doute. Thamas qu'un esclave détrône,
Ce visir déposé, ce grand qu'on emprisonne,
Ont-ils des jours sereins, quands ils sont dans les fers?
Tout état à ses maux, tout homme à ses revers.
Moins hardi dans la paix, plus actif dans la guerre,
Charle auroit sous ses lois retenu l'Angleterre,
Et Dufréni, plus sage et moins dissipateur,
Ne fût point mort de faim, digne mort d'un auteur.
Tout est égal enfin: la cour a ses fatigues:
L'église a ses combats; la guerre a ses intrigues:
Le mérite modeste est souvent obscurci,
Le malheur est partout, mais le bonheur aussi.

Ce n'est point la grandeur ; ce n'est point la bassesse,
Le bien, la pauvreté, l'âge mûr, la jeunesse,
Qui fait, ou l'infortune, ou la félicité.
Jadis le pauvre Irus, honteux et rebuté,
Contemplant de Crésus l'orgueilleuse opulence,
Murmuroit hautement contre la providence.
Que d'honneurs ! disoit-il, que d'éclat ! que de bien !
Que Crésus est heureux ! il a tout, et moi rien.
Comme il disoit ces mots, une armée en furie
Attaque en son palais le tyran de Carie.
De ses vils courtisans il est abandonné :
Il fuit ; on le poursuit ; il est pris, enchaîné ;
On pille ses trésors ; on ravit ses maîtresses.
Il pleure ; il aperçoit, au fort de ses détresses,
Irus, le pauvre Irus, qui, parmi tant d'horreurs,
Sans songer aux vaincus, boit avec les vainqueurs.
O Jupiter ! dit-il ; ô sort inexorable !
Irus est trop heureux, je suis seul misérable.
Ils se trompoient tous deux, et nous nous trompons tous.
Ah ! du destin d'autrui ne soyons point jaloux.
Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime,
Tous les cœurs sont cachés ; tout homme est un abîme.
La joie est passagère, et le rire est trompeur.
Hélas ! où donc chercher, où trouver le bonheur ?
En tous lieux, en tout temps, dans toute la nature,
Nulle part tout entier, partout avec mesure,
Et partout passager, hors dans son seul auteur.
Il est semblable au feu, dont la douce chaleur
Dans chaque autre élément en secret s'insinue,
Descend dans les rochers, s'élève dans la nue,
Va rougir le corail dans le sable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durcis les hivers.
Le ciel en nous formant mélangea notre vie
De désirs, de dégoûts, de raison, de folie,
De momens de plaisir, et de jours de tourmens.
De notre être imparfait voilà les élémens.
Ils composent tout l'homme ; ils forment son essence,
Et Dieu nous pesa tous dans la même balance.

Voltaire.

§ 86. *Discours 2. Sur la Liberté de l'Homme.*

On entend par ce mot liberté, *le pouvoir de faire ce qu'on veut. Il n'y a, et ne peut y avoir d'autre* liberté : *c'est pourquoi Locke l'a si bien définie* puissance.

Dans le cours de nos ans, étroit et court passage,
Si le bonheur qu'on cherche est le prix du vrai sage,
Qui pourra me donner ce trésor précieux ?
Dépend-il de moi-même ? est-ce un présent des cieux ?
Est-il comme l'esprit, la beauté, la naissance,
Partage indépendant de l'humaine prudence ?
Suis-je libre en effet ? ou mon âme et mon corps
Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts ?
Enfin, ma volonté, qui me meut, qui m'entraîne,
Dans le palais de l'âme est-elle esclave ou reine ?
Obscurément plongé dans ce doute cruel,
Mes yeux, chargés de pleurs, se tournoient vers le ciel
Lorsqu'un de ces esprits que le souverain Être
Plaça près de son trône, et fit pour le connoître,
Qui respirent dans lui, qui brûlent de ses feux,
Descendit jusqu'à moi de la voûte des cieux ;
Car on voit quelquefois ces fils de la lumière,
Éclairer d'un mondain l'âme simple et grossière.

Ecoute, me dit-il, prompt à me consoler,
Ce que tu peux entendre, et qu'on peut révéler.
J'ai pitié de ton trouble; et ton âme sincère,
Puisqu'elle sait douter, mérite qu'on l'éclaire.
Oui, l'homme sur la terre est libre ainsi que moi;
C'est le plus beau présent de notre commun Roi.
La liberté qu'il donne à tout être qui pense,
Fait des moindres esprits et la vie et l'essence.
Qui conçoit, veut, agit, est libre en agissant;
C'est l'attribut divin de l'Etre tout-puissant.
Il en fait un partage à ses enfans qu'il aime.
Nous sommes ses enfans, des ombres de lui-même.
Il connut, il voulut, et l'univers naquit;
Ainsi, lorsque tu veux, la matière obéit.
Souverain sur la terre, et roi par la pensée,
Tu veux, et sous tes mains la nature est forcée.
Tu commandes aux mers, au souffle des zéphyrs,
A ta propre pensée, et même à tes désirs.
Ah! sans la liberté que seroient donc nos âmes?
Mobiles agités par d'invisibles flammes,
Nos vœux, nos actions, nos plaisirs, nos dégoûts,
De notre être, en un mot, rien ne seroit à nous.
D'un artisan suprême impuissantes machines,
Automates pensans, mus par des mains divines,
Nous serions à jamais de mensonge occupés,
Vils instrumens d'un Dieu qui nous auroit trompés.
Comment, sans liberté, serions-nous ses images?
Que lui reviendroit-il de ses brutes ouvrages?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser;
Il n'a rien à punir, rien à récompenser.
Dans les cieux, sur la terre, il n'est plus de justice.
Pucelle est sans vertu, Desfontaines sans vice.
Le destin nous entraîne à nos affreux penchans,
Et ce chaos du monde est fait pour les méchans.
L'oppresseur insolent, l'usurpateur avare,
Cartouche, Mirivveis, ou tel autre barbare,
Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur
Dira: Je n'ai rien fait; Dieu seul en est l'auteur;
Ce n'est pas moi, c'est lui qui manque à ma parole,
Qui frappe par mes mains, pille, brule, viole.
C'est ainsi que le Dieu de justice et de paix
Seroit l'auteur du trouble et le Dieu des forfaits.
Les tristes partisans de ce dogme effroyable,
Diroient-ils rien de plus s'ils adoroient le diable?
J'étois, à ce discours, tel qu'un homme enivré,
Qui s'éveille en sursaut, d'un grand jour éclairé,
Et dont la clignotante et débile paupière
Lui laisse encore à peine entrevoir la lumière.
J'osai répondre enfin, d'une timide voix:
Interprète sacré des éternelles lois,
Pourquoi, si l'homme est libre, a-t-il tant de foiblesse?
Que lui sert le flambeau de sa vaine sagesse?
Il le fuit, il s'égare; et toujours combattu,
Il embrasse le crime en aimant la vertu.
Pourquoi ce roi du monde, et si libre et si sage,
Subit-il si souvent un si dur esclavage?
L'esprit consolateur à ces mots répondit:
Quelle douleur injuste accable ton esprit?
La liberté, dis-tu, quelquefois t'est ravie:
Dieu te la devoit-il immuable, infinie,
Egale en tout état, en tout temps, en tout lieu?
Tes destins sont d'un homme, et tes vœux sont d'un Dieu.
Quoi! dans cet océan cet atôme qui nage
Dira: L'immensité doit être mon partage.
Non, tout est foible en toi, changeant et limité;
Ta force, ton esprit, tes talens, ta beauté.

La nature, en tout sens, a des bornes prescrites,
Et le pouvoir humain seroit seul sans limites!
Mais, dis-moi, quand ton cœur, formé de passions,
Se rend malgré lui-même à leurs impressions,
Qu'il sent dans ses combats sa liberté vaincue,
Tu l'avois donc en toi, puisque tu l'as perdue?
Une fièvre brûlante, attaquant tes ressorts,
Vient, à pas inégaux, miner ton foible corps.
Mais quoi! par ce danger répandu sur ta vie,
Ta santé pour jamais n'est point anéantie:
On te voit revenir des portes de la mort,
Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort.
Connois mieux l'heureux don que ton chagrin réclame.
La liberté dans l'homme est la santé de l'âme.
On la perd quelquefois; la soif de la grandeur,
La colère, l'orgueil, un amour suborneur,
D'un désir curieux les trompeuses saillies:
Hélas! combien le cœur a-t-il de maladies?
Mais contre leurs assauts tu seras raffermi;
Prends ce livre sensé, consulte cet ami.
(Un ami, don du ciel, est le vrai bien du sage.)
Voilà l'Helvétius, le Silva, le Vernage,
Que le Dieu des humains, prompt à les secourir,
Daigne leur envoyer sur le point de périr.
Est-il un seul mortel de qui l'âme insensée,
Quand il est en péril, ait une autre pensée?
Vois de la liberté cet ennemi mutin,
Aveugle partisan d'un aveugle destin;
Entends comme il consulte, approuve ou délibère;
Entends de quel reproche il couvre un adversaire;
Vois comment d'un rival il cherche à se venger,
Comme il punit son fils, et le veut corriger.
Il le croyoit donc libre? Oui, sans doute, et lui-même
Dément à chaque pas son funeste système.
Il mentoit à son cœur, en voulant expliquer
Ce dogme absurde à croire, absurde à pratiquer.
Il reconnoît en lui le sentiment qu'il brave;
Il agit comme libre, et parle comme esclave.
Sûr de ta liberté, rapporte à son auteur
Ce don que sa bonté te fit pour ton bonheur.
Commande à ta raison d'éviter ces querelles,
Des tyrans de l'esprit disputes immortelles.
Ferme en tes sentimens, et simple dans ton cœur,
Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur.
Fuis les emportemens d'un zèle atrabilaire;
Ce mortel qui s'égare est un homme, est ton frère;
Sois sage pour toi seul, compatissant pour lui;
Fais ton bonheur, enfin, par le bonheur d'autrui.
Ainsi parloit la voix de ce sage suprême:
Ses discours m'élevoient au-dessus de moi-même.
J'allois lui demander, indiscret dans mes vœux,
Des secrets réservés pour les peuples des cieux;
Ce que c'est que l'esprit, l'espace, la matière,
L'éternité, le temps, le ressort, la lumière;
Etranges questions, qui confondent souvent
Le profond s'Gravesande et le subtil Mairan,
Et qu'expliquoit en vain, dans ses doctes chimères,
L'auteur des tourbillons que l'on ne croit plus guères,
Mais, déjà s'échappant à mon œil enchanté,
Il voloit au séjour où luit la vérité:
Il n'étoit pas vers moi descendu pour m'apprendre
Les secrets du Très-haut, que je ne puis comprendre;
Mes yeux d'un plus grand jour auroient été blessés;
Il m'a dit: Sois heureux; il m'en a dit assez.

Voltaire.

§ 87. *Discours 3. Sur la modération en tout, dans l'étude, dans l'ambition, dans les plaisirs.*

Tout vouloir est d'un fou ; l'excès est son partage ;
La modération est le trésor du sage :
Il sait régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs.
Mettre un but à sa course, un terme à ses désirs :
Nul ne peut avoir tout. L'amour de la science,
A guidé ta jeunesse au sortir de l'enfance ;
La nature est ton livre, et tu prétends y voir
Moins ce qu'on a pensé, que ce qu'il faut savoir.
La raison te conduit ; avance à sa lumière ;
Marche encor quelques pas ; mais borne ta carrière :
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter ;
Là commence un abîme, il le faut respecter.
Réaumur, dont la main si savante et si sûre,
A percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendra-t-il jamais par quels subtils ressorts
L'éternel Artisan fait végéter les corps ?
Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
Et que reconnoissant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit ?
D'où vient qu'avec cent pieds, qui semblent inutiles,
Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles ?
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre, et ressuscite avec un corps nouveau,
Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ses ailes ?
Le sage Du Faï parmi ses plants divers,
Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains, honteuse et fugitive ?
Pour découvrir un peu ce qui se passe en moi,
Je m'en vais consulter le médecin du roi :
Sans doute il en sait plus que ses doctes confrères.
Je veux savoir de lui par quels secrets mystères,
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé ;
Comment toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines,
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, et penser mon cerveau :
Il leve au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie :
Demandez-le à ce Dieu, qui nous donna la vie.
Courriers de la physique, Argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,
Vous avez arpenté quelque foible partie
Des flancs toujours glacés de la terre applatie :
Dévoilez ces ressorts, qui font la pesanteur.
Vous connoissez les lois qu'établit son auteur :
Parlez, enseignez-moi comment ses mains fécondes
Font tourner tant de cieux, graviter tant de mondes ;
Pourquoi vers le soleil notre globe entraîné
Se meut autour de soi sur son axe incliné ;
Parcourant en douze ans les célestes demeures,
D'où vient que Jupiter a son jour de dix heures ;
Vous ne le savez point. Votre savant compas
Mesure l'univers, et ne le connoit pas.
Je vous vois dessiner, par un art infaillible,
Les dehors d'un palais à l'homme inaccessible :
Les angles, les côtés sont marqués par vos traits ;
Le dedans à vos yeux est fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger, si ma débile vue
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue ?

Je n'imiterai point ce malheureux savant,
Qui des feux de l'Etna scrutateur imprudent,
Marchant sur des monceaux de bitume et de cendre,
Fut consumé du feu qu'il cherchoit à comprendre.
Modérons-nous surtout dans notre ambition,
C'est du cœur des humains la grande passion.
L'empesé magistrat, le financier sauvage,
La prude aux yeux dévots, la coquette volage,
Vont en poste à Versaille essuyer des mépris,
Qu'ils reviennent soudain rendre en poste à Paris.
Les libres habitans des rives du Permesse
Ont saisi quelquefois cette amorce traîtresse :
Platon va raisonner à la cour de Denis :
Racine, janséniste, est auprès de Louis.
L'auteur voluptueux qui célébra Glycère,
Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire.
Moi-même renonçant à mes premiers desseins,
J'ai vécu, je l'avoue, avec des souverains.
Mon vaisseau fit naufrage aux mers de ces Sirènes,
Leur voix flatta mes sens, ma main porta leurs chaînes ;
On me dit : Je vous aime ; et je crus, comme un sot,
Qu'il étoit quelque idée attachée à ce mot.
Que je suis revenu de cette erreur grossière !
A peine de la cour j'entrai dans la carrière,
Que mon âme éclairée, ouverte au repentir,
N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir sortir.
Raisonneurs beaux esprits, et vous qui croyez l'être,
Voulez-vous vivre heureux ? vivez toujours sans maître.
O vous, qui ramenez dans les murs de Paris
Tous les excès honteux des mœurs de Sibaris,
Qui plongés dans le luxe, énervés de mollesse,
Nourrissez dans votre âme une éternelle ivresse,
Apprenez, insensés, qui cherchez le plaisir,
Et l'art de le connoître, et celui d'en jouir.
Les plaisirs sont les fleurs, que notre divin maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître.
Chacune a sa saison, et par des soins prudens
On peut en conserver dans l'hiver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère ;
On flétrit aisément leur beauté passagère.
N'offrez pas à vos sens de mollesse accablés
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés :
Il ne faut point tout voir, tout sentir, tout entendre ;
Quittons les voluptés, pour savoir les reprendre :
Le travail est souvent le père du plaisir ;
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
Le bonheur est un bien que nous vend la nature.
Il n'est point ici-bas de moissons sans culture ;
Tout veut des soins sans doute, et tout est acheté.
Regardez Brossoret ; de sa table entêté,
Au sortir d'un spectacle, où de tant de merveilles
Le son perdu pour lui frappe en vain ses oreilles,
Il se traîne à souper, plein d'un secret ennui,
Cherchant en vain la joie, et fatigué de lui.
Son esprit offusqué d'une vapeur grossière,
Jette encor quelques traits sans force et sans lumière
Parmi les voluptés dont il croit s'enivrer ;
Malheureux, il n'a pas le temps de désirer.
Jadis trop caressé des mains de la mollesse,
Le plaisir s'endormit au sein de la paresse :
La langueur l'accabla ; plus de chants, plus de vers,
Plus d'amour ; et l'ennui détruisoit l'univers.
Un Dieu, qui prit pitié de la nature humaine,
Mit auprès du plaisir le travail et la peine.
La crainte l'éveilla ; l'espoir guida ses pas ;
Ce cortége aujourd'hui l'accompagne ici-bas,

Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles;
Je le dis aux amans, je le répète aux belles.
Damon, tes sens trompeurs, et qui t'ont gouverné,
T'ont promis un bonheur qu'il ne t'ont point donné.
Tu crois, dans les douceurs qu'un tendre amour apprête,
Soutenir de Daphné l'éternel tête-à-tête:
Mais ce bonheur usé n'est qu'un dégoût affreux,
Et vous avez besoin de vous quitter tous deux.
Ah! pour vous voir toujours sans jamais vous déplaire,
Il faut un cœur plus noble, un âme moins vulgaire,
Un esprit vrai, sensé, fécond, ingénieux,
Sans humeur, sans caprice, et surtout vertueux;
Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
O divine amitié! félicité parfaite!
Seul mouvement de l'âme où l'excès soit permis,
Change en bien tous les maux où le ciel m'a soumis.
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons et dans toutes les heures,
Sans toi tout homme est seul; il peut, par ton appui,
Multiplier son être, et vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juste, et passion du sage,
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage:
Qu'il préside à mes vers, comme il règne en mon cœur;
Tu m'appris à connoître, à chanter le bonheur.

Voltaire.

§ 88. *Fragment d'un discours* 4. *Sur la nécessité de régler ses désirs.*

Vous, qui vous élevez contre l'humanité,
N'avez-vous jamais lu la docte antiquité?
Ne connoissez-vous point les filles de Pélie?
Dans leur aveuglement voyez votre folie.
Elles croyoient dompter la nature et le temps,
Et rendre leur vieux père à la fleur de ses ans;
Leurs mains par piété dans son sein se plongèrent,
Croyant le rajeunir, ses filles l'égorgèrent.
Voilà votre portrait, stoïques abusés;
Vous voulez changer l'homme, et vous le détruisez.
Usez, n'abusez point; le sage ainsi l'ordonne.
Je fuis également Épictète et Pétrone.
L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.
Mais je ne conclus pas, orateur dangereux,
Qu'il faut lâcher la bride aux passions humaines:
De ce coursier fougeux je veux tenir les rènes;
Je veux, que ce torrent, par un heureux secours,
Sans inonder mes champs, les abreuve en son cours.
Vents, épurez les airs, et soufflez sans tempêtes;
Soleil, sans nous bruler, marche et luis sur nos têtes.
Dieu des êtres pensans, Dieu des cœurs fortunés,
Conservez les désirs que vous m'avez donnés;
Ce goût de l'amitié, cette ardeur pour l'étude,
Cet amour des beaux arts et de la solitude.
Voilà mes passions; mon âme en tous les temps
Goûta de leurs attraits les plaisirs consolans.
Quand sur les bords du Mein deux écumeurs barbares,
Des lois des nations violateurs avares,
Deux fripons à brevet, brigands accrédités,
Épuisoient contre moi leurs lâches cruautés,
Le travail occupoit ma fermeté tranquille:
Des arts qu'ils ignoroient leur antre fut l'asile.
Ainsi le dieu des bois enfloit ses chalumeaux,
Quand le voleur Cacus enlevoit ses troupeaux:
Il n'interrompit point sa douce mélodie.
Heureux qui jusqu'au temps du terme de sa vie,

Des beaux-arts amoureux, peut cultiver leurs fruits!
Il brave l'injustice ; il calme ses ennuis ;
Il pardonne aux humains ; il rit de leur délire,
Et de sa main mourante il touche encor sa lyre.

Voltaire.

§ 89. *Discours* 5. *Sur la Nature de l'Homme.*

La voix de la vertu préside à tes concerts ;
Elle m'appelle à toi par le charme des vers.
Ta grande étude est l'homme, et de ce labyrinthe
Le fil de la raison te fait chercher l'enceinte.
Montre l'homme à mes yeux ; honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.
Despréaux et Pascal en ont fait la satire.
Pope et le grand Leibnitz, moins enclins à médire,
Semblent dans leurs écrits prendre un sage milieu ;
Ils descendent à l'homme, il s'élèvent à Dieu.
Mais quelle épaisse nuit voile encor la nature?
Sur l'Œdipe nouveau de cette énigme obscure,
Chacun a dit son mot ; on a long-temps rêvé ;
Le vrai sens de l'énigme est-il enfin trouvé?
Je sais bien qu'à souper, chez Laïs ou Catulle,
Cet examen profond passe pour ridicule.
Là pour tout argument quelques couplets malins
Exercent plaisamment nos cerveaux libertins.
Autre temps, autre étude, et la raison sévère
Trouve accès à son tour, et peut ne point déplaire.
Dans le fond de son cœur on se plaît à rentrer ;
Nos yeux cherchent le jour, lent à nous éclairer.
Le grand monde est léger, inappliqué, volage ;
Sa voix trouble et séduit : est-on seul? on est sage.
Je veux l'être, je veux m'élever avec toi,
Des fanges de la terre au trône de son Roi.
Montre-moi, si tu peux, cette chaîne invisible
Du monde des esprits et du monde sensible,
Cet ordre si caché de tant d'êtres divers,
Que Pope après Platon crut voir dans l'univers.
Vous me pressez en vain. Cette vaste science,
Ou passe ma portée, ou me force au silence.
Mon esprit resserré sous le compas François,
N'a point la liberté des Grecs et des Anglois.
Ecoutez seulement un récit véritable,
Que peut-être Fourmont prendra pour une fable,
Et que je lus hier dans un livre Chinois,
Qu'un Jésuite à Pékin traduisit autrefois.
Un jour quelques souris se disoient l'une à l'autre :
Que ce monde est charmant! quel empire est le nôtre!
Ce palais si superbe est élevé pour nous ;
De toute éternité Dieu nous fit ces grands trous.
Vois-tu ces gras jambons sous cette voûte obscure,
Ils y furent créés des mains de la nature ;
Ces montagnes de lard, éternels alimens,
Sont pour nous en ces lieux jusqu'à la fin des temps :
Oui, nous sommes, grand Dieu, si l'on en croit nos sages,
Le chef-d'œuvre, la fin, le but de tes ouvrages.
Les chats sont dangereux et prompts à nous manger ;
Mais c'est pour nous instruire et pour nous corriger.
Plus loin sur le duvet d'une herbe renaissante,
Près des bois, près des eaux, une troupe innocente
De canards naissans, de dindons rengorgés,
De gros moutons bélans, que leur laine a chargés,
Disoient : Tout est à nous, bois, prés, étangs, montagnes ;
Le ciel pour nos besoins fait verdir les campagnes.

L'âne paissoit auprès, et se mirant dans l'eau,
Il rendoit grâce au ciel en se trouvant si beau.
Pour les ânes, dit-il, le ciel a fait la terre;
L'homme est né mon esclave; il me panse, il me ferre,
Il m'étrille, il me lave, il prévient mes désirs:
Il bâtit mon sérail; il conduit mes plaisirs.
L'homme vint, et cria: Je suis puissant et sage,
Cieux, terres, élémens, tout est pour mon usage;
L'Océan fut formé pour porter mes vaisseaux;
Les vents sont mes courriers, les astres mes flambeaux;
Ce globe, qui des nuits blanchit les sombres voiles,
Croît, décroît, fuit, revient, et préside aux étoiles;
Moi, je préside à tout; mon esprit éclairé
Dans les bornes du monde eût été trop serré:
Mais enfin de ce monde, et l'oracle et le maître,
Je ne suis point encor ce que je devrois être.
Quelques Anges alors, qui là-haut dans les cieux
Règlent ces mouvemens imparfaits à nos yeux,
En faisant tournoyer ces immenses planètes,
Disoient, pour nos plaisirs sans doute elles sont faites:
Puis de là sur la terre ils jetoient un coup d'œil;
Ils se moquoient de l'homme et de son sot orgueil.
Le Dieu les entendit, il voulut que sur l'heure
On les fît assembler dans sa haute demeure;
Ange, homme, quadrupède, et ces êtres divers,
Dont chacun forme un monde en ce vaste univers.
Ouvrage de mes mains, enfans du même père,
Qui portez, leur dit-il, *mon divin caractère,*
Vous êtes nés pour moi, rien ne fut fait pour vous:
Je suis le centre unique où vous répondez tous.
Des destins et des temps connoissez le seul maître.
Rien n'est grand ni petit, tout est ce qu'il doit être.
D'un parfait assemblage instrumens imparfaits,
Dans votre rang placés demeurez satisfaits.
L'homme ne le fut point. Cette indocile espèce,
Sera-t-elle occupée à murmurer sans cesse?
Un vieux lettré Chinois, qui toujours sur les bancs
Combattit la raison par de beaux argumens,
Plein de Confucius, et sa logique en tête,
Distinguant, concluant, présenta sa requête.
Pourquoi suis-je en un point resserré par le temps?
Mes jours devroient aller par-delà vingt mille ans;
Ma taille pour le moins dut avoir cent coudées.
D'où vient que je ne puis, plus prompt que mes idées,
Voyager dans la lune, et réformer son cours?
Pourquoi faut-il dormir un grand tiers de mes jours?
Pourquoi ....
Tes *pourquoi,* dit le Dieu, ne finiroient jamais,
Bientôt tes questions vont être décidées:
Va chercher ta réponse au pays des idées:
Pars. Un Ange aussitôt l'emporte dans les airs,
Au sein du vide immense où se meut l'univers,
A travers cent soleils entourés de planètes,
De lunes, et d'anneaux, et de longues comètes;
Il entre dans un globe, où d'immortelles mains
Du Roi de la nature ont tracé les desseins,
Où l'œil peut contempler les images visibles,
Et des mondes réels et des mondes possibles.
Mon vieux lettré chercha, d'espérance animé,
Un monde fait pour lui, tel qu'il l'auroit formé.
Il cherchoit vainement: l'Ange lui fait connoître
Que rien de ce qu'il veut en effet ne peut être;
Que si l'homme eût été tel qu'on feint les géans,
Faisant la guerre au ciel, où plutôt au bon sens,
S'il eût à vingt mille ans étendu sa carrière,
Ce petit amas d'eau, de sable et de poussière,

N'eût jamais pu suffire à nourrir dans son sein
Ces énormes enfans d'un autre genre humain.
Le Chinois argumente; on le force à conclure
Que dans tout l'univers chaque être a sa mesure;
Que l'homme n'est point fait pour ces vastes désirs;
Que sa vie est bornée, ainsi que ses plaisirs;
Que le travail, les maux, la mort, sont nécessaires;
Et que, sans fatiguer par de lâches prières
La volonté d'un Dieu qui ne sauroit changer,
On soit subir la loi qu'on ne peut corriger,
Voir la mort d'un œil ferme et d'une âme soumise.
Le lettré convaincu, non sans quelque surprise,
S'en retourne ici-bas, ayant tout approuvé:
Mais il y murmura quand il fut arrivé.
Convertir un docteur est une œuvre impossible.
Matthieu Garo, chez nous, eut l'esprit plus flexible:
Il loua Dieu de tout. Peut-être qu'autrefois
De longs ruisseaux de lait serpentoient dans nos bois;
La lune étoit plus grande, et la nuit moins obscure;
L'hiver se couronnoit de fleurs et de verdure:
L'homme, ce roi du monde, et roi très-fainéant,
Se contemploit à l'aise, admiroit son néant,
Et formé pour agir, se plaisoit à rien faire,
Mais pour nous fléchissons sous un sort tout contraire.
Contentons-nous des biens qui nous sont destinés,
Passagers comme nous, et comme nous bornés.
Sans rechercher en vain ce que peut notre maître,
Ce que fut notre monde, et ce qu'il devroit être,
Observons ce qu'il est, et recueillons le fruit
Des trésors qu'il renferme et des biens qu'il produit.
Si du Dieu qui nous fit l'éternelle puissance
Eût à deux jours au plus borné notre existence,
Il nous auroit fait grâce: il faudroit consumer
Ces deux jours de la vie à lui plaire, à l'aimer.
Le temps est assez long pour quiconque en profite;
Qui travaille, et qui pense, en étend la limite.
On peut vivre beaucoup, sans végéter long-temps:
Et je vais le prouver par ces raisonnemens . . .
Mais malheur à l'auteur qui veut toujours instruire!
Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Voltaire.

SATIRES.

§ 90. *Satire à mon Esprit.*

Boileau dans cette satire qui passe pour la plus belle qu'il ait faite, sous prétexte de censurer ses propres défauts ou ceux de son esprit, *répond à ses adversaires et les couvre d'une nouvelle confusion.*

C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler.
Vous avez des défauts que je ne puis céler:
Assez et trop long-temps ma lâche complaisance
De vos jeux criminels a nourri l'insolence;
Mais, puisque vous poussez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.
On croiroit, à vous voir dans vos libres caprices
Discourir en Caton des vertus et des vices,
Décider du mérite et du prix des auteurs,
Et faire impunément la leçon aux docteurs,
Qu'étant seul à couvert des traits de la satire
Vous avez tout pouvoir de parler et d'écrire.
Mais moi qui dans le fond sais bien ce que j'en crois,
Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts,

Je ris quand je vous vois, si foible et si stérile,
Prendre sur vous le soin de réformer la ville,
Dans vos discours chagrins plus aigre et plus mordant
Qu'une femme en furie, ou Gautier en plaidant.
Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrète
Sans l'aveu des neuf sœurs vous a rendu poëte?
Sentiez-vous, dites-moi, ces violens transports
Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts?
Qui vous a pu souffler une si folle audace?
Phébus a-t-il pour vous aplani le Parnasse?
Et ne savez-vous pas que, sur ce mont sacré,
Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré;
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture
On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure?
Que si tous mes efforts ne peuvent réprimer
Cet ascendant malin qui vous force à rimer,
Sans perdre en vains discours tout le fruit de vos veilles,
Osez chanter du roi les augustes merveilles:
Là, mettant à profit vos caprices divers,
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers;
Et par l'espoir du gain votre muse animée
Vendroit au poids de l'or une once de fumée.
Mais en vain, direz-vous, je pense vous tenter
Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter:
Tout chantre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,
Entonner en grands vers la discorde étouffée;
Peindre Bellone en feu tonnant de toutes parts,
Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts.
Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
Racan pourroit chanter au défaut d'un Homère;
Mais pour Cotin et moi, qui rimons au hasard,
Que l'amour de blâmer fit poëtes par art,
Quoiqu'un tas de grimauds vante notre éloquence,
Le plus sûr est pour nous de garder le silence.
Un poëme insipide et sottement flatteur
Déshonore à la fois le héros et l'auteur:
Enfin de tels projets passent notre foiblesse.
Ainsi parle un esprit languissant de mollesse,
Qui, sous l'humble dehors d'un respect affecté,
Cache le noir venin de sa malignité.
Mais, dussiez-vous en l'air voir vos ailes fondues,
Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nues,
Que d'aller sans raison, d'un style peu chrétien,
Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien,
Et du bruit dangereux d'un livre téméraire
A vos propres périls enrichir le libraire?
Vous vous flattez peut-être, en votre vanité,
D'aller comme un Horace à l'immortalité:
Et déjà vous croyez dans vos rimes obscures
Aux Saumaises futurs préparer des tortures.
Mais combien d'écrivains, d'abord si bien reçus,
Sont de ce fol espoir honteusement déçus!
Combien, pour quelques mois, ont vu fleurir leur livre,
Dont les vers en paquet se vendent à la livre!
Vous pourrez voir, un temps, vos écrits estimés
Courir de main en main par la ville semés;
Puis de là, tout poudreux, ignorés sur la terre,
Suivre chez l'épicier Neuf-Germain et la Serre;
Ou, de trente feuillets réduits peut-être à neuf,
Parer, demi-rongés, les rebords du Pont-neuf.
Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
Occuper le loisir des laquais et des pages;
Et souvent dans un coin renvoyés à l'écart
Servir de second tome aux airs du Savoyard!
Mais je veux que le sort, par un heureux caprice,
Fasse de vos écrits prospérer la malice,

Et qu'enfin votre livre aille au gré de vos vœux,
Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux :
Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime,
Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
Et ne produisent rien, pour fruit de leurs bons mots,
Que l'effroi du public et la haine des sots ?
Quel démon vous irrite, et vous porte à médire ?
Un livre vous déplaît : qui vous force à le lire ?
Laissez mourir un fat dans son obscurité :
Un auteur ne peut-il pourrir en sûreté ?
Le Jonas inconnu sèche dans la poussière ;
Le David imprimé n'a point vu la lumière :
Le Moïse commence à moisir par les bords.
Quel mal cela fait-il ? Ceux qui sont morts sont morts :
Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre ?
Et qu'ont fait tant d'auteurs, pour remuer leur cendre ?
Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Hainaut,
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinaut,
Dont les noms en cent lieux, placés comme en leurs niches,
Vont de vos vers malins remplir les hémistiches ?
Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaisant détour !
Ils ont bien ennuyé le roi, toute la cour,
Sans que le moindre édit ait, pour punir leur crime,
Retranché les auteurs, ou supprimé la rime.
Écrive qui voudra. Chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre et du papier.
Un roman, sans blesser les lois ni la coutume,
Peut conduire un héros au dixième volume.
De là vient que Paris voit chez lui de tout temps
Les auteurs à grands flots déborder tous les ans ;
Et n'a point de portail où, jusques aux corniches,
Tous les piliers ne soient enveloppés d'affiches.
Vous seul, plus dégoûté, sans pouvoir et sans nom,
Viendrez régler les droits et l'état d'Apollon !
Mais vous, qui raffinez sur les écrits des autres,
De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres ?
Il n'est rien en ce temps à couvert de vos coups :
Mais savez-vous aussi comme on parle de vous ?
Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique :
On ne sait bien souvent quelle mouche le pique.
Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis,
Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.
Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
Et croit regler le monde au gré de sa cervelle.
Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon ?
Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon ?
Mais lui, qui fait ici le régent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace.
Avant lui Juvénal avoit dit en Latin
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.
L'un et l'autre avant lui s'étoient plaints de la rime,
Et c'est aussi sur eux qu'il rejète son crime :
Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.
J'ai peu lu ces auteurs : mais tout n'iroit que mieux
Quand de ces médisans l'engeance tout entière
Iroit la tête en bas rimer dans la rivière.
Voilà comme on vous traite : et le monde effrayé
Vous regarde déjà comme un homme noyé.
En vain quelque rieur, prenant votre défense,
Veut faire au moins, de grâce, adoucir la sentence :
Rien n'apaise un lecteur toujours tremblant d'effroi,
Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en soi.
Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles ?
Et faudra-t-il sans cesse essuyer des querelles ?
N'entendrai-je qu'auteurs se plaindre et murmurer ?
Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer ?

Répondez, mon esprit ; ce n'est plus raillerie :
Dites....Mais, direz-vous, pourquoi cette furie ?
Quoi ! pour un maigre auteur que je glose en passant,
Est-ce un crime, après tout, et si noir et si grand ?
Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage
Où la droite raison trébuche à chaque page,
Ne s'écrie aussitôt : L'impertinent auteur !
L'ennuyeux écrivain ! le maudit traducteur !
A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles,
Et ces riens enfermés dans de grandes paroles ?
Est-ce donc la médire, ou parler franchement ?
Non, non, la médisance y va plus doucement.
Si l'on vient à chercher pour quel secret mystère
Alidor à ses frais bâtit un monastère :
Alidor ! dit un fourbe, il est de mes amis :
Je l'ai connu laquais avant qu'il fût commis :
C'est un homme d'honneur, de piété profonde,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.
Voilà jouer d'adresse, et médire avec art ;
Et c'est avec respect enfoncer le poignard.
Un esprit né sans fard, sans basse complaisance
Fuit ce ton radouci que prend la médisance.
Mais de blâmer des vers ou durs ou languissans,
De choquer un auteur qui choque le bon sens,
De railler d'un plaisant qui ne sait pas nous plaire,
C'est ce que tout lecteur eut toujours droit de faire.
Tous les jours à la cour un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité ;
A Malherbe, à Racan, préférer Théophile,
Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.
Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le holà,
Peut aller au parterre attaquer Attila ;
Et, si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de Visigots tous les vers de Corneille.
Il n'est valet d'auteur, ni copiste, à Paris,
Qui, la balance en main, ne pèse les écrits.
Dès que l'impression fait éclore un poëte,
Il est esclave né de quiconque l'achète :
Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui,
Et ses écrits tout seuls doivent parler pour lui.
Un auteur à genoux, dans une humble préface,
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce ;
Il ne gagnera rien sur ce juge irrité,
Qui lui fait son procès de pleine autorité.
Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire !
On sera ridicule, et je n'oserai rire !
Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux ?
Loin de les décrier, je les ai fait paroître :
Et souvent, sans ces vers qui les ont faits connoître,
Leur talent dans l'oubli demeureroit caché ;
Et qui sauroit sans moi que Cotin a prêché ?
La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre :
C'est une ombre au tableau, qui lui donne du lustre.
En les blâmant enfin j'ai dit ce que j'en croi ;
Et tel qui m'en reprend en pense autant que moi.
Il a tort, dira l'un ; pourquoi faut-il qu'il nomme ?
Attaquer Chapelain ! ah ! c'est un si bon homme !
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.
Il se tue à rimer : que n'écrit-il en prose !
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose ?
En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux
Distillé sur sa vie un venin dangereux ?
Ma muse en l'attaquant, charitable et discrète,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poëte.

Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité ;
Qu'on prise sa candeur et sa civilité ;
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère,
On le veut, j'y souscris, et suis prêt à me taire.
Mais que pour un modèle on montre ses écrits ;
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits ;
Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire :
Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire ;
Et, s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, et, comme ce barbier,
Faire dire aux roseaux par un nouvel organe :
Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne.
Quel tort lui fais-je enfin ? Ai-je par un écrit
Pétrifié sa veine et glacé son esprit ?
Quand un livre au palais se vend et se débite,
Que chacun par ses yeux juge de son mérite,
Que Bilaine l'étale au deuxième pilier,
Le dégoût d'un censeur peut-il le décrier ?
En vain contre le Cid un ministre se ligue ;
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.
L'académie en corps a beau le censurer :
Le public révolté s'obstine à l'admirer.
Mais lorsque Chapelain met une œuvre en lumière
Chaque lecteur d'abord lui devient un Linière.
En vain il a reçu l'encens de mille auteurs ;
Son livre en paroissant dément tous ses flatteurs.
Ainsi sans m'accuser, quand tout Paris le joue,
Qu'il s'en prenne à ses vers, que Phébus désavoue.
Qu'il s'en prenne à sa muse Allemande ou François.
Mais laissons Chapelain pour la dernière fois.
La satire, dit-on, est un métier funeste,
Qui plaît à quelques gens, et choque tout le reste,
La suite en est à craindre : en ce hardi métier
La peur plus d'une fois fit repentir Regnier.
Quittez ces vains plaisirs dont l'appât vous abuse :
A de plus doux emplois occupez votre muse ;
Et laissez à Feuillet réformer l'univers.
Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers ?
Irai-je dans une ode, en phrases de Malherbe,
Troubler dans ses roseaux le Danube superbe ;
Délivrer de Sion le peuple gémissant ;
Faire trembler Memphis, ou pâlir le croissant ;
Et, passant du Jourdain les ondes alarmées,
Cueillir, mal à propos les palmes Idumées ?
Viendrai-je, en une églogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
Et, dans mon cabinet assis au pied des hêtres,
Faire dire aux échos des sottises champêtres ?
Faudra-t-il de sang froid, et sans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux ;
Lui prodiguer les noms de Soleil et d'Aurore,
Et toujours bien mangeant mourir par métaphore ?
Je laisse aux doucereux ce langage affété,
Où s'endort un esprit de mollesse hébété.
La satire en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile,
Et, d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détromper les esprits des erreurs de leur temps.
Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,
Va jusque sous le dais faire pâlir le vice ;
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot.
C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélie,
Fit justice en son temps des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace jetant le sel à pleines mains,
Se jouoit aux dépens des Pelletiers Romains.

C'est elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
M'inspira dès quinze ans la haine d'un sot livre;
Et sur ce mont fameux où j'osai la chercher
Fortifia mes pas et m'apprit à marcher.
C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.
Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire,
Et, pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.
Puisque vous le voulez, je vais changer de style.
Je le déclare donc: Quinaut est un Virgile;
Pradon comme un soleil en nos ans a paru;
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru;
Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire;
Sofal est le phénix des esprits relevés;
Perrin....Bon, mon esprit! courage! poursuivez.
Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie
Va prendre encor ces vers pour une raillerie?
Et Dieu sait aussitôt que d'auteurs en courroux,
Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous!
Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,
Amasser contre vous des volumes d'injures,
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'état.
Vous aurez beau vanter le roi dans vos ouvrages,
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages;
Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.
Mais quoi! répondrez-vous, Cotin nous peut-il nuire?
Et par ses cris enfin que sauroit-il produire?
Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,
L'entrée aux pensions où je ne prétends pas?
Non, pour louer un roi que tout l'univers loue,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue;
Et, sans espérer rien de mes foibles écrits,
L'honneur de le louer m'est un trop digne prix:
On me verra toujours, sage dans mes caprices,
De ce même pinceau dont j'ai noirci les vices,
Et peint du nom d'auteurs tant de sots revêtus,
Lui marquer mon respect, et tracer ses vertus.
Je vous crois; mais pourtant on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnasse.
Hé! mon dieu! craignez tout d'un auteur en courroux,
Qui peut....Quoi? Je m'entends. Mais encor? Taisez-vous.

Boileau.

§ 91. 2. *Fragment d'une satire intitulée Le Dix-huitième Siècle.*

Un monstre dans Paris croît et se fortifie,
Qui, paré du manteau de la philosophie,
Que dis-je? de son nom faussement revêtu,
Etouffe les talens et détruit la vertu:
Dangereux novateur, par son cruel système,
Il veut du ciel désert chasser l'être suprême;
Et du corps expiré, l'âme éprouvant le sort,
L'homme arrive au néant par une double mort.
Ce monstre toutefois n'a point un air farouche,
Et le nom des vertus est toujours dans sa bouche:
D'abord, de l'univers réformateur discret,
Il semoit ses écrits à l'ombre du secret;
Errant, proscrit partout, mais souple en sa disgrâce,
Bientôt le sceptre en main, gouvernant le Parnasse,

Ce tyran des beaux arts, nouveau dieu des mortels,
De leurs dieux diffamés usurpa les autels;
Et lorsque abandonnée à cette idolâtrie,
La France qu'il corrompt touche à la barbarie,
Fidèle à nous vanter son partir suborneur,
Nous a fermé les yeux sur notre déshonneur.
" Quoi! votre muse en monstre érige la sagesse!
" Vous blâmez ses enfans, et leur crédit vous blesse,
" Vous, jeune homme! au bon sens avez-vous dit adieu?
" Je soupçonne, entre nous, que vous croyez en Dieu;
" Gardez-vous de l'écrire, et respectez vos maîtres:
" Croire en Dieu, fut un tort permis à nos ancêtres;
" Mais dans notre âge! allons, il faut vous corriger;
" Eclairez-vous, jeune homme, au lieu de nous juger;
" Pensez; à votre Dieu laissez venger sa cause;
" Si vous saviez penser, vous feriez quelque chose:
" Surtout, point de satire; oh! c'est un genre affreux!
" Eh! qui put vous apprendre, écolier ténébreux,
" Que des mœurs parmi nous la perte étoit certaine;
" Que les beaux arts couroient vers leur chute prochaine?
" Partout, même en Russie, on vante nos auteurs.
" Comme l'humanité règne dans tous les cœurs!
" Vous ne lisez donc pas le Mercure de France?
" Il cite au moins, par mois, un trait de bienfaisance."
Ainsi le grand Patos, ce poëte penseur,
De la philosophie obligeant défenseur,
Conseille, par pitié, mon aveugle ignorance,
De nos arts, de nos mœurs garantit l'excellence;
Et de son plein savoir, si je réplique un mot,
Pour prouver que j'ai tort, il me déclare un sot.
Mais de ces sages vains confondons l'imposture,
De leur règne fameux retraçons la peinture;
Et que mes vers, enfans d'une noble candeur,
Eclairent les François sur leur fausse grandeur.
Eh! quel temps fut jamais en vices plus fertile;
Quel siècle d'ignorance, en beaux faits plus stérile,
Que cet âge nommé siècle de la raison?
Tout un monde sophiste, en style de sermon,
De longs écrits moraux nous ennuie avec zèle;
Et l'on prêche les mœurs jusque dans la l'ucelle;
Je le sais; mais, ami, nos modestes aïeux
Parloient moins des vertus, et les cultivoient mieux.
Quels demi-dieux enfin nos jours ont-ils vus naître?
Ces François si vantés, peux-tu les reconnoître?
Jadis peuple héros, peuple femme en nos jours,
La vertu qu'ils avoient n'est plus qu'en leurs discours.
Suis les pas de nos grands, énervés de mollesse,
Ils se traînent à peine en leur vieille jeunesse;
Courbés avant le temps, consumés de langueur,
Enfans efféminés de pères sans vigueur;
Et cependant nourris des leçons de nos sages,
Vous les voyez encore, amoureux et volages,
Chercher, la bourse en main, de beautés en beautés,
La mort qui les attend au sein des voluptés;
De leurs biens, prodigués pour d'infâmes caprices,
Enrichir nos Phrynés, dont ils gagent les vices;
Tandis que l'honnête homme, à leur porte oublié,
N'en peut même obtenir une avare pitié:
Demi-dieux avortés, qui, par droit de naissance,
Dans les camps, à la cour, règnent en espérance,
Quels succès leurs talens semblent nous présager!
Ceux-là font de leurs mains courir ce char léger,
Que roule un seul coursier sur une double roue;
Ceux-ci, sur un théâtre où leur mémoire échoue,
En bouffons apprentis défigurent ces vers
Où Molière, prophète, exprima leurs travers:

Par d'autres, avec art, une paume lancée,
Va, revient, tour à tour poussée et repoussée.
Sans doute c'est ainsi que Turenne et Villars
S'instruisoient dans la paix aux triomphes de Mars.
La plupart, indigens au milieu des richesses,
Achètent l'abondance à force de bassesses ;
Souvent, à pleines mains D'Orval sème l'argent ;
Par fois, faute de fonds, monseigneur est marchand.
Que dirai-je d'Arcas ? Quand sa tête blanchie,
En tremblant, sur son sein se penche appesantie ;
Quand son corps vainement de parfums inondé,
Trahit les maux secrets dont il est obsédé ;
Scandalisant Paris de ses vieilles tendresses,
Arcas, sultan goutteux, veut avoir vingt maîtresses ;
Mais, en fripon titré, pour payer leurs appas,
Arcas vend au public le crédit qu'il n'a pas ;
Digne fils d'un tel père, Alford, chargé de dettes,
Met ses jeunes amours aux gages des coquettes :
Plus philosophe encor, Dorimond ruiné
Épouse un équipage en épousant Phryné.
Qui blâmeroit ces nœuds ? L'hymen n'est qu'une mode,
Un lien de fortune, un veuvage commode,
Où chaque époux, brûlé d'adultères désirs,
Vit, sous le même nom, libre dans ses plaisirs.
Vois-tu parmi ces grands leurs compagnes hardies
Imiter leurs excès, par eux-même applaudies ;
Dans un corps délicat porter un cœur d'airain,
Opposer au mépris un front toujours serein ;
Et du vice endurci témoignant l'impudence,
Sous leur casque de plume étouffer la décence ?
Assise dans ce cirque où viennent tous les rangs
Souvent bâiller en loge, à des prix différens,
Cloris n'est que parée, et Cloris se croit belle ;
En vêtemens légers l'or s'est changé pour elle ;
Son front luit, étoilé de mille diamans ;
Et mille autres encore, effrontés ornemens,
Serpentent sur son sein, pendent à ses oreilles :
Les arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles :
Vingt familles enfin couleroient d'heureux jours,
Riches des seuls trésors perdus pour ses atours.
Malgré ce luxe affreux et sa fierté sévère,
Cloris, on le prétend, se montre populaire :
Oui, déposant l'orgueil de ses douze quartiers,
Madame, en ses amours, déroge volontiers :
Indulgente beauté, Zélis la justifie,
Zélis qui, par bon ton, à la philosophie
Joint tous les goûts divers, tous les amusemens,
Rit avec nos penseurs, pense avec ses amans,
Enfant sophiste, au fond coquette pédagogue,
Qui gouverne la mode, à son gré met en vogue
Nos petits vers lâchés par gros in-octavo,
Ou ces drames pleureurs qu'on joue incognito ;
Protége l'univers, et rompue aux affaires,
Fournit vingt financiers d'importans secrétaires ;
Lit tout, et même sait, par nos auteurs moraux,
Qu'il n'est certainement un Dieu que pour les sots.
Parlerai-je d'Iris ? Chacun la prône et l'aime ;
C'est un cœur, mais un cœur . . . c'est l'humanité même :
Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
Frappe, en courant, son chien qui jappe épouvanté,
La voilà qui se meurt de tendresse et d'alarmes ;
Un papillon souffrant lui fait verser des larmes :
Il est vrai ; mais aussi qu'à la mort condamné
Lalli soit, en spectacle, à l'échafaud traîné,

Elle ira la première à cette horrible fête
Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.
Dira-t-on qu'en des vers, à mordre disposés,
Ma muse prête aux grands des vices supposés?
J'aurois pu te montrer nos duchesses fameuses,
Tantôt d'un histrion amantes scandaleuses,
Fières de ses soupirs, obtenus à grand prix,
Elles-même aux railleurs dénonçant leurs maris;
Tantôt, pour égayer leurs courses solitaires,
Imitant noblement ces grâces mercenaires,
Qui, par couples nombreux, sur le déclin du jour,
Vont aux lieux fréquentés colporter leur amour.
Mais, la corruption, à son comble portée,
Dans le cercle des grands ne s'est point arrêtée;
Elle infecte l'empire, et les mêmes travers
Règnent également dans tous les rangs divers.
Il faut voir ce marchand, philosophe en boutique,
Qui, déclarant trois fois sa ruine authentique,
Trois fois s'est enrichi d'un heureux déshonneur,
Trancher du financier, jouer le grand seigneur;
Monsieur, pour ses amis, entretient une actrice;
Madame, des beaux arts bourgeoise protectrice,
En couvent d'esprits forts transforme sa maison,
Et fait de son comptoir un bureau de raison.
Partout s'offre l'orgueil, et le luxe, et l'audace.
Orgon, à prix d'argent, veut anoblir sa race:
Devenu magistrat de mince roturier,
Pour être un jour baron, il se fait usurier.
Jadis son clerc, Mondor envioit son partage:
Tout à coup des bureaux secouant l'esclavage,
Il loge sa mollesse en un riche palais,
Et derrière un char d'or promenant trois valets,
Sous six chevaux pareils ébranle au loin la rue:
Mais sa fortune, ami, comment l'a-t-il accrue?
Il a vendu sa femme, et ce couple abhorré,
Enveloppé d'opprobre, est pourtant honoré.
Eh! quel frein contiendroit un vulgaire indocile,
Qui sait, grâce aux docteurs du moderne évangile,
Qu'en vain le pauvre espère en un Dieu qui n'est pas;
Que l'homme tout entier est promis au trépas?
Chacun veut de la vie embellir le passage;
L'homme le plus heureux est aussi le plus sage;
Et depuis le vieillard qui touche à son tombeau,
Jusqu'au jeune homme à peine échappé du berceau,
A la ville, à la cour, au sein de l'opulence,
Sous les affreux lambeaux de l'obscure indigence,
La débauche au teint pâle, aux regards effrontés,
Enflamme tous les cœurs, vers le crime emportés.
C'est en vain que, fidèle à sa vertu première,
Louis instruit aux mœurs la monarchie entière;
La monarchie entière est en proie aux Laïs,
Leurs vices sont les dieux qu'encense leur pays;
Et la religion, mère désespérée,
Par ses propres enfans sans cesse déchirée,
Dans ses temples déserts pleurant leurs attentats,
Le pardon sur la bouche, en vain leur tend les bras:
Son culte est avili, ses lois sont profanées.

Gilbert.

FIN DU LIVRE TROISIEME.

BIBLIOTHÈQUE PORTATIVE

DES

ÉCRIVAINS FRANCOIS,

EN VERS.

LIVRE QUATRIÈME.

ÉLÉGIES, PASTORALES, CONTES, FABLES, STANCES, ROMANCES, CHANSONS, MADRIGAUX, ÉPIGRAMMES, BALLADES, SONNETS, &c. MÉLANGES.

ÉLÉGIES.

§ 1. *Elégie* I. *Ovide sur son départ pour le lieu de son exil.*

TOI qui vis mes beaux jours s'éclipser dans tes ombres
Toi qui couvris mes pleurs de tes nuages sombres,
O nuit! cruelle nuit témoin de mes adieux,
Sans cesse ma douleur te retrace à mes yeux.
Bientôt du haut des airs l'amante de Céphale
Alloit de mon départ fixer l'heure fatale.
L'usage de mes sens tout à coup suspendu,
Dérobe à mes apprêts le temps qui leur est dû.
Mon cœur ne peut gémir, ordonner ni résoudre,
Semblable à ce mortel qui voit tomber la foudre,
Et qui, frappé du bruit, environné d'éclairs,
Doute encor de sa vie, et croit voir les enfers.
J'ouvre les yeux enfin, mon trouble diminue;
Deux amis seulement frappent alors ma vue.
Tous les autres fuyoient un ami condamné;
Le sort d'un malheureux est d'être abandonné.
Dès ce cruel moment je sens couler mes larmes:
Mon épouse éplorée augmentoit mes alarmes.
Ma fille loin de nous ignoroit mon malheur;
De ce spectacle affreux elle évita l'horreur.
Hélas! tout nous offroit la douloureuse image
D'une famille en pleurs que la parque ravage.

Si d'un simple mortel le destin rigoureux
Pouvoit se comparer à des revers fameux,
Tel fut le désespoir des habitans de Troie,
Lorsque du fils d'Achille ils devinrent la proie.
Cependant la fraîcheur et le calme des airs
Répandoient le sommeil sur le vaste univers.
L'astre brillant des nuits poursuivoit sa carrière;
Je vois à la faveur de sa douce lumière,
Les murs du Capitole et ces temples fameux
Dont le faîte couvroit mes foyers malheureux.
Quels objets affligeans pour mon âme attendrie!
Dieux voisins, m'écriai-je, ô dieux de ma patrie!
Augustes citoyens de nos sacrés remparts;
Et vous, divinités du palais des Césars,
Toi, fleuve dont Ovide illustra les rivages,
Recevez mes adieux et mes derniers hommages:
Il n'est plus de remède aux maux que je ressens,
J'offrirois à César des regrets impuissans.
Mais vous, dieux immortels, modérez sa vengeance,
Qu'il ne confonde point le crime et l'imprudence,
Vous le savez, grands dieux, si j'ai cru le trahir.
Qu'il me punisse, hélas! du moins sans me haïr,
Mon épouse à ces mots tombe à mes pieds mourante,
Elle remplit les airs de sa voix gémissante;
De nos lares sacrés embrassant les autels,
Elle implore à la fois les dieux et les mortels,
Inutiles transports! c'est en vain qu'elle espère
D'un époux malheureux adoucir la misère.
Mais déjà près du pôle où les dieux l'ont placé,
L'astre de Calisto tourne son char glacé.
C'est le dernier moment qu'on accorde à mes larmes.
Hélas, dans ce moment que Rome avoit de charmes!
On accourt, on m'appelle, on presse mon départ:
Cruels, un exilé peut-il partir trop tard?
Considérez du moins, quand vous hâtez ma fuite,
Les lieux où l'on m'envoie et les lieux que je quitte,
Funeste aveuglement! je vois naître le jour,
Et crois pouvoir encor prolonger mon séjour.
Trois fois je veux partir, et trois fois ma foiblesse
Malgré moi de mes pas interrompt la vitesse.
Je suspens, je finis, je reprends mes discours,
J'embrasse, je m'éloigne, et je reviens toujours.
Eh, pourquoi me hâter! je vais dans la Scythie;
Sans espoir de retour je fuis de ma patrie.
Du cœur de ton époux, chère et tendre moitié,
Et vous dont mes malheurs excitent la pitié,
Seuls amis que le ciel souffre encor que j'embrasse.
C'en est fait, je jouis de sa dernière grâce;
Je ne vous verrai plus: vivez heureux, je pars.
L'horizon cependant brille de toutes parts;
L'étoile du matin cède au flambeau du monde,
Et les premiers rayons sortent du sein de l'onde.
Je fuis en gémissant, mais mon cœur déchiré
Revole vers les lieux dont il est séparé.
De mes tristes amis, de ma femme éperdue,
Les cris et les sanglots percent mon âme émue.
Je n'ose m'arrêter, elle court sur mes pas;
Bientôt autour de moi je sens ses foibles bras,
Non, cruel, non, ta perte entraînera la mienne:
Penses-tu loin de toi que Rome me retienne?
Compagne de tes pas comme de tes malheurs,
Au bout de l'univers j'irai sécher tes pleurs.
César t'a condamné, ton épouse est proscrite;
César veut ton exil, et l'amour veut ma fuite.
Je te suis. Mais hélas! malgré tous ses efforts,
Un devoir rigoureux m'arrache à ses transports.

Désolé, l'œil en pleurs, et la vue égarée,
Entre les bras des siens je la laisse éplorée ;
Elle tombe, et j'ai su qu'en ces affreux instans,
Les ombres de la mort la couvrirent long-temps.
Le jour qu'elle revoit augmente encor sa peine :
Les cheveux tout souillés et la vue incertaine,
Dans ses foyers déserts elle me cherche en vain ;
Elle accuse les dieux, César et le destin.
L'instant de mon trépas ou ma fille expirée,
D'un plus vif désespoir ne l'eût pas pénétrée.
Sa douleur mille fois auroit tranché ses jours ;
L'espoir de m'être utile en prolongea le cours.
Dieux qui nous séparez, prenez soin d'une vie
Qui conserve la mienne au fond de la Scythie.
Mais le gardien de l'ours ensevelit ses feux
Dans les flots agités par son astre orageux.
Nous partons, nous bravons les horreurs du naufrage,
Et la nécessité me tient lieu de courage.
Quel effroyable bruit sort du gouffre des mers !
Les aquilons fougueux combattent dans les airs.
L'onde mugit, s'entr'ouvre, et les sables bouillonnent.
Déjà sur le tillac les flots nous environnent.
Les cordages rompus, et les mâts chancelans
Sont le jouet de l'onde et succombent aux vents.
Du ciel rempli d'éclairs les voûtes allumées
Semblent fondre en éclats dans les mers enflammées.
Tremblant, désespéré, le chef des matelots
Laisse le gouvernail à la merci des flots.
Telle une main trop foible abandonne l'empire
Du coursier indompté qu'elle ne peut conduire.
Le rapide aquilon, plus fort que mon devoir,
Nous ramène aux climats que je ne dois plus voir.
Loin des bords d'Illyrie, à travers les nuages,
L'Italie à nos yeux découvre ses rivages.
Vous ne combattez plus le dieu qui me punit ;
Eloignez-moi des lieux d'où César me bannit.
Je le veux, et le crains...Quelle vague en furie
Dans ce gouffre profond va terminer ma vie !
Je t'implore, ô Neptune ! et vous, dieux de la mer,
C'est assez contre moi des traits de Jupiter.
Souffrez que dans l'exil, terminant ma carrière,
Une tranquille mort me ferme la paupière ;
Du plus affreux trépas daignez me préserver,
S'il est temps aujourd'hui de vouloir me sauver.

Traduction de le Franc de Pompignan.

§ 2. 2. *Elégie. Sur la disgrâce de M. Fouquet, surintendant des finances.*

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes,
Et que Lanqueuil enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ces bords :
On ne blâmera plus vos larmes innocentes ;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes ;
Chacun attend de vous ce devoir généreux ;
Les destins sont contens, Oronte est malheureux.
Vous l'avez vu naguère aux bords de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevoit des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas ! qu'il est déchu de ce bonheur suprême !
Que vous le trouveriez différent de lui-même !
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits,
Les soucis dévorans, les regrets, les ennuis,

Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure;
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.
Dans le palais des rois cette plainte est commune;
On n'y connoît que trop les jeux de la fortune;
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstans;
Mais on ne les connoît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit,
Ne le sauroit quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte,
Ne suffisoient-ils pas sans la perte d'Oronte?
Ah! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvoit doucement laisser couler son âge!
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en va chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour;
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense,
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocens entretiens;
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.
Mais quittons ces pensers, Oronte vous appelle;
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmans appas;
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage;
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage;
Du titre de clément il est ambitieux.
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux,
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie;
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur;
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence:
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux;
Et c'est être innocent, que d'être malheureux.

La Fontaine.

IDYLLES.

§ 3. 1. *Idylle sur la paix.*

Un plein repos favorise vos vœux,
Peuples, chantez la paix qui vous rend tous heureux.

Un plein repos favorise nos vœux;
Chantons, chantons la paix qui nous rend tous heureux.
Charmante paix, délices de la terre,
Fille du ciel, et mère des plaisirs.
Tu reviens combler nos désirs;
Tu bannis la terreur, et les tristes soupirs,
Malheureux enfans de la guerre.

Un plein repos favorise nos vœux;
Chantons, chantons la paix qui nous rend tous heureux.

Tu rends le fils à sa tremblante mère.
Par toi la jeune épouse espère
D'être long-temps unie à son époux aimé.

De ton retour le laboureur charmé
Ne craint plus désormais qu'une main étrangère
Moissonne avant le temps le champ qu'il a semé.

Tu pares nos jardins d'une grâce nouvelle ;
Tu rends le jour plus pur, et la terre plus belle.

Un plein repos favorise nos vœux ;
Chantons, chantons la paix qui nous rend tous heureux.

Mais quelle main puissante et secourable
A rappelé du ciel cette paix adorable ?

Quel Dieu, sensible aux vœux de l'univers,
A replongé la discorde aux enfers ?

Déjà grondoient les horribles tonnerres
Par qui sont brisés les remparts.
Déjà marchoit devant les étendards,
Bellone, les cheveux épars,
Et se flattoit d'éterniser les guerres
Que sa fureur soufflioit de toutes parts.

Divine paix, apprends-nous par quels charmes
Un calme si profond succède à tant d'alarmes.

Un héros, des mortels l'amour et le plaisir,
Un roi victorieux nous a fait ce loisir.

Ses ennemis, offensés de sa gloire,
Vaincus cent fois, et cent fois supplians,
En leur fureur de nouveau s'oublians
Ont osé dans ses bras irriter la victoire.
Qu'ont-ils gagné ces esprits orgueilleux,
Qui menaçoient d'armer la terre entière ?
Ils ont vu de nouveau resserrer leur frontière.
Ils ont vu ce roc* sourcilleux,
De leur orgueil l'espérance dernière,
De nos champs fortunés devenir la barrière.

Un héros, des mortels l'amour et le plaisir,
Un roi victorieux nous a fait ce loisir.

Son bras est craint du couchant à l'aurore.
La foudre, quand il veut, tombe aux climats gelés,
Et sur les bords par le soleil brûlés.
De son courroux vengeur sur le rivage More
La terre fume encore.

Malheureux les ennemis
De ce prince redoutable !
Heureux les peuples soumis
A son empire équitable !

Chantons, bergers, et nous réjouissons,
Qu'il soit le sujet de nos fêtes.
Le calme dont nous jouissons,
N'est plus sujet aux tempêtes.
Chantons, bergers, et nous réjouissons.
Qu'il soit le sujet de nos fêtes.
Le bonheur dont nous jouissons,
Le flatte autant que toutes ses conquêtes.
De ces lieux l'éclat et les attraits,
Ces fleurs odorantes,

* Luxembourg.

Ces eaux* bondissantes,
Ces ombrages frais,
Sont des dons de ses mains bienfaisantes.
De ces lieux l'éclat et les attraits
Sont des fruits de ses bienfaits.

Il veut bien quelquefois visiter nos bocages;
Nos jardins ne lui déplaisent pas.
Arbres épars, redoublez vos ombrages.
Fleurs, naissez sous ses pas.
O ciel, ô saintes destinées,
Qui prenez soin de ses jours florissans.
Retranchez de nos ans
Pour ajouter à ses années !

Que le cours de ses ans dure autant que le cours
De la Seine et de la Loire.
Qu'il règne ce héros, qu'il triomphe toujours.
Qu'il vive autant que sa gloire.

Racine.

§ 4. 2. *Idylle. Les Moutons.*

Hélas, petits moutons, que vous êtes heureux,
Vous paissez dans nos champs sans souci, sans alarmes,
Aussitôt aimés qu'amoureux !
On ne vous force point à répandre des larmes;
Vous ne formez jamais d'inutiles désirs,
Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature,
Sans ressentir ses maux vous avez ses plaisirs,
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne se rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raison pour partage,
Et vous en ignorez l'usage.
Innocens animaux, n'en soyez point jaloux,
Ce n'est pas un grand avantage.
Cette fière raison dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sûr remède.
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit;
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,
Est tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuissante et sévère,
Elle s'oppose à tout, et ne surmonte rien.
Sous la garde de votre chien,
Vous devez beaucoup moins redouter la colère
Des loups cruels et ravissans,
Que sous l'autorité d'une telle chimère
Nous ne devons craindre nos sens.
Ne vaudroit-il pas mieux vivre comme vous faites
Dans une douce oisiveté ?
Ne vaudroit-il pas mieux être comme vous êtes
Dans une heureuse obscurité,
Que d'avoir, sans tranquillité,
Des richesses, de la naissance,
De l'esprit et de la beauté ?
Ces prétendus trésors dont on fait vanité
Valent moins que votre indolence.
Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels:
Par eux plus d'un remords nous ronge :
Nous voulons les rendre éternels,
Sans songer qu'eux et nous passerons comme un songe.
Il n'est dans ce vaste univers

* La Cascade de Sceaux.

Rien d'assuré, rien de solide ;
Des choses d'ici-bas la fortune décide
Selon ses caprices divers.
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
Paissez, moutons, paissez, sans règle et sans science :
Malgré la trompeuse apparence,
Vous êtes plus heureux et plus sages que nous.

Mde. Deshoulières.

§ 5. 3. *Idylle. Sur les enfans de l'auteur.*

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.
J'ai fait pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre ;
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous ;
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau !
Vous de ce hameau
L'honneur et la joie,
Vous qui gras et beau
Me donniez sans cesse,
Sur l'herbette épaisse,
Un plaisir nouveau.
Que je vous regrette !
Mais il faut céder ;
Sans chien, sans houlette
Puis-je vous garder?
L'injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le ciel par mes cris ;
Il rit de mes craintes,
Et sourd à mes plaintes,
Houlette ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous, contentes
Et sans mon secours,
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis mes amours.
Que Pan vous défende ;
Hélas ! il le sait,
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que si les faveurs
Du dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir
Du matin au soir
De gras paturages,
J'en conserverai
Tant que je vivrai
La douce mémoire,
Et que mes chansons,
En mille façons,
Porteront sa gloire,
Du rivage heureux,
Où, vif et pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours,
Rend à la nature
Toute sa parure,
Jusqu'en ces climats
Où, sans doute las
D'éclairer le monde,
Il va chez Thétis,
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

La même.

§ 6. 4. *Idylle. Les oiseaux.*

L'air n'est plus obscurci par des brouillards épais,
Les prés font éclater les couleurs les plus vives,
Et dans leurs humides palais
L'hiver ne retient plus les Naïades captives.
Les bergers accordant leur musette à leur voix,
D'un pied léger foulent l'herbe naissante ;
Les troupeaux ne sont plus sous leurs rustiques toits :
Mille et mille oiseaux à la fois,
Ranimant leur voix languissante,
Réveillent les échos endormis dans ces bois.
Où brilloient les glaçons, on voit naître les roses.
Quel dieu chasse l'horreur qui régnoit dans ces lieux?
Quel dieu les embellit? le plus petit des dieux

Fait seul tant de métamorphoses.
Il fournit au printemps tout ce qu'il a d'appas:
Si l'amour ne s'en mêloit pas,
On verroit périr toutes choses.
Il est l'âme de l'univers;
Comme il triomphe des hivers
Qui désolent nos champs par une rude guerre,
D'un cœur indifférent il bannit les froideurs.
L'indifférence est pour les cœurs,
Ce que l'hiver est pour la terre.
Que nous servent, hélas, de si douces leçons?
Tous les ans la nature en vain les renouvelle,
Loin de la croire, à peine nous naissons,
Qu'on nous apprend à combattre contre elle.
Nous aimons mieux, par un bizarre choix,
Ingrats esclaves que nous sommes,
Suivre ce qu'inventa le caprice des hommes,
Que d'obéir à nos premières lois.
Que votre sort est différent du nôtre,
Petits oiseaux, qui me charmez!
Voulez-vous aimer, vous aimez:
Un lieu vous déplaît-il, vous passez dans un autre:
On ne connoît chez vous ni vertus, ni défauts;
Vous paroissez toujours sous le même plumage;
Et jamais dans les bois on n'a vu les corbeaux
Des rossignols emprunter le ramage.
Il n'est de sincère langage,
Il n'est de liberté que chez les animaux.
L'usage, le devoir, l'austère bienséance,
Tout exige de nous des droits dont je me plains:
Et tout enfin du cœur des perfides humains
Ne laisse voir que l'apparence.
Contre nos trahisons la nature en courroux,
Ne nous donne plus rien sans peine.
Nous cultivons les vergers et la plaine,
Tandis, petits oiseaux, qu'elle fait tout pour vous.
Les filets qu'on vous tend sont la seule infortune
Que vous avez à redouter:
Cette crainte nous est commune,
Sur notre liberté chacun veut attenter:
Par des dehors trompeurs on tâche à nous surprendre.
Hélas, pauvres petits oiseaux,
Des ruses du chasseur songez à vous défendre!
Vivre dans la contrainte est le plus grand des maux.

La même.

§ 7. 5. *Idylle. Les fleurs.*

Que votre éclat est peu durable,
Charmantes fleurs, honneur de nos jardins!
Souvent un jour commence et finit vos destins,
Et le sort le plus favorable
Ne vous laisse briller que deux ou trois matins.
Ah! consolez-vous-en, jonquilles, tubéreuses,
Vous vivez peu de jours, mais vous vivez heureuses;
Les médisans, ni les jaloux,
Ne gênent point l'innocente tendresse
Que le printemps fait naître entre Zéphire et vous.
Jamais trop de délicatesse
Ne mêle d'amertume à vos plus doux plaisirs.
Que pour d'autres que vous il pousse des soupirs,
Que loin de vous il folâtre sans cesse;
Vous ne ressentez point la mortelle tristesse
Qui dévore les tendres cœurs,
Lorsque pleins d'une ardeur extrême,

On voit l'ingrat objet qu'on aime
Manquer d'empressement, ou s'engager ailleurs.
Pour plaire, vous n'avez seulement qu'à paroître.
Plus heureuses que nous, ce n'est que le trépas
Qui vous fait perdre vos appas;
Plus heureuses que nous, vous mourez pour renaître.
Tristes réflexions, inutiles souhaits,
Quand une fois nous cessons d'être,
Aimables fleurs, c'est pour jamais!
Un redoutable instant nous détruit sans réserve:
On ne voit au-delà qu'un obscur avenir.
A peine de nos noms un léger souvenir
Parmi les hommes se conserve.
Nous rentrons pour toujours dans le profond repos
D'où nous a tirés la nature;
Dans cette affreuse nuit qui confond les héros
Avec le lâche et le parjure,
Et dont les fiers destins, par de cruelles lois,
Ne laissent sortir qu'une fois.
Mais hélas! pour vouloir revivre,
La vie est-elle un bien si doux?
Quand nous l'aimons tant, songeons-nous
De combien de chagrins sa perte nous délivre?
Elle n'est qu'un amas de craintes, de douleurs,
De travaux, de soucis, de peines.
Pour qui connoît les misères humaines,
Mourir n'est pas le plus grand des malheurs.
Cependant, agréables fleurs,
Par des liens honteux attachés à la vie,
Elle fait seule tous nos soins;
Et nous ne vous portons envie,
Que par où nous devons vous envier le moins.

La même.

§ 8. 6. *Idylle. Le Ruisseau.*

Ruisseau, nous paroissons avoir un même sort:
D'un cours précipité nous allons l'un et l'autre,
Vous à la mer, nous à la mort.
Mais, hélas, que d'ailleurs je vois peu de rapport
Entre votre course et la nôtre!
Vous vous abandonnez sans remords, sans terreur,
A votre pente naturelle,
Point de loi parmi vous ne la rend criminelle.
La vieillesse chez vous n'a rien qui fasse horreur.
Près de la fin de votre course,
Vous êtes plus fort et plus beau
Que vous n'êtes à votre source;
Vous retrouvez toujours quelque agrément nouveau.
Si de ces paisibles bocages
La fraicheur de vos eaux augmente les appas,
Votre bienfait ne se perd pas:
Par de délicieux ombrages,
Ils embellissent vos rivages.
Sur un sable brillant, entre des prés fleuris,
Coule votre onde toujours pure,
Mille et mille poissons dans votre sein nourris,
Ne vous attirent point de chagrins, de mépris:
Avec tant de bonheur d'où vient votre murmure?
Hélas, votre sort est si doux!
Taisez-vous, ruisseau, c'est à nous
A nous plaindre de la nature.
De tant de passions que nourrit notre cœur,
Apprenez qu'il n'en est pas une
Qui ne traîne après soi le trouble, la douleur,

Le repentir, ou l'infortune.
Elles déchirent nuit et jour
Les cœurs dont elles sont maîtresses;
Mais de ces fatales foiblesses
La plus à craindre, c'est l'amour;
Ses douceurs même sont cruelles.
Elles font cependant l'objet de tous les vœux,
Tous les autres plaisirs ne touchent point sans elles;
Mais des plus forts liens le temps use les nœuds,
Et le cœur le plus amoureux,
Devient tranquille, ou passe à des amours nouvelles.
Ruisseau, que vous êtes heureux!
Il n'est point parmi vous de ruisseaux infidèles.
Lorsque les ordres absolus
De l'Être indépendant qui gouverne le monde,
Font qu'un autre ruisseau se mêle avec votre onde:
Quand vous êtes unis, vous ne vous quittez plus.
A ce que vous voulez jamais il ne s'oppose,
Dans votre sein il cherche à s'abîmer:
Vous et lui jusques à la mer
Nous n'êtes qu'une même chose.
De toutes sortes d'unions
Que notre vie est éloignée!
De trahisons, d'horreurs et de dissentions,
Elle est toujours accompagnée.
Qu'avez-vous mérité, ruisseau tranquille et doux,
Pour être mieux traité que nous?
Qu'on ne me vante point ces biens imaginaires,
Ces prérogatives, ces droits,
Qu'inventa notre orgueil pour masquer nos misères:
C'est lui seul qui nous dit que par un juste choix
Le ciel mit, en formant les hommes
Les autres êtres sous leurs lois.
A ne nous point flatter, nous sommes
Leurs tyrans plutôt que leurs rois.
Pourquoi vous mettre à la torture?
Pourquoi vous renfermer dans cent canaux divers?
Et pourquoi renverser l'ordre de la nature,
En vous forçant à jaillir dans les airs?
Si tout doit obéir à nos ordres suprêmes,
Si tout est fait pour nous, s'il ne faut que vouloir,
Que n'employons-nous mieux ce souverain pouvoir?
Que ne régnons-nous sur nous-mêmes?
Mais, hélas! de ses sens esclave malheureux,
L'homme ose se dire le maître
Des animaux, qui sont peut-être
Plus libres qu'il ne l'est, plus doux, plus généreux;
Et dont la foiblesse a fait naître
Cet empire insolent qu'il usurpe sur eux.
Mais que fais-je! où va me conduire
La pitié des rigueurs dont contre eux nous usons?
Ai-je quelque espoir de détruire
Des erreurs où nous nous plaisons?
Non, pour l'orgueil et pour les injustices
Le cœur humain semble être fait.
Tandis qu'on se pardonne aisément tous les vices,
On n'en peut souffrir le portrait.
Hélas, on n'a plus rien à craindre!
Les vices n'ont plus de censeurs;
Le monde n'est rempli que de lâches flatteurs:
Savoir vivre, c'est savoir feindre.
Ruisseau, ce n'est plus que chez vous
Qu'on trouve encor de la franchise;
On y voit la laideur ou la beauté qu'en nous
La bizarre nature a mise,
Aucun défaut ne s'y déguise;

Aux rois comme aux bergers vous les reprochez tous :
Aussi ne consulte-t-on guère
De vos tranquilles eaux le fidèle cristal.
On évite de même un ami trop sincère,
Ce déplorable goût est le goût général.
Les leçons font rougir, personne ne les souffre.
Le fourbe veut paroître homme de probité;
Enfin dans cet horrible gouffre
De misère et de vanité.
Je me perds; et plus j'envisage
La foiblesse de l'homme et sa malignité,
Et moins de la divinité
En lui je reconnois l'image.
Courez, ruisseau, courez, fuyez-nous, reportez
Vos ondes dans le sein des mers dont vous sortez:
Tandis que pour remplir la dure destinée
Où nous sommes assujettis,
Nous irons reporter la vie infortunée
Que le hasard nous a donnée,
Dans le sein du néant d'où nous sommes sortis.

La même.

§ 8. 7. *Idylle. Le berceau.*

Que j'aime à reposer sous ce berceau paisible!
Le souple chèvre-feuille et le jasmin flexible
Y mêlent aux rosiers leurs jets entrelacés :
Il compte cinq printemps, et déjà son feuillage,
Quand sous les feux du jour les sens sont oppressés
M'offre l'abri de son ombrage.
Asile de la paix, séjour aimé des cieux,
Sous ton dôme embelli de feuilles verdoyantes,
Que de tableaux délicieux
Offrent à mon esprit des images riantes
Ou des souvenirs gracieux!
Loin de ces vains plaisirs qui bercent la mollesse,
Loin du séjour des grands qu'enivre la faveur,
Tout à moi, tout aux lois d'une aimable sagesse,
Sur ton émail fleuri je trouve le bonheur.
Mon esprit s'agrandit et mon âme s'épure:
Dans ce temple de la nature,
La volupté sourit à mes sens dégagés
Des prestiges de l'imposture
Et des chaînes des préjugés.
Si d'un œil attentif je cherche à me connoître,
Depuis l'aigle orgueilleux jusqu'au foible ciron,
Rien n'est indifférent, tout est une leçon :
Un ver m'instruit plus sur mon être
Que de vains argumens où se perd la raison.
Le tendre velouté qui pare les prairies,
L'aspect d'un ciel riant, les présens des coteaux,
Le cercle des saisons, le murmure des eaux
Qui baignent ces rives chéries,
Le silence des bois et le chant des oiseaux,
Tout y prête à mes rêveries
Un charme attendrissant et des plaisirs nouveaux.
De quelle volupté mon âme est enivrée!
Dans mon essor audacieux,
M'élevant tout à coup vers la voute azurée,
J'abandonne la terre et d'un œil curieux
Je parcours la plaine éthérée
Et j'ose sur leur marche interroger les cieux.
Où ne m'emporte pas l'élan de la pensée?
Sur des ailes de feu je plane au haut des airs,
Et je découvre, astres divers,

Dans la loi qui vous fut tracée
La puissance du Dieu qui conçut l'univers.
Elle offre à mon esprit un artisan suprême
Aussi simple que grand dans ses vastes desseins:
Le monde n'est plus un problème.
Tout m'annonce qu'il fut créé pour les humains.
C'est pour eux qu'éclatant au centre de sa sphère
L'astre des cieux étend ses réseaux de lumière,
Qu'il réchauffe la terre et la pare de fleurs:
Lorsque, tel qu'un géant, il parcourt sa carrière
Pour qui lanceroit-il ses rayons créateurs?
Seroit-ce pour le tigre ou le lion sauvage
Qui du ciel Africain bravent les feux ardens?
Seroit-ce pour le bœuf qu'en un gras paturage
On voit languissamment traîner des pas pesans?
Dans leur muette indifférence
Ils tournent vers la terre un œil stupide et lourd,
Aveugles instrumens de la toute-puissance
Du moteur éternel qui leur donne le jour.
C'est en vain que l'aimable aurore
De l'éclat du rubis peint un fond de saphir,
Et que sur les monts qu'elle dore
Elle verse ses pleurs et fixe le zéphyr
Dont le souffle embaumé se plaît à rafraîchir
Les brillantes couleurs de la robe de Flore:
En vain la terre s'embellit
Du riche et vif émail que son sein fait éclore;
Tout est perdu pour eux, et l'homme seul jouit.
Berceau chéri, sous ton feuillage
C'est ainsi que l'étude amuse mes loisirs,
Et que libre de soins, exempt de vains désirs,
Sans craindre les écueils où l'homme fait naufrage
Mon cœur aime à jouir, au sein des vrais plaisirs,
Des dons de la nature et de la paix du sage.
L'amitié, d'un air gracieux,
Vient, un livre à la main, quelquefois m'y surprendre.
La joie au fond de l'ame, et le feu dans les yeux,
Je goûte avec transport le plaisir de l'entendre.
Que vous coulez rapidement
Instans délicieux que je passe avec elle!
Dans ses doux entretiens qu'on s'oublie aisément!
La confiance mutuelle
A l'abandon du cœur donne tant d'agrément!
Hélas! pourquoi le temps fuit-il à tire d'aile,
Quand on connoît ainsi le prix du sentiment?
Pourquoi souvent rompt-il une chaîne aussi belle?
O céleste amitié, viens charmer mes loisirs
Dans ce lieu que la paix a choisi pour asile;
Viens-y: sous ce berceau, retraite des plaisirs,
Tu jouiras des dons d'un ciel pur et tranquille,
Des mœurs de l'âge d'or et de l'égalité,
D'un repos enchanteur et de la liberté.
Ici ne sifflent pas les serpens de l'envie:
Et dans les doux transports qu'inspire la gaîté,
On peut boire l'oubli du songe de la vie.
Heureux qui vit en paix dans les champs paternels!
Amant de la nature, il a des jours prospères:
Il foule sous ses pieds les erreurs des mortels,
Et le néant de leurs chimères;
Et que lui fait l'éclat de leurs biens éphémères?
Qu'est à ses yeux leur frêle et rapide beauté?
Peut-elle déguiser l'excès de leurs misères
Sous le masque trompeur de la félicité?
Son cœur, ami de l'ordre, aime la vérité.
Il voit fuir loin de lui les chagrins qui s'envolent,
Et des maux de l'humanité

Compagnes de ses pas les vertus le consolent.
C'est pour lui que le ciel verse ses doux présens.
Puissé-je, ô mon berceau, sur l'hiver de mes ans,
Reposer sous ton ombre, y respirer encore
Les parfums dont les fleurs embaument le printemps,
Et dans l'heureux oubli du temps qui tout dévore,
Amuser mes derniers instans
Du souvenir de mon aurore.

M. de Lévizac.

EGLOGUES.

§ 10. 1. *Eglogue. Climène.*

Tircis étoit touché des attraits de Climène,
Sans que d'aucun espoir il pût flatter sa peine:
Ce berger accablé de son mortel ennui
Ne se plaisoit qu'aux lieux aussi tristes que lui.
Errant à la merci de ses inquiétudes
Sa douleur l'entraînoit aux noires solitudes:
Et des tendres accens de sa mourante voix,
Il faisoit retentir les rochers et les bois.
Climène, disoit il, ô trop belle Climène,
Vous surpassez autant les nymphes de la Seine,
Que ces chênes hautains, et si verts et si beaux,
Des humides marais surpassent les roseaux.
Votre divin esprit, votre beauté divine
Du plus pur sang des dieux marquent votre origine.
Le soleil qui voit tout, et qui nous fait tout voir,
N'eut jamais tant que vous d'éclat ni de pouvoir.
Où vous portez les yeux les forêts reverdissent;
Où vous disparoissez, toutes choses languissent;
Les fleurs ne peuvent naître ailleurs que sous vos pas.
Et le printemps n'est point où l'on ne vous voit pas.
Où peut-on voir qu'en vous, ces œillets et ces lis
Qui paroissent toujours nouvellement cueillis?
Mais plus ces doux attraits vous rendent adorable,
Plus ces attraits si doux me rendent misérable;
Si vous considérez tant de charmes divers
Comme autant de sujets de mépriser mes vers.
De votre belle bouche une seule parole
M'est ce qu'au voyageur est l'herbe fraîche et molle.
Je ne m'en dédis point, je n'aimerai que vous.
Mais Iris m'assuroit d'un empire plus doux;
Et je me sens si las de votre tyrannie,
Que j'ai presque regret à la fière Uranie.
J'ai regret à Philis, encor qu'elle aime mieux
L'indiscret Alidor, la honte de ces lieux;
Qu'elle soit mille fois plus changeante que l'onde;
Qu'elle soit brune encore, et que vous soyez blonde.
Hélas! de vains désirs si long-temps enflammé,
Faut-il toujours aimer où l'on n'est point aimé?
Hélas! de quel espoir est ma faute suivie,
Si lorsque dans les pleurs je consume ma vie,
Celle pour qui je souffre un sort si rigoureux
Trouve tant de plaisir à me voir malheureux?
En mille et mille lieux de ces rives champêtres
J'ai gravé son beau nom sur l'écorce des hêtres;
Sans qu'on s'en aperçoive il croîtra chaque jour:
Hélas! sans qu'elle y songe ainsi croît mon amour!
Pour éclairer autrui comme un flambeau s'allume,
Pour en servir une autre ainsi je me consume.
Ah! si du même trait dont mon cœur est blessé....
Mais ne poursuivons point ce discours insensé.
Je serai trop heureux, belle et jeune Climène,
S'il vous plaît seulement consentir à ma peine.
N'ai-je point quelque agneau dont vous ayez désir?

Vous l'aurez aussitôt : vous n'avez qu'à choisir ;
Et si Pan le défend de tout regard funeste,
Aux yeux des enchanteurs j'abandonne le reste.
Pan a soin des brebis, Pan a soin des pasteurs,
Et Pan me peut venger de toutes vos rigueurs.
Il aime, je le sais, il aime ma musette :
De mes rustiques airs aucun il ne rejète ;
Et la chaste Pallas, race du roi des dieux,
A trouvé quelquefois mon chant mélodieux,
Sous ses feuillages verts venez, venez m'entendre ;
Si ma chanson vous plaît, je vous la veux apprendre.
Que n'eût point fait Iris pour en apprendre autant ?
Iris que j'abandonne, Iris qui m'aimoit tant !
Si vous vouliez venir, ô miracle des belles ;
Je vous enseignerois un nid de tourterelles ;
Je veux vous les donner pour gage de ma foi,
Car on dit qu'elles sont fidèles comme moi.
Climène, il ne faut point mépriser nos bocages ;
Les dieux ont autrefois aimé nos pâturages,
Et leurs divines mains, aux rivages des eaux,
Ont porté la houlette, et conduit les troupeaux.
L'aimable déité qu'on adore à Cythère,
Du berger Adonis se faisoit la bergère ;
Hélène aima Pâris, et Pâris fut berger.
Et berger on le vit les déesses juger.
Quiconque sait aimer peut devenir aimable :
Tel fut toujours d'amour l'arrêt irrévocable ;
Hélas ! et pour moi seul change-t-il cette loi ?
Rien n'aime tant que vous, rien n'aime comme moi.

Segrais.

§ 11. *2. Eglogue. Ismène.*

Sur la fin d'un beau jour, au bord d'une fontaine,
Corilas sans témoins entretenoit Ismène :
Elle aimoit en secret, et souvent Corilas
Se plaignoit des rigueurs qu'on ne lui marquoit pas.
Soyez content de moi, lui disoit la bergère ;
Tout ce qui vient de vous est en droit de me plaire.
J'entends avec transport les airs que vous chantez ;
J'aime à garder les fleurs que vous me présentez.
Si vous avez écrit mon nom sur quelque hêtre,
Aux traits de votre main j'aime à vous reconnoître ;
Pourriez-vous bien encor ne vous pas croire heureux ?
Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.
Je veux bien vous promettre une amitié plus tendre,
Que ne seroit l'amour que vous pourriez prétendre :
Nous passerons les jours dans nos doux entretiens,
Vos troupeaux me seront aussi chers que les miens.
Si de vos fruits pour moi vous cueillez les prémices,
Vous urez de ces fleurs dont je fais mes délices ;
Notre amitié peut-être aura l'air amoureux ;
Mais n'ayons pas d'amour, il est trop dangereux.
Dieux, disoit le berger, quelle est ma récompense !
Vous ne me marquerez aucune préférence :
Avec cette amitié dont vous flattez mes maux
Vous vous plairez encore au chant de mes rivaux,
Je ne connois que trop votre humeur complaisante ;
Vous aurez avec eux la douceur qui m'enchante,
Et ces vifs agrémens et ces souris flatteurs,
Que devroient ignorer tous les autres pasteurs.
Ah ! plutôt mille fois...Non, non, répondoit-elle,
Ismène à vos yeux seuls voudra paroître belle.
Ces légers agrémens que vous avez trouvés,
Ces obligeans souris vous seront réservés ;

Je n'écouterai point, sans contrainte et sans peine
Les chants de vos rivaux, fussent-ils pleins d'Ismène,
Vous serez satisfait de mes rigueurs pour eux:
Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.
Eh bien! reprenoit-il, ce sera mon partage
D'avoir sur mes rivaux quelque foible avantage:
Vous savez que leurs cœurs vous sont moins assurés,
Moins acquis que le mien: et vous me préférez:
Tout autre l'auroit fait, mais enfin dans l'absence
Vous n'aurez de me voir aucune impatience:
Tout vous pourra fournir un assez doux emploi,
Et vous trouverez bien la fin des jours sans moi.
Vous me connoissez mal, ou vous feignez peut-être,
Dit-elle tendrement, de ne me pas connoître:
Croyez-moi, Corilas, je n'ai pas le bonheur
De regretter si peu ce qui flattoit mon cœur.
Vous partîtes d'ici quand la moisson fut faite:
Eh! qui ne s'aperçut que j'étois inquiète?
La jalouse Doris, pour me le reprocher,
Parmi trente pasteurs vint exprès me chercher.
Que j'en sentis contre elle une vive colère!
On vous l'a raconté, n'en faites point mystère:
Je sais combien l'absence est un temps rigoureux.
Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.
Qu'auroit dit d'avantage une bergère amante;
Le mot d'amour manquoit, Ismène étoit contente.
A peine le berger en espéroit-il tant?
Mais sans le mot d'amour il n'étoit point content.
Enfin pour obtenir ce mot qu'on lui refuse,
Il songe à se servir d'une innocente ruse.
Il faut vous obéir, Ismène, et dès ce jour,
Dit-il en soupirant, ne parler plus d'amour.
Puis qu'à votre repos l'amitié ne peut nuire,
A la simple amitié mon cœur va se réduire:
Mais la jeune Doris, vous n'en sauriez douter,
Si j'étois son amant, voudroit bien m'écouter.
Ses yeux m'ont dit cent fois: Corilas, quitte Ismene,
Viens ici, Corilas, qu'un doux espoir t'amène.
Mais les yeux les plus beaux m'appeloient vainement;
J'aimois Ismène alors comme un fidèle amant.
Maintenant cet amour que votre cœur rejète,
Ces soins trop empressés, cette ardeur inquiète,
Je les porte à Doris, et je garde pour vous
Tout ce que l'amitié peut avoir de plus doux.
Vous ne me dites rien? Ismène à ce langage
Demeuroit interdite, et changeoit de visage.
Pour cacher sa rougeur, elle voulut en vain
Se servir avec art d'un voile ou de sa main;
Elle n'empêcha pas son trouble de paroître:
Eu! quels charmes alors le berger vit-il naître?
Corilas, lui dit-elle, en détournant les yeux,
Nous devions fuir l'amour, et c'eût été le mieux:
Mais puisque l'amitié vous paroît trop paisible,
Qu'à moins que d'être amant vous êtes insensible,
Que la fidélité n'est chez vous qu'à ce prix,
Je m'expose à l'amour, et n'aimez point Doris.

Fontenelle.

§ 12. 3. *Eglogue. Combat pastoral.*

LICAS, ATIS.

Licas que le désir de connoître la ville
Éloigna quelque temps d'un séjour plus tranquille,
Y revenoit enfin, plus fier d'avoir appris
A mêler dans ses airs des tours fins et fleuris

Aux simples sentimens, aux grâces naturelles
Dont les bergers du lieu savoient peindre leurs belles.
On y vantoit Atis, on y vantoit ses chants ;
Mais Licas crut les siens plus vifs et plus touchans ;
Il l'osa défier au combat de la flûte ;
Florine qu'ils aimoient jugeoit de leur dispute ;
Et rivaux à la fois et de gloire et d'amour,
Les deux bergers ainsi chantèrent tour à tour,

LICAS.

Au moment fortuné que j'aperçus ma belle,
L'amour, tendant son arc, voltigeoit autour d'elle ;
Elle jeta sur moi des regards pleins d'attraits :
Le dieu prit ce temps sur pour me lancer ses traits.

ATIS.

On célébroit ici la reine de Cythère :
Mon cœur de cent beautés distingua ma bergère ;
D'un désir inconnu je me sentis presser ;
Et je baissai les yeux, de peur de l'offenser.

LICAS.

Tous les cœurs à l'envi s'empressent sur ses traces,
Quand dans ses blonds cheveux arrangés par les grâces,
Elle a mis avec art les plus brillantes fleurs,
Dont l'éclat de son teint fait pâlir les couleurs.

ATIS.

De tous ces ornemens je ne m'aperçois guère,
Parée, ou négligée, elle sait toujours plaire :
Hélas ! en quelque état qu'elle s'offre à mes yeux,
C'est toujours comme elle est qu'elle me plaît le mieux.

LICAS.

Avides courtisans adorez la fortune :
Allez faire à nos rois une cour importune ;
De la seule beauté je reconnois les lois ;
Mais ses esclaves sont plus heureux que nos rois.

ATIS.

Je ne songe jamais qu'à celle que j'adore,
Que m'importent les soins de celle que j'ignore ?
Mon seul amour m'occupe et je m'en entretiens,
Sans songer si quelque autre aspire à d'autres biens.

LICAS.

Dans le bocage épais où va rêver ma belle,
Parlez-lui de mes feux plaintive Philomèle,
Dans les antres secrets quand elle fuit le jour,
Échos qui le savez, dites-lui mon amour.

ATIS.

Assidu sur les pas de celle qui m'attache,
Il n'est point de détour, de bois qui me la cache ;
Dans les antres en vain elle iroit se cacher,
L'amour me le revèle, et je cours l'y chercher.

LICAS.

Partout à son aspect les campagnes fleurissent ;
L'air en devient plus pur, et les bois reverdissent.

ATIS.

Je n'aime que les jours, les lieux où je la voi,
Quand je ne la vois plus, tout est égal pour moi.

LICAS.

Si quelque jour mes soins pouvoient toucher son âme,
Que ce triomphe, amour, redoubleroit ma flamme.

ATIS.

Si l'amour m'accordoit ce destin glorieux,
Je serois plus content, et n'aimerois pas mieux.

LICAS.

J'ai fait des vers pour elle, et je veux les lui dire,
L'amour les a lui-même applaudis d'un sourire.

ATIS.

J'en ai fait que je trouve encor trop languissans ;
Je n'ai pas à mon gré dit tout ce que je sens.

LICAS.

Écoute, écoute, Atis, la chanson que j'ai faite,
Et tu pourras juger si ma flamme est parfaite.
C'est Iris désormais qui borne mes désirs.
Je ne puis dans mes tendres chaînes
Etre heureux que par ses plaisirs,
Ni malheureux que par ses peines.

ATIS.

Écoute donc, Licas, ma chanson à ton tour:
Mais ne va pas par là juger de mon amour.
Quand j'ai dit pour Iris tout ce qu'amour inspire
J'y voudrois encore ajouter.
Je sens plus que je ne puis dire;
Hélas! je sais bien mieux l'aimer que la chanter.

LICAS.

Florine, il en est temps, vous devez prononcer.

ATIS.

Je crains trop cet arrêt, pour vouloir le presser...

Tel de ces deux bergers fut le combat champêtre;
L'un suivoit la nature; il n'eut point d'autre maître;
L'autre vouloit de l'art y joindre le secours,
Qui loin de l'embellir, la déguise toujours.
Dans le cœur de Florine Atis eut la victoire;
Elle voulut pourtant lui cacher cette gloire;
Et dans un embarras qu'Atis aperçut bien,
Le regarda, rougit, et ne prononça rien.

Houdart de la Motte.

§ 13. CONTES. 1. *Conte. Philémon et Baucis.*

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux:
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux,
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille;
Des soucis dévorans c'est l'éternel asile:
Véritable vautour, que le fils de Japet
Représente enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.
Le sage y vit en paix, et méprise le reste:
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour:
Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.
Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple:
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
Hyménée et l'amour, par des désirs constans,
Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps.
Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme;
Clothon prenoit plaisir à filer cette trame.
Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés.
Eux seuls ils composoient toute leur république:
Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendoient!
Tout vieillit: sur leur front les rides s'étendoient;
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encor se produire.
Ils habitoient un bourg plein de gens dont le cœur
Joignoit aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence;
Tous deux en pélerins vont visiter ces lieux.
Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux.
Près enfin de quitter un séjour si profane

Ils virent à l'écart une étroite cabane
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
Mercure frappe; on ouvre. Aussitôt Philémon
Vient au devant des dieux, et leur tient ce langage:
Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
Reposez-vous; usez du peu que nous avons;
L'aide des dieux à fait que nous le conservons:
Usez-en; saluez ces pénates d'argile.
Jamais le ciel ne fut aux humains si facile,
Que quand Jupiter même étoit de simple bois;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde;
Encor que le pouvoir au désir ne réponde,
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus.
Quelques restes de feu sous la cendre épandus
D'un souffle haletant pas Baucis s'allumèrent.
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent.
L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs;
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les dieux, non pas sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois,
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant par Baucis le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas:
Encore assure-t-on si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avoit rompue.
Baucis en égala les appuis chancelans
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé, couvrit deux escabelles:
Il ne servoit pourtant qu'aux fêtes solennelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert pour tous mets,
D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérès.
Les divins voyageurs, altérés de leur course,
Méloient au vin grossier le crystal d'une source.
Plus le vase versoit, moins il s'alloit vidant.
Philémon reconnut ce miracle évident;
Baucis n'en fit pas moins: tous deux s'agenouillèrent;
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent.
Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils
Qui font trembler les cieux, sur leurs pôles assis.
Grand Dieu, dit Philémon, excusez notre faute:
Quels humains auroient cru recevoir un tel hôte.
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux:
Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux?
C'est le cœur qui fait tout: que la terre et que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde;
Il lui préféreront les seuls présens du cœur.
Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur.
Dans le verger couroit une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée;
Elle en veut faire un mets et la poursuit en vain:
La volatille échappe à sa tremblante main;
Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.
Ce recours à l'oiseau ne fut par inutile:
Jupiter intercède. Et déjà les vallons
Voyoient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.
Les dieux sortent enfin, et font sortir leurs hôtes.
De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes:
Suivez-nous. Toi Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs!
Il dit: et les autans troublent déjà la plaine.
Nos deux époux suivoient, ne marchant qu'avec peine,
Un appui de roseau soulageoit leurs vieux ans:

Moitié secours des dieux, moitié peur, les hâtans,
Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent.
A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent,
Des ministres du dieu les escadrons flotans
Entraînèrent, sans choix, animaux, habitans,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure:
Sans vestige du bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploroient ces sévères destins :
Les animaux périr ! car encor les humains,
Tous avoient dû tomber sous les célestes armes :
Baucis en répandit en secret quelques larmes.
Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs
Changent leur frêle enduit en marbres les plus durs.
De pilastres massifs les cloisons revêtues
En moins de deux instans s'élèvent jusqu'aux nues;
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris:
Tous ces événemens sont peints sur les lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Appelle!
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux époux, surpris, étonnés, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures:
Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures
Pour présider ici sur les honneurs divins,
Et, prêtres, vous offrir les vœux des pélerins?
Jupiter exauça leur prière innocente.
Hélas! dit Philémon, si votre main puissante
Vouloit favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels;
Clothon feroit d'un coup ce double sacrifice;
D'autres mains nous rendroient un vain et triste office:
Je ne pleurerois point celle-ci ; ni ses yeux
Ne troubleroient non plus de leurs larmes ces lieux.
Jupiter à ce vœu fut encor favorable.
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis
Ils contoient cette histoire aux pélerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux debout prêtoit l'oreille:
Philémon leur disoit: ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de temple aux immortels:
Un bourg étoit autour, ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies:
Du céleste courroux tous furent les hosties.
Il ne resta que nous d'un si triste débris:
Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris;
Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
Philémon regardoit Baucis par intervalles ;
Elle devenoit arbre et lui tendoit les bras:
Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas ;
Il veut parler, l'écorce à sa langue pressée.
L'un et l'autre se dit adieu de la pensée :
Le corps n'est tantôt plus que feuillage et que bois
D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix.
Même instant, même sort à leur fin les entraîne;
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre
Ils s'aiment jusqu'au bout malgré l'effort des ans.
Ah ! si. . . . Mais autre part j'ai porté mes présens.
Célébrons seulement cette métamorphose
De fidèles témoins m'ayant conté la chose,
Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
Quelque jour on verra chez les races futures,

Sous l'appui d'un grand nom, passer ces aventures.
Vendôme, consentez au lot que j'en attends ;
Faites-moi triompher de l'envie et du temps ;
Enchaînez ces démons, que sur nous ils n'attentent,
Ennemis des héros et de ceux qui les chantent.
Je voudrois pouvoir dire en un style assez haut
Qu'ayant mille vertus, vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer seroit œuvre infinie :
L'entreprise demande un plus vaste génie ;
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer ?
Sans parler de celui qui force à vous aimer.
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages,
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages ;
Don du ciel, qui peut seul tenir lieu des présens,
Que nous font à regret le travail et les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des dieux les possède, c'est vous ;
Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous.
Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homère,
Vient de les retoucher, attentive à vous plaire :
On dit qu'elle et ses sœurs par l'ordre d'Apollon,
Transportent dans Anet tout le sacré vallon :
Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages !
Puissent-ils tout d'un coup élever leurs sourcils,
Comme ou vit autrefois Philémon et Baucis !

La Fontaine.

§ 14. *2. Conte. La Matrone d'Ephèse.*

S'il est un conte usé, commun et rebattu,
C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise.
Et pourquoi donc le choisis-tu ?
Qui t'engage à cette entreprise ?
N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits ?
Qu'elle grâce aura ta matrone,
Au prix de celle de Pétrone ?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits ?
Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,
Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Ephèse il fut autrefois
Une dame en sagesse et vertus sans égale,
Et selon la commune voix,
Ayant su raffiner sur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle et de sa chasteté ;
On l'alloit voir par rareté :
C'étoit l'honneur du sexe : heureuse sa patrie !
Chaque mère à sa bru l'alléguoit pour patron ;
Chaque époux la prônoit à sa femme chérie :
D'elle descendent ceux de la prudoterie,
Antique et célèbre maison.
Son mari l'aimoit d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
Ce seroit un détail frivole.
Il mourut : et son testament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,
Si les biens réparoient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte veuve pourtant fait la décheveléе,
Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
Celle-ci, par ses cris, mettoit tout en alarme ;
Celle-ci faisoit un vacarme,
Un bruit, et des regrets à percer tous les cœurs,

Bien qu'on sache qu'en ces malheurs,
De quelque désespoir qu'une âme soit atteinte,
La douleur est toujours moins forte que la plainte:
Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
Chacun fit son devoir de dire à l'affligée
Que tout a sa mesure, et que de tels regrets
Pourroient pêcher par leur excès:
Chacun rendit par là sa douleur rengrégée.
Enfin ne voulant pas jouir de la clarté
Que son époux avoit perdue,
Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers descendue.
Et voyez ce que peut l'excessive amitié:
(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)
Une esclave en ce lieu la suivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie.
Prête, je m'entends bien, c'est-à-dire, en un mot
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et, jusques à l'effet, courageuse et hardie.
L'esclave avec la dame avoit été nourrie:
Toutes deux s'entr'aimoient: et cette passion
Etoit crue avec l'âge au cœur des deux femelles:
Le monde entier à peine eût fourni deux modèles
D'une telle inclination.
Comme l'esclave avoit plus de sens que la dame,
Elle laissa passer les premiers mouvemens;
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette âme
Dans l'ordinaire train des communs sentimens.
Aux consolations la veuve inaccessible
S'appliquoit seulement à tout moyen possible
De suivre le défunt aux noirs et tristes lieux.
Le fer auroit été le plus court et le mieux;
Mais la dame vouloit paître encore ses yeux
Du trésor qu'enfermoit la bière,
Froide dépouille, et pourtant chère.
C'étoit là le seul aliment
Qu'elle prît en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes
Notre veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
Un jour se passe, et deux, sans autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquens hélas,
Qu'un inutile et long murmure
Contre les dieux, le sort et la nature.
Enfin sa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer si bien.
Encore une autre mort faisoit sa résidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment;
Car il n'avoit pour monument
Que le dessous d'une potence:
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laissé.
Un soldat bien récompensé
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit par ordonnance
Que si d'autres voleurs, un parent, un ami,
L'enlevoient, le soldat, nonchalant, endormi
Rempliroit aussitôt sa place.
C'étoit trop de sévérité;
Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fît au garde aucune grâce.
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté: spectacle assez nouveau.
Curieux, il y court, entend de loin la dame
Remplissant l'air de ses clameurs.
Il entre, est étonné, demande à cette femme
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,

Pourquoi cette triste musique,
Pourquoi cette maison noire et mélancolique.
Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles.
Le mort pour elle y répondit:
Cet objet sans autres paroles,
Disoit assez par quel malheur
La dame s'enterroit ainsi toute vivante.
Nous avons fait serment, ajouta la suivante,
De nous laisser mourir de faim et de douleur.
Encor que le soldat fût mauvais orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.
La dame cette fois eut de l'attention;
Et déjà l'autre passion
Se trouvoit un peu ralentie:
Le temps avoit agi. Si la foi du serment,
Poursuivit le soldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger seulement,
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles.
Conclusion, qu'il obtint d'elle
Une permission d'apporter son soupé:
Ce qu'il fit. Et l'esclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu:
Qu'importe à votre époux que vous cessiez de vivre?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous suivre,
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu?
Non, madame; il voudroit achever sa carrière.
La nôtre sera longue encor si nous voulons.
Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la bière?
Nous aurons tout loisir, d'habiter ces maisons.
On ne meurt que trop tôt: qui nous presse? attendons.
Quant à moi, je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts?
Que vous servira-t-il d'en être regardée?
Tantôt, en voyant les trésors
Dont le ciel prit plaisir d'orner votre visage,
Je disois: hélas! c'est dommage!
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce discours flatteur la dame s'éveilla.
Le dieu qui fait aimer prit son temps, il tira
Deux traits de son carquois: de l'un il entama
Le soldat jusqu'au vif; l'autre effleura la dame.
Jeune et belle, elle avoit sous ses pleurs de l'éclat;
Et des gens de goût délicat
Auroient bien pu l'aimer, et même étant leur femme
Le garde en fut épris; les pleurs, et la pitié,
Sorte d'amour ayant ses charmes,
Tout y fit: une belle, alors qu'elle est en larmes,
En est plus belle de moitié.
Voilà donc notre veuve écoutant la louange,
Poison qui de l'amour est le premier degré:
La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne. Il fait tant qu'elle mange:
Il fait tant que de plaire, et se rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait:
Il fait tant enfin qu'elle change;
Et toujours par degrés, comme l'on peut penser,
De l'un à l'autre il fait cette femme passer.
Je ne le trouve pas étrange:
Elle écoute un amant, elle en fait un mari.
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.
Pendant cette hyménée, un voleur se hasarde
D'enlever le dépôt commis aux soins du garde:

Il en entend le bruit; il y court à grands pas,
Mais en vain: la chose étoit faite.
Il revient au tombeau conter son embarras,
Ne sachant où trouver retraite.
L'esclave alors lui dit, le voyant éperdu:
L'on vous a pris votre pendu?
Les lois ne vous feront, dites-vous, nulle grâce?
Si madame y consent, j'y remédierai bien.
Mettons notre mort en la place,
Les passans n'y connoîtront rien.
La dame y consentit. O volages femelles!
La femme est toujours femme. Il en est qui sont belles;
Il en est qui ne le sont pas:
S'il en étoit d'assez fidèles,
Elles auroient assez d'appas.
Prudes, vous vous devez défier de vos forces:
Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Est de résister aux amorces,
La nôtre est bonne aussi: mais l'exécution
Nous trompe également: témoin cette matrone.
Et, n'en déplaise au bon Pétrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au dessein de mourir mal conçu, mal formé:
Car de mettre au patibulaire
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire;
Cela lui sauvoit l'autre: et, tout considéré,
Mieux vaut goujat debout, qu'empereur enterré.

La Fontaine.

§ 15. 3. *Conte. Thélème et Macare.*

Macare est le bonheur *et Thélème* le désir *ou* la volonté.

Thélème est vive, elle est brillante,
Mais elle est bien impatiente;
Son œil est toujours ébloui,
Et son cœur toujours la tourmente.
Elle aimoit un gros réjoui,
D'une humeur toute différente.
Sur son visage épanoui
Est la sérénité touchante:
Il écarte à la fois l'ennui,
Et la vivacité bruyante.
Rien n'est plus doux que son sommeil,
Rien n'est plus doux que son réveil;
Le long du jour il vous enchante.
Macare est le nom qu'il portoit.
Sa maîtresse inconsidérée
Par trop de soin le tourmentoit:
Elle vouloit être adorée,
En reproches elle éclata:
Macare en riant la quitta
Et la laissa désespérée.
Elle courut étourdiment
Chercher de contrée en contrée
Son infidèle et cher amant,
N'en pouvant vivre séparée.
Elle va d'abord à la cour.
Auriez-vous vu mon cher amour?
N'avez-vous point mon cher Macare?
Tous les railleurs de ce séjour
Sourirent à ce nom bizarre,
Comment ce Macare est-il fait?
Où l'avez-vous perdu, ma bonne?
Faites-nous un peu son portrait.
Ce Macare qui m'abandonne,
Dit-elle, est un homme parfait,
Qui n'a jamais haï personne,
Qui de personne n'est haï,
Qui de bon sens toujours raisonne,
Et qui n'eut jamais de souci.
A tout le monde il a su plaire.
On lui dit: ce n'est pas ici
Que vous trouverez votre affaire,
Et les gens de ce caractère
Ne sont pas dans ce pays-ci.
Thélème marcha vers la ville.
D'abord elle trouve un couvent,
Et pense dans ce lieu tranquille
Rencontrer son tranquille amant.
Le sous-prieur lui dit, madame,
Nous avons long-temps attendu
Ce bel objet de votre flamme,
Et nous ne l'avons jamais vu.
Mais nous avons en récompense
Des vigiles, du temps perdu,
Et la discorde et l'abstinence.
Lors un petit moine tondu
Dit à la dame vagabonde:
Cessez de courir à la ronde
Après votre amant échappé,

Car si l'on ne m'a pas trompé,
Ce bon homme est dans l'autre monde.
A ce discours impertinent
Thélème se mit en colère:
Apprenez, dit-elle, mon frère,
Que celui qui fait mon tourment
Est né pour moi, quoi qu'on en dise;
Il habite certainement
Le monde où le destin m'a mise,
Et je suis son seul élément:
Si l'on vous fait dire autrement,
On vous fait dire une sottise.
La belle courut de ce pas
Chercher au milieu du fracas
Celui qu'elle croyoit volage.
Il sera peut-être à Paris,
Dit-elle, avec les beaux esprits,
Qui l'ont peint si doux et si sage.
L'un d'eux lui dit: Sur mon avis,
Vous pourriez vous tromper peut-être;
Macare n'est qu'en nos écrits;
Nous l'avons peint sans le connoître.
Elle aborda près du palais,
Ferma les yeux et passa vite:
Mon amant ne sera jamais
Dans cet abominable gîte:
Au moins la cour a des attraits,
Macare auroit pu s'y méprendre;
Mais les noirs suivans de Thémis
Sont les éternels ennemis
De l'objet qui me rend si tendre.
Thélème au temple de Rameau,
Chez Melpomène, chez Thalie,
Au premier spectacle nouveau,
Croit trouver l'amant qui l'oublie.
Elle est priée à ces repas
Où président les délicats,
Nommés la bonne compagnie.
Des gens d'un agréable accueil
Y semblent au premier coup-d'œil
De Macare être la copie;
Mais plus ils étoient occupés
Du soin flatteur de le paroître,
Et plus à ses yeux détrompés
Ils étoient éloignés de l'être.
Enfin, Thélème au désespoir,
Lasse de chercher sans rien voir,
Dans sa retraite alla se rendre.
Le premier objet qu'elle y vit,
Fut Macare auprès de son lit,
Qui l'attendoit pour la surprendre.
Vivez avec moi désormais,
Dit-il, dans une douce paix,
Sans trop chercher, sans trop prétendre,
Et si vous voulez posséder
Ma tendresse avec ma personne,
Gardez de jamais demander
Au-delà de ce que je donne.
Les gens de Grec enfarinés
Connoîtront Macare et Thélème
Et vous diront, sous cet emblème,
A quoi nous sommes destinés.
Macare, c'est toi qu'on désire,
On t'aime, on te perd et je croi
Que je t'ai rencontré chez moi;
Mais je me garde de le dire.
Quand on se vante de t'avoir,
On en est privé par l'envie;
Pour te garder il faut savoir
Te cacher et cacher sa vie.

Voltaire.

§ 16. 4 *Conte. L'ennui et le plaisir*

Pour s'égayer un jour l'ennui
Résolut de faire un voyage;
Il prit beaucoup d'or avec lui,
Et se fit un grand équipage.
Le dégoût, la satiété
La tristesse, l'oisiveté
Escortèrent le personnage.
Dix grosses mules du Poitou
Formoient le pesant attelage;
Deux cochers, six laquais, un page
Le conduisoient je ne sais où.
Dans sa magnifique voiture,
L'ennui voyageoit tristement,
Et bâilloit à chaque moment.
Les fleurs, les fruits et la verdure,
L'immensité du firmament,
Ses couleurs, sa lumière pure,
Ne le touchoient que foiblement;
Son œil mort voyoit froidement,
Les merveilles de la nature.
Quelquefois un livre il prenoit,
Et soudain il le refermoit.
Quel ouvrage auroit pu distraire
Son esprit pétri de matière!
A mesure qu'il cheminoit,
En tout temps il se retournoit,
Ouvroit vingt fois sa tabatière,
Prenoit du tabac et dormoit.
Le moindre choc, la moindre pierre
Au même instant le réveilloit,
Et nonchalamment il rouvroit
Son humide et lourde paupière.
Pendant qu'il voyageoit ainsi,
Il rencontre un jeune étourdi,
A la démarche fière et leste;
Son air est vif et sémillant,
Son œil brille, il est pétillant,
Sa figure est toute céleste,
Il respire le sentiment
C'étoit un ange assurément.
Non, de l'ennui c'étoit le frère
Qui voyageoit à la légère
Accompagné de la gaîté,
L'amour et la vivacité;
C'étoit là tout son équipage.
Le désir devant lui couroit,
A son aspect tout s'animoit.
Philomèle par son ramage
Sur son chemin le saluoit,
Volant de bocage en bocage,
Le volage, le doux zéphyr
Jetoit des fleurs sur son passage:
Mes amis, c'étoit le plaisir.
Les deux frères se reconnurent
Au même instant qu'ils s'aperçurent:
Le plaisir embrassa l'ennui
Et se mit à côté de lui.

Il lui dit : où va votre altesse ?
Nous voici tout près de Lutèce :
Ce séjour-là ne me vaut rien ;
Pour vous, vous y serez fort bien.
Alors l'ennui se prit à dire :
Je ne sais pas trop où je vais ;
Je visite mon vaste empire,
Mais pour moi tout est sans attraits ;
Tout me nuit, ou semble me nuire.
Je suis cependant un grand roi ;
Rien ne se fait presque sans moi.
Et d'où vient donc que je m'ennuie ?
Avez-vous cette maladie ?
Le plaisir soudain lui répond :
Je ne la connus de ma vie,
La joie est toujours sur mon front,
Comme vous, je suis roi du monde,
Mais mon sceptre n'est pas de plomb,
Je rends la nature féconde ;
C'est par moi qu'elle s'embellit :
C'est par vous qu'elle s'enlaidit.
On m'aime, on me cherche, on vous fuit.
Tel est le vœu de la nature,
On vous fait diable, on me fait dieu :
Mais je pars, car le temps me dure :
Voici bientôt la nuit obscure ;
Il faut chercher un gîte. Adieu.
Le plaisir vit une bergère
Qui faisoit signe à son amant
De se glisser furtivement
Par une porte de derrière :
Il vole auprès d'eux à l'instant,
Et fut heureux dans leur asile ;
Mais l'ennui triste et mécontent
Alla se loger dans la ville.

Le Chev. de Rivarol.

§ 17. 5. *Conte. Daphné métamorphosée en laurier.*

D'Apollon, dieu des vers, de la lyre et du jour,
Daphné, nymphe des bois, fut le premier amour.
Non que du seul destin l'ascendant invincible
Eût décidé le choix de ce dieu trop sensible.
Cupidon, irrité, se fit un jeu cruel
D'embraser de ses feux le cœur de l'immortel.
Fier d'avoir triomphé d'un monstrueux reptile,
Phœbus vit Cupidon qui, d'un arc indocile,
Tâchoit, en le courbant, de tendre le ressort.
Foible enfant, lui dit-il, à quoi bon cet effort ?
Pourquoi ces traits cruels dans tes mains innocentes ?
Va, crois-moi, jette là ces armes trop pesantes :
Ce superbe carquois, parure des combats,
Sied mieux à mon épaule, et cet arc à mon bras.
Cet horrible dragon, à la gueule béante,
Qui couvroit tant d'arpens sous sa masse rampante,
Python, l'affreux Python, de mille traits percé,
Sous mes puissantes mains vient d'être terrassé.
Content de ton flambeau, dans le cœur d'une belle,
De je ne sais quels feux fais jaillir l'étincelle ;
Fais pleurer des amans enchaînés sous tes lois ;
Pleure toi-même aussi : ce sont là tes exploits.
Mais aux droits d'Apollon, garde-toi de prétendre.
De tes traits, je l'avoue, on ne peut se défendre,
Dit le fils de Vénus : mais défends-toi des miens,
Ou vante moins ta gloire ; et toi-même conviens
Qu'autant un immortel surpasse le reptile,
Autant ton bras puissant cède à ma main débile ;
Ose en courir l'honneur, ou du moins le danger.
Il dit, et l'arc en main prend un essor léger,
Et s'élevant dans l'air qu'il frappe de son aile,
Il atteint des neuf sœurs la montagne immortelle.
Là, sans être aperçu, sous un ombrage épais,
Dans son double carquois sa main choisit deux traits :
L'un armé d'un plomb vil, qui mollit et s'émousse,
Loin d'inspirer l'amour, l'écarte et le repousse ;
Aiguisé sur la pierre, et dans le sang trempé,
L'autre ouvre au fol amour le cœur qu'il a frappé.
La nymphe, du premier, sent effleurer son âme ;
L'autre perce le dieu, le pénètre et l'enflamme.
C'en est fait ! malheureux ! il aime sans retour :
Il aime, et Daphné craint jusqu'au nom de l'amour.
Elle aime à remporter d'une main triomphante,
Des hôtes des forêts la dépouille sanglante.

Emule de Diane, un nœud simple et sans art,
Relève ses cheveux voltigeant au hasard.
En vain de mille amans elle a reçu l'hommage;
L'hommage des amans est pour elle un outrage.
Belle, mais inhumaine, elle erre dans les bois;
Elle veut ignorer et l'hymen et ses lois.
Son père mille fois la pressa de se rendre:
Ma fille, disoit-il, vous me devez un gendre;
Ma fille, disoit-il, je vous dois un époux.
Comme un horrible affront, craignant un nom si doux,
La nymphe rougissoit; une pudeur touchante
Animoit de son teint la fraîcheur innocente,
Et tenant sur son sein le vieillard incliné:
Mon père, disoit-elle, accordez à Daphné
D'échapper à des nœuds que sa pudeur condamne;
Jupiter accorda cette grâce à Diane.
Pénée en ce moment tendrement caressé,
Appuyé sur sa fille, entre ses bras pressé,
Cède, et voudroit en vain condamner sa prière.
Mais que te sert, Daphné, d'avoir fléchi ton père?
Ta beauté contredit tes désirs vertueux:
Ou deviens moins aimable, ou renonce à tes vœux.
Phœbus aime, et trompé par son oracle même,
Il espère être aimé de la nymphe qu'il aime.
Comme on voit s'allumer les stériles débris
D'un chaume pétillant, reste des blonds épis,
Ou comme, en un instant, on voit la flamme avide,
Atteindre, dévorer une bruyère aride,
Lorsque le voyageur, au point du jour naissant,
Jette dans les buissons son flambeau pâlissant;
Ainsi d'un feu secret il brûle, et l'espérance,
A l'aspect de Daphné, l'enivre par avance.
Il voit négligemment flotter ses longs cheveux.
Ah! si l'or ou la perle en captivoit les nœuds!
Il voit son teint de lis, sa bouche demi-close,
Telle que dans nos champs s'ouvre à peine une rose;
Il la voit; mais hélas! ne peut-il que la voir!
Il voit ses yeux si beaux et si pleins de pouvoir,
L'albâtre de ses mains, sa gorge demi-nue:
Partout avidement il promène sa vue:
Et de tout ce qu'il voit les séduisans appas
Embellissent encor tout ce qu'il ne voit pas.
Plus prompte que le vent, Daphné vole et l'évite;
C'est en vain que le dieu veut ralentir sa fuite.
Où vas-tu, belle nymphe? arrête; ne crois pas
Qu'un perfide ennemi poursuive ici tes pas.
Arrête. Si l'on voit, d'une aile fugitive,
Échapper au vautour la colombe craintive;
Si l'agneau fuit le loup; si le chevreuil léger
Se dérobe au lion, ils craignent le danger:
Ce sont leurs ennemis. Arrête, et considère
Que celui que tu fuis n'aspire qu'à te plaire.
Les sentiers où tu cours, hélas! sont peu frayés;
Les buissons épineux peuvent blesser tes pieds.
J'aurois causé tes maux! Ah! retarde ta fuite.
Fais grâce à mon effroi: je te suivrai moins vite.
Regarde au moins l'amant épris de ta beauté.
Ce n'est point de ces monts un satyre effronté,
Un agreste habitant de cette agreste plaine,
Un pâtre plus hideux que les chèvres qu'il mène.
Tu ne sais qui tu fuis, et qui court sur tes pas:
Si tu le connoissois, tu ne le fuirois pas.
Le souverain du ciel m'a donné la naissance;
Mille peuples fameux révèrent ma puissance.
Patare, qui long-temps fut le séjour des rois,
Et Delphes et Claros reconnoissent mes lois.

Je suis le dieu des vers; le Pinde est mon empire:
Je sais unir ma voix aux accords de la lyre;
Je prédis l'avenir, je connois le passé.
Nul au combat de l'arc ne m'avoit surpassé.
Il est pourtant, il est une flèche plus sûre
Dont mon cœur, long-temps libre, a senti la blessure.
Je connois les vertus des puissans végétaux;
Heureux de posséder l'art de guérir les maux,
Malheureux que l'amour soit un mal incurable,
Que mon art, pour moi seul, ne soit pas secourable.
Tandis qu'il parle encor, la nymphe, à pas pressés,
Echappe à ses discours à demi prononcés,
Et de ses derniers mots, à peine au loin frappée,
N'entend que foiblement sa voix entrecoupée;
Avec plus de vitesse elle eut plus de beauté:
Sa grâce s'embellit de sa légèreté.
Les zéphyrs amoureux, d'une aile frémissante,
Soulèvent les replis de sa robe flottante,
Et de son jeune sein découvrant les trésors,
Du dieu qui la poursuit irritent les transports.
Apollon, las de perdre une plainte frivole,
Précipite ses pas: il court moins qu'il ne vole.
Tel qu'on voit l'animal, compagnon des bergers,
Poursuivre avec ardeur un lièvre aux pieds légers:
Il s'élance sur lui, le presse, le menace,
Et, prêt à le saisir, semble mordre sa trace:
Le lièvre fugitif, déjà pris à demi,
Trompe, en se détournant, la dent de l'ennemi:
Tels sont les deux amans; l'un poursuit, l'autre évite;
L'espoir le rend léger, la peur la précipite.
Mais le dieu, sans relâche, attaché sur ses pas,
Enivré de désirs, étend déjà les bras;
Et le souffle léger de son haleine humide
Agite les cheveux de la nymphe timide.
Daphné tremble, et d'effroi tous ses sens sont surpris;
La fatigue et la crainte ont vaincu ses esprits;
Sa force l'abandonne; interdite, éperdue,
Vers les bords du Pénée elle tourne la vue:
Si les fleuves sont dieux, s'ils en ont le pouvoir,
Viens, ô mon père, accours et vois mon désespoir;
Viens m'arracher des bras d'un amant téméraire.
O terre, engloutis-moi, la mort me sera chère,
Ou bien en les changeant, punis ces vains attraits,
Ces attraits dangereux qu'on aime et que je hais.
O prodige! à ces mots, ses membres s'engourdissent;
Ses cheveux sur sa tête en feuillages verdissent;
Ses bras tendus au ciel s'allongent en rameaux;
Ses pieds, jadis plus prompts que le vol des oiseaux,
S'attachent à la terre; une écorce naissante
Embrasse les contours de sa taille élégante;
Ses traits sont effacés; elle est un arbre enfin.
Apollon l'aime encore, il l'embrasse, et sa main
Sent palpiter un cœur sous l'écorce nouvelle.
Quand il n'a plus d'espoir, encor tendre et fidèle:
A ce bois qui lui reste, il imprime un baiser:
L'arbre rebelle encor semble s'y refuser.
Eh bien! puisque du ciel la volonté jalouse,
Dit-il, ne permet pas que tu sois mon épouse,
Sois mon arbre du moins: que ton feuillage heureux,
Décore mon carquois, couronne mes cheveux.
Dans ces jours solennels de triomphe et de fêtes
Où Rome étalera ses nombreuses conquêtes,
Tu seras des vainqueurs l'ornement et le prix;
Tes rameaux respectés des foudres ennemis,
Du palais des Césars protégeront l'entrée:
Et comme de mon front la jeunesse sacrée:

N'éprouvera jamais les injures du temps.
Que ta feuille conserve un eternel printemps !
Il dit, et le laurier par un nouveau prodige,
Comme pour l'approuver, semble incliner sa tige.

De S. Anga.

FABLES.

§ 18. *Fable* 1. *La Mort et le Bûcheron.*

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi-bien que des ans
Gémissant et courbé, marchoit à pas pesans,
Et tâchoit de gagner sa chaumine enfumée
Enfin n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos:
Sa femme, ses enfans, les soldats, les impôts,
Le créancier, et la corvée,
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois; tu ne tarderas guère.

Le trépas vient tout guérir;
Mais ne bougeons d'où nous sommes:
PLUTÔT SOUFFRIR QUE MOURIR,
C'est la devise des hommes.

La Fontaine.

§ 19. *Fable* 2. *La Besace.*

Jupiter dit un jour: que tout ce qui respire
S'en vienne comparoître aux pieds de ma grandeur:
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur:
Je mettrai remède à la chose.
Venez, singe, parlez le premier, et pour cause:
Voyez ces animaux; faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Etes-vous satisfait? Moi! dit-il: pourquoi non?
N'ai-je pas quatre pieds aussi-bien que les autres?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché:
Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché;
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'alloit plaindre.
Tant s'en faut: de sa forme il se loua très-fort,
Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourroit encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles;
Que c'étoit une masse informe et sans beauté.
L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il étoit, dit des choses pareilles:
Il jugea qu'à son appétit
Dame baleine étoit trop grosse.
Dame fourmi trouva le ciron trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste, contens d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes.
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricateur souverain

Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui.
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

La Fontaine.

§ 20. *Fable* 3. *Le Renard et la Cicogne.*

Compère le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cicogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts:
Le galant, pour toute besogne,
Avoit un brouet clair (il vivoit chichement).
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette:
La cicogne au long bec n'en put attraper miette;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la cicogne le prie,
Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite, il courut au logis
De la cicogne son hôtesse;
Loua très-fort sa politesse,
Trouva le dîner cuit à point:
Bon appétit surtout; renards n'en manquent point,
Il se réjouissoit à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyoit friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cicogne y pouvoit bien passer;
Mais le museau du sire étoit d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule auroit pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris:
Attendez-vous à la pareille.

La Fontaine.

§ 21. *Fable* 4. *Le Chêne et le Roseau.*

Le chêne un jour dit au roseau:
Vous avez bien sujet d'accuser la nature;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau;
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête;
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon: tout me semble zéphyr.
Encor, si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir;
Je vous défendrois de l'orage:
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel: mais quittez ce souci;
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables:
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos;

Mais attendons la fin. Comme il disoit ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfans
Que le nord eût portés jusques là dans ses flancs.
L'arbre tient bon; le roseau plie;
Le vent redouble ses efforts:
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel étoit voisine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

La Fontaine.

§ 22. *Fable* 5. *L'Oiseau blessé d'une Flèche.*

Mortellement atteint d'une flèche empennée,
Un oiseau déploroit sa triste destinée;
Et disoit, en souffrant un surcroît de douleur:
Faut-il contribuer à son propre malheur!
Cruels humains! vous tirez de nos ailes
De quoi faire voler ces machines mortelles!
Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié:
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre,
Des enfans de Japet toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

La Fontaine.

§ 23. *Fable* 6. *Le Renard et les Raisins.*

Certain renard Gascon, d'autres disent Normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins, mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas.
Mais comme il n'y pouvoit atteindre:
Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.
Fit-il pas mieux que de se plaindre?

La Fontaine.

§ 24. *Fable* 7. *Les Loups et les Brebis.*

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
Les loups firent la paix avecque les brebis.
C'étoit apparemment le bien des deux partis:
Car si loups mangeoient mainte bête égarée,
Les bergers de leur peau se faisoient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages:
Ils ne pouvoient jouir, qu'en tremblant, de leurs biens.
La paix se conclut donc: on donne des ôtages;
Les loups, leurs louveteaux; et les brebis, leurs chiens.
L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
Et réglé par des commissaires,
Au bout de quelque temps que messieurs les louvats
Se virent loups parfaits, et friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Messieurs les bergers n'étoient pas,
Étranglent la moitié des agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
Ils avoient averti leurs gens secrètement.
Les chiens, qui, sur leur foi, reposoient sûrement,
Furent étranglés en dormant.
Cela fut sitôt fait, qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux, un seul n'en échappa

Nous pouvons conclure de là

Qu'il faut faire aux méchans guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi;
J'en conviens: mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi?

La Fontaine.

§ 25. *Fable* 8. *Le Vieillard et ses Enfans.*

Toute puissance est foible, à moins que d'être unie.
Écoutez là-dessus l'esclave de Phrygie.
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, et non pas par envie;
Je suis trop au-dessous de cette ambition.
Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire:
Pour moi, de tels pensers me seroient mal-séans.
Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfans.

Un vieillard près d'aller où la mort l'appeloit,
Mers chers enfans, dit-il (à ses fils il parloit),
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble:
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.
L'aîné les ayant pris, et fait tous ses efforts,
Les rendit en disant: Je le donne aux plus forts.
Un second lui succède, et se met en posture,
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps, le faisceau résista:
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
Foibles gens! dit le père, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre.
On crut qu'il se moquoit, on sourit, mais à tort:
Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde.
Soyez joints, mes enfans; que l'amour vous accorde.
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin se sentant près de terminer ses jours,
Mes chers enfans, dit-il, je vais où sont nos pères:
Adieu: promettez-moi de vivre comme frères;
Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant.
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains, il meurt. Et les trois frères
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier saisit, un voisin fait procès:
D'abord notre trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle étoit rare;
Le sang les avoit joints, l'intérêt les sépare:
L'ambition, l'envie, avec les consultans,
Dans la succession entrent en même temps.
On en vient au partage, on conteste, on chicane:
Le juge sur cent points tour à tour les condamne.
Créanciers et voisins reviennent aussitôt,
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
Les frères désunis sont tous d'avis contraire:
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard
Profiter de ces dards unis et pris à part.

La Fontaine.

§ 26. *Fable* 9. *Le Laboureur et ses Enfans.*

Travaillez, prenez de la peine:
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,

Fit venir ses enfans, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parens :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit : mais un peu de courage
Vous le fera trouver ; vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût :
Creusez, fouillez, bèchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.
Le père mort, les fils vous retournent le champ
Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

La Fontaine

§ 27. *Fable* 10. *Les Médecins.*

Le médecin Tant-pis alloit voir un malade
Que visitoit aussi son confrère Tant-mieux.
Ce dernier espéroit, quoique son camarade
Soutînt que le gissant iroit voir ses aïeux.
Tous deux s'étant trouvés différens pour la cure,
Leur malade paya le tribut à nature,
Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.
Ils triomphoient encor sur cette maladie.
L'un disoit : Il est mort ; je l'avois bien prévu.
S'il m'eût cru, disoit l'autre, il seroit plein de vie.

La Fontaine.

§ 28. *Fable* 11. *Le Lion s'en allant en guerre.*

Le lion dans sa tête avoit une entreprise.
Il tint conseil de guerre, envoya ses prévots,
Fit avertir les animaux :
Tous furent du dessein, chacun selon sa guise.
L'éléphant devoit sur son dos
Porter l'attirail nécessaire,
Et combattre à son ordinaire ;
L'ours s'apprêter pour les assauts ;
Le renard ménager de certaines pratiques ;
Et le singe amuser l'ennemi par ses tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes, qui sont lourds,
Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.
Point du tout, dit le roi, je les veux employer.
Notre troupe sans eux ne seroit pas complète.
L'âne effraira les gens, nous servant de trompette ;
Et le lièvre pourra nous servir de courrier.

Le monarque prudent et sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
Et connoît les divers talens.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

La Fontaine.

§ 29. *Fable* 12. *Phébus et Borée.*

Borée et le soleil virent un voyageur
Qui s'étoit muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entroit dans l'automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :
Il pleut ; le soleil luit, et l'écharpe d'Iris

Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire:
Les Latins les nommoient douteux, pour cette affaire.
Notre homme s'étoit donc à la pluie attendu:
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le vent, prétend avoir pourvu
A tous les accidens; mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler de sorte,
Qu'il n'est bouton qui tienne: il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourroit nous en être agréable:
Vous plaît-il de l'avoir? Eh bien! gageons nous deux,
Dit Phébus, sans tant de paroles,
A qui plutôt aura dégarni les épaules
Du cavalier que nous voyons.
Commencez: je vous laisse obscurcir mes rayons.
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête et brise en son passage
Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau;
Le tout au sujet d'un manteau.
Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se pût engouffrer dedans.
Cela le préserva. Le vent perdit son temps;
Plus il se tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme;
Il eut beau faire agir le collet et les plis.
Sitôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avoit mis,
Le soleil dissipe la nue,
Récrée et puis pénètre enfin le cavalier,
Sous son balandras fait qu'il sue,
Le contraint de s'en dépouiller:
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

La Fontaine.

§ 30. *Fable* 13. *Les Animaux malades de la Peste.*

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisoit aux animaux la guerre.
Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés;
On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitoit leur envie.
Ni loups ni renards n'épioient
La douce et l'innocente proie:
Les tourterelles se fuyoient;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit: mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune:
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidens
On fait de pareils dévoûmens.
Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,

J'ai dévoré force moutons.
Que m'avoient-ils fait ? nulle offense.
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévoûrai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien ! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché ? Non, non : vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le renard ; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étoient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit : J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots, on cria haro sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout le mal.
Sa pécadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
Rien que la mort n'étoit capable
D'expier son forfait : on le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugemens de cour vous rendront blanc ou noir.

La Fontaine.

§ 31. *Fable* 14. *Le Coche et la Mouche.*

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiroient un coche.
Femmes, moines, vieillards, tout étoit descendu.
L'attelage suoit, soufloit, étoit rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée : il semble que se soit
Un sergent de bataille allant à chaque endroit
Faire avancer ses gens, et hâter la victoire.
La mouche en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin :
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disoit son breviaire :
Il prenoit bien son temps ! Une femme chantoit :

C'étoit bien de chansons qu'alors il s'agissoit :
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut.
Respirons maintenant, dit la mouche aussitôt ;
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, messieurs les chevaux, payez moi de ma peine.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires,
Et partout, importuns, devroient être chassés.

La Fontaine.

§ 32. *Fable* 15. *La Laitière et le pot au lait.*

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,
Prétendoit arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle alloit à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée
Comptoit déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait : en employoit l'argent ;
Achetoit un cent d'œufs ; faisoit triple couvée ;
La chose alloit à bien par son soin diligent.
Il m'est, disoit-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison :
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son :
Il étoit, quand je l'eus, de grosseur raisonnable ;
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?
Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le recit en farce en fut fait ;
On l'appela le pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne ?
Qui ne fait châteaux en Espagne ?
Pichrocole, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous,
Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux.
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes ;
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi :
Je m'écarte, je vais détrôner le Sophi :
On m'élit roi ; mon peuple m'aime :
Les diadêmes vont sur ma tête pleuvant.
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même ?
Je suis Gros-Jean comme devant.

La Fontaine.

§ 33. *Fable* 16. *Le Chat, la Belette et le petit Lapin.*

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,

S'empara: c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il étoit allé faire à l'aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Janot lapin retourne aux souterrains séjours.
La belette avoit mis le nez à la fenêtre.
O dieux hospitaliers! que vois-je ici paroître!
Dit l'animal chassé du paternel logis.
Holà! madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays!
La dame au nez pointu répondit que la terre
Etoit au premier occupant.
C'étoit un beau sujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant!
Et quand ce seroit un royaume,
Je voudrois bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi?
Jean lapin allégua la coutume et l'usage:
Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur; et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.
Le premier occupant! est-ce une loi plus sage?
Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
C'étoit un chat, vivant comme un dévot hermite,
Un chat, faisant la chattemite,
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean lapin pour juge l'agrée,
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.
Grippeminaud leur dit: mes enfans, approchez;
Approchez: je suis sourd, les ans en sont la cause.
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestans,
Grippeminaud, le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont par fois
Les petits souverains se rapportant aux rois.

La Fontaine.

§ 34. *Fable* 17. *Le Savetier et le Financier.*

Un savetier chantoit du matin jusqu'au soir:
C'étoit merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr; il faisoit des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantoit peu, dormoit moins encor.
C'étoit un homme de finance.
Si sur le point du jour par fois il sommeilloit,
Le savetier alors en chantant l'éveilloit:
Et le financier se plaignoit
Que les soins de la providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit: or ça, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an? par an! ma foi, monsieur,

Dit avec un ton de rieur :
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année :
Chaque jour amène son pain.
Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seroient assez honnêtes)
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chommer : on nous ruine en fêtes.
L'une fait tort à l'autre : et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : je veux vous mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avoit, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
L'argent et sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix,
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis ;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avoit l'œil au guet : et la nuit,
Si quelque chat faisoit du bruit,
Le chat prenoit l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveilloit plus.
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme ;
Et reprenez vos cent écus.

La Fontaine.

§ 35. *Fable* 18. *Le Lion, le Loup et le Renard.*

Un lion décrépit, goutteux, n'en pouvant plus,
Vouloit que l'on trouvât remède à la vieillesse.
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.
Celui-ci parmi chaque espèce
Mande des médecins : il en est de tous arts.
Médecins au lion viennent de toutes parts :
De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.
Dans les visites qui sont faites,
Le renard se dispense, et se tient clos et coi.
Le loup en fait sa cour, daube, au coucher du roi,
Son camarade absent. Le prince tout à l'heure
Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté ;
Et sachant que le loup lui faisoit cette affaire :
Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage :
Mais j'étois en pélérinage,
Et m'acquittois d'un vœu fait pour votre santé.
Même j'ai vu dans mon voyage
Gens experts et savans, leur ai dit la langueur
Dont votre majesté craint à bon droit la suite.
Vous ne manquez que de chaleur,
Le long âge en vous l'a détruite :
D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante :
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre.

Le roi goûte cet avis-là :
On écorche, on taille, on démembre
Messire loup. Le monarque en soupa,
Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire.
Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire.
Le mal se rend chez vous au quadrupule du bien ;
Les daubeurs ont leur tour, d'une ou d'autre manière :
Vous êtes dans une carrière :
Où l'on ne se pardonne rien.

La Fontaine.

§ 36. *Fable* 19. *Les obsèques de la Lionne.*

La femme du lion mourut :
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le prince
De certains complimens de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa province
Que les obsèques se feroient
Un tel jour, en tel lieu : ses prévôts y seroient
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le prince aux cris s'abandonna,
Et tout son antre en résonna ;
Les lions n'ont point d'autre temple ;
On entendit, à son exemple,
Rugir en leur patois messieurs les courtisans.

Je définis la cour, un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférens,
Sont ce qu'il plaît au prince ; ou s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paroître.
Peuple caméléon, peuple singe du maître :
On diroit qu'un esprit anime mille corps :
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

Pour revenir à notre affaire,
Le cerf ne pleura point. Comment l'eût-il pu faire?
Cette mort le vengeoit : la reine avoit jadis
Etrangle sa femme et son fils :
Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avoit vu rire.
La colère du roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et surtout celle du roi lion :
Mais ce cerf n'avoit point accoutumé de lire.
Le monarque lui dit : Chétif hôte des bois,
Tu ris ! tu ne suis pas ces gémissantes voix !
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles : venez, loups,
Vengez la reine : immolez tous
Ce traître à ses augustes mânes.
Le cerf reprit alors : Sire, le temps des pleurs
Est passé : la douleur est ici superflue,
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue ;
Et je l'ai d'abord reconnue.
Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes :
Aux champs Elysiens j'ai goûté mille charmes,
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
Laisse agir quelque temps le désespoir du roi :

J'y prends plaisir. A peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier : Miracle ! Apothéose !
Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges ;
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât, vous serez leur ami.

La Fontaine.

§ 37. *Fable* 20. *Les deux Chiens et l'Ane mort.*

Les vertus devroient être sœurs,
Ainsi que les vices sont frères :
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque guères ;
J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous même toit.
A l'égard des vertus, rarement on les voit
Toutes en un sujet éminemment placées
Se tenir par la main sans être dispersées,
L'un est vaillant, mais prompt : l'autre est prudent, mais froid.

Parmi les animaux, le chien se pique d'être
Soigneux, et fidèle à son maître ;
Mais il est sot, il est gourmand :
Témoin ces deux mâtins, qui dans l'éloignement,
Virent un âne mort qui flottoit sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos chiens,
Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens,
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes.
J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf, un cheval?
Hé ! qu'importe quel animal ?
Dit l'un de ces mâtins : voilà toujours curée,
Le point est de l'avoir : car le trajet est grand ;
Et de plus il nous faut nager contre le vent.
Buvons toute cette eau ; notre gorge altérée
En viendra bien à bout : ce corps demeurera
Bientôt à sec, et ce sera
Provision pour la semaine.
Voilà mes chiens à boire : il perdirent l'haleine,
Et puis la vie : ils firent tant
Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme,
L'impossibilité disparoît à son âme.
Combien fait-il de vœux ! combien perd-il de pas !
S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire.
Si j'arrondissois mes états !
Si je pouvois remplir mes coffres de ducats !
Si j'apprenois l'Hébreu, les sciences, l'histoire !
Tout cela c'est la mer à boire.
Mais rien à l'homme ne suffit :
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
Il faudroit quatre corps ; encor, loin d'y suffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureroient :
Quatre Mathusalem bout à bout ne pourroient
Mettre à fin ce qu'un seul désire.

La Fontaine.

§ 38. *Fable* 21. *Les deux Pigeons.*

Deux pigeons s'aimoient d'amour tendre :
L'un d'eux s'ennuyant au logis,

Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit: Qu'allez-vous faire!
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux:
Non pas pour vous, cruel! Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor, si la saison s'avançoit davantage!
Attendez les zéphyrs: qui vous presse? un corbeau
Tout à l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut:
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte, et le reste?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur:
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit: Ne pleurez point:
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite:
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère.
Je le désennuierai: quiconque ne voit guère,
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai: J'étois là, telle chose m'avint:
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne: et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie:
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès; cela lui donne envie:
Il y vole, il est pris: ce blé couvroit d'un lacs
Les menteurs et traîtres appas.
Le lacs étoit usé; si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin;
Quelque plume y périt: et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avoit attrapé
Sembloit un forçat échappé.
Le vautour s'en alloit le lier, quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiroient par cette aventure:
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à-moitié
La volatille malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile, et tirant le pié,
Demi-morte, et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna:
Que bien, que mal, elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints: et je laisse à juger
De combien de plaisir ils payèrent leurs peines.

Amans, heureux amans, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau

Toujours divers, toujours nouveau:
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé: je n'aurois pas alors,
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui sous le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers sermens.
Hélas! quand reviendront de semblables momens!
Faut-il que tant objets, si doux et si charmans,
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète!
Ah! si mon cœur osoit encor se renflammer!
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
Ai-je passé le temps d'aimer?

La Fontaine.

§ 39. *Fable 22. Le Singe et le Léopard.*

Le singe avec le léopard
Gagnoient de l'argent à la foire.
Ils affichoient chacun à part:
L'un d'eux disoit: Messieurs, mon mérite et ma gloire
Sont connus en bon lieu: le roi m'a voulu voir;
Et si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, et mouchetée.
La bigarrure plaît: partant chacun le vit.
Mais ce fut bientôt fait, bientôt chacun sortit.
Le singe de sa part disoit: Venez, de grâce,
Venez, messieurs: je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité dont on vous parle tant,
Mon voisin léopard l'a sur soi seulement:
Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,
Cousin et gendre de Bertrand
Singe du pape en son vivant,
Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois bateaux, exprès pour vous parler:
Car il parle, on l'entend; il sait danser, baller,
Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux: et le tout pour six blancs:
Non, messieurs, pour un sou: si vous n'êtes contens
Nous rendrons à chacun son argent à la porte.

Le singe avoit raison. Ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plaît, c'est dans l'esprit:
L'une fournit toujours des choses agréables;
L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardans.
Oh! que de grands seigneurs, au léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talens!

La Fontaine.

§ 40. *Fable 23. Le Gland et la Citrouille.*

Dieu, fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve.

Un villageois, considérant
Combien ce fruit est gros et sa tige menue,
A quoi songeoit, dit-il, l'auteur de tout cela?

Il a bien mal placé cette citrouille-là!
Hé! parbleu, je l'aurois pendue
A l'un des chênes que voilà;
C'eût été justement l'affaire:
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé;
Tout en eût été mieux: car, pourquoi, par exemple,
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit?
Dieu s'est mépris. Plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo.
Cette réflexion embarrassant notre homme,
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
Un gland tombe: le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille; et portant la main sur son visage,
Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage;
Oh! oh! dit-il, je saigne! Et que seroit-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde?
Dieu ne l'a pas voulu: sans doute il eut raison;
J'en vois bien à présent la cause.
En louant Dieu de toute chose
Garo retourne à la maison.

La Fontaine.

§ 41. *Fable* 24. *Le Vieillard et les trois jeunes hommes.*

Un octogénaire plantoit.
Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!
Disoient trois jouvenceaux, enfans du voisinage;
Assurément il radotoit.
Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche il vous faudroit vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées;
Quittez le long espoir et les vastes pensées;
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous-mêmes,
Répartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage:
Hé bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui;
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore:
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le vieillard eut raison: l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés;
Le troisième tomba d'un arbre

Que lui-même il voulut enter ;
Et pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

La Fontaine.

§ 42. *Fable* 25. *L'Amour et la Folie.*

Tout est mystère dans l'amour :
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance.
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour,
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici :
Mon but est seulement de dire à ma manière,
Comment l'aveugle que voici,
(C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière ;
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien.
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

La folie et l'amour jouoient un jour ensemble :
Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux.
Une dispute vint ; l'amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des dieux.
L'autre n'eut pas la patience :
Elle lui donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris :
Les dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, et Némésis,
Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas.
Son fils, sans un bâton, ne pouvoit faire un pas.
Nulle peine n'étoit pour ce crime assez grande.
Le dommage devoit être aussi réparé.
Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la partie,
Le résultat enfin de la suprême cour
Fut de condamner la folie
A servir de guide à l'amour.

La Fontaine.

§ 43. *Fable* 26. *La Forêt et le Bûcheron.*

Un bûcheron venoit de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avoit emmanché sa cognée.
Cette perte ne put sitôt se réparer
Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée.
L'homme enfin la prie humblement
De lui laisser tout doucement
Emporter une unique branche
Afin de faire un autre manche.
Il iroit employer ailleurs son gagne-pain :
Il laisseroit debout maint chêne et maint sapin
Dont chacun respectoit la vieillesse et les charmes.
L'innocente forêt lui fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche son fer :
Le misérable ne s'en sert
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
De ses principaux ornemens :
Elle gémit à tous momens :
Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde et de ses sectateurs :
On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages

Soient exposés à ces outrages ;
Qui ne se plaindroit là-dessus?
Hélas ! j'ai beau crier et me rendre incommode,
L'ingratitude et les abus
N'en seront pas moins à la mode.

La Fontaine.

§ 44. *Fable* 27. *Le Renard, le Loup et le Cheval.*

Un renard, jeune encor quoique des plus madrés,
Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.
Il dit à certain loup, franc novice : Accourez,
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand, j'en ai la vue encor toute ravie.
Est-il plus fort que nous? dit le loup en riant :
Fais-moi son portrait, je te prie.
Si j'étois quelque peintre ou quelque étudiant,
Repartit le renard, j'avancerois la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez. Que sait-on? peut-être est-ce une proie
Que la fortune nous envoie.
Ils vont ; et le cheval, qu'à l'herbe on avoit mis ;
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle.
Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs
Apprendroient volontiers comment on vous appelle.
Le cheval, qui n'étoit dépourvu de cervelle,
Leur dit : Lisez mon nom, vous le pouvez, messieurs,
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle.
Le renard s'excusa sur son peu de savoir :
Mes parens, reprit-il, ne m'ont point fait instruire ;
Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir.
Ceux du loup, gros messieurs, l'on fait apprendre à lire.
Le loup, par ce discours flatté,
S'approcha. Mais sa vanité
Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserre
Un coup ; et haut le pied. Voilà mon loup par terre,
Mal en point, sanglant, et gâté.
Frère, dit le renard, ceci nous justifie
Ce que m'ont dit des gens d'esprit :
Cet animal vous a sur la mâchoire écrit
Que de tout inconnu le sage se méfie.

La Fontaine.

§ 45. *Fable* 28. *Le Philosophe Scythe.*

Un philosophe austère et né dans la Scythie,
Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
Un sage assez semblable au vieillard de Virgile,
Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille.
Son bonheur consistoit aux beautés d'un jardin.
Le Scythe l'y trouva, qui la serpe à la main,
De ses arbres à fruit retranchoit l'inutile,
Ebranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela,
Corrigeant partout la nature
Excessive à payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda
Pourquoi cette ruine : étoit-il d'homme sage
De mutiler ainsi ces pauvres habitans?
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage :
Laissez agir la faux du temps :
Ils iront assez tôt border le noir rivage.

J'ôte le superflu, dit l'autre, et l'abattant,
Le reste en profite d'autant.
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure ;
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abattis
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son verger contre toute raison,
Sans observer temps ni saison
Lunes ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit, tout se meurt. Ce Scythe exprime bien
Un indiscret stoïcien :
Celui-ci retranche de l'âme
Désirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocens souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort ;
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

La Fontaine.

§ 46. *Fable 29. Le Paysan du Danube.*

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon, mais il n'est pas nouveau.
Jadis, l'erreur du souriceau
Me servit à prouver le discours que j'avance.
J'ai pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Esope, et certain paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle
Nous fait un portrait fort fidèle.
On connoit les premiers : quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci.

Son menton nourrissoit une barbe touffue ;
Toute sa personne velue
Représentoit un ours, mais un ours mal léché.
Sous un sourcil épais il avoit l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portoit sayons de poil de chèvre,
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme, ainsi bâti fut député des villes
Que lave le Danube : il n'étoit point d'asiles
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors, et ne portât les mains.
Le député vint donc, et fit cette harangue :
Romains, et vous sénat assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout, les dieux de m'assister :
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue
Que je ne dise rien qui doive être repris.
Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits,
Que tout mal et toute injustice :
Faute d'y recourir on viole leurs lois ;
Témoin nous que punit la Romaine avarice :
Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère,
Et mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers ?
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?

Nous cultivions en paix d'heureux champs, et nos mains
Etoient propres aux arts, ainsi qu'au labourage:
Qu'avez-vous appris aux Germains?
Ils ont l'adresse et le courage:
S'ils avoient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être, en votre place, il auroient la puissance;
Et sauroient en user sans inhumanité.
Celle que vos préteurs ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée:
Car sachez que les immortels
Ont les regards sur nous. Grâces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome:
La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir, des efforts superflus.
Retirez-les: on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes:
Nous laissons nos chères compagnes,
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfans déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés:
Vos préteurs, au malheur, nous font joindre le crime.
Retirez-les, ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice.
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de présens à faire?
Point de pourpre à donner? c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois: encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punisez de mort,
Une plainte un peu trop sincère.
A ces mots il se couche, et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
Du sauvage ainsi prosterné.
On le créa patrice; et ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel discours méritoit. On choisit
D'autres préteurs: et par écrit
Le sénat démanda ce qu'avoit dit cet homme,
Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
On ne sut pas long-temps à Rome
Cette éloquence entretenir.

La Fontaine.

§ 47. *Fable* 30. *Le Paon se plaignant à Junon.*

Le paon se plaignoit à Junon;
Déesse, disoit-il, ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure;
Le chant dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature:
Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatans,
Est lui seul l'honneur du printemps.

Junon répondit en colère :
Oiseau jaloux, et qui devrois te taire,
Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies ;
Qui te panades, qui déploies
Une si riche queue et qui semble à nos yeux
La boutique d'un lapidaire !
Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire
Tout animal n'a pas toutes propriétés.
Nous vous avons donné diverses qualités :
Les uns ont la grandeur et la force en partage ;
Le faucon est léger, l'aigle plein de courage,
Le corbeau sert pour le présage,
La corneille avertit des malheurs à venir.
Tous sont contens de leur ramage.
Cesse donc de te plaindre ; ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage.

La Fontaine.

§ 48. *Fable* 31. *Le Geai paré des plumes du Paon.*

Un paon muoit : un geai prit son plumage ;
Puis après se l'accommoda ;
Puis parmi d'autres paons tout fier se panada,
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué,
Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte ;
Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas là mes affaires.

La Fontaine.

§ 49. *Fable* 32. *Le Héron.*

Un jour sur ses longs pieds alloit, je ne sais où,
Le héron au long bec emmanché d'un long cou.
Il côtoyoit une rivière.
L'onde étant transparente ainsi qu'aux plus beaux jours,
Ma commère la carpe y faisoit mille tours
Avec le brochet son compère.
Le héron en eût fait aisément son profit :
Tous approchoient du bord, l'oiseau n'avoit qu'à prendre.
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit :
Il vivoit de régime et mangeoit à ses heures.
Après quelques momens l'appétit vint : l'oiseau,
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortoient du fonds de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas, il s'attendoit à mieux,
Et montroit un goût dédaigneux,
Comme le rat du bon Horace :
Moi, des tanches ! dit-il : moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère ! Et pour qui me prend-on ?
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
Du goujon ! c'est bien là le dîner d'un héron !
J'ouvrirois pour si peu le bec ! aux dieux ne plaise !
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.

La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accomodans, ce sont les plus habiles.
On hasarde de perdre, en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner.

La Fontaine.

§ 50. *Fable* 33. *Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue, et le Rat.*

A Madame de la Sablière.

Je vous gardois un temple dans mes vers :
Il n'eût fini qu'avecque l'univers.
Déjà ma main en fondoit la durée
Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé,
Et sur le nom de la divinité
Que dans ce temple on auroit adorée.
Sur le portail j'aurois ces mots écrits :
Palais sacré de la déesse Iris :
Non celle-là qu'a Junon à ses gages :
Car Junon même et le maître des dieux
Serviroient l'autre et seroient glorieux
Du seul honneur de porter ses messages.
L'apothéose à la voûte eût paru :
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu
Plaçant Iris sous un dais de lumière.
Les murs auroient amplement contenu
Toute sa vie ; agréable matière,
Mais peu féconde en ces événemens
Qui des états font les renversemens.
Au fond du temple eût été son image,
Avec ses traits, son souris, ses appas,
Son art de plaire et de n'y penser pas,
Ses agrémens à qui tout rend hommage.
J'aurois fait voir à ses pieds, des mortels,
Et des héros, des demi-dieux encore,
Même des dieux : ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ses autels.
J'eusse en ses yeux fait briller de son âme
Tous les trésors, quoique imparfaitement :
Car ce cœur vif et tendre infiniment
Pour ses amis, et non point autrement ;
Car cet esprit, qui, né du firmament,
A beauté d'homme avec grâce de femme,
Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.
O vous, Iris ! qui savez tout charmer,
Qui savez plaire en un degré suprême,
Vous que l'on aime à l'égal de soi-même,
Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre cour,
(Laissons-le donc), agréez que ma muse
Achève un jour cette ébauche confuse.
J'en ai placé l'idée et le projet,
Pour plus de grâce, au-devant d'un sujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur simple récit
Peut quelque temps amuser votre esprit.
Non que ceci se passe entre monarques :
Ce que chez vous nous voyons estimer
N'est pas un roi qui ne sait point aimer,
C'est un mortel qui sait mettre sa vie
Pour son ami. J'en vois peu de si bons.
Quatre animaux, vivant de compagnie
Vont aux humains en donner des leçons.

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue,
Vivoient ensemble unis: douce société.
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Assuroit leur félicité.
Mais quoi! l'homme découvre enfin toutes retraites:
Soyez au milieu des déserts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ses embuches secrètes.
La gazelle s'alloit ébattre innocemment:
Quand un chien, maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes,
Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.
Elle fuit. Et le rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis restans: d'où vient que nous ne sommes
Aujourd'hui que trois conviés?
La gazelle déjà nous a-t-elle oubliés?
A ces paroles, la tortue
S'écrie, et dit: Ah! si j'étois
Comme un corbeau d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irois
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied léger:
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.
Le corbeau part à tire d'aile:
Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle
Prise au piége et se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant.
Car, de lui demander quand, pourquoi, ni comment
Ce malheur est tombé sur elle,
Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eût fait un maître d'école,
Il avoit trop de jugement.
Le corbeau donc vole et revole.
Sur son rapport les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter sans remise
Aux lieux où la gazelle est prise.
L'autre, dit le corbeau, gardera le logis:
Avec son marché lent quand arriveroit-elle?
Après la mort de la gazelle.
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
Leur chère et fidèle compagne,
Pauvre chevrette de montagne.
La tortue y voulut courir:
La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts, avec juste raison,
Et la nécessité de porter sa maison.
Rongemaille (le rat eut à bon droit ce nom),
Coupe les nœuds du lacs: on peut penser la joie.
Le chasseur vient, et dit: qui m'a ravi ma proie?
Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle:
Et le chasseur, à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle,
Aperçoit la tortue, et retient son courroux.
D'où vient, dit-il, que je m'effraie?
Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie.
Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,
Si le corbeau n'en eût averti la chevrette.
Celle-ci, quittant sa retraite,
Contrefait la boiteuse, et vient se présenter.
L'homme de suivre, et de jeter
Tout ce qui lui pesoit: si bien que rongemaille,
Autour des nœuds du sac tant opère et travaille
Qu'il délivre encor l'autre sœur
Sur qui s'étoit fondé le soupé du chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
J'en ferois, pour vous plaire, un ouvrage aussi long
Que l'Illiade ou l'Odyssée.
Rongemaille feroit le principal héros,
Quoiqu'à vrai dire ici chacun soit nécessaire.
Porte-maison l'infante y tient de tels propos,
Que monsieur du corbeau va faire
Office d'espion, et puis de messager.
La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager
Le chasseur à donner du temps à rongemaille.
Ainsi chacun en son endroit
S'entremet, agit et travaille.
A qui donner le prix? au cœur si l'on m'en croit.
Que n'ose et que ne peut l'amitié violente!
Cet autre sentiment que l'on appelle amour
Mérite moins d'honneur: cependant chaque jour
Je le célèbre et je le chante.
Hélas! il n'en rend pas mon âme plus contente!
Vous protégez sa sœur, il suffit; et mes vers
Vont s'engager pour elle à des tons tous divers.
Mon maître étoit l'amour, j'en vais servir un autre,
Et porter par tout l'univers
Sa gloire aussi-bien que la vôtre.

La Fontaine.

§ 51. *Fable* 34. *L'Imagination et le Bonheur.*

L'imagination amante du bonheur,
Sans cesse le désire et sans cesse l'appelle:
Mais sur elle il exerce une extrême rigueur,
Et fait pour ses désirs, il est peu fait pour elle.
Dans sa tendre jeunesse elle alla le chercher
Jusque dans l'amoureux empire;
Mais lorsque du bonheur elle crut approcher
Les soupçons, le cruel martyre,
La délicatesse encor pire,
Soudain à ses transports le vinrent arracher.
Dans une âge plus mûr, du même objet charmée,
Au palais de l'ambition,
Elle crut satisfaire encor sa passion;
Mais elle n'y trouva qu'une ombre, une fumée,
Fantôme du bonheur et pure illusion.
Enfin dans le pays qu'habite la richesse,
Séjour agréable et charmant,
Elle va demander son fugitif amant:
Elle y vit l'abondance, elle y vit la mollesse,
Avec le plaisir enchanteur;
Il n'y manquoit que le bonheur.
La voilà donc encor qui cherche et se promène:
Lasse des grands chemins, elle trouve à l'écart
Un sentier peu battu qu'on découvroit à peine.
Une beauté simple et sans art
Du lieu presque désert étoit la souveraine;
C'étoit la piété. Là, notre amante en pleurs
Lui raconta son aventure:
Il ne tiendra qu'à vous de finir vos malheurs;
Vous verrez le bonheur, c'est moi qui vous l'assure,
Lui dit la fille sainte; il faut pour l'attirer
Demeurer avec moi, s'il se peut, sans attendre;
Sans le chercher au moins, sans trop le désirer;
Il arrive aussitôt qu'on cesse d'y prétendre,
Ou que dans sa recherche on sait se modérer.
L'imagination à l'avis sut se rendre,
Le bonheur vint sans différer.

La Parisière, attribuée à Mlle. Bernard.

§ 52. *Fable* 35. *Mercure et les Ombres.*

Mercure conduisoit quatre ombres aux enfers.
Comptons-les: une jeune fille,
Item un père de famille,
Plus un héros, enfin un grand faiseur de vers.
Allant de compagnie, au gré du caducée,
Ils s'entretenoient en chemin.
Hélas, dit l'ombre fille, en pleurant son destin,
Que l'on me plaint là-haut! je lis dans la pensée
De mon amant; il mourra de chagrin.
Il me l'a dit cent fois, du ton qui se fait croire,
Que loin de moi, le jour ne lui seroit de rien.
Quel amour! chaque instant en serroit le lien.
M'aimer, me plaire, étoient son plaisir et sa gloire.
S'il ne meurt, je me promets bien
De revivre dans sa mémoire.
Pour moi, dit l'ombre père, il me reste là-haut
Des enfans bien nés, une femme
Ils m'aimoient tous du meilleur de leur âme.
Je suis sûr qu'à présent on pleure comme il faut.
Ils me regretteront long-temps sur ma parole;
Les pauvres gens? que le ciel les console.
L'ombre héros disoit: eh! qu'êtes-vous vraiment,
Près d'un mort comme moi par cent combats célèbre?
Je m'assure qu'en ce moment
Les cris des peuples font mon oraison funèbre.
Mon nom ne mourra point; du Gange jusqu'à l'Ebre,
D'âge en âge il ira semer l'étonnement.
Croirai-je que quelque autre espère
De vivre autant que moi? Moi, dit le fier rimeur;
Qu'est-ce qu'Achille auprès d'Homère?
On me lira partout; on m'apprendra par cœur.
Dieu sait comme à présent le monde me regrette.
Vous vous trompez, héros, père, amante, poëte,
Leur dit le Dieu. Toi, la belle aux doux yeux,
Ton amant consolé près d'une autre s'engage.
Toi, père, tes enfans chifrant à qui mieux mieux,
Calculent tous tes biens, travaillent au partage;
Ta femme les chicane; et de toi, pas un mot:
Chacun ne songe qu'à son lot.
Quant à toi, général d'armée,
On a nommé ton successeur.
C'est le héros du jour; déjà la renommée
Le met bien au-dessus de son prédécesseur.
Et vous, monsieur l'auteur, qui ne pouviez comprendre
Que de vous on pût se passer,
La mort, disent-ils tous, a bien fait de vous prendre;
Vous commenciez fort à baisser.
Ces ombres se trompoient; nous faisons même faute.
Aux morts comme aux absens nul ne prend intérêt.
Nous laissons en mourant le monde comme il est.
Compter sur des regrets, c'est compter sans son hôte,

La Motte.

§ 53. *Fable* 36. *Le Portrait.*

De se faire tirer certain homme eut envie.
Chacun veut être peint une fois en sa vie.
L'amour propre de son métier
Est ami des portraits: cet art qui nous copie
Semble aussi nous multiplier.
Ce n'est pas là notre unique folie.
Le portrait achevé, notre homme veut avoir
L'avis de ses amis, gens experts en peinture.

Regardez, il s'agit de voir
Si je suis attrapé, si c'est là ma figure.
Eon, dit l'un, on vous a fait noir;
Vous êtes blanc. Cette bouche grimace,
Dit un autre; ce nez n'est pas bien à sa place,
Reprend un tiers: je voudrois bien savoir
Si vous avez les yeux si petits et si sombres?
Et puis en vérité que servent-là ces ombres?
Ce n'est point vous enfin; il faut tout retoucher.
Le peintre en vain s'écrie; il a beau se fâcher
Sur cet arrêt; il faut qu'il recommence.
Il travaille, fait mieux, réussit à son choix,
Et gageroit tout son bien cette fois
Pour la parfaite ressemblance.
Les connoisseurs assemblés de nouveau,
Condamnent encor tout l'ouvrage.
On vous allonge le visage;
On vous creuse la joue: on vous ride la peau:
Vous êtes là laid et sexagénaire;
Et flatterie à part, vous êtes jeune et beau.
Eh bien, leur dit le peintre, il faut encor refaire;
Je m'engage à vous satisfaire,
Ou j'y brûlerai mon pinceau.
Les connoisseurs partis, le peintre, dit à l'homme,
Vos amis, de leur nom il faut que je les nomme,
Ne sont que de francs ignorans;
Et si vous le voulez, demain je les y prends.
D'un semblable tableau je laisserai la tête,
Vous mettrez la vôtre en son lieu:
Qu'ils reviennent demain, l'affaire sera prête.
J'y consens, dit notre homme; à demain donc; adieu.
La troupe des experts le lendemain s'assemble;
Le peintre leur montrant le portrait d'un peu loin,
Cela vous plaît-il mieux? dites, que vous en semble?
Du moins j'ai retouché la tête avec grand soin.
Pourquoi nous rappeler, disent-ils? Quel besoin
De nous montrer encore cette ébauche?
S'il faut parler de bonne foi,
Ce n'est point du tout lui, vous l'avez pris à gauche,
Vous vous trompez, messieurs, dit la tête; c'est moi.

La Motte.

(L'aventure racontée dans cette fable est arrivée à *J Rane* de Montpelier, premier peintre du roi d'Espagne, mort en 1755.)

§ 54. *Fable* 37. *Le vieux Poirier et le jeune Abricotier.*

Au beau milieu de février,
Un jeune abricotier, que paroit déjà Flore,
Insultoit follement à certain vieux poirier
Que nulles fleurs n'ornoient encore....
Elles viendront quand il faudra:
Les tiennes, mon enfant, s'empressent trop d'éclore.
Et tant de gloire te perdra....
Bon! bon! on en dira tout ce que l'on voudra,
Je n'en chéris pas moins l'éclat qui me décore.
Cet éclat-là ne dura pas.
L'hiver, qui paroissoit faire grâce à la terre,
Pour lui renouveler une cruelle guerre,
Tout à coup revint sur ses pas:
Adieu les fleurs, adieu l'empire
De notre abricotier, joyeux à contre-temps;
Et ce que j'y trouve de pire,
Adieu les fruits en même temps.

D'une trop brillante jeunesse,
L'éclat prématuré doit blesser la raison;

Tant de fleurs qui d'abord paroissent à foison,
Tiennent rarement leur promesse:
Tout doit venir dans sa saison.

Pessellier.

§ 55. *Fable* 38. *L'Homme et la Marmotte.*

La marmotte venoit de finir son long somme;
Sommeil de six mois seulement.
N'as-tu pas honte, lui dit l'homme,
De dormir si profondément?
Tu ne parles que par envie,
Répondit la marmotte, et tu me fais pitié.
J'aime encor mieux dormir la moitié de ma vie,
Que d'en perdre en plaisirs, comme toi, la moitié.

Pessellier.

§ 56. *Fable* 39. *Les deux Potiers.*

Certain potier blâmoit l'ouvrage
D'un potier son voisin, et disoit que ses pots
Mal tournés ne seroient achetés que des sots,
Qu'il n'en étoit encor qu'à son apprentissage;
Les uns étoient trop grands, les autres trop petits.
Celui-ci répartit: halte-là, mon confrère;
Mes pots n'ont qu'un défaut, mais qui doit vous déplaire,
C'est que de votre moule ils ne sont point sortis.

Richer.

§ 57. *Fable* 40. *Le Livre de la Raison.*

Lorsque le ciel prodigue en ses présens,
Combla de biens tant d'êtres différens,
Ouvrages merveilleux de son pouvoir suprême,
De Jupiter l'homme reçut, dit-on,
Un livre écrit par Minerve elle-même,
Ayant pour titre *la Raison.*
Ce livre ouvert aux yeux de tous les sages,
Les devoit tous conduire à la vertu,
Mais d'aucun d'eux il ne fut entendu
Quoiqu'il contînt les leçons les plus sages.
L'enfance y vit des mots et rien de plus,
La jeunesse beaucoup d'abus,
L'âge suivant des regrets superflus,
Et la vieillesse en déchira les pages.

L'Abbé Aubert.

§ 58. *Fable.* 41. *l'Enfant et la Poupée.*

Dans une foire un jeune enfant
Promené par sa gouvernante,
Contemploit d'un œil dévorant
Maints beaux colifichets; tout lui plaît, tout le tente;
Il veut polichinel, ensuite un porteur d'eau,
Et puis il n'en veut plus. Voulez-vous une épée?
Ah! oui, mais non; j'aime mieux ce berceau:
Il l'eût pris sans une poupée
Qui le séduisit de nouveau.
On la lui donne; en sautant il l'emporte.
Chez la maman le voilà de retour:
Aux gens du logis tour à tour
Il fait baiser l'objet qui d'aise le transporte;
Depuis le matin jusqu'au soir
De chambre en chambre il la promène;

S'il faut aller coucher, il la quitte avec peine,
Et s'endort en pleurant dans les bras de l'espoir:
En dormant il en rêve: et le jour lui ramène
Sa mimi; qu'on l'apporte, eh vite! il veut la voir.
Pendant près de huit jours, avec exactitude,
Fanfan joue avec sa catin.
Il paroissoit content; mais le petit coquin
De la possession se fit une habitude.
L'habitude et le froid se tiennent par la main:
Le froid donc s'ensuivit, et le dégoût enfin.

Combien de belles sont trompées!
Combien de volages amans!
Hommes, vous êtes des enfans;
Femmes, vous êtes des poupées.

Vadé.

§ 59. 42. *Fable. Le sommeil du tyran.*

Sous ses lambris dorés, un tyran détesté
Dormoit, en apparence, avec tranquillité.
Le sommeil, dit quelqu'un, est-il fait pour le crime?
Eh quoi! le ciel épargne sa victime.
Imprudent! au bruit que tu fais,
Dit un fakir, tremble qu'il ne s'éveille;
Le ciel permet que le méchant sommeille
Pour que le sage ait des momens de paix.

M. Bret.

§ 60. 43. *Fable. L'Araignée et le Ver à soie.*

" Quoi, toujours un maudit balai
" Emportera tout mon ouvrage?
" Et jamais je n'acheverai ...
" Ah! cette fois je perds courage.
" Imbécilles humains! mais vous n'y songez pas,
" De la rivale de Pallas,
" Barbares, vous brisez la trame inimitable,
" Et d'un vermisseau méprisable,
" Vous recherchez le fil mille fois plus grossier!
" Pour encourager l'ouvrier,
" Vous vous chargez de sa dépense;
" Vous le logez avec magnificence:"
Ainsi notre fileuse exhaloit son courroux.
Un vermisseau voisin reprit d'un ton plus doux:
" Dame Arachné, pourquoi vous échauffer la bile?
" Eh! de grâce, modérez-vous:
" Oui, de par tous les dieux, vous êtes fort habile;
" Votre ouvrage est fort beau, mais il est inutile."

Boisard.

§ 61. *Fable* 44. *Le père et ses deux fils.*

Un sage campagnard avoit deux jeunes fils:
Tous deux étoient jumeaux, bien faits et bien appris;
Tous deux faisoient pourtant le malheur de leur père;
Leurs penchans et leur caractère
A ceux du bon vieillard étoient mal assortis.
Ils vouloient quitter le pays,
Et, fuyant les travaux champêtres,
Abandonner le toit de leurs ancêtres
Pour chercher fortune à la cour:
Ne doutant pas d'y voir un jour
Avec éclat leur famille établie.
Le vieillard sentoit la folie
Et les dangers d'un tel projet.

Le bonheur de ses fils étoit son seul objet.
Et ce bonheur, il avoit la sagesse
De le placer, non pas dans la richesse,
Mais dans la médiocrité
Et la vertu qui marche à son côté.
Mes enfans, leur dit-il, je suis près de mon terme:
Si je n'y touchois pas, je parlerois plus ferme
Et saurois me servir de mon autorité;
Mais je sais qu'à mon âge on ne se fait plus craindre:
Je ne prétends pas vous contraindre,
Et je vous laisse en liberté;
Mais avant de vous voir commencer ce voyage
Dont vous avez l'esprit gâté,
Je veux avec simplicité
Vous faire un conte où vous verrez l'image
De votre erreur et de la vérité.
J'étois à peu près de votre âge
Quand mon père me l'a conté.

Du sein de la même colline
On voyoit jaillir deux ruisseaux:
Mêmes eaux et même origine,
En tout ils naquirent égaux;
Mais tous deux n'eurent pas égale destinée,
L'un parmi de simples hameaux
Suivit sa route infortunée.
Il serpentoit autour de ces rians vergers
Où sur le soir s'assemblent les bergers;
Il engraissoit leurs pâturages,
Il égayoit leurs paysages,
Il arrosoit leurs potagers,
Il servoit à tous leurs usages:
Aussi fut-il sacré pour eux.
Jamais une main téméraire
N'osa gêner son cours heureux,
Ni jamais une onde étrangère
Croisant sa paisible carrière,
Ne vint se mêler à ses flots;
Et jusqu'au terme de sa course
Toujours il conserva ses eaux
Aussi pures que dans leur source.
L'autre ruisseau n'eut pas un semblable destin.
Au lieu de se fixer dans ce champêtre asile,
Il voulut aller à la ville:
Que de peines, de maux l'attendoient en chemin!
Un satrape orgueilleux le retint dans ses chaînes
Et l'enferma dans ses domaines.
Il y fit l'ornement d'un superbe jardin
Où, du fond d'un riche bassin
Environné de dorures, de marbres,
Il s'élançoit jusqu'au faîte des arbres;
En cet état il charmoit tous les yeux.
Mais l'honneur d'attirer les regards curieux
Lui coûta plus cher qu'on ne pense:
Il sentit resserrer ses eaux
Dans d'obscurs souterrains que l'art et la dépense
Avoient transformés en canaux.
On arrêtoit, on détournoit sa marche,
On le menoit à volonté,
Il n'avoit plus ni nom, ni liberté:
Tantôt resserré sous une arche,
En cascade précipité,
En réservoir violenté:
Le pis est qu'au sortir de ce lieu de délices,
(Pour le satrape, et non pour lui)
On l'enferma dans un étui

Que salissoient les immondices
De ce palais témoin de ses supplices:
Ce fut-là que finit son cours;
Et c'est ainsi que le bon pédagogue,
La larme à l'œil, termina son discours.

L'un des enfans, touché de l'apologue,
Se reconnut, se fixa pour toujours
Dans la demeure de ses pères;
L'autre en divers climats, à différentes cours,
S'en fut chercher des biens imaginaires:
Qu'arriva-t-il? Les deux jumeaux
Eurent le sort des deux ruisseaux.

Le Duc de Nivernois.

§ 62. *Fable* 45. *La Coquette et l'Abeille.*

Chloé, jeune, jolie, et surtout fort coquette,
Tous les matins, en se levant,
Se mettoit au travail, j'entends à sa toilette;
Et là, souriant, minaudant,
Elle disoit à son cher confident
Les peines, les plaisirs, les projets de son âme.
Une abeille étourdie arrive en bourdonnant,
Au secours! au secours! crie aussitôt la dame:
Venez, Lise, Marton, accourez promptement,
Chassez ce monstre ailé. Le monstre insolemment
Aux lèvres de Chloé se pose.
Chloé s'évanouit, et Marton en fureur
Saisit l'abeille et se dispose
A l'écraser. Hélas! lui dit avec douceur
L'insecte malheureux, pardonnez mon erreur:
La bouche de Chloé me sembloit une rose,
Et j'ai cru...Ce seul mot à Chloé rend ses sens:
Faisons grâce, dit-elle, à son aveu sincère;
D'ailleurs sa piqûre est légère;
Depuis qu'elle te parle à peine je la sens.

Que ne fait-on passer avec un peu d'encens!

De Florian.

§ 63. *Fable* 46. *Le Léopard et l'Ecureuil.*

Un écureuil, sautant, gambadant sur un chêne,
Manqua sa branche, et vint, par un triste hasard,
Tomber sur un vieux léopard
Qui faisoit sa méridienne.
Vous jugez s'il eut peur! En sursaut s'éveillant,
L'animal irrité se dresse;
Et l'écureuil s'agenouillant
Tremble et se fait petit aux pieds de son altesse.
Après l'avoir considéré,
Le léopard lui dit: Je te donne la vie,
Mais à condition que de toi je saurai
Pourquoi cette gaîté, ce bonheur que j'envie,
Embellissent tes jours, ne te quittent jamais,
Tandis que moi, roi des forêts,
Je suis si triste et je m'ennuie.
Sire, lui répond l'écureuil,
Je dois à votre bon accueil
La vérité: mais, pour la dire,
Sur cet arbre un peu haut je voudrois être assis.
—Soit; j'y consens; monte.—J'y suis.
A présent je peux vous instruire.
Mon grand secret pour être heureux

C'est de vivre dans l'innocence;
L'ignorance du mal fait toute ma science,
Mon cœur est toujours pur, cela rend bien joyeux,
Vous ne connoissez pas la volupté suprême
De dormir sans remords; vous mangez les chevreuils,
Tandis que je partage à tous les écureuils
Mes feuilles et mes fruits; vous haïssez, et j'aime:
Tout est dans ces deux mots. Soyez bien convaincu
De cette vérité que je tiens de mon père:
Lorsque notre bonheur nous vient de la vertu,
La gaîté vient bientôt de notre caractère.

La même.

§ 64. *Fable* 47. *Le Jardinier et son Maître.*

Un honnête bourgeois possédoit un terrain,
Où maison, potager, bosquet, verger, parterre,
Se trouvoient renfermés; c'étoit tout son butin,
Son château, ses bois et sa terre:
Jugez s'il étoit occupé
D'y mettre l'agrément, d'y semer l'abondance.
Le premier alla bien; sur l'autre il fut trompé,
Tout y frustra son espérance.
L'ensemble offroit aux yeux un spectacle charmant;
D'arbres taillés à point, longue et superbe file;
Immense potager, bosquet fort élégant;
Maison de belle forme, à gentil péristile,
Parterre d'un dessin léger, neuf et galant,
Cascade contenant des bassins plus de mille;
Mais rien à mettre sous la dent:
Ce point manquoit tout net, et ce point est utile;
Sans lui tout le reste n'est rien.
Notre homme le comprit fort bien;
Au milieu de son luxe il sentit le malaise,
Et voulut sur ce chef avoir un entretien
Avec son vieux jardinier Blaise.
Ecoutez, lui dit-il, pourquoi d'un potager
Si bien ensemencé, si vaste,
Ne puis-je avoir de quoi manger?
De celui du voisin le mien est le contraste,
Et tout va même train. Voyez ces arbrisseaux,
Au lieu de profiter, voilà qu'ils dépérissent.
D'où vient que ces fleurs se flétrissent?
Quel sort afflige mon enclos?
Puisque vous l'ignorez, je vais vous en instruire,
Reprit l'homme au rateau. Vous avez fait construire
Tous ces maudits bassins l'un sur l'autre perchés:
C'est ce chef-d'œuvre-là que vous nommez cascade,
Et dont vos yeux sont entichés,
Qui rend tout votre enclos malade.
La source qui vient de là haut,
Pour rafraîchir le tout, seroit bien assez forte;
Mais vos bassins reçoivent l'eau,
Un bassin prend sa part, au suivant il en porte,
Ils s'en emplissent tous, et foi de jardinier,
Avant qu'ils se la soient passé de l'un à l'autre,
Il ne reste rien au dernier.
Ce dernier, pourtant, c'est le vôtre,
C'est l'unique du moins où je saurois puiser:
Comment, en bonne conscience,
Voulez-vous qu'on puisse arroser?
Aussi tout meurt, tout sèche, et j'y perds ma science.
Détruisez ce bel ornement,
Culbutez ces bassins, souffrez qu'on les déniche;
Vous verrez votre enclos reprendre un air vivant

Il sera moins brillant, mais il sera plus riche.
Commençons par avoir du pain,
Et foin de la magnificence,
Qui nous fera mourir de faim,
Sous les dehors de l'opulence.
Blaise raisonnoit bien, et son maître le crut:
La cascade sauta. Bientôt on s'aperçut
Que Blaise avoit fait un miracle.

La source est le tribut de plus d'une province;
La cascade dépeint financiers et traitans,
Et le dernier bassin, c'est le coffre du prince.

Le Chevalier de Lisle.

§ 65. *Fable* 48. *Le Merle et le Ver luisant.*

Pendant une nuit assez sombre,
Tout fier de son étoile, un jeune ver luisant
Se pavanoit dans l'épaisseur de l'ombre,
Et s'enivroit d'orgueil en se considérant.
Sur ce globe où chacun m'admire avec justice,
Je ne vois rien, dit-il, de comparable à moi:
Des insectes je suis le roi;
Eh qui d'entre eux pourroit entrer en lice,
Quand mon empire est si bien affermi?
Est-ce l'active abeille, ou la sobre fourmi?
Ces orbes éclatans qui versent la lumière,
Pour briller empruntent mes feux;
Et l'astre qu'adore la terre,
N'est que le ver luisant des cieux.
Comme il parloit, d'une branche voisine,
Un merle fond soudain, et gobe l'orgueilleux.
Ton éclat cause ta ruine,
Pauvre insecte!...moins lumineux,
Tu pouvois vivre, enseveli sous l'herbe:
Que je te plains d'être né si superbe!
L'obscurité t'eût rendu plus heureux.

Dorat.

§ 66. *Fable* 49. *Le Fils ingrat.*

Des dons de la nature
Un enfant
En naissant
Reçut ample mesure;
Air de dignité,
Esprit et beauté,
Ame simple et pure,
Il eut tout hors un point,
Encor pourquoi ne l'eut-il point?
C'est qu'il étoit en sa puissance
De l'avoir ou ne l'avoir pas.
Ce point, c'étoit l'obéissance;
Notre enfant n'en fit aucun cas:
Il préféra l'indépendance
Et sa dangereuse douceur
Aux loix qu'un père, avec prudence,
Lui prescrivoit pour son bonheur.
Ce fils rebelle est placé par son père
Dans un verger délicieux.
Entre mille fruits savoureux,
Dont le choix est permis à son goût, à ses yeux,
(Entre mille, c'est bien de quoi se satisfaire)
Un seul est défendu comme pernicieux;

Eh bien, celui-là seul eut le droit de lui plaire.
Il est bientôt cueilli, mangé,
Et bientôt le père est vengé.
De malheurs une longue file
Accable ce fils indocile:
Mais de ces maux le plus affreux,
Celui qui plus le désespère,
C'est de se voir privé de la clarté des cieux.
Si l'on juge qu'alors le père
N'écoutant plus que sa colère,
Abandonna l'aveugle à son mauvais destin,
Et que le fils puni cessa d'être mutin,
C'est mal juger, chacun garda son caractère;
Même tendresse d'un côté,
Et de l'autre toujours même indocilité.
A la voix de l'enfant qui pleure et se désole,
On voit bientôt le bon père accourir;
Il le rassure, il le console;
Il fait bien plus encore, il va le secourir.
" Fils ingrat, lui dit-il, mais fils ingrat que j'aime,
" Si ton malheur est grand, mon amour est extrême;
" Ton infortune et tes besoins
" Exigent les plus tendres soins:
" De mon cœur tu peux les attendre;
" Pour guider tes pas incertains,
" Sers-toi de ce bâton que je mets en tes mains;
" Entre mes bras j'aurai soin de te prendre,
" S'il se trouve un chemin difficile et glissant,
" Où ton bâton seroit un secours impuissant;
Voilà ce que promet et ce que fait le père.
Pouvoit-il plus promettre, et pouvoit-il mieux faire?
Voyons comment se comporta l'enfant.
Tout l'effraye d'abord, l'intimide, l'étonne;
Avec son bâton il tâtonne,
Puis quand il a bien tâtonné,
Il lève un pied timide,
Le porte où le bâton le guide,
Le pose à terre, est encore étonné;
Vers ce pied précurseur, bientôt l'autre s'avance,
Et mon aveugle a fait un pas;
Au second, au troisième, encor même embarras;
Mais le temps et l'expérience,
Amènent la facilité,
Et le voilà qui trotte avec agilité,
C'est-à-dire avec imprudence.
Le bâton n'est plus consulté,
Et ne sert que de contenance.
Le père a beau crier: " Mon fils, prends garde à toi,
" Sers-toi de ton bâton, par ici, viens, suis-moi;
" Où vas tu, malheureux? Arrête....
L'enfant laisse crier, et n'en fait qu'à sa tête;
Aussi Dieu sait comme il tombe souvent,
En arrière tantôt, et tantôt en avant.
A chaque chute il pleure, il gémit, il s'afflige;
Mais jamais il ne se corrige.
Si le père lui prend la main
Pour le sauver d'un précipice,
Et le remettre en bon chemin,
Comment paye-t-il ce service?
Je vais le dire: mais, hélas! le croira-t-on?
Il le frappe de son bâton.
De son bâton! comment! son père!
Oui, son père et son bienfaiteur.
Ah! Dieu! quel mauvais caractère!
Puisse le ciel, juste vengeur!...

Prenez garde, qu'allez-vous dire?
C'est tout le genre humain que vous allez maudire.

Le père, l'enfant, le bâton,
Ce sont Dieu, l'homme, la raison.

L'Abbé le Monnier.

STANCES.

§ 67. 1. *Conseils à Thémire.*

Songez bien que l'amour sait feindre;
Redoutez un sage berger:
On n'est que plus près du danger,
Quand on croit n'avoir rien à craindre.

Je voyois sans être inquiète,
Daphnis m'aborder quelquefois:
Il me trouvoit seulette au bois,
Sans me conter jamais fleurette.

" D'aimer on doit bien se défendre,"
Me disoit-il, dans ses chansons:
Mais il formoit de si beaux sons,
Qu'on s'attendrissoit à l'entendre.

Je me croyois si raisonnable,
En l'écoutant sur le gazon.
Quel ouvrage de la raison
D'écouter un berger aimable!

Sans dessein, sans inquiétude,
Chaque jour j'aimois à le voir:
Bientôt, sans m'en apercevoir,
Je perdis toute autre habitude.

L'enchanteur! quelle adresse extrême
Il employoit pour me charmer!
Croiroit-on qu'on se fait aimer,
En ne disant point: je vous aime?

Si je chantois dans le bocage;
Pour m'écouter, il s'arrêtoit;
Une autre bergère chantoit;
Il s'en retournoit au village.

Des amans me peignant l'ivresse,
Il m'entretenoit tout un jour.
C'étoit pour condamner l'amour:
Mais c'étoit en parler sans cesse.

Qu'amour séduit avec adresse!
Comme il sait déguiser son feu!
Jusqu'au mal qu'on dit de ce dieu,
Tout est un piège qu'il nous dresse.

Daphnis enfin sut me contraindre
A partager sa tendre ardeur;
Je sentis qu'il avoit mon cœur,
Quand je commençai de le craindre.

Monrif.

§ 68. 2. *La Bergère délaissée.*

De mon berger volage,
J'entends le flageolet;
De ce nouvel hommage,
Je ne suis point l'objet;
Je l'entends qui fredonne
Pour un autre que moi.
Hélas! que j'étois bonne
De lui donner ma foi!

Ce n'est plus un mystère,
Quand tu vois ma douleur;
Tu sais qu'une bergère
Ne connoît qu'un malheur;
L'ingrat que je préfère,
Tircis que j'aimois tant,
A qui je fus si chère;
Tircis est inconstant.

Autrefois l'infidèle
Faisoit dire à l'écho
Que j'étois la plus belle
Qui fût dans le hameau;
Que j'étois sa bergère,
Qu'il étoit mon berger;
Que je serois légère,
Sans qu'il devînt léger.

J'avois su me défendre
Pendant près de deux ans;
On croit pouvoir se rendre
Après mille sermens;
Son art fut de séduire,
De plaire et d'enflammer:
Il feint ce qu'il inspire;
Mon art fut de l'aimer.

Faut-il que je rappelle
Ces dangereux momens;
Momens où l'infidèle
Préparoit mes tourmens?
Que ne sut-il pas dire,
Pour vaincre mes refus?
Devrois-je l'en instruire?
L'ingrat ne m'aime plus.

Un jour, c'étoit ma fête,
Il vint de grand matin;
De fleurs ornant ma tête,
Il plaignoit son destin.
Il dit: veux-tu, cruelle,
Jouir de mes tourmens?
Je dis: sois-moi fidèle
Et laisse faire au temps.

Tircis charmé m'embrasse;
J'en eus quelque dépit;
Ses yeux demandoient grâce;
Mon cœur y consentit.
Bientôt, plus téméraire,
Ce fut nouveau transport;
Je me mis en colère,
Et m'apaisai d'abord.

Crainte de lui déplaire,
Je n'osai le gronder;
Un charme involontaire
Me força de céder:
Je crus son cœur sincère;
Il vit tout mon plaisir;
Hélas! qu'avois-je à faire?
Me taire et puis rougir.

Le printemps, qui vit naître
De si belles ardeurs,
Les a vu disparoître
Aussitôt que les fleurs;
Mais s'il ramène à Flore
Les inconstans zéphyrs,
Ne pourroit-il encore
Ramener ses désirs?

Dans ma douleur extrême,
Je voudrois me venger:
Que ne puis-je de même
Prendre un autre berger?
Mais non, pour l'amour même,
Je ne voudrois changer;
Hélas! lorsque l'on aime,
Peut-on se dégager?

Qu'il porte à ma rivale
Un cœur qui m'appartient;
Cette beauté fatale
Dans ses nœuds le retient:
Qu'il soit tendre ou volage,
Qu'il soit ce qu'il voudra;
Jamais mon cœur plus sage,
Pour lui ne changera.

§ 69. 3. *Les Regrets.*

Le sombre hiver va disparoître
Le printemps sourit à nos vœux;
Mais le printemps ne semble naître
Que pour les cœurs qui sont heureux.

Le mien que la douleur accable
Voit tous les objets s'obscurcir,
Et quand la nature est aimable,
Je perds le pouvoir d'en jouir.

Je ne vois plus ce que j'adore;
Je n'ai plus de droits au plaisir,
Pour les autres tout semble éclore,
Et pour moi tout semble finir.

Les souvenirs errent en foule
Autour de mon cœur abattu,
Et chaque moment qui s'écoule
Me rappelle un plaisir perdu.
Que m'importe que le temps fuie?
Heures dont je crains la lenteur,
Vous pouvez emporter ma vie;
Vous n'annoncez plus mon bonheur.

Je n'ai plus la douce pensée
Qui s'offroit à moi le matin,
Et qui vers le soir retracée
M'entretenoit du lendemain.

Mon œil voit reverdir la cime
Des arbres de ce beau vallon.
Et de l'oiseau qui se ranime,
J'entends la première chanson.

Ah! c'est vers ce temps que Thémire
A mes yeux parut autrefois,
C'est là que je la vis sourire;
C'est là que j'entendis sa voix.

Sa voix qui sous le frais ombrage
Où je l'écoutois à genoux,
Rassembloit autour du bocage
Les oiseaux charmés et jaloux.

Les témoins, la crainte et l'envie,
Combattoient souvent nos désirs;
Mais sous l'œil de la jalousie
L'amour sent croître ses plaisirs.

Beaux soirs d'été, charmante veille,
Où je saisissois au hasard
Un baiser, un mot à l'oreille,
Un soupir, un geste, un regard!

Que de fois dans cet art instruite,
Thémire au milieu des jaloux,
Jeta dans des discours sans suite
Le mot, signal du rendez-vous!

O comment remplacer l'ivresse
Que l'amour répand dans ses jeux?
Non, la gloire, autre enchanteresse,
N'a point d'instans si précieux.

Du soin d'une vaine mémoire
Pourquoi voudrois-je me remplir?
Pourquoi voudrois-je de la gloire,
Quand je n'ai plus à qui l'offrir?

Les arts dont la pompe éclatante
A mes yeux vient se déployer,
Me rappellent à mon amante,
Loin de me la faire oublier!

A ce spectacle où l'harmonie
A tous nos sens donne la loi,
Je dis, celle qui m'est ravie
Chantoit mieux et chantoit pour moi.

Dans le temple de Melpomène
Je songe qu'en nos jours heureux,
Nos cœurs retrouvoient sur la scène
Tout ce qu'ils sentoient encor mieux,

Souvent un trouble involontaire
Me dit que je ne suis pas loin
De cette retraite si chère,
Qui nous recevoit sans témoin.

Souvent elle ne put se rendre
Au lieu qui dut nous réunir.
Que ne puis-je encore l'attendre,
Dût-elle encor ne pas venir!

Mon âme aujourd'hui solitaire,
Sans objet comme sans désir,
S'égare et cherche à se distraire
Dans les songes de l'avenir.

Tel, quand la neige est sur la plaine,
L'oiseau n'osant plus la raser,
Voltige d'une aile incertaine,
Sans savoir où se reposer.

Je m'aperçois que sans contrainte,
Mon cœur pour tromper son ennui,
Se permet une longue plainte
Qui ne veut occuper que lui.

Mais qu'importe qu'on s'intéresse
Aux maux qu'on ne peut soulager!
Je veux épancher ma tristesse,
Et non la faire partager.

Que dis-je? hélas! je me repose
Sur ces désolans souvenirs.
Ce sentiment est quelque chose;
C'est le dernier de mes plaisirs.

Un jour quand la froide vieillesse
Viendra retrancher mes erreurs,
Peut-être que de la tendresse
Je regretterai les douleurs.

Alors à cet âge où s'efface
L'illusion de nos beaux jours,
Je veux dans ces vers que je trace,
Retrouver encor mes amours.

La Harpe.

§ 70. 4. *Sur le Nouvel An.*

L'astre qui partage les jours
Et qui nous prête sa lumière,
Vient de terminer sa carrière
Et commencer un nouveau cours.

Avec une vitesse extrême
Nous avons vu cet an passer.
Nous verrons s'écouler de même
Celui qui le va remplacer.

Tout finit, tout est sans remède
Aux lois du temps assujetti;
Et par l'instant qui lui succède
Chaque instant est anéanti.

La plus brillante des journées
Passe pour ne plus revenir.
La plus fertile des années
N'a commencé que pour finir.

La même loi partout suivie,
Nous soumet tous au même sort.
Le premier moment de la vie
Est le premier pas vers la mort.

Pourquoi donc en si peu d'espace,
De tant de soins m'embarrasser?
Pourquoi perdre le jour qui passe
Pour un autre qui doit passer?

Si tel est le destin des hommes
Qu'un instant peut les voir finir;
Vivons pour l'instant où nous sommes
Et non pour l'instant à venir.

Cet homme est vraiment déplorable,
Qui, de la fortune amoureux,
Se rend lui-même misérable
En travaillant pour être heureux.

Dans des illusions flatteuses
Il consume ses plus beaux ans.
A des espérances douteuses
Il immole les biens présens.

Insensés! votre âme se livre
A de tumultueux projets.
Vous mourez sans avoir jamais
Pu trouver le moment de vivre.

De l'erreur qui vous a séduits
Je ne prétends pas me repaître.
Ma vie est l'instant où je suis,
Et non l'instant où je dois être.

Ne laissons point évanouir
Des biens mis en notre puissance;
Et que l'attente d'en jouir
N'étouffe point leur jouissance.

Le moment passé n'est plus rien;
L'avenir peut ne jamais être.
Le présent est l'unique bien
Dont l'homme soit vraiment le maître.

J. B. Rousseau.

§ 71. 5. *Sur l'Opéra.*

J'ai vu le soleil et la lune
Qui tenoient des discours en l'air:
J'ai vu le terrible Neptune
Sortir tout frisé de la mer,

J'ai vu l'aimable Cythérée
Au doux regard, au teint fleuri,
Dans une machine entourée
D'amours natifs de Chambéri.

J'ai vu le maître du tonnerre,
Attentif au coup de sifflet,
Pour lancer ses feux sur la terre
Attendre l'ordre d'un valet.

J'ai vu du ténébreux empire
Accourir, avec un pétard,
Cinquante lutins pour détruire
Un palais de papier brouillard,

J'ai vu des dragons fort traitables
Montrer les dents sans offenser ;
J'ai vu des poignards admirables
Tuer les gens sans les blesser.

J'ai vu l'amant d'une bergère,
Lorsqu'elle dormoit dans un bois,
Prescrire aux oiseaux de se taire,
Et lui, chanter à pleine voix.

J'ai vu des guerriers en alarmes,
Les bras croisés et le corps droit,
Crier cent fois : courons aux armes,
Et ne point sortir de l'endroit.

J'ai vu, ce qu'on ne pourra croire,
Des tritons, animaux marins,
Pour danser, troquer leurs nageoires
Contre une paire d'escarpins.

Dans des chaconnes et gavotes,
J'ai vu des fleuves sautillans ;
J'ai vu danser deux matelotes,
Trois jeux, six plaisirs et deux vents.

Dans le char de monsieur son père,
J'ai vu Phaéton tout tremblant
Mettre en cendre la terre entière,
Avec des rayons de fer-blanc.

J'ai vu Roland, dans sa colère,
Employer l'effort de son bras,
Pour pouvoir arracher de terre
Des arbres qui n'y tenoient pas.

J'ai vu souvent une furie
Qui s'humanisoit volontiers ;
J'ai vu des faiseurs de magie
Qui n'étoient pas de grands sorciers.

J'ai vu des ombres très-palpables
Se trémousser aux bords du Styx ;
J'ai vu l'enfer et tous les diables
A quinze pieds du paradis.

J'ai vu Diane en exercice
Courir le cerf avec ardeur :
J'ai vu derrière la coulisse
Le gibier courir le chasseur.

Pannard.

§ 72. 6. *Le Bonheur de la Solitude.*

Dans cette aimable solitude
Sous l'ombrage de ces ormeaux,
Exempt de soins, d'inquiétude,
Mes jours s'écoulent en repos.

Jouissant enfin de moi-même,
Ne formant plus de vains désirs,
J'éprouve que le bien suprême,
C'est la paix et non les plaisirs.

Ici rien ne manque à ma vie,
Mes fruits sont doux, mon lait est pur,
Sous mes pieds la terre est fleurie,
Le ciel sur ma tête est d'azur.

Si quelquefois un noir orage
Me cause un moment de frayeur,
Elle passe avec le nuage,
L'arc-en-ciel me rend mon bonheur.

Dans le monde où tout inquiète,
L'homme est en proie à la douleur ;
A peine est-il dans la retraite,
Que le calme naît dans son cœur.

De même cette onde en furie,
Court dans ces rocs en bouillonnant :
Dès qu'elle arrive à ma prairie,
Elle serpente doucement.

Florian.

§ 73. 7. *A Madame la Dauphine, Infante d'Espagne.*

Souvent la plus belle princesse
Languit dans l'âge du bonheur ;
L'étiquette de la grandeur,
Quand rien n'occupe et n'intéresse,
Laisse un vide affreux dans le cœur.

Souvent même un grand roi s'étonne,
Entouré de sujets soumis,
Que tout l'éclat de sa couronne
Jamais en secret ne lui donne
Ce bonheur qu'elle avoit promis.

On croiroit que le jeu console :
Mais l'ennui vient à pas comptés,
A la table d'un cavagnole,
S'asseoir entre des Majestés.

On fait tristement grande chère,
Sans dire et sans écouter rien,
Tandis que l'hébété vulgaire
Vous assiége, vous considère
Et croit voir le souverain bien.

Le lendemain quand l'hémisphère
Est brûlé des feux du soleil,
On s'arrache aux bras du sommeil,
Sans savoir ce que l'on va faire.

De soi-même peu satisfait,
On veut du monde ; il embarrasse ;
Le plaisir fuit ; le jour se passe,
Sans savoir ce que l'on a fait.

O temps, ô perte irréparable!
Quel est l'instant où nous vivons!
Quoi la vie est si peu durable,
Et les jours paroîtroient si longs!

Princesse au-dessus de votre âge,
De deux cours auguste ornement,
Vous employez utilement
Ce temps qui si rapidement
Trompe la jeunesse volage.

Vous cultivez l'esprit charmant
Que vous a donné la nature:
Les réflexions, la lecture,
En font le solide aliment,
Et son usage est sa parure.

S'occuper c'est savoir jouir;
L'oisiveté pèse et tourmente,
L'âme est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint, s'il ne s'augmente.

Voltaire.

§ 74. 8. *Sur différens sujets de Morale.*

Que l'homme connoît peu la mort qu'il appréhende,
Quand il dit qu'elle le surprend!
Elle naît avec lui, sans cesse lui demande
Un tribut dont en vain son orgueil se défend.
Il commence à mourir long-temps avant qu'il meure:
Il périt en détail imperceptiblement.
Le nom de mort qu'on donne à notre dernière heure,
N'en est que l'accomplissement.

Etres inanimés, rebut de la nature,
Ah! que vous faites d'envieux!
Le temps, loin de vous faire injure,
Ne vous rend que plus précieux.
On cherche avec ardeur une médaille antique:
D'un buste, d'un tableau le temps hausse le prix:
Le voyageur s'arrête à voir l'affreux débris
D'un cirque, d'un tombeau, d'un temple magnifique;
Et pour notre vieillesse on n'a que du mépris.

De ce sublime esprit dont ton orgueil se pique
Homme, quel usage fais-tu?
Des plantes, des métaux tu connois la vertu;
Des différens pays les mœurs, la politique;
La cause des frimas, de la foudre, du vent;
Des astres le pouvoir suprême:
Et sur tant de choses savant,
Tu ne te connois pas toi-même.

La pauvreté fait peur: mais elle a ses plaisirs.
Je sais bien qu'elle éloigne, aussitôt qu'elle arrive,
La volupté, l'éclat, et cette foule oisive
Dont les jeux, les festins remplissent les désirs.

Cependant, quoi qu'elle ait de honteux et de rude
Pour ceux qu'à des revers la fortune a soumis,
Au moins dans leurs malheurs ont-ils la certitude
De n'avoir que de vrais amis.

Pourquoi s'applaudir d'être belle?
Quelle erreur fait compter la beauté pour un bien?
A l'examiner, il n'est rien
Qui cause tant de chagrin qu'elle.
Je sais que sur les cœurs ses droits sont absolus;
Que tant qu'on est belle on fait naître
Des désirs, des transports et des soins assidus:
Mais on a peu de temps à l'être,
Et long-temps à ne l'être plus.

Misérable jouet de l'aveugle fortune,
Victime des maux et des lois,
Homme, toi qui par mille endroits
Dois trouver la vie importune,
D'où vient que de la mort tu crains tant le pouvoir?
Lâche, regarde-la sans changer de visage;
Songe que si c'est un outrage,
C'est le dernier à recevoir.

Que chacun parle bien de la reconnoissance!
Et que peu de gens en font voir!
D'un service attendu la flatteuse espérance,
Fait porter dans l'excès les soins, la complaisance.
A peine est-il rendu qu'on cesse d'en avoir.
De qui nous a servi la vue est importune:
On trouve honteux de devoir
Les secours que dans l'infortune
On n'avoit pas trouvé honteux de recevoir.

Quel poison pour l'esprit sont les fausses louanges!
Heureux qui ne croit point à de flatteurs discours!
Penser trop bien de soi fait tomber tous les jours
En des égaremens étranges.
L'amour-propre est, hélas! le plus sot des amours;
Cependant des erreurs il est la plus commune.
Quelque puissant qu'on soit en richesse, en crédit;
Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit,
Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

On croit être devenu sage,
Quand, après avoir vu plus de cinquante fois
Tomber le renaissant feuillage,
On quitte des plaisirs le dangereux usage:
On s'abuse. D'un libre choix
Un tel retour n'est point l'ouvrage;
Et ce n'est que l'orgueil dont l'homme est revêtu,
Qui, tirant de tout avantage,
Donne au secours de la vertu
Ce qu'on doit au secours de l'âge.

En grandeur de courage on ne se connoît guère,
Quand on élève au rang des hommes généreux
Ces Grecs et ces Romains dont la mort volontaire
A rendu le nom si fameux.
Qu'ont-ils fait de si grand? Ils sortoient de la vie
Lorsque de disgrâces suivie,
Elle n'avoit plus rien d'agréable pour eux.
Par une seule mort ils s'en épargnoient mille.
Qu'elle est douce à des cœurs lassés de soupirer!
Il est plus grand, plus difficile
De souffrir le malheur, que de s'en délivrer.

L'encens qu'on donne à la prudence
Met mon esprit au désespoir.
A quoi donc nous sert-elle? A faire voir d'avance
Les maux que nous devons avoir.
Est-ce un bonheur de les prévoir?
Si la cruelle avoit quelque règle certaine
Qui pût les écarter de nous,
Je trouverois les soins qu'elle donne assez doux:
Mais rien n'est si trompeur que la prudence humaine.
Hélas! presque toujours le détour qu'elle prend,
Pour nous faire éviter un malheur qu'elle attend,
Est le chemin qui nous y mène.

Palais, nous durons moins que vous,
Quoique des élémens vous souteniez la guerre,
Et quoique du sein de la terre
Nous soyons tirés comme vous:
Frêles machines que nous sommes,
A peine passons-nous d'un siècle le milieu.
Un rien peut nous détruire; et l'ouvrage d'un Dieu
Dure moins que celui des hommes?

Homme, vante moins ta raison;
Vois l'inutilité de ce présent céleste,
Pour qui tu dois, dit-on, mépriser tous le reste,
Aussi foible que toi, dans ta jeune saison,
Elle est chancelante, imbécile;
Dans l'âge où tout t'appelle à des plaisirs divers,
Vile esclave des sens, elle t'est inutile,
Quand le sort t'a laissé compter cinquante hivers,
Elle n'est qu'en chagrins fertile;
Et quand tu vieillis, tu la perds.

Les plaisirs sont amers d'abord qu'on en abuse:
Il est bon de jouer un peu;
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.
Un joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence;
Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense
D'être fort honnête homme et de jouer gros jeu.
Le désir de gagner, qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon.
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

Souvent c'est moins bon goût que pure vanité
Qui fait qu'on ne veut voir que des gens de mérite
On croiroit faire tort à sa capacité,
Si du monde vulgaire on recevoit visite.
Cependant un esprit solide, éclairé, droit,
Du commerce des sots sait faire un bon usage;
Il les examine, il les voit,
Comme on fait un mauvais ouvrage.
Des défauts qu'il y trouve il cherche à profiter:
Il n'est guère moins nécessaire
De voir ce qu'il faut éviter,
Que de savoir ce qu'il faut faire.

Qui dans son cabinet a passé ses beaux jours
A pâlir sur Pindare, Homère, Horace, Plaute;
Devoit y demeurer toujours.
S'il entre dans le monde avec un tel secours,
Il y fera faute sur faute;
Il portera partout l'ennui.
Un ignorant qui n'a pour lui
Qu'un certain savoir vivre, un esprit agréable,
A la honte du Grec et du Latin, fait voir
Combien doit être préférable
L'usage du monde au savoir.

Que l'esprit de l'homme est borné!
Quelque temps qu'il donne à l'étude
Quelque pénétrant qu'il soit né,
Il ne sait rien à fond, rien avec certitude.
De ténèbres pour lui tout est environné.

La lumière qui vient du savoir le plus rare,
N'est qu'un fatal éclair, qu'une ardeur qui l'égare:
Bien plus que l'ignorance elle est à redouter.
Longues erreurs qu'elle à fait naître,
Vous ne prouvez que trop que chercher à connoître,
N'est souvent qu'apprendre à douter.

Homme, contre la mort, quoi que l'art te promette,
Il ne sauroit te secourir.
Prépares-y ton cœur. Dis-toi: c'est une dette
Qu'en recevant le jour j'ai faite:
Nous ne naissons que pour mourir.

Esclaves que rien ne rebute,
Vous qui, pour arriver au comble des honneurs,
Aux caprices des grands êtes toujours en bute;
Vous, de tous leurs défauts lâches adorateurs,
Savez-vous le succès de tant de sacrifices?
Quand, par les grands emplois, on aura satisfait
A vos soins, à vos longs services,
Hélas! pour vous qu'aura-t-on fait
Que vous ouvrir des précipices?

Est-ce vivre? et peut-on, sans que l'esprit murmure,
Se donner tout entière au soin de sa parure?
Se peut-il qu'on arrive à cet instant fatal
Qui termine les jours que le destin nous prête,
Sans avoir jamais eu d'autres soucis en tête
Que de ce qui sied bien ou mal?
Faire de sa beauté sa principale affaire,
Est le plus indigne des soins.
Le dessein général de plaire
Fait que nous plaisons beaucoup moins.

Lorsque la mort moissonne à la fleur de son âge
L'homme plainement convaincu
Que la foiblesse est son partage,
Et qui contre ses sens a mille fois vaincu;
On ne doit point gémir du coup qui le délivre.
Quelque jeune qu'on soit, quand on a su bien vivre,
On a toujours assez vécu.

Que les ridicules efforts
Qu'on fait pour cacher la vieillesse
Sous l'éclat d'un jeune dehors,
Marquent dans un esprit d'erreur et de foiblesse!
Pourquoi faut-il rougir d'avoir vécu long-temps?
Si nos discours, si nos ajustemens,
Si nos plaisirs conviennent à notre âge,
Nous ne blesserons point les yeux.
Les mesures qu'on prend pour paroître moins vieux
Font qu'on le paroît davantage.

Non, de quelques côtés qu'on porte ses désirs,
On ne sauroit goûter de plaisirs véritables;
Mais tout faux que sont les plaisirs,
Encore s'ils étoient durables!
On plaindroit un peu moins ces cœurs infortunés,
Qui, par leurs penchans entraînés,
Sont en quelque sorte excusables.
Quel bonheur quand du ciel les aspects favorables

Font qu'il n'en coûte rien pour être vertueux!
Et qu'il faut de raison, de force,
Quand on est né voluptueux
Pour faire avec les sens un éternel divorce!

De quel aveuglement sont frappés les humains!
Contre les malheurs incertains,
Tels que la perte d'une femme,
D'un enfant, d'un ami, des trésors, des grandeurs,
On croit faire beaucoup de préparer son âme:
Et l'on n'aura peut-être aucun de ces malheurs.
Mais sans doute on mourra. Cent et cent précipices
Sont ouverts sous nos pas pour nous faire périr:
Cependant au milieu des vices,
Nous mourons, sans songer que nous devons mourir.

Deshoulières.

ROMANCES.

§ 75. 1. *Amours infortunées de Gabrielle de Vergy et de Raoul de Coucy.*

Helas! qui pourra jamais croire
L'amour de Raoul de Coucy?
Hélas! qui ne plaindra l'histoire
De Gabrielle de Vergy?
Tous doux s'aimèrent dès l'enfance:
Mais le sort injuste et jaloux
L'avoit mise sous la puissance
D'un cruel et barbare époux.

Fayel, époux de Gabrielle,
Tourmenté de jaloux soupçons,
Avoit enfermé cette belle
Dans les plus affreuses prisons.
Tout amant étoit redoutable;
Mais surtout Coucy l'alarmoit:
Et Gabrielle fut coupable,
Dès qu'il sut que Coucy l'aimoit.

Elle employoit en vain les larmes
Pour parvenir à le calmer:
Ni sa jeunesse ni ses charmes,
Rien ne pouvoit le désarmer.
Quel est mon crime? disoit-elle;
L'innocence devroit toucher:
Je suis et je serai fidèle,
Qu'avez-vous à me reprocher?

Partage les maux que j'endure,
Répondoit l'inflexible époux.
J'ai tout appris. Crois-tu, parjure,
Eviter un juste courroux?
Coucy n'a que trop su te plaire;
Et bientôt je m'en vengerai:
Son nom allume ma colère;
Mais dans son sang je l'éteindrai.

Cependant Coucy, le modèle
Des vrais et des parfaits amans,
Ayant appris que Gabrielle
Souffroit les plus cruels tourmens,
Par un effort que l'amour même
N'approuva pas, sans en frémir,
Des lieux qu'habite ce qu'il aime
Il résolut de se bannir.

Je vais, dit-il, par mon absence
Calmer le barbare Fayel;
Je quitte pour jamais la France.
Ah! que ce départ est cruel!
N'importe, je me sacrifie
Au cher objet de mes amours;
Trop heureux en perdant la vie
Si je conserve ses beaux jours!

Il part, et va joindre l'armée
Dans les pays les plus lointains;
Elle étoit alors occupée
A combattre les Sarrasins.
Il se met d'abord à la tête
De deux cents chevaliers choisis:
Avec leur secours il arrête
Tous les efforts des ennemis.

L'amour, le désespoir, la rage
Tour à tour animant son cœur,
Redoubloient encor son courage;
Enfin il revenoit vainqueur,
Quand d'une blessure cruelle
Il se sent déchirer le flanc:
Frappé d'une atteinte mortelle,
Il tombe baigné dans son sang.

Alors, sentant sa fin prochaine,
Il demande son écuyer;
D'une main qu'il conduit à peine
Il écrit sur son bouclier.
Monlac arrive tout en larmes:
" Ne plains point, dit-il, mon destin;
" Plains plutôt celle dont les charmes
" N'ont pu fléchir un inhumain.

" Tu connois mon amour extrême,
" Pour m'obéir c'en est assez.
" Porte mon cœur à ce que j'aime
" Avec ces mots que j'ai tracés.
" Je remets ce soin à ton zèle...
Il expire et prononce encor
Le nom chéri de Gabrielle
Jusque dans les bras de la mort.

Victime de l'obéissance,
Monlac ayant exécuté,
D'un maître adoré dès l'enfance
La triste et tendre volonté,
S'embarque à l'instant pour la France:
Il arrive près du château
Du tyran qui sous sa puissance
Renfermoit l'objet le plus beau.

Seul confident de l'entreprise,
Il attend un heureux moment;
Avec grand soin il se déguise,
Pour réussir plus sûrement;
Quand Fayel que l'inquiétude
Ne laissoit jamais en repos,
Le voit près de sa solitude,
Le prend pour un de ses rivaux.

Il arrête, et croît le connoître;
Il le perce de mille coups.
Craignant tout des projets du maître,
Rien n'échappe à ses yeux jaloux.
Quel plaisir enivre son âme!
Il voit le cœur, il en jouit!
Quel coup funeste pour sa flamme!
Il lit la lettre, il en frémit.

Dès qu'il les eut en sa puissance,
N'écoutant plus que sa fureur,
De la plus barbare vengeance
Il médite en secret l'horreur.
La sombre et pâle jalousie,
Ce monstre suivi des regrets,
Pour venger sa flamme trahie,
Lui souffle les plus noirs projets.

Il goûte déjà par avance
Les douceurs qu'elle lui promet;
De cette flatteuse espérance
Il craint de retarder l'effet.
Je veux, dit-il, que l'imposture
Cachant l'affreuse vérité,
Ce cœur aimé de la parjure
Comme un mets lui soit présenté.

On obéit, et l'heure arrive
Où l'on sert ce repas cruel.
Gabrielle triste et craintive
Approche en tremblant de Fayel.
Pour hâter l'instant qu'il espère,
Il offre, il presse, elle se rend:
Ce mets, dit-il, a dû te plaire;
Car c'est le cœur de ton amant.

Elle tombe sans connoissance.
Fayel que la fureur conduit,
Craignant de perdre sa vengeance,
La rappelle au jour qu'elle fuit.
Juste ciel! quelle barbarie!
S'écria-t-elle avec effroi...
Moindre encor que ta perfidie:
Vois cette lettre, et juge-toi.

Alors la forçant de la lire,
Ses yeux l'observent avec soin;
Il croit adoucir son martyre,
Si de sa honte il est témoin.
Elle prend d'une main tremblante
L'écrit qui doit combler ses maux;
Et d'une voix foible et mourante
Prononce avec peine ces mots.

" Bientôt je vais cesser de vivre,
" Sans cesser de vous adorer;
" Content si ma mort vous délivre
" Des maux qu'on vous fait endurer.
" Elle n'a rien qui m'épouvante,
" Sans vous la vie est sans attraits.
" Un regret pourtant me tourmente;
" Quoi! je ne vous verrai jamais!

" Recevez mon cœur comme un gage
" Du plus vif, du plus tendre amour;
" De ce triste et nouvel hommage
" J'ose espérer quelque retour.
" Daignez l'honorer de vos larmes;
" Qu'il vous rappelle mes malheurs,
" Cet espoir a pour moi des charmes;
" Je vous adore. Adieu, je meurs.

Elle veut répéter encore
Ces mots si tendres, si touchans;
En prononçant, *je vous adore*,
Un froid mortel saisit ses sens.
Par un excès de barbarie
Fayel prend des soins superflus
Pour la rappeler à la vie;
Mais elle n'étoit déjà plus.

Le Duc de la Vallière.

§ 76. 2. *Alexis et Alis.*

Pourquoi rompre leur mariage,
Méchans parens!
Ils auroient fait si bon ménage
A tous momens!
Que sert d'avoir bague et dentelle
Pour se parer?
Ah! la richesse la plus belle
Est de s'aimer.

Quand on a commencé la vie
Disant ainsi;
Oui, vous serez toujours ma mie,
Vous mon ami.
Quand l'âge augmente encor l'envie
De s'entr'unir,
Qu'avec un autre on nous marie,
Vaut mieux mourir.

A sa mère, étant déjà grande,
La pauvre Alis
A deux genoux un jour demande
Son Alexis ;
Ma mère, il faut par complaisance
Nous marier.
Ma fille, je veux l'alliance
D'un conseiller.

La fille à cette barbarie
Bien fort pleura.
Au couvent de Sainte Marie
On l'enferma.
Là, pendant trois ans éperdue
Elle a gémi,
Sans avoir un instant la vue
De son ami.

Un jour, quelle malice d'âme !
La mère a dit :
Alexis a pris une femme
Sans contredit.
Et puis lui montrant une lettre,
Lui dit, voyez ;
Il vous écrit, c'est pour permettre
Que l'oubliez.

Alors conseiller et notaire
Arrivent tous,
Le curé fait son ministère ;
Ils sont époux.
Pour elle, hélas ! festins et danse
Ne sont qu'ennui ;
Toujours lui vient la souvenance
De son ami.

Le soir plus grande fâcherie
Saisit son cœur ;
Sa mère, sa tante la crie
Tout en fureur.
Tout comme une brebis qu'on mène
Droit au boucher,
La pauvrette en pleurant se traîne
Pour se coucher.

Vrai Dieu ! qu'Alis honnête et sage,
Se conduit bien !
Tous autres soins que du ménage
Ne lui sont rien.
Voyant de son époux la flamme
Qu'il lui portoit,
Elle lui donnoit de son âme
Ce qui restoit.

Hélas ! son âme tout entière
A ses ennuis,
Gardoit son amitié première
Pour Alexis.
Cinq ans en dépit d'elle-même,
Passa ses jours
A se reprocher qu'elle l'aime,
L'aimant toujours.

Pour chasser de sa souvenance
L'ami secret,
On se donne tant de souffrance
Pour peu d'effet !
Une si douce fantaisie
Toujours revient ;
En songeant qu'il faut qu'on l'oublie
On s'en souvient.

D'Alis dans sa mélancolie
Un jour l'époux
Lui mène un marchand d'Arménie
Pour des bijoux.
Ma moitié, fais quelques emplettes
De son écrin ;
Perles et nœuds sont des recettes
Pour le chagrin.

Baise-moi ; moutonne chérie,
Je vais au plaid :
Tiens, prends de son orfèvrerie
Ce qui te plaît.
L'argent n'est que pour qu'on se donne
Quelque bon temps ;
N'épargne rien, voilà, mignonne,
Cent écus blancs.

Il part : le marchand en silence
L'écrin montroit
Qu'Alis avec indifférence
Considéroit.
Chaque fois qu'il montre à la dame
Perle ou saphir,
Chaque fois du fond de son âme
Part un soupir.

En lui toute fleur de jeunesse
Apparoissoit ;
Mais longue barbe, air de tristesse
La ternissoit.
Si de jeunesse on doit attendre
Beau coloris,
Pâleur qui marque une âme tendre
A bien son prix.

Mais Alis, soucieuse et sombre,
Rien ne voyoit
Pourtant aux longs soupirs sans nombre
Qu'il répétoit.
D'où lui vient, dit-elle en soi-même,
Tant de chagrin ?
Ah ! s'il regrette ce qu'il aime,
Que je le plains !

Las ! qu'avez-vous qui vous soucie,
Comme je voi ?
Si c'est d'aimer, je vous en prie,
Dites-le moi.
Et que sert de conter, madame,
Un déplaisir,
Qui jamais, jamais de mon âme
Ne peut sortir.

Il est un trésor dans le monde
Que je connois ;
Long-temps en espoir je me fonde
Que je l'aurois ;
Et plus mon amitié ravie
Crut l'obtenir,

Tant plus j'aurois donné ma vie
Pour le tenir.

Le voir cent fois dans la journée
Me plaisoit tant!
Je l'emportois en ma pensée
En le quittant.
Lorsqu'un démon par grand'rancune
Vint l'enlever;
Et d'un autre en fit la fortune
Pour m'en priver.

Dirai-je ma douleur profonde
Quand je l'appris?
Pour m'en aller au bout du monde
Je départis;
Non que jamais en moi je pense
De l'oublier;
Mais pour mourir de ma constance
A le pleurer.

Marchand, est-ce or en broderie
Que ce trésor?—
Madame, hélas! ce que j'envie
Surpasse l'or!—
Sont-ce rubis?—J'aurois sans peine
Rubis perdu.—
C'est donc le trousseau de la reine?—
Ah! c'est bien plus.

Depuis qu'on vint par grand dommage
Me le ravir,
J'en ai tiré la chère image
De souvenir:
J'ai, la voyant, l'âme remplie
De désespoir,
Et ne garde pourtant la vie
Que pour la voir.

Ne tardez pas, je vous en prie,
Arménien:
Que cette image tant chérie
Je voie enfin.
Lors, avec un soupir qu'il jette
Plus loin encor,
De son sein tire une tablette
Dans un drap d'or.

Alis soudain prend la dorure,
La déplia;
Sur la tablette, d'écriture
Ces mots trouva:
" Ici je contemple à toute heure
" Dans les soupirs,
" Je garde tout ce qui demeure
" De mes plaisirs."

Alors Alis la tablette ouvre
Tant vitement:
Eh! qu'est-ce donc qu'elle y découvre
Pour son tourment?
La voilà tout évanouie
A cet aspect.
Qui n'eût même transe sentie?
C'est son portrait.

Alis, mon Alis tant aimée;
Hélas! c'est moi!
Alis, Alis tant regrettée,
Ranime-toi.
Ton Alexis vient de Turquie
Tout à l'instant,
Pour te voir et quitter la vie
En te quittant.

Par ces tristes mots ranimée
Alis parla:
Alexis, j'ai ma foi jurée,
Un autre l'a;
Je ne dois vous voir de ma vie
Un seul instant;
Mais ne mourez pas, je vous prie,
Partez pourtant.

Voulant pour complaire à sa mie
Partir soudain,
Avant que pour jamais la fuie,
Lui prend la main.
L'époux survient....A cette vue
Tout en fureur
Leur a d'une dague pointue
Percé le cœur.

Alexis mort, Alis mourante,
Les yeux baissés,
Dit: je péris, mais innocente;
Ce m'est assez:
Mon époux, votre barbarie
Verse mon sang:
Je meurs sans regretter la vie
En vous plaignant.

Depuis cet acte de sa rage,
Tout effrayé,
Dès qu'il fait nuit, il voit l'image
De sa moitié,
Qui du doigt montrant la blessure
De son beau sein,
Appelle avec un long murmure,
Son assassin.

Moncrif.

§ 77. 3. *Sur un enfant dans son berceau.*

Heureux enfant que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur!
Ah! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur.

Tu dors: mille songes volages,
Amis paisibles du sommeil,
Te peignent de douces images
Jusqu'au moment de ton réveil.

Ton œil s'ouvre: tu vois ton père
Joyeux accourir à grands pas;
Il t'emporte au sein de ta mère;
Tous deux te bercent dans leurs bras.

Espoir naissant de ta famille,
Tu fais son destin d'un souris;
Que sur ton front la gaîté brille,
Tous les fronts sont épanouis.

Heureux enfant, que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur!
Ah! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur.

Tout plaît à ton âme ingénue;
Sans regrets, comme sans désirs,
Chaque objet qui s'offre à ta vue
T'apporte de nouveaux plaisirs.

Si quelquefois ton cœur soupire,
Tu n'as point de longues douleurs;
Et l'on voit ta bouche sourire
A l'instant où coulent tes pleurs.

Par le charme de la foiblesse,
Tu nous attaches à ta loi;
Et jusqu'à la froide vieillesse,
Tout s'attendrit autour de toi.

Heureux enfant, que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur!
Ah! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur.

Mais, hélas! que d'un vol rapide
Ils viennent ces jours orageux
Où le sort, et l'amour perfide
Vont porter le trouble en nos jeux!

Moi, qui des goûts de la nature
Garde encor la simplicité,
Avec une âme douce et pure,
Quels soins ne m'ont pas agité!

Amours trompeuses ou légères,
Parens ravis à mon amour,
Mille espérances mensongères
Détruites, hélas! sans retour.

Heureux enfant, que je t'envie
Ton innocence, et ton bonheur!
Ah! garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur.

Si du sort l'aveugle caprice
Me garde quelque trait nouveau,
Je viendrai de son injustice
Me consoler à ton berceau.

Et tes caresses et tes charmes,
Et ta douce sécurité
A mon cœur en proie aux alarmes
Rendront quelque sérénité.

Que ne peut l'image touchante
Du seul âge heureux parmi nous!
Ce jour peut-être où je le chante
De mes jours est-il le plus doux.

Heureux enfant, que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur
Ah? garde bien toute ta vie
La paix qui règne dans ton cœur.

Berquin.

§ 78. 4. *Plaintes d'une femme abandonnée.*

Dors, mon enfant, clos ta paupière,
Tes cris me déchirent le cœur;
Dors, mon enfant, ta pauvre mère
A bien assez de sa douleur.

Lorsque, par de douces tendresses,
Ton père sut gagner ma foi,
Il me sembloit dans ses caresses,
Naïf, innocent comme toi;
Je le crus: où sont ses promesses?
Il oublie et son fils et moi.

Dors, &c.

Qu'à ton réveil, un doux sourire,
Me soulage dans mon tourment;
De ton père, pour me séduire,
Tel fut l'aimable enchantement;
Qu'il connoissoit bien son empire,
Et qu'il en use méchamment!

Dors, &c.

Le cruel, hélas! il me quitte,
Il me laisse sans nul appui.
Je l'aimai tant avant sa fuite!
Oh! je l'aime encore aujourd'hui:
Dans quelque séjour qu'il habite,
Mon cœur est toujours avec lui.

Dors, &c.

Oui, le voilà! c'est son image
Que tu retraces à mes yeux;
Ta bouche aura son doux langage,
Ton front son air vif et joyeux;
Ne prends point son humeur volage,
Mais garde ses traits gracieux.

Dors, &c.

Tu ne peux concevoir encore
Ce qui m'arrache ces sanglots.
Que le chagrin qui me dévore
N'attaque jamais ton repos!
Se plaindre de ceux qu'on adore,
C'est le plus grand de tous les maux.

Dors, &c.

Sur la terre il n'est plus personne
Qui se plaise à nous secourir;
Lorsque ton père m'abandonne,
A qui pourrois-je recourir?
Ah! tous les chagrins qu'il me donne,
Toi seul, tu peux les adoucir.

Dors, &c.

Mêlons nos tristes destinées,
Et vivons ensemble toujours :
Deux victimes infortunées
Se doivent de tendres secours.
J'ai soin de tes jeunes années ;
Tu prendras soin de mes vieux jours.

Dors, &c.

Berquin.

§ 79. 5. *Daphné.*

L'amour m'a fait la peinture
De Daphné, de ses malheurs ;
J'en vais tracer l'aventure ;
Puisse la race future
L'entendre et verser des pleurs !

Daphné fut sensible et belle,
Apollon sensible et beau ;
Sur eux l'amour, d'un coup d'aile,
Fit voler une étincelle
De son dangereux flambeau.

Daphné d'abord interdite
Rougit voyant Apollon,
Il l'approche, elle l'évite ;
Mais fuyoit-elle bien vite ;
L'amour assure que non.

Le dieu qui vole à sa suite
De sa lenteur s'applaudit ;
Elle balance, elle hésite ;
La pudeur hâte sa fuite,
Le désir la ralentit.

Il la poursuit à la trace,
Il est près de la saisir ;
Elle va demander grâce.
Une nymphe est bientôt lasse,
Quand elle fuit le plaisir.

Elle désire, elle n'ose ;
Son père voit ses combats ;
Et par sa métamorphose
A sa défaite il s'oppose ;
Daphné ne l'en prioit pas.

C'est Apollon qu'elle implore
Sa vue adoucit ses maux ;
Et vers l'amant qu'elle adore
Ses bras s'étendent encore,
En se changeant en rameaux.

Quel objet pour la tendresse
De ce malheureux vainqueur !
C'est un arbre qu'il caresse ;
Mais sous l'écorce qu'il presse
Il sent palpiter un cœur.

Ce cœur ne fut point sévère,
Et son dernier mouvement
Fut, si l'amour est sincère,
Un reproche pour son père,
Un soupir pour son amant.

Marmontel.

§ 80. 6. *Pétrarque.*

En s'éloignant de sa muse,
L'amant de Laure, en ces mots,
Du rivage de Vaucluse
Fit retentir les échos.

" O toi qui plains le délire
" Où Laure a plongé mes sens,
" Rocher, qu'attendrit ma lyre,
" Redis encor ses accens.

" En répondant à mes plaintes,
" Echos, vous avez appris
" Quels sont les vœux et les craintes
" D'un cœur tendre et bien épris.

" N'oubliez pas ce langage ;
" Et si Laure quelquefois
" Vient rêver sur ce rivage,
" Imitez encor ma voix.

" Dites-lui que de ses charmes
" Tous mes sens sont occupés :
" Dites-lui que de mes larmes
" Tous mes vers seront trempés.

" Ma voix ne chantera qu'elle ;
" Mon souvenir ne sera
" Qu'un miroir toujours fidèle
" Où l'amour me la peindra.

" Dites-lui que son image
" Me suivra dans mon sommeil,
" Et recevra pour hommage
" Le soupir de mon réveil :

" Que mon oreille attentive
" Croira sans cesse écouter
" Les airs que sa voix plaintive
" Vous fit cent fois répéter.

" Jurez-lui qu'en vain les grâces
" Viendroient pour me consoler,
" Que les amours sur mes traces
" Loin d'elle auroient beau voler.

" A leur troupe enchanteresse
" Je dirois dans mes douleurs :
" Rendez Laure à ma tendresse,
" Ou laissez couler mes pleurs.

" Insensible à tout, loin d'elle,
" Rien ne flatte mes désirs.
" Je me croirois infidèle
" De gouter quelques plaisirs.

" Sur une rive étrangère
" Où le destin me conduit,
" Une espérance légère
" Est le seul bien qui me suit.

" Mais si Laure m'est ravie
" Si je ne dois plus la voir
" Je perdrai bientôt la vie
" Quand j'aurai perdu l'espoir.

" Puisse la parque apaisée
" Me laisser après ma mort,
" Préférer à l'Élisée
" Les ombrages de ce bord!"

Marmontel.

§ 81. 7. *L'Amante abandonnée.*

D'une amante abandonnée
Pourquoi crains-tu la fureur?
Maître de ma destinée,
Tu prononces mon malheur.
A cette nouvelle affreuse,
Je fus prête d'expirer;
Mais je suis moins malheureuse;
A présent je puis pleurer.

Je t'ai trop fait voir peut-être
Ton pouvoir et mon ardeur.
En me faisant moins connoître,
J'aurois mieux fixé ton cœur.
Mais j'ai cru, loin de rien taire,
N'en pas assez exprimer.
D'autres ont l'orgueil de plaire;
Je n'ai que celui d'aimer.

Eh bien! ce monde volage
T'offre-t-il de vrais plaisirs,
Et l'objet de ton hommage
Va-t-il fixer tes désirs?
Que ta maîtresse nouvelle
Doit être chère à tes vœux!
Serois-tu donc infidèle
Sans devenir plus heureux.

Tu t'es mal connu toi-même,
Tu sentiras ton erreur.
Tu mets ta gloire suprême
A conquérir plus d'un cœur;
Mais la nature invincible
Te prescrit une autre loi,
Elle t'a formé sensible;
Elle t'a formé pour moi.

Lorsqu'à des beautés trompeuses
Tu seras las d'obéir,
De tes victoires honteuses
Lorsque tu sauras rougir,
Viens retrouver ton amante,
Viens lui confier ton sort;
Tu la reverras constante
Elle n'attend qu'un remord.

Ne crains point que ma vengeance
Abuse d'un tel moment.
Je mettrai ma jouissance
A consoler mon amant.
Va, ma tendresse est si pure,
Que je croirai malgré toi,
En oubliant ton parjure,
Ne rien faire que pour moi.

§ 82. 8. *Clémence Isaure.*

A Toulouse il fut une belle,
Clémence Isaure étoit son nom:
Le beau Lautrec brûla pour elle,
Et de sa foi reçut le don;
Mais leurs parens trop inflexibles
S'opposoient à leurs tendres feux:
Ainsi toujours les cœurs sensibles
Sont nés pour être malheureux.

Alphonse, le père d'Isaure,
Veut lui donner un autre époux;
Fidèle à l'amant qu'elle adore,
Sa fille tombe à ses genoux:
Ah! que plutôt votre colère
Termine des jours de douleur!
Ma vie appartient à mon père,
A Lautrec appartient mon cœur.

Le vieillard pour qui la vengeance
A plus de charmes que l'amour,
Fait charger de chaînes Clémence,
Et l'enferme dans une tour:
Lautrec, que menace sa rage,
Vient gémir aux pieds du donjon,
Comme l'oiseau près de la cage
Où sa compagne est en prison.

Une nuit la tendre Clémence
Entend la voix de son amant;
A ses barreaux elle s'élance
Et lui dit ces mots en pleurant:
Mon doux ami, calme tes peines,
Et sois tranquille sur ma foi;
Je trouve légères mes chaînes,
Puisque je les porte pour toi.

Cependant cédons à l'orage,
De Philippe va voir la cour;
Fais qu'il admire ton courage,
Et qu'il protége notre amour.
En partant reçois le seul gage
Que je possède encore ici,
Ce bouquet de rose sauvage,
De violette et de souci.

L'églantine est la fleur que j'aime,
La violette est ma couleur;
Dans le souci tu vois l'emblème
Des chagrins de mon triste cœur.
Ces trois fleurs que ma bouche presse
Seront humides de mes pleurs;
Qu'elles te rappellent sans cesse
Et nos amours et nos douleurs.

Elle dit: et par la fenêtre
Jette les fleurs à son amant:
Alphonse qui vient à paroître
Le force de fuir en tremblant.
Lautrec prend le chemin de France,
En méditant un prompt retour,
Et disant le nom de Clémence
A tous les échos d'alentour.

Il apprend bientôt que la guerre
Se rallume de toutes parts,
Et que le héros d'Angleterre
Assiége déjà ses remparts.
Sur ses pas Lautrec revient vite;
A peine est-il sur les glacis,
Qu'il voit des Toulousains l'élite
Fuyant devant les ennemis.

Un seul guerrier résiste encore,
Mais dans l'instant il va périr;
C'étoit le vieux père d'Isaure,
Lautrec vole le secourir.
Il frappe, il crie, il le dégage,
De son corps couvre le vieillard;
Il est blessé, mais son courage
Fait fuir les soldats d'Edouard.

Hélas! sa blessure est mortelle:
Lautrec meurt au lit des héros;
Alphonse l'évite; il l'appelle
Pour lui dire ces tristes mots:
" Cruel père de mon amie,
" Tu ne m'as pas voulu pour fils,
" Je me venge en sauvant ta vie,
" Le trépas m'est doux à ce prix.

" Exauce du moins ma prière,
" Rends les jours de Clémence heureux,
" Dis-lui qu'à mon heure dernière,
" Je t'ai chargé de mes adieux.
" Reporte-lui ces fleurs sanglantes,
" De mon cœur le plus cher trésor,
" Et laisse mes lèvres mourantes
" Les baiser une fois encor.

En disant ces mots il expire.
Alphonse accablé de douleur,
Prend le bouquet, et s'en va dire
A sa fille l'affreux malheur.
En peu de jours la triste amante,
Dans les pleurs terminant son sort,
Prit soin, d'une main défaillante,
D'écrire un testament de mort.

Elle ordonna que chaque année,
En mémoire de ses amours,
Chacune des fleurs fût donnée
Aux plus habiles Troubadours.
Tout son bien fut laissé par elle,
Pour que ces trois fleurs fussent d'or:
Sa patrie, à son vœu fidèle,
Observe cet usage encor.

Florian.

VAUDEVILLES.

§ 83. 1. *Le Temps passé et le Temps présent.*

Dans ma jeunesse,
La vérité régnoit,
La vertu dominoit,
La constance brilloit.
La bonne foi régloit,
L'amant et la maîtresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
Ce n'est qu'injustice.
Trahison, malice,
Changement, caprice,
Détour, artifice;
Et l'amour va
Cahin, caha.

Dans ma jeunesse,
Les veuves, les mineurs
Trouvoient des défenseurs;
Avocats, procureurs,
Juges et rapporteurs
Soutenoient leur foiblesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela.
L'on gruge, l'on pille
La veuve, la fille,
Majeur et pupille,
Sur tout on grapille;
Et Thémis va
Cahin, caha,

Dans ma jeunesse,
Quand deux cœurs amoureux
Unissoient tous les deux
De l'hymen les doux nœuds,
Ils sentoient mêmes feux
Augmenter leur tendresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
Quand l'hymen s'en mêle,
L'ardeur la plus belle
N'est qu'une étincelle;
L'amour bat d'une aile,
Et l'époux va
Cahin, caha,

Dans ma jeunesse,
On voyoit les auteurs,
Fertiles producteurs,
Enchanter les lecteurs,
Charmer les spectateurs
Par leur délicatesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
Les vers assoupissent,
Les scènes languissent,
Les muses gémissent,
Succombent, périssent;
Pégase va
Cahin, caha.

Dans ma jeunesse,
Les papas, les mamans,
Sévères, vigilans,
En dépit des amans,
De leur tendrons charmans
Conservoient la sagesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
L'amant est habile,
La fille docile,
La mère facile,
Le père imbécile;
Et l'honneur va
Cahin, caha.

Dans ma jeunesse,
L'homme sobre et prudent,
Au plaisir moins ardent,
Se bornoit sagement;
Et son ménagement
Retardoit sa vieillesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
Turbulent, volage,
Honteux d'être sage,
Le libertinage,
Chez lui prévient l'âge:
Bientôt il va
Cahin, caha,

Dans ma jeunesse,
Les femmes de vingt ans
Renonçoient aux amans,
Les devoirs importans
De leurs engagemens
Les occupoient sans cesse,
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
Plus d'une grand'mère
S'efforce de plaire,
Et veut encor faire
Un tour à Cythère;
La bonne y va
Cahin, cahin.

Panard.

§ 84. 2. *Pouvoir de l'Or.*

N'attendez pas qu'ici l'on vous révère,
Si Plutus n'est votre dieu tutélaire.
Sans son pouvoir
Tout le savoir
Qu'on peut avoir
Ne peut valoir;
Rien ne répond à notre espoir,
Le temps n'y peut rien faire.
Mais quand on tient ce métal salutaire,
Tout ce qu'on dit
Charme et ravit;
Chacun nous rit,
Tout réussit;
Veut-on charge, honneur ou crédit?
Un jour finit l'affaire.

Dans ce séjour on met tout à l'enchère,
Rien ne s'y fait sans l'appât du salaire;
Valet, portier,
Clercs et greffier,
Commis, fermier,
Sont sans quartier;
On a beau gémir et crier,
Le temps n'y peut rien faire.
Mais si l'on joint l'argent à la prière,
Le plus rétif,
Le plus tardif
Devient actif,
Expéditif;
Tout marche, tout est attentif,
Un jour finit l'affaire.

Loin de ces lieux une tendre bergère
S'en tient au choix que son cœur lui suggère;
Fût-ce un Midas
Pour les ducats,
S'il ne plaît pas,
Il perd ses pas;
De tous ses biens on ne fait cas,
Le temps n'y peut rien faire.
De nos beautés la maxime est contraire;
Fût-ce un palot,
Un idiot,
Un maître sot,
Un Ostrogot;
S'il est pourvu d'un bon magot,
Un jour finit l'affaire.

Loin de ces lieux une riche héritière
N'est point l'objet qu'un amant considère;
Sagesse, honneur,
Vertu, douceur,
Sont de son cœur
L'attrait vainqueur;
Ses feux ont toujours même ardeur,
Le temps n'y peut rien faire.
De nos amans la maxime est contraire;
Bon revenus
Contrats, écus,
Sur les vertus
Ont le dessus;
De tels nœuds sont bientôt rompus,
Un jour finit l'affaire.

Sans dépenser, c'est en vain qu'on espère
De s'avancer au pays de Cythère;
Mari jaloux,
Femme en courroux
Ferment sur vous
Grille et verroux;
Le chien vous poursuit comme loups,
Le temps n'y peut rien faire.
Mais si Plutus entre dans le mystère,
Grille et ressort
S'ouvrent d'abord;
Le mari sort,
Le chien s'endort,
Femme et soubrette sont d'accord,
Un jour finit l'affaire.

Tant que Phyllis eut un destin prospère,
Plus d'un amant lui dit d'un ton sincère:
Que vos beaux yeux
Sont gracieux!
L'amour pour eux
Fixe mes vœux;
Chaque instant redouble mes feux,
Le temps n'y peut rien faire.
Plutus parti, Phyllis parut grand'mère;
Plus de trésor,
Plus de Médor;
Flamme et transport
Prirent l'essor;
L'amour s'enfuit et court encor;
Un jour finit l'affaire.

Panard.

CHANSONS.

§ 85. 1. *La Fauvette.*

Cœurs sensibles, cœurs fidèles,
Qui blâmez l'amour léger,
Cessez vos plaintes cruelles:
Est-ce un crime de changer?
Si l'amour porte des ailes,
N'est-ce pas pour voltiger?

Le papillon de la rose
Reçoit le premier soupir;
Le soir un peu plus éclose,
Elle écoute le zéphyr.
Jouir de la même chose,
C'est enfin ne plus jouir.

Apprenez de ma fauvette
Qu'on se doit au changement;
Par ennui d'être seulette
Elle eut moineau pour amant:
C'est sûrement être adroite,
Et se pouvoir joliment.

Mais moineau sera-t-il sage?
Voilà fauvette en souci.
S'il changeoit...Dieux! quel dommage!
Mais moineaux aiment ainsi.
Puisque Hercule fut volage,
Moineaux peuvent l'être aussi.

Vous croiriez que la pauvrette
En regrets se consuma:
Au village une fillette,
Auroit ces foiblesses-là;
Mais le même jour fauvette
Avec pinçon s'arrangea.

Quelqu'un blâmera peut-être
Le nouveau choix qu'elle fit,
Un jaseur, un petit-maître...
C'est pour cela qu'on le prit:
Quand on se venge d'un traître
Peut-on faire trop de bruit?

Le moineau, dit-on, fit rage;
C'est là le train d'un amant:
Aimez bien, il se dégage;
N'aimez pas, il est constant.
L'imiter, c'est être sage;
Aimons et changeons souvent.

La Marquise d'Antremont.

§ 86. 2. *Légèreté de Lisette.*

O ma tendre musette!
Musette mes amours!
Toi qui chantois Lisette,
Lisette et les beaux jours!
D'une vaine espérance
Tu m'avois trop flatté:
Chante son inconstance
Et ma fidélité.

C'est l'amour, c'est sa flamme
Qui brille dans ses yeux.
Je croyois que son âme
Brûloit des mêmes feux:
Lisette à son aurore,
Respiroit le plaisir:
Hélas! si jeune encore,
Sait-on déjà trahir?

Sa voix pour me séduire
Avoit plus de douceur;
Jusques à son sourire,
Tout en elle est trompeur:
Tout en elle intéresse
Et je voudrois, hélas!
Qu'elle eût plus de tendresse,
Ou qu'elle eût moins d'appas.

O ma tendre musette!
Console ma douleur;
Parle-moi de Lisette,
Ce nom fait mon bonheur.
Je la revois plus belle,
Plus belle tous les jours;
Je me plains toujours d'elle
Et je l'aime toujours.

La Harpe.

§ 87. 3. *Les Regrets.*

Au bord d'une fontaine,
Tircis brûlant d'amour,
Contoit ainsi sa peine
Aux échos d'alentour;
Félicité passée
Que ne peux revenir.
Tourment de ma pensée,
Félicité passée,
Que n'ai-je, en te perdant,
Perdu le souvenir.

J'aimois la jeune Annette,
J'étois tous ses plaisirs,
Une flamme secrète
Unissoit nos désirs.
Félicité passée, &c.

Il vaut mieux, disoit-elle,
Mourir que de changer;
Cependant l'infidèle
Aime un autre berger.
Félicité passée, &c.

O jours dignes d'envie,
Je ne vous verrai plus!
Au printemps de ma vie
Vous êtes disparus.
Félicité passée, &c.

C'étoit sur ce rivage,
A l'ombre de ce bois,
Qu'avec moi la volage
Se plaisoit autrefois.
Félicité passée, &c.

Un autre amour l'appelle
Loin de ces lieux charmans,
Où je goût ai près d'elle
De si tendres momens.
Félicité passée, &c.

§ 88. 4. *Les Trocs.*

Philis plus avare que tendre
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Sylvandre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain nouvelle affaire;
Pour le berger le troc fut bon:
Car il obtint de sa bergère
Trente baisers pour un mouton.

Le lendemain Philis plus tendre
Craignant de déplaire au berger,
Fut trop heureuse de lui rendre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain Philis plus sage
Auroit donné moutons et chien
Pour un baiser que le volage
Donnoit à Lisette pour rien.

Dufresney.

§ 89. 5. *Vœux d'un ivrogne.*

De tous les dieux que la fable
A mis dans son panthéon,
Il n'en est qu'un véritable
Qui soit digne de ce nom:
C'est Bacchus que je veux dire;
Pour les autres immortels,
Je crois qu'un buveur peut rire
Jusqu'au pied de leurs autels.

Aussitôt que la lumière
A redoré nos coteaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux;
Ravi de revoir l'aurore,
Le verre en main, je lui dis:
Vois-tu sur la rive more
Plus qu'en mon nez de rubis?

Le plus grand roi de la terre,
Quand je suis dans un repas,
S'il me déclaroit la guerre,
Ne m'épouvanteroit pas.
A table rien ne m'étonne;
Et je pense quand je boi,
Si le grand Jupiter tonne,
Que c'est qu'il a peur de moi.

Si quelque jour étant ivre
La mort arretoit mes pas,
Je ne voudrois point revivre
Pour changer ce doux trépas.
Je m'en irois dans l'Averne
Faire enivrer Alecton,
Et bâtir une taverne
Dans le manoir de Pluton.

Par ce nectar délectable
Les démons étant vaincus,
Je ferois chanter au diable
Les louanges de Bacchus,
J'apaiserois de Tantale
La vive altération;
Et passant l'onde infernale,
Je ferois boire Ixion.

Au bout de ma quarantaine
Cent ivrognes m'ont promis
De venir la tasse pleine,
Au gite où l'on m'aura mis;
Pour me faire une hécatombe
Qui signale mon destin,
Ils arroseront ma tombe
De plus de cent brocs de vin.

De marbre ni de porphyre
Qu'on ne fasse mon tombeau;
Je ne veux pour tout élire
Que le contour d'un tonneau;
Et veux qu'on peigne ma trogne
Avec ces vers alentour:
Ci-gît le plus grand ivrogne
Qui jamais ait vu le jour.

Adam Billaut.

§ 90. 6. *L'emploi du temps.*

Plus inconstant que l'onde et le nuage,
Le temps s'enfuit, pourquoi le regretter?
Malgré la pente volage
Qui le force à nous quitter,
Saisissons ses faveurs;
Et si la vie est un passage,
Sur ce passage
Au moins semons des fleurs.

Moncrif.

§ 91. 7. *Sur le plaisir.*

Faut-il être tant volage,
Ai-je dit au doux plaisir?
Tu nous fuis, las! quel dommage!
Dès qu'on a pu te saisir.
Ce plaisir tant regrettable
Me répond: rends grâce aux dieux;
S'ils m'avoient fait plus durable
Ils m'auroient gardé pour eux.

Comtesse de Murat.

§ 92. 8. *A la belle Gabrielle.*

Charmante Gabrielle,
Percé de mille darts,
Quand la gloire m'appelle
A la suite de Mars:
Cruelle départie!
Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour!

Partagez ma couronne
Le prix de ma valeur ;
Je la tiens de Bellone
Tenez-la de mon cœur.
Cruelle départie !
Malheureux jour !
Que ne suis-je sans vie,
Ou sans amour.

Attribuée à Henri IV.

§ 93. 9. *Sur Mde. de la Vallière.*

Autrefois un temple étoit ;
La fête en est passée ;
Chaque amant y répétoit
Sa plus douce pensée.

Si ce temple se trouvoit
Pour ce tant doux mystère,
Que de fois on entendroit :
J'adore La Vallière.

Moncrif.

§ 94. 10. *Egalité originelle des hommes.*

D'Adam nous sommes tous enfans,
La preuve en est connue ;
Et que tous nos premiers parens
Ont mené la charue ;
Mais las de cultiver enfin
Sa terre labourée,
L'un a dételé le matin,
L'autre l'après dinée.

De Coulanges.

§ 95. 11. *Les Adieux.*

J'aurai bientôt quatre-vingts ans
Je crois qu'à cet age il est temps
D'abandonner la vie ;
Aussi je la perds sans regret,
Et je fais gaiment mon paquet :
Bon soir la compagnie.

J'ai goûté de tous les plaisirs ;
J'ai perdu jusques aux désirs :
A présent je m'ennuie.
Lorsque l'on n'est plus bon à rien,
On se retire et l'on fait bien :
Bon soir la compagnie.

Lorsque d'ici je sortirai,
Je ne sais pas trop où j'irai
Mais en Dieu je me fie.
Il ne peut me mener que bien ;
Aussi je n'appréhende rien :
Bon soir la compagnie.

L'Abbé l'Attaignant.

§ 96. MADRIGAUX. 1. *A Mde. d'Ussé : Les deux dons.*

Les dieux jadis vous firent pour tributs
Deux de leurs dons d'excellente nature :
L'un avoit nom : ceinture de Vénus,
Et l'autre étoit la bourse de Mercure.
Lors Apollon dit, par forme d'augure :
De celle-ci largesse elle fera ;
De l'autre non, car jamais créature
De son vivant ne la possédera.

J. B. Rousseau.

§ 97. 2. *L'Amour et Vénus.*

L'autre jour l'enfant de Cythère,
Sous une treille à demi gris,
Disoit, en parlant à sa mère :
Je bois à toi, ma chère Iris.
Vénus le regarde en colère ;
Maman, calmez votre courroux ;
Si je vous prends pour ma bergère,
J'ai pris cent fois Iris pour vous.

Bainville.

§ 98. 3. *Sur la maîtresse d'un cabaret.*

La maîtresse du cabaret
Se devine sans qu'on la peigne ;
Le dieu d'amour est son portrait,
La jeune Hébé lui sert d'enseigne.
Bacchus assis sur un tonneau,
La prend pour la fille de l'onde ;
Même en ne versant que de l'eau,
Elle a l'art d'enivrer son monde.

Bernis.

§ 99. 4. *A Mde. la marquise du Châtelet, au nom de Mde. de Boufflers, en lui envoyant une étrenne.*

Une étrenne frivole à la docte Uranie !
Peut-on la présenter ? oh, très-bien, j'en réponds.
Tout lui plaît, tout convient à son vaste génie :
Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,
Les vers, les diamans, le biribi, l'optique,
L'algèbre, les soupers, le Latin, les jupons,
L'opéra, les procès, le bal et la physique.

Voltaire.

Réponse de Mde. du Châtelet.

Hélas ! vous avez oublié,
Dans cette longue kirielle,
De placer la tendre amitié ;
Je donnerois tout le reste pour elle.

§ 100. 5. *A Mde. la marquise de Rupelmonde.*

Quand Apollon avec le dieu de l'onde
Vint autrefois habiter ces bas lieux,
L'un sut si bien cacher sa tresse blonde,
L'autre ses traits, qu'on méconnut les dieux :
Mais c'est en vain qu'abandonnant les cieux,
Vénus comme eux veut se cacher au monde ;
On la connoit au pouvoir de ses yeux,
Dès que l'on voit paroître Rupelmonde.

Le même.

§ 101. 6. *A Mde. la princesse Ulrique de Prusse, depuis reine de Suède.*

Souvent un peu de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge ;
Cette nuit dans l'erreur d'un songe,
Au rang des rois j'étois monté ;
Je vous aimois alors, et j'osois vous le dire !
Les dieux à mon réveil ne m'ont pas tout ôté :
Je n'ai perdu que mon empire.

Le même.

§ 102. 7. *A Mde. Martel.*

Le tendre Appelle un jour dans ces jeux tant vantés
Qu'Athènes sur ses bords consacroit à Neptune,
Vit au sortir de l'onde éclater cent beautés,
Et, prenant un trait de chacune,
Il fit de sa Vénus le portrait immortel.
Si de son temps avoit paru Martel,
Il n'en auroit employé qu'une.

Lainez.

§ 103. 8. *A Mde. de***, en lui envoyant les œuvres du roi de Prusse.*

Aimable Eglé, vous lirez les écrits
D'un roi fameux par plus d'une victoire ;
Législateurs, rois, héros, beaux esprits,
Dans tous les temps vanteront sa mémoire.
Il a cherché tous les genres de gloire ;
(L'amour à part, j'en excepte ce point)
Mais si jamais j'écrivois son histoire ;
J'ajouterois qu'il ne vous connut point.

Voltaire.

§ 104. 9. *A Mde. de Boufflers, en lui envoyant un exemplaire de la Henriade.*

Vos yeux sont beaux, mais votre âme est plus belle :
Vous êtes simple et naturelle,
Et sans prétendre à rien, vous triomphez de tous.
Si vous eussiez vécu du temps de Gabrielle,
Je ne sais pas ce qu'on eût dit de vous,
Mais l'on n'auroit point parlé d'elle.

Voltaire.

§ 105. 10. *A Madame du Chatelet, en lui envoyant l'Histoire de Charles XII.*

Le voici ce héros, si fameux tour à tour
Par sa défaite et sa victoire.
S'il eût pu vous entendre, et vous voir à sa cour,
Il n'auroit jamais joint, et vous pouvez m'en croire,
A toutes les vertus qui l'ont comblé de gloire,
Le défaut d'ignorer l'amour.

Voltaire.

§ 106. 11. *A Madame de Pompadour, après une maladie.*

Lachésis tournoit son fuseau,
Filant avec plaisir les beaux jours d'Isabelle:
J'aperçus Atropos qui, d'une main cruelle,
Vouloit couper le fil et la mettre au tombeau.
J'en avertis l'amour; mais il veilloit pour elle
Et du mouvement de son aile,
Il étourdit la parque, et brisa son fuseau.

Voltaire.

§ 107. 12. *A Madame de* * * *.

Vous êtes belle, et votre sœur est belle,
Entre vous deux tout choix seroit bien doux,
L'amour étoit blond comme vous,
Mais il aimoit une brune comme elle.

Bernis.

§ 108. 13. *A Madame de* * * *.

Je veux chanter en vers la beauté qui m'engage,
J'y pense, j'y repense et le tout sans effet:
Mon cœur s'occuppe du sujet
Et l'esprit laisse là l'ouvrage.

Fontenelle.

§ 109. 14. *A Madame de* * * * *.

Le nouveau Trajan des Lorrains,
Comme roi n'a pas mon hommage;
Vos yeux seroient plus souverains,
Mais ce n'est pas ce qui m'engage.
Je crains les belles et les rois:
Ils abusent trop de leurs droits,
Ils exigent trop d'esclavage.
Amoureux de ma liberté
Pourquoi donc me vois-je arrêté
Dans les chaînes qui m'ont su plaire?
Votre esprit, votre caractère,
Font sur moi ce que n'ont pu faire
Ni la grandeur, ni la beauté.

Voltaire.

110. 15. *A Madame de Pompadour dessinant une tête.*

Pompadour, ton crayon divin
Devoit dessiner ton visage:
Jamais une plus belle main
N'auroit fait un plus bel ouvrage.

Le même.

§ 111. 16. *A Madame du Bocage.*

J'avois fait un vœu téméraire
De chanter un jour à la fois
Les grâces, l'esprit, l'art de plaire,
Le talent d'unir sous ses lois
Les dieux du Pinde et de Cythère:
Sur cet objet fixant mon choix
Je cherchois ce rare avantage,
Nul autre ne put me toucher;
Mais je vis hier du Bocage
Et je n'eus plus rien à chercher.

Le même.

§ 112. 17. *A la Princesse de Babylone.*

L'arc de Nembrod est celui de la guerre:

L'arc de l'amour est celui du bonheur.
Vous le portez. Par vous ce dieu vainqueur
Est devenu le maître de la terre.
Trois rois puissans, trois rivaux aujourd'hui
Osent prétendre à l'honneur de vous plair
Je ne sais pas qui votre cœur préfère ;
Mais l'univers sera jaloux de lui.

Le même.

§ 113. 18. *Sur Madame de * * *.*

Iris s'est rendue à ma foi.
Qu'eut-elle fait pour sa défense ?
Nous n'étions que nous trois, elle, l'amour et moi,
Et l'amour fut d'intelligence.

Cotin.

§ 114. 19. *A Madame de * * * sur un passage de Pope.*

Pope l'Anglois, ce sage si vanté,
Dans sa morale au Parnasse embellie,
Dit que les biens, les seuls biens de la vie,
Sont le repos, l'aisance et la santé.
Il s'est trompé. Quoi ! dans l'heureux partage
Des dons du ciel faits à l'humain séjour,
Ce triste Anglois n'a pas compté l'amour ?
Qu'il est à plaindre ! il n'est heureux ni sage.

Voltaire.

§ 115. 20. *A la même.*

De votre esprit la force est si puissante,
Que vous pourriez vous passer de beauté ;
De vos attraits la trace est si piquante
Que sans esprit vous m'auriez enchanté.
Si votre cœur ne sait pas comme on aime,
Ces dons charmans sont des dons superflus :
Un sentiment est cent fois au-dessus
Et de l'esprit et de la beauté même.

Le même.

§ 116. 21. *A Mde. de ***. Les deux amours.*

Certain enfant qu'avec crainte on caresse,
Et qu'on connoît à son malin souris,
Court en tous lieux précédé par les ris,
Mais trop souvent suivi de la tristesse.
Dans le cœur des humains il entre avec souplesse,
Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
Il est un autre amour, fils craintif de l'estime,
Soumis dans ses chagrins, constant dans ses désirs,
Que la vertu soutient, que la candeur anime,
Qui résiste aux rigueurs, et croît par les plaisirs.
De cet amour le flambeau peut paroître
Moins éclatant : mais ses feux sont plus doux.
Voilà le dieu que mon cœur veut pour maître.
Et je ne veux le servir que par vous.

Voltaire.

117. 22. *A la même.*

Tout est égal, et la nature sage
Veut au niveau ranger tous les humains :
Esprit, raison, beaux yeux, charmant visage,
Fleur de santé, doux loisirs, jours sereins ;
Vous avez tout ; c'est là votre partage.
Moi, je parois un être infortuné,
De la nature enfant abandonné,
Et n'avoir rien semble mon appanage ;
Mais vous m'aimez, les dieux m'ont tout donné.

Le même.

§ 118. 23. *A Mde. la marquise d'Antremont qui avoit envoyé à l'auteur quelques ouvrages en vers.*

Vous n'êtes point la Desforges-Maillard ;
De l'Hélicon ce triste hermaphrodite
Passa pour femme, et ce fut son seul art ;
Dès qu'il fut homme, il perdit son mérite :
Vous n'êtes point, et je m'y connois bien
Cette Corinne et jalouse et bizarre,
Qui par ses vers, où l'on n'entendoit rien,
En déraison l'emportoit sur Pindare.
Sapho plus sage, en vers doux et charmans
Chante l'amour ; elle est votre modèle :
Vous possédez son esprit, ses talens ;
Chantez, aimez : Phaon sera fidèle.

Le même.

§ 119. 24. *A Mde. la marquise du Châtelet jouant à Sceaux le rôle d'Issé.*

Etre Phébus aujourd'hui je désire,
Non pour régner sur la prose et les vers,
Car à du Maine il remit son empire ;
Non pour courir autour de l'univers,
Car vivre à Sceaux est le but où j'aspire ;

Non pour tirer des accords de sa lyre,
De plus doux chants font retentir ces lieux;
Mais seulement pour voir et pour entendre
La belle Issé qui pour lui fut si tendre,
Et qui le fit le plus heureux des dieux.

Le même.

§ 120. 25. *Sur un baiser que la Dauphine donna à Alain Chartier, fameux auteur du temps de Charles VI.*

Qui s'endormit au palais de sa reine:
Il en reçut un baiser amoureux;
Mais il dormoit et la faveur fut vaine.
Vous me pourriez donner un prix plus doux;
Et si jamais votre bouche vermeille,
Vouloit payer ce que j'ai fait pour vous,
N'attendez pas du moins que je sommeille.

Le même.

Vous connoissez ce poëte fameux

§ 121. 26. *A Mde. de ***, qui se plaignoit d'être âgée de 80 ans.*

Avec les qualités à tant d'esprit unies,
Pouvez-vous regretter, Doris, vos premiers jours?
Vous êtes aujourd'hui la reine des génies,
Et vous la fûtes des amours.
Songez qu'il est bien peu d'hivers comme le vôtre.
En vous laissant l'esprit qu'a-t-il pu dérober?
Doris, c'est proprement passer d'un trône à l'autre;
Appelle-t-on cela tomber?

Bernis.

§ 122. 27. *A Mde. de ***.*

La sagesse est sublime: on le dit; mais, hélas!
Tous ses admirateurs souvent ne l'aiment guère,
Et sans vous nous ne saurions pas
Combien la sagesse peut plaire.
Il falloit qu'à nos yeux elle eût tous vos appas.
L'amour pleure en rendant les armes:
Il eût vaincu par vous, par vous il est vaincu;
Jamais il n'aura tous les charmes
Que vous prêtez à la vertu.
On la voit dans vos yeux, et qu'on l'y trouve belle!
Lorsque vous nous parlez c'est elle qu'on entend,
Vous lui donnez toujours une forme nouvelle:
Tantôt c'est de l'esprit, tantôt du sentiment;
Enfin, elle est si naturelle,
Elle a si bien vos traits, que nous ignorons tous,
Si c'est vous que l'on aime en elle,
Ou bien elle qu'on aime en vous.

Le chevalier de Boufflers.

§ 123. Portraits. 1. *De Mde. de ***.*

Elle est vive, elle est charmante,
Elle est pleine d'enjoûment;
Elle a l'humeur bienfaisante,
Elle pense finement:
Ses yeux depuis peu font naître
Une tendre passion.
Nous n'osons dire son nom;
Mais, chers amis, pourroit-on
A tous ces agrémens ne la pas reconnoître?

Chaulieu.

§ 124. 2. *De Mde. la Duchesse de la Vallière.*

Être femme sans jalousie,
Et belle sans coquetterie ;
Bien juger, sans beaucoup savoir,
Et bien parler sans le vouloir ;
N'être haute ni familière,
N'avoir point d'inégalité,
C'est le portrait de la Vallière,
Il n'est ni fini ni flatté.

Voltaire.

§ 125. 3. *De l'Amitié.*

J'ai le visage long et la mine naïve,
Je suis sans finesse et sans art.
Mon teint est fort uni, ma couleur assez vive,
Et je ne mets jamais de fard.
Mon abord est civil ; j'ai la bouche riante ;
Et mes yeux ont mille douceurs ;
Mais quoique je soi belle, agréable et charmante,
Je règne sur bien peu de cœurs.
On me proteste assez, et presque tous les hommes
Se vantent de suivre mes lois.
Mais que j'en connois peu dans le siècle où nous sommes,
Dont le cœur réponde à la voix !
Ceux que je fais aimer d'une flamme fidèle,
Me font l'objet de tous leurs soins.
Quoique vieille, à leurs yeux je parois toujours belle ;
Ils ne m'en estiment pas moins.
On m'accuse souvent, d'aimer trop à paroître
Où l'on voit la prospérité.
Cependant il est vrai qu'on ne me peut connoître
Qu'au milieu de l'adversité.

Perrault.

§ 126. 4. *De Clarice.*

J'espère que Vénus ne s'en fâchera pas:
Assez peu de beautés m'ont paru redoutables.
Je ne suis pas des plus aimables ;
Mais je suis des plus délicats.
J'étois dans l'âge où règne la tendresse,
Et mon cœur n'étoit point touché.
Quelle honte ! il falloit justifier sans cesse
Ce cœur oisif qui m'étoit reproché.
Je disois quelquefois : qu'on me trouve un visage,
Par la simple nature uniquement paré,
Dont la douceur soit vive et dont l'air vif soit sage,
Qui ne promette rien, et qui pourtant engage:
Qu'on me le trouve et j'aimerai.
Ce qui seroit encor bien nécessaire,
Ce seroit un esprit qui pensât finement
Et qui crût être un esprit ordinaire,
Timide sans sujet, et par là plus charmant,
Qui ne put se montrer ni se cacher sans plaire;
Qu'on me le trouve et je deviens amant.
On n'est pas obligé de garder de mesure
Dans les souhaits qu'on peut former.
Comme en aimant je prétends estimer,
Je voudrois bien encore un cœur plein de droiture,
Vertueux sans rien réprimer,
Qui n'eût pas besoin de s'armer
D'une sagesse austère et dure,
Et qui de l'ardeur la plus pure
Se pût une fois enflammer.
Qu'on me le trouve et je promets d'aimer.
Par ces conditions j'effrayois tout le monde :
Chacun me promettoit une paix si profonde,

Que j'en serois moi-même embarrassé.
Je ne voyois point de bergère,
Qui d'un air un peu courroucé,
Ne m'envoyât à ma chimère.
Je ne sais cependant comment l'amour a fait:
Il faut qu'il ait long-temps médité son projet:
Mais enfin il est sûr qu'il m'a trouvé Clarice,
Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits;
Je crois pour moi qu'il me l'a faite exprès.
O que l'amour a de malice!

Fontenelle.

§ 127. Bouquets 1. *A M. Caze, pour le jour de sa fête.*

On dit que je ne suis pas bête:
Cependant, n'en déplaise aux donneurs de renom,
Quand il faut chanter votre fête,
Je ne saurois tirer un seul vers de ma tête.
Jean! que dire sur Jean? C'est un terrible nom,
Que jamais n'accompagne une épithète honnête.
Jean des Vignes, Jean Logne....Où vais-je? Trouvez bon
Qu'en si beau chemin je m'arrête;
Et que, pour comparer vous et votre patron,
Je prenne sur un autre ton
Ce que la légende me prête.

M'y voilà. Commençons par le saint qu'aujourd'hui
Notre mère la Sainte Eglise
Ordonne que l'on solennise;
Et voyons quel rapport vous avez avec lui.
Ou je m'y connois mal, ou vous n'en avez guère,
Point du tout même, à parler franc.
L'évangéliste et vous, plus je vous considère,
Et plus je vais du noir au blanc.
Avoir pu de Satan éviter tous les piéges;
Avoir été d'un Dieu le disciple chéri;
Jusqu'à la fin des temps voir les glaçons, les neiges,
Faire place au printemps fleuri;
Privilége, qui seul vaut tous les priviléges,
N'est pas, selon moi, ce qui fait
De l'apôtre et de vous toute la différence:
Et l'apocalypse est un trait
Qui, fussiez-vous un saint parfait,
Gâteroit trop la ressemblance.
O qu'heureuses auroient été
Quantité de doctes cervelles,
Si Saint Jean eût écrit avec la netteté
Qui, jointe au tour charmant, aux grâces naturelles,
Rend vos chansons si belles!
Mais que fais-je! où m'emporte un enjoûment outré?
Comparer un livre sacré
A de profanes bagatelles!
De telles libertés trouvent plus d'un censeur,
Qui charitablement en fait un mauvais conte.
Evitons un danger qui n'est jamais sans honte.
Peut-être chez le précurseur
Trouverons-nous mieux notre compte.
Essayons. Ah! c'est encor pis.
Vous n'êtes en rien parallèles.
Il prêchoit au désert, et vous dans les ruelles;
Une peau de chameau faisoit tous ses habits,
Vous donnez volontiers dans les modes nouvelles;
Il se désaltéroit dans un coulant ruisseau,
Se nourrissoit de sauterelles:
Vous ne quitteriez pas les ortolans pour elles;

Et je me trompe fort, ou vous n'aimez que l'eau
Que boivent à longs traits les nœuf doctes pucelles.
Vous le voyez, j'ai beau chercher,
Tourner, approfondir, passer d'un Saint à l'autre,
Vous n'avez rien du tout, soit dit sans vous fâcher,
Du précurseur, n'y de l'apôtre.
J'enrage cependant avec mon bel esprit.
Aussi pourquoi faut-il, tourné comme vous êtes,
Porter un nom qui ne fournit
Rien d'agréable à dire aux plus savans poëtes;
Et sur qui, si j'osois en croire mon dépit,
Je reviendrois aux épithètes?
Demeurez-en d'accord; ce n'est pas sans raison,
Que de votre nom effrayée,
Je me suis d'abord écriée :
Que dirai-je sur un tel nom?
J'ai prévu l'embarras. Quand je fais quelque ouvrage,
Je tâte toujours le terrain.
Ah! que maudit soit le parrain
Qui vous alla donner ce beau nom en partage!
Il étoit sans doute en courroux,
Et vouloit vous faire une injure :
Fut-il jamais un nom d'un plus mauvais augure?
Croyez-moi, débaptisez-vous.

Deshoulières.

§ 128. 2. *A Mde. la C. de S. le jour de Sainte Adélaïde.*

Adélaïde
Paroît faite exprès pour charmer;
Et mieux que le galant Ovide,
Ses yeux enseignent l'art d'aimer
Adélaïde.

D'Adélaïde
Ah! que l'empire semble doux!
Qu'on me donne un nouvel Alcide,
Je gage qu'il file aux genoux
D'Adélaïde.

D'Adélaïde
Fuyez le dangereux accueil :
Tous les enchantemens d'Armide
Sont moins à craindre qu'un coup d'œil
D'Adélaïde.

Qu'Adélaïde
Met d'âme et de goût dans son chant!
Aux accens de sa voix timide,
Chacun dit, rien n'est si touchant
Qu'Adélaïde.

D'Adélaïde
Quand l'Amour eut formé les traits,
Ma foi, dit-il, la cour de Guide
N'a rien de pareil aux attraits
D'Adélaïde.

Adélaïde,
Lui dit-il, ne nous quittons pas :
Je suis aveugle; sois mon guide;
Je suivrai partout pas à pas
Adélaïde.

Marmontel.

§ 129. 3. *A Mde. ***, pour le jour de Sainte Thérèse.*

Votre patrone eut toutes les vertus :
A sa vocation assidument fidèle,
Par elle on vit les vices combattus
Et la religion défendue avec zèle.
Ces exemples si beaux vous les imitez tous,
Etant arrivée après elle.
Que ne venoit-elle avant vous?
Vous eussiez été son modèle.

M. Dutens.

§ 130. 4. *A Mde. Lullin, en lui envoyant un bouquet le 9 janvier, 1759, jour auquel elle avoit cent ans accomplis.*

Nos grands pères vous virent belle :
Par votre esprit, vous plaisez à cent ans :
Vous méritez d'épouser Fontenelle,
Et d'être sa veuve long-temps.

Voltaire.

§ 131. 5. *A Mde. la Maréchale de Villars, en lui envoyant la Henriade.*

Quand vous m'aimiez, mes vers étoient aimables :
Je chantois dignement vos grâces, vos vertus ;
Cet ouvrage naquit dans des temps favorables ;
Il eût été parfait, mais vous ne m'aimez plus.

Le même.

§ 132. 6. *Sur deux danseuses célèbres.*

Ah ! Camargo, que vous êtes brillante !
Mais que Sallé, grands dieux ! est ravissante !
Que vos pas sont légers, et que les siens sont doux !
Elle est inimitable, et vous êtes nouvelle ;
Les Nymphes sautent comme vous,
Et les Grâces dansent comme elle.

Le même.

§ 133. 7. *A Mde. la Duchesse de Bouillon.*

Deux Bouillons tour à tour ont brillé dans le monde ;
Par la beauté, le caprice et l'esprit ;
Mais la première eût crevé de dépit,
Si par malheur elle eût vu la seconde.

Le même.

§ 134. 8. *A Mde. la Duchesse d'Aiguillon, en lui envoyant l'histoire de Charles XII, et la Henriade.*

Deux héros différens, l'un superbe et sauvage,
L'autre toujours aimable, et toujours amoureux,
A l'immortalité prétendent tous les deux ;
Mais pour être immortel il faut votre suffrage.
Ah ! si, sous tous les deux, vous eussiez vu le jour,
Plus justement leur gloire eût été célébrée :
Henri quatre pour vous auroit quitté d'Etrée,
Et Charles douze auroit connu l'amour.

Le même.

§ 135. Epigrammes 1. *Contre un avocat.*

On m'a volé : j'en demande raison
A mon voisin, et je l'ai mis en cause
Pour trois chevreaux et non pour autre chose.
Il ne s'agit de fer ni de poison ;
Et toi tu viens, d'une voix emphatique,
Parler ici de la guerre Punique,
Et d'Annibal et de nos vieux héros,
Des triumvirs, de leurs combats funestes.
Eh ! laisse là tes grands mots, tes grands gestes :
Ami, de grâce, un mot de mes chevreaux.

Martial, traduct. de la Harpe.

§ 136. 2. *Sur Didon.*

Pauvre Didon, où t'a réduite
De tes maris le triste sort ?
L'un en mourant cause ta fuite
L'autre en fuyant, cause ta mort.

Traduction d'un anonyme.

§ 137. 3. *Sur la mort du malheureux Sumblançay.*

Lorsque Maillard juge d'enfer menoit
A Montfaucon Samblançai l'âme rendre,
A votre avis lequel des deux avoit
Meilleur maintien ? Pour vous le faire entendre,
Maillard sembloit homme que mort va prendre ;
Et Samblançai fut si ferme vieillard
Que l'on cuidoit pour vrai qu'il menât pendre
A Montfaucon le lieutenant Maillard.

Clement Marot.

§ 138. 4. *Contre deux buveurs.*

Monsieur l'abbé et monsieur son valet
Sont faits égaux tous deux comme de cire :
L'un est grand fou, l'autre petit folet ;
L'un veut railler, l'autre gaudir et rire :
L'un boit du bon, l'autre ne boit du pire :
Mais un débat au soir entre eux s'émeut,
Car maître abbé toute la nuit ne veut
Etre sans vin, que sans secours ne meure :
Et son valet jamais dormir ne peut,
Tandis qu'au pot une goutte en demeure.

Le même.

§ 139. 5. *Sur l'Iphigénie de le Clerc.*

Entre le Clerc et son ami Coras,
Deux grands auteurs, rimans de compagnie,
N'a pas long-temps s'ourdirent grands débats,
Sur le propos de leur Iphigénie.
Coras lui dit : la pièce est de mon cru.
Le Clerc répond : elle est mienne et non vôtre.
Mais aussitôt que la pièce eut paru,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

Racine.

§ 140. 6. *L'origine des sifflets.*

Ces jours passés, chez un vieil histrion,
Un chroniqueur émut la question,
Quand dans Paris commença la méthode
De ces sifflets qui sont tant à la mode.
Ce fut, dit l'un, aux pièces de Boyer.
Gens pour Pradon voulurent parier.
Non, dit l'acteur, je sais toute l'histoire,
Que par degrés je vais vous débrouiller.
Boyer apprit au parterre à bâiller.
Quant à Pradon, si j'ai bonne mémoire,
Pommes sur lui volèrent largement ;
Mais quand sifflets prirent commencement,
C'est, (j'y jouois, j'en suis témoin fidèle)
C'est à l'Aspar du sieur de Fontenelle.

Le même.

§ 141. 7. *Sur la Judith de Boyer.*

A sa Judith, Boyer, par aventure,
Etoit assis près d'un riche caissier,
Bien aise étoit, car le bon financier
S'attendrissoit et pleuroit sans mesure.
Bon gré vous sais, lui dit le vieux rimeur,
Le beau vous touche, et ne seriez d'humeur
A vous saisir pour une baliverne.
Lors le richard, en larmoyant, lui dit :
Je pleure, hélas ! pour ce pauvre Holoferne,
Si méchamment mis à mort par Judith..

Le même.

§ 142. 8. *Contre Desmarets, auteur du mauvais poëme de Clovis, à Racine.*

Racine, plains ma destinée.
C'est demain la triste journée
Où le prophète Desmarets,
Armé de cette même foudre
Qui mit le Port-Royal en poudre,
Va me percer de mille traits.
C'en est fait, mon heure est venue.
Non que ma muse, soutenue
De tes judicieux avis,
N'ait assez de quoi le confondre :
Mais, cher ami, pour lui répondre,
Hélas ! il faut lire Clovis !

Boileau.

§ 143. 9. *Contre Saint-Sorlin.*

Dans le palais, hier Bilain
Vouloit gager contre Ménage
Qu'il étoit faux que Saint-Sorlin
Contre Arnauld eût fait un ouvrage.
Il en a fait, j'en sais le temps,
Dit un des plus fameux libraires.
Attendez...C'est depuis vingt ans.
On en tira cent exemplaires.
C'est beaucoup ! dis-je en m'approchant,
La pièce n'est pas si publique.
Il faut compter, dit le marchand,
Tout est encor dans ma boutique.

Le même.

§ 144. 10. *Contre un athée.*

Alidor, assis dans sa chaise,
Médisant du ciel à son aise,
Peut bien médire aussi de moi.
Je ris de ses discours frivoles :
On sait fort bien que ses paroles
Ne sont pas articles de foi.

Le même.

§ 145. 11. *Sur la manière de réciter du poëte Santeuil.*

Quand j'aperçois sous ce portique
Ce moine au regard fanatique,

Lisant ses vers audacieux,
Faits pour les habitans des cieux,
Ouvrir une bouche effroyable,
S'agiter, se tordre les mains ;
Il me semble en lui voir le diable,
Que Dieu force à louer les Saints.
Le même.

De deux montres, de trois cadrans,
Lubin, depuis trente et quatre ans,
Occupe ses soins ridicules.
Mais à ce métier, s'il vous plaît,
A-t-il acquis quelque science ?
Sans doute ; et c'est l'homme de France
Qui sait le mieux l'heure qu'il est.
Le même.

§ 146. 12. *L'Amateur d'Horloges.*

Sans cesse autour de six pendules,

§ 147. 13. *Sur le Germanicus de Pradon.*

Que je plains le destin du grand Germanicus !
Quel fut le prix de ses rares vertus !
Persécuté par le cruel Tibère,
Empoisonné par le traître Pison,
Il ne lui restoit plus, pour dernière misère,
Que d'être chanté par Pradon.
Racine.

§ 148. 14. *Sur le Sésostris de Longepierre.*

Ce fameux conquérant, ce vaillant Sésostris,
Qui jadis en Egypte, au gré des destinées,
Vêquit de si longues années,
N'a vécu qu'un jour à Paris.
Le même.

§ 149. 15. *Sur Andromaque.*

Le vraisemblable est peu dans cette pièce,
Si l'on en croit et d'Olonne et Créqui.
Créqui dit que Pyrrhus aime trop sa maîtresse ;
D'Olonne qu'Andromaque aime trop son mari.
Le même.

§ 150. 16. *Contre Perrault.*

Oui, j'ai dit dans mes vers qu'un célèbre assassin,
Laissant de Galien la science infertile,
D'ignorant médecin devint maçon habile :
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein,
Perrault ; ma muse est trop correcte.
Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin,
Mais non pas habile architecte.
Boileau.

§ 151. 17. *Contre Cotin.*

A quoi bon tant d'efforts, de larmes et de cris,
Cotin, pour faire ôter ton nom de mes ouvrages ?
Si tu veux du public éviter les outrages,
Fais effacer ton nom de tes propres écrits.
Le même.

§ 152. 18. *Sur ce qu'on avoit lu à l'académie des vers contre Homère et contre Virgile.*

Clio vint l'autre jour se plaindre au dieu des vers
Qu'en certain lieu de l'univers

On traitoit d'auteurs froids, de poëtes stériles,
Les Homères et les Virgiles.
Cela ne sauroit être, on s'est moqué de vous,
Reprit Apollon en courroux :
Où peut-on avoir dit une telle infamie ?
Est-ce chez les Hurons, chez les Topinambous ?
C'est à Paris. C'est donc dans l'hôpital des fous ?
Non, c'est au Louvre, en pleine Académie.

Le même.

§ 153. 19. *A Perrault, sur les livres qu'il a faits contre les anciens.*

Pour quelque vain discours sottement avancé
Contre Homère, Platon, Cicéron ou Virgile,
Caligula partout fut traité d'insensé,
Néron de furieux, Adrien d'imbécille.
Vous donc qui, dans la même erreur,
Avec plus d'ignorance et non moins de fureur,
Attaquez ces héros de la Grèce et de Rome,
Perrault, fussiez-vous empereur,
Comment voulez-vous qu'on vous nomme?

Le même.

§ 154. 20. *Sur le même sujet.*

D'où vient que Cicéron, Platon, Virgile, Homère,
Et tous ces grands auteurs que l'univers révère,
Traduits dans vos écrits nous paroissent si sots ?
Perrault, c'est qu'en prêtant à ces esprits sublimes
Vos façons de parler, vos bassesses, vos rimes,
Vous les faites tous des Perraults.

Le même.

§ 155. 21. *Au même.*

Ton oncle, dis-tu, l'assassin
M'a guéri d'une maladie :
La preuve qu'il ne fut jamais mon médecin,
C'est que je suis encore en vie.

Le même.

§ 156. 22. *Au même.*

Le bruit court que Bacchus, Junon, Jupiter, Mars,
Apollon le dieu des beaux arts,
Les Ris mêmes, les Jeux, les Grâces et leur mère,
Et tous les dieux enfans d'Homère,
Résolus de venger leur père,
Jettent déjà sur vous de dangereux regards.
Perrault, craignez enfin quelque triste aventure.
Comment soutiendrez-vous un choc si violent?
Il est vrai, Visé vous assure
Que vous avez pour vous Mercure ;
Mais c'est le Mercure galant.

Le même.

§ 157. 23. *Aux auteurs du journal de Trévoux.*

Mes révérends Pères en Dieu,
Et mes confrères en satire,

Dans vos écrits, en plus d'un lieu,
Je vois qu'à mes dépens vous affectez de rire.
Mais ne craignez-vous point que, pour rire de vous,
Relisant Juvénal, refeuilletant Horace,
Je ne ranime encor ma satirique audace?
Grands Aristarques de Trévoux,
N'allez point de nouveau faire courir aux armes
Un athlète tout prêt à prendre son congé,
Qui, par vos traits malins au combat rengagé,
Peut encore aux rieurs faire verser des larmes.
Apprenez un mot de Regnier,
Notre célèbre devancier:
" Corsaires attaquant corsaires
Ne font pas, dit-il, leurs affaires."

Le même.

§ 158. 24. *Contre les courtisans, qui prétendoient que l'auteur et M. de la Fare avoient voulu tourner la cour en ridicule dans une pièce de vers.*

Au bon vieux temps, où le gentil Esope
Pour débiter maint bon enseignement,
Des animaux se fit le truchement,
Point ne fut lors si parfait misantrope,
Qui ne louât un tel amusement.
Aujourd'hui donc que notre cour abonde
En discoureurs, qui n'ont que du caquet,
Pourquoi faut-il contre nous qu'elle gronde,
Pour avoir fait parler un perroquet?

Chaulieu.

§ 159. 25. *Sur le même sujet.*

Autrefois la raillerie
Etoit permise à la cour;
On en bannit, en ce jour,
Même la plaisanterie.
Ah! si ce peuple important
Qui semble avoir peur de rire,
Méritoit moins la satire,
Il ne la craindroit pas tant.

La Fare.

§ 160. 26. *Sur l'élection de M. de Chamillard à l'Académie.*

Hélas! étoit-elle endormie,
Jouoit-elle à colin-maillard,
La bonne et sage Académie,
Quand elle élut Jean Chamillard?

Chaulieu.

§ 161. 27. *Sur le choix que l'Académie Françoise fit de M. de la Loubère, secrétaire de M. de Pontchartrain, alors contrôleur-général.*

Messieurs, vous aurez la Loubère:
L'intérêt veut qu'on le préfère
Au mérite le plus certain.
Il entrera, quoi qu'on en die:
C'est un impôt que Pontchartrain
Veut mettre sur l'Académie.

Le même.

§ 162. 28. *Contre l'inconstance du temps présent.*

Il n'en est plus, Thémire, de ces cœurs
Tendres, constans, incapables de feindre,
Qui d'une ingrate épuisant les rigueurs,
Vivoient soumis et mouroient sans se plaindre.
Les traits d'amour étoient alors à craindre;
Mais aujourd'hui les feux les plus constans
Sont ceux qu'un jour voit naître et voit éteindre.
Hélas! faut-il que je sois du vieux temps!

Le même.

§ 163. 29. *Les deux Vénus.*

Le dieu des vers sur les bords du Permesse
Aux deux Vénus m'a fait offrir des vœux:
L'une à mes yeux fit briller la sagesse:
L'autre les ris, l'enjouement et les jeux.
Lors il me dit: Choisis l'une des deux;
Leurs attributs Platon te fera lire.
Docte Apollon, dis-je au dieu de la lyre,
Les séparer, c'est avilir leur prix:
Laissez-moi donc toutes deux les élire;
L'une pour moi, l'autre pour mes écrits.

J. B. Rousseau.

§ 164. 30. *Malice de l'Amour.*

Ce traître Amour prit à Vénus sa mère
Certain bijou pour donner à Psyché;
Puis dans les yeux de celle qui m'est chère
S'enfuit tout droit, se croyant bien caché.
Lors je lui dis: Te voilà mal niché,
Petit larron; cherche une autre retraite;
Celle du cœur sera bien plus secrète.
Vraiment, dit-il, ami, c'est m'obliger;
Et pour payer ton amitié discrète,
C'est dans le tien que je me veux loger.

Le même.

§ 165. 31. *Le pouvoir des yeux de Caliste.*

Quels sont ces traits qui font craindre Caliste
Plus qu'on ne craint Diane au fond des bois?
Quel est ce feu qui brûle à l'improviste,
Ravage tout, et met tout aux abois?
Seroit-ce feu saint Elme, ou feu Grégeois?
Nenni. Ce sont flèches, ou je m'abuse.
Encore moins. C'est donc feu d'arquebuse?
Non. Et quoi donc? Ce sont regards coquets,
Jeux de prunelle en qui flamme est incluse,
Qui brûle mieux qu'arquebuse et mousquets.
Le même.

§ 166. 32. *Le mauvais lot.*

Sur ses vieux jours la déesse Vénus
S'est retirée en un saint monastère,
Et de ses biens propres et revenus,
Ainsi que vous, m'a nommé légataire.
Or de ce legs, signé devant notaire,
L'exécuteur fut l'aîné de ses fils.
Mais le matois ne prit point son avis,
Et se laissa corrompre par vos charmes:
Il vous donna les plaisirs et les ris,
Et m'a laissé les soucis et les larmes.
Le même.

§ 167. 33. *Sur un huissier.*

Certain huissier, étant à l'audience,
Crioit toujours: Paix là, messieurs! Paix là!
Tant qu'à la fin, tombant en défaillance,
Son teint pâlit, et sa gorge s'enfla.
On court à lui. Qu'est-ce ci? Qu'est-ce là?
Maître Perrin. A l'aide, il agonise!
Bessière vient: on le phlébotomise.
Lors ouvrant l'œil, clair comme un basilic,
Voilà, messieurs, dit-il sortant de crise,
Ce que l'on gagne à parler en public.
Le même.

§ 168. 34. *Contre Mde. de ***.*

Elle a, dit-on, cette bouche et ces yeux
Par qui d'Amour Psyché devint maîtresse;
Elle a d'Hébé le souris gracieux,
La taille libre, et l'air d'une déesse.
Que dirai plus? On vante sa sagesse;
Elle est polie et de doux entretien,
Connoît le monde, écrit et parle bien,
Et de la cour sait tout le formulaire.
Finalement il ne lui manque rien,
Fors un seul point. Et quoi? Le don de plaire.
Le même.

§ 169. 35. *Contre un ivrogne.*

Certain ivrogne, après maint long repas,
Tomba malade. Un docteur galénique
Fut appelé. Je trouve ici deux cas,
Fièvre adurante, et soif plus que cynique.
Or Hippocras tient pour méthode unique
Qu'il faut guérir la soif premièrement.
Lors le fiévreux lui dit: Maître Clément,
Ce premier point n'est le plus nécessaire:
Guérissez-moi ma fièvre seulement;
Et pour ma soif, ce sera mon affaire.
Le même.

§ 170. 36. *Sur le monde.*

Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique
Où chacun tait ses rôles différens.
Là, sur la scène, en habit dramatique,
Brillent prélats, ministres, conquérans.
Pour nous vil peuple, assis aux derniers rangs,
Troupe futile et des grands rebutée,
Par nous d'en bas la pièce est écoutée.
Mais nous payons, utiles spectateurs;
Et quand la farce est mal représentée,
Pour notre argent nous sifflons les acteurs.
Le même.

§ 171. 37. *A un pied-plat qui faisoit courir de faux bruits contre l'auteur.*

Vil imposteur, je vois ce qui te flatte:
Tu crois peut-être aigrir mon Apollon
Par tes discours; et, nouvel Erostrate,
A prix d'honneur tu veux te faire un nom.
Dans ce dessein tu sèmes, ce dit-on,
D'un faux récit la maligne imposture.
Mais dans mes vers, malgré ta conjecture,
Jamais ton nom ne sera proféré;
Et j'aime mieux endurer une injure,
Que d'illustrer un faquin ignoré.
Le même.

§ 172. 38. *Contre ceux qui s'érigent en juges des auteurs.*

Entre Racine et l'aîné des Corneilles
Les Chrysogons se font modérateurs.
L'un, à leur gré, passe les sept merveilles;
L'autre ne plaît qu'aux versificateurs.
Or maintenant veillez, graves auteurs,
Mordez vos doigts, ramez comme corsaires,
Pour mériter de pareils protecteurs.
Ou pour trouver de pareils adversaires.
Le même.

§ 173. 39. *Le charlatan.*

Un magister, s'empressant d'étouffer
Quelque rumeur parmi la populace,

D'un coup dans l'œil se fit apostropher,
Dont il tomba, faisant laide grimace.
Lors un frater s'écria: Place! place!
J'ai pour ce mal un baume souverain.
Perdrai-je l'œil? lui dit messer Pancrace.
Non, mon ami; je le tiens dans ma main.
Le même.

§ 174. 40. *Sur la descente d'Orphée aux enfers.*

Quand, pour ravoir son épouse Eurydice,
Le bon Orphée alla jusqu'aux enfers,
L'étonnement d'un si rare caprice
En fit cesser tous les tourmens divers.
On admira, bien plus que ses concerts,
D'un tel amour la bizarre saillie;
Et Pluton même, embarrassé du choix,
La lui rendit pour prix de sa folie,
Puis la retint en faveur de sa voix.
Le même.

§ 175. 41. *Sur Mde. de ***.*

Entrez, Amours, votre reine s'éveille.
Venez, mortels, admirer ses attraits:
Déjà l'enfant qui près d'elle sommeille
De sa toilette a rangé les apprêts.
Mais gardez-vous d'approcher de trop près;
Car ce fripon, caché dans sa coiffure,
De temps en temps décoche certains traits
Dont le trépas guérit seul la blessure.
Le même.

§ 176. 42. *Pour une dame nouvellement mariée.*

Seigneur Hymen, comment l'entendez-vous?
Disoit l'aîné des enfans de Cythère.
De cet objet qui semble fait pour nous
Pensez-vous seul être dépositaire?
Non, dit l'Hymen, encor qu'à ne rien taire
Pour mon profit vous soyez peu zélé.
Hé! mon ami, reprit l'enfant ailé,
Conserve-nous ainsi que ta prunelle:
Quand une fois l'Amour s'est envolé,
Le pauvre Hymen ne bat plus que d'une aile.
Le même.

§ 177. 43. *Contre un fat.*

Certain marquis, fameux par le grand bruit
Qu'il s'est donné d'homme à bonne fortune,
Se plaint partout que des voleurs de nuit
En son logis sont entrés sur la brune:
Ils m'ont tout pris, bagues, joyaux, pécune;
Mais ce que plus je regrette, entre nous,
C'est un recueil d'amoureux billets doux
De cent beautés dont mon cœur fit capture.
Seigneur marquis, j'en suis fâché pour vous;
Car ces coquins connoîtront l'écriture.
Le même.

§ 178. 44. *Contre les odes de la Motte.*

Le vieux Ronsard, ayant pris ses besicles,
Pour faire fête au Parnasse assemblé,
Lisoit tout haut ces odes par articles
Dont le public vient d'être régalé.
Ouais! qu'est-ce ci? dit tout à l'heure Horace
En s'adressant au maître du Parnasse;
Ces odes-là frisent bien le Perrault.
Lors Apollon bâillant à bouche close:
Messieurs, dit-il, je n'y vois qu'un défaut.
C'est que l'auteur les devoit faire en prose.
Le même.

§ 179. 45. *Contre le même sur son Iliade.*

Le traducteur qui rima l'Iliade
De douze chants prétendit l'abréger:
Mais par son style, aussi triste que fade,
De douze en sus il a su l'alonger.
Or le lecteur, qui se sent affliger,
Le donne au diable, et dit, perdant haleine:
Hé! finissez, rimeur à la douzaine;
Vos abrégés sont longs au dernier point.
Ami lecteur, vous voilà bien en peine;
Rendons-les courts en ne les lisant point.
Le même.

§ 180. 46. *Contre le même, sur le même sujet.*

Leger de queue, et de ruses chargé,
Maître renard se proposoit pour règle:
Léger d'étude, et d'orgueil engorgé,
Maître Houdart se croit un petit aigle.
Oyez-le bien; vous toucherez au doigt
Que l'Iliade est un conte plus froid
Que Cendrillon, Peau-d'âne ou Barbe-bleue.
Maître Houdart, peut-être on vous croiroit,
Mais, par malheur, vous n'avez point de queue.
Le même.

§ 181. 47. *Contre le même, sur ses fables.*

Dans les fables de La Fontaine
Tout est naïf, simple et sans fard;
On n'y sent ni travail ni peine,
Et le facile en fait tout l'art;
En un mot, dans ce froid ouvrage
Dépourvu d'esprit et de sel,
Chaque animal tient un langage
Trop conforme à son naturel.
Dans La Motte-Houdart, au contraire,

Quadrupède, insecte, poisson,
Tout prend un noble caractère,
Et s'exprime du même ton.
Enfin, par son sublime organe
Les animaux parlent si bien,
Que dans Houdart souvent un âne
Est un académicien.

Le même.

§ 182. 48. *Contre le même, sur le même sujet.*

Le premier jour du mois de mai,
La Motte a donné son ouvrage ;
Et pour qu'il soit mieux débité,
A pris le temps en homme sage
D'un brûlant et fâcheux été
Dont notre Almanach nous menace.
Dans le malheur d'être sans glace,
Au lieu d'aller, pour boire frais,
Se donner des soins incroyables,
Il ne faut que lire ses fables
Pour se rafraîchir à jamais.

Chaulieu.

§ 183. 49. *Contre Fontenelle.*

Depuis trente ans un vieux berger Normand
Aux beaux esprits s'est donné pour modèle ;
Il leur enseigne à traiter galamment
Les grands sujets en style de ruelle.
Ce n'est le tout : chez l'espèce femelle
Il brille encor, malgré son poil grison ;
Et n'est caillette en honnête maison
Qui ne se pâme à sa douce faconde.
En vérité caillettes ont raison ;
C'est le pédant le plus joli du monde.

J. B. Rousseau.

§ 184. 50. *Contre un ivrogne.*

Par trop bien boire un curé de Bourgogne
De son pauvre œil se trouvoit déferré.
Un docteur vient : Voici de la besogne
Pour plus d'un jour. Je patienterai.
Çà, vous boirez....Hé bien ! soit ; je boirai.
Quatre grands mois....Plutôt douze, mon maître.
Cette tisane. A moi ? reprit le prêtre.
Vade retrò. Guérir par le poison ?
Non, par ma soif. Perdons une fenêtre,
Puisqu'il le faut ; mais sauvons la maison.

Le même.

§ 185. 51. *A un critique moderne.*

Après avoir bien sué pour entendre,
Vos longs discours doctement superflus,
On est d'abord tout surpris de comprendre
Que l'on n'a rien compris, ni vous non plus.
Monsieur l'abbé, dont les tons absolus
Seroient fort bons pour un petit monarque,
Vous croyez être au moins notre aristarque ;
Mais apprenez, et retenez-le bien,
Que qui sait mal (vous en êtes la marque)
Est ignorant plus que qui ne sait rien.

Le même.

§ 186. 52. *Contre un rimeur braillard.*

A son portrait certain rimeur braillard
Dans un logis se faisoit reconnoître ;
Car l'ouvrier le fit avec tel art
Qu'on bâilloit même en le voyant paroître.
Ha ! le voilà ! c'est lui ! dit un vieux reître ?
Et rien ne manque à ce visage-là
Que la parole. Ami, reprit le maître,
Il n'en est pas plus mauvais pour cela.

Le même.

§ 187. 53. *Sur les procès.*

Un vieil abbé sur certains droits de fief
Fut consulter un juge de Garonne ;
Lequel lui dit : Portez votre grief
Chez quelque sage et discrète personne :
Conseillez-vous au Palais, en Sorbonne.
Puis, quand vos cas seront bien décidés,
Accordez-vous, si votre affaire est bonne ;
Si votre cause est mauvaise, plaidez.

Le même.

§ 188. 54. *La chose difficile.*

L'homme créé par le fils de Japet
N'eut qu'un seul corps, mâle ensemble et femelle :
Mais Jupiter de ce tout si parfait
Fit deux moitiés, et rompit le modèle.
Voilà d'où vient qu'à sa moitié jumelle
Chacun de nous brûle d'être rejoint.
Le cœur nous dit, ah ! la voilà ! c'est elle !
Mais à l'épreuve, hélas ! ce ne l'est point.

Le même.

§ 189. 55. *Danger de la critique.*

Avec les gens de la cour de Minerve
Désirez-vous d'entretenir la paix ?
Louez les bons, pourtant avec réserve ;
Mais gardez-vous d'offenser les mauvais.
On ne doit point, pour semblables méfaits,
En purgatoire aller chercher quittance ;
Car il est sûr qu'on ne mourut jamais
Sans en avoir fait double pénitence.

Le même.

§ 190. 56. *Contre un homme plein de lui-même.*

Monsieur l'abbé, vous n'ignorez de rien,
Et ne vis onc mémoire si féconde.
Vous pérorez toujours, et toujours bien,

Sans qu'on vous prie et sans qu'on vous réponde.
Mais le malheur, c'est que votre faconde
Nous apprend tout, et n'apprend rien de nous.
Je veux mourir si pour tout l'or du monde
Je voudrois être aussi savant que vous.
Le même.

§ 191. 57. *Sur la fortune qu'on fait à la cour, à M. ***.*

Ami, crois-moi, cache bien à la cour
Les grands talens qu'avec toi l'on vit naître:
C'est le moyen d'y devenir un jour
Puissant seigneur, et favori peut-être.
Et favori? Qu'est-ce là? C'est un être
Qui ne connoît rien de froid ni de chaud,
Et qui se rend précieux à son maître
Par ce qu'il coûte, et non par ce qu'il vaut.
Le même.

§ 192. 58. *Contre certains auteurs.*

Doctes héros de la secte moderne,
Comblés d'honneurs, et de gloire enfumés,
Défiez-vous du temps, qui tout gouverne;
Craignez du sort les jeux accoutumés.
Combien d'auteurs, plus que vous renommés,
Des ans jaloux ont éprouvé l'outrage!
Non que n'ayez tout l'esprit en partage
Qu'on peut avoir; on vous passe ce point.
Mais savez-vous qui fait vivre un ouvrage?
C'est le génie, et vous ne l'avez point.
Le même.

§ 193. 59. *Les prôneurs intéressés.*

Griphon, rimailleur subalterne,
Vante Siphon le barbouilleur;
Et Siphon, peintre de taverne,
Prône Griphon le rimailleur.
Or en cela certain railleur
Trouve qu'ils sont tous deux fort sages:
Car sans Griphon et ses ouvrages
Qui jamais eût vanté Siphon?
Et sans Siphon et ses suffrages
Qui jamais eût prôné Griphon?
Le même.

§ 194. 60. *Aux journalistes de Trévoux.*

Petits auteurs d'un fort mauvais journal,
Qui d'Apollon vous croyez les apôtres,
Pour dieu, tâchez d'écrire un peu moins mal,
Ou taisez-vous sur les écrits des autres.
Vous vous tuez à chercher dans les nôtres
De quoi blâmer, et l'y trouvez très-bien:
Nous, au rebours, nous cherchons dans les vôtres
De quoi louer, et nous n'y trouvons rien.
Le même.

§ 195. 61. *Aux mêmes.*

Grands reviseurs, courage, escrimez-vous;
Apprêtez-moi bien du fil à retordre.
Plus je verrai fumer votre courroux,
Plus je rirai; car j'aime le désordre.
Et, je l'avoue, un auteur qui sait mordre
En m'approuvant peut me rendre joyeux:
Mais le venin de ceux du dernier ordre
Est un parfum que j'aime cent fois mieux.
Le même.

§ 196. 62. *Contre Montfort.*

Dans une troupe avec choix ramassée
On produisit certains vers languissans:
Chacun les lut, on en dit sa pensée;
Mais sur l'auteur on étoit en suspens,
Lorsque Montfort présenta son visage:
Et l'embarras fut terminé d'abord;
Car par Montfort on reconnut l'ouvrage,
Et par l'ouvrage on reconnut Montfort.
Le même.

§ 197. 63. *Contre Danchet.*

Pour disculper ses œuvres insipides
Danchet accuse et le froid et le chaud;
Le froid, dit-il, fit choir mes Héraclides,
Et la chaleur fit tomber mon Lourdaud.
Mais le public, qui n'est point en défaut,
Et dont le sens s'accorde avec le nôtre,
Dit à cela: Taisez-vous, grand nigaud;
C'est le froid seul qui fit choir l'un et l'autre.
Le même.

§ 198. 64. *Contre M. ***.*

Paul, de qui la vraie épithète
Est celle d'ennuyeux parfait,
Veut encor devenir poëte,
Pour être plus sûr de son fait.
Sire Paul, je crois en effet
Que cette voie est la plus sûre;
Mais vous eussiez encor mieux fait
De laisser agir la nature.
Le même.

§ 199. 65. *Conte du Pogge.*

Un fat, partant pour un voyage,
Dit qu'il mettroit dix mille francs
Pour connoître un peu par usage
Le monde avec ses habitans.
Ce projet peut vous être utile,
Reprit un rieur ingénu;
Mais mettez-en encor dix mille
Pour ne point en être connu.
Le même.

§ 200. 66. *La quittance.*

Deux gens de bien, tels que Vire en produit,
S'entre-plaidoient sur la fausse cédule
Faite par l'un, dans son art tant instruit,
Que de Thémis il bravoit la férule.
Or, de cet art se targuant sans scrupule,
Se trouvant seuls sur l'huis du rapporteur:
Signes-tu mieux? vois, disoit le porteur:
T'inscrire en faux seroit vaine défense.
M'inscrire en faux? reprit le débiteur,
Tant ne suis sot: tiens, voilà ta quittance.
Le même.

§ 201. 67. *Contre un homme à prétentions.*

Quand vous vous efforcez à plaire,
On croit voir l'âne contrefaire
Le petit chien vif et coquet;
Et si vous vous contentiez d'être
Un sot, tel que Dieu vous a fait,
On craindroit moins de vous connoître.
Le même.

§ 202. 68. *Contre M. ***.*

Chrysologue toujours opine;
C'est le vrai Grec de Juvénal:
Tout ouvrage, toute doctrine
Ressortit à son tribunal.
Faut-il disputer de physique?
Chrysologue est physicien.
Voulez-vous parler de musique?
Chrysologue est musicien.
Que n'est-il point? Docte critique,
Grand poëte, bon scolastique,
Astronome, grammairien.
Est-ce tout? Il est politique,
Jurisconsulte, historien,
Platoniste, cartésien,
Sophiste, rhéteur, empirique.
Chrysologue est tout, et n'est rien.
Le même.

§ 203. 69. *Contre l'antiquité.*

Viens-je à dire chose assez belle?
L'antiquité toute en cervelle,
Me dit: je l'ai dite avant toi.
C'est une plaisante donzelle;
Que ne venoit-elle après moi,
J'aurois dit la chose avant elle.
D'Aceilly.

§ 204. 70. *Contre Coypel.*

On dit que notre ami Coypel
Imite Horace et Raphaël.
A les surpasser il s'efforce;
Et nous n'avons point aujourd'hui
De rimeur peignant de sa force,
Ni peintre rimant comme lui.
D'Aceilly.

§ 205. 71. *Sur le remboursement des rentes.*

De nos rentes pour nos péchés
Si les quartiers sont retranchés,
Pourquoi s'en émouvoir la bile?
Nous n'avons qu'à changer de lieu;
Nous allions à l'hôtel de ville,
Et nous irons à l'hôtel Dieu.
Le même.

§ 206. 72. *Contre un homme très-méchant.*

Un gros serpent mordit Aurèle.
Que croyez-vous qu'il arriva:
Qu'Aurèle mourut? bagatelle!
Ce fut le serpent qui creva.

§ 207. 73. *Contre Ménage.*

Laissons en paix monsieur Ménage,
C'étoit un trop bon personnage
Pour n'être pas de ses amis;
Souffrez qu'à son tour il repose,
Lui de qui les vers et la prose
Nous ont si souvent endormis.
La Monnoie.

§ 208. 74. *Contre le mariage, à M. ***.*

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose,
Mais toutefois ne pressons rien;
Prendre femme est étrange chose,
Il faut y penser mûrement.
Gens sages en qui je me fie
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y penser toute sa vie.
Maucroix.

§ 209. 75. *Sur l'Académie, le jour de la réception de l'auteur.*

La Condamine est aujourd'hui,
Admis à la troupe immortelle;
Mais il est sourd, tant mieux pour lui,
Et non muet, tant pis pour elle.
La Condamine.

§ 210. 76. *L'avare converti.*

Sire Harpagon confondu par le prône
De son pasteur, dit: je veux m'amender:

Rien n'est si beau, si divin que l'aumône
Et de ce pas je vais...la demander.
La Condamine.

§ 211. 77. *Contre l'Académie.*

En France on fait par un plaisant moyen
Taire un auteur quand d'écrits il assomme.
Dans un fauteuil d'académicien
Lui quarantième on fait asseoir mon homme:
Lors il s'endort et ne fait plus qu'un somme.
Plus n'en avez phrase ni madrigal.
Au bel esprit ce fauteuil est en somme
Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.
Piron.

§ 212. 78. *Sur la rétractation qu'un auteur fit de ses pièces de théatre.*

Damon pleure sur ses ouvrages
En pénitent des moins touchés.
Apprenez à devenir sages,
Petits écrivains débauchés:
Pour nous qu'il a si bien prêchés
Prions tous que dans l'autre vie,
Dieu veuille oublier ses péchés
Comme en ce monde on les oublie.
Le même.

§ 213. 79. *Sur le portrait de l'abbé le Blanc peint par la Tour.*

La Tour va trop loin ce me semble
En nous peignant l'abbé le Blanc:
N'est-ce pas assez qu'il ressemble;
Faut-il encor qu'il soit parlant?
Le même.

§ 214. 80. *Contre un mauvais poëte.*

Certain rimeur qui jamais ne repose,
Me dit hier arrogament
Qu'il ne sait point écrire en prose:
Lisez ses vers; vous verrez comme il ment.

§ 215. 81. *Contre un plat auteur.*

Damis convient dans son écrit
Qu'il n'est point né pour l'éloquence:
Je ne sais pas ce qu'il en pense;
Mais je pense ce qu'il en dit.
Sautereau de Marsy.

§ 216. 82. *Contre M. ***.*

Cléon, lorsque vous nous bravez
En démontant votre figure,
Vous n'avez pas l'air mauvais, je vous jure,
C'est mauvais air que vous avez.

§ 217. 83. *Contre une vieille coquette.*

Orphise, depuis plus d'un jour
Coquette décrépite et partant recrépie,
Sur ses ans toujours assoupie
Veut qu'on la croie encor la mère de l'Amour;
Orphise, j'y consens; oui, vous êtes la mère
De tous ces jolis petits dieux
Que l'on voit régner à Cithère;
Mais votre fils aîné doit être déjà vieux.
Pesselier.

§ 218. 84. *Contre un homme qui n'écrivoit que pour son plaisir.*

Damon se sera pas des nôtres;
Il n'écrit que pour son plaisir:
Et lorsque l'on veut réussir,
Il faut écrire un peu pour le plaisir des autres.
Laudry de Rubel.

§ 219. 85. *Sur les prédicateurs modernes.*

Louis le grand un jour demandoit à Boileau:
Qu'est-ce qu'un le Tourneur dont m'a parlé Dangeau?
Est-ce à tort ou raison qu'il passe pour habile?
Despréaux dit au Roi: Sire, sa majesté
Sait qu'on court à la nouveauté;
C'est un prédicateur qui prêche l'évangile.

§ 220. 86. *Vanité de la grandeur.*

Je songeois cette nuit que de mal consumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avoit inhumé.
Moi qui ne puis souffrir ce fâcheux voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage :
Retire-toi, coquin, va pourir loin d'ici :
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
Coquin ! me répond-il d'une arrogance extrême,
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même :
Ici, tous sont égaux, je ne te dois plus rien :
Je suis sur mon fumier comme toi sur le tien.

Patrix.

§ 221. 87. *Contre un mauvais poëte rempli d'amour-propre.*

Mévius s'en alloit en criant par la ville :
Messieurs, j'ai le secret des vers du grand Virgile.
Oui, reprit un passant, d'un air persuadé,
Et jamais un secret ne fut si bien gardé.

§ 222. 88. *Bon Mot de Caton.*

Autrefois un Romain s'en vint fort affligé
Raconter à Caton que la nuit précédente
Son soulier des souris avoit été rongé,
Chose qui lui sembloit tout à fait effrayante :
Mon ami, dit Caton, reprenez vos esprits ;
Cet accident en soi n'a rien d'épouvantable :
Mais si votre soulier eût mangé les souris,
Ç'auroit été, sans doute, un prodige effroyable.

Baraton.

§ 223. 89. *Les Gages.*

Un joueur de profession
Aussi mauvais payeur qu'il en fut dans la ville,
Avoit depuis deux ans un valet fort habile
Plein de zèle et d'affection.
Il ne lui payoit point ses gages ;
Le valet avoit beau demander de l'argent,
L'autre éludoit toujours et jouoit l'indigent,
Car les mauvais payeurs font bien des personnages.
Le pauvre valet affligé,
Autant qu'en tel cas on peut l'être,
Vint lui demander son congé.
Pourquoi t'en aller, dit le maître ?
Je ne t'ai pas payé tes gages jusqu'ici ;
Mais tu n'y perdras rien, n'en sois point en souci ;
Puisqu'ils courent toujours, que te faut-il au reste ?
Oui, lui dit le valet las de se voir duper ;
Ils courent en effet, et si fort, malepeste,
Que je ne puis les attraper.

Baraton.

§ 224. 90. *Le Voleur.*

Certain matois ayant été
Pour divers larcins arrêté,
Son voisin l'alla voir et lui dit : mon compère,

J'ai beaucoup de chagrin de te voir en prison ;
Mais n'ayant pas de bien, tu devois par raison
Choisir un bon métier, comme on fait d'ordinaire.
Celui que j'ai choisi, dit l'autre, est assez bon,
Si l'on m'eût voulu laisser faire.

Le même.

§ 225. 91. *Contre deux poëtes médiocres.*

Dorilas et Damon, ces deux fameux poëtes,
Sur leurs vers ne sont point d'accord ;
On ne peut sans bâiller lire ce que vous faites,
Dit l'un : en vous lisant, dit l'autre, l'on s'endort,
L'un a raison, et l'autre n'a pas tort.

Bétoulaud.

§ 226. 92. *Contre un mauvais médecin.*

Mes malades jamais ne se plaignent de moi,
Disoit un médecin d'ignorance profonde,
Ah ! répartit un plaisant, je le croi,
Vous les envoyez tous se plaindre en l'autre monde.

François de Neufchâteau.

§ 227. 93. *Sur Hercule, imitée de l'Anthologie.*

Un peu de miel, un peu de lait,
Rendent Mercure favorable.
Hercule est bien plus cher, il est bien moins traitable :
Sans deux agneaux par jour il n'est point satisfait.
On dit qu'à mes moutons ce dieu sera propice ;
Qu'il soit béni : mais entre nous
C'est un peu trop en sacrifice :
Qu'importe qui les mange ou d'Hercule ou des loups ?

Voltaire.

§ 228. 94. *Sur un miroir consacré par Laïs sur son retour dans le temple de Vénus. Imitée de l'Anthologie.*

Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle :
Il redouble trop mes ennuis.
Je ne saurois me voir en ce miroir fidèle,
Ni telle que j'étois, ni telle que je suis.

Le même.

§ 229. Inscriptions. 1. *Sur une urne placée à l'entrée d'un petit bois qui bordoit une prairie où se rassembloient les jeunes filles d'un hameau voisin.*

C'est la bergère à qui l'on a consacré ce monument qui parle.

Jeunes beautés, qui venez dans ces lieux
Fouler d'un pied léger l'herbe tendre et fleurie,
Comme vous, je connus les plaisirs de la vie,
Vos fêtes, vos transports et vos aimables jeux.
L'amour berçoit mon cœur de ses douces chimères,
Et l'hymen me flattoit du destin le plus beau.
Un instant détruisit ces erreurs mensongères.
Que me reste-t-il ? le tombeau.

M. de Lévizac.

§ 230. 2. *Pour la petite ville d'Arcis sur Aude brûlée plusieurs fois et rétablie par les bienfaits de M. de Grassin.*

Plus d'une fois la flamme a consumé ces lieux
Grassin les rétablit par sa munificence ;
Que ce marbre à jamais serve à tracer aux yeux
Le malheur, le bienfait et la reconnoissance.

Piron.

§ 231. 3. *Pour la galerie de Cirey.*

Asile des beaux arts, solitude où mon cœur
Est toujours occupé dans une paix profonde,
C'est vous qui donnez le bonheur
Que promettoit en vain le monde.

Voltaire.

§ 232. 4. *Pour la statue de l'amour dans le jardin de Sceaux.*

Qui que tu sois, voici ton maître :
Il l'est, le fut, ou le doit être.

Voltaire.

§ 233. 5. *Sur une statue de Niobé, imitée de l'Anthologie.*

Le fatal courroux des dieux
Changea cette femme en pierre :
Le sculpteur a fait bien mieux ;
Il a fait tout le contraire.

Voltaire.

§ 234. 6. *Sur la statue de Vénus par Praxitèle.*

Oui, je me montrai toute nue
Au dieu Mars, au bel Adonis,
A Vulcain même et j'en rougis :
Mais Praxitèle, où m'a-t-il vue ?

Le même.

§ 235. Epitaphes I. *De la Fontaine.*

Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangeant son fonds avec son revenu,
Croyant le bien chose peu nécessaire ;
Quant à son temps, bien sut le dispenser :
Deux parts en fit, dont il soûloit passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

§ 236. 2. *D'un mauvais auteur.*

Ci-gît l'auteur d'un gros livre
Plus embrouillé que savant.
Après sa mort il crut vivre,
Et mourut dès son vivant.

J. B. Rousseau.

§ 237. 3. *De M. ***.*

Sous ce tombeau gît un pauvre écuyer,
Qui, tout en eau sortant d'un jeu de paume,
En attendant qu'on le vînt essuyer,
De Bellegarde ouvrit un premier tome.
Las ! en un rien tout son sang fut glacé.
Dieu fasse paix au pauvre trépassé !

J. B. Rousseau.

§ 238. 4. *D'un Grammairien.*

Ci-gît maître Jobelin,
Suppôt du pays Latin,
Juré piqueur de diphtongue ;
Endoctriné de tout point,
Sur la virgule, le point,
La syllabe brève et longue ;
Sur l'accent grave, l'aigu,
Le circonflexe tortu,
L'u voyelle et l'v consonne,
Ce genre qui le charma,
Et dans lequel il prima,
Fut sa passion mignone :
Son huile il y consuma ;
Dans ce cercle il s'enferma,
Et de son chant monotone,
Tout le monde il assomma :
Du reste il n'aima personne,
Personne aussi ne l'aima.

Piron.

§ 239. 5. *D'un poëte.*

Ci-gît un homme dont la gloire
Des siècles atteindra la fin,
Mais qui courant au temple de mémoire,
Sur la route mourut de faim.

Destouches.

§ 240. 6. *De Saint-Pavin.*

Sous ce tombeau gît Saint-Pavin:

Donne des larmes à sa fin.
Tu fus de ses amis peut-être?
Pleure sur ton sort et le sien.
Tu n'en fus pas? pleure le tien,
Passant, d'avoir manqué d'en être.
Fienbet.

§ 241. 7. *D'un homme comme il y en a tant.*

Ci-gît, justement regretté,
Un savant homme sans science,
Un gentilhomme sans naissance,
Un très-bon homme sans bonté.
Boileau.

§ 242. 8. *D'un homme de lettres.*

Ci-gît qui fut toute sa vie
Le triste objet des coups du sort :
Les sots, l'indigence et l'envie,
L'ont poursuivi jusqu'à la mort.
M. de Lévizac.

§ 243. 9. *D'une femme par son mari.*

Ci-gît ma femme : ah ! qu'elle est bien
Pour son repos et pour le mien !

§ 244. 10. *De Piron par lui-même.*

Ci-gît, hélas ! qui ne fut rien
Pas même Académicien.

§ 245. 11. *Du chevalier de Bouffers par lui-même.*

Ci-gît un chevalier, qui sans cesse courut,
Qui sur les grands chemins naquit, vécut, mourut ;
Pour prouver ce qu'a dit le sage,
Que notre vie est un passage.

§ 246. 12. *Du célèbre docteur Arnauld.*

Au pied de cet autel de structure grossière,
Gît sans pompe, enfermé dans une vile bière,
Le plus savant mortel qui jamais ait écrit,
Arnauld, qui, sur la grâce instruit par Jésus-Christ,
Combattant pour l'Église, a, dans l'Église même,
Souffert plus d'un outrage et plus d'un anathème.
Plein du feu qu'en son cœur souffla l'esprit divin,
Il terrassa Pélage, il foudroya Calvin,
De tous les faux docteurs confondit la morale.
Mais, pour fruit de son zèle, on l'a vu rebuté,
En cent lieux opprimé par leur noire cabale,
Errant, pauvre, banni, proscrit, persécuté ;
Et même par sa mort leur fureur mal éteinte
N'auroit jamais laissé ses cendres en repos,
Si Dieu lui-même ici de son ouaille sainte
A ces loups dévorans n'avoit caché les os.
Boileau.

§ 247. 13. *De Mde. Boileau, mère de l'auteur : c'est elle qui parle.*

Epouse d'un mari doux, simple, officieux,
Par la même douceur je sus plaire à ses yeux :
Nous ne sûmes jamais ni railler ni médire.
Passant, ne t'enquiers point si de cette bonté
Tous mes enfans ont hérité ;
Lis seulement ces vers, et garde-toi d'écrire.

§ 248. VERS POUR METTRE AU BAS DES PORTRAITS
1. *De Melle. de Lamoignon.*

Aux sublimes vertus nourrie en sa famille,
Cette admirable et sainte fille
En tous lieux signala son humble piété ;
Jusqu'aux climats où naît et finit la clarté,

Fit ressentir l'effet de ses soins secourables ;
Et, jour et nuit pour Dieu pleine d'activité,
Consuma son repos, ses biens et sa santé,
A soulager les maux de tous les misérables.

Boileau.

§ 249. 2. *De Tavernier, le célèbre voyageur.*

De Paris à Delli, du couchant à l'aurore,
Ce fameux voyageur courut plus d'une fois :
De l'Inde et de l'Hydaspe il fréquenta les rois ;
Et sur les bords du Gange on le révère encore.
En tous lieux sa vertu fut son plus sûr appui ;
Et, bien qu'en nos climats de retour aujourd'hui
En foule à nos yeux il présente
Les plus rares trésors que le soleil enfante,
Il n'a rien rapporté de si rare que lui.

Le même.

§ 250. 3. *De M. Hamon, médecin.*

Tout brillant de savoir, d'esprit et d'éloquence,
Il courut au désert chercher l'obscurité ;
Aux pauvres consacra ses biens et sa science ;
Et, trente ans, dans le jeûne et dans l'austérité,
Fit son unique volupté
Des travaux de la pénitence.

Le même.

251. 4. *De Racine.*

Du théâtre François l'honneur et la merveille,
Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits ;
Et, dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
Surpasser Euripide, et balancer Corneille.

Le même.

§ 252. 5. *De Boileau Despréaux.*

La vérité par lui démasqua l'artifice ;
Le faux, dans ses écrits par lui fut combattu :
Mais toujours au mérite il sut rendre justice ;
Et ses vers furent moins la satire du vice
Que l'éloge de la vertu.

J. B. Rousseau.

§ 253. 6. *De Baron, le Roscius François.*

Du vrai, du pathétique, il a fixé le ton :
De son art enchanteur l'illusion divine
Prêtoit un nouveau lustre aux beautés de Racine.
Un voile aux défauts de Pradon.

Le même.

§ 254. 7. *De Melle. le Couvreur, célèbre actrice.*

Seule de la nature elle a su le langage ;
Elle embellit son art, elle en changea les lois ;
L'esprit, le sentiment, le goût fut son partage ;
L'amour fut dans ses yeux et parla par sa voix.

Voltaire.

§ 255. 8. *De Pierre le grand.*

Ses lois et ses travaux ont instruit les mortels;
Il fit tout pour son peuple, et sa fille l'imite;
Zoroastre, Osiris, vous eûtes des autels,
Et c'est lui seul qui les mérite.

Le même.

§ 256. 9. *Du père Calmet.*

Des oracles sacrés que Dieu daigne nous rendre,
Son travail assidu perça l'obscurité.
Il fit plus, il les crut avec simplicité,
Et fut par ses vertus digne de les entendre.

Le même.

§ 257. 10. *De Leibnits.*

Il fut dans l'univers connu par ses ouvrages
Et dans son pays même il se fit respecter:
Il éclaira les rois, il instruisit les sages;
Plus sage qu'eux il sut douter.

Le même.

258. 11. *De M. le Noir.*

Magistrat éclairé, bienfaisant, équitable;
Le crime à son aspect demeure confondu;
Mais si son œil actif veille sur le coupable,
Il veille aussi sur la vertu.

Vigée.

§ 259. 12. *Du Comte de Tressan.*

Savant illustre, intrépide guerrier,
Poëte aimable et galant romancier,
Le compas de Newton occupa sa jeunesse,
Les chants des Troubadours bercèrent sa vieillesse,
De nos preux chevaliers il conta les tournois,
Imita leur vaillance et chanta leurs exploits.

L'abbé de Lille.

§ 260. 13. *De M. Carron, prêtre François, qui a formé plusieurs établissemens pour les émigrés.*

Des François exilés seconde providence,
Dans leur secret asile il cherche les malheurs;
Il soigne la vieillesse, il cultive l'enfance,
Il instruit par sa vie, il prêche par ses mœurs;
Et quand sa main ne peut secourir l'indigence,
Il lui donne ses vœux, sa prière et ses pleurs.

Le même.

§ 261. 14. *Du Pape Pie VI.*

Pontife révéré, souverain magnanime,
Noble et touchant spectacle et du monde et du ciel,

Il honore à la fois par sa vertu sublime,
Le malheur, la vieillesse, et le trône et l'autel.

Le même.

§ 262. QUATRAINS 1. *Sur la violette.*

Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour,
Libre d'ambition, je me cache sous l'herbe :
Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs, sera la plus superbe.

Desmarets.
Pour la guirlande de Julie.

§ 263. 2. *Sur des œillets arrosés par le grand Condé.*

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissoit des murailles ;
Et ne t'étonne pas que Mars soit jardinier.

Melle. de Scudery.

§ 264. 3. *Sur la nature de Dieu.*

Loin de rien décider sur cet Etre suprême,
Gardons, en l'adorant, un silence profond :
Sa nature est immense, et l'esprit s'y confond.
Pour savoir ce qu'il est il faut être lui-même.

Attribué à Voltaire.

§ 265. 4. *Sur l'incertitude de la vie, fait à 80 ans.*

Chaque jour est un bien que du ciel je reçoi ;
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne:
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi ;
Et celui de demain n'appartient à personne.

Maucroix.

§ 266. 5. *A M. le Comte de ***, au sujet de l'impératrice reine.*

Marc-Aurèle autrefois des princes le modèle,
Sur le devoir des rois instruisit nos aïeux,
Et Thérèse fait à nos yeux
Tout ce qu'écrivoit Marc-Aurèle.

Voltaire.

§ 267. 6. *A M. de ***, sur l'impératrice de Russie.*

Tu cherches sur la terre un vrai héros, un sage,
Qui méprise les sots et leur fasse du bien,
Qui parle avec esprit, qui pense avec courage :
Va trouver Catherine et ne cherche plus rien.

Voltaire.

§ 268. 7. *Au roi Stanislas.*

Le ciel, comme Henri, voulut vous éprouver
La bonté, la valeur, à tous deux fut commune ;

Mais mon héros fit changer la fortune
Que votre vertu sait braver.

Le même.

§ 269. 8. *Sur les Barmécides.*

Mortel, foible mortel, à qui le sort prospère
Fait goûter de ses dons les charmes dangereux,
Connois quelle est des rois la faveur passagère,
Contemple Barmécide et tremble d'être heureux.

Le même.

§ 270. 9. *Suite de quatrains pour tenir lieu de ceux de Pibrac dont le style a vieilli.*

Tout annonce d'un Dieu l'éternelle existence:
On ne peut le comprendre, on ne peut l'ignorer:
La voix de l'univers annonce sa puissance
Et la voix de nos cœurs dit qu'il faut l'adorer.

Mortels, tout est pour votre usage,
Dieu vous comble de ses présens.
Ah! si vous êtes son image,
Soyez comme lui bienfaisans.

Pères, de vos enfans guidez le premier âge,
Ne forcez point leur goût, mais dirigez leurs pas.
Etudiez leurs mœurs, leurs talens, leur courage.
On conduit la nature, on ne la change pas.

Enfant, crains d'être ingrat, sois soumis, doux, sincère;
Obéis, si tu veux qu'on t'obéisse un jour:
Vois ton Dieu dans ton père, or Dieu veut ton amour;
Que celui qui t'instruit te soit un nouveau père.

Qui s'élève trop s'avilit;
De la vanité naît la honte.
C'est par l'orgueil qu'on est petit:
On est grand quand on le surmonte.

Fuyez l'indolente paresse;
C'est la rouille attachée aux plus brillans métaux:
L'honneur, le plaisir même est le fils des travaux;
Le mépris et l'ennui sont fils de la mollesse.

Ayez de l'ordre en tout; la carrière est aisée,
Quand la règle conduit Thémis, Phébus et Mars;
La règle austère et súre, est le fil de Thésée
Qui dirige l'esprit au dédale des arts.

L'esprit fut en tout temps le fils de la nature;
Il faut dans ses atours de la simplicité:
Ne lui donnez jamais de trop grande parure;
Quand on veut trop l'orner on cache sa beauté.

Soyez vrai, mais discret; soyez ouvert, mais sage,
Et sans la prodiguer, aimez la vérité.
Cachez-la sans duplicité;
Osez la dire avec courage.

Réprimez tout emportement;
On se nuit alors qu'on offense;
Et l'on hâte son châtiment
Quand on croit hâter sa vengeance.

La politesse est a l'esprit
Ce que la grâce est au visage:

De la bonté du cœur elle est la douce image,
Et c'est la bonté qu'on chérit.

Le premier des plaisirs, et la plus belle gloire
C'est de prodiguer les bienfaits;
Si vous en répandez, perdez-en la mémoire;
Si vous en recevez, publiez-le à jamais.

La dispute est souvent funeste, autant que vaine:
A ces combats d'esprit craignez de vous livrer.
Que le flambeau divin qui doit vous éclairer,
Ne soit pas en vos mains le flambeau de la haine.

De l'émulation distinguez bien l'envie;
L'une mène à la gloire, et l'autre au déshonneur.
L'une est l'aliment du génie
Et l'autre est le poison du cœur.

Par un humble maintien qu'on estime et qu'on aime,
Adoucissez l'aigreur de vos rivaux jaloux.
Devant eux rentrez en vous-même,
Et ne parlez jamais de vous.

Toutes les passions s'éteignent avec l'âge:
L'amour-propre ne meurt jamais.
Ce flatteur est tyran, redoutez ses attraits
Et vivez avec lui sans être en esclavage.

Voltaire.

§ 271. 10. *Sur l'inconséquence des hommes.*

Le matin je fais des projets
Et le long du jour des sottises.

Nous tromper dans nos entreprises,
C'est à quoi nous sommes sujets.

Le même.

§ 272. 11. *Sur la légèreté des résolutions. Imité de l'Anthologie.*

Hier au soir Philis me chassa de chez elle:
Dans le juste dépit dont mon cœur étoit plein,
Je jurai de ne plus revoir cette infidelle.
J'y suis retourné ce matin.

Le même.

§ 273. 12. *Sur l'utilité des censeurs. Imité de l'Anthologie.*

Du vil adulateur, mortels, fuyez l'approche;
Il est plus dangereux que vos propres rivaux.
Préférez à l'ami qui cache vos défauts
Le censeur qui vous les reproche.

Le même.

§ 274. 13. *Sur Léandre. Imité de l'Anthologie.*

Léandre conduit par l'amour,
En nageant disoit aux orages:
Laissez-moi gagner les rivages;
Ne me noyez qu'à mon retour.

Voltaire.

§ 275. 14. *A Mde. de * * *.*

Un tendre aveu semble vous offenser:
Je me tairai, puisqu'il faut y souscrire,
Et ce qu'on dit souvent sans y penser,
Je le penserai sans le dire.

M. Saint Péravy.

§ 272. 15. *Sur un bavard.*

Il faudroit penser pour écrire;
Il vaut encor mieux effacer.
Les auteurs quelquefois ont écrit sans penser,
Comme on parle souvent sans avoir rien à dire.

§ 277. 16. *Sur le magasin de porcelaines de Versailles.*

Fragiles monumens de l'industrie humaine,
Hélas! tout vous ressemble en ce brillant séjour:
L'amitié, la faveur, la fortune et l'amour.
Sont des vases de porcelaine.
Le Chevalier de Bouffiers.

§ 278. 17. *Sur l'ingratitude des hommes.*

On ne se souvient que du mal;
On ne voit qu'ingrats dans le monde;
L'injure se grave en métal,
Et le bienfait s'écrit sur l'onde.
Baraton.

§ 279. 18. *Sur Bernouilly.*

Son esprit vit la vérité,
Et son cœur connut la justice;
Il a fait l'honneur de la Suisse
Et celui de l'humanité.
Voltaire.

§ 280. 19. *Pour Mde. du Châtelet.*

Du repos, des riens, de l'étude,
Peu de livres, peu d'ennuyeux,
Un ami dans la solitude;
Voilà mon sort, il est heureux.
Le même.

§ 281. 20. *A M. Bernard, auteur de l'*ART D'AIMER, *invitation à souper chez Mde. du Châtelet.*

Au nom du Pinde et de Cythère,
Gentil Bernard, sois averti
Que l'art d'aimer doit Samedi
Venir souper chez l'art de plaire.

§ 282. 21. *A M. de la Harpe, qui avoit prononcé un compliment en vers sur le théâtre de Ferney, avant une représentation d'Alzire.*

Des plaisirs et des arts vous honorez l'asile.
Il s'embellit de vos talens.
C'est Sophocle dans son printemps
Qui couronne de fleurs la vieillesse d'Eschile.

§ 283 SONNETS. 1. *Contre le Cardinal de Richelieu.*

Par votre humeur le monde est gouverné;
Vos volontés font le calme et l'orage,
Et vous riez de me voir confiné,
Loin de la cour, dans mon petit village.

Cléomédon, mes désirs sont contens;
Je trouve beau le désert où j'habite,
Et connois bien qu'il faut céder au temps,
Fuir l'éclat et devenir hermite.

Je suis heureux de vieillir sans emploi,
De me cacher, de vivre tout à moi,
D'avoir dompté la crainte et l'espérance;

Et si le ciel qui me traite si bien
Avoit pitié de vous et de la France,
Votre bonheur seroit égal au mien.
Maynard.

§ 284. 2. *La belle matineuse.*

Le silence régnoit sur la terre et sur l'onde,
L'air devenoit serein et l'Olympe vermeil ;
Et l'amoureux zéphire, affranchi du sommeil,
Ressuscitoit les fleurs, d'une haleine féconde.

L'aurore déployoit l'or de sa tresse blonde,
Et semoit de rubis le chemin du soleil ;
Enfin ce dieu venoit au plus grand appareil,
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde.

Quand la jeune Philis au visage riant,
Sortant de son palais plus clair que l'orient,
Fit voir une lumière et plus vive et plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en soyez point jaloux ;
Vous parûtes alors aussi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

Malleville.

§ 285. 3. *Contre Colbert.*

Ministre avare et lâche, esclave malheureux,
Qui gémis sous le poids des affaires publiques,
Victime dévouée aux chagrins politiques,
Fantôme révéré sous un titre onéreux !

Vois combien des grandeurs le comble est dangereux.
Contemple de Fouquet les funestes reliques,
Et tandis qu'à sa perte en secret tu t'appliques,
Crains qu'on ne te prépare un destin plus affreux.

Il part plus d'un revers des mains de la fortune.
La chute, comme à lui, te peut être commune.
Nul ne tombe innocent d'où l'on te voit monté.

Cesse donc d'animer ton prince à son supplice,
Et près d'avoir besoin de toute sa bonté,
Ne le fais pas user de toute sa justice.

Haynault.

§ 286. 4. *Sur une des parentes de l'auteur qui mourut toute jeune entre les mains d'un charlatan.*

Nourri dès le berceau près de la jeune Orante,
Et non moins par le cœur que par le sang lié,
A ses jeux innocens enfant associé,
Je goûtois les douceurs d'une amitié charmante:

Quand un faux Esculape, à cervelle ignorante,
A la fin d'un long mal vainement pallié,
Rompant de ses beaux jours le fil trop délié,
Pour jamais me ravit mon aimable parente.

Oh ! qu'un si rude coup me fit verser de pleurs !
Bientôt, la plume en main, signalant mes douleurs,
Je demandai raison d'un acte si perfide.

Oui, j'en fis des quinze ans ma plainte à l'univers ;
Et l'ardeur de venger ce barbare homicide
Fut le premier démon qui m'inspira des vers.

Boileau.

§ 287. 5. *Sur l'avorton.*

Toi qui meurs avant que de naître,
Assemblage confus de l'être et du néant,
Triste avorton, informe enfant,
Rebut du néant et de l'être ;

Toi que l'amour fit par un crime
Et que l'amour défait par un crime à son tour ;
Funeste ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeste victime !

Donne fin aux remords par qui tu t'es vengé :
Et du fond du néant où je t'ai replongé,
N'entretiens point l'horreur dont ma faute est suivie.

Deux tirans opposés ont décidé ton sort ;
L'amour, malgré l'honneur, t'a fait donner la vie ;
L'honneur, malgré l'amour, te fait donner la mort.

Hénault.

§ 288. 6. *Recours d'un pécheur à la bonté de Dieu.*

Grand Dieu, tes jugemens sont remplis d'équité,
Toujours tu prends plaisir à nous être propice.
Mais j'ai fait tant de mal que jamais ta bonté
Ne me pardonnera sans blesser ta justice.

Oui, mon Dieu, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice ;
Ton intérêt s'oppose à ma félicité,
Et ta clémence même attend que je périsse.

Contente ton désir puisqu'il t'est glorieux ;
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux,
Tonne, frappe, il est temps ; rends moi guerre pour guerre.

J'adore en périssant la raison qui t'aigrit,
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ.

Desbarreaux.

§ 289. 7. *Apollon et Daphné.*

Je suis, crioit jadis Apollon à Daphné,
Lorsque tout hors d'haleine il couroit après elle,
Et lui contoit pourtant la longue kirielle
Des rares qualités dont il étoit orné ;

Je suis le dieu des vers ; je suis bel esprit né ;
Mais les vers n'étoient point le charme de la belle.
Je sais jouer du luth ; arrêtez. Bagatelle ;
Le luth ne pouvoit rien sur ce cœur obstiné.

Je connois la vertu de la moindre racine ;
Je suis n'en doutez point dieu de la médecine.
Daphné couroit plus vite à ce mot si fatal.

Mais s'il eût dit : voyez quelle est votre conquête :
Je suis un jeune dieu, beau, galant, libéral ;
Daphné, sur ma parole, auroit tourné la tête.

Fontenelle.

§ 290. 8. *Au Marquis de la Fare.*

L'autre jour la cour du Parnasse
Fit assembler tous ses bureaux,
Pour juger au rapport d'Horace
Du prix de certains vers nouveaux.

Après maint arrêt toujours juste
Contre mille ouvrages divers,
Enfin le courtisan d'Auguste
Fit rapport de vos derniers vers.

Aussitôt le dieu du Permesse
Lui dit; je connois cette pièce,
Je la fis en ce même endroit.

L'amour avoit monté ma lyre;
Sa mère écoutoit sans mot dire:
Je chantois; la Fare écrivoit.

J. B. Rousseau.

§ 291. 9. *Au Comte Algarotti, Vénitien.*

On a vanté vos murs bâtis dans l'onde:
Et votre ouvrage est plus durable qu'eux.
Venise et lui semblent faits pour les dieux;
Mais le dernier sera plus cher au monde.

Qu'admirons-nous de ce dieu merveilleux
Qui, dans sa course éternelle et féconde,
Embrasse tout et traverse à nos yeux
Des vastes airs la campagne profonde?

L'invoquons-nous pour avoir sur les mers,
Bâti ces murs que la honte à couverts,
Cet Ilion caché dans la poussière?

Ainsi que vous il est le dieu des vers;
Ainsi que vous il répand la lumière.
Voilà l'objet des vœux de l'univers.

§ 292. Rondeaux. 1. *A Benserade.*

A la fontaine où s'enivre Boileau,
Le grand Corneille, et le sacré troupeau
De ces auteurs que l'on ne trouve guère,
Un bon rimeur doit boire à pleine aiguière,
S'il veut donner un bon tour au rondeau.
Quoique j'en boive aussi peu qu'un moineau,
Cher Benserade, il faut te satisfaire;
T'en écrire un, hé! c'est porter de l'eau
A la Fontaine.
De tes refrains un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'heur de plaire;
Mais quant à moi, j'en trouve tout fort beau,
Papier, dorure, images, caractère,
Hormis les vers, qu'il falloit laisser faire
A la Fontaine.

Prépetit de Grammont.

§ 293. 2. *A un homme sujet à des douleurs de sciatique.*

Pour te guérir de cette sciatique,
Qui te retient, comme un paralytique,
Entre deux draps sans aucun mouvement,
Prends-moi deux brocs d'un fin jus de sarment;
Puis lis comment on le met en pratique.
Prends-en deux doigts, et bien chauds les applique
Sur l'épiderme où la douleur te pique,
Et tu boiras le reste promptement,
Pour te guérir.
Sur cet avis ne sois point hérétique;
Car je te fais un serment authentique,
Que si tu crains ce doux médicament,

Ton médecin pour ton soulagement,
Fera l'essai de ce qu'il communique,
Pour te guérir.

Billaut.

§ 294. 3. *Conseils à Iris.*

Entre deux draps de toile belle et bonne;
Que très-souvent on réchauffe, on savonne,
La jeune Iris, au cœur sincère et haut,
Aux yeux brillans, à l'esprit sans défaut,
Jusqu'à midi volontiers se mitonne.
Je ne combats de goûts contre personne;
Mais franchement sa paresse m'étonne;
C'est demeurer seule plus qu'il ne faut
Entre deux draps.

Quand à rêver ainsi l'on s'abandonne,
Le traître amour rarement le pardonne;
A soupirer on s'exerce bientôt,
Et la vertu soutient un grand assaut
Quand une fille avec son cœur raisonne
Entre deux draps.

Deshoulières.

§ 295. 4. *Remède contre l'amour.*

Contre l'amour voulez-vous vous défendre?
Empêchez-vous et de voir et d'entendre
Gens dont le cœur s'explique avec esprit.
Il en est peu de ce genre maudit,
Mais trop encor pour mettre un cœur en cendre.
Quand une fois il leur plaît de nous rendre
D'amoureux soins, qu'ils prennent un air tendre,
On lit en vain tout ce qu'Ovide écrit
Contre l'amour.

De la raison il ne faut rien attendre:
Trop de malheurs n'ont su que trop apprendre,
Qu'elle n'est rien dès que le cœur agit.
La seule fuite, Iris, nous garantit:
C'est le parti le plus utile à prendre
Contre l'amour.

La même.

§ 296. TRIOLETS. 1. *Sur M.*** qui étoit fort obscur dans ses écrits.*

Pindare étoit homme d'esprit,
En faut-il d'autres témoignages?
Profond dans tout ce qu'il écrit,
Pindare étoit homme d'esprit.
A qui jamais rien n'y comprit,
Il sut bien vendre ses ouvrages:
Pindare étoit homme d'esprit,
En faut-il d'autres témoignages.

297. 2. *Contre Danchet, Nadal et Saint-Didier.*

Dépêchez-vous, monsieur Titon,
Enrichissez votre Hélicon.
Placez-y sur un piédestal
Saint Didier, Danchet et Nadal;
Qu'on voie armés du même archet
Nadal, Saint Didier et Danchet,
Et couverts du même laurier
Danchet, Nadal et Saint-Didier.

Voltaire.

§ 298. VILLANELLE. *Complainte de deux bergers.*

J'ai perdu ma tourterelle;
Est-ce point elle que j'oi?
Je veux aller après elle.
Tu regrettes ta femelle,
Hélas! aussi fais-je moi,
J'ai perdu ma tourterelle.
Si ton amour est fidèle,
Aussi est ferme ma foi:
Je veux aller après elle.
Ta plainte se renouvelle:
Toujours plaindre je me doi;
J'ai perdu ma tourterelle.
En ne voyant plus la belle,
Plus rien de beau je ne voi:
Je veux aller après elle.
Mort que tant de fois j'appelle,
Prends ce qui se donne à toi:
J'ai perdu ma tourterelle,
Je veux aller après elle.

Passerat.

§ 299. LAI. *Sur la grandeur humaine.*

La grandeur humaine
Est une ombre vaine
qui fuit;
Une âme mondaine,
A perte d'haleine,
la suit;
Et pour cette reine
Trop souvent se gêne
sans fruit.

APPENDICE AUX QUATRE LIVRES DE POÉSIE OU MÉLANGES SUR DIFFÉRENS SUJETS.

Après avoir donné plusieurs pièces sur tous les genres de poésie depuis l'épopée jusqu'à l'inscription, j'ai cru qu'il étoit essentiel de consacrer une cinquantaine de pages à des pièces ou qui ne seroient pas venues aussi bien dans le corps de l'ouvrage, ou qui auroient pu m'échapper: on doit mettre dans la première classe les pièces mêlées de vers et de prose et quelques-unes en vers; et dans la seconde les stances du Marquis de la Fare, deux pièces de Mde. Deshoulières, les épitres de Voltaire au président Hénaut, à Desmahis, au comte Algarotti, &c.

§ 300. *Le temple du goût.*

Le cardinal oracle de la France,
Non ce Mentor, qui gouverne aujourd'hui,
Mais ce Nestor, qui du Pinde est l'appui,
Qui des savans a passé l'espérance,
Qui les soutient, qui les anime tous,
Qui les éclaire, et qui règne sur nous,
Par les attraits de sa douce éloquence,
Ce cardinal, qui sur un nouveau ton,
En vers Latins fait parler la sagesse,
Réunissant Virgile avec Platon
Vengeur du ciel et vainqueur de Lucrece.

Ce cardinal enfin, que tout le monde doit reconnoître à ce portrait, me dit un jour, qu'il vouloit que j'allasse avec lui au temple du goût. C'est un séjour, me dit-il, qui ressemble au temple de l'amitié, dont tout le monde parle, où peu de gens vont, et que la plupart de ceux qui y voyagent n'ont presque jamais bien examiné.

Je répondis avec franchise
Hélas! je connois assez peu
Les lois de cet aimable dieu;
Mais je sais qu'il vous favorise.
Entre vos mains il a remis
Les clefs de son beau paradis,
Et vous êtes, à mon avis,
Le vrai pape de cette église.
Mais de l'autre pape et de vous
(Dût Rome se mettre en courroux)
La différence est bien visible;
Car la Sorbonne ose assurer
Que le Saint Père peut errer,
Chose, à mon sens, assez possible:
Mais pour moi quand je vous entends,
D'un ton si doux et si plausible,
Débiter vos discours brillans,
Je vous croirois presque infaillible.

Ah! me dit-il, l'infaillibilité est à Rome pour les choses qu'on ne comprend point, et dans le temple du goût pour les choses que tout le monde croit entendre. Il faut absolument que vous veniez avec moi. Mais, insistai-je encore, si vous me menez avez vous, je m'en vanterai à tout le monde.

Sur ce petit pélerinage
Aussitôt on demandera
Que je compose un gros ouvrage:
Voltaire simplement fera
Un récit court, qui ne sera
Qu'un très-frivole badinage.
Mais son récit on frondera;
A la cour on murmurera;
Et dans Paris on me prendra
Pour un vieux conteur de voyage,
Qui vous dit, d'un air ingénu,
Ce qu'il n'a ni vu ni connu,
Et qui nous ment à chaque page.

Cependant, comme il ne faut jamais se refuser un plaisir honnête, dans la crainte de ce que les autres en pourront penser, je suivis le guide, qui me faisoit l'honneur de me conduire.

Cher Rotelin, vous fûtes du voyage,
Vous, que le goût ne cesse d'inspirer,
Vous, dont l'esprit si délicat, si sage,
Vous, dont l'exemple a daigné me montrer
Par quels chemins on peut, sans s'égarer,
Chercher ce goût, ce dieu que dans cet âge
Maints beaux esprits font gloire d'ignorer.

Nous rencontrâmes en chemin bien des obstacles. D'abord nous trouvâmes messieurs Baldus, Scioppius, Lexicocrassus, Scriblerius; une nuée de commentateurs, qui restituoient des passages, et qui compiloient de gros volumes à propos d'un mot qu'ils n'entendoient pas.

Là j'aperçus les Daciers, les Saumaises,
Gens hérissés de savantes fadaises,
Le teint jauni, les yeux rouges et secs,
Le dos courbé sous un tas d'auteurs Grecs,
Tous noircis d'encre et coiffés de poussière.
Je leur criai de loin, par la portière:
N'allez-vous point dans le temple du goût,
Vous décrasser? Nous, messieurs? point du tout:
Ce n'est pas là, grâce au ciel, notre étude:
Le goût n'est rien: nous avons l'habitude
De rédiger au long, de point en point,
Ce qu'on pensa; mais nous ne pensons point.

Après cet aveu ingénu, ces messieurs voulurent absolument nous faire lire certains passages de Dictys de Crète, et de Métrodore de Lampsaque, que Scaliger avoit estropiés. Nous les remerciâmes de leur courtoisie, et nous continuâmes notre chemin. Nous n'eûmes pas fait cent pas, que nous trouvâmes un homme entouré de peintres, d'architectes, de sculpteurs, de doreurs, de faux connoisseurs, de flatteurs. Ils tournoient le dos au temple du goût.

D'un air content l'orgueil se reposoit,
Se pavanoit sur son large visage;
Et mon Crassus, tout en roulant disoit:
J'ai beaucoup d'or, de l'esprit davantage:
Du goût, messieurs, j'en suis pourvu surtout;
Je n'appris rien, je me connois à tout:
Je suis un aigle en conseil, en affaires:
Malgré les vents, les rocs et les corsaires,
J'ai dans le port fait aborder ma nef:
Partant il faut qu'on me bâtisse en bref
Un beau palais, fait pour moi, c'est tout dire,
Où tous les arts soient en foule entassés,
Où tout le jour je prétends qu'on m'admire.
L'argent est prêt, je parle, obéissez.

Il dit, et dort. Aussitôt la canaille
Autour de lui s'évertue et travaille.
Certain maçon en Vitruve érigé,
Lui trace un plan d'ornemens surchargé;
Nul vestibule, encor moins de façade;
Mais vous aurez une longue enfilade;
Vos murs seront de deux doigts d'épaisseur;
Grands cabinets, salon sans profondeur;
Petits trumeaux, fenêtres à ma guise,
Que l'on prendra pour des portes d'église;
Le tout boisé, verni, blanchi, doré,
Et des badauts à coup sûr admiré.

Reveillez-vous, monseigneur, je vous prie,
Crioit un peintre, admirez l'industrie
De mes talens; Raphaël n'a jamais
Entendu l'art d'embellir un palais.
C'est moi qui sais ennoblir la nature:
J'y couvrirois plafonds, voûte, voussure,
Par cent magots travaillés avec soin,
D'un pouce ou deux, pour être vus de loin.

Crassus s'éveille; il regarde, il rédige;
A tort, à droit, règle, approuve, corrige.
A ses côtés, un petit curieux,
Lorgnette en main, disoit: tournez les yeux,
Voyez ceci, c'est pour votre chapelle:
Sur ma parole achetez ce tableau,
C'est Dieu le Père en sa gloire éternelle,
Peint galamment dans le goût du Vateau.
Et cependant un fripon de libraire,
Des beaux esprits écumeur mercenaire,
Tout Pellegarde à ses yeux étaloit,
Gacon, le Noble, et jusqu'à Desfontaines;
Recueils nouveaux, et journaux à centaines;
Et monseigneur vouloit lire, et bâilloit.

Je crus en être quitte pour ce petit retardement, et que nous allions arriver au temple, sans autre mauvaise fortune; mais la route est plus dangereuse que je ne pensois. Nous trouvâmes bientôt une nouvelle embuscade.

Tel un dévot infatigable,
Dans l'étroit chemin du salut,
Est cent fois tenté par le diable,
Avant d'arriver à son but.

C'étoit un concert que donnoit un homme de robe, fou de la musique qu'il n'avoit jamais apprise, et encore plus fou de la musique italienne, qu'il ne connoissoit que par de mauvais airs inconnus à Rome, et estropiés en France par quelques filles de l'opéra.

Il faisoit exécuter alors un long récitatif François, mis en musique par un Italien, qui ne savoit pas notre langue. En vain on lui remontra que cette espèce de musique, qui n'est qu'une déclamation notée,

est nécessairement asservie au génie de la langue, et qu'il n'y a rien de si ridicule que des scènes Françoises chantées à l'Italienne, si ce n'est de l'Italien chanté dans le goût François.

La nature féconde, ingénieuse et sage,
Par ses dons partagés ornant cet univers,
Parle à tous les humains, mais sur des tons divers.
Ainsi que son esprit, tout peuple a son langage,
Ses sons et ses accens à sa voix ajustés,
Des mains de la nature exactement notés:
L'oreille heureuse et fine en sent la différence.
Sur le ton des François, il faut chanter en France:
Aux lois de notre goût Lully sut se ranger;
Il embellit notre art, au lieu de le changer.

A ces paroles judicieuses, mon homme répondit en secouant la tête: Venez, venez, dit-il, on va vous donner du neuf. Il fallut entrer, et voilà son concert qui commence.

Du grand Lully vingt rivaux fanatiques,
Plus ennemis de l'art et du bon sens,
Défiguroient sur des tons glapissans
Des vers François en fredons Italiques.
Une bégueule en lorgnant se pâmoit;
Et certain fat, ivre de sa parure,
En se mirant chevrotoit, fredonnoit;
Et de l'index battant faux la mesure,
Crioit, *bravo*, lorsque l'on détonnoit.

Nous sortîmes au plus vite: ce ne fut qu'au travers de bien des aventures pareilles, que nous arrivâmes enfin au temple du goût.

Jadis en Grèce on en posa
Le fondement ferme et durable
Puis jusqu'au ciel on exhaussa
Le faîte de ce temple aimable.
L'univers entier l'encensa.
Le Romain long-temps intraitable,
Dans ce séjour s'apprivoisa.
Le Musulman, plus implacable,
Conquit le temple, et le rasa.
En Italie on ramassa
Tous les débris que l'infidèle
Avec fureur en dispersa.
Bientôt *François Premier* osa
En bâtir un sur ce modèle.
Sa postérité méprisa
Cette architecture si belle.
Richelieu vint, qui répara
Le temple abandonné par elle.
Louis le Grand le décora;
Colbert, son ministre fidèle,
Dans ce sanctuaire attira
Les beaux arts la troupe immortelle.
L'Europe jalouse admira
Ce temple en sa beauté nouvelle:
Mais je ne sais s'il durera.

Je pourrois décrire ce temple,
Et détailler les ornemens
Que le voyageur y contemple;
Mais le abus ont point de l'exemple
De tant de faiseurs de romans:
Surtout fuyons le verbiage
De monsieur de Félibien
Qui noie éloquemment un rien
Dans un fatras de beau langage.
Cet édifice précieux
N'est point chargé des antiquailles,
Que nos très-gothiques aïeux
Entassoient autour des murailles
De leurs temples grossiers comme eux,
Il n'a point les défauts pompeux
De la chapelle de Versailles,
Ce colifichet fastueux,
Qui du peuple éblouit les yeux,
Et dont le connoisseur se raille.

Il est plus aisé de dire ce que ce temple n'est pas, que de faire connoître ce qu'il est. J'ajouterai seulement en général pour éviter la difficulté.

Simple en étoit la noble architecture;
Chaque ornement à sa place arrêté
Y sembloit mis par la nécessité:
L'art s'y cachoit sous l'air de la nature;
L'œil satisfait embrassoit sa structure,
Jamais surpris, et toujours enchanté.

Le temple étoit environné d'une foule de virtuoses, d'artistes et de juges de toute espèce, qui s'efforçoient d'entrer, mais qui n'entroient point:

Car la critique à l'œil sévère et juste,
Gardant les clefs de cette porte auguste,
D'un bras d'airain fièrement repoussoit
Le peuple Goth, qui sans cesse avançoit.

O que d'hommes considérables, que de gens d'un beau air qui président si impérieusement à de petites sociétés, ne sont point reçus dans ce temple, malgré les dîners qu'ils donnent aux beaux esprits, et malgré les louanges qu'ils reçoivent dans les journaux.

On ne voit point dans ce pourpris
Les cabales toujours mutines
De ces prétendus beaux esprits,
Qu'on vit soutenir dans Paris
Les Pradons et les Scudéris,

Contre les immortels écrits
Des Corneilles et des Racines.

On repoussoit aussi durement ces ennemis obscurs de tout mérite éclatant, ces insectes de la société, qui ne sont aperçus que parce qu'ils piquent. Ils auroient envié également Rocroy au grand Condé, Denain à Villars, et Polyeucte à Corneille. Ils auroient exterminé le Brun, pour avoir fait le tableau de la famille de Darius. Ils ont forcé le célèbre le Moine à se tuer, pour avoir fait l'admirable salon d'Hercule. Ils ont toujours dans les mains la ciguë, que leurs pareils firent boire à Socrate.

L'orgueil les engendra dans les flancs de l'envie.
L'intérêt, le soupçon, l'infâme calomnie,
Et souvent les dévots, monstres plus odieux,
Entr'ouvrent en secret, d'un air mystérieux,
Les portes des palais à leur cabale impie.
C'est là que d'un Midas ils fascinent les yeux.
Un fat leur applaudit, un méchant les appelle.
Le mérite indigne, qui se tait devant eux.
Verse en secret des pleurs que le temps seul essuie.

Ces lâches persécuteurs s'enfuirent en voyant paroître mes deux guides. Leur fuite précipitée fit place à un spectacle plus plaisant; c'étoit une foule d'écrivains de tout rang, de tout état et de tout age, qui grattoient à la porte, et qui prioient la critique de les laisser entrer. L'un apportoit un roman mathématique; l'autre une harangue à l'académie; celui-ci venoit de composer une comédie métaphysique; celui-là tenoit un petit recueil de ses poesies imprimé depuis long-temps *incognito*, avec une longue approbation et un privilége.

Un raisonneur avec un fausset aigre,
Crioit; messieurs, je suis ce juge intègre,
Qui toujours parle, arguë et contredit;
Je viens siffler tout ce qu'on applaudit.
Lors la critique apparut et lui dit:
Ami Bardon, vous êtes un grand maître;
Mais n'entrerez en cet aimable lieu:
Vous y venez pour fronder notre dieu;
Contentez-vous de ne le pas connoître.

M. Bardon se mit alors à crier: tout le monde est trompé et le sera. Il n'y a pas de dieu du goût et voici comme je le prouve. Alors il proposa, il divisa, il subdivisa, il distingua, il résuma; personne ne l'écouta, et l'on s'empressoit à la porte plus que jamais.

Parmi les flots de la foule insensée,
De ce parvis obstinément chassée,
Tout doucement venoit la Motte-Houdard,
Lequel disoit d'un ton de papelard:
Ouvrez, Messieurs, c'est moi Œdipe en prose:
Mes vers sont durs, d'accord, mais ils sont forts de chose:
De grâce ouvrez; je veux à Despréaux,
Contre les vers, dire avec goût deux mots.

La critique le reconnut à la douceur de son maintien, et à la dureté de ses derniers vers, et elle le laissa quelque temps entre Perrault et Chapelain, qui assiégeoient la porte depuis cinquante ans, en criant contre Virgile.

Dans le moment arriva un autre versificateur, soutenu par deux petits satires et couvert de lauriers et de chardons.

Je viens, dit-il, pour rire et pour m'ébattre,
Me rigoler, menant joyeux déduit,
Et jusqu'au jour faisant le diable à quatre.

Qu'est-ce que j'entends là, dit la critique? C'est moi, reprit le rimeur. J'arrive de l'Allemagne pour vous voir, et j'ai pris la saison du printemps:

Car les jeunes zéphirs, de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'écorce des eaux.

Plus il parloit ce langage, moins la porte s'ouvroit. Quoi! l'on me prend donc, dit-il,

Pour une grenouille aquatique,
Qui du fond d'un petit thorax,
Va chantant pour toute musique,
Berkeke, Kake, Koax, Koax, Koax?

Ah! bon Dieu! s'écria la critique, quel

horrible jargon! Elle ne put d'abord reconnoître celui qui s'exprimoit ainsi. On lui dit que c'étoit Rousseau, dont les muses avoient changé la voix, en punition de ses méchancetés: elle ne pouvoit le croire, et refusoit d'ouvrir.

Elle ouvrit pourtant en faveur de ses premiers vers; mais elle s'écria:

O vous, messieurs les beaux esprits,
Si vous voulez être chéris,
Du dieu de la double montagne,
Et que toujours dans vos écrits
Le dieu du goût vous accompagne,
Faites tous vos vers à Paris,
Et n'allez point en Allemagne.

Puis me faisant approcher, elle me dit tout bas: tu le connois; il fut ton ennemi, et tu lui rends justice.

Tu vis sa muse indifférente,
Entre l'autel et le tagot,
Manier d'une main savante
De David la harpe imposante,
Et le flageolet de Marot.
Mais n'imite pas la foiblesse
Qu'il eût de rimer trop long-temps.
Les fruits des rives du Permesse
Ne croissent que dans le printemps;
Et la froide et triste vieillesse
N'est faite que pour le bon sens.

Après avoir donné cet avis, la critique décida, que Rousseau passeroit devant la Motte, en qualité de versificateur; mais que la Motte auroit le pas, toutes les fois qu'il s'agiroit d'esprit et de raison.

Ces deux hommes si différens n'avoient pas fait quatre pas, que l'un pâlit de colère, et l'autre tressaillit de joie à l'aspect d'un homme qui étoit depuis long-temps dans ce temple, tantôt à une place, tantôt à une autre.

Qui, par les beaux arts entouré,
Répandoit sur eux à son gré
Une clarté douce et nouvelle.
D'une planète, à tire d'aile,
En ce moment il revenoit
Dans ces lieux où le goût tenoit
Le siége heureux de son empire.
Avec Quinault il badinoit,
Avec Mairan il raisonnoit;
D'une main légère il prenoit
Le compas, la plume et la lyre.

Eh quoi! cria Rousseau, je verrai ici cet homme contre qui j'ai fait tant d'épigrammes? Quoi! le bon goût souffrira dans son temple l'auteur des *lettres du Ch. d'Her.***, *d'une passion d'automne*, d'un *clair de lune*, d'un *Rousseau, amant de la prairie*, de la *tragédie d'Appar: d'Endymion*, &c. Eh non, dit la critique; ce n'est pas l'auteur de tout cela que tu vois, c'est celui des *Mondes*, livre qui auroit dû t'instruire, de *Tetis* et de *Pelée*, opéra qui excite inutilement ton envie; de l'*Histoire de l'académie des Sciences*, que tu n'es pas à portée d'entendre.

Rousseau alla faire une épigramme, et l'ombre le regarda avec cette compassion philosophique qu'un esprit éclairé et étendu ne peut s'empêcher d'avoir pour un homme qui ne sait que rimer, et il alla prendre paisiblement sa place entre Lucrèce et Leibnitz. Je demandai pourquoi Leibnitz étoit là? On me répondit que c'étoit pour avoir fait d'assez bons vers Latins, quoiqu'il fût métaphysicien et géomètre, et que la critique le souffroit en cette place, pour tâcher d'adoucir, par cet exemple, l'esprit dur de la plupart de ses confrères.

Cependant la critique se tournant vers l'auteur des *Mondes*, lui dit: je ne vous reprocherai pas certains ouvrages de votre jeunesse, comme font ces cyniques jaloux; mais je suis la critique; vous êtes chez le dieu du goût; et voici ce que je vous dis de la part de ce dieu, du public, et de la mienne; car nous sommes, à la longue, toujours tous les trois d'accord;

Votre muse sage et riante
Devroit aimer un peu moins l'art:
Ne la gâtez point par le fard;
Sa couleur est assez brillante.

A l'égard de Lucrèce, il rougit d'abord en voyant le cardinal son ennemi; mais à peine l'eut-il entendu parler, qu'il l'aima. Il courut à lui, et lui dit en très-beaux vers Latins, ce que je traduis ici en assez mauvais vers François.

Aveugle que j'étois, j'ai cru voir la nature.
Je marchai dans la nuit, conduit par Epicure.
J'adorai comme un dieu ce mortel orgueilleux,
Qui fit la guerre au ciel, et détrôna les dieux.
L'âme ne me parut qu'une foible étincelle,
Que l'instant du trépas dissipe dans les airs.
Tu m'as vaincu, je cède, et l'âme est immortelle,
Aussi bien que ton nom, mes écrits et tes vers.

Le cardinal répondit à ce compliment très flatteur dans la langue de Lucrèce. Tous les poëtes Latins qui étoient là, le prirent pour un ancien Romain, à son air

et à son style : mais les poëtes François sont fort fâchés qu'on fasse des vers dans une langue qu'on ne leur parle plus, et disent que puisque Lucrece, né à Rome, embellissoit l'épicure en Latin, son adversaire né à Paris, devoit le combattre en François. Enfin, après beaucoup de ces retardemens agréables, nous arrivâmes jusqu'à l'autel, et jusqu'au trône du Dieu du goût.

Je vis ce dieu qu'en vain j'implore,
Ce dieu charmant que l'on ignore,
Quand on cherche à le définir ;
Ce dieu qu'on ne sait point servir,
Quand avec scrupule on l'adore,
Que la Fontaine fait sentir,
Et que Vadius cherche encore.
Il se plaisoit à consulter
Ces grâces simples et naïves
Dont la France doit se vanter ;
Ces grâces piquantes et vives,
Que les nations attentives
Voulurent souvent imiter ;
Qui de l'art ne sont point captives,
Qui régnoient jadis à la cour,
Et que la nature et l'amour
Avoient fait naître sur nos rives :
Il est toujours environné
De leur troupe tendre et légère ;
C'est par leurs mains qu'il est orné,
C'est par leur charme qu'il sait plaire ;
Elles-mêmes l'ont couronné
D'un diadême qu'au Parnasse
Composa jadis Apollon,
Du laurier du divin Maron,
Du lierre et du myrte d'Horace
Et des roses d'Anacréon.
Sur son front règne la sagesse ;
Le sentiment et la finesse
Brillent tendrement dans ses yeux ;
Son air est vif, ingénieux ;
Il vous ressemble enfin, Silvie,
A vous que je ne nomme pas,
De peur des cris et des éclats
De cent beautés que vos appas
Font dessécher de jalousie.
Non loin de lui, Rollin dictoit
Quelques leçons à la jeunesse,
Et, quoique en robe, on l'écoutoit,
Chose assez rare à son espèce.
Près de là, dans un cabinet,
Que Girardon et le Puget
Embellissoient de leur sculpture,
Le Poussin sagement peignoit ;
Le Brun fièrement dessinoit ;
Le Sueur entre eux se plaçoit ;
On l'y regardoit sans murmure ;
Et le dieu qui de l'œil suivoit
Les traits de leur main libre et sûre,
En les admirant se plaignoit
De voir qu'à leur docte peinture,
Malgré leurs efforts, il manquoit
Le coloris de la nature.
Sous ses yeux, des amours badins
Ranimoient ces touches savantes,
Avec un pinceau que leurs mains
Trempoient dans les couleurs brillantes
De la palette de Rubens.

Je fus fort étonné de ne pas trouver dans le sanctuaire bien des gens qui passoient, il y a soixante ou quatre-vingts ans, pour être les plus chers favoris du dieu du goût. Les Pavillons, les Benserade, les Pelisson, les Segrais, les St. Evremont, les Balzac, les Voiture, ne me parurent pas occuppper les premiers rangs. Ils les avoient autrefois, me dit un de mes guides ; ils brilloient avant que les beaux jours des belles-lettres fussent arrivés ; mais peu à peu ils ont cédé aux véritablement grands-hommes. Ils ne font plus ici qu'une assez médiocre figure. En effet, la plupart n'avoient guère que l'esprit de leur temps, et non cet esprit qui passe à la dernière postérité.

Déjà de leurs foibles écrits
Beaucoup de grâces sont ternies :
Ils sont comptés encore au rang des beaux esprits,
Mais exclus du rang des génies.

Segrais voulut un jour entrer dans le sanctuaire, en récitant ces vers de Despréaux :

Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts.

Mais la critique ayant lu, par malheur pour lui, quelques pages de son *Enéide* en vers François, le renvoya assez durement, et laissa venir à sa place madame de la Fayette, qui avoit mis sous le nom de Segrais le roman aimable de *Zaïde*, et celui de la *Princesse de Clèves*.

On ne pardonne pas à Pélisson d'avoir dit gravement tant de puérilités dans son histoire de l'académie Françoise, et d'avoir rapporté, comme de bons mots, des choses assez grossières. Le doux, mais foible Pavillon, fait sa cour humblement à madame Deshoulières, qui est placée fort au-dessus de lui. L'inégal St. Evremont n'ose parler de vers à personne. Balzac assomme de longues phrases hyperboliques, Voiture et Benserade qui lui répondent par des pointes et des jeux de mots dont ils rougissent eux-mêmes le moment d'après. Je cherchois le fameux comte de Bussy : madame de Sévigné, qui est aimée de tous ceux qui habitent le temple, me dit que son cher cousin, homme de beaucoup d'es-

prit, un peu trop vain, n'avoit jamais pu réussir à donner au dieu du goût cet excès de bonne opinion que le comte de Bussy avoit de messire Roger de Rabutin.

Bussy qui s'estime et qui s'aime,
Jusques au point d'être ennuyeux,
Est censuré dans ces beaux lieux,
Pour avoir d'un ton glorieux
Parlé trop souvent de lui-même.
Mais son fils, son aimable fils,
Dans le temple est toujours admis,
Lui, qui sans flatter, sans médire,
Toujours d'un aimable entretien,
Sans le croire, parle aussi bien
Que son père croyoit écrire.
Je vis arriver en ce lieu
Le brillant abbé de Chaulieu,
Qui chantoit en sortant de table.
Il osoit caresser le dieu,
D'un air familier, mais aimable.
Sa vive imagination
Prodiguoit dans sa douce ivresse
Des beautés sans correction,
Qui choquoient un peu la justesse
Mais respiroient la passion.
La Fare, avec plus de mollesse
En baissant sa lyre d'un ton,
Chantoit auprès de sa maîtresse
Quelques vers sans precision,
Que le plaisir et la paresse
Dictoient sans l'aide d'Apollon.
Auprès d'eux, le vif Hamilton
Toujours armé d'un trait qui blesse,
Médisoit de l'humaine espèce
Et même d'un peu mieux, dit-on.
L'aimé, le tendre Saint-Aulaire,
Plus vieux encore qu'Anacreon,
Avoit une voix plus légère;
On voyoit les fleurs de Cythere
Et celles du sacré vallon,
Orner sa tête octogénaire.

Le dieu aimoit fort tous ces messieurs, et surtout ceux qui ne se piquoient de rien; il avertissoit Chaulieu, de ne se croire que le premier des poëtes négligés, et non pas le premier des bons poëtes

Ils faisoient conversation avec quelques-uns des plus aimables hommes de leurs temps. Ces entretiens n'ont ni l'affectation de l'Hôtel de Rambouillet, ni le tumulte qui règne parmi nos jeunes étourdis.

On y sait fuir également
Le précieux, le pédantisme,
L'air empesé du syllogisme,
Et l'air fou de l'emportement.
C'est là qu'avec grâce on allie
Le vrai savoir à l'enjoûment,
Et la justesse à la saillie.
L'esprit en cent façons se plie;
On sait lancer, rendre, essuyer
Des traits d'aimable raillerie;
Le bon sens, de peur d'ennuyer
Se déguise en plaisanterie.

Là se trouvoit Chapelle, ce génie plus débauché encore que délicat, plus naturel que poli, facile dans ses vers, incorrect dans son style, libre dans ses idées. Il parloit toujours au dieu du goût sur les mêmes rimes. On dit que ce dieu lui répondit un jour.

Réglez mieux votre passion
Pour ces syllabes enfilées,
Qui chez Richelet étalées,
Quelquefois sans invention,
Disent avec profusion
Des riens en rimes redoublées.

Ce fut parmi ces hommes aimables, que je rencontrai le président de Maisons, homme très-éloigné de dire des riens, homme aimable et solide, qui avoit aimé tous les arts.

O transports! ô plaisir! ô moment plein de charmes!
Cher Maisons, m'écriai-je, en l'arrosant de larmes,
C'est toi que j'ai perdu; c'est toi que le trepas,
A la fleur de tes ans, vint frapper dans mes bras.
La mort, l'affreuse mort, fut sourde à ma prière.
Ah! puisque le destin nous vouloit séparer,
C'étoit à toi de vivre, à moi seul d'expirer.
Hélas! depuis le jour où j'ouvris la paupière,
Le ciel pour mon partage a choisi les douleurs;
Il sème de chagrins ma pénible carrière;
La tienne étoit brillante et couverte de fleurs.
Dans le sein des plaisirs, des arts et des honneurs,
Tu cultivois en paix les fruits de ta sagesse;
Ta vertu n'étoit point l'effet de ta foiblesse:
Je ne te vis jamais offusquer ta raison
Du bandeau de l'exemple et de l'opinion.
L'homme est né pour l'erreur; on voit la molle argile
Sous la main du potier moins souple et moins docile,
Que l'ame n'est flexible aux préjugés divers,
Précepteurs ignorans de ce foible univers.

Tu bravas leur empire, et tu ne sus te rendre
Qu'aux paisibles douceurs de la pure amitié;
Et dans toi la nature avoit associé
A l'esprit le plus ferme un cœur facile et tendre.

Parmi ces gens d'esprit, nous trouvâmes quelques jésuites: Un janséniste dira, que les jésuites se fourrent partout; mais le dieu du goût reçoit aussi leurs ennemis, et il est assez plaisant de voir dans ce temple Bourdaloue qui s'entretient avec Pascal, sur le grand art de joindre l'éloquence au raisonnement. Le P. Bouhours est derrière eux, marquant sur des tablettes toutes les fautes de langage, et toutes les négligences qui leur échapent

Le cardinal ne peut s'empêcher de dire au P. Bouhours:

Quittez d'un censeur pointilleux
La pédantesque diligence;
Aimons jusqu'aux défauts heureux
De leur male et libre éloquence.
J'aime mieux errer avec eux,
Que d'aller, censeur scrupuleux
Peser des mots dans ma balance.

Cela fut dit avec beaucoup plus de politesse que je ne le rapporte; mais nous autres poëtes, nous sommes souvent très-impolis pour la commodité de la rime.

Je ne m'arrêtai pas dans ce temple à voir les seuls beaux esprits.

Vers enchanteurs, exacte prose,
Je ne me borne point à vous.
N'avoir qu'un goût est peu de chose:
Beaux-arts, je vous invoque tous!
Musique, danse, architecture,
Art de graver, docte peinture,
Que vous m'inspirez de désirs:
Beaux-arts, vous êtes des plaisirs;
Il n'en est point qu'on doive exclure.

Je vis les muses présenter tour à tour sur l'autel du dieu, des livres, des dessins, et des plans de toute espèce. On voit sur cet autel le plan de cette belle façade du Louvre, dont on n'est point redevable au cavalier Bernini, qu'on fit venir inutilement en France avec tant de frais, et qui fut construite par Perrault et par Louis le Vau, grands artistes trop peu connus. Là est le dessin de la porte Saint-Denis, dont la plupart des Parisiens ne connoissent pas plus la beauté que le nom de François Blondel, qui acheva ce monument. Cette admirable fontaine, qu'on regarde si peu, et qui est ornée des précieuses sculptures de Jeanne Gougeon, mais qui le cède en tout à l'admirable fontaine de Bouchardon, et qui semble accuser la grossière rusticité de toutes les autres. Le portail de Saint-Gervais, chef-d'œuvre d'architecture, auquel il manque une église, une place, et des admirateurs, et qui devroit immortaliser le nom de Desbrosses, encore plus que le palais du Luxembourg qu'il a aussi bâti. Tous ces monumens négligés par un vulgaire toujours barbare, et par les gens du monde toujours légers, attirent souvent les regards du dieu

On nous fit voir ensuite la bibliothèque de ce palais enchanté; elle n'étoit pas ample. On croira bien que nous n'y trouvâmes pas

L'amas curieux et bizarre
De vieux manuscrits vermoulus,
Et la suite inutile et rare
D'écrivains qu'on n'a jamais lus.
Le dieu daigna de sa main même
En leur rang placer ces auteurs,
Qu'on lit, qu'on estime et qu'on aime,
Et dont la sagesse suprême
N'a ni trop ni trop peu de fleurs.

Presque tous les livres y sont corrigés et retranchés de la main des muses. On y voit entre autres, l'ouvrage de Rabelais, réduit tout au plus à un demi-quart.

Marot, qui n'a qu'un style, et qui chante du même ton les psaumes de David et les merveilles d'Alix, n'a plus que huit ou dix feuilles. Voiture et Sarrasin n'ont pas, à eux deux, plus de soixante pages.

Tout l'esprit de Bayle se trouve dans un seul tome, de son propre aveu; car ce judicieux philosophe, ce juge éclairé de tant d'auteurs et de tant de sectes, disoit souvent, qu'il n'auroit pas composé plus d'un *in-folio*, s'il n'avoit écrit que pour lui, et non pas pour les libraires.

Enfin, on nous fit passer dans l'intérieur du sanctuaire. Là les mystères du dieu furent dévoilés: là je vis ce qui doit servir d'exemple à la postérité: un petit nombre de véritablement grands hommes s'occupoient à corriger ces fautes de leurs écrits excellens, qui seroient des beautés dans les écrits médiocres.

L'aimable auteur du *Télémaque* retranchoit des répétitions, et des détails inutiles dans son roman moral, et rayoit le titre de poëme épique que quelques zélés indiscrets lui donnent; car il avoue sincèrement qu'il n'y a point de poëme en prose.

L'éloquent Bossuet vouloit bien rayer quelques familiarités échappées à son génie vaste, impétueux et facile, lesquelles déparent un peu la sublimité de ses oraisons funèbres; et il est à remarquer qu'il ne garantit point tout ce qu'il a dit de la prétendue sagesse des anciens Egyptiens.

Ce grand, ce sublime Corneille,

Qui plut bien moins à notre oreille
Qu'à notre esprit qu'il étonna :
Ce Corneille qui crayonna
L'âme d'Auguste, de Cinna,
De Pompée et de Cornelie,
Jetoit au feu sa Pulcherie,
Agésilas et Suréna,
Et sacrifioit sans foiblesse
Tous ses enfans infortunés,
Fruits languissans de sa vieillesse,
Trop indignes de leurs aînés.
Plus pur, plus élégant, plus tendre,
Et parlant au cœur de plus près,
Nous attachant sans nous surprendre,
Et ne se démentant jamais,
Racine observe les portraits
De Bajazet, de Xipharès,
De Britannicus, d'Hypolite.
A peine il distingue leurs traits ;
Ils ont tous le même mérite ;
Tendres, galans, doux, et discrets ;
Et l'amour qui marche à leur suite,
Les croit des courtisans François.
Toi, favori de la nature,
Toi, la Fontaine, auteur charmant,
Qui, bravant et rime et mesure,
Si négligé dans ta parure,
N'en avois que plus d'agrément ;
Sur tes écrits inimitables,
Dis-nous quel est ton sentiment,
Eclaire notre jugement,
Sur tes contes et sur tes fables.

La Fontaine qui avoit conservé la naïveté de son caractère, et qui dans le temple du goût joignoit un sentiment éclairé à cet heureux et singulier instinct, qui l'inspiroit pendant sa vie, retranchoit quelques-unes de ses fables. Il accourcissoit presque tous ses contes, et déchiroit les trois quarts d'un gros recueil d'œuvres posthumes imprimées par ces éditeurs qui vivent des sottises des morts.

Là régnoit Despréaux, leur maître en l'art d'écrire,
Lui qu'arma la raison des traits de la satire,
Qui donnant le précepte, et l'exemple à la fois,
Etablit d'Apollon les rigoureuses lois.
Il revoit ses enfans avec un œil sévère ;
De la triste *équivoque* il rougit d'être père,
Et rit des traits manqués d'un pinceau foible et dur,
Dont il défigura le vainqueur de Namur :
Lui-même il les efface, et semble encor nous dire :
Ou sachez vous connoître, ou gardez-vous d'écrire.

Despréaux, par un ordre exprès du dieu du goût, se réconcilioit avec Quinaut, qui est le poëte des grâces, comme Despréaux est le poëte de la raison.

Mais le sévère satirique
Embrassoit encore, en grondant,
Cet aimable et tendre lyrique,
Qui lui pardonnoit en riant.

Je ne me réconcilie point avec vous, disoit Despréaux, que vous ne conveniez qu'il y a bien des fadeurs dans ces opéras si agréables. Cela peut bien être, dit Quinaut ; mais avouez aussi, que vous n'eussiez jamais fait *Atys* ni *Armide*.

Dans vos scrupuleuses beautés,
Soyez vrai, précis, raisonnable :
Que vos écrits soient respectés ;
Mais permettez-moi d'être aimable.

Après avoir salué Despréaux, et embrassé tendrement Quinaut, je vis l'inimitable Molière, et j'osai lui dire :

Le sage, le discret Terence,
Est le premier des traducteurs :
Jamais dans sa froide élégance,
Des Romains il n'a peint les mœurs :
Tu fus le peintre de la France.
Nos bourgeois à sots préjugés,
Nos petits marquis rengorgés,
Nos robins toujours arrangés,
Chez toi venoient se reconnoître ;
Et tu les aurois corrigés,
Si l'esprit humain pouvoit l'être.

Ah ! disoit-il, pourquoi ai-je été forcé d'écrire quelquefois pour le peuple ? Que n'ai-je été le maître de mon temps ! J'aurois trouvé des dénoûmens plus heureux ; j'aurois moins fait descendre mon génie au bas comique.

C'est ainsi que tous ces maîtres de l'art montroient leur supériorité, en avouant ces erreurs auxquelles l'humanité est soumise, et dont nul grand homme n'est exempt.

Je connus alors que le dieu du gout est très-difficile à satisfaire ; mais qu'il n'aime point à demi. Je vis que les ouvrages qu'il critique le plus en détail, sont ceux qui en tout lui plaisent davantage.

Nul auteur avec lui n'a tort,
Quand il a trouvé l'art de plaire ;
Il le critique sans colère,
Il l'applaudit avec transport.
Melpomene étalant ses charmes,
Vient lui présenter ses héros,
Et c'est en répandant des larmes,
Que ce dieu connoît leurs défauts.
Malheur à qui toujours raisonne,
Et qui ne s'attendrit jamais !

Dieu du goût, ton divin palais
Est un séjour qu'il abandonne.

Quand mes conducteurs s'en retournèrent, le dieu leur parla à peu près dans ce sens: car il ne m'est pas donné de dire ses propres mots.

Adieu, mes plus chers favoris,
Comblés des faveurs du Parnasse,
Ne souffrez pas que dans Paris,
Mon rival usurpe ma place.

Je sais qu'à vos yeux éclairés
Le faux goût tremble de paroître:
Si jamais vous le rencontrez,
Il est aisé de le connoître.

Toujours accablé d'ornemens,
Composant sa voix, son visage,
Affecté dans ses agremens
Et précieux dans son langage.

Il prend mon nom, mon étendard;
Mais on voit assez l'imposture;
Car il n'est que le fils de l'art,
Moi je le suis de la nature.

Voltaire.

§ 301. *Lettre à l'Abbé de Chaulieu.*

A vous, l'Anacréon du temple,
A vous, le sage si vanté,
Qui nous prêchez la volupté
Par vos vers, et par votre exemple;
Vous dont le luth délicieux,
Quand la goutte au lit vous condamne,
Rend des sons aussi gracieux,
Que quand vous chantez la tocane
Assis à la table des dieux!

Je vous écris, monsieur, du séjour du monde le plus aimable, si je n'y étois point exilé, et dans lequel il ne me manque, pour être parfaitement heureux, que la liberté d'en pouvoir sortir. C'est ici que Chapelle a demeuré dix ans de suite; mais il n'y étoit point par ordre du roi. Je voudrois bien qu'il eût laissé dans ce château un peu de son génie; cela accommoderoit bien un homme qui veut vous écrire; mais comme on assure qu'il vous l'a laissé tout entier, j'ai été obligé de recourir à lui-même.

Et, dans une tour assez sombre
Du château qu'habita jadis
Le plus badin des beaux esprits,
Un beau soir j'évoquai son ombre.
Aux déités des sombres lieux
Je ne fis point de sacrifice,
Comme eût fait un prêtre des dieux,
Ou quelque vieille pythonisse;
Il n'y faut point tant de façon
Pour une ombre aimable et légère,
C'est bien assez d'une chanson,
Et c'est tout ce que je puis faire;
En impromptu je lui dis donc:
Eh! de grâce, monsieur Chapelle,
Quittez le manoir de Pluton
Pour un rimeur qui vous appelle;
Mais non; sur la voûte éternelle
Les dieux vous ont reçu, dit-on,
Et vous ont mis entre Apollon
Et le fils joufflu de Semelle.
Du haut de ce divin canton
Descendez donc, monsieur Chapelle.
Cette familière oraison
Dans la demeure fortunée,
Reçut quelque approbation;
Car enfin, quoique mal tournée,
Elle étoit faite en votre nom.
Chapelle, en ce moment-là donc,
M'apparut par la cheminée:
Je fus bientôt, à son approche,
Saisi d'un mouvement divin,
Car il avoit sa lyre en main
Et son Gassendi dans sa poche:
Il s'appuyoit sur Bachaumont,
Dont il se servit pour second
Dans le récit de ce voyage,
Qui, du plus charmant badinage,
Est la plus charmante leçon.

Je vous dirai pourtant en confidence, et si la poste ne me pressoit je vous le rimerois, ce Bachaumont-là n'est pas trop content de Chapelle. Il se plaint qu'après avoir tous deux travaillé aux mêmes ouvrages, Chapelle lui a volé la moitié de la réputation, qui lui appartenoit. Il prétend que c'est à tort que le nom de son compagnon a étouffé le sien; car c'est moi, me dit-il, tout bas à l'oreille, qui ai fait les plus jolies choses du voyage, et entre autres: *Sous ce berceau qu'amour exprès.....*

Mais il ne s'agit pas ici de rendre justice à ces deux messieurs; il suffit de vous dire que je m'adressai à Chapelle, pour lui demander comme il s'y prenoit autrefois dans le monde:

Pour chanter toujours sur sa lyre
Ces vers aisés, ces vers coulans
De la nature heureux enfans,
Où l'art ne trouve rien à dire.
L'amour, me dit-il, et le vin
Autrefois me firent connoître
Les grâces de cet art divin:
Puis à Chaulieu l'Epicurien,
Je servis quelque temps de maître:
Il faut que Chaulieu soit le tien.

Le même.

§ 302. *Lettre de l'abbé Courtin et de Voltaire à son Altesse sérénissime Monseigneur le Grand Prieur.*

De Sully, salut et bon vin
Au plus aimable de nos princes,

De la part de l'abbé Courtin,
Et d'un poëte des plus minces
Qu'un assez bizarre destin
A confiné dans ces provinces.

Vous voyez, Monseigneur, que l'envie de faire quelque chose pour V. A. a réuni deux hommes bien différens.

L'un gras, gros, rond, court, séjourné,
Citadin de Lapimanie,
Porte un teint de prédestiné
Avec la croupe rebondie.
Sur son front respecté du temps,
Une fraîcheur toujours nouvelle
Des premiers jours de son printemps
Entretient la fleur éternelle:
L'autre dans Papefigue est né,
Maigre, long, sec, et décharné,
N'ayant eu croupe de sa vie,
Bien moins malin que l'on ne dit;
Et sans doute de Dieu maudit,
Puisque toujours il versifie.

Notre premier dessein étoit de vous envoyer un ouvrage dans les formes, moitié prose, et moitié vers.

L'abbé, comme il est paresseux
Se réservoit la prose à faire,
Abandonnant à son confrère
L'emploi flatteur et dangereux
De rimer quelques vers heureux
Qui peut-être auroient pu déplaire
A certain censeur rigoureux,
Dont le nom doit ici se taire.
Nous eussions peint les jeux voltigeant sur vos traces,
Et cet esprit charmant au sein d'un doux loisir,
Agréable dans le plaisir
Héroïque dans les disgrâces;
Nous vous eussions parlé de ces bienheureux jours,
Jours consacrés à la tendresse;
Nous vous eussions avec adresse,
Fait la peinture des amours,
Et des amours de toute espèce:
Vous en eussiez vu de Paphos,
Vous en eussiez vu de Florence
Mais avec tant de bienséance
Que le plus âpre des dévots
N'en eût point fait la différence.
Bacchus auroit paru de tocane échauffé,
D'un bonnet de pampre coiffé,
Célébrant avec vous mainte joyeuse orgie,
Ayant sans cesse à son côté
Les plaisirs, et la liberté,
Quelquefois même la folie.
Petits soupers, jolis festins!
Ce fut parmi vous que nâquirent
Mille vaudevilles malins
Que les amours à rire enclins,
Dans leur sottisier recueillirent,
Et que j'ai vus entre leurs mains.
O que j'aime ces vers badins,
Ces riens charmans et pleins de grâce,
Tels que l'ingénieux Horace
En eût fait l'âme d'un repas,
Lorsqu'à table il avoit sa place
Avec Auguste et Mécénas!

Voilà un foible crayon du portrait que nous voulions faire; mais il faut être inspiré pour de pareils écrits.

Nous ne sommes point beaux esprits,
Et notre flageolet timide
Doit céder cet honneur charmant
Au luth aimable, au luth galant
De ce successeur de Clément,
Qui dans votre temple réside:
Sachez donc que l'oisiveté
Fait ici notre unique affaire:
Nous buvons à votre santé;
Dans ce beau séjour enchanté,
Nous faisons excellente chère,
Et voilà tout, en vérité:
Vous avez la mine d'en faire
Tout autant de votre côté.

§ 303. *Réponse de l'abbé de Chaulieu.*

J'avois résisté jusqu'ici, monsieur l'abbé, à toutes vos conquetteries; mais il faut avouer sa foiblesse; je n'ai jamais pu tenir contre le pâté de perdrix, dont vous m'annoncez l'agréable arrivée par votre lettre. J'ai senti avec plaisir que mon appétit et mon estomac étoient en moi plus forts que l'amour-propre. Transporté d'une reconnoissance gloutonne qui m'a tenu lieu d'enthousiasme, je me suis écrié :

Toi dont le teint fleuri respecté des années
Fit toujours les souhaits des beautés surannées,
Aimable glouton, cher Courtin,
Qui veux, quelque cher qu'il t'en coûte,
Et toujours reprendre du vin
Et toujours te donner la goutte,
Qui jamais ainsi n'aura fin :
Quand arriva l'épître vôtre,
J'étois gissant sur le grabat;
Et le rhume, qui tout abat,
Tenoit Palaprat dans un autre,
Gissant comme moi tout à plat.
Avouez que, sans imprudence,
Rimeurs en état si piteux
Ne doivent rompre le silence;
Car d'un corps foible et langoureux,
L'esprit ressent la décadence;
Et le chagrin de la souffrance
Eteint le brillant de ces feux
Qu'allument la santé, les plaisirs, et les jeux,
Dans le sein de l'intempérance.
Et puis, messieurs les beaux esprits,
Qui veut vous faire une réponse
Plus d'une fois sur ses écrits
Doit passer la pierre de ponce.
Ainsi point ne serez surpris
Que ces contre-temps, ces obstacles
Aient fait cesser les oracles
Que Bacchus rendoit au pourpris
Du temple où se faisoient miracles
Autant qu'à temple de Paris.

N'allez pas croire au moins, messsieurs, que j'ai voulu vous faire une réponse en forme, ni méditée. Pour achever de me guérir d'une fluxion horrible que j'ai eu depuis un mois sur les yeux, je me purgeai hier; et la médecine me fit évacuer ces malheureux vers que je vous envoie, qui, je crois, faisoient la matière corrompue de tous les maux que j'ai soufferts; car comme a très-bien dit M. de Voltaire, maudit est de Dieu, et bien malade, qui toujours versifie. Si faut-il bien pourtant que je réponde deux mots à ce favori d'Apollon,

Qui, sous l'ombre d'une fleurette,
Nous a tiré tout doucement
En badinant, une aiguillette,
Mais le tout avec agrément.

Pour vous, successeur de Vilion,
Dont la muse toujours aimable
Fait de Sully, ce beau vallon
Que nous a tant vanté la fable;
Sachez que si, dans nos repas,
Par quelque gentil vaudeville
Nous avons réprimé les fats,
Qui sans nous inondoient la ville;
Jamais notre malignité
Ne sentit l'aigreur de la bile;
Et jamais toute la gaieté
De notre troupe encline à rire
Ne passa jusqu'à l'âpreté
De la plus légère satire.
Suivez ces utiles leçons;
Et toujours occupé de plaire
Cueillez au jardin de Cythère
Des fleurs pour orner vos chansons.
C'est là qu'Amour avec sa mère
Tient école de sentiment,
Et répand certain enjouement
Sur nos vers, et cette mollesse,
Où ni le brillant, ni les traits,
Ni toute la délicatesse
De l'esprit n'atteindra jamais;
Et dont votre muse badine
De jour en jour plus libertine,
Nous fait sentir tous les attraits.

En voilà trop pour un malade, et même assez pour un convalescent.

Quant à notre père prieur
Qui, dans sa verve souvent pince
Jusqu'à son humble serviteur;

Il ne veut plus être rimeur
Et s'est mis à faire le prince.
De sa table qui n'est pas mince,
A de joyeux compotateurs
Il fait lui-même les honneurs,
Mieux qu'aucun seigneur de province.

Il ne me reste qu'à prendre congé de vous, messieurs, à vous donner salut et bénédiction, et à vous souhaiter.....

Dans votre séjour enchanté,
Buvez frais, faites chère lie.
Dieu vous donne prospérité ;
Son paradis en l'autre vie ;
Dans celui-ci joie et santé.
Goûtez bien votre oisiveté,
Et bornez au plaisir votre philosophie.

§ 304. *La Retraite.*

La foule de Paris à présent m'importune,
Les ans m'ont détrompé des manéges de cour,
Je vois bien que j'y suis dupe de la fortune,
Autant que je le fus autrefois de l'amour.

Je rends grâces au ciel que l'esprit de retraite
Me presse chaque jour d'aller bientôt chercher
Celle que mes aïeux plus sages s'étoient faite,
D'où mes folles erreurs avoient su m'arracher.

C'est là que jouissant de mon indépendance,
Je serai mon héros, mon souverain, mon roi ;
Et de ce que je vaux la flatteuse ignorance
Ne me laissera voir rien au-dessus de moi.

Tout respire à la cour l'erreur et l'imposture :
Le sage, avant sa mort, doit voir la vérité.
Allons chercher des lieux où la simple nature,
Riche de ses biens seuls, fait toute sa beauté.

Là, pour ne point des ans ignorer les injures,
Je consulte souvent le cristal d'un ruis-eau ;
Mes rides s'y font voir ; par ces vérités dures,
J'accoutume mes sens à l'horreur du tombeau.

Cependant quelquefois un reste de foiblesse
Rappelant à mon cœur quelques tendres désirs,
En dépit des leçons que me fait la vieillesse,
Me laisse encor jouir de l'ombre des plaisirs.

Nos champs du siècle d'or conservent l'innocence :
Nous ne la devons point à la rigueur des lois ;
La seule bonne foi nous met en assurance,
Et le guet ne fait point le calme de nos bois.

Ni le marbre, ni l'or n'embellit nos fontaines ;
De la mousse et des fleurs en font les ornemens ;
Mais sur ces bords heureux, loin des soins et des peines,
Amarylle et Daphnis de leur sort sont contens.

Ma retraite aux neuf sœurs est toujours consacrée ;
Elles m'y font encore entrevoir quelquefois
Vénus dansant au frais, des Grâces entourée,
Les faunes, les sylvains, et les nymphes des bois.

Mais je commence à voir que ma veine glacée
Doit enfin de la rime éviter la prison :
Cette foule d'esprits dont brilloit ma pensée,
Fait au plus maintenant un reste de raison.

Ainsi pour éloigner ces vaines rêveries,
J'examine le cours et l'ordre des saisons,
Et comment tous les ans à l'émail des prairies
Succèdent les trésors des fruits et des moissons.

Je contemple à loisir cet amas de lumière,
Ce brillant tourbillon, ce globe radieux;
Et cherche s'il parcourt en effet sa carrière,
Ou si, sans se mouvoir, il éclaire les cieux.

Puis de là tout à coup élevant ma pensée
Vers cet être, du monde et maître et créateur,
Je me ris des erreurs d'une secte insensée
Qui croit que le hasard en peut être l'auteur.

Ainsi coulent mes jours, sans soins, loin de l'envie:
Je les vois commencer et je les vois finir.
Nul remords du passé n'empoisonne ma vie;
Satisfait du présent, je crains peu l'avenir.

Heureux qui, méprisant l'opinion commune,
Que notre vanité peut seule autoriser,
Croit comme moi, que c'est avoir fait sa fortune
Que d'avoir, comme moi, bien su la mépriser!

Louange de la paresse à M. l'abbé de Chaulieu.

Pour avoir secoué le joug de quelque vice,
Qu'avec peu de raison l'homme s'enorgueillit!
Il vit frugalement, mais c'est par avarice;
S'il fuit les voluptés, hélas! c'est qu'il vieillit.

Pour moi, par une longue et triste expérience,
De cette illusion j'ai reconnu l'abus;
Je sais, sans me flatter d'une vaine apparence,
Que c'est à mes défauts que je dois mes vertus.

Je chante tes bienfaits, favorable paresse;
Toi seule dans mon cœur as rétabli la paix;
C'est par toi que j'espère une douce vieillesse,
Tu vas me devenir plus chère que jamais.

Ah! de combien d'erreurs et de fausses idées
Détrompes-tu celui qui s'abandonne à toi!
De l'amour du repos les âmes possedées,
Ne peuvent reconnoître et suivre d'autre loi.

Tu fais régner le calme au milieu de l'orage,
Tu mets un juste frein aux plus folles ardeurs;
Tu peux même élever le plus noble courage,
Par le digne mépris que tu fais des grandeurs.

Le nom de ce Romain qui vainquit Mithridate,
Par ses travaux guerriers a bien moins éclaté,
Que par la volupté tranquille et délicate
Qui lui fit savourer la molle oisiveté.

Rome eût toujours été la maîtresse du monde,
Si son sein n'eût produit que de pareils enfans,
Satisfaits de vieillir dans une paix profonde,
Après avoir été tant de fois triomphans.

Que Jule eût épargné de pleurs à sa patrie,
Si, vainqueur des Gaulois, par d'injustes projets,
De ses rares vertus la gloire il n'eût flétrie,
Et qu'il eût aux travaux su préférer la paix!

De la tranquillité compagne inséparable,
Paresse nécessaire au bonheur des mortels,
Le besoin que l'Europe a d'un repos durable,
Te devroit attirer un temple et des autels.

Ainsi l'on vit jadis le chantre d'Epicure
Demander à Vénus, qu'avec tous ses appas,
Elle amollît de Mars l'humeur farouche et dure,
Lorsqu'elle le tiendroit enchanté dans ses bras.

L'ardeur des vains désirs n'est jamais satisfaite,
Leur vol rapide et prompt ne se peut arrêter,
Celui qui dans son sein porte une âme inquiète
Au milieu des plaisirs ne les sauroit goûter.

Ami, dont le cœur haut, les talens, l'espérance,
Le don d'imaginer avec facilité,
Pourroient encor, malgré ta propre expérience,
Rallumer les esprits et la vivacité ;

Laisse-toi gouverner à cette enchanteresse,
Qui seule peut du cœur calmer l'émotion,
Et préfère, crois-moi, les dons de la paresse
Aux offres d'une vaine et folle ambition.

La Fare.

§ 305. *Epître au Marquis de la Fare.*

O toi, qui de mon âme es la chère moitié,
Toi, qui joins la délicatesse
Des sentimens de ma maîtresse
A la solidité d'une sûre amitié ;
La Fare, il faut bientôt que la parque cruelle
Vienne rompre de si doux nœuds ;
Et, malgré nos cris et nos vœux,
Bientôt nous essuierons une absence éternelle.
Chaque jour je sens qu'à grands pas
J'entre dans ce sentier obscur et difficile,
Par où j'irai dans peu là-bas,
Rejoindre Catulle et Virgile.
Là, sous des berceaux toujours verts,
Assis à côté de Lesbie,
Je leur parlerai de tes vers
Et de ton aimable génie.
Je leur raconterai comment
Tu recueillis si galamment,
La muse qu'ils avoient laissée,
Et comme elle sut sagement,
Par ta paresse autorisée,
Préférer avec agrément
Au tour brillant de la pensée
La vérité du sentiment,
Et l'exprimer si tendrement,
Que Tibulle encor maintenant
En est jaloux dans l'Elysée.
Mais avant que de mon flambeau
La lumière me soit ravie,
Je veux te crayonner un fantasque tableau
De ce que je fus en ma vie.
Puisse, à ce fidèle portrait,
Ta tendre amitié reconnoître,
Dans un homme très-imparfait ;
Un homme aimé de toi, qui mérita de l'être.

Avec quelques vertus j'eus maint et maint défaut.
Glorieux, inquiet, impatient, colère,
Entreprenant, hardi, très-souvent téméraire;
Libre dans mes discours, peut être un peu trop haut,
Confiant, naturel, et ne pouvant me taire
Des erreurs qui blessoient devant moi la raison,
J'ai toujours traité de chimère
Et les dignités et le nom.
Ainsi, je pardonne à l'envie
De s'élever contre un mortel
Qui ne respecta dans sa vie
Que le mérite personnel.
Quels maux ne m'a point fait cette sage folie
Qui mériteroit un autel?
Pour réparer ces torts, la prudente nature
En moi par bonheur avoit mis
L'art de me faire des amis,
Dont le mérite avec usure
Me dédommagea de l'injure
Que me fit un fatras d'indignes ennemis,
Qui n'employa jamais contre moi qu'imposture.
Malgré tous mes défauts, qui ne m'auroit aimé?
J'étois pour mes amis l'ami le plus fidèle
Que nature eût jamais formé;
Plein, pour leurs intérêts, et d'ardeur et de zèle,
Je n'épargnai pour eux, périls, peines, ni soin;
J'entrai dans leurs projets, j'épousai leur querelle,
Et je n'eus rien à moi dont ils eurent besoin.
Toujours hors de l'état de la triste indigence,
Je n'ai jamais connu celui de l'abondance.
J'ai prêté cependant, et j'ai donné mon bien,
Mais l'obligation en étoit fort légère;
Je ne l'ai de mes jours encor compté pour rien;
Et les trésors qu'on croit chose si nécessaire,
N'ont jamais fait ma passion:
Content d'avoir une ressource
Dans la fertilité de mon invention,
Pour pouvoir remettre à ma bourse
Ce qu'en avoit ôté ma dissipation.
Ainsi, rempli de confiance,
Que rarement je pris en vain,
J'ai cru que c'est assez donner à la prudence
De garder pour le lendemain
Un peu de savoir-faire, et beaucoup d'espérance.
Tout cela, soutenu d'assez de fermeté,
A fait sur la simple apparence,
Que ma stoïque indifférence
Passa, chez quelques gens, souvent pour dureté.
C'est à cette férocité
Que je dois, tu le sais, le calme de ma vie,
Et cette longanimité
Dont j'ai lutté contre l'envie,
Et su braver l'adversité.
Ta tendre amitié m'a flatté
Que j'eus en mes beaux jours quelques talens de plaire.
Libertin et voluptueux;
Avide de projets, cependant paresseux;
Noyé dans les plaisirs, mais capable d'affaire;
Accort, insinuant, et quelquefois flatteur,
J'ai su d'un discours enchanteur
Tout l'usage que pouvoit faire
Beaucoup d'imagination,
Qui rejoignît avec adresse,
Au tour précis, à la justesse,
Le charme de la fiction.
Heureux si, détrompé d'une erreur qui m'abuse,

J'avois pu résister au séducteur plaisir
De pouvoir quelquefois occuper le loisir
Des héros que souvent a divertis ma muse !
Chapelle, par malheur, rencontré dans Anet,
S'en vint infecter ma jeunesse
De ce poison fatal qui coule du Permesse,
Et cache le mal qu'il nous fait,
En plongeant l'amour-propre en une douce ivresse.
Cet esprit délicat, comme moi libertin,
Entre les amours et le vin,
M'apprit sans rabot et sans lime,
L'art d'attrapper facilement,
Sans être esclave de la rime,
Ce tour aisé, cet enjouement
Qui seul peut faire le sublime.
Que ne m'ont point coûté ces funestes talens !
Dès que j'eus, bien ou mal, rimé quelques sornettes,
Je me vis, tout en même temps,
Affublé du nom de poëte.
Dès lors, on ne fit de chanson,
On ne lâcha de vaudeville
Que, sans rime ni sans raison,
On ne me donnât par la ville.
Sur la foi d'un ricanement
Qui n'étoit que l'effet d'un gai tempérament
Dont je fis, j'en conviens, assez peu de scrupule,
Les fats crurent qu'impunément
Personne devant moi ne seroit ridicule.
Ils m'ont fait là-dessus mille injustes procès :
J'eus beau les souffrir et me taire,
On m'imputa des vers que je n'ai jamais faits ;
C'est assez que j'en susse faire.
Pourquoi ne pas donner pouvoir aux d'Argensons,
Qui règlent la police et corrigent la France,
De mettre les rimeurs aux petites-maisons,
Et détruire par là cette maudite engeance ?
Cet ordre salutaire eût en moi réprimé
Cette démangeaison que Calliope inspire ;
Et je n'eusse jamais rimé.

Cependant, quoi qu'on puisse dire,
J'atteste ta sincérité,
Que toujours partisan de la simplicité,
Jamais d'un indigne artifice
Je n'ai fardé la vérité,
Et jamais ma noire malice
N'a fait injure à la bonté.
Tu sais bien, malgré l'injustice
De la commune opinion,
Que mon cœur ne fut point complice
Ni des erreurs, ni du caprice
De mon imagination.
Il est un autre endroit d'une moindre importance
Toutefois sensible à mon cœur
Où j'ai bien pu par imprudence,
Jeter les gens de bien quelquefois en erreur,
Qui trompés par la vraisemblance,
Assez souvent m'ont reproché
Que, galant, sans être touché,
Je n'avois de l'amour que la seule apparence ;
Qu'avec l'esprit d'Hilas, j'eus sa légèreté ;
Et que, dans mes écrits, avec trop de licence,
J'ai dogmatisé l'inconstance,
Et prêché l'infidélité.
C'est ici que mon innocence
A besoin que ton assistance

Favorise la vérité,
Et vienne prendre la défense
De mes vrais sentimens et de ma loyauté.
J'étois né vertueux ; j'eusse été plus fidèle
Que ne fut jamais Céladon,
Que j'avois pris pour mon modèle.
Mais qui ne deviendroit fripon
Parmi ce peuple d'infidèles,
A qui l'amour prête ses ailes
En lui donnant ses agrémens,
Qui même de ses changemens
Fait tirer des grâces nouvelles?
Marquis, à qui le fond de mon âme est connu,
Tu sais que mon cœur, prévenu
Long-temps pour un objet aimable,
Ne pouvant se résoudre à le trouver coupable
Malgré son infidélité,
Chercha dans la nécessité
D'un changement inévitable,
Des raisons pour rendre excusable,
Parmi tant d'agrémens, tant de légèreté.
L'amour a ses casuistes
D'avis fort différens dans sa religion :
Il a ses Escobar ; il a ses jansénistes,
Dont l'austère opinion
Bannit tout libertinage
Et fait un dur esclavage
D'une douce passion.
Pour moi, qui fus toujours ami des jésuistes,
Raisonnable en mes sentimens,
En faveur d'une longue et sincère tendresse,
Je passe à l'humaine foiblesse
Quelquefois les égaremens
D'une amoureuse frénésie.
Mais, sans aller plus loin pousser l'apologie,
Il est, il est encore un ascendant vainqueur,
Qui de tous ses défauts a corrigé mon cœur.
Devenu constant et fidèle,
Il brûle d'une ardeur désormais éternelle ;
Et livré tout entier à qui l'a su charmer,
Il sent encore un dieu qu'il n'ose plus nommer.
Ami, si la complaisance
Qu'on a pour ses défauts, fit ce portrait trop beau,
Songe avec quelle violence
Il faut de l'amour-propre arracher le bandeau.
Souviens-toi que celui qui traça ce tableau,
A de ton amitié mérité l'indulgence :
Parles-en quelquefois ; et que la médisance
Devant toi n'ose pas, avec son noir pinceau,
Par malice ou par ignorance,
D'un caustique quatrain barbouiller mon tombeau.

Chaulieu.

§ 306. *Plainte sur la mort du marquis de la Fare.*

La Fare n'est donc plus ! la parque impitoyable
A ravi de mon cœur cette chère moitié.
Pourquoi, cruelle, par pitié,
A tous mes vœux inexorable,
Me laisses-tu traîner ici de tristes jours ?
Etranger dans le monde, il m'est insupportable.
J'y languis, privé du secours
Et de ce charme inexplicable
Dont depuis quarante ans jouit mon amitié.
Je te perds pour jamais, ami tendre et fidèle,

Toi, dont le cœur toujours conforme à mes désirs
Goûtoit avec le mien la douceur mutuelle
De partager nos maux, ainsi que nos plaisirs:
Flatté que ta bonté ne me fit point un crime
De mes vices, de mes défauts,
Je te les confiois, sans perdre ton estime,
Ni que cela m'ôtât rien de ce que je vaux.
La trame de nos jours ne fut point assortie
Par raison d'intérêt, ou par réflexion;
D'un aimant mutuel la douce sympathie
Forma seule notre union:
Dans le sein de la complaisance
Se nourrit cette affection
Dont en très-peu de temps l'aveugle confiance
Fit une forte passion.
On te pleure au Parnasse, on te pleure à Cythère;
En longs habits de deuil, les muses, les amours,
Et ces divinités qui donnent l'art de plaire,
De ta pompe funèbre ont indiqué les jours:
Apollon veut qu'avec Catulle
Horace conduise le deuil:
Ovide y jettera des fleurs sur son cercueil,
Comme il fit autrefois au bûcher de Tibulle.
Puisse la fidèle histoire,
Cher la Fare, des honneurs
Que t'ont rendu les neuf sœurs,
Aux siècles à venir faire passer ta gloire!
J'espère, et cet espoir seul console mon cœur,
Qu'en éternisant ta mémoire
J'éterniserai ma douleur.
J'appelle à mon secours, raison, philosophie
Je n'en reçois, hélas! aucun soulagement.
A leurs belles leçons, insensé qui se fie!
Elles ne peuvent rien contre le sentiment.
J'entends que la raison me dit que vainement
Je m'afflige d'un mal qui n'a point de remède,
Mais je verse des pleurs dans le même moment,
Et sens qu'à ma douleur toute ma vertu cède.

O mort! faut-il en vain que je vous sollicite?
L'ordre que la nature a mis,
Veut que j'aille bientôt rejoindre mes amis:
Tout ce qui me fut cher a passé le Cocyte.
En vain je cherche encore ici quelque agrément:
Mes jours sont un tissu de douleur et de peine:
Chaque heure, chaque instant m'apporte un changement,
Me dérobe un plaisir, ou me fait un tourment.
Pourquoi n'osai-je rompre une fatale chaîne,
Qui m'attache à la vie et m'éloigne du port?
Il faudroit au moins que le sage,
Quand il le veut, eût l'avantage,
D'être le maître de son sort.

Le même.

§ 307. *Epître. A M. le comte Algarotti.*

Enfant du Pinde et de Cythère,
Brillant et sage Algarotti,
A qui le ciel a départi
L'art d'aimer, d'écrire et de plaire,
Et que pour comble de bienfaits,
Un des meilleurs rois de la terre
A fait son conseiller de guerre,
Dès qu'il a voulu vivre en paix;
Dans vos palais de porcelaine
Recevez ces frivoles sons
Enfilez sans art et sans peine
Au charmant pays des pompons.
O Saxe, que nous vous aimons!
O Saxe, que nous vous devons
D'amour et de reconnoissance!
C'est de votre sein que sortit
Le héros qui venge la France
Et la nymphe qui l'embellit.
Apprenez que cette Dauphine
Par ses grâces, par son esprit

Ici chaque jour accomplit
Ce que votre muse divine
Dans ses lettres m'avoit prédit.
Vous penserez que je l'ai vue,
Quand je vous en dis tant de bien,
Et que je l'ai même entendue;
Je vous jure qu'il n'en est rien,
Et que ma muse peu connue,
En vous répétant dans ces vers
Cette vérité toute nue,
N'est que l'écho de l'univers.

Une Dauphine est entourée
Et l'étiquette est son tourment.
Je laisse passer prudemment
Des paniers la foule titrée,
Qui remplit tout l'appartement
De sa bigarrure dorée.
Virgile étoit-il le premier
A la toilette de Livie?
Il laissoit passer Cornélie,
Les ducs et pairs, le chancelier,
Et les cordons bleus d'Italie,
Et s'amusoit sur l'escalier
Avec Tibulle et Polymnie.
Mais à la fin j'aurai mon tour;
Les dieux ne me refusent guère;
Je fais aux grâces chaque jour
Une très-dévote prière.
Je leur dis: " filles de l'amour
" Daignez à ma muse discrète,
" Accordant un peu de faveur
" Me présenter à votre sœur,
" Quand vous irez à sa toilette."
Que vous dirai-je maintenant
Du Dauphin, et de cette affaire
De l'amour et du sacrement?
Les dames d'honneur de Cythère
En pourroient parler dignement;
Mais un profane doit se taire.
Daignez pour moi remercier
Votre ministre magnifique:
D'un fade éloge poétique
Je pourrois fort bien l'ennuyer;
Mais je n'aime pas à louer;
Et ces offrandes si chéries
Des belles et des potentats,
Gens tous nourris de flatteries
Sont un bijou qui n'entre pas
Dans son baguier de pierreries.
Adieu, faites bien au Saxon
Goûter les vers de l'Italie
Et les vérités de Newton;
Et que votre muse polie
Parle encor sur un nouveau ton
De notre immortelle Emilie.

Voltaire.

§ 308. *A M. le comte de Tressan.*

Tressan l'un des grands favoris
Du dieu qui fait qu'on est aimable,
Du fond des jardins de Cypris
Sans peine et par la main des ris,
Vous cueillez ce laurier durable,
Qu'à peine un auteur misérable,
A son dur travail attaché,
Sur le haut du Pinde perché
Arrache en se donnant au diable.
Vous rendez les amans jaloux;
Les auteurs vont être en alarmes,
Car vos vers se sentent des charmes
Que l'amour a versés sur vous.
Tressan, comment pouvez-vous faire
Pour mettre si facilement
Les neuf pucelles dans Cythère,
Et leur donner votre enjouement?
Ah! prêtez-moi votre art charmant,
Prêtez-moi votre main légère;
Mais ce n'est pas petite affaire
De prétendre vous imiter:
Je veux tout au plus vous chanter;
Mais les dieux vous ont fait pour plaire,
Je vous reconnois à ce ton
Si doux, si tendre, et si facile;
En vain vous cachez votre nom,
Enfant d'Amour et d'Apollon,
On vous devine à votre style.

Voltaire.

§ 309. *A M. Desmahis.*

Vous ne comptez pas trente hivers,
Les grâces sont votre partage,
Elles ont dicté vos beaux vers:
Mais je ne sais par quel travers
Vous vous proposez d'être sage.
C'est un mal qui prend à mon âge,
Quand le ressort des passions,
Quand de l'amour la main divine,
Quand les belles tentations
Ne soutiennent plus la machine,
Trop tôt vous vous désespérez;
Croyez-moi: la raison sévère
Qui trompe vos sens égarés,
N'est qu'une attaque passagère:
Vous êtes jeune, et fait pour plaire,
Soyez sûr que vous guérirez.
Je vous en dirois davantage
Contre ce mal de la raison,
Que je hais d'un si bon courage;
Mais je médite un gros ouvrage
Pour le vainqueur du Port-Mahon.
Je veux peindre à ma nation
Ce jour d'éternelle mémoire.
Je dirai, moi qui sais l'histoire,
Qu'un géant nommé Gérion
Fut pris autrefois par Alcide,
Dans la même île, au même lieu
Où notre brillant Richelieu
A vaincu l'Anglois intrépide:
Je dirai qu'ainsi que Paphos
Minorque à Vénus fut soumise.
Vous voyez bien que mon héros
Avoit double droit à sa prise.
Je suis prophète quelquefois:
J'ai prédit ses heureux exploits,
Malgré l'envie et sa critique;
Et l'on prétend que je lui dois
Encore une ode pindarique.

Mais les odes ont peu d'appas
Pour les guerriers et pour moi-même;
Et je conviens qu'il ne faut pas
Ennuyer les héros qu'on aime.

Voltaire.

§ 310. *Epître au président Hénaut, auteur d'un ouvrage excellent sur l'histoire de France.*

Vous, qui de la chronologie
Avez réformé les erreurs;
Vous dont la main cueillit les fleurs
De la plus belle poésie;
Vous qui de la philosophie
Avez sondé les profondeurs,
Malgré les plaisirs séducteurs
Qui partagèrent votre vie;
Hénaut, dites-moi, je vous prie,
Par quel art, par quelle magie,
Parmi tant de succès flatteurs,
Vous avez désarmé l'envie;
Tandis que moi, placé plus bas,
Qui devrois être inconnu d'elle,
Je vois tous les jours la cruelle
Verser ses poisons sur mes pas?
Il ne faut pas s'en faire accroire;
J'eus l'air de vouloir m'afficher
Aux murs du temple de mémoire;
Aux sots vous sûtes vous cacher.
Je parus trop chercher la gloire,
Et la gloire vint vous chercher.
Qu'un chêne, l'honneur d'un bocage;
Domine sur mille arbrisseaux,
On respecte ses verts rameaux,
Et l'on danse sous son ombrage:
Mais que du tapis d'un gazon
Quelque brin d'herbe ou de fougère
S'élève un peu sur l'horizon,
On l'en arrache avec colère.
Je plains le sort de tout auteur,
Que les autres ne plaignent guère,
Si dans ses travaux littéraires
Il veut goûter quelque douceur,
Que des beaux esprits serviteur
Il évite ses chers confrères.
Montagne, cet auteur charmant,
Tour à tour profond et frivole,
Dans son château paisiblement
Loin de tout frondeur malévole,
Doutoit de tout impunément,
Et se moquoit très-librement
Des bavards fourrés de l'école.
Mais quand son élève Charon,
Plus retenu, plus méthodique,
De sagesse donna leçon,
Il fut près de périr, dit-on,
Par la haine théologique.
Les lieux, les temps, l'occasion,
Font votre gloire ou votre chute.
Hier on aimoit votre nom,
Aujourd'hui l'on vous persécute.
La Grèce à l'insensé Pyrrhon
Fait élever une statue:
Socrate prêche la raison
Et Socrate boit la ciguë,
Heureux qui dans d'obscurs travaux
A soi-même se rend utile!
Il faudroit pour vivre tranquille,
Des amis et point de rivaux.
La gloire est toujours inquiète,
Le bel esprit est un tourment;
On est dupe de son talent;
C'est comme une épouse coquette,
Il lui faut toujours quelque amant.
Sa vanité qui vous obsède,
S'expose à tout imprudemment;
Elle est des autres l'agrément,
Et le mal de qui la possède.
Mais finissons ce triste ton,
Est-il si malheureux de plaire?
L'envie est un mal nécessaire
C'est un petit coup d'aiguillon
Qui vous force encore à mieux faire.
Dans la carrière des vertus
L'âme noble en est exilée.
Virgile avoit son Mevius,
Hercule avoit son Eurysthée.
Que m'importent de vains discours,
Qui s'envolent et qu'on oublie?
Je coule ici mes heureux jours
Dans la plus tranquille des cours,
Sans intrigue, sans jalousie,
Auprès d'un roi sans courtisans,
Près de Boufflers et d'Emilie;
Je les vois et je les entends,
Il faut bien que je fasse envie.

Voltaire.

§ 311. *Epître à Fontenelle.*

Les dames qui sont à Villars, Monsieur, se sont gâtées par la lecture de vos *mondes*. Il vaudroit mieux que ce fût par vos églogues, et nous les verrions plus volontiers ici, bergères que philosophes. Elles mettent à observer les astres un temps quelles pourroient beaucoup mieux employer; et comme leur goût décide des nôtres, nous nous sommes tous faits physiciens pour l'amour d'elles.

Le soir sur des lits de verdure,
Lits que de ses mains la nature,
Dans ces jardins délicieux,
Forma pour une autre aventure,
Nous brouillons tout l'ordre des cieux;
Nous prenons Vénus pour Mercure;
Car vous saurez qu'ici l'on n'a,
Pour examiner les planètes,
Au lieu de vos longues lunettes,
Que les lorgnettes d'opéra.

Comme nous passons la nuit à observer les étoiles, nous négligeons fort le soleil, à qui nous ne rendons visite que lorsqu'il a fait près des deux tiers de son tour. Nous venons d'apprendre tout à l'heure, qu'il a paru de couleur de sang tout le matin; qu'ensuite sans que l'air fût obscurci d'au-

cun nuage, il a perdu sensiblement de sa lumière et de sa grandeur. Nous n'avons su cette nouvelle que sur les cinq heures du soir. Nous avons mis la tête à la fenêtre, et nous avons pris le soleil pour la lune, tant il étoit pâle. Nous ne doutons point que vous n'ayez vu la même chose à Paris.

C'est à vous que nous nous adressons, Monsieur, comme à notre maître. Vous savez rendre aimable les choses que beaucoup d'autres philosophes rendent à peine intelligibles; et la nature devoit à la France et à l'Europe un homme comme vous, pour corriger les savans, et pour donner aux ignorans le goût des sciences.

Or, dites-nous donc, Fontenelle,
Vous, qui par un vol imprévu,
De Dédale prenant les ailes,
Dans les cieux avez parcouru
Tant de carrières immortelles,
Du soleil par vous si connu,
Ne savez-vous point de nouvelles?
Pourquoi sur un char tout sanglant
A-t-il commencé sa carrière!
Pourquoi perd-il, pâle et tremblant,
Et sa grandeur et sa lumière?
Que dira le Boulainvilliers
Sur ce terrible phénomène?
Va-t-il à des peuples entiers
Annoncer leur perte prochaine?
Verrons-nous des incursions,
Des édits, des guerres sanglantes,
Quelques nouvelles actions,
Ou le retranchement des rentes?
Jadis quand vous étiez pasteur,
On vous eût vu sur la fougère,
A ce changement de couleur,
Du dieu brillant qui nous éclaire,
Annoncer à votre bergère
Quelque changement dans son cœur.
Mais depuis que votre Apollon
Voulut quitter la bergerie
Pour Euclide et pour Varignon,
Et les rubans de Céladon
Pour l'astrolabe d'Uranie,
Vous nous parlerez le jargon
De calcul, de réfraction.
Mais daignez un peu, je vous prie,
Si vous voulez parler raison,
Nous l'habiller en poésie;
Car sachez que dans ce canton
Un trait d'imagination
Vaut cent pages d'astronomie.

Voltaire.

§ 312. *Hymne à l'Amitié.*

Présent des dieux, doux charme des humains,
O divine amitié! viens pénétrer nos âmes:
Les cœurs éclairés de tes flammes
Avec des plaisirs purs n'ont que des jours sereins.
C'est dans tes nœuds charmans que tout est jouissance,
Le temps ajoute encore un lustre à ta beauté:
L'amour te laisse la constance,
Et tu serois la volupté
Si l'homme avoit son innocence.

Bernard.

§ 313. *L'amitié.*

O toi, qui déployois aux yeux de ton ami
La stoïque fierté d'un courage affermi,
Toi qui, dans le printemps d'une aimable jeunesse,
Entremêlois aux fleurs les fruits de la sagesse;
Toi, toi, dont l'éloquence, avec tant de candeur,
Epanchoit dans mon sein les vertus de ton cœur;
Combien de fois, Philandre, éclairés l'un par l'autre,
Avons-nous pesé l'homme et son sort et le nôtre?
Nous cherchions l'équilibre et des maux et des biens.
Contens d'approfondir d'utiles entretiens,
Notre goût dédaignoit tous ces sujets frivoles
Que l'art surcharge, en vain, du luxe des paroles.
Le champ des fictions par nous abandonné,
Restoit à ces auteurs d'un siècle efféminé;
Trop futiles esprits, dont le talent suprême,
Est d'irriter un feu qui s'allume lui-même.
Lorsque, des voluptés dangereux orateurs,
De leur philtre brûlant ils infectoient les cœurs;
Quand, suivis de la foule aux bosquets d'Amathonte,

Des fêtes de Vénus ils célébroient la honte ;
Lorsqu'à leurs yeux, couverts d'un funeste bandeau,
La raison méconnue éteignoit son flambeau ;
Philandre et moi, conduits par des clartés nouvelles,
Nous cherchions la vertu dans des routes plus belles.
L'amitié devançoit nos pas ; et les chemins
Etoient semés des fleurs qui tomboient de ses mains.
Loin du cours turbulent des passions humaines,
A l'ombre des berceaux, sur les bords des fontaines,
Dans le sein du bonheur, dans le sein de la paix,
Goûtant la volupté de deux cœurs satisfaits,
Abandonnant tous deux nos âmes attendries
A ce calme, où l'on suit de douces rêveries,
Il sembloit que l'été plus beau, plus pur encor
Renouvelât pour nous, les jours de l'âge d'or.
Lorsque du sombre hiver l'haleine hyperborée
Revenoit engourdir la nature éplorée,
De sages entretiens et de nobles débats
Charmoient, dans nos foyers, la saison des frimas.
Nous passions sous nos toits et sous d'heureux ombrages
Les hivers sans ennui, les étés sans orages.
Ornement de ce globe, ô fruit délicieux,
Que nourrit l'influence et la faveur des cieux ;
O divine amitié, dont la tige chérie
Enveloppe de fleurs la ronce de la vie ;
Toi, la volupté pure et le souverain bien!
Le nectar de l'abeille est moins doux que le tien.
Quand la félicité du séjour du tonnerre,
Précipite son vol et regarde la terre,
C'est toi que sa présence y vient favoriser.
Sous tes rameaux unis elle aime à reposer.
C'est là qu'elle s'admire et jouit d'elle-même
A l'aspect des plaisirs d'un couple heureux qui s'aime.
C'est là qu'elle pénètre au sein de deux amis,
Dans des songes rians auprès d'elle endormis.
Elle préfère au faste, au tumulte du monde,
De ces sages humains la retraite profonde.
L'amitié solitaire y triomphe du sort ;
Elle y fixe le temps, y survit à la mort.
Le temps...la mort...tous deux m'ont enlevé Philandre ;
Mais, sa cendre me reste et j'aime encor sa cendre.
Elle émeut à la fois ma joie et ma pitié :
Une tombe est pour moi l'autel de l'amitié,
C'est là que je l'invoque et soupire après l'heure
Qui rejoindra mon être à l'ami que je pleure.
Oui, déesse, à ton culte, à des soins si touchans
Je consacre à jamais et ma lyre et mes chants.
Toi, dont l'ambition, dans la route commune,
Suit le char fugitif de l'ingrate fortune,
Toi, Lorenzo, sais-tu de quels biens plus réels
L'amitié généreuse enrichit les mortels?
Ce couple inséparable, unis par la nature,
Le bonheur, la sagesse...un ami les procure:
Sur sa bouche éloquente on puise ses trésors.
Comme un plus doux sommeil suit les travaux du corps,
Dans un tendre commerce après s'être exercée,
L'âme avec plus de fruit médite sa pensée ;
L'esprit se développe au feu des entretiens.
Le misantrope obscur, sans amis, sans liens,
Qui promène à travers sa noire solitude
D'un cœur désespéré la vague inquiétude,
N'ayant autour de lui que des fantômes vains,
Laisse errer sans objet ses esprits incertains :
Il végète, il s'endort dans sa morne existence.
Au fond de la retraite et dans l'indifférence,
La pensée, au hasard, prend un aveugle essor :

Sans force, sans chaleur, brute et sauvage encor,
Elle parcourt ce vide, imaginaire espace
Où la confusion l'égare et l'embarrasse.
Elle y roule éperdue, y bondit tour à tour,
Rampe, s'élève, tombe et périt sans retour.
Mais, dans les entretiens, sa fougue ralentie
Obéit à des lois et marche assujettie.
Dans une route aisée, elle suit la raison,
S'arrête sous le frein, vole vous l'aiguillon:
Tel un jeune coursier, sous la main qui le dresse,
Mêle à ses mouvemens la grâce et la justesse.
Les égards, les devoirs de la société,
Et le désir de plaire et la rivalité,
Tout prête aux entretiens l'intérêt le plus tendre.
Le cœur parle à l'esprit et l'esprit sait l'entendre.
Du choc des sentimens et des opinions
La vérité jaillit et s'échappe en rayons;
Rayons multipliés qu'elle-même rassemble
Au foyer de deux cœurs qui la cherchent ensemble:
C'est là qu'elle répand son éclat le plus pur.
Si, privé d'un ami, loin d'un commerce sûr,
Tu ne peux au-dehors déployer tes pensées,
Dans leur germe stérile elles meurent glacées.
L'amitié les féconde au feu du sentiment,
Leur donne la chaleur, l'âme et le mouvement:
Mais, lorsque dans ton sein, solitaires, captives,
Un silence orgueilleux les fait languir oisives;
C'est un foible sillon sur la poussière empreint,
Un songe qui s'efface, un flambeau qui s'éteint.
Le Dieu qui de son souffle a créé la parole,
S'il suffit de penser, nous fit un don frivole.
Mais, non: ce son de voix, cet organe enchanteur,
Interprète éloquent de l'esprit et du cœur,
Lorsqu'au fond du cerveau la raison l'a tracée,
Sur les lèvres de l'homme achève la pensée.
Là, comme un or brillant, au creuset épuré,
De la perfection elle atteint le degré.
Cet art ingénieux, l'art charmant du langage,
L'accomode à nos goûts, le plie à notre usage;
Et si la vérité l'embellit de ses traits,
Notre âme s'en saisit et l'adopte à jamais.
La science n'est rien dans l'ombre ensevelie:
En la communiquant l'esprit la multiplie.
Il en est du savoir ainsi que des trésors,
Stériles au-dedans et féconds au-dehors.
Eh! jouit-on des biens que l'on n'ose répandre?
Donner, c'est acquérir; enseigner, c'est apprendre.
Tel un arbre chargé de verdure et de fruit,
Plus riche par son luxe et donne et reproduit.
Combien de vérités qu'un silence funeste
Etouffe sous l'amas d'un savoir indigeste,
Qu'au fond de la retraite un esprit sombre et dur
Abandonne aux langueurs de son repos obscur,
Qui par d'heureux débats au jour developpées
D'une utile lumière auroient été frappées?
C'est ainsi que les flots, l'un par l'autre brisés
S'épurent sous le choc de deux vents opposés;
Que la mer agitée en ses grottes profondes
Pousse et rejète au loin l'écume de ses ondes;
Tandis que le marais, tranquille en ses roseaux
Sur un sol infecté laisse croupir ses eaux.
Ah! quittons de nos toits l'asile solitaire!
Courons; que d'un ami la raison nous éclaire.
Jetons-nous dans ses bras, cherchons-y le bonheur
Que je plains le mortel et farouche et rêveur;
Qui, prenant pour vertu l'âpreté de sa bile,

Loin des sociétés s'emprisonne et s'exile!
La sagesse de l'homme est l'art de vivre heureux:
Celle qui n'atteint pas ce terme de nos vœux,
Est plus folle en effet que ne l'est la folie:
Elle en a les travers sans l'aimable saillie:
Le fou de la nature est moins infortuné
Qu'un fou dans ses écarts tristement raisonné.
Le vrai sage n'a point l'orgueil de la sagesse:
Il est homme et sensible; un ami l'intéresse.
La nature elle-même éleva les autels,
Où l'amitié reçoit l'hommage des mortels;
A ce culte sacré son instinct nous appelle.
La pente la plus douce et la plus naturelle,
Vers un cœur qui l'attire, entraîne notre cœur.
Qui ne cède au besoin d'y verser son bonheur?
Le bonheur n'est goûté qu'autant qu'on le partage.
On le prête, on le donne, on jouit davantage.
Qu'un ingrat en lui-même ose l'envelopper,
Du vide de son âme il le sent échapper:
Appauvri dans ses mains, il l'en voit disparoître:
On n'est pas heureux seul, autant qu'on le peut être.
Je veux que mon ami soit riche de mes biens,
Que ma félicité, mes plaisirs soient les siens.
Eh! qui, sans un ami, peut se plaire à soi-même:
C'est par lui qu'on se plaît, et c'est dans lui qu'on s'aime:
Nous vivons de son âme; il respire par nous.
Quand le plaisir s'arrête au fond d'un cœur jaloux,
C'est un feu sans chaleur étouffé sous la cendre;
Mais s'il se communique et sort pour se répandre,
Si du cœur d'un ami vers le mien réflété,
A son plus doux prestige il joint la volupté;
C'est alors qu'il me brûle et redouble ses flammes:
Ah! nous l'éprouvons tous; le bonheur veut deux âmes.
Mais combien d'un ami le choix est dangereux!
Le plus vrai, le plus sûr est l'ami vertueux.
Observe; et la raison te le fera connoître.
Loin de toi l'amitié que le vice a fait naître;
Dans ses chastes plaisirs l'amitié veut des mœurs.
Alors qu'on l'abandonne à d'impures ardeurs,
L'âme se fond, s'écoule et bientôt se resserre.
Du feu des passions tel est le caractère;
Le cœur, qu'il amollit, reprend sa dureté;
La vertu seule émeut la sensibilité;
Son charme la produit, son feu la renouvelle.
Qu'il est beau de s'unir et de s'aimer pour elle!
On l'aime, on la cultive, on la cherche à l'envi;
L'un par l'autre entraîné, l'un de l'autre suivi,
On court dans sa carrière, on se hâte, on s'élance.
Noble émulation, heureuse concurrence,
Le plus beau des présens que l'amitié nous fait,
Son lien le plus fort et son plus noble attrait;
Par elle, deux amis, dans un élan sublime,
Des plus hautes vertus vont atteindre la cime:
Les cieux sont abaissés sous un vol aussi prompt.
Aux célestes parvis tous deux entrent de front;
Et l'immortalité, les recevant ensemble,
Éternise en son sein le nœud qui les rassemble.
Toi, qui de l'amitié recherches la faveur,
A ses devoirs sacrés accoutume ton cœur.
Sais-tu pourquoi les grands l'éprouvent infidèle?
C'est que par un orgueil, humiliant pour elle,
Ils pensent qu'attentive à prévenir leurs vœux
Elle cède à l'appas d'un souris dédaigneux;
Que, du faste éblouie et par l'or abusée,
Elle offre à leurs désirs une victoire aisée.
C'est que leur vanité, leur flegme indifférent

Reçoit, comme un tribut, l'hommage qu'on leur rend.
Pareils à ces beautés, à ces froides syrènes,
Qui sous des nœuds de fleurs nous présentent des chaînes;
De cent pièges cachés ils entourent nos pas.
Souples dans la conquête et conquérans ingrats.
Mais leur amorce est vaine et leurs dons sont frivoles:
Oui, riches indigens, insensibles idoles,
Au nombre de vos biens si notre amour est mis,
Votre calcul est faux, vous n'avez point d'amis.
Est ce au poids des trésors que l'amitié s'achète?
Dans quelle illusion ce préjugé vous jette?
Sachez que de l'amour, l'amour seul est le prix.
On prodigue avec l'or l'insulte et le mépris.
Fier mortel! aime-moi, si tu veux que je t'aime;
Tu me veux pour ami, sois mon ami toi-même;
Voilà notre traité, c'est celui de l'honneur;
Tu n'es que mon égal et mon cœur vaut ton cœur.
Apprends que l'amitié, si tes soins l'ont trouvée,
Est par les mêmes soins acquise et conservée.
Une ombre, une vapeur obscurcit ses beaux jours:
Un souffle l'inquiète et la trouble en son cours;
Un soupçon l'avilit, la réserve la blesse:
Sa sensibilité fait sa délicatesse.
Connois donc le mortel qui recevra ta foi:
Délibère avec lui, délibère avec toi.
Approfondis son être, examine, apprécie:
Crains l'éclat séduisant de la superficie.
Souvent un beau dehors est le masque du cœur:
Sonde tous les replis, choisis avec lenteur;
Mais ton choix est-il fait? bannis l'inquiétude.
Non, plus de crainte alors, et plus d'incertitude:
Que ta main serre en paix le nœud qu'elle a formé:
Sois tout à ton ami, dès que tu l'as nommé.
Sans cette confiance aveugle, abandonnée,
Ton âme est-elle heureuse et s'est-elle donnée?
Ah! si quelque péril suit tes nouveaux liens,
Qu'importe? il est payé par le plus grand des biens.
Non, non, le sort des rois ne pourroit me séduire.
Moi, j'envirois la pompe et l'éclat de leur cour?
Le cœur de mon ami vaut lui seul un empire;
Et monarque adoré je règne par l'amour.
Aux jours de mon bonheur ainsi chantoit Philandre:
Sa lyre à mes côtés rendoit un son plus tendre.
Combien de fois sa vue échauffa mes esprits!
De pampres et de fleurs couronné par les ris,
Combien de fois vint-il, plein de joie et d'ivresse,
M'offrir dans nos festins la coupe enchanteresse!
Ah! je croyois la boire à la table des dieux!
Le front calme, et les bras étendus vers les cieux,
Philandre, ton ami prioit les destinées
De filer en or pur tes heureuses années.
Vains souhaits!...Cependant par tes mains présenté,
Le nectar dans mes sens portoit la volupté.
Ah! l'amitié sans doute est celui de la vie!
C'est toi, qui le versois dans mon âme ravie.
Philandre, chaque jour il devenoit plus doux;
Trois lustres écoulés l'avoient mûri pour nous:
Ce n'est que par le temps qu'il s'épure et fermente.
On se trompe aux douceurs d'une amitié naissante.
Depuis quinze ans...Alors je ne les comptois pas,
Mon malheureux ami m'enivroit dans ses bras.
Où retrouver jamais et qui pourra me rendre
Le naturel heureux, la vertu de Philandre?
Son cœur vrai méconnut l'imposture et le fard;
La bonté se peignoit dans son tendre regard:
Sa bouche, avec candeur, déployoit le sourir

Epanché près de moi dans un libre délire,
De toutes ses vertus il venoit m'enflammer:
Il m'enorgueillissoit du bonheur de l'aimer.
Jouissance si chère et toujours regrettée,
Félicité céleste, ô toi que j'ai goûtée!
C'en est fait, les plaisirs sont à jamais perdus.
Tu n'es plus, dans un monde où Philandre n'est plus.
Young, imitation de Colardeau.

§ 314. *Réponse à une Dame, ou soi-disant telle.*

Tu commences par me louer,
Tu veux finir par me connoître.
Tu me loueras bien moins; mais il faut t'avouer
Ce que je suis, ce que je voudrois être.
J'aurai vu dans trois ans passer quarante hivers.
Apollon présidoit au jour qui m'a vu naître.
Au sortir du berceau j'ai bégayé des vers;
Bientôt ce dieu puissant m'ouvrit son sanctuaire:
Mon cœur vaincu par lui, se rangea sous sa loi.
D'autres ont fait des vers, par le désir d'en faire;
Je fus poëte malgré moi.
Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon âme;
Tout art a mon hommage, et tout plaisir m'enflamme.
La peinture me charme; on me voit quelquefois,
Au palais de Philippe, ou dans celui des rois,
Sous les efforts de l'art admirer la nature,
Du brillant Cagliari saisir l'esprit divin,
Et dévorer des yeux la touche noble et sûre
De Raphaël et du Poussin.
De ces appartemens qu'anime la peinture,
Sur les pas du plaisir je vole à l'opéra.
J'applaudis tout ce qui me touche,
La fertilité de Campra,
La gaîté de Mouret, les grâces de Destouche:
Pelissier par son art, le More par sa voix,
Tour à tour ont mes vœux, et suspendent mon choix.
Quelquefois embrassant la science hardie,
Que la curiosité
Honora par vanité
Du nom de philosophie,
Je cours après Newton dans l'abîme des cieux;
Je veux voir si des nuits la courrière inégale,
Par le pouvoir changeant d'une force centrale,
En gravitant vers nous s'approche de nos yeux,
Et pèse d'autant plus qu'elle est près de ces lieux,
Dans les limites d'un ovale.
J'en entends raisonner les plus profonds esprits,
Maupertuis et Clairaut, calculante cabale.
Je les vois qui des cieux franchissent l'intervalle,
Et je vois trop souvent, que j'ai très-peu compris.
De ces obscurités je passe à la morale;
Je lis au cœur de l'homme, et souvent j'en rougis.
J'examine avec soin les informes écrits,
Les monumens épars, et le style énergique
De ce fameux Pascal, ce dévot satyrique.
Je vois ce rare esprit trop prompt à s'enflammer;
Je combats ses rigueurs extrêmes:
Il enseigne aux humains à se haïr eux-mêmes;
Je voudrois malgré lui leur apprendre à s'aimer.
Ainsi mes jours égaux que les muses remplissent,
Sans soins, sans passions, sans préjugés fâcheux,
Commencent avec joie, et vivement finissent,
Par des soupers délicieux.

L'amour dans mes plaisirs ne mêle plus ses peines.
La tardive raison vient de briser mes chaînes.
J'ai quitté prudemment ce dieu qui m'a quitté.
J'ai passé l'heureux temps fait pour la volupté:
Est-il donc vrai, grands dieux! il ne faut plus que j'aime.
La foule des beaux-arts, dont je veux tour à tour
Remplir le vide de moi-même,
N'est point encore assez pour remplacer l'amour.

Voltaire.

§ 315. *L'hiver, Idylle.*

L'hiver, suivi des vents, des frimas, des orages,
De ces aimables lieux trouble l'heureuse paix.
Il a déjà ravi par de cruels outrages,
Ce que la terre avoit d'attraits.
Qu'elles douloureuses images
Le désordre qu'il fait imprime dans l'esprit!
Hélas! ces prés sans fleurs, ces arbres sans feuillages,
Ces ruisseaux glacés, tout nous dit;
Le temps fera chez vous de semblables ravages.
Comme la terre nous gardons
Jusques au milieu de l'automne
Quelques-uns des appas que le printemps nous donne:
L'hiver vient-il? nous les perdons.
Pouvoir, trésors, grandeurs, n'en exemptent personne:
On se déguise en vain ces tristes vérités;
Les terreurs, les infirmités,
De la froide vieillesse ordinaires compagnes,
Font sur nous, ce que font les autans irrités,
Et la neige sur les campagnes.
Encor, si, comme les hivers
Dépouillent les forêts de leurs feuillages verts,
L'âge nous dépouilloit des passions cruelles,
Plus fortes à dompter que ne le sont les flots;
Nous goûterions un doux repos
Qu'on ne peut trouver avec elles.
Mais nous avons beau voir détruire par le temps
La plus forte santé, les plus vifs agrémens;
Nous conservons toujours nos premières foiblesses.
L'ambitieux, courbé sous le fardeau des ans,
De la fortune encore écoute les promesses;
L'avare, en expirant, regrette moins le jour,
Que ses inutiles richesses;
Et qui jeune a donné tout son temps à l'amour,
Un pied dans le tombeau veut encore des maîtresses.
Il reste dans l'esprit un goût pour les plaisirs,
Presque aussi dangereux que leur plus doux usage.
Pour être heureux, pour être sage,
Il faut savoir donner un frein à ses désirs.
Mieux qu'un autre, sage Timandre,
De cet illustre effort vous connoissez le prix,
Vous, en qui la nature a joint une âme tendre
Avec un des plus beaux esprits;
Vous, qui dans la saison des grâces et des ris,
Loin d'éviter l'amour, faisiez gloire d'en prendre,
Et qui, par effort de raison,
Fuyez de ses plaisirs la folle inquiétude,
Avant que l'arrière-saison
Vous ait fait ressentir tout ce qu'elle a de rude.

Deshoulières.

§ 316. *L'Automne.*

Abrège ta course,
Amant de Thétis;
Soleil, amortis
Tes feux dans leur source.
L'excès des chaleurs
A brûlé nos plaines,
A séché nos fleurs,
Tari nos fontaines;
L'Aurore est sans pleurs,
Zéphir sans haleines,
Flore sans couleurs.
La seule Pomone,
Sous ce frais berceau,
Rit et se couronne
Du pampre nouveau;
Et du vin qui coule
S'abreuve une foule
De jeunes Sylvains,
Qu'on voit dans la plaine
Soutenir à peine
Leurs pas incertains.
Viens, mon cher Ariste;
Fuis l'empire vain
D'une raison triste.
Est-ce au dieu du vin
Qu'un sage résiste?
Sois sage, mais boi.
Vois le dieu du Pinde,
Esclave avec toi,
Du vainqueur de l'Inde
Suivre ici la loi.
Il veut qu'on allie,
Sur un même ton,
Maxime et saillie;
Pétrone et Caton,
Sagesse et folie.
Ainsi verra-t-on
Épicure à table,
Au banquet aimable
D'un nouveau Platon.
J'y veux, pour convive,
L'enfant de Cypris;
Au milieu des ris,
Sa chaleur plus vive
Plaît à mes esprits.
Couché sous la treille,
Si quelqu'un sommeille;
Par un tendre effort,
Qu'amour le réveille,
Quand Bacchus l'endort.
Austère Chrysippe,
Vas-tu follement
Poser un principe
Contre un sentiment?
Pourquoi d'un moment
Que le ciel nous donne,
Nous faire un tourment?
La nature ordonne;
Mon cœur obéit:
Sénèque raisonne;
Horace jouit.
Écoute l'emblème
Dont il nous instruit.
D'une ardeur extrême
Le temps nous poursuit,
Détruit par lui-même
Par lui reproduit;
Plus léger qu'Éole,
Il naît et s'envole,
Renaît et s'enfuit.
Enivrons Saturne;
Ce vieillard plus doux,
Égayant pour nous
Son front taciturne,
Perdra son courroux
Au fond de cette urne;
Devenu plus lent
Ce dieu turbulent
Pour reprendre haleine,
Prendra de Silène
Le pas nonchalant.
Sous l'ombre propice
De ce bois sacré,
Pour le sacrifice
L'autel est paré.
Ce lieu solitaire
Est le sanctuaire,
Où, libre d'ennui,
Je dois aujourd'hui
Immoler les craintes,
Les soins, les contraintes,
Et les vains désirs,
Tyrans des plaisirs.
Déjà sous la tonne
La coupe à la main,
Hébé me couronne
D'un lierre divin,
Et Comus ordonne
L'apprêt du festin.
Les nymphes accourent,
Les faunes m'entourent,
Le vin va couler,
L'encens va brûler;
La victime est prête,
On va l'immoler.
Ami, qui t'arrête;
Thémire, avec moi,
Pour ouvrir la fête,
N'attend plus que toi.

Bernard.

§ 317. *L'Hiver.*

De l'urne céleste
Le signe funeste
Domine sur nous,
Et sous lui commence
L'humide influence
De l'Ourse en courroux.
L'onde suspendue
Sur les monts voisins,
Est dans nos bassins
En vain attendue.
Ces bois, ces ruisseaux
N'ont rien qui m'amuse;
La foide Arétuse

Fuit dans les roseaux:
C'est en vain qu'Alphée
Mêle avec ses eaux
Son onde échauffée.
Telle est des saisons
La marche éternelle:
Des fleurs, des moissons,
Des fruits, des glaçons.
Ce tribut fidèle
Qui se renouvelle
Avez nos désirs,
En changeant nos plaines,
Fait tantôt nos peines,
Tantôt nos plaisirs.
Cédant nos campagnes
Au tyran des airs,
Flore et ses compagnes
Ont fui ces déserts.
Si quelqu'une y reste,
Son sein outragé
Gémit, ombragé
D'un voile funeste.
La nymphe modeste
Versera des pleurs
Jusqu'au temps des fleurs.
Quand d'un vol agile,
L'amour et les jeux
Passent dans la ville,
J'y passe avec eux.
Sur la double scène
Suivant Melpomène
Et ses jeux nouveaux,
Je vais voir la guerre
Des auteurs nouveaux,
Qu'on juge au parterre.
Là, sans affecter
Les dédains critiques,
Je laisse avorter
Les brigues publiques.
Du beau seul épris,
Envie ou mépris
Jamais ne m'enflamme;
Seulement dans l'âme
J'approuve ou je blâme,
Je bâille ou je ris.
Dans nos folles veilles,
Je vais de mes airs
Frapper tes oreilles.
Après nos concerts,
L'ivresse au délire
Pourra succéder.
Sous un double empire,
Je sais accorder
Le thyrse et la lyre:
J'y crois voir Thémire,
Le verre à la main,
Chanter son refrein.
Folâtrer et rire.
Quel sort plus heureux?
Buveur, amoureux,
Sans soin, sans attente,
Je n'ai qu'à saisir
Un riant loisir:
Pour l'heure présente,
Toujours un plaisir;
Pour l'heure suivante
Toujours un désir.
Coulez, mes journées,
Par un nœud si beau
Toujours enchaînées,
Toujours couronnées
D'un plaisir nouveau.
Qu'à son gre la Parque
Hâte mes instans,
Les compte et les marque
Aux fastes du temps;
Je l'attends sans crainte;
Par sa rude atteinte
Je serai vaincu,
Mais j'aurai vécu.
Sans date ni titre,
Dormant à demi,
Ici ton ami
Finit son épître.
En rimant pour toi
Le dernier chapitre,
La table où je boi
Me sert de pupitre,
De tes vins divers
Je serai l'arbitre;
Sois-le de mes vers.
Je te les adresse;
S'ils sont sans justesse,
Sans délicatesse,
Sans ordre et sans choix;
En de folles rimes,
On lit quelquefois
De sages maximes.

Bernard.

§ 318. *Le Printemps.*

Sur l'herbage tendre
Le ciel vient d'étendre
Un tapis de fleurs;
Et l'aurore arrose,
De ses tendres pleurs,
De la jeune rose
Les vives couleurs.
Déjà Philomèle
Ranime ses chants,
Et l'onde se mêle
A ses sons touchans.
Sur un lit de mousse,
Les amours, au frais,
Aiguisent des traits
Qu'avec peine émousse
La froide raison,
Qui croit qu'elle règne,
Quand elle dédaigne
La belle saison.
Nos berceaux se couvrent
Du souple jasmin;
Nos yeux y découvrent
Le riant chemin
Par où le mystère,
Servant nos désirs,
Nous mène à Cythère
Chercher des plaisirs.

Oui, de la nature
La vive peinture
N'est pas sans dessein.
Tant de fleurs nouvelles,
Qui de tant de belles
Vont orner le sein;
Le tendre ramage
Des jeunes oiseaux;
Le doux bruit des eaux;
Tout offre l'image
D'un aimable dieu;
Tout lui rend hommage.
Dans un si beau lieu,
Tout y peint son feu:
Hélas! quel dommage
Qu'il dure si peu,
Il pénètre l'âme
Ce feu trop subtil....
Mais pourquoi faut-il
Que de cette flamme
Qui peint le printemps,
Tout en même temps,
Trace à notre vue
La légèreté
Souvent imprévue
Chez la volupté?
L'onde fugitive,
A l'âme attentive,
Peint à petit bruit
L'ardeur passagère,
Dont l'éclat séduit
Plus d'une bergère
Que l'amour conduit.
L'haleine légère
Du Zéphir badin,
Qui, dans ce jardin,
Vole autour de Flore;
Du vif incarnat
Qu'elle fait éclore,
Le frivole éclat;
De l'oiseau volage
Les accords légers
Peignent du bel âge
Les feux passagers.
Tout ce qui respire,
Nous dit en ce temps
L'amoureux empire
Est un vrai printemps:
Il plaît, il enchante;
On l'aime, on le chante;
Soins trop superflus!
Vaut-il ce qu'il coûte?
A peine on le goûte,
Qu'il n'est déjà plus.

Bernard.

§ 319. *Médée invoquant les démons.*

Sortez, ombres, sortez de la nuit éternelle,
Voyez le jour pour le troubler;
Que l'affreux désespoir, que la rage cruelle,
Prennent soin de vous rassembler;
Avancez, malheureux coupables,
Soyez aujourd'hui déchaînés,
Goûtez l'unique bien des cœurs infortunés;
Ne soyez pas seuls misérables.
Ma rivale m'expose a des maux effroyables;
Qu'elle ait part aux tourmens qui vous sont destinés!
Non, les enfers impitoyables
Ne pourront inventer des horreurs comparables
Aux tourmens qu'elle m'a donnés.
Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne soyons pas seuls misérables.

Quinaut.

§ 320. *Les géans terrassés.*

Les superbes géans, armés contre les dieux,
Ne nous causent plus d'épouvante:
Ils sont ensevelis sous la masse pesante
Des monts qu'ils entassoient pour attaquer les cieux.
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante.
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les restes enflammés de sa rage mourante.
Jupiter est victorieux,
Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.

Le même.

§ 321. *Hymne à la beauté.*

Tout rend hommage à la beauté
Pour éclairer ses traits le jour se renouvelle ;
Pour la chanter s'éveille Philomèle ;
Le ruisseau qui fuyoit, devant elle arrêté,
Trace son image fidèle ;
Des pavots du sommeil la douce volupté
Rend de son teint la fraîcheur éternelle :
L'ordre de l'univers semble établi pour elle.

Mlle. Bernard.

§ 322. *Horace et Lydie.*

HORACE.

Plus heureux qu'un monarque au faîte des grandeurs,
J'ai vu mes jours dignes d'envie :
Tranquilles, ils couloient au gré de nos ardeurs ;
Vous m'aimiez, charmante Lydie.

LYDIE.

Que mes jours étoient beaux, quand des soins les plus doux
Vous payiez ma flamme sincère !
Vénus me regardoit avec des yeux jaloux,
Chloé n'auroit pas su vous plaire.

HORACE.

Par son luth, par sa voix, organe des amours,
Chloé seule me paroît belle :
Si le destin jaloux veut épargner ses jours,
Je donnerai les miens pour elle.

LYDIE.

Le jeune Calaïs plus beau que les amours
Plaît seul à mon âme ravie.
Si le destin jaloux veut épargner ses jours
Je donnerai deux fois ma vie.

HORACE.

Quoi ! si mes premiers feux, ranimant leur ardeur,
Etouffoient une amour fatale ;
Si, perdant pour jamais tous ses droits sur mon cœur,
Chloé vous laissoit sans rivale....

LYDIE.

Calaïs est charmant ; mais je n'aime que vous ;
Ingrat, mon cœur vous justifie ;
Heureuse également en des liens si doux,
De perdre ou de passer la vie.

Horace. Imitation du duc de Nivernois.

§ 323. *La sensitive.*

Plus loin quelle autre fleur ai-je vu s'embellir ?
Sa modeste beauté m'invite à la cueillir :
J'approche ; elle me fuit. Dieux ! quel est ce prestige ?
Je cherchois une fleur, je ne vois qu'une tige.
Interdit et confus, je m'éloigne à regret ;
Et la fleur rassurée à l'instant reparoît.
Ah ! je te reconnois, ô tendre sensitive !
Seule, parmi les fleurs, devant l'homme craintive,
Sans doute il te souvient que mortelle autrefois
De ta jeune pudeur on méconnut la voix.
Elle adoroit Iphis ; Iphis brûloit pour elle.
Cependant, vertueux autant qu'elle étoit belle,
La nymphe demandoit que l'hyménée un jour
Aux pieds de son autel consacrât leur amour.
Quatre soleils encor, ce jour alloit paroître.

L'innocente beauté, dans un réduit champêtre,
Soupiroit, solitaire, à l'heure où le jour fuit.
L'impatient Iphis l'aperçoit et la suit;
Il approche avec crainte; et versant quelques larmes,
Il veut hâter l'instant où maître de ses charmes
L'hymen doit la porter dans les bras d'un époux.
Elle résiste : Iphis embrasse ses genoux,
Et bientôt du respect passant jusqu'à l'audace,
Insulte à la pudeur qui lui demande grâce ;
Il oppose la force aux refus redoublés.
La nymphe vers le ciel levant ses yeux troublés :
" Dieux d'hymen et d'amour, prenez soin de ma gloire:
" A mon perfide amant arrachez la victoire ;
" Hâtez-vous, détruisez mes funestes appas,
" Dieux vengeurs! contre lui j'invoque le trépas.
Elle dit, et soudain ses appas se flétrissent
Et son front et ses doigts de feuilles se hérissent.
Au lieu des vêtemens dont son corps est couvert,
Sur son sein qui décroît s'étend un réseau vert,
Et ses pieds, du zéphir quinze ans rivaux agiles,
En racine allongés demeurent immobiles.
Enfin c'est une fleur ; mais conservant toujours
Le profond souvenir de ses tristes amours,
Elle craint d'éprouver une insulte nouvelle,
Et de tout homme encor fuit la main criminelle.

Roucher.

§ 324. *Dialogue entre un passant et une tourterelle.*

LE PASSANT.

Que fais-tu dans ce bois, plaintive tourterelle?

LA TOURTERELLE.

Je gémis; j'ai perdu ma compagne fidèle.

LE PASSANT.

Ne crains-tu pas que l'oiseleur
Ne te fasse mourir comme elle?

LA TOURTERELLE.

Si ce n'est lui, ce sera la douleur.

Anonyme.

§ 325. *Rapidité de la vie.*

Comme avec un grand bruit le Rhône plein de rage,
Soulevé par les vents ou grossi par l'orage,
Vient et traîne après soi mille flots courroucés,
L'onde flotte après l'onde, et de l'onde est suivie;
Ainsi passe la vie,
Ainsi coulent nos jours l'un sur l'autre entassés.

Sarasin.

§ 326. *A M. Gervasi, Médecin.*

Tu revenois couvert d'une gloire éternelle ;
Le Gévaudan surpris t'avoit vu triompher
Des traits contagieux d'une peste cruelle,
Et ta main venoit d'étouffer
De cent poisons cachés la semence mortelle.
Dans Maisons cependant je voyois mes beaux jours
Vers leurs derniers momens précipiter leur cours.
Déjà près de mon lit la mort inexorable
Avoit levé sur moi sa faux épouvantable :
Le vieux nocher des morts à sa voix accourut.

C'en étoit fait, sa main tranchoit ma destinée.
Mais tu lui dis, arrête... et la mort étonnée
Reconnut son vainqueur, frémit et disparut.
Hélas! si comme moi l'aimable Genouville
Avoit de ta présence eu le secours utile,
Il vivroit, et sa vie eût rempli nos souhaits;
De son cher entretien je goûterois les charmes;
Mes jours, que je te dois, renaîtroient sans alarmes;
Et mes yeux, qui sans toi se fermoient pour jamais,
Ne se rouvriroient point pour répandre des larmes.
C'est toi du moins, c'est toi par qui dans ma douleur
Je peux jouir de la douceur
De plaire et d'être cher encore
Aux illustres amis dont mon destin m'honore.
Je reverrai Maisons, dont les soins bienfaisans
Viennent d'adoucir ma souffrance;
Maisons, en qui l'esprit tient lieu d'expérience,
Et dont j'admire la prudence
Dans l'âge des égaremens.
Je me flatte en secret, qu'à mon dernier ouvrage
Le vertueux Sulli donnera son suffrage;
Que son cœur généreux, avec quelque plaisir,
Au sortir du tombeau me reverra paroître,
Et que Mariamne peut-être
Pourra par ses malheurs enchanter son loisir.
Beaux jardins de Villars, ombrages toujours frais,
C'est sous vos feuillages épais
Que je retrouverai ce héros plein de gloire,
Que nous a ramené la paix
Sur les ailes de la victoire.
C'est là que Richelieu, par son air enchanteur,
Par ses vivacités, son esprit et ses grâces,
Dès qu'il reparoîtra, saura joindre mon cœur
A tant de cœurs soumis qui volent sur ses traces.
Et toi, cher Bolingbroke, héros qui d'Apollon
As reçu plus d'une couronne,
Qui réunis en ta personne
L'éloquence de Cicéron
L'intrepidité de Caton,
L'esprit de Mécénas, l'agrément de Pétrone,
Enfin donc je respire, et respire pour toi;
Je pourrai désormais te parler et t'entendre.
Mais ciel! quel souvenir vient ici me surprendre!
Cette aimable beauté qui m'a donné sa foi,
Qui m'a juré toujours une amitié si tendre,
Daignera-t-elle encor jeter les yeux sur moi?
Hélas! en descendant sur le sombre rivage,
Dans mon cœur expirant je portois son image;
Son amour, ses vertus, ses grâces, ses appas,
A ces derniers momens flattoient encor mon âme;
Je brûlois en mourant d'une immortelle flamme.
Grands dieux! me faudroit-il regretter le trépas?
M'auroit-elle oublié? seroit-elle volage?
Que dis-je, malheureux! où vais-je m'engager?
Quand on porte sur le visage,
D'un mal si redouté le fatal témoignage,
Est-ce à l'amour qu'il faut songer?

Voltaire.

§ 327. *Aux Mânes de Genouville.*

Toi, que le ciel jaloux ravit dans son printemps;
Toi, de qui je conserve un souvenir fidèle,
Vainqueur de la mort et du temps;
Toi dont la perte, après dix ans,
M'est encore affreuse, et nouvelle;

Si tout n'est pas détruit, si sur les sombres bords
Ce souffle si caché, cette foible étincelle,
Cet esprit, le moteur et l'esclave du corps,
Ce je ne sais quel sens qu'on nomme âme immortelle,
Reste inconnu de nous, est vivant chez les morts ;
S'il est vrai que tu sois, et si tu peux m'entendre,
O ! mon cher Genouville, avec plaisir reçoi
Ces vers et ces soupirs que je donne à ta cendre,
Monument d'un amour immortel comme toi.
Il te souvient du temps où l'aimable Egérie,
Dans les beaux jours de notre vie,
Ecoutoit nos chansons, partageoit nos ardeurs.
Nous nous aimions tous trois. La raison, la folie,
L'amour, l'enchantement des plus tendres erreurs,
Tout réunissoit nos trois cœurs.
Que nous étions heureux ! Même cette indigence,
Triste compagne des beaux jours,
Ne peut de notre joie empoisonner le cours.
Jeunes, gais, satisfaits, sans soin, sans prévoyance,
Aux douceurs du présent bornant tous nos désirs,
Quel besoin avions-nous d'une vaine abondance ?
Nous possédions bien mieux, nous avions les plaisirs :
Ces plaisirs, ces beaux jours coulés dans la mollesse.
Ces ris, enfans de l'allégresse,
Sont passés avec toi dans la nuit du trépas.
Le ciel, en récompense, accorde à ta maîtresse
Des grandeurs, et de la richesse,
Appuis de l'âge mûr, éclatant embarras ;
Foible soulagement quand on perd sa jeunesse.
La fortune est chez elle où fut jadis l'amour.
Les plaisirs ont leur temps, la sagesse a son tour.
L'amour s'est envolé sur l'aile du bel âge ;
Mais jamais l'amitié ne fuit du cœur du sage.
Nous chantons quelquefois et tes vers et les miens ;
De ton aimable esprit nous célébrons les charmes ;
Ton nom se mêle encore à tous nos entretiens :
Nous lisons tes écrits, nous les baignons de larmes.
Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
Indignes du beau nom, du sacré nom d'amis,
Ou toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'eux-mêmes,
Au monde, à l'inconstance ardens à se livrer,
Malheureux, dont le cœur ne sait pas comme on aime
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer.

Voltaire.

§ 328. *Vers faits en passant au village de Laxfelt.*

Rivage teint de sang, ravagé par Bellone,
Vaste tombeau de nos guerriers,
J'aime mieux les épis dont Cérès te couronne,
Que des moissons de gloire et des tristes lauriers.
Falloit-il, justes dieux ! pour un maudit village,
Répandre plus de sang qu'aux bords du Ximoïs !
Ah ! ce qui paroît grand aux mortels éblouis,
Est bien petit aux yeux du sage.

Voltaire.

§ 329. *A M. Bernard.*

Ma muse épique, historique et tragique,
Sur un vieux luth, qu'il faut monter toujours,
S'en va raclant quelque air mélancolique ;
Ton flageolet enchante les amours.
Lorsque Apollon règla notre apanage,
Il nous dota de présens inégaux ;

J'eus les sifflets, les tourmens, les travaux,
Toi les plaisirs: garde bien ton partage.

Le même.

§ 330. *Au roi Stanislas, au sujet de sa seconde élection au trône de Pologne, en* 1734.

Il falloit un monarque aux fiers enfans du nord;
Un peuple de héros s'assembloit pour l'élire,
Mars l'aigle de Russie et l'aigle de l'empire
Menaçoient la Pologne, et maîtri oient le sort.
De la France aussitôt, son trône et sa patrie,
La vertu descendit aux champs de Varsovie:
Mars conduisoit ses pas; Vienne en fr mit d'effroi;
La Pologne respire en la voyant paroître.
Peuples nés, lui dit-elle, et pour Mars et pour moi,
De nos mains à jamais recevez votre maître.
Stanislas à l'instant vint, parut, et fut Roi.

Le même.

§ 331. *Sur le départ du roi de Prusse de Potsdam pour Berlin.*

Je vais donc vous quitter, ô champêtre séjour,
Retraite du vrai sage et temple du vrai juste!
J'y voyois Horace et Salluste,
J'étois auprès d'un roi, mais sans être à la cour.
Il va donc étaler des pompes qu'il dédaigne:
D'un peuple qui l'attend contenter les désirs,
Il va donc s'ennuyer pour donner des plaisirs:
Que j'aimois l'homme en lui! pourquoi faut-il qu'il règne!

Le même.

§ 332. *Au Roi de Prusse.*

Les lauriers d'Apollon se fanoient sur la terre;
Les beaux arts languissoient ainsi que les vertus;
La fraude aux yeux menteurs, et l'aveugle Plutus
Entre les mains des rois gouvernoient le tonnerre:
La nature indignée élève alors la voix:
" Je veux former, dit-elle, un regne heureux et juste;
" Je veux qu'un héros naisse et qu'il joigne à la fois
" Les talens de Virgile et les vertus d'Auguste,
" Pour le bonheur du monde et l'exemple des rois."
Elle dit, et du ciel les vertus descendirent,
Tout le nord tressaillit, tout l'olympe accourut;
Les myrtes, les lauriers, les palmes reverdirent,
Et Frédéric parut.

Le même.

§ 333. *A M. H* * *. Anglois qui avoit comparé l'auteur au soleil.*

Le soleil des Anglois est le feu du génie,
C'est l'amour de la gloire et de l'humanité,
Celui de la patrie et de la liberté:
Voilà leur Apollon, voilà leur Polymnie.
Le feu que Prométhée au ciel avoit surpris,
N'est point dans les climats; il est dans les esprits;
Le nord n'en éteint point les flammes immortelles,
Partout vous en portez les vives étincelles.

Vous brillerez partout, dans la chaire, au sénat;
Vous servirez le prince et beaucoup mieux l'état:
Et né pour instruire et pour plaire
Ce feu que vous tenez de votre illustre père
A dans vous un nouvel éclat.

Voltaire.

§ 334. *Epître à M. Pallu, Conseiller d'Etat.*

Du fond de cet antre pierreux,
Entre deux montagnes cornues,
Sous un ciel noir et pluvieux,
Où les tonnerres orageux
Sont portés sur d'épaisses nues,
Près d'un bain chaud, toujours crotté,
Plein d'une eau qui fume et bouillone,
Où tout malade empaqueté,
Et tout hypocondre emmêté,
Qui sur son mal toujours raisonne,
Se baigne, s'enfume et se donne
La question pour la santé.
De ces lieux où l'ennui foisonne,
J'ose encor écrire à Paris.
Malgré Phœbus, qui m'abandonne,
J'invoque l'amour et les ris;
Ils connoissent peu ma personne:
Mais c'est à Pallu que j'écris,
Alcibiade me l'ordonne;
Alcibiade, qu'à la cour
Nous vîmes briller tour à tour,
Par ses grâces, par son courage,
Gai, généreux, tendre, volage,
Et séducteur comme l'amour,
Dont il fut la brillante image.
L'amour ou le temps l'a défait
Du beau vice d'être infidèle;
Il prétend d'un amant parfait
Etre devenu le modèle.
J'ignore quel objet charmant
A produit ce grand changement,
Et fait sa conquête nouvelle:
Mais, qui que vous soyez, la belle,
Je vous en fais mon compliment.
On pourroit bien, à l'aventure,
Choisir un autre grelushon,
Plus Alcide pour la figure,
Et pour le cœur plus Céladon;
Mais quelqu'un plus aimable? non,
Il n'en est point dans la nature:
Car, Madame, où trouvera-t-on
D'un ami la discrétion,
D'un vieux seigneur la politesse,
Avec l'imagination
Et les grâces de la jeunesse;
Un tour de conversation,
Sans empressement, sans paresse,
Et l'esprit monté sur le ton
Qui plaît à gens de toute espèce?
Et n'est-ce rien d'avoir tâté
Trois ans de la formalité,
Dont on assomme un ambassade,
Sans nous avoir rien rapporté
De la pesante gravité
Dont cent ministres font parade?
A ce portrait si peu flatté,
Qui ne voit mon Alcibiade?

Voltaire.

§ 335. *A Madame Dudeffans.*

Oui, je perds les deux yeux; vous les avez perdus,
O sage Dudeffans! est-ce une grande perte?
Du moins nous ne reverrons plus
Les sots dont la terre est couverte.
Et puis tout est aveugle en cet humain séjour;
On ne va qu'à tâtons sur la machine ronde;
On a les yeux bouchés à la ville, à la cour;
Plutus, la fortune, et l'amour
Sont trois aveugles-nés qui gouvernent le monde.
Si d'un de nos cinq sens nous sommes dégarnis,
Nous en possédons quatre, et c'est un avantage
Que la nature accorde à peu de ses amis,
Lorsqu'ils parviennent à notre âge.
Nous avons vu mourir les papes et les rois;
Nous vivons, nous pensons, et notre âme nous reste.
Epicure et les siens prétendoient autrefois
Que ce cinquième sens étoit un don céleste
Qui les valoit tous à la fois.
Mais quand notre âme auroit des lumières parfaites,
Peut-être il seroit encor mieux
Que nous eussions gardé nos yeux,
Dussions-nous porter des lunettes.

Voltaire.

§ 336. *A Monsieur le Marquis des Issarts Ambassadeur de France à Dresde.*

Monsieur,

La lettre aimable, dont vous m'honorez, me donne bien du plaisir et bien des regrets; elle me fait sentir tout ce que j'ai perdu. J'ai pu être témoin du moment où votre excellence signoit le bonheur de la France; j'ai pu voir la cour de Dresde, et je ne l'ai point vue. Je ne suis pas né heureux; mais vous, Monsieur, avouez que vous êtes aussi heureux que vous le méritez. Vous avez retrouvé à Dresde ce que vous aviez quitté à Versailles, un roi aimé de ses sujets.

Vous pourrez dire quelque jour
Qui des deux rois tient mieux sa cour,
Quel est le plus doux, le plus juste,
Et qui fait naître plus d'amour,
Ou de Louis quinze ou d'Auguste;
La plus fine sagacité
En ce point pourroit se confondre;
Et je donne à votre équité
Dix ans entiers pour me répondre.

Rien ne prouve mieux combien il est difficile de savoir au juste la vérité dans ce monde; et puis, Monsieur, les personnes qui la savent le mieux, sont toujours celles qui la disent le moins. Par exemple, ceux qui ont eu l'honneur d'approcher des trois princesses que la reine de Pologne a données à la France, à Naples, et à Munich, pourront-ils jamais dire laquelle des trois nations est la plus heureuse.

Que même on demande à la reine,
Quel plus beau présent elle a fait,
Et quel fut son plus grand bienfait,
On la rendra fort incertaine.
Mais si de moi l'on veut savoir,
Qui des trois peuples doit avoir
La plus tendre reconnoissance,
Et nourrir le plus doux espoir,
Ne croyez pas que je balance.

En voyant Monseigneur le Dauphin avec Madame la Dauphine, je me souviens de Psyché, et je songe que Psyché avoit deux sœurs:

Chacune des deux étoit belle,
Tenoit une brillante cour,
Eut un mari jeune et fidèle:
Psyché seule épousa l'Amour.

Mais il y auroit peut-être, Monsieur, un moyen de finir cette dispute, dans laquelle Paris auroit coupé sa pomme en trois.

Je suis d'avis que l'on préfère
Celle qui le plus promptement
Saura donner un bel enfant
Semblable à leur auguste mère.

Vous voyez, Monsieur, que sans être politique j'ai l'esprit conciliant: je compte bien vous faire ma cour avec de tels sentimens. J'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur, de votre excellence, etc.

Voltaire.

§ 337. *Le Hameau.*

Rien n'est si beau
Que mon hameau.
O quelle image!
Quel paysage
Fait pour Vateau!
Mon hermitage
Est un berceau,
Dont le treillage
Couvre un caveau.
Au voisinage,
C'est un ormeau,
Dont le feuillage
Prête un ombrage
A mon troupeau.
C'est un ruisseau,
Dont l'onde pure
Peint sa bordure
D'un vert nouveau.
Mais c'est Sylvie
Qui rend ces lieux
Dignes d'envie,
Dignes des dieux.
Là, chaque place
Donne à choisir
Quelque plaisir,
Qu'un autre efface.
C'est alentour
De ce domaine,
Que je promène,
Au point du jour,
Ma souveraine.
Si l'aube en pleurs
A fait éclore
Moissons de fleurs;
Ma jeune Flore
A des couleurs,
Qui près des leurs
Brillent encore.
Si les chaleurs
Nous font descendre
Vers ce Méandre,
Une onde claire
S'offre aussitôt.
L'air est si chaud!
Tous deux que faire?
Assis auprès,
Comus après
Joint à Pomone
Ce qu'il nous donne
A peu de frais.
Gaité nouvelle,
Quand le vin frais

Coule à longs traits ;
Toujours la belle
Donne ou reçoit
Fuit ou m'appelle,
Rit, aime ou boit.
Le chant succède,
Et ses accens
Sont l'intermède
Des autres sens.
Sa voix se mêle
Aux doux hélas
De Philomèle
Qui, si bien qu'elle,
Ne chante pas.
Telle est la chaîne
De nos désirs,
Nés sans soupirs,
Comblés sans peine,
Et qui ramène
De nos plaisirs,
L'heure certaine.
O vrai bonheur,
Si le temps laisse
Durer sans cesse
Chez moi vigueur,
Beauté chez elle
Jointe à l'humeur
D'être fidèle !
Qu'à pleines mains
Le ciel prodigue
Comble et fatigue
D'autres humains :
Moi, sans envie,
Je chanterai
Avec Sylvie ;
Je jouirai,
Et je dirai,
Toute la vie,
Rien n'est si beau
Que mon hameau.

Bernard.

§ 338. *Lettre au Roi de Prusse.*

Vous ordonnez que je vous dise
Tout ce qu'à Cirey nous faisons :
Ne le voyez-vous pas, sans qu'on vous en instruise ?
Vous êtes notre maître, et nous vous imitons :
Nous retenons de vous les plus belles leçons
De la sagesse d'Epicure.
Comme vous, nous sacrifions
A tous les arts, à la nature ;
Mais de fort loin nous vous suivons,
Ainsi tandis qu'à l'aventure
Le dieu du jour lance un rayon
Au fond de quelque chambre obscure,
De ces traits la lumière pure
Y peint du plus vaste horizon
La perspective en miniature.
Une telle comparaison
Se sent un peu de la lecture
Et de Kirker et de Newton.
Par ce ton si philosophique
Qu'ose prendre ma foible voix
Peut-être je gâte à la fois
La poésie et la physique.
Mais cette nouveauté me pique ;
Et du vieux code poétique
Je commence à braver les lois.
Qu'un autre dans ses vers lyriques,
Depuis deux mille ans répétés,
Brode encor des fables antiques :
Je veux de neuves vérités.
Divinités des bergeries,
Naïades des rives fleuries,
Satyres qui dansez toujours,
Vieux enfans que l'on nomme amours,
Qui faites naître en nos prairies
De mauvais vers et de beaux jours,
Allez remplir les hémistiches
De ces vers pilles et postiches,
Des rimailleurs suivant les cours.
D'une mesure cadencée
Je connois le charme enchanteur ;
L'oreille est le chemin du cœur ;

L'harmonie, et son bruit flatteur,
Sont l'ornement de la pensée ;
Mais je préfère avec raison
Les belles fautes de génie
A l'exacte et froide oraison
D'un puriste d'académie.
Jardins, plantés en symétrie,
Arbres nains tirés au cordeau,
Celui qui vous mit au niveau
En vain s'applaudit, se récrie,
En voyant ce petit morceau :
Jardins, il faut que je vous fuie ;
Trop d'art me révolte et m'ennuie ;
J'aime mieux ces vastes forêts,
La nature libre et hardie,
Irrégulière dans ses traits,
S'accorde avec ma fantaisie.
Mais dans ce discours familier
En vain je crois étudier
Cette nature simple et belle ;
Je me sens plus irrégulier,
Et beaucoup moins aimable qu'elle.
Accordez-moi votre pardon
Pour cette longue rapsodie ;
Je l'écrivis avec saillie,
Mais peu maître de ma raison,
Car j'étois auprès d'Emilie.

Voltaire.

§ 339. *Au Roi de Prusse.*

Sire,

Pendant que j'étois malade, votre majesté a fait plus de belles actions, que je n'ai eu d'accès de fièvre. Je ne pouvois répondre aux dernières bontés de votre majesté. Où aurois-je d'ailleurs adressé ma lettre ? A Vienne ? à Presbourg ? à Temesvar ? Vous pouviez être dans quelqu'une de ces villes ; et même, s'il est un être qui puisse se trouver en plusieurs lieux à la fois, c'est assurément votre personne, en qualité d'image de la divinité, ainsi que le sont tous les princes, et d'image très-pensante et très-agissante. Enfin, sire, je n'ai point écrit, parce que j'étois dans mon lit quand votre majesté couroit à cheval au milieu des neiges et des succès.

D'Esculape les favoris
Sembloient même me faire accroire
Que j'étois dans le seul pays
Où n'arrive point votre gloire.

Je n'ai mis qu'un pied sur le bord du Styx, mais je suis très-fâché, sire, du nombre des pauvres malheureux que j'ai vus passer. Les uns arrivoient de Scharding, les autres de Prague ou d'Iglau.

Au lieu de cette horrible guerre
Dont chacun sent les contre-coups,
A ce bon abbé de Saint-Pierre
Que ne vous en rapportez-vous ?

Il vous accorderoit tout aussi aisément, que Licurgue partagea les terres de Sparte, et qu'on donne des portions égales aux moines. Il établiroit les quinze dominations de Henri IV. Il est vrai pourtant que Henri IV n'a jamais songé à un tel projet. Les commis du duc de Sulli, qui ont fait ses mémoires, en ont parlé ; mais le secrétaire d'état Villeroi, ministre des affaires étrangères, n'en parle point. Il est plaisant qu'on ait attribué à Henri IV le projet de déranger tant de trônes, quand il venoit à peine de s'affermir sur le sien. En attendant, sire, que la diète Européane, ou Européène, s'assemble pour rendre tous les monarques modérés, et contens, votre majesté m'ordonne de lui envoyer ce que j'ai fait depuis peu du siècle de Louis XIV, car elle a le temps de lire quand les autres hommes n'ont point de temps. Je fais venir mes papiers de Bruxelles ; je les ferai transcrire, pour obéir aux ordres de votre majesté. Elle verra peut-être que j'embrasse un trop grand terrain ; mais je travaillois principalement pour elle, et j'ai jugé que la sphère du monde n'étoit pas trop grande. J'aurai donc l'honneur, sire, d'envoyer dans un mois à votre majesté un énorme paquet, qui la trouvera au milieu de quelque bataille, ou dans une

tranchée. Je ne sais si vous êtes plus heureux dans tout ce fracas de gloire, que vous l'étiez dans cette douce retraite de Remusberg.

Cependant, grand roi, je vous aime,
Tout autant que je vous aimai,
Lorsque vous étiez renfermé
Dans Remusberg et dans vous-même;
Lorsque vous borniez vos exploits
A combattre avec éloquence
L'erreur, les vices, l'ignorance,
Avant de combattre des Rois.

Recevez, sire, avec votre bonté ordinaire, mon profond respect, et l'assurance de cette vénération qui ne finira jamais, et de cette tendresse qui ne finira que quand vous ne m'aimerez plus.

Voltaire.

§ 340. *Au Roi de Prusse.*

Le Salomon du nord en est donc l'Alexandre;
Et l'amour de la terre en est aussi l'effroi!
Vos ennemis doivent apprendre
Qu'il faut que les guerriers prennent de vous la loi,
Comme on vit les savans la prendre.
J'aime peu les héros, ils font trop de fracas:
Je hais ces conquérans tiers ennemis d'eux-mêmes,
Qui dans les horreurs des combats
Ont placé tous les biens suprêmes,
Cherchant partout la mort, et la faisant souffrir
A cent mille hommes leurs semblables.
Plus leur gloire a d'éclat, plus ils sont haïssables.
O ciel! que je dois vous haïr!
Je vous aime pourtant, malgré tout ce carnage,
Dont vous avez souillé les champs de nos Germains;
Malgré tous ces guerriers que vos vaillantes mains
Font passer au sombre rivage,
Vous êtes un héros; mais vous êtes un sage:
Votre raison maudit les exploits inhumains,
Où vous força votre courage,
Au milieu des canons, sur des morts entassés,
Affrontant le trépas, et fixant la victoire,
Je vous pardonne tout, si vous en gémissez.

Je songe à l'humanité, sire, avant de songer à vous-mêmes; mais après avoir, en abbé de Saint-Pierre, pleuré sur le genre humain dont vous devenez la terreur, je me livre à toute la joie que me donne votre gloire. Cette gloire sera complète, si votre majesté force la reine de Hongrie à recevoir la paix, et les Allemands à être heureux. Vous voilà le héros l'Allemagne, et l'arbitre de l'Europe; vous en serez le pacificateur, et nos prologues d'opéra seront pour vous.

La fortune qui se joue des hommes, mais qui vous semble asservie, arrange plaisamment les événemens de ce monde. Je savois bien que vous feriez de grandes actions; j'étois sûr du beau siècle que vous alliez faire naître; mais je ne me doutois pas, quand le comte du Four alloit voir le maréchal de Broglio, et qu'il n'en étoit pas trop content, qu'un jour ce comte du Four auroit la bonté de marcher avec une armée triomphante au secours du maréchal, et le délivreroit par une victoire. Votre majesté n'a pas daigné jusqu'a présent instruire le monde des détails de cette journée. Elle a eu, je crois, autre chose à faire que des relations: mais votre modestie est trahie par quelques témoins oculaires, qui disent tous qu'on ne doit le gain de la bataille qu'à l'excès de courage et de prudence que vous avez montré. Ils ajoutent, que mon héros est toujours sensible, et que ce même homme, qui fait tuer tant de monde, est au chevet du lit de M. de Rotembourg. Voilà ce que vous ne me mandez point, et que vous pourriez pourtant avouer, comme des choses qui vous sont toutes naturelles.

Continuez, sire, mais faites autant d'heureux au moins dans ce monde, que vous en avez ôté; que mon Alexandre redevienne Salomon le plutôt qu'il pourra, et qu'il daigne se souvenir quelquefois de son ancien admirateur, de celui qui par le cœur est à jamais son sujet; de celui qui viendroit passer sa vie à vos pieds, si l'amitié, plus forte que les rois et les héros, ne le retenoit pas, et qui sera attaché à jamais à votre majesté avec le plus profond respect et la plus tendre vénération.

Voltaire.

§ 341. *Au Roi de Prusse.*

Sire,
J'ai reçu votre lettre aimable,
Et vos vers fins et délicats,
Pour prix de l'énorme fatras
Dont, moi pédant, je vous accable.
C'est ainsi qu'un franc discoureur,
Croyant captiver le suffrage
De quelque esprit supérieur,
En de longs argumens s'engage.
L'homme d'esprit, par un seul mot,
Répond à tout ce verbiage,
Et le discoureur n'est qu'un sot.

Votre humanité est plus adorable que jamais : il n'y a plus moyen de vous dire toujours votre majesté. Cela est bon pour des princes de l'Empire, qui ne voient en vous que le roi : mais moi, qui vois l'homme, et qui ai quelquefois de l'enthousiasme, j'oublie dans mon ivresse le monarque, pour ne songer qu'à cet homme enchanteur.

Dites-moi par quel art sublime
Vous avez pu faire à la fois
Tant de progrès dans l'art des rois,
Et dans l'art charmant de la rime ?
Cet art des vers est le premier,
Il faut que le monde l'avoue ;
Car des rois que ce monde loue,
L'un fut prudent, l'autre guerrier ;
Celui-ci, gai, doux et paisible,
Joignit le myrte à l'olivier,
Fut indolent et familier,
Cet autre ne fut que terrible.
J'admire leurs talens divers,
Moi qui compile leur histoire,
Mais aucun deux n'obtint la gloire
De faire de si jolis vers.
O mon héros, esprit fertile,
Animé de ce divin feu,
Régner et vaincre n'est qu'un jeu,
Et bien rimer est difficile !
Mais non, cet art noble et charmant
N'est pour vous qu'un délassement ;
L'homme universel que vous êtes !
Vous saisissez également
La lyre aimable des poëtes
Et de Mars le foudre assommant !
Tout est pour vous amusement,
Vos mains à tout sont toujours prêtes ;
Vous rimez non moins aisément
Que vous avez fait vos conquêtes.

Si la reine de Hongrie et le roi mon seigneur et maître voyoient la lettre de votre majesté, ils ne pourroient s'empêcher de rire, malgré le mal que vous avez fait à l'une, et le bien que vous n'avez pas fait à l'autre. Votre comparaison d'une coquette, est une chose aussi plaisante qu'en aient dit les Cesars, et les Antoines, et les Octaves vos devanciers, gens à grandes actions et à bons mots. Faites comme vous l'entendrez avec les rois : battez-les, quittez-les, querellez-vous, raccommodez-vous ; mais ne soyez jamais inconstant pour les particuliers qui vous adorent.

Vos faveurs étoient dangereuses
Aux rois qui le méritent bien.
Tous ces héros-là n'aiment rien,
Et leurs promesses sont trompeuses.
Mais moi qui ne vous trompe pas,
Et dont l'amour toujours fidèle
Sent tout le prix de vos appas,
Moi qui vous eusse aimé cruelle,
Je jouirai sans repentir
Des caresses et du plaisir
Qui fait votre muse infidèle.

Il pleut ici de mauvais livres et de mauvais vers. Mais comme votre majesté ne juge pas de tous nos guerriers par l'aventure de Lintz, elle ne juge pas non plus de l'esprit des François par les étrennes de la St. Jean, ni par les grossièretés de l'abbé des Fontaines.

Il n'y a rien de nouveau parmi nos sibarites de Paris. Voici le seul trait digne, je crois, d'être conté à votre majesté. Le cardinal de Fleuri, après avoir été assez malade, s'avisa il y a deux jours, ne sachant que faire, de dire la messe à un petit autel, au milieu d'un jardin où il geloit. M. Amelot et M. de Breteuil arrivèrent, et lui dirent, qu'il se jouoit à se tuer : *bon, bon, messieurs*, dit-il, *vous êtes des douillets.* A quatre-vingt-dix ans, quel homme ! sire, vivez autant, dussiez-vous dire la messe à cet âge, et moi la servir. Je suis avec le plus profond respect.

Voltaire.

§ 342. *Au Roi de Prusse.*

Du héros de la Germanie,
Et du plus bel esprit des rois,
Je n'ai reçu depuis trois mois
Ni beaux vers, ni prose polie :
Ma muse en est en léthargie.
Je me réveille aux fiers accens
De l'Allemagne ranimée,
Aux fanfares de votre armée,
A vos tonnerres menaçans,
Qui se mêlent aux cris perçans
Des cent voix de la renommée.
Je vois de Berlin à Paris,
Cette déesse vagabonde
De Frédéric et de Louis
Porter les noms au bout du monde ;
Ces noms que la gloire a tracés
Dans un cartouche de lumière,
Ces noms qui répondent assez
Du bonheur de l'Europe entière,
S'ils sont toujours entrelacés.

Quels seront les heureux poëtes,
Les chantres boursoufflés des rois,
Qui pourront élever leurs voix,
Et parler de ce que vous faites?
C'est à vous seul de vous chanter,
Vous qu'en vos mains j'ai vu porter
La lyre et la lance d'Achille;
Vous qui rapide en votre style,
Comme dans vos exploits divers,
Faites de la prose et des vers
Comme vous prenez une ville.
D'Horace heureux imitateur,
Sa gaîté, son esprit, sa grâce,
Ornent votre style enchanteur:
Mais votre muse le surpasse
Dans un point cher à notre cœur.
L'Empereur protégeoit Horace,
Et vous protégez l'Empereur.
Fils de Mars et de Calliope,
Et digne de ces deux grands noms,
Faites le destin de l'Europe,
Et daignez faire des chansons;
Et quand Thémis avec Bellone,
Par votre main raffermira
Des Césars le funeste trône:
Quand le Hongrois cultivera,
A l'abri d'une paix profonde,
Du Tokai la vigne féconde:
Quand partout son vin se boira,
Qu'en le buvant on chantera
Les pacificateurs du monde;
Mon prince à Berlin reviendra;
Mon prince à son peuple qui l'aime
Libéralement donnera
Un nouvel et bel opéra,
Qu'il aura composé lui-même.
Chaque auteur vous applaudira;
Car tout envieux que nous sommes
Et du mérite et d'un grand nom,
Un poëte est toujours fort bon
A la tête de cent mille hommes.
Mais, croyez-moi, d'un tel secours
Vous n'avez pas besoin pour plaire;
Fussiez-vous pauvre comme Homère,
Comme lui vous vivrez toujours.
Pardon; si ma plume légère,
Que souvent la vôtre enhardit,
Ecrit toujours au bel esprit,
Beaucoup plus qu'au roi qu'on révère.
Le nord à vos sanglans progrès,
Vit des rois le plus formidable;
Moi qui vous approchai de près
Je n'y vis que le plus aimable.

Voltaire.

§ 343. *Au Roi de Prusse.*

Sire,

Je vous ai remercié de votre porcelaine; *le roi mon maître* n'en a pas de plus belle; aussi ne m'en a-t-il point envoyé. Mais je vous remercie bien plus de ce que vous m'ôtez, que je ne suis sensible à ce que vous me donnez. Vous me retranchez tout net neuf années dans votre dernière lettre. Jamais notre Contrôleur G. des finances n'a fait de si grands changemens. Votre majesté à la bonté de me faire compliment sur mon âge de soixante et dix ans. Voilà comme on trompe toujours les rois. J'en ai soixante et dix-neuf, s'il vous plaît, et bientôt quatre-vingts. Ainsi je ne verrai point la destruction que je souhaitois si passionnément de ces vilains Turcs, qui enferment les femmes et qui ne cultivent point les beaux-arts.

Vous ne voulez donc point remplacer Thiriot votre historiographe des cafés. Il s'acquitoit parfaitement de cette charge; il savoit par cœur le peu de bons vers, et le grand nombre des mauvais qu'on faisoit dans Paris: c'étoit un homme bien nécessaire à l'état.

Vous n'avez donc plus dans Paris
De courrier de littérature.
Vous renoncez aux beaux esprits,
A tous les immortels écrits
De l'almanach et du mercure.
L'in-folio ni la brochure
A vos yeux n'ont donc plus de prix:
D'où vous vient tant d'indifférence?
Vous soupçonnez que le bon temps
Est passé pour jamais en France;
Et que notre antique opulence
Aujourd'hui fait place en tout sens
Aux guenilles de l'indigence.
Ah! jugez mieux de nos talens,
Et voyez quelle est notre aisance.
Nous sommes et riches et grands,
Mais c'est en fait d'extravagance.
J'ai même très-peu d'espérance
Que monsieur l'abbé Savatier,
Malgré sa flatteuse éloquence,
Nous tire jamais du bourbier
Où nous a plongé l'abondance
De nos barbouilleurs de papier.
Le goût s'enfuit, l'ennui nous gêne,
On cherche des plaisirs nouveaux:
Nous étalons pour Melpomène
Quatre ou cinq sortes de tréteaux
Au lieu du théâtre d'Athène.
On critique, on critiquera,
On imprime, on imprimera
Des beaux écrits sur la musique,
Sur la science économique,
Sur la finance et la tactique
Et sur les filles d'opéra.
En province une académie
Enseigne méthodiquement
Et calcule très-savamment
Les moyens d'avoir du génie.
Un auteur va mettre au grand jour
L'utile et la profonde histoire
Des singes qu'on montre à la foire,
Et de ceux qui vont à la cour.
Peut-être un peu de ridicule
Se joint-il à tant d'agrémens;
Mais je connois certaines gens
Qui vers les bords de la Vistule
Ne passent pas si bien leur temps.

Voltaire.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER LIVRE.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE TROISIÈME.

Odes héroïques, morales et anacréontiques, scènes dramatiques, epîtres, discours, satires.

—o—

N. B. Tous les articles précédés d'un astérique ne sont point dans la première édition.

Sections		Auteurs	Pag.
1	*ODE à la fortune	*La Harpe*	1
2	*Portraits	*Malherbe*	3
3	Ode au comte du Luc	*J. B. Rousseau*	4
4	Ode au prince Eugène	——	8
5	Ode au duc de Vendôme	——	10
6	Ode à Malherbe	——	11
7	Ode sur la bataille de Péterwaradin	——	13
8	*Ode aux princes chrétiens	——	14
9	Ode à la fortune	——	17
10	Ode sur la mort du prince de Conti	——	18
11	Ode à la paix	——	21
12	*Ode à une veuve	——	24
13	Ode à M. d'Ussé	——	24
14	Ode à l'abbé Courtin	——	25
15	Ode au marquis de la Fare	——	26
16	*Ode à l'abbé Chaulieu	——	27
17	Ode sur la vie humaine	——	28
18	Ode sur la mort de J. B. Rousseau	*Pompignan*	28
19	Ode sur la journée de Fontenoi	*Fréron*	29
20	Ode sur le système de Copernic	*Malfilâtre*	31
21	Ode à Buffon, sur ses détracteurs	*Le Brun*	32
22	Ode à Malherbe, sur les douceurs de la vie champêtre	*Racan*	33
23	Ode sur Fontenoi	*Chaulieu*	34
24	Ode sur le siecle pastoral	*Gresset*	35
25	*Ode sur la violence et les fureurs de l'amour	*L'abbé de Lille*	36
26	*Portrait d'Iris	*La Fontaine*	36
27	*L'amour mouillé	——	37
28	*Ode à Barine	*La Harpe*	37
29	Danger de réveiller l'amour	*La Motte*	37
30	Les souhaits	——	38
31	Le ruisseau	*Pannard*	38
32	L'amour fouetté	*Bernard*	38
33	La rose	——	38
34	L'amour et les nymphes	*Bernis*	39
35	L'amour papillon	——	39
36	*Scène de l'école des femmes	*Molière*	39
37, 38,	Scènes du misantrope	——	42
39,* 40,	*Scènes du Tartuffe	——	49
41	Scène d'Amphitrion	——	57
42, 43, 44	Scènes des femmes savantes	——	64
45	Scène des plaideurs	*Racine*	71
46	Scène du Mercure galant	*Boursault*	76
47	Scène du glorieux	*Destouches*	78
48	Scène du joueur	*Regnard*	80
49	Scène du légataire	——	82
50	Scène de la métromanie	*Piron*	87
51	Scène du méchant	*Gresset*	91
52	Scène de l'inconstant	*Colin d'Arleville*	94
53	Scène de Sertorius	*Corneille*	97
54	Scène de Cinna	——	101
55	Scène d'Andromaque	*Racine*	106
56	Scène de Britannicus	——	108
57	*Scène de Bajazet	——	109
58	Scène de Mithridate	——	113
59	Scène d'Iphigénie	——	117
60	*Autre scène d'Iphigénie	——	119
61	*Scène de Phèdre	——	121
62	*Scène d'Atrée et Thieste	*Crébillon*	125
63	Scène de Rhadamiste et Zénobie	——	126
64	*Scène de Brutus	*Voltaire*	128
65	*Scène de Zaïre	——	129
66	*Scène de la mort de César	——	133
67	Scène d'Alzire	——	135
68	Scène de Mahomet	——	136
69	*Scène de Mérope	——	139
70	Scène de l'orphelin de la Chine	——	141
71	Extrait d'une scène de Didon	*Pompignan*	143

EPITRES.

72	Au marquis de Seignelay	*Boileau*	143
73	*A Racine	——	146
74	*A la marquise du Châtelet	*Voltaire*	148
75	Sur l'agriculture	——	149
76	A Georges I.	——	151
77	A Mde. Dénis	——	151

Sections		Auteurs.	Pag.
78	A Marmontel	——	153
79	A M. D. D. N. la Chartreuse	*Gresset*	153
80	Sur la paresse	*Bernis*	159
81	Aux poëtes	*Marmontel*	159
82	*A sa sœur	*Gresset*	162
83	*A madame la duchesse de Devonshire	*L'abbé de Lille*	166
84	A l'amitié	*St. Aulaire*	167
	DISCOURS.		
85	Il y a dans toutes les conditions une mesure de biens et de maux qui les rend égales	*Voltaire*	168
86	*Sur la liberté de l'homme	——	170
87	Sur la modération en tout	——	173
88	*Sur la nécessité de règler ses désirs	——	175
89	*Sur la nature de l'homme	——	176
90	Satire à mon esprit	*Boileau*	178
91	Le dix-huitième siècle	*Gilbert*	185

LIVRE QUATRIÈME.

Elégies, pastorales, contes, fables, stances, romances, chansons, madrigaux, épigrammes, ballades, sonnets, &c. mélanges.

Sections		Auteurs.	Pag.
	ELEGIES.		
1	Ovide sur son départ pour l'exil	*Pompignan*	187
2	Sur la disgrâce de M. Fouquet	*La Fontaine*	189
	IDYLLES.		
3	*Sur la paix	*Racine*	190
4	Les moutons	*Mde. Déshoulières*	192
5	Sur ses enfans	——	193
6	Les oiseaux	——	193
7	Les fleurs	——	194
8	Le ruisseau	——	195
9	*Le berceau	*Lévizac*	197
	EGLOGUES.		
10	Climène	*Segrais*	199
11	Ismène	*Fontenelle*	200
12	Combat pastoral	*La Motte*	201
	CONTES.		
13	*Philémon et Baucis	*La Fontaine*	203
14	*La matrone d'Ephèse	——	206
15	Thélème et Macare	*Voltaire*	209
16	L'ennui et le plaisir	*Ricard*	210
17	Daphné métamorphosée en laurier	*De St. Ange*	211
	FABLES.		
18	La mort et le bûcheron	*La Fontaine*	214
19	La besace	——	214
20	Le renard et la cicogne	——	215
21	Le chêne et le roseau	——	215
22	L'oiseau blessé d'une flèche	——	216
23	Le renard et les raisins	——	216
24	Les loups et les brebis	——	216
25	Le vieillard et ses enfans	——	217
26	Le laboureur et ses enfans	——	217
27	Les médecins	——	218
28	Le lion s'en allant en guerre	——	218
29	Prébus et Borée	——	218
30	Les animaux malades de la peste	——	219
31	La cocne et la mouche	——	220
32	La laitière et le pot au lait	——	221
33	Le chat, la belette et le petit lapin	——	221
34	Le savetier et le financier	——	222
35	Le lion, le loup, et le renard	——	223
36	Les obsèques de la lionne	——	224
37	Les deux chiens et l'âne mort	——	225
38	Les deux pigeons	——	225
39	Le singe et le léopard	——	227
40	Le gland et la citrouille	——	227
41	Le vieillard et les trois jeunes hommes	——	228
42	L'amour et la folie	——	229
43	La forêt et le bûcheron	——	229
44	Le renard, le loup et le cheval	——	230
45	*Le philosophe Scythe	——	230
46	Le paysan du Danube	——	231
47	*Le paon se plaignant à Junon	——	232
48	*Le geai paré des plumes du paon	——	233
49	*Le héron	——	233
50	*Le corbeau, la gazelle, la tortue et le rat	——	234
51	L'imagination et le bonheur	*Le Parisien, attribuée à Mlle Bernard*	236
52	Mercure et les ombres	*La Motte*	237
53	Le portrait	——	237
54	Le vieux poirier et le jeune abricotier	*Pesselier*	238
55	L'homme et la marmotte	——	239
56	Les deux potiers	*Richer*	239
57	Le livre de la raison	*L'abbé Aubert*	239
58	L'enfant et la poupée	*Vadé*	239
59	Le sommeil du tyran	*Bret*	240
60	L'araignée et le ver à soie	*Boisard*	240
61	Le père et ses deux fils	*Le duc de Nivernois*	240
62	La coquette et l'abeille	*Florian*	242
63	Le léopard et l'écureuil	——	242
64	Le jardinier et son maître	*Le Ch. de Lille*	243
65	Le merle et le ver luisant	*Dorat*	244
66	Le fils ingrat	*L'abbé le Monnier*	244
	STANCES.		
67	Conseils à Thémire	*Moncrif*	246
68	La bergère délaissée	*Anonyme*	246
69	Les regrets	*La Harpe*	247
70	Sur le nouvel an	*J. B. Rousseau*	248
71	Sur l'opera	*Pannard*	248

Sections — Auteurs. — Pag.

72 Le bonheur de la solitude — *Florian* — 249
73 A Mde. la Dauphine, infante d'Espagne — *Voltaire* — 249
74 Sur différens sujets de morale — *Mde. Déshoulières* — 250

ROMANCES.

75 Les amours infortunés de Raoul de Coucy et de Gabrielle de Vergy — *Le duc de la Vallière* — 254
76 Alexis et Alis — *Moncrif* — 255
77 Sur un enfant dans son berceau — *Berquin* — 257
78 Plaintes d'une femme abandonnée — —— — 258
79 Daphné — *Marmontel* — 259
80 Pétrarque — —— — 259
81 L'Amante abandonnée — *Anonyme* — 260
82 Clemence Isaure — *Florian* — 260

VAUDEVILLES.

83 Le temps passé et le temps présent — *Pannard* — 261
84 *Pouvoir de l'or — —— — 262

CHANSONS.

85 La fauvette — *La marquise d'Antremont* — 263
86 Légèreté de Lisette — *La Harpe* — 263
87 Les regrets — *Anonyme* — 263
88 Les trocs — *Dufresny* — 264
89 Vœux d'un ivrogne — *Adam Billaud* — 264
90 L'emploi du temps — *Moncrif* — 264
91 Sur le plaisir — *La comtesse de Murat* — 264
92 A la belle Gabrielle — *Attribuée à Henri IV.* — 264
93 Sur mde. de la Vallière — *Moncrif* — 265
94 Egalité originelle des hommes — *De Coulanges* — 265
95 Les adieux — *L'abbé Lattaignant* — 265

MADRIGAUX.

96 *Les deux dons — *J. B. Rousseau* — 265
97 *L'amour et Vénus — *Bainville* — 265
98 *Sur la maîtresse d'un cabaret — *Bernis* — 265
99 A mde. du Châtelet — *Voltaire* — 265
100 A mde. de Rupelmonde — —— — 266
101 A mde. la princesse Ulrique de Prusse — —— — 266
102 *A mde. Martel — *Lainez* — 266
103 *A mde. de ***, en lui envoyant les œuvres du roi de Prusse — *Voltaire* — 266
104 *A mde. de Boufflers, en lui envoyant la Henriade — —— — 266
105 *A mde. du Châtelet, en lui envoyant l'histoire de Charles XII. — —— — 267
106 *A mde. de Pompadour après une maladie — —— — 267
107 *A mde. de *** — *Bernis* — 267
108 *A mde. de *** — *Fontenelle* — 267
109 *A mde. de *** — *Voltaire* — 267
110 *A mde. de Pompadour dessinant une tête — —— — 267
111 *A mde. du Bocage — —— — 267
112 *A la princesse de Babilone — —— — 267
113 *Sur mde. de *** — *Cotin* — 268
114 *A mde. de *** sur un passage de Pope — *Voltaire* — 268
115 *A la même — —— — 268
116 *A mde. de ***. Les deux amours — —— — 268

Sections — Auteurs. — Pag.

117 *A la même — —— — 268
118 *A mde. d'Antremont — —— — 268
119 *A mde. du Châtelet — —— — 268
120 *Sur un baiser que la Dauphine donna à Alain Chartier — —— — 269
121 *A mde. de *** qui se plaignoit d'être agée de 80 ans — *Bernis* — 269
122 *A mde. de *** — *Boufflers* — 269

PORTRAITS.

123 *De mde. de *** — *Chaulieu* — 269
124 *De mde. de la Vallière — *Voltaire* — 270
125 *De l'amitié — *Perrault* — 270
126 *De Clarice — *Fontenelle* — 270

BOUQUETS.

127 *A M. Caze — *Mde. Déshoulières* — 271
128 *A mde. la C. de S. — *Marmontel* — 272
129 A mde. *** — *M. Dutens* — 272
130 *A mde. Lullin — *Voltaire* — 273
131 *A mde. de Villars — —— — 273
132 *Sur deux danseuses célèbres — —— — 273
133 *A mde. de Bouillon — —— — 273
134 *A mde d'Aiguillon — —— — 273

EPIGRAMMES.

135 *Contre un avocat — *La Harpe* — 273
136 *Sur Didon — *Anonyme* — 273
137 *Sur la mort de Samblançay — *Marat* — 274
138 *Contre deux buveurs — —— — 274
139 Sur l'Iphigénie de le Clerc — *Racine* — 274
140 L'origine des sifflets — —— — 274
141 Sur la Judith de Boyer — —— — 274
142 *Contre Desmarets — *Boileau* — 274
143 *Contre Saint-Sorlin — —— — 274
144 *Contre un Athée — —— — 274
145 Sur la manière de réciter du poëte Santeuil — —— — 274
146 *L'amateur d'horloges — —— — 275
147 Sur le Germanicus de Pradon — *Racine* — 275
148 Sur le Sésostris de Longepierre — —— — 275
149 *Sur Andromaque — —— — 275
150 *Contre Perrault — *Boileau* — 275
151 *Contre Cotin — —— — 275
152 *Sur ce qu'on avoit lu à l'académie des vers contre Homère et Virgile — —— — 275
153 *A Perrault, sur les livres qu'il a faits contre les anciens — —— — 276
154 *Sur le même sujet — —— — 276
155 *Au même — —— — 276
156 *Au même — —— — 276
157 *Aux auteurs du journal de Trevoux — —— — 276
158 *Contre les courtisans — *Chaulieu* — 277
159 *Sur le même sujet — *La Fare* — 277
160 *Sur l'élection de M. de Chamillard à l'académie — *Chaulieu* — 277
161 *Sur l'élection de M. de la Loubère — —— — 277
162 *Contre l'inconstance du temps présent — —— — 277
163 *Les deux Vénus — *J. B. Rousseau* — 277
164 *Malice de l'amour — —— — 277
165 *Le pouvoir des yeux de Calisie — —— — 278
166 *Le mauvais lot — —— — 278
167 Sur un huissier — —— — 278
168 Contre mde. de *** — —— — 278
169 Contre un ivrogne — —— — 278

Sections		Auteurs.	Pag.
170	Sur le monde	*J. B. Rousseau*	278
171	A un pied-plat qui faisoit courir de faux bruits contre l'auteur	——	278
172	Contre ceux qui s'érigent en juges des auteurs	——	278
173	Le charlatan	——	278
174	Sur la descente d'Orphée aux enfers	——	279
175	*Sur mde. de ***	——	279
176	*Pour une dame nouvellement mariée	——	279
177	Contre un fat	——	279
178	*Contre les odes de la Motte	——	279
179	Contre le même, sur son Iliade	——	279
180	Contre le même, sur le même sujet	——	279
181	Contre le même, sur ses fables	——	279
182	*Contre le même, sur le même sujet	*Chaulieu*	280
183	Contre Fontenelle	*J. B. Rousseau*	280
184	Contre un ivrogne	——	280
185	A un critique moderne	——	280
186	Contre un rimeur braillard	——	280
187	Sur les procès	——	280
188	*La chose difficile	——	280
189	Danger de la critique	——	280
190	Contre un homme plein de lui-même	——	280
191	Sur la fortune qu'on fait à la cour	——	281
192	Contre certains auteurs	——	281
193	Les prôneurs intéressés	——	281
194	Aux journalistes de Trévoux	——	281
195	*Aux mêmes	——	281
196	*Contre Montfort	——	281
197	*Contre Danchet	——	281
198	*Contre M. ***	——	281
199	Contre du Pogge	——	281
200	La quittance	——	282
201	*Contre un homme à prétentions	——	282
202	Contre M. ***	——	282
203	Contre l'antiquité	*D'Arcilly*	282
204	Contre Covpel	——	282
205	Sur le remboursement des rentes	——	282
206	Contre un homme très-méchant	*Anonyme*	282
207	Contre Ménage	*La Monnoie*	282
208	Contre le mariage	*Mancroix*	282
209	Sur l'académie	*La Condamine*	282
210	*L'avare converti	——	282
211	*Contre l'académie	*Piron*	283
212	Sur la rétractation qu'un auteur fit de ses pièces de théâtre	——	283
213	Sur le portrait de l'abbé le Blanc	——	283
214	Contre un mauvais poëte	*Anonyme*	283
215	Contre un plat auteur	*Sautereau de Marsy*	283
216	Contre M. ***	*Anonyme*	283
217	Contre une vieille coquette	*Pesselier*	283
218	Contre un homme qui n'écrivoit que pour son plaisir	*De Rubel*	285
219	Sur les prédicateurs modernes	*Anonyme*	283
220	Vanité de la grandeur	*Patru*	284
221	Contre un mauvais poëte rempli d'amour-propre	*Anonyme*	284
222	Bon mot de Caton	*Baraton*	284
223	Les gages	——	284
224	Le voleur	——	284
225	Contre deux poëtes médiocres	*Betoulaud*	285
226	Contre un mauvais médecin	*François de Neufchâteau*	285
227	*Sur Hercule	*Voltaire*	285
228	*Sur un miroir	——	285

INSCRIPTIONS.

229	*Sur une urne	*Lévizac*	285
230	*Pour la ville d'Arcis sur Aude	*Piron*	286
231	*Pour la galerie de Cirey	*Voltaire*	286
232	*Pour la statue de l'amour	——	286
233	*Sur une statue de Niobé	——	286
234	*Sur la statue de Vénus par Praxitèle	——	286

EPITAPHES.

235	De la Fontaine	*La Fontaine*	286
236	D'un mauvais auteur	*J. B. Rousseau*	286
237	*De M. ***	——	286
238	D'un grammairien	*Piron*	286
239	D'un poëte	*Destouches*	286
240	*De Saint-Pavin	*Fienbet*	286
241	*D'un homme comme il y en a tant	*Boileau*	287
242	D'un homme de lettres	*Lévizac*	287
243	*D'une femme par son mari	*Anonyme*	287
244	*De Piron	*Piron*	287
245	*Du Chevalier de Boufflers	*Boufflers*	287
246	*Du docteur Arnauld	*Boileau*	287
247	*De mde. Boileau, mère du poëte	——	287

PORTRAITS.

248	*De mlle. de Lamoignon	——	287
249	*De Tavernier	——	288
250	*Du M. Hamon, médecin	——	288
251	*De Racine	——	288
252	De Boileau Despréaux	*J. B. Rousseau*	288
253	De Baron, le Roscius François	——	288
254	*De mlle. le Couvreur	*Voltaire*	288
255	*De Pierre le grand	——	289
256	*Du père Calmet	——	289
257	De Leibnits	——	289
258	*De M. le Noir	*Vigée*	289
259	Du comte de Tressan	*L'abbé de Lille*	289
260	De M. Carron, prêtre François	——	289
261	Du pape Pie VI.	——	289

QUATRAINS.

262	*Sur la violette	*Desmarets*	290
263	*Sur des œillets arrosés par le grand Condé	*Mlle. de Scudery*	290
264	*Sur la nature de Dieu	*Attribué à Voltaire*	290
265	Sur l'incertitude de la vie	*Mancroix*	290
266	*A M. le comte de *** au sujet de l'impératrice reine	*Voltaire*	290
267	*A M. de *** sur l'impératrice de Russie	——	290
268	*Au roi Stanislas	——	290
269	*Sur les Barmécides	——	291
270	*Suite de quatrains pour tenir lieu de ceux de Pibrac	——	291
271	Sur l'inconséquence des hommes	——	292
272	*Sur la légèreté des résolutions	*Anonyme*	292
273	*Sur l'utilité des censeurs	*Anonyme*	292

Sections		Auteurs.	Pag.
274	*Sur Léandre	*Voltaire*	292
275	*A mde. de ***	*Saint-Peravi*	292
276	*Sur un bavard	*Voltaire*	293
277	*Sur le magasin de porcelaines de Versailles	*Boufflers*	293
278	*Sur l'ingratitude des hommes	*Baraton*	293
279	Sur Bernouilly	*Voltaire*	293
280	*Pour mde. du Châtelet	——	293
281	*A M. Bernard, auteur de l'art d'aimer	——	293
282	*A M. de la Harpe	——	293
	SONNETS.		
283	*Contre le Cardinal de Richelieu	*Maynard*	293
284	*La belle matineuse	*Malleville*	294
285	*Contre Colbert	*Hénault*	294
286	*Sur une des parentes de l'auteur	*Boileau*	294
287	*Sur l'avorton	*Henault*	295
288	*Recours d'un pécheur à la bonté de Dieu	*Desbarreaux*	295
289	*Apollon et Daphné	*Fontenelle*	295
290	*Au marquis de la Fare	*J. B. Rousseau*	296
291	*Au comte Algarotti	*Anonyme*	296
	RONDEAUX.		
292	*A Benserade	*Prepetit de Grammont*	296
293	*A un homme sujet à des douleurs de sciatique	*Billaut*	296
294	*Conseils à Iris	*Mde. Deshoulieres*	297
295	*Remède contre l'amour	——	297
	TRIOLETS.		
296	*Sur M. *** qui étoit fort obscur dans ses écrits	*Anonyme*	297
297	*Contre Danchet, Nadal et Saint-Didier	*Voltaire*	297
298	*VILLANELLE. Complainte de deux bergers	*Passerat*	298
299	*LAI. Sur la grandeur humaine	*Anonyme*	298
	APPENDICE OU MÊLANGES.		
300	*Le temple du goût	*Voltaire*	298
301	*Lettre à l'abbé de Chaulieu	——	307
302	*Lettre à mgr. le grand Prieur	*Courtin et Voltaire*	307
303	*Réponse de l'abbé de Chaulieu	*Chaulieu*	309
304	*La retraite	——	310
	*Louange de la paresse	*La Fare*	311
305	*Epître au marquis de la Fare	*Chaulieu*	312
306	*Plainte sur la mort du même	——	315
307	*Epître à M. le comte Algarotti	*Voltaire*	316
308	Epître à M. le comte de Tressan	——	317
309	*Epître à M. Desmahis	——	317
310	*Epître au président Hénaut	——	318
311	*Epître à Fontenelle	——	318
312	*Hymne à l'amitié	*Bernard*	319
313	*L'amitié	*Colardeau*	319
314	*Réponse à une dame ou soi-disant telle	*Voltaire*	324
315	*L'hiver, Idylle	*Mde. Déshoulières*	325
316	L'automne	*Bernard*	326
317	L'hiver	——	326
318	Le printemps	——	327
319	*Medée invoquant les démons	*Quinault*	328
320	*Les géans terrassés	——	328
321	*Hymne à la beauté	*Mlle. Bernard*	329
322	*Horace et Lydie	*Le duc de Nivernois*	329
323	*La sensitive	*Roucher*	329
324	*Dialogue entre un passant et une tourterelle	*Anonyme*	330
325	*Rapidité de la vie	*Scrasin*	330
326	*A M. Gervasi	*Voltaire*	330
327	*Aux mânes de Genouville	——	331
328	Vers faits en passant au village de Lawfelt	—	332
329	*A M. Bernard		332
330	*Au roi Stanislas		333
331	*Sur le départ du roi de Prusse	——	333
332	*Au roi de Prusse	——	333
333	*A M. H***	——	333
334	*Epître à M. Pallu	——	334
335	*A mde Dudeffans	——	334
336	*A M. le marquis des Issarts	——	335
337	Le Hameau	*Bernard*	335
338	*Lettre au roi de Prusse	*Voltaire*	336
339	*Au même	——	337
340	*Au même	——	338
341	*Au même	——	339
342	*Au même	——	339
343	*Au même	——	340

NOTICE

DES ÉCRIVAINS

DONT ON A DONNÉ DES EXTRAITS DANS CE RECUEIL.

ABBADIE (*Jacques*) ministre Calviniste, né dans le Bearn en 1654 et mort à Londres en 1727, sur la paroisse de *Mary-le-bone*, à l'âge de 73 ans. Après avoir fait avec distinction son cours d'études à Sedan, il voyagea pour son instruction en Hollande et en Allemagne. De retour en France, il y exerça les fonctions de son ministère. Sa réputation le fit appeler à Berlin, d'où il passa en Angleterre et ensuite en Irlande où il obtint le doyenné de Killaloé. La pureté de ses mœurs, la droiture et l'aménité de son caractère, l'étendue de ses connoissances, et son éloquence simple et naturelle le firent également rechercher des grands et des gens de lettres. C'est en Angleterre qu'il composa la plus grande partie de ses ouvrages. Les plus estimés sont ses traités *de la vérité de la religion chrétienne, de la divinité de Jésus-Christ*, et de *l'art de se connoître soi-même*. Ces traités, qui méritèrent également les suffrages des catholiques et des protestans, furent traduits dans toutes les langues, et méritoient bien cet honneur: ce qui les distingue est la force dans le raisonnement et l'énergie dans le style.

AGUESSEAU (*Henri François d'*) né à Limoges en 1668 et mort à Paris en 1751. Ce célèbre magistrat annonça dès l'enfance ce qu'il seroit un jour : ses progrès dans les premières connoissances furent aussi prompts que brillans. A peine sorti du collége, il rechercha de préférence la société des gens de lettres, et surtout celle de Racine et de Despréaux. Entraîné par les charmes de la poésie, il s'y livra d'abord, mais sans que ce goût nuisît aux études plus sérieuses dont il étoit occupé. Avocat-Général en 1691, Procureur-Général en 1700 et Chancelier au commencement de la régence, il déploya dans toutes ces places les plus grands talens et la plus inflexible équité. Il n'aspira dans toutes qu'à être utile, sans jamais songer à s'enrichir. Après un long ministère, il ne laissa d'autre fruit de ses épargnes que sa bibliothèque ; encore même n'y mettoit-il qu'une certaine somme par an. On a dit de lui qu'il *pensoit en philosophe et parloit en orateur*. Ses principes d'éloquence étoient de réunir la force de la dialectique à l'ordre de la géométrie, en y ajoutant les richesses de l'érudition et les charmes de l'art de la persuasion. Son style est clair, châtié et harmonieux ; mais quelquefois on peut y désirer plus de chaleur. La vie entière de cet homme célèbre à tant de titres fut partagée entre les fonctions de la magistrature et la pratique des vertus chrétiennes.

ALEMBERT (*Jean le rond d'*) né à Paris en 1717, et mort dans la même ville en 1783. D'Alembert a été un de ces génies précoces qui se développent avant le temps. A dix ans, il fit l'étonnement de ses maîtres. Ayant fini de très-bonne heure avec le plus grand éclat son cours d'études au collége Mazarin, il s'adonna aux mathématiques, et devint en peu de temps un des premiers mathématiciens de l'Europe : mais ce goût pour les sciences abstraites ne l'empêcha pas de cultiver en même temps les belles-lettres. Reçu à l'académie Françoise, il fut choisi, à la mort de Duclos, pour en être le secrétaire perpétuel, fonction honorable qu'il remplit avec éclat. Ses principaux ouvrages de littérature sont la *préface de l'Encyclopédie*, un des chefs-d'œuvre de notre langue ; différens morceaux d'histoire et de belles-lettres dans ce dictionnaire ; des *mélanges d'histoire, de littérature et de philosophie* ; et les éloges des académiciens lus dans les séances publiques de l'académie. Tous ces ouvrages sont sagement et purement écrits: il est aisé de voir à leur lecture que d'Alembert avoit fait une

étude particulière de sa langue. On trouvera dans ses éloges des parallèles ingénieux, des réflexions fines, et des portraits bien peints: mais on y désirera quelquefois un style moins entortillé, moins de prétentions à la finesse, et moins de recherche dans les pensées. On voit qu'il avoit pris Fontenelle pour modèle. On trouvera aussi dans quelques-uns de ses autres ouvrages des jugemens faux en matière de goût; il est des objets qui sont faits pour être sentis et non pas analysés. Les mœurs de d'Alembert furent simples et pures. Sans ambition, quoique avec une fortune médiocre, il refusa l'éducation du Czar Paul I. S'il n'avoit pas eu le malheur d'être un des coryphées du parti philosophique, il eût joui d'une estime générale. D'Alembert a été de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe.

ANTREMONT (*N. Marquise d'*) distinguée par les grâces et la finesse de son esprit. On a d'elle quelques jolies pièces insérées dans les journaux et dans l'almanach des muses.

ANQUETIL (*Louis-Pierre*) Génovefin. Ce religieux estimable cultiva dans la retraite son goût pour les lettres. Les principaux fruits de ses recherches ont été *l'esprit de la ligue* en 3 volumes, et son *précis de l'histoire générale*, en 9. Ce dernier ouvrage, qui manquoit dans notre langue, a réuni tous les suffrages par la justesse des vues, la sagesse qui y règne et l'impartialité avec laquelle il est écrit.

ATTAIGNANT, voyez LATTAIGNANT.

AUBERT (*Jean-Louis*) né en 1731 a publié en 1766 un recueil de fables assez médiocres: mais parmi lesquelles il y en a un petit nombre qu'on lit avec plaisir. Ses autres ouvrages sont entièrement oubliés. Il a aussi travaillé à différens journaux, et a été le rédacteur des *petites affiches de Paris*, journal dont la partialité étoit quelquefois révoltante, et dont souvent le moindre défaut étoit de manquer de goût.

AULAIRE, voyez SAINT-AULAIRE.

BARATON. (————) il eut part au dictionnaire des rimes de Richelet, dont il fit retrancher les mots, qui auroient pu offenser les personnes délicates. On a de lui un petit recueil d'épigrammes publié en 1705, qu'on ne trouve plus que dans les bibliothèques, et qu'on ne lit guères plus. Néanmoins parmi ces épigrammes, il y en a quelques-unes assez heureuses et d'une tournure piquante et inattendue.

BARTHELEMY (*Jean Jacques*) né en 1716 et mort à Paris en 1795. Outre un grand nombre de mémoires qu'on trouve dans les mémoires des inscriptions, on doit à cet illustre savant le petit roman de *Carite et de Polidore*, et le *voyage du jeune Anacharsis en Grèce*. Ce dernier ouvrage, qui lui avoit coûté trente ans de travail, fut accueilli avec enthousiasme et ouvrit à l'auteur les portes de l'académie Françoise. Une érudition immense, une connoissance exacte de la Grèce et des mœurs de ses anciens habitans, un style pur et varié selon les sujets, des rapprochemens heureux et des allusions fines et ingénieuses, tel est le mérite de cet ouvrage qu'on lira toujours avec autant de plaisir que d'instruction; une simplicité d'enfant, des mœurs douces, un caractère franc et ouvert, et un cœur sensible, fut celui de son modeste auteur. M. le Duc de Nivernois a écrit sa vie.

BATTEUX (*Charles*) né en 1713 au village d'Alland'hui sur les bords de la rivière d'Aine, et mort à Paris en 1780. Batteux vint de bonne heure à Paris, où il fut professeur de philosophie au collège royal, de l'académie Françoise et de celle des inscriptions. Quoique aucun de ses ouvrages ne l'élève au-dessus de la médiocrité, ce fut un littérateur estimable. On trouvera dans son *cours de belles-lettres* de la clarté et de la méthode: mais peu de vues nouvelles. La préférence que quelques personnes lui ont donnée sur celui de Rollin, ne peut avoir son origine que dans un défaut de connoissances et de goût. Sa traduction d'Horace est assez fidèle; mais elle est absolument sans chaleur et sans grâce: ses quatre poétiques sont plus estimées. Quant à son *cours élémentaire à l'usage de l'école militaire*, fait par ordre du gouvernement, on sait qu'il ne répondit pas à l'attente du public. En effet les différens traités qu'il renferme ne sont que des croquis mal digérés, et médiocrement écrits. Le chagrin qu'il eut du peu de succès de cet ouvrage le conduisit bientôt au tombeau.

BEAU (*Charles le*) né à Paris en 1701 et mort dans la même ville en 1778. Le Beau professa d'abord la rhétorique au collège des Grassins, d'où il passa au collége royal. Son mérite le fit recevoir à l'académie des inscriptions, dont il fut secrétaire perpétuel et pensionnaire. On a de lui des dissertations et des *éloges historiques*, insérés dans les mémoires de l'académie des inscriptions, qui font honneur à ses talens et à ses lumières: mais son principal ouvrage est son *histoire du bas empire* en 22 volumes in 12. Il y a concilié des écrivains qui se contredisent, rempli beaucoup de lacunes, et fait un corps régulier d'un amas de débris informes. La critique en est judicieuse, la narration bien faite, quoique peut-être trop pleine de détails, et le style élégant; mais ce n'est pas toujours celui de l'histoire. Le rhéteur s'y montre trop souvent. Ce professeur fut adoré de ses disciples, et mérita d'avoir des amis par la douceur de ses mœurs et la sûreté de son commerce. Il vécut et mourut dans de grands sentimens de religion.

BEAUMELLE (*Laurent Angliviel de la*) né à Valleraugues, dans le diocèse d'Alais,

en 1727 et mort à Paris en 1773. La Beaumelle se fit de bonne heure un nom dans les lettres. Appelé à Copenhague pour être professeur de belles-lettres françoises, il ouvrit ce cours de littérature par un discours qui lui donna de la célébrité. Mais né en Languedoc, le climat du nord ne lui convint pas; il quitta le Danemarc avec le titre de conseiller et une pension. A son retour il s'arrêta à Berlin, voulut se lier avec Voltaire: mais l'un et l'autre étoient d'un caractère trop bouillant pour être long-temps unis. Ils se virent et se brouillèrent sans retour. La première origine de cette querelle vint d'une réflexion que la Beaumelle avoit insérée dans son livre des *pensées*. Il y avoit dit: *il y a eu de meilleurs poëtes que Voltaire; il n'y en eût jamais de si bien récompensés. Le roi de Prusse comble de bienfaits les hommes à talens, précisément par les mêmes raisons qui engagent un petit prince d'Allemagne à combler de bienfaits un bouffon ou un nain.* L'attaque étoit forte et personnelle; Voltaire ne put jamais la lui pardonner. Il disoit cependant de lui; *c'est un coquin qui a bien de l'esprit*; la Beaumelle de son coté disoit de Voltaire, *personne n'écrit mieux que lui.* Ce livre des pensées, ou *le qu'en dira-t-on?* renfermoit des choses trop tranchantes en politique, en littérature et en morale, et le firent mettre à la Bastille. Les mémoires et les lettres de Mde. de Maintenon lui attirèrent une seconde détention: en effet il y hasarda plusieurs traits et en défigura d'autres. Son commentaire sur la Henriade renferme quelques observations justes parmi un grand nombre de minutieuses et de triviales. Ses lettres à Voltaire sont celui de ses ouvrages où il y a le plus d'esprit et de sel.

Beausobre (*Isaac de*) ministre protestant, né a Niort en 1659 et mort à Berlin en 1736. Forcé de quitter la France pour avoir brisé les sceaux du roi, apposés à la porte d'un temple, après la défense de professer publiquement la religion calviniste, il se refugia en Hollande, d'où bientôt après il passa à Berlin. Il y fut fait chapelain du roi de Prusse et conseiller du consistoire royal. Il y a publié différens ouvrages estimés. Celui qui lui a fait le plus d'honneur est son *histoire critique de Manichée et du manichéisme.* On y trouve une grande connoissance de l'histoire ecclésiastique, puisée dans les sources, une critique judicieuse, mais quelquefois un peu hardie, des digressions curieuses; une narration soutenue: mais le style en est, comme celui de tous les refugiés, incorrect, quoique assez agréable. Beausobre pensoit avec chaleur et écrivoit de même. Ses sermons, publiés à Genève, ont de l'onction, mais peu de profondeur. Son cœur étoit généreux, humain et éloigné de toute espèce de rancune et de vengeance. Il aima la religion, et en pratiqua les devoirs.

Beauvais (*Jean-Baptiste-Charles-Marie de*) né a Cherbourg en 1735 et mort à Paris en 1790. Cet orateur se distingua de bonne heure dans l'éloquence de la chaire, et par toutes les vertus de son état. Nommé évêque de Senez, il ne démentit pas l'opinion qu'on avoit de lui, et se rendit par son zèle digne d'une élévation qu'il n'avoit point recherchée et qu'il ne devoit qu'à son seul mérite. Les circonstances l'ayant engagé à se démettre de son évêché, il passa dans la retraite le reste de ses jours. On n'a publié que ses oraisons funèbres qui offrent des traits d'une grande beauté, des tableaux touchans, et un coloris vrai. C'est un des bons orateurs du second ordre.

Bernard (*Catherine*) née à Rouen en 16** et morte à Paris en 1712. Elle remporta plusieurs prix de poésie à l'académie Françoise et à celle des jeux floraux, et travailla pour le théâtre conjointement, à ce qu'on croit, avec Fontenelle son ami et son compatriote: mais la tragédie étoit un genre qui ne convenoit ni à l'un ni à l'autre. On a d'elle quelques autres ouvrages en vers, où il y a de la légèreté, et même de temps en temps de la délicatesse; mais on ne les lit plus depuis long-temps. Elle étoit de l'académie de Ricovrati de Padoue.

Bernard (*Pierre-Joseph*) né à Grenoble en Dauphiné l'an 1708 et mort à Paris en 1776. Après avoir achevé son cours d'études à Lyon au collège des jésuites, Bernard vint à Paris où il se fit bientôt connoître par des vers charmans qui respiroient la grâce et la volupté. Emmené en Italie en 1734 il se trouva aux batailles de Parme et de Guastalla, et fut présenté au maréchal de Coigny à qui il plut. Ce héros se l'attacha en lui donnant la fonction de secrétaire, et le fit bientôt nommer secrétaire général des dragons. Cette place et celle de bibliothecaire du cabinet de sa Majesté au chateau de Choisi-le-Roi assurèrent sa fortune. On a de lui *l'art d'aimer*, poëme supérieur à celui d'Ovide, mais qui néanmoins est bien éloigné de la perfection dont il étoit susceptible. *Phrosine et Melidore*, autre poëme, ne vaut pas mieux. Mais son opéra de *Castor et Pollux*, ses *épitres* et ses *odes anacréontiques* l'ont mis au rang de nos poëtes les plus agréables. Quel dommage qu'il n'ait pas toujours respecté la décence et qu'il ait presque toujours offert dans ses tableaux des images trop voluptueuses et trop libres. L'épicurisme qu'on passe aux poëtes ne doit pas aller jusqu'à la licence. Ses épîtres et ses odes sont remplies de pensées fines, agréables et ingénieuses; et la versification en est douce, vive et légère. Son *épître à Claudine* et son *ode sur la rose* auroient suffi pour faire sa

réputation. On ne l'appeloit que le *Gentil Bernard*. En 1771, victime du dieu qu'il avoit chanté, il perdit la mémoire, et tomba bientôt après dans la démence : c'est dans cet état qu'il traîna pendant cinq ans une ombre de vie pire que la mort.

Bernardin de Saint-Pierre, voyez Saint-Pierre.

Bernis (*François-Joachim de Pierre de*) ministre des affaires étrangères, archevêque d'Alby, cardinal, de l'académie Françoise né en Languedoc en 1715 et mort à Rome, où il étoit ambassadeur, en 1791. Les poésies de M. le cardinal de Bernis sont des productions de sa jeunesse et se ressentent de l'âge où elles ont été composées. Du feu, de l'élégance et de la facilité, voilà l'éloge qu'elles méritent ; trop d'abondance, la répétition des mêmes idées jusqu'à l'épuisement, et quelquefois un style incorrect et trop maniéré, en voilà les défauts. Son *épître sur la paresse* a tout le charme, toute la mollesse des poésies de Chaulieu, et ses odes anacréontiques ont l'aimable aisance qui caractérise ce genre. Il y a dans ses *épîtres*, dans ses *quatre saisons* et dans ses quatre parties du jour des tableaux charmans, mais le ton n'en est pas toujours soutenu. Il est inutile d'observer qu'il y a quelquefois des choses trop libres, et une morale trop épicurienne. Mais personne n'ignore que M. le cardinal de Bernis a souvent gémi d'une faute que les grands services qu'il a rendus à l'état et à la religion ont bien effacée. Son *poëme sur la religion* prouve d'ailleurs que ces poésies n'étoient qu'un jeu d'esprit, auquel le cœur n'eut jamais part.

Berquin (————) né à Bordeaux en 17**, et mort à Paris en 1792. On a de cet auteur des idyles publiées en 1774, qui eurent une espèce de succès dans leur nouveauté, mais dont on ne parle plus depuis long-temps. Ses romances se sont mieux soutenues : en effet il y règne un ton de sensibilité qui les fait lire une fois avec plaisir ; mais la versification, qui en est foible, monotone et prosaïque, engage peu à en recommencer la lecture. Son *ami des enfans*, quoique foible d'expression et de pensées, est plus connu, et mérite de l'être à quelques égards. On en a publié chez M.M. Dulau et Co. un choix en un volume qui a été très bien accueilli. Il est fâcheux que Berquin ait cessé de travailler pour la jeunesse dans un âge où il eut pu être véritablement utile : mais le fanatisme révolutionnaire le porta vers d'autres objets. Cet homme, que, d'après la lecture de ses ouvrages, on auroit cru si doux, changea tout à coup ; il devint fanatique. La rédaction du moniteur, tâche au-dessus de ses forces, le conduisit bientôt au tombeau.

Billaut (Adams), né à Nevers en *** et mort dans la même ville en 1662. Billaut, appelé par ses contemporains le *poëte au Rabot*, parce qu'il étoit menuisier, n'avoit point fait ses études : mais né avec du talent pour la poésie, il publia, quelques pièces de vers qui eurent de la vogue dans le temps, mais qui sont à présent entièrement oubliées. On trouvera dans la bibliothèque portative les deux seules qu'on voie avec plaisir dans un recueil. Billaut mérita par ses qualités personnelles d'avoir des protecteurs et des amis. Le cardinal de Richelieu et le duc d'Orléans lui firent des pensions et voulurent l'attirer à la cour : mais il préféra sa patrie et son état à toutes les espérances de fortune. Maignard disoit que *les muses ne devroient être assises que sur des tabourets faits de la main de ce poëte menuisier*. Le duc de Saint-Aignan l'honora d'un quatrain dont les deux derniers vers sont

Que pour les vers et pour le nom
Il étoit le premier des hommes.

Bletterie (*Jean-Philippe-René de la*) né à Rennes en 16** et mort à Paris en 1772, dans un âge très-avancé. Ce littérateur estimable fut d'abord professeur d'éloquence au collége royal de Paris. Il commença assez jeune à donner des ouvrages qui lui firent honneur : les plus estimés sont *l'histoire de l'empereur Julien* ; celle *de l'empereur Jovien*, et la traduction des *mœurs des Germains* et de la *vie d'Agricola*. La *vie de Tacite* mise à la tête de ce dernier ouvrage est remarquable par la force des pensées et la fermeté du style. Son attachement pour la religion qui ne se démentit jamais lui attira des sarcasmes de la part de Voltaire : mais il se consola de cette injustice par la pratique des vertus chrétiennes. Bon esprit plutôt que bel esprit, doué de plus de jugement que d'imagination, il eut le mérite de savoir choisir ses amis et de les conserver. Tacite étoit son auteur favori : *je dois tout à Tacite*, disoit-il, *il est bien juste que je consacre à sa gloire le reste de mes jours*. La Bletterie étoit de l'académie des belles-lettres.

Bocage (*Marie-Anne le Page du*) morte depuis peu dans un âge très-avancé dans sa maison de campagne en Normandie où elle vivoit depuis long-temps. Mde. du Bocage se fit connoître de bonne heure par des productions en vers et en prose qui font honneur à ses talens : ses œuvres recueillies en trois volumes in 8°. eurent du succès : mais on en attribua une grande partie à M. du Bocage. Ce qui paroît autoriser ce bruit, c'est qu'elle n'a rien publié depuis 1768. Quoiqu'il en soit, elle a été une des femmes les plus aimables de son temps, et c'est ainsi qu'on en a jugé à Londres, à Rome et à Paris. Voltaire, qui ne prodiguoit

pas les louanges, a rendu hommage à sa beauté, à ses grâces et à son esprit.

Boisgelin (*Jean de Dieu Raymond de*), né à Rennes en 1732, évêque de Lavaur en 1765, archevêque d'Aix en 1770, reçu à l'académie Françoise en 1776, de l'assemblée constituante en 1789, émigré en 1791, et après onze ans d'émigration avec ses illustres confrères, rentré en France en 1802 où il a été nommé à l'archevêché de Tours, et quelques mois après promu au cardinalat. Le discours pour le sacre de l'infortuné Louis XVI, l'oraison funèbre du roi Stanislas, et celle de la Dauphine le firent mettre au nombre des orateurs François. Le style en est pur, et les pensées fines, mais on y désireroit quelquefois plus de naturel et de feu.

Boismont (*Nicolas Thirel de*) de l'académie Françoise, prédicateur du roi, mort à Paris en 1786. On n'a publié de l'abbé de Boismont que le panégyrique de Saint-Louis et trois oraisons funèbres, où il y a de l'esprit et de l'élégance, mais peu de ces grands traits qui caractérisent ce genre. Ses sermons, qui lui avoient d'abord donné de la célébrité, n'ont point été imprimés: mais on croit en général qu'ils n'eussent point ajouté à la réputation de leur auteur.

Bossuet (*Jacques Benigne*) né à Dijon en 1727, et mort en 1704 à l'âge de 77 ans. Bossuet annonça dès l'enfance les grands talens qu'il devoit déployer par la suite. Présenté à l'âge de 16 ans à l'hotel de Rambouillet, il prononça sans être préparé, sur un sujet qu'on lui donna, un discours qui le fit regarder comme un prodige par tous les beaux esprits qui s'y rassembloient. Ayant été chargé de prêcher l'avent de la cour en 1661, et le carême en 1662, il plut si fort au roi, que sa Majesté fit écrire en son nom, à son père, intendant de Soissons, pour le féliciter d'avoir un fils qui l'immortaliseroit. Quelques années après il fut nommé à l'évêché de Comdom, dont il se démit pour se livrer tout entier à l'éducation de Mgr. le Dauphin. C'est pour son illustre élève qu'il composa le célèbre *discours sur l'histoire universelle*, et sa *politique sacrée*: ses *oraisons funèbres*, auxquelles on ne peut rien comparer, furent prononcées à différens temps. On peut voir ce qu'a été Bossuet et comme orateur et comme historien dans les § 225, 226 et 253 du second livre de cette collection. M. le cardinal Maury qui a retrouvé ses sermons, en a été l'éditeur, et dans un discours très-bien fait, a donné à ce grand homme la première place dans l'éloquence de la chaire. (*Voyez le* § 234. *ibid.*) Ses excellens ouvrages de controverse lui firent donner de son vivant le nom de *père de l'église*: zélé pour la foi, il eût voulu l'étendre partout; et, pour y réussir, il avoit formé un plan propre à réunir toutes les communions chrétiennes. On connoît sa réponse à Louis XIV à l'occasion de sa dispute avec Fénélon: *qu'auriez-vous fait, si j'avois protégé M. de Cambrai?* lui demanda le roi; *Sire*, répondit-il, *j'aurois crié vingt fois plus haut*; *quand on défend la vérité, on est assuré de triompher tôt ou tard.* C'est ce grand homme qui défendit les libertés de l'église Gallicane contre les prétentions de la cour de Rome, et qui fut l'auteur de la célèbre déclaration du clergé de France en 1682. Ses mœurs ne furent pas moins pures que sa foi. L'académie Françoise le compte parmi les membres. qui l'ont le plus illustrée.

Boufflers (*N. chevalier de*) émigré à Berlin, où il avoit trouvé un asile chez le prince Henri, et rentré en France. On a de lui un petit recueil de vers et de prose. Ses vers, où il y a de la légéreté, de la grâce, de l'esprit, sont, en général, trop libres, pour qu'il ait eté possible d'en insérer beaucoup dans ce recueil. Des saillies ou des équivoques indécentes n'auroient jamais dû voir le jour. Sa *reine de Golconde*, et ses *lettres sur la Suisse* sont écrites avec toute la légéreté, et tout l'agrément que répandent sur les objets les personnes élevées dans le grand monde.

Bouhours (*Dominique*) né à Paris en 1628, et mort dans la même ville en 1702. Entré à l'âge de 16 ans chez les jésuites, il professa avec distinction les humanités; et fut chargé ensuite de veiller à l'éducation des jeunes princes de Longueville. Quoique le père Bouhours ne soit pas au nombre des génies et des beaux esprits qui ont illustré le siècle de Louis le grand, on ne peut disconvenir que quelques-uns de ses ouvrages n'aient contribué à la perfection de la langue et du goût. On lira toujours avec instruction ses *entretiens d'Ariste et d'Eugène*, quoiqu'il y ait trop de recherche dans le style. Sa *manière de bien penser sur les ouvrages d'esprit*, est un bon guide pour les jeunes gens qui veulent avoir des idées saines et un goût sûr en littérature. Malgré l'inutilité et les minuties de quelques observations, ses *remarques et doutes sur la langue Françoise* méritent les suffrages de tous ceux qui tiennent à la pureté du langage, et c'est pour cet ouvrage que Voltaire a mis Bouhours dans le temple du goût.

Bourdaloue (*Louis*) né à Bourges en 1632 et mort à Paris en 1704. Bourdaloue entra à 16 ans chez les jésuites de sa province. Ses grands talens qui se développèrent bientôt dans cette société éclairée, engagèrent ses supérieurs à l'envoyer à Paris, où il ne tarda pas à se montrer avec éclat. Ses sermons attirèrent une foule d'auditeurs. Louis XIV. qui en entendit parler, le désigna lui-même pour prêcher

devant lui, et ce grand roi, si juste appréciateur du mérite, voulut, après l'avoir entendu, l'avoir tous les deux ans pour prédicateur. *J'aime mieux ses redites*, disoit ce grand roi, *que les choses nouvelles d'un autre.* Ce qui distingue principalement ses sermons, c'est la force du raisonnement; et véritablement les idées sont si bien liées les unes avec les autres, qu'elles forment un tout dont il est très difficile de détacher des morceaux. Despréaux et Voltaire l'ont regardé comme un des hommes qui font le plus d'honneur à la France. M. le cardinal Maury lui préfère Bossuet : mais tous les littérateurs actuels s'accordent tous à mettre Massillon au-dessus de lui.

Boursault (*Edme*) né à Mussi-l'évêque en Bourgogne en 1638 et mort à Montluçon en 1701, à l'âge de 63 ans. Boursault ne fit point d'études, et ne sut jamais les langues savantes. A son arrivée à Paris en 1651, il ne parloit que le patois Bourguignon: mais la lecture des bons livres François suppléa à ce qui lui manquoit du côté de l'éducation. Le premier ouvrage qu'il publia eut pour titre, *de la véritable étude des souverains.* Cet ouvrage, quoique médiocre fut si bien accueilli, que le roi l'auroit nommé sous-précepteur de mgr. le Dauphin, s'il avoit su la langue Latine. Il publia ensuite tous les huit jours une gazette en vers, qui amusa la cour et la ville, et qui lui valut une pension de 2000 livres; mais s'y étant imprudemment égayé aux dépens des cordeliers et des capucins, on supprima la gazette et il perdit sa pension. Les seuls ouvrages qu'on lit à présent de Boursault sont *Esope à la ville*, *Esope à la cour*, et le *Mercure galant*, comédies estimées, mais du second ordre. Thomas Corneille qui aimoit et estimoit Boursault, vouloit qu'il demandât à être de l'académie Françoise: mais il lui dit avec une modestie d'autant plus estimable qu'elle est plus rare, *que feroit l'académie d'un sujet ignare et non lettré, qui ne sait ni Grec ni Latin.*

Bret (*Antoine*) né en 1717 et mort depuis peu. Il se fit d'abord connoître par les articles qu'il fournit aux journaux, et ensuite par la rédaction de la gazette de France: mais ces occupations lui laissèrent assez de temps pour donner quelques pièces de théatre et un recueil de poésies fugitives. Le rédacteur de ces notices n'ayant pas pu trouver ces ouvrages, ne peut les juger. Quant à ses notes et à ses remarques sur Molière, il joindra bien volontiers son suffrage à celui de toutes les personnes de goût qui s'accordent à les regarder comme très-utiles et fort justes : mais il observera néanmoins que l'amour pour cet immortel comique a quelquefois porté cet habile commentateur à excuser ou du moins à pallier des fautes réelles.

Brossette (*Claude*) né à Lyon en 1671 et mort dans la même ville en 1747. Brossette entra d'abord chez les jésuites, qu'il quitta quelques années après. Il se fit recevoir avocat et fut bibliothécaire de la belle bibliothèque de Lyon. Les deux ouvrages qui lui ont fait un nom dans la république des lettres sont ses *éclaircissemens historiques sur les satyres et autres œuvres de Boileau-Despréaux*, et son *commentaire sur les satyres et autres œuvres de Regnier :* mais parmi beaucoup de notes utiles et d'anecdotes intéressantes, on en trouve trop souvent de minutieuses et de futiles. Brossette étoit en correspondance suivie avec un grand nombre de gens de lettres, surtout avec Despréaux, J. B. Rousseau et Voltaire.

Brueys (*David-Augustin*) né à Aix en 1640 et mort à Montpellier en 1723, à 83 ans. Les premiers essais de Brueys dans l'art d'écrire furent des ouvrages de controverse. Ce début n'annonçoit pas qu'il seroit un jour un de nos plus agréables poëtes comiques. Mais le désir d'avoir l'entrée gratis au spectacle lui fit essayer la carrière du théâtre. Palaprat, son intime ami, et lui travaillèrent de concert, et publièrent différentes pièces qui eurent différens succès. Palaprat néanmoins y eut la moindre part. De toutes leurs pièces recueillies en 5 volumes in 12, il n'y en a que trois de restées au théâtre ; *le Muet*, dont le fonds est imité de l'*Eunuque de Térence*, où l'on trouve des situations heureuses, mais dont la conduite est défectueuse ; l'*Avocat Patelin*, pièce ancienne du temps de Charles VII, et qui n'a rien perdu de sa naïveté, lorsqu'elle a été rajeunie dans la langue du siècle de Louis XIV. elle est pleine de traits naïfs et plaisans, qu'on a retenus et qui sont passés en proverbe; et *le Grondeur* qui est bien au-dessus de l'*Avocat Patelin*. Le caractère de M. Grichard est parfaitement dessiné. C'est une de nos petites pièces, qui a le plus de mérite et d'agrément. Une chose digne de remarque, c'est que l'association de Brueys et de Palaprat ne produisit jamais entre eux de jalousie.

Brun (*Denis le*) ancien secrétaire des commandemens de mgr. le prince de Conti. Il a publié des odes et quelques autres poésies qui ont de la chaleur, de l'imagination et même de l'enthousiasme: mais on lui reproche avec raison de n'avoir pas assez respecté la langue. Ses partisans l'ont comparé à Rousseau, mais il est infiniment au-dessous: son ton est rarement soutenu, et ses images ne sont pas toujours heureuses. On ne doit pas confondre ce poëte avec Antoine-Louis le Brun né à Paris en 1680 et mort dans la même ville en 1743. On a de celui-ci des *Odes galantes et bacchiques*, des *Fables* et des *Epigrammes* au-dessous du médiocre.

Bruyere (*Jean de la*) né en 1644 dans un village proche Dourdan, dans l'île de France, et mort à Paris en 1696. Bossuet, qui avoit

démêlé en lui un homme supérieur, le plaça auprès de M. le duc, pour lui enseigner l'histoire. Ses *Caractères de Théophraste traduits du Grec avec les mœurs de ce siècle* ont porté son nom dans toute l'Europe. Molière et lui ont corrigé plus de ridicules, et mis plus de bienséances dans le monde, que tous les moralistes anciens et modernes. On trouvera le vrai caractère de ses ouvrages au numéro 236 du second livre de cette collection. La Bruyère étoit de l'académie Françoise.

Buffon (*George-Louis le Clerc, comte de*) né en Bourgogne en 1707, mort à Paris en 1788, de l'académie Françoise, directeur du jardin du roi. Buffon est un des meilleurs écrivains dont la France s'honore. Son *histoire naturelle, générale et particulière* est un des plus beaux monumens littéraires qui existent chez aucune nation. Que de noblesse, d'élévation, de pureté et d'élégance dans le style! quel brillant, quel feu, quelle justesse dans les images! quelle beauté, quelle vérité, quel naturel dans ses tableaux! sous sa plume tout s'embellit, et semble respirer. Il ne décrit pas la nature, il la peint, et tous ses traits ont le coloris de l'objet. S'il s'est quelquefois égaré dans ses opinions, il reçut avec tranquillité les réfutations qu'on en fit, quoique souvent elles fussent amères. Jamais il ne répondit à une critique, même injuste. Sans cabale, sans intrigue, attaché à ses devoirs, à ses parens, à ses amis, il fut estimé de ses ennemis mêmes: l'envie, en attaquant ses ouvrages, respecta ses vertus. Pendant une de ses dernières maladies, Louis XV, qui aimoit et estimoit Buffon, envoya plusieurs fois savoir de ses nouvelles, attention qui n'honora pas moins ce bon prince que le philosophe qui en fut l'objet.

Bussi (*Roger, comte de Bussi-Rabutin*) né à Epiry en Nivernois l'an 1618, et mort à Autun en 1693. Le comte de Bussy se distingua de bonne heure dans le monde par les grâces de son esprit: mais le mauvais usage qu'il en fit lui attira une détention de 8 mois à la bastille, et un exil de 17 ans. Son *histoire amoureuse des Gaules*, où il y avoit des portraits peints avec autant d'art que de vérité, et qui étoit l'histoire connue de mesdames d'Olonne et de Châtillon, revolta tous les honnêtes gens, et souleva contre lui tout le monde. Dans ce beau siècle un ton de dépravation n'étoit pas fait pour réussir. Ce fut la source de tous les malheurs de sa vie. Forcé de vivre loin de la cour, le comte de Bussi continua à cultiver les lettres, et on dut à sa retraite quelques ouvrages qui eurent du succès dans le temps. Le seul qu'on lise encore, quoiqu'il n'ait rien de bien saillant, est son *discours à ses enfans sur le bon usage des adversités et sur les divers événemens de sa vie*. Tout le reste est oublié; même jusqu'à ses lettres, quoiqu'elles aient eu beaucoup de vogue. Dans ce genre Mde. de Sévigné, sa cousine, et Voltaire ont tout éclipsé. Il étoit de l'académie Françoise, et l'on remarqua que son discours de réception étoit aussi plein d'esprit que de fanfaronades.

Cépède (—— ——) M. de la Cépède a déjà publié *l'histoire des serpens*, celle *des ovipares*, et celle d'une partie *des poissons*. Ces ouvrages qui lui font honneur, prouvent qu'il étoit digne de succéder à Buffon, et d'être après lui l'interprète de la nature. On ne peut qu'être affligé qu'un littérateur qui pouvoit se renfermer dans sa partie, ait préféré les orages de la révolution à la jouissance de son cabinet et qu'il ait sacrifié à de longues séances révolutionnaires un temps qu'il dépendoit de lui de rendre si utile à l'instruction des hommes.

Cailly (*le chevalier Jacques de*) né à Orléans et mort vers l'an 1674. La Monnoie a inséré dans un recueil en deux volumes les petites pièces échappées à la gaîté de Cailly. Ce sont des épigrammes dont quelques-unes ont de la finesse, et une versification aisée; mais qui pour la plupart ne sont qu'un jeu de mots. Le style en général en est incorrect.

Ceruti (*Jean-Antoine*) né en Piémont en 1738 et mort en 1792. Il étoit jésuite dans le temps de la dissolution de la société en France. Il fut chargé par ses confrères de rédiger l'apologie de leur institut sous la direction des pères Menou et Bertier, qui lui en fournirent le plan et le fonds, et qui la corrigèrent avant de la livrer à l'impression. La péroraison en est éloquente. Les pères Menou et Bertier en laissèrent toute la gloire au jeune Ceruti, qui, étant venu à Paris où les philosophes triomphant de la chute d'un corps qu'ils craignoient, cherchoient à faire des prosélytes, et à répandre leurs principes destructifs de toute société. Caressé par eux Ceruti ne s'en défia pas et pompant insensiblement le poison de l'incrédulité, donna dans tous leurs travers. Il eut le malheur de vivre et de mourir dans ces sentimens.

Chamfort (*Sébastien-Rock-Nicolas*) né en 1741 et mort en 1794. Les *éloges de Molière et de la Fontaine, sa jeune Indienne* et quelques pièces en vers où il y a de l'esprit et de l'élégance firent de bonne heure sa réputation à laquelle ses autres ouvrages ont ajouté peu de chose. Malheureusement imbu des principes philosophiques du temps, il donna dans la revolution, et au lieu des avantages qu'il s'en étoit promis, il y trouva une mort prématurée.

Chapelain (*Charles-Jean-Baptiste le*) né en 1710 et mort en 1780, entra chez les jésuites, il s'y forma à l'éloquence de la chaire, et ne tarda pas à mériter les applaudissemens de Paris et de la cour. Ses sermons recueillis en 6 volumes sont peu lus à

présent, quoique le style en soit clair, le raisonnement serré et les péroraisons pathétiques.

CHATELET (*Gabrielle Emilie de Breteuil, marquise du*) née à Paris en 1706 et morte d'une suite de couches en 1749 au palais de Luneville. Dès la plus tendre enfance, Emilie de Breteuil, donna des preuves de la justesse, de la vivacité et de la pénétration de son esprit. Dès qu'elle fut en âge d'être mariée, elle fut recherchée par plusieurs grands seigneurs : le marquis du Châtelet fut celui qu'elle préféra. Le mariage ne l'éloigna pas de l'étude, ni l'étude du monde. Elle sut trouver du temps pour tout. Son premier ouvrage fut *l'explication de la philosophie de Leibnitz*. C'est après la publication de cet ouvrage que Voltaire lui fit connoître le grand Newton : elle le lut avec avidité et frappée de la sublimité et de la vérité de son système, elle entreprit la traduction de ses *principes* et les commenta. Mde. du Châtelet aimoit et recherchoit la société des gens de lettres : personne n'ignore ses liaisons avec Voltaire. Née avec une éloquence forte et persuasive, elle n'en faisoit usage que lorsqu'elle avoit des objets dignes d'elle. Le mot propre, la précision, la justesse et la force étoient le caractère de son style ; mais cette fermeté sévère et cette trempe vigoureuse de son esprit ne la rendoient pas inaccessible aux beautés du sentiment. Les charmes de la poésie et de la vraie éloquence la transportoient, et son oreille étoit extrêmement sensible aux beautés de l'harmonie. L'étude de sa langue fut une de ses principales occupations. En un mot, madame du Châtelet à fait honneur par la variété de ses talens à son siècle et à son pays et a mérité les éloges que Voltaire en a faits.

CHAULIEU (*Guillaume Amfrye de*) né à Fontenai dans le Vexin Normand en 1639, et mort à Paris en 1720, à l'âge de 81 ans. Elève de Chapelle, l'abbé de Chaulieu en eut l'enjouement, les grâces et le goût pour le plaisir : ses vers, qui n'étoient qu'un inspiration du sentiment, et qui respiroient la volupté, lui firent donner le nom d'Anacréon du Temple. Voltaire l'a appelé avec raison le premier des poëtes négligés, et c'est sous ce rapport qu'il l'a placé dans le temple du goût. En effet, jusque dans ses meilleures pièces il y a des négligences qu'on ne pardonneroit de nos jours à aucun écrivain. On verra par les pièces de Chaulieu insérées dans cette collection que ses vers expriment avec feu les sentimens du cœur, et que son imagination est tour à tour simple, naïve, enjouée, originale, et même brillante. Horace et Anacréon sont les deux poëtes de l'antiquité avec lesquels il a le plus de ressemblance ; il en a l'heureux abandon. Néanmoins on y trouve quelquefois des longueurs. On sera peut-être étonné qu'on ait insére un si petit nombre de pièces de ce poëte agréable ; mais l'Epicurisme qui en fait le fond, et des négligences trop fréquentes en ont fait rejeter beaucoup.

CHATEAUBRIANT (*N*— —) né en Bretagne. M. de Châteaubriant dans le temps de son émigration à Londres a publié des ouvrages qui annonçoient beaucoup de connoissances en histoire, et une imagination forte et ardente. Rentré en France, il a publié a Paris le *Génie du christianisme*, qui est une espèce d'apologétique de la religion chrétienne contre les attaques et les inculpations du philosophisme. On peut dire de cet ouvrage, qui fait honneur à son auteur, qu'il a mérité les critiques et les éloges qu'on en a faits : les critiques par des écarts d'imagination, quelquefois par trop d'enflure, et souvent par de grandes inégalités de style ; et les éloges, par un fonds d'idées sublimes, neuves ou intéressantes, par un style énergique et plein de feu, et par des tableaux à grands traits, dessinés avec hardiesse et peints avec force.

COLARDEAU (*Charles-Pierre*) né à Janville dans l'Orléanois en 1735 et mort à Paris en 1776, dans le moment où il venoit d'être nommé à l'académie Françoise. Peu de poëtes sont comparables à Colardeau pour le méchanisme du vers. Quant au jugement qu'on doit porter de ses ouvrages, on le trouvera dans le discours de reception de M. de la Harpe, inséré § 62 du troisième livre de cette collection, dans lequel cet habile critique examine les ouvrages de son prédécesseur, et en fait voir les grandes beautés, et les défauts. Des mœurs douces, un caractere uni, une belle âme lui firent beaucoup d'amis. La délicatesse de ses procédés étoit extrême. Ayant appris que M. Watelet traduisoit la Jérusalem délivrée du Tasse, il discontinua la traduction qu'il en avoit commencée : il fit même plus : avant sa mort, il brula les chants qu'il en avoit déjà traduits.

COLLIN D'HARLEVILLE (— —) auteur de quelques pièces de théâtre qui lui ont acquis la réputation de bon comique. En effet dans ses *châteaux en Espagne* dans son *optimiste* et dans *l'inconstant* il y a des scènes où l'on trouve des vers heureux, des situations théâtrales, un dialogue naturel, de la gaieté, en un mot le ton de la bonne comédie. Il a aussi donné aux journaux différens morceaux de poésie, dont les vers sont de beaucoup inférieurs à ceux de ses comédies.

CONDAMINE (*Charles Marie de la*) né à Paris en 1701 et mort dans la même ville en 1774. Livré dans sa jeunesse au plaisir, il y renonça bientôt pour satisfaire sa passion pour les sciences. Il entreprit par gout différens voyages qui les avoient pour objets. Choisi par Louis XV. pour faire avec M. M. Gobin et Bouguer le voyage de l'équateur, afin de déterminer la figure de la terre, il

ne négligea rien pour le succès de son entreprise ; mais malgré son activité et ses soins, elle échoua. Quoique la Condamine s'occupât principalement des sciences, il n'étoit pas étranger aux belles-lettres. Il aimoit la poésie, et de temps en temps il échappoit à sa verve des vers de société d'une tournure piquante : c'étoient les délassemens d'un philosophe. La Condamine étoit très-aimable : il faisoit les délices des sociétés où il se trouvoit, par son caractère vif, actif et enjoué : sa conversation étoit piquante par les anecdotes curieuses et les observations singulières dont il la semoit. Il étoit de l'académie Françoise, et de celle des sciences de Paris ; des académies royales de Londres, de Berlin, de Pétersbourg, &c.

Condillac (*Etienne Bonnot de*) né au commencement du 18e. siècle à Grenoble et mort en 1780 dans sa terre de Flux près Beaujanci. Les principaux ouvrages de l'abbé de Condillac ont la métaphysique pour objet, et sous ce rapport étoient peu propres à cette collection. Ils annoncent dans leur auteur un grand sens, un jugement sûr, et beaucoup de netteté et de profondeur dans l'esprit ; mais on y trouve en général trop de subtilité, trop de minuties, même dans ses analyses. Son cours d'études fait pour l'éducation de S. A. Royale, l'infant Dom Ferdinand, duc de Parme offre des vues profondes et des développemens heureux et pleins de sagacité dans la partie relative aux sciences, mais on y trouve dans la partie littéraire des jugemens faux et des opinions hasardées. Les objets de goût ne sont pas faits pour être trop analysés : ils veulent être sentis. La vérité poétique n'est point la vérité morale. Les critiques de Condillac sur Boileau et sur Fénélon ne prouvent autre chose sinon qu'il n'étoit né ni poëte ni orateur, et que la nature qui lui avoit donné un esprit propre aux sciences abstraites, lui avoit refusé cette sensibilité qui seule fait bien juger des arts qui tiennent à l'imagination. L'abbé de Condillac étoit de l'académie Françoise et de celle de Berlin.

Corneille (*Pierre*) né à Rouen en 1606 et mort à Paris doyen de l'académie Françoise en 1684. Corneille, à qui son siècle donna le nom de grand, a été un des plus beaux génies que la France ait produits. Né dans un temps, où une fermentation générale dans les esprits annonçoit une révolution dans les idées, où les chefs-d'œuvre de l'antiquité commençoient à être plus connus et mieux appréciés, où Richelieu, qui vouloit donner à la France tous les genres de gloire, protégeoit les lettres qu'il cultivoit lui-même, ce grand homme, s'élevant au-dessus de ses contemporains, créa l'art du théâtre, et porta la scène Françoise à un degré de perfection, dont les anciens n'avoient point eu l'idée, et qu'aucune nation moderne n'a jamais égalée. Il eut la gloire de donner la première bonne tragédie, et la première comédie de caractère. Honoré de la jalousie de Richelieu, et d'une critique faite par l'académie en corps, il sentit qu'il n'avoit d'autre moyen de faire cesser l'une et l'autre que de leur imposer silence par des succès plus grands, et c'est ce qu'il fit dans les chefs-d'œuvre qui suivirent le Cid. Je ne dirai plus rien sur ce grand homme : on trouvera son éloge et le caractère de ses ouvrages, dans les § 140, 141 et 142 du second livre, et dans le § 60 du troisième livre de cette collection.

Cotin (*Charles*) né à Paris et mort dans la même ville en 1682 : Cotin n'est guères actuellement connu que par le ridicule dont Boileau et Molière l'ont couvert. Néanmoins il ne faut pas croire que ce fût un homme absolument sans mérite littéraire. Ses sermons étoient suivis, ce qui doit faire supposer qu'ils n'étoient pas aussi mauvais qu'on pourroit le croire d'après les satires de Boileau : et ses poésies, quoique en général foibles et prosaïques, ne ressembloient pas toutes au sonnet de la princesse Uranie, qui le fit immoler par Molière à la risée du public. Cotin et Ménage s'étoient dit chez Mademoiselle à peu près les mêmes injures que Molière met dans la bouche de Trissotin et de Vadius.

Coulanges (*Philippe-Emmanuel de*) né à Paris en 1631 et mort dans la même ville en 1716. On a de lui un recueil de chansons, remarquables par le ton naturel et aisé qui y règne. En les lisant, on voit qu'elles naissoient sous la plume de l'auteur et qu'elles n'étoient qu'un élan de gaieté ou qu'une inspiration du sentiment. Les lettres qu'on trouve de lui parmi celles de son illustre cousine, Mde. de Sévigné, ont le même mérite d'aisance et de gaieté. Coulanges a été un des hommes les plus aimables de son temps : on le recherchoit dans toutes les sociétés par l'agrément qu'il y répandoit.

Crébillon (*Prosper Jolyot de*) né a Dijon en 1674 et mort a Paris en 1762, à 88 ans. Ce n'est que depuis la mort de Crébillon qu'on lui a assigné le degré de gloire littéraire qui lui convient. Le désir de rabaisser Voltaire l'avoit fait placer après Corneille et Racine : mais quelle distance de ces grands hommes à lui. Quelle comparaison pouvoit-on faire entre des tragiques du premier ordre dont les conceptions neuves et hardies étoient des traits de génie, et un tragique du second ordre dont en général les plans défectueux offrent des incohérences choquantes. Mais quand même ses pièces seroient aussi fortement intriguées qu'on l'a supposé, l'engoue-

ment de ses admirateurs n'en seroit pas plus fondé. Son style dur, hérissé et barbare écarteroit toute comparaison. Ce n'est pas que Crébillon n'eût du génie et du vrai génie tragique ; il l'a prouvé dans *Radamiste et Zénobie* qui est son chef-d'œuvre, quoique le premier acte soit mauvais et mal écrit ; dans *Atrée et Thyeste*, dont une moitié est excellente, et dans le cinquième acte *d'Electre*. Presque tout le reste est médiocre ou mauvais. Si l'on s'obstine donc encore, pour déprimer Voltaire, à mettre Crébillon au premier rang, " c'est, " dit la Harpe, par une sorte d'entêtement " puéril à soutenir ce que personne ne croit " plus ; c'est l'imperceptible reste d'un vieil " esprit de parti qui a long-temps fait du " bruit et même du mal, et dont aujour- " d'hui on ne s'aperçoit que pour en rire. Crébillon a été de l'académie Françoise.

Desbarreaux (*Jacques Vallée*) né à Paris en 1602, et mort à Châlons-Sur-Saône, en 1673. Ses liaisons avec *Théophile* Viaud le jetèrent dans l'irréligion et le libertinage. On trouva des lettres Latines de lui où l'impiété se montroit à découvert. Sa jeunesse lui sauva un châtiment exemplaire. Les plaisirs étoient sa seule occupation : il n'aimoit, ne recherchoit que les délices d'une vie voluptueuse. Il porta le rafinement du plaisir jusqu'à changer de climat selon les saisons. En hiver, il alloit jouir du beau soleil de Provence, et l'été il retournoit à Paris. Ses vers, ses chansons et sa gaieté le faisoient rechercher partout où il alloit. Il changea enfin de principes et de conduite : une maladie qu'il essuya lui ouvrit les yeux. C'est à cette occasion qu'il fit le célèbre sonnet qu'on trouve dans cette collection. Voltaire a prétendu que ce sonnet n'est pas de Desbarreaux, mais c'est sans preuve. Desbarreaux demandoit trois choses à dieu : Oubli *pour le passé*, patience *pour le présent*, et miséricorde pour l'avenir.

Deshoulieres, voyez Houlieres.

Desmahis (*Joseph-François-Edouard de Corsembleu*), né à Sualy-sur-Loire en 1722, et mort en 1761, dans la 38e. année de son âge. Desmahis, en entrant dans la carrière des lettres, se proposa Voltaire pour modèle. Né avec beaucoup d'esprit, il y réussit aussi bien qu'on peut imiter le ton et la manière d'un homme supérieur à tout dans son genre. Il nous reste de lui des poésies dont la versification est douce, légère et harmonieuse, le coloris frais et les pensées fines et délicates. Son *voyage de Saint-Germain* est un de ses plus jolis morceaux. Sa prose a le caractère de ses poésies, et montre ce que Desmahis eût été, si une mort prématurée ne l'eut pas enlevé aux lettres dans le temps où son esprit dans sa force pouvoit imaginer avec hardiesse et exécuter avec facilité.

Désormeaux (————) avocat. Il s'est surtout attaché à l'histoire : ses histoires de la maison de Montmorancy, et de celle de Condé lui ont fait honneur.

Despréaux (*Nicolas Boileau*) né à Crône près de Paris en 1636 et mort à Paris en 1711, à l'âge de 75 ans. C'est à Despréaux qu'on doit surtout attribuer cette pureté de goût qui distingua le siecle de Louis le Grand. Quoique, lorsqu'il se montra sur la scène, les célèbres lettres provinciales eussent fixé la langue et porté la prose à sa perfection, et que les chefs-d'œuvre de Corneille, et quelques pièces de Malherbe et de Racan eussent donné l'idée de la belle poésie, on étoit encore loin du degré de gloire où les lettres devoient s'élever en France. Si l'on excepte les provinciales, il n'avoit pas encore paru de grand ouvrage où l'on ne trouvât quelques traces de mauvais goût ou de faux bel-esprit. Né avec un esprit pénétrant et juste, un goût délicat et sûr et un grand amour pour la vérité, Despréaux attaqua avec force une foule d'auteurs médiocres qui infectoient alors la littérature, et les couvrit d'un ridicule dont il ne se relevèrent jamais. On admira dans ses premiers ouvrages un goût toujours pur, un discernement prompt, une justesse et une vérité d'expression qui ne se démentent jamais, un naturel piquant, et l'art admirable avec lequel la phrase poétique est cadencée et variée. Je ne dirai rien en particulier de ses ouvrages : ils sont connus de tout le monde, et l'on peut voir le jugement qu'on en doit porter dans l'édition publiée chez M. M. Dulau et Co. avec des notes historiques et grammaticales faites pour en faciliter l'intelligence aux étrangers.

Destouches (*Philippe Néricault*) né à Tours en 1680 et mort en 1754. Destouches débuta encore assez jeune dans la carrière du théâtre. Attaché à M. de Puisieux, ambassadeur en Suisse, il y donna sa première comédie, *le curieux impertinent*. Cette pièce annonça les talens qu'il déploieroit un jour. Le régent qui estimoit Destouches, et qui savoit que son goût pour le théâtre ne l'avoit pas empêché d'acquérir de grandes connoissances en diplomatie, l'envoya en Angleterre avec le fameux abbé du Bois, pour l'aider dans ses négociations. Il y passa sept ans et s'y conduisit avec tant de prudence et d'habileté, qu'à son retour le régent pensoit à l'élever au ministère des affaires étrangères. Malheureusement pour lui, le régent vint à mourir, et toutes ses espérances de fortune s'évanouirent. Il se retira dans sa maison de campagne située près de Melun, où il se consola aisément dans la culture de la philosophie et des lettres, de la perte d'une place qui eût peut-être été pour lui une source de chagrin. Il y mena une vie tranquille jusqu'à sa mort. Louis XV ordonna qu'on fît au Louvre une superbe

édition de son théâtre. Le *glorieux*, qui passe pour son chef-d'œuvre, et *le philosophe marié*, pièce très-estimée, sont toujours revues avec le plus grand plaisir. On doit regarder Destouches comme le troisième de nos poëtes comiques. Ses pièces sont très-morales, mais on pourroit y relever le défaut que Cesar trouvoit à celles de Térence: comme le comique Latin, il est trop souvent froid et monotone. Il étoit de l'académie Françoise.

Dorat (*Claude-Joseph*) né à Paris en 1734 et mort dans la même ville en 1780. Dorat a été un de ces hommes qui se sont exercés dans tous les genres et qui n'ont réussi dans aucun. Ses tragédies sont au-dessous de la critique, ses comédies ne valent guère mieux. Ses fables n'ont en général ni naturel ni vérité; son poëme sur *la déclamation théâtrale*, quoique foible, défectueux et sans liaison, est ce que l'auteur a fait de plus supportable dans le genre sérieux. Dans la poésie légère, il est quelquefois agréable, pourvu, néanmoins, qu'on n'examine pas avec trop de rigueur le fonds des idées. Son *mois de mai* a de la fraîcheur, et ses *fantaisies* ont quelquefois un ton piquant et de la facilité. Ses flatteurs l'ont comparé à Ovide: s'il y a ressemblé, ce n'est que par la licence.

Duclos (*Charles Dineau*) né à Dinant en Bretagne en 1705, et mort à Paris en 1772. Duclos reçut à Paris une excellente éducation dont il profita: son goût pour les lettres, bien loin de s'affoiblir avec l'âge, ne fit que s'accroître, et ne tarda pas à lui ouvrir les portes des plus célèbres académies de la capitale, des provinces et des pays étrangers. L'académie des inscriptions se l'associa; l'académie Françoise le compta bientôt au nombre de ses membres, le nomma son secrétaire perpétuel, et la cour lui accorda le titre d'historiographe de France. Introduit dans le grand monde, il en fit les délices par sa conversation aussi agréable qu'instructive et gaie. On a remarqué que les vérités neuves et intéressantes lui échappoient comme des saillies: mais naturellement franc, vif et impétueux, il offensa souvent par un ton trop dur, et par des vérités trop crues. L'âge et l'usage du monde lui apprirent l'art des ménagemens, mais ne le corrigèrent pas tout à fait; parce que, quoiqu'on fasse, le fonds du caractère reste toujours. Ses principaux ouvrages sont *les confessions du comte de ****, la *baronne de Luz*; les *mémoires sur les mœurs du XVIII siècle*, romans piquans et ingénieux, surtout le premier qui est bien supérieur aux deux autres. *L'histoire de Louis XI*, dont la narration est vive et rapide, mais un peu sèche. Les *considérations sur les mœurs*, ouvrage plein de maximes vraies, de pensées neuves, et de caractères bien saisis; mais dont le style, à force d'être précis, est quelquefois obscur. Enfin ses réflexions sur la grammaire générale de Port-Royal, ouvrage qui a plus contribué à fixer les principes de la langue Françoise que toutes les grammaires qui avoient paru avant la sienne et celles qui ont paru depuis. Duclos eut plus de part que personne à l'édition de 1762 du dictionnaire de l'académie Françoise, dans lequel on trouve toute la justesse et la précision de son esprit.

Duguet (*Joseph-Jacques*) né à Montbrison en 1649, et mort à Paris en 1733, dans sa 84e. année. Duguet donna de bonne heure des marques et de la fécondité de son esprit et de sa facilité à écrire. Il avoit à peine 12 ans, qu'ayant lu par hasard l'Astrée de d'Urfé, il composa une histoire dans le même goût. Il montra cet essai à sa mère: *vous seriez bien malheureux*, lui dit cette femme vraiment chrétienne, *si vous faisiez un si mauvais usage des talens que vous avez reçus*. Il profita de cette leçon, et étant entré chez les PP. de l'Oratoire, il professa la philosophie à Troyes, et bientôt après la théologie à Saint-Magloire à Paris. Les deux années suivantes il fit des conférences ecclesiastiques qui lui acquirent une grande réputation. Sa santé, qui étoit délicate, en fut sensiblement altérée: on lui ordonna le repos: il obéit, mais il n'en travailla pas moins dans son cabinet. Il quitta sa congrégation pour aller vivre à Bruxelles auprès du grand Arnauld, son ami: mais l'air de cette ville lui étant contraire il fut forcé de rentrer en France. Il y auroit vécu tranquille sans son opposition à la bulle *Unigenitus*, opposition qui lui suscita des affaires et qui le força de changer souvent de retraite. Néanmoins on doit dire à sa louange qu'il étoit un des chefs les plus modérés du jansénisme, et qu'il auroit offert des moyens de conciliation propres à tout finir, si ses ennemis, par trop de zèle, ne s'étoient pas refusés à toute sorte d'accommodement. Je ne donnerai pas la nombreuse liste de ses ouvrages: mais j'exhorterai à lire *l'explication de l'ouvrage des six jours*; les *caractères de la charité*; le *traité des principes de la foi chrétienne*; et celui *de l'éducation d'un prince*. Le style de Duguet est en général pur, noble et élegant; mais trop coupé et trop brillant. On y trouve une infinité de tours heureux, mais pas assez de variété. Trop d'abondance, trop de répétitions de la même pensée sous mille formes diverses le rendent quelquefois traînant.

Dutens (*Louis*) né à Tours en 1730, ci-devant ministre d'Angleterre à la cour de Turin. Il a donné une édition de Leibnitz en 6 volumes in 4o. et d'autres ouvrages estimés. Ses vers ne sont que le fruit des délassemens d'un érudit aimable qui vit dans le monde, et qui cherche à y répandre le goût des lettres, par de petites pièces de vers, dont la facilité et le naturel font la grâce.

ELISÉE, Carme déchaussé, né en 1728 et mort en Franche-Comté en 1783. Le Père Elisée se fit de bonne heure une réputation par ses sermons: on y trouvoit de l'esprit; un style fleuri et ingénieux, quoique trop recherché; des portraits d'une vérité frappante, et des détails de mœurs bien saisis et bien peints; mais on y auroit en vain cherché de ces qualités qui font le grand orateur: sa composition dépourvue de chaleur, d'images et de sentiment, n'émouvoit point l'âme. Aussi ses succès ne furent-ils qu'éphémères; il fut apprécié avant sa mort: et la publication de ses sermons en quatre volumes a confirmé le jugement qu'on avoit déjà porté.

FARE, voyez LAFARE.

FAYETTE (*Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, comtesse de la*) née en 16** et morte à Paris en 1693. Mde. de la Fayette a eu la gloire de publier dans notre langue les premiers romans qui offrent des aventures raisonnables écrites avec intérêt et élégance. *Zaïde* et *la Princesse de Clèves* sont de vrais modèles. Rien de plus attachant et de plus original que la situation de Gonsalve et de Zaïde, s'aimant tous les deux dans un désert, ignorant la langue l'un de l'autre, et craignant tous les deux de s'être vus trop tard, dans le premier de ces ouvrages. Jamais l'amour combattu par le devoir n'a été peint avec plus de délicatesse que dans le second. Cette dame illustre tenoit si peu à la gloire littéraire, qu'elle fit paroître ces deux ouvrages sous le nom de Segrais, quoique ce bel-esprit n'eût contribué qu'à la disposition d'une partie de l'édifice. Sa maison étoit le rendez-vous de tous les beaux-esprits, et des savans les plus illustres. *Huet*, *Ménage*, *la Fontaine* et *Segrais* étoient ceux qu'elle voyoit le plus souvent. Mde. de *Sévigné* étoit son amie intime. Elle fit connoître l'amitié et la vertu au célèbre duc de la Rochefoucauld: *M. de la Rochefoucauld m'a donné de l'esprit*, disoit-elle, *mais j'ai réformé son cœur*. C'est elle qui a comparé les sots traducteurs *à des laquais, qui changent en sottises les complimens dont on les charge.*

FÉNÉLON (*François de Salignac de la Motte*) né au château de Fénélon en Berri le 6 août 1651, et mort à Cambray en 1715, à l'âge de 63 ans. " Parmi les noms " célèbres qui ont des droits aux hommages " des peuples, dit la Harpe, il en est que " l'admiration a consacrés, qu'il faut " honorer sous peine d'être injustes, et qui " se présentent devant la postérité, en- " vironnés d'une pompe imposante et des " attributs de la grandeur; il en est de plus " heureux, qui réveillent dans le cœur un " sentiment plus flatteur et plus cher, celui " de l'amour; qu'on ne prononce point sans " attendrissement, qu'on n'oubliera pas " sans ingratitude; et qui, loin de rien " perdre en passant à travers les âges, re- " cueillent sur leur route de nouveaux hon- " neurs, et arriveront à la dernière pos- " térité, précédés des acclamations de tous " les peuples et chargés des tributs de " toutes les nations." Tel est celui de Fénélon, comme littérateur et comme évêque. Fénélon avoit donné dès l'enfance des preuves non équivoques des grands talens qu'il devoit déployer un jour. Ses progrès dans presque toutes les connoissances qui entrent dans l'éducation avoient été aussi solides que brillans. Dès l'âge de dix-neuf ans, il s'exerça dans le ministère de la parole évangélique et y réussit après Bourdaloue et Bossuet. Chargé, quoique encore très-jeune, de la maison des *nou- " velles catholiques*, il ne leur porta que des paroles de grâce, de clémence et de paix. Il composa à leur occasion le traité *de l'éducation des filles*, et celui du *ministère des pasteurs*, ouvrages qui commencèrent à le faire connoître. Louis XIV entendit parler de ses succès, et le mit à la tête d'une mission dans la Saintonge et dans l'Aunis: il s'en acquitta avec gloire. Peu de temps après il fut nommé précepteur du duc de Bourgogne, prince qui étoit né avec un naturel hautain, une humeur violente et inégale, et une disposition secrète à mépriser les hommes, et dont il fit en peu de temps le plus doux, le plus sensible et le plus vertueux des princes. C'est pour son illustre élève qu'il composa ses *fables*, ses *contes*, ses *dialogues des morts*; *les directions pour la conscience d'un roi*, et surtout le *Télémaque*, " chef-d'œuvre de " son génie, continue la Harpe que je n'ai " fait qu'abréger, l'un des ouvrages ori- " ginaux du dernier siècle, un de ceux qui " ont le plus honoré et embelli notre lan- " gue, et celui qui plaça Fénélon parmi nos " plus grands écrivains. C'est le livre de " tous les âges et de tous les esprits. Jamais " on n'a fait un plus bel usage des richesses " de l'antiquité et des trésors de l'imagina- " tion. Jamais la vertu n'emprunta pour " parler aux hommes un langage plus en- " chanteur, et n'eût plus de droits à notre " amour....quel genre de beautés ne se " trouve pas dans le Télémaque? l'intérêt " de la fable, l'art de la distribution, le " choix des épisodes, la vérité des carac- " tères, les scènes dramatiques et intéres- " santes, les descriptions riches et pittores- " ques, et ces traits sublimes, qui toujours " placés à propos, et jamais appelés de " loin, transportent l'âme et ne l'étonnent " pas." Mais la gloire littéraire est la partie la moins intéressante de son éloge. Pour bien connoître toute la beauté de son âme, c'est à Cambray qu'il faut le voir, au milieu de ses travaux apostoliques. " Rien n'éga- " loit, dit encore la Harpe, les charmes " de sa société. Son humeur étoit égale,

" sa politesse affectueuse et simple, sa con-
" versation féconde et animée. Une gaieté
" douce tempéroit en lui la dignité de son
" ministère, et le zèle de la religion n'eut
" jamais chez lui ni sécheresse ni amertume.
" Sa table étoit ouverte pendant la guerre
" à tous les officiers ennemis ou nationaux
" que sa réputation attiroit en foule à
" Cambray. Il trouvoit encore des mo-
" mens à leur donner au milieu des devoirs
" et des fatigues de l'épiscopat. Son som-
" meil étoit court, ses repas d'une extrême
" frugalité, ses mœurs d'une pureté irré-
" prochable. Il ne connoissoit ni le jeu
" ni l'ennui. Son seul délassement étoit la
" promenade, encore trouvoit-il le secret
" de la faire entrer dans ses exercices de
" bienfaisance. S'il rencontroit des pay-
" sans, il se plaisoit à les entretenir. On
" le voyoit assis sur l'herbe au milieu d'eux,
" comme autrefois Saint-Louis sous le
" chêne de Vincennes. Il entroit même
" dans leurs cabanes, et recevoit avec
" plaisir tout ce que lui offroit leur sim-
" plicité hospitalière." Il y a deux autres ouvrages de Fénélon dont on ne sauroit trop recommander la lecture, c'est son traité *de l'existence de Dieu*, et ses lettres *sur la religion*. Ce grand homme a été un des plus illustres membres de l'académie Françoise

Feuquieres (*Antoine de Pas, marquis de*) né en 16** et mort en 1711. Feuquières courut la carrière militaire où il se distingua. C'étoit un excellent officier qui connoissoit la guerre par principes et par expérience, et que les services qu'il rendit à l'état élevèrent au grade de lieutenant général : mais n'ayant pas été fait maréchal de France, comme il s'y attendoit, il s'en vengea en montrant les fautes de ceux qui servoient l'état. Ses mémoires, qui contiennent les fautes des généraux François de Louis XIV, sont au nombre des meilleurs livres qui aient paru sur l'art militaire. La clarté du style, la variété des faits, la liberté des réflexions, la fidélité des portraits, soit des ministres de la guerre, soit des généraux; la sagacité avec laquelle il développe les causes diverses de tous les événemens de la guerre de 1701; tout cela rend cet ouvrage digne d'être lu, non-seulement par les guerriers, mais encore par tous les bons citoyens. Feuquières passa les dernières années de sa vie dans la disgrâce de Louis XIV, à qui il écrivit 12 heures avant sa mort la lettre touchante qu'on trouve dans cette collection. Le roi touché des sentimens qu'elle renferme accorda au fils les pensions du père.

Fleubet (*Gaspard de*) né à Toulouse en 1627 et mort aux Camaldules de Grosbois en 1694. Fleubet fut d'abord conseiller au parlement de Toulouse, ensuite chancelier de la Reine Marie-Thérèse d'Autriche et enfin conseiller d'état. On a de lui de petites pièces de poésie, dans lesquelles il y a de la délicatesse, de la légèreté et du naturel. Nous n'avons insérée de lui que son épitaphe de Saint-Pavin, parce que nous n'avons pas pu nous procurer ses autres pieces parmi lesquelles nous regrettons surtout sa fable intitulée *Ulisse et les Syrènes*.

Fitz-James (François duc de) fils du duc de Berwich, né en 1709 et mort en 1764. Le duc de Fitz-james renonça aux dignités de son père, dont il avoit la survivance, pour entrer dans l'état ecclésiastique. Il fut nommé à l'abbaye de Saint-Victor et ensuite à l'évêché de Soissons. Il édifia son diocèse par sa régularité, et par ses vertus épiscopales. Sa célèbre *instruction pastorale* contre les pères Hardoin et Berruyer lui acquirent une grande réputation à laquelle son *rituel* ajouta encore. On a regardé avec raison comme une tache à sa vie le mandement qu'il publia contre les jésuites.

Flechier (*Esprit*) né en 1632 à Pernes, petite ville du diocèse de Carpentras, et mort à Montpellier en 1710. Fléchier fut élevé dans le sein des lettres et de la vertu, auprès d'Hercule Audriffret, son oncle, général des Pères de la doctrine chrétienne. Après la mort de son oncle il quitta cette congrégation, et parut à Paris comme bel-esprit et comme prédicateur. Il se fit un nom célèbre dans ces deux genres. Son oraison funebre du grand Turenne, qui est son chef-d'œuvre, mit le comble à sa réputation, et lui attira les grâces de la cour. Quelques années après il fut élevé à l'épiscopat. C'est à cette occasion que Louis XIV qui mettoit toujours de la grâce dans tout ce qu'il faisoit, lui dit: *ne soyez pas surpris si j'ai récompensé si tard votre mérite: j'appréhendois d'être privé de vous entendre.* On trouvera dans la bibliothèque portative § 237 du second livre le caractère de Fléchier comme orateur. Il ne reste qu'à en dire quelque chose comme évêque : arrivé dans son diocèse de Nîmes, son premier soin fut de faire cesser les animosités qui régnoient entre les catholiques et les protestans: sa charité s'étendit à tous, et cet esprit de paix et de douceur fut la regle invariable de sa conduite pendant les 23 ans de son épiscopat, il en donna une nouvelle preuve dans la disette de 1709. La misère étoit extrême dans son diocèse: il fit des charités immenses. Les catholiques et les protestans y eurent une part égale, uniquement réglée sur ce qu'ils souffroient, et non sur ce qu'ils croyoient. Aussi à sa mort arrivée l'année suivante, fut-il également pleuré des uns et des autres. Mais les travaux de l'épiscopat n'empêchèrent pas Fléchier de cultiver les lettres. Outre les *oraisons funèbres*, on a encore de lui des *panégyriques*, des *sermons*, les *vies de l'empereur Théodore le grand*, du *cardinal Ximenès*, du *car-*

dinal Commandon, et *des lettres*. Il étoit de l'académie Françoise.

Fleury (*Claude*) né à Paris en 1640, et mort dans la même ville en 1723, à l'âge de 83 ans. Fleury annonça de bonne heure un grand amour de la retraite et de l'étude. Entré dans l'état ecclésiastique, il s'y distingua bientôt par ses vertus et par ses lumières. Tous ceux qui le connoissoient, l'aimoient autant qu'ils l'estimoient. Sa réputation se répandit dans la capitale et à la cour. On lui confia l'éducation du prince de Conti et ensuite celle du comte de Vermandois. Ses soins auprès de son élève lui valurent la place de sous-précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri. Associé de Fénélon dans ce noble emploi, il eut comme lui l'art de faire aimer la vertu à ses élèves par des leçons pleines de douceur et d'agrémens, et par des exemples, plus persuasifs encore que ses leçons. Il y plut à Louis XIV, si juste appréciateur du mérite, et obtint même les suffrages des courtisans les plus corrompus par un cœur plein de droiture, par des mœurs pures, par sa vie simple, laborieuse, édifiante et par une modestie qui ne se démentit jamais. Les ouvrages de cet écrivain qui a mérité le nom de *sage*, sont 1. *l'histoire ecclésiastique*, dont on trouvera le vrai caractère dans cette collection § 255 du second livre. 2. *les mœurs des Israëlites*, qu'on doit regarder comme le tableau le plus fidèle de la vie des saints de l'ancien testament. 3. *les mœurs des chrétiens*, ouvrage plein d'onction, de candeur, et de vérité, qui ne plaît pas moins au chrétien qu'au savant et au philosophe. 4. *institution au droit ecclésiastique*, ouvrage plein de sagesse, etc.

Florian (*Jean-Pierre Claris de*) né à Florian en Languedoc, et mort à Sceaux en 1795, âgé de 39 ans. Né avec beaucoup d'esprit naturel, de feu et d'imagination, Florian a donné dans presque tous les genres, et, quoiqu'il ne soit dans aucun du premier ordre il mérite une place distinguée parmi les littérateurs de ce siècle. Ses comédies ont de jolies scènes, et ses fables de la finesse et de la légèreté. Ses autres poésies, quoiqu'en général prosaïques, ont des traits heureux. Son *Numa Pompilius* qui eut d'abord beaucoup de réputation, est actuellement à son véritable rang, celui d'une production assez médiocre. Son *Gonsalve de Cordoue*, quoique moins répandu, est infiniment supérieur. Ce qui caractérise cet écrivain est la pureté et la simplicité du style. On sent en le lisant, que s'il s'étoit moins presse de produire, et que, surtout s'il ne s'étoit pas laissé emporter à sa facilité, il auroit pu mieux faire. Au reste ses mœurs douces et décentes, son amabilité, la solidité de son caractère lui firent beaucoup d'amis. Il a été de l'académie Françoise.

Fontaine (*Jean de la*) né à Château-Thierry en 1621 et mort à Paris en 1695, à 74 ans. La Fontaine ignoroit encore à 22 ans ses grands talens pour la poésie. Il se reconnut poëte, en entendant lire une ode de Malherbe. Un de ses parens ayant vu ses premiers essais, lui fit lire les meilleurs auteurs anciens et modernes, François et étrangers. Rabelais, Marot et d'Urfé firent ses délices. L'esprit de simplicité, de candeur, de naïveté, qui lui plaisoit tant dans ces écrivains, caractérisa bientôt ses ouvrages, et le caractérisoit lui-même. Jamais auteur ne s'est mieux peint dans ses livres. Doux, ingénu, naturel, sincère, crédule, facile, timide, sans ambition, sans fiel, prenant tout en bonne part; il étoit, dit un homme d'esprit, aussi simple que les héros de ses fables. C'étoit un véritable enfant, mais un enfant sans malice. Il parloit peu et parloit mal, à moins qu'il ne se trouvât avec des amis intimes, ou que la conversation ne roulât sur quelque sujet qui pût échauffer son génie. Quant au caractère général de ses ouvrages, on doit lire les § 174 et 176 du second livre de cette collection. La Fontaine a été de l'académie Françoise.

Fontanes (— — *de*) né en 1761. M. de Fontanes a annoncé de bonne heure de grands talens pour la poésie par de petites pièces insérées dans les journaux du temps. Les espérances qu'il avoit données n'ont point été trompeuses. Outre sa traduction en vers de *l'essai sur l'homme de Pope*, on connoît de lui *la forêt de Navarre*, *le jardin des plantes*, *le jour des morts* et *la chartreuse de Paris*. Ces deux derniers ouvrages surtout renferment des beautés du premier ordre, et doivent le mettre au rang des grands poëtes François. On les trouvera dans cette collection, avec son *jardin des plantes*. Ceux qui ont entendu la lecture d'un grand poëme héroïque auquel il travaille, en font le plus grand éloge. M. de Fontanes est actuellement un des principaux rédacteurs du mercure de France, et l'on peut dire que les articles qu'il y fournit sont remarquables par un goût pur, et par une critique aussi judicieuse qu'impartiale.

Fontenelle (*Bernard le Bouvier de*) né à Rouen en 1657, et mort à Paris en 1757, à cent ans, moins un mois et deux jours. Sa mère étoit sœur du grand Corneille. Il annonça de bonne heure ce qu'il devoit être. Entré dans le barreau, il plaida une cause, la perdit, et se retira. Il se livra à la littérature et à la philosophie. De toutes ses poésies, il en est très-peu qu'on lise encore. Ses trois meilleures sont l'*églogue intitulée Ismène*, le *portrait de Clarice*, et son sonnet sur *Apollon et Daphné*. On les trouve toutes les trois dans cette collection. Ce qui a fait la grande réputation de Fontenelle, ce sont ses *entretiens sur la pluralité des mondes*, ouvrage unique en son genre, et qui a mérité à son auteur une place dans le temple du goût; et ses *éloges*

des académiciens de l'académie des sciences, ouvrage auquel on peut reprocher sans doute trop de négligence, trop de détails puérils, trop de raffinement dans les idées, et trop de recherches dans les ornemens, mais dont le style est élégant, précis et lumineux, et où l'on trouve des beautés réelles. Néanmoins Fontenelle à contribué à la corruption du goût, par l'abus de l'esprit. Peu d'auteurs ont joui d'un bonheur aussi constant et d'une réputation aussi brillante. Il devoit ce bonheur à la douceur de son caractère, à la décence de ses mœurs, à la sagesse de sa conduite et aux agrémens de son esprit facile et conciliant. Il s'étoit dit de bonne heure, *les hommes sont sots et méchans, mais tels qu'ils sont, j'ai à vivre avec eux.* On lui demandoit un jour par quel art il s'étoit fait tant d'amis et pas un ennemi, *par ces deux axiomes*, répondit-il: *tout est possible, et tout le monde a raison.* —JUSTICE et JUSTESSE étoit sa devise. Il a été de l'académie Françoise.

FREDERIC II. (*Roi de Prusse*) né en 1710 et mort en 1796. Frédéric a été non-seulement un grand roi, mais un grand écrivain; et c'est sous ce dernier rapport qu'il a sa place dans ces notices. Passionné de bonne heure pour la langue Françoise, il lui donna la préférence sur toutes celles de l'Europe, même sur la sienne, et, après l'avoir étudiée, il s'en servit pour réunir sur sa tête les lauriers d'Apollon et ceux de Mars. Il nous reste de ce grand roi des poésies où l'on trouve l'empreinte d'un génie vigoureux, mais des inégalités sensibles. D'ailleurs étoit-ce à un roi, à professer ouvertement le matérialisme. Ses ouvrages en prose sont plus estimés, et renferment des choses précieuses, où peuvent puiser avec utilité les historiens, les guerriers, les publicistes et même les littérateurs. Frédéric aimoit, accueilloit et protégeoit les gens de lettres. Il recherchoit leur société, et, dans les soupers qu'il leur donnoit, il vouloit qu'on ne vît en lui que le littérateur éclairé et aimable, et non le roi. Tout le monde connoît ses liaisons avec Voltaire, Maupertuis, etc. Infecté lui-même du philosophisme, il eut encore le malheur plus grand de le répandre, en accueillant avec distinction des écrivains qui, dans des productions hardies, sappoient les fondemens du trône et de l'autel, et qui, pour se soustraire à la sévérité des lois, cherchoient un asile dans ses états. Il est vrai qu'en les protégeant, il savoit les apprécier. *Si j'avois*, dit-il un jour, *une province que je voulusse bien punir, je la ferois gouverner par mes philosophes.* L'accueil qu'il leur fit n'en étoit pas moins un tort dans ce prince, et un tort d'autant plus grand que son influence sur son siècle étoit plus marquée; si cette fautet n'eut pas sur ses états l'influence qu'elle pouvoit avoir, c'est qu'il avoit sur ses peuples l'ascendant d'un grand homme.

FRERON (*Elie-Catherine*) né à Quimper en 1719, et mort à Paris en 1776. Fréron entra chez les jésuites, où les pères Brumoi et Bougeant qui reconnurent en lui de grandes dispositions, lui inspirèrent le goût de la belle littérature. Quelques mécontentemens l'ayant obligé de sortir des jésuites, il aida l'abbé Desfontaines dans la composition de ses feuilles. Il publia lui-même un petit journal sous le nom de *Lettres à la Comtesse*, qui fut bientôt supprimé. Ces lettres reparurent quelque temps après, mais furent souvent interrompues par le crédit des personnes qu'il critiquoit sans ménagement. Ce ne fut qu'en 1754 qu'il commença son *années littéraire* qu'il continua jusqu'à sa mort. Beaucoup d'esprit naturel, de gaîté, un goût sûr, un tact fin, le talent de présenter les défauts avec agrément; l'attachement aux anciens principes; le zèle contre la philosophie, l'affectation et le néologisme, caractérisent ce journal toutes les fois qu'il est exempt d'esprit de parti. Mais trop souvent on y trouve des jugemens faux, une malignité qui indispose, et une partialité qui révolte. Le désir de rabaisser Voltaire le rendit injuste. Il exagéra ses fautes, et passa sous silence ou affoiblit ses beautés. Voltaire s'en vengea, en le produisant sur le théâtre dans l'*Ecossaise*, où il le peignit sous les traits les plus affreux. Cependant Voltaire regardoit Fréron comme un homme de goût. Un seigneur de la cour de Turin, l'ayant prié de lui indiquer quelqu'un à Paris, avec lequel il pût prendre une idée de tous les écrits qui paroissoient en France: *adressez-vous*, lui dit Voltaire, *à ce coquin de Fréron, il n'y a que lui qui puisse faire ce que vous demandez.* Ce seigneur témoigna beaucoup d'étonnement. *Ma foi, oui*, reprit Voltaire; *c'est le seul homme qui ait du goût; je suis forcé d'en convenir, quoique je ne l'aime pas, et que j'aie de bonnes raisons pour le détester.* Fréron a publié des opuscules où il y a d'excellentes choses. L'ode sur la bataille de Fontenoi en est tirée.

GILBERT (— —) né à Fontenoi-le-Château près de Nanci en 1751 et mort à Paris en 1780. Gilbert étoit né avec le plus grand talent pour la poésie: plein de feu et de verve, il a peint avec force, mais non pas toujours avec correction. Sa satire du *dix-huitième siècle* a des beautés qui annoncent une imagination ardente, un génie élevé, une haine sentie contre la dépravation des mœurs, et un vrai zèle pour la religion; mais on est fâché d'y voir quelquefois les emportemens de la passion et les injustices de l'esprit de parti: sa tirade contre la Harpe prouve combien la prévention pouvoit égarer son jugement. D'ailleurs quand on se permet d'attaquer des hommes

distingués par un vrai talent, il faut être soi-même exempt de défauts; et personne n'ignore que Gilbert dans ses meilleures pièces a des passages défigurés par des vers durs et gigantesques, par l'incorrection du style et par l'impropriété des termes. La chaleur de l'imagination de ce jeune poëte tourna en délire quelques mois avant sa mort. Il s'imaginoit que tout le monde lui en vouloit, et dans un accès de fureur il avala une clef d'un volume énorme. Dans ses derniers jours il eut toujours à la bouche les paroles consolantes que fournit la religion, et ferma les yeux à la lumière avec toute la résignation d'un vrai chrétien.

GIRARD (*Gabriel*) né en 1678 et mort à Paris en 1748. L'abbé Girard étoit interprète du roi pour les langues Esclavonne et Russe: il s'étoit adonné de bonne heure à l'étude de la grammaire. Il est le premier qui ait publié en France des ouvrages propres à faire connoître le génie de notre langue, et qui l'ait tirée de l'espèce de dégradation où elle étoit avant lui. Le flambeau de la philosophie à la main, il en montra les vrais principes, dans ses discours, qui, quoique écrits avec trop de subtilité, et de recherche dans l'expression, doivent être lus et médités par tous les grammairiens. Mais l'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur, est celui qui est intitulé: *Synonymes François, leurs différentes significations, et le choix qu'il en faut faire pour parler avec justesse.* Ce livre, plein de goût, de finesse et de précision, subsistera autant que la langue, et servira même à la faire subsister. Voltaire l'avoit toujours sur son bureau.

GRAFFIGNY (*Françoise d'Issembourg d'Happoncourt de*) née à Nanci en 1692 et morte à Paris en 1758. Mde. de Graffigny après la mort d'un mari dont elle avoit supporté les emportemens et les violences avec une fermeté et une patience héroïques, vint à Paris où bientôt elle se fit connoître par les grâces de son esprit. Ses *Lettres Péruviennes* eurent le plus grand succès. On y trouva de beaux détails, des images vives, tendres, ingénieuses, riches, fortes, légères; des sentimens délicats, naïfs, passionnés: mais néanmoins on y remarqua des défauts essentiels, dont les principaux sont un style souvent alambiqué, et d'autrefois trop peigné, et surtout un ton métaphysique essentiellement froid en amour. Sa *Cénie* a les mêmes défauts et les mêmes beautés. Ce qui distinguoit mde. de Graffigny et qui la faisoit rechercher dans la société, c'étoit un jugement sain, un esprit modeste et docile, un cœur sensible et bienfaisant, un commerce doux, égal et sûr. On ne pouvoit la voir sans desirer d'être au nombre de ses amis.

GRESSET (*Jean-Baptiste Louis*) né à Amiens en 1709 et mort dans la même ville en 1777. Gresset entré chez les jésuites à 16 ans, en sortit à 26 à cause de l'éclat que fit dans le monde son *Vert-Vert*, ce badinage si supérieur et si original, qui n'a pas eu d'imitateurs comme il n'avoit pas eu de modèles. En effet il est difficile de trouver dans un ouvrage plus de délicatesse, de grâce et de finesse; un meilleur ton de plaisanterie; plus de sel et d'urbanité; enfin une broderie plus riche et plus brillante sur un plus chétif canevas. *La Chartreuse* qui lui succéda, à quelques longueurs près, est un vrai chef-d'œuvre. Il est d'un ordre de poésie et de talent bien supérieur à Vert-Vert. *Le Lutrin vivant* et *le Carême-impromptu* sont des badinages ingénieux, où l'on retrouve tout l'art de narrer et d'écrire de l'auteur. Parmi ses autres poésies il n'y a plus que l'*épître à ma sœur* qui soit digne de lui. *Les ombres* et *l'épître* au père Bougeant sont des productions bien inférieures à ces chefs-d'œuvre. *Le méchant* est une de nos meilleures comédies par la facilité, la variété et les agrémens de la conversation, par la vivacité et l'abondance des saillies, par la vérité des portraits, et par la peinture des mœurs du siècle. Voilà les titres de Gresset à l'immortalité. On sera peut-être surpris qu'il n'ait pas été à couvert des sarcasmes de Voltaire: mais ce dernier poëte ne put jamais lui pardonner d'avoir renoncé au théâtre par principe de religion. Gresset a été membre de l'académie Françoise. Ce fut lui, qui au nom de cette compagnie, eut l'honneur de haranguer le malheureux Louis XVI, à son avénement au trône.

GRIFFET (*Henri*) né à Moulins dans le Bourbonnois en 1698 et mort à Bruxelles en 1775. Griffet étoit encore chez les jésuites à l'époque de leur destruction. Une mémoire heureuse, un esprit facile, joints à beaucoup d'amour pour le travail, le firent réussir dans plusieurs genres de littérature. Son *traité des différentes sortes de preuves qui servent à établir la vérité de l'histoire* est un ouvrage judicieux et solide. Ses *sermons* offrent des plans bien présentés et des preuves solides; ils ont de la clarté et du naturel; mais ils sont dépourvus de chaleur et de coloris.

HAMILTON (*Antoine comte d'*) de l'ancienne maison de ce nom en Ecosse, né en Irlande, et mort en France en 1720. Attaché à la maison de Stuart, il suivit Jacques II en France, où il se fixa. Le comte d'Hamilton fit les délices des personnes du premier rang par les agrémens de son caractère, et celles du public par les charmes de ses vers et de sa prose. Il avoit l'esprit aisé et délicat, l'imagination vive et brillante, un jugement sûr et beaucoup de goût; et, ce qui est supérieur à tous les talens de l'esprit, il étoit doué des qualités du cœur les plus estimables. Comme poëte, le comte d'Hamilton n'a de véritablement bon que sa jolie lettre au comte de

Grammont, mêlée de prose et de vers, le commencement du *Bélier* et celui des *quatre Facardins*. Tout le reste est médiocre. Ses contes de Fées qu'il fit pour les dames de la cour qui l'en sollicitèrent sont ce qu'il y a de mieux dans ce genre. La bizarrerie des fictions y est poussée jusqu'à la folie; mais cette folie est si gaie, si piquante, si bien assaisonnée de plaisanteries, relevée par des saillies si heureuses et si imprévues, que l'on y reconnoît à tout moment un homme très-supérieur aux bagatelles dont il s'amuse. *Fleur d'épine* est plein de traits d'une vérité charmante, et d'un intérêt attachant dans les caractères et les situations. *Le Bélier* et *les quatre Facardins* ont des beautés originales. *Les mémoires du comte de Grammont* est de tous les livres frivoles le plus agréable et le plus ingénieux ; c'est l'ouvrage d'un esprit léger et fin, accoutumé, dans la corruption des cours, à ne connoître d'autre vice que le ridicule. L'art de raconter les petites choses de manière à les faire valoir beaucoup, y est dans sa perfection.

Harpe (*Jean-François de la*) né à Paris en 17** et mort dans la même ville en 1803. La Harpe commença à se faire un nom dans les lettres par les différens prix qu'il remporta à l'académie Françoise. Un style pur et élégant, un goût sûr, une critique judicieuse, un jugement sain, une grande connoissance des principes des différens genres, caractérisèrent ses premiers ouvrages qui ne tardèrent pas à lui ouvrir la porte de l'académie Françoise. Son attachement au parti philosophique lui suscita beaucoup d'ennemis qui le déchirèrent sans pitié et souvent très-injustement. Il s'en vengea quelquefois dans le Mercure qu'il rédigeoit en partie, et poursuivit tranquillement sa carrière littéraire. Les nombreux articles de lui insérés dans cette collection le feront assez connoître : nous ajouterons seulement que vers la fin de ses jours on lui a donné le nom de Quintilien François, que, selon toutes les apparences, la postérité confirmera. En effet son lycée est le cours de littérature le plus complet qui existe dans notre langue et peut-être dans aucune langue moderne, et où les jugemens sur les écrivains anciens et modernes sont les plus justes. Il y a sans doute des longueurs et trop de digressions étrangères au sujet, mais ces longueurs et ces digressions sont des monumens précieux qui attestent les changemens que la plus affreuse des révolutions a faits dans son esprit. Elles prouvent que le philosophisme, en égarant son imagination, n'avoit pas corrompu son cœur, qui étoit naturellement droit et honnête, et la postérité ne verra dans les dernières années de sa vie et dans sa mort chrétienne qu'un exemple de plus du triomphe de la grâce sur les illusions et les égaremens de la raison humaine.

Henault (— —) né à Paris et mort dans la même ville en 1682. Hénault après avoir fini son cours d'études, voyagea dans les Pays-bas, en Hollande et en Angleterre. De retour dans sa patrie, il se fit connoître du sur-intendant Fouquet par ses poésies. Son protecteur ayant été disgracié et Colbert mis à sa place, le poëte lança contre celui-ci un sonnet qui offre de très-bons vers. Hénault est non-seulement connu comme poëte, mais encore comme Epicurien. Il le fut et en fit parade. C'étoit un homme de plaisir, qui cherchoit à calmer les remords de sa conscience par les délires de son esprit: néanmoins il changea de principes et fit une mort chrétienne. Son sonnet de l'Avorton et celui contre Colbert, et la traduction en vers du commencement du poëme de Lucrèce sont ce qu'il a fait de mieux.

Henault (*Charles-Jean-François*) né à Paris en 1685 et mort dans la même ville en 1770. Hénault entra d'abord dans la congrégation de l'oratoire, où il forma son goût, et où il prit une grande connoissance de la littérature. Rentré dans le monde, il continua à suivre son inclination pour le travail, et remporta le prix de l'académie Françoise en 1707. Ses talens et ses connoissances étoient soutenus et embellis par des qualités plus précieuses encore: la douceur des mœurs, la sûreté du commerce, la solidité de l'amitié. Il conserva jusqu'au dernier âge, tout ce qui fait aimer, tout ce qui fait rechercher. Son mérite personnel l'avoit fait nommer président honoraire à la chambre des enquêtes, et sur-intendant des finances de la maison de la reine. Son principal ouvrage est l'*Abrégé chronologique de l'histoire de France*, ouvrage qui a servi de modèle à ceux qu'on a faits depuis, et qui a produit tant de mauvaises imitations: on a encore de lui un théâtre en prose où l'on doit distinguer *le réveil d'Epiménide*, et des poésies, pleines de grâces, dont très-peu sont imprimées, et qui mériteroient bien qu'on les recueillit. Ses liaisons avec mde. du Châtelet et avec Voltaire prouvent que le président Hénault n'etoit pas un homme ordinaire.

Henriette-Marie de France, Reine d'Angleterre, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, née en 1609, et morte à la visitation de Chaillot en 1669. Mariée en 1625 au malheureux Charles I, roi d'Angleterre, elle se montra digne du trône sur lequel la providence l'avoit élevée. Son caractère ressembloit beaucoup à celui de Henri IV son père. Son cœur étoit noble, ferme, tendre, compatissant; son esprit vif, doux et agréable. On peut voir dans l'oraison funèbre de Bossuet § 26 du 3e. livre de cette collection le grand caractère qu'elle déploya dans les malheurs de sa famille. Sa lettre à Louis XIV est un modèle de délicatesse et de dignité.

HOUDARD DE LA MOTTE (*Antoine*) né à Paris en 1672 et mort dans la même ville en 731. La Motte se fit un nom de bonne heure dans la république des lettres Né avec beaucoup d'esprit, et un goût vif pour la déclamation et pour les spectacles, il suivit d'abord la carrière du théâtre, et en embrassa tous les genres : sa tragédie d'*Inès de Castro* eut un grand succès par une scène heureuse et attachante : sa comédie du *magnifique*, où il y a de l'esprit, de la vérité et des grâces, eut aussi dans sa nouveauté un grand succès et ce succès s'est toujours soutenu. Ses opéras sont sans contredit ce qu'il a de meilleur : son *Issé* est pleine de beautés. Depuis Quinault personne n'a porté plus loin l'intelligence de ce théâtre. Ses *Odes* sont plus philosophiques que poétiques : elles ont des pensées dignes de Socrate, mais rien de ce beau feu qui enlève dans Pindare, Horace et Rousseau. Parmi ses Odes anacréontiques il y en a de très-jolies. Ses Eglogues n'ont point le caractère du genre : il y a des descriptions de mœurs champêtres bien faites, mais ses bergers sont trop ingénieux. Ses Fables n'ont d'autre mérite qu'un fonds et des dessins bien présentés. En général la versification de la Motte est dure, et sans harmonie. Sa traduction d'Homère le couvrit de ridicule : d'un corps plein d'embonpoint et de vie, il ne fit qu'un squelette aride et désagréable. Sa prose qu'on préfère à ses vers est précieuse, épigrammatique et quelquefois forcée : mais on y reconnoît toujours le philosophe et l'homme d'esprit. Dans aucun genre la Motte n'est au premier rang : dans tous il occupe une place distinguée parmi les écrivains François soit en vers soit en prose. Ami de Fontenelle, il a contribué avec lui à la corruption du goût.

HOULIERES (*Antoinette du Ligier de Lagarde, Veuve de Guillaume de Lason seigneur des*) née à Paris en 1638 et morte dans la même ville en 1694. La nature avoit rassemblé en elle les talens de l'esprit et les grâces de la figure. Hénault lui donna les premières leçons de l'art des vers : l'élève surpassa bientôt le maître. Les poésies de mde. des Houlières ont beaucoup perdu de la réputation dont elles ont joui : les vers en sont aisés, mais extrêmement prosaïques. D'ailleurs elles ont toutes la même couleur. C'est partout le même fonds de mélancolie et de sentimens. Ses trois meilleures idylles sont les *oiseaux*, les *moutons* et *l'hiver*. Les autres sont médiocres. Son églogue intitulée *Climène* lui fait honneur. Dans ses autres poésies on doit distinguer les vers adressés *à ses enfans*, ceux *à M. Caze* et le rond au qui commence par ces mots *entre deux draps*. Mde. des Houlières a été une des plus belles et des plus aimables femmes de son temps : elle eut une foule d'adorateurs, et de ce nombre étoit le grand Condé : mais en recevant leurs hommages, elle conserva sa vertu.

HOUTEVILLE (*Claude François*) né à Paris en 1688 et mort dans la même ville en 1742. Après avoir demeuré dix-huit ans dans la congrégation de l'oratoire, il en sortit et fut secrétaire du cardinal Dubois. Le principal ouvrage de Houteville est *la vérité de la religion chrétienne prouvée par les faits*. La première édition de cet ouvrage prêta beaucoup à la critique : l'auteur le refondit et en fit un ouvrage très-utile. Quoique bien des incrédules aient écrit depuis lui, ils n'ont point fait d'objection importante à laquelle il n'eût déjà répondu. Il étoit de l'académie Françoise, et en fut nommé secrétaire perpetuel quelques mois avant sa mort.

JAMIN (*Nicolas*) né en Bretagne et mort à Paris en 1782. Jamin entra de bonne heure chez les Bénédictins, où il satisfit son amour pour les sciences. Il a publié plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels on distingue ses *pensées théologiques*. Son dessein y étoit de combattre les incrédules qu'il a eu la maladresse de confondre avec les jansénistes. Cet ouvrage fut supprimé.

JAUCOURT (*le chevalier Louis de*) mort à Compiègne en 1780. Le chevalier de Jaucourt s'adonna de bonne heure aux sciences, et s'y distingua. Il embrassa tout ce qui regarde la médecine, les antiquités, les mœurs des peuples, la morale et la littérature. Il a fourni sur ces différens objets des articles à l'encyclopédie dont quelques-uns sont très-bien faits, quoiqu'ils n'aient rien de saillant ni de neuf. Il trace assez bien les progrès des arts, et le caractère des artistes ; mais il n'y a jamais une opinion à lui ; c'est toujours celle de l'auteur qu'il copie. Aussi y trouve-t-on beaucoup d'inégalité dans le style. Il avoit étudié la médecine sous le célèbre Boerhave, et avoit pris à Leyde le degré de docteur dans la seule vue de pouvoir secourir de pauvres malheureux. Il avoit compilé un *lexicon medicum universale* en 6 volumes in-folio : mais cet ouvrage périt avec le vaisseau qui le portoit à Amsterdam, où il devoit être imprimé. Véritablement philosophe dans sa conduite, le chevalier de Jaucourt préféra la retraite, l'étude et le travail à tous les avantages que pouvoit lui procurer sa naissance.

LACOMBE DE PRESEL (*Honoré*) né à Paris en 1725. Il a donné un grand nombre de compilations, utiles, parmi lesquelles on distingue le *Dictionnaire des portraits des hommes célèbres*.

LA FARE (*Charles-Auguste, marquis de*) né au château de Valgorge dans le Vivarais, en 1644 et mort à Paris en 1712. Le talent de la Fare pour la poésie ne se développa qu'à l'âge de près de 60 ans. Ce fut pour mde. de Caylus qu'il fit ses premiers vers. Ses poésies en général respirent cette liberté,

cette négligence aimable, cette finesse d'un courtisan ingénieux et délicat, que l'art tenteroit en vain d'imiter: mais elles ont aussi les défauts de la nature livrée à elle-même; le style en est incorrect et sans précision. La Fare fut intimement lié avec l'abbé de Chaulieu. Ces deux hommes étoient faits l'un pour l'autre; mêmes inclinations, même goût pour le plaisir, même façon de penser, même génie. On a encore du marquis de la Fare des *mémoires* et des *réflexions* sur les principaux événemens du règne de Louis XIV. Ils sont écrits avec beaucoup de liberté, mais cette liberté est quelquefois poussée trop loin. Son ouvrage n'est souvent qu'une satire très-injuste.

Lafitau (*Pierre-François*) né à Bordeaux en 1685, et mort au château de Lurs en 1764. Admis de bonne heure chez les jésuites, il s'y adonna au ministère de la parole évangélique. Ayant été envoyé à Rome pour entrer dans les négociations au sujet des querelles suscitées en France pour la bulle *unigenitus*, il plut par ses bons-mots à Clement IX, qui ne pouvoit se passer de lui. Sa conversation vive et aisée, son esprit fécond en saillies, amusoient ce pontife, et Lafitau en profita pour obtenir quelque dignité. Il sortit des jésuites et fut nommé à l'évêché de Sisteron. Il avoit toujours porté jusqu'au fanatisme sa haine contre les jansénistes; mais la vieillesse, en calmant ses passions, le ramena à une façon de penser plus douce et plus pacifique. Il nous reste de lui différens ouvrages dont les principaux sont son *histoire du Jansénisme*, et ses sermons. Le premier est écrit avec assez de légèreté, mais avec une partialité qui révolte: il y défigure tous les portraits des ennemis de cette constitution. Ses sermons, qui lui avoient fait un nom par l'art avec lequel il les débitoit, perdirent tout leur prix à l'impression: et en effet on n'y trouve ni connoissance de l'écriture et des pères, ni preuves solides: les grandes vérités de la religion n'y portent sur rien. En général tous ses ouvrages ne sont que de petites phrases sans pensées.

Lally-Tolendal (*Trophime-Gérard, comte de*) né en 1751. Curateur à la mémoire de son père, décapité en 1766, il a rempli cette triste fonction avec un zèle et des talens qui lui ont attiré l'estime et l'admiration. Nommé aux états généraux, il se retira après l'horrible attentat du 5 et 6 d'Octobre, prévoyant, dès ce moment, toutes les horreurs et tous les crimes dont ces deux jours n'étoient que les avant-coureurs.

Lainez (*Alexandre*) né à Chimay dans le Hainaut en 1650, et mort à Paris en 1719. Né avec une grande passion pour les voyages, Lainez parcourut la Grèce, l'Asie-Mineure, l'Egypte, la Sicile, l'Italie et la Suisse. De retour chez lui, il se trouva dans la misère. Il y menoit une vie obscure, mais gaie. Soupçonné d'être l'auteur de quelques libelles qui s'introduisoient par les frontières de Flandres, l'abbé Fautrier descendit chez lui par ordre de Louvois, avec une garde de 50 hommes; mais au lieu de libelles, il n'y trouva que de jolis vers et des mémoires sur ses voyages. Il l'emmena à Paris, où il plut par son enjouement. Il faisoit les délices des meilleures tables, où il étoit tous les jours retenu, pour ses propos ingénieux, ses saillies et ses vers qu'il faisoit sur le champ. Presque toutes les pièces qui nous restent de lui ne sont que des impromptus, dont la morale est un épicurisme raffiné.

Lambert (*Anne-Thérèse de Marquenat de Courcelles, marquise de*) née à Paris et morte à Paris en 1733 à 80 ans. Élève de l'ingénieux Bachaumont que sa mère avoit épousé, mde. de Lambert montra de bonne heure les talens qu'elle avoit reçus de la nature et qu'une éducation soignée avoit développés. Elle parut avec éclat dans le monde. Après la mort de son mari, elle essuya de longs et cruels procès, où il s'agissoit de toute sa fortune. Elle les conduisit et les termina avec toute la capacité d'une personne qui n'auroit point eu d'autre talent. Libre enfin et maîtresse d'un bien considérable, elle établit à Paris une maison où il étoit honorable d'être admis, et dont elle faisoit les charmes par la finesse et les grâces de son esprit. On a de mde. de Lambert les *avis d'une mère à son fils*, et *d'une mère à sa fille*. Ce ne sont point des leçons sèches, qui sentent l'autorité d'une mère; ce sont des préceptes donnés par une amie et qui partent du cœur. Tout ce qu'elle prescrit porte l'empreinte d'une âme noble et délicate, qui possède sans faste et sans effort les qualités qu'elle exige dans les autres. On sent partout cette chaleur du cœur, qui seule donne le prix aux productions de l'esprit. Les autres ouvrages de cette femme aimable sont de *nouvelles réflexions sur les femmes*, le *traité de l'amitié*, celui *de la vieillesse*, et le petit roman *la femme hermite*, dans lesquels on trouve le même esprit, le même goût, la même nuance: mais il y a quelquefois, quoique rarement, du précieux, et un peu trop de prétention à l'esprit.

Languet (*Jean-Joseph*) né à Dijon, et mort en 1753, à l'âge de 76. Languet se signala de bonne heure par son zèle contre le Jansénisme, qui contribua autant que ses talens et ses vertus, à lui procurer le siége épiscopal de Soissons, et ensuite celui de Sens. Chaque année de son épiscopat fut marquée par des mandemens et des écrits contre les ennemis de la constitution, ouvrages dictés par la prévention, et qui furent quelque temps après supprimés par un arrêt du conseil. Sa *vie de Marie Alacoque* est trop ridicule pour qu'on en parle. Ses discours qu'on trouve dans les recueils

de l'académie Françoise prouvent qu'il n'étoit pas dépourvu de talent. Le style, à la vérité, en est diffus: mais il est clair, naturel, élégant et assez noble.

LATTAIGNANT (*Gabriel-Charles de*) né à Paris et mort dans la même ville en 177* chez les pères de la doctrine chrétienne où il s'étoit retiré. Il cultiva la littérature dont il ne prit que la fleur, et s'attacha à la poésie légère. Il faisoit les délices des repas par sa facilité à composer et à chanter des couplets, toujours agréables pour les personnes qui en étoient le sujet ou l'occasion. On a recueilli les poésies de l'abbé Lattaignant en plusieurs volumes in-12. Tout ce que ce poëte a véritablement de bon se réduit à une douzaine de madrigaux ou de chansons que peu de personnes auront la patience d'aller chercher dans le recueil de ses œuvres.

LEVIZAC (*Jean-Pons-Victor de*) né à Albi en Languedoc. Occupé dès sa jeunesse des matières ecclésiastiques dont la connoissance lui étoit nécessaire, il ne s'étoit livré que par délassement à la littérature. Mais forcé par la révolution à fuir sa patrie, et à chercher un asile dans les pays étrangers, il a trouvé dans la culture des lettres une consolation dans le malheur, et un moyen honnête de subsistance. Arrivé en Angleterre en 1795 après l'évacuation de la Hollande, il a profité du calme dont il y a joui sous un gouvernement juste, éclairé et protecteur, pour composer sa *grammaire littéraire et philosophique*, qui paroît avoir obtenu les suffrages du public; sa *grammaire théorique et pratique*, son *choix de Sevigné*, ses *leçons de Fénélon*, sa belle *édition de Rollin*, et cette seconde édition *de la bibliothèque portative*, à laquelle il a eu la principale part, à cause de l'absence de M. Moysant. Heureux si par ces ouvrages, qui ne peuvent qu'être utiles aux jeunes personnes dont on veut former le cœur, l'esprit et le goût, il donne à la nation Angloise une preuve durable de sa sensibilité et de sa reconnoissance.

LILLE (*Jacques de*) né en 17** à Clermont, en Auvergne. La traduction des *Géorgiques* de Virgile, fut une espèce de phénomène littéraire: elles avoient été, jusqu'à lui, l'écueil où tous les talens avoient échoué; il a eu la gloire d'y réussir et de nous donner la meilleure traduction en vers que nous ayons dans notre langue. En effet, on y trouve tout le talent de M. l'abbé de Lille, à maîtriser le vers Alexandrin par le travail des constructions et des tournures, et à lui donner un mouvement aussi diversifié qu'il soit possible. Il est dans cette partie égal à Racine, s'il ne lui est pas supérieur. Aussi cette traduction, où il avoit à lutter contre Virgile, le plus parfait des modèles, est-elle son chef-d'œuvre. Il ne l'a ni surpassée ni même égalée dans les trois ouvrages qu'il a publiés depuis, les *jardins*, les *Géorgiques Françoises* et le *poëme du malheur et de la pitié*, quoiqu'on y trouve le même talent de versification, des morceaux d'une beauté achevée, des descriptions d'une vérité frappante, des périodes poétiques qui n'appartiennent qu'à lui seul, et dont on ne trouvera nulle part aucun exemple; des rapprochemens et des contrastes uniques, en un mot un degré de perfection, qui, sans pouvoir être mise en parallèle avec celle des Géorgiques de Virgile, auroit placé M. l'abbé de Lille parmi les premiers poëtes François. A ce talent pour la poésie il joint tous les agrémens qui font l'homme aimable. La fable rapportée p. 243 du 2 vol. de poésie de cette collection est de M. le chevalier de Lille, capitaine de dragons.

LINGUET (*Simon-Nicolas Henri*) né à Rheims en 1736, et mort pendant les premières années de la révolution. Linguet se fit un nom par différens mémoires qu'il publia comme avocat, et par un journal qui étoit très-répandu. Mais naturellement inquiet, et satirique, il se fit des affaires qui troublèrent sa tranquillité. Grand admirateur de Voltaire, il n'a pas partagé ses erreurs. Dans ses écrits, Linguet a toujours respecté la religion et les mœurs.

LOUIS (*Dauphin de France*) fils de Louis XV, né à Versailles en 1729, et mort en 1765. Voyez son article § 344 du second livre de cette collection.

LOUIS XVI (*roi de France*) fils du précédent, mort en 1793, voyez son article § 345 du second livre de cette collection.

LUXEMBOURG (*François-Henri de Montmorenci duc de*) né en 1628, et mort en 1695. Le maréchal de Luxembourg a été un des plus grands généraux François: ayant fait ses premières campagnes sous le grand Condé, il choisit ce héros pour modèle, et en eut plusieurs qualités, un génie ardent, une exécution prompte, un coup-d'œil juste, un esprit avide de connoissances. Sa carrière militaire ne fut presque qu'un enchaînement de victoires, et sa mort fut le terme des prospérités de Louis XIV. La haine que Louvois lui portoit le fit accuser d'avoir trempé dans l'affaire des poisons en 1680. Il se rendit de lui-même à la Bastille, où Louvois le poursuivit avec fureur, et où il ne fut pas traité avec les égards qu'on devoit à un grand homme, à un maréchal de France et à un pair du royaume. Il sortit de la Bastille sans que jamais il y eût de jugement prononcé ni pour ni contre lui. Il continua de faire à la cour les fonctions de capitaine des gardes, sans voir Louvois son persécuteur, et sans que le roi lui parlât de l'étrange procès qu'il venoit d'essuyer.

MABLY (*Gabriel Bonnot de*) né à Grenoble en 1709, et mort à Paris en 1785. Transporté de bonne heure de la province à Paris, il se fit une réputation sans le se-

cours des prôneurs et des intriguans, par des ouvrages où l'on trouve des vues utiles et souvent profondes. Tout occupé de ses études, et de la composition de ses écrits, il passa la plus grande partie de sa vie dans la retraite. Sa conduite le rendit aussi estimable que ses travaux. Ses principaux ouvrages ont l'histoire pour objet. On lira avec autant d'utilité que de plaisir son *parallèle des Romains et des François*, ses *observations sur les Grecs*, celles *sur les Romains*, et ses *entretiens de Phocion sur le rapport de la morale avec la politique*, ouvrage qui passe pour le meilleur de ceux qu'il a publiés, et dans lequel il donne avec précision et même avec agrément, des idées saines et lumineuses de la vertu patriotique, et des devoirs qui attachent l'état aux citoyens et les citoyens à l'état. On trouve dans tous ces ouvrages des principes hardis qui ne conviennent qu'à des états libres, et dont on a étrangement abusé en voulant les appliquer aux gouvernemens modernes de l'Europe. Mais si l'abbé de Mably s'est trompé en parlant de *liberté*, il n'auroit vu qu'avec horreur les crimes auxquels les fausses notions qu'on s'en est faites dans ces derniers temps ont donné lieu. Dans ses *entretiens sur l'histoire*, il a trop déprimé les historiens modernes. L'abbé de Mably étoit frère de l'abbé de Condillac.

Maboul (*Jacques*) né à Paris, et mort en 1723 à Aleth dont il étoit évêque. Quoique ses oraisons funèbres ne puissent en aucune manière être comparées à celles de Bossuet et de Fléchier, elles ont cependant un caractère à elles qui les distingue. On y trouve partout cette douceur de style, cette noblesse de sentimens, cette élévation, cette onction, cette simplicité touchante, ce goût pur, qui sont le cachet d'une belle âme, et d'un vrai bel esprit. Ses vertus égaloient ses talens, Il laissa en mourant une mémoire respectable.

Maintenon (*Françoise d'Aubigné, marquise de*) née en 1635 dans une prison de Niort et morte à Saint-Cyr en 1719. Françoise d'Aubigné étoit destinée à éprouver toutes les vicissitudes de la fortune. Née dans une prison, menée à l'âge de trois ans en Amérique, prête à être dévorée par un serpent, sur le rivage où un domestique l'avoit laissée par négligence ; ramenée orpheline à l'âge de douze ans, élevée chez une parente qui pour la forcer à changer de religion, lui faisoit garder des dindons, forcée par la misère à épouser Scarron, perclus de tous ses membres, et replongée dans la misère après la mort de ce mari, telles furent les différentes circonstances de la vie de cette dame illustre avant qu'elle fût nommée gouvernante des enfans de madame de Montespan. Dans cette place elle se conduisit avec tant de prudence et d'habileté que les préventions que Louis XIV avoit contre elle se dissipèrent, et firent place à la confiance, et enfin à l'amour. Le roi, à ce qu'on croit, l'épousa vers la fin de 1685. Depuis cette époque, madame de Maintenon mena une vie très-retirée à la cour, où elle resta jusqu'à la mort du roi. On a recueilli après sa mort les différentes lettres qu'elle a écrites avant et après son élévation. Le style en général en est froid, précis et austère : c'est presque toujours celui d'un bon auteur ; rarement celui d'une femme. On voit qu'elle avoit prévu, en les écrivant, qu'elles seroient un jour publiques.

Malfilatre (*Jacques-Charles-Louis*) né à Caen en 1732 et mort à Paris en 1769. Né véritablement avec du génie pour la poésie, Malfilâtre suivit cette carrière et vécut dans la plus grande indigence. Il publia de temps en temps des vers qui lui faisoient honneur. Mais l'ouvrage dans lequel il a déployé le plus de talent, c'est dans son poëme de *Narcisse*, sujet tiré des métamorphoses d'Ovide. Quoique le fonds en soit peu intéressant, il a eu l'art de faire oublier ce vice radical, par des tableaux de la plus grande beauté, et dignes des maîtres les plus célèbres. Si une mort prématurée ne l'eût pas enlevé, il n'est pas douteux qu'il n'eût été placé au premier rang des poëtes François.

Malherbe (*François de*) né à Caen en 1556 et mort à Paris en 1621. Un génie élevé, noble et porté au sublime, une oreille juste, délicate et sensible, et un goût pur bien au-dessus de son siècle, voilà les dons que Malherbe avoit reçus de la nature, et dont il tira le plus grand avantage. Marot avoit créé la poésie légère ; il créa le vers noble dont il n'existoit pas de modèle, et fit entendre pour la première fois des vers parfaits par leur coupe, leur beauté et leur harmonie. Pour connoître ce que la poésie doit à Malherbe, il faut voir le point où l'avoient laissée Ronsard et Dubartas qui avoient écrit dans le même genre, peu de temps avant lui. On peut lire son éloge dans le second livre de cette collection § 119. On ne peut pas dire autant de bien du caractère de Malherbe que de ses talens. L'humeur le dominoit absolument, et cette humeur étoit brusque et violente : sans complaisance et sans égards, il se brouilloit pour des riens avec ses meilleurs amis. Il sacrifioit tout au plaisir de dire un bon mot. Sa franchise rustique ne le quitta pas même à la cour. Louis XIII étant dauphin écrivit à Henri IV. Sa lettre étoit signée Loys, suivant l'ancienne orthographe. Le roi la fit voir à Malherbe qui ne s'arrêta qu'à la signature, et demanda au roi, si M. le *Dauphin ne s'appeloit pas Louis? Sans doute*, répondit Henri IV. *Et pourquoi donc*, reprit Malherbe, *le fait-on signer Loys*. Il plaida toute sa vie contre ses parens et porta l'avarice au point de n'avoir point de chaises dans son appartement.

Malleville, (*Claude de*) né à Paris

et mort dans la même ville en 1647. âgé d'environ 50 ans. Malleville avoit de l'esprit, et assez de talens pour la poésie, mais sa paresse l'empêchoit de mettre la dernière main à ses vers. Le sonnet est le genre de poésie auquel il s'est principalement adonné, et avec le plus de succès. Ce poëte remporta le prix sur plusieurs beaux esprits, et sur Voiture même, qui travaillèrent au sonnet proposé sur *la belle matineuse*. Le sien lui donna beaucoup de célébrité. " On ne parleroit pas aujourd'hui " d'un pareil ouvrage, dit Voltaire; mais " le bon en tout genre étoit alors aussi rare, " qu'il est devenu commun depuis". De toutes ses poésies on auroit de la peine à en extraire six bonnes pages.

Marets de saint sorlin (*Jean des*) né à Paris en 1595 et mort dans la même ville en 1676,, à 81 ans. Desmarêts s'attacha de bonne heure au Cardinal de Richelieu qu'il aida dans la composition de ses tragédies. Né avec une imagination ardente, il composa beaucoup de poëmes, et même un poëme épique, tous également dépourvus de jugement, d'expression et de génie. On ne connoît plus de lui que le charmant quatrain *sur la violette*, pour la guirlande de Julie de Rambouillet. Les dernières années de sa vie ne ressemblèrent pas à celles de sa jeunesse : il tomba dans une folie sombre et mélancolique, s'érigea en prophète, et dans son *avis du Saint-Esprit au roi*, il annonça qu'il leveroit une armée de 144 mille hommes pour faire la guerre aux impies et aux jansénistes, et dont ce prince comme fils aîné de l'église, seroit le général. Il prédit également au roi, qu'à lui étoit réservée la gloire de détruire le Mahomestime. Ainsi l'auteur de la comédie des visionnaires devint le plus fanatique et le plus fou de tous.

Marmontel (*Jean-François*) né à N* en Limousin et mort à Paris en 1800. Marmontel commença sa carrière littéraire par des pièces de vers qui furent couronnées à l'académie des jeux-Floraux de Toulouse dont il suivoit l'université. Ces succès précoces le firent connoître de Voltaire qui lui reconnut du talent, et l'encouragea. Arrivé quelques temps après à Paris, il y eut bientôt des protecteurs et des amis par ses ouvrages et surtout par ses *contes moraux*. Quoique aucune de ses trois tragédies n'eût réussi, elles ajoutèrent à sa réputation. Enfin son *épître aux poëtes*, couronnée à l'académie malgré les faux jugemens qu'elle renferme, le fit admettre dans ce corps illustre. Il dut à l'influence de d'Alembert et de Voltaire la préférence qu'il obtint sur ses rivaux. Pour marquer sa reconnoissance au parti philosophique, il publia son Bélisaire, où il y a des morceaux bien vus et sagement écrits, mais dont la fin est une déclamation aussi indécente que ridicule contre la religion et ses ministres. Les *Incas* écrits dans le même esprit, mais plus adroitement caché, eurent encore plus de succès ; mais ce succès dû aux intrigues des philosophes, et à l'engouement de quelques femmes, ne fut qu'éphémère : ils furent appréciés à leur juste valeur et mis au rang des productions médiocres. Aussi aucun de ces ouvrages ne lui auroit-il fait une réputation durable. Ce qui assure à Marmontel un rang distingué parmi les littérateurs qui font honneur à la France, ce sont ses *premiers contes*, où l'on trouve une peinture vraie, vive et légère du siècle et surtout du grand monde; ses *élémens de littérature*, l'ouvrage le plus parfait qu'il y ait sur ce sujet dans notre langue, et ses différens articles de *l'encyclopédie*, où il a eu l'art de joindre la profondeur des vues à la clarté et à la précision, et qu'on doit regarder comme une rétractation des paradoxes de sa poétique, publiée dans sa jeunesse. Les horreurs dont il a été témoin dans sa vieillesse lui ont ouvert les yeux sur le danger du philosophisme, et l'ont porté à rétracter ses anciennes erreurs.

Marot (*Clément*) né à Cahors en Querci l'an 1495, et mort à Turin en 1544. Marot dominé par une imagination bouillante ne dut attribuer qu'à lui seul la cause de ses malheurs. Page de Marguerite de France, femme du duc d'Alençon, et valet de chambre de François I, il avoit acquis de la fortune, et s'étoit fait des protecteurs généreux ; mais toujours fougueux et toujours imprudent, il fut forcé de chercher un asile à Genève, où il ne se conduisit pas mieux. Chassé encore de cette ville, il se retira à Turin où il mourut dans la misère. Marot qui tenoit de son père son goût pour la poésie, eut un talent bien supérieur à tout ce qui l'avoit précédé et même à tout ce qui l'a suivi jusqu'à Malherbe. Il a en effet un tour d'esprit qui lui est propre. La nature lui avoit donné ce qu'on n'acquiert point, la grâce. Son style a du charme, et ce charme tient à une naïveté de tournure et d'expression, qui se joint à la délicatesse des idées et des sentimens. Personne n'a mieux connu que lui, même de nos jours, le ton qui convient à l'épigramme et au madrigal. Il n'a pas moins réussi dans l'épître familière et badine : celle à François I, sur la manière dont il a été volé par son valet, est un chef-d'œuvre. On sera peut-être étonné de trouver si peu de chose de Marot dans la bibliothèque portative : mais la quantité de vieux mots, et d'anciens tours dont ses poésies sont pleines, a empêché l'insertion de beaucoup de pièces, d'ailleurs charmantes sous d'autres rapports.

Mascaron (*Jules*) né à Marseilles en 1634 et mort à Agen en 1703. Fils d'un célèbre avocat au parlement d'Aix, Mascaron ne reçut de son père pour tout héritage que son talent pour l'éloquence. Il entra fort jeune dans la congrégation de l'O-

ratoire, où ses dispositions extraordinaires pour la chaire lui firent bientôt une grande réputation. Le jeune orateur après avoir paru avec éclat dans les plus grandes villes de la province se montra dans la capitale, et ensuite à la cour où il n'obtint pas de succès moins brillans. Il prêchoit avec une liberté évangélique : les courtisans en firent malignement l'observation au roi, qui leur ferma la bouche en disant, *il a fait son devoir, faisons le nôtre.* L'évêché de Tulle fut la récompense de ses travaux, d'où 7 ans après il passa à celui d'Agen. Il édifia ces deux diocèses par ses vertus. Quelque reputation qu'aient eu les oraisons funèbres de Mascaron dans son temps, elles sont bien au-dessous de celles de Bossuet et de Fléchier: il n'a ni l'élévation du premier, ni l'élégance du second. " Quelquefois, dit Thomas, " son âme s'élève ; mais " quand il veut être grand, il trouve rare- " ment l'expression simple. Sa grandeur " est plus dans les mots que dans les idées. " trop souvent il retombe dans la métaphy- " sique de l'esprit, qui paroît une espèce " de luxe ; mais un luxe faux, qui annonce " plus de pauvreté que de richesse. On " lui trouve aussi des raisonnemens vagues " et subtils ; et l'on sait combien ce langa- " ge est opposé à celui de la véritable élo- " quence." Son oraison funèbre de Turenne est ce qu'il a fait de meilleur. Madame de Sévigné ne croyoit pas qu'elle pût être égalée : et néanmoins celle de Fléchier ne tarda pas à l'éclipser. Voyez l'article de Mascaron § 228 du 2 livre de cette collection.

Massillon (*Jean-Baptiste*) né à Hières en Provence l'an 1662, et mort à Clermont en 1742, à l'âge de 79 ans. Entré dans la congrégation de l'oratoire, ses grands talens lui firent des jaloux et l'exposèrent à bien des désagrémens. Il débuta dans l'art oratoire par l'oraison funèbre de Henri de Villars, archevêque de Vienne. Le succès qu'elle eut, engagea le père de la Tour, alors général de sa congregation, de l'appeler à Paris. Il s'y fit bientôt un genre à lui seul. Il parut à la cour où il prêcha l'avent. Louis XIV après l'avoir entendu, lui dit ces paroles mémorables : *mon père, quand j'ai entendu les autres prédicateurs, j'ai été très-content d'eux. Pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très-mécontent de moi-même.* Ce qui frappoit le plus dans les sermons de Massillon, c'étoient ces peintures du monde, si saillantes, si fines, si ressemblantes. On lui demanda où un homme consacré comme lui à la retraite, avoit pu les prendre. *Dans le cœur humain*, répondit-il; *pour peu qu'on le sonde, on y découvrira le germe de toutes les passions.* Après la mort de Louis XIV, le régent le nomma à l'évêché de Clermont, et le destina à prêcher le carême l'année suivante devant Louis XV âgé de neuf ans. Il composa en six semaines les dix discours connus sous les nom de *petit carême.* On a dit que ce petit carême étoit le chef-d'œuvre de Massillon et de l'art oratoire. C'est certainement un chef-d'œuvre, mais bine des personnes trouveront, si elles se donnent la peine d'examiner, que plusieurs de ses autres discours sont d'une éloquence, plus mâle et plus majestueuse. Quant au vrai caractère de son éloquence, on le trouvera dans son article § 231 du second livre de cette collection.

Maucroix (*François de*) né à Noyon en 1619 et mort en 1708. Maucroix suivit d'abord le barreau ; mais il s'en dégoûta et embrassa l'état ecclésiastique. Il aima et cultiva les lettres. Il ne tarda pas à se faire une grande réputation par ses écrits et par ses vers. Quoique la postérité ait conservé peu de chose de lui, ses liaisons avec Racine, Despréaux et la Fontaine prouvent qu'il n'étoit pas un homme ordinaire. Il conserva jusqu'à la fin de ses jours son enjouement et sa tranquillité Sa vieillesse fut celle d'un philosophe chrétien, qui jouit des biens que lui accorde la providence, et supporte les maux en attendant avec patience un sort meilleur.

Maury (*Jean Suffrein*) né dans le comtat Venaissain en 1746. L'Abbé Maury s'étoit fait un nom par ses panégyriques de Saint-Augustin et de Saint-Louis, et par d'autres discours où l'on retrouvoit l'eloquence de Bossuet, lorsque la révolution vint ouvrir une autre carrière à ses talens et le mettre à sa place. A l'éloquence d'un Chrysostôme il fit succéder celle d'un Démosthène, et si la raison revêtue de tous les avantages que lui donnoient la justice, la vérité et le sentiment avoit pu l'emporter sur le déchaînement de toutes les passions, seul il eût sauvé la monarchie. Le pape Pie VI, en l'élevant au cardinalat, récompensa moins ses talens qu'il n'honora la pourpre romaine.

Maynard (*François*) né à Toulouse en 1582 et mort dans la même ville ne 1646. Maynard fut secrétaire de la reine Marguerite et plut à la cour de cette princesse par son esprit et son enjouement. Etant allé à Rome à la suite d'un ambassade, le pape Urbain VIII goûta beaucoup la douceur et les charmes de sa conversation. De retour en France, il fit sa cour à plusieurs grands et surtout au cardinal de Richelieu ; mais il n'en obtint rien. Après un séjour de quelques années à Paris, il se retira dans sa patrie, où il grava sur la porte de son cabinet ces vers que tout le monde connoît.

Las d'espérer et de me plaindre
Des muses, des grands et du sort ;
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer ni la craindre.

Malherbe disoit de lui, *qu'il tournoit fort bien un vers, mais que son style manquoit de force ; et que Racan avoit de la force,*

mais qu'il ne travailloit pas assez ses vers. De l'un et de l'autre, ajoutoit-il, on auroit pu faire un bon poëte.

Mesenguy (*François-Philippe*) né à Beauvais en 1677 et mort à Paris en 1763, à 86 ans. Après avoir professé pendant plusieurs années les humanités et la rhétorique dans sa ville, il fut appelé à Paris où il fut placé au collége de Beauvais; chargé d'enseigner le catéchisme aux pensionnaires, il écrivit son *exposition de la doctrine chrétienne.* Il quitta ce collége pour vivre dans une plus grande retraite, et y composer différens ouvrages qu'il avoit en vue. Ceux qui lui font le plus d'honneur sont *l'abrégé de l'histoire et de la morale de l'ancien testament*, et *l'abrégé de l'ancien testament, avec des éclaircissemens et des réflexions* en 10 vol. in-12. Ce dernier ouvrage qui n'est que le développement du premier est un des plus utiles que puissent lire les personnes qui ne cherchent dans l'écriture que des leçons de morale et de religion. En lisant cet auteur, on ne peut que l'aimer. Ses ennemis même le respectèrent, et rendirent toujours hommage à ses vertus.

Mierre (—— ——*le*) on a de lui des tragédies médiocres en vers encore plus médiocres. Le seul ouvrage où l'on trouve de temps en temps du talent est son poëme sur la *peinture*, qui n'est presque, quoi qu'en dise l'auteur, qu'une traduction de celui de l'abbé de Marsy sur le même sujet. Les morceaux cités dans la bibliothèque portative sont à-peu-près tout ce qu'il y a de meilleur, le poëme *des fastes* du même auteur, n'est qu'un amas de mauvais vers, divisé en 16 chants.

Millot (*Claude-François-Xavier*) né à Besançon en 1726 et mort à Paris en 1785. L'abbé Millot fut successivement jésuite, prédicateur du roi, grand vicaire de Lyon, professeur d'histoire à Parme, enfin précepteur de M. le duc d'Enghien. Il remplit ces différentes fonctions avec le succès d'un homme à talent, et le zèle d'un homme attaché à ses devoirs. Il n'en composa pas moins plusieurs ouvrages, rédigés avec soin, et écrits d'un style pur, naturel et élégant, ils roulent presque tous sur l'histoire. On l'a accusé de scepticisme dans ceux qui ont rapport à l'histoire générale, et d'une teinte de philosophisme dans les histoires particulières. Sans examiner jusqu'à quel point cette inculpation peut être vraie, on se bornera à observer que ses *élémens d'histoire* sont ce qu'il y a de mieux fait en François dans ce genre et de plus propre à être mis entre les mains de la jeunesse, par l'art avec lequel les faits les plus curieux et les plus importans sont amenés. Il a eu sans doute tort d'apporter plus d'exemples de vices que de vertus; mais il est toujours aisé à un instituteur de prévenir le mal qui pourroit en résulter.

Molière (*Jean-Baptiste Pocquelin de*) né à Paris en 1620 et mort dans la même ville en 1673. Molière commença ses études à 14 ans chez les jésuites, et fit des progrès rapides sous ces habiles maîtres. Les belles lettres ornèrent son esprit, et les préceptes du philosophe Gassendi, maître de Chapelle, de Bernier et de Cyrano, formèrent sa raison. Entraîné par un goût irrésistible vers le théâtre, il s'unit avec quelques jeunes gens, et parcourut avec eux les provinces en jouant la comédie. Il donna sa première pièce à Lyon. C'étoit *l'Etourdi.* Quoique cette pièce ne soit pas bonne, elle donna l'idée d'un nouveau genre, et fut très-applaudie. Elle ne fut pas moins bien reçue à Beziers où le prince de Conti tenoit les états du Languedoc. C'est dans cette ville qu'il donna *le Dépit amoureux* et *les précieuses ridicules.* Ces comédies y furent admirées. Molière quitta la province pour la capitale. Louis XIV fut si satisfait des spectacles que lui donna la troupe de Molière, qu'il en fit ses comédiens ordinaires et accorda à leur chef une pension de mille livres. C'est depuis cette époque qu'il a donné ces belles comédies qui l'ont fait regarder comme le premier auteur comique qui ait existé. On peut regarder les ouvrages de Molière comme l'histoire des mœurs, des modes et du goût, et comme le tableau le plus fidèle de la vie humaine. Né avec un esprit de réflexion, prompt à remarquer les expressions extérieures des passions et leurs mouvemens dans les différens états; il saisit les hommes tels qu'ils étoient, et exposa en habile peintre les plus secrets replis de leur cœur, et le ton, le geste, le langage de leurs sentimens divers. On a dit qu'il y avoit beaucoup de fautes de langage dans Molière: il y en a sans doute trop, et M. Bret les a relevées avec soin: mais, si l'on passe sur celles qui tenoient à son siècle, on en diminuera beaucoup le nombre. Quant à ce qu'on a dit que sa prose valoit mieux que ses vers, on n'a qu'à lire, pour se convaincre du contraire, ses belles scènes du *Misanthrope*, du *Tartuffe* et des *Femmes Savantes.*

Molinier (*Jean-Baptiste*) né à Arles en 1675 et mort à Paris en 1745. Molinier entra dans la congrégation de l'oratoire et s'y adonna au ministère de la chaire. Il prêcha avec applaudissement à Aix, à Toulouse, à Lyon, à Orléans et à Paris. Massillon l'ayant entendu, fut frappé des traits vifs et saillans de son éloquence, et surpris de ce qu'avec un talent si décidé, il étoit si inégal; il lui dit alors: *il ne tient qu'à vous d'être le prédicateur du peuple ou des grands.* En effet il y a dans ses discours beaucoup d'énergie, de dignité et de naturel; mais en général peu de goût, et peu de choix dans l'expression, qui est souvent défigurée par des termes communs.

Moncrif (*François-Augustin Paradis de*) né à Paris en 1687 et mort dans la

même ville en 1770. Beaucoup d'esprit naturel, une figure prévenante, un désir constant de plaire, une humeur égale, douce et complaisante lui firent de bonne heure un grand nombre d'amis. Personne n'obligeoit avec plus de zèle; personne ne donnoit avec plus de plaisir. Au milieu de la cour il conserva sa modestie. Ce qui a fait la réputation littéraire de Moncrif, ce sont *les Ames rivales*, petit roman, assaisonné d'une critique ingénieuse de nos mœurs; et des *Romances*, pleines de délicatesse, de naturel et de grâce. Moncrif étoit de l'académie Françoise.

Mongault (*Nicolas-Hubert de*) né à Paris en 1674 et mort dans la même ville en 1746. Il entra d'abord dans la congrégation de l'oratoire: la délicatesse de sa santé l'obligea d'en sortir, et après avoir été quelque temps dans le monde, il fut nommé précepteur du duc de Chartres, fils du duc d'Orléans. Mongault sut se concilier, dans cette place importante et délicate l'amitié et l'estime de son élève. On recompensa ses soins par des abbayes et des places qui lui assuroient une fortune considérable: mais son ambition n'étant pas satisfaite, il tomba dans une humeur sombre qui fit le malheur du reste de sa vie. Il reste de lui *l'histoire d'Hérodien* traduction faite avec soin et élégamment écrite; et la *traduction des lettres de Cicéron à Atticus*, aussi estimée que la précédente: on la lira toujours avec utilité, non-seulement à cause de son exactitude, mais encore à cause des notes qui l'accompagnent. Il étoit de l'académie Françoise.

Monnier (—— ——*le*) mort depuis peu. On connoît de lui des *fables*, où il y a de la facilité et du naturel, mais des longueurs qui fatiguent: ses *contes* ont les mêmes qualités et le même défaut. Sa *traduction de Térence* est plus estimée et mérite de l'être sous tous les rapports.

Monnoie (*Bernard de la*) né à Dijon en 1641 et mort à Paris en 1727. La Monnoie fit paroître dès l'enfance de grandes dispositions pour les belles-lettres. On vouloit l'engager à se consacrer au barreau: mais son inclination l'entraînoit vers la littérature légère et la poésie. Il remporta cinq prix à l'académie Françoise. La poésie n'avoit pas fait la principale occupation de la Monnoie. Il avoit su joindre dès sa jeunesse le savant au poëte. C'étoit un homme d'une érudition unique. Il étoit très-habile dans les langues Grecque, Latine, Italienne et Espagnole, et dans la connoissance des livres tant anciens que modernes. Les qualités de son cœur égaloient celles de son esprit. Son caractère étoit doux, égal et officieux; il aimoit la joie et savoit l'inspirer. Ses poésies ne sont guères lues à présent que par ceux qui pensent qu'il y a du mérite à tout lire. Le style en est prosaïque et manque absolument de chaleur: quelques vers heureux ne compensent point l'ennui qu'elles causent. On estime beaucoup ses notes sur différens auteurs.

Montausier (*Charles de Sainte-Maure duc de*) né en 1610 et mort à Paris en 1690. le duc de Montausier donna dès son enfance des preuves de cette vertu sévère, de cette loyauté et de cette franchise qui le caractérisèrent pendant tout le cours d'une longue vie. Nommé gouverneur du Dauphin, il s'acquitta de cette fonction difficile avec tout le succès qu'on devoit attendre de son zèle et de ses lumières. Il parla toujours à la cour en philosophe et en homme vertueux, qui sacrifie tout à la vérité et à la raison, et cette véracité ne déplut jamais à Louis XIV. On sait que les ennemis de Molière voulurent lui persuader que c'étoit lui que cet auteur jouoit dans le Misanthrope. Le duc alla voir la pièce, et dit en sortant *qu'il auroit bien voulu ressembler au Misanthrope de Molière*.

Montazet (*Antoine de Malvin de*) archevêque et comte de Lyon, mort à Paris en 1788. Quand ce grand prélat n'auroit publié que sa fameuse *instruction pastorale contre l'incrédulité*, il auroit des droits aux hommages de la postérité et comme évêque et comme littérateur. Jamais la raison embellie de tout ce que l'éloquence peut lui prêter de force et de charmes n'a parlé un langage plus propre à convaincre l'esprit et à toucher le cœur. Ordre et enchaînement de preuves, sentimens nobles et élevés, traits pathétiques et touchans, pensées profondes, idées sublimes, images vraies, style enchanteur et toujours soutenu, tout se trouve réuni dans cet ouvrage pour en faire une des meilleures productions de la fin du XVIII siècle. Les incrédules l'admirèrent, et Voltaire lui-même, quoique l'ouvrage fût principalement dirigé contre lui, ne donna plus à ce prélat que le nom *d'éloquent Montazet*. M. de Montazet a été de l'académie Françoise non en qualité de grand seigneur, mais comme homme de lettres.

Montesquieu (*Charles de Secondat, baron de la Brede et de*) né au château de la Brède, près de Bordeaux en 1689 et mort à Paris en 1755. Montesquieu fut philosophe au sortir de l'enfance. Dès l'âge de 20 ans, il préparoit les matériaux de *l'esprit des lois*, par un extrait raisonné des immenses volumes qui composent le *corps du droit civil*. Son premier ouvrage fut les *lettres persanes*, ce livre, profond sous un air de légereté, annonçoit à la France et à l'Europe un écrivain supérieur à ses ouvrages. C'est le tableau le plus animé et le plus vrai des mœurs Françoises; son pinceau est léger et hardi; il donne à tout ce qu'il touche un caractère original. Toutes les lettres n'en sont pas également bonnes, et la critique en est quelquefois trop amère sur Louis XIV et sur son règne. Un autre défaut des *lettres persanes* est la hardiesse avec

laquelle il fait parler son Persan sur quelques dogmes de la religion chrétienne. L'apparition de ce livre est la première époque de ce déluge d'écrits qui ont paru depuis contre le christianisme et le gouvernement. Aux *lettres persanes* succéda son ouvrage *sur la cause de la grandeur et de la décadence des Romains*, ouvrage qui ne sauroit être trop médité par les hommes d'état et les philosophes. Enfin *l'esprit des lois* parut. Le siècle dernier n'a pas produit d'ouvrage où il y ait plus d'idées profondes et de pensées neuves. La partie la plus intéressante de l'histoire de tous les temps et de tous les lieux, y est répandue adroitement, pour éclaircir les principes, et en être éclaircie à son tour; le style, sans être toujours exact, en est nerveux. Images frappantes; saillies d'esprit; faits peu connus, curieux et agréables; tout concourt à charmer le travail d'une longue lecture. On peut appeler cet ouvrage *le code du droit des nations*, et son auteur, *le législateur du genre humain*. Il n'appartenoit qu'aux révolutionnaires François de dire que Montesquieu étoit *un enfant en législation*. Ce grand ouvrage n'empêcha pas Montesquieu de travailler en même temps au *temple de Gnide*, roman où l'on trouve toute la légéreté de la prose et toutes les grâces de la poésie; à la *vie de Louis XI* qu'il brûla par mégarde; à *Arsace*, roman politique et moral. Ses qualités personnelles égaloient son génie. Il étoit aussi aimable dans la société que grand dans ses ouvrages. Sa douceur, sa gaieté sa politesse étoient toujours égales. Il étoit naturellement distrait; mais ses distractions n'avoient rien d'affecté. Dans toute sa conduite le grand homme se cachoit sous l'homme simple et uni. Il étoit de l'académie Françoise. On trouvera son discours de réception dans ce recueil § 61 du 3 livre de prose.

Murat (*Henriette-Julie de Castelnau, comtesse de*) morte en 1716, à 45 ans. Cette dame se fit connoître de bonne heure par les grâces de son esprit; les journaux et les recueils s'enrichirent de ses jolies chansons, et de ses pièces légères. Son roman intitulé, *les Lutins de Kernosi*, est un ouvrage plein d'esprit et de grâce; etses *contes de fées* sont aussi ingénieux que peuvent l'être ce sortes de productions.

Neufchateau (*Nicholas François de*) né en 1752. Il bégaya des vers dès le berceau. A l'âge de dix ans, il en publia qui donnèrent de lui les plus grandes espérances et qui lui attirèrent les éloges de Voltaire. Un de ses meilleurs poëmes est son *discours sur l'art de lire des vers*. Il s'est exercé dans différens genres, et eût peut-être réussi à se faire un nom, si l'esprit révolutionnaire, en l'arrachant aux muses, ne l'eut pas entraîné dans toutes les fureurs de la démagogie.

Neuville (*Charles-Trey de*) né à Coutances en 1693 et mort à Saint-Germain-en laye en 1774, dans sa 81 année. Entré dans la société des jésuites, le père de Neuville s'y distingua bientôt par ses grands talens pour la chaire. Pendant trente ans, il prêcha avec le plus grand succès à la cour et dans la capitale. Après la destruction de son corps il obtint la permission de rester en France, quoiqu'il n'eût pas rempli les conditions imposées par le parlement de Paris. Il dut cette grâce autant à ses vertus qu'à ses talens. Les sermons du Père de Neuville doivent être distingués de la foule des écrits de ce genre, par la beauté des plans, la vivacité des idées, l'heureuse application de l'écriture sainte, par l'abondance d'un style pittoresque et original et par la chaleur du sentiment. Il n'a manqué au père de Neuville, que d'avoir su resserrer son éloquence dans de justes bornes, d'avoir évité les écueils du bel-esprit et l'affectation de l'antithèse. C'est néanmoins un des meilleurs prédicateurs du second ordre.

Nicole (*Pierre*) né à Chartres en 1625 et mort à Paris en 1695. La nature lui accorda un esprit pénétrant et une mémoire heureuse. Avec de telles dispositions ses progrès ne purent qu'être rapides. Envoyé à Paris pour faire son cours de philosophie et de théologie, il s'adonna à ces deux sciences avec d'autant plus de fruit, que son esprit avoit la maturité, la profondeur et la justesse qu'elles demandent. Ce fut alors qu'il se lia avec les cénobites de Port-Royal. Il s'unit d'une étroite amitié avec le grand Arnauld, et composa de concert avec lui plusieurs excellens ouvrages. Les querelles du jansénisme lui firent souvent des affaires et l'obligèrent même à quitter son pays pendant quelque temps. De retour à Paris, il continua d'écrire sur différens sujets, tous relatifs à la religion. Les ouvrages de lui qu'on relit avec le plus d'utilité sont ses *essais de morale* et ses *instructions théologiques*. On y reconnoît partout un écrivain sage, éclairé et judicieux, au soin d'approfondir les matières et de les édiger dans un bel ordre, à la précision des idées, à la justesse des conclusions tirées des principes, à un grande connoissance du cœur humain, et à une expression toujours pure.

Nivernois (*Jules-Bardon Mancini, duc de*) né en 1716 et mort à Paris en 1798. M. le duc de Nivernois a joui pendant toute sa vie, comme bel esprit, d'une réputation qui ne s'est pas soutenue à sa mort. Ses *fables*, qui avoient été applaudies dans les séances publiques de l'académie, perdirent beaucoup à l'impression. Ses autres poésies valent mieux, il y a de la grâce et de la facilité; mais peu de chaleur. Son *essai sur Horace*, écrit avec finesse et beaucoup de goût est plus estimé. Voltaire dit que l'esprit et les talens du duc de Nevers

s'étoient perfectionnés dans le duc de Nivernois son petit-fils. Il étoit de l'académie Françoise et de celle des inscriptions.

Noailles (*Adrien-Maurice duc de*) né en 1678 et mort à Paris en 1766, âgé de près de 88 ans. Le duc de Noailles commença sa carrière militaire en Espagne où il servit sous le duc son père et ensuite sous le duc de Vendôme. Pendant la guerre de la succession, il rendit les plus grands services à Philippe V, qui l'honora du titre de grand d'Espagne de la première classe. Louis XIV non moins sensible à son mérite que son petit-fils, l'éleva successivement au grade de lieutenant-général, et Louis XV enfin à celui de Maréchal de France. Après avoir eu de grands succès dans différentes campagnes, il eut le malheur de perdre la bataille d'Ettinghem en Allemagne, non par sa faute, mais par un événement malheureux. Quand l'âge ne lui permit plus de servir l'état à la tête d'une armée ou dans des négociations, il entra dans le ministère, et se rendit utile par son expérience et par ses conseils. Le duc de Noailles aimoit et cultivoit les lettres: il étoit en correspondance avec plusieurs savans et beaux-esprits.

Olivet (*Joseph Thoulier d'*) né à Salins en 1682 et mort à Paris en 1768. L'abbé d'Olivet entra très-jeune chez les jésuites, y développa des talens qui le firent aimer et estimer de ses confrères. Ayant quitté cette compagnie célèbre à l'âge de 33 ans, il vint à Paris, où il se fit, en peu d'années une telle réputation, que l'académie Françoise le choisit, quoiqu'il fût absent, par la seule considération de son mérite. Il n'eut besoin que d'un ami pour répondre à cette compagnie de son désir. L'étude de la langue Françoise devint alors son amour de préférence, sa pensée habituelle. L'abbé d'Olivet avoit eu dès sa jeunesse les liaisons littéraires les plus étendues et les plus illustres. Il compta au nombre de ses amis, l'évêque de Soissons, le savant Huet, le père Hardouin, le père Tournemine, Despréaux, Rousseau, le président Bouhier etc. Newton et Pope le traitèrent à Londres, comme Clément XI l'avoit traité à Rome, avec une distinction qui supposoit une haute estime. Ses principaux ouvrages sont sa magnifique édition *des ouvrages de Cicéron;* différentes *traductions* de cet orateur philosophe, excellentes pour la fidélité, mais dépourvues de chaleur; ses *remarques sur Racine*, ouvrage digne d'un grammairien homme de goût; un traité de la *prosodie Françoise*, aussi utile qu'intéressant; et des *essais de grammaire*, qui ont beaucoup contribué à dégager notre langue des chaînes du grécisme et du latinisme.

Pacaud (*Pierre*) né en Bretagne et mort en 1760 dans un âge avancé. Formé dans la congrégation de l'oratoire, il s'adonna au ministère de la parole évangélique et y acquit de la réputation. Ses sermons, qui n'ont rien de bien saillant, ont néanmoins un mérite réel, celui d'une noble simplicité.

Palaprat (*Jean*) né à Toulouse en 1650 et mort en 1721. Palaprat après avoir fini ses études dans l'université de sa ville, remporta plusieurs prix aux Jeux-Floraux. Après avoir rempli les fonctions de capitoul et de chef de consistoire, il quitta sa patrie, fit un voyage à Paris, ensuite à Rome où la reine Christine tâcha vainement de le fixer auprès d'elle; enfin il retourna à Paris et s'y établit par la protection du duc de Vendôme qui se l'attacha en qualité de secrétaire des commandemens du grand prieur. Dès les premières années de son séjour à Paris, il travailla pour le théâtre; et son goût pour le genre dramatique augmenta, lorsqu'il eut fait connoissance avec Brueys. Ils donnèrent de concert plusieurs pièces (*voyez Brueys*). La seule des pièces auxquelles il a travaillé sans Brueys qui soit restée au théâtre est *le ballet extravagant*. Palaprat à une imagination vive et plaisante, joignit une candeur de mœurs, une simplicité de caractère singulière. Il réunissoit à la fois les saillies d'un bel-esprit et la naïveté d'un enfant. Ses ouvrages respirent la gaieté et la légèreté d'un esprit vif et fécond, mais on y désireroit plus de justesse et de précision.

Pallisot de Montenoy (*Charles*) né en 1739. M. Palissot est un des meilleurs littérateurs qu'il y ait actuellement en France: les différens ouvrages qu'il a publiés font honneur à ses talens; quoique sa haine contre les philosophes l'ait quelquefois rendu injuste, ses jugemens sont en général sûrs et dictés par le goût. Il a publié depuis peu une édition de Voltaire bien supérieure pour l'exactitude à celle de Beaumarchais. Il prépare actuellement, à ce qu'on dit, un cours complet de littérature. Il faut espérer que M. Pallissot y rendra plus de justice à quelques auteurs qu'il a trop maltraités dans ses premiers écrits.

Panard (*Charles-François*) né à Courville, près de Chartres, et mort à Paris en 1765, à 74 ans. Marmontel a surnommé Panard le la Fontaine du Vaudeville, dont il a été le père. Il ressembloit plus à ce poëte par son caractère. C'étoit le même désintéressement, la même probité, la même douceur de mœurs. Cet homme qui savoit si bien aiguiser les traits de l'épigramme, ne s'en servit jamais contre personne; il chansonna le vice et non les vicieux. On a recueilli ses œuvres, où l'on trouve beaucoup de facilité, de naturel, de sentiment, d'esprit, et de bon sens, mais trop de négligences, de longueurs, et de fautes contre la langue et la poésie. Cet auteur n'avoit pas fait les études ordinaires; il dut tout à la nature, et rien à l'art.

Parisière (*Jean-César Rousseau de la*)

né à Poitiers en 1667 et mort en 1737 à Nîmes dont il étoit évêque. Les belles-lettres avoient occupé la Parisière dans sa jeunesse; et elles adoucirent les maux dont il fut affligé sur la fin de ses jours. Ses premières productions avoient été des poésies ingénieuses, si l'on en juge par la *fable allégorique* sur le *bonheur* et *l'imagination* que Mde. Bernard nous a conservée. La modestie ou l'amour-propre de ce prélat le porta à les brûler dans un âge avancé. On a publié depuis sa mort des *harangues, panégyriques, sermons de morale* et *mandemens* qu'on a pu rassembler. Le style en est serré et concis; mais cette concision est quelquefois une source d'obscurité, et d'autrefois d'une grande force.

Pascal (*Blaise*) né à Clermont en Auvergne l'an 1623 et mort à Paris en 1662 à 39 ans. Pascal fut un grand homme dès son enfance. Son père fut son précepteur. Les mathématiques eurent pour lui un attrait singulier: mais son père lui en cacha avec soin les principes, de peur qu'elles ne le dégoûtassent de l'étude des langues. Le jeune Pascal, gêné dans son goût pour la géométrie, ne devint que plus ardent à l'apprendre. Sur la simple définition de cette science, il devina, par la seule force de son génie, jusqu'à la 32 proposition d'Euclide. Son père, cédant à la nature, mit entre ses mains les élémens du philosophe Grec. Il en saisit si bien toutes les difficultés qu'à l'âge de 16 ans il publia un *traité des sections coniques* qui fut admiré des hommes consommés dans cette science; Descartes ne voulut pas croire qu'il fût de lui. De la géométrie, Pascal passa aux autres branches des mathématiques, et s'y montra supérieur. A 19 ans il inventa la *machine d'arithmétique;* à 23 il découvrit *la pesanteur de l'air* etc. Ce génie supérieur pour les sciences ne l'empêcha pas de s'occuper des vérités de la religion: il résolut même d'en faire son étude particulière, et pour s'y livrer avec plus de fruit, il se retira à Port-Royal des champs. Ces célèbres solitaires étoient alors dans l'ardeur de leurs disputes avec les jésuites. C'est alors qu'il composa les fameuses *lettres provinciales*, ouvrage unique en son genre et qui est la première époque de la fixation de la langue. Il n'y a qu'un seul mot qui depuis 150 ans, se soit ressenti du changement qui altère souvent les langues vivantes. Les meilleures comédies de Molière n'ont pas plus de sel, et Bossuet n'a rien de plus éloquent: aussi Boileau les regardoit avec raison comme le plus parfait ouvrage en prose qui fût dans notre langue, et il le disoit même aux jésuites. Un jour qu'il s'entretenoit avec Bouhours sur la difficulté de bien écrire en François, il rejetoit tous les auteurs que celui-ci lui citoit comme modèles. *Quel est donc, selon vous,* lui dit Bouhours, *l'écrivain parfait? que lirons-nous?.....Mon père,* répondit Boileau, *lisons les lettres provinciales et croyez-moi, ne lisons pas d'autre livre.* Bossuet interrogé lequel de tous les ouvrages écrits en François, il aimeroit mieux avoir fait, répondit: *les provinciales.* Le célèbre chancelier d'Aguesseau pensoit de même. Ce grand homme avoit destiné les dernières années de sa vie à travailler à la défense de la religion contre les athées, les libertins et les juifs: il avoit jeté sur le papier quelques idées sur l'ouvrage qu'il méditoit. Ce sont ces fragmens qu'on a rassemblés sous le nom de *pensées* et dans lesquels on reconnoît cette force, cette sublimité de génie, cette précision qui le distinguoient. (*voyez ce qui est dit de Pascal* § 234 *du second livre de cette collection.*

Pas-erat (*Jean*) né à Troyes en Champagne en 1534 et mort à Paris en 1602. Après avoir étudié le droit à Bourges, il se rendit à Paris, où il enseigna les belles-lettres dans les colléges de l'université, et où il obtint la place de professeur royal en éloquence. Ses leçons furent très-suivies; et Henri III et Charles IX lui donnèrent des marques d'estime. Son ardeur pour l'étude étoit extrême; il passoit souvent des journées entières sans prendre aucun repos. Cette opiniâtreté au travail le conduisit au tombeau. Cet écrivain s'est principalement distingué par des poésies Latines et Françoises: quoique le langage de ces dernières ait vieilli, on les lit encore avec plaisir pour les traits ingénieux et les grâces naïves qu'elles offrent: on y trouve d'ailleurs la plus grande facilité, de la gaieté, point de recherche pour l'expression, ni pour la pensée, et toujours le ton le plus aimable. Il a composé avec Rapin les vers de la *satire Ménippée.*

Patin (*Gui*) né en 1601 à Houdan, petite ville du Beauvoisis, et mort à Paris en 1672. Patin avoit pris le bonnet de docteur en médecine. Ce fut à Paris qu'il exerça son art, et il y fut moins connu par son habileté, que par l'enjouement de sa conversation et par son caractère satirique. Les querelles de *l'Antimoine*, qui s'élevèrent de son temps dans la faculté de médecine de Paris, donnèrent beaucoup d'exercice à la bile de Patin. Il a publié quelques ouvrages, et entre autres 5 volumes de lettres qu'on doit lire avec défiance. La plupart de ses anecdotes politiques ou littéraires sont fausses ou mal rendues; et d'ailleurs il y déchire impitoyablement ses amis et ses ennemis.

Patrix (*Pierre*) né à Caen en 1585, et mort à Paris en 1672, à 88 ans. Patrix se livra de bonne heure à la poésie, et composa des pièces licencieuses qu'il supprima ensuite autant qu'il put. Entré chez Gaston d'Orléans, il suivit constamment ce prince dans la bonne et dans la mauvaise fortune, et après sa mort, il fut attaché à Marguerite de Lorraine, sa veuve. Il fit les délices de cette cour par son esprit et par son enjoue-

ment; il étoit d'une conversation agréable et facile. Ses poésies en général sont très-foibles, à quelques endroits près, qui sont remarquables par un tour facile et original. Sa meilleure pièce se trouve dans ce recueil.

PELLISSON-FONTANIER (*Paul*) né à Beziers en 1624 et mort à Versailles en 1693. Élevé dans la religion calviniste, Pellisson donna dès son enfance de telles preuves d'un talent supérieur qu'il fut bientôt l'espérance de son parti et de sa religion. Il étudia successivement à Castres, à Montauban et à Toulouse. Les auteurs Latins, Grecs, François, Espagnols, Italiens lui devinrent familiers. Il parut bientôt avec éclat dans le barreau de Castres; mais lorsqu'il y brilloit le plus, il fut attaqué de la petite-vérole. Cette maladie le défigura au point que Melle. de Scudéri, son amie, disoit en plaisantant *qu'il abusoit de la permission que les hommes ont d'être laids.* Plusieurs ouvrages qu'il composa à Paris l'y firent connoître avantageusement. L'académie se l'associa, quoiqu'il n'y eût pas alors de place vacante, et elle ordonna que la première qui vaqueroit seroit à lui, et que cependant il auroit droit d'assister aux assemblées et d'y opiner comme académicien; distinction d'autant plus flatteuse qu'il n'y en a point d'autre exemple. Foucquet, instruit de son mérite, l'avoit choisi pour son premier commis: ce ministre ayant été disgrâcié, Pellisson fut enveloppé dans sa disgrâce et enfermé à la bastille, où il fut retenu pendant quatre ans. C'est là qu'il composa ces *trois mémoires*, pour l'infortuné Foucquet, qui sont trois chefs-d'œuvre. Si quelque chose approche de Cicéron, dit Voltaire, ce sont ces trois *factums*. Pellisson avoit conservé une foule d'amis dans ses malheurs, et ses amis obtinrent enfin sa liberté. On doit observer à la gloire des lettres que Foucquet ne conserva que deux amis après sa disgrâce, Pellisson et la Fontaine. Le roi le dédommagea de cette captivité par des pensions et des places, et lorsqu'il eut embrassé la religion de l'état, par des bénéfices. Les seuls ouvrages qu'on lit actuellement de Pellisson sont ses trois mémoires en faveur de Foucquet, et son *histoire de l'académie Françoise*, qui, quoique trop pleine de minuties, et de négligences, renferme des faits assez curieux. Quant à ses poésies, elles ont du naturel, un tour heureux, et de l'agrément; mais elles manquent d'imagination.

PERRAULT (*Charles*) né à Paris en 1633 et mort dans la même ville en 1703. Perrault né dans le sein des lettres, les cultiva dès sa jeunesse. Des vers furent les premières productions de sa plume. Aimé et considéré du grand Colbert, il employa son crédit auprès de lui, pour l'utilité des arts, et de ceux qui les cultivoient. Ce fut à lui que l'académie Françoise dut un logement au Louvre, et l'académie de peinture, de sculpture et d'architecture, son institution. Après la mort de Colbert, il se dévoua entièrement aux lettres. Il chanta les merveilles du règne de Louis XIV. Son poëme intitulé, *le siècle de Louis le grand* étoit une satire injuste des anciens. Racine, Despréaux et tous les partisans du goût s'élevèrent contre Perrault, qui pour soutenir ce qu'il avoit avancé mit au jour son *parallèle des anciens et des modernes*. Il y mettoit au-dessus d'Homère non-seulement Corneille, mais encore les Chapelain et les Scudéri. Perrault avoit eu même la maladresse ou le mauvais goût de n'y point parler de Racine et de Despréaux, ou de n'en dire que des choses propres à choquer leur amour-propre. La dispute s'échauffa, les esprits s'aigrirent, mais Perrault, en défendant une mauvaise cause, n'employa contre ses adversaires que la modération et la politesse. Despréaux et lui se lassèrent enfin d'être les jouets du public. Des amis communs travaillèrent à la paix et elle fut conclue. Perrault s'occupa alors des *éloges historiques* des grands hommes qui avoient illustré le dix-septième siècle, ouvrage précieux par la beauté des portraits et par la modération que respirent les éloges. Le grand Arnauld et Pascal ne s'y trouvoient pas: Perrault étoit trop juste pour ne pas rendre hommage à ces génies, mais les jésuites avoient eu le crédit de les faire exclure par la cour. Le cri public fit réparer cette injustice. Il y a encore d'autres ouvrages de lui en vers et en prose; mais sa prose, ainsi que ses vers, manque d'imagination et de coloris: on y trouve de la facilité, mais en même temps trop de négligence.

ESSELIER (*Charles-Etienne*) né à Paris en 1712 et mort dans la même ville en 1763. Cet auteur commença à travailler pour le théâtre, et donna quelques comédies estimées pour la légèreté du style et les agrémens de la versification. Il a aussi publié des fables dont quelques-unes renferment une excellente morale, mais l'esprit qui y domine, leur ôte ces grâces simples et ingénues qui sont essentielles à ce genre. Il reste aussi de lui des ouvrages en prose, et entre autres des *lettres sur l'éducation*. Des vérités morales exprimées avec facilité, de la douceur, de l'exactitude, de l'harmonie, soit en prose, soit en vers: des sentimens rendus avec finesse; plus d'esprit que de talent, plus de réflexions que d'images, voilà ce qui caractérise cet écrivain, d'autant plus estimable qu'il ne lui est jamais échappé rien qui pût blesser les mœurs ou la société,

PIRON (*Alexis*) né à Dijon en 1689 et mort à Paris en 1763. Piron passa à Dijon plus de 30 années dans la dissipation d'un jeune homme qui aimoit les plaisirs et la liberté. Une ode trop connue ayant fait une

impression scandaleuse sur ses concitoyens, il quitta sa patrie pour s'échapper aux reproches qu'il y essuyoit. Il se rendit à Paris où il gagna sa vie en écrivant dans les bureaux d'un financier. Il travailla en même temps pour le spectacle de la foire: les petites pieces qu'il y fournit commencérent sa réputation que la *métromanie*, qu'il donna aux François, porta au plus haut point. Cette pièce semée de traits neufs, et pleine de génie, d'esprit et de gaieté, et la seule qui ne doive rien à Molière, introduisit Piron dans le grand monde, et lui procura tous les agrémens que peut se promettre un homme d'esprit, dont les saillies sont intarissables. Admirable dans la conversation où il n'eut point d'égal; plein du sel de Rabelais et de l'esprit de Swift, toujours neuf, toujours original, il n'est point d'homme qui ait fourni un si grand nombre de traits à recueillir. Mais sa malignité naturelle lui faisoit beaucoup d'ennemis; il sacrifioit tout à un bon mot. Ses épigrammes l'avoient exclu de l'académie; il se vengea de cette exclusion par de nouvelles plus mordantes que les premières. Il reste beaucoup d'ouvrages de Piron. Rigoley de Juvigny, en les rassemblant, auroit dû faire un choix, et les réduire à la *métromanie*, à *Gustave*, aux *courses de Tempé*, à quelques *odes*, à une vingtaine *d'épigrammes*, à trois ou quatre *contes* et à tout autant d'épîtres.

Pithou (*Pierre*) né en 1539 à Troyes en Champagne et mort à Nogent-sur-Seine en 1596, a 57 ans. Après avoir reçu une excellente éducation domestique, il puisa à Paris, sous Turnèbe, le goût de l'antiquité; et à Bourges, sous le célèbre Cujas, toutes les connoissances nécessaires à un magistrat. Elevé dans le calvinisme, il échappa par hasard au massacre horrible de la saint-Barthélemy. Devenu catholique, il occupoit la première place dans la chambre de justice de Guyenne, lorsque Grégoire XIII lança un bref foudroyant contre l'ordonnance de Henri III, rendue au sujet du concile de Trente. Pithou publia alors un mémoire, où, après avoir dévoilé les vues secrètes des auteurs du bref, il défendit, avec autant de force que de raison, la cause de la France et celle de son roi. Il continua sous Henri IV à jouir jusqu'à sa mort de l'estime de son souverain et de celle de ses concitoyens. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont un des meilleurs est son *traité des libertés de l'église Gallicane*....Sa vaste érudition lui mérita le nom de *Varron François*.

Place (*Pierre-Antoine de la*) né en 1709 et mort depuis quelques années. La Place savoit fort bien l'Anglois, et a publié beaucoup de traductions de cette langue. Il a fait un recueil de *pièces interessantes et peu connues pour servir à l'histoire et à la littérature*. Cet ouvrage renferme quelques anecdotes utiles parmi un grand nombre qui n'y ont été évidemment insérées que pour le grossir.

Pluche (*Antoine*) né à Reims en 1688 et mort à la Varenne St. Maur en 1761, à 73 ans. L'abbé Pluche professa d'abord les humanités et ensuite la rhétorique dans l'université de sa ville. Appelé à Laon, pour y être à la tête du collége de cette ville, il y rétablit l'ordre et les bonnes études. Les affaires du temps l'obligèrent à quitter cette place, et à la recommandation de Rollin, son ami, il obtint l'éducation du fils de l'intendant de Rouen. Après avoir rempli avec succès cette fonction importante, il se rendit à Paris, où il donna d'abord des leçons de géographie et d'histoire. Produit sur un grand théâtre par des auteurs distingués, son nom fut bientôt célèbre, et il soutint sa célébrité par ses ouvrages, dont les principaux sont le *spectacle de la nature*, qui eut un grand succès, et il le mérita par la clarté et par l'élégance avec laquelle il est écrit: mais cet ouvrage manque par la forme dialogique qui le rend traînant, et par le fonds des idées qui sont légères et superficielles; et *l'histoire du ciel*, divisée en deux tra tés, dont le premier est une mythologie complète fondée sur des idées neuves, mais simples et ingénieuses; et dont le second est l'histoire du ciel, ou du moins des philosophes: le fonds du système en est heureux, mais il n'est pas certain qu'il soit aussi vrai. Voltaire l'appeloit *la fable du ciel*.

Pompignan (*Jean-Jacques le Franc, marquis de*) né à Montauban en 1709, et mort au château de Pompignan, montra de bonne heure des talens décidés pour la poésie: sa tragédie de Didon, composée a 25 ans, emporta tous les suffrages par de grandes beautés. Sa réputation augmenta jusqu'à l'époque de sa réception à l'académie Françoise: elle fut pour lui l'époque d'un dénigrement presque universel. On se trouvoit alors dans des circonstances malheureuses qui devoient toucher un homme aussi religieux que le marquis de Pompignan. Le philosophisme ne se cachoit plus dans l'ombre; chaque jour voyoit éclore des livres impies où l'état n'etoit pas plus respecté que la religion. Le matérialisme, et même l'athéisme étoient préconisés. Le gouvernement, au lieu de sévir contre ces novateurs, laissoit un libre cours à leurs fureurs. Le marquis de Pompignan crut devoir venger la religion si indignement outragée: il eut le courage de plaider sa cause dans son discours de réception. Il y prouva avec une grande éloquence que le sage vertueux et chrétien méritoit seul le nom de philosophe, et qu'en jugeant plusieurs littérateurs modernes d'après cette définition, il ne falloit voir en eux qu'une fausse littérature et une vaine philosophie. Ce discours ne pouvoit que déplaire dans

une compagnie qui comptoit plusieurs philosophes parmi ses membres. Aussi vit-on éclore aussitôt une foule d'écrits dans lesquels cet estimable littérateur étoit impitoyablement déchiré. C'est la cause des sarcasmes que Voltaire n'a cessé de lancer contre lui. Abandonné de la cour dont l'intérêt étoit de le soutenir, le marquis de Pompignan se retira dans sa terre. C'est dans cette retraite qu'il composa la plupart de ses ouvrages. Ses *odes sacrées* et ses *discours* tirés des livres de Salomon sont des productions qui feront toujours honneur à ses talens pour la poésie. Il y règne une correction rare. Ses ouvrages en prose ne sont pas moins dignes de lui, et annoncent tous une érudition aussi étendue que bien digérée.

Poulle (*Louis*) né à Avignon en 1711 et mort dans la même ville en 1781. Né avec une heureuse imagination, l'abbé Poulle cultiva de bonne heure la poésie et l'éloquence. Il remporta deux fois le prix de poésie à l'académie des Jeux-Floraux: mais il abandonna cette carrière pour suivre celle de la chaire, qu'il parcourut avec succès. Une éloquence vive, noble et rapide, des images grandes et brillantes, quelquefois du sentiment, voilà les beautés de ses discours; quelques métaphores forcées, la recherche de l'esprit dans un petit nombre de morceaux, où il falloit de la simplicité ou du pathétique, en voilà les défauts.

Prince de Beaumont (*Mde. le*) née à Rouen en 1711 et morte en 1780. Mde. le Prince de Beaumont se consacra à l'éducation des jeunes demoiselles: placée à Londres dans différentes maisons, elle y acquit l'estime et l'amitié de ses élèves autant par les qualités de son cœur que par celles de son esprit. Elle composa pour elles différens ouvrages qui furent très-bien accueillis, parce qu'on ne connoissoit alors rien de meilleur. Mais ils sont tombés dans l'oubli depuis que l'expérience a appris que des niaiseries dialoguées ne peuvent former ni l'esprit ni le cœur. Au lieu d'étendre, elles resserrent la sphère des idées et du sentiment. Néanmoins en réduisant ces ouvrages de deux tiers, et en retouchant le style de la partie qu'on conserveroit, on pourroit les rendre très-utiles. Les *lettres de Mde. du Montier* font plus d'honneur à Mde. le Prince de Beaumont.

Quinaut (*Philippe*) né en 1636 et mort à Paris en 1688. Elève de Tristan l'Hermite, Quinaut suivit, comme lui, la carrière du théatre. A l'âge de vingt ans, il s'étoit déjà fait connoître par des comédies qui avoient eu assez de succès; et avant l'âge de trente ans il en avoit donnoit seize; mais de toutes ces pièces, il n'en est qu'une qu'on lise encore; c'est la *mère coquette*. Et en effet il y a des détails agreables et ingénieux, et de bonnes plaisanteries. Elle est d'ailleurs bien conduite, et les caractères et la versification sont d'une touche naturelle, quoiqu'un peu foible. Toutes les autres justifient le peu de cas que Boileau faisoit de Quinaut. Mais c'est d'après ses opéras qu'il faut juger ce poëte. Que d'invention, que de naturel, que de sentiment, que d'élévation même quelquefois, enfin que de beautés d'ensemble et de détail n'y découvre-t on pas? *Alceste*, *Thésée*, *Atys*, *Phaéton*, *Amadis*, *Isis*, *Roland* et surtout *Armide* dureront autant que la langue Françoise.

Racan (*Honorat de Bueil, marquis de*) né en Touraine à la Roche-Racan en 1589, et mort dans le même lieu en 1670, à 81 ans. A l'âge de 16 ans, le marquis de Racan eut occasion de voir souvent Malherbe et il se forma sous lui. Après avoir fait trois campagnes, il quitta le service. C'est alors qu'il consulta Malherbe sur le genre de vie qu'il devoit embrasser. Le poëte, pour toute réponse, se contenta de lui réciter la *fable du Meunier, de son fils et de l'âne*. Le marquis de Racan se décida pour le mariage. Il aimoit les lettres et les cultiva. On ne lit guères plus ses *bergeries*, on l'on trouve cependant des détails heureusement rendus. Ses autres poésies sont également oubliées: on ne connoit plus de lui que ses *stances à Malherbe*.

Racine (*Jean*) né à la Ferté-Milon en 1639 et mort à Paris en 1699. Racine fit ses premières études à Port-Royal des champs: son goût pour la poésie s'y montra dès son enfance. Il ne pouvoit s'arracher à la lecture d'Euripide; il cherchoit dès lors à l'imiter. Sa mémoire étoit si heureuse qu'il sut par cœur à la troisième lecture les *amours de Théagène et de Chariclée*. Après avoir fait ses humanités à Port-Royal et sa philosophie au collége d'Harcourt, il débuta dans le monde par une ode sur le mariage du roi. Cette pièce lui valut une gratification de 100 louis et une pension de 600 livres. Ce succès le détermina à la poésie, et son amour pour Euripide, à celle du théâtre. Son coup d'essai fut la *Thébaïde*, pièce foible à la vérité, mais qui annonçoit un grand talent. *L'Alexandre* qui suivit, et dans lequel il commença à se frayer une route nouvelle, fit concevoir de lui de plus grandes espérances qu'il réalisa dans *Andromaque*. On y admira l'art avec lequel cette tragedie est conduite, les effets de la terreur et de la pitie portés au plus haut point, et un style noble sans enflure et simple sans bassesse. Depuis cette époque, il ne produisit plus que des chefs-d'œuvre, si l'on excepte *Bérénice*, sujet qu'il ne traita que sur la demande de la célebre Henriette d'Angleterre, mais dont néanmoins il tira tout le parti dont il étoit susceptible, et *Esther*, pièce qui n'étant point destinée

pour le théâtre, mais seulement pour l'instruction des jeunes élèves de Saint-Cyr, pouvoit se passer d'un plan aussi régulier que celui de ses autres tragédies, pourvu qu'elle renfermât de grandes leçons. Depuis *Andromaque*, l'envie n'avoit pas cessé de s'acharner contre Racine, mais elle fut portée à un tel point après *Phèdre*, elle employa tant de manœuvres, que ce grand homme, dégoûté du théâtre, abandonna le champ à ses ennemis, et se retira. C'est alors qu'il se raccommoda avec M. M. de Port-Royal : il se maria la même année et partagea désormais son temps entre la cour où il étoit gentilhomme du roi, et sa famille qu'il aimoit tendrement. Racine ne s'occupoit plus du théâtre, lorsque Mde. de Maintenon lui demanda des pièces pour Saint-Cyr: il fit *Esther*, dont il est parlé plus haut, et *Athalie*, la plus belle pièce qui existe sur aucun théâtre; pièce unique par la simplicité de l'intrigue, par la beauté de la poésie, par la noblesse des caractères, par la vérité des sentimens, par de grandes leçons données aux rois, aux ministres et aux courtisans, et par l'usage heureux des sublimes traits de l'écriture. Racine eut la douleur de voir tomber ce chef-d'œuvre, et ne vécut pas assez long-temps pour voir la justice tardive qu'on lui rendit. (*Voyez l'article de Racine* § 140, 141 *et* 142 *du 2 livre de cette collection.*) Outre ses tragédies, Racine a donné *les Plaideurs*, comédie pleine de traits véritablement comiques, d'un ridicule fin et saillant, et de plaisanteries d'un sel et d'un goût rares; des *cantiques*, pleins d'onction et de douceur; *l'idylle sur la paix* et des *épigrammes*. Comme prosateur, il est encore au premier rang. Ses deux *lettres contre Port-Royal*, ses *discours à l'académie*, son *histoire même de Port-Royal* quoique peu digne de ce grand homme pour les faits, montrent un écrivain supérieur.

Racine (*Louis*) fils du précédent né à Paris en 1692 et mort dans la même ville en 1763, à 71 ans. Ayant perdu son père de bonne heure, il consulta Boileau qui lui conseilla de ne pas s'appliquer à la poésie ; mais son penchant pour les muses l'entraîna. Il débuta par le poème de la *Grâce*, ouvrage qui quoique médiocre, lui fit honneur. Les chagrins que son père avoit essuyés à la cour, lui faisoit redouter ce séjour ; le chancelier d'Aguessau l'engagea à paroître dans le monde; il s'y fit des protecteurs qui contribuèrent à sa fortune. Le cardinal de Fleury qui avoit connu son père lui procura une place dans les finances, et il coula dès-lors des jours tranquilles et fortunés avec une épouse qui faisoit son bonheur. Il continua par goût à cultiver les belles-lettres, et plusieurs ouvrages furent les fruits de son loisir. Ceux qui lui feront toujours honneur sont ses *odes* tirées des livres saints, et son *poème* sur la *religion*, où il n'y a point de chant qui ne renferme des traits excellens, et de très-beaux vers. La justesse du dessein, l'heureuse disposition des parties, la noblesse des images, la vérité des couleurs le rendent aussi recommandable que le mérite de la difficulté vaincue, et le choix intéressant des plus belles pensées de Pascal et de Bossuet, mises en vers qui ne leur ôtent rien de leur force ni de leur sublimité. Si cet ouvrage ne fut pas aussi bien accueilli qu'il le méritoit, c'est que le philosophisme commençoit à corrompre beaucoup d'esprits, et que l'épicurisme qui avoit régné depuis la régence en rendit un grand nombre d'autres indifférens sur les ouvrages qui avoient la religion pour objet.

Réaumur (*René-Antoine Ferchault, sieur de*) né a la Rochelle en 1683 et mort à sa terre de la Bermondière dans le Maine en 1757. Réaumur s'appliqua de bonne heure aux mathématiques, à la physique et à l'histoire naturelle; et du moment qu'il fut membre de l'académie des sciences, il s'y livra tout entier. Toute sa vie ne fut qu'une suite continuelle de travaux, d'observations et de découvertes. La collection de l'académie est remplie de ses mémoires; et son *histoire des insectes* étonne celui qui la lit par l'étendue et la variété des connoissances qu'elle suppose.

Regnard (*Jean-François*) né à Paris en 1647 et mort dans sa terre proche de Dourdan en 1710, à 54 ans. Sa passion pour les voyages se déclara presque dès son enfance Après avoir parcouru l'Italie, été esclave à Alger, et visité la Flandre, la Hollande, le Dannemarc, la Suède, la Pologne et une partie de l'Allemagne, il se fixa dans sa terre située à onze lieues de Paris ; c'est là qu'il composa ses ouvrages. La meilleure de ses comédies fut *le joueur*, pièce qui annonça, non pas tout à fait un rival, mais du moins un digne successeur de Molière. Regnard eut cette gloire et la soutint. Après *le Joueur*, il faut placer *le Légataire*, qui est un chef-d'œuvre de la gaieté comique. Les *Ménechmes* sont après *le Légataire*, le fond le plus comique que le poëte ait traité: le sujet est de Plaute; mais le poëte Latin est bien au-dessous de son imitateur. *Démocrite* et *le Distrait*, ne sont pas de la force des trois comédies qu'on vient de nommer; mais elles ont de belles scènes, et un dialogue dans leur genre, d'un comique parfait. On ne doit pas oublier le *retour imprévu*, qui est ce que nous avons de mieux dans le genre des pièces fondées sur les mensonges des valets. Ses poésies diverses ont des passages heureux, mais en général la versification en est négligée. Quant à ses voyages on ne lit plus que celui de Laponie.

Retz (*Jean-François-Paul de Gondy, cardinal de*) né à Montmirel en Brie, l'an 1614 et mort en 1679. Cet homme, dont la vie est si singulière, eut pour précepteur le célèbre Vincent de Paul. Forcé par son

père d'entrer dans l'état ecclésiastique, il fit ses études particulières avec succès et ses études publiques avec distinction, prit le bonnet de docteur de Sorbonne et fut nommé coadjuteur de l'archevêque de Paris. Il se gêna pendant quelque temps pour gagner le clergé et le peuple. Mais dès que le cardinal Mazarin eut été mis à la tête du ministère, il se montra tel qu'il étoit. Par l'ascendant de sa place, il précipita le parlement dans les cabales et le peuple dans les séditions; il marchoit toujours armé d'un poignard. Tour à tour ami et ennemi de la cour, il la servoit ou la combattoit selon les vues secrètes de son ambition. Forcé de quitter le royaume après s'être échappé du château de Nantes où il étoit prisonnier, il erra en Italie, en Hollande, en Angleterre, et rentra enfin en France où il fit sa paix avec la cour en se démettant de son archevêché. Dès ce moment cet homme audacieux et bouillant, devint doux, paisible, sans intrigue, et l'amour de tous les honnêtes gens de son temps; comme si toute son ambition d'autrefois n'avoit été qu'une débauche d'esprit, et des tours de jeunesse, dont on se corrige avec l'âge. Il a laissé des mémoires dont on verra le vrai caractère § 256 *du second livre de cette collection.*

Richer (*Henri*) né en 1685, à Longueil dans le pays de Caux et mort à Paris en 1748. Ce poëte qui sacrifia à son goût pour la littérature les avantages qu'il pouvoit se promettre du barreau, a laissé différens ouvrages qui ne sont pas sans mérite. celui qu'on a le mieux reçu est son *recueil de fables.* Quoique l'invention n'en soit pas heureuse, et que le style en soit froid et monotone, elles sont recommandables par la simplicité et la correction du langage, par la variété des peintures et par l'agrément des images. Ses *vies de Virgile et de Mécène* offrent des recherches et de l'érudition.

Rivarol (—) né à Bagnols en Languedoc l'an 174* et mort depuis peu à Berlin. On ne peut pas disconvenir que le chevalier de Rivarol n'ait été un homme de beaucoup d'esprit. Son *discours sur l'universalité de la langue Françoise,* offre des traits d'une grande beauté, un style noble et harmonieux, des parallèles d'une grande justesse; mais néanmoins un peu trop de recherche et de soins. Les mêmes beautés se trouvent dans la première partie de son *discours préliminaire* du dictionnaire qu'il projetoit; mais la manie de paroître neuf l'a fait trop souvent donner dans des abstractions métaphysiques si obscures que l'on peut douter qu'il se soit entendu lui-même. La recherche du style est encore plus marquée dans cet ouvrage que dans le précédent. En général le chevalier de Rivarol ne veut rien dire comme les autres, ce qui le fait tomber quelquefois dans l'affectation et le précieux. Ses poésies offrent beaucoup d'idées, mais peu de naturel et de simplicité.

Riviere (*Mathias Poncet de la*) né à Paris en 1707, et mort à Saint-Marcel en 1780. Cet auteur montra de bonne heure beaucoup d'esprit et de talent; il se consacra à la chaire et réussit surtout dans l'oraison funèbre. Nommé à l'évêché de Troyes, il y mit le trouble par son zèle ardent contre les jansénistes; on fut forcé de l'exiler en Alsace, et il ne sortit de son exil qu'en se démettant de son évêché. Il mena depuis une vie tranquille. On a imprimé ses oraisons funèbres. Elles sont estimées, et le seroient davantage, si l'auteur avoit moins recherché les antithèses, les expressions brillantes et les traits d'esprit.

Rochefoucauld (*François, duc de la*) né en 1603 et mort à Paris en 1680. Le duc de la Rochefoucauld, né avec un esprit pénétrant, se fit de bonne heure une étude du cœur humain. Entraîné dans les troubles politiques de son temps par l'ascendant qu'avoit pris sur lui la fameuse duchesse de Longueville, il vit les hommes non dans leur état naturel, mais dans toute l'effervescence des passions, et n'en fut que plus à portée de les juger. Dès que les querelles de la Fronde furent finies, le duc de la Rochefoucauld ne songea plus qu'à jouir des doux plaisirs de l'amitié et de la littérature. Sa maison devint le rendez-vous de tout de ce que Paris et Versailles avoient d'ingénieux. Les Racine, les Boileau, les Sévigné et surtout Mde. de la Fayette, trouvoient dans sa conversation, des agrémens qu'ils cherchoient vainement ailleurs. Mde. de Maintenon disoit de lui, qu'elle n'avoit jamais connu d'ami plus solide, plus ouvert, ni de meilleur conseil. Ses *réflexions et maximes* lui donnèrent une grande célébrité. Elles portent toutes sur une seule vérité, c'est que *l'amour-propre est le mobile de toutes nos actions.* En partant de ce principe, le duc de la Rochefoucauld a très-souvent raison, mais aussi il lui arrive quelquefois de calomnier la nature humaine. Quelque jugement qu'on porte de cet ouvrage, on sera forcé de convenir qu'il est un des livres originaux du siècle de Louis XIV, et le premier modèle de ce style précis qui fortifie la pensée en la resserrant.

Rollin (*Charles*) né à Paris en 1661 et mort dans le même ville en 1741, à 80 ans. Rollin fit ses humanités et sa philosophie au collège du Plessis, et trois années de théologie en Sorbonne. Après avoir professé la seconde et la rhétorique dans ce collège et rempli avec éclat la chaire d'éloquence au collége-royal, il fut nommé recteur de l'université, place qu'on lui laissa pendant deux ans pour honorer son mérite. L'université prit une nouvelle face: Rollin y ranima l'étude du Grec. Il s'étoit retiré

pour travailler à ses ouvrages, lorsque l'université le choisit une seconde fois pour recteur: il se fit autant estimer dans cette place que la première fois. En effet il eût été difficile de trouver un homme plus estimable par la douceur du caractère, par la modération, par la candeur et par la simplicité de l'âme. Non-seulement il étoit aimé et estimé en France; mais il jouissoit encore d'une grande considération dans tous les pays de l'Europe. Le duc de Cumberland et le prince Royal, depuis roi de Prusse, étoient au nombre de ses admirateurs. Ce monarque l'honora de plus eurs lettres, dans l'une desquelles il lui disoit: *Des hommes tels que vous, marchent à côté d s souverains.* Quant à son mérite littéraire, si on l'a trop exalté de son temps, on l'a trop déprécié de nos jours; et on ne doit pas s'en étonner: un auteur aussi chrétien ne pouvoit être du goût de nos philosophes: il étoit naturel qu'ils cherchassent à détourner d'une lecture propre à inspirer de l'horreur pour leurs principes. Malgré leurs critiques, le *cours de belles-lettres* et *l'histoire ancienne* sont toujours lus avec autant d'utilité que de plaisir, parce que, quoiqu'il y ait des défauts, ils annoncent un écrivain sage, un esprit éclairé et une belle âme.

Rosset (*N* — —) il a publié un poëme sur *l'Agriculture* en six chants. Il a renfermé dans ce cadre tous les préceptes de la culture des terres, et toutes les opérations rurales depuis les semailles jusqu'à la basse-cour, sans relever son ouvrage par aucun trait d'imagination, par aucun épisode. Il s'est borné à rendre en vers François tous les travaux champêtres, et dans plus d'un endroit il s'en est tiré avec succès. La diction en général en est correcte; mais elle manque trop souvent d'élégance, de rhythme, et de poésie. Rosset néanmoins n'étoit pas sans talent, comme on peut le voir par les morceaux insérés dans cette collection, mais le plan de son poëme n'étoit pas propre à le faire paroître avec avantage.

Roucher (*N*—— ——) né à Montpellier en 17** et guillotiné à Paris en 1794. Roucher né avec du talent pour la poésie, eût pu se faire un nom, si un critique d'un goût sûr l'avoit dirigé dans ses premiers essais. Mais rempli de lui-même, il entreprit le poëme des *Mois*, avant d'avoir étudié l'art de faire les vers. Arrivé à Paris, il y mena d'abord une vie obscure: mais peu à peu il s'insinua auprès de quelques philosophes, dont il avoit adopté le fatras et la morgue des déclamations; il commença à avoir des prôneurs qui voyant en lui un adepte l'introduisirent dans le monde. Les lectures qu'il y fit de son poëme lui donnèrent une grande réputation dont il jouit jusqu'à son apparition: mais à cette époque tous ceux qui l'avoient loué, le déchirèrent à l'envi. En effet il est difficile de trouver un poëme qui pêche plus par le sujet qui est trop vague, par le plan, par la marche, par le choix et la distribution des matériaux, par les épisodes, par les idées, par les transitions, par l'abus des enjambemens, par la manière de placer la césure; enfin par le style, qui est tantôt boursoufflé, tantôt plat, et presque toujours gâté, même dans les beaux morceaux, par des expressions impropres. Néanmoins, malgré tous ces défauts, on y trouve de temps en temps de beaux vers, des tableaux animés, et des tirades même assez longues d'une grande beauté. Les morceaux insérés dans cette collection sont de ce nombre et on auroit pu en rapporter d'autres.

Rousseau (*Jean-Baptiste*) né à Paris en 1671, et mort à Bruxelles en 1741. Rousseau reçut une excellente éducation dans les meilleurs colléges de Paris, où il ne tarda pas à se faire un nom par de petites pièces de poésie, pleines d'esprit et d'imagination. Il avoit à peine 20 ans, qu'il étoit déja recherché par les personnes du plus haut rang et du goût le plus délicat. Entré dans différentes maisons où l'on admiroit ses talens, il y cultivoit les muses, et songeoit peu à sa fortune. Il étoit parvenu au comble de la gloire, lorsque les fameux couplets qu'on lui attribua, quoique sans preuve, le firent bannir du royaume à perpétuité. Il se retira en Suisse où le comte du Luc, ambassadeur de France auprès du corps Helvétique, lui rendit la vie douce et agréable. Ce fut à Soleure qu'il publia la première édition de ses œuvres. A Bade, il fit connoissance avec le prince Eugène qui l'emmena à Vienne. Il y passa trois ans, mais s'étant brouillé avec ce héros, il se retira à Bruxelles. Ce fut dans cette ville que commencèrent ses brouilleries avec Voltaire. Ces deux poëtes s'étoient estimés jusqu'alors. Dès ce moment, ils ne cessèrent de se déchirer, et voulurent inspirer au public un mépris qu'ils n'avoient pas l'un pour l'autre. De Bruxelles Rousseau passa en Angleterre, où il fit imprimer à Londres le recueil de ses œuvres en 2 volumes in 4to. Cette édition lui rapporta dix mille écus qu'il plaça sur la compagnie d'Ostande: mais cette compagnie n'ayant pas réussi, il les perdit, et retomba dans sa misère. De retour à Bruxelles, il trouva de nouvelles ressources dans la générosité du duc d'Aremberg dont il fut encore privé par une vengeance de Voltaire. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, ce grand poëte mena la vie la plus agitée et la plus malheureuse. Avant de recevoir le Saint Viatique, il protesta qu'il n'étoit pas l'auteur des infames couplets qui avoient empoisonné sa vie. Les ouvrages qui assurent à Rousseau le rang le plus distingué parmi nos poëtes sont ses *odes sacrées*, où à l'élégance, à la noblesse, à l'harmonie, à la richesse, il a su joindre cette onction qu'il

avoit puisée dans les livres saints; ses *Odes héroïques et morales*, où il a porté au plus haut point l'enthousiasme lyrique, et ses *Cantates* qui sont des morceaux achevés; celle de *Circé* est un des chefs-d'œuvre de la poésie Françoise. En général dans le lyrique ce grand poëte n'a point d'égal parmi nous. Néanmoins il a beaucoup de fautes, mais qui disparoissent devant le grand nombre de beautés. Rousseau n'est pas moins supérieur dans *l'épigramme* que dans *l'ode*. Tout homme d'esprit peut en faire une bonne; mais en faire un si grand nombre sur tous les sujets et les faire si bien, est l'ouvrage d'un talent particulier et d'un grand talent. Quant à ses *épîtres* et autres ouvrages, on y trouve de temps en temps des passages dignes de lui; mais on s'accorde assez généralement à les regarder comme des productions médiocres. On n'a pas besoin d'observer que Voltaire, dans son *temple du goût* n'a pas rendu justice à ce grand poëte.

Rousseau (*Jean-Jacques*) né à Génève en 1712, et mort en 1778 à Ermenonville, terre de M. de Girardin à dix lieues de Paris. Rousseau montra dès l'enfance un esprit penseur et un caractère bouillant: ses premières lectures furent Plutarque et Tacite. Une étourderie de jeune homme lui fit abandonner la maison paternelle. L'évêque d'Anneci, à qui il demanda un asile, chargea de son éducation Mde. de Warens qui lui servit de mère et d'amie, et qui finit par prendre pour lui un sentiment plus vif. Il aimoit la musique, et y avoit fait des progrès. Il en donna des leçons à Chamberi. Ayant enfin quitté cette ville, il vint à Paris, où il passa deux ans dans la plus grande détresse. Ses amis réussirent à le placer auprès de M. de Montaigu, ambassadeur à Venise; mais la mésintelligence se mit bientôt entre l'ambassadeur et son secrétaire. De retour à Paris, la place de commis qu'il obtint chez un fermier-général, homme d'esprit, lui donna quelque aisance, et il s'en servit pour aider Mde. de Warens, sa bienfaitrice. Rousseau étoit dans sa trente-neuvième année lorsqu'il commença à se montrer sur la scène littéraire. L'académie de Dijon avoit proposé cette question: *si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs* Rousseau voulut d'abord soutenir l'affirmative. *C'est le pont aux ânes*, lui dit un philosophe alors son ami; *soutenez la négative, et je vous promets le plus grand succès.* En effet son discours fut couronné. Jamais paradoxe ne fut soutenu avec plus d'éloquence. Le discours qui suivit fut encore plus éloquent. Les maximes les plus hardies, les idées les plus bizarres, y furent revêtues des couleurs les plus brillantes, du style le plus enchanteur. Sa *lettre à d'Alembert* contre le spectacle offrit, à côté de quelques paradoxes, les vérités les plus importantes et les mieux développées. Ce fut l'époque de sa brouillerie avec Voltaire. Il avoit déjà donné son *devin du village*, admirable par l'accord parfait des paroles et de la musique. Il publia peu de temps après une *lettre sur la musique* dans laquelle il attaqua sans ménagement nos opéras. Elle excita un soulevement presque général. Les partisans de la musique Françoise se déchaînèrent contre lui, et portèrent la fureur jusqu'a le pendre en effigie. A ces différens ouvrages succéda sa *nouvelle Héloïse*, roman absurde pour le fonds, et dont aucun personnage n'est ni intéressant ni dans la nature, mais qui étincelle de beautés de détails. Quoique le style en soit guindé et exagéré, quelques lettres attachent par la chaleur de l'expression, par cette effervescence de sentimens, par ce désordre d'idées qui caractérisent une passion portée à son comble. Ce roman si dangereux avoit fait beaucoup de bruit; mais *Emile* en fit bien davantage. Cet ouvrage sur l'éducation renfermoit une infinité de choses sages, bien vues, et dignes de Platon: mais comme il falloit que Rousseau mît dans tous ses ouvrages des paradoxes plus ou moins hardis, il introduisit dans son troisième volume un vicaire Savoyard qui après avoir parlé d'une manière sublime de l'évangile et de son divin auteur, attaqua sans ménagement les miracles et les prophéties qui établissent sa mission. Le parlement de Paris condamna ce livre et en poursuivit criminellement l'auteur, qui fut obligé de prendre la fuite à la hâte. Génève lui ferma ses portes. Il se retira dans la principauté de Neuf-châtel, d'où, malgré la protection du roi de Prusse, il fut forcé de sortir. Il chercha un asile dans le canton de Berne, mais on refusa de l'y recevoir. Le célèbre Hume, touché de son sort, le mena en Angleterre où il lui procura un établissement très-agréable à la campagne: mais le philosophe de Génève ne se plut pas long-temps dans sa nouvelle retraite. Il s'attendoit à faire sur les Anglois la même sensation que sur les Parisiens. Les feuilles publiques de Londres ne parlèrent pas toujours avantageusement de lui. On y imprima une prétendue lettre du roi de Prusse à Rousseau, dans laquelle les principes et la conduite de ce Diogène moderne étoient tournés en ridicule. Rousseau crut que c'étoit une conspiration de Hume et de quelques philosophes de Paris contre sa gloire et son repos; il lui écrivit une lettre de reproche, pleine d'expressions outrageantes. Il le regarda dès-lors comme un homme méchant et perfide, qui ne l'avoit attiré dans son île que pour l'immoler à la risée publique. Il quitta l'Angleterre, rentra en France, et obtint la permission de demeurer à Paris à condition qu'il n'écriroit ni sur les matières de la religion, ni sur celles du gouvernement. Il vecut de-

puis cette époque en philosophe paisible, borné à la société de quelques amis sûrs, fuyant celle des grands, détrompé de toutes les illusions, et n'affichant ni la philosophie ni le bel-esprit. Les différens morceaux qu'on trouve de lui dans cette collection suffisent pour faire connoître les grands talens de cet écrivain véritablement original.

Rue (*Charles de la*), né à Paris en 1643, et mort à Paris en 1725. Entré de bonne heure chez les jésuites, il y professa avec éclat les humanités et la rhétorique, et s'y fit connoître en même temps par son talent pour la poésie. Le grand Corneille traduisit en vers François son poëme Latin sur les conquêtes de Louis XIV. Ses supérieurs l'avoient destiné à la chaire; il s'y consacra et remplit avec applaudissement celles de la cour et de la capitale. Ses *panégyriques, ses oraisons funèbres* et ses *sermons* brillent de tout ce que peuvent leur donner d'éclat l'heureuse distribution des parties, la vérité des tableaux, la véhémence du style, et les grâces de la facilité; mais quelquefois il s'y montre plus poëte que prédicateur. On a encore du père de la Rue, outre beaucoup de poésies Latines, deux tragédies en vers François qui méritèrent les suffrages de Corneille. Les comédiens de l'hôtel de Bourgogne se préparoient à jouer *Sylla*, mais le père de la Rue qui en fut instruit eut assez de crédit pour les en empêcher. Tout le monde lui attribua de son temps *l'Andrienne*, et *l'homme à bonnes fortunes*, comédies publiées sous le nom de Baron, son ami. Pour faire en un mot l'éloge du père de la Rue, il suffit de dire qu'il a été un des meilleurs littérateurs que les jésuites aient eus.

Sabatier (*Antoine*) né à Castres en 1742. Sabatier annonça de bonne heure son goût pour la littérature: après avoir commencé d'écrire en province, il se rendit à Paris où il publia quelques petits ouvrages, qui l'aidèrent à subsister. On l'engagea à écrire contre les philosophes, et c'est ce qu'il fit dans *les trois siècles de la littérature Françoise*, avec un courage qui étonna ses adversaires. Il y juge bien les ouvrages, et démasque avec vérité les vues et les cabales des philosophes; mais égaré quelquefois par l'esprit de parti, il ne rend pas justice à leurs talens, tandis qu'il exalte avec enthousiasme tout ce qui leur est opposé. Avant de lire l'article d'un auteur, on sait ce qu'il en dira, si l'on connoît ses liaisons avec tel ou tel parti. Néanmoins les *trois siècles* méritent d'être lus, et consultés dans l'occasion quand on veut être fixé sur le mérite d'un auteur.

Sacy (*Louis-Isaac le Maistre de.*) né à Paris en 1613 et mort à Pomponne en 1684. Après avoir fait d'excellentes études sous les yeux de l'abbé de Saint-Cyran, il fut élevé au sacerdoce, et aussitôt après choisi pour diriger les religieuses et les solitaires de Port-Royal des champs. Son attachement au jansénisme lui suscita bien des affaires et le fit enfin enfermer à la Bastille. C'est dans cette prison qu'il composa les *figures de la bible*, et la *traduction de* toute *la bible*. Ce dernier ouvrage fut achevé la veille du jour où il recouvra sa liberté. On le présenta au roi et au ministre, à qui il demanda pour toute grâce d'envoyer plusieurs fois l'année à la Bastille pour examiner l'état des prisonniers. Il consacra le reste de ses jours à la composition des nombreux ouvrages qu'il nous a laissés.

Sacy (*Louis de*) né en 16** et mort à Paris en 1727. Sacy débuta par le barreau où il parut avec un succès distingué. Sa voix étoit touchante, sa physionomie heureuse, sa mémoire fidèle, son esprit juste et pénétrant. Il avoit tout pour réussir dans cette profession, qu'il exerça avec autant de noblesse que d'applaudissement. Fait pour la société, il y étoit utile. Il avoit autant de douceur dans les manières que dans les mœurs. Il nous reste plusieurs ouvrages de lui. Celui qu'on lit le plus est sa *traduction des lettres de Pline le jeune*, ouvrage aussi agréable à lire que l'original, et moins fatigant, parce que le traducteur en rendant toute la finesse de l'auteur Latin, la rend avec plus de simplicité que lui.

Saint-Ange (*Fariau-de*) l'éditeur de cet article ne connoît de M. de Saint-Ange que sa *traduction en vers des Métamorphoses d'Ovide*. Ce poëme, un des plus beaux présens que l'antiquité nous ait faits, est une suite de tableaux toujours divers, tantôt simples jusqu'à la familiarité, les uns horribles, les autres tendres, ceux-ci effrayans, ceux-là gais, rians et doux. Quelle flexibilité d'imagination et de style n'a-t-il pas fallu à Ovide pour leur donner à tous des couleurs qui leur convenoient, et c'est ce qu'Ovide a fait avec une supériorité de talent que la lecture de ses autres ouvrages n'auroit pas fait soupçonner en lui. Il étoit bien difficile que son traducteur pût faire passer cette foule de beautés dans une langue moins poétique: il devoit nécessairement rester au dessous. Néanmoins on trouve dans la traduction des fables bien rendues, et l'on sent, en la lisant, que si M. de Saint-Ange n'avoit pas si souvent, par sa diffusion, ajouté à l'abondance de son auteur, cet ouvrage lui auroit fait plus d'honneur.

Saint-Aulaire (*François-Joseph de Beaupoil, marquis de*) né dans le Limousin, et mort à Paris en 1742, âgé d'environ 98 ans. Le marquis de Saint-Aulaire porta les armes pendant sa jeunesse, et quitta le service dans un âge plus avancé, pour être tout entier à la société et à la littérature. La duchesse du Maine l'appela à sa cour, dont il fit les délices pendant 40 ans par les charmes de son esprit et de sa conversation. Ce fut pour cette princesse qu'il fit, en jouant au *secret*, l'impromptu si connu

La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étois Apollon, ne seroit pas ma muse :
Elle seroit Thétis....et le jour finiroit.

Anacréon moins vieux, dit Voltaire, fit de moins jolies choses. Il avoit fait ses premiers vers à 60 ans. Il fit les plus délicats qu'on ait de lui, lorsqu'il étoit plus que nonagénaire. Il a été de l'académie Françoise.

Saint-Evremont (*Charles de Saint-Denis, Seigneur de*) né à Saint-Denis-le-Gouast, à 3 lieues de Coutances en 1613 et mort à Londres en 1703 où il fut enterré à Westminster au milieu des rois et des grands hommes d'Angleterre, et où ses amis lui firent ériger un monument. Cet écrivain eut, de son temps, une réputation prodigieuse ; il en a perdu beaucoup et peut-être trop dans celui-ci. Après s'être distingué dans sa jeunesse où, par sa fidélité à la cause du roi, il avoit mérité le grade de maréchal de camp et une pension de trois mille livres, il eut l'imprudence d'écrire au maréchal de Créqui une lettre qui étoit une satire du traité des Pyrénées. Le roi irrité donna des ordres pour qu'on l'enfermât à la bastille ; mais en ayant été averti, il se retira en Angleterre où Charles II l'accueillit comme il le méritoit, et où il passa le reste de sa vie. C'est là qu'il a composé la plupart des ouvrages qui nous restent de lui. Quoique ne dans un temps où le goût n'étoit pas entièrement formé, il sut éviter l'enflure de Balzac et l'affectation de Voiture. Il avoit réellement un caractere de style qui étoit à lui, et qui tenoit à celui de son esprit. Sa philosophie étoit douce et mesurée. Son goût pour le plaisir étoit celui de ce qu'on appelle honnetes gens ; il rejetoit tout excès. Son style, quoique inégal, trop peu correct et trop peu soigné, prouve generalement le talent d'écrire. Les expressions ne lui manquent point, et quelquefois elles sont heureuses ; il saisit sur plusieurs objets des rapprochemens d'idées, qui, sans être rigoureusement justes, ont un fonds de vérité ingénieusement aperçu. Si, à sa mort, au lieu de grossir le recueil de ses œuvres d'une foule d'écrits indignes de lui, on eût fait dans ce qui étoit sorti de sa plume un choix judicieux, ce philosophe seroit encore lu et avec plaisir : mais à présent qui pourroit supporter la lecture de vers qui ne sont qu'une mauvaise prose rimée; de prétendues comédies, dénuées de toute apparence de comique ; et de plusieurs morceaux en prose actuellement sans intérêt pour nous. Ses lettres qu'on y a rassemblées avec un soin minutieux sont au dessous du médiocre. Il ne reste donc à Saint-Evremont que ses *considérations sur les Romains*, et ses *dissertations morales, politiques et historiques*, où l'on trouve des idées fines, des caractères bien saisis, et des vues en général assez justes.

Saint-Lambert (*Charles-François de*) né à ** et mort à Paris en 1803, dans un âge très-avancé. Saint-Lambert étoit entré de bonne heure au service, mais la vie militaire ne l'empêcha pas de cultiver les lettres. Il s'étoit déjà fait connoître par de petites pièces de vers où l'on remarquoit du talent, lorsqu'il publia le poëme des *saisons*, une des productions originales, dans le genre descriptif, qui font le plus d'honneur au dix-huitième siècle. En effet on y rencontre ou les détails charmans de la nature pittoresque, décrits avec une pompe qui ne dégénère jamais en luxe, ou les teintes d'une mélancolie aimable et réfléchissante qui attache des idées, des souvenirs et des sentimens à tous les objets. On n'y trouvera rien de vague, rien d'embarrassé, rien de pénible : mais on y apercevra partout une marche sûre, une propriété de termes bien choisis, qui se relèvent l'un par l'autre; un intérêt de style, qui réside toujours dans des tournures faciles et naturelles ; des exemples fréquens d'harmonie imitative ; un coloris toujours vrai ; des réflexions intéressantes, et des contrastes ménagés avec art. La seule chose qui manque à ce beau poëme, c'est une sorte d'élan et de jet, et pour ainsi dire ce feu central qui doit échauffer l'ensemble d'un poëme descriptif, pour suppléer un peu à cet interêt d'action qui soutient d'autres sujets. Outre les ouvrages en vers dont on vient de parler, Saint-Lambert a publié en prose des fables orientales dont le style est trop soigné, et dont le fonds est infecté du poison du philosophisme, mais néanmoins assez déguisé pour ne pas effaroucher. Auroit-on dû s'attendre qu'un homme qui avoit annoncé de la modération, se seroit déshonoré, dans sa vieillesse, par la publication d'un ouvrage, où le délire du philosophisme est porté à son comble.

Saint-Pierre (*Bernardin de*) né à Honfleur vers 1727. M. de Saint-Pierre s'est appliqué de bonne heure à l'étude de l'histoire naturelle, et a profité de son séjour dans l'Inde pour s'y perfectionner ; mais égaré par l'esprit de système, il n'est pas aussi utile à ses lecteurs qu'il auroit pu l'être. Ses *études de la nature* qui renferment une infinité d'observations justes, de rapprochemens ingénieux, et de vérités bien saisies et bien développées, portent trop souvent sur de pures conjectures, et le style n'en est pas celui du genre. On voit bien qu'il s'est proposé J. J. Rousseau pour modèle ; mais il n'est pas aisé d'imiter un écrivain aussi original. Un autre ouvrage qui fera plus d'honneur à M. de Saint-Pierre, c'est *Paul* et *Virginie*, un des romans de ce siècle où l'amour honnête est peint avec le plus d'intérêt et de vérité, et qui sera lu

et relu dans tous les temps. Bien des personnes de goût auroient désiré que M. de Saint-Pierre y eût évité dans ses belles descriptions un si fréquent usage des mots techniques dont il les a hérissées, et qui sans donner plus de force à ses traits, leur ôtent la rapidité, l'élan et le feu.

SAINT-RÉAL (*César Vichart de*) né à Chamberi, et mort dans la même ville en 1692. Saint-Réal vint de bonne heure à Paris, où les agrémens et la vivacité de son esprit le firent rechercher. De retour dans sa patrie, il eut occasion de voir la duchesse de Mazarin qui le goûta et l'emmena avec elle en Angleterre. Ce voyage ayant dérangé ses études, il vint jouir de la tranquillité à Paris. C'est là qu'il composa les différens ouvrages qu'il a publiés. On y trouve quelquefois des vues bien saisies, mais trop souvent des paradoxes historiques qui font du tort à son jugement, ou qui annonçent une imagination bizarre. On ne lit guères plus à présent que sa *conjuration de Venise*, dont les détails peuvent paroître romanesques, mais dont on n'est pas en droit de contester la vérité. (*Voyez la préface de l'édition publiée chez M. M. Dalau et Co.*) c'est le seul ouvrage de Saint-Réal qui annonce un grand talent. Tout le reste est médiocre ou mauvais.

SARAZIN (*Jean-François*) né à Hermanville sur la mer dans le voisinage de Caen et mort à Pezenas en Languedoc en 1654. Sarazin étoit né avec beaucoup d'esprit, et une imagination brillante. Il donna dans tous les genres de poésie, et de tous ses vers on ne connoit que quelques strophes de son *ode sur la bataille de Lens ;* et quelques passages de grande poésie qui offrent de vraies beautés. Tout le reste est mauvais. Pélisson fit la préface de ses ouvrages en prose recueillis par Ménage. On y trouve *l'histoire de la conspiration de Walstein ;* production pleine d'esprit, mais dénuée de cette simplicité noble qui est le premier ornement du style historique.

SAURIN (*Jacques*) né à Nimes en 1677 et mort à la Haie en 1730. Saurin fit d'excellentes études, qu'il interrompit pendant quelque temps pour suivre le parti des armes. Il servit en Savoye, mais le Duc ayant fait sa paix avec la France, il retourna à Genève et y reprit ses études de philosophie et de théologie, qu'il acheva avec un succès distingué. Il alla de Genève en Hollande, puis en Angleterre où il se maria. Deux ans après il retourna à la Haie et y prêcha avec un applaudissement extraordinaire. La première fois que le célèbre Abbadie l'entendit, il s'écria: *est-ce un ange ou un homme qui parle ?* Cet homme qui faisoit tant d'honneur à son parti, y fut persécuté avec fureur. On ne pouvoit lui pardonner son penchant à la tolérance, son amour pour la société, et la douceur de son caractère et de ses mœurs. Saurin a beaucoup écrit : mais sa réputation est principalement fondée sur ses *sermons.* Ils ne sont pas tous également bons : mais il y en a dans le nombre, d'écrits avec beaucoup de force, de génie et d'éloquence. Les calvinistes de ce temps-là en furent mécontens parce qu'ils n'y trouvoient pas des déclamations contre le Pape et l'église Romaine ; mais ceux de nos jours, en adoptant l'esprit de modération qui les caractérise, les ont pris pour modèles.

SCARRON (*Paul*) né à Paris en 1610 ou 1611 et mort dans la même ville en 1660. Le père de Scarron qui s'étoit marié en secondes noces, le força d'embrasser l'état ecclésiastique : il obéit ; mais en changeant d'état, il ne changea pas de mœurs. Emporté par la fougue de ses passions, il se livra, soit pendant son voyage en Italie, soit après son retour à Paris à des excès de plaisir qui affoiblirent sa santé. Une folie la ruina sans ressource. Il étoit allé passer le carnaval au Mans, dont il étoit chanoine. Un jour s'étant masqué en sauvage, cette singularité le fit poursuivre par tous les enfans de la ville. Obligé de se réfugier dans un marais, le froid le saisit, et le rendit perclus de tous ses membres. Gai malgré ses souffrances, il se fixa à Paris et attira bientôt chez lui la meilleure compagnie. Il vit Mlle. d'Aubigné ; elle lui plut, et il l'épousa. Lorsqu'il fut question de dresser le contrat de mariage, Scarron dit qu'il reconnoissoit à l'accordée *deux grands yeux fort mutins, un très-beau corsage, une paire de belles mains, et beaucoup d'esprit.* Le notaire demanda quel douaire il assuroit ? *l'immortalité,* répondit Scarron, *le nom des femmes des rois meurt avec elles : celui de la femme de Scarron vivra éternellement.* Mde. Scarron réussit à reformer les saillies indécentes de son mari, mais non pas à lui inspirer l'esprit d'économie : il eut bientôt mangé le peu de bien qu'il avoit et fut réduit à vivre du produit de ses ouvrages, et d'une pension que lui donna le surintendant Fouquet. Sa gaieté ne l'abandonna pas au lit de la mort ; peu de temps avant d'expirer, il dit à ses parens et à ses domestiques qui pleuroient au chevet de son lit : *Mes enfans, je ne vous ferai jamais autant pleurer que je vous ai fait rire.* De tous les ouvrages de Scarron, on ne lit plus que son *Roman Comique,* et il le mérite par la gaieté qui y règne, et par la pureté avec laquelle il est écrit.

SCUDERI (*Magdelène de*) née au Havre-de-Grâce en 1607 et morte à Paris en 1701. Mlle. de Scuderi vint de bonne heure à Paris où elle devint auteur par nécessité : elle s'y fit bientôt un grand nom, par une foule d'ouvrages dont à peine aujourd'hui on connoit les titres. On la célébra, on lui donna le nom de *Sapho,* l'académie des *Ricovrati* de Padoue se l'associa, et les plus beaux-esprits de l'Europe étoient en com-

merce de lettres avec elle. Elle eut la gloire de remporter le premier prix d'éloquence que l'académie Françoise ait donné. Mais elle survécut à tous ses ouvrages. Cependant il y a quelquefois de la délicatesse et des agrémens dans ses vers; et des portraits bien rendus et pleins de finesse dans ses romans. Mais il y a peu de personnes qui veuillent prendre la peine d'essuyer l'ennui d'un gros volume pour y trouver une ou deux pages intéressantes.

SEGAUD (*Guillaume*) né à Paris en 1674 et mort dans la même ville en 1748. Entré chez les jésuites, il professa avec distinction les humanités au collége de Louis le grand. Une chaire de rhétorique étant venue à vaquer, ses supérieurs balancèrent entre Porée et lui: le premier l'emporta, et le second fut destiné à la chaire. Il fit l'essai de ses talens à Rouen, d'où il passa à Paris et à la cour. On l'admira partout, et en effet on trouve dans ses sermons un grand fonds d'instruction, beaucoup d'élégance et d'énergie, et surtout cette onction qui pénètre l'âme et qui la dispose à profiter des vérités évangéliques. Ses vertus furent encore supérieures à ses talens.

SÉGRAIS (*Jean Regnault de*) né à Caen en 1624 et mort dans la même ville en 1701. Ségrais n'avoit que 20 ans, lorsque le comte de Fiesque, éloigné de la cour, se retira à Caen. Ce courtisan, charmé de son esprit, l'emmena à Paris et le plaça chez Mlle. de Montpensier. Ségrais y demeura, mais n'ayant pas approuvé son mariage avec le fameux Lauzun, il fut obligé de quitter cette princesse. Il se retira chez Mde. de la Fayette. Il y prit part à la composition de Zaïde. Enfin lassé du grand monde, il se retira dans sa patrie, où il cultiva les lettres jusqu'à sa mort, et où il recueillit chez lui l'académie de sa ville. De toutes les poésies de Ségrais, on ne lit plus que ses *églogues* dans lesquelles le caractère et le ton de ce genre sont bien saisis. Il y a du naturel, de la douceur et du sentiment. Imitateur fidèle, mais foible, de Virgile, Ségrais fait entrer dans ses sujets les images champêtres, mais il ne sait pas les colorier comme son modèle. Il donne à ses bergers le langage qui leur convient; mais son langage manque souvent de cette élégance et de cette harmonie qu'il faut allier à la simplicité. Son poëme d'*Atis* a quelques passages très-heureux. En général la versification de Ségrais est inégale, lâche et traînante.

SÉGUI (*Joseph*) né à Rhodez, et mort à Paris en 1761. Ségui se consacra de bonne heure à l'éloquence et à la poésie. Il remporta un prix de poésie à l'académie Françoise, et remplit avec distinction les chaires de la cour et de la capitale. Les discours qu'il a publiés sont écrits avec assez de noblesse et de pureté, et quelquefois avec chaleur et avec force; mais on y trouve peu de traits d'une vraie et grande éloquence. Il a été de l'académie Françoise.

SENEÇAI ou SENECÉ (*Antoine Bauderon de*) né à Macon en 1643 et mort dans la même ville en 1737. Senecé suivit quelque temps le barreau par complaisance pour son père. S'étant battu en duel, il passa en Savoye, où il fut bien reçu du duc. Une demoiselle, qui étoit amoureuse de lui, voulut l'épouser malgré sa famille. Il eut une affaire avec ses frères, et fut forcé d'abandonner cet asile. Il se retira à Madrid, d'où, peu de temps après, il revint en France. La littérature, l'histoire et la poésie étoient l'objet de ses plaisirs, et l'occupèrent le reste de sa vie. Il nous reste de cet auteur des poésies dont la versification est quelquefois négligée, mais les grâces piquantes de sa manière dédommagent bien de ce défaut. Ses deux meilleures pièces sont *la confiance perdue* ou *le serpent mangeur de Kamak*, apologue oriental; et *Camille* ou *la manière de filer le parfait amour*, conte dans lequel il a su plaire sans blesser en rien les mœurs. Ce dernier conte est très-joli, et écrit avec beaucoup d'esprit et d'élégance. Mais c'est surtout dans le premier qu'il s'est montré supérieur. On y trouve des traits fort heureux, des vers pleins de sens, des détails poétiquement embellis, la raison jointe à la gaîté, et une versification ferme qui ne se traîne pas sur les traces d'autrui. On a été très-fâché de ne l'avoir pas reçu à temps pour en enrichir ce recueil.

SERVAN (——) ancien Avocat-Général au parlement de Grenoble. On connoit principalement de M. de Servan, un *discours sur l'administration de la justice criminelle* qui fit, lorsqu'il parut, la plus forte sensation par les sentimens d'humanité qu'il renferme, par la nouveauté et la profondeur des vues qu'il présente, et par la manière piquante dont il est écrit. Voltaire lui-même rendit hommage aux talens du jeune magistrat. Le *discours prononcé dans la cause d'une femme protestante*, écrit dans le même esprit, offre également le même genre de beautés et de sentimens. M. de Servan avoit préparé un grand ouvrage sur les *différens rapports des mœurs avec l'éducation publique et nos lois politiques, civiles et religieuses*, dont des événemens imprévus ont empêché la publication. Ce retardement est une perte pour le public, si l'on en juge par le *discours sur les mœurs*, que son auteur avoit destiné à lui servir de frontispice.

SÉVIGNÉ (*Marie de Rabutin, dame de Chantal et marquise de*) née en 1626 et morte au château de Grignan en 1696. Elle perdit son père l'année suivante à la descente que les Anglois firent à l'île de

Rhé. Les grâces de l'esprit et de la figure la firent rechercher de tout ce qu'il y avoit de plus aimable et de plus illustre. Elle donna la préférence au marquis de Sévigné, et ce mariage ne fut pas heureux. Son mari ayant été tué en duel, elle refusa les partis les plus avantageux pour se consacrer entièrement à l'éducation de ses enfans. La tendresse qu'elle a eue toute sa vie pour sa fille, a donné naissance à une correspondance suivie qu'elle entretint avec elle, et qui a produit ces lettres célèbres, une des productions les plus originales du siècle de Louis le grand. " En effet, comme on le " dit dans la préface du choix publié chez " M. M. Dulau et Co. pensées fines et " profondes, expressions animées et pitto- " resques, tours hardis et inattendus, style " délicat, brillant et varié, grâces légères " et naïves, naturel piquant, aisance con- " tinue, heureux abandon, art de narrer " unique; en un mot tout ce qui peut at- " tacher le cœur et charmer l'esprit s'y " trouve au degré le plus éminent. La " négligence même y est une grâce."

Sully (*Maximilien de Bethune, baron de Rosni, duc de*) né à Rosni en 1559, et mort dans le château de Villebon, au pays Chartrain, en 1641. Sully n'avoit que 11 ans, lorsqu'il fut présenté par son père à la reine de Navarre, et à Henri son fils. Florent Chrétien, précepteur de ce prince, donna aussi des leçons à Sully, qui suivit Henri à Paris. Pendant le massacre de la Saint-Barthélemi, le principal du collége de Bourgogne le tint caché, et l'arracha ainsi aux assassins. Sully attache au service du jeune roi de Navarre, ne cessa de lui rendre les plus grands services, et ne contribua pas peu, par son courage et par ses talens, aux victoires de son maître, et enfin à le faire monter sur le trône de France. Aussi habile négociateur qu'excellent guerrier, il montra dans toutes ses ambassades et surtout dans celle d'Angleterre, la profondeur du politique, l'éloquence de l'homme d'état, le sang froid du philosophe et l'activité de l'homme de genie. De si grands services ne demeurèrent pas sans récompense. Il devint principal ministre, et il mit un si bel ordre dans les finances qu'en dix ans il acquitta toutes les dettes, et eut en dépôt à la Bastille des sommes considérables. Il porta l'économie dans toutes les branches de l'administration. Henri, aussi économe que lui, l'en aima davantage. Le principe dont il ne s'écarta jamais, fut d'encourager l'agriculture de préférence aux arts de luxe, et c'est sur ces arts qu'il fit porter les impôts. Parmi les maux que causa à la France la mort de Henri IV, un des plus grands fut la disgrace de ce fidèle ministre. Il fut obligé de se retirer de la cour. Louis XIII l'y fit revenir quelques années après pour lui demander des conseils. Les petits maîtres qui gouvernoient le roi voulurent donner des ridicules à ce grand homme, qui parut avec des habits et des manières qui n'étoient plus de mode. Sully s'en appercevant, dit au roi: *Sire, quand votre père me faisoit l'honneur de me consulter, nous ne parlions d'affaires, qu'après avoir fait passer dans l'antichambre les Baladins et les Bouffons de la cour.* Sully resta toujours protestant, quoiqu'il eût conseillé à Henri IV de se faire catholique. C'est depuis sa retraite de la cour qu'il composa ses mémoires qui sont le tableau des règnes de Charles IX, de Henri III et de Henri IV, tracé par un homme d'esprit pour l'instruction des politiques et des guerriers. Ils ont l'avantage de faire connoître et par conséquent de faire aimer notre Henri IV, plus qu'aucune des histoires qu'on ait faites de ce grand homme. Ils sont fidèles dans tous les faits essentiels; mais la tournure d'esprit de l'auteur, où il entre volontiers un peu de complaisance en sa faveur, et un peu de dureté pour les autres, avertit de ne pas voir toujours les hommes et les objets dans le même jour qu'il nous les présente.

Sulzer (*Jean George*) né à Winterthur dans le canton de Zurich en 1720 et mort à Berlin en 1779. Après avoir fini dans sa patrie quelques éducations dont il s'étoit chargé, et y avoir publié, dans un ouvrage périodique, *des considérations morales sur les ouvrages de la nature*, il fut nommé professeur de mathématiques au collége de Joachim Ethal à Berlin, et bientôt après reçu à l'académie, il publia dans la collection de cette société des mémoires estimés. Son meilleur ouvrage est sa *Théorie universelle des beaux-arts*, qui annonce un penseur profond, un bon citoyen et un homme très-versé dans la littérature ancienne et moderne. Les principes en sont lumineux, et les conséquences justes. On en trouve d'excellens extraits dans la seconde édition de l'encyclopédie.

Tems (— — *du*) il est dit dans la première édition de cette collection que l'abbé du Tems a donné plusieurs ouvrages entre lesquels est le panégyrique de Saint-Louis. Le rédacteur de ces notices ne connoissant ni son panégyrique de Saint-Louis, ni ses autres ouvrages, ne peut en rien dire.

Terrasson (*Jean*) né à Lyon en 1670 et mort à Paris en 1750. Son père le fit entrer dans la congrégation de l'Oratoire qu'il quitta presque aussitôt; il y rentra de nouveau et en sortit pour toujours. Pour le punir de n'avoir pas embrassé un état qu'il n'aimoit pas, son père le réduisit à un revenu très-médiocre. Il s'en consola dans la culture des lettres. Une place à l'académie des sciences, et ensuite la chaire de philosophie Grecque et Latine lui donnèrent une aisance honnête. Il s'enrichit par le

système de Law, mais cette opulence ne fut que passagère. La fortune étoit venue à lui sans qu'il l'eût cherchée ; elle le quitta sans qu'il songeât à la retenir. Ce fut toute sa vie un vrai philosophe. Ses principaux ouvrages sont sa *dissertation critique sur l'Iliade d'Homère*, que, pour déprimer les anciens, il a remplie de paradoxes et d'idées bizarres ; sa *traduction de Diodore de Sicile* aussi fidèle qu'élégante, mais faite pour prouver dans des notes combien les anciens étoient crédules ; enfin *Séthos*, roman moral, où l'on trouve de beaux discours, une morale saine, des réflexions fines, et des portraits bien faits ; mais dont peu de personnes ont le courage d'achever la lecture.

Terrasson (*Gaspar*) frère du précédent, né à Lyon en 1680 et mort à Paris en 1752. Entré à 18 ans à l'Oratoire, il s'y appliqua d'abord à l'étude de l'écriture et des pères. Après avoir professé les humanités et la philosophie, il se consacra à la prédication, où il se fit un grand nom, non par des périodes vides de sens, mais par l'heureuse application des pères et des livres saints. Il cherchoit à convertir, et non à être applaudi. Ses vertus qui étoient encore supérieures à ses talens ne le mirent pas à l'abri de la persécution des constitutionnaires outrés. Forcé de quitter l'oratoire, il passa le reste de ses jours à Paris dans la pratique des vertus chrétiennes. Ses *sermons* doivent être lus avec attention par tous ceux qui se destinent à la chaire, il ne faut pas confondre cet auteur avec André Terrasson, son frère aîné ainsi que celui de Jean, dont on a des sermons, dignes également de l'attention du public.

Thomas (*Antoine*) né dans le diocèse de Clermont, et mort dans le château d'Oulins près de Lyon en 1785. Il fut d'abord professeur de troisième au collége de Beauvais. Il s'annonça dans le monde littéraire par des *réflexions sur le poème de la loi naturelle de Voltaire*, critique sage et modérée, dans laquelle il défend la religion avec force, mais sans fanatisme. En combattant un écrivain célèbre, il rend hommage à ses talens, plaint ses erreurs et ménage sa personne. Cet ouvrage fut suivi des *éloges du maréchal de Saxe, de d'Aguesseau, de Du Guai-Trouin, de Sully* et *de Descartes* qui obtinrent les suffrages de l'académie et du public, et qui lui firent une réputation, à laquelle *l'éloge de Marc-Aurèle*, plein de raison et d'éloquence, mit le comble. On trouve dans ces éloges une éloquence abondante et vive, des réflexions pleines de chaleur et de philosophie, et des traits mâles et énergiques ; mais en même temps une monotonie qui fatigue, des pensées gigantesques, trop de comparaisons entassées les unes sur les autres, un trop grand usage de mots abstraits, en un mot peu de ce naturel qui attache et qui entraîne dans nos grands orateurs. Le style de son *essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes* vaut mieux, ainsi que celui de son *essai sur les éloges*, ouvrage distingué par des images brillantes, des pensées fortes, des idées justes, des jugemens sains, des connoissances variées et des recherches intéressantes sur les orateurs anciens et modernes. Cet essai est le meilleur ouvrage de Thomas. Thomas étoit aussi poëte. On trouvera dans cette collection son *ode sur le temps*. Son *épître au peuple* et son poëme de *Jumonville* sont des productions d'une imagination noble et élevée, la versification en est belle ; mais en général elle est trop travaillée et trop monotone. Thomas n'a pas connu les grâces du naturel et de la simplicité.

Tour (*Bertrand de la*) né à Toulouse et mort à Montauban en 1781 dans un âge avancé. Ceux qui ont connu l'abbé de la Tour se sont tous réunis à dire que c'étoit un homme de bien, qui donnoit l'exemple des vertus qu'il prêchoit. Son zèle lui fit entreprendre des missions dans les pays lointains ; et sa charité se répandit en abondantes aumônes. Voilà son éloge, mais à ces vertus il joignit la rage d'écrire, et malheureusement dépourvu de style et de goût, il confondit tous les genres. Ses *cantiques*, qu'on faisoit chanter dans les retraites, n'étoient qu'une mauvaise prose rimée ; ses *panégyriques*, qu'un amas incohérent de figures et d'images, et ses *sermons*, que des lieux communs de morale sans liaison et sans suite. Quant à ses *réflexions sur le théâtre* si elles sont une preuve de son zèle, elles le sont peu de ses talens.

Tour-Dupin (*Jacques-François-René de la*) né en Dauphiné en 1741 et mort en 1765. Il s'adonna à la chaire, et s'y fit un nom. Il prêcha avec applaudissement à la cour et dans la capitale. Son panégyrique de Saint-Louis prêché devant l'académie Françoise avoit mérité le suffrage de cette compagnie. Le style des discours de l'abbé de la Tour-Dupin a de l'élégance et du brillant : mais en général la recherche s'y fait trop sentir. L'antithèse y revient sans cesse On y trouve encore, et ce reproche est fondé, peu de justesse dans l'application de l'écriture.

Tourneur (*Pierre le*) né à Valognes en 1756 et mort à Paris en 1788. Sa vie a été un cours de vertus privées et de philosophie pratique. Sa *traduction des nuits d'Young* eut un succès extraordinaire. Il s'en fit en peu de temps plusieurs éditions. Le traducteur, qui connoissoit le goût de sa nation, mit en note tout ce qui auroit pu le choquer, et par ces retranchemens et par d'autres changemens qu'il se permit, il fit aimer cet ouvrage aux femmes mêmes. Dans la capitale et dans les provinces, tout

le monde lut Young. Depuis ce succès, il continua à donner des traductions de l'Anglois. Ses *méditations d'Hervey* n'eurent pas le même succès. Quant à la traduction de Shakespeare, elle fut peu goûtée. Voltaire l'attaqua avec violence: mais s'il eut raison dans le fond, il eut tort dans la manière. Ce n'étoit pas par des injures grossières qu'il pouvoit montrer les fautes du traducteur, mais en faisant voir qu'il n'avoit pas entendu l'original en plusieurs endroits, ce qui est vrai

Tressan (*Louis-Elizabeth de la Vergne, comte de*) né au palais épiscopal du Mans en 1705 et mort à Paris en 1783. Le comte de Tressan fut placé à la cour auprès de Louis XV, et profita de l'éducation qu'on donna au jeune monarque, auquel il eut le bonheur de plaire. Colonel à l'âge de 17 ans, il suivit la carrière militaire, et parvint au grade de Lieutenant-Général. Un *mémoire sur l'électricité* lui ouvrit l'entrée de l'académie des sciences. Grand-Maréchal-des-logis auprès du roi Stanislas, il fit le principal ornement de la cour de ce prince par sa gaieté, ses saillies et sa manière de tout dire sans faire rougir. Son caractère étoit affable, poli, prévenant, il étoit jaloux de plaire même à un enfant. Il eut le malheur dans sa jeunesse de se faire des ennemis par des couplets qui lui attirèrent une disgrâce passagère, mais il réprima, dans un âge avancé, ce penchant à la satire. Il engagea le roi Stanislas à fonder l'académie de Nancy. Les discours qu'il y prononça sont écrits avec élégance, comme tous ses autres ouvrages, dont les principaux sont des *réflexions sommaires sur l'esprit*, composées pour l'éducation de ses enfans, ouvrage plein de goût et d'instruction digne d'un père sage et d'un homme éclairé, qui prouve combien le comte de Tressan respectoit les principes sacrés de la religion et les devoirs de l'honneur ; des *Romans de chevalerie*, extraits des anciens, mais embellis de tout ce que l'élégance et le goût peut donner d'agrément à ces sortes de compositions; une traduction de l'Arioste dont l'abbé de Lille a dit: *vous avez traduit un poëme, et M. Mirabaud a traduit un roman*; mais qui néanmoins n'est pas toujours fidèle; des poésies qui réunissent ordinairement la finesse d'un bel-esprit à la grâce d'un homme du monde. Il peint lui-même son style en disant dans la préface de son Amadis ; *les grâces pourront sourire en me lisant, mais j'espère ne les jamais forcer à rougir.* Il a été de l'académie Françoise.

Trublet (*Nicolas-Charles-Joseph*) né à Saint-Malo en 1697 et mort dans la même ville en 1770. L'abbé Trublet débuta à l'âge de 20 ans dans la carrière des lettres par des *réflexions sur Télémaque*, qui le firent connoître de la Motte et de Fontenelle. Sans ambition, il préféra la culture des lettres à l'avancement que le cardinal de Tencin lui faisoit espérer. Il a publié des *essais de littérature et de morale*, qui méritent d'être connus par l'esprit d'analyse, la sagacité, la finesse et la précision qui y règnent ; il y a néanmoins de temps en temps des choses trop communes, et peut-être même qui ne sont pas justes. Ses autres ouvrages qui sont des *panégyriques*, et des *mémoires sur la Motte et sur Fontenelle*, sont peu estimés. Ayant inséré dans des *réflexions sur l'éloquence*, des jugemens sur quelques ouvrages de Voltaire, il s'attira la haine de ce poëte qui ne cessa depuis de l'accabler de sarcasmes.

Vadé (*Jean-Joseph*) né en 1720 à Ham en Picardie, et mort à Paris en 1757. Vadé eut une jeunesse si fougueuse et si dissipée, qu'il ne fut jamais possible de lui faire faire ses études: mais la lecture de nos bons livres suppléa à ce défaut de connoissances. Il a été le créateur du genre *Poissard*, qui a pour objet de peindre le peuple On l'a appelé le Teniers de la poésie. On a recueilli toutes ses pièces où l'on trouve du naturel et de la simplicité, et qui attachent par la gaieté qui en fait le fonds: mais peu de personnes peuvent les lire, à cause du jargon du peuple qu'il n'est pas aisé d'entendre. Vadé mourut très-jeune; son goût pour le plaisir hâta la fin de ses jours. Il fut universellement regretté de tous ceux qui l'avoient connu.

Vallière (*Louis-César de la Baume le Blanc, duc de la*) né en 1708 et mort en 1780. Le duc de la Vallière aima et cultiva les lettres dès sa jeunesse: il fit de longues recherches sur notre théâtre, et le fit connoître depuis son origine jusqu'à nous. On connoît aussi de lui de jolies petites pièces de vers où il y a du naturel et de la simplicité.

Vauvenargues (*N—— Marquis de*) né en Provence, et mort en 1747 ou 1748. Il servit de bonne heure, et par conséquent ne fit que des études légères; mais avec le secours des bons livres, et un esprit porté à la réflexion, il acquit de grandes connoissances, un jugement sain, un tact sûr et la vraie éloquence. Son *introduction à la connoissance de l'esprit humain, suivie de réflexions et de maximes* est distinguée par l'énergie, la solidité et la profondeur des pensées. On y trouve cependant des idées qui tiennent du paradoxe, et d'autres dont on peut abuser contre la religion. Mais Vauvenargues ayant eu lit de la mort retracté tout ce qui pourroit être contraire aux vrais principes, si par hasard il lui étoit échappé quelque chose contre son intention, il est juste de ne pas lui supposer des desseins qu'il n'a jamais eus. Ses jugemens sur

les auteurs du siècle de Louis le grand sont faits de main de maître. Il est le premier qui ait assigné à Racine sa véritable place. Si la mort n'eût pas enlevé Vauvenargues dans le moment où son esprit dans sa force étoit capable de porter la lumière dans les objets relatifs à la métaphysique et à la morale, la France eût eu un autre la Bruyère.

VELLY (*Paul-François*) né près de Fismes en Champagne et mort à Paris en 1759. Après avoir passé 11 ans chez les jésuites, il les quitta, et se livra tout entier aux recherches historiques. Ce qu'il a publié de l'histoire de France vaut mieux que ce qu'on avoit jusqu'à lui, mais est bien loin de la perfection qu'on en attendoit d'après le plan qu'il s'étoit proposé. Ennemi des priviléges du Clergé, il les a passés sous silence avec une affectation marquée; il s'est trompé sur d'autres points essentiels en adoptant sans examen les opinions des autres. Son style, sans avoir rien de remarquable, est aisé, simple, naturel et assez correct. Au reste, c'étoit un homme réglé dans sa conduite, sincère et solide dans l'amitié, ferme dans les vrais principes de la religion et de la morale, et aimable dans le commerce de la vie.

VENTADOUR (*N— duchesse de*) amie de Mde. de Maintenon qui lui reconnut beaucoup de mérite, elle fut nommée gouvernante de Louis XV, et remplit cette fonction avec zèle. Louis XV conserva toujours pour elle non-seulement de l'amitié, mais même de la reconnoissance.

VERTOT D'ŒUBEUF (*René-Aubert de*) né au château de Bennerot en Normandie, l'an 1655, et mort à Paris en 1735. Il entra chez les Capucins, malgré l'opposition de sa famille, mais les austérités de ce corps ayant dérangé sa santé, il passa chez les chanoines réguliers de Prémontré. Las de vivre dans des solitudes, il vint à Paris et y prit l'habit ecclésiastique. Ses talens, que le cloître n'avoit pas étouffés, l'y firent bientôt connoître, et lui procurèrent de puissans protecteurs. Le grand maître de Malte le nomma historiographe de l'ordre, l'associa à ses priviléges, lui permit de porter la croix, et lui donna même une commanderie. Vertot jouit dès-lors tranquillement de sa fortune dans le sein des lettres et de l'amitié. C'étoit un homme d'un caractère aimable, qui avoit cette douceur de mœurs, qu'on puise dans le commerce des compagnies choisies et des esprits ornés. Son imagination étoit brillante dans sa conversation comme dans ses écrits. Ami fidèle, sincère, officieux, empressé à plaire, il avoit autant de chaleur dans le cœur que dans l'esprit. Quant à ses ouvrages, et à leur caractère, voyez son article § 252 du second livre de cette collection.

VILLARET (*Claude*) né à Paris en 1715 et mort dans la même ville en 1766. Villaret fit de bonnes études, mais les passions qui agitèrent sa jeunesse l'empêchèrent d'abord d'en profiter. Il commençoit à suivre son goût pour les lettres, lorsque des affaires domestiques l'obligèrent de quitter Paris et de prendre le parti du théâtre. Il débuta à Rouen sous un nom emprunté, et il fut applaudi. Il sentit bientôt du dégoût pour un état qu'il n'aimoit pas et qu'il avoit embrassé par nécessité. Il renonça au théâtre, et se retira à Paris, où il avoit arrangé les affaires qui l'avoient obligé de s'en éloigner. Nommé premier commis de la Chambre des Comptes, il y eut occasion de connoître les vraies sources de l'histoire de France. Velly étant mort, Villaret fut choisi pour continuer son ouvrage. Cette continuation offre des recherches intéressantes et des anecdotes curieuses; mais il y a des longueurs, trop d'écarts, et une foule de détails qui ne doivent pas entrer dans une histoire générale. Son style est élégant et plein de feu; mais il manque de temps en temps de cette précision, et de cette simplicité qui convenoit au genre. Il se montre trop souvent plus poëte qu'historien.

VISCLÈDE (*Antoine-Louis Chalamond de la*) né à Tarascon en Provence en 1692, et mort à Marseille en 1760. La Visclède se fit connoître dans le monde littéraire par le grand nombre de prix qu'il remporta dans les différentes académies du royaume. Mais toutes ces couronnes ne lui auroient pas assuré un nom, si par son zèle pour les lettres, il ne s'étoit pas acquis des droits aux hommages de la postérité. Il n'y a dans ses ouvrages soit en prose soit en vers rien qui les mette au-dessus d'une foule d'autres dont on ne parle plus. D'ailleurs il manquoit de goût; la finesse de l'esprit étoit à ses yeux le vrai talent; les graces du naturel lui échappoient. Fontenelle et surtout la Motte étoient ses auteurs favoris, et cela devoit être; il avoit à-peu-près, quoique dans un degré bien inférieur, la tournure de leur esprit. Mais ce qui doit le rendre cher à tous ceux qui aiment les lettres, c'est que pendant qu'il remplissoit avec distinction la place de secrétaire perpétuel de l'académie de Marseille, il ne cessa pas d'encourager le talent, de servir de guide aux jeunes gens qui le consultoient, et de répandre dans son pays l'amour des beaux-arts.

VOITURE (*Vincent*) né à Amiens en 1592 et mort à Paris en 1648. Voiture qui a eu une si grande réputation de son temps n'est plus lu aujourd'hui, et il faut convenir qu'il mérite peu de l'être. Ses lettres, à un très-petit nombre près, sont remplies d'affectation, de jeux de mots puérils, et de plai-

santeries froides. La contrainte y règne, et l'on sent qu'elles sont le fruit d'un long travail. Le rédacteur de cet article avoue de bonne foi qu'il n'a jamais pu en achever la lecture: et comment pouvoir lire un auteur qui, selon l'expression de la Harpe, ressemble à ces plaisans de profession, à ces bouffons de société, qui se croyant toujours obligés de faire rire, pour deux ou trois traits heureux qu'ils rencontrent, se permettent cent sottises. A l'égard de sa versification, elle est lâche, diffuse et incorrecte, et souvent prosaïque jusqu'à la platitude. L'académie Françoise dont il étoit membre, prit le deuil à sa mort: honneur qu'elle n'a plus accordé depuis.

VOLTAIRE (*Marie-François Arouet de*) né à Paris en 1694 et mort dans la même ville en 1778. Voltaire annonça dès ses premières années, la flexibilité de son génie et l'activité de son imagination. Il fit ses études au collége de Louis le grand, sous le pere Porée, et elles furent brillantes. On a conservé de lui des morceaux écrits à l'âge de 12 à 14 ans, qui ne se sentent point de l'enfance. Admis presqu'au sortir du collége dans la société de Chaulieu, de la Fare, du duc de Sully, du Grand-prieur de Vendôme, du maréchal de Villars, etc. il y puisa ce goût naturel et cette plaisanterie fine qui distinguoient la cour de Louis XIV. Cette société ne le corrigea point du penchant à la satire qui lui causa par la suite bien des désagrémens, des disgraces et des chagrins. On l'accusa d'être l'auteur des *Philippiques*; il fut enfermé à la Bastille près d'un an. Il avoit déja donné *Œdipe*: le régent fut si charmé de cette tragédie qu'il lui rendit la liberté. Ce fut vers l'an 1720 qu'il fit un voyage à Bruxelles; il y vit Rousseau et se brouilla avec lui. De retour à Paris, il donna deux tragédies qui tombèrent. Ces mortifications jointes à celles que son génie indépendant, sa façon de penser sur la religion et son caractère bouillant et caustique lui occasionnoient, l'obligèrent de passer en Angleterre, où il fit imprimer la *Henriade*. Le roi George I et surtout la princesse de Galles, lui accorderent des gratifications et lui procurèrent beaucoup de souscriptions. Ce fut l'origine de sa fortune. Il revint à Paris, qu'il fut bientôt obligé de quitter: Ses *Lettres philosophiques* furent brûlées par la main du bourreau, et lui-même décrété de prise de corps. Il se retira pendant plusieurs années à Cirey, chez la marquise du Chatelet: c'est du fond de cette retraite qu'il fit connoître à la France la philosophie de Newton; et qu'il donna *Alzire*, un de ses chefs-d'œuvre tragiques, qui fut bientôt suivi de *Mahomet*, et deux ans après de *Mérope*. C'est après cette pièce qu'il obtint les faveurs de la cour. Il fut comblé de grâces: il pouvoit vivre heureux, mais l'inquiétude de son esprit lui fit perdre tous ces avantages. Il se retira en Prusse où le roi l'appeloit depuis long-temps. Il en reçut une pension considérable, la clef de Chambellan, et la croix de son ordre. Son amour pour l'argent, et sa vanité étoient satisfaits: mais son penchant à l'indépendance ne l'étoit pas, et encore moins son esprit de domination. Il se brouilla avec Maupertuis, et cette brouillerie fut suivie de celle avec le roi. Il quitta Berlin, et après avoir passé près d'un an à Colmar, il acheta une maison de campagne près de Genève: il lui donna le nom de Délices. Il y auroit vécu tranquille: mais ayant eu l'imprudence d'exciter la fureur des deux partis qui divisoient cette république, il se vit encore privé de cet asile. Il se fixa enfin dans une terre à une lieue de Genève, dans le pays de Gex. C'étoit un désert presque sauvage: il le peupla, l'enrichit et le fertilisa. Il répandit le bonheur autour de lui, sans en jouir lui-même. Toutes les passions qui avoient agité sa vie l'y suivirent. C'est là qu'il s'érigea un tribunal, où il jugea presque tout le genre humain, jusqu'au moment où ayant enfin obtenu la permission de revenir à Paris, il alla y chercher des honneurs inconnus jusqu'à lui, et la mort. Peu de personnes ont eu plus de souplesse dans le caractère: il changeoit de forme selon les circonstances. Il avoit été frondeur à Londres, courtisan à Versailles, chrétien à Nancy, et incrédule à Berlin. Dans la société, il jouoit tour à tour les roles d'Aristipe et de Diogène. Il recherchoit les plaisirs, les goutoit et les célébroit, s'en lassoit et les frondoit. Par une suite de ce caractere, il passoit de la morale à la plaisanterie, de la philosophie à l'enthousiasme, de la douceur à l'emportement, de la flatterie à la satire, de l'amour de l'argent à l'amour du luxe, de la modestie d'un sage à la vanité d'un grand seigneur. C'est à cette mobilité qu'on doit attribuer et les grands traits de morale qui embellissent quelquefois ses ouvrages, et le cynisme qui les déshonore si souvent. Ce qui assurera à Voltaire un des premiers rangs parmi les génies qui ont illustré la France, c'est 1o. la *Henriade*, qui, quoique défectueuse dans le plan et dans l'ensemble, est pleine de beautés de détail; 2o. une dizaine de *tragédies*, dans lesquelles il a porté le pathétique au plus haut point, et qui le placent à côté de Corneille et de Racine; 3o. un grand nombre de *poésies fugitives*, supérieures à tout ce qu'on connoît dans ce genre par la tournure ingénieuse, la finesse, la légèreté, la grâce qu'il donne à la louange et à la satire. Toutes ses autres poésies ne seront plus recherchées dans peu de temps. On distinguera dans ses ouvrages en prose, *Memnon*, *Zadig*, *Babouc*, *l'histoire de Charles XII*, *le siècle de Louis XIV*,

quelques chapitres de son *histoire générale*, &c. Quel dommage qu'il ait souillé la plupart de ses écrits par des traits contre la religion et les mœurs, et qu'on ne puisse pas en permettre la lecture avant que la raison soit assez formée pour prévenir les maux qui pourroient en être la suite. " Espérons, dit l'abbé de Radonvilliers, " que bientôt une main amie, en retranchant, des écrits publiés sous son nom, " tout ce qui blesse la religion, les mœurs " et les lois, effacera la tache qui ternirait " sa gloire. Alors, au lieu d'une collection trop volumineuse, nous aurons un " recueil d'œuvres choisies, dont la sagesse pourra faire usage sans inquiétude " et sans danger."

FIN.

De l'Imprimerie de L. NARDINI,
No. 15, Poland Street.

PQ
1109
M6
1803
t.3

Moysant, François
Bibliothèque portative

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY